

HISTOIRE

ROMAINE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



Drouais pinx[t]. Imp. Ch. Chardon aîné Paris F[d] Delannoy sc.

HISTOIRE UNIVERSELLE



HISTOIRE ROMAINE

CONTENANT

LA FONDATION DE ROME PAR ROMULUS. — LES ROIS DE ROME
LA RÉPUBLIQUE ROMAINE
GUERRE CONTRE LES SABINS, LES LATINS, LES VOLSQUES. — LES DÉCEMVIRS
LES GUERRES PUNIQUES. — GUERRE DE JUGURTHA
GUERRES CIVILES. — POMPÉE, CÉSAR, ANTOINE, AUGUSTE
L'EMPIRE ROMAIN, ETC.

PAR

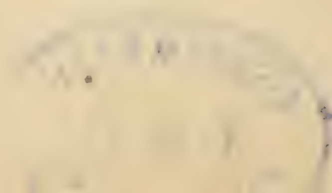
LE COMTE DE SÉGUR
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NEUVIÈME ÉDITION

ORNÉE DE GRAVURES D'APRÈS LES GRANDS MAITRES DE L'ÉCOLE FRANÇAISE

PARIS
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS-ROYAL, 215





ROIS DE ROME.

CHAPITRE PREMIER.

Introduction à l'histoire romaine. — Premiers peuples d'Italie. — Première civilisation. — Division de l'Italie en petits États. — Adoption de la religion des Grecs. — Événements avant la fondation de Rome. — Origine de Romulus et de Rémus son frère. — Leurs premiers exploits. — Mort de Rémus. — Fondation de Rome par Romulus. — Avénement de Romulus. — Son administration. — Institution du patronage. — Législation. — Enlèvement des Sabines. — Premières conquêtes de Romulus. — Trahison et mort de Tarpéia. — Paix entre les Romains et les Sabins par l'intercession des Sabines. — Règne de Romulus et de Tatius. — Mort de Tatius. — Mort de Romulus. — Origine du nom de Rome. — Interrègne. — Élection de Numa. — Son gouvernement pacifique. — Sa législation. — Institution des vestales. — Création des hérauts. — Autres institutions de Numa. — Sa mort. — Élection de Tullus Hostilius. — Déclaration de guerre entre Rome et Albe. — Combat des Horaces et des Curiaces. — Mort de Camille. — Jugement d'Horace sauvé par son père. — Nouvelle guerre. — Trahison des Albains. — Supplice de Métius Suffétius. — Destruction de la ville d'Albe. — Victoires et conquêtes de Tullus Hostilius. — Sa mort. — Règne d'Anchus Martius. — Ses victoires. — Première prison. — Origine de Lucius Tarquin. — Mort d'Ancus Martius. — Usurpation et élection de Tarquin l'Ancien. — Ses constructions. — Origine de Tullius Servius. — Mort de Tarquin l'Ancien. — Usurpation de Tullius Servius. — Son élection. — Ses conquêtes. — Première monnaie. — Établissement du cens. — Affranchissement des esclaves. — Mariage des filles de Servius. — Crimes de Lucius et de Tullie. — Usurpation et parricide de Tarquin. — Mort de Servius. — Parricide de Tullie. — Tyrannie de Tarquin le Superbe. — Mort de Turnus Herdo. — Artifice de Sextus Tarquin. — Constructions de Tarquin dans Rome. — Origine du nom de Capitole. — Offrande de Brutus à Delphes. — Dispute entre Sextus Tarquin, Collatin et des officiers. — Viol et mort de Lucrèce. — Serment de Brutus. — Abolition de la royauté. — Exil de Tarquin.

Ainsi que le voyageur qui suit le cours des grands fleuves avant de s'embarquer sur l'Océan destiné à les engloutir tous dans son sein, nous avons d'abord parcouru l'histoire des Égyptiens, des Juifs, des Phéniciens, des empires de l'Asie, des royaumes, des États libres de la Grèce, des républiques de Sicile et de Carthage; nous allons maintenant raconter les faits de ce peuple romain, qui devint le maître du monde.

Ici un nouveau spectacle va s'offrir à nos regards. Nous ne nous égarerons plus, comme en Égypte, dans l'obscurité d'une tradition antique et mystérieuse, qui, mêlant peu de vérités aux contes forgés par une caste de prêtres, ne nous laisse d'autres garants que de vieux monuments et d'indéchiffrables hiéroglyphes.

Nous ne serons plus, comme en Palestine, dans un pays sacré, où toutes les lois sont des oracles, et tous les événements des miracles.

Nous avons quitté cette voluptueuse Asie, où régnaient ensemble la mollesse, le luxe, l'ignorance et le despostisme.

Nous sommes sortis de cette patrie des fables, de ce pays des prodiges, de cette Grèce si pittoresque, que l'imagination quitte à regret, parce qu'elle y trouvait tout mobile et varié comme elle. Le temps, qui fait naître et qui efface tout, a flétri les couleurs de ce riant tableau, où nous avons vu rassemblés, dans le plus étroit espace, toutes les grandeurs, toutes les petitesses, toute la sagesse, toute la folie humaine, les tyrans les plus cruels, les rois les plus vertueux, les conquérants les plus renommés, les sages les plus célèbres, les meilleures lois, les peuples les plus libres, les esclaves les plus soumis, des vertus éclatantes, des vices déifiés, des modèles dans tous les genres de talents et d'arts, de luxe et d'austérité, enfin toutes les formes de gouvernement et d'anarchie.

La Sicile nous a donné d'autres leçons. Le sort s'est plu à nous y présenter le contraste des rois les plus éclairés et des tyrans les plus farouches, pour nous apprendre à quel degré de bonheur un peuple peut être conduit par des monarques sages, tels que les Gélon et les Hiéron, ou par des chefs semblables à Timoléon, et tous les maux qui peuvent affliger une nation lorsqu'elle laisse un pouvoir absolu à des monstres semblables aux Denys et aux Agathocle.

Carthage, pendant plusieurs siècles, nous a montré les effets d'une sage liberté et d'un heureux balancement de pouvoirs; mais l'excès de son opulence, la corruption qui en fut la suite, sa décadence et sa ruine nous ont prouvé que le ciment des États est la vertu, et qu'ils tombent dès qu'elle cesse d'être leur soutien.

Nous entrons enfin dans Rome : là nous trouverons encore quelques fables grossières près de son berceau; mais le peuple romain, dès ses premiers pas, nous frappe par un caractère de force, de gravité, de grandeur, que nulle part ailleurs nous n'avons rencontré; son enfance ressemble à celle d'Hercule, dont les jeunes mains étouffaient des serpents.

Son premier roi, qu'elle adore comme le fils de Mars, change des bergers en héros, assujettit des brigands à des lois sages, les soumet à une discipline savante; il rend redoutables à ses voisins les murs dont il vient de poser les fondements; il étend son territoire par des conquêtes, augmente sa population par des traités, annonce aux siècles et aux nations la domination de Rome, et disparaît aux yeux de ses sujets, dont la crédule admiration le place dans les cieux auprès de Jupiter.

Ses successeurs, doués de grandes vertus et de rares talents, unissent, par un intérêt commun, le trône, le peuple et les grands; ils confient le dépôt de la liberté aux plébéiens, le maintien des lois et des vertus aux sénateurs, celui de la force publique aux rois. Ils attachent le riche au pauvre et le pauvre au riche par une utilité réciproque, par les droits et par les devoirs du patronage. Ils lient tous les citoyens à l'État par une religion qui préside à leurs desti-

nées, qui règle toutes leurs actions, et qui les force à tout sacrifier à l'amour de la gloire et de la patrie. Un tyran veut en vain détruire ce grand ouvrage; la liberté, gravée dans toutes les âmes, lui résiste; son trône tombe; la république s'élève et étonne l'univers par des prodiges d'héroïsme et de vertu, jusqu'au moment où l'excès de sa grandeur et de sa puissance corrompt ses mœurs, lui fait adopter les vices des peuples conquis, soumet les maîtres de la terre à des tyrans, et livre enfin aux Barbares du Nord cette Rome si longtemps capitale du monde par ses armes, et réservée à l'être encore par la croix.

Ailleurs, on peut rechercher la gloire des siècles passés dans les monuments échappés aux ravages du temps; mais à Rome, ce sont surtout les hommes qu'il faut étudier. Ces illustres Romains, dont nous allons étudier l'histoire, sont les plus beaux et les plus grands monuments de leur patrie.

L'histoire des temps qui ont précédé Romulus ne nous offre rien de certain sur les premiers peuples qui habitèrent l'Italie. Cette contrée est une presqu'île bornée au nord par les Alpes, qui la lient au continent. Ces montagnes présentent trois passages principaux : l'un au nord, l'autre au midi, et le troisième à l'est. On peut présumer que la même cause qui attira, douze siècles après, tant de malheurs et tant de Barbares en Italie, y conduisit d'abord les premiers hommes qui la peuplèrent, et que les nations du Nord, les Celtes, les Pélages, les Illyriens, cherchant de plus doux climats, ou chassés par d'autres hordes plus septentrionales, peuplèrent l'Italie par les mêmes motifs qui les portèrent dans la suite à la ravager.

Cette population sauvage n'avait qu'un culte grossier et des habitudes nomades; mais l'influence d'un beau ciel et d'un pays fécond adoucit ses mœurs, et commença la civilisation de ces Barbares. Cessant d'être chasseurs, ils devinrent pâtres et agricoles. Plus tard, des colonies grecques et asiatiques y portèrent leurs lois, leurs arts et leurs sciences. L'Italie éprouva le même sort que la Grèce peuplée aussi par les Pélages, quand les Égyptiens y arrivèrent, et on dut y voir de même le combat de la civilisation contre la barbarie, de la lumière contre la nuit, des dieux contre les Titans.

De toutes parts on cultiva des champs, on bâtit des bourgs; mais, comme cette civilisation naissante n'était l'ouvrage ni d'un seul homme ni d'un seul peuple, l'Italie se trouva divisée en un grand nombre de petits États qui adoptèrent la forme monarchique, parce que leurs guerres continuelles leur faisaient sentir la nécessité d'un chef. Cependant ils bornèrent toujours l'autorité de ce chef, pour conserver une partie de leur antique indépendance.

Ces petits États, quoique séparés, se confédéraient souvent et formaient des nations, comme les Latins et les Étrusques, les plus fameux alors de tous les peuples de cette contrée. Ces confédérations avaient probablement pour causes la communauté d'origine et la conformité de langage.

Les Étrusques occupaient ce qu'on appelle à présent la Toscane et la côte de la Méditerranée jusqu'au détroit. Les Latins habitaient l'État romain actuel et le reste du midi de l'Italie. Toutes ces petites cités ou monarchies combattaient fréquemment pour se disputer un champ ou pour se venger d'une in-

jure; mais elles n'avaient ni l'intention ni le moyen de faire des conquêtes. On quittait la charrue pour l'épée, et on revenait du camp à la charrue. On ne connaissait pas les machines de guerre; un mur et un fossé arrêtaient une armée. Il n'existait point de troupes soldées. Lorsqu'un peuple étranger faisait une invasion, on le chassait si on était le plus fort; en cas de défaite, on cédait au vainqueur le terrain nécessaire pour fonder une nouvelle cité.

Si l'on en croit Denys d'Halicarnasse, ces peuples adoptèrent promptement la religion des Grecs, en la dégageant des fables qui avilissaient les dieux. Il paraît que les Étrusques firent d'assez grands progrès dans les lettres et dans les arts; les autres peuples d'Italie envoyaient leurs enfants étudier en Étrurie. On a trouvé d'anciens monuments, et on conserve des vases étrusques qui appuient cette opinion.

La faiblesse humaine aime à consulter les dieux pour lire dans l'avenir. Les Grecs croyaient que les dieux parlaient par la voix des oracles. En Italie, manquant de ce moyen, la superstition fit étudier les présages: la rencontre d'un animal destructeur était de mauvais augure; la vue d'un essaim d'abeilles ou d'une colombe semblait favorable. On jugeait de la volonté des dieux par le nombre pair ou impair des cailloux qu'on ramassait au hasard, ou des animaux qu'on rencontrait, ou des coups de tonnerre qu'on entendait. La direction des éclairs et celle du vol des oiseaux servaient aussi de présages.

Les mots d'*augures* et d'*auspices* vinrent, le premier, du cri des oiseaux; le second, de leur vol, de leur marche et de leur figure. On nommait *aruspices* ceux qui se vantaient de savoir lire dans le sein des animaux égorgés. Les prêtres, pour augmenter leur autorité, prétendirent avoir le secret de changer les mauvais présages. Ils exigeaient des sacrifices, et ordonnaient des expiations pour apaiser les dieux irrités; et ce fut cette superstition qui, après avoir fait immoler tant d'animaux, porta presque partout les peuples à sacrifier au Ciel des victimes humaines. De là vint aussi la magie, science fausse, avec laquelle on se flattait, avec le secours des bons et des mauvais démons, non-seulement de connaître l'avenir, mais même de changer la marche de la nature.

Ces superstitions, gravées par la crainte dans le cœur des peuples d'Italie, formèrent une grande partie de leur culte et de leur législation; ils ne faisaient aucun acte privé ou public sans consulter les augures, sans offrir des sacrifices et sans apaiser les dieux par des expiations.

Il existait près de chaque cité des lieux qu'on regardait comme sacrés : la charrue en respectait le sol; la hache n'osait approcher de leurs arbres; les bannis et les criminels y trouvaient un asile inviolable. Chaque ville honorait particulièrement son démon, son génie ou son dieu protecteur, dont on cachait soigneusement le nom, pour que l'ennemi ne pût se le rendre favorable en l'invoquant. Chaque maison renfermait ses dieux tutélaires, qu'on appelait *lares* ou *pénates*.

Denys d'Halicarnasse dit que les premiers habitants du Latium s'appelaient *Sicures*, et que les Latins, qui les remplacèrent, tiraient leur origine des Grecs.

D'autres auteurs soutiennent des opinions contraires. Le plus ancien historien de Rome, Fabius Pictor, vivait à l'époque de la seconde guerre punique ; avant lui on ne connaissait les premiers temps de Rome que par une tradition incertaine, puisque les Gaulois avaient brûlé les archives romaines. Les registres des prêtres ne nous ont fait parvenir que des faits mêlés d'erreurs qu'ils voulaient accréditer.

Tous les peuples anciens attribuaient leur origine à quelques dieux, et Rome aimait à croire qu'elle devait sa naissance au fils de Mars. Le peuple romain, nommé depuis *le peuple-roi*, se vit, comme tous les rois, entouré de flatteurs ; les historiens, les peuples vaincus, les monarques mêmes adoptaient, répétaient toutes les fables qui flattaient l'orgueil de Rome. Au reste, cette croyance religieuse fut une des principales causes de la grandeur et de la durée de la république romaine : tant il est vrai que la religion, même quand elle est mêlée d'erreurs, est une base nécessaire à la solidité des États. Toute religion, pour faire respecter ses dogmes, est obligée de les appuyer sur la morale, et c'est elle qui conserve les nations.

Le peuple romain, plus grave et plus religieux qu'un autre, respecta plus longtemps qu'un autre aussi l'autorité paternelle, les lois, la justice et les mœurs. Il se fit plus admirer encore par ses vertus que craindre par ses armes.

Quoique nous n'ayons, comme on l'a vu, qu'une tradition obscure et contestée pour nous faire connaître les événements qui ont précédé la fondation de Rome, nous allons rapporter ce que Denys d'Halicarnasse, Tite-Live et Plutarque en ont dit.

Avant le siége de Troie, Œnotrus conduisit les Arcadiens en Italie ; il y forma une colonie qui porta son nom. Un de ses descendants, nommé Italus, lui donna celui d'Italie. Longtemps après, quelques Pélages, chassés de Thessalie, se réunirent en Italie aux Aborigènes, descendus des Arcadiens ; ces deux peuples expulsèrent du territoire où Rome fut depuis bâtie les Sicules, qui se sauvèrent dans une île voisine, nommée Trinacrie ou Sicile.

Près d'un siècle avant la guerre de Troie, Évandre, banni du Péloponèse amena encore des Arcadiens en Italie. Faunus, qui régnait alors sur les Aborigènes, donna à ces Arcadiens un terrain dans le Latium : ils y fondèrent une bourgade sur le mont Palatin, et la nommèrent Palentium.

Sous le règne d'Évandre, qui succéda à Faunus, on prétend qu'Hercule arriva en Italie, qu'il y extermina le brigand Cacus, et que, par reconnaissance, on lui érigea des autels. Ce héros apprit aux Aborigènes les rites grecs, et confia le sacerdoce à deux familles : celle des Politiens et celle des Pinariens. Cinquante ans après le départ d'Hercule, Latinus, fils de ce demi-dieu, mais qui passait pour le fils de Faunus, régna sur les Aborigènes. Il donna à son peuple le nom de *Latins*, et à son pays celui de *Latium.*

D'autres croient que ce nom (qui vient de *latere*, cacher) fut donné à cette contrée parce que Saturne s'y réfugia pour s'y dérober aux poursuites de son fils Jupiter.

Denys d'Halicarnasse raconte que, sous le règne de Latinus, Énée, à la tête d'une troupe troyenne, aborda à Laurente, à l'embouchure du Tibre. Il apportait avec lui les dieux de Troie et le *palladium*, qu'on déposa depuis dans le temple de Vesta. Latinus conclut la paix, forma une alliance avec Énée, lui céda des terres, et lui donna en mariage sa fille Lavinie.

Turnus, roi des Rutules, peuples qui habitaient ce qu'on appelle aujourd'hui la campagne de Rome, devait épouser cette princesse; irrité de l'affront qu'il avait reçu, il déclara la guerre à Latinus et à Énée. Ces deux rois le battirent; mais Latinus périt dans le combat. Turnus, avec le secours de Mézence, roi d'Étrurie, continua la guerre. Énée remporta la victoire sur eux, et tua Turnus. Ce triomphe fut le terme de la vie du prince troyen, qu'on adora depuis sous le nom de Jupiter Indigète.

Énée avait bâti la ville de Lavinium. Pendant l'enfance d'Ascagne, son fils, Lavinie gouverna les Latins et les Troyens réunis avec tant de sagesse que la population de ses États et leur prospérité firent des progrès rapides. Ce fut elle qui bâtit la ville d'Albe. Ce royaume dura quatre cent trente ans jusqu'à la fondation de Rome. Le Tibre s'appelait alors Albula, et servait de limite entre le Latium et l'Étrurie.

Sylvius régna après son père Ascagne. Ses successeurs furent Énée Sylvius, Sylvius Latinus, Alba, Atis, Capis, Capetis, Tibérinus, qui se noya dans l'Albula et lui laissa son nom. Agrippa son fils monta sur le trône, et devint père de Romulus Sylvius, qui mourut, dit-on, d'un coup de tonnerre. Aventinus lui succéda; il fut enterré sur le mont nommé depuis Aventin. Proca, son fils, eut deux enfants, Numitor et Amulius.

Après sa mort, Numitor, étant l'aîné, devait régner; mais Amulius usurpa le trône, tua son neveu Égestus, et mit au nombre des prêtresses de Vesta sa nièce Rhéa Sylvia. Ce roi perfide ne se contenta pas, dit-on, de cette rigueur il usa de violence pour déshonorer cette vestale, dans l'intention de se donner le droit de la punir. Elle mit au monde deux jumeaux, Romulus et Rémus; Rhéa, accusée d'impudicité, déclara que Mars était le père de ses enfants. Le roi la fit plonger dans un cachot, et ordonna qu'on précipitât les deux jumeaux dans le Tibre.

Ce fleuve était alors débordé; l'onde porta le berceau sur le rivage, où il resta à sec. Lorsque le Tibre rentra dans son lit, une louve attirée par le cri des enfants vint les allaiter; un pivert leur porta dans son bec la nourriture de ses petits. Faustule, inspecteur des troupeaux du roi, fut saisi d'admiration à la vue de ce prodige, qui se passait sous un figuier que Tacite assure avoir subsisté plus de huit cents ans; il emporta ces enfants chez lui, et les confia aux soins de sa femme Laurencia. Cette femme était méprisée par les bergers que scandalisaient ses débauches; ils lui donnaient le nom injurieux de *Louve*, et c'est probablement ce qui fut l'origine de la fable qu'on vient de raconter.

Rémus et Romulus, devenus grands, se firent remarquer par leur beauté, par leur force et leur courage. Plutarque prétend qu'ils firent leurs études à Gabies en Étrurie. Denys d'Halicarnasse dit qu'ils restèrent avec les bergers,

et que de son temps on voyait encore leur cabane religieusement conservée.

Les deux jeunes princes, pour exercer leur vigueur et leur vaillance, attaquèrent les animaux dans les forêts, les brigands sur les routes, s'associèrent des compagnons braves et dévoués, formèrent une troupe assez nombreuse, tinrent des assemblées et célébrèrent des jeux. Au milieu d'une de ces fêtes, une bande de brigands les attaqua, s'empara de Rémus, le conduisit au roi Amulius, et l'accusa d'avoir ravagé les domaines du prince Numitor. Amulius renvoya l'accusé à ce prince, et Faustule avertit Romulus du danger de son frère.

Numitor, en interrogeant Rémus, découvre le secret de sa naissance, et apprend avec transport que Romulus et Rémus sont les enfants de Rhéa et ses petits-fils. Tous trois forment le projet de détrôner le tyran.

Rémus, suivi des serviteurs de Numitor, rejoint son frère, dont les compagnons armés s'étaient rendus au palais par différents chemins. Sans perdre de temps, ils enfoncent les portes, attaquent Amulius et le poignardent.

Pendant ce tumulte, Numitor rassemblait tous les Albains, sous prétexte de les armer contre cette attaque imprévue; mais, apprenant à l'instant le triomphe des princes, il raconte au peuple leur délivrance miraculeuse et la mort de l'usurpateur. Le peuple, débarrassé de ce roi cruel, rend avec joie le trône à Numitor; et les deux jeunes princes, suivis d'un grand nombre de bergers albains et de guerriers latins, forment le projet de fonder une nouvelle ville.

Avant d'exécuter cette entreprise, ils consultèrent le vol des oiseaux pour savoir auquel des deux l'honneur de la fondation et le gouvernement de la ville appartiendraient. Rémus, qui se tenait sur le mont Aventin, découvrit le premier six vautours; Romulus placé sur le mont Palatin, en vit ensuite douze. De ce double présage naît une vive altercation; deux partis se forment: l'un pour Rémus, qui avait aperçu le premier les vautours; l'autre pour Romulus, qui en avait vu le plus grand nombre. Depuis quelque temps Rémus irritait son frère par ses railleries; il venait récemment de l'insulter en se moquant de ses travaux, et en franchissant un fossé qu'il avait creusé. Quelques historiens disent que Romulus, dans son courroux, tua son frère; d'autres, que la dispute élevée au sujet du vol des oiseaux se termina par un combat, et que Rémus périt dans la mêlée.

On a aussi rapporté que Rome existait avant Romulus, et qu'il ne fit que la restaurer; mais l'opinion commune est qu'il la fonda sept cent cinquante-trois ans avant Jésus-Christ, au commencement de la quatrième année de la sixième olympiade, cent vingt ans après que Lycurgue eut donné ses lois à Sparte, cent quarante avant qu'Athènes eût reçu celles de Solon, et quatorze ans avant l'ère de Nabonassar.

ROMULUS.

(Avant Jésus-Christ 753.)

Romulus, resté seul chef de sa colonie, construisit les murailles de Rome. Le combat dans lequel son frère trouva la mort avait été aussi sanglant qu'opiniâtre; les deux partis réunis ne s'élevaient pas à plus de trois mille hommes de pied et de trois cents cavaliers. Persuadé que la force ne donne qu'une autorité passagère, et que le pouvoir n'est solide qu'autant qu'il a pour base la volonté générale et la confiance publique, Romulus rassembla son peuple et lui demanda s'il voulait être gouverné démocratiquement, ou par un petit nombre de magistrats, ou par un seul.

La délibération ne fut pas longue, et tous ses compagnons le prièrent d'accepter une couronne dont ils le trouvaient aussi digne par son courage et par ses grandes qualités que par sa naissance royale. Connaissant l'esprit de son siècle et la nécessité de donner à son autorité l'appui de la religion, il dit qu'il ne prendrait le sceptre que si les dieux confirmaient le choix du peuple par un signe éclatant de leur volonté.

On choisit un jour pour les consulter : après avoir offert un sacrifice, Romulus traça un cercle dans l'air avec le bâton recourbé des augures qu'on appelait *lituus*. Aussitôt, dit-on, un brillant éclair se fit voir, traversant le ciel de sa gauche à sa droite; et la multitude, croyant entendre l'arrêt des dieux, le proclama roi.

Romulus se conforma alors aux usages des rois de la confédération d'Étrurie, qui se faisaient précéder de douze licteurs, envoyés par les douze tribus confédérées, et qui portaient chacun un faisceau de baguettes et de haches, comme une marque de l'autorité royale ; il nomma douze licteurs. Le peuple fut par ses ordres partagé en trois tribus commandées par trois capitaines. Chaque tribu se divisait en dix sections appelées *curies*. Un prêtre portant le titre de *curion* était chargé de présider aux cérémonies religieuses et d'offrir les sacrifices dans chaque curie.

Les terres furent partagées également entre les trente curies, excepté une partie que le roi réserva pour les dépenses des temples et pour celles du trésor public. On divisa les citoyens en deux classes : les plus distingués par leur naissance et par leur mérite composèrent le *patriciat;* les autres prirent le nom de *plébéiens*.

Le roi choisit parmi les premiers un préfet chargé de gouverner la ville en son absence. Les curies élurent dans la classe des patriciens cent chefs de famille qu'on nomma *sénateurs* ou *pères*, à cause de leur vieillesse ou de leur prudence : lorsque, dans la suite, on augmenta le nombre des sénateurs, les nouveaux élus furent appelés *pères conscrits*, et ce nom devint peu à peu commun à out le sénat.

Le peuple choisit encore dans les familles patriciennes trois cents guerriers

désignés par le nom de *célèbres*, qui rappelait leur bravoure et leur agilité. On les destina à servir de garde au roi. Telle fut l'origine des chevaliers romains, qui, longtemps après, du temps des Gracques, formèrent un ordre séparé; car on ne conserva le nom de patriciens qu'aux descendants des premiers sénateurs.

Le roi se réserva le titre de chef de la religion, la promulgation des lois, leur exécution, le droit d'assembler le peuple et le sénat, et le commandement des armées.

On attribua exclusivement aux patriciens le sacerdoce, l'administration de la justice, les premières charges civiles et militaires. Le sénat jugeait sans appel toutes les grandes questions et les affaires d'Etat que lui envoyait le roi.

Le peuple élisait les magistrats, proposait les lois, décidait la guerre ou la paix, quand le roi le consultait.

Les assemblées générales avaient lieu rarement; on délibérait par curies; l'avis de la majorité était référé au sénat, et n'avait force de loi qu'après sa confirmation.

Ce qui doit donner une haute idée du génie de Romulus, c'est l'institution du patronage. Pour rétablir l'ordre, et pour opposer une barrière à l'anarchie, il avait séparé les patriciens du peuple; mais, voulant prévenir les dissensions que pouvaient faire naître l'orgueil des grands et la jalousie des plébéiens, il unit ces deux classes par des intérêts communs et par des devoirs réciproques. Chaque patricien se choisissait dans le peuple un grand nombre de clients. Il était obligé de les garantir de tout dommage, de soutenir leurs intérêts, de plaider leurs causes, de faire valoir leur argent, de présider à leurs contrats, de leur expliquer les lois. De son côté, le client s'associait aux intérêts de son patron, venait à son secours s'il tombait dans la pauvreté, le rachetait s'il était captif, payait pour lui l'amende s'il y était condamné. Le patron et ses clients formaient en quelque sorte une famille; ils ne pouvaient s'accuser entre eux, ni donner leurs suffrages à leurs rivaux, ni embrasser le parti de leurs ennemis. Cette union politique dura plusieurs siècles; elle s'étendit aux colonies, aux villes conquises; elle s'agrandit comme la république, et l'on vit même enfin des royaumes et des rois choisir leurs patrons dans Rome, et oublier, par l'espoir d'une utile protection, l'humiliation de la dépendance.

La sagesse de ces institutions étonne d'autant plus qu'elles naissaient dans un siècle d'ignorance, et au milieu de mœurs si barbares, que Romulus, pour conserver la population, se vit obligé de faire une loi qui ordonnait aux pères d'élever leurs enfants, leur défendait de les tuer, et ne leur permettait d'exposer que ceux qui étaient nés estropiés.

Voulant augmenter rapidement le nombre de ses sujets, il offrit dans Rome un asile aux bannis et aux hommes condamnés par les lois. Une prodigieuse foule d'aventuriers accourut alors à Rome de toutes les parties de l'Italie, et de cette impure multitude naquirent les maîtres de l'univers.

Romulus étendait sa puissance par les armes comme par les lois; et longtemps la guerre, qui dépeuple tant d'Etats, fut un des grands moyens dont les

Romains se servirent pour augmenter leur population. Lorsqu'ils étaient vainqueurs, ils épargnaient la jeunesse ennemie, l'attiraient dans leurs légions, se faisaient céder des terres dans les pays conquis, et y envoyaient des habitants qui fondaient bientôt de nouvelles colonies, auxquelles on donnait ensuite le droit de bourgeoisie.

Romulus fonda sa ville avec trois mille trois cents hommes, et la laissa peuplée de quarante-cinq mille. Tous ses réglements tendirent à inspirer aux citoyens l'amour de la patrie, de la gloire, de la religion, de la justice et de la liberté. Il les accoutumait à estimer la pauvreté laborieuse, à mépriser la richesse oisive. Denys d'Halicarnasse vit encore de son temps les offrandes des dieux servies sur des tables de bois et dans des paniers d'osier. Cicéron les croyait plus agréables au Ciel avec cette simplicité, que lorsqu'elles étaient portées dans des vases d'or et d'argent.

La loi rendait les biens communs entre les époux ; le mari, maître et juge de sa femme, pouvait la faire condamner par un conseil de famille, qui recevait sa déclaration. Le divorce était permis; mais les mœurs, plus fortes que les lois, le défendaient, et, pendant plusieurs siècles, on n'en vit aucun à Rome, et on n'y entendit aucune plainte en adultère.

Nulle part l'autorité paternelle ne fut plus sacrée : on l'étendit au delà des bornes de la justice et de la raison; la nature seule y posa des limites; mais d'après la loi, le père était maître absolu de son fils; et, quel que fût son âge ou sa dignité, il pouvait le vendre ou le faire mourir. Numa excepta depuis de cette dépendance les fils mariés.

On n'honorait à Rome que la guerre et l'agriculture. Les esclaves et les étrangers y exerçaient presque seuls les arts et les métiers. Plus tard les négociants acquirent quelque estime; mais le commerce de détail y fut toujours méprisé.

Rome bâtie, Rome peuplée, Rome gouvernée par des lois, et brillante déjà par quelques victoires, offrait alors un étrange spectacle au monde. On n'y voyait presque pas de femmes; et cette future capitale de l'univers n'était encore qu'un camp qui s'augmentait par des recrues, mais qui ne pouvait se reproduire et se perpétuer.

Le roi envoya des ambassadeurs dans les cités voisines pour former des alliances avec les filles de leurs habitants. Il fit valoir, pour appuyer sa demande, la puissance croissante de son peuple visiblement protégé par les dieux. On accueillit mal ses propositions. Les gouvernements auxquels il s'adressait avaient déjà conçu beaucoup de jalousie contre cette naissante cité. Ils répondirent avec mépris aux ambassadeurs que, si Romulus et ses brigands voulaient contracter des mariages sortables, ils devaient offrir un asile aux aventurières de tous les pays.

Romulus dissimula son courroux pour mieux assurer sa vengeance. Quelque temps après, ayant annoncé publiquement qu'il devait célébrer des jeux en l'honneur de Neptune, il invita à cette fête les habitants des villes voisines. Une foule de spectateurs, attirés par la curiosité, accourut à Rome. Les Céci-



ENLÈVEMENT DES SABINES

niens, les Crustiminiens, les Antemnates et les Sabins de Cures y vinrent avec leurs familles.

Au milieu du spectacle, à un signal donné, la jeunesse romaine, portant des armes cachées, se précipite sur ces étrangers, et enlève les jeunes filles malgré la résistance et les larmes de leurs parents. La plus belle de ces captives fut adjugée par le cri public à Talassius, jeune et brave patricien ; et depuis cet événement on conserva chez les Romains l'habitude de faire entendre le nom de Talassius dans les fêtes nuptiales.

Cette violence donna aux Romains sept cents femmes. Le roi et les ravisseurs s'efforcèrent en vain par leurs prières d'adoucir le courroux des parents outragés et de légitimer par leur consentement ces unions criminelles. Les étrangers sortirent de Rome furieux, et parcoururent l'Italie pour intéresser les autres nations à leur vengeance.

Acron, roi des Céciniens, attaqua le premier les Romains : Romulus le défit, le tua et s'empara de sa capitale. Après ces exploits, il rentra dans Rome, revêtu d'une robe de pourpre, couronné de lauriers, et portant en trophée les armes d'Acron. Les troupes, rangées sur son passage, chantaient des hymnes en son honneur. Ce fut le premier triomphe. On bâtit sur la colline du Capitole un temple dédié à Jupiter Férétrien. Il était destiné à recevoir les dépouilles que les descendants de Romulus enlèveraient aux rois et aux généraux tués de leurs mains. Dans l'espace de cinq siècles, deux seuls Romains, Cornélius Cossus, vainqueur de Tolumnius, roi des Véiens, et Clodius Marcellus, qui avait tué Britomare ou Viridomare, roi des Gaulois, offrirent ces illustres dépouilles qu'on appelait *opimes*. Denys d'Halicarnasse vit encore les restes de cet ancien temple de Jupiter dont la longueur n'était que de quinze pieds.

Romulus, attaqué de nouveau par deux autres peuples, conquit leur pays, transporta les habitants à Rome, et peupla leurs villes de Romains.

Tatius, roi des Sabins, combattit Romulus avec plus de succès. Après quelques avantages, il s'approcha de Rome. Tarpéius commandait la garnison de la citadelle placée sur le mont Capitolin. Sa fille Tarpéia, gagnée par les présents de l'ennemi, s'engagea à ouvrir, la nuit, la porte aux Sabins, pourvu qu'ils lui promissent de lui donner les ornements de leur bras gauche (leur usage était d'y porter des bracelets d'ivoire, d'or et d'argent). Favorisés par cette trahison, les Sabins pénétrèrent la nuit dans la citadelle, et, pour récompenser la perfide Tarpéia comme elle le méritait, ils la firent périr sous le poids de leurs boucliers, qu'ils jetèrent sur son corps avec leurs bracelets. Depuis cet événement ce lieu garda le nom de *roche tarpéienne*. C'était de son sommet qu'on précipitait les criminels condamnés pour crimes d'État.

Les Sabins descendirent bientôt en grand nombre de la citadelle, dans le dessein de s'emparer de la ville. Tatius et Hostilius les commandaient. Romulus s'opposa en vain à leur attaque ; les Romains plièrent et furent vivement poursuivis jusqu'au Palatium. Romulus, désespéré, et levant les mains au ciel, fit vœu à Jupiter de lui bâtir un temple dans le lieu où il pourrait rallier ses soldats. Se croyant alors assuré du secours céleste, il s'écrie : « Romains ! Jupi-

» ter vous ordonne de vous arrêter et de faire face à l'ennemi. » A ces mots, la frayeur se calme, le courage renaît, la fuite cesse, le combat recommence, et les deux peuples également animés semblent décidés à terminer la guerre par la destruction totale de leurs ennemis; mais au même instant paraît Hersilie à la tête de toutes les Sabines; elles accourent les cheveux épars, les yeux remplis de larmes, tenant leurs enfants dans leurs bras; elles jettent de grands cris, bravent la mort, volent au milieu des traits, séparent les combattants, et se précipitent à leurs pieds. « En vain, disent-elles, la haine vous sépare; » vous êtes unis indissolublement par nous : si vous voulez outrager la na- » ture, rompez, en nous tuant, le lien fatal qui vous joint : vos armes seront » plus humaines si elles nous égorgent que si elles nous rendent veuves et » orphelines. Voulez-vous que nos enfants soient regardés dans tout l'univers » comme une race de parricides ? Mais non, vous êtes tous, par nous, parents, » gendres, pères et frères les uns des autres : cédez à la nature, abjurez vos » fureurs, apaisez-vous ou immolez-nous. »

A ces mots la pitié succède au courroux; la tendresse remplace la haine, les armes tombent des deux côtés; les deux rois s'embrassent, et la paix est conclue.

On décide que Romulus et Tatius régneront ensemble, que la ville conservera le nom de Rome, mais que le peuple prendra celui de *Quirites,* en l'honneur de Cures, ville des Sabins. Ceux-ci seront admis à Rome comme citoyens; on doublera le nombre des sénateurs; on étendra la ville, en y renfermant le mont Quirinal et le mont Célius.

Toutes ces dispositions furent religieusement observées. Les deux peuples n'en formèrent plus qu'un, et vécurent cinq ans en bonne intelligence. Tatius occupait le Capitole, et Romulus le mont Palatin. Leurs armées réunies vainquirent les Camériens, et firent de Camère une colonie romaine. Cependant, les amis de Tatius ayant exercé quelques ravages sur les terres de Lavinium, les Laviniens demandèrent justice aux Romains. Romulus pensait qu'on devait leur livrer les coupables; Tatius s'y opposait voulant faire juger ce procès à Rome. Les ambassadeurs mécontents se retirent; les Sabins les poursuivent et massacrent quelques-uns de ces ministres.

Romulus, irrité, fait saisir les coupables et les livre aux ambassadeurs échappés à cette trahison. L'orgueilleux Tatius accourt alors avec des troupes et rompt les chaînes des prisonniers.

Cette violence resta d'abord impunie; mais, quelque temps après, les deux rois furent obligés de se rendre à Lavinium pour suivre un antique usage et pour offrir un sacrifice aux dieux pénates des Troyens. Comme ils étaient dans le temple, les fils des ambassadeurs égorgés, qui n'avaient pu obtenir justice, se précipitent sur Tatius et le poignardent au pied de l'autel. Il fut inhumé avec pompe à Rome.

Romulus, resté seul sur le trône, punit les premiers auteurs de cette catastrophe. Il exigea qu'on lui livrât les meurtriers de Tatius; on obéit. Ils vinrent à Rome; mais ils plaidèrent si bien leur cause qu'ils furent absous; comme si

le plus juste motif de vengeance pouvait jamais faire excuser un assassinat.

Romulus vainquit encore plusieurs peuples, et entre autres les Fidénates, qui avaient pillé des bateaux de vivres appartenant aux Romains. Le plus puissant des peuples d'Étrurie, le peuple Véien, fit longtemps la guerre aux Romains avec des succès balancés; mais enfin, après la perte d'une grande bataille, il céda à Rome une partie de son territoire, et conclut avec elle une paix de cent ans. Romulus vainqueur ne sut pas se défendre de l'ivresse qui suit trop communément la fortune et la gloire. Supportant avec impatience les limites que le sénat opposait à son autorité, il voulut l'abaisser, et se fit haïr en se faisant craindre. Un jour, au moment où il passait la revue de son armée sur les bords d'un marais, le ciel s'obscurcit, les nuées s'épaississent, le ciel s'enflamme, le tonnerre éclate; une sombre nuit, sillonnée par des éclairs, succède au jour; des torrents de pluie et de grêle fondent sur la terre; l'ombre, le bruit, la foudre répandent partout le désordre et l'effroi. On perd de vue le roi au milieu de ce tumulte, et, lorsque la clarté du soleil eut dissipé l'orage, ce prince ne reparut plus.

Le peuple consterné cherchait à venger sa mort; les sénateurs assuraient en vain que les dieux l'avaient enlevé. Dans cet instant de trouble et d'incertitude, le plus estimé des patriciens, Proculus Julius, vénérable par son âge et par sa prudence, s'avance au milieu du peuple, et dit : « Romulus, roi et fon-
» dateur de Rome, est descendu du ciel et s'est présenté à moi tout à l'heure.
» Mes yeux l'ont vu resplendissant de lumière et couvert d'armes éclatantes.
» A sa vue, pénétré tout ensemble d'un respect religieux et d'une sainte ter-
» reur, je lui ai demandé, en tremblant, la permission de lever les yeux sur lui.
» *Va*, me dit-il, *annonce aux Romains les ordres des dieux; ils veulent que ma*
» *ville de Rome devienne la capitale de l'univers. Que mon peuple s'applique donc*
» *de tout son pouvoir à l'art militaire, et qu'il sache, ainsi que ses descendants,*
» *que nulle force humaine ne pourra résister à la puissance des Romains.* Après
» avoir prononcé ces mots, il disparut. »

Cette fable flattait trop l'orgueil de Rome pour n'être pas crue avidement, et la vanité satisfaite fit taire le soupçon et oublier la douleur. Romulus mourut âgé de cinquante cinq ans; il en avait régné trente-sept.

INTERRÈGNE ET NUMA POMPILIUS.

(An de Rome 37. Avant Jésus-Christ 715.)

Rome, cette ville depuis si superbe, qui, moins de quarante ans après sa fondation, croyant déjà fixer les regards des dieux, concevait l'espoir de dominer la terre, n'offrait encore qu'une bourgade composée de quelques maisons et d'un grand nombre de cabanes rangées sans ordre. Ses étendards étaient des faisceaux de foin; ses trophées, des gerbes de blé; ses trésors, des troupeaux. On n'y voyait encore rien de grand que le courage et l'ambition de

ses habitants. Son territoire demeura longtemps resserré dans un étroit espace; et cependant ses premiers monuments publics, sous les successeurs de Romulus, annonçaient la ville éternelle.

On admirait encore, du temps de Denys d'Halicarnasse, les murs, les aqueducs, les égouts construits par Tarquin. Ce vrai principe de la grandeur des Romains leur fut donné par Romulus. Il leur fit adopter l'habitude de prendre chez les peuples vaincus tous les réglements et tous les usages utiles. Ce fut ainsi qu'après avoir triomphé des Sabins, descendants des Lacédémoniens, ses soldats s'armèrent de leurs boucliers, et quittèrent celui des Argiens. Il leur apprit aussi à s'attacher les peuples conquis, en les laissant se gouverner eux-mêmes; et, malgré la haine des Romains contre la royauté, il est incontestable que la plus grande partie de leur gloire et de leur puissance doit être attribuée à la sagesse et aux talents de leurs rois.

Les historiens ne sont pas d'accord sur l'origine du nom de *Rome*. Ce mot en grec voulait dire *force* ou *puissance*. Les uns racontent qu'une Troyenne, nommée Rome, craignant que les Troyens ne se rembarquassent, conseilla à ses compagnes de mettre le feu aux vaisseaux, et que cette violente détermination les fixa en Italie.

D'autres disent que Rome était fille d'Italus et d'Eucharia, ou de Téléphus, fils d'Hercule; d'autres, d'Ascagne. Suivant quelques versions, Rome fut fondée par Romanus, fils d'Ulysse et de Circé; ou par Romus, fils d'Emation, envoyé en Italie par Diomède; ou par Romis, tyran des Latins et vainqueur des Toscans.

La version la plus commune nous vient de Fabius Pictor, qui la tenait de Dioclès le péripatéticien. Il rappelle que les anciens Latins nommaient la mamelle *ruma*: ce qui fit donner au fondateur de Rome le nom de Romulus, en mémoire de la louve qui l'avait allaité, et Rome s'honora du nom de son fondateur. On prétend aussi que ce prince, en travaillant aux fondations de sa ville, trouva dans la terre la statue du dieu *Consus*, d'où sont venus les noms de *conseils* et de *consuls*.

Après la mort de Romulus, les Sabins et les Romains réunis ne purent, pendant quelque temps, s'accorder sur le choix de son successeur. Chacun des deux peuples prétendait à l'honneur de donner un roi à l'Etat, et aucun citoyen n'avait assez de prééminence pour fixer les suffrages. Dans cette incertitude, le sénat élut un interroi qu'on renouvelait tous les cinq jours. Depuis, on continua dans la république d'observer cet usage, et de confier à un interroi le gouvernement jusqu'à l'élection de nouveaux magistrats.

L'interrègne plaisait au sénat, disposé à prolonger son indépendance; mais, craignant que le peuple ne fît un choix sans le consulter, il lui proposa adroitement d'élire un roi, et se réserva le droit de confirmer l'élection.

Le peuple, satisfait de cette déférence, laissa au sénat le choix du monarque. On vit souvent à Rome ce noble débat, salutaire effet des égards réciproques que le sénat et le peuple avaient l'un pour l'autre : gage heureux d'une union sans laquelle il ne peut exister ni force ni esprit public.

Les patriciens et les plébéiens étant d'accord, il ne fut plus question que de concilier les prétentions des Sabins et des Romains. On convint de tirer au sort pour savoir quelle serait celle des deux nations qui élirait, et on décida que le peuple, favorisé par le hasard, choisirait un roi dans l'autre peuple. Le sort chargea les Romains de l'élection.

Il existait alors un Sabin, né à Cures, universellement respecté par ses vertus, ennemi du luxe, exempt d'ambition, religieux, observateur zélé de la justice, habitué à vaincre ses passions. Les citoyens et les étrangers le prenaient pour arbitre. Le roi Tatius, appréciant ses grandes qualités, lui avait donné sa fille en mariage : cette haute faveur ne put lui inspirer le désir de venir à la cour de Rome; il resta dans la ville de Cures pour soigner la vieillesse de son père. Treize ans après, ayant perdu sa femme, il s'était retiré à la campagne, où il se livrait aux douceurs du repos et aux charmes de l'étude. Tel était le sage Numa; le choix des Romains tomba sur lui, et l'approbation universelle le confirma.

Deux citoyens distingués, Vélésus que les Sabins voulaient porter au trône, et Proculus qui comptait sur les suffrages des Romains, furent chargés d'annoncer à Numa son élection. Ce prince philosophe, loin d'être ébloui de l'éclat d'une couronne, n'en vit d'abord que le poids, et la refusa. « Les qualités, ré» pondit-il, qui m'attirent votre estime, doivent m'écarter du trône, puisqu'elles » ne me font aimer que la retraite, l'étude et le repos : vous êtes ambitieux, » et je ne le suis pas; vous aimez la guerre et les conquêtes, je préfère la paix » à tout; vous avez plus besoin d'un général que d'un roi. »

Ses refus augmentèrent le désir de le posséder; il résista encore quelque temps aux instances du peuple romain et à celles de sa famille; mais des présages heureux et les vives prières des habitants de Cures, qui le pressaient de servir de lien entre eux et les Romains, le déterminèrent à quitter sa solitude : il sacrifia aux dieux, et partit.

Le sénat et le peuple sortirent au-devant de lui : l'entrée d'un roi pacifique dans cette Rome, vrai temple de la guerre, fut le triomphe de la sagesse et de la vertu.

L'interroi, Spurius Vettius, pour rendre l'inauguration du roi plus solennelle et la satisfaction publique plus complète, ordonna que le peuple procéderait une seconde fois à l'élection. Les suffrages furent unanimes. Cependant, Numa refusa d'accepter les ornements royaux avant que les dieux eussent confirmé son élection. Il sacrifia sur le mont Tarpéien avec les prêtres et les augures. On consulta les auspices; et, les ayant trouvés favorables, Numa, décoré du sceptre, de la couronne et du manteau royal, redescendit sur la place au bruit des acclamations du peuple (1).

Romulus avait fondé Rome par les armes; Numa voulut consolider son existence par la paix et par la religion. Tous ses soins eurent pour objet de calmer ces esprits belliqueux, et d'adoucir leurs mœurs barbares. Il bâtit le

(1) An de Rome 3841. Avant Jésus-Christ 163.

temple de Janus, dont les portes devaient rester ouvertes pendant la guerre et fermées pendant la paix. On ne les ouvrit point tout le temps qu'il régna; mais il ne fut fermé que deux fois depuis, à la fin de la première guerre punique et après la bataille d'Actium.

Numa savait que la vanité humaine résiste aux hommes et cède au Ciel. Pour donner à ses lois une sanction céleste, il fit croire au peuple qu'elles lui étaient dictées par la nymphe Égérie qu'il consultait dans un bois sacré, près de Rome.

Romulus n'avait donné que dix mois à l'année : le premier s'appelait mars, du nom de la divinité à laquelle il prétendait devoir la naissance. Numa corrigea cette erreur grossière en y ajoutant janvier et février; de sorte que l'année se trouva composée de trois cent cinquante-cinq jours, de douze mois lunaires avec des intercalations de jours complémentaires, qui au bout de vingt-quatre ans, remettaient les années à peu près d'accord avec la marche du soleil. Jules César compléta, depuis, cette réforme par un nouveau calendrier, qui fut définitivement corrigé en 1582, par Grégoire XIII.

Numa établit des jours nommés *fasti* et *nefasti,* qui marquaient les temps où il était défendu ou permis de s'assembler et de juger. Il créa plusieurs sacerdoces, l'un pour Mars, l'autre pour Jupiter, et le troisième pour Romulus, qu'on adorait sous le nom de Quirinus. Ces pontifes, pris parmi les patriciens, et présidés par un souverain pontife, étaient choisis par le peuple : leur nombre et celui des augures augmentèrent dans la suite. Ils réglaient les sacrifices, les cérémonies, les jours de fêtes, les expiations, les deuils, les funérailles; surveillaient les ministres subalternes, instruisaient le peuple, expliquaient les prodiges, et jugeaient tous les différends relatifs à la religion.

L'établissement des vestales fut réglé par Numa; il en créa quatre : elles n'étaient point admises au-dessous de six ans ni au dessus de dix. Elles gardaient le feu sacré et le palladium, et devaient rester vierges; mais, à trente ans, elles pouvaient quitter le sacerdoce, et se marier. La loi leur accordait de grands priviléges; seules, entre les femmes, elles pouvaient disposer de leurs biens sans curateurs; on les croyait en justice sans serments; un licteur portait devant elles les faisceaux. Si le sort faisait qu'un criminel se trouvât sur leur passage, il recevait sa grâce; elles étaient nourries aux dépens du trésor public. Mais on avait attaché de grandes peines à l'infraction de leurs devoirs. Une vestale laissait-elle éteindre le feu sacré qu'on ne pouvait rallumer qu'aux rayons du soleil, le souverain pontife la faisait frapper de verges. Si elle violait son vœu de chasteté, on l'enterrait vive dans un caveau qu'on murait sur elle, et dans lequel on ne laissait qu'un pain, une cruche d'eau, un fiole d'huile et un pot de lait. On exigeait d'elles la plus grande décence. Une vestale nommée Posthumia fut appelée en jugement, et blâmée pour s'être montrée en public avec une parure trop recherchée.

Numa, croyant la superstition nécessaire à des peuples trop grossiers pour que la raison seule servît de frein à leurs passions, cherchait tous les moyens

et saisissait toutes les occasions d'imprimer dans leurs âmes des sentiments religieux. Une affreuse contagion s'étant répandue dans le pays, Numa attribua la cessation de ce fléau à la chute d'un bouclier d'airain tombé du ciel entre ses mains : il prétendit avoir appris de la nymphe Égérie que ce bouclier, tant qu'on le garderait, serait le gage du salut de Rome; et, pour qu'on ne pût le dérober, il en fit faire onze semblables, parmi lesquels il était impossible de le distinguer. On créa des prêtres appelés *saliens*, qui dansaient et chantaient des hymnes pendant la fête instituée pour rappeler cet événement.

Numa créa un collége de hérauts. Les uns maintenaient l'ordre et le silence dans les assemblées publiques; les autres, nommés *féciaux*, déclaraient la guerre et la paix. On les envoyait demander justice aux peuples étrangers; ils prenaient les dieux à témoin de leur sincérité, en prononçant contre eux-mêmes des imprécations s'ils manquaient à la vérité. Ils fixaient un délai pour la réponse; et, s'ils n'obtenaient pas la réparation demandée, ils rendaient compte au sénat de leur mission, et déclaraient qu'on pouvait prendre les armes.

Numa, dans l'intention de faire respecter la justice et de rendre les propriétés sacrées, établit des fêtes en l'honneur du dieu Terme : heureuse idée qui déifiait la base de toute civilisation et de toute association politique, la propriété.

Avant son règne, les étrangers regardaient Rome comme un camp menaçant : sous son gouvernement, on la considéra comme une ville sage, comme un temple saint, comme un tribunal juste et vénéré. Ce roi pacifique fit de bons réglements pour la police; et, afin de maintenir l'ordre, l'union et la tranquillité parmi les citoyens, il classa le peuple en corporations dans lesquelles il mêla politiquement les Sabins avec les Romains.

Comme il savait que l'extrême pauvreté éteint l'amour de la patrie, et dispose à la sédition, il partagea les terres conquises entre les pauvres, et mit l'agriculture en tel honneur, que longtemps après lui les généraux d'armée et les premiers magistrats se faisaient gloire de conduire la charrue, et d'employer au labourage ces nobles mains qui avaient tenu les balances de la justice et le glaive de la victoire.

L'histoire n'a point à parler des exploits, des conquêtes et des triomphes de Numa; mais elle nous apprend que, pendant un règne de quarante-trois années, on ne vit à Rome ni guerres ni révoltes, et que le bonheur public fut le fruit de ce sommeil de la gloire militaire. Les étrangers, admirant les vertus d'un peuple dont ils avaient redouté la naissance, prenaient alors les Romains pour arbitres de leurs différends. Enfin Numa réalisa cette idée d'un ancien sage qui dit que « le monde ne serait heureux que lorsqu'on verrait la » philosophie sur le trône. »

Quelques auteurs ont cru sans fondement que Pythagore avait formé ce grand roi. Pythagore ne parut que cent cinquante ans après, sous le règne de Tarquin. Numa congédia la garde créée par Romulus : « Je ne voudrais pas,

» disait-il, régner sur un peuple qui m'inspirerait quelque méfiance. » Il érigea un autel à la Bonne Foi.

Ami des lettres comme de la religion, il prétendait avoir commerce avec les Muses, dont il nommait l'une Tacita, pour faire entendre probablement par cette allégorie combien le silence et la méditation étaient utiles à l'esprit.

Quelques auteurs veulent nous faire douter de la vérité de cette histoire qu'il est si désirable de croire. Plutarque dit que, les registres de Rome ayant été pillés par les Gaulois, tout ce qu'on nous raconte de ces premiers temps a été imaginé pour flatter l'orgueil du peuple romain et la vanité des anciennes maisons. Cette opinion n'est pas probable; si les archives furent détruites, la tradition a dû facilement y suppléer dans un pays où les mêmes familles se sont conservées tant de siècles.

Numa mourut à quatre-vingt-trois ans, après quarante-trois années de règne. Dans sa vieillesse, son corps était resté exempt d'infirmités, comme son âme de vices. Les Patriciens portèrent son lit de mort; tous les prêtres formèrent son cortége, et les sanglots du peuple prononcèrent son oraison funèbre. Il avait défendu qu'on le brûlât. Il fut enterré, dans un cercueil de pierre, au pied du Janicule; et, suivant ses ordres, on enferma dans un autre cercueil de pierre quatorze livres qu'il avait composés.

Cinq cents ans après on retrouva ces deux cercueils. Il ne restait aucun vestige de sa personne; mais ses manuscrits étaient entiers; Pétilius, préteur, qui les lut, ayant déclaré au sénat que leur publicité nuirait à la religion, on les brûla.

TULLUS HOSTILIUS.

(An de Rome 82. — Avant Jésus-Christ 670.)

Après un court interrègne, le peuple élut pour roi Tullus Hostilius, et le sénat confirma l'élection. Ce prince était petit-fils de la Sabine Hersilie, dont le courage désarma et réunit deux peuples prêts à s'égorger. Tullus, né à Médullie, ville albaine et colonie romaine, y possédait de grandes terres qu'il partagea entre les plus pauvres de ses concitoyens, dès qu'il fut sur le trône.

La population de Rome augmentait; le nouveau roi enferma le mont Célius dans la ville. Différent de Numa, son caractère était belliqueux; il joignait l'habileté d'un général à la vaillance d'un soldat.

Dans ce temps, Cluilius, dictateur d'Albe, jaloux de la grandeur de Rome, permit à la jeunesse albanaise de piller les terres des Romains. Ceux-ci s'en vengèrent par des représailles; des deux côtés on se plaignit, et on demanda réparation.

Hostilius fit un bon accueil aux envoyés d'Albe, mais différa sa réponse. Les ambassadeurs de Rome furent reçus par les Albains avec hauteur, et on

leur refusa toute satisfaction. C'était ce qu'Hostilius avait prévu. Ce refus ayant mis la justice de son côté, avantage que la religion et la bonne foi du siècle rendaient alors très-important, Rome déclara la guerre.

Les deux armées se mirent en campagne : elles étaient près d'en venir aux mains, lorsque Cluilius mourut subitement dans sa tente. Métius Suffétius lui succéda. Ce nouveau dictateur, plus juste et plus pacifique que son prédécesseur, voulut prévenir l'effusion du sang par un accord : il demanda une conférence au roi de Rome, l'obtint, et lui représenta les dangers d'une guerre ruineuse, dont les Étrusques profiteraient pour attaquer et pour écraser les deux peuples affaiblis par leurs divisions. On convint de part et d'autre qu'au lieu de risquer une bataille sanglante, trois combattants, choisis par chaque parti, décideraient la querelle, et que le peuple vaincu serait entièrement soumis au vainqueur. Ainsi, trois Albains et trois Romains se virent chargés de la destinée de leur patrie.

Il existait alors dans l'armée romaine trois frères distingués par leur force et par leur bravoure. Ils portaient le nom d'Horaces. Le sort voulut aussi qu'une seule famille albaine, celle des Curiaces, s'honorât du courage de trois guerriers qui l'emportaient sur tous les autres par leur adresse et par leur intrépidité. Le choix de Rome et d'Albe tomba sur eux.

Le jour pris pour le combat, ils s'avancent dans la lice ; les deux armées les entourent ; leurs parents, leurs chefs, leurs concitoyens les couvrent d'armes superbes, les conjurent d'assurer leur indépendance, les exhortent à soutenir l'honneur de leur pays, et donnent le signal avec l'inquiétude que doit causer un moment si critique, mais avec la confiance qu'inspiraient à chaque parti l'ardeur, la force et l'adresse des jeunes guerriers : étonnant spectacle, où deux peuples nombreux, ne courant aucun danger personnel, étaient agités par la crainte de l'issue d'un combat où un si petit nombre de combattants devait décider de leur sort.

Animés du courage et chargés des intérêts des deux armées, les six guerriers s'avancent ; leurs yeux se menacent ; leurs épées brillent : ils s'attaquent, ils se pressent ; l'air retentit du choc de leurs glaives et de leurs boucliers. Les deux peuples, présents à cette lutte terrible, attentifs, immobiles, silencieux, suivent des yeux tous leurs mouvements, et semblent avoir perdu la voix et la respiration.

Les trois Albains voient les premiers couler leur sang ; mais impatients de venger leurs blessures, ils percent et renversent deux Romains qui tombent morts sur l'arène. Au bruit de leur chute, Albe pousse des cris de joie, et Rome frémit de crainte : un seul Horace lui reste ; entouré par ses trois ennemis, sa défaite semble inévitable. Cependant, Horace n'avait point reçu de blessures ; trop faible pour combattre à la fois ses trois adversaires, mais plus fort que chacun d'eux, il prend la fuite pour les séparer, certain qu'ils le suivraient plus ou moins lentement, selon que leurs blessures leur laisseraient plus ou moins de vigueur.

Les Romains, qui ne démêlent pas son artifice, s'indignent de sa lâcheté et

l'accablent d'imprécations. Albe triomphe ; elle crie à ses combattants de hâter leur marche et d'achever leur victoire. Mais tout à coup Horace, voyant les trois Curiaces, qui le poursuivaient, assez éloignés l'un de l'autre, s'arrête, se retourne, se précipite sur celui qui était le plus près, l'attaque, le perce et le tue avant que ses frères, excités par les cris des Albains, puissent arriver à son secours. L'espoir renaît dans le cœur des Romains; ils encouragent Horace du geste et de la voix : plus ardent que leurs vœux, plus rapide que leurs pensées, il atteint le second Curiace, et l'étend sans vie sur l'arène. Tout le camp d'Albe jette un cri de terreur : il ne restait plus de chaque côté qu'un combattant, mais aucune blessure n'affaiblissait la vigueur du Romain; l'Albain, épuisé par une longue course et par le sang qui sortait de son flanc, se traîne, peut à peine soutenir ses armes, et ne présente qu'une victime au vainqueur. Ce ne fut plus un combat, mais un sacrifice. Horace, certain de son triomphe, s'écrie : « J'ai offert deux Albains aux mânes de mes frères; j'offre » le troisième à ma patrie. Je termine, en l'immolant, la querelle des deux » peuples, et je donne à Rome l'empire sur Albe. » A ces mots, il enfonce le glaive dans le sein de son ennemi et lui enlève son armure.

Rome triomphante, Albe consternée, se réunirent pour célébrer les funérailles des deux Romains et des trois Curiaces morts dans ce combat. Du temps d'Auguste, on voyait encore leurs tombeaux placés dans le lieu où chacun d'eux avait péri.

Les passions les plus nobles, lorsqu'elles sont portées à l'excès, deviennent fanatisme et conduisent au crime. L'amour de la patrie et la haine de ses ennemis enflammaient le cœur d'Horace, et l'avaient fait triompher des Albains; mais il ne pouvait supporter qu'une âme romaine demeurât indifférente à la victoire de Rome, et qu'elle plaignît les vaincus. En rentrant dans la ville, il rencontra sa sœur Camille; elle aimait l'un des Curiaces, et devait l'épouser. A la vue de son frère revêtu de la cotte d'armes de son amant, elle arrache ses cheveux, déchire ses vêtements, verse un torrent de larmes, se frappe le sein, éclate en sanglots, et s'adressant avec fureur au meurtrier du malheureux Albain : « Tu es, dit-elle, le plus féroce de tous les hommes; tu m'as privée de » mon époux, le sang de Curiace coule sur tes armes! tu insultes à ma dou- » leur et tu triomphes de ton crime! Puissent les dieux te punir! puissent-ils » immoler aux mânes de mon Curiace le dernier Romain sur les débris de » Rome! »

Horace furieux de voir sa sœur irritée de sa victoire et affligée de la joie publique, et de l'entendre former des vœux contre son pays, n'écoute ni la raison, ni la pitié, ni la nature; emporté par une rage forcenée il enfonce son glaive dans le sein de Camille, en s'écriant : « Sœur dénaturée, tu oublies ta » patrie et tes frères; va rejoindre ton Curiace, et qu'ainsi périsse toute Ro- » maine qui pleurera un ennemi de Rome! »

Ce crime glaça d'horreur le sénat; Horace fut appelé en jugement. Le roi chargea deux juges, nommés duumvirs, de prononcer sur son sort. Justement condamné, il allait tomber sous la hache du licteur, lorsque le vieil Horace,

son père, s'avançant au milieu de l'assemblée du peuple, arrête le coup fatal, invoque les antiques lois, rappelle ses droits paternels, prétend qu'il est le premier juge de sa famille, et qu'il aurait lui-même tranché les jours de son fils s'il l'avait jugé digne de mort; il appelle au peuple de l'arrêt des duumvirs.

A l'aspect de ses cheveux blancs, de sa profonde douleur, les citoyens émus l'entourent et lui prêtent une oreille attentive. « Romains, dit-il, je vous con-
» jure de me laisser le seul enfant qui me reste : toute ma famille vous a été
» sacrifiée : souffrirez-vous qu'on enchaîne la main qui vous rend libres?
» Laisserez-vous traîner au supplice ce guerrier dont l'ennemi n'a pu sou-
» tenir les regards? L'excès de son amour pour vous lui coûtera-t-il la vie?
» Mais l'arrêt est prononcé : viens, licteur, lie ces mains victorieuses; couvre
» d'un voile funèbre la tête du liberateur de la patrie; frappe celui qui a donné
» l'empire au peuple romain. Mais quel lieu choisiras-tu pour le supplice?
» Sera-ce dans ces murs? ils viennent d'être témoins de son triomphe. Hors des
» murs? au milieu du camp romain? entre les tombeaux des Curiaces? tu ne
» trouveras pas un seul lieu où tu ne rencontres un monument de sa gloire
» et une sauvegarde contre son supplice. »

Le peuple, entraîné par la reconnaissance et par la pitié fit taire les lois, et accorda la vie au coupable; mais, pour concilier la clémence et la justice, on le fit passer sous un joug qu'on appela *solive de la sœur*, et il fut condamné à une amende que son père paya.

Après avoir satisfait en quelque sorte à la justice des hommes, Horace offrit aux dieux des sacrifices expiatoires, et Rome érigea un tombeau où l'on renferma les restes de l'infortunée Camille.

Deux ans après ces événements (1), les Albains soumis, mais qui conservaient dans leur cœur le ressentiment de leur défaite, promirent secrètement aux Fidénates et aux Véiens de favoriser leurs armes s'ils les tournaient contre Rome. Ces peuples lui déclarèrent la guerre. Tullus se mit à la tête des troupes romaines pour les combattre. Bientôt les armées furent en présence; au moment où la bataille s'engageait, les Albains, placés à l'aile droite des Romains, s'en séparent et se retirent sur une montagne. L'armée romaine, effrayée de cette défection imprévue, se trouble et s'ébranle; Tullus, après avoir fait vœu de créer douze nouveaux prêtres saliens, et de bâtir des temples à la Pâleur et à la Crainte, parcourt les rangs, et dit aux soldats que la retraite des Albains n'est qu'une manœuvre ordonnée par lui-même : et en même temps, il commande à sa cavalerie d'élever ses lances en chargeant, et de s'étendre afin de cacher aux ennemis le mouvement de l'armée albaine. Ces ordres exécutés eurent un plein succès. Les Fidénates crurent que les Albains manquaient à leur engagement; troublés et découragés, par la privation de ce secours, ils n'opposèrent qu'une faible résistance aux Romains, et prirent la fuite. Un grand nombre de leurs soldats se noyèrent dans le Tibre.

(1) An de Rome 85. Avant Jésus-Christ 667.

Métius Suffétius, voyant la victoire de l'armée romaine, se joint à elle avec ses Albains, poursuit l'ennemi, et félicite Tullus sur son triomphe. Le roi dissimule son courroux, ordonne pour le lendemain un sacrifice, laisse les Albains dans une pleine sécurité, court à Rome, informe le sénat de leur trahison, fait adopter la résolution hardie qu'il conseille, rejoint son camp dans la nuit, et ordonne au vaillant Horace d'aller droit à Albe avec l'élite de la cavalerie et de l'infanterie.

Le lendemain, à l'heure du sacrifice, comme les deux peuples, suivant l'usage, s'y trouvaient sans armes, une légion romaine, portant des épées cachées, environne l'assemblée : « Romains, dit le roi, jamais les dieux ne vous » ont montré tant de faveur et ne vous ont fait remporter une victoire plus » éclatante et plus inespérée. Vous aviez à lutter à la fois contre le courage de » vos ennemis et contre la trahison de vos alliés : votre courroux ne doit point » s'étendre sur les Albains, ils n'ont fait qu'obéir à leur chef. C'est Métius qui » est seul coupable ; seul il a excité les Fidénates à la guerre ; seul il a manqué à sa foi ; seul il a rompu les liens qui unissaient nos deux pays. Je ferai » de ce traître un exemple qui inspirera l'effroi à ses imitateurs ; j'ai résolu, » pour le bonheur du peuple romain, de transporter les Albains à Rome, » d'associer leur sénat au nôtre, et de ne faire qu'un seul peuple des deux » nations.

» Pour vous, Métius, je vous laisserais la vie si l'on pouvait compter sur » votre parole ; servez de leçon aux hommes ; vous avez déchiré la commune » patrie, soyez de même déchiré. » A ces mots, il le fait écarteler par deux chars attelés de quatre chevaux. Cet affreux supplice remplit les deux armées d'horreur et d'effroi.

Pendant ce temps Horace portait à Albe les ordres du roi et le decret du sénat. Les habitants, immobiles et consternés, virent démolir leur ville, qui avait duré cinq cents ans, et furent transférés à Rome, dont ils accrurent la puissance et la renommée.

Tullus fit encore la guerre aux Fidénates, gagna sur eux une bataille et s'empara de leur ville. Il combattit aussi les Sabins, les défit, s'enrichit de leurs dépouilles, et força trente villes latines, autrefois colonies d'Albe, à se soumettre au peuple romain. Cette guerre dura cinq ans, et se termina par une paix glorieuse.

Quelque temps après, une pluie de pierres tombée sur le mont Albain, et d'autres prétendus prodiges firent croire au peuple que l'on avait irrité les dieux des Albains en négligeant leur culte. La peste, exerçant de grands ravages, augmenta la superstition. Le roi s'efforça d'apaiser les dieux par des expiations. Il mourut après un règne de trente-deux ans.

Les uns disent que, lorsqu'il offrait un sacrifice secret, Jupiter le foudroya pour n'avoir pas observé les rites prescrits ; d'autres croient qu'Ancus Martius, petit-fils de Numa, le fit assassiner. S'il ne commit pas ce crime, il en profita.

Tullus fut un des plus grands rois de Rome ; il montra beaucoup d'habi-

lété à la guerre, de prudence en politique et de sagesse en administration. Quelques traits de superstition et de cruauté, vices de son temps, obscurcissent sa gloire.

ANCUS MARTIUS.

(An de Rome 113. — Avant Jésus-Christ 639.)

L'interrègne ne fut pas long, et le sénat confirma le choix du peuple, qui tomba sur Ancus Martius, né de Pompilia et petit-fils de Numa. Il se montra d'abord disposé à suivre le système pacifique de son aïeul. Il fit graver les réglements de ce prince sur des planches de chêne, et parut ne s'occuper qu'à offrir des sacrifices et à donner des encouragements à l'agriculture.

Les Latins, mal informés, le crurent plus timide que pacifique; ils prirent les armes et pillèrent les campagnes romaines. Ancus ne tarda pas à leur prouver qu'il réunissait dans sa personne les talents de Romulus et les vertus de Numa. Strict observateur des lois et des formes, il demanda justice aux agresseurs. Les Latins répondirent que la mort du roi Tullus, ayant rompu les traités, les dégageait de leurs serments.

Le fécial romain, arrivé sur leur territoire, dit à haute voix : « Écoutez, Jupi-
» ter, Junon, Quirinus, dieux du ciel, de la terre et des enfers, je vous prends
» à témoin que le peuple latin nous a outragés injustement et que le peuple
» romain et moi, du consentement du sénat, nous lui déclarons la guerre. »
Cette formule prouve que le gouvernement romain était, du temps de ses rois, plus républicain que monarchique.

Les Romains défirent les Latins, et reprirent sur eux la ville de Politoire, qu'ils avaient conquise. Ancus Martius vainquit aussi les Sabins et les Fidénates, enrichit la ville de nouveaux habitants, enferma dans ses murs le mont Aventin, posa les fondements de la ville d'Ostie à l'embouchure du Tibre, et y construisit un port qui devint pour Rome une source d'abondance et de commerce.

Ce prince bâtit une prison publique afin de comprimer les malfaiteurs. Il fit creuser des salines et distribua du sel au peuple. Ce fut ce même roi qui entoura de murailles et de tours la montagne du Janicule, située au dela du Tibre : il y plaça une forte garnison.

Sous son règne, Lucumon, fils de Démarate, corinthien, s'était enrichi par le commerce : chassé de sa patrie par une faction, il vint se réfugier à Tarquinie, ville de Toscane (Étrurie); il y épousa une femme très-riche dont il eut deux fils, Arons et Lucumon. Arons mourut; Lucumon hérita seul de la fortune de son père, et se maria avec Tanaquil, femme d'une naissance distinguée, dont l'ambition ne connaissait pas de bornes. Cette femme hautaine ne pouvait supporter d'avoir d'égales dans sa patrie; elle crut que ses grandes richesses lui ferait jouer un rôle plus éclatant dans la ville de Rome, où personne ne la surpassait en opulence. Son mari se rendit à ses instances, et vint s'y établir. Il

prit le nom de Lucius Tarquin. La fortune l'y suivit et le couronna. Le peuple, qui veut toujours appuyer l'histoire sur des fables et expliquer les grands événements par des prodiges, prétendit dans la suite qu'à son arrivée au Janicule, un aigle, planant sur son char, lui avait enlevé sa toque, et l'avait replacée sur sa tête.

La véritable cause de la fortune de Tarquin, ce furent ses richesses, ses talents et les lumières que sa famille avait puisées dans la Grèce. Ces grandes qualités lui attirèrent la confiance du roi, qui l'employa avec succès à la guerre et dans les conseils.

Ancus Martius mourut après vingt-quatre ans de règne; il avait conçu une si haute opinion de la sagesse de Tarquin, qu'il lui confia la tutelle de ses enfants.

TARQUIN L'ANCIEN.

(An de Rome 138. Avant Jésus-Christ 614.)

Le dernier roi, en rendant justice au talent de Tarquin, se trompa sur son caractère : l'attachement que lui avait montré cet étranger n'était qu'un voile dont il couvrait son ambition. Ne voulant pas laisser aux Romains le temps de réfléchir au droit des enfants d'Ancus, il les envoya à la campagne sous prétexte de leur donner le plaisir de la chasse. Pendant leur absence, il rassembla le peuple; ses nombreux partisans firent tomber sur lui la majorité des suffrages. Le choix d'un étranger n'était pas nouveau pour les Romains, qui avaient déjà placé sur le trône Tatius et Numa. Le sénat ne lui opposa aucun obstacle; il se vit, ainsi que le désirait Tanaquil, élu d'un commun accord roi des Romains.

Tarquin, dans l'intention de se rendre populaire pour confirmer son autorité, éleva cent plébéiens à la dignité de sénateurs. Ces nouveaux pères conscrits portèrent le sénat au nombre de trois cents. Il fixa celui des vestales à six.

Les Latins, les Étrusques et les Sabins, dont la jalousie croissait avec la puissance de Rome, lui firent la guerre; mais ils commirent la faute de l'attaquer séparément, et cette désunion fut la cause de leurs revers.

Tarquin, employant tour à tour la temporisation et l'audace, la force et la ruse, repoussa leurs efforts et défit leurs troupes. Tous les peuples d'Étrurie se liguèrent enfin contre Rome; une trahison leur livra Fidène, mais Tarquin la reprit, punit les traîtres, et y plaça une colonie romaine. Ayant gagné ensuite une grande bataile sur les Étrusques, ces peuples firent la paix aux conditions qu'il leur dicta. Bientôt après ils recommencèrent à prendre les armes; mais, vaincus de nouveau, ils se soumirent. Quelques auteurs croient que ce fut après ces triomphes qu'on établit l'usage de faire précéder les rois des Romains par douze licteurs.

Profitant des loisirs de la paix, Tarquin embellit Rome par de grands travaux : il fit construire des aqueducs, des égouts, donna plus d'étendue et de

solidité aux murs de la ville, fit élever un cirque avec des gradins, et posa les fondements du Capitole, qu'il dédia à Jupiter, à Junon et à Minerve. Cet édifice ne fut achevé que trois ans après l'expulsion des rois.

Dans ce temps, l'adresse d'un augure augmenta la crédulité populaire : Tarquin voulait ajouter trois centuries à celle des chevaliers; l'augure Accius Névius prétendait qu'on devait avant interroger les dieux. Le roi, pour éprouver sa science, lui dit de consulter les auspices, afin de savoir si un autre projet qu'il avait dans l'esprit pouvait s'exécuter. L'augure, de retour, dit que la chose était faisable : « Eh bien! reprit le roi, voici ma pensée : je voulais savoir si vous » pouviez couper avec un rasoir ce caillou que j'ai dans les mains. » Accius, sans se déconcerter, prit le rasoir, et coupa le caillou. On lui érigea une statue d'airain, et la foi aux augures devint telle, qu'on n'entreprit plus rien sans les consulter.

Tarquin, dans ses premières campagnes sous le règne d'Ancus, avait pris la ville de Corniculum. L'un de ses habitants, Servius Tullius, né à Rome pendant la captivité de sa mère, devint libre, et acquit par son mérite une grande considération parmi les Romains. On racontait que dans son enfance on avait vu une flamme entourer son berceau et voltiger autour de sa tête. La reine Tanaquil, aussi crédule qu'ambitieuse, fut frappée de ce prodige, et conseilla au roi de prendre cet enfant sous sa protection. Il s'y attacha, le traita comme son fils, lui accorda sa fille en mariage, et lui fit commander des corps d'armée. Sa bravoure, sa prudence et ses succès lui attirèrent la confiance publique : le peuple s'accoutumait à le regarder comme le successeur du roi, qui n'avait que des fils en bas âge.

Les enfants d'Ancus Martius, jaloux de son crédit, fiers de leur naissance, et irrités contre ce nouvel obstacle qui s'opposait à leur élévation, résolurent la mort de Tarquin. Ils gagnèrent deux paysans, qui, portant la cognée sur l'épaule, feignirent de se quereller à la porte du palais. Dans ces temps de mœurs simples et grossières, les rois jugeaient souvent eux-mêmes les différends de leurs sujets. Tarquin, entendant le bruit de la dispute des deux paysans, les fait entrer; ils continuent leur violente altercation; pendant qu'il fixait les yeux sur l'un des interlocuteurs, l'autre fend la tête du roi avec sa cognée et tous deux prennent la fuite.

Le peuple s'émeut; Tanaquil, désespérée, mais toujours audacieuse, ferme les portes du palais, appelle Servius Tullius, lui prouve qu'il n'a que le choix de la couronne ou de la mort : l'ayant ainsi déterminé à monter sur le trône et à venger le roi, elle paraît sur le balcon, et dit au peuple que Tarquin, légèrement blessé, a repris connaissance, et qu'il continue à s'occuper des affaires publiques. Bientôt Servius Tullius entre dans la salle d'audience, revêtu des habits destinés à l'héritier du trône, et entouré de licteurs. Il prononce quelques arrêts au nom du roi, déclare qu'il le consultera sur d'autres, et se retire. Les enfants d'Ancus, trompés par cet artifice, croient leur conjuration découverte, prennent la fuite, se réfugient chez les Volsques, et laissent leur ennemi sans rivaux et sans danger.

Tarquin mourut à quatre-vingts ans; il en avait régné trente-huit. Il laissa deux fils, Lucius et Arons, ainsi que deux filles mariées. Tullius, après avoir administré quelques jours l'État au nom du roi, déclara publiquement sa mort, et gouverna le royaume comme tuteur de ses enfants.

SERVIUS TULLIUS.

(An de Rome 176. Avant Jésus-Christ 576.)

Les sénateurs, indignés de l'atteinte que l'ambition de Tullius portait aux lois anciennes et à leurs droits, refusèrent de reconnaître son autorité, et lui firent craindre une chute aussi prompte que sa fortune. Tullius avait trop osé pour s'arrêter : un trône usurpé est sur un précipice : on peut en tomber, mais non en descendre. Dans l'extrême danger, l'extrême audace est sagesse : Tullius, bravant le courroux du sénat, convoque le peuple : il lui rappelle ses services passés, tout ce qu'il a fait pour le soulagement des pauvres; il expose le danger que lui fait courir la haine du sénat, haine qu'il ne s'est attirée que par son amour pour le peuple. Il remet les enfants de Tarquin sous la garde de ses concitoyens, et déclare qu'il va s'exiler dans la crainte de troubler le repos de Rome, où son existence devient le prétexte de la discorde.

Le peuple, touché de ses plaintes et flatté de sa déférence, le presse de rester, lui offre la couronne, et procède à l'élection. Tous les suffrages s'étant réunis en sa faveur, il monta sur le trône sans avoir obtenu le consentement du sénat, qui ne ratifia le choix du peuple que longtemps après.

Tullius, craignant que l'illégalité de son pouvoir ne frappât enfin les esprits d'un peuple mobile qui change si promptement son amour en haine et sa haine en amour, crut qu'il était nécessaire d'occuper l'opinion publique d'autres objets. Saisissant les premiers prétextes, il fit la guerre aux Véiens et à d'autres nations. La fortune couronna ses armes : il triompha trois fois, confisqua les terres des Cérètes, des Tarquiniens, des Véiens, et les distribua aux Romains. Les Etrusques, dont il pouvait craindre la résistance, jurèrent de nouveau l'observation des traités conclus avec Tarquin.

Attribuant ses succès à la faveur des dieux, il éleva trois temples à la Fortune. Soigneux de conserver l'affection du peuple, il réserva des terres communales pour les pauvres. Ce fut lui qui frappa le premier une monnaie, qu'on nomma *pecunia* parce qu'elle portait l'image d'une brebis. Il enferma dans la ville les monts Viminal et Esquilin, et partagea le peuple en dix-neuf tribus.

Après avoir prouvé sa reconnaissance à ses concitoyens qui l'avaient élu, il chercha les moyens de regagner l'amitié des patriciens. Il savait que la faveur populaire est inconstante, et que la haine aristocratique est durable. Sous prétexte de faire un dénombrement et d'empêcher les pauvres de payer proportionnellement autant que les riches, il établit le *cens*. On reconnut par là que le peuple formait un nombre de quatre-vingt mille hommes en état de porter les armes; il le partagea en six classes, et chaque classe en centuries.

La première classe fut composée de quatre-vingts centuries, dans lesquelles entrèrent tous les patriciens et les citoyens assez riches pour payer cent mille as d'airain et pour représenter un fonds de cent mille francs. Il forma la seconde classe de vingt centuries; le tribut montait à soixante-quinze mille as; la troisième était de vingt centuries; ceux qu'il y plaça payaient cinquante mille as; la quatrième, de vingt centuries, et trente-cinq mille as; la cinquième, de trente centuries, et douze mille cinq cents as; la sixième classe ne se formait que d'une seule centurie, où l'on fit entrer tous les pauvres, qu'on appelait *prolétaires* parce qu'ils n'étaient utiles qu'à la population. Ils restaient dispensés de faire la guerre et exempts d'impôts.

Des armes différentes distinguaient toutes ces classes : la première les réunissait toutes; la deuxième n'avait point de cuirasse, et portait un écu au lieu de bouclier; on ne permettait pas de cuissards à la troisième; la quatrième était armée de boucliers longs, de piques et d'épées; la cinquième, de frondes; la sixième ne portait point d'armes.

Cette organisation, toute militaire en apparence, couvrait une profonde politique; car on convint en même temps que, lorsqu'on procéderait à l'élection des magistrats, ou lorsqu'il s'agirait de faire des lois, de déclarer la guerre, ou de juger des crimes d'État, on recueillerait les suffrages par centuries. Ainsi, sur quatre-vingt-treize centuries, la multitude n'avait qu'une voix; toutes les autres appartenaient aux patriciens et aux riches; de sorte que les plus intéressés à l'ordre avaient plus de part à la confection des lois, et plus de charges à supporter. Les pauvres conservaient moins de droits politiques, et payaient moins de contributions. Avant ce grand changement on opinait par tête; depuis on ne rassembla plus les curies que pour des affaires de forme. A la naissance et à la mort de chaque homme, on portait une pièce de monnaie dans le temple de Junon.

Quelques mémoires, trouvés après la mort de Servius, ont fait croire que, las du pouvoir suprême, il voulait abdiquer et changer la monarchie en république.

Le dénombrement terminé, il assembla tout le peuple dans le Champ de Mars, et offrit aux dieux un sacrifice solennel. Ce fut ce monarque qui introduisit la coutume de rendre la liberté aux esclaves et de les racheter; et, comme on s'opposait à cette innovation, il répondit : « La nature a créé les » hommes libres; la loi doit réparer les fautes du sort, qui leur a seul ravi la » liberté ; d'ailleurs l'intérêt de Rome est d'augmenter le nombre des citoyens. » Ces raisons frappèrent les esprits, et le consentement devint unanime.

On affranchissait les esclaves publics par le dénombrement; les particuliers rendaient la liberté aux leurs, soit par testament, soit par une déclaration. Le maître frappait dans ce cas l'esclave avec une baguette pour marquer le dernier acte de son autorité. Cette forme d'affranchissement eut lieu, pour la première fois, en faveur d'un esclave nommé Vindex, qui avait découvert une conspiration.

Pendant longtemps les affranchis, quoique libres, ne purent être admis

parmi les chevaliers ni parmi les sénateurs : ce ne fut que sous les empereurs qu'ils parvinrent aux plus hautes dignités.

Tullius montrait des lumières supérieures à celles qui jusque là avaient éclairé l'Italie. Il prouva aux peuples latins l'utilité d'une confédération semblable à celle des Amphictyons dans la Grèce. Ils adoptèrent son idée, et le traité qu'ils conclurent pour se confédérer avec Rome fut gravé sur une colonne d'airain. On l'écrivit en latin, mais en se servant des anciennes lettres de la Grèce; ce qui, selon Denys d'Halicarnasse, prouve l'origine grecque des Latins.

Servius eut deux filles, qu'il maria aux deux petits-fils de Tarquin. En formant ces nœuds, Lucius Tarquin, fier et cruel, se trouva uni avec une épouse douce et vertueuse; tandis qu'Arons Tarquin, son frère, d'un caractère doux et humain, eut en partage une femme ambitieuse, violente et capable de tous les crimes : on la nommait Tullie.

La conformité de caractère rapprocha bientôt Lucius et Tullie. Réunis tous deux par un amour criminel, par des projets coupables, et bravant les barrières que leur opposaient les lois et l'humanité, ils se défirent par le poison, l'une de son mari, l'autre de sa femme, et joignirent secrètement leurs mains homicides.

Ils ne trouvaient plus qu'un obstacle à leurs vues ambitieuses : c'était l'existence du roi. Tullie pressait son mari de le renverser et de monter sur le trône. « Ce palais, disait-elle, et le nom que vous portez, notre union illégitime même, » tout vous ordonne d'agir sans balancer. Je n'ai point commis tant de crimes » pour épouser un lâche; vous n'avez que deux partis à prendre : régnez ou » exilez-vous. Vous n'avez de choix qu'entre le trône et le bannissement; gou» vernez Rome ou retournez, soit à Tarquinie, soit à Corinthe, pour y languir » dans l'ancienne obscurité de votre famille, que votre aïeul illustra et que » votre faiblesse avilit. »

Tarquin, enflammé par les reproches de cette femme détestable, se livre à ses conseils, partage ses fureurs, gagne une partie du sénat, séduit la jeunesse, corrompt le peuple, calomnie le roi; et, lorsqu'il se croit assez fort pour éclater, il sort entouré de satellites, s'avance sur la place, convoque les sénateurs, monte sur le trône, et, prenant audacieusement la parole, il rappelle au sénat que Servius a usurpé la royauté; que cet homme, à peine sorti de ses chaînes, méprisant les coutumes romaines et bravant les lois, s'est fait élire sans interrègne, et s'est emparé du gouvernement sans le consentement du sénat. Il l'accuse d'avoir chargé les riches de lourdes contributions, tandis qu'il exemptait les pauvres de tout impôt; il finit par exhorter les sénateurs à secouer un joug si humiliant, et à faire descendre du trône cet homme né dans la servitude.

Au moment où il prononçait ces mots, Servius entre dans l'assemblée, et lui demande de quel droit il ose prendre sa place : « J'occupe celle de mon » aïeul, dit Tarquin, et j'en chasse un esclave qui a trop longtemps abusé de la » patience de ses maîtres. » Tullius et une partie du sénat répondent avec

fureur à cette insolence. Les partisans de Tarquin prennent sa défense, la contestation s'échauffe. Attiré par ce tumulte, le peuple accourt : alors Tarquin se jette avec violence sur le vieux monarque, le saisit dans ses bras, le porte hors du sénat, et, du haut des degrés, le précipite sur la place publique.

Servius, froissé de sa chute et à demi mort, se traînait vers son palais, suivi d'un petit nombre de personnes assez courageuses pour rester fidèles au malheur; mais tout à coup une troupe de satellites de Tarquin l'atteint dans la rue Cyprienne, et le massacre pour obéir aux ordres de Tullie.

Cette fille dénaturée traverse en triomphe sur son char la place publique, entre dans le sénat, et salue la première son mari du nom de *Roi*. Tarquin, surpris lui-même de son audace, lui ordonne de se retirer. Comme elle revenait au palais, ses chevaux se cabrent, son cocher s'arrête, et, saisi d'horreur, lui montre le corps sanglant de son père. Cette femme parricide, ou plutôt cette furie, ordonne au cocher d'avancer, et fait passer les roues de son char sur le corps de l'auteur de ses jours : action atroce, qui donna depuis à cette rue le nom de *Scélérate*.

Servius Tullius avait régné quarante-quatre ans : on admirait sa bravoure, ses talents, sa prudence; mais, ingrat envers son bienfaiteur, il avait enlevé le trône à ses enfants. Sa propre fille, plus criminelle encore, l'en punit. Tarquin lui refusa les honneurs de la sépulture ; la tendresse conjugale y suppléa. Tarquinie, sa veuve, avec quelques amis fidèles, brava le courroux du tyran, porta, pendant la nuit, le corps du roi au tombeau qui devait le renfermer, et mourut de douleur peu de temps après.

TARQUIN LE SUPERBE.

(An de Rome 220. Avant Jésus-Christ 333.)

Tarquin, monté au trône par un parricide et roi sans élection, avait violé les lois divines et humaines; il ne pouvait en respecter aucune, puisque toutes l'auraient condamné. Il brisa les limites de l'autorité royale, changea tous les réglements de ses prédécesseurs, exerça un pouvoir absolu, et se composa une garde d'étrangers et d'hommes dévoués qui l'environnaient sans cesse.

Il se montrait peu, n'écoutait que quelques favoris, et ne consultait jamais le sénat. Son accueil était dur, ses paroles menaçantes. Par ses ordres, les plus illustres citoyens, dont il craignait le crédit ou la vertu, périrent, et il confisqua leurs biens.

Le patricien Junius, son parent, descendant d'un des compagnons d'Énée, était universellement respecté; Tarquin trancha ses jours, et fit mourir l'un de ses fils; l'autre conserva la vie en feignant de perdre la raison. Cet artifice, qui cachait une profonde sagesse sous le masque de la folie, lui fit donner le nom de *Brutus*, et déroba au poignard du tyran le héros qui devait un jour détruire la tyrannie.

Sous le règne de Tarquin, la richesse devint un délit, la vertu un crime, et la délation un titre aux récompenses. Sa cruauté dépeupla le sénat; et, comme il voulait anéantir cet auguste corps, il le laissa incomplet et ne remplaça pas ses victimes.

Il déclarait la guerre et signait la paix sans consulter le peuple, et fit défendre toute assemblée de centuries et de curies. Ses nombreux espions inondaient les places publiques, les temples, et pénétraient jusque dans l'intérieur des maisons.

Tarquin, décidé à faire la guerre aux Sabins, forma une ligue avec quelques peuples latins, et convoqua les députés de leur ville sur une montagne près de la ville d'Albe, où, suivant le traité, quarante-sept peuples ligués devaient se réunir pour offrir des sacrifices et célébrer des fêtes qu'on appelait *féries latines*. La république conserva cet usage.

Les députés s'étant rendus ponctuellement à Férentin dans la matinée du jour convenu, le roi les fit attendre jusqu'au soir. Ce manque d'égards choqua les envoyés de ces peuples libres : l'un d'eux, surtout, Turnus Herdo, député d'Aricie, s'en plaignit vivement. Le roi, arrivant enfin, donna pour excuse de son retard le procès d'un père contre son fils qu'il avait été forcé de juger.

« Une telle cause, répondit Turnus, n'exigeait pas un long examen; lorsqu'un » fils offense son père, il mérite le châtiment le plus prompt et le plus exem- » plaire. » Après ces mots dont chacun sentait l'application, Turnus se retire, l'assemblée se sépare et la séance est remise au lendemain.

Tarquin, irrité, corrompt les domestiques de Turnus, et, pendant la nuit, fait cacher des armes dans sa maison. Le lendemain le roi l'accuse dans l'assemblée d'avoir voulu conspirer contre lui, et invite les députés à s'assurer du fait par leurs yeux.

On se rend à l'instant chez lui; les armes qui s'y trouvent le font croire coupable : accusé par la haine, jugé par la prévention, condamné par l'erreur, il est enterré vivant. Ce fut pour perpétuer le souvenir de la découverte de cette prétendue conjuration, que les peuples ligués érigèrent un temple dans ce lieu. La flatterie et la peur prodiguèrent des éloges au crime.

Tarquin, comme roi, ne méritait que la haine et le mépris; mais on ne peut lui refuser les qualités d'un général habile. Il fit la guerre avec succès contre les Volsques et les Sabins : étant parvenu, par ses manœuvres et son audace, à enfermer ses ennemis dans Suessa Pométia, il prit la ville d'assaut, et fit passer au fil de l'épée tous les habitants qui portaient des armes.

Sextus Tarquin, aussi artificieux que son père, feignant d'être disgracié par lui, se retira chez les Gabiens, et gagna tellement leur confiance qu'ils le placèrent à la tête de leur république. Devenu ainsi maître de l'État, il envoya un courrier au roi pour lui demander comment il devait se conduire. Tarquin se trouvait alors dans son jardin; au lieu de répondre au courrier, il continua de se promener devant lui, s'amusant à couper avec une baguette la tête des pavots les plus élevés.

L'envoyé de Sextus lui ayant rapporté ce qu'il avait vu, le prince saisit facile-

ment le sens de cette réponse, fit mourir les principaux citoyens de Gabies, et, délivré de tout obstacle, prit ouvertement le titre de Roi.

Il gouverna ensuite plus humainement qu'on ne l'avait espéré, et plaça son peuple sous la protection de Rome. Le traité qu'il conclut alors se voyait encore longtemps après dans le temple de *Jupiter Sangus* : il était écrit sur la peau d'un bœuf, qui couvrait un bouclier de bois.

Si Tarquin opprima Rome par ses cruautés, il l'embellit par sa magnificence : il acheva les égouts, entoura l'amphithéâtre de portiques pour qu'on y fût à couvert, et avança la construction du Capitole. Le peuple paya ces édifices par d'immenses travaux et par d'énormes contributions.

On voulut dans ce temps transporter dans un autre endroit les statues des dieux qui se trouvaient dans l'enceinte du Capitole, exclusivement dédié à Jupiter; mais les augures déclarèrent que le dieu Terme et la déesse de la jeunesse n'avaient pas voulu quitter leurs places. Ces pontifes, plus politiques encore que religieux, prétendaient ainsi prouver qu'à Rome la propriété serait toujours sacrée, que cette ville défendrait ses limites contre l'ennemi, et qu'elle conserverait une jeunesse et une vigueur éternelles.

En creusant la terre profondément, on y trouva la tête d'un homme teinte d'un sang vermeil; les mêmes augures déclarèrent que les dieux annonçaient par ce phénomène que ce lieu serait un jour la capitale de l'Italie, et c'est ce qui fit donner le nom de *Capitole* (tiré du mot *caput*, tête) à ce mont qu'on appelait précédemment *Saturnien* ou *Tarpéien*.

Denys d'Halicarnasse raconte encore qu'une femme inconnue et étrangère apporta au roi neuf volumes des oracles des sibylles. Tarquin refusant le prix qu'elle en demandait, l'étrangère brûla trois volumes; elle revint; on la traita d'insensée, elle en brûla encore trois, et menaça même de jeter au feu les trois derniers. Tarquin, alors, consulta les augures, et, par leur conseil, paya ces trois livres qui furent confiés à la garde de deux officiers publics. Depuis, on les déposa sous les voûtes du Capitole; et comme ils périrent lors de l'incendie de cet édifice, pendant la guerre de Marius et de Sylla, on envoya par toute la terre faire des recherches pour former un nouveau recueil.

Les sibylles étaient des femmes qu'on croyait inspirées : les plus célèbres furent celles de Delphes, d'Érithrée, de Cumes en Italie, et de Cumes en Éolie. La politique se servit presque toujours à Rome, avec succès, de la superstition; mais comme l'erreur ne fournit jamais que des armes dangereuses, les chefs de l'État eux-mêmes, partageant la crédulité publique, furent souvent inquiets et tourmentés par les plus simples phénomènes.

Un serpent qui sortit un jour dans un temple d'une colonne de bois, alarma tellement Tarquin, qu'il envoya à Delphes deux de ses fils pour consulter l'oracle. Ces princes demandèrent que leur cousin Brutus partît avec eux, espérant se distraire par ses folies de l'ennui du voyage. Arrivés en Grèce, ils offrirent à Apollon des présents magnifiques, et se moquèrent de Brutus qui ne portait pour offrande qu'un bâton. Ils ignoraient que cette canne creuse renfermait

une baguette d'or, emblème des projets cachés du futur libérateur de Rome.

Les princes demandèrent à l'oracle, quel était celui d'entre eux qui gouvernerait un jour l'État. « Ce sera, répondit l'oracle, celui qui embrassera le pre- » mier sa mère. » Les princes cachèrent avec soin cette réponse, afin que leur frère Sextus, resté à Rome, l'ignorât et n'embrassât pas avant eux la reine Tullie. Brutus, entendant autrement l'oracle, se laissa tomber et embrassa la terre, qu'il regardait comme la mère commune de tous les hommes.

Après avoir obtenu une autre réponse de l'oracle assez insignifiante pour le roi, puisque l'histoire n'en parle pas, les princes revinrent en Italie et trouvèrent Tarquin occupé à faire la guerre aux Rutules. Il assiégeait Ardée, leur capitale, à sept lieues de Rome.

La résistance des Rutules rendit ce siége long. Dans l'intervalle des combats, les princes passaient le temps en festins. Un jour les jeunes officiers les plus distingués de l'armée soupaient chez Sextus Tarquin. L'entretien tomba sur la sagesse des femmes, et chacun, échauffé par le vin, louait les vertus et la beauté de la sienne aux dépens des autres.

Collatin, mari de Lucrèce et parent des princes, dit : « Pourquoi prolonger » une dispute que nous pouvons, si vous m'en croyez, terminer et juger promp- » tement? Rome est peu éloignée ; montons à cheval ; allons surprendre nos » femmes ; rien n'est plus propre à décider la question que l'état où nous les » trouverons dans un moment où elles ne peuvent nous attendre. »

Cet avis est adopté ; ils partent précipitamment, et arrivent d'abord à Rome, où ils trouvent les princesses passant la nuit dans l'ivresse des fêtes et dans le tourbillon des plaisirs. De là ils vont à Collatie ; Lucrèce s'offre à leurs regards, solitaire, enfermée avec ses femmes, et occupée à coudre. D'un commun accord on lui adjugea la victoire, et elle jouit de ce triomphe avec une modestie qui l'en rendait plus digne.

Mais cette vertu même, ainsi que sa beauté, firent naître dans l'âme de Sextus Tarquin une passion aussi violente que criminelle. Peu de jours après, incapable de se vaincre, et entraîné par son amour, il quitte secrètement l'armée, arrive à Collatie, entre chez Lucrèce ; et, après avoir vainement essayé tous les moyens de séduction, il s'écrie qu'il va la poignarder, mais que, voulant lui ravir à la fois la réputation et la vie, pour la punir de ses mépris, il tuera un esclave, et le placera dans son lit.

Lucrèce bravait la mort ; mais, ne pouvant supporter l'idée du déshonneur, elle n'opposa plus de résistance au prince, et lui laissa consommer son crime.

Dès qu'il fut parti, plongée dans le désespoir, elle écrivit à son père et à son mari de venir promptement chez elle, accompagnés chacun d'un ami. Ils accoururent avec Valérius et Brutus.

Collatin demanda à sa femme quel motif la portait à l'appeler, et quel événement depuis son départ avait altéré son bonheur. « Quel bonheur, répondit Lu- » crèce en versant un torrent de larmes, peut conserver une femme qui a perdu » l'honneur? Un perfide a souillé votre lit ; mon corps seul se trouve coupable, » mon cœur est innocent ; ma mort le prouvera. Promettez-moi que l'adultère

» sera puni de son crime. Sextus Tarquin est venu cette nuit dans votre maison,
» non comme un hôte, mais comme un ennemi. Sa violence a remporté un
» triomphe bien fatal pour moi, mais qui sera plus funeste pour lui si vous êtes
» des hommes courageux. »

Son père, son époux, Valérius et Brutus jurèrent de la venger, et s'efforcèrent de la consoler, en l'assurant qu'on n'était point coupable par une faute involontaire. « Je vous laisse juges, reprit Lucrèce, du forfait de Sextus et de son châti-
» ment : quant à moi, je m'absous du crime et non du supplice. Je ne veux pas
» qu'aucune femme outragée s'autorise jamais de l'exemple de Lucrèce pour
» survivre à son déshonneur. » A ces mots, elle s'enfonce dans la poitrine un poignard qu'elle tenait caché.

Son père et son époux jettent de grands cris. Brutus, sans verser des larmes inutiles, tire du sein de Lucrèce le poignard sanglant : « Je jure, dit-il, par ce
» sang si pur et si chaste, souillé par Tarquin, et je vous atteste, grands dieux !
» que, le fer et la flamme à la main, je poursuivrai la vengeance de ce crime sur
» le tyran, sur sa femme, sur toute son odieuse famille, et que je ne souffri-
» rai pas désormais que personne règne dans Rome. »

Collatin, Lucrétius et Valérius, surpris et découvrant tout à coup dans l'insensé Brutus tant d'élévation, de courage et de génie, répétèrent avec transport son serment.

Ce serment devint bientôt le signal d'un soulèvement général. Le corps de Lucrèce, porté tout sanglant sur la place de Collatie, embrase tous les cœurs du désir de la vengeance. La jeunesse prend les armes. Brutus la commande ; il court avec elle à Rome, et place des gardes aux portes de Collatie, afin qu'aucune nouvelle ne puisse parvenir à Tarquin.

Le peuple romain s'alarme d'abord à l'aspect de cette troupe armée : bientôt la vue des chefs le rassure. Brutus, profitant du droit de sa charge de capitaine des célères, convoque les citoyens, monte à la tribune, raconte la scène sanglante de Collatie, la perfidie de Sextus, le sort de Lucrèce, sa mort héroïque. Il réveille dans toutes les âmes le souvenir des crimes de Tarquin, ses confiscations, les supplices, le meurtre du roi Servius, la barbarie atroce de Tullie. Il retrace avec chaleur tous ces forfaits, en voue les auteurs à l'exécration publique, et appelle sur eux la vengeance des furies. Ce discours, fréquemment interrompu par de vives acclamations, dissipe la terreur, fait renaître le courage ; le génie de Brutus a révélé le secret de toutes les âmes. Cette immense assemblée du peuple romain n'a plus qu'une opinion, qu'un sentiment, qu'une volonté : Brutus a prononcé de nouveau son serment ; tout le peuple le répète, et ordonne que Tarquin, sa femme et ses enfants seront bannis à perpétuité.

Sans perdre de temps, laissant le gouvernement de Rome à Lucrétius, qui se trouvait alors préfet, Brutus, à la tête d'une jeunesse ardente, vole vers Ardée dans le dessein de soulever l'armée, et la féroce Tullie se sauve du palais, poursuivie par les imprécations du peuple.

Cependant Tarquin, informé dans son camp de cette révolution, venait de partir brusquement pour Rome. Brutus, averti de sa marche, prit un autre che

min afin d'éviter sa rencontre. Ils arrivèrent tous deux en même temps, l'un à Ardée et l'autre à Rome.

Le roi trouva les portes de la ville fermées, et les magistrats vinrent lui signifier le décret de son exil. Son armée reçut Brutus avec transport, et chassa du camp les enfants du tyran. Tarquin se vit obligé de mendier un asile chez ses ennemis. Deux de ses fils l'accompagnèrent en Étrurie. Sextus se retira à Gabies; l'armée romaine conclut la paix avec les habitants d'Ardée, et revint à Rome affermir et défendre la liberté.

RÉPUBLIQUE ROMAINE.

CHAPITRE II.

(An de Rome 244. Avant Jésus-Christ 508.)

Nomination de deux consuls. — Élection de cent soixante citoyens pour le sénat. — Ambassade d'Étrurie à Rome. — Conjuration formée par les ambassadeurs et découverte par l'esclave Vindicius. — Arrestation, jugement et mort des conjurés. — Abdication du consul Collatin. — Guerre avec l'Étrurie. — Combat et mort du consul Brutus et d'Arons, fils de Tarquin. — Consulat de Valérius, surnommé Publicola. — Ses réglements. — Consulat de Marcus Horatius, surnommé Coclès. — Nouvelle guerre avec l'Étrurie. — Victoire de Porsenna. — Défense courageuse d'Horatius. — Siége et blocus de Rome par Porsenna. — Dévouement de Caïus Mutius, surnommé Scévola. — Ambassadeurs de Porsenna à Rome. — Courage de Clélie et de ses compagnes. — Mort d'Arons, fils de Porsenna.

Les tyrans étaient renversés; mais il fallait détruire la tyrannie. Le règne des rois venait de finir, celui des lois devait commencer.

Dans l'incertitude où l'on se trouvait sur la forme du gouvernement qu'on allait choisir, on rendit un noble hommage aux vertus d'un grand roi : les mémoires de Servius Tullius furent consultés; et, d'un commun accord, on résolut d'exécuter les projets conçus par ce prince.

On se détermina donc à nommer à la place des rois deux consuls annuels, élus parmi les patriciens, et supérieurs à tous les magistrats. Ils surveillaient les tribunaux, convoquaient le sénat, rassemblaient le peuple, commandaient les armées, nommaient les officiers, et traitaient avec les étrangers : leur nom même de consuls devait leur rappeler sans cesse qu'ils n'étaient que conseillers de la république.

Le sénat voulut que l'élection se fît par centuries, forme plus favorable aux riches : elles élurent pour consul Junius Brutus, fondateur de la liberté, et Lucius Tarquinius Collatinus, qu'on préféra même à Valérius, la mort de Lucrèce le faisant regarder comme plus intéressé que tout autre à poursuivre la vengeance des Romains contre les tyrans.

Valérius, irrité de cette préférence, se retira d'abord, et ne parut plus dans aucune assemblée ; mais le jour pris par les consuls pour prêter serment contre la royauté, son orgueil fit place à des sentiments plus généreux; il descendit au Forum, et jura de consacrer sa vie à la défense de la liberté.

Les consuls entrèrent en exercice au mois de juin de l'an 244 de Rome. Ce ne fut que trois siècles après que l'époque de leur entrée en charge fut remise au 1er janvier.

Le sénat et le peuple accordèrent aux consuls, pour les faire respecter, la robe de pourpre, la chaise curule d'ivoire, douze licteurs pour chacun d'eux ; enfin tous les signes de la dignité royale, excepté la couronne et le sceptre : et comme on voulut cependant diminuer la crainte qu'aurait inspirée au peuple un double pouvoir revêtu du droit d'infliger des châtiments, on décida que les consuls commanderaient alternativement, et que celui qui serait de jour pourrait seul faire porter des haches à ses licteurs.

Les consuls firent élire dans toutes les classes cent soixante citoyens distingués par leur mérite et par leur fortune : on les créa d'abord patriciens, et on les nomma ensuite sénateurs, afin de compléter le premier corps de l'État. On ne sait pourquoi, lorsque le nom de roi semblait alors si détesté par les Romains, ils conservèrent ce titre, qu'ils donnèrent à un sacrificateur attaché spécialement au service des consuls. Peut-être voulaient-ils, en l'appliquant à un emploi subalterne, lui faire complétement perdre l'ancienne vénération qu'il inspirait; et comme on craignait encore que ce roi des sacrifices n'exerçât quelque influence sur la multitude, il lui était défendu de haranguer le peuple. Papirius remplit le premier cette charge. Il composa un recueil des lois faites par les rois de Rome : cette collection porta le nom de *droit papirien*.

Depuis cette grande révolution, Rome, par la forme de son gouvernement, dut faire prévoir que la guerre serait son état permanent. Le sénat et le peuple, rivaux et jaloux l'un de l'autre, n'étant contenus dans leur lutte par aucun pouvoir supérieur, la guerre seule pouvait suspendre leurs discordes, et il était de l'intérêt du sénat d'occuper au dehors une jeunesse ardente, inquiète et tumultueuse. Les consuls, tirés du sénat, avaient de plus que ce corps un puissant intérêt à la guerre : leur autorité était plus étendue dans les camps que dans la ville. Ces guerres devaient être entreprises par eux avec ardeur et conduites avec impétuosité; car ils se voyaient forcés par la courte durée de leur autorité, de presser leurs efforts pour obtenir dans le cours de l'année d'éclatants succès et l'honneur du triomphe. Une seule guerre heureuse suffisait à la renommée d'un règne; mais, après la révolution, il fallait de la gloire chaque année pour le consulat. D'un autre côté le peuple, dédaignant le commerce, n'avait d'autre

moyen de s'enrichir que par le butin et par le partage des terres conquises. Ainsi tout concourait à rendre Rome éternellement belliqueuse; et comme Bossuet et Montesquieu l'ont tous deux très-habilement remarqué, Rome, en état de guerre perpétuelle, devait être détruite ou devenir la maîtresse du monde.

Tarquin, cherchant partout un asile, et rejeté par presque tous les peuples, excita enfin la pitié de ceux d'Étrurie. Ils envoyèrent des ambassadeurs à Rome pour demander qu'on permît à ce prince d'y venir rendre compte de sa conduite au sénat et au peuple qui prononcerait sur son sort. Cette proposition fut repoussée unanimement. Les ambassadeurs se bornèrent alors à solliciter la restitution des biens de Tarquin, afin qu'il pût vivre honorablement et en repos. Cette demande devint l'objet d'une vive discussion : Brutus pensait que rendre à Tarquin ses richesses, c'était lui donner des armes. Collatinus soutint qu'il fallait exercer sa vengeance sur la personne du tyran et non sur ses biens; que, pour l'honneur de Rome, on devait prouver qu'elle avait banni les Tarquins afin de devenir libre, et non dans le dessein de s'enrichir. Enfin il représentait que le refus d'une demande juste servirait aux étrangers de prétexte pour commencer la guerre et pour y engager plusieurs peuples.

Chacun soutenant son avis avec une égale ardeur, le sénat se partagea et ne put prendre une décision. On convoqua les curies; les consuls continuèrent leurs contestations devant le peuple, qui décida, à la majorité d'une seule voix, que tous les biens de Tarquin lui seraient rendus.

Ce succès ranima l'espérance des ambassadeurs; ils en informèrent promptement Tarquin, et prolongèrent leur séjour à Rome, sous prétexte de surveiller l'exécution du décret, mais dans le dessein réel de former une conspiration en faveur de la royauté.

Ils réussirent par leurs intrigues à séduire une partie de la jeunesse patricienne, qui, regrettant la licence, les honneurs et les plaisirs de la cour, supportait avec peine l'austère servitude des lois, et surtout le joug de l'égalité, qui détruisait toutes distinctions accordées par la faveur; ils se firent aussi beaucoup de partisans dans le peuple, en disant que les grâces des rois adoucissaient leurs rigueurs, qu'ils savaient distinguer leurs amis de leurs ennemis, mais que la loi était sourde et inflexible, et que, sous le nom de liberté, elle leur ferait porter les chaînes les plus pesantes.

Parmi les conjurés, on vit deux fils de Brutus, deux Vitellius, neveux de Collatin; leurs chefs étaient deux Aquilius, liés aussi par le sang à la famille de Collatin.

Les conspirateurs, se fiant à leur nombre, et fiers de leurs forces, eurent l'imprudence d'écrire des lettres à Tarquin, et de les signer. Elles contenaient tous les détails de la conjuration. La veille du jour fixé pour le départ des ambassadeurs, les Aquilius donnèrent à leurs complices un grand festin. Un esclave, nommé Vindicius, dont ces assemblées nocturnes avaient éveillé les soupçons, se cache, pendant le repas, dans un cabinet voisin de la salle du fes-

tin; invisible, il assiste à leurs délibérations ; il entend la lecture des lettres, les voit signer, sort précipitamment, réveille le consul Brutus, et l'avertit du danger qui menace la république.

Brutus, sans perdre de temps, fait arrêter les conjurés par ses licteurs, les jette dans une prison, et saisit les lettres qui prouvaient le crime. Par respect pour le droit des gens, on laissa partir librement les ambassadeurs.

Le lendemain, Brutus appelle les accusés à son tribunal, en présence du peuple. On entend les dépositions de Vindicius; on lit les lettres interceptées; les accusés ne répondent aux interrogations que par des sanglots : tout le peuple, à la vue d'un père qui jugeait ses propres enfants, et qui sacrifiait la nature à la patrie, n'osait lever les yeux sur lui, et gardait un profond silence, interrompu seulement par le mot d'exil, que la pitié faisait murmurer plutôt que prononcer. L'inflexible Brutus, sourd à toute autre voix qu'à celle de l'intérêt public, dicta l'arrêt de mort qui fut exécuté devant lui.

Ce supplice et cette rigueur austère remplissaient à la fois les âmes d'admiration, de tristesse et d'horreur. Quelque distinguées que fussent les autres victimes, tous les regards ne se fixaient que sur les enfants de Brutus et sur leur malheureux père. Son maintien ferme prouvait sa vertu, et ses larmes trahissaient sa douleur.

Collatin, plus humain ou plus faible, tenta de vains efforts pour conserver la vie à ses neveux; il ne put les sauver, et perdit la confiance publique. Le sénat révoqua le décret qui rendait les biens aux Tarquins; et, déclarant qu'il ne voulait pas en souiller le trésor public, il les abandonna au pillage du peuple, afin d'augmenter sa haine contre la tyrannie.

On rasa les palais et les maisons de ces princes; le champ qu'ils possédaient près de la ville fut consacré à Mars; on y tint depuis les assemblées des centuries, et il devint pour la jeunesse un lieu de jeux et d'exercice.

On affranchit Vindicius; il reçut les droits de cité et de magnifiques récompenses : enfin on accorda une amnistie aux Romains qui avaient suivi Tarquin dans son exil, en leur fixant un délai pour rentrer dans leur patrie.

Toute tentative inutile fortifie l'autorité qu'on attaque et les passions qu'on menace. La haine contre les Tarquins s'accrut; Collatin devint l'objet de la méfiance générale : des murmures violents éclataient partout contre lui. Brutus, informé de cette disposition des esprits, convoque le peuple, lui rappelle les décrets rendus, les serments prêtés contre le roi et contre la royauté; il déclare que Rome voit avec inquiétude dans son sein des citoyens dont le nom seul menace la liberté; puis, s'adressant à son collègue Collatin : « L'inquiétude des Romains, dit-il, est sans doute mal fondée; vous les avez loyalement servis; comme moi, vous avez renversé la tyrannie et chassé les tyrans. Complétez donc aujourd'hui ces bienfaits par un dernier sacrifice; faites disparaître de Rome le nom des rois. Vos biens seront conservés; on augmentera même vos richesses; mais éloignez-vous d'une ville qui ne se croira tout à fait libre que lorsqu'elle ne verra plus de Tarquins. »

L'époux de Lucrèce, surpris de cette attaque imprévue, voulait se défendre et

dissiper d'injustes alarmes; mais les principaux sénateurs joignirent leurs prières à celles de Brutus; et, lorsqu'il vit son propre beau-père, Spurius Lucrétius, vieillard vénérable, unir ses instances aux leurs, il se détermina au sacrifice exigé, abdiqua le consulat, et se retira à Lavinium, où il transporta ses biens. Le peuple lui donna vingt talents, et Brutus cinq, pris sur sa propre fortune.

Ainsi, l'amour de la liberté, la plus ardente et la plus jalouse des passions, ne permit pas au mari de Lucrèce de jouir d'une révolution entreprise pour le venger.

Tarquin, voyant ses intrigues déjouées et sa conspiration découverte, ne fonda plus ses espérances que sur la guerre. Il détermina deux peuples puissants d'Étrurie, les Véiens et les Tarquiniens, à prendre les armes pour sa cause. Le souvenir de leurs anciennes défaites les animait depuis longtemps contre les Romains.

Bientôt les armées se rencontrèrent; le sort voulut qu'Arons, fils de Tarquin, et le consul Brutus se trouvassent chacun à la tête d'un corps de cavalerie, et opposés l'un à l'autre. Arons, à la vue du consul, s'écria : « Grands dieux! vengeurs des rois, aidez-moi à punir ce rebelle qui nous a bannis, et qui se pare » insolemment à mes yeux des marques de notre dignité! »

Ils se précipitèrent l'un sur l'autre avec furie, ne cherchant qu'à porter des coups, et dédaignant de les parer. Bientôt tous deux, couverts de blessures, tombèrent morts en même temps. Les deux armées, animées de la même audace que leurs chefs, se mêlèrent et combattirent longtemps avec opiniâtreté. La perte fut à peu près égale des deux côtés; mais les Romains restèrent maîtres du champ de bataille. Valérius, nommé depuis Publicola, venait de succéder à Collatin dans le consulat; il remplaça Brutus dans le commandement de l'armée, et rentra triomphant dans Rome, sur un char attelé de quatre chevaux. Le triomphe, toujours en usage dans la suite, resta constamment la plus glorieuse récompense des grandes vitcoires.

Plus un peuple aime la liberté, et plus il craint de la perdre. Le moindre prétexte fait naître ses soupçons; les plus éclatants services ne peuvent le rassurer, et sa méfiance le conduit trop souvent à l'ingratitude. Valérius ne tarda pas à l'éprouver; il avait différé de se faire nommer un collègue, et il venait de bâtir une belle maison sur une colline qui dominait la place. On le soupçonna d'aspirer à la royauté : informé de ce bruit généralement répandu, il convoque le peuple, rappelle modestement ses services, et se plaint avec amertume de l'injustice de ses concitoyens.

« Ah ! que je porte envie, dit-il, à mon collègue Brutus! Après avoir créé le » consulat et fondé la liberté, il est mort les armes à la main, avec toute sa » gloire, sans avoir éprouvé votre injuste jalousie. Nulle vertu ne peut-elle être » à l'abri de vos soupçons? Vous est-il possible de croire qu'un fondateur de la » liberté la renverse, et que l'ennemi des rois aspire à la royauté? Voulez-vous » dissiper vos alarmes? ne regardez pas où je demeure, mais examinez qui je » suis. Au reste, la colline de Vellia n'excitera plus vos terreurs; je vais à l'in-

» stant en descendre, et je fixerai ma demeure dans un lieu si bas que vous la » dominerez tous. » A ces mots il se retire; et, pendant la nuit, rassemblant un grand nombre d'ouvriers, il fit démolir sa maison.

Le lendemain le soleil, en éclairant les ruines de cet édifice, ouvrit les yeux du peuple sur son égarement; et cette multitude mobile, qui flétrit un jour ce qu'elle encensait la veille, et qui voudrait ressusciter demain ce qu'elle fait périr aujourd'hui, rétracta ses plaintes et se repentit de son injustice.

Valérius, plus ambitieux de gloire que d'autorité, avant de se faire élire un collègue, publia plusieurs réglements très-populaires. Il ordonna que les licteurs abaisseraient leurs faisceaux devant le peuple assemblé; qu'ils ne porteraient des haches que hors des murs, et les quitteraient en entrant dans la ville. Tout citoyen condamné par un magistrat à l'amende, aux verges ou à la mort, pouvait en appeler au peuple. Personne ne devait entrer en exercice d'une charge avant la confirmation de son titre par l'assemblée populaire. Le trésor public, placé dans le temple de Saturne, était jadis confié à la garde des trésoriers ou questeurs que nommaient les rois; le peuple obtint le droit de les élire. Enfin Valérius fit adopter une loi qui permettait à tout citoyen de tuer celui qui voudrait s'emparer du trône. Le meurtrier était absous pourvu qu'il pût prouver le délit. Toutes ces concessions faites à la multitude valurent au consul le surnom de Publicola. Ses réglements trop populaires diminuèrent l'autorité du sénat, augmentèrent les prétentions du peuple, et devinrent le germe d'une lutte opiniâtre qui, après avoir placé Rome sur la pente de la démocratie, la fit enfin retomber sous le joug des tyrans.

Lorsqu'on procéda à l'élection d'un consul, le dénombrement des citoyens en fit compter cent trente mille en état de porter les armes. Le peuple élut Spurius Lucrétius, père de Lucrèce. Il mourut peu de temps après, et fut remplacé par Marcus Horatius. On chargea celui-ci de faire la dédicace du Capitole qui venait d'être achevé.

Ce fut aussi à cette époque que les Romains conclurent avec les Carthaginois un traité qui contenait les dispositions suivantes: « Les Romains et leurs alliés » ne navigueront pas au delà du beau promontoire, à moins d'y être forcés par » la tempête. Les marchands, arrivés à Carthage, n'y paieront aucun droit, » excepté ceux du crieur et du greffier. On garantira le marché du vendeur, » pourvu qu'il ait deux témoins. Les mêmes dispositions auront lieu en leur » faveur dans toute l'Afrique et en Sardaigne. Les Romains, abordant sur les » côtes de Sicile appartenant aux Carthaginois, y seront protégés. Les Carthaginois ne commettront aucun dégât chez les Latins et chez les alliés du peuple romain. Ils ne bâtiront aucun fort dans le Latium, et n'y pourront séjourner la nuit s'ils y entrent en armes. »

Ce premier traité prouvait la puissance de Carthage et l'inquiétude qu'elle inspirait dès lors aux Romains, qui semblaient déjà prévoir Annibal.

Cependant Tarquin, retiré à Clusium auprès de Porsenna, le plus puissant des princes d'Étrurie et d'Italie, parvint à lui persuader que sa cause était celle

des rois, et que, s'il laissait impunie la rébellion des Romains, il verrait bientôt les peuples, encouragés par cet exemple, renverser tous les trônes.

Porsenna, ému par ses discours, touché de ses malheurs, et jaloux des progrès de la république, déclara la guerre aux Romains. Les forces et la renommée du roi d'Étrurie alarmèrent le sénat, il redoutait la mobilité du peuple, qui préfère habituellement la paix à la liberté.

Les consuls, dans le dessein de se concilier la multitude, firent acheter du blé, et le distribuèrent à bas prix. Le sel, administré par entreprise, fut mis en régie; on abolit les droits d'entrée, et le peuple se vit déchargé de tout impôt. Ces mesures eurent un plein succès : elles accrurent l'amour pour la république et la haine pour la royauté.

Porsenna, sans perdre de temps, s'approcha rapidement de Rome à la tête de son armée, attaqua le Janicule et le prit d'assaut. Les Romains lui disputèrent vaillamment le passage du Tibre; la victoire flotta longtemps incertaine : le carnage était égal des deux côtés ; mais enfin, les consuls se trouvant blessés et hors de combat, l'armée romaine, privée de ses chefs, prit la fuite, passa le pont, et rentra en désordre dans Rome.

Porsenna, s'il eût trouvé le pont libre, serait entré avec les fuyards dans la ville; mais l'intrépidité d'un seul Romain arrêta l'armée victorieuse. Horatius, surnommé Coclès, parce qu'il avait perdu un œil à la guerre, prouva, dans cette circonstance critique, qu'il descendait du vainqueur des trois Albains. Après avoir fait de vains efforts pour rallier les fuyards, il résolut de combattre avec assez d'opiniâtreté pour laisser le temps aux ouvriers de détruire le pont. Deux soldats romains s'associèrent quelques instants à sa périlleuse entreprise : placé avec eux à la tête du pont, il s'y tint inébranlable; loin de craindre la foule qui le menaçait, il la provoquait par des injures, insultait à l'orgueil des Étrusques, et les appelait vils esclaves des rois. Lorsqu'il vit le pont presque détruit, et qu'il n'en restait plus qu'un étroit passage, renvoyant ses deux compagnons, et se dévouant à une mort presque certaine, il osa seul combattre une armée. Couvert de son large bouclier qui fut bientôt hérissé de traits, il renversait avec son glaive tous ceux qui osaient l'approcher, et se faisait de leurs corps un rempart contre de nouveaux assaillants; enfin le pont étant entièrement rompu, et au moment où une foule de guerriers s'élançait sur lui, il se jeta tout armé dans le fleuve, et le traversa à la nage.

On le reçut en triomphe à Rome; le peuple, pour célébrer une action que Tite-Live trouvait plus admirable que croyable, lui fit élever une statue d'airain, et lui donna autant de terres que pourrait en renfermer un cercle tracé dans l'espace d'un jour par une charrue.

Porsenna, fier de sa victoire, espérait se voir bientôt maître de Rome; mais tous les Romains, sans distinction d'âge, prenant les armes, lui opposaient des remparts plus forts que leurs murailles. Bientôt même, reprenant l'offensive, ils attaquèrent les assiégeants. Dans une de leurs sorties, les consuls, ayant embusqué quelques troupes, attirèrent Porsenna dans le piége qu'ils lui avaient

tendu. Le roi perdit dans cette action plus de cinq mille hommes : renonçant alors à prendre la ville par la force, il voulut la réduire par la famine, convertit le siége en blocus, et ravagea toute la campagne.

Rome, par ce moyen, souffrit en peu de temps tous les maux qu'entraîne une disette absolue. Caïus Mutius, jeune Romain, poussé au desespoir par les malheurs de sa patrie, conçut, pour la délivrer, le projet le plus coupable et le plus hardi : il demanda la permission au sénat de se rendre dans le camp ennemi, afin d'exécuter une entreprise importante, mais qu'il ne voulait faire connaître qu'après le succès.

Il sort sans armes ostensibles, trompe facilement les gardes par l'habitude qu'il avait de parler la langue toscane, et pénètre dans la tente du roi qui travaillait avec un secrétaire exactement vêtu comme le monarque.

Dans ce moment on réglait les comptes de l'armée ; les officiers qui entraient adressaient leurs demandes au secrétaire. Trompé par ces apparences, Mutius, prenant le secrétaire pour le roi, s'élance sur lui, et le tue d'un coup de poignard. Aussitôt on le saisit on le traîne devant le tribunal que Porsenna préside. L'appareil des plus affreux supplices ne peut abaisser sa fierté, et, montrant un maintien plus effrayant qu'effrayé : « Je suis Romain, dit-il; j'ai » voulu tuer l'ennemi de Rome, et tu me verras autant de courage pour souf- » frir la mort que pour te la donner. Les Romains attaquent et souffrent avec » une égale constance : je n'ai pas seul conspiré contre toi; une foule de ci- » toyens recherchent la même gloire : ainsi, attends-toi sans cesse à de nou- » veaux périls. Tu trouveras un ennemi à chaque pas; chaque jour un poignard » menacera ta poitrine : je te le répète, ce n'est pas moi, c'est toute la jeunesse » romaine qui te déclare la guerre; mais ne crains point de bataille; ce n'est » point ton armée, c'est toi seul que nous voulons détruire. »

Le roi, irrité de ses menaces, ordonne à l'instant de l'entourer de flammes, afin de le forcer à révéler exactement les projets et le nombre de ses complices.

Le fier Romain, que rien n'intimide, plonge sa main dans un brasier ardent, et, laissant brûler cette main sans la moindre émotion : « Vois, dit-il, comme » les hommes qui aspirent à la gloire méprise la douleur, et comme leur âme » commande à leurs corps. »

Porsenna, confondu et comme hors de lui à la vue d'une action si intrépide, descend précipitamment de son trône, et ordonnant d'éloigner les feux : « Re- » tire-toi, dit-il; tu es encore plus ton ennemi que le mien. Si un tel courage » était employé pour mon service, quels éloges ne lui donnerais-je pas ! com- » me ennemi, je ne puis te récompenser; mais je te rends la liberté, et je t'af- « franchis de tous les droits que les lois de la guerre me donnent sur toi. »

Mutius, inaccessible à la douleur, cède alors à la reconnaissance, et avoue au roi que trois cents jeunes citoyens ont formé une conspiration contre ses jours, que le sort l'a fait marcher le premier, et que ses complices viendront chacun à leur tour tenter la même entreprise. L'héroïque fermeté de Mutius fut consacrée par le surnom de *Scévola*. Son courage est aussi digne de louange que son action de blâme. L'enthousiasme de la liberté ne peut faire

excuser l'assassinat, et la générosité de Porsenna a plus de vraie grandeur que le courage du Romain.

Porsenna effrayé de la conspiration formée contre lui, et convaincu que les Romains préféraient tous la mort à la servitude, sentit qu'il n'était plus question de vaincre une ville, mais de détruire un peuple. Renonçant alors à ses projets, il fit partir pour Rome, avec Mutius, des ambassadeurs qui n'insistèrent plus sur le rétablissement de la royauté; ils se bornèrent à demander qu'on rendît aux Étrusques le territoire conquis sur eux, et qu'on donnât des otages pour garantir l'exécution du traité.

On accepta ces conditions; Porsenna évacua le Janicule. Parmi les otages qu'il reçut, composés de dix patriciens et de dix jeunes filles, on distinguait Clélie. Cette Romaine, ne pouvant supporter une captivité même passagère, et se montrant, par son courage, digne émule de Coclès et de Scévola, engage ses compagnes à rompre leurs liens, se jette dans le Tibre avec elles, et rentre triomphante dans Rome,

Le consul Valérius, strict observateur des traités, les renvoya toutes au roi d'Étrurie. Tarquin, leur implacable ennemi, prévenu de leur marche, s'était embusqué pour les enlever; mais le fils de Porsenna les escorta jusqu'au camp.

Le roi, qui aimait l'audace, même dans un ennemi, fit présent à Clélie d'un superbe coursier, la remit en liberté, et lui permit d'emmener la moitié des otages.

Ce généreux prince, voulant montrer son estime au peuple romain, lui rendit sans rançon tous les prisonniers, rechercha son amitié, et lui abandonna son camp avec toutes les richesses qu'il renfermait, sans en excepter son propre bagage. Le sénat, par reconnaissance, envoya à ce prince la chaire d'ivoire, le sceptre, la couronne et la robe des anciens rois.

Mutius reçut les mêmes récompenses que Coclès, et le terrain dont on lui fit présent se nomma depuis le *pré de Mutius*. On éleva à Clélie une statue équestre dans la voie sacrée. Ainsi se termina une guerre qui semblait devoir étouffer la liberté de Rome dans son berceau (1).

Peu de temps après, Porsenna chargea son fils Arons de combattre les habitants d'Aricie. Arons fut battu et tué. Les Étrusques, poursuivis par leurs ennemis, trouvèrent un asile à Rome, s'y établirent, et y occupèrent un terrain près du mont Palatin, qu'on nomma par la suite *rue des Étrusques*.

Porsenna, depuis, tenta encore une démarche en faveur de Tarquin, et le sénat ayant répondu qu'on ouvrirait plutôt les portes de Rome aux ennemis qu'aux rois, on n'en parla plus. Tarquin découragé se retira à Tusculum, chez son gendre Octavius.

(1) An de Rome 246. Avant Jésus-Christ 506.

CHAPITRE III.

Guerre avec les Sabins. — Mort de Valérius Publicola. — Conjuration dans Rome. — Révolte du peuple pour l'abolition des dettes. — Création de la dictature. — Nomination du consul Lartius. — Victoire sur les Latins. — Trêve d'un an. — Bataille de Régille. — Mort de deux Tarquins. — Défaite des Latins. — Paix avec les Latins. — Mort de Tarquin.

La guerre des Sabins commença sous le consulat de M. Valérius et de P. Posthumius. La jalousie qu'excitait la grandeur croissante de Rome en fut la cause; elle ne produisit qu'une alternative de succès et de revers peu décisifs. Un parti assez nombreux chez les Sabins s'opposait à cette guerre. Le chef de ce parti Atta Clausius, avec tous ses clients, composant cinq mille hommes armés, vint s'établir à Rome, et y prit le nom d'Appius Claudius. On le fit patricien et sénateur.

Valérius Publicola, l'un des rois fondateurs de la liberté, mourut l'an de Rome 251 (1). Il avait été quatre fois consul; honoré de deux triomphes, sa modestie rehaussait sa gloire, et sa popularité faisait aimer son pouvoir. Ce citoyen intègre mourut si pauvre, que le trésor public fut obligé de payer ses funérailles. Il légua à ses enfants un immense héritage de vertus et de renommée. Les dames romaines portèrent son deuil un an.

a guerre continuait contre les Sabins; les consuls Virginius et Spurius Cassius prirent la ville de Pométie. On leur décerna l'honneur du triomphe. Cette victoire inquiéta les Latins et les Fidénates, qui se disposèrent à embrasser la cause des Sabins.

Cette même année, les esclaves formèrent dans Rome une conspiration en faveur de Tarquin. Beaucoup de prolétaires et de citoyens ruinés se joignirent à eux. On découvrit le complot, et les chefs furent envoyés au supplice. Le sénat offrit des sacrifices aux dieux, et ordonna des jeux publics pendant trois jours.

Les Romains, poursuivant leurs succès, battirent Tarquin, assiégèrent Fidène et la prirent d'assaut. Les Latins alarmés de ces succès, se rassemblèrent à Férentin. Trente cités, ayant accusé sans fondement les Romains

(1) An de Rome 251. Avant Jésus-Christ 501.

d'avoir enfreint les traités, leur déclarèrent la guerre. Sextus Tarquin et Octavius Manilius prirent le commandement de leurs armées réunies.

Tandis que cet orage menaçait Rome, des troubles intérieurs éclatèrent dans la ville. La classe la plus nombreuse et la plus pauvre des citoyens, accablée de dettes, en demandait l'abolition, refusait de s'enrôler, et menaçait de quitter ses foyers. Les consuls tentèrent inutilement de les ramener à l'obéissance par leurs exhortations : les opinions dans le sénat étaient divisées; une partie des sénateurs voulait qu'on employât la rigueur, les autres opinaient pour l'indulgence.

Valérius, frère de Publicola, prit la défense du peuple. « Les pauvres, dit-il, » vous exposent qu'il leur est inutile de vaincre les ennemis du dehors s'ils » trouvent au dedans des créanciers plus impitoyables. Comment voulez-vous » qu'ils combattent pour votre liberté, si vous ne protégez pas la leur? Crai- » gnez que le désespoir ne les pousse à la révolte, et que la rigueur de leurs » créanciers ne les livre au parti qui leur tend les bras. Dans une pareille cir- » constance, Athènes, suivant l'avis de Solon, abolit les dettes. Que pouvez- » vous reprocher au peuple? il n'a d'autre tort que sa pauvreté; elle doit » exciter la pitié et non la haine. La justice vous ordonne de lui accorder » des secours indispensables, quand vous exigez qu'il verse son sang pour la » patrie. »

Appius Claudius, violent et dur comme toute sa race, soutint que la loi devait être inflexible, qu'elle parlait pour les créanciers, et qu'on ne pouvait abolir les dettes sans la violer. « Cette abolition, ajoutait il, porterait atteinte » à la foi des contrats, seuls liens de la société humaine; par là vous détruiriez » la confiance publique; les pauvres eux-mêmes maudiraient bientôt votre fai- » blesse : une jouissance momentanée consommerait leur ruine, ils n'auraient » plus de crédit, et trouveraient à l'avenir toutes les bourses fermées. Ne les » protégez pas injustement par votre autorité; laissez aux propriétaires le » mérite d'alléger le fardeau des débiteurs honnêtes; quant aux hommes rui- » nés par le libertinage, pourquoi redouter leurs menaces? leur départ serait » plutôt un gain qu'une perte pour la république. Soyez sévères, et vous serez » obéis. La faiblesse alimente les séditions, et l'ordre ne se maintient que par » la crainte. »

Après une longue discussion, le sénat décida qu'on ne prononcerait sur ces contestations qu'à la fin de la guerre, et sur un nouveau rapport des consuls. En attendant, on accorda un sursis aux débiteurs.

Ce décret n'apaisa pas le peuple, qui se méfiait du sénat. Cependant le danger croissait toujours : les Latins, dont on redoutait la puissance, formaient rapidement leurs légions ; le peuple persistait dans son refus de prendre les armes. Le sénat n'osait employer des moyens de rigueur qui auraient été sans effet puisque la loi de Publicola permettait d'appeler au peuple des ordonnances des consuls. D'un autre côté, en abrogeant la loi Valéria, on était certain d'exciter la fureur populaire.

Dans cette crise effrayante le sénat conçut l'idée d'une institution nouvelle,

la création d'un magistrat temporaire revêtu d'un pouvoir absolu. La nécessité, le plus impérieux des législateurs, fit adopter unanimement cette résolution.

Le décret qui créa cette autorité nouvelle portait que les consuls se démettraient à l'instant de leurs charges, ainsi que tous les administrateurs, et qu'ils seraient remplacés par un seul magistrat, choisi par le sénat et confirmé par le peuple. Son pouvoir ne devait durer que six mois

La multitude, qui, semblable au malade, aime toujours à changer de position dans l'espoir de se trouver mieux, ne comprit pas les conséquences de ce décret, et l'approuva. La joie même qu'il lui causa fut telle, qu'il laissa au sénat l'élection définitive du maître qu'on allait lui donner. Ainsi ce remède violent, qui plus tard tua la liberté, sauva pour lors la république, et le sénat n'eut plus que l'embarras du choix.

Les deux consuls Lartius et Clælius étaient tous deux recommandables par leurs vertus et par leurs talents. Le sénat décida que l'un d'eux nommerait l'autre. Cette décision, loin d'exciter une lutte d'ambition, fit naître un combat de modestie. Chacun des consuls donna sa voix à son collègue qui la refusa. Cette rare dispute dura vingt-quatre heures : enfin les instances de leurs parents et de leurs amis communs forcèrent Lartius à consentir que son collègue le nommât *magister populi* (maître du peuple). Cette charge fut plus connue dans la suite sous le titre de dictateur (1).

Lartius, premier dictateur, créa un maître de la cavalerie (*magister equitum*), chargé d'exécuter tous ses ordres, et donna cette charge à Spurius Cassius, consulaire, c'est-à-dire qui avait déjà été consul. Le dictateur reçut le pouvoir illimité de faire la guerre ou la paix, de prendre seul toutes les décisions nécessaires en administration, et de juger sans appel. Il doubla le nombre des licteurs et leur fit reprendre les haches, moins pour s'en servir que pour effrayer.

Ce pouvoir absolu saisit le peuple de crainte; privé de la ressource d'un appel aux Curies, son obéissance fut sans bornes comme l'autorité du dictateur.

Les plaintes cessèrent; on prit les armes. Le dénombrement produisit cent cinquante mille sept cents hommes au-dessus de seize ans. Lartius en forma quatre corps d'armée; il commanda le premier, donna le second à Clælius, le troisième au général de la cavalerie, et le quatrième à son frère Spurius Lartius, qu'il chargea du soin de défendre la ville.

Un corps de Latins s'était avancé imprudemment sur le territoire de Rome, Clælius le battit et fit beaucoup de prisonnier s Le dictateur prit généreusement soin des blessés, et renvoya les prisonniers sans rançon, avec des ambassadeurs patriciens qui déterminèrent les Latins à retirer leurs armées et à conclure une trêve d'un an.

Après ce double succès des armes et des négociations, le dictateur rentra à Rome sans avoir exercé aucune rigueur ; et, sans attendre le temps prescrit, il abdiqua et nomma des consuls. Cette sagesse du premier dictateur fit aimer

(1) An de Rome 256. Avant Jésus-Christ 496.

la dictature, seul remède efficace que l'imparfaite constitution de Rome pouvait appliquer aux maladies de la liberté. Lartius traça par ses vertus une route que, pendant plusieurs siècles, tous les dictateurs suivirent jusqu'au moment fatal de la chute de la république.

Un décret du sénat, rendu sous les nouveaux consuls, permit aux femmes latines mariées avec les Romains, et aux Romaines mariées avec des Latins de se fixer dans celui des deux pays qu'elles préféreraient. Toutes les Latines restèrent à Rome; toutes les Romaines y revinrent.

A l'expiration de la trêve, la guerre recommença. Les consuls Aulus Posthumius et Titius Virginius crurent une dictature nécessaire. Le choix tomba sur Posthumius, qui nomma Ébutius Elva général de la cavalerie. Des deux côtés, on se mit en campagne, et les deux armées se rencontrèrent près du lac de Régille.

Les forces romaines montaient à trois mille chevaux et vingt-quatre mille fantassins, celles des Latins á quarante mille soldats et trois mille cavaliers. Sextus Tarquin commandait l'aile gauche des Latins ; Octavius Manilius la droite. Le centre, composé des Romains bannis, avait pour chef Titus Tarquin : Tite-Live met à sa place le vieux roi de Rome, alors âgé de quatre-vingt-dix ans. La gauche des Romains était dirigée par Ébutius, la droite par Virginius; le dictateur commandait le centre. Celui-ci voulait retarder le combat à cause de l'inégalité des forces; mais dès que les Romains aperçurent les Tarquins, la colère sembla doubler leur nombre. Ils demandèrent à grands cris qu'on laissât le champ libre à leur courage. Dans ce même moment, le dictateur apprit que les ennemis attendaient un renfort. Trouvant alors tout délai dangereux, il donne le signal du combat.

Les deux armées volent l'une au-devant de l'autre; on se heurte, on se presse, on se mêle : tous s'attaquent corps à corps. Les chefs se battent comme les simples soldats : le centre des Latins plie; Titus est blessé; il s'absente un moment. Sextus Tarquin accourt et rallie les fuyards : le combat se rengage; Ébutius et Manilius se percent tous deux de leurs lances; mais ce dernier, après s'être fait panser, revient au combat. Valérius, frère de Publicola, et lieutenant d'Ébutius, aperçoit Tarquin, l'attaque, et le force à se retirer. En le poursuivant, Valérius est blessé à mort, et les Latins reprennent l'avantage. Le dictateur, voyant sa gauche battue par les exilés, y fait passer de la cavalerie qui les enfonce et les met en fuite. Titus Tarquin périt dans la mêlée. Manilius veut secourir les siens; un général romain, Herminius, le perce de sa lance, le tue, et se voit frappé d'un coup mortel au moment où il voulait enlever l'armure de son ennemi. L'aile gauche des Latins, commandée par Sextus Tarquin, résistait encore, le dictateur charge à la tête de la cavalerie; Sextus, se voyant vaincu, se précipite avec fureur au milieu des Romains, renverse tout ce qu'il rencontre, et, couvert de blessures, tombe et meurt plus glorieusement qu'il n'avait vécu. Les Latins prirent la fuite, et leur camp devint la proie du vainqueur. Ils perdirent trente mille hommes dans cette journée.

Les Romains racontaient qu'ils avaient vu deux cavaliers d'une taille plus

qu'humaine, marchant à leur tête, faisant un grand carnage des ennemis, et que le soir même ils parurent à Rome sur la place, annoncèrent la victoire, et disparurent. On les prit pour Castor et Pollux. Tite-Live ne parle pas de cette fable, et dit seulement qu'après cette guerre on érigea un temple à Castor.

Le dictateur rentra triomphant dans Rome; les Latins se soumirent et demandèrent la paix.

Les Volsques, leurs alliés, arrivés trop tard à leur secours, s'étaient retirés. Le sénat, délibérant sur les propositions pacifiques des Latins, leur répondit : « Vous méritez d'être punis ; mais Rome préfère la gloire de la clémence au » plaisir de la vengeance. Notre origine est commune; retournez dans vos » foyers ; rendez-nous nos déserteurs; chassez de chez vous nos bannis, et » nous accueillerons vos demandes. »

Peu de temps après, les ambassadeurs latins revinrent à Rome, amenant les déserteurs enchaînés, et déclarant que les bannis étaient sortis de leur territoire. Par ces sacrifices ils obtinrent la paix, qui termina la guerre des Romains contre les tyrans. Elle avait duré quatorze ans.

Tarquin, âgé de quatre-vingt-dix ans, dépouillé de sa couronne, privé de sa famille, chassé par les Latins, par les Étrusques et par les Sabins, se retira en Campanie, à Cumes, chez le tyran Aristodème, et y mourut. La nouvelle de sa mort causa une joie universelle à Rome (1).

(1) An de Rome 258. Avant Jésus-Christ 494.

CHAPITRE IV.

Troubles à Rome. — Guerre avec les Volsques. — Cruautés d'Appius. — Honneurs du triomphe refusés à Servilius. — Guerre avec les Sabins. — Nomination d'un dictateur. — Victoire sur les Sabins. — Retraite de l'armée et du peuple au mont Sacré. — Députation du sénat aux rebelles. — Création des tribuns du peuple. — Nouvelle guerre avec les Volsques. — Siége et prise de Corioles. — Exploits de Marcius, surnommé Coriolan. — Famine à Rome. — Ambition et orgueil de Coriolan. — Violence exercée contre lui. — Son appel en jugement. — Son jugement. — Sa condamnation. — Son exil. — Nouvelle guerre avec les Volsques par l'artifice de Tullus. — Siége de Rome par Coriolan. — Ambassade envoyée à Coriolan. — Députation de la famille de Coriolan. — Paix avec les Volsques. — Nouveaux troubles à Rome. — Mort de Cassius. — Nouvelles guerres avec les Volsques et les Èques. — Guerre avec l'Étrurie. — Dévouement de Fabius Cæso. — Mort de trois cents braves. — Défaite des Romains. — Victoire de Valérius. — Troubles intérieurs. — Révolte de Voleron. — Peste dans Rome. — Indiscipline et décimation de l'armée. — Nouvelle division des deux ordres de l'État. — Pouvoir des consuls dans les grands périls. — Consulat et victoire de Posthumius. — Nouvelle peste dans Rome. — Despotisme des consuls. — Exil du fils de Cincinnatus. — Conspiration d'Herdonius. — Sa mort. — Consulat de Cincinnatus. — Son retour à la campagne. — Sa dictature. — Sa victoire sur les ennemis punis par le joug. — Rappel de son fils. — Abdication de Cincinnatus. — Son retour à Rome. — Discussion pour la loi agraire. — Ambassade à Athènes. — Création des décemvirs. — Abdication des consuls.

Toute autorité abuse de ses avantages. Les sénateurs, délivrés de la crainte des tyrans, crurent pouvoir sans danger opprimer le peuple que leur injustice porta à la révolte.

Les Volsques et les Herniques, informés de la division qui régnait à Rome, saisirent le moment favorable pour l'attaquer. Ils communiquèrent leur projet aux Latins; mais ceux-ci livrèrent leurs ambassadeurs au sénat, et l'avertirent du danger qui le menaçait.

Sous le consulat d'Appius Claudius et de Publius Servilius, la fermentation populaire s'accrut et prit le caractère le plus alarmant. Un citoyen se présente un jour au milieu de l'assemblée du peuple : il porte une longue barbe; sa robe est déchirée; la pâleur de son visage, ses cheveux hérissés et son regard farouche permettent à peine à ses anciens compagnons d'armes de reconnaître en lui un brave centurion couvert de cicatrices.

On s'attroupe, on l'entoure, on l'interroge : il dit que les Sabins avaient ravagé son champ et pris son troupeau; qu'on n'en avait pas moins exigé de lui le tribut; que, pour le payer ayant emprunté à gros intérêts et vendu tous ce qu'il possédait, son créancier inflexible le retenait chez lui, le traitait non-seulement comme un esclave, mais en criminel, et le frappait fréquemment de verges, dont il portait et montrait les marques.

A cette vue, un cri général s'élève; l'indignation s'accroît en se répandant. La foule accourt de tous les quartiers de la ville; on menace les sénateurs; les débiteurs montrent leurs chaînes et leurs cicatrices; ils demandent violemment l'assemblée du sénat.

Peu de sénateurs osent y suivre les consuls : comme ils se trouvaient en trop petit nombre pour délibérer, ils attendent leurs collègues. Ce retard est regardé comme une trahison; la sédition redouble de violence; enfin les sénateurs arrivent, et la délibération commence. Au même instant se montre un courrier envoyé par les Latins pour annoncer qu'une nombreuse armée de Volsques marche sur Rome. Cette nouvelle consterne le sénat, et répand la joie parmi le peuple. « Les dieux, disait-il, nous envoient des vengeurs; les » sénateurs recueillent seuls tous les fruits de la guerre, ils doivent seuls en » encourir les dangers. » Il jure de nouveau de ne pas s'enrôler. Le sénat se sépare.

Servilius, consul, se présente à l'assemblée du peuple : « L'ennemi, s'écrie» t-il, est à vos portes ! Il n'est pas question de délibérer; il faut agir ! Il se» rait également honteux au sénat de vous faire des concessions par crainte, » à vous de les exiger et de vous faire payer pour combattre ! Chacun ne doit » plus s'occuper que du salut de la patrie : après la campagne, nous parlerons » de nos intérêts. Jusqu'à la paix, que toute discussion cesse entre nous. Le » sénat accorde un sursis aux débiteurs pendant toute la durée de la guerre. »

La modération et la sage fermeté du consul apaisent tout à coup la furie du peuple, comme un doux rayon dissipe un orage. D'après ses ordres, on fait un dénombrement qui produit cent cinquante mille sept cents hommes. Chacun s'enrôle avec ardeur, on marche, on joint l'ennemi. Les débiteurs demandent les premiers, à grands cris, le combat. L'intrépidité romaine enfonce les Volsques, les met en fuite, et livre leur camp au pillage. Le consul conduit l'armée à Suessa Pométia, et la prend d'assaut. Un riche butin récompense la valeur du soldat.

Pendant ce temps, l'impitoyable Appius, resté à Rome, ordonne d'amener sur la place publique trois cents enfants, otage des Volsques, de les frapper de verges, et de leur abattre la tête. Il couvre ainsi le nom romain d'une tache odieuse.

De retour à Rome, Servilius, vainqueur, devait jouir des honneurs du triomphe. Appius les lui fait refuser par le sénat, et l'accuse de s'être montré trop populaire. Servilius, irrité, convoque le peuple au Champ de Mars, retrace tous les détails de ses victoires, se plaint de l'iniquité du sénat, et, bravan injustement un injuste décret, marche en triomphe au Capitole, suivi de tous les citoyens.

La guerre finie, le peuple réclama l'exécution des promesses qu'on lui avait faites. L'orgueilleux consul Appius méprise ses plaintes, rejette ses demandes, et juge toutes les causes des débiteurs suivant la rigueur des lois, et en faveur des créanciers, qui oppriment plus que jamais les pauvres.

Servilius, forcé de respecter la loi, et pressé par le peuple de plaider sa cause, flotta entre les deux partis, et les mécontenta tous deux.

Les consuls se disputaient dans ce moment l'honneur de faire la dédicace du temple de Mercure. Le peuple, pour les mortifier, en chargea un simple officier nommé Létorius. Son ressentiment ne se borna pas à cette puérile vengeance : méprisant les jugements d'Appius, il s'opposa à leur exécution, et maltraita ses huissiers en sa présence; et comme il avait fait arrêter par ses licteurs un chef des séditieux, la multitude l'arracha de leurs mains.

Les nouveaux consuls, Véturius et Virginius, se trouvèrent, comme leurs prédécesseurs, entre la crainte d'une révolte et celle de la guerre dont on était menacé par les Sabins. Dans tous les quartiers, le peuple s'attroupait le jour et la nuit; résistant à la douceur des consuls, et bravant leur autorité, il refusait de s'enrôler, et désarmait les licteurs qui voulaient arrêter les réfractaires.

Le sénat balançait entre l'avis de Virginius, qui prétendait qu'on établît une distinction entre les débiteurs, celui de Largius, qui proposait l'abolition des dettes, et celui d'Appius, qui demandait qu'on nommât un dictateur. On se rangea enfin à ce dernier avis; mais au lieu de choisir un patricien sévère, comme le voulait Appius, on choisit Manius Valérius, connu par la modération de son caractère. Ce choix calma le peuple.

Valérius leva trois corps d'armée; les deux consuls et lui les commandaient. La fortune couronna leurs armes : ils remportèrent tous des avantages. Le dictateur gagna une bataille sur les Sabins, et sa victoire lui valut le triomphe. On lui accorda de plus une place distinguée au cirque et une chaise curule.

De retour à Rome, Valérius, après avoir licencié les troupes, fit entrer quatre cents plébéiens dans la classe des chevaliers. Il proposa ensuite au sénat un décret pour abolir les dettes. Les jeunes sénateurs, oubliant le respect dû à la dictature, s'emportèrent violemment contre lui. Après leur avoir imposé silence pour soutenir son autorité, il sort du sénat, convoque le peuple, et déclare que les sénateurs l'insultent et lui font un crime de son amour pour ses concitoyens, ainsi que du licenciement de l'armée. « Plus jeune, dit-il, je me serais » vengé de ces outrages; mais comme mon âge septuagénaire ne me permet » pas d'en tirer vengeance ni de vous faire rendre justice, j'abdique une di- » gnité qui vous devient inutile. »

La multitude émue le reconduisit avec honneur chez lui. La colère publique paraissait au comble : le sénat, par un décret, venait d'annuler le licenciement; mais le respect pour le serment était tel alors que les soldats, quoique furieux, n'étant pas déliés par un congé officiel, n'osaient quitter leurs enseignes. Ils obéirent donc, et se rendirent au camp; ils voulaient d'abord tuer les consuls pour se délivrer à la fois de leurs serments et de leurs ennemis. Sicinius leur prouva que ce crime ne les dégagerait pas de leurs liens: mais il leur proposa, pour éluder le serment et pour calmer leur conscience, de se retirer en emportant avec eux leurs enseignes, qu'ils avaient juré de ne pas quitter.

Adoptant tous avec transport cet avis, ils cassèrent leurs centurions, en nommèrent de nouveaux, et se retirèrent sur le Mont Sacré, nommé Tévéron.

Le sénat, se repentant alors de n'avoir pas suivi les conseils de Valérius, envoya une députation aux rebelles, afin de les apaiser par des promesses et de les ramener à l'obéissance. Sicinius répondit aux députés : « Nous ne croyons » plus à vos paroles ; vous voulez être seuls maîtres de la ville, restez-y ; les » pauvres ne vous gêneront pas. Là où nous trouverons la liberté, là sera » notre patrie. »

Bientôt la plus grande partie du peuple se joignit à eux sur le Mont-Sacré ; il s'y fortifièrent, observèrent une exacte discipline, et ne se permirent aucun pillage. Cette bonne police, cet ordre nouveau dans une sédition, la rendaient plus imposante et plus redoutable.

On devait alors élire de nouveaux consuls ; personne ne se présenta pour briguer cet honneur dangereux. On nomma d'office Posthumius Cominius et Spurius Cassius.

La discussion la plus vive continuait dans le sénat. Les jeunes sénateurs opinaient avec Appius pour la sévérité, et les anciens pour la douceur. Un de ces derniers, Agrippa Ménénius, qui tenait aux patriciens par son rang actuel, mais dont la famille avait été tirée du peuple par Brutus lorsqu'il compléta le sénat, parla avec tant d'éloquence de la nécessité d'employer la modération pour rétablir la concorde et pour sauver la patrie, qu'il réunit tous les suffrages. D'après son avis, on donna des pleins pouvoirs à dix sénateurs pour traiter de la paix.

Ménénius, nommé le premier, se rendit avec eux au camp des rebelles ; là, il fit valoir adroitement cette déférence du sénat ; et, après avoir tracé un tableau effrayant des malheurs qui suivent les dissensions et qui entraînent la ruine des États, il finit par cet apologue : « Dans le temps où les membres du » corps humain ne s'accordaient pas, comme à présent, ils conspirèrent contre » l'estomac, qui, seul oisif, jouissait du travail de tous les autres. Alors les mains » ne voulurent plus porter des aliments, la bouche les recevoir, les dents les » broyer : bientôt le corps tomba en inanition ; tous les membres souffrants » reconnurent enfin l'utilité de l'estomac, qui, nourri par eux, leur distribuait » le sang, la force et la vie. »

Le peuple saisit facilement le sens de cette fable, et se l'appliqua. Ménénius, voyant les esprits mieux disposés, proposa, pour terminer tous les différents, d'affranchir de leurs dettes les débiteurs reconnus insolvables, de rendre la liberté à ceux qui étaient actuellement en prison, et de décider que le sénat et le peuple, de concert, feraient ultérieurement une loi qui réglerait les droit des créanciers et ceux des débiteurs.

Le peuple accueillit ces propositions ; mais il demanda en même temps, pour s'affranchir de l'autorité illimitée d'un dictateur, la création de deux magistrats choisis dans les rangs des plébéiens, et chargés de veiller à leurs intérêts et de prendre leur défense. Les députés rapportèrent cette demande au sénat, qui adhéra.

Appius protesta contre cette innovation, qui, disait-il, causerait la perte de la république. Malgré sa résistance, on élut par curies ces deux magistrats. Lucius Junius Brutus et Caïus Sicinius Bellutus exercèrent les premiers cette charge. On les nomma *tribuns du peuple.* Leurs personnes furent déclarées inviolables, et la loi qui les créait, sacrée. On élut aussi deux magistrats annuels, sous le titre d'*édiles,* qui exécutaient tous les ordres des tribuns. Ainsi, l'orgueil et l'avarice des patriciens se virent punis par cette révolte, qui se termina à l'avantage du peuple et aux dépens de l'autorité du sénat (1).

D'abord les tribuns ne devaient servir que d'appui aux pauvres contre les grands; bientôt on établit que l'opposition d'un seul de ces magistrats à un décret du sénat suffirait pour en suspendre l'exécution; enfin ils travaillèrent avec tant d'ardeur et de constance à l'élévation du peuple et à l'abaissement des patriciens, qu'on les vit quelquefois, plus puissants que les consuls, les arrêter et les mettre en prison.

La paix intérieure rétablie, on s'occupa des mesures à prendre pour terminer la guerre contre les Volsques. Posthumius Cominius, commandant l'armée romaine, battit les ennemis, s'empara de deux villes et assiégea Corioles. Après deux assauts infructueux, il voulait en tenter un troisième, lorsqu'il apprit que les Antiates marchaient au secours des Volsques. Le consul alors, partageant son armée, en laissa la moitié devant Corioles, et conduisit l'autre au-devant de ces nouveaux ennemis.

Largius commandait le corps qui continuait le siége. Dans cette troupe brillait un jeune officier patricien, nommé Marcius, également ardent pour concevoir et pour exécuter de grandes entreprises. Privé de son père dans son enfance, sa mère Véturie, femme d'une austère vertu, avait formé son caractère, dont l'opiniâtre fermeté causa sa gloire et ses malheurs. Insensible à la volupté, infatigable dans les travaux, intrépide dans les dangers, il était indomptable dans le combat, impérieux dans le commandement, et souvent intraitable avec ses égaux.

Les habitants de Corioles, espérant profiter du secours qui leur arrivait, et voyant l'armée romaine affaiblie, prennent tous les armes, ouvrent leurs portes, et se précipitent avec impétuosité sur les assiégeants. Les Romains, après une courageuse résistance, cèdent au nombre, et se retirent en désordre; Marcius, indigné de cette fuite, s'arrête avec quelques braves, soutient seul l'effort des ennemis, les force de plier à leur tour, et appelle à grands cris les Romains. Ceux-ci, honteux de leur faiblesse, se rallient à lui, poursuivent les Volsques, entrent pêle-mêle avec eux dans Corioles, et s'en emparent.

Après cet exploit, Marcius, suivi de ses braves compagnons, court à l'armée du consul : elle était prête à livrer bataille; les soldats s'occupaient, suivant l'usage, à dicter leurs dernières volontés, ce qui se faisait en se nommant un héritier devant quatre témoins. Marcius apprend au consul la prise de Corioles; cette nouvelle imprévue répand la confiance dans le camp romain, et

(1) An de Rome 261. Avant Jésus-Christ 491.

l'effroi dans celui des Antiates. On donne le signal du combat: Marcius, chargeant le premier, renverse tout ce qu'il rencontre, enfonce les rangs, abat les soldats, et perce leurs chefs. Quoique enveloppé et assailli de tous côtés, il pénètre jusqu'au centre de l'armée ennemie; son audace et sa force y répandent la crainte; ses coups étaient si terribles, que la foule des guerriers qui l'entouraient osait rarement l'approcher, et la peur semblait tracer un large cercle autour de lui. Cependant, couvert de la nuée de traits qu'on lui lançait, il allait peut-être succomber, lorsque l'élite des troupes romaines, formée en masse, vole à son secours, enfonce les ennemis, s'ouvre un passage, et arrive jusqu'au héros, qu'elle trouve presque seul, couvert de blessures, et entouré, comme d'un rempart, d'une foule de Volsques qu'il avait immolés. Marcius, ranimé par l'appui qu'il reçoit, s'élance, et fait un affreux carnage; les Volsques prennent la fuite. Il semblait qu'on n'avait plus d'ennemis à combattre, mais des esclaves à chasser. La victoire fut complète : les Volsques signèrent la paix, et le traité qu'ils conclurent, gravé sur une colonne, apprit seul à la postérité le nom du chef de l'armée que le jeune Marcius couvrit de gloire.

Cependant, le consul eut un mérite très-rare, celui de n'être pas jaloux des exploits du jeune guerrier. A la tête des troupes, il le combla d'éloges, le couronna de lauriers, lui fit présent d'un cheval richement enharnaché, et lui donna dix prisonniers avec la dixième partie du butin.

Marcius remercia le consul de ses louanges, et refusa ses présents : il n'accepta que le cheval, et un seul prisonnier, qu'il désirait délivrer, parce qu'il avait été précédemment son hôte. Cette modération mit le comble à sa gloire, et le vœu unanime de l'armée lui décerna une récompense plus durable que les richesses qu'il avait refusées : elle lui donna le nom de Coriolan.

La paix conclue, le consul ramena les troupes à Rome, et les licencia. On renouvela le traité avec les Latins, et on ajouta un troisième jour aux féries latines. Les édiles nouvellement créés furent chargés de la surintendance de ces fêtes.

Dans ce temps, mourut Ménénius Agrippa, dont la sagesse avait pacifié Rome. Les tribuns prononcèrent son éloge ; et, comme il n'était riche qu'en vertus, le peuple paya ses funérailles. Le sénat, par émulation, ordonna que le trésor public en acquitterait les frais; mais aucun citoyen ne voulut en accepter son remboursement.

Rome souffrit alors d'une grande disette; elle avait envoyé acheter des blés en Sicile ; le tyran de Cumes s'en empara. Les Volsques voulaient profiter de cette circonstance pour recommencer la guerre; mais une peste affreuse ravagea le pays, et emporta les neuf dixièmes de leur population. Les Romains, touchés de leur sort, envoyèrent une colonie pour réparer leur perte.

La famine continuait toujours à Rome, quoiqu'on y eût reçu des secours d'Étrurie. Le peuple et les tribuns accusèrent les riches d'accaparement, et prétendirent qu'ils n'avaient envoyé chez les Volsques une colonie de citoyens pauvres que pour les faire mourir de la peste.

Les consuls s'indignaient de voir les tribuns prendre la parole devant les

assemblées, qu'eux seuls croyaient avoir le droit de haranguer. Dans une de ces altercations tumultueuses, l'un de ces consuls dit imprudemment : « Nous » avons convoqué l'assemblée, la parole nous appartient. » Alors l'édile Junius s'écrie : « Peuple ! vous l'avez entendu ! tribuns, cédez la place aux consuls. » Laissez-les aujourd'hui haranguer à leur gré ; demain je vous prouverai l'é- » tendue de votre dignité. »

Le jour suivant, les tribuns, convoquant le peuple, se trouvèrent les premiers sur la place. L'un d'eux, Icilius, montant sur les degrés du temple de Vulcain, proposa une nouvelle loi qui défendait à qui que ce fût, sous peine d'amende ou même de mort, d'interrompre les tribuns dans les assemblées qu'ils auraient convoquées. Le peuple vota la loi, et le sénat n'osa y refuser son assentiment.

Les pauvres, satisfaits de ce triomphe, supportèrent avec plus de patience la disette. Les riches vinrent à leur secours ; on leva une armée pour se débarrasser des bouches inutiles ; peu d'hommes s'enrôlèrent ; mais Coriolan les commandait. Sa faible armée eut d'éclatants succès, et il revint avec une si grande quantité d'esclaves, de blés et de bestiaux, que la multitude qui s'était soustraite au service militaire, reprocha aux tribuns de l'avoir détournée de cette expédition.

Coriolan, regardant le consulat comme une récompense due à ses services, crut pouvoir obtenir, sans opposition, une charge si bien méritée ; mais la coupe de la gloire enivrait Marcius : oubliant que la réserve avait doublé l'éclat de ses premiers exploits, il parut aussi orgueilleux à Rome qu'il s'était montré modeste à l'armée. La liberté veut que les magistrats soient populaires ; l'usage exigeait que les candidats au consulat sollicitassent les suffrages de leurs concitoyens. Il existait même des hommes, appelés *nomenclateurs*, qui disaient aux candidats les noms des citoyens qu'ils rencontraient, afin qu'ils pussent leur adresser la parole. Le peuple était favorablement disposé pour Coriolan ; mais, le jour de l'élection, ce fier guerrier se montra environné de tant de patriciens, il affecta tant de hauteur, qu'il semblait commander plutôt que solliciter. La multitude, choquée de cette arrogance, passa subitement de l'amour à la haine ; elle élut pour consuls M. Minutius et A. Sempronius.

L'orgueil de Coriolan ne put supporter ce refus, qu'il regarda comme un affront. Tout ambitieux doit s'accoutumer aux orages de l'océan populaire, les calmer au lieu d'irriter leur furie, et capter une bienveillance qu'on ne peut forcer.

Le caractère de Marcius était inflexible : loin de ménager le peuple, sa colère éclata sans mesure. Dans ce même temps les députés qu'on avait envoyés en Sicile en ramenèrent beaucoup de vaisseaux chargés de blés. Le roi de Syracuse en donnait une partie aux Romains ; l'autre était achetée par les députés.

La distribution de ces grains devint l'objet d'une grande contestation dans le sénat. Les plus sages conseillaient de distribuer gratuitement aux pauvres

le blé donné par le roi, et de vendre le reste à bas prix; les autres voulaient que tout fût vendu, afin d'enrichir le trésor public.

« Si le peuple veut des distributions comme autrefois, dit Coriolan, qu'il » nous respecte donc, et qu'il cesse d'usurper nos anciens priviléges. De quel » droit attendrait-il des grâces de ceux qu'il insulte? Je ne m'accoutumerai » jamais à l'insolence de ces magistrats nouveaux qui nous asservissent, et je » ne puis souffrir de ramper comme un esclave aux pieds d'un plébéien, aux » pieds d'un Sicinius, aussi odieux et aussi méprisable que les Tarquins, dont » nous avons châtié l'orgueil. Qu'il se retire, s'il le veut, sur le Mont-Sacré avec » sa populace, je lui en ouvrirai moi-même les chemins. Elle se plaint de la » famine : sa révolte en est la seule cause, puisque, préférant la sédition au » travail, elle a laissé ses terres incultes. Point de pitié pour ces factieux! » l'excès du malheur peut seul ramener à la sagesse. »

Les tribuns assistaient à cette séance; le peuple, informé par eux de la violente sortie de Coriolan, entre en fureur, et veut forcer les portes du sénat. Les tribuns parvinrent à lui prouver que son courroux ne doit se porter que sur le seul Coriolan : on envoie des licteurs pour le chercher; il les maltraite et sort du sénat. Les édiles veulent l'arrêter; les patriciens viennent à son secours; on se mêle, on se heurte, on repousse les tribuns, on frappe les édiles. La nuit met fin au tumulte.

Les jours suivants se passent en assemblées bruyantes qu'animent des orateurs violents. Enfin Sicinius, au bruit des acclamations du peuple, propose un arrêt qui condamne Coriolan à être précipité du haut de la roche Tarpéienne. Les autres tribuns représentent l'injustice de condamner un citoyen sans l'entendre : on revient à leur avis, et on se borne à décider que l'accusé est appelé en jugement devant le peuple.

Le superbe patricien refuse avec mépris de comparaître. Cependant le sénat craignait les fatales conséquences qui pouvaient résulter de l'opiniâtreté de Marcius et de l'audace des tribuns. Cherchant à capter la bienveillance du peuple, il rendit un décret pour ordonner la vente à bas prix de tous les blés. Cette condescendance ne décida pas les tribuns à se désister de leur poursuite, ils promirent seulement de différer le jugement aussi longtemps que les consuls le désireraient.

Sur ces entrefaites, les Antiates pillèrent les blés qui arrivaient de Sicile; les consuls levèrent une armée contre eux; la peur ne leur permit pas d'attendre le combat, ils demandèrent la paix.

Les troupes étaient licenciées; Sicinius convoqua le peuple, et fixa un jour pour juger Coriolan. Le sénat s'opposa à l'exécution de ce décret, et soutint que l'usage de Rome, sous les rois comme sous la république, était de proposer au sénat les décisions importantes avant de les soumettre au peuple.

Le tribun Junius répondit que, la loi Valéria permettant d'appeler au peuple des ordonnances des consuls, on n'était pas obligé d'attendre dans cette circonstance un décret du sénat. « Nous ne disputons pas, dit-il, à cet illustre » corps ses brillantes prérogatives; mais nous ne souffrirons pas une inéga-

» lité qui nous priverait de nos droits naturels. Coriolan a osé dire qu'on devait » détruire le tribunat, cette institution que nous regardons comme le plus » ferme rempart de la liberté; le peuple a certainement le droit de citer en » jugement l'homme qui brave tyranniquement les magistrats, et de punir le » citoyen qui viole les lois. »

« Vous voyez, s'écrie alors Appius, l'effet de mes anciennes prédictions! ce » n'est pas Coriolan, c'est le sénat entier qu'on attaque! Si le peuple s'arroge » le droit de juger tous les sénateurs, il sera à la fois accusateur, témoin et » juge. La loi Valéria n'avait pour objet que d'accorder un soulagement aux » plébéiens en leur permettant d'appeler au peuple des arrêts rendus par les » magistrats; ils abusent de cette faveur que vous leur avez accordée; votre » condescendance redouble leurs prétentions. Si vous leur cédez encore aujour» d'hui, croyez-moi, le sénat est perdu. »

Manius Valérius, plus faible ou plus modéré, dit qu'en abandonnant au peuple la décision de cette affaire, une telle déférence sauverait Coriolan. Il proposa à tous les patriciens d'assister au jugement pour ramener la multitude à la douceur. Conjurant ensuite Coriolan d'abaisser son orgueil et de se justifier avec modestie, il recommanda aux deux partis la sagesse, la concorde et un partage d'autorité qui préservait à la fois Rome des excès de la tyrannie et du fléau de l'anarchie.

Coriolan alors demanda que les tribuns spécifiassent le crime dont on l'accusait. Ils répondirent : « Nous vous accusons d'aspirer à la tyrannie. » — « S'il » ne s'agit que de ce prétendu crime, reprit Marcius, je m'abandonne au juge» ment du peuple. »

On fixa le jour où il serait entendu; le sénat voulait qu'on opinât par centuries; mais les tribuns firent décider que ce serait par tribus, forme qui assurait la majorité aux pauvres.

Lorsque le peuple fut assemblé, le consul Minutius, montant à la tribune, exhorta les citoyens à ne pas juger Coriolan sur quelques paroles échappées dans la chaleur de la discussion. Il retraça vivement les exploits, les travaux de l'accusé, rappela ses vertus, et représenta au peuple qu'il était de sa générosité de traiter avec clémence l'illustre guerrier qui se livrait à sa discrétion.

Le tribun Sicinius reprocha longuement à Marcius ses démarches pour abolir le tribunat et pour hausser le prix des grains, dans le dessein d'exciter des troubles et de parvenir à la tyrannie.

Coriolan répondit à l'accusation par un compte détaillé de sa vie, de ses combats, de ses victoires. Rappelant au souvenir du peuple le grand nombre de citoyens auxquels il avait sauvé la vie, il invoqua le témoignage des officiers et des soldats présents, qui appuyaient ses paroles par leurs acclamations et par leurs larmes; enfin, déchirant ses habits et montrant ses nombreuses cicatrices, il demanda aux tribuns s'ils trouvaient là des preuves de son crime et des signes de sa tyrannie.

Le peuple, touché par ce discours, se montrait disposé en sa faveur; les tri-

buns, craignant l'effet de cette émotion, se précipitèrent à la tribune, et reprochèrent vivement à Marcius de n'avoir pas remis au trésor public le butin conquis sur les Antiades, et de l'avoir distribué aux soldats pour en faire des instruments de son ambition.

Coriolan, troublé par cette attaque imprévue, ne put se contenir plus longtemps : il répondit avec violence, laissant échapper des plaintes indiscrètes et d'imprudentes menaces. Son emportement irrita l'esprit léger du peuple; les tribuns, profitant de ce changement, résumèrent soudain leur accusation, et conclurent au bannissement perpétuel.

On alla aux voix; neufs tribus opinèrent pour l'absolution et douze pour la condamnation. Ce triomphe sur les patriciens donna au peuple plus d'orgueil et de joie que toutes les victoires qu'il avait remportées sur les nations étrangères.

Coriolan, reconduit par ses amis en pleurs, ne donna pas une marque de faiblesse. La vue de sa femme et de sa mère qui déchiraient leurs vêtements n'amollit point son courage. Après leur avoir conseillé la patience, seul remède convenable dans un tel malheur, il leur recommanda ses enfants, ne voulut rien emporter dans son exil, et partit accompagné d'un petit nombre de clients qui le suivirent jusqu'aux portes de la ville (1).

Il ne dit à personne le lieu qu'il choisissait pour sa retraite. La colère et le désir de la vengeance le conduisirent à Antium, chez les Volsques. Ces peuples puissants, vaincus par les Romains, gardaient dans leur âme de profonds ressentiments. Chaque jour augmentait leur jalousie, leur animosité, et Coriolan concevait l'espoir coupable de les entraîner facilement à la guerre pour venger leurs communes injures.

Il demanda l'hospitalité à l'homme le plus distingué de ce pays par sa naissance, sa richesse et ses exploits : il se nommait Attius Tullus. La haine qu'ils ressentaient tous deux contre Rome fut le lien de leur amitié.

Tullus était impatient de profiter des dissensions qui agitaient la république, et de l'incapacité des chefs qui la gouvernaient. Coriolan lui conseilla de différer l'exécution de ses desseins pour en assurer le succès, de réparer les pertes que son pays avait éprouvées par la guerre et par la peste, d'augmenter, de discipliner l'armée, et surtout de se conduire avec assez d'adresse pour faire rompre le traité par les Romains : car, dans cet ancien temps, on combattait avec incertitude et faiblesse lorsqu'on croyait avoir contre soi la justice et les dieux.

Peu de temps après on célébra des jeux publics à Rome. Tullus y envoya toute la jeunesse volsque; et comme on trouvait difficilement des logements dans les maisons particulières pour un si grand nombre d'étrangers, la plupart se retirèrent dans les temples et dans les lieux publics.

Un Romain, suborné par Tullus, vint avertir les consuls que les Volsques avaient formé le projet de les attaquer à l'improviste et de mettre le feu à la

(1) An de Rome 263. Avant Jésus-Christ 490.

ville. Sur ce rapport trop légèrement accueilli, le sénat convoqué ordonna aux Volsques, sous peine de la vie, de partir à l'instant de Rome.

Tullus, sorti le premier, attend sur la route ses concitoyens, les harangue, et les enflamme du désir de se venger d'un affront aussi sanglant.

De retour à Antium, cette jeunesse irritée communique sa fureur à tout le peuple; les Volsques s'assemblent, déclarent la guerre aux Romains pour avoir enfreint le traité, et confèrent le commandement de l'armée à Tullus et à Coriolan.

Celui-ci, à la tête d'une troupe d'élite, entra sans perdre de temps, sur le territoire de Rome, qu'il ravagea, en prenant la précaution perfide d'épargner les terres des patriciens, afin d'augmenter dans la ville la méfiance et la discorde.

Bientôt Coriolan, commandant une des deux armées levées par les Volsques, s'empara de la ville de Circé, colonie romaine, et se jeta sur les terres des Latins, dans l'espoir d'éloigner les Romains de leurs murs et de leur livrer bataille; mais Rome, trop divisée, n'était pas prête à combattre.

L'année suivante, sous le consulat de Spurius Nautius et de Sextus Furius, Coriolan s'avança jusqu'à deux lieues de Rome. La terreur régnait dans la ville; le peuple, naguère si orgueilleux, demandait bassement qu'on implorât la clémence du banni. Le sénat, gardant plus de dignité, décréta qu'on ne parlerait de paix que lorsque les Volsques auraient évacué le territoire romain; mais bientôt la multitude soulevée le força de céder à ses craintes.

On envoya donc à Coriolan des ambassadeurs, chargés de lui offrir son rappel et de lui demander la paix. Il répondit avec hauteur que Rome devait restituer toutes ses conquêtes aux Volsques, et leur accorder le droit de cité comme aux Latins, et que, si elle refusait ces propositions, il saurait lui prouver que l'exil n'avait fait qu'accroître ses forces et son courage.

Le sénat, dans l'espoir de fléchir son courroux et d'obtenir des conditions plus douces, fit partir pour son camp une nouvelle députation composée des plus anciens sénateurs, des pontifes et des augures. Coriolan persista durement dans ses refus.

Le péril devenait imminent; le peuple, prompt à punir et lent à combattre, ne fondait plus son espoir sur ses armes. Tout à coup les dames romaines, qui connaissaient la piété filiale de Coriolan, seule vertu que la vengeance lui eût laissée, se rassemblent chez sa mère Véturie, et la supplient d'essayer son pouvoir sur le cœur de son fils.

Cette noble Romaine se met à leur tête avec Volumnie, sa belle-fille, et ses deux enfants. Elles sortent de la ville, pénètrent dans le camp ennemi, et se présentent aux regards de Coriolan.

Cet implacable guerrier, insensible aux prières du sénat, aux supplications des consuls et des pontifes, aux gémissements de sa patrie, s'émeut, se trouble à la vue de sa mère, descend en tremblant de son tribunal, et veut se jeter dans ses bras. « Attends, dit-elle, avant que je consente à t'embrasser, que je sache » si je parle à un fils ou à un ennemi, si je suis ta mère ou ta captive. Comment,

» sans frémir, as-tu pu ravager la terre qui t'a nourri? Comment, à la vue de » Rome, n'as-tu pas dit : J'attaque les murs sacrés qui renferment mes pé- » nates, mes dieux, ma mère, ma femme et mes enfants? Malheureuse! si je » n'étais pas mère, Rome ne serait point assiégée ! Si je n'avais pas de fils, je » mourrais indépendante au sein d'un pays libre! Mais je suis moins à plaindre » que toi, car j'ai moins longtemps à souffrir ; et tu te donnes plus de honte » que tu ne me causes de malheurs. Rentre en toi-même, Coriolan, et décide » du sort de tes enfants. Si tu poursuis tes criminels projets, ils ne peuvent at- » tendre qu'une mort prématurée ou un long esclavage. »

A ces paroles, que rendaient plus touchantes encore les soupirs et les gémissements de toutes les dames romaines, le fier Coriolan s'attendrit; l'orgueil cède à la nature; il se jette dans les bras de sa mere et s'écrie : « Véturie, vous » remportez sur moi une victoire qui me sera funeste. »

Il se rendit aux vœux de sa patrie, leva le siége et se retira.

Rome, ainsi délivrée, conclut la paix avec les Volsques. On ne connaît point avec certitude le sort de Coriolan : quelques historiens disent que Tullus, jaloux de sa renommée, le fit assassiner au milieu d'une émeute populaire. Tite-Live et Fabius Pictor prétendent qu'il vécut longtemps, et qu'il mourut dans l'exil. A l'appui de leur opinion, on rapporte de lui ce mot qu'il répétait, dit-on, souvent : « C'est surtout dans la vieillesse que l'exil est un grand mal- » heur ! »

Les Volsques et les Romains honorèrent sa mort par leurs regrets. Les dames romaines portèrent son deuil. Il fallait le prendre lorsqu'il arma l'étranger contre sa patrie!

Les Romains, loin d'envier aux femmes la gloire d'avoir sauvé leur pays, immortalisèrent leur dévouement par l'érection d'un temple dédié à la Fortune des femmes. On le construisit dans le lieu même où Véturie avait vaincu et désarmé son fils.

Les années suivantes furent signalées par des guerres heureuses contre les Herniques, les Volsques et les Èques. Lorsque la paix les eut terminées, Rome vit lever dans son sein une semence de troubles que la sagesse du peuple et la modération du sénat cherchèrent d'abord à étouffer, mais qui, se développant dans la suite, devint la cause des grands troubles de la république.

Spurius Cassius et Proculus Virginius étaient consuls (1). Le premier, plus audacieux qu'habile, n'avait dû qu'à ses intrigues les honneurs du triomphe qu'on lui avait décernés. Son ambition démesurée aspirait au pouvoir absolu. Cherchant à se rendre populaire, pour y parvenir, il proposa au sénat de distribuer au peuple, par portions égales, les terres conquises. Selon l'antique usage, on en vendait une partie destinée à payer les frais de la guerre ; on en réservait une autre pour augmenter le revenu public; le reste était donné aux pauvres.

Quelques patriciens avides avaient trouvé le moyen de se faire adjuger à bas

(1) An de Rome 268. Avant Jésus-Christ 484.

prix les portions de terres vendues. Cassius, s'élevant contre cet abus, voulait les faire restituer.

Cette loi agraire, proposée au sénat, y répandit l'alarme; le consul Virginius s'opposa à son adoption, et le peuple, loin d'être aveuglé par une basse cupidité, partagea son opinion, jugeant d'ailleurs que la faveur qu'on lui offrait serait illusoire, puisque les Latins, extrêmement nombreux, devaient, d'après le traité d'union, être compris dans ce partage.

Cassius, déjoué par ce refus sans être découragé, eut recours à un autre moyen. Il proposa de faire rembourser aux pauvres, par le trésor, l'argent qu'ils avaient donné pour acheter les blés envoyés par Gélon, roi de Syracuse; mais, loin de gagner par cet avis l'affection du peuple, comme il l'espérait, il éveilla ses soupçons; ce peuple clairvoyant s'aperçut que Cassius voulait acheter la tyrannie, et prouva par sa résistance qu'il savait préférer la pauvreté à la servitude.

Fort de l'opinion publique, le sénat, adoptant l'avis d'Appius, rejeta les deux projets, et ordonna qu'on nommerait dix magistrats consulaires, sous le nom de *décemvirs*, chargés de décider quelles seraient les portions de terres qu'on devait vendre, affermer, ou distribuer au peuple. Leur réglement devait être soumis à l'approbation des consuls.

L'année d'après, sous le consulat de Servius Cornélius et de Quintus Fabius, Cassius fut accusé de conspiration. On le convainquit d'avoir amassé des armes, d'avoir reçu de l'argent des Herniques, et d'avoir corrompu un grand nombre de citoyens qui l'accompagnaient toujours. L'adresse de ses réponses, le souvenir de ses services, trois consulats et deux triomphes ne purent le sauver. Il fut condamné à mort, et précipité du haut de la roche Tarpéienne.

Cet acte de justice, privant le parti démocratique d'un ferme appui, redoubla l'orgueil des patriciens. Moins sages que le peuple, ils différèrent la nomination des décemvirs et les distributions promises.

Ce manque de foi fit renaître des dissensions entre le sénat et les plébéiens. Plusieurs guerres entreprises contre les Volsques et les Èques suspendirent ces débats; car, dans tout pays libre, le danger commun rallie les esprits, et la tranquillité intérieure règne lorsque la paix extérieure est troublée.

Cependant, la nomination des décemvirs se retardant toujours, l'humeur des plébéiens s'accrut; et, lorsque les consuls Cæso Fabius et Spurius Furius voulurent les faire marcher de nouveau contre les Volsques et les Èques, ils refusèrent de s'enrôler avant l'adoption de la loi agraire, que le tribun Icilius voulait faire passer.

Appius Claudius tira le sénat d'embarras en lui conseillant de gagner quelques-uns des tribuns, l'opposition d'un seul suffisant pour arrêter toute résolution : cet adroit avis fut adopté. Quatre tribuns se déclarèrent contre Icilius, et l'on décida qu'il ne serait plus parlé de cette loi jusqu'à la fin de la guerre.

Elle fut heureuse pour Furius, qui remporta de grands avantages; son collègue Fabius, aussi brave, mais plus faible, se vit moins heureux : son armée, indisciplinée, prit la fuite. Cette défaite et la division des esprits à Rome réveil-

lèrent les espérances des vieux ennemis de la république. L'Étrurie arma tous ses habitants et même les esclaves.

Les consuls, effrayés par la défection récente de l'armée de Fabius, se renfermaient dans leur camp, et n'osaient combattre avant d'être plus sûrs des dispositions de leurs soldats. Les ennemis s'approchaient jusqu'aux portes du camp, insultaient les Romains, et les traitaient de femmes et de lâches.

Cependant deux passions opposées agitaient les soldats romains. La haine contre les patriciens les disposait à humilier leurs généraux, et la colère contre l'ennemi enflammait leur courage. Ce dernier sentiment l'emporta : ils pressèrent les consuls de combattre. Ceux-ci, dissimulant leur joie, répondirent qu'il n'était pas encore temps, et qu'ils puniraient ceux qui combattraient sans ordre. Ce refus, comme ils le prévoyaient, irrita les désirs de l'armée : tous les soldats demandèrent à grands cris la bataille. « Je sais, leur dit Fabius, que les » Romains peuvent vaincre ; mais je doute encore s'ils le veulent. Je ne donne- » rai point le signal qu'ils n'aient tous juré de ne rentrer à Rome que victorieux. Ils ont trompé leur consul, mais ils ne tromperont jamais les dieux. » Toute l'armée fit le serment et le tint.

Le combat fut long et sanglant; le consul Manlius, poursuivant l'aile gauche de l'ennemi, se vit enveloppé par les Étrusques. Son lieutenant, Quintus Fabius, tomba percé de coups ; le consul M. Fabius, avec Cæso, son autre frère, charge l'ennemi, dégage les Romains, et reçoit les derniers soupirs de son frère. Cependant Manlius, blessé, ne peut soutenir le courage de sa troupe, qui commence à plier ; mais Fabius accourt et la rallie. Manlius, reprenant ses forces et ses armes, se joint à lui, et tous deux font un grand carnage des Étrusques.

Pendant ce temps, un corps ennemi détaché s'était emparé du camp romain. Manlius, informé de cette nouvelle, y revint, les trouva occupés à piller, et les y enferma. Le désespoir accrut leur courage ; ils se précipitèrent sur les Romains, tuèrent le consul, forcèrent les portes du camp, et se firent jour ; mais ils retombèrent ensuite dans les mains de Fabius, qui les tailla en pièces.

Jamais Rome n'avait remporté de victoire aussi sanglante et contre des ennemis si nombreux. On décerna le triomphe au consul Fabius ; mais il refusa cet honneur qui lui coûtait la perte de son frère.

Les Volsques et les Véiens continuaient toujours leurs attaques contre la république, et, malgré leurs défaites, ils ravageaient sans cesse le territoire romain. Le sénat, pour mettre un frein à leur brigandage, aurait voulu construire une forteresse et y placer une garnison ; mais la république était épuisée d'hommes et d'argent.

Fabius Cæso, prenant alors la parole, demanda la permission de faire, seul avec sa famille, les dépenses de cette construction, et de fournir les guerriers qui devaient la défendre.

Le peuple, enthousiasmé de cette offre généreuse, dit que, s'il existait à Rome deux familles comme celle de Fabius, la nation pourrait se reposer sur elles de sa défense, et jouir pendant la guerre de la plus profonde paix.

La civique proposition de Cæso fut acceptée. Le lendemain on vit le

consul avec trois cent six soldats, tous de sa famille, tous patriciens, tous dignes de commander une armée, sortir de Rome et marcher contre Véies, suivis d'une troupe nombreuse d'amis et de clients. Les vœux et les acclamations du peuple accompagnaient leur marche.

Ils ravagèrent le territoire des Véiens, et bâtirent sur une montagne une forteresse imposante. Cet exemple de patriotisme, enflammant les citoyens, favorisa les armes du consul Émilius, qui battit complétement les Èques et les Volsques; mais on lui refusa le triomphe, pour avoir accordé une paix trop avantageuse à l'ennemi.

Les peuples voisins de Rome, non moins belliqueux que les Romains, rompaient les traités aussi promptement qu'ils les avaient conclus. Les victoires ne donnaient que de la gloire et du butin; les forces restaient à peu près égales, et les traités de paix n'étaient que de courtes trêves.

Rome éprouva quelques revers sous le consulat de Servilius. Furius le vengea des Èques; quelque temps après, les Étrusques tendirent un piége à la vaillante famille de Fabius : ils dispersèrent un grand nombre de bestiaux dans les campagnes voisines de leur forteresse, et y placèrent une embuscade. La garnison sortant du fort pour s'emparer de ces troupeaux, se trouve tout à coup environnée par l'armée étrusque. Les braves Fabius se forment en coin, se défendent avec un courage héroïque, percent la foule qui les entourait, et parviennent jusqu'à leur montagne; mais là ils trouvent une armée de Véiens qui les attendait, et qui les accable de traits. Les trois cents héros, aussi intrépides que les Spartiates des Thermopyles, combattent les deux armées avec le courage du désespoir, préférant la mort à la captivité. Aucun ne voulut se rendre; ils périrent tous.

Tite Live prétend qu'il ne resta de cette famille qu'un enfant nommé Quintus Fabius Vibulanus, souche de l'illustre famille des Fabius, qui opposa dans la suite au grand Annibal un rival digne de lui. Rome mit au nombre des jours *nefasti* le jour de leur mort.

Ce désastre fut suivi par une grande défaite des Romains. Les Étrusques battirent complétement le consul Ménénius, et s'avancèrent jusqu'aux portes de Rome. L'autre consul, Horatius, accourut et délivra la ville; mais il ne put empêcher les ennemis de se fortifier dans le Janicule, d'où ils sortaient pour ravager le territoire romain, comme le leur avait été dévasté par les Fabius.

L'année suivante, ils battirent encore Servilius, qui s'avança contre eux avec plus d'ardeur que de prudence. Son collègue Virginius le sauva du péril où il s'était engagé. Les tribuns du peuple citèrent Servilius en jugement. Il se défendit avec modestie, mais avec fermeté. Loin de s'abaisser à la prière, il reprocha au peuple son inconstance, son injustice, et aux tribuns l'abus qu'ils faisaient de leur autorité. Dans ses anciens temps on connaissait plus l'émulation que la rivalité. Virginius plaida la cause de son collègue et le fit absoudre.

Ce mélange de revers et de succès, éprouvé par les Romains dans le premier âge de leur république, était une sorte d'éducation que la fortune leur donnait pour les aguerrir, pour les fortifier, et pour les préparer à la conquête du

monde. Si ces premiers obstacles n'avaient point arrêté leur grandeur naissante, ils se seraient probablement amollis par des triomphes faciles. Leur puissance colossale fut le fruit laborieux des efforts de leur jeunesse.

Le consul Valérius dédommagea Rome des défaites de Servilius. Il triompha des Sabins et des Étrusques; il accorda aux Véiens, après les avoir battus, une trêve de quarante ans.

Les troubles reparurent à Rome avec la paix; on demanda vivement la loi agraire et la nomination des décemvirs. Le tribun Génutius excitait le peuple, et voulait mettre en accusation les consuls de l'année précédente. Ceux-ci représentèrent alors au sénat que, si l'on souffrait cette indignité, ils ne voyaient pas pourquoi on élirait des consuls qui ne seraient destinés qu'à devenir les esclaves des tribuns.

Le jour de l'assignation arrivé, le peuple en foule attendait Génutius; il ne se présente point, l'impatience redouble : tout à coup on apprend qu'il a été trouvé mort dans son lit. A cette nouvelle, la joie du sénat éclate, et la frayeur saisit les tribuns.

Dans ce même moment un officier plébéien, nommé Voléron, et distingué par sa vaillance et par sa force prodigieuse, est arrêté par les consuls, parce qu'il refusait d'obéir à leurs ordres et de s'enrôler comme simple soldat. L'un des consuls commande qu'on le frappe de verges. « J'en appelle au peuple, s'é- » crie Voléron, et non pas aux tribuns, qui aiment mieux voir tranquillement » un citoyen battu de verges à leurs yeux que de s'exposer à se faire tuer dans » leur maison. » En prononçant ces mots, il renverse par terre les licteurs, et se jette au milieu de la foule, qui prend sa défense. On brise les faisceaux des licteurs; les consuls sont chassés de la place publique, et poursuivis jusqu'aux portes du sénat.

Des deux côtés la querelle s'échauffe; la cause de Voléron devient celle du peuple; cette affaire privée fait oublier toutes les affaires publiques; on ne s'occupe plus même de la loi agraire; et le peuple, obtenant, après de longues disputes, la liberté de Voléron, crut avoir pleinement triomphé du sénat.

L'année suivante, Voléron fut élu tribun. Voulant abaisser les patriciens, il proposa au peuple une loi pour faire élire ses magistrats par les tribus, qui se rassembleraient sans prendre d'auspices et sans attendre les ordres du sénat. L'élection des tribuns se faisait jusque là par les curies, qui exigeaient ces formalités.

Le sénat, pour parer ce coup, mit dans ses intérêts deux tribuns, dont l'opposition prolongea la contestation sans la terminer.

Une peste terrible, qui se répandit dans Rome, calma le feu de ces dissensions; mais, sous le consulat d'Appius Claudius et de Titus Quintius, Voléron, élu de nouveau au tribunat, redoubla d'activité pour faire adopter sa loi.

Appius, irrité, conseillait au sénat des moyens violents; Titus penchait pour la douceur, et la modération de son caractère commençait à calmer l'ardeur du peuple, lorsque, tout à coup, Appius, se laissant emporter par la fougue de

ses passions, prononça un discours si insultant contre le peuple et contre ses magistrats, qu'il porta au plus haut degré la fureur populaire.

L'assemblée du peuple annonçait la sédition : tous voulaient se venger; mais, dans ce tumulte, aucun avis ne pouvait prévaloir ni réunir les suffrages.

Tout à coup le tribun Létorius s'écrie : « A demain, citoyens; j'agis mieux » que je ne parle; demain je périrai ou je ferai passer la loi, et je vengerai vos » injures. »

Le jour suivant, une grande foule l'entoure : il ordonne de faire sortir de l'assemblée quelques jeunes patriciens et de les arrêter. Le consul Appius s'y oppose; le tribun commande qu'on se saisisse du consul lui-même, le consul veut que les licteurs s'emparent du tribun; tout le peuple se déclare pour son magistrat, et les patriciens pour leur chef.

On était au moment de décider la querelle par un combat, lorsque Titus Quintius monte à la tribune, invite son collègue à se retirer, et calme peu à peu par la sagesse de son éloquence le courroux du peuple. Il lui représente tous les malheurs des troubles civils, la nécessité de l'union entre les ordres de l'Etat, l'obligation imposée à chacun d'eux de soutenir leurs droits par la raison, et non par la violence. Il assure les plébéiens qu'ils obtiéndront tout du sénat, pourvu qu'ils respectent sa dignité, et il propose enfin au peuple de soumettre à l'approbation de ce corps la loi qu'il désire.

On se range unanimement de son avis; le sénat se rassemble, et, malgré la vive résistance d'Appius, la loi est adoptée et publiée du consentement des deux ordres.

Cette affaire terminée, on s'occupa de la guerre que les Volsques et les Èques venaient de renouveler. Appius, dur et inflexible à l'armée comme au sénat, était haï dans les camps comme à la ville : les soldats se plaisaient à irriter sa violence et à contrarier ses volontés. S'il voulait presser leur marche, ils s'arrêtaient; s'il leur ordonnait de se ralentir, ils précipitaient leurs pas; enfin l'armée porta la haine jusqu'à prendre la fuite devant l'ennemi pour faire battre le consul : et elle ne consentit à livrer bataille que pour défendre son camp.

Appius voulut sévir; on méprisa ses ordres; découragé par cette indiscipline, il ordonna la retraite; l'ennemi attaqua son arrière-garde et la mit en déroute. Rentré sur le territoire romain, le consul fit battre de verges et décapiter les centurions, et il condamna toute l'armée à être décimée. Ainsi la mort en frappa une partie, et la terreur tout le reste.

L'autre consul, aussi aimé des troupes que son collègue en était haï, porta l'effroi chez les Èques et ravagea leur pays. Les soldats, de retour à Rome, disaient que le sénat pouvait juger par ces événements combien il importait de donner aux armées un père et non un tyran.

Sous le consulat de Lucius Valérius et de Tibérinus Émilius, les tribuns renouvelèrent la demande de la loi agraire. Émilius parla en faveur de la loi;

Appius s'y opposa avec sa violence accoutumée, déclamant contre le tribunat, et déclarant que la république était perdue si on ne l'abolissait.

Les tribuns profitèrent de son imprudence, le citèrent et l'accusèrent devant le peuple. Jamais cause n'avait plus effrayé les patriciens et animé les plébéiens.

Le fier Appius rejette tous les conseils de la sagesse. Il paraît dans l'assemblée populaire avec le même orgueil qu'au sénat. Loin d'employer la prière, il se livre aux reproches : ce n'est point un coupable qui se défend, c'est un consul qui commande; et, loin de plaider comme un accusé, il tonne comme un accusateur.

L'audace plaît toujours, même celle d'un ennemi. L'intrépide témérité d'Appius saisit le peuple de crainte et d'étonnement, et les tribuns, voyant la colère publique suspendue par une sorte d'admiration, remettent la cause à un autre jour. Dans l'intervalle, Appius mourut, et le peuple permit à son fils de prononcer devant lui son éloge.

Pendant l'espace de huit années les Romains renouvelèrent, sans événements décisifs, leurs guerres accoutumées contre les États voisins. La division des deux ordres de l'État durait toujours; enfin le peuple irrité refusa de procéder à l'élection des consuls, de sorte que Titus Quintius et Quintius Servilius ne furent élus que par les patriciens et par leurs clients (1). Ils n'en commandèrent pas moins les armées avec succès, et prirent même sur les Volsques la ville d'Antium.

Peu de temps après, les consuls Tibérinus Émilius et Quintus Fabius, le seul descendant des Fabius, firent accorder par le sénat au peuple les terres prises sur les Antiates, et comme peu de citoyens, même les plus pauvres, voulurent s'y établir, on y plaça des Latins et des Herniques. A cette époque le dénombrement produisit cent vingt-quatre mille deux cent quatorze citoyens en état de porter les armes.

La guerre contre les peuples voisins occupait Rome chaque année. Les plus fâcheux revers ne détruisaient pas les États, et les victoires les plus éclatantes augmentaient peu leur territoire. Le consul Spurius Furius, s'étant avancé imprudemment dans le pays des Èques, se trouva tout à coup entouré par l'ennemi et enfermé dans son camp. Le danger qu'il courait décida le sénat à prendre une mesure qui fut depuis employée dans les grands périls. Il rendit un décret qui chargeait les consuls de préserver la république de *tout détriment*. Cette formule leur donnait un pouvoir presque égal à celui de la dictature.

En vertu de ce décret, le consul C. Posthumius leva et organisa l'armée comme il le voulut, marcha au secours de son collègue, le dégagea, et défit complétement les ennemis.

Deux ans après, Rome fut ravagée par la peste. Ce fléau immola tant de

(1) An de Rome 286. Avant Jésus-Christ 466.

victimes, que les chariots ne suffisaient pas pour les transporter; on les jetait en foule dans le Tibre.

Les Volsques voulaient profiter de ce désastre pour attaquer les Romains; mais ceux-ci les battirent et les forcèrent à demander la paix.

Dans ce temps les consuls, qui avaient hérité des attributions de la royauté, jugeaient arbitrairement. Il existait un très-petit nombre de lois, dont les patriciens conservaient seuls la connaissance. Un peuple, dans son enfance, peut se laisser ainsi gouverner; sa morale supplée au défaut de législation; mais, dès qu'il s'éclaire sur ses droits, tout pouvoir arbitraire lui devient insupportable; il veut dépendre des lois, et non des hommes, exige la justice, et réclame une part dans son administration.

Le tribun Térentillus Arsa fut le premier qui engagea le peuple à s'affranchir de ce reste de servitude. Il proposa de nommer des commissaires qui seraient chargés de rédiger un code de lois, afin de donner des bornes légitimes à l'autorité consulaire.

Fabius se plaignit vivement de cette innovation, et prétendit que jamais on n'avait proposé une loi importante dans l'absence des consuls.

Plusieurs tribuns partagèrent son avis, et l'affaire fut ajournée.

Quelque temps après on renouvela vivement cette demande : le sénat s'opposait constamment à une mesure si contraire à ses droits; il soutenait qu'aucune loi ne pouvait être faite sans sa participation. Un jeune patricien, Cæso Quintius, fils de celui qu'on nomma depuis Cincinnatus, s'emporta, dans la chaleur de la discussion, jusqu'au point d'injurier le tribunat et tout l'ordre des plébéiens. Il fut cité en jugement par le peuple, et condamné à l'exil, malgré les larmes et les supplications de son père, que ce malheur affligea sans l'aigrir, et qui ne s'en montra pas moins ardent à défendre la gloire et l'indépendance de ce peuple sévère.

La punition de Cæso et la modération du sénat rétablirent momentanément la paix dans la ville. Les tribuns, dont la puissance augmentait dans les temps de dissension, voyaient avec peine le retour de la tranquillité. Pour la troubler ils fabriquèrent des lettres, avec le dessein d'inquiéter le peuple, de rendre plusieurs patriciens suspects, et de les accuser.

Mais au moment même où l'on s'occupait de cette fausse conspiration, il s'en formait une véritable. Herdonius, Sabin de naissance, riche, dévoré d'ambition, espérant profiter des querelles du peuple et du sénat, se composa un parti de bannis et d'esclaves, dont le nombre montait à près de cinq mille hommes. Il trouva le moyen de les rassembler et de les armer si secrètement que les consuls n'en eurent aucune connaissance. Tout à coup, au milieu de la nuit, marchant à leur tête, il s'empare du Capitole, et répand dans toute la ville des proclamations qui invitaient les esclaves à se réunir près de lui, voulant, disait-il, qu'on ne connût plus à Rome de servitude ni d'exil.

Les consuls, instruits de cet événement, ordonnent au peuple de s'armer; mais les tribuns, aveuglés par la haine, empêchent les citoyens d'obéir, et

leur disent que cette prétendue conjuration n'est qu'un artifice du sénat.

Le consul Publius Valérius, indigné de cette imposture, atteste les dieux, représente l'imminence du péril, conjure le peuple de combattre ces vils esclaves qui veulent devenir ses maîtres : « Sénateurs, consuls, plébéiens, dit-il, » nous devons tous marcher; toi, Romulus, conduis-nous encore contre un » Sabin; je te suivrai aussi rapidement qu'un mortel peut suivre un dieu. Ci- » toyens, prenez vos armes, je vous l'ordonne : si les tribuns s'opposent à mes » ordres, j'oserai contre eux ce que mon aïeul osa contre les rois. »

Le peuple hésitait encore; les sénateurs, se répandant au milieu de la multitude, la pressent, l'exhortent, l'éclairent et l'entraînent enfin sur les pas de Valérius. Au même instant on vit arriver dans la ville des troupes étrangères, c'étaient des Tusculans; la surprise redouble l'effroi; on croit voir des ennemis nouveaux : heureusement on ne trouve en eux que des amis fidèles. On marche précipitamment, on attaque le Capitole. Dès le commencement du combat Valérius est tué : Volumnius, personnage consulaire, voulant prévenir le désordre que la mort du chef pouvait produire, fait couvrir son corps. Les troupes renversent les rebelles, en font un grand carnage, et, malgré leur opiniâtre résistance, reprennent, au bout de trois jours, la place qu'ils défendaient.

Herdonius périt dans la mêlée; tous ses complices furent punis; on décapita les hommes libres, on crucifia les esclaves, et la mémoire du consul fut honorée par de magnifiques funérailles.

Les tribuns continuaient cependant à agiter le peuple. Pour les humilier, le consul Claudius se fit élire un collègue par la classe des riches, sans appeler les autres centuries, l'unanimité des suffrages de la première rendant les autres inutiles. Ce nouveau consul fut Quintius Cincinnatus. La députation que lui envoyait le sénat le trouva dans son champ, en chemise, couvert d'un simple bonnet de laine, et conduisant sa charrue. A la vue du cortége, il arrête ses bœufs; les licteurs baissent devant lui leurs faisceaux; on le revêt de la pourpre consulaire, et les députés l'invitent à se rendre à Rome. Il obéit, charge sa femme des soins de son ménage, part tristement, et dit en répandant des larmes : « Mon pauvre champ ne sera donc point ensemencé cette année! »

Il arrive au sénat, remplit les formes accoutumées, et, sans perdre de temps, convoque le peuple. Lorsqu'il le vit rassemblé, dédaignant de ménager aucun parti, il reprocha vivement au sénat sa mollesse et son orgueil, aux tribuns leur audace, au peuple sa licence.

« Votre tribun Virginius, dit-il, est aussi coupable à mes yeux que le rebelle » Herdonius. La désobéissance de ce magistrat factieux nous a fait douter quel- » que temps si les consuls pourraient délivrer Rome, ou si elle ne devrait son » salut qu'à des étrangers et au général des Tusculans. On se flatte aujour- » d'hui d'arracher une loi nouvelle au sénat; il n'en sera rien, je périrai plu- » tôt que d'y consentir. Nous avons résolu de faire la guerre aux Volsques et » aux Èques; sacrifiez vos intérêts privés à la patrie; elle vous appelle, obéis- » sez! »

La vigueur du consul ranima le courage du sénat et étonna le peuple. Les tribuns seuls osèrent le braver et dire qu'ils ne lui permettraient pas de faire des levées.

« Je n'en ai pas besoin, reprit Quintius; les citoyens ont prêté serment pour » marcher au Capitole : en vertu de ce serment dont les consuls ne les ont pas » déliés, nous vous ordonnons à tous de vous trouver demain en armes au » lac Régile. Prenez avec vous beaucoup de provisions; car mon dessein est de » vous faire camper tout l'hiver. »

Les tribuns, effrayés de cette fermeté, se rendirent au sénat, accompagnés d'un grand nombre de citoyens, et implorèrent sa bienveillance. On exigea qu'ils se soumissent : ils le firent, et le sénat rendit un décret portant que les tribuns ne proposeraient point de loi cette année, et que l'armée ne sortirait pas de la ville.

Cincinnatus, aussi sage en administration que sévère dans le commandement, se concilia non-seulement l'estime, mais l'amour du peuple, par son assiduité, sa douceur et son impartialité. Il trouva le moyen, par sa justice, d'apaiser les partis et de rétablir la concorde entre le peuple et les grands.

Lorsque le temps de sa magistrature fut expiré, le sénat, plein de confiance dans son habileté, voulut qu'il continuât de remplir ses fonctions : il refusa cette proposition, et, parlant plus vivement encore aux sénateurs qu'au peuple, il leur reprocha de violer les lois qu'ils devaient faire respecter. Après avoir ainsi rempli glorieusement tous ses devoirs, il retourna tranquillement à sa charrue.

La paix et la fortune de Rome semblèrent en sortir avec lui. La discorde éclata de nouveau; les Èques, les Volsques et les Sabins en profitèrent pour attaquer les Romains. Ils battirent le consul Minutius, et entourèrent son camp de retranchements.

Le sénat crut alors nécessaire d'élire un dictateur. Le consul Nautius nomma Cincinnatus, qu'on vint encore enlever à sa charrue. Arrivé à Rome, il harangue le peuple consterné, relève son courage, ranime ses espérances, nomme maître de la cavalerie L. Tarquitius, fait fermer les boutiques (signal d'un grand péril), et ordonne à tous les citoyens en état de porter les armes de se trouver le soir tout armés dans le Champ de Mars, avec du pain cuit pour cinq jours, et d'y porter chacun douze pieux.

On obéit, on se rassemble, on marche toute la nuit. L'armée, arrivée sans bruit près des ennemis, entoure leur camp. Chacun, suivant l'ordre du dictateur, creuse devant lui un fossé, plante des palissades, et jette de grands cris.

Le consul Minutius, que les ennemis tenaient assiégé, entend les cris des Romains, et fait une vive sortie contre les Èques. Pendant ce combat le dictateur, dont les retranchements venaient d'être achevés, se précipite sur les ennemis. Les Èques, enfermés et battus de tous côtés, jettent leurs armes, se rendent et consentent à passer sous le joug, c'est à dire entre deux javelines plantées en terre et surmontées d'une troisième.

Après avoir subi cette honte, ils livrèrent au dictateur leur général Gracchus et leurs autres chefs enchaînés.

Le dictateur, rassemblant ensuite l'armée de Minutius, monta sur son tribunal, et, regardant les soldats d'un œil sévère : « Romains, dit-il, vous vous êtes » laissé vaincre, vous ne partagerez pas les dépouilles de l'ennemi ; et vous, Mi- » nutius, je vous déclare que vous n'êtes plus ni consul ni général. Vous ser- » virez comme lieutenant, jusqu'à ce que vous ayez appris à commander. »

Cincinnatus ramena ses troupes à Rome ; il y entra en triomphe, précédé des drapeaux ennemis, de leurs chefs captifs, et suivi de son armée chargée de butin. Les soldats chantaient sa gloire, et trouvaient devant toutes les maisons des tables que le peuple avait préparées pour eux.

Le dictateur, ayant découvert dans ce même temps des preuves de la calomnie dont son fils s'était vu la victime, fit condamner l'accusateur et rappeler l'exilé.

Sa dictature devait durer six mois ; il l'abdiqua au bout de seize jours. Le sénat lui avait offert une partie des terres conquises ; il la refusa, plus glorieux de sa pauvreté qu'un avare ne l'est de son trésor.

Quelque temps après, les peuples vaincus ayant encore fait une irruption sur les terres romaines, les tribuns recommencèrent leurs intrigues pour empêcher le peuple de s'armer. Cincinnatus, revenant à Rome, proposa aux patriciens de prendre seuls les armes avec leurs clients. On adopta son avis. La vue de cette troupe respectable de consuls, de sénateurs, de généraux et d'officiers qui se dévouaient seuls à la défense de la patrie, émut vivement le peuple : les tribuns, prévoyant alors qu'ils seraient forcés de céder, promirent de ne point s'opposer aux ordres des consuls, pourvu qu'on permît au peuple d'augmenter le nombre des tribuns et de les porter à dix.

Appius Claudius s'opposait à cette demande ; Cincinnatus la fit accueillir : le peuple s'arma, et la guerre se termina avec avantage.

Bientôt après, les troubles recommencèrent au sujet de la loi agraire. Ce qui anima le plus les plébéiens dans cette circonstance fut le discours d'un guerrier sexagénaire et d'une haute taille. On le nommait Siccius Dentatus. « J'ai, dit-il, » servi quarante années ; je suis officier depuis trente ans ; j'ai vu cent vingt » batailles ; j'ai reçu quarante-cinq blessures, entre autres douze dans le combat » livré contre Herdonius ; on m'a décerné quatorze fois la couronne civique » pour avoir sauvé la vie de mes compatriotes, et trois fois la couronne mu- » rale, comme étant monté le premier à l'assaut. J'en possède huit autres, que » les généraux m'ont données lorsque j'ai repris sur les ennemis les enseignes » de nos légions. J'ai conquis quatre-vingt-trois colliers, soixante bracelets » d'or, dix-huit piques, vingt-cinq harnais. Ce sont là les trophées qui attestent » mon courage ; cependant, pour prix de mes cicatrices et de mon sang, qui » ont valu à Rome tant de terres enlevées à dix peuples ennemis, je ne possède » pas un demi-arpent de terre ; et votre sort, mes braves compagnons d'armes, » est semblable au mien. Tous ces champs fertiles, fruits de notre courage, res- » tent dans les mains de ces fiers patriciens, qui n'ont d'autre mérite que leur

» noblesse. Ne souffrez pas qu'on abuse plus longtemps de votre patience, » et prouvez enfin que vous savez récompenser ceux qui se sacrifient pour » vous. »

La multitude, échauffée par ces paroles, demandait à grands cris la restitution des terres usurpées et un nouveau partage des terres conquises.

Le sénat ne s'aveuglait pas sur la justice de ces plaintes; mais il trouvait une grande difficulté à réparer des abus si anciens, à distinguer les héritages des acquisitions, et les achats légitimes des usurpations.

Cette grande discussion n'empêcha point les Romains de prendre encore les armes, selon leur coutume, et de vaincre les Èques. L'ardent orateur Siccius se conduisit faiblement dans cette guerre, et fit croire au peuple que les consuls Romilius et Véturius l'avaient exposé sans nécessité, dans l'intention de le faire périr.

L'année suivante, étant parvenu au tribunat, il cita en jugement ces mêmes consuls et les fit condamner à l'amende. Les nouveaux tribuns, soutenus par les vœux du peuple, pressèrent vivement le sénat de mettre fin au régime arbitraire qui opprimait les citoyens, et de substituer enfin la justice des lois aux caprices des consuls. Le sénat ne crut pas pouvoir résister plus longtemps à l'opinion publique.

Sous le consulat de Spurius Tarpéius et de A. Altérius, il ordonna que des ambassadeurs se rendraient à Athènes, étudieraient les lois de cette contrée, rapporteraient celles qui leur paraîtraient les plus convenables à la république, et qu'ensuite on délibérerait sur la nomination des législateurs, ainsi que sur la durée et l'étendue de leurs pouvoirs.

Les députés nommés furent Spurius Posthumius, Servius Sulpicius et A. Manlius, tous consulaires (1). Ils partirent sur trois galères magnifiques. Leur absence dura deux ans. Après leur retour, le consul Ménénius feignit d'être malade, dans l'espoir de différer la délibération qui devait amener de si grands changements; mais le peuple, échauffé par les tribuns, hâta les comices, et choisit pour consuls Appius Claudius et Titus Génutius.

Le sénat, ne pouvant plus retarder l'effet de ses promesses, décida que dix magistrats, pris parmi les sénateurs, seraient chargés de rédiger le nouveau code; que leurs fonctions dureraient un an; que, pendant ce temps, le consulat, le tribunat, ainsi que toutes les autres magistratures, seraient abrogés, et que les décemvirs connaîtraient de toutes les affaires, et jugeraient sans appel toutes les causes. Ce décret, fruit de la haine des patriciens contre les tribuns, fut adopté avec joie par les plébéiens, parce qu'ils détruisait l'autorité des consuls; ainsi la jalousie des deux ordres donna naissance à une institution qui pouvait renverser la liberté de Rome, et changer son gouvernement mixte en oligarchie.

Les consuls, donnant l'exemple de l'obéissance à la loi, abdiquèrent les premiers, et les curies élurent pour décemvirs Appius Claudius, Titus Génutius,

(1) An de Rome 300. Avant Jésus-Christ 452.

P. Cestus, Spurius Posthumius, Servius Sulpicius, A. Manlius, L. Romilius, C. Julius, L. Véturius et P. Horatius.

CHAPITRE V.

Gouvernement des décemvirs. — Rédaction d'un nouveau code. — Nomination de nouveaux décemvirs. Leur tyrannie. — Nouvelle attaque des Èques et des Sabins. — Assassinat du tribun Siccius. — Violence exercée contre Virginie par l'ordre d'Appius. — Mort de Virginie. — Soulèvement parmi le peuple. — Révolte dans l'armée. — Décret du sénat pour l'abolition des décemvirs et la nomination des tribuns. — Jugement et mort d'Appius. — Nouvelles guerres et nouveaux triomphes. — Exactions envers des peuples voisins. — Nouvelles divisions dans les deux ordres de l'État. — Création des tribuns militaires.

Il était sage et nécessaire de substituer la règle à l'arbitraire et un code aux caprices des consuls; mais la rédaction des lois exige une méditation profonde et une grande impartialité. Le législateur, uniquement occupé de l'intérêt public, ne doit en être distrait par aucun soin, par aucun intérêt privé. Rome commit donc une grande faute en confiant le gouvernement aux décemvirs qu'elle chargeait de la rédaction de ses lois. C'était à la fois leur enlever le temps nécessaire pour un si grand travail, et opposer dans leur esprit l'ambition au civisme et l'intérêt à la raison. Mais les passions ont un flambeau qui aveugle au lieu d'éclairer. Conduit par elles, le sénat, en abrogeant toutes les magistratures, détruisait le tribunat, qu'il ne pouvait souffrir; et le peuple renversait le consulat, objet de sa jalousie.

Les sénateurs croyaient augmenter leur autorité en remettant la puissance aux mains de dix patriciens : ils ne voyaient pas que ces dix hommes, une fois nommés, cessaient de faire corps avec le sénat, et qu'ils auraient des intérêts opposés aux siens.

Conformément à la loi rendue, tous les magistrats sortirent de charge, et les décemvirs les remplacèrent. Ces nouveaux chefs de la république portaient tous les ornements consulaires. Celui qui les présidait se faisait seul précéder par des licteurs portant des faisceaux; les licteurs des autres n'étaient point armés. Son autorité ne durait qu'un jour; il convoquait le sénat, proposait les décrets et les faisait exécuter. Le tribunal des décemvirs s'assemblait tous les matins; on y jugeait les procès des particuliers et les contestations extérieures.

Pendant le cours de cette première année, les décemvirs, protecteurs des

faibles, appui des pauvres, sages dans leur administration, justes dans leurs arrêts, montrèrent tant de vertus, de modération et d'équité, que l'ordre le plus parfait régna dans la ville. On n'y voyait plus de brigues, de dissensions ni d'intrigues, et le peuple, jouissant à la fois du repos et de la liberté, disait que sous un tel gouvernement on ne pouvait regretter ni les consuls ni les tribuns.

Appius trouva, plus que tous les autres, le moyen de s'attirer l'estime et la confiance publiques. Cet homme, qu'on avait vu si violent, se montrait doux, humain, affable. Ce fier ennemi des plébéiens ne s'occupait que des besoins du peuple, saluait les plus pauvres citoyens, les appelait par leur nom, et s'entretenait familièrement avec eux. La plus grande union régnait entre les décemvirs; ils travaillèrent de concert toute l'année, sous l'influence d'Appius, à rédiger le nouveau code, dans lequel ils placèrent ce qu'ils trouvèrent de plus sage dans les ordonnances des rois et dans les lois de la Grèce. Ils firent traduire ces lois grecques par un banni d'Éphèse, nommé Hermodore. Pour prix de son travail on lui érigea à Rome une statue.

Le code étant achevé, on le grava sur dix tables d'airain que les décemvirs présentèrent au peuple pour le soumettre à son examen. Appius exhorta tous les citoyens à en méditer, à en discuter toutes les dispositions, et à communiquer ensuite aux décemvirs leurs observations, afin que le peuple romain pût avoir des lois, non pas seulement consenties, mais dictées par lui-même.

Les législateurs profitèrent ainsi des réflexions des hommes les plus éclairés de la république; et après avoir modifié ces lois sur leur avis, on les fit d'abord adopter par le sénat, ensuite par le peuple assemblé en centuries, et en présence des pontifes et des augures.

Ce code si solennellement ratifié, fut de nouveau gravé sur des tables d'airain qu'on plaça sur une colonne élevée au milieu de la place publique.

Ces tables, dit Tite-Live, dominant ainsi la foule immense des lois qui les ont suivies, sont encore aujourd'hui la source de tout droit public et privé. Le plus savant et le plus éloquent de tous les Romains, Cicéron, fait de ces lois un éloge magnifique.

Un an s'était écoulé depuis la nomination des décemvirs; leur pouvoir expirait : on délibéra dans le sénat sur la forme de gouvernement qu'on devait donner à la république; car les tables nouvelles étaient un code de lois, et non une constitution. Quelques sénateurs ayant fait remarquer que le code était encore incomplet, qu'on devait y ajouter deux tables et perfectionner cet ouvrage, le sénat crut qu'il serait utile de continuer encore pour un an cette magistrature suprême, dont tous les ordres de l'État avaient également paru satisfaits. Il ordonna donc qu'on nommerait de nouveaux décemvirs, et le peuple confirma avec joie cette décision.

Les comices se rassemblèrent pour l'élection : on vit alors les sénateurs les plus distingués briguer avec ardeur le choix du peuple. Le plus ambitieux de tous, Appius, cachant ses vues sous un feint désir de repos, parut s'éloigner de

son but pour y être plus rapidement porté. Plus il affecta d'indifférence, plus la multitude montra d'empressement à le forcer de se mettre sur les rangs. Cédant enfin, il se mêle avec le peuple, se promène familièrement sur la place avec les plus fougueux plébéiens, les Duilius, les Icilius, les Siccius. Moins cette popularité était conforme à son caractère, plus il en chargeait les apparences. Rien ne s'agenouille si bas que l'orgueil qui veut s'élever.

Cette conduite, qui trompait le peuple, éclaira les sénateurs sur l'ambition d'Appius; et n'osant pas s'opposer directement à ses vues, ils le choisirent pour présider les comices, espérant que, chargé par cet emploi de nommer les aspirants au décemvirat, un reste de pudeur l'empêcherait de s'inscrire lui-même sur la liste. Quelques tribuns factieux avaient seuls, jusque là, donné de rares exemples d'une si scandaleuse audace, toujours punie par une désapprobation générale.

Ils connaissaient mal le fier Appius. Cet homme arrogant s'inscrivit le premier sur la liste, écarta du concours tous ceux dont il redoutait le talent et le caractère, et fit tomber le choix du peuple sur neuf sénateurs qui lui étaient dévoués. Le deuxième élu après lui fut Quintus Fabius, trois fois consul, homme jusque là irréprochable, mais séduit par ses intrigues. Les autres, M. Cornélius, M. Servilius, L. Minutius, T. Antonius et Manius Rabuléius, patriciens, n'avaient d'autre mérite qu'une soumission entière à ses volontés. Cessant enfin ouvertement de ménager le sénat, il proposa et fit élire trois plébéiens : Q. Pétilius, Cæso Duellius et Spurius Opius, dont les menées lui avaient valu les suffrages du peuple.

L'élection faite, les nouveaux décemvirs prirent possession de leur charge le jour des ides de mai (1).

Arrivé à son but, Appius leva hardiment le masque qui le couvrait; rassemblant ses collègues, il leur fait jurer de partager tous également l'autorité, de n'avoir que rarement recours au sénat et au peuple, de se soutenir mutuellement, et de se perpétuer dans leurs charges.

Il avait cru sa popularité nécessaire pour parvenir à l'autorité; la terreur lui parut le seul moyen de la conserver. Dès le premier jour les décemvirs se montrèrent dans la place publique, précédés chacun de douze licteurs armés de haches, annonçant aux citoyens par ce signe effrayant, qu'ils s'arrogeaient sur eux le droit de vie et de mort.

Dès lors ces nouveaux tyrans se rendent inabordables, rejettent les prières, repoussent les plaintes, punissent les murmures, écoutent avec dédain, répondent avec dureté, concertent les jugements avant d'entendre les plaidoyers, et aggravent les châtiments dont on ose appeler.

Le peuple, s'apercevant qu'il s'est donné des maîtres, implore le sénat, qui, dans ces premiers moments, au lieu de le plaindre, jouit de ses souffrances et de son humiliation.

Les décemvirs corrompent les jeunes patriciens, favorisent leurs vices,

(1) An de Rome 304. Avant Jésus-Christ 448.

et en font des ministres complaisants de leurs caprices. Se livrant sans frein à leurs passions, ils enlèvent aux citoyens leurs richesses, aux femmes leur pudeur; ils font frapper de verges ou périr sous la hache tous ceux qui se permettent la résistance ou la menace. Sous cette tyrannie, l'opulence devient un crime, la plainte une conspiration, la beauté un malheur; la liberté mène à la mort, et la vertu ne se fait entendre que dans les prisons et sur l'échafaud.

Tous les Romains, gémissant de cette servitude, attendaient avec impatience les ides de mai qui devaient les délivrer de leurs tyrans. Enfin, ce jour arriva; mais Appius et ses collègues, au mépris des coutumes et des lois mêmes qu'ils venaient de publier, rendirent de leur propre autorité, sans consulter le peuple ni le sénat, un décret qui les continuait dans leurs charges; et ils ajoutèrent à leurs tables une nouvelle loi qui défendait expressément tout mariage entre les plébéiens et les patriciens.

Ce peuple romain, déjà vainqueur de tant de nations, tremblait devant dix magistrats, à la vue de cent vingt licteurs. Ces superbes ennemis des rois n'osaient plus défendre la liberté: ils ne voyaient aucune ressource pour le présent, aucun espoir dans l'avenir : Rome n'était plus Rome; elle n'offrait aux regards surpris qu'un lieu de débauches, un théâtre de crimes, un repaire de tyrans qui s'enrichissaient des dépouilles de l'opulence et de la vertu. Les décemvirs partagèrent les fruits de leurs rapines avec leurs nobles satellites, dont ils favorisaient les désordres, protégeant ainsi la licence de quelques-uns, afin d'opprimer la liberté de tous.

La terreur exilait de la ville tous les plébéiens qui avaient à conserver quelque honneur et quelque fortune. La plupart des sénateurs s'étaient retirés à la campagne ou dans les villes voisines. Il ne restait à Rome que les coupables amis des décemvirs, et cette tourbe funeste d'hommes dont l'intérêt est la seule loi, dont l'obscurité fait la sûreté, et dont la servile indifférence grossit toujours le parti dominant.

L'asservissement des Romains inspira aux Èques et aux Sabins un juste mépris. Ils espéraient se venger facilement d'un peuple mécontent, humilié, qui devait plus craindre son gouvernement que ses ennemis.

Leurs troupes ravagèrent le territoire de Rome, et campèrent à six lieues de la ville. Les décemvirs furent saisis d'effroi; car la tyrannie ne s'aperçoit de ses erreurs qu'au moment où elle sent le besoin de l'esprit public qu'elle a détruit. Ils se virent enfin forcés de convoquer le sénat : le peuple disait hautement que c'était une grande obligation qu'on avait aux ennemis. Les sénateurs étant assemblés, le président des décemvirs leur exposa la triste situation de la république et le danger dont une invasion étrangère la menaçait. Lucius Valérius Potitus prit alors précipitamment la parole, sans attendre son tour. En vain, Appius voulut lui imposer silence. « Je ne parle pas pour vous répondre, dit Valérius; un soin plus important m'occupe : je vous accuse de » conspiration contre l'État; souvenez-vous que je suis sénateur, et que je » m'appelle Valérius. C'est à vous seul que je m'adresse, Fabius Vibulanus !

» Nous vous avons nommé trois fois consul; si vous avez encore ce zèle pour » la république et ces vertus qui vous ont valu notre estime et nos suffrages, » secondez-moi, levez-vous, et délivrez-nous de l'insupportable tyrannie de » vos collègues; tout le sénat jette les yeux sur vous, et vous regarde comme » son unique appui. »

Fabius, déconcerté, hésitait; et, comme on l'avait plutôt entraîné que perverti, il flottait entre ses nouveaux engagements et ses anciens devoirs. Ses collègues, craignant sa faiblesse, l'entourent et l'empêchent de répondre. L'assemblée devient tumultueuse. M. Horatius Barbatus, descendant du fameux Horace, s'écrie : « On nous parle de guerre étrangère ! est-elle plus dange- » reuse que celle qu'on nous fait ici ? connaissons-nous des ennemis plus » cruels que ces dix tyrans qui ont violé notre loi et détruit notre liberté ? » Ont-ils oublié que ce sont des Valérius et des Horaces qui ont chassé les » rois, ou pensent-ils que notre haine ne s'attachait qu'à un vain titre? Ils » se trompent : ce nom de roi, nous le donnons encore à Romulus et à Jupiter; » nous en décorons encore le premier de nos sacrificateurs : ce que nous » haïssions, c'étaient leur orgueil, leurs violences et l'abus d'une autorité lé- » gitime. J'en atteste les dieux! ce que nous n'avons pas supporté de nos » rois, nous ne le souffrirons pas de quelques citoyens dont le pouvoir pré- » caire est expiré et qui n'exercent une autorité illégale qu'au détriment de » la république. »

Appius, déguisant sa fureur, ne répondit point aux attaques d'Horace et de Valère : feignant de sacrifier tout intérêt privé à l'intérêt public, il ne parla que des dangers de la patrie et de la nécessité de se préparer à la guerre. Mais Appius Claudius, son oncle, dont il demandait d'abord l'avis, espérant le trouver plus favorable, appuya l'opinion d'Horace, et conjura les décemvirs, par les mânes de ses aïeux, de renoncer à la tyrannie, et de prendre volontairement un parti auquel on les réduirait bientôt par la force. Enfin, il conclut en disant que le sénat, illégalement convoqué, ne devait rendre aucun décret.

Cette opinion semblait entraîner les suffrages, lorsque Cornélius, frère de l'un des décemvirs, et gagné par eux, représenta au sénat que l'usage de Rome était de combattre au lieu de discuter, et de suspendre toutes querelles intérieures lorsqu'un ennemi étranger menaçait l'indépendance publique. « Chas- » sons, dit-il, d'abord les Sabins : sauvons l'existence de Rome avant de » défendre sa liberté; nous examinerons, après la campagne, la conduite des » décemvirs, et nous discuterons les opinions d'Horace et de Valère. »

Dans les grandes crises, la faiblesse penche toujours pour les avis mitoyens : la majorité des sénateurs rendit un décret conforme à l'opinion de Cornélius. Les décemvirs ayant ainsi obtenu ce qu'ils voulaient, firent promptement des levées et partirent à la tête de deux armées, les uns contre les Sabins, et les autres contre les Èques. Appius et Opius restèrent à Rome.

Les légions ne voulant point faire triompher des chefs qu'elles détestaient, se laissèrent vaincre; et les ennemis s'emparèrent du camp romain. Cette nouvelle répandit l'alarme à Rome. Appius leva de nouvelles troupes, et leur

ordonna de prendre l'offensive; mais deux nouveaux actes de violence, l'un dans le camp, l'autre dans la ville, accrurent la haine, et hâtèrent la révolution qui devait détruire la tyrannie.

La longue patience des peuples trompe les gouvernements injustes; le silence cache le danger; mais quand la fermentation est mûre, une étincelle fait l'explosion.

Les décemvirs, qui commandaient les armées, redoutaient l'ancien tribun Siccius, dont l'audace s'exprimait librement contre leur autorité. Ils lui conférent une expédition, et le mirent à la tête d'un détachement composé de soldats gagnés, et chargés secrètement de l'assassiner. Siccius vendit cher sa vie, et périt après avoir tué plusieurs de ses meurtriers. Leurs compagnons, de retour au camp, racontèrent que les ennemis les avaient entourés, battus, et que leur chef était mort dans le combat.

La perte d'un si brave guerrier répandit la douleur dans l'armée. Une cohorte, partie dans le dessein d'ensevelir les morts, vit avec surprise qu'ils n'étaient pas dépouillés : elle n'aperçut aucune trace de troupes ennemies, et ne trouva que des cadavres romains. Le crime n'était plus douteux. Le corps de Siccius fut porté dans le camp; les légions indignées demandaient justice des assassins; les décemvirs les avaient fait disparaître : dès ce moment l'armée se montra disposée à la révolte.

Dans ce même temps, un plus grand crime se commettait à Rome. Lucius Virginius, plébéien, avait une fille âgée de quinze ans, remarquable par sa beauté. Elle devait épouser Icilius, un des derniers tribuns du peuple. Cette jeune fille, ayant perdu sa mère, vivait sous la conduite des femmes chargées de son éducation. Tous les jours, pour se rendre aux écoles publiques, elle passait sur la place devant le tribunal d'Appius. Le fier décemvir ne put voir tant de charmes sans s'enflammer.

Une loi, rendue par lui-même, lui défendait d'épouser une fille plébéienne. Il tenta tous les moyens de séduction pour satisfaire ses coupables désirs : la vertu de Virginie et l'incorruptibilité des femmes qui la gardaient détruisirent l'espoir sans éteindre la passion de cet homme, qui ne connaissait plus de frein à ses volontés; et l'adresse devenant inutile, il eut recours à la violence.

Un de ses vils clients, suborné par lui, Marcus Claudius, intrigant effronté, et ministre habituel de ses débauches, rencontre Virginie accompagnée de sa nourrice, l'arrête, la revendique comme une esclave qui lui appartient, et veut l'emmener de force dans sa maison. La nourrice appelle du secours et réclame l'appui du peuple pour la fille de Virginius et l'amante d'Icilius. Leurs amis accourent, on s'attroupe; on la défend : Claudius faible contre le courage, comme le sont tous les hommes vils, prend un langage plus doux, proteste qu'il ne veut pas user de violence, et appelle la jeune fille en jugement devant le décemvir.

Arrivé au tribunal d'Appius, Claudius déclare que Virginie est fille d'un de ses esclaves, qui, l'ayant enlevée de sa maison, l'avait portée chez Virginius,

et que la femme de celui-ci, étant stérile, la faisait passer pour sa fille. Il prétendait fournir des preuves de ce fait, telles que Virginius n'y pourrait rien opposer; et, comme il n'était pas possible de juger définitivement ce procès pendant l'absence de Virginius, il concluait par demander qu'on ordonnât provisoirement à l'esclave de suivre son maître.

L'oncle de Virginie, Numitorius, répondit qu'une loi portée par le décemvir voulait que toute personne dont l'état serait contesté jouît provisoirement de sa liberté; il réclama en conséquence un sursis jusqu'au moment où Virginius pourrait venir défendre sa fille.

Appius dit que la loi citée existait en effet, et que, si le père était présent, sa fille prétendue devrait lui être remise; mais que son absence rendait la loi inapplicable; qu'à son retour il pourrait réclamer Virginie, et qu'en attendant, Claudius devait l'emmener, sous condition de la représenter sur la demande de Virginius. Les cris et les pleurs de Virginie et de ses femmes éclatèrent en entendant cet injuste arrêt: il excitait l'indignation générale, mais elle n'osait éclater; la terreur forçait la fureur au silence. On allait exécuter l'ordre du décemvir; tout à coup l'ardent Icilius perce la foule; il accourt pour défendre Virginie: le licteur veut en vain le repousser. « Perfide Appius, s'écrie cet » amant furieux, ce n'est point par un décret, c'est par le fer seul qu'il faut » que tu m'éloignes d'ici, si tu veux envelopper dans le silence le secret de » tes desseins criminels. Je dois épouser cette jeune fille, et je dois la trouver » chaste et vierge : rassemble tous tes licteurs et ceux de tes collègues, lève » tes faisceaux et tes haches, je jure par les dieux que l'épouse d'Icilius ne » demeurera pas un seul instant hors de la maison de son père. Tu nous » as ravi, je le sais, le secours des tribuns et l'appel au peuple, ces deux rem» parts de la liberté; mais, quelque absolue que soit ton autorité, ne crois pas » qu'elle livre impunément à tes débauches nos femmes et nos enfants! Que » tes bourreaux se contentent de déchirer notre sein et de briser nos têtes; » mais que leur violence respecte au moins la pudeur de nos vierges. Je défends » ma femme et ma liberté, et la vie me manquera plutôt que la fidélité et le » courage. »

Ces paroles émurent tout le peuple : Appius, le voyant éclater, se crut forcé de céder à l'orage : « Je m'aperçois, dit-il, qu'Icilius, nourri dans la fierté tri» bunitienne, cherche à exciter des troubles. Je ne veux pas lui en donner le » prétexte; je consens donc, en faveur de Virginius, et par respect pour la » liberté, à remettre le jugement à demain; mais si Virginius ne comparaît » pas, je déclare à Icilius et à ses turbulents amis que je maintiendrai mon » arrêt. Pour comprimer les factieux, je n'aurai point recours aux licteurs de » mes collègues, les miens seuls suffiront. »

Dissimulant alors son ressentiment, il s'occupa quelque temps d'autres affaires, et, personne ne se présentant plus au tribunal, il rentra dans sa maison, transporté de fureur et dévoré d'inquiétudes.

Son premier soin fut d'envoyer un courrier à ses collègues pour leur recommander d'arrêter Virginius: mais l'amour, plus prompt que la haine, l'avait

prévenu. Virginius, informé du danger de sa fille, partit du camp avant l'arrivée des ordres d'Appius, prit une route détournée, et rassura, par son retour, l'ardent Icilius et la craintive Virginie.

Le lendmain, il se rend avec elle sur la place publique. La pâleur de cette jeune fille, sa beauté qui brillait à travers ses larmes, la grave douleur de son père, tendant aux citoyens ses mains guerrières et réclamant leur secours, attendrissaient tous les cœurs. Son infortune avertissait chaque famille des dangers dont elle était menacée par la tyrannie. Appius monte à son tribunal avec un maintien menaçant; les troupes descendent du Capitole, et garnissent la place. Le peuple, dans un profond silence, semblait attendre sa propre condamnation.

L'insolent Claudius reproche à Appius la lenteur du jugement : sa bassesse prend les formes du courage ; il se plaint d'un déni de justice, et renouvelle son accusation. Virginius prouve avec évidence l'absurdité de ses assertions calomnieuses. Sa femme, loin d'être stérile, avait été mère de plusieurs enfants; elle avait même nourri Virginie de son lait : ses parents et ses amis nombreux attestent la vérité de ses déclarations. Toute réplique devenait impossible.

La conviction qui pénétrait dans les esprits rend le juge furieux : aveuglé par la violence de sa passion, il ne veut plus entendre les défenseurs de Virginie, et prononce qu'elle appartient à Claudius.

Les assistants lèvent les mains au ciel, l'air retentit de leurs clameurs; Appius, ne se possédant plus, dit que si les factieux ne font silence, les troupes sauront bien les punir. Il ordonne enfin aux licteurs d'écarter le peuple et de livrer l'esclave à son maître. La multitude, effrayée, se retire, et l'infortunée Virginie se voit la proie du crime qui l'entraîne.

Virginius, n'écoutant alors que son désespoir, demande pour unique grâce à Appius qu'il lui permette de donner une dernière consolation à sa fille, d'approfondir la vérité, et d'interroger devant elle en particulier l'esclave qui a soigné son enfance. Appius y consent.

Virginius conduit sa fille à l'écart, près de l'étal d'un boucher, et, saisissant un couteau : « Voilà, dit-il, ma chère fille, l'unique arme qui me reste pour » défendre ton honneur et ta liberté. » A ces mots, il lui plonge le couteau dans le sein, et le retirant tout ensanglanté : « Appius, s'écrie-t-il, par ce sang in» nocent, je dévoue ta tête aux dieux infernaux. »

Cet horrible spectacle excite un affreux tumulte; le décemvir, immobile sur son siége, reste glacé d'horreur et d'effroi; Virginius, couvert du sang de sa fille, lève son poignard fumant, parcourt la place, appelle avec fureur les citoyens à la liberté, s'ouvre sans obstacle un chemin jusqu'aux portes de la ville, monte à cheval, et vole vers le camp, suivi de près de quatre cents plébéiens.

Icilius et Numitorius sont prosternés aux pieds de Virginie; ses femmes éplorées l'entourent et s'écrient en gémissant : « Tel est donc le prix réservé » à la chasteté! nous ne devons plus mettre au jour des enfants que pour les » voir victimes de ces tyrans infâmes! » Bientôt la douleur fait place à la rage,

Icilius et ses amis font entendre les cris de *vengeance* et de *liberté :* la foule les répète; Appius ordonne d'arrêter Icilius; une partie du peuple le défend; Valère et Horace s'y joignent. Le décemvir, suivi d'une troupe de jeunes patriciens, vient lui-même animer ses licteurs; on brise leurs faisceaux, on les frappe, on les disperse. Appius s'éloigne et convoque imprudemment l'assemblée du peuple. Horace et Valère le suivent; ils placent sur une estrade le corps de Virginie, accusent les décemvirs et leur reprochent leur usurpation et leurs attentats.

En vain Appius veut calmer l'émeute : la vue de Virginie, de ce témoin irrécusable, soulève tout le peuple contre lui. Il ne peut se faire entendre; son parti même l'abandonne; et, se croyant perdu, il se couvre de son manteau, et court dans une maison voisine cacher sa honte, sa frayeur et son désespoir.

Le peuple qui aurait dû défendre Virginie, s'empresse de rendre les derniers honneurs à sa mémoire. On lui fait de magnifiques funérailles; les dames romaines la couvrent de fleurs, de couronnes, et on la porte en triomphe au tombeau.

Tandis qu'on la pleurait à Rome, Virginius cherchait à la venger. A la nouvelle de son malheur, toute l'armée accourt autour de lui : « Compagnons, dit-» il, ne me regardez pas comme un coupable, comme un meurtrier; ma fille » ne pouvait conserver à la fois l'existence et l'honneur; et quoique sa vie me » fût plus chère que la mienne, j'ai tranché ses jours. La piété m'a rendu cruel; » j'aime mieux perdre mes enfants par la mort que par l'infamie. Mais je n'ai » survécu à ma fille que pour vous inviter à la venger. Vous avez des sœurs, des » femmes, des filles; la passion d'Appius n'est pas morte avec Virginie : si vous » la laissez impunie, elle n'aura plus de frein. Armez-vous donc, et défendez » ce que vous avez de plus sacré, votre liberté, votre honneur et celui de vos » enfants. »

Une acclamation universelle répond à ses paroles; on jure de le venger. Les nouvelles de Rome arrivent dans le moment; on crie aux armes, on prend les enseignes, on se précipite sur le chemin de la ville. Les décemvirs veulent en vain apaiser la sédition; les soldats bravent leurs ordres, et disent qu'ils sauront faire un noble usage de leurs épées. L'armée traverse Rome en appelant les citoyens à la liberté, et elle établit son camp sur le mont Aventin.

Au milieu de ces troubles, le décemvir Opius convoque le sénat, qui envoie à l'armée trois députés choisis dans son corps pour la calmer et pour négocier un accommodement. Les légions déclarent qu'elles ne répondront qu'à Valère et à Horace. Elles n'avaient point de chefs; Virginius leur conseille d'élire dix tribuns militaires; on les choisit, et Virginius est nommé le premier. Il refuse cet honneur incompatible avec le deuil de son âme. La seconde armée romaine, suivant l'exemple de la première, vint la rejoindre sur le mont Aventin.

Dans cette déplorable circonstance, où le peuple était en sédition, l'armée en révolte et la magistrature sans pouvoir, le sénat s'assemblait tous les jours

vainement, et ne pouvait obtenir des décemvirs qu'ils se démissent de leurs charges avant d'avoir achevé la rédaction complète des lois. Horace et Valère refusaient de négocier avec les légions, tant que le décemvirat subsisterait. Cette incertitude augmentait le désordre et le danger. Les deux armées, mécontentes de ces lenteurs, se retirèrent sur le Mont-Sacré; la plus grande partie du peuple les y suivit, et Rome ne fut plus qu'une vaste solitude.

Alors on demande aux décemvirs s'il veulent commander à des murailles. « Quel-est, leur dit-on, votre aveugle espoir? le nombre de vos licteurs passe » celui des citoyens qui sont restés dans la ville; attendrez-vous que le peu- » ple et l'armée se précipitent sur nous et nous égorgent? »

L'opiniâtreté des tyrans cède enfin à la nécessité. Ils promettent de se démettre de leur magistrature, pourvu qu'on les garantisse de la vengeance du peuple. Horace et Valère, satisfaits, vont trouver l'armée, qui leur demande le rétablissement du tribunat, celui du droit d'appel, et le châtiment des décemvirs.

Horace et Valère acceptent les deux premières propositions; ils les pressent en même temps de renoncer à la vengeance, et de mettre fin aux troubles qui désolent la république.

Le peuple et l'armée, vaincus par leur sage éloquence, déclarèrent qu'ils s'en rapporteraient sur tous les points à la sagesse du sénat. Lorsque les députés rendirent compte de leur mission, Appius dit : « Je prévois mon sort; on » ne diffère la vengeance que pour la rendre plus sûre; mais, puisque l'inté- » rêt public le veut, je consens à donner ma démission. »

Le décret du sénat ordonna aux décemvirs d'abdiquer, au grand pontife Furius de nommer des tribuns du peuple, et défendit de faire aucune recherche contre les auteurs de la révolte de l'armée.

Ce décret fit succéder la joie à l'abattement, et rétablit la tranquillité. Le peuple revint dans la ville; on nomma tribuns Virginius, Icilius, Numitorius, Sicinius et Duillius. Horace et Valère furent élus consuls.

La révolution qui renversait les décemvirs était le triomphe du peuple; il ne se borna pas à détruire la tyrannie, il en profita pour demander et pour obtenir de nouveaux droits au détriment des patriciens.

Horace et Valère se croyaient obligés par leurs noms à se montrer populaires; ils donnèrent une arme terrible au tribunat, en établissant que les décisions des tribuns seraient aussi obligatoires que celles des centuries. Un autre décret défendit, sous peine de mort, de créer aucune magistrature dont on ne pût appeler au peuple. On appliqua la même peine à tout homme qui maltraiterait un tribun. Enfin le dépôt des décrets du sénat, placé dans le temple de Cérès, fut confié à la garde du peuple. Le sénat se vit forcé d'accepter toutes ces lois, qui l'affaiblirent sans le rendre plus populaire. Ce qu'on cède par crainte est un échec qu'on reçoit, et non un bienfait qu'on accorde. Tout sacrifice arraché inspire la méfiance et nourrit la haine.

Les tribuns appelèrent Appius en jugement; la présence des jeunes patriciens qui l'entouraient rappelait le souvenir de ses vices et de ses attentats. La

vertu seule est courageuse : Appius, aussi bas dans le malheur qu'insolent dans la prospérité, employa vainement la prière pour fléchir un peuple offensé : il vanta la justice de son code, et prétendit que son amour pour ses concitoyens lui avait seul attiré l'inimitié des patriciens. Virginius, ne le laissant pas plus longtemps s'écarter du fait de l'accusation, lui dit : « Appius, avez vous ordonné, contre le texte de la loi, de livrer provisoirement à Claudius Virginie qui » était en possession de sa liberté? Répondez sans évasion à cette question directe; sinon, je vous fais conduire en prison. »

L'aveu condamnait l'accusé; la dénégation était impossible. Le silence lui ravissait la liberté; il se borna à dire : « J'en appelle au peuple. » Les assistants virent dans ces paroles son premier châtiment : l'appel qu'il avait aboli devenait son seul recours, et il n'invoquait d'autre protecteur que ce même peuple qu'il avait opprimé.

Le tribun lui assigna un jour pour être jugé par le peuple, comme il le demandait; mais, en attendant, il le fit mettre en prison, sous prétexte qu'il ne pouvait jouir du privilége d'une loi violée par lui. Cette rigueur parut vengeance et non justice. Il faut suivre les formes légales, même quand elles protégent un ennemi.

Le vénérable oncle d'Appius l'avait hardiment attaqué lorsqu'il était puissant; il prit généreusement, mais vainement, sa défense lorsqu'il le vit accusé. Il produisit cependant quelque impression en rappelant les services d'Appius, ses exploits, les triomphes de sa famille et la sagesse de ses lois; mais Virginius, évoquant l'ombre de sa fille, réveilla les passions; et le décemvir, perdant tout espoir d'échapper à la vengeance publique, se tua dans sa prison. Opius imita ce courage ou cette faiblesse, qu'un faux honneur conseille quelquefois, et que la vertu défend toujours.

Les autres décemvirs furent exilés; on confisqua leurs biens. Claudius était condamné à mort; Virginius fit commuer sa peine en bannissement.

Tout faisait craindre une réaction aussi redoutable que la tyrannie. Le tribunat, comme tout parti qui se relève, passait les bornes de la justice. La sagesse de Duillius mit enfin des bornes aux fureurs de ses collègues. « Nous avons, » dit-il, assez vengé la liberté, assez puni nos ennemis; je ne souffrirai pas » que, pendant tout le reste de l'année, on arrête un seul citoyen. Oublions le » passé; et, pour l'avenir, reposons-nous sur le zèle de deux consuls amis de » la liberté. » Cette déclaration ferme et modérée rétablit la paix dans la ville.

Les douze tables, gravées de nouveau, furent soumises à l'approbation du peuple. Cicéron rend à ce code un immortel honneur; il l'appelle la *raison écrite*.

Les ennemis de Rome, enhardis par les dissensions de la république, continuaient leurs courses et leurs pillages. Les consuls, forts de l'union rétablie, les battirent et s'emparèrent de leurs camps. Ils méritaient le triomphe; le sénat le refusa à leurs victoires; le peuple l'accorda à leur popularité. Ainsi l'on vit,

pour la première fois, deux généraux triompher dans Rome sans le consentement du sénat et par un décret populaire.

Si les patriciens étaient égarés par leur orgueil, celui des tribuns ne se montrait pas plus traitable. Ils voulurent se faire continuer dans leurs charges; mais Duillius, qui présidait le jour de l'élection, déclara qu'il ne souffrirait pas que le choix tombât sur aucun de ceux qui étaient en place. On nomma d'autres tribuns et d'autres consuls, et l'estime universelle récompensa Duillius de son désintéressement.

Quelque temps après, de nouveaux troubles, excités par la jalousie des deux ordres de l'État, inspirèrent tant de confiance aux Volsques, qu'ils poussèrent leurs dégâts jusqu'aux portes de Rome. Les plébéiens, animés par leurs tribuns, refusaient de prendre les armes; Quintius Capitolinus convoqua le peuple, et lui représenta vivement la honte dont il se couvrait. « Est-ce nous, dit-il, est-ce » vos consuls que l'ennemi méprise? alors prononcez notre exil. Mais si vos » erreurs seules l'enhardissent, repentez-vous et punissez son audace. Ne vous » y trompez pas, ce n'est pas notre manque de courage que les Volsques dédai- » gnent, ils connaissent notre vaillance : c'est sur nos dissensions qu'ils comp- » tent. Quand finiront-elles? Vous vouliez établir l'égalité; elle existe. Vos pré- » tentions s'accroissent chaque jour; vous avez violé tous nos droits, et nous » l'avons souffert. L'ennemi pille aujourd'hui vos terres; les discours de vos » tribuns répareront-ils vos pertes? Leurs éternelles accusations contre nous » rempliront-elles votre trésor? Souvenez-vous de votre gloire; cessez d'épou- » vanter vos sénateurs, et faites trembler vos ennemis. Je pourrais vous adres- » ser des paroles plus flatteuses; mais j'aime mieux vous sauver que vous plaire. » Si vous ouvrez vos yeux que ferment vos tribuns, si vous revenez à vos an- » ciens principes de justice et de sagesse, je réponds sur ma tête que je chasserai » vos ennemis, et que je porterai dans leurs villes la terreur qu'ils répandent » chez vous. »

Jamais harangue populaire n'eut un succès pareil à celui de ce discours sévère. Quand la vérité ne choque pas, elle excite l'admiration et la porte jusqu'à l'enthousiasme.

Toute la jeunesse prit les armes, et le sénat chargea, par un décret, les consuls de veiller à la sûreté de la république. Ils devaient tous deux partager cette autorité absolue; mais Agrippa voulut la laisser tout entière à l'habile Quintius, dont sa modestie reconnaissait la supériorité.

On livra une grande bataille aux ennemis; leur résistance rendit longtemps le succès incertain. Agrippa, voyant son aile plier, tandis que celle de Quintius avait l'avantage, saisit une enseigne, et la jeta dans les rangs des Volsques. Les Romains se précipitèrent avec fureur pour la reprendre : la victoire fut complète.

Les consuls ne demandèrent pas le triomphe, refusé à Valère et à Horace, craignant, s'ils l'obtenaient, qu'on ne le crût donné à la faveur plutôt qu'au mérite.

A peu d'exceptions près, tout portait alors dans Rome l'empreinte de la grandeur et de la vertu; cependant cette vertu se ternit à cette époque par un jugement intéressé et contraire aux mœurs de la république.

Les habitants d'Aricie et ceux d'Ardée se faisaient la guerre pour la possession d'un territoire dont ces deux villes réclamaient la propriété. Le respect qu'inspirait dans ce temps la sévère équité du peuple romain, décida les deux partis à se soumettre à son arbitrage. Les députés d'Aricie et d'Ardée plaidèrent leur cause devant lui. On allait prononcer, lorsqu'un Romain octogénaire, prenant vivement la parole, dit qu'ayant assisté autrefois au siége de Corioles, il pouvait assurer que le territoire en question dépendait de cette ville qui, depuis, avait passé sous la domination des Romains, et qu'ainsi c'était à Rome qu'il appartenait.

Les consuls combattirent en vain cette honteuse opinion, dont l'effet était de substituer l'intérêt à la justice, de transformer le juge en plaideur, et de tromper la noble confiance des peuples qui comptaient sur l'impartialité de leurs arbitres. Les tribuns n'appuyèrent pas avec plus de succès ces sages remontrances; le peuple, échauffé par le discours du vieux guerrier, et aveuglé par la cupidité, adjugea à Rome le territoire en litige, se faisant ainsi sans pudeur juge et partie. Cette décision inique, et surtout honteuse, souilla la gloire de Rome, et grossit le nombre de ses ennemis.

Les Ardéates se joignirent aux Volsques et aux Èques pour s'emparer de la forteresse de Verrugo, bâtie par les Romains sur leurs frontières. Loin de s'unir pour dissiper cet orage, les patriciens et les plébéiens se montraient plus divisés que jamais.

Il était presque impossible de mettre fin à ces troubles; on avait élevé entre le sénat et le peuple une barrière à la fois trop haute et trop faible : les lois humiliaient trop les plébéiens, en leur accordant en même temps trop de pouvoir; et Rome après avoir remplacé l'autorité monarchique par la puissance aristocratique, marchait à grands pas, sans pouvoir s'en défendre, vers la démocratie, qui, au milieu d'une population nombreuse, mène tôt ou tard à la tyrannie.

Le sénat n'avait pour lui qu'un antique respect, les triomphes et les vertus de ses membres. La force était du côté du peuple; son refus seul de prendre les armes contraignait ses adversaires à des sacrifices continuels; et le droit qu'il s'était attribué de juger par appel toutes les causes, d'approuver ou d'improuver toutes les lois, et de mettre en accusation les généraux, les magistrats, les consuls, plaçait réellement la puissance dans les mains de la classe qu'on irritait constamment en l'écartant de tous les honneurs. Il était donc évident qu'après avoir conquis le partage du pouvoir, les plébéiens exigeraient celui des dignités, et c'est ce qui ne tarda pas à arriver.

Sous le consulat de M. Génutius et de C. Curtius, le tribun Canuléius proposa deux lois : l'une avait pour objet de permettre les mariages entre les plébéiens et les patriciens; l'autre voulait que les plébéiens pussent parvenir au consulat.

Ces deux propositions répandirent l'alarme dans le sénat: les vrais ennemis de Rome, disait-on, sont les tribuns du peuple; ils attaquent successivement, toutes les institutions; chacun de nos sacrifices encourage les séditieux, chaque révolte a sa récompense. Le mélange des races qu'on nous propose enlèvera au sénat toute sa majesté; la confusion remplacera l'ordre, et le consulat sera réservé aux plus factieux : on ne devrait répondre que les armes à la main à ces tribuns turbulents, qui préfèrent l'invasion de l'ennemi au joug des lois.

D'un autre côté, les partisans du peuple répondaient : Que voulons-nous? être traités en citoyens. Le sénat ne nous regarde que comme des esclaves; il refuse à des Romains les liens du mariage qu'il accorde à des étrangers. Ces fiers patriciens croient que notre approche les souille; ils pensent que le consulat serait déshonoré par nous comme il pourrait l'être par des affranchis. La naissance seule leur paraît un titre à cette dignité; aucune vertu, aucun mérite, ne peuvent nous y donner des droits; les grands nous regardent à peine comme des hommes; ils nous accordent à regret la forme et la parole humaine; ils s'indignent de respirer le même air que nous. Beaucoup d'étrangers sont devenus patriciens et sénateurs; mais cet honneur est interdit aux citoyens romains! Le peuple est la force de l'État; on ne l'avoue que pour lui en faire porter les charges. Ce peuple a le droit de faire les lois, et on lui défend d'en proposer qui lui soient favorables! On convient que sans lui il n'existerait point d'armées, et on ne veut pas qu'un homme sorti de son sein puisse les commander. Puisque les patriciens veulent être seuls maîtres de Rome, qu'ils la défendent donc seuls. Nous ne prendrons point les armes tant qu'on refusera de nous rendre justice.

Le sénat, à la fois pressé par la violence du peuple et par l'approche de l'ennemi, adopta la loi des mariages. Les tribuns insistaient toujours sur celle du consulat; et le sénat, éludant la difficulté, décida qu'on élirait, au lieu de consuls, des tribuns militaires choisis indifféremment dans les deux ordres de l'État. L'élection eut lieu (1); et le peuple, se montrant généreux, parce qu'il était vainqueur, choisit trois patriciens, Sempronius, Attilius et Cæcilius.

(1) An de Rome 310. Avant Jésus-Christ 442.



CHAPITRE VI.



Création de la censure. — Guerre d'Ardée. — Famine à Rome. — Conspiration de Spurius Mélius. — Son arrestation et sa mort. — Guerre avec les Véiens, les Fidénates et les Falisques. — Dictature de Mamercus-Émilius. — Trophée de Cossus. — Dictature de Servilius et de Posthumius. — Origine du nom de Capoue. — Création de la questure. — Conspiration des esclaves. — Victoires des Èques sur les Romains. — Dictature de Servilius-Priscus pendant huit jours. — Sa victoire sur les Èques. — Révolte dans l'armée. — Mort de Posthumius, lapidé par ses soldats. — Nouvelle guerre avec les Èques et les Volsques. — Dictature de Publius-Cornélius. — Établissement de la solde des troupes. — Siége et blocus de la ville de Véies. — Débordement du lac d'Albe. — Dictature de Camille. — Prise de la ville de Véies. — Abdication de Camille. — Sa nomination de tribun militaire. — Sa victoire sur les Falisques. — Trahison du maître des enfants falisques. — Sa punition. — Élection de consuls. — Exil de Camille. — Guerre avec les Gaulois. — Siége de Clusium par les Gaulois. — Ambassade de Rome à Brennus, chef des Gaulois. — Témérité imprudente de Fabius. — Marche des Gaulois sur Rome. Rencontre des deux armées. — Défaite des Romains. — Désordre à Rome. — Déférence de Lucius-Albinius pour les vestales. — Prise de Rome. — Siége et blocus du Capitole. — Commandement de Camille chez les Ardéates. — Dévouement de Pontius-Dominius. — Dictature de Camille. — Le Capitole sauvé par les oies sacrées. — Traité entre les Romains et les Gaulois rompu par l'arrivée de Camille. — Défaite complète des Gaulois. — Délivrance de Rome.

La tranquillité, rétablie momentanément à Rome, permit de songer à sa défense. La guerre ne produisit aucun événement décisif; mais les levées qu'elle nécessita découvrirent un nouveau désordre qui s'était introduit dans l'État.

Depuis dix-sept ans, on avait négligé de faire le dénombrement des biens et des personnes, et, dans cet intervalle, un grand nombre de citoyens, n'étant inscrits sur aucun registre, pouvaient facilement se soustraire aux charges militaires et civiles. Pour remédier à cet abus, on résolut de confier le soin du dénombrement des personnes et des biens, c'est-à-dire, du *cens*, à deux magistrats qu'on nomma *censeurs*.

Le peuple, ne prévoyant pas l'extension que devait avoir cette magistrature, l'abandonna aux patriciens. Une loi si importante passa sans difficulté; elle avait été proposée par Géganius Massérinus et Quintius Capitolinus, que le peuple venait de nommer consuls après la démission des tribuns militaires.

Les censeurs obtinrent bientôt de nouvelles attributions : chargés de la surveillance des mœurs et du maintien de la discipline, ils reçurent le droit de punir l'inconduite par la dégradation. On les vit dans la suite rayer des sénateurs, priver des chevaliers de leurs titres, et faire passer dos citoyens de la première centurie dans la dernière. On leur confia depuis l'entretien des

édifices, des routes, et l'intendance des revenus publics. Excepté les licteurs, on leur accorda toutes les marques de la dignité consulaire, et cette magistrature égala presque la puissance du consulat.

La durée du pouvoir des censeurs varia : elle fut tantôt de dix-huit mois, tantôt de cinq années. Il fallait avoir été consul pour parvenir à la censure. Les premiers qui exercèrent cette charge, furent Papirius et Sempronius. Montesquieu regarde avec raison l'institution de la censure comme la digue qui arrêta le plus les longtemes progrès de la corruption et de la décadence de la république.

Les mêmes consuls, qui créèrent un si fort obstacle aux innovations, une barrière si puissante contre l'immoralité, réparèrent les premiers l'injustice commise par les Romains contre Ardée. Le peuple de cette ville, révolté contre les nobles, s'était joint aux Volsques pour piller leurs terres. Ils assiégèrent les patriciens dans Ardée. Géganius battit complétement les Volsques, et les contraignit à capituler et à passer sous le joug. Il rétablit la tranquillité parmi les Ardéates, en faisant décapiter les chefs des factieux, et il rentra en triomphe dans Rome, précédé des riches dépouilles de l'ennemi, et traînant, enchaîné devant son char, Cluilius, général des Volsques.

Les vertus et la sage fermeté de son collègue Quintius lui valurent une gloire brillante, mais plus rare; réprimant l'orgueil patricien et la licence plébéienne, il maintint la paix extérieure, et se concilia le respect du peuple et l'affection du sénat.

Sous l'influence de ces sages consuls, Rome se lava totalement de la tache que lui imprimait un arrêt injuste : elle rendit aux Ardéates les terres enlevées, et leur envoya une colonie pour réparer les pertes que leur population venait d'éprouver par les discordes civiles.

L'État continuel de guerre des Romains et leur mépris pour le commerce les exposaient à des disettes fréquentes. Rome se vit désolée par une famine si affreuse, qu'un grand nombre de citoyens se précipitèrent dans le Tibre. Spurius Mélius, chevalier romain, crut pouvoir profiter de cette calamité pour aspirer à la tyrannie. Il acheta en Étrurie une grande quantité de blé qu'il distribua aux pauvres et aux prolétaires, dans le dessein de se faire des partisans.

Lucius Minutius était alors préfet des vivres : ses agents découvrirent les intrigues de Mélius; il en informa le sénat, lui apprenant en même temps qu'on tenait des assemblées nocturnes dans la maison de ce conspirateur, qu'on y rassemblait des armes, que son parti voulait le faire roi, et que plusieurs tribuns, corrompus par lui, étaient entrés dans la conjuration.

Le danger semblait imminent; le consul Quintius proposa de nommer un dictateur; et, conformément à son avis, le sénat revêtit de cette autorité Cincinnatus, qui nomma général de la cavalerie Servilius Ahala.

Le lendemain, le peuple fut aussi surpris qu'effrayé de voir paraître sur la place le dictateur, précédé de ses haches et de ses licteurs. On se demandait quel péril imprévu, au milieu de la paix, pouvait menacer la république.

Mélius, seul, connaissait l'ennemi qu'on voulait combattre. Cincinnatus le somme de comparaître devant lui : le coupable, incertain du parti qu'il devait prendre, différait d'obéir, et cherchait à s'éloigner. Servilius ordonne aux licteurs de l'arrêter; Mélius implore le secours du peuple, qui, trompé par ses prodigalités, s'émeut, et l'arrache aux mains des licteurs. Il fuit à travers la foule; le général de la cavalerie le poursuit, l'atteint, lui plonge son glaive dans le corps, et, couvert de son sang, revient près du dictateur : « Je vous » approuve et vous loue, dit Cincinnatus; vous avez délivré Rome d'un tyran » qui voulait la rendre esclave. »

Cependant, ce meurtre excitait une grande agitation dans le peuple; toute la ville était en tumulte; l'air retentissait de murmures et de clameurs. Le dictateur convoque l'assemblée : « Citoyens, dit-il, quand Mélius ne serait pas » coupable, on l'aurait tué légitimement, puisqu'il m'a désobéi. J'étais assis » sur mon tribunal pour le juger; sa résistance à la justice est une rébellion. » Cet homme, né sous vos lois, allait les renverser; il voulait se faire tyran » de la ville qui a chassé les rois. Le fils du fondateur de votre liberté a subi » la mort pour le même crime; Cassius, convaincu d'un semblable délit, a » éprouvé le même sort; vous avez puni Appius et les décemvirs, parce qu'ils » usurpaient l'autorité : et cependant, tous ces hommes pouvaient fonder leur » ambition sur des consulats et des triomphes. Ce que vous n'avez pas souf- » fert de si grands personnages, l'auriez-vous supporté d'un Mélius qui de- » vait à peine oser prétendre au tribunat, et qui croyait insolemment acheter » de vous un trône pour quelques livres de pain ? Son sang n'a pas assez expié » son crime; j'ordonne que la maison dans laquelle il conspirait soit rasée, » et que ses biens soient vendus au profit du trésor public. »

L'ordre du dictateur fut exécuté; mais on ne rechercha pas les complices de Mélius. Cette rigueur austère, cette condamnation sans formalité, excitèrent la fureur des tribuns qui menaçaient d'appeler en jugement Servilius Ahala après la fin de la dictature. La plus grande partie du peuple les appuyait; le sénat les apaisa en décrétant qu'on nommerait six tribuns militaires au lieu des consuls. Leur ambition se flattait d'obtenir une de ces places; mais leur espoir fut déçu, et le peuple, habitué à respecter le sénat lorsqu'on n'irritait pas ses passions, ne voulut élire que trois tribuns militaires, et les choisit parmi les patriciens.

Peu de temps après, les Véiens commirent des hostilités, et entraînèrent dans leur parti Fidènes, colonie romaine. Le sénat leur envoya des ambassadeurs pour se plaindre de l'infraction des traités. Tolumnius, roi des Veiens, fit massacrer ces ambassadeurs.

La nécessité de se venger d'une si grave offense contint l'esprit turbulent des tribuns du peuple. Ils laissèrent sans opposition élire des consuls. Sergius, l'un d'eux, gagna une bataille qui lui valut le surnom de Fidénate; mais cette victoire n'était pas décisive, et elle coûtait tant de sang, qu'elle fit répandre dans Rome plus de larmes qu'elle n'y causa de joie.

Les Falisques grossirent le nombre des ennemis; l'imminence du danger

décida le sénat à nommer dictateur Mamercus Émilius. Une nouvelle bataille eut lieu; l'infanterie étrusque plia d'abord sous l'effort des Romains; mais la cavalerie, commandée par le roi Tolumnius, combattit avec avantage celle du dictateur. Dans cet instant, un guerrier romain, Cornélius Cossus, voyant que Tolumnius répandait partout la mort et l'effroi : « Voilà donc, dit-il, ce » perfide infracteur du droit des gens ! S'il existe des dieux vengeurs du cri- » me, ils permettront à mon bras d'immoler ce parjure aux mnes de nos » ambassadeurs ! »

A ces mots, il court sur le roi, et le renverse d'un coup de lance. Le prince se relève; Cossus saute à terre, l'attaque de nouveau, le renverse encore, et le perçant d'outre en outre, le tient attaché à la terre. Alors, il le dépouille de son armure, lui coupe la tête, et la place au bout de sa lance. Ce trophée sanglant ranime le courage des Romains, et frappe de terreur les ennemis, qui prennent la fuite. On en fit un affreux carnage; la victoire fut complète. Le dictateur obtint la pompe, et Cossus l'honneur réel du triomphe. Depuis la fondation de Rome, il fut le second qui plaça des dépouilles opimes dans le temple de Jupiter Férétrien.

La peste s'unit aux maux de la guerre pour atténuer les forces de Rome. Ce fléau n'empêcha pas cependant un nouveau dictateur, Servilius, de combattre les Véiens et de s'emparer de Fidènes (1). Aucune paix ne termina cette guerre acharnée : on eut encore recours à la dictature; et, malgré l'opposition des consuls, le peuple, d'accord avec le sénat, les força d'élire Posthumius, qui remporta une victoire signalée sur les Volsques, s'empara de leur camp, vendit un grand nombre de prisonniers, et abdiqua après avoir triomphé.

Ce fut dans ce temps qu'un peuple, alors peu connu, mais qui devint depuis fort redoutable aux Romains, accrut sa puissance par un crime. Les Samnites, après avoir fait la guerre contre les Étrusques pour la possession du territoire de Vulturne, obtinrent, par un traité, la permission d'établir une colonie dans une partie de ce territoire; mais, à peine arrivés, ils entrèrent la nuit dans la ville, surprirent les habitants au milieu des désordres d'une fête, les massacrèrent; et leur chef Capis donna le nom de Capoue à cette sanglante conquête.

Pendant l'espace de plusieurs années, la guerre qui continua entre Rome, les Véiens et les Volsques, ne put amener aucun résultat, et ne valut que des triomphes sans fruit, tantôt à des consuls, tantôt à des tribuns militaires. Le consul Sempronius, combattant contre les Volsques, se vit abandonné par ses légions, qu'une terreur panique mit en fuite. Le courage intrépide d'un seul décurion, nommé Tympanius, sauva l'armée. Quelques cavaliers qui le suivaient mirent par ses ordres pied à terre, défendirent héroïquement un défilé, et arrêtèrent l'ennemi, qui, se croyant attaqué de nouveau, se retira; de sorte que les deux armées se crurent vaincues, tandis que Tympanius resta seul maître du champ de bataille.

Les fuyards avaient répandu l'alarme dans Rome; déjà les sénateurs armés

(1) An de Rome 318. Avant Jésus-Christ 434.

couraient aux portes pour les défendre, lorsqu'on apprit que le danger n'existait plus.

Les tribuns jugèrent l'occasion favorable pour accuser les consuls : ils comptaient sur le témoignage de Tympanius : mais ce guerrier, aussi généreux que brave, justifia Sempronius, loua le courage de ses chefs, ne parla pas du sien, et s'acquit encore plus d'honneur par sa modestie que par sa vaillance.

Ce fut dans ce temps qu'on établit auprès de l'armée des questeurs chargés de la caisse militaire, de la fourniture des vivres et du partage du butin. Ils exercèrent depuis les mêmes fonctions dans les pays conquis et réduits en provinces romaines ; et cette magistrature devint le premier degré pour arriver aux grandes charges de la république.

On découvrit, à cette époque, une conspiration des esclaves qui voulaient incendier Rome. Le supplice du chef étouffa la révolte. Les tribuns, qui ne pouvaient laisser le peuple jouir de la paix intérieure, parce que les troubles seuls favorisaient leur ambition, recommencèrent leurs plaintes et leurs déclamations sur l'inégalité du partage des terres. La discorde qu'ils excitaient dans la ville passa dans les camps. Les tribuns militaires, divisés, se laissèrent envelopper par les Èques; une partie de l'armée romaine fut taillée en pièces, l'autre prit la fuite. Les généraux et leurs lieutenants se sauvèrent à Tusculum.

Servilius Priscus, nommé dictateur, répara cet échec. Les ennemis, au lieu de profiter de la victoire, se livraient à la débauche; Servilius les surprit dans ce désordre, s'empara de leur camp, prit une de leurs villes, fit un riche butin, et abdiqua une dictature qui n'avait duré que huit jours.

Le partage des terres excita bientôt dans l'armée une nouvelle révolte. Posthumius, tribun militaire, qui s'était emparé de la ville de Voles, avait promis à ses soldats de leur en partager le territoire. Cet homme léger et violent manqua de parole; on se souleva; et comme il voulait opposer la rigueur à la sédition, il fut lapidé par son armée. Le sénat, consterné de cet événement, n'osait punir des soldats soutenus par le peuple, et ne pouvait absoudre des hommes coupables d'une telle violation des lois de la discipline. Les consuls proposèrent de renvoyer l'information de cette affaire au peuple; le peuple la renvoya aux consuls : de part et d'autre on voulait la justice et on craignait l'armée.

Cornélius Cossus et Furius Médullinus, consuls, condamnèrent au supplice quelques soldats. Cette modération n'apaisa pas les esprits, et la discorde continua de régner dans le camp ainsi que dans la ville. La guerre, la peste et la famine ne purent calmer l'esprit de faction, et le malheur même n'était pas capable de réunir ses victimes.

Profitant de ces dissensions, les Èques et les Volsques s'emparèrent d'une ville et d'une garnison romaines. Les consuls ne pouvaient obtenir du tribunat les moyens de lever une armée; le sénat se vit encore obligé de céder au peuple, et de nommer des tribuns militaires; mais, comme le nombre et l'audace des ennemis croissaient, on sentit la nécessité d'élire un dictateur. Au milieu de

ce désordre qui pouvait, en se prolongeant, exposer Rome au plus grand danger, l'un des tribuns militaires, Servilius Ahala, se sépara de ses collègues, obéit au sénat, et nomma dictateur Publius Cornélius, qui chassa les ennemis, porta le ravage sur leurs terres, et abdiqua.

Trois nouveaux tribuns militaires battirent les Volsques, et se rendirent maîtres d'Anxur, nommée depuis Terracine. Les généraux se concilièrent la bienveillance du peuple, en accordant à l'armée le pillage de cette ville.

Si une lutte continuelle des Romains avec les nations belliqueuses qui les entouraient leur donna cet esprit guerrier, cette habitude des périls et des armes, et cette force invincible qui les destinait à la conquête de la terre, les intrigues des tribuns, la fréquence des séditions, la crainte des jugements populaires et la fière ambition des plébéiens obligeaient le sénat à faire une étude constante de la politique, à se placer par l'habitude et par la vertu au-dessus des reproches et de l'accusation, à joindre l'adresse à la force pour diriger des esprits si remuants, et à se préparer ainsi au gouvernement du monde.

Cette habile compagnie s'aperçut du vice radical qui minait sa grandeur, qui favorisait les factions, et qui rendait inutiles les efforts des plus braves guerriers et des généraux les plus expérimentés. Le soldat n'était point payé; les citoyens, servant à leurs frais, voyaient souvent leurs héritages ruinés et leurs terres en friche. Ces malheurs les forçaient aux emprunts, les livraient aux usuriers, et les disposaient aux séditions. On prenait les armes à regret; on était pressé de les quitter. Les guerres n'étaient que des courses; les campagnes ne duraient qu'un mois, et un prompt licenciement faisait perdre le fruit des plus brillantes victoires.

Le sénat, par un décret, commença une grande révolution, et posa le plus solide fondement de la puissance romaine. Il accorda une solde à l'infanterie. Jamais loi ne parut plus agréable au peuple : il accourait en foule, baisait les mains des sénateurs, les appelait ses pères, et jurait de verser tout son sang pour défendre une patrie si bienfaisante.

Les armées soldées, dans d'autres pays, arment l'autorité d'une force destructive de la liberté; mais à Rome, où le peuple surveillait les dépenses publiques par les questeurs, effrayait l'ambition par ses jugements, participait à la législation par ses votes, et au gouvernement par ses élections, on pouvait fortifier l'armée sans menacer l'indépendance.

Les tribuns seuls, loin de partager la joie publique, désapprouvaient une innovation qui leur enlevait leurs plus grands moyens d'intrigues. Ils représentèrent au peuple qu'on ne lui donnait que son propre bien, et qu'on achetait son obéissance, en le payant avec le produit des impôts levés sur lui.

Beaucoup de citoyens, égarés par ces discours, se montraient disposés à refuser la contribution exigée; mais les patriciens commencèrent à l'acquitter. La vue de leur argent, porté sur des chariots, excita l'amour-propre des plébéiens; ils imitèrent cet exemple, et les prolétaires mêmes voulurent y contribuer.

Le sénat, disposant alors de troupes régulières, forma de plus vastes projets;

et, aspirant à la conquête de l'Italie, il résolut d'assiéger une de ses plus fortes villes, Véies, presque égale à Rome en population, en richesses et en courage (1).

Les tribuns militaires partagèrent leurs forces; les uns combattirent les Volsques, les défirent et prirent Arténa, une de leurs villes; les autres attaquèrent Véies et l'investirent. Le siége dura plus de dix ans; après beaucoup de tentatives inutiles pour prendre cette ville d'assaut, on se vit obligé de changer le siége en blocus.

Des Véiens, craignant que les troubles intérieurs n'accrussent le danger qui les menaçait, élurent un roi. Cette mesure leur devint fatale : l'assemblée générale des Étrusques décida qu'on ne donnerait aucun secours à Véies, si elle n'abolissait la royauté. Personne n'osa s'exposer au ressentiment du roi en répandant cette nouvelle dans la ville; de sorte qu'elle resta sans appui, livrée à ses propres forces.

Le blocus de Véies obligeait les soldats romains à passer tout l'hiver dans le camp, ce qui ne leur était jamais arrivé. Le mécontentement que leur absence répandait dans la ville fit croire aux tribuns du peuple que le moment était favorable pour recommencer leurs déclamations contre le sénat. « Son secret est » enfin découvert, disaient-ils aux plébéiens; son masque est levé; il ne solde » la jeunesse que pour l'enchaîner. Ce ne sont plus des citoyens qu'ils appel- » lent, mais des esclaves qu'ils paient. Si vous ne revenez à vos anciens usages, » c'en est fait de votre liberté. »

Ces paroles artificieuses faisaient impression : elles opposaient à la loi tous les sentiments blessés et la force des habitudes.

Appius, tribun militaire, resté à Rome, craignait que ces intrigues ne renversassent le nouvel édifice élevé par la sagesse du sénat. S'adressant alors vivement au peuple : « Si l'on avait jamais douté, dit-il, de l'esprit séditieux de vos » tribuns, il n'y aurait plus à présent d'incertitude. Jamais acte de rigueur ne » les a autant affligés que cette libéralité du sénat. L'union des deux ordres de » l'État est ce qu'ils redoutent le plus; ils ne fondent leur autorité que sur vos » troubles, et ne cherchent qu'à rompre cette bonne intelligence qui seule peut » nous rendre le plus puissant des peuples. Si les soldats qu'on affecte de plain- » dre entendaient mes paroles, ils les applaudiraient. S'ils n'étaient que des » mercenaires, je leur dirais qu'on proportionne le travail qu'on exige d'eux » aux récompenses qu'ils reçoivent, et que, soldés toute l'année, ils doivent » servir toute l'année. Mais ce sont des Romains : l'intérêt de Rome doit seul » les persuader. Les Véiens ont enfreint sept fois nos traités; ils ont ravagé nos » terres, soulevé les Fidénates, égorgé une de nos colonies, assassiné nos am- » bassadeurs; ils veulent enfin armer toute l'Étrurie contre nous. Est-ce avec » de tels ennemis qu'on doit agir mollement? Abandonnerons-nous nos tra- » vaux et nos retranchements pour laisser le champ libre à de nouveaux brigan-

(1) An de Rome 351. Avant Jésus-Christ 401.

» dages ? Mais quand tous ces motifs n'exigeraient pas la continuation du siége, » croyez que rien ne nous importe plus que d'établir la discipline dans nos ar- » mées. Jusqu'à présent nous avons su vaincre, et non profiter de la victoire. » Nous quittions nos camps au milieu de l'automne, comme ces oiseaux de » passage qui disparaissent avec l'été. Apprenons, quand la guerre tourne » en longueur, à en attendre courageusement l'issue. Bravons les frimas pour » la gloire, comme nous les affrontons pour les vains plaisirs de la chasse. Que » vos ennemis sachent enfin que Rome, aussi constante qu'impétueuse, ne fi- » nit un siége que par la prise d'une ville, et ne termine une guerre que par la » victoire. Déclarez à vos tribuns que vous ne les avez pas élus pour être les » défenseurs de la mollesse et de la lâcheté, et défendez-leur de tromper les » soldats en leur présentant la désobéissance sous les traits du courage, et la » licence sous ceux de la liberté. » La fermeté de cette harangue imposa aux factieux.

Peu de temps après, on apprit que les Véiens, ayant fait une sortie pendant la nuit, avaient renversé les travaux des Romains et incendié leurs machines. Cette nouvelle, répandue à Rome, enflamma le peuple de colère. Les plébéiens qui jouissaient de quelque aisance offrirent de combattre à cheval, s'engageant volontairement à servir jusqu'à ce que Véies fût prise.

Le sénat, profitant de leur zèle pour compléter son système, accorda à la cavalerie une solde de vingt sous, triple de celle de l'infanterie. Quelque temps après, les généraux patriciens s'étant laissé battre par les Volsques, les vœux du peuple furent comblés par la nomination de tribuns militaires pris dans la classe plébéienne.

Sur ces entrefaites, un phénomène, très-naturel sans doute, mais dont on ne peut expliquer les causes, excita une grande inquiétude à Rome. Le lac d'Albe grossit tout à coup d'une manière effrayante, quoiqu'aucune pluie n'eût précédé ce débordement. La crédulité prit cet événement pour un prodige. On vantait beaucoup alors la science d'un vieillard de Véies, qui passait pour devin. Les Romains s'étant emparés de sa personne, il leur dit, sur la foi d'une ancienne prédiction, que Rome était menacée d'un grand désastre, si l'eau du lac débordait jusqu'à la mer; mais que, si elle s'arrêtait avant d'y arriver, ce serait le signal de la ruine de Véies.

Le sénat envoya à Delphes des députés qui consultèrent l'oracle, et rapportèrent une réponse conforme à celle du vieillard.

On creusa des canaux qui éloignèrent de la mer les eaux du lac, et la politique profita ainsi de la superstition pour augmenter le courage des assiégeants et la crainte des assiégés.

Deux nouveaux tribuns militaires s'étant encore laissé vaincre par les Capénates et par les Falisques, la terreur se répandit dans l'armée et dans la ville : on disait au camp de Véies que les ennemis marchaient sur Rome; à Rome, on répandait le bruit d'une victoire complète des Véiens. La consternation devint générale.

Dans de grands périls, toute intrigue cesse, toute ambition se tait, et l'envie même invoque le génie. On nomma Camille dictateur ; il prit Cornélius Scipion pour général de la cavalerie.

Les vertus et les exploits de Camille lui avaient déjà acquis l'estime universelle. Il appelle la jeunesse romaine à la défense de la patrie; elle répond à sa voix avec ardeur et confiance. Celle des Latins et des Herniques accourt lui offrir ses services. Le dictateur promet aux dieux que, s'il termine heureusement la guerre, il célébrera les grands jeux du cirque, et qu'il rebâtira le temple de la déesse Ino, nommée par les Romains la mère Matuta.

Camille, après avoir battu les Falisques et les Capénates, se rendit au camp de Véies, qui n'avait point été attaqué, comme on le croyait, mais dans lequel régnait un désordre plus dangereux souvent que les défaites. Il y rétablit d'abord la discipline.

Convaincu que la force ne pouvait triompher d'une ville aussi populeuse, il eut recours à la ruse, et fit ouvrir secrètement une mine qu'il conduisit jusque sous la citadelle. Cet ouvrage étant achevé sans que les assiégeants en eussent la moindre connaissance, il écrivit au sénat pour lui demander quel usage il devait faire du riche butin que la victoire lui promettait. Le sénat décida qu'on le livrerait au peuple, et qu'il serait distribué à tous les citoyens qui voudraient se rendre au camp. La moitié de Rome y courut.

Le dictateur, se conformant aux anciens usages qui exigeaient qu'on se rendît favorables à la fois les dieux de Rome et les dieux de Véies, prit les auspices, et dit : « Apollon Pythien, c'est par vos ordres que je vais ruiner cette ville » ennemie : je vous consacre la dixième partie de ses richesses; et vous, reine » Junon, qui aujourd'hui habitez Véies, je vous conjure, après la victoire, de » nous suivre dans notre ville de Rome, qui va devenir la vôtre : vous y trou» verez un temple digne de vous. »

Camille, afin de détourner l'attention des assiégés du péril réel qui les menaçait, ordonna un assaut général; et tandis que les légions s'avançaient contre les murailles en jetant de grands cris, un corps d'élite, marchant sous la terre, perce la mine, et sort, avec un grand bruit, dans le temple même où le roi des Véiens sacrifiait aux dieux, et au moment où le devin, consultant les entrailles des victimes, déclarait vainqueur celui qui consommerait ce sacrifice. Les Romains, entendant ces paroles, se précipitent sur les Véiens, et accomplissent l'oracle en offrant l'holocauste au ciel. Tite-Live, en rapportant ce fait, que sa raison n'osait ni croire ni réfuter, convient qu'il est plus propre au théâtre qu'à l'histoire.

Les Romains, maîtres de la citadelle, se répandirent dans la ville et embrasèrent les maisons, tandis que les légions franchissaient les remparts. Le carnage fut épouvantable; Camille parvint enfin à le faire cesser. Il ordonna d'épargner les vaincus désarmés, et, dès qu'ils furent soumis, on donna le signal du pillage.

Le dictateur, se voyant maître d'une si grande cité, s'écria : « Si ma fortune, » ou celle de Rome, paraît trop éclatante aux hommes et aux dieux, et si elle

» doit être compensée par quelques disgrâces, je demande au sort de les faire » tomber sur moi plutôt que sur la république. » En disant ces mots, il se heurta contre une pierre, tomba, et, dans la suite, la superstition regarda cette chute comme un présage de l'exil de Camille et de la prise de Rome par les Gaulois.

Le dictateur fit vendre à l'encan tous les prisonniers. Le produit de cette vente fut la seule part du trésor public dans le butin.

L'élite des Romains, revêtue de robes blanches, conduisit en pompe, à Rome, la statue de Junon[1]. La crédulité racontait que, Camille ayant demandé à la déesse si elle voulait s'y laisser transporter, elle marqua son consentement par un signe de tête.

Le siége avait duré dix ans. Véies, résistant à toutes les forces romaines, fut surprise plutôt que vaincue.

Jamais une victoire ne causa dans Rome une joie plus vive, et jamais dictateur n'obtint un triomphe plus magnifique. Camille se montra le premier avec quatre chevaux blancs attelés à son char, tel qu'on représentait Jupiter et Apollon. Cet orgueil déplut. Quel grand homme en est exempt ! Mithridate sut se rendre inaccessible à tous les poisons; mais il est plus difficile de résister à ceux de la fortune et de la gloire.

Camille, après avoir donné les ordres nécessaires pour l'érection du temple de Junon, fit la dédicace de celui de Matuta, et se démit de la dictature.

Le sénat accorda la paix aux Èques et aux Volsques; mais il se vit dans un grand embarras pour trouver la quantité d'or qu'exigeait le présent promis par Camille à l'Apollon de Delphes.

Les dames romaines, qui savaient faire à leur patrie le sacrifice de leur vanité, comme les Romains celui de leur vie, offrirent au sénat leurs ornements et leurs bijoux. Ils servirent à fabriquer une coupe d'or de quatre-vingt mille écus. Un honneur immortel les dédommagea de la perte d'un vain luxe. On leur permit de se rendre aux jeux publics dans des chars suspendus, et le sénat leur accorda le privilége dont jusque là les hommes les plus distingués jouissaient exclusivement, celui d'être louées publiquement après leur mort.

Les Falisques n'avaient pas voulu se soumettre : Camille, élu tribun militaire, les battit, s'empara de leur camp, et fit un riche butin qu'il réserva tout entier pour le trésor. Sous tout autre général, cette mesure aurait peut-être porté les soldats à la révolte; mais ils craignaient sa sévérité, et admiraient sa vertu. Le respect contint les murmures.

Camille forma le siége de Falérie. Les enfants des familles les plus distinguées de cette ville vivaient sous la discipline d'un seul maître, qui conçut le vil projet de fonder sa fortune sur une infâme trahison. Il avait l'habitude de conduire tous les jours ses élèves hors de la ville pour les exercer. Prolongeant peu à peu ses promenades, il finit par les conduire à Camille, et lui dit : « En remettant entre vos mains les enfants des hommes les plus puissants de

1) An de Rome 359. Avant Jésus-Christ 393.

» Falérie, c'est la ville même que je vous livre. » -- « Vil scélérat! lui répondit » le héros d'un air menaçant, tu offres un présent odieux à un général et à un » peuple qui n'ont aucune ressemblance avec toi! Il est vrai que nul traité » fondé sur des conventions humaines ne nous lie aux Falisques; mais il existe, » et il existera entre eux et nous un lien sacré formé par la nature. La guerre » a ses droits comme la paix, et nous avons appris à les respecter également. » Nous prenons les armes, non contre les êtres faibles dont on épargne la » jeunesse, même dans les cités conquises, mais contre les hommes, qui, sans » être offensés, se sont armés contre nous, et ont attaqué notre camp près de » Véies. Tu veux les vaincre par un crime jusqu'à présent inconnu ; moi, je les » vaincrai par les seuls moyens dignes des Romains, la vertu, le travail et les » armes. »

Après ce discours, Camille fit dépouiller le perfide maître de ses vêtements, lui fit attacher les mains derrière le dos, et, donnant des verges à ses jeunes disciples, il leur ordonna de le ramener dans la ville en le frappant.

Les Falisques pleuraient la perte de leurs enfants : ce retour imprévu changea leur désespoir en joie et leur haine en admiration. Décidés jusque là, comme les Véiens, à vaincre ou à périr, ils demandèrent la paix à Rome. Leurs députés dirent au sénat : « Pères conscrits, nous sommes vaincus par vous et » par votre général; mais c'est une victoire dont vous pouvez jouir sans exciter » la jalousie des dieux ni des hommes, et que nous pouvons avouer sans honte. » Nous nous rendons à vous, persuadés que nous serons plus heureux sous vo- » tre empire que sous nos propres lois. Nous donnons dans cette guerre deux » grands exemples au genre humain : vous, celui de la bonne foi, qui préfère » des dangers honorables à un triomphe certain, mais criminel; et nous, celui » de la générosité, qui cède volontairement la victoire aux vertus. Nous nous » soumettons donc à votre discrétion. Envoyez des commissaires; qu'ils s'em- » parent de nos armes, reçoivent des otages, et prennent possession de la ville, » dont les portes leur seront ouvertes. Vous n'aurez point à vous plaindre de » notre fidélité, ni nous de votre domination. »

Ainsi, la vertu d'un homme valut aux Romains une importante conquête.

Le vaisseau qui portait à Delphes la coupe d'or envoyée par le sénat, fut pris par les pirates de Lipari. Timasithée, leur chef, digne d'être Romain par sa générosité et par son respect pour les dieux, rendit le vaisseau, la coupe, et voulut lui-même escorter les députés jusqu'à Delphes, et les ramener à Rome.

Le sénat, croyant que la situation prospère de la république lui permettait de revenir sans danger aux anciens usages, fit élire des consuls. On n'en avait pas nommé depuis quinze ans. Le peuple procéda sans résistance à l'élection; mais cette inconstante multitude donna bientôt aux consuls et aux sénateurs un nouveau sujet de crainte. Elle voulut quitter Rome et s'établir à Véies. Camille, s'opposant à ce projet, s'attira sa haine. Il parvint cependant à faire renoncer le peuple à une résolution si funeste. Le sénat, satisfait, accorda, sur le territoire de Véies, sept arpents à chaque enfant mâle romain, ce qui multiplia les mariages et accrut la population.

L'envie est l'ombre de la gloire, et la suit toujours. Le peuple, ingrat, oubliait les exploits de Camille, et s'irritait de son opposition constante aux intrigues et aux déclamations des tribuns. La haine est si aveugle, qu'elle ne cherche pas même des prétextes vraisemblables pour se satisfaire. On accusa sans fondement Camille de s'être approprié une part du butin de Véies; et, comme il vit qu'il ne pouvait attendre aucune justice de cette multitude passionnée, il prévint son arrêt, se condamna lui-même à l'exil, et se retira dans Ardée. Avant de sortir de la ville, moins grand qu'Aristide, il pria les dieux de mettre bientôt ses ingrats concitoyens dans la nécessité de le regretter. Son vœu coupable ne fut que trop accompli.

L'orage qui devait fondre sur Rome sortit d'une contrée dont elle savait à peine le nom; la Gaule, si longtemps redoutable pour les Romains, et qui depuis devint une de leurs plus brillantes conquêtes, était divisée en trois parties : l'Aquitaine, la Celtique et la Belgique; l'Océan, le Rhin, les Alpes et les Pyrénées marquaient ses limites; limites irrégulièrement étendues et variées par les guerres continuelles que se livraient toutes les hordes sauvages dont la population belliqueuse habitait, dans ces temps reculés, les Gaules, la Germanie et toute cette partie de l'Europe devenue depuis le centre de la civilisation et des lumières.

Sous le règne de Tarquin, Ambigate était roi de la Gaule celtique. Son peuple, trop nombreux, fut obligé d'envoyer dans d'autres contrées des colonies qui cherchèrent, les armes à la main, une nouvelle patrie. Sigovèse parcourut l'Allemagne, la Bohême et la Hongrie. Bellovèse, à la tête d'une partie des peuples de Sens, d'Autun, de Chartres, du Mans et de Bourges, franchit les Alpes, conquit quelques provinces, et fonda les villes de Milan, de Brescia et de Vérone. Les Gaulois, recevant dans la suite de nouveaux renforts de leur pays, étendirent leurs possessions, et la contrée dont ils s'étaient rendus maîtres prit le nom de Gaule cisalpine.

Peu de temps après l'exil de Camille, un habitant de Clusium, nommé Aruns, voulant se venger de ses compatriotes, qui l'avaient injustement maltraité, se retira chez les Gaulois établis près des Alpes, et leur vanta la fertilité de son pays et l'excellence de ses vins. Ses récits tentèrent la cupidité de ces hommes belliqueux et intempérants. Guidés par le perfide Aruns, ils portèrent leurs armes en Étrurie, et assiégèrent Clusium.

La haute taille, la longue chevelure, les glaives larges et tranchants, et les mœurs sauvages de ces nouveaux ennemis répandaient l'effroi sur leur passage. Clusium invoqua le secours des Romains. Le sénat fit partir comme ambassadeurs les trois fils de Fabius Ambustus. Ils se rendirent au camp des Gaulois, et les invitèrent à cesser leurs hostilités contre les Clusiens, dont Rome devait, en cas de guerre, embrasser la défense.

Brennus, chef des Gaulois, reçut les ambassadeurs en présence de son peuple assemblé, et leur répondit : « Nous ne connaissons point les Romains, mais » nous devons les croire courageux, puisque c'est leur appui que les Clusiens » invoquent au moment du danger. Nous consentirons volontiers à la paix, si

» les Clusiens, qui possèdent plus de terres qu'ils n'en cultivent, veulent nous » en céder une partie. Ils en ont trop, et nous en manquons : mais si nous » éprouvons un refus, nous voulons les combattre devant vous, afin que vous » puissiez attester à Rome que les Gaulois l'emportent en vaillance sur tous » les autres peuples de la terre. » — « Mais, reprit l'aîné des Fabius, s'empa» rer d'un pays qui ne vous appartient pas, et enlever une terre à celui qui la » possède, c'est déclarer la guerre ; et quel droit les Gaulois ont-ils sur la » Toscane? » — « Les mêmes, répliqua Brennus, les mêmes que vous sur tant » de contrées que vous avez envahies. Nos droits sont écrits sur nos glaives ; » tout appartient aux braves. »

Les Fabius, trop jeunes et trop ardents pour écouter la prudence, sortent en courroux de l'assemblée; oubliant la modération qui convient à des médiateurs, non-seulement ils poussent les Clusiens à la guerre, mais ils prennent eux-mêmes les armes, et se placent à la tête des habitants, qui font une sortie contre les Barbares.

Le sort, pour hâter la ruine de Rome, voulut que Quintus Fabius, perçant de sa lance un chef gaulois, fût reconnu par les ennemis lorsqu'il enlevait l'armure du vaincu. Tout à coup cette nouvelle se répand dans l'armée ; elle excite la fureur, et change les projets de Brennus. Tout son peuple partage ses ressentiments ; on lève le siége, on abandonne Clusium. Rome devient le seul objet de la haine et de la vengeance. La jeunesse gauloise voulait y marcher sur-le-champ ; mais ses chefs, respectant le droit des gens violé par les Romains, décidèrent qu'on enverrait d'abord des députés à Rome pour demander justice et pour exiger le châtiment de Fabius.

Ils partirent; le sénat, après les avoir écoutés, délibéra sur leur demande. Ne pouvant nier l'infraction dont on se plaignait, et craignant d'infliger une peine méritée à de jeunes patriciens illustres par leurs exploits, et soutenus par le crédit de leur famille, il renvoya au peuple le jugement de cette affaire. Le peuple romain, imprudent admirateur d'une vaillance déplacée et d'une témérité coupable, refusa toute satisfaction aux députés, et porta même à l'excès l'oubli de tout égard et de toute convenance; car il élut tribuns militaires, pour l'année suivante, les trois Fabius avec Q. Sulpicius Longus, Q. Servilius, et S. Cornélius Maluginensis.

Rome, exposée à de moindres dangers, avait souvent créé un dictateur. Son aveuglement fut tel, que, dans cette circonstance critique, elle n'en nomma pas; et pourtant la terreur, grossie par la superstition, précédait ce nouvel ennemi ; car on prétendait que, longtemps avant, une voix inconnue avait annoncé l'arrivée de ces Barbares.

Cependant les Gaulois, furieux, marchaient rapidement; ils répandaient l'effroi sur leur route, quoiqu'ils ne commissent aucune violence, et que même ils fissent retentir l'air de ce cri mille fois répété : « Nous allons à Rome, nous » n'en voulons qu'aux Romains. »

Le sénat ne leur opposa qu'une levée de quarante mille hommes, faite à la hâte, sans ordre et sans choix. Les deux armées se rencontrèrent à quatre

lieues de Rome, au confluent du Tibre et de l'Allia. L'armée gauloise se composait de soixante-dix mille guerriers, dont les hurlements, répétés par les montagnes, répandaient une épouvante jusque là inconnue.

Le téméraire Quintus Fabius, qui commandait les Romains, oublia de consulter les auspices, n'offrant point de sacrifice aux dieux, et crut inutile de retrancher son camp ; appuyant sa gauche à la rivière, sa droite à une montagne, et plaçant sa réserve sur une hauteur, il étendit trop ses ailes dans la crainte d'être débordé, et affaiblit ainsi son corps de bataille.

Brennus, après avoir culbuté la cavalerie qui se trouvait devant lui, commença très-habilement par l'attaque de la colline sur laquelle était placée la réserve. Ce fut là seulement qu'il éprouva une vive résistance. Le reste de l'armée romaine, saisi d'épouvante, ne put soutenir la vue des longs sabres des Gaulois, l'aspect de leurs chevelures flottantes et le bruit effrayant de leurs cris. Les généraux manquèrent d'habileté, et les soldats de courage.

L'aile gauche voulait se sauver du côté de Véies ; une grande partie se noya dans le Tibre. Un combat si court aurait coûté peu de sang, mais le désordre de la fuite occasionna un affreux carnage. Rome apprit cette défaite par les fuyards de l'aile droite. Les Gaulois pouvaient sans obstacle y entrer avec eux ; le pillage du camp et la débauche leur firent perdre trois jours.

Les Romains, d'abord consternés, mais reprenant enfin leur ancien courage, font passer dans le Capitole et dans la citadelle les dernières ressources de la république, la fleur de la jeunesse, l'élite du sénat, le trésor, les armes et les vivres. Le prêtre de Quirinus et les vestales emportèrent loin de Rome les images des dieux, les ornements, les vases et les livres sacrés.

On était décidé à ne sauver que ce qui pouvait défendre la patrie, et à livrer à la mort une population sans armes. On ne laissa dans la ville que des vieillards et tous ceux qui se trouvaient hors d'état de combattre. Les anciens dictateurs, les consulaires, les sénateurs les plus vénérables par leurs triomphes, par leur âge et par leurs dignités déclarèrent qu'ils ne consumeraient pas sans nécessité les vivres de la citadelle, et qu'ils mourraient dans la ville avec les citoyens que leur faiblesse rendait inutiles à la patrie. Ils recommandèrent au courage de la jeunesse le sort d'une république illustrée par quatre siècles de victoires.

Quel sublime et déchirant spectacle Rome offrait alors ! D'un côté on voyait avec admiration ces jeunes guerriers qui emportaient dans le Capitole le dernier espoir de la liberté ; de l'autre, on contemplait avec douleur ces vieillards courageux, résolus à s'ensevelir sous les ruines de leur patrie. Les femmes en pleurs ne savaient si elles devaient suivre leurs époux et leurs enfants, ou s'arracher de leurs bras pour servir de dernier appui à leurs pères. L'amour et la nature déchiraient leurs cœurs.

La foule des pauvres se dispersa dans les campagnes ; on enterra dans les souterrains d'une chapelle tout ce qu'on put enlever des temples.

Le respect pour la religion était alors gravé si profondément dans les esprits, qu'au milieu de ce grand désastre, un plébéien, Lucius Albinus, qui emmenait sa famille sur un chariot chargé de ses richesses, rencontrant sur la route du

Janicule les vestales qui se traînaient à pied péniblement, portant les vases sacrés, s'arrête à la vue de ces vierges, descend avec sa femme et ses enfants, jette sur la terre ses trésors, et abandonne son char aux prêtresses.

Le Capitole seul est armé, les temples sont vides, la ville est déserte. Les vieillards, les sénateurs et consulaires sont les seules ombres qui l'habitent encore : préférant la mort à la fuite, ils se revêtent de leurs robes de pourpre, s'asseyent dans les vestibules de leurs maisons, sur leurs chaises d'ivoire. Dans cet instant Brennus s'avance; il trouve les murs sans défense, les portes ouvertes; il s'arrête : cet abandon lui fait soupçonner un stratagème, mais un long calme, un profond silence le rassure. Il entre dans Rome comme dans un vaste tombeau.

Les Gaulois, arrivés sur la place publique, ne voient d'apparence de vie et de guerre que sur les remparts de la citadelle et du Capitole. Après avoir placé des gardes, ils se répandent et se dispersent dans les rues. Toutes les maisons du peuple sont fermées; celles des grands seuls étaient ouvertes. Les barbares y pénètrent, et regardent avec étonnement ces nobles vieillards, qui, suivant la croyance du temps, avaient dévoué leurs têtes aux dieux infernaux pour attirer leur courroux sur celles de l'ennemi. Ils admirent ces vénérables consulaires, assis sur leurs siéges, parés des marques de leurs dignités, silencieux, immobiles, appuyés sur leurs bâtons d'ivoire, et ne donnant aucune marque de surprise ni d'effroi. Leur aspect enchaînait l'audace, leur noble gravité inspirait une vénération religieuse; et ces guerriers féroces, saisis de crainte, les prirent d'abord pour des dieux. Enfin un Gaulois plus téméraire, s'approchant de Marcus Papirius, lui passa légèrement la main le long de la barbe. Papirius, ne pouvant supporter l'outrage, le frappe de son bâton : le Barbare irrité lui enfonce son glaive dans le sein. Dès lors le carnage commence; les Gaulois massacrent sur leurs siéges tous ces illustres patriciens. Ils égorgent le peu de citoyens qui n'avaient pu échapper à leurs coups, livrent la ville au pillage, et embrasent les maisons, dans l'espoir que la crainte, se répandant avec les flammes, porterait les défenseurs du Capitole à se rendre.

Les Romains, renfermés dans leur dernière forteresse, voyaient avec désespoir l'incendie qui dévorait leurs pères et leurs foyers. Les cris des ennemis, les gémissements des victimes déchiraient leurs âmes. L'horreur de cette fatale journée se renouvela et s'accrut encore dans les ténèbres de la nuit. Chaque instant ajoutait un nouveau poids à leur douleur; mais plus l'excès du désespoir pénétrait leur cœur, plus il y gravait profondément la résolution de défendre jusqu'au dernier soupir le seul asile de la liberté de Rome.

Les Gaulois, perdant l'espérance de les effrayer, veulent s'emparer de vive force du Capitole. Ils y montent avec ardeur, couverts de leurs boucliers, et jetant de grands cris, selon leur coutume. Mais, lorsqu'ils sont arrivés au milieu de la colline, les Romains sortent de leurs murs, se précipitent avec fureur sur eux, les renversent et les mettent en pleine déroute.

Brennus, découragé par l'inutilité de cette attaque, convertit le siége en blocus, attendant la victoire du temps et de la famine; et, comme l'incendie de la



ville privait son armée de tous moyens de subsistance, il ne laissa qu'une partie de ses troupes à Rome, et envoya le reste dans les campagnes voisines pour y chercher des vivres.

Le hasard conduisit un de ces corps près d'Ardée. Camille y vivait dans l'exil, pleurant les malheurs de sa patrie, et ne pouvant concevoir comment la terreur s'était emparée de ces braves Romains, tant de fois victorieux sous ses ordres. Tout à coup il apprend que les Gaulois s'approchent, et que les Ardéates consternés délibèrent timidement sur les moyens d'échapper aux périls qui les menacent.

Camille n'avait jamais paru dans leurs assemblées; il y court: « Ardéates, » dit-il, autrefois mes amis, aujourd'hui mes concitoyens, ne croyez pas que » j'aie oublié la loi qui m'exile; mais, dans un si grand danger, chacun peut » et doit contribuer au salut public. Je ne saurais mieux vous prouver ma re- » connaissance qu'en combattant pour vous. La fortune ne m'a trahi que pen- » dant la paix; pendant la guerre, elle a toujours couronné mes armes. Accor- » dez quelque confiance à mes conseils; profitez de l'occasion qui se présente » pour prouver votre amitié aux Romains, et pour acquérir une gloire im- » mortelle.

» Les Gaulois s'avancent : croyez-moi, ces hommes sont plus effrayants par » leur haute stature que redoutables par leur courage. Ce n'est point eux, c'est » la fortune qui nous a vaincus. Qu'ont-ils fait depuis la bataille d'Allia? Ils se » sont emparés d'une ville déserte; ils ont massacré des vieillards sans dé- » fense, et quelques soldats romains ont suffi pour les chasser du Capitole. A » présent ils se dispersent dans les campagnes comme des animaux voraces, » sans ordre, sans discipline, sans gardes. Ils consacrent le jour au pillage et » la nuit à la débauche. Ne souffrez pas que toute l'Italie perde son nom, et » prenne honteusement celui de Gaule. Saisissez vos armes cette nuit, et sui- » vez-moi. Je vous promets, non un combat, mais un carnage certain. Si je ne » vous livre pas les Gaulois comme des victimes, je consens qu'Ardée me chasse » comme Rome m'a banni. »

Les Ardéates, entraînés par ces nobles paroles, se confient à son génie et exécutent ses conseils. Camille, ayant fait reconnaître les ennemis qui campaient en désordre, les surprend au milieu de la nuit, les effraie par de grands cris et par le son des trompettes, et les égorge à demi endormis. Ceux qui cherchaient à se sauver à Antium furent poursuivis et taillés en pièces.

Dans ce même temps les Toscans voulurent perfidement profiter de la chute de Rome pour attaquer Véies; mais les Romains retirés dans cette ville les battirent et en firent un grand carnage.

Le siége du Capitole continuait cependant toujours, et ses braves défenseurs étonnaient fréquemment leurs ennemis par des traits d'une rare intrépidité. Un jour Caïus Fabius Dorso, voulant accomplir un sacrifice imposé par un ancien usage à sa famille, descend du Capitole, portant les vases sacrés, traverse le camp ennemi, accomplit son vœu sur le mont Quirinal, et retourne à son poste avec une gravité si imposante, que les Gaulois, soit par respect religieux, soit

par admiration pour sa témérité, n'opposèrent aucun obstacle à sa marche.

La victoire de Camille avait fait renaître l'espoir et le courage dans le cœur des Romains qui habitaient Véies et les villes voisines. Ils s'arment tous, se rassemblent et défèrent à Camille le commandement de leurs forces. Ce généreux guerrier, fidèle aux lois de sa patrie, même après sa ruine, refuse l'autorité qu'on lui accorde tant qu'elle ne sera pas confirmée par le sénat.

Pontius Cominius, jeune soldat chargé des dépêches de l'armée, descend le Tibre sur une écorce de liége, franchit, à la faveur de la nuit, le rocher du Capitole, apprend la victoire de Camille au sénat, qui le nomme dictateur, et revient à Véies avec la même audace et le même succès.

Les traces des pas de cet intrépide jeune homme furent aperçues par les Gaulois, et leur apprirent que ce rocher n'était pas impraticable comme ils le croyaient. Au milieu d'une nuit profonde, ils veulent profiter de cette découverte ; s'accrochant aux herbes et aux broussailles, ils parviennent au pied des murs, et, se soutenant mutuellement, échappent par leur silence à la vigilance des sentinelles, et même à celle des chiens fidèles. Les Romains, dépourvus de vivres, n'avaient point osé, par respect pour Junon, se nourrir des oies qui lui étaient consacrées. Ce scrupule religieux sauva Rome.

A l'approche de l'ennemi, les oies effrayées jettent des cris et battent des ailes. Marcus Manlius, consulaire, réveillé par ce bruit, sonne l'alarme, et, en attendant que les troupes soient armées, il court rapidement à la muraille et renverse dans le précipice un barbare qui embrassait déjà les créneaux. Sa chute entraîne plusieurs de ses compagnons; les Romains arrivent en foule, culbutent les assaillants, et sauvent ainsi le Capitole.

Manlius fut comblé d'honneurs et d'éloges; au milieu d'une affreuse disette, chacun lui céda une portion considérable de ses vivres : un décret condamna toutes les sentinelles à la mort; mais la clémence adoucit l'arrêt, et le trépas seul du commandant de la garde expia la négligence de tous. Camille, nommé dictateur, grossissait journellement ses forces, détruisait tous les détachements ennemis, occupait les environs de Rome, fermait tous les passages, et affamait ainsi l'armée gauloise que désolait en même temps une peste cruelle.

On ignorait au Capitole les progrès de Camille, et la garnison était épuisée par le manque absolu de subsistances. Cependant, pour déguiser sa détresse, elle jetait de temps en temps des pains dans le camp des ennemis.

Également fatigués, les assiégeants et les assiégés avaient conclu une trêve; mais enfin les soldats romains, succombant au besoin, forcèrent le sénat à capituler. Sulpicius, tribun militaire, chargé de pleins pouvoirs, eut une entrevue avec Brennus, et l'on y convint que les Romains paieraient un tribut de mille livres d'or, et que les Gaulois évacueraient le pays.

Le traité conclu, on commençait à peser l'or; le perfide Gaulois employa sans pudeur de faux poids : le tribun se plaignait vivement de cette fraude; Brennus alors, posant sa lourde épée dans la balance, lui dit avec une raillerie amère : « Malheur aux vaincus! »

Dans cet instant, Camille, dont l'armée s'était approchée de Rome, s'avance

suivi de ses principaux officiers; on lui rend compte de la négociation, de l'artifice et de l'insolence du Gaulois : « Romains, dit Camille, remportez » votre or; et, vous, Gaulois, vos balances : ce n'est qu'avec le fer que nous » recouvrerons notre liberté. » Brennus, surpris de sa fierté, lui reproche de rompre un traité conclu : « Tout traité conclu sans la participation du dic- » tateur, répondit Camille, est nul. Gaulois, je déclare la trêve rompue; pré- » parez-vous au combat. »

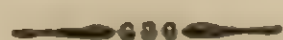
Terminant la conférence par ces mots, il retourne à ses troupes, les range en bataille avec habileté sur les débris de Rome, et leur rappelle qu'ils combattent pour tout ce qu'ils ont de plus cher et de plus sacré, leurs dieux, leur patrie, leurs foyers et leur liberté.

Les Gaulois prennent les armes; la fureur les guide; le génie conduit les Romains. La fortune avait changé : malgré leur opiniâtre résistance les Gaulois furent vaincus et mis en déroute. Camille, ardent à la poursuite, les atteignit à huit milles de Rome, les défit complétement, et pilla leur camp. La fuite ne put les dérober à la vengeance du vainqueur; on les passa tous au fil de l'épée, et il n'en resta pas un seul qui pût porter dans les Gaules la nouvelle de leur défaite.

Ainsi Rome, envahie depuis sept mois, se vit délivrée aussi rapidement qu'elle avait été conquise.

Les vainqueurs des Gaulois et les défenseurs du Capitole, réunis, mêlèrent leurs larmes et leur joie sur les débris de leurs temples, sur les tombeaux de leurs pères; et Camille reçut les honneurs du triomphe, au milieu des ruines d'une ville dont il devint le second fondateur.

CHAPITRE VII.



Proposition des tribuns. — Reconstruction de Rome. — Dictature de Camille. — Sa victoire sur les Èques, les Étruriens et les Volsques. — Conspiration de Manlius. — Son jugement. — Sa condamnation et sa mort. — Victoire de Camille sur les Volsques. — Dictature de Quintius Cincinnatus. — Nomination de consuls plébéiens proposée. — Dictature de Manlius Capitolinus. — Guerre avec les Gaulois. — Dictature de Camille. — Sa victoire sur les Gaulois. — Nomination de consuls plébéiens décrétée. — Création de préteurs. — Peste à Rome. — Mort de Camille. — Dévouement de Marcius Curtius. — Victoire du dictateur Claudius Crassinus sur les Herniques. — Nouvelle guerre avec les Gaulois. — Défi d'un géant gaulois tué par Titus Manlius. — Dictature de Marcus Rutilus, plébéien. — Combat d'un Gaulois et du tribun Valérius, surnommé Corvus. — Alliance avec Carthage. — Guerre avec les Samnites. — Victoire du consul Valérius près de Capoue. — Imprudence du consul Cornélius. — Courage de Décius. — Victoire de Cornélius. — Rébellion dans l'armée. — Paix avec les Samnites. — Vision des consuls Manlius Torquatus et Décius. — Dévouement de Décius. — Sa mort. — Sévérité de Manlius envers son fils. — Dictature de Publius Philo, plébéien. — Condamnation et mort de soixante-dix Romaines. — Prise de Palépolis, aujourd'hui Naples. — Piété filiale de Papirius. — Dictature de Papirius Cursor. — Sa sévérité pour la discipline militaire. — Nouvelle guerre avec les Samnites. — Stratagème de Pontius, général des Samnites. — Les Fourches-Caudines. — Défaite des Romains. — Humiliation des consuls et de l'armée. — Nouvelle guerre avec les Samnites. — La *via Appia* établie par le dictateur Junius Babulus. — Victoire des dictateurs Papirius et Valérius Maximus sur les Étrusques. — Guerre avec les Tarentins. — Invasion de Pyrrhus. — Bataille d'Héraclée. — Défaite des Romains. — Ambassade de Cynéas à Rome. — Ambassade de Fabricius. — Son désintéressement et son intrépidité. — Bataille d'Asculum, aujourd'hui Ascoli. — Trahison du médecin de Pyrrhus. — Magnanimité de Fabricius. — Mort du médecin de Pyrrhus. — Évacuation de l'Italie par Pyrrhus. — Retour de Pyrrhus en Italie. — Bataille de Bénévent. — Victoire des Romains. — Fuite de Pyrrhus. — Siége et prise de Tarente par les Romains. — Première monnaie d'argent à Rome. — Domination de la république sur toute l'Italie. — Jalousie et haine de Carthage contre Rome.

Les tribuns oubliaient sans cesse les grands intérêts de la république, et ne pensaient qu'à augmenter leur crédit en favorisant les passions du peuple. Ils renouvelèrent leurs intrigues, afin d'obtenir que la moitié des citoyens et du sénat fût transportée à Véies. Camille s'opposa fortement à ce projet : « Romains, » dit-il, les dissensions qu'excite l'esprit factieux de vos tribuns me sont devenues si insupportables, que ce qui me consolait dans mon exil, c'était de » me voir éloigné d'eux. Je n'ai pas changé d'opinion, et je vivrais dans la » retraite et dans le silence si l'intérêt de mon pays ne me forçait à revenir » parmi vous et à prendre la parole. Quels funestes conseils vous donnent vos » tribuns! Ils veulent vous faire abjurer votre amour pour votre patrie ; ils vous » demandent d'abandonner votre ville natale; ils vous exhortent à outrager

» les dieux, ces dieux qui vous ont seuls défendus et sauvés. Rappelez vous » votre propre histoire et celle de vos aïeux, et vous serez convaincus que » tout nous a réussi tant que nous avons été fidèles à leur culte. Leur vo- » lonté seule a bâti Rome; elle s'est accrue sous leurs auspices; il n'est pas » un jour dans l'année, pas un lieu dans la ville, qui ne leur soit consacré par » quelque cérémonie. Pouvez-vous transporter dans une autre cité tout ce » que cette ville a de divin? Aurez-vous la lâcheté de fuir vos temples, au lieu » d'imiter le courage de Fabius qui traversa l'armée gauloise pour remplir » ses serments au pied de nos autels? Vous trouverez, dit-on, l'abondance » dans Véies : ainsi, pour un vil intérêt, vous allez devenir Véiens, et prendre » le nom des vaincus! Souffrirez-vous encore que les Èques et les Volsques vous » remplacent ici, et prennent le titre glorieux de Romains? Ne vaut-il pas » mieux habiter des cabanes près de vos pénates que de vous condamner vous- » mêmes à l'exil? Je veux croire qu'ailleurs vous porterez votre vertu et votre » bravoure; mais y porterez-vous la protection des dieux, qui ont fait tant » de magnifiques promesses à la ville de Rome? C'est ici qu'une tête humaine, » trouvée dans les fondements du Capitole, a prédit que cette ville serait la ca- » pitale du monde. C'est ici qu'on garde le bouclier descendu du ciel et le feu » éternel de Vesta, présage de l'éternité de Rome. C'est de ce territoire sacré » que la déité de la jeunesse et le dieu Terme ont refusé de sortir, pour prouver » qu'ils y fixaient le siége d'un empire sans fin. En un mot, c'est à Rome, et à » Rome seule, que les oracles ont attaché votre bonheur, votre puissance et » votre gloire. »

Ces paroles religieuses touchaient le peuple; cependant il se montrait encore incertain, lorsqu'un centurion qui commandait la garde, passant par hasard dans cet instant sur la place publique, cria au porte-enseigne de s'arrêter là et d'y planter son drapeau; *Car*, ajouta-t-il, *c'est ici que nous devons rester!* Cette parole, prononcée fortuitement, fit plus d'impression que l'éloquence de Camille. Le sénat et le peuple s'écrièrent : *Nous acceptons l'augure!* et l'on ne pensa plus à Véies.

Camille, qui regardait la religion comme l'appui le plus utile pour la politique chez un peuple superstitieux, voulut faire expier la faute qu'on avait commise longtemps avant l'irruption des Gaulois, en négligeant l'avis d'un citoyen nommé Céditius, qui assurait avoir entendu une voix divine annonçant l'arrivée des Barbares; et l'on érigea un temple au dieu *Aius Locutius*. « Ce » dieu, dit Cicéron (philosophe quoique augure), ce dieu parlait quand il était » inconnu; depuis qu'il est célèbre et qu'il a un temple, il est devenu muet. »

Les mêmes motifs de religion firent établir une procession annuelle où l'on portait une oie, et le souvenir de la délivrance du Capitole fit accorder une pension aux oies sacrées.

Camille avait gagné sa cause, mais perdu sa popularité; cependant le peuple, décidé à rester à Rome, travailla avec ardeur à la rebâtir; mais on ne mit aucune régularité dans ces travaux, et on ne prit aucune précaution pour l'écoulement des eaux, ce qui rendit l'air plus malsain et les contagions plus fréquentes.

Les Èques, les Étruriens et les Volsques ayant repris les armes, Camille, élu de nouveau dictateur, marcha contre eux avec Servilius Ahala, qu'il avait nommé général de la cavalerie : il les défit et les soumit à la république.

L'accroissement de la population fit augmenter le nombre des tribus, que l'on porta de vingt et un à vingt-cinq. Tandis que Camille se signalait chaque jour par de nouveaux efforts et par de nouveaux succès, Manlius, défenseur du Capitole, fier de cet exploit, jaloux de la gloire du dictateur, et irrité contre le sénat qui, selon lui, ne récompensait pas assez ses services, se forma par ses libéralités un grand parti dans le peuple, et conçut le projet et l'espoir de renverser le gouvernement. Il se donnait trop de complices pour que son secret fût gardé. Le sénat, informé de la conspiration, et alarmé en même temps par le bruit de la révolte des Volsques, confia la dictature à Cornélius Cossus, qui choisit pour général de la cavalerie Quintius Capitolinus.

Le dictateur, après avoir vaincu les ennemis et reçu les honneurs du triomphe, cita Manlius en jugement, et le fit arrêter; mais le peuple, qui le regardait comme son sauveur et son appui, s'émut tout entier en sa faveur, prit le deuil comme dans les calamités publiques, et soutint l'accusé si obstinément, malgré la faiblesse de sa défense et la force de l'accusation, qu'il fut absous et remis en liberté.

Ce succès accrut son audace : il conspira plus ouvertement, persuadé que désormais il pouvait braver toute loi et toute autorité; mais Camille, toujours destiné à sauver Rome, étant sur ces entrefaites nommé tribun militaire, fait de nouveau citer le conspirateur à son tribunal. L'aspect du Capitole, qu'on voyait de la place du jugement, était d'un grand secours pour l'accusé. Son éloquence en tira parti : au lieu de réfuter les arguments de son accusateur, il excitait les passions des assistants, et demandait en versant des larmes, si les Romains voulaient abattre sa tête à la vue du Capitole que son bras avait sauvé. Le peuple, qui se laisse plus entraîner par ses sentiments que diriger par sa raison, s'agitait et paraissait prêt à délivrer encore le coupable; mais Camille, qui s'en aperçut, le fit transporter au bois de Pételin, loin des murs sacrés, qui ne le protégèrent plus alors, comme il les avait autrefois défendus. Là il fut condamné et précipité du haut de la roche Tarpéienne. Le même arrêt, pour flétrir sa mémoire, défendit à tous les Manlius de porter le prénom de Marcus.

Après cet acte de sévérité, rigoureux mais nécessaire, Camille marcha contre les Volsques révoltés. Une maladie l'arrêta dans sa route; son collègue, méprisant ses sages avis, attaqua l'ennemi dans une forte position, et, malgré sa vaillance, fut battu et mis en déroute. Camille, informé de ce désordre, sort de son lit, monte à cheval, rallie les soldats, ranime leur confiance par ses paroles, leur courage par son exemple, rétablit le combat, et remporte la victoire.

La trop grande inégalité des rangs et des fortunes était un germe de dissensions que Rome voyait toujours se renouveler. Les pauvres, opprimés par l'usure, y causèrent de nouveaux troubles. Les Prénestins, peuple latin, profitant de cette discorde, firent des courses jusqu'aux portes de la ville.

Contre ces maux intérieurs et extérieurs, le sénat eut recours au remède ordinaire.

Quintius Cincinnatus, nommé à la dictature, contint les factieux, leva une armée, vainquit les ennemis, leur prit huit villes, força Préneste à se rendre, emporta hors de ses murs la statue de Jupiter impérator, qu'il déposa au Capitole; et, après ces rapides succès, il abdiqua.

On remarque avec étonnement l'influence des femmes sur un peuple aussi grave et aussi belliqueux que le peuple romain. Elles contribuèrent dans tous les temps aux grands changements arrivés dans le gouvernement de Rome. Les Sabines lui donnèrent la paix et deux rois; Lucrèce lui fit abolir la royauté; Virginie fut la cause de la destruction des décemvirs; Véturie sauva Rome des vengeances de Coriolan. Nous allons voir une femme terminer la longue lutte des patriciens contre les plébéiens : et, dans la suite, Octavie et Cléopâtre, armant Auguste contre Antoine, auront encore une grande part à la révolution qui changea les destinées du monde, et soumit à un maître les maîtres de la terre.

Fabius Ambustus avait deux filles ; l'une mariée à un patricien, et l'autre à un plébéien nommé Licinius Stolo. La femme du dernier, étant un jour chez sa sœur, entendit frapper à la porte avec une force qui l'effraya; sa peur fit rire la patricienne. Bientôt le maître de la maison, qui était consul, entra précédé de ses licteurs, et suivi d'un noble et brillant cortége. Cet éclat, cet honneur excitèrent la jalousie de la femme de Licinius. Depuis ce moment, tourmentée par cette passion, elle répandait ses larmes dans le sein de son père, et le conjurait de se servir de tout son crédit pour faire disparaître une si humiliante inégalité entre ses deux filles. Elle employait d'autres moyens et les mêmes efforts pour enflammer l'orgueil de son époux. Elle réussit à toucher l'un et à irriter l'autre. Tous deux réunis parvinrent à se faire nommer tribuns. Réchauffant alors les anciennes querelles, et haranguant le peuple, tantôt avec adresse, tantôt avec véhémence, ils le portèrent à voter un projet de loi qui ordonna qu'à l'avenir un des deux consuls serait pris parmi les plébéiens.

Cette décision, qui ranimait la haine, excita une grande agitation dans le sénat. Les patriciens s'opposèrent avec opiniâtreté à une innovation qui leur enlevait la plus belle de leurs prérogatives et détruisait toute distinction entre les deux ordres de l'État.

Le sénat ne voulait pas céder ses droits, le peuple persistait dans ses prétentions. Ne pouvant ni vaincre ni s'accorder, on passa cinq années en disputes continuelles, sans créer de consuls, les sénateurs espérant toujours éluder la demande des tribuns du peuple en ne nommant que des tribuns militaires. On crut enfin décider ces différends par le poids et par l'autorité de Camille élu dictateur. Il fit de vains efforts pour apaiser les esprits de la multitude : loin de respecter sa dignité, le peuple en vint aux menaces, et, voyant toutes ses démarches inutiles, il abdiqua.

Manlius Capitolinus, qui lui succéda, suivit une autre route, et se montra

très-populaire. Il nomma général de cavalerie Licinius Stolo. C'était la première fois qu'on voyait un plébéien parvenir à un si haut emploi. Celui-ci, par haine pour la noblesse, fit rendre un décret qui défendait à tout citoyen de posséder plus de cinq cents acres de terre; et comme il ne se conforma pas lui-même à cette défense, il devint la première victime de sa loi, et fut condamné à une forte amende.

Toutes les concessions faites au peuple irritaient son ardeur au lieu de la calmer. La querelle entre les deux ordres devenait plus vive que jamais, lorsque l'on apprit tout à coup que les Gaulois menaçaient la république d'une nouvelle invasion, et s'avançaient le long de l'Adriatique. La peur, plus persuasive que la raison, suspendit les haines. A la nouvelle de l'approche de cet ennemi formidable, tous les citoyens s'enrôlent; les pontifes mêmes prennent les armes, et une loi unanimement approuvée déclare qu'en cas de guerre contre les Gaulois, ni l'âge ni les fonctions ne dispenseront du service militaire.

Camille fut nommé dictateur : en vain voulut-il attester les dieux que son âge et sa santé ne lui permettaient plus de commander, le sénat lui répondit : « Nous n'avons pas besoin de votre bras, mais de votre tête. » Il obéit et nomma pour lieutenant Quintius Cincinnatus. Ces deux choix présageaient la victoire : Camille la prépare par sa prudence avant de la conquérir par son courage. Il exerce les Romains à espadonner et à se défendre contre les longs sabres de leurs adversaires; il donne aux soldats des casques de fer et des boucliers garnis de cuivre. Marchant ensuite au-devant des Gaulois, il les rencontre près de l'Anio, aujourd'hui le Tévérone, les attaque, les bat complétement, les disperse et se rend maître par surprise de la ville de Vélitre.

De retour à Rome, il y trouve le sénat en alarmes, le peuple en sédition. On prolonge sa dictature; il veut opposer la fermeté aux flots de la multitude, elle l'insulte; un édile factieux lève sa main sur le libérateur de Rome; les tribuns ordonnent d'arrêter Camille : le dictateur résiste avec ses licteurs, le peuple se précipite sur lui pour le jeter à bas de son tribunal; enfin Camille, invincible contre ses ennemis, mais vaincu par ses concitoyens, se retire, entre au sénat, conseille de sacrifier la vanité à la paix publique; et, d'après son avis, on décide qu'il n'y aura plus de tribuns militaires, et qu'on choisira toujours l'un des consuls dans l'ordre plébéien.

Ce décret, qui détruisit de fait l'aristocratie à Rome, en ne lui laissant que la puissance des souvenirs, substitua l'avidité des richesses à l'orgueil de la naissance, et fit naître la corruption, dont la tyrannie est toujours la suite.

Ce grand changement eut lieu cent quarante trois ans après l'établissement du consulat, et vingt-quatre ans depuis l'incendie de Rome. L'égalité qu'il introduisit n'aurait pas été dangereuse, si un troisième pouvoir, indépendant du peuple et du sénat, les avait balancés et contenus; mais, le peuple ayant à la fois le droit de législation et celui d'élection, le patriciat n'était plus qu'un objet d'envie sans autorité, et la force des mœurs retarda seule la décadence de la république.

Cependant Rome, dans les premiers moments, jouit avec plénitude des fruits de cette victoire populaire. La paix revint dans ses murs ; le peuple se réconcilia avec la noblesse, et on accomplit le vœu de Camille, en élevant un temple à la Concorde.

Le sénat créa un préteur qui, dans ses assemblées et dans les comices, devait remplacer les consuls en cas d'absence. Il fut chargé de rendre la justice dans la ville; on lui accorda la robe prétexte ou consulaire, la chaise d'ivoire, et six licteurs; une lance et une épée étaient posées à côté de son tribunal. Dans la suite on créa un deuxième préteur pour juger les étrangers et les provinciaux : le premier s'appelait *prætor urbanus*, le second *prætor peregrinus*. Les patriciens obtinrent de la bienveillance passagère du peuple que les préteurs ne seraient choisis que dans leur ordre.

Pour solenniser la réconciliation du peuple et du sénat, on ajouta une férie aux trois féries latines, et le peuple consentit qu'on nommât chaque année deux édiles patriciens pour célébrer les jeux. On les nomma *édiles curules*, parce qu'ils avaient la chaise d'ivoire.

Lorsque Rome se reposait des agitations de la politique, elle se voyai tourmentée par les fléaux de la nature. La peste la ravagea encore en 390, et lui enleva un grand homme. Camille en mourut. Peu de héros jouirent d'une gloire plus pure et plus brillante. Sa seule faiblesse avait été de former en s'exilant des vœux contre sa patrie.

La contagion dura deux années : la superstition romaine crut qu'on apaiserait les dieux par des jeux de théâtre. On envoya chercher en Étrurie des comédiens qu'on appelait *histères* : de là est venu le nom d'*histrion*. Le théâtre, dans sa naissance, n'offrit aux spectateurs que des danses villageoises. La flûte était le seul instrument qui les animait. Un acteur récitait ensuite des vers satiriques et grossiers. Le premier spectacle qu'on vit à Rome eut lieu quarante ans après la mort de Sophocle et d'Euripide.

La comédie ne fit point cesser la peste; le débordement du Tibre vint aggraver les malheurs publics ; et comme on se souvint qu'autrefois la peste avait cessé après qu'un dictateur eut attaché un clou à la muraille du temple de Jupiter, le sénat donna la dictature à Manlius Capitolinus, uniquement pour renouveler cette cérémonie puérile. Lorsqu'il se fut acquitté de ce devoir, il abdiqua.

Dans le même temps, un gouffre profond s'ouvrit tout à coup sur la place publique. L'effroi régnait dans la ville : un citoyen, Marcus Curtius, se présente tout armé; il dit que les dieux annonçaient évidemment qu'ils voulaient une victime humaine, et qu'il allait se dévouer pour le salut de sa patrie. Après ces mots, il se précipite dans l'abîme; et comme le gouffre se referma, dit on, peu de temps après, les crédules Romains se persuadèrent qu'ils devaient leur conservation au dévouement de Curtius.

Les Herniques, croyant la république affaiblie par une si longue contagion, se révoltèrent, prirent les armes, défirent et tuèrent le consul Génutius. Clau-

dius Crassinus, nommé dictateur, le vengea par une victoire complète; mais comme elle n'était remportée que sur des sujets rebelles, il n'obtint que l'ovation au lieu du triomphe.

Il fallait que le peuple romain fût plus fécond en grands talents que tout autre pour que sa fortune demeurât si constante, en changeant sans cesse de consuls, de dictateurs et de généraux.

Une nouvelle irruption des Gaulois frappa de terreur Rome à peine rebâtie. Ils s'avancèrent jusqu'à une lieue de la ville. Quintius Pennus, revêtu de la dictature, et Cornélius Maluginensis, son lieutenant, marchèrent à la rencontre des ennemis. On allait donner le signal du combat, lorsqu'un Gaulois d'une taille gigantesque s'avance, et défie le plus vaillant des Romains. Le jeune Titus Manlius reçoit la permission de punir son audace. A la vue des deux camps, il perce de sa lance le Barbare, lui enlève une chaîne d'or qu'il place à son cou, et obtint, des suffrages unanimes de l'armée, le surnom de Torquatus.

Cet exploit, présage de la victoire, redouble l'ardeur des Romains et intimide les Gaulois. Le dictateur porte le désordre dans leurs rangs, les enfonce et les force à se retirer. Mais, pendant une année entière, soutenus par les Tiburtins et par les Herniques, ils ravagent le Latium. La fortune de Rome profita de ce malheur. Leurs brigandages décidèrent les Latins à s'unir plus étroitement aux Romains, et à ne plus former qu'une nation avec eux : ce qui fit porter les tribus au nombre de vingt-sept.

Sous la dictature de Servilius Ahala, plusiurs révoltes furent réprimées; et son successeur, Sulpicius Petitus, délivra Rome de toute crainte par une victoire sanglante remportée sur les Gaulois.

Rome s'accroissait toujours, quoiqu'elle eût à surmonter des obstacles sans cesse renaissants. Les nations italiennes prévoyaient sa domination, et défendaient pied à pied leur indépendance. Les douze peuples d'Étrurie réunis se joignirent aux Falisques, et déclarèrent la guerre à la république. Pour la première fois, on vit alors un plébéien, Marcus Rutilus, revêtu de la dictature. Il choisit dans le même ordre un général de cavalerie, Plancius Proculus. Les patriciens, irrités, sacrifiant le bien public à leur ressentiment, s'efforcèrent vainement de faire manquer les opérations du dictateur; malgré leurs intrigues, il défit les ennemis, mérita, et obtint le triomphe.

Le sénat, blessé par ce succès, comme si l'ennemi eût triomphé, viola ses promesses, et fit élire deux consuls patriciens. La discorde reparut dans Rome, et les Étrusques en profitèrent pour renouveler leurs attaques; mais Manlius Torquatus, élu dictateur, les battit, et les poursuivit si vivement, qu'ils se virent contraints de demander la paix.

Le sénat, revenant à la justice, remplit enfin ses engagements, et laissa élire un consul plébéien. Malgré cet acte de sagesse, les malheurs occasionnés par l'usure prolongeaient le mécontentement du peuple. Les consuls, pour remédier à ces maux, firent acquitter aux dépens du fisc toutes les dettes des indigents.

Si les patriciens étaient trop orgueilleux, les plébéiens se montraient toujours insatiables. Ils demandèrent qu'on nommât un censeur plébéien. La noblesse s'opposait vivement à cette pretention nouvelle, qui ranimait les anciennes haines. Fabius, élevé à la dictature, ne put arrêter le torrent, et, après de longues contestations, le sénat donna la censure à un plébéien.

Peu de temps après, la guerre se renouvela contre les Gaulois; on la commença avec succès; mais, l'un des consuls étant blessé et l'autre malade, on créa un dictateur pour présider les comices, qui élurent consul Furius Camille. Le collègue qu'on lui donna mourut, et ne fut pas remplacé. Camille, exerçant seul l'autorité, marcha contre les Gaulois. Un de leurs guerriers osa encore défier le plus brave des Romains. Un jeune tribun, nommé Valérius, accepta comme Manlius le défi, et combattit avec le même succès. Les Romains, ajoutant toujours le merveilleux au vrai dans le récit de leurs exploits, prétendirent que, pendant le combat, un corbeau, perché sur le casque de Valère, l'avait défendu en effrayant le Gaulois avec son bec et par le mouvement de ses ailes. Ce qui semble certain, c'est que, pour donner créance à cette fable, il prit le surnom de *Corvus*, qu'il transmit à sa postérité.

Camille remporta une victoire sanglante sur les Gaulois; on nomma ensuite Manlius dictateur pour présider les comices, et quoique Valérius Corvus n'eût que vingt-trois ans, on l'élut consul avec Camille.

Le consulat fut paisible; les six peuples du Latium s'étant ensuite révoltés, Camille, nommé de nouveau dictateur, les fit rentrer dans le devoir.

Les progrès de la puissance de Rome étendaient sa renommée comme ses possessions. En 405, Carthage rechercha son alliance et conclut un traité avec elle.

La république avait soumis les Latins, les Volsques, les Èques, les Rutules, les Herniques, les Aruntiens, une partie de l'Étrurie et du pays des Sabins. Vengée de l'invasion des Gaulois, elle se voyait élevée à un assez haut degré de puissance, lorsqu'elle eut à soutenir une nouvelle guerre contre les Samnites, les plus opiniâtres ennemis qu'elle eût encore rencontrés. Cette guerre célèbre, qui dura un demi-siècle, et valut trente triomphes aux généraux romains, commença l'an du monde 3660, trois cent trente-quatre ans avant Jésus-Christ, quatre cent dix depuis la fondation de Rome, et quatorze ans avant la conquête de l'Asie par Alexandre.

Les Samnites, Sabins d'origine, occupaient la partie de l'Italie appelée aujourd'hui l'Abruzze. Rome en avait été longtemps séparée par les peuples qu'elle venait enfin de subjuguer. Les Picentins, les Vestins, les Marucciens, les Marses, les Hirpins, les Pellignes vivaient sous leur dépendance. Les Samnites se montraient aussi belliqueux que les Romains : chez eux l'amour et l'hymen couronnaient la gloire, et le plus brave avait le droit de choisir la plus belle pour son épouse.

Le peuple samnite attaqua les Sidicins; ceux-ci, malgré le secours des Campaniens, furent battus. Capoue, menacée par le vainqueur, implora le secours de Rome.

Nous avons déjà remarqué que, dans ces anciens temps, le sénat romain, religieux observateur des traités, n'entreprenait jamais de guerres injustes, mais qu'une fois attaqué il se montrait excessif dans ses vengeances. Un traité d'alliance existait alors entre lui et les Samnites, et le sénat répondit aux ambassadeurs de Capoue qu'il lui était impossible de la défendre contre un allié.

Les Campaniens, convaincus qu'ils ne pouvaient plus conserver leur indépendance, et préférant le joug des Romains à celui des Samnites, déclarèrent solennellement qu'ils se donnaient à Rome. Le sénat informa de cette nouvelle le gouvernement des Samnites, et leur fit dire que, la Campanie étant devenue une possession romaine, il les invitait à ne plus la traiter en ennemie, mais en alliée. Ce message excita la fureur des Samnites, qui rompirent avec les Romains, et exercèrent d'affreux ravages dans la Campanie.

Les deux consuls, Valérius et Cornélius, marchèrent contre eux à la tête de deux armées. Valérius livra bataille près de Capoue.

Jamais les Romains n'avaient trouvé d'adversaires plus braves et plus dignes d'eux. La victoire resta longtemps indécise; cette résistance changea enfin l'ardeur des Romains en furie; ils se précipitèrent tous sur les ennemis, enfoncèrent leurs rangs et les mirent en fuite. Tite-Live, adoptant tout ce qui pouvait flatter la vanité romaine, raconte qu'après le combat un guerrier de cette nation, montrant aux prisonniers samnites son étonnement de ce qu'avec tant de valeur ils s'étaient laissé vaincre, ceux-ci répondirent qu'ils avaient été vaincus moins par les armes que par les regards des Romains, et qu'ils n'avaient pu soutenir la flamme qui semblait sortir de leurs yeux.

L'autre consul, Cornélius, portant ses forces sur le territoire de Samnium, s'engagea imprudemment dans un défilé où il se vit au moment d'être détruit : mais un brave tribun, nommé Décius, s'emparant avec un corps d'élite d'une hauteur qui dominait le défilé, attira sur lui seul toutes les forces des ennemis, et donna au consul le temps de se dégager. Après ce succès obtenu, Décius descendit intrépidement de son poste, chargea les ennemis, traversa leurs légions et rejoignit l'armée romaine qui pleurait sa perte et le croyait victime de son dévouement.

Cornélius marcha ensuite contre les Samnites, les défit et en tua trente mille. On décerna le triomphe aux deux consuls, et Décius partagea leur gloire.

Une partie de l'armée romaine passa l'hiver à Capoue. Les soldats, séduits par la douceur du climat, et tentés par les richesses de la ville, formèrent le projet de s'emparer du pays et de s'y rendre indépendants de Rome. Le jour de l'exécution du complot était déjà fixé, lorsqu'il fut découvert. On donna l'ordre de changer les garnisons : les troupes, pour ne point se livrer au châtiment qu'elles méritaient, se révoltèrent ouvertement, et forcèrent un ancien consulaire, Titus Quintus, de quitter la campagne où il vivait, et de se mettre à leur tête. Ils s'avancèrent ensuite vers Rome.

Valérius Corvus, nommé dictateur par le sénat, conduisit contre les rebelles

une armée qui leur était fort supérieure en nombre : mais, préférant la douceur à la force, il négocia au lieu de combattre. Titus Quintus seconda ses efforts. Leur modération et leur éloquence firent rentrer les révoltés dans le devoir; le grand nombre des coupables assura leur impunité, et l'union fut rétablie par une amnistie générale.

On ne s'occupa plus que de la guerre contre les Samnites, et on la poussa si vivement qu'ils demandèrent et obtinrent la paix. En signant ce traité, les Samnites écrivirent à Rome pour demander qu'on défendît aux Latins et aux Campaniens de secourir les Sidicins. Le sénat donna une réponse équivoque; elle satisfit les Samnites, et mécontenta les Latins et les Campaniens qui se révoltèrent. Manlius Torquatus et Décius Mus, consuls, commandaient l'armée qu'on envoya contre eux.

Le peuple était inquiet du succès de cette guerre; les pronostics semblaient fâcheux; les auspices se montraient défavorables. On raconte que les consuls avaient tous deux vu, au milieu de la nuit, un spectre effrayant qui les avertit qu'un général romain et un général latin devaient périr cette année, et que les dieux accorderaient la victoire à l'armée dont le chef se dévouerait pour elle.

Les consuls, troublés par cette apparition, convinrent, dit-on, mutuellement que celui des deux qui verrait l'ennemi triompher de ses efforts se sacrifierait au salut public.

Les armées se rencontrèrent bientôt et se livrèrent bataille. Les Latins, confondus depuis longtemps avec les Romains, étaient armés comme eux et suivaient les mêmes réglements militaires. On voyait des deux côtés le même courage, la même tactique, la même expérience : c'était Rome qui se battait contre Rome, et les plus hardis pouvaient douter du succès.

Manlius eut d'abord quelque avantage, mais les Latins firent plier l'aile commandée par son collègue. Décius alors, fidèle à son vœu, se décida à l'accomplir. Appelant à haute voix le pontife Valérius : « Nous avons besoin, dit-il, » du secours des dieux; dictez-moi ce que dois faire et les paroles qu'il faut » que je prononce en me dévouant pour les légions. »

Le pontife lui ordonne de se revêtir d'une robe bordée de pourpre, de se couvrir la tête d'un voile, de tenir sa main droite élevée sur sa robe, de placer un javelot sous ses pieds et de prononcer ces paroles : « Jupiter, Mars notre » père, Quirinus, Bellone, dieux Lares, divinités qui avez un pouvoir spécial » sur nous et sur nos ennemis, dieux Mânes! je vous invoque avec confiance. » Je vous supplie de donner au peuple romain le courage et la victoire, et de » répandre parmi ses ennemis l'épouvante et la mort. Conformément à cette » prière, je me dévoue pour la république, pour l'armée, pour nos alliés, et je » dévoue avec moi aux dieux Mânes et à la terre les légions ennemies et leurs » troupes auxiliaires. »

Après avoir prononcé cette imprécation, il prend ses armes, s'élance sur son cheval, et se précipite au milieu des ennemis.

Sa vue menaçante, son ardeur héroïque, son voile, ses armes, son intrépi-

dité répandaient en lui quelque chose de divin. Les deux armées, saisies d'étonnement, le regardaient comme un envoyé des dieux, détournant leur colère du camp romain, et la versant sur celui de leurs adversaires. La terreur volait devant lui; les Latins effrayés tombaient sous ses coups comme frappés de la foudre. Les plus éloignés lui lançaient des traits; et lorsque percée de toutes parts, cette noble victime tomba expirante sur la terre, le désordre se mit dans les légions latines; et les Romains, convaincus que les dieux combattraient dorénavant pour eux, sentirent redoubler leur ardeur, et se précipitèrent en masse contre les ennemis. Ceux-ci résistèrent longtemps; mais enfin, après un horrible carnage qui en détruisit les trois quarts, ils prirent la fuite.

Malgré leur superstition, les Romains jugèrent équitablement les deux consuls : ils attribuèrent leur triomphe autant à l'habileté de l'un qu'au dévouement de l'autre; et même la plupart des historiens disent que, de quelque côté que se fût trouvé Manlius, son talent et son courage auraient décidé la victoire.

Si le consul mérita de justes hommages pour sa valeur, il s'acquit une funeste immortalité par sa rigueur barbare. Depuis que Camille avait rétabli la discipline dans l'armée romaine, il était défendu, sous peine de la vie, de combattre sans en avoir reçu l'ordre. Avant la bataille, le jeune Manlius, fils du consul, marchant à la tête de sa légion, se vit provoquer en combat singulier par Métius, chef des Tusculans. Rebelle à la loi pour obéir à l'honneur, il accepte le défi, attaque, perce, terrasse et tue son adversaire. Fier de sa victoire, il court près de son père, dans l'espoir de voir ses éloges et ses embrassements récompenser son triomphe; mais le consul, fixant sur lui un œil sévère : « Vous avez combattu sans ordre, lui dit-il, et vous avez donné l'exemple de » la désobéissance : vous m'êtes bien cher, mais ma patrie me l'est encore plus; » son salut dépend de la discipline, je dois la maintenir, et faire exécuter les » lois que vous avez violées. A quels malheurs me réduisez-vous! je dois ou» blier les devoirs de père ou ceux de juge; mais Rome doit l'emporter. Don» nons tous deux un grand exemple de fermeté, moi en vous condamnant à la » mort, et vous en mourant avec autant de courage que vous avez combattu. »

Après avoir prononcé ces mots, il lui donna une couronne, noble prix de sa valeur, et lui fit trancher la tête en présence de l'armée, qui vit ce supplice avec horreur. La postérité tacha du nom de *Manliana* tous les arrêts qu'on trouvait trop durs ou trop injustes.

Manlius, plus citoyen que père, et dont le cœur ouvert à la gloire seule était fermé pour la nature, accepta les honneurs du triomphe, dont son deuil n'aurait pas dû lui permettre de jouir. Les sénateurs, endurcis par l'âge, et les partisans des maximes rigides, allèrent, selon l'usage, au-devant de lui; la jeunesse, plus sensible, ne parut point dans le cortége.

La paix suivit la défaite des Latins. Peu de temps après, ils se révoltèrent encore, et furent de nouveau vaincus par les consuls Émilius et Publius. Ce dernier mérita, et obtint seul les honneurs du triomphe. Émilius en devint jaloux; leur discorde fit décider la nomination d'un dictateur. Émilius, chargé de le choisir, surprit étrangement le sénat qui le haïssait; il donna la dictature

à ce même collègue, objet de sa jalousie, à Publius Philo. Son mérite, à ses yeux, fut d'être de l'ordre plébéien. Publius choisit aussi dans son ordre son lieutenant Junius Brutus.

La nomination d'un dictateur plébéien était la plus forte atteinte qu'on eût portée jusque là à l'autorité du sénat. Ce corps en redoutait avec raison les conséquences. Le nouveau dictateur fit adopter trois lois très-démocratiques. La première dit que les patriciens seraient, comme les plébéiens, soumis aux décrets du peuple; la deuxième, que les décisions des comices assemblés en centuries, après avoir été approuvées par le sénat, seraient présentées à l'approbation du peuple; et la troisième, que la censure serait exercée par les plébéiens comme par les patriciens.

Dans ce même temps, les Romains se virent obligés de prendre les armes pour réprimer les révoltes d'Antium et de quelques autres peuples. Sous le consulat de Furius et de Mœlius, on brûla vive à Rome la vestale Minucia, coupable d'impureté. L'exécution eut lieu dans un champ qui prit le nom de *Scélérat*, parce qu'on y mettait à mort les personnes convaincues d'inceste.

Publius Philo, après sa dictature, obtint la préture, charge jusque là réservée aux seuls patriciens. Ainsi, toute barrière réelle cessa d'exister entre eux et les plébéiens. Il n'y eut plus qu'une distinction de corps entre le sénat et le peuple : ce fut une séparation d'autorité; mais la différence de naissance ne resta que dans l'opinion.

La vertu des dames romaines, si vantée dans les premiers temps de la république, fut ternie, l'an 422 de Rome, par une horrible accusation. Cent soixante-dix d'entre elles furent convaincues d'empoisonnement, et condamnées à mort. Cette contagion morale paraissait un fléau aussi redoutable que la peste; la superstition y appliqua le même remède, et Quintus Varus, nommé dictateur, attacha un clou au temple de Jupiter.

Pendant quelque temps, les armes romaines ne furent employées qu'à punir les Aruntiens et les Privernates de leurs hostilités et de leurs pillages. La révolte de Palépolis eut des suites plus importantes. Les habitants de cette ville, qu'on appelle Naples aujourd'hui, loin d'être découragés par les victoires des Romains, crurent, à l'instigation des Samnites et avec l'appui des Tarentins, qu'ils pouvaient attaquer Rome que ravageait alors la peste. Ils savaient d'ailleurs que ses armées étaient occupées à réprimer quelques rébellions dans les pays de Cumes et de Falérie. Les Romains se vengèrent de cette injuste agression par une victoire, et s'emparèrent de Palépolis. Les Tarentins, secourus secrètement par les Samnites, continuèrent seuls la guerre.

L'an 422 de Rome, un crime particulier, qui excita un grand scandale, produisit dans la législation un changement très-favorable au peuple. L'usure exerçait toujours sa tyrannie à Rome, et les malheureux débiteurs se voyaient livrés sans défense à la cruauté de leurs avides créanciers. Un jeune citoyen nommé Papirius, désespéré de voir son père opprimé par Publius, le plus impitoyable des usuriers, se condamna volontairement à la servitude, et se livra aux créanciers pour délivrer l'auteur de ses jours de la persécution qu'il éprouvait.

Publius, loin d'être touché de ce dévouement, accabla d'outrages son jeune esclave, et le fit fouetter avec inhumanité. Papirius, s'échappant de ses mains, invoqua le secours du peuple, dont il excitait à la fois la pitié et l'indignation en lui montrant son corps déchiré. Les centuries rassemblées rendirent deux lois qu'approuva le sénat : l'une déclarait que l'on ne pouvait engager aux créanciers que les biens et non la personne du débiteur; et l'autre défendait de frapper de verges tout citoyen qui ne serait pas convaincu d'un crime. Ainsi, le malheur d'un particulier tourna au profit du bonheur public, et la cruauté d'un usurier ouvrit les prisons à tous ceux que l'usure y renfermait. C'est presque toujours l'injustice publique ou privée qui fait faire les plus grands pas à la liberté, et l'indépendance dut souvent sa naissance à la tyrannie.

Les Samnites, dont les forces étaient réparées, ne tardèrent pas à reprendre les armes et à se joindre ouvertement aux Vestins et aux Tarentins contre Rome. Tandis que Brutus Scéva battait les Vestins, Furius Camille, son collègue, tombé malade dans le pays des Samnites, nomma dictateur Papirius Cursor. Le nouveau dictateur, religieux comme l'étaient alors tous les Romains, ne voulut pas combattre avant d'aller, suivant l'usage, prendre les auspices à Rome. Il laissa l'armée aux ordres de Fabius Rullianus, qu'il venait de nommer son lieutenant; et, quoiqu'on fût en vue des Samnites, il lui défendit de sortir de ses retranchements et de livrer bataille, quand même il y serait provoqué par l'ennemi.

Après son départ, Fabius, apprenant que les Samnites occupaient une mauvaise position, et se gardaient avec négligence, sort de son camp, les attaque, les met en fuite, et en fait un grand carnage. Le dictateur, à son retour, ne trouve plus d'ennemis, et ne voit que le vainqueur coupable. Sans égard pour le succès, il condamne Fabius à la mort.

L'armée, complice de la victoire, se révolta contre l'arrêt, et força le dictateur à en suspendre l'exécution. Papirius se plaignit vivement devant le sénat et devant le peuple de la violation des lois militaires; il les pressait de ne pas donner un exemple dangereux, en laissant impunie une telle infraction de la discipline. Le sénat et les tribuns du peuple, trouvant qu'après un si grand succès la sévérité ressemblait à l'ingratitude, déclarèrent l'accusé innocent et même louable

L'extrême rigueur de Papirius lui avait tellement fait perdre l'affection des soldats, qu'il se vit au moment d'être abandonné par eux, et de céder la victoire aux ennemis. Mais, se relâchant peu à peu de sa sévérité, il regagna l'esprit des troupes; et sûr de leur affection, il attaqua, battit les Samnites, et les contraignit à demander la paix.

Les guerres ordinaires se terminent par des traités; mais la paix n'est jamais qu'une trêve entre deux peuples animés de profonds ressentiments. Les Samnites ne se reposaient que pour panser leurs blessures. Ils réunirent bientôt toutes leurs forces, et rentrèrent dans l'arène des combats avec le courage du désespoir.

La fortune de Rome triompha de leurs efforts. Cornélius Arvina, dictateur,

marcha contre eux, et, après une bataille disputée avec acharnement, il en fit un si horrible carnage, que, perdant toute espérance, et redoutant la vengeance du vainqueur s'ils continuaient de résister, ils se soumirent, envoyèrent à Rome tout le butin qu'ils avaient fait depuis vingt ans, tous les prisonniers tombés en leur pouvoir, et, pour comble d'humiliation, livrèrent le corps même de leur général qui s'était tué de chagrin, parce qu'il avait conseillé cette guerre désastreuse; ils ne demandèrent d'autre grâce que la cessation des hostilités. L'abaissement encourage l'orgueil plus qu'il ne le fléchit, et ce n'est pas en montrant sa faiblesse qu'on sauve son pays. Le sénat reçut les prisonniers, accepta les dons, et refusa la paix. Cette injuste dureté coûta cher aux Romains, et leur attira bientôt une grande honte et un grand désastre.

L'outrage releva le courage des Samnites abattus. Un de leurs plus braves guerriers, Pontius, profitant de l'indignation générale, les détermina tous à périr avec honneur, ou à se venger de l'affront reçu. Revêtu du commandement, il rassemble un corps de troupes, faible par le nombre, mais redoutable par la passion qui l'animait. S'avançant ensuite jusqu'à Claudium, nommée aujourd'hui Arpaja, entre Capoue et Bénévent, il fait déguiser dix soldats en bergers, leur ordonne d'aller vers Calacia, où les deux consuls Véturius Calvinus et Posthumius Aldinus campaient, de se laisser prendre par les avant-postes romains, et de dire, quand on les interrogerait, que la ville de Lucérie, dans la Pouille, était assiégée par l'armée samnite, et se voyait au moment d'être prise.

Ce stratagème réussit complétement. Les consuls, dupes des faux bergers, prirent la résolution de marcher promptement au secours d'une ville qui n'était point attaquée. Il n'y avait que deux chemins pour aller à Lucérie : l'un n'offrait point d'obstacles et traversait la plaine; l'autre, beaucoup plus court, passait entre des montagnes escarpées, qui formaient deux défilés étroits séparés par une petite plaine. Les consuls ne voulant pas perdre de temps pour délivrer Lucérie, choisirent cette dernière route. Dès qu'ils furent engagés dans le défilé, les Samnites en fermèrent les deux gorges par des retranchements [1]. Ils y placèrent leurs meilleures troupes, et occupèrent toutes les hauteurs, d'où ils accablaient les Romains de pierres et de traits.

L'armée romaine, surprise et consternée, tenta vainement de forcer les deux issues. Jamais on ne vit position plus déplorable. Ces braves guerriers, ne pouvant ni gravir les rocs, ni attaquer, ni se défendre, fortifièrent tristement leur camp, qui semblait devoir être leur tombeau.

Du haut de la montagne les Samnites les insultaient, en les raillant sur leurs inutiles travaux. Les consuls, les officiers, les soldats se demandaient tous en vain quels moyens ils pourraient prendre pour vendre chèrement leur vie, au lieu de périr dans un piége comme de vils animaux. Les Samnites délibéraient aussi, mais c'était pour décider comment ils profiteraient d'une victoire certaine que les dieux seuls auraient pu leur enlever.

(1) An de Rome 433. Avant Jésus-Christ 319.

Comme les avis étaient partagés, ils envoyèrent consulter, à Samnium, le plus considéré de leurs concitoyens, Hérennius, père de leur général, aussi respectable par son expérience et par ses vertus que par son âge. Ce vieillard leur fit conseiller de conclure une paix honorable avec Rome, et de laisser à l'armée romaine la liberté de se retirer. Envoyant ensuite un second courrier, il leur écrivit qu'un autre parti à prendre était de se délivrer des ennemis en les faisant tous périr.

La contradiction de ces deux avis surprit étrangement Pontius et les chefs des Samnites. Herennius, pressé par eux de s'expliquer, sortit de sa retraite, se rendit au camp, et, entrant dans le conseil, dit à son fils : « Les Romains » sont en votre pouvoir; vous n'avez que deux partis à prendre : celui d'exci- » ter leur reconnaissance et de mériter leur amitié par un acte généreux; ou » celui de les détruire, pour enlever à Rome sa force et la mettre dans l'impossi- » bilité de se venger. »

Il parlait le langage de la raison à des hommes passionnés, et ne put les convaincre. Pontius et les généraux, trouvant le premier moyen trop peu satisfaisant pour leurs cœurs ulcérés, et l'autre trop cruel, décidèrent que les Romains n'obtiendraient la paix et la liberté de se retirer qu'après avoir passé sous le joug, déposé leurs armes, et promis de renoncer à toutes leurs conquêtes. On ajouta qu'on les renverrait à Rome avec une simple tunique.

Hérennius prédit vainement aux Samnites qu'ils se repentiraient un jour d'avoir pris cette fatale résolution. « Vous perdez, dit-il, l'unique occasion de vous » faire des amis puissants, et vous laissez des forces à un ennemi que vous ai- » grissez et que vous rendez implacable. Le peuple romain ne connaît pas de » paix avec la honte; ses défaites ne lui inspirent que le désir de combattre, et » il ne traite que lorsqu'il est vainqueur. »

Le conseil persistant dans sa décision, on la notifia aux consuls. Les Romains désespérés invoquaient la mort; ils ne pouvaient se résoudre à l'humiliation. « Périssons tous, s'écriaient-ils, plutôt que de nous avilir. Imitons » nos aïeux qui n'ont pas cédé lâchement aux Gaulois; il vaut beaucoup mieux » que Rome existe sans nous, faible, mais glorieuse, que de se voir entachée » par le retour de ses légions déshonorées. »

Cet avis courageux, mais funeste, allait prévaloir, lorsque Lentulus, un des plus braves et des plus sages guerriers de Rome, prenant la parole, dit : « Nos pères ont abandonné les pierres et les murs de la ville pour sauver la » force romaine qu'ils ont renfermée dans le Capitole. Aujourd'hui votre dés- » espoir vous aveugle; en voulant sauver l'honneur de votre patrie vous la » perdez. Rome n'est point dans ses murs, elle vit dans ses légions : toute sa » force est ici. Si nous périssons, nous la livrons sans défense au pouvoir de » l'ennemi. Supportons l'adversité, ployons sous la fortune, sacrifions notre » orgueil au salut de Rome, et réservons nos bras pour sa vengeance. Je don- » nerais l'exemple du dévouement si le combat était possible; mais je pense » que le salut de Rome, qu'on voulait payer autrefois au prix de l'or, doit » être aujourd'hui acheté à quelque prix que ce soit, même aux dépens de no-

» tre honneur personnel. Puisque ce sacrifice est indispensable, je conjure les » consuls de se rendre dans le camp ennemi, et de déclarer que nous déposons » nos armes. »

Cette opinion d'un citoyen dévoué et d'un guerrier intrépide entraîna les suffrages. Les consuls allèrent trouver Pontius, et se soumirent à tout, refusant seulement de signer un traité de paix qui ne pouvait être conclu qu'avec l'approbation du sénat et du peuple.

Après cette honteuse capitulation, les consuls et les légions défilèrent les yeux baissés, l'humiliation sur le front et la rage dans le cœur, jetant leurs armes et se courbant sous le joug en présence de leurs superbes et imprudents vainqueurs.

Dépouillés de leurs vêtements et semblables à des esclaves châtiés, ils revinrent à Capoue, ensuite à Rome. La vue des légions nues et désarmées répandit d'abord la consternation dans la ville. On osait à peine se parler et se regarder; mais bientôt des mouvements de fureur et des cris de vengeance succédèrent au silence de la honte. Les consuls, se jugeant eux-mêmes indignes de leurs charges, ne parurent plus en public et cessèrent leurs fonctions. Valérius Flaccus, élu dictateur, ne put parvenir à faire élire des consuls, et cet interrègne fut un temps d'insolence pour les étrangers et d'ignominie pour les Romains et pour leurs alliés. Enfin les comices, de nouveau rassemblés, élevèrent au consulat Papirius Cursor et Publius Philo. Les consuls vaincus dans les Fourches-Caudines proposèrent au sénat de rompre leur indigne capitulation, et ils offrirent de se rendre chez les Samnites pour se livrer en victimes à leur ressentiment. On accepta leur proposition : ils partirent pour Samnium, d'où on les renvoya avec mépris.

La guerre recommença, et la prédiction d'Hérennius ne tarda pas à s'accomplir. Papirius battit en plusieurs rencontres les Samnites, surprit et entoura une de leurs armées, la fit passer sous le joug, reprit Lucérie et les places perdues, se fit rendre les six cents otages qu'on avait laissés comme garants de la capitulation, et termina cette brillante campagne par la signature d'une trêve qui dura deux ans.

Lorsqu'elle fut expirée, les Samnites, soutenus par les Étrusques, prirent les armes. Émilius, dictateur, et Fabius Maximus, son successeur, remportèrent sur eux plusieurs victoires, et étendirent les possessions romaines.

La dictature de Junius Babulus ou Babuléius n'est remarquable que par un fameux ouvrage qu'entreprit le censeur Claudius Appius : ce fut cette belle route, nommée *via Appia*, qui allait de Rome à Brindes par Capoue. On voit encore aujourd'hui des vestiges de ce vaste travail.

Les Étrusques, en soutenant les Samnites, s'étaient tenus sagement sur la défensive, disputant le terrain avec habileté, et évitant toute affaire générale. Papirius, nommé de nouveau dictateur, sut, par des mouvements rapides, les forcer au combat, et il les défit si complétement, que, s'ils conservèrent quelque jalousie contre Rome, ils n'eurent plus la possibilité de retarder les pro-

grès de sa puissance. Quatre ans après cette défaite, ayant essayé de se soulever, le dictateur Valérius Maximus détruisit le reste de leurs forces, et ce peuple redoutable, qui avait lutté quatre siècles contre les Romains, se soumit enfin à leur domination.

Les Samnites s'étaient vus forcés de faire la paix et de renouveler leur ancienne alliance avec Rome; mais le regret de leur gloire passée et le désir de recouvrer les places qu'ils avaient perdues, leur fit encore tenter le sort des armes. La fortune sembla d'abord les favoriser; ils battirent les Romains commandés par Fabius Gurgès. Son fils, Fabius Maximus, toujours heureux à la guerre, le vengea, et gagna sur les ennemis une bataille dans laquelle périt Pontius, le plus célèbre de leurs généraux.

De nouvelles victoires du consul Curius Dentatus épuisèrent leur courage, leur enlevèrent la plupart des villes qui leur étaient restées, et trois colonies, envoyées à Castrum, à Serra et à Adria, mirent les conquêtes des Romains à l'abri de tout danger. Rome, vengée de ses propres injures, s'arma pour soutenir ses alliés dans la Calabre.

Elle envoya ses troupes chez les Lucaniens, et les dompta.

Les derniers peuples de l'Italie qui compromirent la fortune de Rome, en s'opposant à sa domination, furent les Tarentins. Tarente avait pillé quelques vaisseaux de la république, et refusé toute satisfaction de cette offense. Le sénat lui déclara la guerre.

Les Tarentins attirèrent dans leur parti les Samnites, les Lucaniens, les Messapiens, les Brutiens, les Apuliens, et appelèrent en Italie le célèbre Pyrrhus, roi d'Épire, dont le père, nommé Alexandre, frère d'Olympias, et oncle d'Alexandre-le-Grand, avait déjà fait connaître ses armes dans cette contrée, en portant du secours au peuple de Capoue.

Cette guerre, la première où les Romains combattirent contre les Grecs, eut lieu l'an 473 de Rome, deux cent soixante-dix-neuf ans avant Jésus-Christ.

Pendant la longue lutte de la république contre les Samnites, les tribuns du peuple avaient quelquefois encore troublé sa tranquillité intérieure. En 453, après de longues contestations, ils avaient obtenu que les plébéiens fussent promus aux charges de pontifes et d'augures. Le sénat en multiplia le nombre, afin de conserver la même quantité de places aux patriciens.

Les efforts des Romains pour conquérir le midi de l'Italie ne les empêchèrent point d'employer des forces considérables pour résister aux attaques renouvelées d'un ennemi dont le nom seul annonçait les plus grands dangers. En 469, les Gaulois sénonais ayant formé le siége d'Arétium, en Étrurie, le consul Lucius Cæcilius Métellus, chargé de la secourir, fut battu, perdit treize mille soldats, et périt dans le combat. Rome envoya des ambassadeurs pour négocier; les Barbares les massacrèrent. Curius Dentatus vengea Rome de cette injure, et ravagea le pays des Gaulois; mais, tandis qu'il livrait cette contrée au pillage, les Barbares marchèrent sur Rome : le consul Dolabella courut à leur rencontre, les tailla en pièces, et détruisit tellement l'armée

sénonaise, qu'aucun Gaulois ne put porter la nouvelle de ce désastre dans sa patrie.

Pyrrhus, cédant aux prières, aux promesses et aux flatteries des Tarentins que secondait sa passion pour la gloire, envoya trois mille hommes à Tarente, sous les ordres de Cynéas, disciple de Démosthène. S'embarquant ensuite lui-même avec vingt mille hommes, trois mille chevaux, vingt éléphants, deux mille archers et cinq cents frondeurs, il vit sa flotte dispersée par une tempête furieuse. La mer semblait lui donner le présage des dangers que la terre lui préparait. Après avoir été longtemps tourmentés par les vents, tous ses vaisseaux se réunirent, et gagnèrent heureusement le port.

Pyrrhus, arrivé à Tarente, voulut se concilier les esprits par sa popularité; mais nourri dans les camps macédoniens, il vit avec indignation la mollesse de cette ville, dont les habitants efféminés ne s'occupaient que de plaisirs et de spectacles. Ce n'était pas en se livrant à la volupté qu'on devait prétendre à lutter contre les Romains, durs et belliqueux. Pyrrhus prouva bientôt aux Tarentins qu'un allié puissant est un maître. Sa présence changea momentanément les mœurs; il fit taire le plaisir et parler la gloire. Arrachant la jeunesse aux débauches, et l'entraînant dans les camps, il l'enrôla, l'arma, la disciplina, l'exerça; et, sans attendre les secours lents des peuples alliés, il marcha contre les Romains que commandait le consul Lévinus.

Avant de combattre, le roi proposa sa médiation entre Rome et Tarente. Lévinus répondit que la république aimait mieux avoir Pyrrhus pour ennemi que pour médiateur.

Les deux armées se rencontrèrent dans la plaine d'Héraclée. Une rivière, nommée Lyris, les séparait; les Romains en forcèrent le passage, et culbutèrent les troupes qui le défendaient. Pyrrhus, alors, donnant le signal du combat, chargea à la tête de ses phalanges. Il se faisait remarquer par la richesse et par l'éclat de ses armes; mais son active valeur le distinguait encore davantage. Tous les coups des Romains se dirigeaient sur lui; son cheval tombe percé de traits. Dans ce péril extrême, un officier fidèle accourt près du roi, le relève, et change d'armure avec lui, dans l'espoir de sauver ses jours. Bientôt cet officier périt victime de son dévouement. Les Romains élèvent en l'air ses armes comme un trophée, dont la vue remplit les légions romaines d'ardeur et les Grecs d'effroi. Ceux-ci, découragés, se croyant sans chefs, combattent mollement, et commencent à plier. Tout à coup, Pyrrhus, levant la visière de son casque, se montre à leurs regards, parcourt leurs rangs, et les ranime. Le combat devient terrible; la victoire flotte incertaine; enfin le roi ordonne de lâcher les éléphants : leur aspect inconnu étonne les Romains; l'odeur qu'ils exhalent épouvante les chevaux. Pyrrhus, profitant de ce moment de trouble, fait avancer la cavalerie thessalienne; elle fond sur les légions, les enfonce, et les met en fuite. Pyrrhus perdit dans cette action treize mille hommes, les Romains quinze mille et dix-huit cents prisonniers.

Le roi traita les captifs avec humanité, et donna l'ordre d'enterrer les morts des deux partis. Il parcourut le champ de bataille, admira la forte constitution des soldats romains; et, croyant voir sur leurs traits, malgré la pâleur de la mort, un reste de fierté, il s'écria : « Que n'ai-je de tels soldats ! avec eux je » deviendrais le maître du monde ! »

Les Samnites, les Brutiens, les Lucaniens, lents avant le combat, prompts après la victoire, vinrent grossir son armée qui s'avança jusqu'à Préneste, à douze lieues de Rome.

La défaite de Lévinus répandait l'alarme dans la ville : le patricien Fabricius, qu'un grand nombre d'exploits et de triomphes rendait respectable, rassure les esprits, ranime les courages. « Pyrrhus, disait-il, n'a vaincu que le consul et non » les légions. » L'amour de la gloire et de la patrie fit lever si promptement une nouvelle armée que le roi, admirant le courage des Romains, préféra la négociation au combat, et envoya Cynéas à Rome pour proposer la paix. L'esprit de cet orateur lui inspirait une grande confiance, et il avait coutume de dire : « Cynéas a pris plus de villes par son éloquence que moi par mes armes. »

L'ambassadeur grec employa toute son adresse à flatter l'orgueil des patriciens, à tromper le peuple par des promesses, à séduire les dames romaines par des présents; mais il n'éprouva que des refus. Essayant l'éloquence après les libéralités, il se présente au sénat, lui prodigue les plus grands éloges, l'assure de l'estime de Pyrrhus pour les Romains, et déclare que le roi est disposé à renvoyer sans rançon tous les prisonniers, que ses troupes aideront la république, si elle le veut, à conquérir l'Italie, et qu'il ne demande pour récompense de ses services que la paix et une alliance entre Rome, lui et ses alliés.

Le sénat, ému par ce discours, inclinait à un accommodement; mais Appius Claudius, dont la vieillesse et les infirmités n'avaient point affaibli la vigueur, se levant alors, s'écria : « Pères conscrits, je supportais avec peine la perte de » la vue; mais aujourd'hui je voudrais être sourd comme aveugle pour ne pas » entendre les lâches conseils que l'on vous donne, et dont l'effet serait de déshonorer le nom romain ! Avez-vous oublié votre dignité? Qu'est devenu ce » temps où vous prétendiez que, si Alexandre-le-Grand eût paru en Italie, on ne » le chanterait plus à présent comme un guerrier invincible? Maintenant ce langage si fier passera pour une vaine arrogance, puisque vous montrez tant » de crainte à la vue de quelques Molosses, asservis sans peine par les Macédoniens.

» Vous tremblez donc devant un homme qui longtemps ne s'est montré que » le servile courtisan de l'un des satellites d'Alexandre, et qui n'est venu » dans cette contrée que pour fuir les ennemis dont il redoutait les armes » dans la Grèce! Il vous offre, pour conquérir l'Italie, l'appui d'une armée avec » laquelle il n'a pu parvenir à conserver une faible portion de la Macédoine. » Si vous ployez sous son joug, ne croyez pas que cette paix honteuse vous délivre de lui : votre faiblesse vous attirera de nouveaux ennemis; et tous les » peuples vaincus par vous, se joignant aux Samnites et aux Tarentins, vous » mépriseront et vous attaqueront avec confiance, lorsqu'ils verront que vous

» êtes si faciles à abattre, et que vous posez les armes devant Pyrrhus sans » vous être vengés de l'outrage qu'il vous a fait. »

Le sénat, entraîné par ces nobles paroles, et revenant à son ancien usage de ne parler de paix qu'après la victoire, répondit à l'ambassadeur que Rome ne négocierait que lorsque Pyrrhus aurait retiré ses troupes d'Italie.

Cynéas, de retour près du roi, lui dit qu'en entrant dans le sénat, il avait cru voir une assemblée de dieux; que le peuple romain était une hydre dont les têtes renaissaient à mesure qu'on les abattait; que le consul commandait déjà une armée plus forte que l'armée vaincue, et qu'enfin Rome était encore en état d'en lever d'autres quand elle le voudrait.

Le sénat, croyant convenable de répondre à la courtoisie du roi relativement au sort des prisonniers, lui envoya une ambassade, dont Caïus Fabricius était le chef. Le roi, instruit par la renommée des exploits et du crédit de ce sénateur, s'efforça de le gagner. Connaissant sa pauvreté et non son désintéressement, il lui montra une haute estime, lui offrit des présents magnifiques, et lui promit de grandes possessions en Épire, s'il voulait entrer dans ses vues; mais il le trouva incorruptible. Le lendemain, dans le dessein d'éprouver son intrépidité, il fait cacher derrière une tapisserie le plus grand de ses éléphants. Au milieu de la conférence, le terrible animal se montre tout à coup, armé, tenant sa trompe élevée, sur la tête du Romain, et jetant un cri effroyable. Fabricius, sans montrer la moindre émotion, dit au roi : « Vous me voyez aujourd'hui tel » que j'étais hier : votre éléphant ne m'effraie pas plus que votre or ne me » tente. »

Le roi, estimant ce fier courage, déclara que, par considération pour Fabricius, il renvoyait tous les prisonniers sans rançon, à condition que Rome les lui rendrait si elle persistait à continuer la guerre. Ils partirent, et l'inflexible sénat ordonna, sous peine de mort, aux captifs de retourner au camp de Pyrrhus.

L'activité des Romains prouvait au roi d'Épire que Cynéas les avait bien jugés. La guerre qu'ils soutenaient contre lui ne les empêcha pas de lever une autre armée, que Lévinus commanda et conduisit contre les Étruriens révoltés. Il parvint promptement à les vaincre et à les soumettre. Dans ce même temps, on fit un dénombrement qui porta à deux cent soixante-dix-huit mille deux cent vingt-deux hommes le nombre des citoyens en état de porter les armes, et l'on n'y comptait parmi les alliés de Rome que ceux qui avaient le droit de bourgeoisie.

Les consuls Sulpicius Saverrio et Décius Mus marchèrent au-devant de Pyrrhus, et le rencontrèrent près d'Asculum, aujourd'hui Ascoli. Le roi s'était posté dans un terrain coupé de bois; il ne pouvait y faire usage de sa cavalerie. Le combat, qui eut lieu entre les deux infanteries, se prolongea depuis le point du jour jusqu'à la nuit, et resta indécis. Le lendemain, le roi, changeant sa position et son ordre de bataille, occupa une large plaine, plaça ses éléphants au centre de son armée, et garnit les intervalles de ses bataillons de frondeurs et d'archers.

Les Romains, resserrés à leur tour sur un terrain étroit, ne purent manœuvrer; mais ils chargèrent en masse avec furie, firent un grand carnage des Grecs, les enfoncèrent, et parvinrent même jusqu'à leur centre. Là, ils furent arrêtés par les éléphants et par la cavalerie ennemie, qui se précipitèrent sur eux, rompirent les légions, et les forcèrent à se retirer dans leur camp. La perte des Romains s'éleva à six mille hommes, celle de Pyrrhus à quatre mille. Comme le roi restait maître du champ de bataille, ses courtisans le félicitaient sur sa victoire : « Encore une pareille, leur dit-il, et nous sommes perdus! » Cette action termina la campagne.

L'année suivante, Fabricius et Émilius Papus, à la tête d'une forte armée, s'avancèrent encore pour combattre les Grecs. Les deux armées étaient en présence, lorsque Fabricius reçut une lettre du premier médecin de Pyrrhus, qui lui offrait de mettre fin à la guerre en empoisonnant le roi, si on voulait lui accorder une récompense proportionnée à l'importance de ce service.

Fabricius, indigné, informa le monarque du complot tramé contre ses jours, et lui écrivit en ces termes : « Pyrrhus choisit aussi mal ses amis que ses enne- » mis : il fait la guerre à des hommes vertueux et se confie à des traîtres. Les » Romains détestent tout genre de perfidie; ils ne font la conquête de la paix » que par les armes, et ne l'achètent point par la trahison. »

Pyrrhus, rempli d'admiration pour cette générosité du consul, s'écria : « Je » vois qu'on détournerait plus facilement le soleil de son cours que Fabricius » du chemin de la vertu! » Magnifique éloge qu'on pouvait alors appliquer à tout le peuple romain.

Le roi condamna au supplice ce perfide médecin, et mit en liberté tous les prisonniers romains. Le sénat ne voulut pas se laisser vaincre en générosité, et rendit au roi d'Épire les captifs grecs, samnites et tarentins qui étaient en son pouvoir.

Pyrrhus ne combattait plus qu'à regret un peuple qui venait de conquérir son estime. Il offrit de nouveau la paix; mais le sénat, fidèle à ses maximes, persistait à exiger l'évacuation préalable de l'Italie. Cette opiniâtreté jetait dans un grand embarras le roi d'Épire. Ce prince ne voulait ni céder à l'orgueil de Rome ni continuer une guerre ruineuse, et dont le succès devenait de jour en jour moins probable. Les Siciliens lui donnèrent alors fort à propos un prétexte pour se tirer de cette fâcheuse position. Ils implorèrent son secours contre les Carthaginois, qui depuis longtemps leur faisaient la guerre. Pyrrhus, ayant épousé la fille d'Agathocle, se croyait quelques droits au trône de Syracuse. Il s'y rendit avec trente mille hommes et deux mille cinq cents chevaux, laissant à Tarente une garnison assez forte non-seulement pour défendre la ville, mais même pour y dominer.

Les Romains profitèrent de son éloignement, et tirèrent vengeance à leur gré des Tarentins, des Samnites, des Lucaniens et des Brutiens. Tandis qu'ils livraient au pillage ces contrées, la peste exerça de nouveau ses ravages dans Rome, et la superstition opposa encore à ce fléau le remède accoutumé. Un dictateur attacha solennellement le clou sacré au temple de Jupiter.

Pyrrhus, ardent à chercher la gloire et incapable d'en jouir, après avoir conquis rapidement la plus grande partie de la Sicile, renonça tout à coup au trône, dont il s'était emparé. Fatigué de l'esprit turbulent de ces peuples qui haïssaient sa sévérité, et dont il méprisait l'inconstance, il leur annonça son départ, et revint en Italie, où Tarente le rappelait.

Curius Dentatus et Cornélius Lentulus venaient d'être élus consuls. Le peuple, agité par l'esprit factieux de ses tribuns, s'opposait à l'enrôlement ordonné par le sénat. Curius, bravant cette opposition, fit tirer au sort les tribus : le tour de la tribu Polliane étant arrivé, on ordonna au premier citoyen dont le nom sortit de l'urne de se présenter : celui-ci se cacha au lieu d'obéir. Le consul commanda qu'on vendît ses biens à l'encan; le réfractaire en appela au peuple; Curius, sans égard pour l'appel, le condamna à être vendu comme esclave, disant qu'un citoyen rebelle était un fardeau dont la république devait se délivrer. Les tribuns n'osèrent pas défendre le coupable, et cet arrêt sévère devint depuis une loi qui rendait esclave quiconque refusait de s'enrôler.

Pyrrhus, débarqué à Tarente, réunit à ses troupes les forces de ses alliés, et s'approcha de Samnium, où Curius Dentatus rassemblait son armée. La marche rapide du roi d'Épire aurait surpris les Romains avant la réunion de leurs légions, s'il ne se fût égaré dans un bois : ce retard les sauva. Cependant son arrivée imprévue les jeta d'abord dans quelque confusion ; mais la fermeté du consul rétablit l'ordre; et tandis qu'une troupe d'élite repoussait l'avant-garde de Pyrrhus, Curius rangea promptement ses légions dans une plaine près de Bénévent.

Les deux armées ayant pris position, la bataille s'engagea. Des deux côtés on montra longtemps la même ardeur et la même opiniâtreté. Les éléphants, lâchés contre les Romains lorsqu'ils étaient déjà fatigués du combat, portèrent le désordre dans leurs rangs, et ils se virent obligés de se retirer jusqu'à la tête de leur camp, placé sur une hauteur. Un corps de réserve, que le consul y avait prudemment laissé, lui donna le moyen de rallier ses troupes, de soutenir leur courage et de recommencer le combat.

La position devenait avantageuse pour les Romains; leurs traits, lancés de haut en bas, portaient tous. Les Grecs se voyaient renversés successivement en faisant de vains efforts pour gravir la colline, du sommet de laquelle on lançait sur les éléphants des cordes enduites de poix enflammée. Ces animaux, épouvantés, prirent la fuite, et se jetèrent sur les phalanges grecques, qu'ils écrasèrent. Les Romains, profitant de ce désordre, chargèrent avec furie les ennemis, les mirent en pleine déroute, en tuèrent près de vingt-trois mille, et s'emparèrent du camp du roi.

La vue de ce camp, tracé avec symétrie, fermé comme une citadelle et environné de retranchements, servit aux généraux romains de leçon, de modèle, et devint dans la suite une des grandes causes de leurs succès. En tous temps, Rome sut profiter de ce qu'elle trouvait utile dans l'armement, la tactique, la législation et les coutumes de ses ennemis.

Curius ramena dans les murs sacrés son armée victorieuse : treize cents

captifs, quatre éléphants, et une immense quantité d'or, d'argent, de vases et de meubles précieux, riches dépouilles du luxe de Tarente et de la Grèce, ornèrent son triomphe. Ces trophées enorgueillirent les Romains sans les corrompre; car ils étaient encore si attachés à la simplicité des mœurs antiques, que cette même année Fabricius et Émilius, nommés censeurs, chassèrent du sénat un ancien consul, un ancien dictateur, nommé Rufinus, parce qu'il se servait de vaisselle d'argent.

Pyrrhus, décidé par sa défaite à sortir de l'Italie, dissimula son découragement, déguisa ses projets, et dit à ses alliés qu'il allait chercher de puissants secours qu'on lui promettait en Grèce et en Asie. Ce langage rassura les Tarentins, et trompa même les Romains, qui n'osèrent désarmer. Cependant le roi, craignant qu'on ne finît par s'opposer à son départ, s'embarqua furtivement la nuit, et ne ramena en Épire que huit mille hommes de pied et cinq cents chevaux, faible débris échappé à une guerre qui avait duré six années. Ce prince, ennemi du repos, cherchant ensuite une nouvelle gloire dans le Péloponèse, trouva la mort dans les murs d'Argos.

Les Romains apprirent de lui l'art de camper, de choisir des positions, d'opposer avec succès aux attaques de la cavalerie une infanterie disposée en phalange.

La fuite de Pyrrhus étendit la gloire de Rome au delà des mers. Dès qu'on connut sa puissance, on rechercha son amitié. Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, célèbre pour son amour pour les arts et pour les sciences, fut le premier qui félicita le peuple romain sur ses victoires et qui lui offrit son alliance, quoique cependant alors il ne crût avoir rien à en espérer ni à en craindre.

Les Tarentins, abandonnés par les Grecs, demandèrent du secours à Carthage; elle leur en envoya; mais ce renfort ne les empêcha ni d'être repoussés dans leurs murs ni d'être assiégés.

Milon, que Pyrrhus avait laissé avec une faible garnison, capitula et livra la citadelle. La ville, privée de tout espoir et de tout appui, se rendit enfin au consul, qui fit démolir ses murs.

Les conquêtes des Romains devenaient plus solides, parce qu'au lieu de rappeler, comme autrefois, et de licencier leurs troupes, ils les faisaient hiverner dans les pays conquis. Mais ce système nouveau rendait plus nécessaire le maintien d'une discipline rigoureuse. Plusieurs séditions en donnèrent la preuve. La légion nommée la Campanienne, qui se trouvait en quartier à Rhége, se révolta, s'empara de la ville, et se déclara indépendante. Elle y fut bientôt assiégée, prise et décimée.

Rome donna dans ce temps une preuve éclatante de sa justice en livrant aux ambassadeurs d'Apollonie, ville albanienne, quelques jeunes citoyens qui les avaient insultés.

La république, ayant réuni à ses possessions l'Étrurie, le Samnium, le pays des Lucaniens et celui des Tarentins, commençait à s'enrichir. Aussi ce fut à cette époque qu'on frappa pour la première fois dans Rome de la monnaie d'argent; on ne s'était servi jusque là que de cuivre et d'airain.

Les jeux publics se célébrèrent avec plus de magnificence. En 488, Marcus et Décius Brutus, à l'occasion des funérailles de leur père, établirent des combats de gladiateurs; spectacle cruel et qui devint une passion chez les Romains, parce qu'il était conforme à leur humeur belliqueuse.

Les armes romaines, délivrées de tout obstacle qui pût s'opposer à leurs progrès dans la péninsule, s'emparèrent de Spolette, d'Otrante, de Brinduse; et la république étendit enfin sa domination sur toute l'Italie, à l'exception de la partie septentrionale qu'occupaient encore les Gaulois.

Carthage, la plus grande puissance de l'Occident, souveraine d'une partie de l'Afrique, de l'Espagne et de la Sicile, dominatrice des mers et maîtresse du commerce du monde, ne pouvait voir avec indifférence la conquête de l'Italie. Elle avait admiré et même encouragé les Romains lorsqu'ils ne faisaient que repousser avec valeur les peuples qui attaquaient leur indépendance; mais dès qu'elle aperçut dans Rome une rivale, elle lui voua une haine implacable. Ces deux républiques ambitieuses aspiraient également à l'empire de la terre; l'une voulait l'enchaîner par ses vaisseaux, l'autre par ses légions. Leur existence devenait incompatible, et la sanglante guerre qu'excita cette rivalité ne pouvait se terminer que par la destruction de Rome ou de Carthage.

CHAPITRE VIII.

PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE.

Cause de la première guerre punique. — Descente en Sicile du consul Appius Claudius, surnommé Caudex. — Victoire du consul Valérius, surnommé Messina ou Messala. — Siége et reddition de la ville d'Agrigente. — Perfidie et punition d'Hannon. — Guerre maritime avec Carthage. — Création d'une flotte romaine. — Invention d'une machine nommée *corbeau*. — Élévation d'une colonne rostrale. — Fuite et mort d'Annibal. — Mort du tribun Calpurnius Flamma et de ses trois cents braves. — Prise de l'île de Mélite ou Malte. — Serpent monstrueux tué sur les bords du Bagrada. — Victoire de Régulus. — Victoire de Xantippe sur Régulus, fait prisonnier. — Défaite de la flotte carthaginoise. — Désastre de la flotte romaine occasionné par une tempête. — Exploit de Carthalo, général des Carthaginois. — Victoire du consul Métellus. — Défaite d'Asdrubal. — Sa fuite et sa mort. — Ambassade de Carthage à Rome. — Départ de Régulus. — Son discours dans le sénat. — Sa magnanimité. — Son retour à Carthage, son supplice et sa mort. — Vengeance de Marcia, veuve de Régulus. — Défaite du consul Claudius Pulcher. — Piraterie permise par le sénat. — Jugement et condamnation de Claudia. — Equipement d'une flotte romaine. — Traité de paix entre les Romains et les Carthaginois. — Conquête de la Sardaigne. — Guerre avec les Gaulois et les Liguriens. — Célébration des jeux séculaires. — Révolte en Corse. — Rébellion du tribun Caïus Flaminius. — Premier divorce à Rome. — Guerre avec l'Illyrie. — Soumission de cette contrée. — Ambassade en Grèce. — Nouvelle guerre avec les Gaulois. — Trait cruel de superstition. — Défaite des Gaulois. — Nouvelles victoires sur les Gaulois. — Mort du roi Viridomare. — Paix avec les Gaulois.

Nous avons vu, pendant près de cinq cents ans, les Romains poser péniblement les fondements de leur puissance; l'édifice de leur grandeur va s'élever; mais, avant de dominer le monde, cet édifice colossal chancellera sur sa base, et sera au moment d'être renversé. Rome, ébranlée par Carthage, triomphera enfin de sa superbe rivale, et étendra ensuite facilement son empire sur l'Orient amolli et divisé.

Depuis longtemps, les armes et le commerce avaient agrandi la domination de Carthage. Elle possédait ce qu'on appelle aujourd'hui la Barbarie en Afrique, la Sardaigne, la Corse, une grande partie de la Sicile; presque toutes les îles de la Méditerranée lui étaient soumises; et Pyrrhus, en quittant Syracuse, prédit avec raison que la Sicile deviendrait bientôt le champ de bataille des Romains et des Carthaginois.

Après la mort du tyran Agathocle, les Mamertins, soldats de sa garde,

s'étaient emparés de Messine, dont ils avaient égorgé les principaux habitatns pour épouser leurs veuves et pour s'approprier leurs richesses. S'unissant ensuite aux légions romaines, coupables des mêmes crimes à Rhége, ces deux armées usurpatrices exerçaient de grands ravages dans les environs des deux villes, et leurs corsaires infestaient les côtes de Sicile et d'Italie. Les Romains assiégèrent, vainquirent et châtièrent, comme on l'a vu, les rebelles de Rhége; et les Mamertins se virent bientôt attaqués par Hiéron, roi de Syracuse. Ce prince gagna une bataille sur eux, et assiégea Messine. Il était sur le point de s'en emparer, lorsqu'Annibal, général carthaginois, qui se trouvait à Lipari avec une flotte, vint offrir son appui aux Mamertins, et fit entrer ses troupes dans leur citadelle, quoiqu'il n'eût obtenu que d'une partie d'entre eux la permission de s'y établir.

Les autres habitants, craignant autant les armes de Carthage que celles d'Hiéron, invoquèrent le secours de Rome : ils croyaient qu'une république qui n'avait point de marine les protégerait sans les asservir, et serait moins dangereuse pour eux qu'une nation qui possédait déjà les deux tiers de la Sicile, et dont les innombrables vaisseaux couvraient les mers.

La démarche des Mamertins devint à Rome l'objet d'une vive discussion. Il existait alors un traité d'alliance entre les Romains et les Carthaginois; mais la jalousie des deux peuples rendait ce lien peu solide. Rome, attaquée par Pyrrhus, avait dédaigneusement refusé le secours que lui offrait Carthage, et celle-ci venait récemment de donner des troupes auxiliaires aux Tarentins. Enfin, l'occupation de Messine par Annibal faisait craindre au sénat romain que les Africains, marchant rapidement à la conquête entière de la Sicile, ne se vissent bientôt en état de porter leurs armes en Italie.

D'un autre côte, on ne pouvait, sans offenser la morale et la justice, après avoir puni les brigands de Rhége, soutenir ceux de Messine. Cette dernière considération prévalut dans le sénat. Fidèle à ces maximes d'équité, qui l'avaient rendu jusque là si respectable, il n'accueillit point la demande des Mamertins; mais le peuple, plus passionné, laissant éclater sa haine contre Carthage, déclara qu'on devait défendre Messine, punir les Carthaginois d'avoir secouru Tarente, et les éloigner de l'Italie en les chassant de la Sicile. Le sénat se vit forcé d'y consentir, et la guerre fut résolue.

Appius Claudius, consul, se trouva chargé de l'exécution des ordres du sénat. Ayant envoyé d'abord un officier à Messine pour s'assurer de la disposition des habitants, cet ambassadeur, au milieu de l'assemblée du peuple, prouva évidemment l'injustice de l'occupation de la citadelle par les Carthaginois, qui se montraient par là plutôt en maîtres qu'en alliés. Les Mamertins applaudirent à ce discours; et les Carthaginois, contraints d'évacuer la citadelle, se réunirent aux troupes d'Hiéron, et déclarèrent la guerre aux Mamertins.

Le consul pouvait difficilement porter en Sicile les secours qu'il avait promis à Messine. Le port de cette ville était bloqué par une escadre carthaginoise; les flottes africaines défendaient le passage du détroit, et Rome n'avait point de vaisseaux.

Claudius, ayant rassemblé son armée à Rhége, ne put y réunir que des vaisseaux semblables aux canots des sauvages. Au défaut de la force, il eut recours à la ruse; il feignit de trouver le passage impossible, et publia que, rerenonçant à un projet inexécutable, il allait retourner à Rome avec son armée.

Les agents de Carthage, qui se trouvaient à Rhége, 'informèrent Annibal de cette feinte résolution. Ce général, trompé par ces fausses nouvelles, cessa de garder la côte, et son escadre s'éloigna de Messine.

Le consul, profitant de sa négligence, embarqua rapidement ses troupes, pendant la nuit, sur ces frêles bâtiments qu'on appelait *caudiceani,* et aborda en peu d'heures sans obstacles en Sicile. Trop habile pour laisser à l'ennemi le temps de revenir de sa surprise, il marcha précipitamment contre l'armée syracusaine qui assiégeait Messine, la surprit et la tailla en pièces en si peu de temps, qu'Hiéron disait qu'il avait été vaincu par les Romains avant de les avoir vus. Tournant ensuite ses efforts contre l'armée carthaginoise, il la défit complétement; et, après avoir fait un grand butin en Sicile, il revint à Rome jouir d'un triomphe d'autant plus éclatant, qu'il signalait la première victoire que les armes romaines eussent remportée au delà des mers. On lui donna le surnom de Caudex, en mémoire des frêles bâtiments sur lesquels il avait bravé les flots.

L'année suivante, Valérius, élu consul, rejoignit les troupes restées en Sicile; il y obtint de nouveaux succès, défit les ennemis en plusieurs rencontres, attacha indissolublement Messine à Rome, s'approcha de Syracuse, et conclut un traité de paix avec Hiéron. Ce prince, admirant la valeur romaine, et craignant la mauvaise foi carthaginoise, paya six cents talents pour les frais de la guerre, et devint l'allié le plus fidèle de Rome.

Valérius s'empara de Catane, de plusieurs autres villes, et reçut le surnom de Messina qu'on changea depuis en Messala. Il obtint les honneurs du triomphe et apporta dans Rome le premier cadran solaire qu'on y eût vu. Quelques historiens croient que, trente ans avant, Papirius Cursor en avait fait construire un plus imparfait. Cinq ans après, Scipion Nasica fit connaître une horloge qui servait le jour et la nuit. On l'appelait *clepsydre;* elle indiquait les heures par le moyen de l'eau qui tombait goutte à goutte dans un vase.

L'alliance conclue avec Hiéron donnait un grand avantage aux Romains pour la guerre de Sicile. Elle leur assurait de bons ports, un fort appui et des subsistances. Aussi le sénat crut qu'il suffisait d'y laisser deux légions.

Posthumius Gémellus et Mamilius Vitulus, consuls, assiégèrent Agrigente. Ce siége dura cinq mois. Les Romains repoussèrent toutes les sorties des Africains. Hannon descendit avec une forte armée en Sicile pour secourir cette cité. Le consul Posthumius, feignant de craindre ces nouveaux ennemis, excitait leur témérité en se renfermant dans son camp; et lorsqu'il vit les Carthaginois, pleins d'une folle confiance, s'approcher de lui sans ordre, il sortit rapidement avec ses légions, fondit sur eux, les mit en déroute et s'empara de leur camp.

Agrigente, épuisée de vivres, se rendit. Les troupes carthaginoises échappèrent, en s'embarquant de nuit, à la vigilance des Romains.

Hannon justifia dans ce temps, par une atroce perfidie, les reproches que l'on faisait à la foi punique. Furieux d'avoir été vaincu, et irrité des plaintes que quatre mille Gaulois mercenaires se permettaient sur le retard de leur solde, il les envoya dans une ville voisine, et fit informer secrètement Posthumius de leur marche. Celui ci se plaça en embuscade sur leur route, et les passa tous au fil de l'épée.

Carthage punit la défaite d'Hannon par une amende. Sa tête aurait dû expier sa cruauté.

La cinquième année de la guerre allait commencer; les succès des armées de Rome augmentaient sa gloire, mais ne portaient qu'une atteinte légère à la puissance de son ennemie. Carthage restait maîtresse de la mer, et la tranquillité régnait en Afrique, tandis que les côtes de l'Italie se trouvaient livrées aux incursions des Carthaginois.

Le sénat ordonna la construction d'une flotte, et cette magique création s'opéra si rapidement, qu'on pouvait croire, comme le dit Florus, que les dieux de Rome avaient tout à coup changé les forêts en vaisseaux. Une galère carthaginoise échouée servit de modèle à l'industrie romaine. En soixante jours, on vit sur leurs ancres cent galères à six rangs de rames et vingt-trois de moindre force. Il aurait fallu des matelots et des pilotes, on n'eut que des soldats; mais leur courage suppléa aux talents qui leur manquaient.

La science maritime était alors très-bornée. Les galères n'étaient que de très-grands bateaux plats : les escadres s'éloignaient le moins possible des côtes; et, pour se garantir de la tempête, on échouait sur le rivage, et on tirait les vaisseaux à terre.

L'ambition romaine, contenue jusque là par la mer, comme l'incendie dont un fleuve arrête les flammes, franchit enfin les flots avec le secours des vents pour s'étendre sur la riche proie qui tentait son avidité.

Les consuls Cornélius et Duillius s'embarquèrent avec la confiance que leur inspirait la fortune de Rome. Cornélius, devançant son collègue, et se portant sur Lipari, fut rencontré et pris par la flotte ennemie. Cet échec ne tarda pas à être réparé. Duillius, trouvant sur son chemin cinquante galères africaines, s'en rendit maître, et joignit enfin l'armée ennemie.

Ses bâtiments, lourds, grossiers, informes, étaient l'objet de la raillerie des Carthaginois : ils semblaient peu propres par leur pesanteur à combattre avec succès les galères africaines, légères comme des oiseaux, et conduites par des rameurs agiles et expérimentés.

Duillius, prévoyant ces difficultés, avait imaginé une machine nommée *corbeau*. C'était un pont volant et armé de grappins, qu'on faisait tomber sur le vaisseau ennemi pour l'accrocher. Les galères carthaginoises, fondant rapidement sur les Romains, se virent, avec une extrême surprise, retenues et enchaînées par les galères italiennes. Toute manœuvre devenait impossible; le champ était fermé à l'adresse et ouvert à la force. Ainsi, avec le secours de leurs ponts, les Romains, au milieu des flots, avaient changé un combat de mer en un combat de terre.

Les Carthaginois ne purent résister à la vaillance romaine; ils furent vaincus, et perdirent cinquante vaisseaux. Duillius, ne rencontrant plus d'obstacles à sa marche, fit lever le siége d'Égeste, prit d'assaut la ville de Macella, et revint à Rome, où il donna au peuple le premier spectacle d'un triomphe naval.

Une colonne, à laquelle on attacha les proues des vaisseaux pris, a bravé les siècles ; et la colonne rostrale nous rappelle encore la gloire de Duillius.

Le sénat, croyant qu'une victoire d'un genre si nouveau méritait une nouvelle récompense, accorda à Duillius l'honneur d'être reconduit tous les soirs chez lui à la clarté des flambeaux et au son des instruments. Nulle part on ne sut mieux l'art de multiplier les grands hommes par les hommages rendus à la victoire. Rome consolait le malheur et récompensait le succès ; Carthage, au contraire, ingrate pour ses généraux vainqueurs, les châtiait avec sévérité lorsqu'ils étaient vaincus.

Annibal, craignant les lois sévères de sa patrie, envoya, après sa défaite, un officier à Carthage, pour demander ce qu'il devait faire, étant en présence d'une armée supérieure à la sienne. « Qu'il combatte! » répondit le sénat. « Eh bien! » dit l'officier, il l'a fait, et il a été vaincu. » Le sénat n'osa pas condamner une action qu'il venait d'ordonner.

L'année suivante, Amilcar surprit les Romains en Sicile, les battit, et leur tua quatre mille hommes. Cornélius Scipion, nommé consul, rétablit bientôt les affaires de la république dans cette île, remporta une grande victoire sur Hannon, le tua, et s'empara de la Corse et de la Sardaigne. Peu de temps après, Annibal, revenant d'Afrique, rencontra la flotte romaine : il n'osa la combattre, et prit la fuite. Ses propres soldats, indignés de sa faiblesse, le mirent en jugement et le crucifièrent.

En 492, le consul Attilius Collatinus s'étant engagé imprudemment en Sicile dans un défilé, se vit enveloppé par les Carthaginois. Il allait périr avec son armée, lorsque Calpurnius Flamma, tribun d'une légion, aussi vaillant, aussi dévoué et plus heureux que Léonidas aux Thermopyles, prend avec lui trois cents hommes d'élite, fond brusquement sur les ennemis, s'empare d'une hauteur, et attire tellement sur lui seul les efforts de la plus grande partie de l'armée africaine, que celle du consul parvient à se faire jour et à se dégager. Les trois cents intrépides Romains périrent tous, après avoir immolé un grand nombre d'ennemis. Calpurnius, mortellement blessé, survécut quelques heures au combat, et n'expira qu'après avoir joui de sa gloire et du salut de l'armée. On l'enterra sur le champ de bataille avec ses illustres compagnons. On leur éleva un monument que le temps a détruit : l'histoire leur en consacre un plus durable.

Le sénat, effrayé par des phénomènes naturels, qu'on regarda comme des prodiges, nomma un dictateur pour faire des sacrifices expiatoires [1]. La multiplicité des dictateurs faisait perdre à ce remède extraordinaire une partie de sa considération, et peut-être de son danger. Régulus et Manlius, élus consuls,

(1) An de Rome 493. Avant Jésus-Christ 259.

s'emparèrent de l'île de Mélite (Malte). Voulant ensuite porter un coup plus décisif à l'ennemi, ils dirigèrent trois cent trente voiles sur les côtes d'Afrique. Les Carthaginois effrayés leur opposèrent trois cent cinquante vaisseaux. Les deux armées, divisées chacune en trois escadres, se livrèrent le même jour trois différentes batailles : les Romains remportèrent trois victoires, et ne perdirent que vingt-quatre vaisseaux. Ils en coulèrent trente aux ennemis, et leur en prirent cinquante-quatre.

Les consuls, après avoir vaincu et dispersé la flotte carthaginoise, descendirent sans obstacles en Afrique, où ils prirent la citadelle de Clypea, qu'autrefois les Siciliens avaient bâtie sur le promontoire Herméa. Leur cavalerie ravagea la côte, et poussa ses courses jusqu'aux portes de Carthage.

Rome, dans le dessein de consommer la conquête de la Sicile, commit alors une grande faute. Elle rappela Manlius avec la plus grande partie de l'armée, et ordonna à Régulus de rester comme proconsul en Afrique, en ne lui laissant que vingt-cinq mille hommes, d'autres disent quinze mille, d'infanterie et cinq cents chevaux. On se repent presque toujours d'avoir méprisé son ennemi : si Rome, trop enivrée de ses victoires, n'eût pas affaibli l'armée de Régulus, problablement la première guerre punique aurait été la dernière, et Rome ne se serait pas vue, depuis, au moment de céder l'empire à Carthage.

Régulus supplia le sénat de le rappeler, disant que sa présence était nécessaire pour cultiver sept arpents qui composaient son patrimoine, et qu'un fermier infidèle venait d'abandonner en emportant ses troupeaux et ses instruments aratoires. Il n'obtint point son rappel, et le peuple romain se chargea de la culture de ses champs.

Plusieurs historiens racontent que Régulus se vit obligé de combattre, sur les bords du Bagrada, un monstre qui parut alors plus redoutable aux Romains que les cohortes carthaginoises et que leurs éléphants : c'était un serpent énorme qu'aucun trait ne pouvait percer; ce serpent dévorait tous les soldats qui s'exposaient à sa furie. Le courage et le nombre tentaient de vains efforts contre lui. Après plusieurs attaques inutiles, dont beaucoup de braves légionnaires furent victimes, Régulus employa contre lui des machines de guerre, et on ne parvint, pour ainsi dire, à tuer ce monstre qu'en le démolissant. Régulus envoya la peau de cet animal au Capitole. Aulu-Gelle prétend qu'elle avait cent vingt pieds de long.

Au premier moment de l'invasion des consuls, Carthage s'était crue perdue. Elle aurait peut-être ouvert ses portes au vainqueur, et souscrit aux conditions les plus dures pour obtenir la paix; mais la retraite de Manlius lui avait laissé le temps de se rassurer; elle rassembla toutes ses forces, et les fit marcher contre les Romains.

Le général carthaginois vint attaquer Régulus, et choisit malhabilement un pays montueux et coupé, où sa cavalerie et ses éléphants lui devenaient inutiles. Régulus, profitant de cette faute des Carthaginois, leur livra bataille, les

enfonça, les mit en déroute, en fit un grand carnage, et s'empara de Tunis (Tunetum).

Le sénat de Carthage lui envoya des députés pour demander la paix. Régulus, loin de prévoir les vicissitudes de la fortune, répondit qu'il ne l'accorderait que si les Carthaginois abandonnaient la Sicile, la Corse, la Sardaigne, la mer, et payaient un tribut; ajoutant que, lorsqu'on ne savait pas vaincre, il fallait savoir obéir au vainqueur.

Carthage ne put accepter une paix si humiliante; mais, croyant sa perte certaine, elle retombait dans sa première consternation, lorsqu'un secours, arrivé de Lacédémone, fit renaître tout à coup son espérance et releva sa fortune.

Xantippe, général spartiate, fameux par ses exploits et par son expérience, était à la tête de ces troupes auxiliaires. Il prouva aux Carthaginois qu'ils n'avaient été battus que par l'ignorance et par les mauvaises manœuvres de leurs généraux. La confiance publique lui donna le commandement de l'armée : Xantippe l'instruit, l'exerce et la fait sortir des murs. Régulus, aveuglé à son tour par la fortune, traverse imprudemment une rivière, et livre bataille aux ennemis dans une plaine, où la supériorité de la cavalerie numide devait leur assurer la victoire. Cependant les Romains enfoncèrent d'abord les Africains; mais les éléphants jetèrent le désordre dans les légions; la cavalerie numide les attaqua en flanc; la phalange grecque, s'avançant alors, les mit en pleine déroute. Xantippe les poursuivit vivement; l'armée romaine fut presque entièrement détruite; Régulus, à la tête de cinq cents hommes, se vit accablé par le nombre, et fut pris, malgré des prodiges de valeur. Deux mille Romains seuls se firent jour; ils se renfermèrent dans Clypéa, et le général lacédémonien ramena dans Carthage l'armée victorieuse, chargée de dépouilles, et traînant à sa suite Régulus dans les fers, avec un grand nombre de prisonniers.

Les Carthaginois, dans l'ivresse d'un succès qui dissipait toutes leurs craintes, abusèrent lâchement de leur prospérité, et accablèrent d'outrages le héros dont le nom seul, peu de jours avant, les faisait trembler.

Xantippe avait trop blessé par sa gloire l'orgueil des généraux carthaginois, pour espérer quelque reconnaissance d'une nation dont il connaissait la perfidie. Il ne demanda pour prix de ses services que la liberté de retourner dans le Péloponèse; il l'obtint et s'embarqua. La plupart des historiens prétendent que, dans la traversée, les Carthaginois le précipitèrent au milieu des flots.

Dès qu'on apprit à Rome le malheur de Régulus, on redoubla d'activité pour réparer ce désastre. Les consuls Émilius Paulus et Fabius Nobilior partirent de Sicile avec trois cent cinquante vaisseaux, attaquèrent la flotte carthaginoise sur les côtes d'Afrique, la défirent complétement, détruisirent cent quatre bâtiments, en prirent trente, firent lever le siége de Clypéa, exercèrent de grands ravages dans la plaine, mais ne voulurent point rester en Afrique, soit parce qu'ils préféraient à toute autre conquête celle de la Sicile, soit parce que

les légions effrayées ne voulaient point s'exposer de nouveau à la fureur des éléphants.

A leur retour, méprisant les conseils des pilotes expérimentés, ils s'opiniâtrèrent à rester longtemps sur la côte méridionale de Sicile pour s'emparer de quelques villes maritimes. Une tempête effroyable les surprit, dispersa les vaisseaux, et les brisa sur les rochers. En peu d'heures, le rivage fut couvert des débris de cette flotte victorieuse, des cadavres des consuls et de ceux de leurs légions. Peu d'hommes échappèrent à ce naufrage; le roi Hiéron les accueillit avec humanité, et les envoya à Messine. Carthalo, général carthaginois, profitant de cet événement, reprit plusieurs places, assiégea Agrigente et rasa ses fortifications.

L'adversité, qui abat les cœurs faibles, grandit les âmes fortes. Les Romains se montrèrent toujours plus redoutables après leurs défaites qu'après leurs succès. C'est en bravant l'inconstance de la fortune qu'ils méritèrent l'empire du monde. Le sénat, loin d'être découragé, remit en mer deux cent vingt navires; et, quoique l'élite des troupes africaines fût arrivée en Sicile, les consuls Attilius et Cornélius y reprirent plusieurs villes.

L'année suivante, leurs successeurs, Sempronius et Servilius, dans le dessein de diviser les forces ennemies, descendirent sur les côtes d'Afrique, et y répandirent la terreur; mais, à leur retour, les vents, qui semblaient déchaînés contre ces nouveaux dominateurs de la mer, attaquèrent encore avec furie la flotte romaine, et engloutirent dans les flots cent cinquante navires.

Tandis que les Romains employaient toute leur activité pour réparer tant de pertes, les censeurs veillaient au maintien des mœurs, véritable source de la force des empires. Ils bannirent du sénat dix patriciens convaincus de malversations; et les ennemis de Rome durent voir avec découragement qu'au milieu d'une guerre si meurtrière, le dénombrement, fait par ces mêmes censeurs, produisit près de trois cent mille citoyens en état de porter les armes.

Les consuls Cécilius et Métellus, envoyés en Sicile, se tinrent quelque temps sur la défensive, n'osant livrer bataille, parce que, depuis la défaite de Régulus, la crainte des éléphants avait frappe les légions de terreur.

Le sénat, croyant inutile d'employer tant de forces lorsqu'on ne pouvait pas attaquer, rappela Cécilius en Italie avec une partie de l'armée. Asdrubal, enhardi par son départ, ravagea le pays jusqu'aux portes de Palerme. Les Africains provoquaient et insultaient les Romains enfermés dans la ville. Métellus, s'apercevant que le général carthaginois s'approchait de lui sans prudence, et s'engageait dans un pays coupé, où les éléphants devenaient plus embarrassants qu'utiles, se décide à profiter de cette faute : il fait attaquer l'ennemi par des troupes qui feignent de fuir pour l'attirer; les Africains les poursuivent avec ardeur; lorsque les éléphants s'approchent des remparts, ils sont accablés de traits. Ces animaux furieux se retournent, et écrasent des rangs entiers de Carthaginois. Métellus, sortant alors avec ses légions, se préci-

pite sur les ennemis, leur tue vingt mille hommes, prend leur camp, et s'empare de vingt-six éléphants, qui, depuis, décorèrent son triomphe.

Cette victoire soumit aux Romains toute la Sicile, à l'exception de Lilybée et de Drépane. Asdrubal s'enfuit à Carthage, où sa mort expia sa défaite. Les gouvernements faibles ne trouvent de remède aux malheurs que les supplices, et la peur engendre toujours la cruauté.

Les Carthaginois, humiliés depuis quatorze ans, se décidèrent alors à envoyer des ambassadeurs à Rome, dans le dessein d'obtenir une paix honorable. Ils espéraient qu'une longue captivité et le désir de vivre dans sa patrie détermineraient Régulus à appuyer leurs négociations, et ils exigèrent que cet illustre captif accompagnât l'ambassade. On lui fit promettre de revenir à Carthage dans le cas où la paix ne serait pas conclue.

Lorsque les ambassadeurs, admis dans le sénat romain, eurent exposé l'objet de leur mission, Régulus dit : « En qualité d'esclave des Carthaginois, » j'obéis à mes maîtres, et c'est en leur nom que je vous demande la paix et » l'échange des prisonniers. » Après ces mots, il refusa de s'asseoir comme sénateur, jusqu'à ce que les ambassadeurs le lui eussent permis. Dès qu'ils furent sortis de la salle, la délibération commença, et les opinions se partagèrent; les unes inclinaient pour la paix, et les autres pour la continuation de la guerre. Régulus, appelé à son tour pour donner son avis, s'exprima en ces termes : « Pères conscrits, malgré mon malheur, je suis Romain; mon corps » dépend des ennemis, mais mon âme est libre. J'étouffe les cris de l'un, j'é» coute la voix de l'autre! Je vous conseille donc de refuser la paix, et de ne » point échanger les prisonniers; si vous continuez la guerre, cet échange » vous sera funeste, car vous ne recevrez que des lâches qui ont rendu leurs » armes, ou des hommes cassés de vieillesse et de fatigues comme moi, et » vous rendrez à Carthage une foule de jeunes guerriers dont je n'ai que trop » éprouvé le courage et les forces.

» Quant à la paix, je la regarde comme préjudiciable à la république, si elle » ne traite pas les Carthaginois en vaincus, et si vous ne les forcez pas à se » soumettre à vos lois.

» Je sais que la guerre a ses vicissitudes; mais comparez la situation des » deux peuples : je vois ici toutes les ressources qui peuvent promettre la vic» toire : les ennemis nous ont battus une seule fois par ma faute ou par celle » de la fortune. Nous avons taillé toutes leurs armées en pièces. Si ma défaite » a relevé un moment leur courage, vos triomphes à Palerme viennent de l'a» battre. Ils ne possèdent plus que deux villes dans la Sicile; les autres îles » sont à vous. Nos naufrages et nos pertes sur la mer n'ont fait que mûrir notre » expérience. Je sais que les deux peuples manquent d'argent, mais vous pou» vez compter sur vos alliés; votre équité a conquis l'affection de l'Italie : les » Carthaginois, au contraire, sont détestés en Afrique; leurs cruelles vengean» ces ont récemment accru cette haine, et tous les peuples africains n'atten» dent pour se soulever que l'apparition d'une armée romaine.

» Vos légions ne comptent dans leurs rangs que des soldats intrépides; ils

» parlent tous le même langage, montrent les mêmes mœurs, adorent les mê-
» mes dieux, servent la même patrie. Cet avantage est immense! Que peuvent
» contre de telles armées des troupes mercenaires de différents pays, qu'aucun
» noble sentiment n'anime, qu'aucun lien solide n'unit, et qui ne combattent
» que pour un vil intérêt? Ces mercenaires mêmes sont révoltés de l'ingratitude
» de Carthage, depuis que cette ville perfide n'a donné aux services de Xan-
» tippe d'autre prix que la mort, et depuis qu'elle a fait exposer et périr les
» soldats étrangers que son avarice ne voulait pas solder. Voilà, Pères conscrits,
» les considérations qui me portent à vous conseiller de poursuivre vos succès,
» et de refuser la paix et l'échange qu'on vous propose. »

Ce noble discours entraîna tous les avis; mais les sénateurs, en adoptant l'opinion de Régulus, le pressaient vivement de rester à Rome. Ils prétendaient qu'en vertu de la loi de réversion, qui permettait aux captifs échappés de demeurer dans leur patrie, il était à l'abri de toute revendication. Le grand pontife lui-même, se joignant à leurs instances, l'assurait qu'il pouvait sans parjure violer un serment extorqué par la force. Régulus, prenant alors un ton sévère et majestueux, leur répondit : « Abjurons tous ces vains détours,
» suivez mes conseils, et oubliez-moi; si je cédais à vos sollicitations, vous se-
» riez dans la suite les premiers à condamner ma faiblesse; cette lâcheté me
» couvrirait d'infamie sans être utile à la république : votre bienveillance se
» refroidirait, et vous détesteriez plus mon retour que vous ne regretterez mon
» absence.

» Mon parti est pris : esclave des Carthaginois, je ne resterai point à Rome,
» n'y pouvant vivre avec honneur. Quand même les hommes me rendraient
» libre, les dieux m'enchaînent; car je les ai pris à témoin de la sincérité de
» mes promesses. Je crois à l'existence de ces dieux; ils ne laissent pas le
» parjure impuni, et leur vengeance, en me frappant, s'étendrait peut-être sur
» le peuple romain. Je ne pense pas qu'une vaine expiation et que le sang d'un
» agneau lavent la tache dont nous couvre un crime.

» Je sais qu'on me prépare à Carthage des supplices; mais je crains plus la
» honte du parjure que la cruauté de l'ennemi : l'une ne blesse que le corps,
» l'autre déchire l'âme. Ne plaignez point mon malheur, puisque je me sens
» assez de force pour le soutenir. La servitude, la douleur, la faim, sont des
» accidents que l'habitude rend supportables : si ces maux deviennent exces-
» sifs, la mort nous en délivre, et je me serais déjà servi de ce remède, si je ne
» faisais consister mon courage plutôt à vaincre ma douleur qu'à la fuir. Mon
» devoir m'ordonne de retourner à Carthage; je le remplis. Quant au sort qui
» m'y attend, c'est l'affaire des dieux. »

Les sénateurs, touchés de cette rare vertu, ne pouvaient se résoudre à le livrer. Les consuls ordonnèrent qu'on le laissât libre de suivre son généreux dessein.

Le peuple, en larmes, voulait cependant employer la force pour le retenir. Sa famille, éplorée, faisait retentir l'air de ses gémissements : lui seul, froid et inflexible au milieu de cette ville émue, refuse d'embrasser sa femme et ses

enfants, et sort de Rome plus grand que tous les généraux qui y étaient entrés en triomphe.

La négociation étant rompue, les ambassadeurs s'embarquèrent et ramenèrent Régulus à Carthage. La fureur de cette nation perfide la porta aux plus honteux excès. Après avoir coupé les paupières de cet illustre captif pour le priver du sommeil, on le tirait d'un sombre cachot, et on l'exposait nu à l'ardeur du soleil. Enfin, on l'enferma dans un tonneau étroit et hérissé de longues pointes de fer. Ce grand homme y périt dans les plus affreux tourments.

Le sénat romain, pour le venger, livra à Marcia, sa veuve, les prisonniers carthaginois les plus distingués. Elle les entassa dans une armoire garnie de clous pointus, et les y laissa cinq jours sans nourriture. Un d'eux nommé Amilcar, résista à ce supplice et à l'infection des cadavres qui l'entouraient. Le sénat en eut pitié; il lui rendit la liberté, renvoya la cendre des autres à Carthage, et traita humainement le reste des prisonniers, pour apprendre à l'ennemi que Rome savait se venger et mettre des bornes à sa vengeance.

Le désir d'achever la conquête de la Sicile était un des motifs qui avaient décidé le sénat à continuer la guerre. Il ne restait dans cette île que Drépane et Lilybée à soumettre; mais leur résistance et l'inconstance de la fortune trompèrent encore l'espoir des Romains. Le peuple élut pour consul Claudius Pulcher : ce patricien, altier, téméraire et irréligieux, avait hérité des défauts de ses aïeux et non de leurs talents. Disposant mal sa flotte, et attaquant sans ordre celle d'Adherbal près de Lilybée, il laissa couper sa ligne, ne sut point rallier ses galères et en perdit cent vingt.

Avant le combat, les augures annonçaient que les auspices paraissaient contraires, et que les poulets sacrés refusaient de manger. « Eh bien, qu'ils boivent! » reprit le consul, et il les fit jeter à la mer. Lorsque la superstition règne sur la terre, le génie doit profiter de son secours au lieu de la braver. Claudius, par son mépris pour les auspices, affaiblit la confiance de son armée.

Son collègue Junius ne montra pas plus de prudence. Méprisant les conseils des pilotes, comme Claudius celui des augures, il s'exposa à une tempête qui brisa ses vaisseaux sur les rochers.

Rome, épuisée par ces désastres, renonça pour quelque temps aux armements maritimes. Le sénat permit seulement aux particuliers d'équiper des vaisseaux à leurs frais, et leur accorda tout le butin qui résulterait de leurs courses. Par ce moyen, on ruina le commerce de l'ennemi sans charger le trésor public.

Le dénombrement fait par les censeurs prouva que la guerre et les naufrages avaient diminué la population de plus de cinquante mille hommes. Peu de temps après, Claudia, sœur de ce Claudius dont la témérité avait coûté la vie à tant de citoyens, voyant que son char était arrêté par la foule lorsqu'elle revenait du théâtre, s'écria : « Ah ! pourquoi mon frère est-il mort, et que ne commande-t-il encore les troupes! je ne me trouverais pas si pressée. » Ce mot

cruel, plus sanglant peut-être contre son frère que contre Rome, ne demeura pas impuni. Le peuple romain, passionné comme Horace pour la patrie, mit en jugement cette nouvelle Camille, et la condamna à une forte amende, dont le préteur employa le produit à construire une chapelle dédiée à la Liberté.

Métellus continuait le siége de Lilybée, et Fabius commença celui de Drépane. Les Carthaginois, maîtres de la mer, ravitaillaient les villes assiégées; et leurs armées, sous la conduite d'Amilcar, luttaient avec égalité contre les Romains.

Après plusieurs campagnes, qui n'amenèrent aucun résultat décisif, le sénat se décida à équiper encore une flotte. Il en confia le commandement au consul Lutatius. Les Carthaginois firent sortir de leurs ports quatre cents vaisseaux. Ces deux armées qui devaient décider du sort de la Sicile, se trouvèrent en présence, l'an 511, près des îles Égades. Le vent était contraire aux Romains; ils avaient à combattre un ennemi supérieur en nombre; mais leurs soldats, leurs matelots étaient braves, remplis d'ardeur et bien exercés. Carthage, n'ayant point eu d'adversaires à combattre sur la mer depuis huit ans, avait négligé sa marine; les équipages de ses galères se trouvaient composés de nouvelles levées et de matelots peu aguerris, et sans expérience. Au premier choc, la terreur les saisit; ils ne surent ni résister avec courage ni se retirer avec ordre; leur défaite fut complète. Lutatius, plus sage que Régulus, consentit à négocier, et conclut un traité par lequel on convint que les Carthaginois évacueraient la Sicile, qu'ils y céderaient aux Romains toutes leurs possessions, qu'ils abandonneraient toutes les îles situées entre la Sicile et l'Italie, qu'ils rendraient sans rançon les prisonniers, paieraient les frais de la guerre, et cesseraient toute hostilité contre Hiéron et ses alliés.

Le sénat ratifia cette paix : elle fut consommée par un sacrifice solennel et par les serments des deux peuples. Ainsi Rome atteignit le grand objet de la guerre; elle éloigna sa rivale de ses côtes, et réduisit en province toute la Sicile, à l'exception du royaume de Syracuse. On établit dans cette île un préteur pour la gouverner, et un questeur pour y lever des tributs.

Tandis que Rome, qui ne devait sa gloire qu'à ses propres moyens, en jouissait avec sécurité, Carthage se vit menacée par les mercenaires dont elle avait acheté le sang et le courage. Ils se soulevèrent contre elle, et offrirent de livrer Utique aux Romains. Le sénat refusa leurs propositions avec mépris, et se montra même disposé à donner des secours à Carthage pour soumettre ses soldats rebelles; mais elle termina cette guerre sans accepter son appui. Si Rome eût persisté dans cette route de justice et de modération, elle aurait conquis le monde par ses vertus au lieu de l'opprimer par ses armes. Mais les peuples, comme les individus, résistent aux dangers, aux malheurs, et cèdent promptement aux amorces de l'ambition et aux poisons de la fortune.

Les troupes mercenaires de Carthage se révoltèrent en Sardaigne comme en Afrique : Amilcar les chassa de cette île; elles se réfugièrent à Rome, et le sénat, à leur instigation, déclara aux Carthaginois que la Sardaigne appartenait à Rome par droit de conquête; qu'ils devaient la lui restituer, et payer même les frais de l'armement que la reprise de cette île exigeait. Les vaincus invoquent

en vain la justice : Carthage se vit contrainte de se soumettre à cette nouvelle humiliation, et ne chercha plus à se dédommager de ses pertes que par des conquêtes en Espagne. L'ambition de sa rivale ne lui aurait probablement pas permis d'y faire de grands progrès ; mais les menaces des Gaulois, qui prenaient les armes de nouveau, forcèrent Rome à laisser aux Africains une tranquillité précaire.

Rome, en augmentant sa puissance, voyait chaque jour sa richesse s'accroître. Les arts et les lettres, fils de l'aisance et du loisir, commençaient à joindre leurs palmes aux lauriers de la gloire. Livius Andronicus composait des tragédies et des comédies régulières. On vit naître dans ce temps Ennius, le premier poète qui fit connaître aux Romains l'élégance du style. Caton le Censeur brilla peu d'années après, et se rendit aussi célèbre par la force de sa mâle éloquence que par l'austérité de ses vertus républicaines.

Les Gaulois Boïens et les Liguriens continuaient leurs armements. Publius Valérius conduisit une armée contre eux. Battu dans un premier combat, il rallia ses troupes, marcha de nouveau à l'ennemi, et remporta une victoire qui coûta quatorze mille hommes aux Gaulois. Son premier échec le priva du triomphe. Titus Gracchus, son collègue, battit les Liguriens, s'empara de leurs forteresses, et livra leurs côtes au pillage. Ensuite, avec le secours des mercenaires réfugiés en Sardaigne, il descendit dans cette île, soumit les habitants qui s'étaient révoltés, et emmena une si grande quantité de captifs, qu'un esclave sarde passait alors pour une marchandise commune et de vil prix.

La guerre contre les Gaulois devenait plus vive. Lentulus, consul, leur livra bataille au delà du Pô, leur tua vingt-quatre mille hommes, et fit cinq mille prisonniers.

L'ambition du sénat croissait en proportion de ses succès. Jetant ses regards sur l'Orient, il offrit à Ptolémée des secours contre Antiochus, roi de Syrie. Ce sage prince les refusa. Il savait sans doute qu'un allié trop puissant devient souvent plus redoutable qu'un ennemi.

Les jeux séculaires se célébrèrent à Rome dans un moment de grande prospérité intérieure et extérieure. Le roi Hiéron vint assister à ces fêtes ; on devait à son amitié une grande part des succès de la guerre punique, et ce premier hommage d'un prince puissant flattait l'orgueil romain. Il donna au peuple deux cent mille boisseaux de blé. La joie que causa sa présence fut universelle.

La Corse, destinée à désirer éternellement la liberté sans pouvoir jamais en jouir, venait de se révolter, et les Carthaginois l'y excitaient secrètement. Claudius Glycia, envoyé pour combattre les rebelles, conclut un traité avec eux sans la participation du sénat, qui refusa de le ratifier. Glycia, livré aux insulaires et renvoyé par eux à Rome, fut condamné à mort. Le consul Varus dompta les rebelles, et les contraignit à se soumettre.

La turbulence d'un tribun du peuple, Caïus Flaminius, fit renaître dans Rome la discorde que la condescendance du sénat pour le peuple semblait en avoir bannie pour toujours. Ce tribun, excitant, pour se populariser, les passions de

la multitude, voulait exiger en faveur des pauvres le partage des terres conquises sur les Gaulois. Bravant l'opposition des consuls et les menaces même du sénat qui avait ordonné d'employer la force contre lui, il convoque le peuple, et commande de lire le décret proposé. On vit alors combien les mœurs sont plus fortes que les lois. Un vieillard s'avance sur la place; c'était le père du tribun : il monte au tribunal, et en arrache son fils. Ce magistrat séditieux, qui dirigeait les flots de la multitude et qui bravait l'autorité des consuls et du sénat, perd l'audace et la voix à la vue d'un vieillard, et, en tremblant, obéit à son père, sans que le peuple osât proférer le moindre murmure contre cet acte éclatant de la puissance paternelle.

Ce fut dans ce temps que Rome vit l'exemple du premier divorce. Spurius Carvilius Ruga répudia sa femme pour cause de stérilité : la loi parlait pour lui, on la laissa exécuter; mais les mœurs étaient contraires à cette séparation, et Carvilius se vit puni par le mépris public d'une action légale, mais honteuse.

Avant la révolte de la Corse, le temple de Janus avait été fermé pour la première fois depuis le règne de Numa Pompilius. Peu de mois après on le rouvrit, et il ne se referma depuis que sous le règne d'Auguste. Rome devait donner au monde l'unique exemple d'une ville et d'une guerre éternelles.

La vestale Tutia, condamnée à mort pour s'être livrée à un esclave, prévint son supplice en se tuant. La même année, un incendie et une inondation causèrent de grands ravages à Rome, qui s'était plus instruite dans l'art de détruire les hommes que dans celui de les conserver.

On vit dans ce temps les premières pièces de théâtre du poète Névius, dont Horace dit que, de son vivant, on vantait encore les ouvrages, à cause de leur ancienneté, quoique personne ne voulût plus les lire.

La république, toujours occupée de la guerre opiniâtre que lui faisaient les Gaulois et les Liguriens, se vit bientôt obligée d'en soutenir une autre contre les Illyriens. Ils exerçaient impunément la piraterie : leurs corsaires infestaient les côtes, emmenaient en esclavage des négociants de Brindes, et venaient de piller l'île d'Issa qui s'était depuis peu donnée à Rome.

Avant d'employer les armes pour obtenir la réparation de ses outrages, le sénat chargea deux patriciens, nommés Coruncanius, de se rendre comme ambassadeurs en Illyrie, et de demander une satisfaction éclatante à Teuta, belle-mère du roi Pinéus et régente du royaume.

La reine répondit aux envoyés romains que ses vaisseaux de guerre respecteraient ceux de leur patrie, mais que la coutume des rois d'Illyrie n'était pas d'empêcher leurs sujets de s'enrichir par leurs armements maritimes.

« Eh bien ! Teuta, dit le plus jeune des ambassadeurs, je vous déclare que la » coutume de Rome est de se servir de ses forces pour venger les injures faites » à ses citoyens, et dans peu nous saurons contraindre vos rois à changer » leurs injustes maximes. »

La reine, dissimulant son courroux, laissa partir les ambassadeurs; mais

elle envoya promptement après eux des corsaires qui s'emparèrent des vaisseaux romains, jetèrent leurs capitaines dans les flots, enchaînèrent les équipages, et massacrèrent le jeune Coruncanius.

Rome déclara la guerre à l'Illyrie; elle fut courte et heureuse. Ces peuples barbares, sans tactique et sans discipline, n'étaient pas capables de résister aux Romains qui s'emparèrent promptement de Corfou.

Durazzo et Apollonie se soumirent volontairement, préférant la domination d'une république éclairée à la tyrannie presque sauvage des princes d'Illyrie. Teuta vaincue voulut traiter; le sénat refusa de négocier avec elle, et accorda la paix au jeune roi Pinéus. On convint qu'il paierait un tribut, céderait une partie de l'Illyrie, et s'obligerait à n'avoir sur mer que deux barques sans armes. Teuta descendit du trône : Démétrius de Phare la remplaça dans la régence de l'Illyrie.

Tandis que les forces de Rome étaient occupées contre les Gaulois et les Illyriens, Carthage, pour s'indemniser de ses pertes, étendait ses conquêtes en Espagne. Asdrubal, gendre d'Amilcar, venait de bâtir Carthagène sur la côte méridionale de l'Ibérie. Le sénat romain, inquiet de cet accroissement de puissance, résolut d'en arrêter les progrès ; il força les Carthaginois à conclure un traité qui leur donnait l'Èbre pour limites, et qui garantissait spécialement aux Sagontins leur tranquillité et leur indépendance.

Rome, aussi active pour étendre ses alliances et son autorité que pour enlever à sa rivale ses possessions et ses amis, cherchait déjà les moyens de pénétrer en Grèce, et d'y poser les fondements de sa grandeur future. Le proconsul Posthumius, qu'elle avait laissé en Illyrie, envoya de Corfou des ambassadeurs aux Étoliens et aux Achéens, pour les informer de la guerre entreprise contre Teuta, dans le dessein de délivrer la Grèce et l'Italie des pirates illyriens. Une autre ambassade fut chargée de la même mission pour Corinthe et pour Athènes.

Ces ambassadeurs se virent partout accueillis avec la considération qu'attire la victoire. La faiblesse ne voit dans la force qu'un appui, et ferme les yeux sur les chaînes qu'elle prépare. Ces peuples désunis recherchaient, pour se détruire, l'amitié d'une puissance qui devait bientôt les dominer tous.

Les Corinthiens accordèrent aux Romains le droit d'assister aux jeux isthmiques; les Athéniens firent un traité d'alliance avec eux, les admirent aux mystères d'Éleusis, et leur donnèrent le droit de cité.

Le sénat venait de permettre aux habitants de Corfou de se gouverner par leurs propres lois : ce fut cette politique habile qui lui valut l'amitié des Grecs, peuple léger qu'on enchaînait facilement, pourvu qu'on lui montrât l'ombre de la liberté.

Mais Rome, dans le temps où elle comprimait Carthage dans l'Occident par ses menaces, et s'ouvrait les portes de l'Orient par son adresse, se vit tout à coup menacée d'une nouvelle invasion des Gaulois, ennemis opiniâtres et redoutables, dont le nom seul répandait l'effroi dans ses murs.

On consulta les livres sibyllins; et comme on y vit que des Gaulois et des

Grecs s'empareraient un jour de la terre romaine, on crut éluder cet oracle en enterrant vifs un Gaulois et une Gauloise, un Grec et une femme grecque. Telle est la force de la superstition, que Tite-Live lui-même semble excuser cette action atroce. Après avoir ainsi tenté d'apaiser le courroux des dieux par un crime, le sénat employa un moyen plus efficace pour écarter l'orage qu'il redoutait. Tout le peuple courut aux armes, tous les alliés fournirent les secours stipulés par les traités, et la plupart des historiens prétendent que Rome arma pour cette guerre près de sept cent mille guerriers. Les Venètes seuls lui donnèrent vingt mille hommes.

Les Gaulois, attirés par la fertilité du pays, par la douceur du climat, par l'ardeur du pillage, avaient de leur côté rassemblé une foule innombrable de combattants qui se précipitèrent comme un torrent dans la Toscane. Les Barbares tombèrent sur le consul Émilius avant qu'il eût réuni toutes ses forces; ils auraient pu, malgré sa résistance, détruire son armée, si le désir de conserver leur butin n'avait ralenti leur marche. Cette faute les perdit. L'autre consul, Attilius, revenant alors de Sardaigne avec ses légions, se jeta sur leur arrière-garde. Émilius, informé de son arrivée, attaqua vivement les ennemis, qui se trouvèrent ainsi enveloppés. Cependant la valeur des Gaulois disputa longtemps la victoire, mais leur résistance ne fit que rendre le carnage plus affreux. On leur tua quarante mille hommes, dix mille furent faits prisonniers; un de leurs rois tomba dans les fers; l'autre se donna la mort. Le consul Attilius périt dans le combat. Émilius jouit seul des honneurs du triomphe, et conduisit, enchaînés au Capitole, le roi captif et les princes gaulois qui avaient juré d'y monter en vainqueurs.

L'année suivante, les Romains, profitant de leurs succès, portèrent leurs armes sur le territoire des Gaules; mais divers présages, un tremblement de terre et la chute du colosse de Rhodes ayant fait croire au sénat que les dieux désapprouvaient ses consuls, Caïus Flaminius et Publius Furius, il leur écrivit de revenir à Rome.

Flaminius aimait plus la gloire qu'il ne craignait les auspices; il persuada à son collègue de livrer bataille avant d'ouvrir la lettre du sénat. La fortune couronna son audace : les lances des Romains rendirent inutiles les sabres des Gaulois; leur défaite fut complète; ils perdirent neuf mille hommes, et on livra leur pays au pillage.

Flaminius vainqueur ne voulut pas obéir au sénat, et répondit que son succès réfutait suffisamment les augures. La campagne terminée il revint à Rome; l'orgueil du sénat lui refusa le triomphe, la reconnaissance du peuple le lui accorda; et comme les Gaulois, toujours présomptueux, avaient promis au dieu Mars un collier d'or fait avec les dépouilles des Romains, Flaminius offrit à Jupiter des colliers et des bracelets conquis sur eux.

Les consuls, satisfaits de leur triomphe, cédèrent enfin au sénat, et abdiquèrent. Claudius Marcellus et Cornélius Scipion prirent leur place.

Marcellus, à la tête des légions romaines, passa rapidement le Pô, et livra une grande bataille aux ennemis près d'Acéra, entre ce fleuve et les Alpes. Au com-

mencement du combat, les cris des Barbares effrayèrent le cheval de Marcellus, qui se retourna vivement pour s'éloigner de ce bruit ; le consul, craignant qu'un tel mouvement ne parût un mauvais présage, arrête son coursier, se tourne du côté du soleil, et promet à Jupiter Férétrien la plus riche armure des ennemis.

Dans le même instant il aperçoit le roi Viridomare, couvert d'armes éclatantes d'or et d'argent, qui, s'avançant fièrement à la tête des Gaulois, appelait à haute voix le consul, et le défiait au combat.

Marcellus dirige sa course sur lui, le renverse de sa lance, le perce avec son glaive, lui enlève son armure, et s'écrie : « Jupiter, je suis le second général ro-» main qui remporte les dépouilles opimes; je les dois à ton secours; protége-» nous toujours ainsi, tant que la guerre durera. »

La chute de Viridomare avait répandu l'épouvante parmi les Barbares; les Romains, se jetant sur eux, les mirent facilement en fuite, et en firent un grand carnage.

Marcellus, après les avoir longtemps poursuivis, rejoignit son collègue qui venait de prendre Acéra et qui investissait Milan. Ils s'emparèrent de cette grande ville et de Cosne.

Les Gaulois abattus demandèrent la paix, se soumirent à payer un tribut, et cédèrent à Rome une partie de leur territoire.

Pendant cette glorieuse campagne, on entendit parler pour la première fois des Germains. Un corps nombreux de leur nation avait passé le Rhin, et s'était joint aux Gaulois, dans l'espoir de ravager avec eux l'Italie.

Le triomphe de Marcellus eut un éclat proportionné à l'importance de sa victoire. Il porta solennellement les dépouilles de Viridomare au temple de Jupiter Férétrien. Le sénat envoya une coupe d'or à Delphes, et fit des présents magnifiques au fidèle allié de Rome, le roi Hiéron.

Ce fut à cette époque si glorieuse pour les Romains, dit Tite-Live, qu'un astre qui devait être funeste à plusieurs peuples se montra sur l'horizon. Le célèbre Annibal prit le commandement des armées de Carthage, et parut en Espagne avec un éclat menaçant.

Avant de combattre cet ennemi formidable, les Romains eurent à soutenir une nouvelle guerre contre l'Istrie et l'Illyrie révoltées. Émilius les soumit et se rendit maître de la ville de Phare. Le régent Démétrius, vaincu, se sauva près de Philippe, roi de Macédoine, et s'efforça d'inspirer à ce prince contre les Romains une haine qui causa dans la suite la perte de sa famille et de son royaume. Le sénat fit la paix avec le roi d'Illyrie. Émilius reçut les honneurs du triomphe. Sous son consulat, Archagatus apporta du Péloponèse à Rome l'art de la médecine. Quoiqu'on y eût bâti un temple à Esculape, la tempérance avait été, pendant plusieurs siècles, la seule égide que les Romains opposassent aux maladies : ce qui n'empêcha pas la population de s'y accroître rapidement. La naissance du luxe et la corruption des mœurs firent seuls sentir l'utilité et le besoin de l'art médical.

Les Romains, afin de contenir les Gaulois, établirent deux colonies à Plaisance et à Crémone. Un frein si menaçant irrita les barbares, et disposa,

comme on le verra bientôt, les Boïens et les Insubriens à favoriser l'invasion d'Annibal. Ce grand homme, qui fit chanceler la puissance romaine, rompant alors les traités et bravant les menaces de Rome, assiégeait Sagonte. Son audacieuse entreprise devint le signal d'une nouvelle guerre entre deux républiques trop ambitieuses, trop jalouses, trop puissantes pour subsister ensemble sur la terre.

CHAPITRE IX.

SECONDE GUERRE PUNIQUE.

Cause de cette guerre. — Invasion d'Annibal en Italie. — Bataille de la Trébia. — Victoire d'Annibal. — Maladie d'Annibal. — Bataille de Trasimène. — Défaite des Romains. — Dictature de Fabius. — Sa temporisation. — Artifice d'Annibal. — Retour de Fabius à Rome. — Partage de la dictature entre Fabius et Minutius. — Soumission de Minutius à Fabius. — Abdication de Fabius. — Nomination de nouveaux consuls. — Bataille de Cannes. — Victoire d'Annibal. — Armement à Rome. — Retour du consul Varron à Rome. — Complot déjoué par le jeune Scipion. — Dictature de Marcus Junius. — Division dans le sénat de Carthage. — Siége et prise de Syracuse. — Mort d'Archimède. — Siége de Capoue. — Marche d'Annibal sur Rome. — Sa retraite sur Naples. — Prise de Capoue. — Mort de deux Scipions. — Commandement de Publius Scipion. — Consulat de Lévinus et de Marcellus. — Mort de Marcellus. — Honneurs funèbres rendus à Marcellus par Annibal. — Défaite et mort d'Asdrubal. — Magnanimité du jeune Scipion. — Prise de Carthagène par le jeune Scipion. — Retour de Scipion à Rome. — Sa nomination de consul. — Son commandement en Sicile. — Son expédition en Afrique. — Soumission de Massinissa à la reine Sophonisbe. — Mort de Sophonisbe. — Retour d'Annibal à Carthage. — Entrevue de Scipion et d'Annibal. — Bataille de Zama. — Défaite des Carthaginois. — Trêve entre les deux armées. — Paix entre Rome et Carthage.

Plusieurs historiens attribuent la seconde guerre punique à l'infraction du traité de paix par les Carthaginois, lorsqu'ils attaquèrent Sagonte. Polybe remarque avec raison que la prise de cette ville doit être regardée comme le commencement et non comme la cause de la guerre. Si on veut rechercher les griefs réciproques, il en existait plusieurs. Carthage avait secouru les Tarentins; Rome avait pris le parti des rebelles de Corse et de Sardaigne, et s'était emparée de ces îles. Mais des motifs plus puissants rendaient la guerre inévitable : Carthage, humiliée de la grandeur de sa rivale, ne pouvait se résigner à

la perte de la Sicile, et Rome ne croyait pas ses conquêtes assurées, si elle n'achevait la ruine de la nation qui, seule, pouvait balancer sa puissance et lui disputer l'empire du monde. La paix n'avait point éteint la haine; ce n'était qu'une trêve signée par lassitude; et, les forces des deux peuples étant réparées, le premier prétexte suffit pour reprendre les armes.

Le sénat envoya des ambassadeurs à Annibal pour l'engager à lever le siége de Sagonte, dont un traité garantissait l'indépendance. Le général carthaginois ne voulut point entendre les envoyés de Rome; l'accueil qu'ils reçurent à Carthage ne fut pas favorable. Sagonte, sans secours, proposa de capituler : on lui offrit des conditions si dures que les sénateurs de cette ville, préférant la mort à la honte, mirent le feu à leurs maisons, périrent avec leurs familles dans les flammes, et ne laissèrent que leurs cendres aux vainqueurs.

Le pillage de cette grande cité donna au général africain les moyens de gagner assez de partisans dans Carthage pour dominer entièrement le parti de Hannon, qui, jusque là, maintenant la paix, s'était opposé à l'ambition guerrière de la faction Barcine.

Lorsqu'on eut appris à Rome le désastre de Sagonte, l'indignation fut générale. Patriciens, chevaliers, plébéiens, tous disaient hautement que les Romains ne conserveraient pas un seul allié, si l'on voyait ainsi leur protection méprisée. De nouveaux ambassadeurs partirent pour demander à Carthage une satisfaction éclatante; et comme ils n'obtenaient que des réponses vagues, Fabius, chef de cette ambassade, montrant aux sénateurs un pan de sa robe plié dans sa main : « Répondez nettement, dit-il; je vous apporte ici la paix ou » la guerre; choisissez! » — « Choisissez vous-même, » lui répondit-on. — « Eh » bien! c'est donc la guerre que je vous déclare, » répliqua Fabius, en laissant tomber sa robe. — « Et nous, reprit le suffète, nous l'acceptons de bon cœur » et nous la ferons de même. »

Rome, ne voyant plus ses ennemis en Sicile, était loin de craindre une invasion en Italie. Elle ne devinait pas le génie d'Annibal, et croyait que l'Espagne et l'Afrique seraient le théâtre de la guerre. Le sénat ordonna l'armement de plusieurs flottes; il envoya en Sicile des légions qui devaient se rendre ensuite sur les bords de l'Èbre.

Cependant Annibal, qui avait juré dès son enfance une haine éternelle aux Romains, mûrissait depuis longtemps le vaste dessein qui étonna le monde et fit trembler l'Italie. Il traversa l'Espagne avec la rapidité de l'éclair, entra dans les Gaules, et se trouva sur les bords du Rhône lorsque Rome le croyait encore près de Sagonte.

La promptitude de ses succès et la terreur de ses armes lui donnaient partout des alliés, tandis que les peuples dont le sénat romain sollicitait l'alliance lui répondaient avec mépris : « Cherchez des amis dans quelque contrée où » le désastre de Sagonte ne soit pas connu. » Il est certain que le sénat, dont on avait admiré jusqu'alors la prévoyante politique, venait de commettre une grande faute en occupant sans nécessité toutes ses forces en Illyrie, au lieu d'envoyer Émilius et ses légions au secours de Sagonte. Rome n'eut ainsi qu'un

seul allié au delà des Alpes; ce fut la république de Marseille, colonie grecque, riche et puissante. Annibal pouvait craindre une diversion en Afrique et en Espagne. Il y pourvut en laissant dans ces deux contrées des forces redoutables; et cette diversion, d'ailleurs, fut encore retardée par le soulèvement de la Gaule cisalpine, dont les habitants prirent les armes, et battirent les Romains commandés par le préteur Manlius.

Cependant le consul Cornélius Scipion était parti pour Marseille avec quelques légions, dans le dessein de s'embarquer et de se rendre en Espagne. Arrivé dans cette ville, il apprit avec une surprise extrême qu'Annibal avait franchi les Pyrénées, et se préparait à passer le Rhône. Cinq cents chevaux qu'il envoya reconnaître les Africains rencontrèrent et défirent, dans un combat sanglant, un corps de cavaliers numides. Le consul, regardant ce premier succès comme un augure favorable, se mit promptement en marche avec son armée; mais il sut bientôt qu'Annibal, ayant passé le Rhône, venait de battre les Gaulois, et que, gagnant les Alpes en s'élevant vers le Nord, il avait plus de trois jours de marche sur lui. Scipion n'osa pas le suivre, parce qu'il craignait de se trouver enfermé entre les Gaulois et les Africains, et il s'embarqua promptement pour revenir en Italie.

On conçoit sans peine l'imprévoyance de Rome sur une invasion dont la témérité paraissait sans exemple. Lorsqu'Alexandre-le-Grand attaqua l'Asie, Philippe lui en avait préparé les moyens : le souvenir de Marathon et de Platée encourageait les Grecs dans leur entreprise; l'heureuse retraite des dix mille et les succès récents d'Agésilas prouvaient la facilité de la conquête. Alexandre devait espérer un triomphe rapide de la discipline grecque sur la mollesse persane; mais Annibal, chef d'un peuple vaincu sur terre et sur mer en cent combats, attaquait Rome hérissée de fer et peuplée de héros. Appuyé de son seul génie, loin de sa patrie, laissant derrière lui vingt peuples ennemis, il marchait témérairement en Italie, isolé de tout secours, et privé, en cas de revers, de tout moyen de retraite.

En descendant les Alpes, dont les neiges, les précipices et les habitants sauvages lui enlevèrent un tiers de son armée, il se vit au milieu de plusieurs hordes gauloises qui haïssaient autant Carthage que Rome, et dont il ne put conquérir l'alliance qu'à force de victoires. Scipion, revenu à Pise, marcha vers la Gaule cisalpine, et passa le Pô. Son collègue, Tibérius Sempronius, destiné à faire une diversion en Afrique, reçut l'ordre de quitter la Sicile pour le rejoindre en Italie.

On espérait encore que les rochers et les glaces des Alpes arrêteraient longtemps Annibal, lorsqu'on apprit tout à coup qu'il les avait franchies, et qu'il venait de triompher des Cisalpins. Sur cette nouvelle, Scipion passe le Tésin, et rencontre l'ennemi. La supériorité de la cavalerie numide décida la victoire. Scipion vaincu et blessé abandonna au vainqueur tout le pays situé au delà du Pô, et se retira à Plaisance.

Les Insubriens et les Boïens, attirés par la fortune d'Annibal, s'unirent à lui, et deux mille Gaulois qui servaient dans l'armée de Scipion vinrent se ranger



sous les drapeaux africains. Pendant ce temps une flotte carthaginoise attaqua Lilybée en Sicile; mais les Romains la défirent et après cet avantage, le consul Tibérius Sempronius partit de Lilybée avec ses légions, et vint rejoindre Scipion près de la Trébia.

Les armées consulaires s'élevaient à quarante mille hommes; mais, comme elles n'étaient composées que de nouvelles levées, Scipion voulait éviter le combat pour les exercer avant de les compromettre.

Sempronius, craignant plus un successeur que l'ennemi, et désirant profiter pour sa gloire du moment où la blessure de Scipion lui laissait le commandement général, résolut de livrer bataille, ce qui combla les vœux d'Annibal, car, dans les guerres d'invasion, celui qui se défend gagne tout en gagnant du temps, et celui qui attaque perd tout lorsqu'il diffère

Annibal, dans le dessein d'augmenter la confiance présomptueuse de son adversaire, parut montrer de la crainte et de l'incertitude. Le téméraire consul, dupe de cette apparente timidité, n'écoute que son ardeur imprudente, et sans laisser à ses troupes le temps de prendre aucune nourriture, il attaque la cavalerie numide, dont la fuite simulée l'enhardit : prompt à la poursuivre, il passe la rivière et s'avance dans une plaine. Là ses soldats, saisis de froid, exténués de faim et de fatigue, rencontrent les Carthaginois qui, sortant de leurs lignes, bien chauffés, bien nourris, se précipitent sur eux avec vigueur, et les forcent promptement à la retraite. Dans ce moment une embuscade placée par Annibal charge les Romains en queue, en fait un grand carnage, et les met en déroute complète. Dix mille seuls purent regagner Plaisance. Sempronius, dont les revers abattaient les forces et non l'orgueil, écrivit à Rome que la nature l'avait vaincu, et que, sans l'extrême rigueur du froid, il aurait gagné la victoire.

Dans ces circonstances critiques, le sénat, redoublant d'activité, prit toutes les mesures propres à détourner l'effrayant orage qui le menaçait. Il obtint des secours du roi Hiéron, allié rare, car il était fidèle au malheur. On arma soixante vaisseaux, et Cnéius Scipion, plus heureux que son frère, opérant une utile diversion en Espagne, défit complétement Hannon, le tua, et s'empara de tout le pays entre l'Èbre et les Pyrénées.

Les nouveaux consuls désignés, Servilius et Flaminius, plus pressés de se saisir du commandement que de remplir les formalités religieuses, donnèrent à l'ennemi, par leur imprudence, le secours de la superstition. Flaminius, qui avait déjà vaincu les Gaulois en bravant les ordres du sénat et les menaces des augures, sortit de Rome sans prendre les auspices, et cette première démarche fut regardée par le peuple comme un funeste présage.

Annibal, dans l'intention d'arriver plus promptement en Étrurie, et d'éviter les défilés d'Arrétium, traversa les marais de Clusium, dont l'air infect répandit une maladie contagieuse dans son armée. Elle lui enleva beaucoup de soldats et d'éléphants; il tomba lui-même malade et perdit un œil.

Le sénat avait défendu à Flaminius de combattre avant l'arrivée de son collègue Servilius. Cet ambitieux général était peu disposé à obéir. Annibal, qui

connaissait son orgueil, l'irrita par ses provocations et par ses manœuvres ; il fit ravager à sa vue les campagnes voisines; et, feignant enfin de prendre la route de Rome, il traversa un défilé situé entre deux montagnes escarpées et le lac de Trasimène, prévoyant que l'imprudent Flaminius ne tarderait pas à le suivre. Le consul, en effet, s'engagea la nuit dans le défilé sans l'avoir fait reconnaître. Le général africain s'etant emparé des hauteurs et des deux issues, Flaminius se vit, au point du jour, enfermé comme dans un piége, et attaqué de toutes parts si vivement qu'il n'eut pas la possibilité de ranger ses troupes en bataille. Son désastre fut complet; il perdit la vie dans le combat; six mille Romains, retirés sur une hauteur, mirent bas les armes : Annibal fit quinze mille prisonniers, et Maherbal, son lieutenant, battit l'avant-garde de Servilius, composée de quatre mille chevaux.

L'armée victorieuse parcourut et ravagea plusieurs provinces, pillant les alliés comme les Romains, dans le dessein de les forcer à se séparer de Rome. Lorsque la nouvelle de la défaite de Flaminius parvint au sénat, on ne chercha point à en affaiblir l'impression par de vains détours, et le préteur, montant à la tribune, ne dit que ces mots : « Citoyens, nous venons de perdre une grande » bataille. » Les peuples lâches veulent qu'on les rassure, les peuples forts sont plus irrités qu'effrayés par le malheur.

Cependant, quoiqu'on ne montrât point de honteux abattement, l'inquiétude était extrême; on s'exagérait le désastre au lieu de l'atténuer, et des femmes moururent de surprise et de joie, en revoyant leurs époux ou leurs fils qu'elles croyaient avoir perdus.

La république se trouvant en péril, on nomma un dictateur. Le choix tomba sur Fabius, un des plus grands hommes de son siècle. Sa ferme et prudente sagesse pouvait seule arrêter l'ardeur impétueuse d'Annibal; c'était une inébranlable digue qu'on opposait à un torrent. Il eut pour lieutenant Minutius Rufus, semblable par sa présomption aux généraux qu'Annibal venait de vaincre.

Le dictateur, après avoir rempli scrupuleusement les formalités religieuses, leva une forte armée, dont il prit le commandement, et chargea le consul Servilius de défendre les côtes.

Annibal ne tarda pas à s'apercevoir que les Romains avaient changé de système, et qu'il allait rencontrer un adversaire plus difficile à battre ou à surprendre que Flaminius.

Fabius, entré avec ses troupes dans la Pouille, évite sagement les plaines, occupe les hauteurs, harcèle l'ennemi, lui coupe les vivres, attaque et tue ses fourrageurs, et se tient toujours à une distance qui le laisse libre d'engager ou de refuser le combat. Le ravage des terres, l'incendie des villages, les provocations de la cavalerie numide, les manœuvres et les ruses d'Annibal ne pouvaient attirer le sage Fabius en plaine. Le général africain avait besoin de batailles; on ne lui livrait que des combats de postes, où les Romains remportaient toujours l'avantage. Minutius et les soldats, furieux de voir leur ardeur enchaînée, donnaient à cette savante temporisation le nom de faiblesse, et taxaient de

lâcheté la sagesse de leur général. Tous demandaient à grands cris le combat : ces cris séditieux se répétaient à Rome, et toute la république semblait conspirer contre son sauveur, qu'on doit peut-être plus admirer pour avoir résisté à l'opinion populaire que pour avoir déjoué les artifices d'Annibal.

Celui-ci, vaincu sans combattre, et ne pouvant plus trouver de vivres dans la Campanie, résolut de passer dans la Pouille. Fabius, attentif à ses mouvements, lui tendit un piége semblable à celui qui venait d'être si fatal à Flaminius. Les Africains se trouvèrent tout à coup enfermés entre les rochers de Formies et les marais de Minturne. Fabius, maître des hauteurs et des issues, semblait ne leur laisser aucun moyen de salut ; mais le génie fécond d'Annibal le tira de cette position désespérée. Au milieu de la nuit, il pousse contre la montagne deux mille bœufs portant à leurs cornes des fagots enflammés. Ces feux errants, les mugissements de ces animaux, les cris des troupes légères qui les précèdent, font croire aux colonnes romaines, placées à la sortie du défilé, que les légions sont attaquées, et que leur camp est la proie des flammes. Elles quittent leur poste pour voler au secours du consul, et laissent le passage libre à l'artificieux Annibal, qui sauve ainsi son armée.

Cependant la fortune semblait cesser d'être partout contraire aux Romains. Cnéius Scipion, poursuivant ses succès en Espagne, surprit à l'embouchure de l'Ebre la flotte de Carthage, lui prit vingt vaisseaux, et pilla le pays jusqu'aux portes de Carthagène. Asdrubal, à la tête d'une forte armée, marcha contre lui, et perdit deux batailles qui lui coûtèrent vingt mille hommes. Sa défaite livra plusieurs places aux Romains. Carthage avait envoyé une flotte sur les côtes d'Italie ; Servilius, avec cent vingt vaisseaux, la battit et la força à se retirer. Cornélius Scipion conduisit en Espagne une seconde armée, et les deux frères, reprenant Sagonte, délivrèrent les otages qu'on y gardait ; ce qui leur valut l'alliance de plusieurs peuples.

Tandis que la sagesse du sénat, le courage des deux Scipion et l'habileté de Fabius balançaient la fortune d'Annibal, les folles passions du peuple romain furent au moment de détruire l'ouvrage de la prudence. Le dictateur, rappelé à Rome par des devoirs religieux, avait défendu à Minutius de combattre pendant son absence. Ce général présomptueux désobéit, surprit les Carthaginois dispersés pour un fourrage, leur tua beaucoup de monde, et les poursuivit jusqu'aux portes de leur camp. Ce succès léger, mais brillant, porta au comble l'arrogance des ennemis de Fabius et le mécontentement de la multitude.

Un tribun du peuple, montant à la tribune, déclama violemment contre sa timidité : « Les Romains, disait-il, conduits par un si faible général, n'osent » plus soutenir les regards de l'ennemi. Autrefois les légions ne s'armaient » que pour combattre ; aujourd'hui, c'est pour fuir : elles allaient attaquer les » Barbares dans leur camp ; maintenant on les tient enfermées dans leurs tentes ; on les force à supporter les insolentes provocations des Africains, et à » souffrir que, sous leurs yeux, on pille leurs champs et ceux de leurs alliés. » Sans l'absence du dictateur, tous ces affronts seraient demeurés impunis ; enfin les Romains, livrés à eux-mêmes par son départ, ont tiré leurs épées,

» et le Carthaginois a pris la fuite. Si vous voulez finir la guerre et chasser l'en-
» nemi, donnez donc à ces braves guerriers un général digne de les comman-
» der. »

Annibal, instruit de ces querelles, aigrissait habilement la fermentation en ordonnant aux Numides d'épargner dans leurs pillages les champs de Fabius. Enfin le peuple, égaré par les envieux de ce grand homme, rendit un décret sans exemple : il partagea la dictature entre Fabius et Minutius.

Un homme vulgaire n'aurait écouté que l'orgueil blessé et se serait démis de sa charge. Fabius ne vit que le danger de sa patrie et obéit. Il revint dans son camp, et donna la moitié de son armée à Minutius, préférant ce partage, qui lui laissait un moyen de salut, à un commandement alternatif qui aurait pu compromettre à la fois toutes les légions.

Minutius, fier de son succès, ne montra aucune déférence à son chef, le railla sur sa lenteur, méprisa les lumières de son expérience, les conseils de sa modération ; et, s'avançant témérairement à la tête des troupes qu'on lui livrait, redoubla d'audace en voyant fuir les Numides. Bientôt il attaqua l'armée africaine, tomba dans une embuscade, et fut mis dans une déroute telle que sa destruction en aurait été la suite, si Fabius, qui avait tout prévu, ne fût venu promptement à son secours. Sa présence rétablit le combat ; il défit Annibal, et, après la victoire, se retira modestement dans son camp.

Minutius, revenu des illusions d'un fol orgueil, eut au moins le mérite rare de reconnaître son erreur. Rassemblant ses légions, il leur dit : « Il n'appar-
» tient pas à la nature humaine d'être infaillible ; mais ce qu'un honnête homme
» doit faire, c'est de profiter pour l'avenir des fautes passées. Quant à moi,
» je l'avoue, j'ai plus à me louer de la fortune qu'à m'en plaindre. Ce qu'une
» longue étude n'avait pu m'enseigner, je l'ai appris en un seul jour. Je vois
» que je n'ai pas toutes les qualités qu'exige le commandement ; j'ai encore be-
» soin d'être dirigé. Loin donc de m'opiniâtrer follement à rester l'égal de celui
» auquel il m'est plus honorable de céder, je déclare que le dictateur Fabius
» vous commandera désormais seul, excepté dans ce moment, où je veux me
» mettre encore à votre tête pour lui exprimer notre reconnaissance, et pour
» vous donner l'exemple de l'obéissance que nous lui devons. »

Après ces mots, il marcha vers le camp de Fabius, entouré de ses enseignes et suivi de ses troupes. Fabius, ignorant son projet, sortit de sa tente pour venir au-devant de lui. Minutius, en le voyant, mit ses enseignes à ses pieds, et l'appela hautement son père. A son exemple, ses soldats donnèrent à ceux de Fabius le nom de patrons, dont se servent les esclaves affranchis en parlant à ceux qui les ont tirés de servitude.

Lorsque ces acclamations furent apaisées, Minutius, s'adressant à Fabius, lui dit : « Illustre dictateur, vous avez aujourd'hui remporté deux victoires : l'une
» sur Annibal par votre courage, l'autre sur moi par votre prudence et votre
» générosité; par l'une vous nous avez sauvés, par l'autre vous nous avez in-
» struits. Je vous donne donc le nom de père, parce que je n'en connais point de
» plus vénérable, et qui rappelle mieux que nous vous devons tous la vie. »

En achevant ces mots, il embrassa le dictateur. Les soldats des deux armées se serrèrent mutuellement entre leurs bras, et jamais on ne vit un triomphe plus doux que celui qui soumit ainsi l'orgueil à la sagesse, et qui changea l'envie en reconnaissance.

A la fin de la campagne, Fabius abdiqua. Servilius et Régulus, nommés consuls, suivirent sagement le système du dictateur, harcelant sans cesse Annibal, et ne lui offrant jamais la bataille qu'il désirait impatiemment. Ils mirent la disette dans le camp des Africains. Déjà on y éclatait en murmures contre une guerre qui ne promettait plus de succès, et dont la fin ne pouvait se prévoir. Encore un peu de temporisation, Annibal était perdu. Mais le peuple romain, impatient de combats s'indignait de cette lenteur salutaire. Il élut consul Émilius, vainqueur de l'Illyrie, capitaine habile et sage; mais en même temps, cédant aux déclamations de ses tribuns factieux, il donna Térentius Varron pour collègue à Émilius. Cet homme nouveau, fils d'un boucher, était doublement cher aux plébéiens, comme ennemi des patriciens et comme un des plus ardents détracteurs de Fabius.

Ce consul, turbulent et rempli de jactance, accusait hautement les sénateurs d'avoir appelé Annibal en Italie, dans l'intention de trouver de nouveaux prétextes pour opprimer le peuple. « Tant qu'ils commanderont, disait-il, leur ambi-
» tion prolongera la guerre; car ils aiment le commandement et non les batail-
» les. Au lieu de faire retirer timidement nos légions sur les montagnes et dans
» les forêts, moi, je les mènerai droit à l'ennemi, et, avant peu, je jure de chas-
» ser d'Italie jusqu'au dernier Africain. »

Marcellus fut envoyé en Sicile comme préteur, et Posthumius Albinus dans la Gaule cisalpine. Les proconsuls, Servilius et Régulus, reçurent l'ordre de ne point livrer de combat jusqu'à l'arrivée de Varron. Cet ordre les empêcha de mettre obstacle aux manœuvres d'Annibal; il s'empara de la citadelle de Cannes, qui commandait la Pouille et qui lui rendait l'abondance.

Dans les autres guerres, la république ne levait annuellement que quatre légions, composées chacune de quatre mille hommes de pied et de deux cents chevaux; mais, cette année, dans l'espoir de finir la guerre par un coup d'éclat, elle arma huit légions de cinq mille hommes et de trois cents chevaux.

Suivant une coutume ancienne et sage, les armées consulaires étaient divisées, afin de ne pas compromettre à la fois toutes les ressources de l'État. Dans cette circonstance on les réunit toutes deux. Ces armées, en comptant les alliés, présentaient une force de quatre-vingt mille hommes et de sept mille chevaux. Celle d'Annibal se composait de quarante mille soldats et de dix mille cavaliers.

Lorsqu'Émilius partit de Rome, Fabius, prévoyant son triste sort, lui dit qu'il craignait plus pour lui l'ignorante présomption de son collègue que le génie et le courage de son ennemi. Les deux armées romaines occupèrent les deux rives de l'Aufide, et campèrent dans une plaine ouverte, à deux lieues des Carthaginois.

Émilius conseillait de différer le combat et d'attirer l'ennemi dans un pays

coupé, où la cavalerie numide perdrait sa supériorité. Ferme dans son opinion, il contint l'ardeur des légions tant qu'il en eut le pouvoir; mais, lorsque le jour du commandement de Varron fut arrivé, ce général téméraire, méprisant les avis et l'expérience de son collègue, ordonna à l'armée de se mettre en marche. Annibal vint au-devant de lui. Il y eut un choc de cavalerie, dans lequel les Romains remportèrent l'avantage. Le jour suivant Émilius commandait; mais, comme on était trop près de l'ennemi pour hasarder une retraite, il fit passer l'Aufide à un tiers de son armée. Se trouvant ainsi à cheval sur le fleuve, il soutenait les fourrageurs romains, et inquiétait ceux d'Annibal qui, ne pouvant subsister dans une telle position, ni se retirer sans péril, regardait une bataille comme son seul espoir de salut. Il la présenta aux Romains; Émilius l'évita sagement; mais le lendemain, Varron l'accepta.

Le consul, ayant fait passer l'Aufide à toutes les légions, commit la faute de donner beaucoup de profondeur à ses lignes, au lieu de profiter de la supériorité du nombre pour s'étendre et déborder l'ennemi.

La vue d'une armée si formidable répandit d'abord une surprise mêlée de tristesse dans les troupes africaines. « Quelle nombreuse armée! disait Gis-» con; on ne peut la regarder sans étonnement. » — « Oui, répondit Annibal; « mais tu ne remarques pas une chose encore plus étonnante : c'est que, dans » toute cette multitude d'hommes, il n'y en a pas un seul qui s'appelle Giscon » comme toi. » Cette raillerie, passant de bouche en bouche, fit succéder à la crainte la confiance et la gaîté.

Annibal, rangeant son armée sur une seule ligne, laissa ses ailes un peu en arrière de son centre. A la tête de ce centre, composé d'Espagnols et de Gaulois, il marcha rapidement contre les Romains, qui se réunirent tous en masse pour lui résister. Après un choc violent et bien soutenu, Annibal se retira peu à peu, attirant ainsi toutes les légions romaines qui le suivirent avec ardeur. Lorsqu'il vit le consul suffisamment engagé, il donna ordre à ses deux ailes de se replier sur les flancs des Romains : les Numides mirent en fuite la cavalerie romaine. La cavalerie espagnole et gauloise attaqua en queue les légions; l'infanterie africaine, les chargeant alors de front, enfonça leurs rangs et les tailla en pièces. Émilius, Minutius et les deux proconsuls périrent dans cette bataille; soixante-dix mille hommes des Romains ou de leurs alliés restèrent sur la place; dix mille furent faits prisonniers, et Varron s'enfuit à Vénuse avec quatre cents cavaliers.

Lentulus, se faisant jour à travers l'ennemi avec une troupe d'élite, aperçut le consul Émilius, assis sur un rocher et couvert de sang. Il s'arrêta et le pressa de prendre son cheval. « Sauvez les braves que vous commandez, lui » dit Émilius; quant à moi, je ne survivrai pas à tant d'intrépides guerriers; » je veux périr ici. Assurez Fabius qu'en mourant je me suis souvenu de son » amitié, de ses conseils et de sa sagesse. »

Aucun débris de l'armée n'ayant pu se retirer à Rome, on n'eut dans cette ville que des nouvelles vagues et incertaines de cet affreux désastre;

mais quelques hommes de la campagne en apprirent pourtant assez pour y répandre la plus terrible consternation. Au milieu de cet abattement universel, Fabius seul, ferme et inébranlable, rassurait les esprits et ranimait les espérances. D'après ses conseils, on envoya des courriers sur toutes les routes pour interroger les fuyards, et pour savoir s'il existait encore une armée. On plaça aux portes des corps de garde, afin d'empêcher les citoyens de sortir sans permission. Tous les hommes prirent les armes; toutes les femmes qui, échevelées, parcouraient les rues, reçurent l'ordre de rester dans leurs foyers; et les sénateurs, se dispersant dans toutes les maisons, s'efforcèrent de réveiller les courages et de faire renaître la confiance.

Immédiatement après la bataille de Cannes, Maherbal, général de la cavalerie africaine, voulait qu'on marchât sur Rome, et reprochait à Annibal de ne pas savoir user de la victoire. Ce grand capitaine ne crut pas, à la tête d'une armée affaiblie, pouvoir hasarder une entreprise si téméraire contre une cité si vaste, si populeuse et si guerrière.

Après le premier moment de consternation, Rome se reconnut et sentit ses forces. Tous les citoyens portèrent leur argent au trésor. On leva quatre légions, on enrôla huit mille esclaves. Les prisons s'ouvrirent et donnèrent six mille soldats. Les trophées pris sur l'ennemi fournirent des armes; elles étaient vieilles, mais elles rappelaient la gloire et inspiraient le courage.

On comptait sur les troupes des préteurs, quand on apprit que Posthumius venait de tomber dans une embuscade et d'être détruit avec son armée. Une cruelle superstition offrit encore au peuple ses secours inhumains : deux Gaulois et deux Grecs furent immolés.

Malgré l'évidence du péril, le sénat, fidèle à ses anciennes maximes, refusa de racheter huit mille prisonniers qu'Annibal offrait de lui rendre. On savait que la crainte d'une éternelle captivité rendait le soldat plus opiniâtre et plus intrépide. Cependant le consul Varron, ayant réuni dix mille hommes des débris de son armée, revint à Rome. Loin d'imiter la cruauté de Carthage pour ses généraux, tous les ordres de l'État allèrent au-devant du consul, et lui rendirent de solennelles actions de grâces, parce qu'il n'avait pas désespéré du salut de la république.

Cette conduite politique diminuait aux yeux du peuple l'impression du danger, et ranimait sa confiance.

Le malheur des armes romaines inspira, dans ce temps, à plusieurs officiers du corps que réunissait Varron, le désir de quitter l'Italie. Métellus était à la tête de ce complot. Le jeune Scipion, chargé du commandement provisoire, en attendant l'arrivée du consul, marche avec quelques soldats vers la maison où Métellus et ses complices étaient réunis. Il y entre l'épée à la main, et leur déclare qu'ils vont tous être tués s'ils ne font pas le serment de ne jamais abandonner la république. Ainsi ce jeune héros, qui devait triompher de Carthage, rendit à Rome et à l'honneur une foule de braves guerriers, que sa fermeté fit rougir de leur faiblesse.

Marcus Junius, nommé dictateur, et Sempronius, son lieutenant, déployèrent cependant une telle activité que bientôt Rome eut une nouvelle armée. Mais la défaite de Cannes lui fit perdre plusieurs alliés. Les Samnites et les Campaniens abandonnèrent sa cause, et Annibal s'établit à Capoue, que le sénat de cette ville lui livra.

Après tant de revers Rome vit renaître une aurore de fortune. Le préteur Marcellus battit, auprès de Nole, un corps de l'armée carthaginoise. Les deux Scipion rendirent alors à la république un service plus éclatant. Après avoir défait Hannon en Espagne, ils détruisirent l'armée d'Asdrubal au moment où il se disposait à passer en Italie.

Ce qui perdit Annibal, ce ne furent pas, comme plusieurs historiens l'ont dit, les délices de Capoue. Ses combats nombreux, pendant plusieurs années, ne prouvèrent que trop aux Romains combien l'armée d'Annibal avait conservé de courage et de discipline. La vraie cause de l'issue malheureuse de cette guerre fut la division qui existait dans le sénat de Carthage. La faction d'Hannon contrariait sans cesse tous les plans d'Annibal. Lorsque ce général envoya en Afrique la nouvelle de sa victoire, il fit répandre au milieu du sénat plusieurs boisseaux remplis d'anneaux pris aux chevaliers romains; Hannon lui reprocha de solliciter des secours lorsqu'il était vainqueur, et de demander des vivres quand il était maître de l'Italie. Cette faction, sacrifiant l'intérêt de sa patrie à sa haine contre Annibal, au lieu de lui donner les moyens d'exterminer les Romains, envoya des troupes en Sicile et en Sardaigne, où elles perdirent sans utilite deux batailles, tandis que la moitié de ces renforts, arrivée a temps sous les drapeaux de l'armée victorieuse, aurait consommé la ruine de Rome.

Au moment où cette république, incertaine et divisée, faisait avec faiblesse une guerre qui aurait exigé tant de vigueur, le sénat romain, toujours ferme dans ses projets, toujours actif dans ses opérations, somma Philippe, roi de Macédoine, de lui livrer Démétrius de Phare, et déclara la guerre à ce monarque, parce qu'il venait de conclure un traité avec Annibal.

Tandis que Rome trouvait ainsi un nouvel ennemi, elle perdit un allié fidèle : Hiéron, roi de Syracuse, mourut. Hiéronyme, son fils, héritier de son trône et non de ses vertus, régna peu de temps, et fut assassiné par ses sujets, qui avaient conçu pour lui plus de mépris encore que de haine.

Syracuse voulait devenir libre; mais elle était trop corrompue pour conserver sa liberté. Elle se divisa en factions qui pensaient plus à leurs intérêts qu'à celui de la patrie. Au milieu de la lutte de ces partis, celui de l'étranger l'emporta, et l'on remit le gouvernement entre les mains de deux Carthaginois. C'était rompre avec Rome, qui chargea Marcellus d'assiéger Syracuse.

Le courage et l'habileté des Romains auraient facilement triomphé des remparts de cette cité, qu'affaiblissaient la division de ses magistrats et l'inexpérience de ses guerriers; mais le génie d'Archimède la défendit : il inventa des machines qui pulvérisaient les béliers, renversaient les tours, enlevaient et

brisaient les galères; de sorte que Marcellus se vit forcé de changer le siége en blocus et de s'éloigner, disant qu'il ne pouvait lutter contre ce nouveau Briarée avec ses mille bras.

Comme il s'occupait à prendre plusieurs villes sur les côtes de Sicile, la vigilance des Syracusains se ralentit. Marcellus, à son retour, découvrit une partie de murs peu haute, mal gardée et praticable pour l'escalade; il la franchit et s'empara d'un quartier de la ville.

Les assiégés redoublèrent d'efforts pour se défendre; Archimède déploya plus de talents que jamais pour éloigner l'ennemi. La constance des Romains commençait à se lasser, lorsqu'une flotte carthaginoise s'approcha d'eux, leur livra bataille, et fut battue complétement. Cet échec effraya tellement les Carthaginois qui gouvernaient Syracuse, qu'ils prirent la fuite. La ville, abandonnée par eux, voulait capituler, lorsque les soldats étrangers ouvrirent ses portes à Marcellus qui la livra au pillage. Il avait ordonné qu'on épargnât Archimède, et qu'on le lui amenât. Le soldat chargé de cet ordre trouva ce grand homme si profondément occupé de la solution d'un problème, qu'il n'entendit ni sa marche ni ses paroles. Le soldat, prenant son silence pour une insulte, le tua. La victoire de Marcellus assura la Sicile aux Romains, puisqu'ils commandèrent désormais dans cette grande cité où ils s'étaient crus longtemps trop heureux d'avoir un allié fidèle.

Annibal, affligé de ce revers, mais non découragé, montrait tout ce que peut un grand génie à la tête d'une faible armée : combattant sans cesse, s'affaiblissant journellement, sans jamais recevoir de renforts, il se maintenait en Italie; et cela seul était un prodige. Employant tantôt la force et tantôt l'artifice, il échappait au nombre par ses manœuvres, et profitait de toutes les fautes des ennemis pour remporter sur eux quelque avantage. Au moment où on le croyait uniquement occupé à se défendre, il surprit Tarente et s'en empara.

Les Romains, voulant le priver du centre de ses opérations, vinrent assiéger Capoue. Annibal accourut à son secours, attaqua les lignes romaines et ne put les forcer. Tentant alors un moyen hardi pour faire lever le siége, il marcha rapidement sur Rome, et se présenta inopinément à ses portes.

Le sénat, effrayé de son approche, voulait rappeler l'armée; Fabius s'y opposa, et fit décider qu'il ne reviendrait que quinze mille hommes, et que le siége de Capoue serait continué. Les Romains ne se bornèrent pas à défendre leurs remparts, ils sortirent de leurs murs. Les deux armées en présence étaient rangées en bataille. Deux jours de suite on crut qu'un combat sanglant allait décider du sort des deux républiques; et deux fois, au moment de donner le signal, les armées se virent séparées par un orage terrible et par des torrents de pluie. La superstition crut que le ciel s'opposait aux vœux des combattants. Les Romains, loin d'être effrayés en voyant Carthage à leurs portes, envoyèrent, dans ce temps même, de nombreuses recrues en Espagne, et le champ sur lequel campait le général africain fut vendu à l'encan, et ne perdit rien de son prix. Annibal, ne pouvant ni combattre ni effrayer ses adversaires, s'écria : « Tra-« versé dans mes projets, tantôt par l'ennemi, tantôt par le Ciel, et toujours par

» mes concitoyens, je ne me crois plus destiné à prendre Rome. » Il leva son camp, et se retira du côté de Naples.

Les Romains, qui pressaient toujours le siége de Capoue, s'emparèrent enfin de cette ville ; et, pour la punir de sa défection, ils exercèrent sur elle une atroce vengeance. Ils mirent à mort tous les sénateurs, et réduisirent le peuple en esclavage. D'un autre côté les deux Scipion, dont l'union avait assuré les succès, et qui venaient de remporter tant de victoires en Espagne, commirent la faute de séparer leurs troupes. L'armée carthaginoise les attaqua l'un après l'autre ; ils furent battus et périrent les armes à la main. Néron, qui leur succéda, ne put réparer leur défaite, et acheva de perdre tout ce qu'ils avaient conquis dans cette contrée. On voulut le remplacer ; mais les plus ambitieux n'osaient prétendre à un emploi qui offrait tant de périls et si peu d'apparence de succès : personne ne se présentait pour solliciter le commandement. Publius Scipion, âgé de vingt-quatre ans, osa seul le demander. Sa jeunesse pouvait effrayer ; mais son éloqueece et sa sagesse rassurèrent et persuadèrent les comices. Il fut nommé : ce choix sauva Rome et perdit Carthage.

Les armes romaines commençaient déjà à reporter dans la Grèce la crainte que Pyrrhus avait autrefois inspirée à l'Italie.

Lévinus attaqua le roi de Macédoine, et remporta sur lui une victoire. On le fit consul avec Marcellus. Leurs triomphes répandirent dans Rome les richesses de Syracuse et de la Grèce. Lévinus partit ensuite pour la Sicile, s'empara d'Agrigente, et, par cette conquête, rendit les Romains seuls possesseurs de cette île, principal objet de la rivalité de Rome et de Carthage.

L'étoile d'Annibal avait pâli : Rome, éclairée par l'expérience, ne lui opposait plus de Flaminius ni de Varron. Elle chargea Fabius et Marcellus de le combattre : malgré ses efforts, Fabius reprit Tarente ; Marcellus, battu dans une première affaire, remporta, quelque temps après, un avantage sur Annibal ; suivant le sage système de son collègue, mais avec plus d'activité, il harcelait sans cesse les Carthaginois, et profitait de toutes les occasions favorables pour les entamer en évitant habilement les affaires générales. Mais enfin sa prudence l'abandonna ; nommé pour la cinquième fois consul, il voulut reconnaître lui-même le camp ennemi, tomba dans une embuscade et périt. Sa mort remplit d'une douleur profonde les légions qu'il avait si souvent conduites à la victoire. Elles appelaient Fabius le *bouclier*, et Marcellus l'*épée de Rome*. Les surnoms donnés par les soldats restent toujours ; c'est la justice et non la flatterie qui les dicte.

Lorsqu'on porta le corps du consul sous les yeux d'Annibal, il répandit des larmes sur son noble ennemi, rendit hommage à sa gloire, mit à son doigt la bague que portait cet illustre guerrier, posa une couronne d'or sur sa tête, lui rendit avec pompe les honneurs funèbres, et envoya ses cendres au jeune Marcellus son fils. Quoi qu'en ait dit la passion des historiens romains, un homme capable de tels procédés ne pouvait être un guerrier barbare. Les âmes généreuses connaissent seules de si touchants égards pour les vaincus.

Les dangers d'Annibal, abandonné sans secours au milieu de l'Italie, et la perte totale de la Sicile, ouvrirent enfin les yeux des Carthaginois que la

haine d'Hannon s'efforçait de tenir fermés. Ils lui envoyèrent une forte armée sous les ordres de son frère Asdrubal, qui traversa sans obstacles les Gaules et les Alpes ; mais la rapidité même de sa marche devint la cause de sa perte. Comme aucun ennemi ne l'arrêtait, il arriva dans la Gaule cisalpine beaucoup plus tôt que ne l'avait compté Annibal, qui se trouvait encore en Campanie, ayant en tête l'armée romaine commandée par le consul Claudius Néron. Celui-ci, informé de l'arrivée d'Asdrubal par un courrier intercepté, partit avec un détachement de six mille hommes, et courut rejoindre dans la Cisalpine son collègue Livius. Tous deux réunis marchèrent contre Asdrubal, qui voulait prudemment attendre son frère et éviter le combat. Mais, lorsqu'il marchait pour s'éloigner des Romains, il fut égaré par la perfidie de ses guides. Errant à l'aventure, les consuls l'atteignirent et l'obligèrent de livrer bataille. Après avoir vainement justifié par des prodiges de valeur la confiance de Carthage et son ancienne renommée, voyant ses rangs enfoncés et son armée non-seulement vaincue, mais détruite, il se précipita au milieu des légions romaines et y trouva une mort glorieuse.

Néron, revenant promptement en Campanie, jeta la tête d'Asdrubal dans le camp d'Annibal, qui apprit ainsi, par cet affreux message, la perte de son frère et de ses dernières espérances.

Cependant le jeune Scipion vengeait en Espagne son père et son oncle, et réparait toutes leurs pertes. Une brillante valeur, une rare prudence, une grande fermeté et de douces vertus le faisaient à la fois craindre, admirer et chérir. Il rétablit la discipline par sa sévérité, effraya les ennemis par son audace, et se concilia l'affection des Espagnols par sa justice.

Le sort des armes l'avait rendu maître d'une jeune princesse dont l'Espagne admirait la beauté. Suivant les mœurs du temps, cette captive lui appartenait et se trouvait livrée à ses désirs : la vertu des grands hommes ne dépend pas des préjugés de leur siècle; dignes de l'immortalité, ils pressentent la justice éternelle. Scipion, vainqueur de ses propres passions, rendit la jeune Espagnole au prince Alicius qui l'aimait et qu'elle devait épouser. Cette générosité lui valut des hommages plus sincères et des alliés plus dévoués que toutes ses victoires.

Cet habile général, au lieu de suivre un système lent et timide, ne s'amusa point à regagner peu à peu les places perdues par les Romains; il marcha rapidement sur Carthagène qu'on croyait inattaquable, s'en empara et détruisit par ce seul coup le centre des forces de ses ennemis.

La supériorité de la cavalerie numide était le plus ferme appui de Carthage ; il trouva le moyen de lui enlever cet avantage en s'attachant Massinissa, un des princes numides le plus distingué par son expérience et par son courage. Ce fut ainsi que son adresse, ses vertus et son habileté chassèrent les Carthaginois de l'Espagne, et la soumirent aux Romains.

Lorsque Scipion revint à Rome, il avait vingt-neuf ans. On ne pouvait plus lui reprocher sa jeunesse ; le peuple compta le nombre de ses exploits, oublia celui de ses années, et l'élut consul.

Il dit au sénat que le seul moyen de faire sortir Annibal d'Italie était de porter la guerre en Afrique. Fabius, ennemi de tout parti hasardeux, et peut-être cette fois trop temporiseur, combattit avec véhémence l'avis du jeune consul. Le sénat, incertain, n'osait décider entre l'audace fortunée du jeune conquérant de l'Espagne et la vieille expérience de l'ancien dictateur. Ne voulant ni refuser ni accueillir pour le moment le conseil de Scipion, il attendit que la réflexion eût mûri un si vaste projet. Le jeune consul obtint seulement le commandement de la Sicile, et la permission de passer en Afrique, lorsque des informations complètes l'auraient convaincu de la nécessité de l'entreprise et de la possibilité du succès.

Scipion, ferme dans ses plans, mais soumis aux ordres du sénat, passa en Sicile, y resta une année, et employa ce temps aux préparatifs qui devaient assurer la réussite de son expédition.

En 549 on célébra le nouveau lustre; le dénombrement prouva que, malgré la guerre, la population s'était augmentée depuis cinq ans de soixante-dix-huit mille citoyens. On apprit en même temps que Scipion, profitant de la confiance du sénat, et, s'embarquant à la tête d'une armée nombreuse, avait battu la flotte carthaginoise et tué plus de trois mille hommes, avec Hannon, leur amiral; qu'il était débarqué en Afrique, et que Massinissa venait de le joindre avec une cavalerie numide nombreuse, autrefois objet d'effroi, maintenant sujet d'espérance pour Rome.

Scipion, sans perdre de temps, mit le siége devant Utique (aujourd'hui Biserte). Syphax s'était emparé du royaume de Numidie pendant l'absence de Massinissa; il vint au secours d'Utique avec l'armée de Carthage. L'audace de Scipion était toujours accompagnée de prudence. On admirait en lui la valeur de Marcellus unie à la sagesse de Fabius. Ajournant ses projets pour en assurer le succès, il leva le siége et prit des quartiers d'hiver. A l'approche du printemps il revint devant Utique. Apprenant alors que les ennemis, retenus encore par le froid, avaient, au lieu de tentes, des barraques couvertes de nattes, de roseaux et de bois sec, il déguise en esclaves des officiers et des soldats déterminés; par ses ordres, ils se rendent dans le camp ennemi, s'y dispersent et y mettent le feu. Les Carthaginois et les Numides accourent en foule pour l'éteindre; au milieu de ce désordre, Scipion et son armée arrivent, fondent sur les ennemis, qui étaient sans armes, les passent au fil de l'épée, laissent quarante mille morts sur la place, et emmènent six mille captifs. Les débris de l'armée vaincue se rallièrent bientôt; mais Scipion, sans leur laisser le temps de respirer, les attaqua de nouveau et les défit complétement.

Carthage, abattue par ses défaites, demanda la paix à Rome; mais, comme elle rappelait en même temps Annibal en Afrique, le sénat romain regarda cette négociation comme un piége, et refusa les propositions qui lui étaient faites. Cependant Syphax, ayant de nouveau rassemblé une armée, revint attaquer Scipion qui le battit encore et le fit prisonnier.

Massinissa, délivré de l'obstacle qui le séparait de son trône, et menant à sa suite Syphax enchaîné, marcha sur Cirthe, capitale de la Numidie. Elle lui ou-

vrit ses portes; mais il y trouva un ennemi plus redoutable pour lui que les rebelles qu'il avait vaincus. Sophonisbe, carthaginoise de naissance et femme de Syphax, commandait dans cette ville. Elle vint se jeter aux pieds de Massinissa, et lui demanda pour unique grâce de ne pas la livrer aux Romains. Le roi numide, ardent comme le ciel de sa contrée, s'enflamma pour sa captive : enivré d'un amour qui ne lui permettait plus d'écouter la raison et de consulter la politique, il épousa la reine, se soumit à ses volontés et lui promit d'embrasser le parti de Carthage.

Scipion, toujours à l'abri de la surprise par sa prudente activité, ne laissa pas à Massinissa le temps de consommer sa trahison, et d'opérer dans l'esprit des Numides la révolution qu'il projetait.

L'approche de l'armée romaine força ce prince à retourner dans le camp des Romains. Il avoua sa faiblesse, et pria le consul de ne point regarder comme captive la femme qu'il venait d'épouser. Ses prières furent inutiles : l'inflexible Scipion lui répondit qu'il avait disposé d'un bien qui ne lui appartenait pas; que Sophonisbe, prisonnière des Romains, était la cause de la défection de Syphax; que s'allier avec elle c'était rompre avec Rome, et que, malgré son titre de reine et d'épouse, il la réclamait comme esclave. Massinissa, désespéré, préféra pour Sophonisbe la mort à l'outrage; il lui envoya une coupe de poison, qu'elle reçut avec reconnaissance et vida sans terreur. Ainsi se termina la vie d'une reine célèbre, dont l'inconstance n'empêche pas de plaindre le malheur.

Scipion, pour récompenser la servile obéissance de Massinissa, lui donna la couronne de Numidie, et s'efforça vainement d'ennoblir l'opprobre de ce prince par la pompe extraordinaire de son couronnement.

Lorsque Annibal reçut l'ordre de repasser en Afrique, il éclata en plaintes amères contre le sénat de Carthage, qui, pendant quinze années, ne l'avait pas secouru, et qui lui faisait perdre en un seul jour le fruit de tant de travaux et de gloire.

Il se reprochait de n'avoir point osé, après la victoire de Cannes, marcher contre Rome, et de n'avoir pas péri à ses portes. Avant de s'embarquer, il fit élever sur la côte, près du temple de Junon, une colonne sur laquelle on grava, en lettres grecques et phéniciennes, le récit de ses exploits, oubliant sans doute qu'un monument dressé par un fugitif n'est qu'un trophée de plus pour ses ennemis.

Dans sa traversée, il ne parla que de la mort d'Asdrubal, de Magon, ses frères, et de celle de tous les braves amis qu'il avait perdus. Tel est le sort de l'ambitieux; il s'endort sous des lauriers et se réveille sous des cyprès.

Arrivé à Carthage, il trouva sa patrie épuisée d'armes, d'argent, et dominée par la faction populaire, contre laquelle la sagesse du sénat n'avait plus la force de résister. Il regarda, dans cette circonstance, une paix désavantageuse comme l'unique voie de salut encore ouverte à ses concitoyens. Mais leur folle imprudence et leur avidité venaient de la rendre plus difficile à obtenir. Après la prise de Cirthe, Scipion, accueillant les propositions de Carthage, lui avait accordé une trêve pour qu'elle envoyât des ambassadeurs à Rome. Les conditions de

la paix étaient dures, mais supportables. Le sénat romain, les agréant, avait renvoyé les ambassadeurs, en autorisant Scipion à conclure le traité. Tandis qu'ils étaient en route, une flotte romaine, chargée de vivres, d'argent et de munitions, fut poussée par l'orage sur la côte d'Afrique. Cette riche proie tenta la cupidité du peuple carthaginois, dont l'insolence s'était réveillée depuis l'arrivée d'Annibal. Au mépris de la trêve, le sénat céda aux vœux de la multitude; on s'empara de la flotte romaine.

La trêve rompue, Annibal sortit de la ville avec son armée, marcha au-devant des Romains, et campa près d'eux dans la plaine de Zama.

Cet illustre général avait trop éprouvé l'inconstance de la fortune pour livrer sans regret la destinée de sa patrie au hasard d'une seule bataille. Décidé à tenter, avant de combattre, un dernier effort pour obtenir la paix, il demanda une entrevue à Scipion, qui la lui accorda.

Lorsque ces deux grands hommes s'approchèrent l'un de l'autre, se contemplant tous deux avec une surprise mêlée de respect, ils gardèrent quelque temps un profond silence. Annibal, enfin, prenant le premier la parole, lui dit : « Oh! combien je désirerais que les Romains et les Carthaginois » n'eussent jamais pensé à s'étendre, les uns au delà de l'Italie, les autres » au delà de l'Afrique! et qu'il aurait été heureux pour le monde qu'ils se fus- » sent renfermés dans les limites que la nature semblait leur avoir prescrites! » Nous avons pris d'abord les armes pour la Sicile; nous nous sommes ensuite » disputé la domination de l'Espagne : enfin, aveuglés par la fortune, nous » avons porté nos fureurs jusqu'à vouloir nous détruire réciproquement. Mes » troupes ont assiégé Rome, et vous attaquez aujourd'hui Carthage. S'il en est » encore temps, apaisons la colère des Dieux; bannissons de nos cœurs cette » funeste jalousie qui nous a fait désirer notre ruine mutuelle. Pour moi, je » sais trop, par une longue expérience, combien la fortune est inconstante, » et avec quelle perfidie elle se joue de la prévoyance des hommes. Aussi, je » suis très-disposé à la paix; mais, Scipion, je crains que vous ne soyez pas » dans les mêmes sentiments. Vous êtes dans la fleur de votre jeunesse, entouré » de l'illusion des succès; en Espagne, en Afrique, le sort a comblé tous vos » vœux; aucun revers n'a jusqu'à présent traversé le cours de vos prospérités. » La force de mes raisons, le poids de mon exemple ne pourront vous persua- » der. Cependant, considérez, je vous prie, combien il est peu raisonnable de » compter sur les faveurs du sort. Il ne vous est pas nécessaire, pour juger ses » vicissitudes, de chercher des leçons dans l'antiquité; jetez les yeux sur » moi : je suis ce même Annibal qui, après la bataille de Cannes, maître » de la plus grande partie de l'Italie, parut sous les remparts de Rome. Là, » je délibérais déjà dans mon camp sur ce qu'il me conviendrait de faire de » vous et de votre patrie; et aujourd'hui, de retour en Afrique, je me vois » forcé de traiter avec un Romain, qui va décider de mon salut et de celui » de Carthage. Que cet exemple vous apprenne à ne pas vous enorgueillir de » vos triomphes passés. Songez que vous êtes homme; préférez un bien assuré » à un mieux incertain, et ne vous exposez pas sans nécessité au péril qui

» vous menace. Une victoire de plus ajouterait peu à votre renommée; une » défaite vous enlèvera votre gloire. Considérez d'ailleurs que le but de ma » démarche n'a rien que d'honorable pour vous. Par la paix que je vous » propose, la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne, qui étaient le sujet de la guerre, » demeureront aux Romains. Ils posséderont aussi toutes les îles situées » entre l'Italie et l'Afrique; nous y renonçons, et je crois que ces conditions, » qui ne nous donnent d'autre avantage que la sécurité pour l'avenir, sont » très-glorieuses pour vous et pour votre république. »

« Ce ne sont pas les Romains, répondit Scipion, ce sont les Carthaginois qui » ont commencé la guerre de Sicile et d'Espagne : vous ne pouvez l'ignorer, et » les dieux le savent, puisqu'ils ont favorisé, non l'agression, mais la défense. » Mes succès ne me font pas perdre de vue l'inconstance de la fortune et » l'incertitude des choses humaines. Si, avant mon arrivée en Afrique, vous » fussiez sorti de l'Italie, et si vous nous eussiez proposé la paix telle que » vous nous l'offrez, je ne crois pas que Rome l'eût refusée. Mais aujour- » d'hui, quand vous avez quitté l'Italie malgré vous, et lorsque nous nous » voyons en Afrique les maîtres de la campagne, les affaires changent de face. » Bien plus, malgré vos defaites, nous avions consenti à une sorte de traité; » indépendamment des articles que vous proposez, on avait décidé que les » Carthaginois nous rendraient nos prisonniers sans rançon; qu'ils nous li- » vreraient leurs vaisseaux pontés; qu'ils nous paieraient cinq mille talents, » et donneraient des otages. Telles étaient les conditions convenues; nous » les avions envoyées à Rome, Carthage sollicitait vivement leur adoption; » et, lorsque le sénat et le peuple romain les ont acceptées, les Carthaginois » manquent de parole, nous trompent et rompent la trêve. Que faire dans » une telle circonstance? Mettez-vous à ma place, et répondez .Faut-il encou- » rager et récompenser la trahison? Vous croyez que, si Carthage obtient » ce qu'elle demande, elle n'oubliera pas un si grand bienfait; mais ce qu'elle » avait demandé et obtenu comme suppliante, ne l'a point empêchée, sur le » faible espoir inspiré par votre retour, de se montrer de nouveau en enne- » mie. Si vous consentiez à quelques conditions plus rigoureuses, on pourrait » encore négocier; mais, puisque vous refusez même ce dont on était précé- » demment convenu, toute conférence devient inutile. En un mot, il faut que, » vous et votre patrie, vous vous rendiez à discrétion, ou que le sort des » armes décide en votre faveur. »

Scipion ne voulant point se relâcher de ses prétentions, et Annibal ne pouvant se décider à signer une paix honteuse, les deux généraux se séparèrent. Le lendemain, les armées sortirent de leurs camps, et se préparèrent à combattre, les Carthaginois pour leur salut, les Romains pour l'empire du monde. Jamais nations plus belliqueuses, jamais chefs plus habiles ne s'étaient vus en présence, et jamais un plus grand prix n'avait excité l'ardeur des combattants.

Scipion mit en première ligne les hastaires, avec des intervalles entre les cohortes; à la seconde, les princes, derrière les cohortes, et non derrière les

intervalles, afin de laisser passage aux éléphants; les triaires formaient la réserve. Lélius, avec la cavalerie d'Italie, composait l'aile gauche; Massinissa occupait la droite avec les Numides; on jeta des vélites dans les intervalles de la première ligne, avec ordre de se retirer par ces intervalles s'ils étaient poussés par les éléphants. Scipion parcourut les rangs, et anima ses troupes en leur rappelant leurs exploits. « Songez, soldats, disait-il, que la victoire » vous rendra maîtres du monde. Si vous tournez le dos, la misère et l'infa- » mie vous attendent, vous n'aurez pas un lieu de retraite en Afrique. Une » domination universelle, ou une mort glorieuse, voilà les prix que le Ciel » nous propose. Un lâche amour de la vie vous ferait perdre les plus grands » biens, et vous livrerait aux plus grands malheurs. En marchant à l'en- » nemi, ne pensez qu'à la victoire ou à la mort, sans songer à l'espoir de » survivre au combat. Combattons dans ces sentiments, et le triomphe est à » nous. »

Annibal avait mis en avant de son armée quatre-vingts éléphants, ensuite douze mille Liguriens, Gaulois, Baléares et Maures; derrière cette ligne, les Africains et les Carthaginois. Il tint sa réserve éloignée d'un stade, et la forma des troupes venues avec lui d'Italie. L'aile gauche se composait de la cavalerie numide, et la droite de celle des Carthaginois. Chaque officier encourageait les troupes de son pays. Annibal, galopant sur la troisième ligne, s'écriait : « Camarades, souvenez-vous que depuis dix-sept ans nous servons » ensemble; rappelez-vous le grand nombre de batailles que vous avez livrées » aux Romains! Victorieux dans toutes, vous ne leur avez pas même laissé » l'espoir de vous vaincre. A la Trébia, vous avez battu le père de celui qui » vous attaque ici; je ne comparerai point Trasimène et Cannes à la bataille » d'aujourd'hui. Jetez les yeux sur l'armée ennemie, elle n'offre qu'une faible » partie de ce que nous avions alors à combattre : vous n'avez à repousser que » les enfants et les débris de ceux qui ont cent fois pris la fuite devant vous. Je » ne vous demande que de conserver votre gloire, et de ne pas perdre votre » réputation d'invincibles. »

Après quelques escarmouches de cavalerie, Annibal poussa les éléphants sur les Romains. Une partie de ces animaux, effrayée par le son des trompettes, se retourna et mit le désordre parmi les Numides. Massinissa en profita pour renverser l'aile gauche. Les autres éléphants firent beaucoup souffrir les vélites, qui se retirèrent; mais les cohortes détruisirent à coups de traits et mirent en fuite ces monstres. Lélius, au milieu de ce tumulte, tomba sur la cavalerie de Carthage et la mit en déroute. L'infanterie romaine et l'infanterie auxiliaire de Carthage se chargèrent bientôt et se mêlèrent. Après une longue résistance, la supériorité des armes romaines l'emporta, et les étrangers, forcés à la retraite, tombèrent sur la troisième ligne africaine, qui les repoussa, de sorte qu'ils furent tués à la fois par les Carthaginois et par les Romains.

Après leur destruction, l'espace qui se trouvait entre la réserve d'Annibal et les légions romaines étant obstrué par les morts et par les blessés, on eut

beaucoup de peine à se joindre. Mais enfin la mêlée devint furieuse et digne du courage des deux nations. La fortune semblait indécise, lorsque Lélius et Massinissa, revenant de la poursuite de la cavalerie ennemie, chargèrent par derrière les phalanges d'Annibal, et les passèrent au fil de l'épée. Comme le combat avait lieu dans une plaine, très-peu de fuyards purent se dérober à la cavalerie. Les Romains perdirent près de quinze cents hommes; vingt mille Carthaginois furent tués et vingt mille prisonniers. Ainsi se termina cette journée, qui décida du sort de Rome et de Carthage.

Scipion livra au pillage le camp des Africains. Annibal se retira à Adrumette. Il avait montré dans cette bataille malheureuse tant de courage et d'habileté, que la fortune ne put lui enlever que le succès, et non la gloire.

Ce grand homme, revenu à Carthage, déclara que, toutes ressources étant détruites, la résistance devenait impossible, et qu'il fallait consentir à la paix que dicterait le vainqueur. On demanda et on obtint une trêve. Des ambassadeurs furent envoyés à Rome pour annoncer la soumission des Carthaginois. Le sénat associa dix commissaires à Scipion et leur donna des pleins pouvoirs pour terminer une guerre qui durait depuis dix-sept ans. On conclut la paix aux conditions suivantes :

Rome retira toutes ses troupes d'Afrique; Carthage lui céda toutes ses prétentions sur l'Espagne, la Sardaigne, la Corse et les îles de la Méditerranée. Elle convint de rendre tous les déserteurs. Il ne lui fut permis de conserver dans ses ports que dix galères à trois rangs de rames. Ses vaisseaux et ses éléphants furent livrés aux Romains. Elle promit de ne point faire la guerre, ni en Afrique ni ailleurs, sans la permission de Rome. Elle consentit à rendre à Massinissa et à ses alliés tout ce qu'elle avait pris sur lui ou sur eux. Elle s'engagea à payer à Rome, dans l'espace de cinquante ans, la somme de dix mille talents, et donna cent otages pour gages de sa foi. Enfin, en attendant la ratification du traité, elle s'engagea à fournir des subsistances à l'armée romaine. Le sénat ratifia la paix, en abrégeant seulement les termes du paiement des subsides.

Cette seconde guerre punique dura sept ans de moins que la première; elle finit l'an 553 de la fondation de Rome, du monde 3804, la quatrième année de la cent quarante-quatrième olympiade, trois cent trente-huit ans après l'établissement des consuls, cent vingt-neuf ans depuis l'incendie de Rome par les Gaulois, et cent quatre-vingt-dix-neuf ans avant Jésus-Christ.

CHAPITRE X.

Guerre avec Philippe, roi de Macédoine. — Bataille de Cynocéphales. — Défaite des Macédoniens. — Traité de paix avec Philippe. — Victoire sur les Gaulois. — Adoption de la loi Porcia. — Abolition de la loi Oppia. — Victoire sur les Gaulois. — Victoire du consul Caton sur les Espagnols. — Défaveur éprouvée par Scipion l'Africain. — Accusation dirigée contre Annibal défendu par Scipion. — Fuite d'Annibal en Syrie. — Invasion d'Antiochus en Grèce. — Ambassade de Rome au roi de Syrie. — Déclaration de guerre. — Victoire des Romains. — Retour d'Antiochus en Asie. — Défaite de la flotte syrienne. — Commandement confié à Cornélius Scipion. — Bataille de Magnésie. — Victoire des Romains. — Soumission d'Antiochus aux Romains. — Sa mort. — Triomphe de Scipion surnommé l'Asiatique. — Accusation de péculat contre Scipion l'Africain. — Son exil et sa mort. — Magnanimité de Tibérius Gracchus. — Condamnation de Scipion l'Africain à une amende. — Établissement des grandes routes d'Italie. — Mort d'Annibal. — Victoires sur les Espagnols et les Istriens. — Guerre avec Persée, roi de Macédoine. — Consulat de Paul-Émile. — Bataille d'Énipé. — Défaite et fuite de Persée. — Entrevue de Paul-Émile et de Persée. — Triomphe de Paul-Émile à Rome. — Mort de Persée. — Désintéressement de Paul-Émile. — Sa censure. — Sa mort. — Abaissement des rois et des peuples devant Rome. — Protection accordée aux Juifs. — Révolte dans la Gaule et en Espagne. — Perfidie de Sulpicius Galba. — Abolition des fêtes Bacchanales. — Peste à Rome. — Époque du poète Térence. — Guerre avec les Dalmates. — Rigidité de Caton le Censeur. — Invasion des Romains au delà des Alpes.

Rome venait de sortir avec éclat, par l'abaissement de sa rivale, d'une guerre dont les commencements avaient menacé sa propre existence. Mais ce triomphe, en lui assurant l'empire, ne lui rendit pas le repos. De nouvelles guerres occupèrent constamment ses armes et son active ambition. Les Espagnols, vaincus et non soumis, se révoltaient à chaque instant; la fierté de ces peuples, leur courage, et les difficultés qu'offrait un pays mal percé et rempli de montagnes, opposèrent une longue résistance aux vainqueurs.

En Italie, les Gaulois et les Liguriens, impatients du joug, reprenaient chaque année les armes. Émilius, célèbre sous le nom de Paul-Émile, subjugua les peuples de la Ligurie. Le préteur Furius, les consuls Valérius, Céthégus et Marcellus ne purent réduire les Gaulois qu'après une lutte de plusieurs années et plusieurs batailles sanglantes, dont la dernière détruisit toute la nation des Boïens.

La république romaine, n'ayant plus de rivale en Sicile, en Afrique et sur la Méditerranee, venait de prouver à l'Europe que la discipline et la pauvreté doivent triompher à la longue des forces factices que donnent l'opulence et le commerce.

Il restait encore à vaincre un peuple redoutable par sa renommée. Depuis Alexandre-le-Grand, les Macédoniens passaient pour invincibles. L'effroi précédait leur célèbre phalange; les autres nations les regardaient comme leurs maîtres dans l'art de la guerre, et la lutte qui s'établit bientôt entre eux et les Romains, mit le comble à la gloire militaire de Rome, en détruisant le prestige de l'ancienne réputation des conquérants de l'Asie.

Indépendamment de l'ambition toujours croissante du sénat romain, plusieurs causes rendaient cette nouvelle guerre inévitable. Philippe, roi de Macédoine, digne de son nom par son courage et par ses talents, avait signalé son règne par des victoires, et, tant qu'il écouta les conseils d'Aratus, général des Achéens, la fortune couronna ses armes. Il pouvait dominer facilement les Grecs en les réunissant sous ses étendards, et en protégeant leur liberté; mais préférant bientôt l'encens empoisonné de ses favoris aux sages avis d'Aratus, son orgueil causa sa ruine, et des projets trop vastes de conquêtes renversèrent une puissance qu'il voulait follement étendre. Entraîné par les conseils intéressés de Démétrius de Phares, il crut pouvoir profiter de la défaite des Romains à Trasimène pour les écraser. Cessant d'être l'appui des Grecs contre les Étoliens, il conclut la paix à Neupacte avec cette nation, qui ne vivait que de pillage. En même temps, il s'unit avec Antiochus, dans le dessein d'opprimer les villes grecques d'Asie, et de dépouiller les rois d'Égypte de leurs possessions. Il joignit ses forces à celles du roi de Bithynie contre le roi de Pergame. Assisté des Achéens, il remporta contre Sparte des victoires qui l'épuisaient sans l'agrandir; enfin, avide des richesses d'Athènes, il assiégea cette ville, sous prétexte de venger les Acarnaniens, qui se plaignaient de la mort de deux hommes de leur nation que les Athéniens venaient de faire périr, parce qu'ils avaient profané les mystères d'Éleusis. Toutes ces entreprises donnèrent aux Romains des alliés : les Spartiates, les Athéniens, les Illyriens et les Étoliens même s'unirent au sénat contre lui. Philippe ne ménagea point les Rhodiens, et cette république, puissante par ses richesses et par ses vaisseaux, grossit le nombre des ennemis de la Macédoine.

Le sénat romain dissimula son courroux tant qu'il eut à craindre les Carthaginois; mais, après les avoir vaincus à Zama, il déclara la guerre aux Macédoniens. Le consul Publius Sulpicius Galba, abordant en Illyrie avec deux légions, s'empara de quelques places sur les frontières de la Macédoine. Vingt-sept vaisseaux romains, joints à ceux d'Attale, chassèrent Philippe des Cyclades et de l'Eubée, et le forcèrent à lever le siége d'Athènes.

L'année suivante, le consul Duillius commença mollement la campagne, et fit peu de progrès. Titus Quintius Flaminius lui succeda. Ce général, plus habile, eut une entrevue avec Philippe, et, dans le dessein de se concilier l'esprit des Grecs, déclarant que Rome n'avait pris les armes que pour leur rendre la liberté, il proposa au roi de lui accorder la paix, à condition qu'il évacuerait toutes les villes de la Grèce et même celles de la Thessalie, toujours occupées, depuis Alexandre, par les Macédoniens.

Philippe, indigné d'une telle proposition, lui dit : « Quand vous m'auriez

» vaincu, vous ne m'imposeriez pas des lois plus dures! » Les conférences furent rompues; Flaminius, campé dans l'Épire, força des défilés qu'on croyait inaccessibles, battit Philippe, le contraignit à se retirer en Macédoine, s'empara de la Thessalie, et mit le siége devant Corinthe, en publiant qu'il ne voulait la prendre que pour l'affranchir du joug des Macedoniens.

Les Achéens, gagnés par cette déclaration, quittèrent le parti de Philippe, et devinrent les alliés des Romains. Nabis, tyran de Sparte, remit dans leurs mains la ville d'Argos; toute la Béotie embrassa leur cause. Ainsi la politique de Flaminius lui valut plus de conquêtes que ses armes.

Suivant un ancien usage, les nouveaux consuls nommés devaient succéder aux anciens dans le commandement; mais, l'intérêt public l'emportant sur la coutume, on ne voulut pas rappeler un si habile général, et Quintius Flaminius resta en Grèce avec le titre de proconsul.

Philippe, ayant réuni toutes ses forces, occupait une position avantageuse en Thessalie, dans les montagnes de Cynocéphales. Flaminius marcha contre lui et l'attaqua. Jusque là les Romains n'avaient combattu que contre les alliés et la cavalerie légère du roi de Macédoine; c'était la première fois que les légions romaines et la phalange macédonienne se livraient bataille. Des deux côtés l'ardeur était égale, des deux côtés de glorieux souvenirs inspiraient la confiance et enflammaient le courage. Chacun de ces deux peuples belliqueux sentait que, s'il obtenait la victoire, il n'aurait plus de rival qui pût lui disputer la palme militaire. La forte position des Macédoniens rendit l'attaque longue et difficile; mais la phalange, plus redoutable en plaine que dans les montagnes, ne pouvait ni se mouvoir avec facilité, ni conserver l'ensemble qui faisait sa force. Assaillie de tous côtés par les cohortes romaines divisées en petites troupes, après une opiniâtre résistance, elle céda la victoire et prit la fuite. Philippe perdit dans cette affaire treize mille hommes, qui composaient la moitié de son armée. Abattu par ces revers, il demanda la paix, et l'obtint aux conditions suivantes : il ne gardait d'autres possessions que la Macédoine, promettant d'évacuer toutes les villes grecques, de payer un tribut annuel, de rendre aux Romains les prisonniers, et de livrer tous ses vaisseaux.

On stipula en même temps que les Romains, jusqu'à ce qu'ils fussent rassurés contre les entreprises d'Antiochus, roi de Syrie, occuperaient les villes de Chalcis dans l'Eubée, de Démétriade en Thessalie, et de Corinthe en Achaïe, trois places que Philippe avait coutume de nommer les entraves de la Grèce.

Les conditions du traité n'étaient pas connues lorsque les Grecs apprirent la défaite de Philippe; ils crurent n'avoir fait que changer de maître; aussi rien ne peut exprimer leur surprise et leurs transports lorsque, au milieu des jeux isthmiques qui se célébraient alors, un héraut, par les ordres de Flaminius, dit à haute voix : « Le sénat et le peuple romain, et Quintius Flaminius, général de leurs armées, après avoir vaincu Philippe et les Macédoniens, délivrent » de toute garnison et de tout impôt les Corinthiens, les Locriens, les Phocéens, les Eubéens, les Achéens, les Magnésiens, les Thessaliens et les Per-

» rhèbes, les déclarent libres, leur conservent tous leurs privilèges, et veulent » qu'ils se gouvernent par leurs lois et par leurs coutumes. »

Les Grecs, dans l'ivresse de leur joie, après avoir entendu cette proclamation, baisaient les vêtements des Romains, et montraient, par le servile excès de leur reconnaissance, combien ils étaient devenus peu dignes de cette liberté que des âmes faibles peuvent regretter, mais que des âmes fortes peuvent seules conserver.

Ce voile de modération dont Rome se couvrait cacha ses projets, trompa tous les peuples et les lui livra. Ils se seraient armés contre des conquérants; ils volèrent au-devant du joug qui ne s'offrait que sous la forme d'un appui, et ils crurent aveuglément ce que disait depuis Cicéron : « Qu'on pouvait regarder » les Romains plutôt comme les patrons que comme les maîtres de l'univers. » Cet affranchissement passager de la Grèce eut lieu l'an 557 de Rome.

Cependant Sparte et les Étoliens conçurent bientôt une juste, mais tardive crainte de la puissance et des desseins secrets de leurs nouveaux protecteurs. Nabys, tyran de Lacédémone, voulut reprendre Argos. Les Romains lui firent la guerre, il fut vaincu; mais Flaminius ne rétablit à Sparte ni les Héraclides ni la liberté. La domination d'un tyran sur cette cité belliqueuse était plus conforme aux intérêts de Rome. Les Étoliens se plaignirent hautement du peu de sincérité du général romain; Flaminius se justifia adroitement au milieu de l'assemblée des Grecs; et, certain que les germes de division qu'il laissait parmi eux assuraient assez leur dépendance, il ramena ses légions en Italie, et reçut les honneurs d'un triomphe qu'avaient également mérité sa fortune, son courage et sa prudence.

A peu près à la même époque, les consuls remportèrent en Italie une victoire considérable sur les Gaulois. Chaque citoyen romain croyant sentir que sa propre dignité devait s'accroître en proportion de la puissance et de la gloire nationale, un tribun du peuple fit adopter la fameuse loi Porcia, qui défendait aux licteurs, sous peine de mort, de frapper de verges un citoyen romain.

Dans les jours funestes où les victoires d'Annibal menaçaient Rome d'une ruine prochaine, la loi Oppia avait défendu aux dames romaines de porter des bijoux, des étoffes riches, et de se servir de chars, excepté les jours où elles se rendaient aux sacrifices publics.

Les circonstances étant changées par l'évacuation de l'Italie et par les triomphes de Rome, les dames romaines réclamèrent vivement l'abolition de la loi du tribun Oppius. Leurs intrigues captaient tous les suffrages; l'inflexible Caton s'opposa seul à leurs demandes.

« Si chacun de nous, dit-il, avait su faire respecter dans sa maison ses droits » et son autorité, nous n'aurions point à répondre aujourd'hui à cette réunion » étrange de toutes les femmes. Bravant notre pouvoir dans nos foyers, elles » viennent encore, sur la place publique, fouler aux pieds les lois. Comment, » étant rassemblés, leur résister, quand isolément chacun de nous a cédé à » leurs caprices? Rien n'est si dangereux que d'autoriser les intrigues et les » assemblées des femmes. Moi, consul, je rougis de me voir forcé de traverser

» leur foule pour arriver à cette tribune. Il ne leur reste plus qu'à se retirer, » comme le peuple, sur le mont Aventin, pour nous imposer des lois. Si je n'a- » vais pas voulu leur épargner la honte des reproches publics d'un consul, je » leur aurais dit : Votre pudeur peut-elle vous permettre de parcourir ainsi les » rues, d'assiéger notre passage, et d'adresser des prières à des hommes qui » vous sont étrangers? Croyez-vous avoir plus de crédit sur eux que sur vos » époux? Si vous vous renfermiez dans les bornes prescrites par vos devoirs, » vous ignoreriez ce qui se passe ici. Où en sommes-nous? La loi défend aux » femmes de plaider sans autorisation, et nous leur permettons de se mêler du » gouvernement et d'assister à nos délibérations! Si vous leur cédez aujour- » d'hui, que n'oseront-elles pas par la suite? qui peut excuser leur licence? quel » motif cause leur réunion et leurs alarmes! leurs époux, leurs enfants sont-ils » prisonniers d'Annibal? Nous sommes à l'abri de ces calamités. Est-ce un motif » religieux qui les rassemble? Non : ce n'est point la mère Ida qu'on apporte de » Phrygie. Écoutez-les : elles vous demandent la liberté de se couvrir d'or et de » pourpre, de briller sur des chars pompeux, et de triompher ainsi de vos lois.

» Le luxe est le fléau destructeur des empires. Marcellus, en nous apportant » les richesses de Syracuse, a introduit dans Rome ses plus dangereux enne- » mis. Du temps de Pyrrhus, les femmes ont rejeté les présents de Cynéas; au- » jourd'hui elles voleraient au-devant de lui pour les accepter! C'est la haine » de l'égalité qui réclame ces distinctions de richesses : gardez-vous d'exciter » cette émulation de vanité. Lorsqu'un époux sera trop pauvre pour satis- » faire l'avidité de sa femme, elle s'adressera aux étrangers dont elle sollicite » aujourd'hui les suffrages. Votre faiblesse perdra les mœurs. Ainsi je pense » qu'on ne doit point abroger la loi Oppia. »

Lucius Valérius, plaidant la cause des femmes, répondit :

« Les invectives de Caton contre les dames romaines sont injustes : il faut » réfuter une opinion à laquelle le caractère du consul donne un si grand » poids. Cet orateur austère, et quelquefois trop dur dans ses expressions, a » cependant un cœur doux et humain. Il ne pense pas tout ce qu'il dit contre » ces femmes vertueuses qu'il a plus louées que nous. Il blâme l'assemblée des » femmes; mais j'opposerai Caton à lui-même. Ouvrez son livre des *Origines;* » voyez tous les éloges qu'il donne aux femmes pour avoir terminé le combat » des Sabins et des Romains. Comme il les admire, lorsqu'elles sont venues » désarmer Coriolan dans son camp! Après la prise de Rome par les Gaulois, » ne s'assemblèrent-elles pas pour fournir l'or qui rachetait sa liberté? Dans » la dernière guerre, n'ont-elles pas porté tout leur argent au trésor public » épuisé? Elles se sont sacrifiées vingt fois à nos intérêts; permettons aussi » qu'elles défendent les leurs. Nous accueillons souvent la priere d'un escla- » ve, et on veut qu'on rejette celle des dames les plus respectables de la ville! » Le consul confond deux genres de lois : les unes sont générales, et doivent » toujours durer; les autres cessent avec les circonstances qui les firent naître. » On ne gouverne pas un vaisseau dans le calme comme dans la tempête. An- » nibal, après la bataille de Cannes, se trouvait aux portes de Rome lors-

» qu'on a fait la loi Oppia. Les dames romaines étaient alors si profondément » affligées qu'on fut obligé de borner leur deuil à un mois. Voulez-vous » qu'elles soient les seules qui ne jouissent pas du retour de la prospérité » publique? Serons-nous sévères pour les innocents plaisirs de leur parure, » lorsque nous nous montrons vêtus de pourpre, avec des équipages et des » armes magnifiques? Voulez-vous que les housses de nos coursiers soient » plus brillantes que les voiles de nos épouses? Rome n'est-elle plus le siége » de l'empire? Souffrirez-vous que les Èques, les Latines passent en char à » côté de vos femmes à pied? Vous avez l'autorité, les magistratures, les sa- » cerdoces, les triomphes; vous vous ornez des dépouilles de l'ennemi. Les » femmes n'ont qu'une gloire, celle d'être aimées de vous, et qu'un plaisir, » celui d'être parées pour vous plaire. Leurs vœux sont innocents, leurs de- » mandes justes. Je ne vois pas de séditions dans leurs assemblées; ce sexe » faible dépend de vous; vous pouvez tout sur lui, mais vous devez user avec » modération de ce pouvoir. Je demande l'abrogation de la loi. »

La foule des femmes augmentait sans cesse. Après un long débat, les dames romaines remportèrent la victoire sur le sévère Caton, et toutes les tribus prononcèrent l'abolition de la loi.

Cette année (558) Valérius, consul, défit les Gaulois. Reprenant encore les armes, ils éprouvèrent un nouvel échec, et Sempronius en fit un grand carnage.

Le département de l'Espagne était échu à Caton; plus heureux dans ses efforts contre les Espagnols que dans sa lutte opiniâtre contre la décadence des mœurs et contre le luxe des dames romaines, il remporta une victoire près d'Empories, et s'empara d'un grand nombre de places. Envieux de la gloire des autres, il ne fit pas compter la modestie au nombre de ses vertus. A son retour à Rome, il se vantait d'avoir pris plus de villes qu'il n'avait passé de jours dans son département.

L'année 559, les Romains accomplirent un vœu fait vingt-quatre ans avant. Ils célébrèrent le printemps sacré. Cette cérémonie consistait dans le sacrifice qu'on y faisait à Jupiter de tous les animaux nés pendant cette saison.

Les sénateurs, qui peu à peu avaient cédé tant de prérogatives utiles au peuple romain, blessèrent sans prudence les vanités de ce même peuple, en s'attribuant aux spectacles publics des places distinguées. On accusa de cette innovation Scipion l'Africain, alors prince du sénat, et qui, en cette qualité, opinait le premier. Cette faute légère lui enleva l'affection de l'inconstante multitude, effaça presque le souvenir de ses grands services, et contribua dans la suite aux malheurs que l'ingratitude et l'injustice lui firent éprouver. Ce grand homme ne tarda pas à s'apercevoir de la diminution de son crédit. Il sollicita vainement le consulat pour Scipion Nasica, son parent. Le peuple lui préféra le frère de Flaminius, qui jouissait alors de toute sa faveur.

Scipion Nasica répara en Espagne d'assez grands échecs reçus par le préteur Digitius, successeur de Caton. Le consul Minutius défit quarante mille Liguriens. Cornélius Mérula battit les Gaulois.

On s'attendait depuis quelque temps à une guerre plus importante. Les conquêtes et l'ambition d'Antiochus-le-Grand, roi de Syrie, excitaient l'inquiétude et la jalousie des Romains. Ce prince s'étendait en Asie, menaçait l'Europe, et donnait asile à l'implacable Annibal. Le ressentiment de Rome éclata dès qu'elle se vit délivrée de la guerre de Macédoine. La puissance des successeurs d'Alexandre en Asie et en Grèce s'était successivement affaiblie par leur corruption et par leur mollesse. Ils avaient laissé démembrer un empire déjà trop partagé. Les royaumes de Pergame, de Bithynie et de Cappadoce s'étaient formés. Les Gaulois avaient conquis une partie de l'Asie qui reçut d'eux le nom de Galatie. Loin de se réunir pour s'opposer à de nouveaux démembrements, les rois d'Égypte et de Syrie, se disputant sans cesse la domination de la Palestine et de la Célésyrie, s'affaiblissaient mutuellement.

Lorsqu'Annibal envahit l'Italie, trois jeunes monarques régnaient en Orient : Antiochus en Syrie, Philippe en Macédoine, Philopator en Égypte.

Nous avons suivi tout à l'heure Philippe dans ses progrès et dans sa chute. Antiochus, au commencement de son règne, se laissa gouverner par Hermias, et Philopator par Sosybe, deux favoris lâches et cruels. Leur tyrannie excita des soulèvements; la Perse et la Médie révoltées proclamèrent leur indépendance. Antiochus, ouvrant enfin les yeux, s'affranchit de sa servitude. Convaincu des crimes de son ministre, il aurait dû le faire juger; il le fit assassiner.

Cependant ses peuples lui donnèrent le nom de Grand, parce qu'il subjugua les rebelles, rétablit l'ordre dans l'Orient, et reprit sur Philopator la Célésyrie, la Judée et l'Arabie. Il ne put néanmoins vaincre les Parthes, qui avaient reconquis leur liberté. Arsace, fils du fondateur de ce nouvel empire, résista au roi de Syrie, et le contraignit à reconnaître sa couronne et son indépendance.

Le roi d'Égypte, Philopator, mourut. Antiochus et Philippe avaient conclu un traité d'alliance dont l'objet était de dépouiller le nouveau roi, Ptolémée Épiphane, de ses États. Le roi de Macédoine, arrêté par la guerre que lui firent Rome, Attale et les Rhodiens, ne put remplir les vues de son ambition. Le jeune roi d Égypte implora la protection de Rome, qui accepta la régence de son royaume, et confia l'éducation de ce jeune prince à un Grec nommé Aristomène.

Antiochus, qui avait porté ses armes jusqu'aux frontières de l'Égypte, s'arrêta, conclut la paix, maria sa fille à Ptolémée, et promit de lui rendre la Paestine. De retour en Asie, il s'empara d'Éphèse, conquit la Chersonèse de Thrace, rebâtit Lysimachie, et forma le siége de Smyrne et de Lampsaque.

Ces deux villes se mirent sous la protection de Rome, qui fit auprès du roi de vaines démarches pour obtenir leur liberté. Cependant Antiochus et les Romains cachaient encore leur haine sous les apparences de l'amitié. Rome ne voulait point attaquer le maître de l'Asie avant d'avoir vaincu les Macédoniens, et Antiochus attendait, pour dévoiler les projets de son ambition, qu'il eût soulevé la Grèce et fait reprendre les armes à Carthage.

Depuis la paix conclue entre Rome et les Carthaginois, Annibal, déployant

autant de talents comme administrateur et de fermeté comme magistrat qu'il avait montré de génie dans le commandement des armées, rétablit l'ordre dans les finances de Carthage, s'opposa vigoureusement à la décadence des mœurs, et punit avec sévérité les dilapidateurs qui fondaient leur fortune sur la ruine publique. Cette nouvelle gloire grossit le nombre de ses envieux et de ses ennemis. Chez les peuples corrompus, la vertu brille sans éclairer; elle se trouve toujours en minorité. La faction ennemie d'Annibal se vengea lâchement de ce grand homme, en l'accusant auprès du sénat romain de projets tendant à rallumer la guerre, et de correspondances secrètes avec Antiochus.

Scipion l'Africain donna en cette occasion un nouveau lustre à sa renommée en défendant Annibal. Sa générosité échoua contre l'antique haine et contre la basse jalousie des Romains. Le sénat envoya une ambassade à Carthage pour demander qu'on lui livrât cet homme, dont le nom seul lui inspirait encore tant d'effroi; les ambassadeurs, arrivés en Afrique, obtinrent du gouvernement carthaginois ce qu'ils désiraient; mais ils ne purent s'emparer de leur illustre victime. Annibal, informé de l'objet de leur mission, s'embarqua secrètement la nuit, et se rendit à Tyr, où il reçut l'accueil que méritaient sa gloire et son malheur. De là, il vint à la cour d'Antiochus; il représenta à ce monarque que les Romains, puissants au dehors, étaient faibles en Italie; que c'était là qu'il fallait marcher, et qu'on ne pouvait les vaincre que dans Rome. Il offrait de se charger de cette expédition, et ne demandait que cent galères, dix mille hommes de pied et mille chevaux, tandis qu'Antiochus se rendrait en Grèce, pour le suivre en Italie quand il en serait temps. Il lui conseillait aussi de s'allier intimement avec Philippe.

Ce plan, tout à la fois sage, hardi et digne du génie d'Annibal, éblouit d'abord le roi de Syrie; mais Villius, ambassadeur romain, affectant avec adresse de voir beaucoup Annibal, parvint à le rendre suspect au monarque. Les courtisans firent craindre au roi de Syrie la perte de sa gloire, s'il la partageait avec un héros dont le nom éclipserait le sien. Les grandes pensées ne peuvent germer et croître que dans les grandes âmes; si elles entrent dans un esprit étroit, elles y sont étrangères, et s'en voient bientôt chassées par des passions basses et vulgaires. Antiochus, renonçant à la conquête de l'Italie, ne s'occupa que de celle de la Grèce, où les Étoliens l'appelaient et lui promettaient des succès faciles.

Rome, alarmée de ses projets, lui envoya une ambassade pour l'en détourner; et, comme elle venait de vaincre Philippe, se dépouillant de tout voile de modération, elle fit entendre au roi de Syrie un langage fier et menaçant qui ne laissait de choix qu'entre la guerre et la soumission; les ambassadeurs lui déclarèrent que, s'il voulait rester en paix avec Rome, il devait abandonner ses conquêtes dans la Chersonèse, ne point entrer en Europe, rendre aux villes grecques d'Asie leur liberté, et restituer au roi d'Égypte les pays dont il s'était emparé.

Antiochus, indigné de cette hauteur, répondit qu'en reprenant la Cherso-

nèse il n'avait fait que prendre la possession légitime d'un état conquis par Séleucus sur Lysimaque; que le sort des villes grecques devait dépendre de sa volonté et non de celle des Romains; et que Ptolémée recevrait la dot promise lorsque le mariage convenu serait effectué; qu'au reste, il conseillait aux Romains de ne pas se mêler davantage des affaires de l'Orient qu'il ne se mêlait de celles de Rome.

De part et d'autre on était trop éloigné d'intentions pour se rapprocher. Les conférences furent rompues et la guerre déclarée. Antiochus, trompé par les promesses et par l'ardeur des Étoliens, marcha en Grèce sans attendre la réunion de ses troupes d'Orient. Il partit avec dix mille hommes, laissant derrière lui Lampsaque et Smyrne, dont il pouvait se rendre maître. Prenant ses espérances pour des réalités, il crut, avant de s'en assurer, qu'un intérêt commun lui donnerait pour alliés Carthage, Sparte et la Macédoine. Nabis, tyran de Lacédémone, mourut; Philippe, redoutant la force des Romains, se joignit à eux; Ptolémée embrassa leur cause; Massinissa leur envoya ses Numides, et Carthage même, dénonçant à Rome les projets d'Annibal, donna bassement des secours à son éternelle ennemie.

Les grands de la cour du roi de Syrie l'avaient assuré que tous les Grecs voleraient au-devant de lui. Trompé par ces flatteries et par les promesses des Étoliens, il s'avança témérairement, et ne trouva en Grèce que des ennemis. Cependant, les premiers efforts de ses armes furent heureux : il prit Chalcis, conquit l'Eubée, et les Étoliens s'emparèrent de Démétriade.

Après ce succès on délibéra sur les opérations de la campagne suivante. Annibal voulait qu'on travaillât à détacher Philippe de l'alliance romaine, et que, profitant des premières faveurs de la fortune, on portât la guerre en Italie. Son conseil ne fut pas suivi. Les petites victoires suffisent à la vanité des hommes médiocres; une plus grande gloire effraie leur faiblesse. Antiochus prit quelques places en Thessalie, et passa l'hiver en fêtes à Chalcis, où il oublia Rome et la guerre dans les bras de la fille de son hôte. Enflammé par les charmes de cette jeune Grecque, il l'épousa.

A la guerre toute perte de temps est irréparable. Le consul Manius Acilius partit de Rome avec vingt mille hommes de pied, deux mille chevaux et quinze éléphants. Il arriva en Thessalie, joignit les troupes de Philippe aux siennes, et reprit les places conquises par Antiochus. Le roi de Syrie, aussi lent que les Romains étaient actifs, n'avait pas encore reçu les renforts qu'il attendait d'Asie. Les Étoliens ne lui fournirent que quatre mille hommes. Réduit à défendre le défilé des Thermopyles, il éprouva la même infortune que les Spartiates, sans y montrer le même courage.

Les Romains, retrouvant et suivant les sentiers qui avaient autrefois favorisé la marche de Xercès et plus récemment celle de Brennus, tournèrent le défilé, enfoncèrent les Syriens, et détruisirent presque totalement l'armée d'Antiochus. Ce prince vaincu s'enfuit à Chalcis, où il ne ramena que cinq cents hommes, et retourna promptement en Asie.

Caton se distingua tellement dans cette action, que le consul, le chargeant d'en porter la nouvelle à Rome, lui dit : « Vous avez rendu plus de services à » la république que vous n'en avez reçu de bienfaits. »

Les flottes du roi furent battues par les Rhodiens; le consul s'empara de l'Eubée. Antiochus, ayant franchi la mer, se croyait en sûreté; Annibal lui ouvrit les yeux, et lui dit : « Vous n'avez pas voulu occuper les Romains chez » eux; vous serez bientôt obligé de les combattre en Asie et pour l'Asie. » Effrayé par cet avis, il ferma l'Hellespont, fortifia Lysimachie, Sestes, Abydos, et rassembla toutes les forces de l'Orient pour les opposer aux vainqueurs.

Bientôt la flotte romaine parut, défit celle du roi, et la prédiction d'Annibal ne tarda pas à se vérifier.

Les consuls Cornélius Scipion et Lélius sollicitaient tous deux l'honneur de continuer et de terminer cette guerre. Lélius, comptant sur les suffrages des sénateurs, obtint que, dans une circonstance si importante, au lieu de tirer au sort les départements, suivant l'usage, on les laisserait au choix du sénat. Mais Scipion l'Africain, ayant déclaré qu'il servirait, dans quelque grade que ce fût, sous les ordres de son frère, si on lui donnait le commandement, Cornélius l'emporta et reçut du sénat le département de la Grèce, avec la permission de passer en Asie.

Le consul, se conformant à la sage politique de Rome, accorda une trêve de six mois aux Étoliens, et, amusant Philippe par de vaines espérances, obtint de lui tout ce qui était nécessaire à la subsistance de l'armée. Traversant ainsi sans obstacles toute la Macédoine, il s'approcha rapidement de la Chersonèse.

La flotte syrienne venait de remporter une victoire sur les Rhodiens; mais ceux-ci, réparant bientôt leurs pertes, défirent trente-huit vaisseaux phéniciens que commandait Annibal, et le bloquèrent lui-même dans Mégiste. Les revers roidissent les âmes fortes et découragent les princes faibles. Antiochus, au bruit de l'approche des Romains, abandonna tout à coup les côtes qu'il aurait pu défendre, et, retirant ses garnisons, ouvrit un passage facile au consul.

Privé des conseils d'Annibal, incertain sur le parti qu'il avait à prendre, on l'entendit s'écrier : « Je ne sais quel Dieu me frappe de vertige; tout me devient » contraire; je rampe devant les Romains, et leur sers de guide pour les con- » duire à ma perte. »

L'armée romaine entra en Asie, dont le maître dégénéré leur offrit plutôt l'image d'un nouveau Darius que celle d'un successeur d'Alexandre. Avant de combattre, il essaya de négocier et proposa un accommodement. Scipion répondit que, s'il voulait la paix, il devait se soumettre, livrer ses vaisseaux, payer un tribut, évacuer la Chersonèse, satisfaire Ptolémée, et abandonner tout ce qu'il possédait en Asie en deçà du mont Taurus.

Dans un premier engagement de cavalerie, le fils de Scipion l'Africain, se laissant entraîner par son ardeur, avait été fait prisonnier. Antiochus le rendit à son père, et sollicita son appui pour obtenir la paix à des conditions plus

favorables. Scipion, touché de sa courtoisie, était alors malade; il conseilla au roi d'éviter toute action décisive jusqu'au moment où sa convalescence lui permettrait de se rendre à l'armée, près de son frère. Antiochus, soit qu'il se vît trop serré par les Romains, soit qu'il se confiât trop à la supériorité du nombre de ses troupes, ne put ou ne voulut pas éviter le combat.

Les deux armées se joignirent et se livrèrent bataille près de Magnésie. L'armée romaine n'était forte que de trente mille hommes; celle d'Antiochus comptait quatre-vingt mille guerriers. On y voyait des Scythes, des Cretois, des Mysiens, des Persans, des Arabes, des Lydiens, des Cappadociens, des Cariens, des Ciliciens, des Gallo-Grecs. Il semblait avoir réuni toutes les nations de l'Orient pour les faire assister au triomphe de Rome.

Le roi plaça au premier rang cinquante-quatre grands éléphants, surmontés de tours à plusieurs étages, et garnies d'archers et de frondeurs. Une longue file de chars armés de faux les suivait. Dès que le signal du combat fut donné, les chars et les éléphants se précipitèrent sur les Romains. Ceux-ci, suivant le conseil d'Eumène, roi de Pergame, leur opposèrent des troupes légères, qui, les harcelant à coups de dards, les contraignirent de se retourner et de prendre la fuite. Les chars culbutèrent l'aile gauche d'Antiochus; son centre fut mis en désordre par ses éléphants furieux. Cependant le roi, à la tête de son aile droite, avait culbuté les légions qui étaient devant lui et les avait poursuivies jusqu'à leur camp. Là, les Romains l'arrêtèrent et le forcèrent à se retirer. Informé bientôt de la défaite de son centre et de celle de son aile gauche, il prit la fuite. Les Romains vainqueurs firent un carnage affreux et un butin immense. Cette bataille ne leur coûta que trois cents hommes de pied et vingt-cinq cavaliers. Antiochus y perdit cinquante mille hommes ! la reddition de toutes les villes de l'Asie-Mineure fut le résultat de cette victoire.

Antiochus envoya des ambassadeurs à Scipion : « Votre triomphe, écrivait-il » aux Romains, vous rend les maîtres de l'univers : loin de conserver quelque » animosité contre de faibles mortels, vous ne devez désormais songer qu'à » imiter les dieux et à montrer votre clémence. »

Scipion répondit : « La mauvaise fortune n'a jamais pu nous abattre; la pros- » périté ne nous enorgueillit point : nous vous faisons aujourd'hui, après la » victoire, les mêmes propositions que vous avez reçues de nous avant le com- » bat. Songez qu'il est plus difficile d'entamer la puissance des rois que de la » détruire lorsqu'on lui a porté les premiers coups. »

Antiochus se soumit à tout : il abandonna l'Asie en-deçà du mont Taurus, paya les frais de la guerre, donna son fils en otage aux Romains, et promit de leur livrer Annibal et l'Étolien Thoas, qui lui avait conseillé de prendre les armes contre Rome. Annibal, prévoyant qu'il serait sacrifié, s'échappa et courut chercher d'autres asiles, avec le désir et l'espoir de susciter aux Romains de nouveaux ennemis.

Les généraux de Rome firent brûler les vaisseaux qu'Antiochus devait leur livrer. Ce prince, déchu de sa grandeur, parcourut l'Asie pour rassembler l'ar-

gent qu'exigeaient les Romains. Il s'empara des richesses d'un temple, et le peuple, plus irrité de cette spoliation que de sa propre ruine, se révolta contre lui et l'assassina.

Depuis la défaite de Philippe et celle du roi de Syrie, Rome était devenue la capitale du monde. On y voyait accourir les rois, les princes, les députés des républiques et des villes de la Grèce, de l'Afrique et de l'Asie. Ils venaient rendre leurs hommages au sénat, dont la seule volonté renversait ou relevait leur fortune. Il ratifia le traité de Scipion, récompensa les services d'Eumène par le don de la Lycaonie, des deux Phrygies, de la Mysie, de la Chersonèse et de Lysimachie. Rhodes obtint la Lycie et une partie de la Carie. Les villes grecques d'Asie récouvrèrent leur liberté. Dix commissaires nommés par Rome concilièrent tous ces intérêts divers. Ces libéralités après la victoire voilaient l'ambition de la république conquérante. Les peuples, délivrés du despotisme, ne voyaient dans leurs vainqueurs que des protecteurs généreux, et l'univers volait au-devant d'un joug si doux, persuadé que la liberté publique pouvait tout espérer de Rome, et que la tyrannie seule devait la craindre.

Jamais on ne vit un triomphe plus magnifique que celui de Scipion, qui reçut alors le nom d'Asiatique. Il étala aux yeux des Romains toutes les richesses de l'Orient. Si les armes romaines envahirent l'Asie, le luxe et la mollesse asiatiques envahirent aussi l'Italie, et, de ces deux invasions, la dernière fut peut-être la plus funeste. L'une n'avait fait qu'ébranler des trônes; l'autre corrompit les mœurs, et porta une atteinte mortelle aux vertus, sans lesquelles on ne peut conserver longtemps la liberté.

Manlius, successeur de Scipion, força les passages des montagnes où s'étaient retranchés les Gallo Grecs; il les battit, conquit leur pays, et les dépouilla des trésors enlevés par leurs rapines, à tous les peuples de l'Orient.

On avait aussi à se plaindre d'Ariarathe, roi de Cappadoce; mais ce prince épousa la fille d'Eumène, se réconcilia avec les Romains, et devint leur allié.

Pendant que Scipion subjuguait l'Asie, son collègue Lélius n'eut d'autre occupation que celle de contenir les Gaulois et les Liguriens. Les Étoliens, plus éclairés que les autres Grecs sur les vues ultérieures de Rome, prévoyaient que la perte de leur indépendance serait le prix des victoires de Scipion : ils se révoltèrent. Fulvius Nobilior, secondé par les Épirotes, les défit, s'empara de la ville d'Ambracie, regardée comme la clef de leur pays, et les contraignit à demander la paix.

Dans ce temps le sénat fit un acte de justice. Il livra à Carthage deux jeunes patriciens, Myrtylus et Manlius, qui avaient insulté les ambassadeurs de cette république.

Les deux Pétilius, tribuns du peuple, excités, à ce qu'on croit, par Caton, accusèrent Scipion l'Africain de péculat, et lui reprochèrent d'avoir reçu de l'argent d'Antiochus pour adoucir en sa faveur les rigueurs du traité.

Ainsi l'envie, éternelle ennemie de la gloire, réduisit le vainqueur d'Annibal et de Carthage à paraître devant le peuple comme accusé. Après avoir entendu les déclamations de ses adversaires, au lieu de se justifier, il s'écria : « Tribuns

» du peuple, et vous, citoyens, c'est à pareil jour que j'ai vaincu Annibal et les » Carthaginois. Venez, Romains, allons aux temples des dieux leur rendre de » solennelles actions de grâces, et prions-les qu'ils vous donnent toujours des » généraux tels que moi. »

Il monta au Capitole; tout le peuple le suivit, et les tribuns confondus restèrent seuls sur la place avec leurs huissiers. L'accusation fut renouvelée peu de temps après; mais Scipion, las de tant d'injustices, s'était exilé lui-même à Linterne, où il mourut. Il voulut qu'on gravât sur sa tombe ces mots : « Romains ingrats, vous n'aurez rien de moi, pas même mes os. » L'amitié unit à ses cendres celles du poète Ennius, qu'il avait protégé dans ses jours de gloire, et qui ne l'avait pas abandonné dans son exil. La jalousie égare plus que toute autre passion; elle empêche de sentir qu'on immortalise sa propre honte en attaquant la gloire d'un homme immortel.

Tibérius Gracchus, quoiqu'il eût été longtemps l'ennemi personnel de Scipion l'Africain, fit cesser la procédure dirigée contre lui, en déclarant qu'elle était plus humiliante pour le peuple que pour l'accusé. Ce génereux tribun s'associant ainsi à la gloire d'un grand homme, épousa sa fille Cornélie, qui devint la mère des Gracques.

Les Pétilius, plus aigris que découragés, firent rendre une loi pour que l'on restituât l'argent donné par Antiochus. Scipion l'Asiatique, en vertu de cette loi, fut condamné à une amende. On vendit ses biens, et tout leur produit ne suffit pas au paiement de la somme qu'on exigeait de lui. Sa pauvreté le justifia et deshonora ses accusateurs.

La Ligurie n'avait d'autre trésor que son indépendance et ses armes. Les consuls Émilius et Flaminius les lui enlevèrent. Les Romains, forcés d'entretenir toujours de nombreuses armées sur pied, et craignant que l'oisiveté ne relâchât la discipline, les occupèrent, dans les temps d'inaction, à construire en Italie ces grandes routes dont nous admirons encore aujourd'hui la solidité. C'est ainsi que la sagesse de Rome parvint à conserver longtemps des soldats soumis, infatigables et invincibles.

L'affluence des étrangers commençait à devenir à charge à la capitale; on en fit sortir douze mille Latins qui s'étaient fait comprendre dans le dénombrement. On reçut à Rome des plaintes d'Eumène et des Thessaliens contre Philippe, qui s'était emparé de quelques villes. Le sénat envoya des commissaires pour juger cette contestation. Le successeur d'Alexandre-le-Grand se vit forcé de comparaître devant eux, et fut condamné provisoirement à rendre les places qu'il avait prises. Cette humiliation le décida à chercher les moyens de se venger et de recommencer la guerre.

A cette même époque les Achéens voulurent réunir à Sparte leur confédération. Une partie des Lacédémoniens s'y opposait; le sénat romain, pris pour juge, entretint la division par des réponses équivoques. Les Achéens perdirent alors le plus ferme appui de leur liberté, le célèbre Philopœmen (1). La même

(1) Année 570.

année, fatale aux héros, vit mourir Scipion l'Africain à Linterne, et Annibal en Asie. Ce grand homme, retiré chez Prusias, roi de Bithynie, avait combattu avec succès pour ce prince contre Eumène, roi de Pergame, et cherchait à rassembler des forces pour armer de nouveau l'Asie contre les Romains. Ceux-ci firent craindre leur vengeance au faible Prusias. Ce lâche roi, trahissant son hôte, son défenseur et son ami, résolut de le livrer à ses ennemis. Annibal, voyant sa demeure entourée de soldats, et n'ayant d'autre espoir d'échapper à la captivité que par la mort, s'empoisonna : avec lui s'éteignit le flambeau de la liberté du monde; on n'en vit plus quelques étincelles que chez les Achéens; mais ils étaient trop peu nombreux pour se rendre redoutables, et leur division accrut leur faiblesse.

Une faction, trop puissante chez eux, ne reconnaissait de loi que les ordres de Rome, et persécutait comme rebelle la partie généreuse de la nation qui préférait la destruction à la dépendance. Le perfide Callicrate, député des Achéens, représenta au sénat romain que sa domination en Grèce ne serait jamais stable s'il ne se déterminait fermement à protéger ses partisans et à effrayer ses ennemis.

L'orgueil romain suivit les conseils de ce traître, et la Grèce se vit couverte de délateurs qui achetaient les faveurs de Rome aux dépens de la fortune, du repos et de la liberté de leurs concitoyens.

La guerre continuait toujours en Espagne et dans le nord de l'Italie. Marcellus défit et chassa une armée gauloise qui avait franchi les Alpes pour s'établir dans les environs d'Aquilée. Les Liguriens se révoltèrent; Paul Émile les fit rentrer dans l'obéissance, après en avoir fait un grand carnage. On réprima des révoltes en Sardaigne et en Corse. Le préteur Fulvius Flaccus remporta plusieurs victoires sur les Celtibériens, et Manlius sur les Lusitaniens.

Le besoin de mettre une digue aux progrès du luxe commençait à se faire sentir, et le tribun Ortius fit rendre une loi somptuaire pour modérer la dépense des citoyens.

Les Espagnols, toujours vaincus, mais non subjugués, semblaient, après chaque défaite, retrouver de nouvelles forces. Le préteur Sempronius Gracchus gagna sur eux quatre batailles sans pouvoir les réduire à l'obéissance.

En 575, le consul Manlius porta les armes romaines dans l'Istrie. Les peuples belliqueux de cette contrée, commandés par leur roi Ébulon, surprirent le camp du consul, et le contraignirent à fuir ; mais, comme ils se livraient à la débauche, Manlius, informé de leurs désordres, rallia ses troupes, attaqua les Barbares, en tua huit mille, et mit le reste en déroute.

Le consul Claudius, son successeur, termina cette guerre par la prise de Nézarti, capitale de l'Istrie. Les assiégés, ayant perdu tout espoir de défense, égorgèrent leurs femmes et leurs enfants à la vue de l'armée romaine, et se tuèrent sur leurs cadavres. Le roi Ébulon leur donna l'exemple en se poignardant.

Une guerre plus importante occupa bientôt les forces et l'ambition de Rome. Démétrius, fils de Philippe, roi de Macédoine, lui avait été rendu par les Ro-

mains; seul enfant légitime du roi, il devait lui succéder; mais les vertus du fils excitaient la jalousie du père. Un prince nommé Persée, né d'une concubine, fomenta leurs divisions. Il tendit des piéges à la méfiance de l'un et à l'innocence de l'autre. Démétrius persécuté voulut fuir. Persée, secondé par des courtisans corrompus, et profitant de quelques lettres imprudentes, trouva le moyen de donner à son projet de fuite la couleur d'une conspiration. Philippe, trompé, ordonna la mort de ce malheureux prince, et ne connut son erreur que lorsqu'il n'était plus temps de la réparer. Privé d'un si digne héritier, et détestant trop tard la trahison de Persée, il voulait assurer le trône à Antigone, neveu d'Antigone Gozon; mais une mort soudaine, qui fut peut-être le fruit d'un nouveau crime, vint le frapper inopinément, et le fratricide Persée monta sur le trône, objet de sa criminelle ambition.

Philippe, méditant une nouvelle guerre contre Rome, avait formé le projet de donner le pays des Dardaniens aux Bastarnes, peuple gaulois établi alors sur les rives du Borysthène. Ces Barbares belliqueux lui avaient promis de faire une irruption en Italie, et s'étaient déjà mis en marche pour accomplir leurs promesses, lorsqu'ils apprirent la mort de Philippe. Ils s'arrêtèrent, et, pour s'assurer des possessions qui devaient leur revenir, ils tombèrent sur les Dardaniens. Ceux-ci portèrent leurs plaintes à Rome, Persée y envoya aussi des ambassadeurs pour assurer le sénat de ses dispositions pacifiques, et pour solliciter son alliance. Mais en même temps ses émissaires, répandus dans toutes les contrées, cherchaient à soulever contre les Romains la Grèce et l'Asie. Rome lui envoya des commissaires; il refusa de les entendre. Eumène, sur l'alliance duquel il comptait, dévoila tous ses plans au sénat romain, qui lui déclara la guerre.

Dans ce même temps, Antiochus Épiphane, honteusement célèbre par ses violences contre les Juifs, faisait la guerre à son neveu Ptolémée Philométor, roi d'Égypte. La Palestine avait été le premier sujet de la contestation : lorsqu'Antiochus vit les Romains engagés dans une nouvelle guerre contre la Macédoine, il étendit ses vues jusqu'au trône d'Égypte, et en entreprit la conquête. Prusias garda la neutralité entre Persée et les Romains. Eumène et Ariarathe ménagèrent et trompèrent les deux partis. Massinissa fournit des troupes à Rome; Cotys, roi de Thrace, embrassa la cause du roi de Macédoine; Quintius, roi d'Illyrie, lui offrit son alliance pour d'énormes subsides.

Persée, ambitieux, mais avare, brave par nécessité, mais faible par caractère, sut mal employer le temps dont il aurait pu profiter, et les trésors que lui laissait son père. Des succès rapides lui auraient donné des alliés; il négocia au lieu de combattre. Les Romains profitèrent de cette faute avec leur activité ordinaire, et l'approche de leurs armées fit déclarer en leur faveur les Achéens, les Rhodiens, les Béotiens et la plupart des Grecs.

La guerre commença sous le consulat de Licinius Crassus et de Cassius Longinus. Persée, s'étant emparé de plusieurs villes en Thessalie, aurait dû marcher rapidement contre Licinius, dont l'armée peu nombreuse se trouvait fatiguée par les mauvais chemins de l'Épire; il lui laissa le temps de reposer

ses troupes, de s'approcher de Larisse, située sur les rives du Pénée, et de se joindre à cinq mille hommes que lui envoyait Eumène.

La cavalerie des deux armées se livra un combat où les Romains, abandonnés par les Étoliens, se virent forcés de prendre la fuite. Si Persée eût fait alors avancer sa phalange, il aurait probablement complété sa victoire ; mais il s'arrêta, et Licinius se retira sans avoir éprouvé de pertes considérables.

Persée, vainqueur, demanda la paix aux mêmes conditions que son père avait acceptées après sa défaite. Licinius lui répondit fièrement qu'il ne l'obtiendrait qu'en se rendant à discrétion. Quintius Martius, son successeur, entra sans précaution en Macédoine ; et, s'étant engagé imprudemment au milieu des montagnes, il se trouva enfermé de tous côtés. Sa perte semblait inévitable, lorsqu'une terreur panique saisit Persée, qui se retira à Pidna, laissant son royaume ouvert à l'ennemi.

Les Rhodiens, alarmés des progrès de Rome, tentèrent quelques démarches pour préserver la Macédoine de sa ruine et pour sauver l'indépendance de la Grèce. Ces tentatives n'eurent d'autres résultats que de leur attirer la haine de Rome.

Les Romains, malgré les fautes de Persée, firent peu de progrès en Macédoine. Le roi, rassuré par quelques avantages, se défendit avec plus d'activité, harcela ses ennemis, et ses armes obtinrent des succès.

Le sénat, prévoyant que, si cette guerre se prolongeait, elle pourrait réunir contre lui les peuples et les rois que ses triomphes avaient humiliés, sentit la nécessité de nommer un général habile. Paul Émile, depuis plusieurs années, semblait oublié par ses concitoyens, et se consolait de leur ingratitude en vivant retiré dans une campagne, occupé de l'éducation de ses enfants, et cultivant les lettres et la philosophie.

Le peuple le nomma consul, et lui donna le département de la Macédoine. Ce grand homme méritait la confiance publique par la sévérité de ses vertus comme par l'étendue de ses talents. Strict observateur des lois, zélé défenseur des mœurs antiques, il s'opposait aux innovations. « Les révolutions, disait-il, » ne commencent point par de grandes attaques contre les institutions, mais » par de légers changements dans l'observation des lois. On renverse bientôt » ce qu'on ne respecte plus. » Aussi maintenait-il avec rigueur la discipline dans l'armée et la pratique des cérémonies religieuses.

On vit avec surprise qu'un homme si vertueux répudiât sa femme, dont on vantait le mérite : « Regardez, dit-il, vous n'apercevez aucun défaut à ma » chaussure ; moi seul je sais où elle me blesse. » Il donna les deux fils qu'il avait eus de cette première femme, l'un à Fabius et l'autre à Scipion, qui les adoptèrent, et ne garda chez lui que ses enfants du second lit. Le fils de Caton épousa sa fille.

Paul Émile, habile dans ses manœuvres, sage dans ses plans, rapide dans l'action, vit toujours la fortune suivre ses armes. Il défit plusieurs fois les Gaulois, remporta deux victoires en Espagne, et subjugua les Liguriens. On lui refusa le consulat, mérité par de si glorieux services. Ce fut la cause d'une

retraite qui dura quatorze ans. Les dangers publics le rappelèrent; et lorsque les Romains voulurent rétablir leurs affaires en Macédoine, ils le nommèrent consul. Il avait alors soixante ans.

Arrivé dans sa maison à Rome, il y trouva sa petite-fille Porcia qui pleurait; et comme il lui en demandait la cause, cette enfant lui dit en l'embrassant : « Eh ! ne savez-vous pas que notre Persée est mort? » (C'était le nom de son chien.) « Ma fille, dit Paul Émile, j'accepte le présage. »

Obligé de haranguer le peuple, selon la coutume, il s'exprima en ces termes : « Autrefois j'ai sollicité le consulat pour mon propre honneur : vous » me le donnez aujourd'hui pour votre utilité; je ne vous ai donc aucune obli- » gation de m'avoir nommé. Si vous en croyez un autre plus capable que » moi, je lui cède volontiers la place; mais, si vous m'en jugez le plus digne, » bornez-vous dorénavant à m'obéir; cessez de vouloir, suivant votre usage, » fronder ceux qui en savent plus que vous et conseiller ceux qui vous com- » mandent. »

A son arrivée en Macdéoine, son premier soin fut de rétablir la discipline; il chercha ensuite les moyens de pénétrer dans ce royaume, dont les défilés étaient peu praticables et bien gardés. Fabius Maximus, son fils, et Scipion Nasica, envoyés à cet effet à la tête de corps détachés, parvinrent à dérober leur marche aux ennemis, à les tourner, et à ouvrir le passage à l'armée.

Après ce succès, Nasica pressait Paul Émile de marcher rapidement sur l'ennemi, et de lui livrer bataille; le vieux général lui dit : « Je serais ardent » comme vous si j'étais à votre âge; mais les victoires que j'ai remportées et » les batailles que j'ai vu perdre m'ont appris qu'il ne fallait mener au combat » les soldats qu'après les avoir fait reposer. »

Persée occupait une forte position près de la mer, au pied du mont Olympe. Bientôt les deux armées furent en présence. Le fleuve Énipée les séparait. Le hasard, selon quelques historiens, une ruse de Paul Émile, selon d'autres, accéléra le passage du fleuve et le moment du combat. Une bête de somme, s'étant échappée, traverse le fleuve : les Grecs et les Romains entrent dans la rivière, les uns pour s'en emparer, les autres pour la reprendre. Ce qui ne semblait d'abord qu'un jeu devint une escarmouche, l'escarmouche une action, et l'action une bataille.

Les Romains, ayant franchi le fleuve, renversent facilement les troupes légères de Persée et l'infanterie de ses alliés; mais, rencontrant enfin la phalange, ferme comme un rempart inexpugnable, serrée comme une muraille et toute hérissée de fer, leurs longs efforts échouèrent contre cette forteresse vivante.

Les Macédoniens, dont les rangs ne pouvaient se rompre, enfonçaient leurs longues piques dans les boucliers des Romains, et rendaient inutiles leurs courtes épées. Furieux de cette résistance, Salius, officier légionnaire, jette son enseigne au milieu des ennemis; ses soldats se précipitent sur la phalange; mais leur ardeur héroïque ne peut enfoncer ce corps impénétrable : tous périssent sans l'entamer.

Cette redoutable phalange, marchant sur les vaincus, avance lentement,

mais avec ordre, répand devant elle la mort et l'effroi, et force les Romains à la retraite. Paul Émile, indigné de se voir pour la première fois contraint à reculer devant l'ennemi, déchire sa cotte d'armes, reproche aux soldats leur mollesse, et parvient à les rallier. Cependant la phalange, dans le dessein de profiter de son succès, poursuit sa marche. Paul Émile s'aperçoit que le terrain inégal qu'elle parcourait la désunit, et qu'elle perd dans ce flottement la masse qui faisait sa force.

Le général romain, saisissant ce moment favorable, partage ses soldats en petites troupes, et leur ordonne de pénétrer dans les intervalles de la phalange. On obéit; on se précipite avec rapidité sur les Grecs; les cohortes romaines entrent dans les vides que laissait la phalange; ce grand corps, une fois entamé, fut bientôt vaincu. Les Romains n'étaient plus repoussés par une forêt impénétrable de piques; ces piques mêmes, dès que l'on combattit corps à corps, devenaient plus embarrassantes qu'utiles pour les Grecs, qui tombaient sans défense sous les épées courtes et massives de leurs ennemis.

Marcus Caton, fils du censeur, perdit la sienne dans la mêlée. Ses amis, le couvrant de leurs boucliers, se précipitèrent avec lui dans les rangs macédoniens, et retrouvèrent son glaive. On fit un tel carnage des soldats de Persée, que la rivière était teinte de leur sang. Ils perdirent vingt-cinq mille hommes dans cette bataille. La fameuse phalange y périt presque tout entière.

On regrettait le jeune Scipion qui ne paraissait plus. Paul Émile, malgré sa victoire, était plongé dans une profonde affliction. La nuit ramena ce jeune guerrier, fils de Paul Emile, adopté par Scipion l'Africain, et destiné à détruire Carthage et Numance. Avec trois de ses compagnons il avait toujours poursuivi les ennemis, et reparut couvert de leur sang.

Persée, vaincu, jeta sa cotte d'armes, sa robe de pourpre, et prit la fuite. Arrivé à Pella, il poignarda deux de ses concubines qui lui reprochaient ses fautes. Les tyrans lâches et cruels craignent encore plus la vérité que l'ennemi.

Paul Émile subjugua toute la Macédoine. Les Romains, toujours superstitieux, racontaient que, lorsqu'il sacrifiait à Amphipolis, la foudre vint allumer le bois placé sur l'autel.

Persée s'était retiré à Samothrace. Son amiral lui vola ses trésors. A l'approche des Romains qui le poursuivaient, il voulut se sauver par une fenêtre : ne pouvant y parvenir, il se rendit à Octavius, et demanda qu'on le menât à Paul Émile.

Ce général, le voyant paraître, se leva et alla au-devant de lui, versant même de généreuses larmes sur son infortune. Mais ce prince prouva qu'il ne savait pas faire respecter son malheur; car il se prosterna aux pieds de Paul Émile, embrassa ses genoux, et employa pour le fléchir le plus humble langage.

Le Romain, indigné de cette faiblesse, lui dit : « Misérable! quand tu devrais » accuser la fortune de tes revers, tu l'absous par ta lâcheté. Je vois que tu mé» rites ton malheur, et que tu étais indigne du trône. Tu me rends presque hon» teux de ma victoire : il y a peu d'honneur à vaincre un homme tel que toi,

» et si peu fait pour nous combattre. Apprends que les Romains respectent le » courage, quelques revers qu'il éprouve, et méprisent la bassesse, même lors» que la fortune la couronne. »

Il releva cependant le roi, et le fit garder honorablement. Resté seul ensuite avec ses amis, il leur dit : « Ah! que l'homme est insensé s'il s'enorgueillit de » sa prospérité, et s'il compte sur les faveurs de l'inconstante fortune! Vous ve» nez de voir à mes pieds ce roi qui naguère gouvernait un puissant empire. » Il y a peu de jours, ce prince commandait une nombreuse armée; une foule » de courtisans encensaient sa vanité : aujourd'hui captif solitaire, sa subsis» tance dépend de la charité de ses ennemis. Le monde retentissait des homma» ges rendus à la mémoire d'Alexandre-le-Grand; nous venons en un seul jour » de renverser son trône et sa famille. Romains, profitez d'une si grande leçon, » abaissez cette fierté que vous inspire la victoire; songez à l'incertitude de l'a» venir, et attendez avec modestie les résultats d'une prospérité dont aucun de » nous ne peut prévoir la suite. »

Paul Emile parlait en vrai philosophe, et cependant, telle est la faiblesse humaine! ce sage lui-même, passant peu de temps après à Delphes, et y voyant un piédestal destiné à recevoir une statue d'or du roi Persée, ordonna qu'on y mît la sienne, disant qu'il était raisonnable que le vaincu cédât sa place au vainqueur. L'amour-propre, toujours maître des hommes, corrompt les forts par l'orgueil, et les faibles par la vanité.

Paul Émile, de retour à Rome, reçut le prix de ses exploits. Son magnifique triomphe dura trois jours. Le premier, deux cent cinquante chariots, chargés de tableaux, de meubles précieux et de statues, parurent aux yeux des Romains. Le second, ils virent défiler autant de chars remplis d'armures, dont l'éclat, le mouvement et le bruit inspiraient encore une sorte d'effroi; on croyait entendre s'agiter les armes des vainqueurs de Darius : on admirait ensuite un nombre prodigieux de coupes magnifiques, et sept cent cinquante vases remplis de monnaie d'or et d'argent.

Le troisième jour éclaira la marche de cent vingt taureaux couronnés, suivis de chars qui portaient une coupe d'or de dix talents, consacrée aux dieux, et la vaisselle d'or du monarque vaincu, ainsi que ses ornements royaux. On vit enfin les enfants du roi, tendant les mains au peuple pour implorer sa pitié, et Persée lui-même, en robe noire, les yeux baissés, et entouré de ses principaux officiers, dont les larmes exprimaient le désespoir et la honte.

Ce faible monarque avait demandé à Paul Émile de ne point le faire paraître à ce triomphe. Le Romain répondit avec un méprisant sourire : « Il » me demande une grâce qui ne dépend que de lui. »

A la suite du roi captif parurent des officiers portant quatre cents couronnes d'or. Enfin tous les regards contemplèrent avec admiration Paul Émile assis sur son char, vêtu d'une robe de pourpre rayée d'or, et portant à sa main un rameau de laurier. Les soldats qui l'entouraient chantaient, en marchant, des hymnes de triomphe.

Le consul, touché du triste sort de Persée, obtint du sénat qu'on le ferait

sortir de prison, et qu'il serait retenu avec égard dans une maison particulière. Il est des adoucissements pour le malheur et non pour la honte : l'infortuné roi de Macédoine se laissa mourir de faim, ainsi que deux de ses enfants; le troisième, nommé Alexandre, se fit d'abord menuisier, s'instruisit après dans les lettres romaines, et occupa dans la suite une place de greffier.

Paul Émile, qui n'avait rien réservé pour lui de son immense butin, apporta tant de richesses au trésor public, que le peuple romain fut déchargé de tout impôt jusqu'au commencement de la guerre d'Auguste contre Antoine.

Lorsque Paul Émile sortit du consulat, on le nomma censeur. Peu de temps après, une mort subite termina son heureuse vie. Ce grand homme, que tant de victoires n'avaient point enrichi, brillait d'un tel éclat de vertu, que non-seulement ses concitoyens, mais ses anciens ennemis mêmes, les Liguriens, les Espagnols et les Macédoniens qui se trouvaient à Rome, assistèrent à ses funérailles, et se disputèrent l'honneur de porter son corps au tombeau.

Ses enfants ne trouvèrent dans son héritage qu'une somme tout au plus égale à cent mille francs de notre monnaie.

Après la conquête de la Macédoine, tous les rois et tous les peuples semblèrent, comme Persée, suivre le char triomphal de Paul Émile. Ils se hâtèrent d'envoyer des ambassadeurs à Rome, les uns pour protester de leur fidélité, les autres pour justifier une conduite équivoque.

Les Rhodiens perdirent la Carie et la Lycie. On exila en Étrurie mille Achéens, dont le seul tort était de vouloir défendre leur liberté; soixante-dix villes de l'Épire se virent livrées au pillage. On réduisit en esclavage cent cinquante mille Épirotes : en Étolie, la faction vendue aux Romains, s'étant emparée de l'autorité, massacra cent cinquante personnes distinguées du parti contraire. Les familles de ces malheureuses victimes se plaignirent vainement; les meurtriers furent absous par le sénat romain, qui, fier de sa force, ne croyait plus nécessaire de suivre la justice.

La faiblesse des peuples et la bassesse des rois étrangers augmentait son arrogance. Presque toutes les fautes reprochées à la tyrannie peuvent être attribuées à la servilité des victimes, qui la flattent tant qu'elle les épargne, et qui ne l'accusent que lorsqu'elles en sont frappées.

Quand le roi Prusias parut au sénat, il s'y montra avec le bonnet d'affranchi, demanda humblement les ordres des sénateurs, et les appela ses dieux sauveurs. « La honte, dit Polybe l'Achéen, m'empêche de rapporter tout entier le » discours de ce lâche monarque. »

Le sénat se trouva enfin importuné de cette foule d'esclaves couronnés; et comme il ne voulait ni recevoir Eumène ni le désobliger, il défendit, par un décret, à tous les rois de venir à Rome.

Ce même sénat envoya des ambassadeurs en Asie, avec l'ordre de brûler les vaisseaux du roi de Syrie. Il s'adjugea l'arbitrage des différends qu'excitait dans ce pays la succession au trône, et partagea l'héritage de Ptolémée entre Philo-

métor et Physcon. L'un obtint l'Égypte, et l'autre la Cyrénaïque et la Libye. Les Juifs, persécutés par Antiochus Épiphane, se révoltèrent contre lui et contre ses successeurs. Rome, qui devait un jour les détruire, les protégea d'abord, garantit leur liberté et les reconnut comme amis et comme alliés. Elle soutint ensuite en Asie un imposteur, nommé Alexandre Bala, et le mit en possession du royaume de Syrie.

Après plusieurs révolutions, presque toutes fomentées ou protégées par la politique du sénat, les Séleucides perdirent leurs États, qui furent réduits en province romaine. Mais, pendant leur décadence, l'empire que les Parthes avaient fondé en Perse et en Médie fit de rapides progrès, s'étendit depuis l'Euphrate jusqu'au Gange, et devint par la suite formidable aux Romains, dont l'ambition trouva dans ces peuples belliqueux une barrière inexpugnable.

Ce qui prouve la perspicacité d'Annibal, lorsqu'il conseillait à Antiochus-le-Grand d'attaquer les Romains dans Rome, c'est qu'au moment même où la puissance romaine se montrait si redoutable et si menaçante en Afrique, en Asie, en Grèce et en Égypte, elle était encore facile à ébranler en Italie. Les Gaulois qui avaient incendié Rome ne pouvaient s'accoutumer à vivre sous ses lois. Les Liguriens, les Étruriens, les Samnites, portaient son joug avec peine. Que n'auraient-ils pas fait, appuyés par un puissant allié, puisque, isolés, ils tentaient sans cesse des efforts généreux pour briser leurs chaînes et recouvrer leur indépendance? Ce ne fut qu'à force de victoires coûteuses que Scipion Nasica parvint à subjuguer totalement la Cisalpine. La nation des Boïens se laissa exterminer plutôt que de se soumettre.

Les préteurs et les proconsuls romains, bravant la sévérité des censeurs, la rigueur des décrets du sénat, et méprisant l'antique simplicité de mœurs qui rendaient si belle et si pure la gloire des Cincinnatus, des Fabius, des Scipions, se livrèrent à une honteuse avidité, opprimèrent par leurs concussions les provinces conquises, et poussèrent à la révolte les peuples vaincus; car le désespoir fait renaître le courage. Les Espagnols surtout, plus fiers et plus impatients du joug que les autres peuples, reprirent les armes et vengèrent souvent leurs injures dans le sang de leurs oppresseurs.

Plusieurs légions furent taillées en pièces par les Celtibériens; les armées romaines, environnées d'ennemis, ne faisaient pas une marche sans périls, et ne passaient presque pas un jour sans combats. La jeunesse de Rome, découragée, ne voulait plus servir dans cette contrée belliqueuse, où l'on comptait autant d'ennemis que d'habitants. Le sénat n'osait ni rétracter des ordres nécessaires, ni sévir contre une désobéissance générale. Le fils de Paul Émile, Scipion Émilien, indigné de la faiblesse de ses compatriotes, offrit de servir en Espagne, dans quelque emploi que ce fût. Cet exemple généreux enhardit les hommes les plus timides; la honte chassa la crainte, et la levée se fit avec rapidité.

Le sort donna le département de l'Espagne au consul Licinius Lucullus. Lorsqu'il arriva, il trouva que le proconsul Marcellus venait d'accepter une

paix désavantageuse dictée par les Celtibériens. Il n'osa point la rompre; mais, dans l'espoir de s'enrichir, il attaqua les Vaccéens sans motif et sans autorisation. Ayant assiégé une de leurs places, elle capitula. Au mépris de la capitulation, il massacra vingt mille de ses habitants et vendit les autres. Passant ensuite dans la Lusitanie pour y secourir le préteur Sulpicius Galba qui venait d'y être battu, il exerça les plus affreux ravages dans cette contrée. Galba la pillait aussi de son côté. Plusieurs peuples effrayés, espérant trouver leur salut dans l'alliance de Rome, la sollicitèrent. Galba leur indiqua un lieu d'assemblée; et lorsque leur bonne foi les eut conduits dans le piége qu'il leur tendait, il les fit envelopper et massacrer par ses soldats.

Ce crime excita dans Rome une juste indignation. A son retour Galba fut cité devant le peuple; mais la grande quantité d'or qu'il apportait le fit absoudre.

On voit déjà ce que devenait Rome conquérante; la corruption minait sa vertu, seule base solide de sa grandeur. Ses mœurs se dépravaient comme sa politique. Déjà, en 567, le sénat s'était vu obligé d'abolir les bacchanales. Autrefois ces fêtes, consacrées à Bacchus, n'avaient pour objet que de se livrer à la joie, d'interrompre les travaux par les plaisirs, et de célébrer les dons d'une divinité qui, selon la croyance du temps, présidait aux vendanges. Sous ce prétexte, il se forma une société infâme, qui se livrait à la licence la plus effrénée. Des rassemblements nombreux, composés d'hommes et de femmes, s'abandonnaient aux plus affreux désordres. Au milieu des ténèbres de la nuit, à la lueur des flambeaux, ces forcenés commettaient toutes sortes de crimes. Plusieurs citoyens distingués disparurent; beaucoup périrent par le poison; la pudeur des femmes fut outragée. Pour couvrir ces forfaits, pour étouffer les cris des mourants, on éteignait les lumières, et l'on faisait retentir les airs du bruit des trompettes et de hurlements épouvantables.

On révéla toutes ces iniquités au sénat : le consul Posthumius, chargé d'informer et de punir, trouva que sept mille personnes de l'un et de l'autre sexe avaient pris part à ces horreurs. Ceux qu'on arrêta furent envoyés au supplice; les autres s'y dérobèrent par l'exil ou par une mort volontaire.

L'expérience des désastres causés par les maladies contagieuses n'apprenait point aux Romains à s'occuper des précautions nécessaires pour les prévenir. En 578, la peste fit tant de ravages dans Rome, que, selon Tite-Live, les cadavres restaient par monceaux dans les rues. Ces fléaux n'empêchaient point l'accroissement de la population, la marche rapide du luxe et les progrès des arts.

Le poète Térence, qui commençait alors à briller dans la capitale du monde, ami de Lélius et de Scipion, fit connaître le premier aux Romains la perfection du style. Sa première pièce fut jouée un an après la conquête de la Macédoine. Avant lui, Plaute avait mérité par sa verve comique les suffrages du peuple, et le poète Ennius s'était vu ériger une statue. La vanité de plusieurs particuliers remplissait la ville de monuments qu'ils se faisaient élever. Les

censeurs, Scipion Nasica et Popilius Lénas, ordonnèrent d'abattre toutes les statues dont le sénat n'avait point approuvé l'érection.

Ce même Popilius Lénas, envoyé en Égypte, traça fièrement avec sa baguette un cercle autour d'Antiochus vainqueur, et lui défendit d'en sortir avant d'avoir promis d'évacuer le royaume que ses armes avaient conquis. Ce monarque obéit. En souffrant une telle insolence, les rois et les peuples perdaient le droit de se plaindre de l'ambition romaine.

En 596, les Dalmates, autrefois dépendants de l'Illyrie, proclamèrent leur liberté, et firent des incursions dans les pays voisins que protégeait l'alliance romaine. Le sénat demanda satisfaction, ne l'obtint pas et déclara la guerre.

Le consul Marcius Figulus, battu d'abord par les Barbares, répara depuis sa défaite par quelques succès. Scipion Nasica, son successeur, termina la guerre par la prise de la capitale du pays, et refusa modestement le triomphe que le sénat lui décernait, et le titre d'empereur que ses soldats voulaient lui déférer. (C'était le nom que les légions accordaient à leurs généraux après la victoire.)

Caton le Censeur, dont la vieillesse augmentait la rigidité, se montrait toujours l'ennemi implacable de toute innovation, sans distinguer celles qui étaient utiles et inévitables. S'opposant aux progrès des lumières comme à ceux du luxe, il prononça au milieu du sénat un discours véhément, dont l'objet était de faire chasser de Rome Carnéade, Cristolaüs et Diogène, philosophes et orateurs célèbres, qu'Athènes envoyait dans la capitale du monde pour y suivre une négociation. Il voulut faire bannir les médecins, disant qu'ils efféminaient le corps sous prétexte de conserver la santé. Les hommes sentent mieux la nécessité de guérir leurs maladies que leurs erreurs; selon l'avis du censeur, la philosophie se vit exiler, mais la médecine triompha de Caton.

Pour la première fois, à la fin de ce siècle, les Romains portèrent la guerre au delà des Alpes, et battirent les peuples gaulois, Liguriens d'origine, qui avaient attaqué la ville de Marseille, alliée constante de Rome.

CHAPITRE XI.

TROISIÈME GUERRE PUNIQUE.

Cause de cette guerre. — Ambassade de Caton en Afrique. — Son retour à Rome. — Déclaration de Guerre à Carthage par le sénat. — Ambassade de Carthage à Rome. — Désarmement de Carthage. — Son réarmement. — Échec des Romains. — Nouvelle guerre en Macédoine. — Nouvelle guerre en Grèce. — Prise et destruction de Corinthe. — Réduction de la Grèce en province romaine sous le nom d'Achaïe. — Retour de Scipion Émilien à Rome. — Sa nomination de consul. — Son arrivée en Afrique. — Siége, prise et destruction de Carthage. — Lâcheté d'Asdrubal et courage de sa femme. — Scipion surnommé le second Africain.

Un objet plus important fixa bientôt l'attention du monde. La paix qui existait depuis cinquante ans entre Rome et Carthage fut rompue. L'inexécution du traité servit de prétexte à cette nouvelle guerre, dont la ruine totale des Carthaginois était le but. On avait stipulé dans ce traité que Carthage rendrait à Massinissa les possessions qu'elle lui avait enlevées. Ce prince, comptant sur la partialité de ses alliés et sur la faiblesse de ses ennemis, éleva ses prétentions au delà de ses droits, et s'empara de Leptine, ainsi que d'autres places qui ne lui appartenaient pas. Les Carthaginois se plaignirent à Rome, et réclamèrent ou l'observation du traité, ou la permission de se défendre contre celui qui voulait l'enfreindre. Le sénat envoya des commissaires en Afrique, avec l'apparente intention de rendre justice, et dans le dessein réel de fomenter la discorde.

Caton le Censeur se trouvait parmi ces commissaires. Orateur éloquent, guerrier intrépide, historien savant, républicain sévère, il mérita sa renommée par ses talents; mais, trop passionné pour la puissance de sa patrie, il n'écoutait plus la justice dès qu'elle lui semblait opposée aux intérêts de la grandeur romaine; de plus, Caton ternissait ses vertus par un défaut incompatible avec la vraie gloire. Jaloux d'un héros, il n'avait jamais pu supporter la supériorité de Scipion. Les Carthaginois lui représentèrent maladroitement que la moindre infraction du traité serait une injure faite à la mémoire du plus grand des Romains, qui l'avait signé. Il n'en fallut pas davantage pour ranger Caton du parti de Massinissa.

A son retour à Rome, il ne parla que des richesses que conservait Carthage, de la beauté de ses ports, de la force de ses vaisseaux, du nombre imposant de ses soldats; et la nécessité de consommer la ruine de cette ville rivale lui semblait si évidente, que, sur quelque affaire qu'on opinât, il concluait toujours par ces mots : « Je pense surtout qu'il faut détruire Carthage. »

Scipion Nasica combattait fermement cet injuste avis: ce Romain, distingué par ses exploits, ne parvint pas à la renommée brillante des autres Scipions; mais il acquit une gloire plus pure et plus rare. Dans une circonstance importante, le sénat et le peuple le reconnurent unanimement pour le plus honnête homme de la république. Ce sage sénateur sentait que, pour maintenir dans Rome la force des lois et des mœurs, il fallait conserver et non détruire la seule puissance capable d'exciter son émulation, et que, si l'on voulait arrêter les progrès de sa corruption, il fallait ralentir ceux de ses conquêtes. L'existence de Carthage était à ses yeux une digue salutaire contre le débordement des vices et contre le relâchement de la discipline. Il s'adressait à la raison, et Caton parlait aux passions; le dernier seul fut écouté.

Carthage, attaquée et ne pouvant obtenir justice, prit les armes. Le jeune Scipion Émilien, destiné par le sort à la détruire, était alors ambassadeur près de Massinissa. Il fut témoin d'une bataille que ce prince, âgé de quatre-vingts ans, livra aux Carthaginois, et dans laquelle, déployant la force de sa maturité et l'ardeur de sa jeunesse, il remporta une victoire signalée.

Le sénat, entraîné par Caton, déclara la guerre à Carthage pour avoir attaqué un prince allié de la république. Les consuls embarquèrent les légions, et se rendirent en Sicile pour passer de là en Afrique. Après leur départ, les ambassadeurs de Carthage, arrivés à Rome, déclarèrent au sénat que leur république se soumettait à la discrétion du peuple romain. On leur répondit qu'ils conserveraient leurs lois, leurs terres et leur liberté, sous la condition d'envoyer trois cents otages à Lilybée, et de faire tout ce que leur prescriraient les consuls. Dans cette réponse artificieuse, indigne d'un gouvernement grand et fort, on ne s'était servi que des mots de *cités*, de *lois* et de *terres;* on ne parlait pas de la conservation des villes : la destruction de Carthage était résolue.

Le consul Marcius Censorius reçut à Lilybée les ambassadeurs, et leur dit qu'il leur répondrait à Utique, où il débarqua bientôt à la tête de quatre-vingt mille hommes. L'effroi les précédait; Utique, ne voulant pas se laisser entraîner dans la ruine des Carthaginois, abandonna leur cause, et se donna aux Romains.

Les magistrats de Carthage vinrent humblement demander au consul ce qu'il exigeait d'eux. Il leur commanda de lui livrer toutes les armes et toutes les machines de guerre que possédait leur république, et que la protection de Rome lui rendait désormais inutiles.

Cet ordre rigoureux répandit la consternation; cependant on obéit. Lorsque le consul se vit maître de tous les moyens de défense de ses ennemis, il leur dit : « Je vous loue de votre prompte obéissance; connaissez à présent les vo-

» lontés du sénat et du peuple romain. Ils vous ordonnent d'abandonner Car-
» thage et de vous établir dans le lieu que vous choisirez, pourvu qu'il soit à
» dix milles des côtes. »

Le plus faible ennemi devient redoutable lorsqu'il est réduit au désespoir. L'excès du malheur ressuscita le courage des Carthaginois; l'amour de la patrie réunit les factions: trente mille bannis menaçaient alors Carthage; elle les rappela et donna le commandement de ses troupes à leur chef Amilcar. La fureur forgea des armes, l'industrie créa des machines, les cheveux des femmes fournirent des cordages. Hommes, enfants, vieillards, tout devint soldat.

Le consul ne s'attendait à aucune résistance. Se croyant sûr du succès de sa perfidie, il n'avait point pressé ses opérations; et, lorsqu'il marcha enfin contre des esclaves qu'il regardait comme soumis, il trouva des ennemis intrépides, une nation debout et sous les armes.

Repoussé dans plusieurs assauts, il se vit bientôt attaqué à son tour, et reçut d'assez grands échecs. Asdrubal, général carthaginois, brûla la plus grande partie de la flotte des Romains; et pour mettre le comble à ces revers, la peste se répandit dans leur camp et l'indiscipline dans leur armée.

Tandis que Rome rencontrait en Afrique des obstacles imprévus, un jeune aventurier lui enlevait la Macédoine, qu'elle avait laissée se gouverner républicainement et par ses propres lois. Cet imposteur, nommé Andriscus, se faisait passer pour le fils de Persée. On l'arrêta d'abord; mais il s'échappa et leva une armée en Thrace. Les Macédoniens le reconnurent et le placèrent sur le trône. A leur tête, il justifia son audace par quelque vaillance, et conquit la Thessalie. Les légions qu'on envoya contre lui furent taillées en pièces, et le général qui les commandait périt dans l'action.

L'année suivante, Cécilius Métellus, plus habile ou plus heureux, remporta deux victoires sur les Macédoniens. Andriscus, vaincu, se sauva chez le roi de Thrace, qui le livra aux Romains.

Dans le même temps, les Achéens et les Spartiates se firent la guerre. Rome voulait humilier les Achéens, qui, seuls dans la Grèce, montraient encore quelque esprit de liberté. Un décret du sénat, favorable à Sparte, détacha cette ville, ainsi qu'Argos et Corinthe, de la ligue achéenne. Cette décision arbitraire excita le ressentiment des confédérés rassemblés alors à Corinthe. Ils éclatèrent en menaces contre les commissaires romains, et maltraitèrent les envoyés de Sparte.

Le sénat, dont les forces étaient occupées de la guerre d'Afrique et de celle d'Espagne, croyant devoir dissimuler son courroux, entama des négociations avec les Achéens. Ils prirent sa modération pour de la faiblesse, s'associèrent les Béotiens, et continuèrent la guerre contre Sparte.

Diéus, chef de leur confédération, consultant plus son amour pour la liberté et sa haine contre les Romains que les forces de son pays, rejetait toutes les propositions de paix que lui faisait Métellus, qui travaillait alors à rétablir l'ordre en Macédoine. Ce Grec, digne des anciens temps, mais déplacé dans son siècle, bravait les remontrances du Péloponèse épuisé; il excitait tous les

Grecs au soulèvement, leur répétant sans cesse « que pour être libre il suffi- » sait de le vouloir. » Ce mot était fort vrai; mais pouvait-il ignorer que cette volonté ferme, qui donne et garantit la liberté, n'existait plus dans la Grèce amollie et divisée?

Métellus marcha contre lui, enfonça ses troupes du premier choc, et les mit en déroute. Diéus, découragé par ce revers, courut à Mégalopolis, et s'y tua, après avoir égorgé sa femme et ses enfants.

Les Achéens abandonnèrent Corinthe, dont une faible garnison défendit l'existence avec un courage digne d'une meilleure fortune. Mummius, qui venait de succéder à Métellus, attira les ennemis dans un piége, les défit, leur coupa la retraite, entra dans Corinthe, massacra les habitants, vendit les femmes et les enfants, enleva les vases, les statues, les tableaux, et livra la ville aux flammes. La liberté grecque périt avec Corinthe; la Grèce fut réduite en province romaine, sous le nom d'Achaïe.

Le consul Calpurnius Pison avait succédé en Afrique à Marcius Censorinus et à Malinius. Il ne montra pas plus de talents, et n'obtint pas plus de succès. L'espoir de Carthage renaissait avec ses forces. Elle couvrait la campagne d'une armée nombreuse; sa flotte devenait formidable; plusieurs rois d'Orient lui promettaient leur alliance. Rome commençait à concevoir une inquiétude fondée. Ce fut dans ce moment qu'elle vit revenir dans ses murs Scipion Émilien, qui avait servi avec éclat en Grèce, en Espagne, en Afrique, qui s'était montré le premier sur les remparts de plusieurs villes prises d'assaut, et dont la vaillance active et sage venait de préserver d'une ruine totale l'armée des consuls, lorsque Phanéas, général carthaginois, se voyait au moment de s'emparer du camp romain. Scipion, fils du grand Paul Émile, adopté par l'illustre vainqueur d'Annibal, sollicitait modestement l'édilité. La confiance publique, jugeant son mérite et non son âge, lui donna le consulat, et, sans tirer les provinces au sort, lui assigna le département de l'Afrique.

Arrivé à la tête de l'armée, il ne s'occupa d'abord qu'à réparer ses pertes et à rétablir la discipline. Marchant ensuite rapidement contre l'armée africaine, il la détruisit presque entièrement. Ayant après, dans un combat naval, dispersé la flotte des ennemis, leur dernier espoir, il resserra la ville par ses travaux, poussa ses attaques avec vigueur, et s'empara d'un quartier qui lui ouvrait les autres; enfin, après un assaut où l'on combattit six jours et six nuits sans trêve et sans repos, il se vit enfin maître de Carthage et la rasa totalement. Cinquante mille hommes, enfermés dans la citadelle, capitulèrent et se dispersèrent dans la campagne. Les bannis et les réfugiés, qui n'espéraient aucune clémence, se donnèrent la mort en incendiant le temple qui leur servait de refuge. Leur chef seul, Asdrubal, se rendit, et, tandis qu'il demandait à genoux la conservation d'une existence achetée aux dépens de l'honneur, il entendit les malédictions de sa femme, qui, après lui avoir reproché sa lâcheté, se jeta dans les flammes avec ses enfants, et périt aux yeux d'un époux si peu digne d'elle et de Carthage.

Le sénat romain défendit, sous d'horribles imprécations, de rebâtir cette

cité, dont sa haine aurait voulu pouvoir effacer le nom comme la puissance. Son territoire fut donné à Utique. On dit que Scipion, qui reçut, après la ruine de cette ville, le surnom de second Africain, se rappelant, sur les débris de Carthage, la splendeur et la destruction de Troie, pressentit celle de Rome et versa des larmes.

Massinissa et Caton étaient morts avant ces événements, et ne purent jouir de la ruine de leur ennemie. Massinissa, en mourant, chargea Scipion de la tutelle de son fils Micipsa. Carthage et Corinthe périrent toutes deux, cent quarante-six ans avant Jésus-Christ, l'an 608 de Rome, 3859 du monde, 363 depuis l'expulsion des Tarquins.

CHAPITRE XII.



(An de Rome 609.)

Décadence de la grandeur romaine. — Révolte de Viriate en Lusitanie. — Traité de paix entre Fabius Maximus et Viriate. — Rupture de ce traité. — Mort de Viriate. — Nouvelle guerre. — Résistance de Numance. — Siége, blocus et destruction de Numance. — Sédition excitée à Rome par les Gracques. — Portrait de Cornélie, mère des Gracques. — Portrait des Gracques. — Tribunat de Tibérius Gracchus. — Sa proposition des deux édits. — Résistance du sénat. — Fermeté de Tibérius Gracchus. — Déposition du tribun Octavius. — Adoption d'une loi de Tibérius Gracchus. — Nouvel édit de ce tribun. — Expiration de son tribunat. — Tumulte en sa faveur. — Sa mort et celle de trois cents personnes. — Révolte des esclaves en Sicile. — Vengeance du tribun Labéon envers le censeur Métellus. — Inaction de Caïus Gracchus. — Sa nomination de questeur. — Son départ pour la Sardaigne. — Son retour à Rome. — Sa nomination de tribun. — Mort de Scipion l'Africain. — Puissance de Caïus Gracchus. — Politique du sénat envers lui. — Loi pour la reconstruction de Carthage. — Départ de Caïus Gracchus pour l'Afrique. — Fondation de la nouvelle Carthage, nommée Junonia. — Retour de Caïus Gracchus à Rome. — Nouveaux troubles à son arrivée. — Mort de ce tribun. — Massacre de trois mille personnes. — Guerre avec les Gaulois et les Allobroges.

Rome, victorieuse en Europe et en Afrique, vit triompher à la fois, dans ses murs, Scipion le deuxième Africain, Métellus le Macédonique, et Mummius l'Achaïque. Les grands peuples ne résistent pas plus que les grands hommes à l'ivresse d'une haute fortune.

Quelle vertu pouvait préserver d'orgueil tant de citoyens illustrés par des triomphes, tant de guerriers décorés de couronnes civiques, murales, nobles prix d'actions héroïques, et chargés des riches dépouilles prises sur l'ennemi;

enfin tant de sénateurs et de personnages consulaires, qui avaient tous gagné des batailles, forcé des villes, subjugué des peuples, et vu des rois à leurs pieds?

La réunion des vainqueurs de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique, la renommée de leurs exploits, les hommages des nations et de leurs monarques, et les riches tributs que leur envoyaient tous les princes, devaient exciter la fierté des Romains, étourdir leur raison, et bannir promptement jusqu'aux traces de l'austère vertu et de l'antique simplicité des beaux jours de la république.

La plus belle époque de l'histoire romaine commence après l'invasion de Pyrrhus, lorsque les mœurs cessèrent d'être rustiques et sauvages, sans cesser d'être pures. Elle finit avec la troisième guerre punique. Tant que les Romains eurent à craindre pour leur existence, soumis aux principes de la religion et aux règles de la justice, on vit toujours chez eux l'intérêt privé confondu avec l'intérêt général. Ce fut alors que ce peuple étonnant, fort et passionné comme une faction, ainsi que le dit Montesquieu, invincible par son union, dut inspirer autant d'admiration que de crainte. Mais Carthage détruite, l'Espagne vaincue, l'Italie soumise, la Grèce subjuguée, l'Asie conquise, délivrèrent le peuple romain de tout danger. Il ne connut plus de frein pour ses passions. Les digues étaient rompues; le torrent s'était débordé; les citoyens qui avaient longtemps combattu pour se défendre, et ensuite pour conquérir, n'employèrent bientôt plus leurs armes qu'à se disputer entre eux les fruits de leurs conquêtes et les jouissances de la domination. En vain quelques hommes vertueux voulurent opposer les mœurs au luxe, l'amour de la patrie à l'ambition, et la justice à la violence; leur voix se perdit dans le tumulte des passions.

Rome va donc nous présenter un nouveau spectacle. Nous n'y verrons plus les palmes de la gloire sur la charrue de Cincinnatus; la modestie et la pauvreté n'embelliront plus les triomphes des Fabius et des Paul Émile : les consuls, les dictateurs n'opposeront plus leurs vertus républicaines à la licence du peuple, à l'orgueil des grands. La force remplacera la justice, et la fortune seule recevra l'encens qu'on offrait à la liberté.

Nous quittons ce sénat rempli de sages et de héros, que Cynéas comparait à un conseil de rois, et nous allons raconter les querelles sanglantes de ces nouveaux maîtres du monde, ambitieux, cupides, cruels, voluptueux, déchirant le sein de leur patrie pour satisfaire leur avarice, et forçant les légions et leurs alliés à ne combattre que pour le choix d'un maître.

La corruption, quoique rapide, ne mina cependant l'État que par degrés. On ne viola d'abord les lois que par ambition, et l'ambition conserve encore quelque apparence de la vraie gloire. Mais, lorsqu'au mépris des anciennes lois et des anciennes coutumes, les grands, enrichis par le pillage et par la ruine des provinces, habitèrent des palais vastes comme des villes, firent cultiver leurs terres par des légions d'esclaves, et possédèrent des trésors plus considérables que ceux des rois, le vice le plus funeste et le plus bas, l'avarice, devint la passion dominante : on sacrifia la justice, les mœurs et la patrie au

vil désir de s'enrichir. De ce moment il n'y eut plus de vertu ni de liberté, tout fut à vendre ou à acheter. On devenait factieux pour arriver à la richesse, riche, on corrompait les citoyens pour conserver le pouvoir et l'opulence, et chacun ne servit plus l'État, mais un parti. Dès lors la chute de la république était inévitable et prochaine. Les proscriptions de Marius et de Sylla devaient suivre de près la sédition des Gracques; la tyrannie de Sylla préparait la dictature de César et l'empire d'Auguste.

Nous aurons pourtant encore, dans ces jours de décadence, occasion d'admirer quelques vertus courageuses qui luttaient contre le vice triomphant, et un grand nombre d'hommes célèbres par leurs talents, par leur courage et par leurs exploits. Heureux s'ils avaient consacré tant de grandes qualités au salut d'une patrie qu'ils illustrèrent par leur courage et qu'ils déchirèrent par leurs dissensions! mais le retour à l'ordre et à la liberté était impossible. On descend facilement de la vertu au vice et de la liberté à la servitude; mais c'est une pente qu'on ne remonte pas.

Les causes de la grandeur des Romains se trouvaient plus dans leurs mœurs que dans leur législation, et le changement de coutumes détruisait tout. Condillac a très-bien remarqué que rien n'était déterminé d'une manière fixe dans le gouvernement de Rome. Tous les droits du peuple et du sénat étaient incertains et contestés, les pouvoirs distribués sans précision; les censeurs, les tribuns, les consuls exerçaient alternativement une autorité presque arbitraire. Souvent on nommait un dictateur pour éluder les lois; mais la simplicité des mœurs, la tempérance, le désintéressement et l'amour de la patrie suppléaient à tout. Les dissensions même des ordres entretenaient l'émulation, et fortifiaient l'État au lieu de l'ébranler. Tout était habitude, même la vertu.

On ne peut supposer qu'un corps nombreux puisse être animé pendant cinq siècles du même génie. On doit donc attribuer l'accroissement de Rome au hasard qui fit suivre d'abord par nécessité un plan auquel on s'attacha ensuite par habitude.

Dans les premiers temps les Romains, faibles et entourés d'ennemis, se virent obligés, pour augmenter leurs moyens de défense, de s'allier avec les vaincus. Employant toujours depuis le même système, ils se servirent des Latins et des Herniques pour subjuguer les Volsques et les Toscans. Dès que l'on reconnut l'utilité de leur alliance, tous les peuples la recherchèrent. Sagonte l'implora contre Carthage, Marseille contre les Gaulois, les Étoliens contre Philippe, les Égyptiens contre les Séleucides. C'est ce qui fit la fortune de ce peuple dominateur. On l'aurait redouté comme conquérant, on vola au-devant de lui comme protecteur.

Les Romains laissaient aux cités leurs lois, aux rois leurs trônes; appelés constamment au secours d'un peuple contre une faction, d'un prince contre ses concurrents, ils gouvernèrent plutôt en juges et en patrons qu'en dominateurs: et leur puissance était tout établie lorsque, sûrs de leur force, ils cessèrent de la déguiser.

Presque tous les gouvernements ont plus de routine que de plan; on les

détruit plutôt en changeant les coutumes qu'en modifiant les lois. La législation de Rome avait continuellement varié pendant plusieurs siècles, et sa liberté restait entière. Elle fut détruite dès que le luxe changea ses mœurs.

La première contrée où l'avarice romaine chercha une riche proie et fit de nombreuses victimes, ce fut l'Espagne. Les fiers habitants de ce pays, révoltés contre la cupidité et contre l'injustice des proconsuls et des préteurs, se défendait avec un courage digne d'une meilleure fortune; et l'Espagne, depuis soixante-quatorze ans, toujours ravagée, souvent vaincue, n'avait jamais été totalement soumise. Quelques années avant la destruction de Carthage un simple berger, nommé Viriate, ayant réuni sous ses ordres quelques vagabonds et quelques brigands, ennoblit ses armes en soulevant la Lusitanie, et en combattant pour l'indépendance de sa patrie. Fabius Maximus, frère de Scipion et fils de Paul Émile, obtint d'abord quelques avantages sur lui; mais il ne sut point en profiter. Viriate augmenta ses forces, disciplina ses troupes, gagna plusieurs victoires; et le consul, forcé de traiter d'égal à égal avec un pâtre, lui accorda une paix honorable.

Le sénat, qui commençait à ne plus respecter la justice, autorisa Cépion, successeur de Fabius, à rompre ce traité. La guerre recommença, et le général romain, corrompant les ambassadeurs de Viriate, fit assassiner dans son lit le brave guerrier qu'il n'avait pu vaincre.

Le peuple de Numance, ferme et belliqueux, s'était toujours montré le plus fidèle allié de Viriate. Après avoir battu Q. Pompéius, les Numantins attaquèrent et mirent en déroute Mancinus. Ils pillèrent son camp, et auraient détruit son armée tout entière, sans la sagesse et l'intrépidité de Tibérius Gracchus. Ce jeune guerrier qui avait déjà acquis beaucoup de gloire en montant le premier sur les murs de Carthage, couvrit la retraite des légions et sauva leurs débris en négociant avec Numance et en concluant avec elle un traité que Mancinus signa.

Le sénat ne ratifia point cette paix, et, malgré les représentations d'une foule de Romains qui déclaraient devoir leur salut à cette convention, on la rompit, et Mancinus, chargé de chaînes, fut livré aux Numantins. L'arrêt ne porta que sur lui; la faveur populaire sauva Gracchus, ainsi que les officiers qui avaient, comme lui, participé à cette pacification. L'armée romaine, commandée par Mutus, défit les Lusitaniens et les Galiciens; mais elle échoua contre Numance. Lépide, son successeur, sans autre motif que celui du pillage, attaqua les Vaccéens, qui habitaient le pays qu'on nomme aujourd'hui royaume de Léon; ceux-ci repoussèrent vaillamment cette injuste agression, mirent les légions en fuite, et les découragèrent tellement par cet échec, que, depuis ce moment, le nom seul des Espagnols les faisait trembler.

Les levées s'opéraient difficilement pour l'Espagne, et l'avarice seule portait les patriciens à briguer ce commandement. Les deux consuls le sollicitaient; l'un était avare et l'autre pauvre. Scipion, s'opposant à leur nomination, dit « que l'un était trop riche et l'autre pas assez. »

Les succès des insurgents augmentaient leur audace. L'armée romaine per-

dait à la fois ses conquêtes, son courage et sa discipline. Dans cette circonstance critique, le sénat eut recours au talent de Scipion l'Africain. Élu consul pour la deuxième fois, il passa en Espagne, rallia les troupes, rétablit l'ordre et la règle, évita les affaires décisives, et changea la guerre en affaires de postes, dont les succès partiels ranimèrent l'ardeur et la confiance du soldat.

Il marcha ensuite contre Numance, et l'investit; mais comme les Espagnols s'étaient aguerris et se montraient encore plus hardis que les Romains, il ne voulut point risquer l'assaut. Se bornant donc à défendre ses lignes et à repousser les sorties de la garnison, il s'empara de tous les passages et bloqua exactement la ville.

Les Numantins, réduits bientôt à la plus affreuse disette, proposèrent une paix honorable. Scipion voulut qu'ils se rendissent à discrétion. Ils refusèrent, et demandèrent pour toute grâce au général romain de leur livrer bataille, qu'ils pussent au moins périr les armes à la main.

Un nouveau refus changea leur consternation en désespoir. Ils sortirent tous de leurs murailles et se précipitèrent sur les retranchements avec une telle furie, que, malgré la force de sa position, Scipion eut besoin de tout son courage et de tout son talent pour les repousser. Enfin, après quinze mois d'une résistance opiniâtre, les Numantins, privés de tout secours et de tout espoir, mirent le feu à leur ville, et périrent avec toutes leurs richesses dans les flammes.

Il ne resta aucun vestige de cette fameuse cité, que Bossuet appelle *la seconde terreur des Romains*. Elle était située dans la Vieille-Castille, près de Soria. On ne vit au triomphe de Scipion que cinquante de ses habitants. Numance fut détruite l'an de Rome 621.

Rome ne jouit pas longtemps du repos que semblaient lui garantir tant de victoires. L'esprit de faction ne tarda pas à troubler une prospérité dont la jouissance était loin d'être également partagée entre le peuple et les patriciens.

Deux frères, Tibérius et Caïus Gracchus, célèbres par leur courage, par leurs talents, par leur éloquence et par leurs malheurs, embrassèrent la cause populaire, excitèrent de grands troubles dans leur patrie, répandirent un vif éclat sur leur nom, et donnèrent au monde un triste exemple des vicissitudes de la fortune, du danger des factions, de l'esprit vindicatif des grands, et du peu de compte qu'on doit faire de la faveur de la multitude.

Ils étaient petits-fils de Scipion l'Africain, et beaux-frères du second Africain, qui avait épousé leur sœur. Cornélie, leur mère, se rendit aussi célèbre par ses hautes vertus que son père et que ses fils par leurs actions. Lorsqu'elle devint veuve de Sempronius Gracchus, Ptolémée, roi d'Égypte, lui offrit son sceptre et sa main. Sa fierté ne voulut point descendre au trône. Les citoyens romains se croyaient alors supérieurs aux rois.

Cornélie, trouvant sa gloire dans ses vertus, ses plaisirs dans ses devoirs, dédaignait le luxe des dames romaines, et leur disait souvent « que ses enfants » étaient ses joyaux et sa parure. » L'éducation qu'elle leur donna les éleva au-dessus des autres citoyens, fortifia leur âme, développa leurs talents; mais, en même temps, elle leur inspira la fierté, l'audace et l'ardeur qui les perdi-

rent. On l'accusa même de les avoir poussés aux factions en leur disant : « On » ne me nomme jamais que la belle-mère de Scipion ; quand aurez-vous assez » de gloire et de puissance pour qu'on m'appelle avec honneur la mère des » Gracques? »

Tibérius, orné de tous les dons de la nature et de la fortune, charmait les regards par une rare beauté ; il s'attirait l'amour des soldats par sa bravoure, et l'admiration de ses concitoyens par son éloquence ; ses brillants exploits l'avaient illustré en Afrique et en Espagne ; les liens du sang et de l'amitié l'unissaient aux plus grands personnages de la république. Tout concourait à l'attacher au parti des patriciens ; mais le désaveu que fit le sénat du traité qu'il avait conclu avec Numance pour sauver l'armée, l'arrêt injuste porté contre Mancinus, son général, et les reproches humiliants dont il se vit lui-même alors l'objet, l'irritèrent contre les grands, et le jetèrent dans le parti populaire.

Son frère Caïus partageait tous ses sentiments, et ne lui était point inférieur en talents ; mais Tibérius, plus doux, plus adroit, plus modéré, s'insinuait dans les cœurs par la persuasion. Caïus, véhément, emporté, songeait plus à convaincre qu'à toucher ; la raison semblait parler par la bouche du premier, l'autre avait l'éloquence fougueuse des passions. La même différence se trouvait aussi dans leurs caractères. Tibérius était simple dans ses mœurs, tempérant dans ses goûts ; Caïus, avide de plaisirs, s'y livrait avec excès, et sa violence élevait quelquefois tellement le son de sa voix, que, connaissant ce défaut, il plaçait à la tribune derrière lui un musicien qui l'avertissait de prendre un ton plus convenable et plus doux.

Les lois rendues en différents temps pour s'opposer à la trop grande concentration des fortunes étaient tombées en désuétude. Les patriciens avaient envahi la plupart des terres conquises. Le domaine devait en affermer une partie aux pauvres moyennant une faible redevance ; les riches firent hausser cette rente, et, par ce moyen, empêchèrent la multitude de prendre ces fermes. Quelques grands, plus habiles et plus audacieux, cessant même de déguiser leur avare injustice, méprisèrent la loi qui défendait à tout citoyen de posséder plus de cinq cents arpents. Ils ne daignèrent même pas se servir de prête-noms, et ils exploitèrent ou affermèrent publiquement les plus vastes possessions.

Découragés par ces usurpations, et accablés de misère, les pauvres plébéiens se dégoûtaient de la guerre, et renonçaient même à élever et à nourrir leurs enfants ; de sorte que, peu à peu, l'Italie, dépeuplée d'hommes libres, ne se voyait presque plus couverte que de Barbares et d'esclaves qui labouraient les terres des riches. Lélius, ami de Scipion, voulut porter des remèdes à ce désordre ; les intrigues des sénateurs rendirent ses tentatives inutiles, et il n'en retira d'autre fruit que le surnom de *sage*, donné par la reconnaissance du peuple.

Tibérius, revenant d'Espagne, fut vivement touché du spectacle de misère et de dépopulation qu'offraient à ses regards les campagnes d'Étrurie. Le désir de ramener la justice et l'égalité, et peut-être aussi l'espoir de se

venger des sénateurs, le déterminèrent à briguer le tribunat. Il l'obtint, et proposa une réforme dans la législation.

Deux philosophes, Diophanes et Blossius, l'excitèrent à cette entreprise. Il se vit même encouragé dans son dessein par le consul Mutius Scévola, par le souverain pontife Crassus, et par Appius Claudius qui lui avait donné sa fille en mariage.

Presque toujours les premiers pas des réformateurs sont sages; mais bientôt les obstacles qu'ils rencontrent les irritent, et la passion les emporte au delà du but.

L'édit présenté par Tibérius était modéré : au lieu de punir les usurpateurs des terres conquises, il leur faisait rembourser par le trésor public le prix de leurs acquisitions. Tous les bons citoyens reçurent avec applaudissement cette loi; mais elle excita la haine des riches avides; ils s'y opposèrent, et calomnièrent les intentions de Tibérius, l'accusant hautement de vouloir renverser la république par ses innovations. Le tribun repoussa vivement leurs attaques. « Je ne conçois pas, disait-il, qu'au milieu d'une ville libre on rende la condi- » tion du peuple pire que celle des animaux féroces. Quand ces implacables » ennemis des hommes veulent se livrer au repos, ils trouvent des retraites » sûres dans leurs antres, des asiles paisibles dans les fôrets; tandis que les » citoyens, qui exposent sans cesse leurs jours pour le salut et pour la gloire » de leur patrie, se voient privés, à la fin de leurs travaux, de logement et de » subsistance; et, s'ils jouissent encore de l'air et du soleil, c'est que la cupidité » de leurs oppresseurs ne peut les leur ravir.

» Écoutez cependant nos superbes consuls, nos orgueilleux préteurs, quand » ils haranguent les soldats un jour de bataille : ils leur parlent comme à des » hommes fortunés qui possèdent tous les biens de la vie. N'est-ce pas une » raillerie insultante que de les exhorter à combattre pour nos autels, quand » ils n'ont pas de foyers; pour les palais de Rome, quand il ne leur reste pas » une cabane; pour une patrie opulente qui ne leur laisse aucun héritage? Pri- » vés de tout, qu'ont-ils à défendre? Ils ont conquis les vastes contrées qui » enrichissent la république, et ils n'en sont que plus pauvres. Leur sang a » payé ces trésors auxquels on ne leur permet pas de participer. La veille d'un » combat, on leur donne le titre de maîtres du monde; le lendemain du triom- » phe, on leur conteste quelques arpents des royaumes qu'ils ont conquis. »

L'éloquence du tribun lui conciliait les suffrages du peuple. Le sénat, ne pouvant lui résister ouvertement, gagna un de ses collègues, nommé Marcus Octavius, qui déclara que la loi donnerait naissance à beaucoup d'injustices, qu'elle bouleverserait les propriétés, romprait les contrats et les transactions, et qu'ainsi l'intérêt public s'opposait à son adoption.

Suivant l'usage, l'opposition d'un seul tribun empêchait toute délibération. Tibérius, irrité de cet obstacle, proposa peu de jours après un autre édit, plus favorable au peuple et plus sévère contre l'avarice des grands. Il demanda que la loi qui ne leur permettait pas de posséder plus de cinq cents arpents fût enfin exécutée, et qu'on en distribuât sans délai l'excédant aux pauvres. Ar-

rêté de nouveau par la résistance d'Octavius, il employa, pour le ramener à son avis, toutes les armes de l'éloquence; mais, ne pouvant le convaincre ni le toucher, il fit ordonner, par le peuple, à tous les magistrats, de cesser leurs fonctions jusqu'au moment où la loi serait définitivement rejetée ou approuvée. Exécutant lui-même cet ordre, il posa son sceau sur la porte du trésor public, afin que les questeurs n'en pussent rien tirer. Cette résolution hardie excita la fureur des patriciens; ils jurèrent sa perte : on en vit même plusieurs qui se travestirent sans pudeur, et cherchèrent, sous un obscur déguisement, l'occasion et les moyens de l'assassiner.

Gracchus, informé de leurs desseins, se mit en garde contre eux, et porta sous sa robe un poignard pour défendre sa vie.

Le jour de l'assemblée du peuple étant arrivé, Octavius persista dans son opposition, malgré les prières de Tibérius et les larmes des citoyens, qui le conjuraient de ne pas les sacrifier à leurs ennemis.

Gracchus dit au peuple que deux magistrats, égaux en autorité et opposés en opinions sur une affaire aussi importante, ne pouvaient rester en place sans compromettre la tranquillité publique; qu'un tel dissentiment menaçait l'État d'une guerre civile, et qu'il fallait nécessairement déposer l'un des deux.

Le peuple adopta cet avis. Le lendemain, dix-sept tribus ayant déjà donne leur voix contre Octavius, Tibérius le conjura de renoncer à son opposition; mais, comme il ne put le ramener à son sentiment, le scrutin continua, et Octavius fut déposé. Le peuple, dans sa colère, se porta même contre lui à d'indignes traitements que Tibérius eut beaucoup de peine à faire cesser. Il est aussi facile de mettre en mouvement la multitude que malaisé de la contenir.

On adopta la loi proposée par Gracchus, et, pour en surveiller l'exécution, le peuple le nomma commissaire, ainsi que son frère et Appius Claudius.

La haine des sénateurs redoublait de violence, et les faisait soupçonner de tous les attentats qu'annonçaient leurs menaces. Un ami de Tibérius étant mort subitement, le peuple accusa les patriciens de l'avoir assassiné, et se porta en foule à ses funérailles. Tibérius, dans le dessein d'échauffer la multitude contre ses ennemis, parut devant elle en deuil, lui apporta ses enfants, et supplia le peuple de les prendre, ainsi que leur mère, sous sa protection, contre la fureur des riches qui avaient juré sa perte.

Sur ces entrefaites, Attale, roi de Pergame, ayant légué à Rome son royaume et ses biens, Tibérius proposa un édit qui ordonnait qu'on distribuât aux pauvres les terres de ce pays et les trésors du roi. Quant aux villes, il décidait que le sénat ne pourrait prononcer sur leur sort, et que le peuple en disposerait par une loi. Ce décret porta au dernier degré l'animosité du sénat contre Gracchus. Pompéius lui reprocha hautement d'avoir reçu du roi Attale une robe de pourpre, un sceptre, et l'accusa d'aspirer à la royauté. L'injuste déposition d'Octavius donnait aussi dans le peuple quelques ennemis à Gracchus, et son éloquence parvint difficilement à calmer les esprits que cette violence contre un collègue avait mécontentés.

L'année de son tribunat expirait; Tibérius s'était trop compromis pour rentrer sans péril dans le rang de simple citoyen. Il crut nécessaire de se faire de nouveau élire tribun, et, pour y parvenir, ses amis lui conseillèrent de flatter la multitude en lui présentant des lois plus populaires encore que celles qu'il avait fait adopter. Il proposa donc d'abréger le nombre des années du service militaire, d'autoriser l'appel devant le peuple des sentences de tous les juges, et de composer les tribunaux d'un nombre égal de chevaliers romains et de sénateurs.

C'était bouleverser les anciennes institutions, et renverser par la passion d'un moment la raison des siècles. Aussi, lorsqu'on commença à recueillir les suffrages, Gracchus s'aperçut que ses adversaires se trouvaient en majorité. Rompant alors la délibération, sous prétexte que l'assemblée n'était pas assez nombreuse, il la convoqua pour le lendemain, et représenta si vivement les périls auxquels son amour pour le peuple exposait sa vie, qu'un grand nombre de citoyens dressa la nuit des tentes autour de sa maison pour la garder.

Au point du jour, de sinistres présages vinrent aggraver ses inquiétudes. Il existait en ce temps peu d'esprits assez forts pour se défendre de la plus puérile superstition. Les poulets sacrés refusèrent la nourriture : Tibérius, sortant de sa maison, se heurta violemment le pied contre une pierre qui fit couler son sang. Ayant fait quelques pas, il vit en l'air deux corbeaux qui se battaient, et dont l'un laissa tomber un caillou sur lui. La crainte de ses amis arrêtait sa marche; mais le philosophe Blossius lui ayant représenté qu'il deviendrait la risée de ses ennemis si l'on pouvait dire que la vue d'un corbeau avait empêché le petit fils de Scipion de remplir ses devoirs, il rougit de sa faiblesse et courut au Capitole, où le peuple le reçut avec enthousiasme.

Au milieu de ce tumulte de clameurs et d'applaudissements, un sénateur de ses amis, Flavius Flaccus, lui ayant fait signe qu'il voulait lui parler, traversa la foule, et l'avertit que les patriciens et les riches avaient armé leurs esclaves et s'étaient décidés à le faire périr.

Tibérius dénonça cette conspiration au peuple. Ceux qui étaient près de lui saisirent les javelines des huissiers ou s'armèrent des bâtons qu'ils purent trouver. La multitude plus éloignée, et qui ne pouvait l'entendre, s'étonnait de ce mouvement dont elle ignorait la cause. Tibérius, voulant lui faire comprendre le danger qui le menaçait, portait vivement ses deux mains sur sa tête. Quelques-uns de ses ennemis, ayant aperçu ce geste, coururent au sénat, et déclarèrent que Tibérius demandait au peuple le diadème.

Ce rapport, adressé à la haine, devait la trouver crédule. Nasica proposa de prendre des mesures promptes pour exterminer l'audacieux qui aspirait à la tyrannie. Le consul répondit qu'aucun citoyen ne devait mourir sans avoir été jugé, et qu'on devait observer les lois même contre ceux qui voulaient les enfreindre.

Nasica, enflammé de colère, s'écria : « Puisque le premier magistrat ne veut » rien faire pour le salut de la république, que ceux qui veulent la sauver » me suivent! » Retroussant en même temps sa robe et la ployant autour

de son bras, il sort précipitamment de l'assemblée. La plupart des patriciens le suivent; leurs clients nombreux les accompagnent, et se saisissent des leviers qu'ils trouvent, des meubles qu'ils brisent. La fureur leur fait de tout des armes. Ils montent au Capitole ; la vue de tant de personnages consulaires intimide une partie de la foule; l'autre, frappée, est mise en fuite. Tibérius, abandonné, cherche à se sauver; mais, heurté dans sa course, il tombe. Comme il voulait se relever, Publius Saturéius, un de ses anciens collègues, et Lucius Rufus, se jettent sur lui et le tuent.

Trois cents personnes périrent dans cette sédition, la première, depuis l'expulsion des rois, qui eût fait répandre le sang dans Rome.

La mort de Gracchus n'éteignit point la haine de ses ennemis ; ils ne permirent pas à son frère de l'ensevelir. Son corps fut jeté dans le Tibre : on fit mourir sans forme de procès plusieurs de ses partisans, et on enferma le rhéteur Diophanes dans un tonneau rempli de serpents qui terminèrent sa vie.

Blossius, ayant comparu devant les consuls, dit qu'il avait cru remplir son devoir en obéissant à Tibérius son ami.

« Qu'aurais-tu donc fait, dit Nasica, s'il t'eût commandé de mettre le feu » au Capitole? » — « Jamais, répondit-il, Tibérius ne m'aurait donné un tel » ordre. » — « Mais cependant, reprit un des consuls, s'il te l'eût commandé? » — «Je l'aurais fait, répliqua-t-il, étant convaincu qu'un tel homme ne pouvait » m'ordonner rien qui ne fût utile au peuple romain. » Sa fermeté le sauva; il se réfugia en Asie, où il se donna lui-même la mort, après la défaite d'Aristonicus, qui, par ses conseils, s'était emparé du trône de Pergame.

Le sénat, pour apaiser les esprits, ne s'opposa plus au partage du domaine public ; mais sa condescendance n'éteignit point les ressentiments. Le peuple dissimulait peu ses désirs de vengeance, et menaçait Nasica de l'appeler en justice. Poursuivi par la haine publique, il se fit donner un commandement en Asie, où il mourut bientôt près de Pergame, accablé de chagrins et peut-être de remords. La haine du peuple s'étendit jusqu'à Scipion l'Africain, parce qu'il avait, disait-on, blâmé la conduite de Gracchus.

La révolte des esclaves s'était renouvelée dans le même temps en Sicile, et le feu de cette rébellion s'étendait en Italie et en Grèce. Maîtres de la ville d'Enna, leur armée s'élevait à deux cent mille hommes, qui exerçaient dans la Sicile les plus affreux ravages. Ennus, qu'ils avaient élu roi, défit successivement quatre armées prétoriennes; mais l'an 619, Fulvius Flaccus remporta une grande victoire sur eux. Le consul Rupilius, son successeur, termina cette guerre, et s'empara de la ville d'Enna, qu'il détruisit. Ennus, tombé dans les fers des Romains, se donna la mort. Sa défaite et le supplice d'un grand nombre d'esclaves en Sicile, à Rome, à Minturnes et dans l'Attique, étouffèrent cette conjuration, qui avait exposé pendant plusieurs années la république aux plus grands périls.

Aristonicus, vaincu à Pergame par Perpenna, orna le triomphe d'Aquilius son successeur. Ce général, lâche et cruel, loin d'obtenir un tel honneur, aurait

été envoyé au supplice si Rome eût conservé son antique vertu; car, pour contraindre les villes d'Asie à se rendre, il avait fait empoisonner les canaux et les fontaines.

L'esprit de sédition régnait toujours dans Rome et survivait à Gracchus. Labéon, tribun du peuple, pour se venger du censeur Métellus qui l'avait rayé de la liste des sénateurs, le fit condamner, sans forme de procès, à être précipité du roc Tarpéien. L'opposition d'un autre tribun lui sauva la vie; mais Labéon fit confisquer ses biens; et, pour compléter son triomphe, il reprit sa place dans le sénat, en faisant adopter une nouvelle loi qui permettait aux tribuns d'y siéger, et leur donnait voix délibérative.

Chaque jour était marqué par de nouvelles violences. La liberté se détruit plus souvent par ses excès que par ses ennemis. On avait institué le tribunat pour la défendre, et l'ambition des tribuns fut une des principales causes de sa perte.

Au milieu de ces agitations, on voyait avec surprise que Caïus Gracchus ne tentât aucun effort pour venger son frère et pour hériter de son pouvoir. Il garda quelques années un profond silence, et ne se montra jamais sur la place publique. Le peuple commençait à croire qu'il abandonnait sa cause et qu'il désapprouvait les opinions et la conduite de Tibérius. Peut-être, en effet, dans ces premiers temps, effrayé de la haine du sénat et de la mobilité de la multitude qui excite ses favoris à l'attaque et les abandonne dans le péril, Caïus avait eu la pensée de s'éloigner des factions et de chercher sa sûreté dans la retraite; mais la prudence ne pouvait arrêter longtemps un caractère aussi ardent que le sien, et, si la raison le portait au repos, il était condamné par la nature au mouvement.

Les ennemis de sa famille ayant cité en jugement un de ses amis, nomme Victius, Caïus parut inopinément à la tribune et entreprit sa défense. A sa vue, le peuple fit éclater une vive joie. Son éloquence entraînante confondit les accusateurs, et enleva tous les suffrages en faveur de l'accusé. Ce brillant succès répandit l'alarme parmi les riches et les nobles, qui réunirent leurs efforts pour l'écarter du tribunat. On l'élut questeur, et le sort lui donna le département de la Sardaigne, où il accompagna le consul Oreste.

On raconte que ce qui le décida à sortir de sa retraite et à solliciter la questure, ce fut un songe dans lequel il vit apparaître son frère, qui lui dit : « Tu » veux en vain échapper à ton sort; obéis avec courage aux ordres du Ciel. » Nous avons été tous deux prédestinés à périr pour la liberté du peuple. »

Caïus, arrivé dans sa province, donna l'exemple du courage et de l'obéissance. Il surpassait tous ses compagnons en activité, en valeur, en tempérance, et il s'attira l'affection du peuple par sa justice.

Oreste ayant exigé que les Sardes pourvussent à l'habillement des troupes, les villes portèrent leurs plaintes au sénat, qui les exempta de cette charge. Le consul manquait de moyens pour y suppléer. Gracchus parcourut la Sardaigne, et gagna tellement le cœur des habitants, qu'ils fournirent volontairement et en abondance aux besoins de l'armée.

La renommée de ses vertus et de ses talents s'étendit au loin. Micipsa, roi de Numidie, écrivit à Rome qu'en faveur de l'amitié qu'il portait à Gracchus, il envoyait des blés en Sardaigne aux troupes romaines.

Ce message irrita les sénateurs; ils chassèrent avec mépris les ambassadeurs de Micipsa, et voulurent qu'Oreste conservât le commandement de Sardaigne, espérant par là prolonger l'éloignement de son questeur Caïus.

Celui-ci trompa leur attente, et revint promptement à Rome. Les censeurs l'accusèrent d'avoir enfreint les lois par son retour. Il demanda audience au sénat pour se justifier. L'ayant obtenue, il représenta qu'il avait fait douze ans la guerre, quoiqu'il ne fût obligé qu'à un service de dix années. La loi bornait la questure à un an; il avait exercé trois ans cette charge : ses prédécesseurs s'étaient enrichis dans leur administration; il y avait au contraire dépensé sa fortune. Ses moyens de justification étaient si évidents que ses ennemis mêmes se virent forcés de l'absoudre.

Sorti victorieux de cette lutte, Caïus sollicita le tribunat. Tous les patriciens se mirent sur les rangs pour l'écarter; mais la faveur du peuple se déclara pour lui, et il accourut un si grand nombre de plébéiens de toutes les parties de l'Italie, afin d'assister à son élection, que le Champ de Mars ne fut pas assez vaste pour contenir cette multitude, et que beaucoup de citoyens se tinrent sur les toits des maisons, et donnèrent de là leurs suffrages.

Les intrigues de ses adversaires l'empêchèrent d'obtenir les trois premières places de tribun; il ne fut nommé que le quatrième; mais son éloquence le rendit bientôt le premier de tous. Lorsqu'il harangua le peuple, il laissa éclater son profond ressentiment de la fin tragique de son frère. « Romains, leur » disait-il, la république fit autrefois la guerre aux Falisques, parce qu'ils » avaient insulté le tribun Génutius. Vos ancêtres condamnèrent à mort Caïus » Véturius, parce qu'il n'avait pas voulu céder le pas à l'un de vos magistrats; » et vous avez souffert qu'en votre présence d'orgueilleux patriciens massa» crassent mon frère Tibérius! Sous vos yeux, ils ont traîné son cadavre dans » la ville; ils l'ont précipité dans le Tibre; ils ont égorgé tous ceux de ses par» tisans que leur fureur a pu saisir; et tandis que les lois exigent qu'un simple » citoyen, avant de subir la mort, soit cité en jugement et admis à se défen» dre, une foule de Romains s'est vue égorgée sans formes de justice! »

Lorsque Gracchus eut ainsi ranimé la haine publique, il fit décréter que tout magistrat déposé par le peuple serait inéligible à tout autre emploi, et que tout magistrat qui aurait fait périr un citoyen sans observer les formes légales, serait jugé par le peuple.

Cette décision le vengeait de tous ses ennemis. Popilius, craignant son arrêt, parce qu'il avait banni les partisans de Tibérius, s'exila volontairement en Asie. Ce décret et la rigueur avec laquelle les triumvirs, nommés par le peuple, exécutaient la loi du partage des terres, excitaient l'avidité des pauvres, le désespoir des riches, et devenaient une source continuelle de haines, de vengeances, de troubles et de factions. Le sénat sentait la nécessité de nommer un dictateur. Scipion l'Africain aspirait ouvertement à cette dignité;

mais un matin ses esclaves, entrant chez lui, le trouvèrent mort dans son lit; et, comme il avait dit que le châtiment de Tibérius serait juste, s'il était l'auteur des troubles qui déchiraient la république, on accusa Caïus Gracchus, et même Cornélie, d'avoir terminé les jours de ce grand homme. Leurs vertus les mettaient au-dessus de cette calomnie dictée par la haine.

La faveur du peuple pour le tribun et pour sa famille croissait en proportion des efforts que leurs ennemis faisaient contre eux. Cet amour leur survécut, et, dans la suite, le peuple romain fit ériger une statue en cuivre en l'honneur de Cornélie. Elle ne portait que cette inscription :

CORNÉLIE, MÈRE DES GRACQUES.

La mort de Scipion, l'enthousiasme du peuple pour Caïus, l'estime et l'affection que lui montraient toutes les nations alliées, découragèrent quelque temps les patriciens. Ils cédèrent momentanément au torrent qu'ils ne pouvaient arrêter, et Caïus jouit à Rome d'une autorité qui éclipsait celle de tous les autres magistrats.

Il en fit usage pour augmenter encore la puissance du peuple et pour diminuer celle du sénat. Toutes les lois qu'il proposa eurent ce double objet. L'une ordonnait qu'on repeuplât trois grandes cités en y envoyant de pauvres citoyens de Rome; l'autre faisait payer l'habillement des soldats par le trésor public, et défendait d'enrôler tout citoyen au-dessous de dix-sept ans. Il donna le droit de cité dans Rome aux peuples confédérés de l'Italie. Il fit distribuer à bas prix le blé aux pauvres. Trois cents sénateurs avaient seuls le droit de juger les procès, il leur adjoignit trois cents chevaliers; enfin il rendit entièrement démocratique le gouvernement qui, jusque là, était resté, par un antique usage, dans les mains des patriciens; et comme le peuple lui confia le choix des juges qu'on devait nommer, il exerça, sous le titre de tribun, une puissance presque absolue.

Le sénat même, vaincu en quelque sorte par l'opinion publique, parut se laisser quelque temps diriger par ses conseils, et Gracchus ne lui en donna que de glorieux et d'utiles à la république. Il fit rendre aux Espagnols le prix des blés que l'avarice du préteur Fabius leur avait enlevés. Par ses avis et par ses soins, on rebâtit des villes détruites, on répara les grandes routes, on en construisit de nouvelles, on forma des greniers d'abondance. Il établit sur tous les chemins des bornes milliaires, détourna les torrents, aplanit les montagnes, facilita le passage des fleuves par des ponts solides et magnifiques; et mêlant la dignité à la popularité, il s'attira également l'estime des ambassadeurs, des étrangers, des philosophes, et l'amour de la multitude.

Après tant de travaux, Caïus demanda publiquement au peuple une récompense. Chacun croyait qu'il aspirait à la première dignité de l'État; mais le jour des élections étant arrivé, il déclara que son unique désir était de voir accorder le consulat à Caïus Fanius, son ami. Il l'obtint; et Fanius, parvenu à son but, se rangea parmi ses ennemis.

Gracchus, élu pour la seconde fois tribun sans l'avoir sollicité, reconnut à la froideur du consul la nécessité de chercher d'autres appuis contre la haine de ses adversaires. Il demanda le droit entier de cité pour tous les peuples latins, et proposa une loi dont l'objet était de repeupler Tarente et Capoue.

Le sénat conçut alors un autre plan pour renverser le crédit de Gracchus. Loin de continuer à combattre ses propositions, il en fit faire lui-même de plus exagérées et de plus populaires par un des collègues de Gracchus nommé Livius Drusus, qu'il avait attiré dans son parti.

Drusus demanda donc qu'au lieu de deux villes, dont avait parlé Gracchus, on en repeuplât douze, et il proposa de décharger les pauvres, nouveaux possesseurs des terres, de la redevance annuelle à laquelle la loi des Gracques les assujettissait. En même temps Drusus faisait entendre qu'il agissait ainsi d'après les ordres du sénat. Par ce moyen il diminua la haine du peuple contre les sénateurs, et porta une forte atteinte à la popularité de Caïus.

Un autre tribun du peuple, Rubrius, fit adopter une loi pour rebâtir Carthage. Le sort donna cette commission à Gracchus, qui se vit obligé de passer en Afrique.

Pendant son absence, Drusus attribua le meurtre de Scipion l'Africain à Fulvius, ennemi déclaré de ce héros, et qui, la veille de son trépas, avait parlé contre lui avec violence et menaces. Fulvius était ami de Gracchus; populaire comme lui, on les avait conjointement chargés de l'exécution de la loi Sempronia; et le sénat, en accusant Fulvius de l'assassinat de Scipion, attaquait indirectement Caïus, l'objet constant de sa haine.

Le peuple s'opposa au jugement de Fulvius, dans la crainte que Caïus ne se trouvât compromis par ce procès. Ainsi la mort de Scipion resta impunie.

Caïus, arrivé en Afrique, posa les fondements de la nouvelle Carthage, qu'il nomma Junonia. Les historiens du temps, superstitieux comme leur siècle, disent qu'il fut troublé dans ses travaux par des présages sinistres, qu'un ouragan emporta les victimes qu'il offrait aux dieux, et que, la nuit, les palissades plantées pour marquer les limites de la ville furent arrachées par des loups. Caïus exécuta cependant les ordres qu'on lui avait donnés; il établit dans Junonia sa nouvelle colonie, et se hâta de revenir à Rome pour soutenir Fulvius contre les attaques de Drusus.

A son retour, il annonça qu'il devait proposer, suivant sa coutume de nouvelles lois favorables au peuple. Une foule de citoyens accourut des campagnes, avec le désir et l'espoir de l'entendre; mais le consul Fanius, de l'avis du sénat, ordonna à tous ceux qui n'étaient pas nés dans Rome, d'en sortir.

Caïus, irrité, fit afficher une proclamation dans laquelle il blâmait l'injustice du consul, et promettait aux alliés de les secourir, s'ils voulaient résister à cet ordre tyrannique.

Peu de temps après, les édiles, devant donner au peuple le spectacle d'un combat de gladiateurs, firent construire des échafauds et des gradins, où l'on

n'occupait de places qu'en les payant. Caïus abattit lui-même ces estrades pour que les pauvres pussent assister gratuitement à ces jeux.

Cette violence mécontenta tellement ses collègues, que leurs efforts réunis, joints aux intrigues des patriciens, l'empêchèrent d'obtenir le troisième tribunat qu'il sollicitait. Ses ennemis portèrent ensuite Opimius au consulat, et, peu contents d'avoir enlevé tout pouvoir à Gracchus, ils attaquèrent ses lois, certains qu'en irritant ce caractère impétueux, ils le porteraient à des actions qui entraîneraient sa perte. Leur espoir ne fut pas trompé. Aigri par tant d'affronts, aiguillonné par les conseils violents de Fulvius, enhardi même, disent quelques historiens, par l'imprudente fierté de sa mère qui lui envoya un grand nombre d'étrangers armés, déguisés en moissonneurs, il se rendit avec eux, en force, au Capitole, le jour où l'on devait prendre les suffrages du peuple pour l'abolition de ses lois.

Antilius, un des licteurs du consul, portant sur la place les entrailles des victimes immolées, dit à Fulvius et à ses amis : « Factieux, faites place aux » honnêtes gens. » Les partisans de Fulvius, irrités, poignardèrent sur-le-champ le licteur. Ce meurtre excita un grand tumulte, et, quoique Caïus eût blâmé fortement cette action criminelle, Opimius l'accusa de l'avoir ordonnée, et demanda vengeance de cet assassinat.

Les amis de Gracchus prenaient sa défense. Des deux côtés les esprits s'échauffaient; une pluie abondante sépara les partis. Le lendemain au point du jour, le consul, ayant convoqué le sénat, fit apporter sur la place le corps d'Antilius, placé sur un lit, et entouré d'orateurs véhéments qui cherchaient à exciter le peuple à la vengeance. Les sénateurs, sortant de l'assemblée, mêlaient leurs lamentations à ces harangues; mais ces artifices et la vue de ce cadavre ne firent qu'irriter le peuple contre les patriciens, en lui rappelant leurs fureurs et le massacre de Tibérius.

Le consul, voyant qu'il fallait d'autres moyens pour satisfaire sa haine, exposa aux sénateurs la nécessité de prendre les grandes mesures qu'exigeait le danger public. Un décret chargea Opimius de pourvoir au salut de la patrie et d'exterminer les factieux.

Le consul, revêtu de l'autorité absolue, commanda aux sénateurs de prendre leurs armes, et ordonna aux chevaliers de se réunir le lendemain, en amenant chacun deux hommes armés.

De son côté Fulvius rassembla le peuple et l'excita à se défendre contre la haine des patriciens et des riches, qui voulaient le ruiner et l'asservir. Caïus, traversant la place, s'arrêta devant la statue de son frère, et répandit des larmes qui émurent vivement la multitude. Les partisans de Fulvius gardèrent sa maison, et prirent un grand nombre d'armes qu'il avait autrefois conquises sur les Gaulois.

Les amis de Caïus, tristes, abattus, paraissaient plutôt porter le deuil de sa mort que défendre sa vie.

Le lendemain matin Fulvius et ses partisans occupèrent en armes le mont Aventin. Gracchus sortit de sa maison en robe, et sans autres armes qu'un

poignard caché. En vain sa femme Licinia, se précipitant avec son enfant au-devant de lui, s'écria : « Gracchus! que vas-tu faire? tu ne sors point comme » un magistrat pour proposer au peuple des lois utiles; tu ne cours pas cher- » cher la gloire dans les périls d'une guerre honorable; tu t'arraches de mes » bras pour t'exposer aux coups des assassins de ton frère! Tu cherches, sans » armes, des ennemis implacables! Espères-tu que ton éloquence prouvera ta » vertu? Tu crois parler à des juges et tu ne trouveras que des bourreaux! » Veux-tu que je sois réduite à implorer les flots du Tibre ou ceux de la mer » pour qu'ils me rendent ton corps qu'on y aura précipité? Ah! crois-moi : » depuis la mort de Tibérius, il n'est plus possible de se confier à l'autorité » des lois et à la protection des dieux. »

Caïus, sans lui répondre, la repoussa doucement et s'éloigna, la laissant étendue sur la terre, sans couleur et sans mouvement.

Arrivé au Capitole, il engagea tous ses amis et tous ceux de Fulvius à envoyer au sénat un jeune enfant, portant un caducée, pour proposer des voies de conciliation.

Une partie des assistants, émue par l'innocence du messager et par ses larmes, pensait qu'on devait l'entendre. Mais Opimius répondit qu'il ne s'agissait point de négociations, que les rebelles devaient se soumettre et venir eux-mêmes implorer la clémence du sénat.

Caïus voulait obéir à cet ordre sévère : Fulvius et ses amis l'en empêchèrent et le retinrent. Opimius, qui ne désirait que le combat, et qui ne redoutait que la paix, marcha bientôt suivi d'une nombreuse troupe armée et d'archers crétois qui, après une courte résistance, mirent le peuple en fuite. Fulvius se sauva dans une étuve où il fut tué avec son fils. Gracchus n'avait pas voulu combattre; désespéré de ces troubles sanglants, abandonné par la multitude, il se réfugia dans le temple de Diane : là, tirant son poignard pour se frapper, deux de ses amis, Pomponius et Licinius, le désarmèrent et le supplièrent de fuir.

Avant de se rendre à leurs prières, il conjura la déesse de ne jamais tirer de servitude un peuple qui se montrait par sa faiblesse et par son ingratitude si peu digne de la liberté.

Ayant enfin pris la fuite, il fut vivement poursuivi. Deux de ses amis se laissèrent tuer sur un pont pour lui donner le temps de s'éloigner. La foule qu'il traversait répandait des larmes sur son sort, mais ne le défendait pas. Il demandait à grands cris un cheval, et nul citoyen n'osait lui en donner. Au moment d'être atteint, il se jeta dans un bois consacré aux Furies, où Philocrate, l'un de ses esclaves, le poignarda et se tua ensuite sur son corps.

L'implacable Opimius avait promis d'accorder à son assassin une quantité d'or égale en poids à celui de sa tête. Septimuléius gagna et doubla cet horrible prix en remplissant de plomb la tête de Gracchus, qu'il vint apporter aux pieds du consul.

Trois mille partisans des Gracques, massacrés, furent jetés dans le Tibre. On défendit à leurs femmes de porter leur deuil. Licinia perdit son douaire. Le

jeune fils de Fulvius, qui n'avait paru dans ce tumulte que pour faire entendre au sénat des paroles de paix, subit la mort. Opimius mit le comble à l'humiliation du peuple en faisant bâtir, après cette affreuse journée, un temple à la Concorde; mais une nuit on plaça sur les murs de l'édifice cette inscription :

La mort, le crime et la discorde
Élèvent dans ces lieux un temple à la Concorde.

Opimius jouit peu de temps de ce honteux et sanglant triomphe. Envoyé comme ambassadeur en Afrique, il se laissa corrompre par le roi de Numidie, fut cité en jugement, convaincu et condamné. Il termina ses jours dans l'opprobre, chargé de la haine et du mépris publics. Il vit, avant de mourir, les statues élevées par le peuple en l'honneur des Gracques, et les lieux où ils avaient péri remplis de citoyens qui leur portaient des offrandes de fleurs et de fruits.

Cornélie, digne de ses fils par son courage, jouit de leur gloire, et supporta ses malheurs avec une stoïque fermeté. Dans sa retraite, près du mont de Misène, elle recevait les hommages et les dons des rois étrangers et des personnages les plus illustres de l'Italie et de la Grèce. On accourait près d'elle avec une curiosité respectueuse; on lui faisait raconter les exploits des deux Scipions, réciter les actions et répéter les discours des Gracques; et le voyageur, rempli de vénération pour son noble caractère, croyait revoir en elle l'antique Rome, ornée de toutes ses vertus.

Le sénat, profitant d'un triomphe obtenu par la violence, révoqua les lois populaires que les Gracques avaient fait adopter. De nouveaux décrets autorisèrent les usurpateurs du domaine public et les possesseurs des terres conquises à les conserver et à en disposer à volonté. L'ordre était rétabli dans Rome, mais non pas l'union. Le parti des patriciens comprimait celui des plébéiens. Ceux-ci attendirent une circonstance plus favorable pour se venger. Quelques révoltes partielles dans le Latium et en Sardaigne furent réprimées par le consul Aurélius et par le préteur Opimius. Une peste horrible ravagea la province d'Afrique : ce fléau eut pour cause une nuée immense de sauterelles, qui couvrit les champs et corrompit les grains et les fruits.

Les Gaulois, dont le nom seul avait si longtemps porté l'effroi dans Rome, attaqués à leur tour dans leur propre pays, commencèrent à voir leur indépendance menacée par les armes romaines. Teutomachus, roi des Saliens, qui habitait près des Alpes, avait insulté le territoire de Marseille. Le consul Fulvius et son successeur Sextus Calvinius secoururent cette république alliée, et chassèrent de ses États Teutomachus, qui se retira chez les Allobroges, habitant alors la Savoie et le Dauphiné. Ceux-ci se liguèrent avec les peuples de l'Auvergne et du Rouergue, et portèrent leurs armes contre les Éduens, qui avaient formé une alliance avec Rome. La ville des Éduens s'appelle aujourd'hui Autun.

Le consul Domitius Énobarbus marcha contre les Allobroges, les défit et leur tua vingt-trois mille hommes. Après lui Fabius Maximus, fils de Paul Émile, remporta sur eux et sur leurs alliés une autre victoire plus complète encore et plus sanglante. Les relations romaines, probablement exagérées, portaient à deux cent mille hommes la perte des Gaulois dans cette journée. Un de leurs rois fut pris et décora le triomphe de Fabius, qui obtint le surnom d'Allobrogite.

CHAPITRE XIII.

Cause de la force militaire de Rome. — Guerre avec les Gaulois nommés *Scordisques*. — Guerre de Numidie. — Portrait de Jugurtha. — Conduite de Micipsa envers Jugurtha. — Premiers succès de Jugurtha. — Mort de Micipsa. — Partage de ses États entre Jugurtha, Hiempsal et Adherbal. — Mort d'Hiempsal. — Défaite et fuite d'Adherbal, vaincu par Jugurtha. — Nouvelle guerre entre Jugurtha et Adherbal. — Siége de Cirtha par Jugurtha. — Capitulation de cette ville. — Mort d'Adherbal. — Politique de Jugurtha. — Traité entre Calpurnius et Jugurtha. — Arrivée de Jugurtha à Rome. — Mort de Massiva, petit-fils de Massinissa. — Déclaration de guerre à Jugurtha. — Tactique de Jugurtha. — Commandement du consul Métellus en Afrique. — Bataille entre Jugurtha et Métellus. — Défaite de l'armée de Jugurtha. — Retraite de Marius. — Siége de Zama. — Trahison de Bomilcar. — Portrait de Marius. — Sa prétention au consulat. — Jalousie de Métellus. — Mort de Bomilcar. — Victoire de Métellus sur Jugurtha. — Consulat de Marius. — Sa harangue au peuple. — Son départ pour l'Afrique. — Retour de Métellus à Rome. — Exploits de Marius. — Portrait de Sylla. — Batailles entre Marius et Jugurtha. — Défaite de Jugurtha. — Proposition de paix par Bocchus. — Son entrevue avec Sylla. — Sa perfidie envers Jugurtha. — Conférence entre Sylla, Bocchus et Jugurtha. — Jugurtha est fait prisonnier. — Invasion des Cimbres. — Nouveau consulat et triomphe de Marius. — Mort de Jugurtha.

On est moins étonné de la fortune rapide et toujours croissante de Rome, lorsqu'on observe que la masse imposante de ses armées attaquait des nations divisées, que seule elle avait des troupes régulières et soldées, auxquelles les Barbares n'opposaient qu'une foule intrépide, mais en désordre, mal armée, et ne connaissant ni l'art des évolutions ni les moyens d'assurer ses subsistances. Ils ne savaient ni choisir leurs positions ni fortifier leurs camps. Le soldat romain, accoutumé dès son enfance à la fatigue, aux travaux, à tous les exercices du corps, couvert d'un large bouclier, armé d'un glaive court, pointu et tranchant, portait sans peine un poids de soixante livres, faisait journellement quinze milles avec ce fardeau, et fortifiait son camp dès qu'il y était arrivé. L'ordonnance des cohortes, la vélocité des troupes légères, les rangs

serrés des légions leur donnaient un avantage immense sur leurs ennemis, qui s'efforçaient en vain de les ébranler et de les enfoncer. Leur fougue échouait contre ces phalanges invincibles; et lorsque, découragés par l'inutilité de leurs attaques, ils prenaient la fuite en désordre, la cavalerie romaine en faisait un affreux carnage, et s'emparait de leur camp, qui renfermait leurs femmes, leurs enfants et leurs richesses. Aussi la ruine d'une nation était souvent la suite d'une seule victoire; et, dès l'année 636, les conquêtes des Romains au delà des Alpes se trouvaient assez étendues pour en faire une province qu'on nomma la Gaule narbonnaise.

La même année une colonie gauloise, établie en Thrace, surprit et battit une armée romaine commandée par le consul Caton; mais ces Barbares, qu'on nommait *Scordiques*, ne surent pas profiter de leur succès. Les Romains reprirent bientôt l'avantage. Cependant la difficulté du pays fit durer cette guerre près de six ans. Métellus s'y distingua; Mucinius la termina, et la défaite complète de ces peuples lui valut le triomphe.

Depuis cette victoire, pendant cinq ans, aucun événement considérable n'eut lieu dans la vaste étendue de la domination romaine. Ce repos fut enfin troublé par la guerre de Numidie que la corruption des Romains, les artifices, les crimes, les talents et la vaillance de Jugurtha rendirent fameuse.

Après la mort de Massinissa, Micipsa, son fils, hérita de son royaume. Ce prince eut deux enfants, Adherbal et Hiempsal; il les fit élever dans son palais avec Jugurtha, fils de son frère Manastabal et d'une concubine. Jugurtha, à peine sorti de l'enfance, se fit remarquer par une force prodigieuse, par une rare beauté, par un caractère audacieux et par un esprit vif, souple et pénétrant. Loin de se laisser corrompre, comme la plupart des princes, par la mollesse et par la volupté, fidèle aux anciens usages de sa nation, il s'exerçait à dompter des chevaux fougueux, à lancer le javelot, à disputer le prix de la course aux compagnons de sa jeunesse.

Les Numides charmés croyaient voir revivre en lui Massinissa. Adroit et libéral, il savait se faire aimer même par ceux qu'il forçait de reconnaître sa supériorité. Passionné pour la chasse, il attaquait intrépidement les tigres et les lions. Toute la Numidie racontait ses exploits, dont seul il ne parlait jamais.

Micipsa admirait ses grandes qualités; mais bientôt elles lui inspirèrent une juste inquiétude. Il craignait qu'avec tant de mérite ce prince, s'il devenait ambitieux, n'enlevât le trône à ses fils; d'un autre côté, il ne pouvait tenter de le perdre sans porter à la révolte les Numides, qui ne dissimulaient point leur passion pour lui.

Ce roi, connaissant l'ardeur de Jugurtha pour la gloire, résolut de l'exposer aux périls de la guerre, espérant que la fortune délivrerait ses enfants d'un rival si dangereux.

Dans ce temps, les Romains attaquaient Numance. Micipsa leur envoya un corps de Numides, dont il donna le commandement à Jugurtha. Ce jeune prince, vigilant, actif, intrépide, ardent au combat, sage dans le conseil, s'attira bientôt l'estime de Scipion, qui lui accorda sa confiance et le chargea des expé-

ditions les plus difficiles; de nombreux et de brillants succès accrurent sa renommée et l'affection des Numides pour lui.

Jugurtha était insinuant et libéral. Il forma d'intimes liaisons avec plusieurs officiers romains, avides de richesses et de pouvoir. Ceux-ci enflammèrent l'ambition du jeune Africain, lui inspirèrent le désir de s'emparer du trône de Numidie après la mort de Micipsa, et l'assurèrent qu'il ne manquerait pas d'appui à Rome, où l'on obtenait tout à prix d'argent.

La guerre de Numance terminée, Scipion, avant de quitter l'Espagne, combla Jugurtha d'éloges et de présents; mais il l'avertit en secret qu'il ferait mieux, par une conduite loyale, de mériter l'estime et la bienveillance du peuple romain que de cultiver l'amitié dangereuse de quelques factieux. Il lui conseilla de ne fonder sa gloire que sur ses talents et sur ses vertus, et lui prédit que, s'il suivait la route de l'intrigue et de la corruption, elle le mènerait infailliblement à sa perte.

Le consul le chargea ensuite d'une lettre pour Micipsa, dans laquelle il félicitait ce monarque d'avoir un neveu si digne de lui et de Massinissa.

Les éloges de Scipion, la gloire de Jugurtha, l'amour qu'il inspirait au peuple, décidèrent le roi de Numidie à changer de système. Il entreprit de gagner par ses bienfaits celui qu'il ne pouvait tenter de perdre sans péril, et résolut de lui céder un tiers de son héritage pour conserver le reste à ses enfants.

Sentant sa fin s'approcher, il appela près de lui les trois jeunes princes; et, s'adressant à Jugurtha : « Je vous ai toujours chéri, lui dit-il, comme si j'étais » votre père, vous n'avez point trompé mon attente; vos exploits ont répandu » un grand éclat sur mon règne et sur votre patrie. Votre gloire a triomphé de » l'envie; je vous conjure d'aimer ces deux princes, vos parents par la naissance, vos frères par mes bienfaits. Ce ne sont point mes trésors, ce sera votre » amitié qui fera leur force. Le trône que je vous laisse à tous trois, inébranlable si vous restez unis, sera renversé facilement si vous vous divisez. » Jugurtha, vous êtes le plus âgé; c'est votre expérience qui doit prévenir les » malheurs que je crains. Pour vous, Adherbal et Hiempsal, respectez, imitez » ce héros, afin qu'on ne puisse pas dire que j'ai été plus heureux par l'adoption » que par la nature. »

Bientôt le roi termina sa vie. Après ses funérailles, les trois jeunes princes se réunirent pour délibérer sur leurs affaires communes. Hiempsal, fier de sa naissance, prit arrogamment la première place que Jugurtha le contraignit ensuite de lui céder. Celui-ci ayant proposé de casser les ordonnances rendues par le roi dans les cinq dernières années de sa vieillesse, parce qu'elles se ressentaient de la décadence de son esprit, Hiempsal répondit vivement qu'il approuvait d'autant plus cette proposition, que l'adoption de Jugurtha ne datait que de trois ans. Ce mot amer alluma une haine qui ne s'éteignit que dans le sang.

Les trois rois se partagèrent les trésors de leur père, et fixèrent les limites de leurs États. Hiempsal s'étant ensuite retiré dans la ville de Thernida,

quelques émissaires de Jugurtha, au moyen de fausses clefs, introduisirent dans la maison du jeune roi des soldats qui lui coupèrent la tête. Le bruit de ce crime, se répandant avec rapidité, frappa de terreur Adherbal et ses partisans. Tous les peuples de la Numidie, divisés par ce forfait, coururent aux armes : le plus grand nombre se déclara pour Adherbal, les plus belliqueux pour Jugurtha. Celui-ci rassemblant promptement ses troupes marcha contre son ennemi, l'attaqua, le défit, le chassa de ses États, et s'empara de toute la Numidie. Adherbal, vaincu, courut chercher un asile à Rome.

L'assassinat d'un roi allié avait excité dans cette ville une vive indignation; Jugurtha y envoya des ambassadeurs chargés d'or, dans le dessein de s'assurer l'appui de ses anciens amis, et d'en acquérir de nouveaux. L'arrivée de ces députés et la distribution de leurs présents opérèrent dans Rome un changement soudain, et la plupart des patriciens passèrent sans pudeur, en un moment, de la haine la plus violente contre Jugurtha à la bienveillance la plus active.

Adherbal rappela vainement au sénat ses droits au trône et les services que son père et son aïeul avaient rendus à la république. Il représenta inutilement que lors même qu'il n'aurait point d'autre titre que son malheur, il serait de la dignité du peuple romain de le secourir, et qu'à plus forte raison le sénat ne devait pas souffrir qu'un fratricide le chassa des États que sa famille devait à la générosité de Rome.

Les ambassadeurs de Jugurtha répondirent que c'étaient les Numides qui avaient tué Hiempsal, parce qu'ils ne pouvaient supporter son caractère violent et sa tyrannie sanguinaire; qu'Adherbal, ayant ensuite attaqué Jugurtha, ne pouvait se plaindre justement des revers et des malheurs que lui avait attirés cette agression; qu'enfin le roi suppliait le sénat de croire plutôt ses actions que les injures de ses ennemis, et de ne pas supposer qu'il eût tout à coup perdu les qualités qui lui avaient mérité, dans la guerre de Numance, l'estime de Scipion et celle de l'armée romaine.

Les sénateurs gagnés par l'or de Jugurtha plaidèrent avec chaleur sa cause en rappelant ses services. Quelques-uns, plus attachés à l'honneur qu'aux richesses, opinèrent pour qu'on punît le crime et qu'on secourût le malheur. Cette opinion fut même appuyée par Scaurus, homme intrigant et avide, mais qui évitait le scandale et savait chasser sa corruption sous les apparences d'une vertu rigide.

La parti le plus injuste prévalut. On décida que dix commissaires seraient envoyés en Afrique pour partager la Numidie entre Adherbal et Jugurtha. Opimius, meurtrier de Gracchus, était le chef de cette commission. Le roi de Numidie acheta facilement de lui le sacrifice de ses devoirs; il gagna par les mêmes moyens les autres commissaires qui lui donnèrent en partage les contrées les plus fertiles du royaume.

L'Afrique, d'abord occupée par les Gétules et les Libyens, peuples sauvages, devint, dit-on, la conquête d'Hercule. Son armée était composée de différents peuples venus d'Orient. Après sa mort, les Mèdes, les Perses et les Armé-

niens se partagèrent le pays. Les Perses, se mêlant aux Gétules, s'établirent près de la mer, et prirent le nom de Numides. Les Mèdes et les Arméniens se joignirent aux Libyens, et portèrent celui de Maures. Enfin les Phéniciens arrivèrent sur la côte, et fondèrent les villes d'Hippone, d'Adrumette, de Leptis et de Carthage. Quand la guerre de Numidie commença, les villes puniques étaient gouvernées par des magistrats romains. Les Numides, jusqu'au fleuve Malucha, obéissaient à Jugurtha; le roi Bocchus possédait la Mauritanie, où l'on connaissait à peine le nom de Rome.

Dès que les commissaires furent partis, Jugurtha recommença ses attaques contre Adherbal, qui rassembla ses troupes et écrivit au sénat pour se plaindre de cette nouvelle agression.

Les deux armées se trouvèrent en présence près de la ville de Cirtha. Au milieu de la nuit, les soldats de Jugurtha surprirent le camp ennemi, et massacrèrent les troupes d'Adherbal, qui passèrent en un instant du sommeil à la mort.

Adherbal eut à peine le temps de se sauver avec quelques cavaliers dans la ville, dont son implacable ennemi forma le siége.

Rome envoya des députés aux deux princes pour leur ordonner de mettre bas les armes. Jugurtha leur répondit qu'il avait assez prouvé son respect pour les Romains, et le désir de s'attirer la bienveillance des plus grands hommes de la république; mais que plus il avait montré de vertus et de courage, moins il lui était possible de supporter l'insulte; qu'informé des complots tramés par Adherbal contre lui, il ne faisait qu'en prévenir l'exécution; qu'au reste il rendrait compte de sa conduite au sénat. Ayant ainsi congédié les ambassadeurs, il pressa le siége.

Les consuls reçurent une lettre touchante d'Adherbal, qui livrait son royaume à la république, et ne lui demandait, au nom de Massinissa, son aïeul, que de garantir sa vie des fureurs de Jugurtha. Quelques sénateurs, indignés de voir ainsi mépriser l'arbitrage de Rome, proposaient de faire passer sur-le-champ une armée en Afrique; mais les partisans du roi numide firent rejeter cet avis. On se contenta d'envoyer à Utique Scaurus, prince du sénat, et plusieurs autres consulaires. Dès qu'ils y furent arrivés, ils ordonnèrent à Jugurtha de se rendre près d'eux. Jugurtha flottait entre la crainte que lui inspiraient de si grands personnages et la passion de dominer : l'ambition l'emporta; il donna un assaut terrible, espérant terminer toute contestation par la prise de la ville et par la ruine d'Adherbal; mais ses troupes furent repoussées, et il alla trouver les ambassadeurs romains, dont les prières et les menaces ne purent rien gagner sur son esprit.

Le siége continuait cependant toujours. Quelques troupes italiennes, qui faisaient la principale défense de la ville, fatiguées de la longueur d'un blocus qui les privait de vivres, persuadèrent à Adherbal que, protégé par Rome, il pouvait capituler sans crainte, et que ses droits seraient mieux soutenus par la négociation que par ses armes. Le faible prince suivit ce funeste conseil; il se rendit à Jugurtha, qui le fit périr dans des tourments affreux; et, par

ses ordres, on massacra les Numides et les Italiens qui avaient défendu la ville.

Lorsque la nouvelle de cette sanglante exécution parvint à Rome, les partisans de Jugurtha tentèrent et espérèrent de faire traîner les délibérations en longueur; mais Caïus Memmius, tribun du peuple, ardent ennemi de la noblesse, dévoilant hautement les intrigues des patriciens corrompus par Jugurtha, fit craindre au sénat que le peuple irrité ne s'attirât la connaissance de cette affaire. On se décida donc à déclarer la guerre au roi numide, et, les départements étant tirés au sort, l'Italie échut à Scipion Nasica, et l'Afrique à Lucius Calpurnius Bestia.

Jugurtha envoya encore à Rome des ambassadeurs dans le dessein d'acheter son absolution par de nouveaux présents; mais le sénat ayant arrêté qu'on n'écouterait le roi que s'il remettait sa personne et son royaume à la discrétion du peuple romain, ses envoyés retournèrent en Afrique.

Calpurnius, général brave et expérimenté, ternissait ses belles qualités par une sordide avarice. Fort contre les périls, il devenait faible à la vue de l'or. En levant son armée, il prit pour lieutenants des patriciens illustres par leur naissance et par leurs exploits, mais factieux et cupides, espérant que leur crédit couvrirait ses malversations : de ce nombre était Scaurus.

Le consul, arrivant en Afrique, entra rapidement en Numidie, fit un grand nombre de prisonniers, et s'empara de plusieurs villes. Jugurtha, par ses émissaires, lui montra les difficultés de cette guerre et la facilité de s'enrichir. Le consul et Scaurus se laissèrent si promptement corrompre que Jugurtha, qui n'avait espéré que le ralentissement de leurs opérations, crut qu'il pouvait acheter la paix; il vint avec confiance dans le camp du consul, se justifia pour la forme en présence du conseil, et convint en secret avec Calpurnius des articles d'un traité qui, moyennant un tribut, le laissait en possession de son royaume.

Après la signature de cet acte, il livra aux questeurs trente éléphants, un grand nombre de chevaux et une somme d'argent peu considérable. Calpurnius retourna ensuite en Italie pour les élections.

La nouvelle de cette pacification devint à Rome le sujet des discussions les plus vives. La prévarication du consul était évidente; mais le crédit dont jouissait Scaurus empêchait le sénat de se déclarer ouvertement contre Calpurnius.

Le tribun Memmius, révolté de cette infamie, la dénonça au peuple. « J'ai » honte, dit-il, de vous rappeler à quel point vous êtes devenus, depuis quinze » ans, le jouet de l'orgueil et de l'avidité de quelques ambitieux. Vous leur » avez laissé massacrer vos défenseurs; jugez combien cette lâcheté vous » avilit, puisque, après avoir repris l'avantage sur vos ennemis, vous n'osez » vous relever. Craindrez-vous toujours des hommes dont vous devriez être » la terreur? Les Gracques et Fulvius ont péri assassinés par vos tyrans; dès » qu'on défend vos droits, on est regardé comme coupable d'aspirer à la » royauté; et par qui? par des tyrans ambitieux, par des hommes lâches et » cupides, qui pillent le trésor public, s'emparent des tributs des rois, et ac- » cumulent toutes les dignités et toutes les richesses. J'ose lutter aujourd'hui

» contre leur puissance; mon succès dépend de vous. Cessez de supporter » leur joug! L'impunité les enhardit : loin de rougir de leurs crimes, ils en » font gloire; leur union accroît leur force, et votre faiblesse fait leur sûreté.

» Le désir de ne pas troubler votre repos me ferait supporter votre indul» gence pour ces hommes impies, meurtriers et dilapidateurs, si elle ne devait » pas vous conduire infailliblement à votre perte; mais il est impossible de » vivre en paix avec eux; ils sont les ennemis de vos alliés et les alliés de vos » ennemis; vous voulez être libres, ils veulent dominer, et vous n'aurez bientôt » de choix qu'entre la guerre civile et l'esclavage.

» Il est temps de mettre un frein à leur criminelle ambition; je vous conjure, » Romains, de ne pas laisser impuni l'énorme attentat qu'ils viennent de com» mettre. Il ne s'agit plus ici de pillage ni de concussions : ce sont des crimes » devenus si vulgaires qu'on n'y attache plus aucune importance; mais, en » présence de l'armée, on a mis tout à l'heure à l'encan l'intérêt public et la » majesté de Rome. Si vous ne châtiez les coupables, consentez donc à être » leurs sujets; car faire impunément tout ce qu'on veut, c'est être roi. »

Ce discours de Memmius enflamma le peuple d'un tel courroux, qu'à la grande surprise des patriciens il rendit un plébiscite pour ordonner au préteur Cassius d'envoyer Jugurtha à Rome, avec un sauf conduit, afin que, d'après ses dépositions, on pût vérifier l'accusation et punir les coupables.

Jugurtha ne résista point aux conseils de Cassius. La probité de ce préteur était en si haute estime que le roi se confia avec plus d'assurance à sa garantie personnelle qu'au sauf-conduit de la république. Il arriva à Rome, non avec la pompe d'un monarque puissant, mais dans l'appareil lugubre d'un accusé qui cherche à exciter la pitié.

Ses premières démarches eurent pour objet de s'assurer par ses prodigalités quelques appuis dans le peuple. Cependant la multitude irritée voulait qu'on le mît aux fers, et que, s'il ne déclarait ses complices, on le fît mourir comme ennemi public. Memmius, opposé à tout excès et fidèle aux principes de la justice, déclara qu'il ne souffrirait pas que l'on violât la foi publique.

Sa fermeté apaisa le tumulte. Faisant ensuite paraître Jugurtha, il lui rappela ses crimes, et l'avertit que le peuple connaissait ses complices, et voulait que son aveu complétât leur conviction. Il le prévint que, s'il confessait la vérité, il devait tout espérer de la clémence romaine; tandis que, s'il manquait de bonne foi, il se perdrait lui-même sans sauver les coupables.

Le tribun ordonna ensuite au roi de répondre; mais un autre tribun, nommé Bébius, et gagné par l'or de Jugurtha, défendit à ce prince de prendre la parole. Cette opposition excita une violente fermentation dans la multitude. Bébius résista avec opiniâtreté à ses clameurs et à ses menaces, et l'assemblée se sépara furieuse d'être si indignement jouée. Ce succès ranima le courage des accusés.

Il existait alors à Rome un Numide nommé Massiva, petit-fils de Massinissa. Il s'était sauvé de Cirtha après le meurtre d'Adherbal. Le nouveau consul, Spurius Albinus, conseilla secrètement à ce prince de demander au sénat le royaume

de Numidie. Massiva suivit son avis. Jugurtha, informé de ses premières démarches, le fit assassiner, par des hommes qu'avait apostés Bomilcar, un de ses favoris. Bomilcar fut arrêté, et l'on commença des informations contre lui. Jugurtha donna cinquante otages pour le mettre en liberté, et le renvoya secrètement en Afrique. Le roi tenta ensuite vainement de réchauffer ses partisans par de nouveaux dons; tous ses trésors ne purent l'emporter sur l'horreur qu'inspiraient tant de crimes. La guerre lui fut de nouveau déclarée, et le sénat lui ordonna de sortir de l'Italie. On raconte qu'en partant il tourna ses regards sur Rome, et s'écria : « O ville corrompue et vénale! pour te vendre et pour » périr, tu n'attends qu'un acheteur. »

Le consul Albinus se rendit promptement en Afrique. Il voulait terminer la guerre avant les comices, ou par la victoire ou par un traité; mais il était également difficile de vaincre ou de tromper Jugurtha.

Ce prince, voyant sa ruine résolue par le sénat, opposa aux forces de Rome celles de son génie. Vaillant, rusé, infatigable, il profita, pour grossir ses troupes et pour gagner du temps, de toutes les ressources que lui offraient la connaissance du pays et l'orgueil confiant du général romain. Tantôt menaçant, tantôt suppliant, il se montrait un jour prêt à combattre, le lendemain disposé à se soumettre : vif dans ses attaques, prompt dans ses retraites, il déjoua tellement le consul par ses manœuvres et par ses artifices, que ce général perdit toute l'année sans faire de progrès, et revint pour les comices à Rome : aussi le peuple l'accusa d'incapacité ou de trahison.

Son frère Aulus, chargé du commandement de l'armée, voulut s'emparer d'une ville dans laquelle étaient renfermés les trésors de Jugurtha. Ce général, avide et présomptueux, espérait effrayer le roi de Numidie par l'audace de cette entreprise, et le forcer à lui vendre la paix. Jugurtha, connaissant son impéritie, se montre effrayé pour augmenter sa confiance : il lui envoie des députés qui trompent son ambition et son avarice. Feignant de fuir, il engage Aulus, par l'appât d'un traité secret et lucratif, à le suivre dans des lieux écartés où ses intrigues pourraient être plus cachées. Ses agents subornent les officiers, qui lui promettent d'abandonner leurs postes au premier signal.

Tout étant ainsi disposé, il investit la nuit le camp romain et s'en empare. Les légions prennent la fuite, jettent leurs armes, et se trouvent enveloppées de tous côtés par les Numides embusqués. Le lendemain Jugurtha déclara au consul que, bien qu'il le tînt enfermé et qu'il pût le faire périr avec son armée il consentait à lui accorder la paix, à condition que les légions passeraient sous le joug et qu'elles évacueraient dans dix jours la Numidie. La peur contraignit Aulus à signer cette paix ignominieuse.

Il est plus facile de concevoir que d'exprimer la surprise et l'indignation que la nouvelle de cet échec répandit dans Rome. Le sénat refusa de ratifier le traité, et déclara que le consul n'avait pu le conclure sans son ordre : décision d'autant plus injuste qu'en rompant la paix on ne replaçait pas l'armée dans la position périlleuse où elle s'était trouvée au moment de la capitulation.

Le peuple, irrité plus que jamais contre les patriciens, nomma une commission chargée de faire des informations contre tous ceux qui s'étaient laissé corrompre par Jugurtha. Scaurus eut l'audace et l'habileté de se faire élire commissaire; juge de ses complices, il les condamna et les exila sans pudeur.

La faction populaire, après ce succès obtenu contre les riches et les grands, se montra aussi insolente que la noblesse avait paru orgueilleuse. Telle est partout la multitude; soumise dans les jours de prospérité, elle admire les fautes mêmes du gouvernement, lorsqu'elles sont couronnées de succès, tandis que les revers les moins mérités la disposent toujours à la sédition.

On élut consuls Métellus et Silanus. Le premier obtint le département de l'Afrique. C'était un homme d'une probité sans tache; général habile, également estimé par les deux ordres de l'État. Comme il comptait peu sur des légions humiliées et vaincues, il en leva d'autres, et rassembla beaucoup de vivres, d'armes et de chevaux. Il trouva en Afrique une armée indisciplinée, hardie en paroles, faible dans l'action, molle pour les travaux, ardente au pillage et plus redoutée par les alliés que par les ennemis.

Métellus, par sa sévérité, rétablit l'ordre, assujettit les soldats à des exercices continuels, et remit la discipline en vigueur. Jugurtha, redoutant un semblable adversaire, lui envoya des ambassadeurs, et lui proposa de soumettre lui et son royaume aux Romains, pourvu qu'on lui accordât une existence sûre et honorable.

Métellus fit publiquement à ces propositions peu sincères une réponse évasive. Combattant ce prince perfide et corrupteur par ses propres armes, il gagna secrètement ses ambassadeurs, qui lui promirent de livrer le roi, et il entra ensuite promptement en Numidie.

La soumission apparente de l'Africain n'endormit pas sa vigilance : il savait que ce prince était aussi redoutable de loin que de près. Quoiqu'il ne rencontrât d'abord aucun obstacle, il éclairait sa marche, couvrait ses flancs, et se tenait lui-même toujours aux avant-postes de son armée.

Jugurtha, certain qu'il ne pouvait tromper Métellus, résolut de tenter le sort des armes. Réunissant toutes ses troupes, il en plaça une partie sur une colline, dans une position forte, et cacha le reste dans de hautes bruyères près d'un fleuve.

Entre la rivière et la montagne se trouvait une plaine déserte que Métellus devait traverser. Dès qu'il s'y fut avancé, les Numides l'attaquèrent de toutes parts. Dans cette terrible mêlée toute manœuvre était impossible; on combattait corps à corps, et la victoire semblait devoir dépendre plus du courage que de l'habileté.

L'action dura toute la journée; enfin la chaleur et la fatigue ayant ralenti l'ardeur des Numides, Métellus parvint à rétablir les rangs, à former des cohortes, et, malgré la résistance de l'ennemi, il s'empara de la colline. Le roi n'avait pour lui que son génie et la force de sa position; ses soldats étaient inférieurs en vaillance aux Romains; dès que ceux-ci furent maîtres de la montagne, les Barbares prirent la fuite.

Rutilius, qui commandait l'arrière-garde romaine, défit aussi l'aile gauche des Africains. Métellus vainqueur continua sa marche, prit plusieurs forteresses, ravagea les campagnes, et se fit livrer beaucoup d'otages et une grande quantité de munitions.

Jugurtha, battu, mais non découragé, changea de système. Il ne livra plus de bataille; à la tête d'une nombreuse cavalerie, il harcelait sans cesse les Romains, s'emparait de leurs convois, et tuait tous ceux qui s'éloignaient des colonnes.

Dans la ville de Zicca il surprit Marius, lieutenant du consul; ce guerrier, depuis si célèbre, né pour la gloire et pour le malheur de Rome, se tira de ce péril par une intrépidité héroïque, et fit sa retraite sans être entamé.

Métellus forma le siége de Zama; il croyait Jugurtha fort loin de lui; mais, au moment où il donnait l'assaut, ce prince infatigable fond sur le camp romain et s'en empare. Toute la garde était déjà massacrée; quarante hommes seuls défendaient à l'extrémité du camp un poste élevé, lorsque Marius accourt avec quelques troupes, trouve les Numides occupés au pillage, les chasse du camp et en fait un grand carnage.

Le lendemain Métellus renouvelle l'assaut, et Jugurtha recommence son attaque à la tête de toute son armée. La bataille dura deux jours; Métellus repoussa les Africains; mais, affaibli par tant de combats, il leva le siége de Zama, laissa des garnisons dans les villes conquises, et prit des quartiers d'hiver sur la frontière de la Numidie. Cherchant ensuite à s'assurer par la ruse un succès plus prompt et plus sûr que par les armes, il corrompit Bomilcar et l'engagea par de grandes promesses à trahir son roi.

Le perfide favori rejoignit son maître, qu'il trouva dévoré d'inquiétudes. Il lui représenta que, ses campagnes étant dévastées et son trésor épuisé, le découragement porterait bientôt les Numides à traiter eux-mêmes avec les Romains, s'il ne prenait le parti de se soumettre et de négocier avec une république dans laquelle il avait de nombreux partisans qui garantiraient son existence de tout danger.

Jugurtha, entraîné par ses conseils, envoya des ambassadeurs au consul pour déclarer qu'il abandonnait à Rome son royaume et sa personne. Métellus exigeait qu'on lui livrât sur-le-champ un grand nombre d'éléphants, beaucoup de chevaux et d'armes, et deux mille livres d'or. Jugurtha obéit et reçut l'ordre de se rendre à Tisidium; mais ce prince, soit par inconstance, soit par la crainte que lui inspirèrent peut-être des avis secrets, changea tout à coup ses résolutions, et se décida à continuer la guerre.

Dans ce même temps Marius, qui se trouvait à Utique, offrit un sacrifice aux dieux. Un aruspice, consultant les entrailles des victimes, lui prédit les plus hautes destinées. Ce présage fit éclater l'ambition qui le dévorait depuis longtemps. Marius, doué d'un grand génie pour la guerre, méprisant les plaisirs et les richesses, n'était avide que de gloire et d'autorité. Force, courage, intelligence, il avait toutes les qualités qui peuvent, dans des temps de troubles, élever un homme au faîte du pouvoir. Né dans les rangs du peuple, il partageait

sa haine contre la noblesse. Dès sa plus tendre enfance il porta les armes; négligeant l'instruction des Grecs et l'urbanité romaine, il n'étudia que la guerre, et s'y distingua tellement que, bien qu'inconnu personnellement de la plus grande partie des citoyens, sur le bruit de ses exploits, les suffrages des comices le nommèrent tribun militaire. Parcourant successivement tous les grades, ses succès lui donnèrent tant d'éclat, qu'on le jugeait toujours digne d'un emploi plus élevé que celui qu'il occupait. Malgré ce mérite éminent, il n'avait point encore porté ses vues jusqu'au consulat, auquel peu de plébéiens osaient prétendre. La prédiction de l'aruspice l'enhardit, et il demanda à Métellus un congé, dans le dessein de solliciter à Rome cette dignité.

Métellus estimait son courage, son habileté, et, jusque là, s'était montré son ami; mais, fier comme tous les patriciens, il chercha à le détourner de son projet, lui conseillant de ne pas s'exposer à un refus; et comme Marius insistait, il lui dit qu'il ferait bien d'attendre l'époque où Métellus son fils, encore enfant, pourrait solliciter cette charge de concert avec lui.

Cette raillerie blessa profondement Marius, qui, de ce moment, n'écoutant que son ambition, et indifférent sur les moyens de la satisfaire, se forma des partisans parmi les officiers, excita le mécontentement des soldats, fronda la conduite de son général et dénigra ses talents. Exaltant sans cesse ses propres exploits, il se vantait qu'avec la moitié de l'armée il mettrait bientôt Jugurtha dans ses fers, et il accusait Métellus de prolonger la guerre pour jouir plus longtemps de l'autorité.

Ces propos, répétés fréquemment aux habitants des villes et aux négociants, produisirent une vive impression sur eux. La guerre faisait languir le commerce; une paix prompte pouvait seule lui rendre la vie.

Marius mit encore dans ses intérêts Gauda, prince numide, qui devait hériter du trône de Jugurtha, et dont Métellus avait imprudemment choqué l'amour-propre. Ce prince, les chevaliers romains, les négociants, les soldats mêmes écrivaient sans cesse à Rome, blâmaient les lenteurs du consul, et répétaient tous que le seul moyen de terminer cette guerre était d'en confier la conduite à Marius.

Toutes ces lettres, circulant dans la ville, faisaient perdre à Métellus la confiance publique, et assuraient à Marius la faveur populaire.

Tandis que le consul se voyait ainsi attaqué dans sa patrie par l'ingratitude d'un client de sa famille longtemps protégé par lui, la fortune lui donnait d'autres sujets d'inquiétude. Les plébéiens de la ville de Vacca, de concert avec les soldats de la garnison, égorgèrent dans un festin les patriciens et les officiers qui s'y trouvaient. Le consul attaqua les rebelles, les vainquit et livra la ville au pillage.

Dans le même temps Jugurtha, ayant intercepté une lettre qui lui découvrit le complot de Bomilcar contre ses jours, fit tomber la tête de ce traître; mais, depuis ce moment, la crainte de la trahison et le remords de ses crimes ne lui permirent pas de goûter un instant de repos. Croyant voir dans chacun de ses sujets un conspirateur, il changeait sans cesse de ministres, de gardes, de lo-

gement et même de lit. Poursuivi dans son sommeil par des songes effrayants, souvent, au milieu de la nuit, il prenait ses armes, appelait ses gardes à son secours, et les accès de terreur de ce prince perfide et sanguinaire ressemblaient aux fureurs d'un homme en délire.

Métellus marcha contre lui, le défit complétement, et le força de traverser les déserts et de se retirer ensuite à Thala, où il avait renfermé ses enfants et les débris de ses richesses.

Le consul le poursuivit avec plus d'ardeur que de prudence; les troupes romaines, brûlées par le soleil et privées d'eau, se voyaient au moment de périr; elles furent sauvées par une pluie abondante, très-rare dans ces climats, et que le Ciel semblait envoyer à leur secours. Jugurtha, découragé, se retira avec ses enfants chez les Maures. Leur roi Bocchus était son gendre; il releva son courage et contracta avec lui une alliance contre les Romains. Ceux-ci ne prirent que les murailles de Thala; les habitants mirent le feu à la ville et périrent dans les flammes.

Marius, arrivé en Italie, fut porté au consulat par les suffrages unanimes du peuple, malgré tous les efforts des patriciens. Le nouveau consul, aigri par leur résistance, fit éclater violemment sa haine contre eux. Dans sa première harangue au peuple, après avoir retracé tous les devoirs que lui imposait sa charge, il s'efforça de prouver que l'homme nouveau, qui n'avait d'autre soutien que sa vertu, devait inspirer plus de confiance que ces hommes superbes qui se croyaient dispensés de tout mérite par l'illustration de leur race, par la richesse de leur famille et par le nombre de leurs clients.

« Romains, disait-il, ce que j'ai fait avant d'avoir obtenu vos suffrages, vous » dit assez ce que je saurai faire désormais pour les justifier. Ceux qui ont » joué la vertu par ambition cessent de se contraindre dès qu'ils sont parvenus » au pouvoir; mais moi je l'ai pratiquée dès l'âge le plus tendre; l'habitude l'a » naturalisée dans mon âme. Je sais cependant que les nobles, jaloux de mes » honneurs et non de mes travaux, ne peuvent me pardonner la préférence » que vous m'avez accordée. Examinez donc, il en est temps encore, si vous ne » feriez pas mieux de confier vos armées et la direction de la guerre contre » Jugurtha à l'un de ces illustres patriciens si riches en aïeux, si pauvres en » services. Vous savez ce qu'ils font en pareille circonstance. Connaissant eux- » mêmes leur impéritie, ils s'entourent de quelques plébéiens dont ils forment » leur conseil; et, chargés par Rome de commander, ils s'empressent de choisir » quelqu'un qui les commande.

» Il est vrai que, dès qu'ils sont revêtus du consulat, ils commençent à lire » l'histoire de nos ancêtres et les livres militaires des Grecs; renversant ainsi » l'ordre naturel, ils aspirent au gouvernement avant de s'instruire, et ne se » mettent à étudier que lorsqu'il est question d'agir.

» Citoyens, comparez leur orgueil avec le mérite d'un homme nouveau! Ce » qu'on doit leur apprendre, je l'ai fait; ce qu'il faut leur raconter, je l'ai vu; » ce qu'ils espèrent trouver dans les livres, je l'ai appris tous les jours en com-

» battant. Décidez donc si vous devez préférer mes actions à leurs paroles. Il » est vrai que je ne puis étaler comme eux les images, les consulats, les triom- » phes de mes ancêtres; mais je puis montrer des javelots, des harnais, des » étendards, des couronnes, nobles dons de mes chefs, et ces nombreuses cica- » trices dont ma poitrine est couverte. Voilà ma noblesse et mes titres; je ne les » possède point par héritage; je les ai trouvés au milieu des périls. Mes discours » sont sans art; peu m'importe! ma vertu se montre toute nue; je laisse les » prestiges de l'éloquence à ceux qui veulent cacher la turpitude de leurs » actions.

» J'avoue que j'ai négligé les lettres grecques, parce qu'elles n'ont pas rendu » plus braves et plus libres ceux qui les enseignent; mais j'ai appris une science » plus utile à la république, celle de frapper l'ennemi, d'exercer les troupes, de » braver la rigueur des saisons, de coucher sur la dure, de supporter le travail » et la misère, et de ne rien craindre que la honte. Cette instruction, je la don- » nerai à vos soldats : gloire et dangers, tout sera commun entre nous.

» La noblesse me méprise et me traite d'homme grossier, parce que je ne » sais pas ordonner un repas splendide, parce que je n'ai pas d'histrions à mes » gages, ni de cuisinier qui me coûte plus qu'un laboureur. Je me fais gloire » de mériter ces reproches : j'ai appris de mon père que les vertus sont nos » richesses, et les armes notre parure; que le luxe convient aux femmes et le » travail aux hommes. Ces superbes patriciens, livrés aux voluptés, peuvent, » j'y consens, passer leur vieillesse comme leur enfance dans les festins : les » sueurs et la poussière nous plaisent mieux que leurs orgies; mais ce que je » ne puis souffrir, c'est que des hommes ainsi dégradés vous enlèvent les ré- » compenses dues à vos exploits, et que leurs vices, qui devraient les dés- » honorer, les conduisent à une élévation et à une autorité qui amènera la » ruine de la république, victime et non complice de leur dépravation.

» Après avoir repoussé leurs reproches, en comparant nos mœurs simples et » mâles à leur déréglement efféminé, je veux vous entretenir des affaires pu- » bliques. La guerre de Numidie, citoyens, ne doit plus vous inspirer d'in- » quiétude, puisque vous éloignez de l'armée l'avarice, l'orgueil, l'impéritie » qui seuls soutenaient les espérances de Jugurtha. Vos troupes connaissent » parfaitement le pays; mais il est nécessaire de les encourager, de les fortifier » et de les compléter. Elles ont été jusqu'ici plus braves qu'heureuses; l'im- » prudence ou la cupidité de leurs généraux en ont laissé détruire la plus » grande partie.

» Vous tous qui êtes en âge de combattre, joignez-vous donc à moi pour ser- » vir la patrie : que nos malheurs passés ne vous inspirent aucun effroi. Je » serai votre compagnon dans la marche, dans les travaux, dans les périls. » Tout est mûr pour nos succès : nous avons à cueillir une ample moisson de » victoires, de butin et de renommée; et, quand même ces biens seraient dou- » teux, il est du devoir de tout honnête homme de défendre son pays. La lâ- » cheté n'a jamais immortalisé personne : un père ne souhaite pas que ses

» enfants soient éternels, mais qu'ils vivent avec honneur. Je parlerais plus » longtemps si les discours pouvaient donner du courage aux timides : pour » les vaillants, j'en ai dit assez. »

La confiance qu'inspirait Marius excitait l'ardeur de la jeunesse pour s'enrôler. Après avoir pris toutes les mesures qui pouvaient assurer le succès de son expédition, il partit pour l'Afrique. Métellus évita sa présence, et chargea Rutilius de lui remettre le commandement de l'armée.

Le consul, dans le dessein d'aguerrir et d'encourager les nouvelles levées, conduisit ses troupes dans une contrée fertile, attaqua plusieurs forteresses, et fit partager aux soldats un immense butin. Les deux rois africains coururent au fond de leurs États pour y rassembler des forces contre ce redoutable ennemi.

Métellus croyait, en arrivant à Rome, trouver les esprits aigris et animés contre lui par les intrigues de Marius. A sa grande surprise, le sénat et le peuple lui témoignèrent une égale bienveillance. L'envie était morte avec son autorité.

Marius, poursuivant sa marche rapidement, battit en plusieurs rencontres les Maures et les Numides. Il surprit la ville de Capsa dont il massacra les habitants. La crainte décida plusieurs autres cités à lui ouvrir leurs portes.

Les plus habiles généraux doivent toujours une grande partie de leur gloire à la fortune. Elle fit tomber dans les mains de Marius une forteresse qui renfermait les trésors de Jugurtha, et que sa position sur un roc escarpé faisait regarder comme imprenable. Un soldat ligurien, voulant prendre des escargots, découvrit un sentier caché par des broussailles. Les Romains, profitant de sa découverte, montèrent en silence, au milieu de la nuit, par ce chemin sur le roc, escaladèrent la muraille, et s'emparèrent de la ville.

Marius reçut, peu de temps après, un renfort considérable qui lui arrivait d'Italie. Lucius Cornélius Sylla le commandait. Ce jeune patricien, qui s'immortalisa par son génie, par sa fortune et par ses cruautés, devait le jour à une famille ancienne, mais peu illustrée. Savant dans les lettres grecques et latines, doué d'un esprit vaste, adonné aux voluptés, mais plus avide de gloire, il ne se livrait à ses goûts que dans les temps de repos. Jamais les plaisirs ne lui firent négliger les affaires; son épouse seule y fut sacrifiée. Éloquent et rusé, facile avec ses amis, affable pour la multitude, profond dans ses desseins, habile à les cacher, prodigue de ses richesses, intrépide dans l'action, constant dans ses projets, il fut regardé comme le plus heureux des hommes jusqu'à l'époque de la guerre civile qui couronna son ambition et ternit sa gloire.

Jamais sa capacité ne fut inférieure à sa fortune, et l'on ne peut décider s'il eut plus de bonheur que d'habileté. Salluste, après avoir fait un magnifique éloge de ce Romain célèbre, ajoute ce peu de mots : « Je ne parle que des » temps qui ont précédé sa dictature; j'ignore si je serais plus affligé que hon» teux de retracer ce qu'il a fait depuis ces jours funestes. »

Sylla, lorsqu'il vint en Afrique, débutait dans la carrière militaire. Bientôt sa réputation éclipsa celle de tous ses compagnons d'armes. Familier avec les

soldats, respectueux avec ses chefs, recevant des présents à regret, prodiguant ses dons avec plaisir, obligeant sans exiger de retour, généreux sans intérêt, il passait facilement de la conversation la plus enjouée à l'entretien le plus sérieux. Assidu à tous les exercices, surveillant tous les postes, il se montrait le plus infatigable dans les travaux; on le trouvait toujours le premier dans les périls. Loin de suivre la marche vulgaire des ambitieux, il ne frondait jamais les opérations de ses généraux, et n'attaquait aucune réputation. Son amour-propre l'excitait seulement à se conduire de sorte que personne ne pût l'emporter sur lui en activité, en prudence et en courage. Ses grandes qualités lui attirèrent promptement l'estime de Marius et l'affection des soldats.

Bientôt Bocchus et Jugurtha, ayant réuni toutes leurs forces, vinrent attaquer les Romains. La bataille fut longue et sanglante; Marius, à la tête d'un corps d'élite, se montrait partout, ralliait ses soldats quand ils étaient trop pressés par les Africains, et arrêtait les ennemis par de vives charges, lorsqu'ils commençaient à prendre quelque avantage. La nuit mit fin au combat, sans que la victoire se fût décidée d'aucun côté : mais, tandis que les deux armées, excédées de fatigue, se livraient au repos pour réparer leurs forces, tout à coup, avant le point du jour, Marius donne le signal du combat. Le bruit des trompettes, les cris des Romains réveillent en sursaut les Barbares abattus et surpris. La vigueur de cette attaque soudaine répand parmi les Africains le désordre et la terreur. Un grand nombre périt en voulant se rallier et courir aux armes; le reste prit la fuite, et cette déroute leur fit éprouver plus de pertes que les batailles les plus disputées.

Après cette victoire, Marius s'approcha des villes maritimes pour faire jouir son armée de l'abondance et du repos. Les peuples belliqueux de l'Afrique, opposant leur nombre au courage des Romains, remplaçaient sans cesse leurs armées détruites par de nouvelles armées. Bocchus et Jugurtha vinrent encore peu de temps après attaquer les Romains; et tandis que Marius, à la tête de son aile droite, repoussait avec vaillance les Numides, Bocchus, répandant le faux bruit de la mort du consul, mit le désordre dans l'aile gauche de l'armée romaine, et la poursuivit jusqu'au camp.

Sylla, accourant alors avec impétuosité, chargea les Maures, arrêta leurs progrès, et rétablit le combat. Marius, vainqueur des Numides, vint se joindre à lui : leurs efforts réunis mirent les Barbares en pleine déroute, et Jugurtha, abandonné des siens, ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval.

Quelques jours après cette défaite, Bocchus, découragé, demanda la paix. Le consul ordonna à Sylla et à Manlius de se rendre auprès de lui. Sylla, dans un discours adroit, après avoir flatté l'amour-propre de ce prince par de grands éloges sur sa bravoure et sur sa puissance, lui conseilla de ne plus ternir sa gloire par une alliance avec Jugurtha, le plus méchant des hommes.

« Ne nous placez pas, lui dit-il, dans la triste nécessité de punir également
» votre erreur et ses crimes. Le peuple romain a toujours mieux aimé se faire
» des amis que des esclaves. L'alliance lui paraît plus sûre que la soumission. La
» distance qui nous sépare vous offre en nous des alliés utiles, et qui ne peu-

» vent vous nuire. Plût aux dieux que vous eussiez d'abord senti cette vérité!
» Mais puisque les choses humaines dépendent des caprices de la fortune, ne né-
» gligez pas l'occasion qu'elle vous offre, et réparez par des services le mal que
» vous aviez voulu nous faire. Apprenez que le peuple romain ne se laisse ja-
» mais vaincre en bienfaits; quant à la force de ses armes, vous la connaissez. »

Jugurtha, alarmé de cette négociation, redoubla d'intrigues pour la déjouer. Il y réussit quelque temps; mais Bocchus, las de la guerre, résolut de la terminer, et envoya des ambassadeurs à Rome pour demander à quelles conditions il pourrait se réconcilier avec la république.

Le sénat répondit qu'on oublierait le passé, et qu'on accepterait son alliance lorsqu'il aurait su mériter l'amitié du peuple romain.

Bocchus écrivit au consul qu'il désirait revoir Sylla. Celui-ci partit avec quelques officiers pour se rendre près de lui : en chemin il rencontre un corps de cavalerie maure commandée par Volux, fils de Bocchus; apprenant en même temps qu'à peu de distance de ce lieu Jugurtha est arrivé, et qu'il y campe avec ses troupes, il se croit trahi, et se prépare au combat, préférant une mort certaine, mais glorieuse, à une honteuse captivité.

Volux alors s'avance, demande à lui parler, proteste de son innocence, et l'assure qu'il ignorait le mouvement de Jugurtha. Il ajoute que les forces de ce prince sont peu nombreuses, qu'il ne s'est mis en marche que par inquiétude, et que, n'ayant d'autre espoir que dans la protection de Bocchus, il n'osera point, sous les yeux de ce monarque, attenter aux jours ou à la liberté d'un ambassadeur romain. Enfin il propose à Sylla de venir seul avec lui trouver son père. L'intrépide Romain s'y décide. Jugurtha, surpris de son audace, lui laisse traverser son camp sans oser l'arrêter, et se contente de faire épier par ses agents les démarches du roi de Mauritanie.

Celui-ci, flottant entre les liens du sang qui l'attachaient au roi numide et la crainte que Rome lui inspirait, n'avait plus que le choix des trahisons, et ne savait encore s'il devait livrer Jugurtha aux Romains, ou Sylla à Jugurtha.

Dans la conférence publique on ne parla que de la paix générale; mais, pendant la nuit, Bocchus et Sylla se virent secrètement. Le roi, incertain et faux comme tous les princes faibles, demanda d'abord que Rome lui permît de rester neutre entre elle et son beau-père. Il ne put l'obtenir; Sylla le menaçait d'un côté de la perte de son trône, s'il ne se déclarait pas entièrement pour la république, et lui offrait en même temps l'alliance de Rome et une partie de la Numidie, s'il livrait Jugurtha.

Bocchus, poussé par la peur, retenu par la honte, après avoir résisté longtemps, céda enfin à l'adresse et à l'éloquence de Sylla. Il fit dire à Jugurtha que le moment favorable pour faire la paix était arrivé, qu'on lui assurait des conditions honorables, et qu'il devait se hâter de venir conclure le traité.

Jugurtha désirait vivement la fin de la guerre; mais, doutant de la sincérité des Romains, il répondit que, comme il se méfiait de Marius, il exigeait avant

tout qu'on lui donnât Sylla en otage. Le perfide Maure le lui promit, et ses protestations trompèrent les agents de Jugurtha comme leur maître.

Au jour marqué pour la conférence, le roi de Numidie s'avança à la tête de ses troupes. Bocchus, dans l'intention apparente de lui faire honneur, vint au-devant de lui avec quelques officiers, et s'arrêta sur une éminence derrière laquelle on avait embusqué des soldats.

Le prince numide, ne voyant rien qui pût exciter sa défiance, se sépare de sa troupe, et, suivi de quelques amis, s'approche du roi. Des deux côtés, suivant les conventions faites pour cette entrevue, on était sans armes ; mais aussitôt que Jugurtha fut arrivé près de Bocchus, au signal donné, les soldats cachés se lèvent, l'enveloppent, massacrent ceux qui l'accompagnaient, et le livrent enchaîné à Sylla, qui le conduit au camp de Marius.

Tandis que le consul et son lieutenant, loin d'imiter les vertus et la générosité des Camille et des Fabricius, achevaient par la trahison une guerre qu'ils auraient dû terminer par les armes, l'Italie, consternée, apprenait l'entière défaite de ses légions, vaincues par les sauvages habitants du Nord. Les Cimbres, accourus en foule de la Chersonèse qui porte aujourd'hui le nom de Danemark, traversant la Germanie et les Gaules, avaient mis en fuite et détruit l'armée commandée par Cépion et par M. Manlius. Ce désastre répandait la terreur dans Rome, et, lorsqu'on y apprit que la Numidie était soumise et Jugurtha dans les fers, le peuple nomma de nouveau Marius consul, malgré son absence, et lui donna le département de la Gaule.

En arrivant à Rome, il reçut les honneurs du triomphe. Jugurtha, enchaîné, suivait son char. Le sénat, abusant de la victoire, condamna ce prince à mourir de faim. Ses crimes méritaient ce supplice; mais Rome n'avait sur lui d'autres droits que la force. Le bourreau déchira son manteau, et il fut jeté tout nu dans un cachot, où la mort ne termina ses souffrances qu'au bout de six jours, l'an 647 de Rome.

CHAPITRE XIV.

Ravages des Cimbres. — Construction du canal *la fosse Marianne.* — Retour des Cimbres dans les Gaules. — Victoires de Marius sur les Cimbres, les Ambrons et les Teutons. — Troubles intérieurs. — Haine de Sylla et de Marius. — Loi proposée par le tribun Drusus.— Mort de ce tribun. — Guerre sociale. — Échec des Romains. — Commandement confié à Marius. — Mort de Caton. — Consulat de Sylla. — Guerre avec Mithridate. — Commandement confié à Sylla. — Le contre-sénat de Sulpicius. — Ses proscriptions. — Fuite de Sylla. — Marche de Sylla sur Rome. — Fuite de Marius. — Sa tête est mise à prix. — Victoire de Sylla sur Mithridate. — Arrestation de Marius conduit à Minturne. — Son départ et son arrivée en Afrique. — Sa fuite. — Nouvelles dissensions à Rome. — Alliance de Cinna et de Marius. — Leur marche sur Rome. — Paix entre eux et Rome. — Vengeance de Marius. — Succès de Sylla en Grèce. — Siége, prise et destruction d'Athènes par Sylla. — Mort de Marius. — Consulat de Cinna et de Carbon. — Mort de Cinna. — Échec du consul Carbon. — Nouveaux succès de Sylla. — Vengeance du jeune Marius. — Entrée de Sylla dans Rome. — Ses vengeances. — Mort du jeune Marius. — Mort du consul Carbon. — Proscriptions de Sylla. — Crimes de Catilina. — Valérius Flaccus est nommé inter-roi. — Dictature perpétuelle de Sylla.

Les Cimbres, dans leur invasion, se joignirent aux Teutons et à d'autres peuples sortis des forêts de la Germanie. Ce torrent dévastateur, renversant tout sur sa route, menaçait de franchir les Alpes. Déjà quatre-vingt mille Romains ou alliés avaient péri dans plusieurs combats, où la féroce valeur de ces sauvages guerriers s'était vue victorieuse de la tactique romaine.

Avant d'entrer en Italie, ils traversèrent l'Aquitaine, passèrent les Pyrénées et ravagèrent l'Espagne. Marius, au lieu de les attaquer dans cette contrée, voulut les attendre à leur retour dans les Gaules, croyant sans doute qu'après de si longues marches, et chargés de butin, ils seraient moins difficiles à vaincre.

Pour se préparer à cette lutte dangereuse, suivant l'exemple des Scipions et de Paul Émile, il rétablit la discipline dans l'armée, exerça les légions sans relâche; et, afin de les arracher à l'oisiveté qui amollit l'âme comme le corps, en attendant les combats, il les fit travailler à réparer des routes et à construire des ponts.

Les bouches du Rhône étaient alors encombrées de vase et de sable; il détourna le cours de ce fleuve, en creusant un canal qu'on appela *la fosse Marianne.*

Les Cimbres reparurent bientôt dans la Gaule. Les Toulousains se joignirent à eux. Marius leur livra bataille et les défit. Dans cette action, Sylla, son

lieutenant, se distingua par sa vaillance, et fit prisonnier Copilus, roi des Toulousains.

Après cette victoire, le consul, espérant affaiblir les Cimbres en les fatiguant par des manœuvres, avait résolu de traîner la guerre en longueur; mais l'armée des Barbares se sépara en trois différents corps pour pénétrer plus facilement en Italie. Marius, qui suivait tous leurs mouvements, se trouva près de la plus forte de leurs colonnes, sur la frontière de l'Helvétie. Le nombre des Barbares était prodigieux: le consul aurait voulu éviter le combat, mais le manque de vivres et d'eau ne lui permit pas de délai. Il livra bataille; elle dura deux jours. Le génie de Marius, l'habileté de ses mouvements et le courage des Romains l'emportèrent sur la fougue impétueuse et sur la résistance opiniâtre des ennemis. Il leur tua deux cent mille hommes, et fit quatre-vingt-dix mille prisonniers, parmi lesquels se trouvait le roi Teutobochus.

Cette armée était presque entièrement composée d'Ambrons et de Teutons. Les Barbares, qui voulaient fuir les Romains vainqueurs, périssaient sous les coups de leurs femmes, qui, le glaive à la main, leur reprochaient leur lâcheté, et les frappaient quand ils ne voulaient pas retourner au combat.

Les Cimbres, ignorant la défaite de leurs alliés, s'avancèrent sur les Alpes, bravant tous les obstacles que leur opposaient l'aspérité des montagnes et la rigueur de l'hiver. Sans chercher de route, ils se couchaient sur les peaux qui les couvraient, et, se précipitant du haut des monts, ils se laissaient glisser sur la neige jusque dans la plaine.

Le proconsul Catulus voulut en vain les arrêter sur les bords de l'Adige; ils passèrent cette rivière malgré lui. Ne pouvant ramener ses soldats au combat ni les empêcher de fuir, il fit marcher une enseigne en avant d'eux, pour donner à cette fuite l'ordre et l'apparence d'une retraite.

Les Romains nommèrent Marius consul pour la cinquième fois, et il se hâta de joindre ses légions à celles de Catulus. Les Cimbres, s'avançant toujours, lui envoyèrent des ambassadeurs qui lui demandèrent de leur céder en Italie des terres pour eux et pour leurs frères. « De quels frères parlez-vous? » dit Marius. « Des Teutons, » répondirent-ils. « Ne vous occupez plus d'eux, reprit le consul; » s'ils avaient besoin de terre, nous leur en avons donné qu'ils garderont tou- » jours. »

Les Cimbres, ne comprenant pas ce qu'il voulait dire, le menacèrent de leur vengeance et de celle des Teutons, quand ils seraient arrivés. » Ils le sont, dit » Marius, et je vais vous mettre à portée de les saluer. » Alors, il fit conduire devant eux les rois teutons enchaînés. Les Barbares, furieux, le défièrent au combat, et lui demandèrent de fixer un jour pour livrer bataille: il le leur accorda.

Au jour fixé, les deux armées sortirent de leur camp. Marius donna le commandement du centre à Catulus, et plaça ses propres légions aux ailes. Il voulait attaquer lui-même l'ennemi en flanc, et espérait se donner ainsi tout l'honneur de la victoire; mais le sort faillit l'empêcher d'y prendre part; car un vent furieux ayant élevé des tourbillons de poussière qui obscurcirent l'air, Marius

s'égara dans sa marche, s'éloigna, sans s'en apercevoir, de l'ennemi qu'il voulait attaquer, et ne put revenir que fort tard aux lieux où l'on combattait.

Le courage des Barbares lutta longtemps contre la discipline romaine; mais enfin ils furent tournés, défaits et détruits. Leurs femmes, aussi intrépides que celles des Teutons, défendirent vaillamment les chariots qui entouraient leurs camps; elles accablaient de reproches les fuyards, et les forçaient à combattre. Lorsqu'elles ne virent plus d'espoir de résistance, elles égorgèrent leurs enfants, et se poignardèrent toutes pour échapper aux outrages et à la captivité. Cent quarante mille Cimbres, Gaulois ou Germains périrent dans cette journée. On en prit soixante mille. Cette action glorieuse termina la guerre, qui durait depuis douze ans. Elle valut à Marius le titre de troisième fondateur de Rome. Un seul triomphe récompensa ses trois victoires. Les Romains, toujours superstitieux, racontaient que, dans tous les combats livrés par Marius, deux vautours planaient sur sa tête.

Condamné par le sort à ne jamais jouir du repos, la république vit bientôt commencer les dissensions sanglantes qui devaient si longtemps déchirer son sein.

Marius, qu'on avait déjà accusé d'actes arbitraires dans son troisième consulat, disait souvent que le bruit des armes l'empêchait d'entendre le langage des lois. Il ne prouva que trop, par son humeur despotique et cruelle, qu'il ne s'était montré populaire que pour dominer, et n'avait accusé l'ambition des grands que par envie.

Saturninus, son ami et son complice, ayant été destitué de la questure d'Ostie pour ses prévarications, malgré les efforts de Marius pour le défendre, celui-ci, pour se venger des patriciens, fit élire tribun du peuple ce même Saturninus. Il exerça cette charge en factieux plutôt qu'en magistrat, et ne se servit de son pouvoir que pour satisfaire sa cupidité.

Métellus, alors censeur, tenta vainement de le faire chasser du sénat. Marius le soutint de tout son crédit, moins par amitié pour lui que par haine contre Métellus. L'année de son tribunat expirée, il voulut encore le faire élire; mais Nonnius, personnage à la fois très-populaire et très-estimé par les patriciens, lui enlevait une grande partie des suffrages. Saturninus se débarrassa de ce rival par un crime, et le fit assassiner.

Dès qu'il se vit en place, flattant le peuple, pour s'assurer son appui contre la haine du sénat, il proposa un édit qui donnait aux plébéiens les terres conquises par Marius dans les Gaules.

Le sénat, opprimé par les factieux, se vit contraint de jurer l'exécution de la loi. Métellus seul refusa le serment, et fut obligé de chercher un asile à Smyrne afin de se soustraire aux vengeances de Marius et de son tribun.

L'exil d'un si grand citoyen était une honte pour Rome. Il restait encore assez de vertu dans le peuple pour le sentir. On rappela, quelque temps après, Métellus; et Marius, à son tour, crut nécessaire de s'éloigner. Il parcourut l'Asie, et se rendit près de Mithridate, le plus grand monarque de l'Orient. Reçu avec honneur par ce roi belliqueux, on prétend que Marius flatta son orgueil et excita

son ambition, soit dans le dessein de s'en faire un appui, soit dans l'espoir de le combattre et de conquérir l'Asie. D'autres historiens rapportent qu'il dit à ce prince : « Pour accroître et pour conserver votre puissance, vous n'avez que deux partis à prendre, celui d'être plus fort que les Romains, ou celui de leur » obéir en tout. »

De retour à Rome, il se brouilla avec Sylla, qui lui causa depuis plus de malheurs par son ingratitude que la sienne n'en avait attiré à Métellus.

Depuis longtemps Sylla blessait son orgueil en s'attribuant exclusivement la prise de Jugurtha et l'honneur d'avoir terminé la guerre de Numidie. L'anneau qui servait de cachet à Sylla était une pierre gravée, qui représentait le prince numide enchaîné, livré entre ses mains par le roi des Maures. Bocchus aigrit le courroux de Marius en envoyant à Rome, pour le temple de Jupiter Capitolin, un groupe d'images d'or qui consacrait encore cet événement. Dès cet instant Marius furieux rompit ouvertement avec Sylla, et jura sa perte. La guerre sociale, éclatant peu de temps après, retarda seule les effets d'une haine qui devait plonger la république dans toutes les horreurs de la tyrannie et de la guerre civile.

Marius venait d'obtenir son sixième consulat. Saturninus, élu tribun pour la troisième fois, voulait, suivant ses intentions, lui donner pour collègue Glaucias, qui lui était dévoué. Mais un concurrent redoutable, Memmius, lui disputait cette dignité. Le tribun, accoutumé aux forfaits, fit poignarder Memmius. Ce meurtre excita l'indignation générale. Saturninus, cité en jugement, croyait pouvoir compter sur la protection de Marius; mais le consul, craignant d'attirer sur lui la haine publique, abandonna l'ami que ses conseils avaient perdu.

Cependant le tribun, soutenu de ses nombreux clients, opposa la force à la justice, et obligea le sénat d'employer la formule usitée en temps de troubles. Marius, chargé de préserver la république de tout détriment, attaqua les rebelles, et les força de se retirer au Capitole. Ceux-ci esperaient toujours qu'il ne punirait pas avec rigueur un crime commis pour ses intérêts et peut-être par ses ordres. Leur espoir fut trompé : Marius les laissa massacrer par les chevaliers romains.

Peu de temps après, Rome vit s'élever un orage qui mit en danger non-seulement sa gloire, mais son existence. Un tribun du peuple, Drusus, qui n'osait attaquer directement les usurpations de la faction populaire, crut parvenir indirectement à son but, et à rendre au sénat une partie de ses anciens droits, en proposant une loi qui semblait aussi populaire que juste. Les chevaliers s'étaient emparés des tribunaux; il proposa de leur donner les places vacantes dans le sénat, et de choisir après dans ce corps les magistrats qui seraient chargés de juger les citoyens.

Un autre tribun, Cépion, s'opposa vivement à cette innovation, déclama, comme les Gracques, contre l'orgueil, contre la corruption du sénat, et accusa de malversations plusieurs patriciens. Drusus, persévérant dans son entreprise, crut devoir en assurer le succès en se conciliant la faveur du peuple. Dans ce dessein il demanda l'exécution rigoureuse de la loi agraire; et, comme il

craignait de blesser les intérêts des alliés en Italie, s'ils n'étaient pas compris dans le partage, il présenta une loi qui leur accordait tous les priviléges et tous les droits des citoyens romains. Le sénat s'y opposa, jugeant avec raison que le droit de cité s'avilirait en se prodiguant, et que le peuple romain perdrait son éclat et sa majesté, s'il élevait à son niveau tant de peuples étrangers.

Les alliés qui se trouvaient dans Rome appuyaient de toutes leurs forces la proposition de Drusus; et les passions, enflammées par cette contestation, devinrent si violentes que quelques étrangers outragèrent et frappèrent l'un des consuls, nommé Philippe, qui repoussait avec chaleur la loi proposée.

Drusus, ne pouvant réussir à faire passer l'édit de partage, voulait au moins qu'on adoptât celui de naturalisation; mais un jour, en revenant du Forum, il fut assassiné à la porte de sa maison.

Cette violence, attribuée au sénat, ne resta pas impunie. Les peuples alliés, composant alors la plus grande force des armées romaines, supportaient impatiemment l'inégalité qui existait entre eux et les citoyens de la capitale. Les Gracques leur avaient fait entrevoir l'espérance d'obtenir le droit de cité, et Drusus venait de réveiller cet espoir. Ils avaient de nombreux partisans dans Rome, mais leur appui devenait sans effet; car, dès qu'ils osaient hasarder quelques démarches en leur faveur, les chevaliers romains les faisaient tuer ou exiler.

Les villes italiennes déclamaient violemment contre l'ingratitude de Rome, qui devait presque toutes ses conquêtes à leurs armes, et qui leur en refusait la récompense et le partage.

Outrées de la mort de Drusus, toutes ces villes se liguèrent et s'envoyèrent réciproquement des otages.

Les premiers peuples qui prirent les armes furent les Lucaniens, les Apuliens, les Marses, les Pélignes et les Samnites. La conspiration avait été si secrète qu'on ne la découvrit à Rome que trop tard pour la prévenir. Le proconsul Servilius, qui se trouvait près de Naples, informé de quelques mouvements hostiles des habitants d'Asculum, leur en fit de sévères reproches; au lieu de se justifier, ils se jetèrent sur lui et le massacrèrent, ainsi que les Romains qui résidaient dans leur ville.

Après cet éclat, la confédération déclara hautement ses desseins, et envoya au sénat un mémoire contenant ses griefs et ses demandes. Le sénat répondit « qu'on n'obtenait point de grâce de Rome par les armes, mais par le repentir » et la soumission. » Les députés se retirèrent et la guerre fut résolue.

Depuis celle d'Annibal, Rome n'en eut point à soutenir de plus vive, de plus sanglante et de plus dangereuse. Ce n'étaient point des Barbares qu'on avait à combattre, c'étaient les mêmes hommes qui composaient naguère la plus grande partie des forces romaines. Le vide que tant d'officiers et de soldats laissèrent dans les légions fut tel, que, pour les compléter, Rome se vit forcée d'enrôler les esclaves nouvellement affranchis. Cette guerre s'appela la *guerre sociale*.

Dans la première campagne, les Romains furent battus en plusieurs rencon-

tres. En 663, les Marses tuèrent dans une embuscade le consul Rutilius. La vue de son corps et de ceux de plusieurs officiers distingués qu'on rapportait dans Rome répandit une telle consternation parmi le peuple, que le sénat rendit un décret pour ordonner qu'à l'avenir on enterrerait à l'armée tous ceux qui y seraient tués. Cépion, succédant à Rutilius, commit les mêmes fautes et éprouva le même sort.

Le danger qui croissait décida le sénat à donner le commandement de l'armée à Marius. L'âge, qui n'adoucit point son caractère féroce, avait ralenti son audace et son activité. Il arrêta cependant les progrès de l'ennemi, mais en se bornant, contre sa coutume, à la défensive. Un des chefs les plus fameux des alliés, Pompéius Silo, lui ayant fait dire que, s'il était aussi grand général qu'on le croyait, il devait quitter ses lignes et livrer bataille, Marius lui répondit : « Si tu es aussi habile que tu le penses, force-moi à sortir de mon camp » et à combattre. »

Il termina cependant cette campagne par une victoire; mais Sylla qui servait sous ses ordres, obtint de plus nombreux et de plus brillants succès. Ce qui sauva Rome, ce fut la séparation des forces des alliés. Réunis, ils auraient accablé les Romains; mais, divisant leurs troupes pour défendre chacun leur pays, ils se virent tour a tour vaincus. La fortune de Rome voulut qu'au dehors comme au dedans de l'Italie le monde entier commît la même faute.

L'année suivante, sous le consulat de Pompéius, père du grand Pompée, et de Porcius Caton, le sénat accorda le droit de cité aux Italiens qui n'avaient pas pris les armes contre Rome. Cette mesure affermit la fidélité dans le devoir, et inspira quelque repentir à la révolte.

Caton remporta plusieurs avantages, dont il tirait tant de vanité qu'il se comparait à Marius, et prétendait l'effacer. Le jeune Marius, orgueilleux de la gloire de son père et cruel comme lui, s'approcha du consul au moment où il chargeait les Marses, et l'assassina lâchement.

Pompée gagna une bataille contre les Picentins, et prit la ville d'Asculum, dont il massacra les habitants, après les avoir fait battre de verges. Poursuivant ses succès, il défit les Marses et leur tua dix-huit mille hommes. Sylla, de son côté, vainquit deux fois les Samnites, et s'empara de leur camp. On lui attribua principalement l'honneur d'avoir terminé cette guerre, si funeste aux deux partis, que, selon Velléius Paterculus, trois cent mille des plus braves guerriers de Rome et de l'Italie y perdirent la vie. Les révoltés se soumirent; et Rome, se montrant généreuse après la victoire, leur accorda le droit de cité.

En 665, Sylla obtint le consulat. Rome ne jouit pas longtemps de la tranquillité que lui laissait la fin de la guerre sociale. Mithridate, roi de Pont, prince puissant, intrépide, audacieux, d'une ambition qui ne connaissait pas de bornes, et d'un génie qui l rendait capable d'exécuter les plus vastes desseins, avait voué une haine implacable aux Romains, qui dominaient tous les peuples et avilissaient tous les rois. Uni par les liens du sang et de l'amitié à Tigrane, roi d'Arménie, il parcourut l'Asie en conquérant, et, bravant la pro-

tection que Rome accordait aux Mysiens, aux Phrygiens, aux Lyciens, aux Pamphyliens et aux peuples de Bithynie, il entra dans leur pays, et en chassa le peu de troupes romaines qui s'y trouvaient. Le préteur Aquilius était tombé entre ses mains; Mithridate le traîna enchaîné à sa suite, l'exposa à la dérision des peuples, l'envoya au supplice, et, pour insulter à l'avarice romaine, fit verser de l'or fondu dans la bouche de cet infortuné.

Le sénat lui déclara la guerre, et donna le commandement de l'armée à Sylla, consul. Marius, précédemment, avait employé sans succès la violence, dans le dessein d'arracher du temple de Jupiter les images envoyées par Bocchus pour consacrer la gloire de Sylla. Il ne mit plus de bornes à ses ressentiments lorsqu'il vit Sylla consul et chargé de la guerre d'Asie. Déterminé à s'emparer de l'autorité qu'on lui refusait, et ne se bornant plus à ranimer la haine populaire contre les patriciens, il paya trois mille satellites qu'il mit aux ordres de Sulpicius, tribun du peuple, le plus hardi des factieux et le plus dévoué de ses partisans. Sulpicius appelait cette troupe son *contre-sénat*. Il faisait assassiner par elle ceux qui voulaient traverser ses desseins. Soutenu par ces brigands, Sulpicius tenait un bureau sur le Forum, et y recevait publiquement le prix du droit de cité, qu'il vendait sans pudeur à des affranchis et à des étrangers. Un fils de Pompée, dans une émeute, périt sous leurs poignards. Sylla, voulant en vain réprimer ces désordres, se vit chassé par eux de la place publique. Poursuivi et obligé, pour sauver ses jours, de se réfugier dans la maison de Marius, celui-ci ne lui promit la vie qu'après l'avoir forcé de jurer qu'il lui céderait le commandement de l'Asie.

Le peuple, excité, entraîné par Sulpicius, annula les décrets du sénat, et donna le commandement de l'armée à Marius. Cependant Sylla s'était sauvé dans son camp. Ses soldats tuèrent tous les officiers du parti de Marius, et Marius fit égorger dans Rome tous les amis de Sylla.

Depuis ce moment, ce n'est plus qu'avec du sang qu'on peut écrire l'histoire de cette république, autrefois plus fameuse encore par ses vertus que par ses victoires.

Le sénat, cherchant en vain à prévenir les malheurs dont la ville était menacée, envoie Brutus et Servilius près de Sylla pour négocier un accommodement. Les soldats furieux maltraitent, dépouillent ses députés et les chassent du camp. Sylla hésitait à marcher contre Rome; mais on raconte qu'ayant vu en songe Bellone qui mettait la foudre entre ses mains, il fit part de ce songe à son armée, et s'avança rapidement avec elle près des portes de la ville. Le peuple, furieux contre les patriciens, barricade les rues, lance du haut des toits des pierres et des traits sur les troupes de Sylla. Marius combat à la tête de ses partisans, et arme les esclaves pour grossir ses forces; mais l'armée triomphe de la résistance de cette multitude, plus propre aux factions qu'aux combats. Sylla est maître de la ville, et Marius se dérobe au supplice par la fuite. Peu de jours avant il avait accordé la vie à Sylla; celui-ci, plus implacable, le fit condamner à mort, et mit sa tête à prix. Sulpicius, trahi par un esclave, fut découvert et massacré. Le peuple subissait en frémissant le joug du

vainqueur. Sylla, dans l'espoir de l'apaiser, consentit à recevoir pour collègue Cinna, un des chefs du parti populaire. Il fit jurer au nouveau consul d'embrasser sa cause et de lui rester fidèle. Ce serment, prêté par l'ambition, fut promptement violé par la perfidie. Cinna cita son collègue en jugement. Le fier Sylla, dédaignant de répondre, le laissa haranguer le peuple à son gré, sortit de Rome, et prit le commandement de l'armée, certain que, s'il était accusé par la haine, et même condamné par la justice, il serait absous par la victoire.

Mithridate s'était emparé de la Grèce qu'il occupait par de fortes armées. Les Athéniens, sous la conduite du tyran Aristion, avaient embrassé son parti. Sylla livra au pillage les villes et les temples de cette malheureuse contrée. L'esprit de faction détruisait la discipline dans l'armée, et les généraux favorisaient la licence du soldat pour se l'attacher. Sylla ne tarda pas à sentir la nécessité de rétablir l'ordre et de rendre à l'autorité sa vigueur. Il était arrivé près d'Élatée, et se trouvait en présence de l'armée de Mithridate, que commandait alors Archélaüs. L'aspect de cette armée immense, composée de tous les peuples de l'Orient, saisit de terreur les Romains. Sylla tenta vainement de les faire sortir de leur camp : les railleries et les insultes même de l'ennemi ne pouvaient les y décider. Sylla prit alors le parti de les accabler de travaux si pénibles et si continuels, qu'ils préférèrent enfin les périls à la fatigue, et demandèrent à grands cris le combat.

Les ennemis s'étaient portés sur Chéronée; Sylla les suit rapidement, envoie derrière eux un corps détaché qui leur dérobe sa marche, et qui les attaque à l'improviste. Le consul, profitant de leur désordre, les charge avec ses légions, les met en fuite, et en fait un grand carnage. Élevant ensuite des trophées pour consacrer ce triomphe, il ordonna qu'on y inscrivît ces mots : *Mars, Victoire et Vénus.* Il croyait ou voulait persuader aux peuples que Vénus le favorisait particulièrement, et souvent il ajoutait à ses noms de Lucius Cornélius Sylla celui d'Épaphrodite. Quelquefois aussi il prenait celui de *Félix* (Heureux), et, tandis que Marius prétendait devoir tous ses triomphes à son génie, Sylla n'attribuait les siens qu'à la fortune. Ce politique habile savait qu'on se range toujours du parti des heureux.

Les forces de Mithridate étaient trop nombreuses pour qu'une seule défaite les détruisît. Sylla se vit encore obligé de combattre Archélaüs sous les murs d'Orchomène, et, cette fois, la victoire lui fut vivement disputée. Ses soldats, trop pressés par la foule des barbares, commençaient à plier et à quitter leurs rangs; Sylla descend de cheval, saisit une enseigne, arrête les fuyards, et s'écrie : « Romains, mon devoir m'ordonne de mourir ici : lorsqu'on vous demandera ce que vous avez fait de votre général, n'oubliez pas de dire que vous l'avez abandonné à Orchomène. » A ces mots, il s'élance au milieu des ennemis.

Ranimées par son intrépidité et honteuses de leur faiblesse, les légions se précipitent sur les Barbares, les enfoncent, les taillent en pièces, et s'emparent de leur camp.

Tandis que Sylla, couvrant de lauriers les plaies sanglantes de la république, semblait oublier ses intérêts personnels et les menaces de ses ennemis pour ne s'occuper que de la gloire de sa patrie, ses partisans à Rome dominaient dans le sénat, et servaient sa vengeance.

Marius, vivement poursuivi par eux et déclaré ennemi public, s'était embarqué : un vent impétueux rejeta son bâtiment sur la côte d'Italie. Ses compagnons lâches ou perfides, le voyant si constamment trahi par la fortune, l'abandonnèrent sur les bords du Lyris.

L'argent promis pour sa tête excitait l'avidité d'un grand nombre de soldats qui cherchaient à s'emparer de lui. Il se déroba à leur poursuite en s'enfonçant dans un marais, et se rendit après dans la cabane d'un pauvre vieillard auquel il se découvrit. Ce généreux vétéran reçut avec respect, sous son toit, son ancien général ; et, lorsqu'il lui eut fait prendre quelques aliments, il le conduisit vers la côte, en traversant les marais. Bientôt les soldats qui le poursuivaient annoncèrent leur approche en jetant de grands cris. Le vieillard fit coucher Marius dans le marais, le couvrit de roseaux, et s'éloigna.

Tout semblait alors conspirer à la perte de Marius. Les soldats le découvrirent dans l'humide retraite où il s'était caché, se saisirent de lui et le menèrent à Minturne.

Dans le temps de sa puissance, il avait rendu quelques services aux habitants de cette ville. Le peuple y chérissait son nom et respectait sa gloire ; mais les magistrats, redoutant l'autorité du sénat romain, se croyaient obligés de suivre la rigueur de ses ordres. Ils se décidèrent à faire mourir Marius ; et comme aucun citoyen, pas même le bourreau, ne voulait souiller ses mains par le meurtre de cet illustre proscrit, ils chargèrent un Cimbre, qui se trouvait alors à Minturne, de le tuer.

Le Barbare reçut cet ordre avec joie, fier de venger la honte et la ruine de ses concitoyens. Le Cimbre entre, le sabre à la main, dans la chambre où reposait l'implacable ennemi de sa nation. A son approche, le Romain se lève, et, jetant sur lui un regard terrible, lui dit: « Oseras-tu bien tuer Caïus Marius ? » A l'aspect de ce guerrier, qui semblait encore porter devant lui l'épouvante et la mort, comme aux jours de bataille, le Cimbre, saisi d'effroi, laisse tomber son glaive et s'enfuit en s'écriant : « Non, je ne pourrai jamais tuer Caïus Marius ! »

Cette dernière victoire de Marius désarmé excita l'admiration du peuple, et il fit éclater si vivement son affection pour lui, que les magistrats eux-mêmes, honteux de leur lâche cruauté, conduisirent Marius au bord de la mer. Il s'embarqua, et, après avoir encore plusieurs fois couru le danger d'être pris en Sicile, il descendit enfin sur la côte d'Afrique, près de Carthage.

Le préteur Sextilius, qui commandait dans cette province, le fit prévenir par un officier que, s'il ne sortait pas sans délai de son gouvernement, il se verrait à regret forcé d'exécuter les ordres du sénat, et de le traiter comme un ennemi du peuple romain.

Marius, après avoir gardé quelque temps un morne silence, poussa un pro-

fond soupir, et répondit au messager ce peu de mots : « Dis à Sextilius que » tu as vu Caïus Marius banni de Rome, et assis sur les ruines de Carthage. »

Hiempsal, roi de Numidie, parut d'abord touché de l'infortune du vainqueur de Jugurtha, et lui offrit dans son royaume un asile, ainsi qu'à son fils, à Céthégus et à plusieurs autres bannis. Mais, dans la suite, lorsqu'ils voulurent quitter ses États, il les y retint, paraissant disposé à se concilier l'amitié de Sylla par une trahison.

Vénus, infidèle cette fois à Sylla, tira son ennemi de ce danger. Le jeune Marius avait séduit une des concubines du roi. Cette femme, qui veillait au salut de son amant, le fit secrètement embarquer avec son père sur un bateau de pêcheur.

Rome se voyait alors déchirée par de nouvelles dissensions. Le sénat avait voulu placer à la tête des légions d'Italie Pompéius Ruffus; mais ces troupes, dévouées à Strabon qui les commandaient, tuèrent le général nommé pour le remplacer. La ruine d'un État est prochaine et infaillible dès que les hommes se montrent plus forts que les lois, et que les armées disposent du pouvoir par la violence.

Après la mort de Ruffus, Rome élut consuls C. Cinna et Cnéius Octavius. Cinna, entièrement livré au parti populaire, proposa un décret qui rappelait Marius et tous les exilés; mais Octavius, plus puissant dans le sénat que son collègue, le chassa de Rome, le destitua et le fit illégalement remplacer par Mérula.

Cinna, décidé à se venger d'une violence inouïe jusqu'alors, invoqua l'appui des peuples d'Italie, qui lui donnèrent les moyens de lever une armée. Marius, informé en Afrique de cette nouvelle, rassembla quelques Maures, quelques Romains, et s'empara avec leur secours de quarante navires qui le portèrent sur les côtes d'Italie. Cinna, instruit de son débarquement, lui envoya des licteurs, des haches et toutes les autres marques de la dignité consulaire. Marius ne voulut pas les recevoir. Laissant croître sa barbe et ses cheveux, il se montra vêtu d'une robe de deuil, certain que cet habit lugubre, rappelant son infortune et sa proscription, lui attirerait plus de partisans que la pompe et l'éclat d'une dignité qui excite trop souvent la haine et l'envie.

Son espoir ne fut point trompé. Les bannis, les factieux, les hommes perdus de dettes, et tous ceux qui ne plaçaient leur espoir que dans les troubles, accoururent de toutes les parties de l'Italie, et se rendirent en foule près de lui. Réuni à Cinna, il s'empara de toutes les places où Rome avait ses magasins. S'approchant ensuite de la capitale, il se saisit du Janicule. Octavius le contraignit à l'évacuer; mais Cinna ayant promis la liberté aux esclaves qui se rangeraient sous ses drapeaux, la terreur se répandit dans Rome.

Le peuple était en fermentation; le sénat, craignant une révolte, envoya des députés à Marius et à Cinna, et leur offrit la paix, pourvu qu'ils promissent de ne point exercer de vengeances.

Avant de répondre à cette proposition, Cinna exigea d'abord qu'on lui rendît la dignité consulaire : il l'obtint. Se voyant ensuite pressé de faire le ser-

ment demandé, il le refusa et se contenta d'assurer qu'il ne serait cause de la mort d'aucun citoyen.

Marius, debout près de lui, gardait un morne silence : son air sombre et son regard farouche trahissaient sa fureur concentrée. Obligé enfin de s'expliquer, il dit que, si sa présence à Rome était utile, il consentait à y rentrer; mais que, proscrit par un décret, il en fallait un nouveau pour le rétablir dans ses droits, et qu'au reste, accoutumé à respecter les lois, même les plus injustes, on pouvait être certain qu'il n'en enfreindrait aucune tant qu'on n'en aurait pas de meilleures.

Le désordre qui régnait dans la ville contraignit les députés à se contenter de ces réponses équivoques, et la paix fut conclue.

Marius entra dans Rome, et la traita comme une ville prise d'assaut. Les brigands qui l'accompagnaient, obéissant à un geste, à un signe de ce guerrier féroce, massacraient sans pitié les plus vertueux citoyens. Ils tuèrent le préteur Ancharius, parce que Marius avait paru le désigner à leur vengeance en lui refusant le salut. Le célèbre orateur Marc-Antoine, un des plus nobles ornements de la tribune romaine, périt sous leurs poignards. Catulus, personnage illustre et ancien collègue de Marius, le fit supplier de lui laisser la vie; Marius répondit froidement : « Il faut qu'il meure. »

Les amis de Sylla qui ne purent se sauver furent tous égorgés. Implacables même après la mort de leurs victimes, ces vainqueurs barbares leur refusaient la sépulture, et se plaisaient à voir les vautours se repaître de leurs cadavres.

Le sénat, opprimé et décimé, déclara Sylla ennemi de la république. On démolit sa maison, on vendit ses biens à l'encan; aucun de ses amis ne fut épargné. Catulus et Mérula, cités en jugement pour avoir exercé les fonctions de consuls après le bannissement de Cinna, se dérobèrent au supplice par une mort volontaire.

Tandis que Rome proscrivait Sylla, cet illustre guerrier étendait sa gloire par de nobles succès. Métella, sa femme, échappant par la fuite à la violence des proscripteurs, vint le rejoindre dans la Grèce, et lui apprit qu'on venait de jurer sa perte, de piller ses richesses, et de vendre ses terres. Archélaüs, informé de ces événements, crut l'occasion favorable pour regagner par la négociation ce qu'il avait perdu par les armes. Ayant demandé une conférence à Sylla, il lui proposa de s'unir à Mithridate, qui lui fournirait de puissants secours contre son ingrate patrie. Sylla, sans répondre à sa proposition, lui conseilla de quitter le parti de Mithridate, et lui offrit l'appui de Rome pour le placer sur le trône. Archélaüs ayant rejeté avec horreur ce conseil : « Eh quoi ! » lui dit Sylla, toi, le serviteur d'un roi barbare, tu connais assez l'honneur » pour avoir honte d'une perfidie, et tu m'oses proposer une trahison, à moi » lieutenant du peuple romain, à moi Sylla ! Souviens-toi donc que tu parles à » ce même homme qui, lorsque tu commandais cent vingt mille guerriers, te » contraignit à fuir de Chéronée, et te força ensuite à te cacher dans les marais » d'Orchomène. »

La conférence étant rompue, Sylla poursuivit le cours de ses succès, et

chassa les Barbares de la Grèce. Sa flotte battit celle du roi de Pont; passant ensuite en Asie, il conclut la paix avec Archélaüs, et força Mithridate à la ratifier.

On raconte que ce fier monarque, lui ayant demandé une entrevue en Troade, s'approcha de lui, et, avant de lui adresser une seule parole, lui présenta la main. Sylla, sans avancer la sienne, lui dit : « Consentez-vous au traité » que j'ai conclu avec Archélaüs? » Le roi hesitait à repondre; Sylla reprit : « Songez que c'est à ceux qui demandent la paix à parler, et que les vain- » queurs n'ont qu'à se taire et à ecouter leurs suppliques. » Mithridate ayant alors déclaré qu'il ratifiait la paix, Sylla l'embrassa et le réconcilia ensuite avec Nicomède et Ariobarzane. Ces deux rois, détrônés par le roi de Pont, reprochaient au général d'épargner un prince cruel qui avait, dans un seul jour, fait massacrer cent cinquante mille Romains en Asie. Mais la position de Sylla, l'armement de l'Italie contre lui, et l'approche de Fimbria, qui commandait des légions en Asie, et suivait le parti de Marius, lui ôtaient toute possibilité de consommer la ruine de Mithridate. Il se borna donc, par ce traité, a le dépouiller de ses conquêtes en Grèce et en Asie, à lui faire payer les frais de la guerre, et à le renfermer dans les limites de ses États.

Délivré de la guerre étrangère, il s'occupa de la guerre civile, et marcha d'abord contre Fimbria : mais il ne lui fut pas nécessaire de le combattre; les légions de ce général l'abandonnèrent, et il se tua.

Sylla, de retour en Grèce, fit le siége d'Athènes, triompha de la résistance opiniâtre de ses habitants, et dit avec mépris à ses orateurs qu'il venait pour punir des rebelles, et non pour entendre des harangues. Il emporta les murs d'assaut, et acheva la ruine de la liberté de la Grèce par la prise et par la destruction de cette cité célèbre. Cependant, après avoir assouvi sa vengeance contre Athènes, il lui rendit ses lois, et se fit initier aux mystères d'Éleusis. Il découvrit dans cette ville les œuvres d'Aristote et de Théophraste, dont il enrichit sa patrie.

Sylla s'embarqua ensuite pour se rendre en Italie. Elle lui opposait quinze armées. Les premières qu'il attaqua furent celles que commandaient le jeune Marius et Norbanus. Il les défit et leur tua six mille hommes. On lisait dans ses mémoires dediés à Lucullus que cet événement décida de sa destinée, et que, sans ce premier succès, toute son armée, qui commençait avec regret la guerre civile, se serait débandée, et l'aurait livré sans défense à la fureur de ses ennemis.

Cependant Rome avait élu Marius consul pour la septième fois. Le peuple racontait que, dans son enfance, sept aigles avaient plané sur sa tête, et qu'un augure, expliquant ce présage, lui predit qu'il parviendrait sept fois au pouvoir suprême.

Ce vieillard ambitieux et cruel, accablé par l'âge et par les chagrins, jaloux de la gloire de Sylla et effrayé de son retour, ne pouvait plus goûter aucun repos. Pendant le jour, la fureur agitait son âme; la nuit, le sang versé par lui pesait sur son cœur, et son sommeil était troublé par des songes funèbres.

Voulant s'arracher à ses sombres pensées, il se livra, contre son ancienne coutume, aux festins et à la débauche, tomba malade et mourut.

Marius, habile général, intrépide guerrier, mauvais citoyen, également célèbre par ses exploits et par ses crimes, devint à la fin de ses jours aussi odieux au peuple romain qu'il en avait été chéri dans sa jeunesse. Ce fut lui qui, le premier, fit essayer à Rome la servitude. Son dernier consulat n'avait duré que dix-sept jours. Il était âgé de soixante-dix ans. Son fils ne succéda point à sa gloire; il n'hérita que de ses vices et de sa cruauté.

Le peuple donna le consulat à Cinna et à Carbon. Ils se hâtèrent d'armer l'Italie, et d'enrôler toute la jeunesse pour compléter les légions.

Le sénat venait de recevoir des lettres menaçantes de Sylla, qui lui rendait compte de ses exploits, faisait l'énumération de ses griefs, et annonçait sa vengeance, promettant seulement d'épargner les citoyens vertueux et paisibles. Les sénateurs, délivrés de la tyrannie de Marius, et obéissant à une autre crainte, défendirent aux consuls de continuer leurs levées : ceux-ci méprisèrent ce décret; Cinna fit même embarquer ses troupes pour la Dalmatie; mais un vent contraire les ayant ramenées au port, elles se déclarèrent contre la guerre civile, et refusèrent de se rembarquer. Cinna accourut dans l'espoir d'apaiser cette révolte; sa présence aigrit la sédition au lieu de la calmer, et, comme il voulait faire punir les rebelles, ils se jetèrent sur lui et le massacrèrent.

Carbon, resté seul consul, tenta de se réconcilier avec Sylla, qui rejeta ses propositions. Le peuple donna Scipion pour collègue à Carbon : tous deux, avec Norbanus et le jeune Marius, firent les plus grands efforts pour arrêter la marche de Sylla; mais on vit avec surprise Céthégus, ancien ami de Marius, embrasser la cause de son ennemi. Dans les temps de factions tous les liens perdent leur force, l'intérêt efface tous les droits, et l'ambition éteint tout autre sentiment.

L'armée de Scipion, abandonnant son chef, céda aux promesses et aux menaces du vainqueur de Mithridate, et se rangea sous ses enseignes. Le consul lui-même fut pris, et Sylla lui rendit généreusement la liberté. Carbon, admirant à regret la vaillance et les ruses de Sylla, disait qu'il trouvait à la fois en lui un renard et un lion, et que le renard lui faisait encore plus de mal que le lion.

Sylla, soit par superstition, soit par politique, parlait avec respect des présages, et regardait les songes comme des avis envoyés par les dieux. Lorsqu'il descendit en Italie, la terre, près de Brindes, se fendit tout à coup, et il en sortit une flamme vive et claire qui s'élança vers le ciel. Les augures expliquèrent ce phénomène en annonçant qu'un homme grand et blond s'emparerait de l'autorité, et rendrait la paix à la république. Sylla, dont les cheveux étaient très-blonds, s'appliqua cet oracle, qui ranima la confiance de l'armée.

Norbanus, battu de nouveau par un des généraux de Sylla, n'osa se fier à sa générosité, et prit la fuite. Les armées de Sylla et de Carbon exerçaient

les plus affreux ravages en Italie. Toutes les villes, déchirées par ces deux factions, n'étaient plus qu'un théâtre sanglant de meurtres et de brigandages.

L'année suivante, les généraux de l'heureux Sylla, Pompée, Crassus, Métellus, Servilius, éprouvèrent comme lui les faveurs de la fortune. Métellus défit complétement Norbanus, qui se tua de désespoir, Pompée remporta une victoire sur Marcius, lieutenant des consuls; Sylla lui-même, rencontrant le jeune Marius près de Signium, lui livra bataille, lui tua vingt mille hommes, et le pressa si vivement qu'il le força de se renfermer dans Préneste.

Marius, furieux, et ne voulant pas que les patriciens pussent se réjouir de son infortune, écrivit à Brutus de massacrer dans Rome tous ceux qui, cédant à la crainte, auraient abandonné son parti; cet ordre fut exécuté.

Métellus, poursuivant toujours ses succès, défit l'armée de Carbon. Celui-ci, découragé par ce revers et par la désertion d'une partie de ses troupes, se sauva en Afrique, quoiqu'il eût encore trente mille hommes sous ses ordres.

Sylla, vainqueur du jeune Marius, entra sans obstacles dans Rome, et borna d'abord sa vengeance à faire vendre les biens des fugitifs. Ayant ensuite laissé une garnison dans cette ville, il marcha contre Préneste pour combattre une armée qui venait la secourir; tandis qu'il était occupé de cette expédition, les Samnites, commandés par Télésinus, parurent inopinément aux portes de Rome, et répandirent l'effroi dans la ville.

Appius Claudius, à la tête d'un petit nombre de soldats, défendait les portes avec plus de courage que d'espérance. Sylla accourt avec une partie de son armée; et, quoique fort inférieur en nombre, il livre audacieusement bataille à ces anciens et redoutables ennemis de la république.

Malgré tous ses efforts, l'aile gauche qu'il commandait est enfoncée; enveloppé lui-même par les Samnites, il invoque Apollon Pythien, dont il portait toujours une image d'or, rallie ses soldats, et, redoublant en vain de courage et d'opiniâtreté, il se voit enfin obligé de chercher son salut dans la fuite. Mais, au moment où il se croyait perdu et sans ressource, il apprend avec étonnement que Crassus, commandant son aile droite victorieuse, venait de mettre les ennemis en déroute et de remporter une victoire complète.

Sylla, furieux du danger qu'il avait couru, ordonna le massacre de trois mille prisonniers, et fit jeter dans Préneste les têtes des généraux Marcius et Carinus. Les habitants de la ville, consternés de la défaite des Samnites, et désespérant d'être secourus, se révoltèrent contre leur chef, et se rendirent à Lucullus. Le jeune Marius, abandonné par eux, se poignarda. On envoya sa tête à Rome, et Sylla la fit clouer sur la tribune aux harangues.

Cependant Carbon, qui avait rassemblé des troupes en Afrique, débarqua en Sicile. Pompée le combattit, le défit et le poursuivit jusqu'à Corcyre, où il le fit prisonnier. Pompée, égaré par les fureurs et par la haine, funestes effets des guerres civiles, accabla d'injures cet ancien consul tombé dans ses fers, le fit tuer, et envoya sa tête à Sylla. Celui-ci, maître de Rome, ne déguisant plus ses fureurs, déclara en présence du peuple que, s'il voulait récompenser dignement ceux qui lui étaient restés fidèles, il savait aussi se venger de ceux qui

l'avaient offensé. Plus cruel encore que Marius, et plus implacable dans ses vengeances, il inonda la ville de sang.

Ses listes de proscription, dictées par la cupidité autant que par la haine, grossissaient chaque jour. Dans le seul Champ-de-Mars on égorgea huit mille citoyens. On était coupable pour avoir servi sous Marius et pour avoir obéi aux consuls ou à leurs généraux. L'amitié, la pitié même pour un proscrit exposaient au supplice. L'indépendance, l'honneur, l'humanité se voyaient punis comme des forfaits; le soupçon tenait lieu de conviction; la plainte devenait un délit; la possession d'une terre fertile, d'une grande maison, d'une belle ferme, mettait en péril et tenait lieu de crimes; car Sylla, froid dans ses violences et profond dans ses cruautés, tuait pour confisquer, enrichissait ses officiers, ses partisans, ses soldats, des dépouilles de ses ennemis, et même de ceux qui s'étaient montrés neutres dans ces troubles. Il s'assurait par ce moyen l'appui constant des armées, d'un immense parti devenu complice de ses vengeances et aussi intéressé que lui à maintenir son pouvoir et ses décrets.

Les mêmes scènes de pillage et de massacre se répétèrent dans toutes les villes d'Italie. La cupidité, la délation, le poignard poursuivaient partout leurs victimes.

Sylla, craignant que quelques proscrits n'échappassent à son courroux, mit leurs têtes à prix, et menaça de mort ceux qui leur donneraient asile. On creva les yeux du frère de Marius, et, avant de le tuer, on lui coupa les mains et la langue. Les hommes les plus pervers obtenaient la faveur de Sylla par leurs crimes.

Catilina avait assassiné son propre frère; il pria Sylla, pour couvrir ce meurtre, de placer sa victime sur la liste des proscrits; et, après avoir acheté cette horrible grâce par une reconnaissance digne de cette infâme faveur, il poignarda un des ennemis de Sylla, lui apporta sa tête, et lava ses mains sanglantes dans les eaux lustrales du temple d'Apollon. L'avarice fit encore plus de victimes que la haine. On dénonçait, on égorgeait l'innocence pour obtenir un salaire. Aurélius, citoyen pacifique et étranger à tous les partis, voyant son nom sur la liste fatale, s'écria : « Ah! malheureux! c'est ma maison d'Albe » qui me proscrit. » A quelques pas de là il fut assassiné.

Au milieu de cette ville superbe, dominatrice du monde et vile esclave d'un tyran sanguinaire, peu de citoyens bravèrent courageusement la mort, et montrèrent quelques restes de l'antique liberté.

Surfidius osa représenter à Sylla que, s'il voulait régner sur Rome, il ne devait pas en massacrer tous les habitants. Métellus lui dit : « Si tu ne veux » pardonner à aucun des condamnés, rassure au moins ceux qui ne doivent » point l'être, et qu'un Romain sache s'il doit exister ou mourir. »

Caton, destiné plus tard à périr pour la cause de la liberté, n'avait alors que quatorze ans; et, comme on le conduisait quelquefois dans la maison de Sylla, il demanda un jour à son gouverneur comment les Romains pouvaient laisser vivre un tyran si odieux. « Parce qu'il est encore plus craint que haï. — Eh bien! reprit ce fier enfant, donne-moi un glaive pour le tuer. »

Sylla, pressentant l'ambition et la haute destinée de son gendre, Jules César, qui déjà s'attirait l'affection du peuple, conçut le dessein de le faire périr. Ses amis l'en détournèrent : « Vous avez tort, leur dit Sylla ; les mœurs efféminées » et la ceinture lâche de ce jeune Romain vous cachent son caractère ; mais » moi, je vois en lui plusieurs Marius. » Enfin la mort des deux consuls termina cette sanglante proscription. Sylla, sortant de la ville, fit nommer par le sénat un inter-roi, suivant l'ancienne coutume. Valérius Flaccus, revêtu de cette dignité, et fidèle aux instructions qu'il avait reçues, représenta aux sénateurs la nécessité de créer un dictateur, afin de rétablir l'ordre dans la république. Il proposa en même temps de ne point fixer de limites à son pouvoir. Sylla, désigné par lui, offrit au sénat ses services. Les sénateurs, n'osant résister, et croyant trouver dans les formes de l'élection une ombre de liberté, élurent l'heureux Sylla dictateur pour tout le temps qu'il lui plairait de conserver cette charge. Ce fut l'an 672, quatre-vingts ans avant Jésus-Christ, que Rome, victorieuse des rois, se courba sous le joug d'un maître.

CHAPITRE XV

Consternation dans Rome. — Tableau des proscriptions. — Portrait de Sylla. — Son gouvernement. — — Son consulat. — Premier plaidoyer de Cicéron. — Guerre entre Muréna et Mithridate. — Adoption d'un édit de Sylla. — Abdication et retraite de Sylla. — Repas public donné au peuple. — Mort de Sylla. — Ses funérailles. — Guerre civile entre Lépidus et Catulus. — Défaite, fuite et mort de Lépidus. — Habileté de Sertorius. — Guerre civile entre Métellus et Sertorius. — Arrivée de Perpenna en Espagne. — Traité entre Sertorius et Mithridate. — Descente de Pompée en Espagne. — Victoire de Métellus en Andalousie. — Bataille entre Pompée, Métellus et Sertorius. — Retraite de Sertorius. — Troubles à Rome. — Hostilités des Ciliciens. — Rome sauvée de la disette par Cicéron. — Exploits du proconsul Curius. — Révolte en Espagne. — Conspiration de Perpenna contre Sertorius. — Mort de Sertorius. — Punition et mort de Perpenna. — Fin de la guerre d'Espagne.

Les troubles de la république étaient apaisés ; mais le remède violent que Sylla avait employé pour les guérir jetait Rome dans la consternation, et son immobilité différait peu de la mort.

Les rigueurs sanglantes de Marius, de Cinna, de Carbon, de Sylla et de leurs lieutenants frappaient encore les esprits d'effroi. L'invasion de Brennus et celle d'Annibal avaient coûté moins de larmes et de sang à l'Italie. Les vainqueurs tremblaient comme les vaincus.

On se rappelait que Sertorius, ne trouvant pas de moyens pour comprimer les six mille soldats qui avaient fait entrer dans la ville Marius triomphant, lui persuada de les cerner et de les tuer à coups de flèches. On frémissait en pensant à ces jours affreux où l'on voyait des fils, outrageant les noms les plus saints, dénoncer leurs pères, des femmes impudiques livrer leurs époux aux bourreaux et solliciter le vil salaire de leurs crimes. Dans ce temps de délire et d'horreur, où la nature égarée ne reconnaissait ses liens qu'après les avoir brisés, on vit un frère, ayant combattu et immolé son frère, se tuer sur son corps après l'avoir reconnu.

Le sénat ne devait-il pas être encore glacé de crainte à la vue du dictateur, lorsqu'il se souvenait qu'un jour, un bruit horrible troublant ses délibérations, Sylla dit froidement : « Que ces cris ne vous inquiètent pas, pères conscrits ; » ce sont quelques misérables que je fais châtier. » Et ces affreux gémissements étaient ceux de huit mille prisonniers égorgés par ses ordres.

Le peuple pouvait-il compter sur la force des lois contre un homme qui, ayant fait massacrer arbitrairement un sénateur candidat au consulat, et l'un de ses propres généraux, vainqueur de Préneste, s'était contenté de répondre pour toute justification : « Je l'ai tué parce qu'il m'a résisté ? » Enfin pouvait-on conserver l'espoir de trouver un asile au pied des autels, lorsque le sang du pontife Mérula fumait encore dans le temple même de Jupiter, où son siége demeura vacant pendant soixante-dix-sept années?

Rome entière portait le deuil de quatre-vingt-dix sénateurs, de quinze consulaires, de deux mille six cents chevaliers ; et ces dernières proscriptions paraissaient d'autant plus effrayantes que, loin d'être l'effet d'une effervescence momentanée, elles signalaient le triomphe et les vengeances du parti des grands sur celui du peuple.

La fureur populaire, violente comme un orage, n'en a que la durée. La multitude, n'étant point organisée, ne peut former ni suivre aucun plan. Les excès commis par l'aristocratie sont moins féroces, mais plus prolongés. Elle proscrit, non par masses, mais par listes. Revêtue de formes plus légales, couverte du masque de l'honneur et de la justice, et se servant du mépris comme d'une arme empoisonnée, elle s'efforce de diffamer ceux qu'elle condamne, et de flétrir ceux qu'elle tue. L'esprit de corps qui l'anime la rend constante dans ses haines, et veut conserver le mal qu'elle a fait.

Le parti populaire ne se venge que sur les corps, le parti des grands attaque l'honneur ainsi que la vie. Cette tactique, qui fait quelque temps sa force, cause ensuite infailliblement sa ruine, car elle inspire de justes et de profonds ressentiments ; et comme, après le triomphe, les grands substituent l'esprit de faction à l'esprit national, ils se déchirent bientôt entre eux en se disputant l'autorité, et se voient forcés, pour se détruire, d'avoir recours à ce peuple même qu'ils ont méprisé et opprimé.

Ce qui est remarquable dans les vengeances de Sylla, c'est qu'on les vit empreintes du double caractère des deux partis qui divisaient depuis si longtemps la république : elles furent féroces comme celles de la multitude, lon-

gues comme celles de l'aristocratie; et jamais on ne ternit de plus belles actions par de plus lâches cruautés.

Cependant tels étaient la lassitude des Romains et le besoin général de l'ordre et du repos, que Sylla, lorsqu'il eut mis enfin un terme à ses rigueurs, parut conserver la confiance du sénat, le respect du peuple et la faveur de l'armée.

Quand les mœurs, plus fortes que les lois, commencent à se corrompre, le peuple ne peut espérer de repos que dans la monarchie : un troisième pouvoir, s'élevant au-dessus des deux autres, et limité par eux, peut les contenir et préserver le pays des maux qu'entraînent l'orgueil aristocratique et la licence populaire; mais, si les mœurs sont entièrement détruites, si l'esprit national est totalement éteint, la dissolution est inévitable, et la nation tombe sous le joug du despotisme d'un ambitieux ou dans les chaînes de l'étranger. On peut guérir la fièvre politique; mais contre la gangrène morale il n'existe aucun remède.

Le caractère de Sylla offre un mélange inconcevable de qualités et de vices, de grandeur et de petitesse. Peu d'hommes de génie l'égalèrent en audace, peu d'esprits vulgaires eurent plus de superstition. Un songe effrayait cet ambitieux qui attaquait sans crainte Rome, maîtresse du monde. On le vit longtemps adonné aux lettres, ami des plaisirs, modeste dans ses succès, doux avec ses égaux, soumis à ses chefs, familier avec ses inférieurs; mais, proscrit par Marius, la perte de ses biens, le massacre de ses amis, la passion de la vengeance changèrent tout à coup ses mœurs. Il montra souvent dans Athènes et dans Rome la grossière férocité d'un Cimbre. Conservant cependant encore quelques-unes de ses premières habitudes, quelques vestiges de ses anciennes vertus, il dut paraître aux Romains le plus capricieux des hommes. On le voyait tantôt arrogant jusqu'à l'insolence, tantôt affable jusqu'à la flatterie, pardonnant quelquefois les délits les plus graves, et punissant par le dernier supplice les fautes les plus légères. Généreux pour Scipion, il lui rend la liberté; implacable pour le jeune Marius, il l'outrage même après sa mort. Pompée, auquel il refusait le triomphe, brave son pouvoir, et lui dit : « Le peuple est plus disposé à adorer » le soleil levant que le soleil couchant. » Sylla, moins irrité qu'étonné de son audace, la laisse impunie et s'écrie : « Eh bien ! que ce jeune homme triomphe » donc, puisqu'il le veut! » Ce même Sylla fit mourir peu de temps après Ophella, parce qu'il briguait le consulat contre son avis.

Ce guerrier, si fier avec le sénat, si dur pour le peuple, inaccessible à la pitié comme à la crainte, ne pouvait résister à l'ascendant qu'avait pris sur lui sa femme Métella. Seule elle savait fléchir son orgueil et sa haine. Les Romains ne lui arrachaient quelque grâce ou quelque acte d'humanité qu'en invoquant le nom de Métella. Lorsque cette épouse si chère fut au moment de mourir, Sylla, cédant à la superstition et craignant qu'un cadavre ne souillât sa maison, la fit transporter expirante dans un autre logement; mais, dès qu'elle fut morte, il donna les marques du plus violent désespoir, et lui prodigua les hommages et les regrets de l'amour le plus passionné.

Parvenu au pouvoir suprême, Sylla récompensa Valérius Flaccus de sa complaisance servile, en le nommant maître de la cavalerie. Voulant ensuite consoler les Romains de leur dépendance actuelle, en leur offrant quelque image de l'ancienne liberté, il fit élire consuls par le peuple Marcus Tullius Décula et Cnéius Cornélius Dolabella.

Les lois qu'il publia eurent toutes pour objet le maintien de l'ordre, l'affermissement de l'autorité du sénat et l'abolition des priviléges que le peuple s'était arrogés. Il renouvela la défense de solliciter le consulat avant d'avoir exercé la préture, ordonna qu'après avoir été consul on restât dix ans sans pouvoir solliciter une seconde fois cette dignité. Il compléta les colléges sacerdotaux, fit entrer trois cents chevaliers dans le sénat, enleva aux tribuns les droits qu'ils avaient usurpés, et borna, comme autrefois, leurs fonctions à celles de protecteurs des intérêts du peuple. Exerçant sa puissance dans toute l'étendue de l'empire romain, il exigea un tribut des provinces conquises, des villes, des peuples et des rois alliés. Il donna dans Rome le rang et les droits de citoyens à dix mille affranchis, et étendit dans toutes les villes d'Italie cette mesure, qui lui assurait un peuple dévoué. Ces nouveaux citoyens portèrent le nom de Cornéliens.

Toutes les terres d'Italie acquises au fisc par les proscriptions furent distribuées aux vieux soldats qui avaient conquis avec lui l'Asie, la Grèce et Rome. Cherchant à flatter l'orgueil de cette Rome qu'il privait de sa liberté, il agrandit son enceinte, rebâtit le Capitole, qui avait été brûlé pendant la guerre civile, et fit chercher par toute la terre quelques copies des livres sibyllins consumés dans cet incendie.

Attentif à détruire les restes du parti de Marius partout où il cherchait à se relever, le dictateur envoya Pompée en Afrique pour combattre Domitius Énobarbus, gendre de Cinna, dont les forces s'étaient accrues par l'alliance de Juba, roi de Numidie. Pompée, en quarante jours, détruisit l'armée de Domitius, battit Juba et conquit la Numidie, dont il donna le trône à Hiempsal. Sylla le rappela en Italie. Ses soldats voulaient le retenir au milieu d'eux; mais il obéit au dictateur. Celui-ci, content de sa soumission, lui donna le surnom de Grand, qui lui demeura toujours. Ce fut à cette époque que Pompée arracha, plutôt qu'il n'obtint, les honneurs du triomphe.

Sylla, exerçant toujours le pouvoir absolu sous des formes républicaines, se fit nommer consul avec Métellus. Méprisant sans pudeur l'opinion publique, on le voyait quelquefois assis sur son tribunal, substituant ses caprices aux lois, accorder les revenus d'une ville et même ceux d'une province à des histrions et à des femmes perdues. Un mauvais poète lui présentant un jour ses ouvrages, il lui fit un présent magnifique, à condition qu'il ne composerait plus de vers.

Sous son consulat, Roscius fut cité en jugement par Chrysogonus, qui avait assassiné son père, l'avait fait placer sur la liste des proscrits, et voulait s'emparer de son héritage. Cicéron parut pour la première fois à la tribune, et

plaida courageusement la cause de l'héritier du proscrit en présence du proscripteur.

Sa brillante éloquence excita l'admiration générale, et annonça un grand homme aux Romains. Après ce début glorieux, il se rendit à Athènes pour perfectionner son talent. Apollonius Molon, un des plus grands orateurs de la Grèce, l'ayant entendu parler, rêvait tristement et ne l'applaudissait pas. Cicéron lui demanda la cause de son silence. Molon lui répondit en soupirant : « Je vous admire sans doute; mais je plains le sort de la Grèce. Il ne lui restait » plus que la gloire de l'éloquence ; vous allez la lui enlever et la transporter à » Rome. » Cicéron, de l'ordre des chevaliers, était né l'an 647, la même année que Pompée.

Tandis que Sylla cherchait à consoler la république, par quelques années de repos, des maux que lui avaient fait souffrir tant de guerres extérieures et civiles, Muréna, son lieutenant, qui commandait en Asie, n'écoutant que son ambition, recommença, sans y être autorisé, la guerre contre Mithridate, sous prétexte que ce prince grossissait ses troupes et s'obstinait à garder quelques villes de la Cappadoce.

Muréna livra au roi une bataille dont le succès resta indécis. La perte des deux armées fut égale, et toutes deux, se retirant en même temps, s'éloignèrent du lieu du combat. Cependant Sylla, pour rabaisser l'orgueil de Mithridate, qui s'attribuait la victoire, fit décerner le triomphe à Muréna ; mais il lui envoya en même temps l'ordre de cesser toute hostilité.

Un des actes les plus absolus du dictateur fut l'édit qu'il fit adopter par le sénat et par le peuple pour ratifier tous ses décrets de proscriptions, d'exils, de confiscations, et tout ce qu'il avait ordonné avant et depuis son élévation à la dictature. Cicéron refuse avec raison le nom de loi à cet édit despotique, qui consacrait tant d'atrocités, et qui voulait en rendre complice tout le peuple romain.

Il paraissait probable qu'un homme qui avait versé tant de sang pour conquérir le rang suprême ne voudrait le quitter qu'avec la vie. Quand un trône est fondé sur des crimes, on peut en tomber ; on n'ose pas en descendre. Le peuple, déjà fait au joug, offrit au dictateur un troisième consulat; mais, à la grande surprise de Rome et de l'univers, il le refusa et abdiqua la dictature, déclarant qu'il voulait désormais vivre en simple citoyen.

Ce génie ardent et superbe ne trouvait plus d'aliment digne de lui dans les soins d'une administration paisible. Le pouvoir sans danger n'avait plus de charmes à ses yeux; et n'ayant plus rien à conquérir ni à proscrire, toute autre occupation lui paraissait insipide et vulgaire.

Sa retraite, plus audacieuse que ses victoires, prouva qu'il était trop dégoûté des hommes pour aimer à les gouverner, et qu'il les méprisait trop pour les craindre.

Comme il descendait de la tribune aux harangues, un jeune citoyen l'accabla d'injures. « Votre imprudence, lui répondit froidement Sylla, empêchera un » autre dictateur d'abdiquer comme moi. »

Si l'on est d'abord saisi d'étonnement en voyant ce farouche Sylla, naguère précédé de vingt-quatre haches qui répandaient partout la terreur et la mort, se promener sans pouvoir et sans crainte au milieu d'une ville qu'il avait inondée de sang, et se livrer sans armes aux vengeances de la foule innombrable de familles plongées par lui dans le deuil et dans la misère, on sent peu à peu diminuer cette surprise en se rappelant l'immense quantité de complices qu'il s'était donnés par ses confiscations, les partisans que lui faisait dans le sénat le rétablissement des priviléges de ce corps, le dévouement des Cornéliens, qui lui devaient leur nouvelle existence, et l'affection ardente de ce grand nombre de soldats, vainqueurs sous ses ordres et enrichis par ses bienfaits en Italie.

Attaquer Sylla, c'eût été les attaquer tous, et leur propre intérêt en formait une garde perpétuelle qui garantissait sa sûreté et le maintien de ses lois.

Le parti des mécontents, nombreux, mais réduit à l'impuissance, se vit borné à se venger de ses maux réels par de vaines railleries. Il donnait à son autorité absolue, revêtue des formes républicaines, les noms de *royauté négative* et de *tyrannie avouée*.

Après avoir abdiqué, Sylla offrit à Hercule la dixième partie de ses biens, et donna une grande fête, dans laquelle il invita tout le peuple à un repas public. La profusion y fut telle, qu'on jeta dans le Tibre une immense quantité de viandes.

N'éprouvant plus d'ambition que pour ses enfants, il leur donna les surnoms de Faustus et de Fausta, espérant sans doute qu'ils seraient comme lui toujours favorisés par la fortune. Après la mort de leur mère Métella, il épousa Valéria, sœur du célèbre orateur Hortensius.

Sylla, éloigné des affaires et retiré à Cumes, se livra aux plaisirs, termina sa carrière comme Marius, et succomba aux excès de la débauche, à laquelle il se livrait peut-être pour échapper aux remords.

Deux jours avant sa fin il écrivait encore ses mémoires (1); mais, toujours superstitieux, il prétendit que sa femme Métella lui était apparue en songe et l'avait averti qu'il devait bientôt la rejoindre. Un accès de colère fit crever un abcès dans ses entrailles et termina ses jours. Il était âgé de soixante ans.

Son ombre sembla vouloir encore réveiller les discordes civiles, et ses funérailles devinrent le sujet d'une violente contestation entre les consuls.

Lépidus demandait qu'on l'enterrât sans pompe, et qu'on abolît ses décrets. Catulus, soutenu par Pompée, entraîna les suffrages du sénat; et, conformément au décret qu'il fit rendre, le corps du dictateur, revêtu de la robe triomphale, porté sur un lit d'or et précédé de vingt-quatre licteurs, parcourut l'Italie, fut accueilli par les hommages de tous les peuples, et vint recevoir les derniers honneurs à Rome.

Tous les soldats qui avaient vaincu sous lui accompagnèrent ses restes; les vestales, les pontifes, le sénat, les magistrats, les chevaliers et une foule de peuple formèrent son cortége. On chantait en chœur ses louanges, et son bû-

(1) An de Rome 675. Avant Jésus-Christ 77.

cher fut dressé dans le Champ de Mars. Du temps de Plutarque, on y voyait encore son tombeau, avec cette épitaphe composée, dit-on, par lui-même :

ICI REPOSE SYLLA :

NUL N'A FAIT PLUS QUE LUI DE BIEN A SES AMIS ET DE MAL A SES ENNEMIS.

Cet homme, aussi célèbre par ses crimes que par ses exploits, s'était montré, dans sa jeunesse, digne des beaux jours de Rome. Dans d'autres circonstances on n'aurait connu que ses vertus ; les discordes civiles développèrent ses vices. L'impunité de ses excès et le maintien de ses actes, même après son abdication, apprirent aux ambitieux que Rome pouvait souffrir un maître. Toutes ses entreprises, couronnées par la fortune, lui firent donner le surnom d'*Heureux*, que démentirent son abdication, son dégoût du monde, sa triste fin et ses remords.

Ses cendres fumaient encore, lorsque le consul Lépidus, qui n'était point découragé par un premier échec, entreprit de relever la faction populaire, de rappeler les bannis, de restituer aux familles des proscrits les biens confisqués, et de recommencer ainsi les troubles civils.

Plus ambitieux qu'habile, Lépidus était peu capable d'accomplir un si vaste dessein. Il paraissait sans doute soutenir la justice en embrassant la cause des opprimés ; mais les réactions politiques enveniment les plaies qu'elles veulent guérir ; et, comme le dit Florus, la république ressemblait alors à ces malades qu'on tuerait en rouvrant leurs blessures : ils ne peuvent supporter aucun remède violent, et leur seul besoin est le repos.

Catulus, appuyé par un grand nombre de sénateurs, s'opposait vivement aux projets de Lépidus qui, de son côté, voyait pour lui la multitude et tous les partisans de Marius. Des discussions on passait aux menaces, et déjà les deux partis prenaient les armes. Le sénat, alarmé, conjura les consuls de ne point déchirer de nouveau la patrie épuisée par de si longs malheurs. Ils cédèrent momentanément à sa voix, suspendirent leurs débats, et tirèrent au sort les départements. Celui de la Gaule échut à Lépidus, qui s'y rendit ; mais, peu de temps après, rappelé dans la capitale, au lieu d'y venir seul comme il le devait, il s'avança en Italie à la tête de son armée, dans l'intention de forcer les comices à l'élire une seconde fois consul.

Le sénat différa l'élection, et chargea l'inter-roi, Appius Claudius, ainsi que Catulus, sous le titre de proconsul, de veiller à la sûreté de la république.

Catulus, soutenu par Pompée, marcha contre Lépidus, lui livra bataille, le défit, et le contraignit de se retirer en Étrurie. Après sa défaite, les comices élurent consuls Décimus Brutus et Mamercus Émilius. Pompée, leur lieutenant, conduisit ses troupes dans la Gaule cisalpine, battit Marcus Brutus, lieutenant de Lépidus, le renferma dans Modène, le força de se rendre, et lui fit trancher la tête.

Catulus, commandant un autre corps d'armée, livra en Étrurie une seconde

bataille à Lépidus : celui-ci disputa la victoire avec un tel courage, qu'il se voyait au moment de la remporter, lorsque Pompée, arrivant au secours de Catulus, changea la fortune. Lépidus, vaincu, se sauva en Sardaigne, où il mourut de chagrin. Ce fut alors qu'on dut sentir que Sylla avait cessé d'exister; car une amnistie entière fut accordée aux vaincus.

Pompée, qui comptait plus d'exploits que d'années, avait triomphé en Sicile, en Afrique, en Italie, de la faction de Marius, sans avoir pu obtenir encore aucune des dignités qui donnaient le droit de commander les armées. Son mérite lui tenait lieu de titres, et sa gloire avait précédé sa fortune.

A cette époque, le parti de Marius, partout terrassé, ne montrait plus de vie et de force qu'en Espagne, où Sertorius le relevait et le soutenait par un courage et par des victoires qui répandaient dans Rome une vive inquiétude.

Tous les généraux envoyés dans cette contrée s'étaient laissé successivement vaincre par lui ; et Métellus lui-même, malgré sa longue expérience dans l'art de la guerre, reculait devant le génie de cet habile général. Dans cette circonstance critique, le sénat crut que Pompée seul pouvait être opposé avec succès à un si redoutable adversaire.

Sertorius, ferme dans ses desseins, rapide dans ses opérations, fertile en ressources, exempt de crainte dans les périls et d'ivresse dans la prospérité, s'était acquis autant de considération par ses vertus que par ses talents. Aucun vice ne les ternissait. Cet antique Romain, déplacé dans ces jours de corruption, se trouva, par la force des circonstances, entraîné dans les discordes civiles, et illustra son parti par ses exploits, sans jamais partager ses fureurs ni ses crimes.

Né dans le pays des Sabins, il brilla d'abord au barreau par son éloquence : il combattit ensuite vaillamment contre les Cimbres. Ayant appris leur langue avec soin, il s'introduisit, sous leur costume, dans leur camp, reconnut leur position, en rendit compte à Marius, et contribua puissamment à ses victoires. Il perdit un œil dans les combats, et s'en consolait en disant que c'était une marque d'honneur plus évidente que toute autre, et qui ne le quitterait jamais.

Revenu à Rome, il sollicita le tribunat. Sylla l'empêcha de l'obtenir ; dès lors il s'attacha invariablement au parti de Marius.

Partageant sa gloire et non ses excès, il lui montra son horreur pour les proscriptions, et le décida à faire périr les six mille brigands qui avaient rempli Rome de massacres.

Après la mort de Marius, voyant le peu d'accord qui existait entre ses lieutenants, dont les uns se faisaient battre par leurs fautes, tandis que les autres laissaient corrompre et débaucher leurs troupes, il prédit leur ruine infaillible, et se retira en Espagne avec mille hommes dévoués.

Les Espagnols, méprisant une troupe si peu nombreuse, ne se bornèrent pas à lui refuser les tributs ordinaires; ils exigèrent qu'il payât sa nourriture, celle de ses troupes et son logement. Les Romains qui le suivaient ne pouvaient

supporter cet affront fait à un proconsul, et voulaient qu'il refusât tout paiement. Sertorius, souriant d'une vanité si déplacée, leur dit : « Laissez-moi les » satisfaire; par ce moyen j'achète du temps, et c'est ce qu'un homme qui » forme de grandes entreprises ne saurait jamais trop payer. »

Comme il ne pouvait rassembler des forces assez considérables pour lutter contre Annius, chargé par Rome de le détruire en Ibérie, et qui avait déjà battu Salinator, son lieutenant, au pied des Pyrénées, il se vit forcé de céder quelque temps à l'étoile de Sylla, et s'embarqua pour l'Afrique. Soutenant dans cette contrée la renommée qu'il s'était faite, il rétablit sur le trône de Mauritanie Ascalius, qu'une faction en avait chassé, et il lui fit remporter plusieurs victoires sur les princes voisins, ses ennemis.

Le triomphe complet de Sylla, son pouvoir absolu, ses vengeances cruelles, la bassesse des Romains, qui souffraient sa tyrannie, remplirent d'indignation l'âme indépendante et fière de Sertorius. Las des caprices de la fortune, irrité de l'inconstance de la multitude, et honteux de sa patrie, il forma, dit-on, le projet de s'éloigner de la scène du monde et de se retirer dans les îles Fortunées, où il espérait, d'après le récit des voyageurs, trouver des habitants simples et hospitaliers, une terre fertile, des mœurs pures, une paix constante et un printemps éternel; mais l'amour de la sagesse et de la retraite parle bien faiblement à une âme née pour l'ambition et pour la gloire. Les Lusitaniens implorèrent en ce moment son secours pour défendre leur indépendance contre les lieutenants de Sylla. Sertorius ne pouvait refuser de combattre pour une si noble cause, qui lui offrait, d'ailleurs, l'espoir de relever son parti. Il se rendit donc aux vœux des Lusitaniens.

Aussi entreprenant et plus habile que Viriate, il se vit bientôt à la tête d'une forte armée, composée de tous les Romains dispersés en Espagne, et d'une foule immense de guerriers de différentes nations. Employant tantôt la force, tantôt la ruse, toutes ses opérations furent couronnées de succès. Il contraignit Annius à sortir de la Lusitanie; et, s'étendant en Espagne, il battit successivement tous les généraux qui osèrent l'attaquer.

Sa douceur et sa justice lui attiraient l'amour des peuples. Les patriciens, les chevaliers romains, proscrits par Sylla, accouraient de toutes parts autour de lui, et trouvaient à la fois sous ses drapeaux un asile inviolable, l'image de la liberté et l'espoir de la vengeance. Il opposait ainsi, sous ses tentes, un sénat fier et indépendant au sénat servile de Sylla. Entouré de consuls, de préteurs, de questeurs et de tribuns, il semblait avoir transporté Rome dans son camp.

Tandis que les Romains retrouvaient la liberté protégée par ses aigles, les Espagnols, soumis à ses ordres, rassurés par son courage, armés et disciplinés par ses soins, le chérissaient comme leur père et le respectaient comme leur monarque.

Sertorius, habile dans l'art de gouverner les esprits, et profitant de la superstition des peuples pour augmenter leur confiance et son pouvoir, leur avait

persuadé qu'il était en commerce avec les dieux, dont il recevait, disait-il, des conseils par l'intervention d'une biche blanche qui le suivait partout, même au milieu des batailles.

Métellus, chargé par le sénat de combattre ce grand capitaine, vit échouer contre lui ses talents et sa vieille expérience. A la tête de ses légions pesamment armées, il faisait la guerre méthodiquement, et ne savait combattre qu'en bataille rangée.

Sertorius, plus jeune, plus actif, plus rusé, commandait peu de troupes régulières, et une grande masse de guerriers ardents, rapides, mais étrangers la tactique romaine. Il sut habilement éviter toute affaire décisive. Profitant de la difficulté des lieux, de la connaissance du pays, de l'affection de ses habitants, de la légèreté de ses troupes, il enlevait tous les convois, dressait partout des embuscades, paraissait et disparaissait comme un éclair, fuyait au moment où Métellus croyait le saisir, et tombait sur lui lorsqu'il le croyait éloigné. Il minait ainsi les forces romaines sans compromettre les siennes, et Métellus se trouvait vaincu par son ennemi, sans avoir pu le combattre.

Un renfort inattendu vint changer tout à coup la position et les plans de Sertorius. Perpenna arriva en Espagne avec les légions échappées à la défaite de Lépidus.

Ce patricien, fier de sa naissance, croyait que la Lusitanie, l'Espagne et toutes les troupes du parti de Marius lui décerneraient le commandement suprême; mais ses propres soldats, préférant la gloire à l'orgueil et le mérite à la naissance, le forcèrent de se réunir et de se soumettre à Sertorius qui, depuis ce moment, se voyant à la tête d'une véritable armée, marcha contre Métellus, et remporta sur lui plusieurs avantages.

Sertorius reçut dans ce temps une ambassade de Mithridate, qui lui offrait son alliance et des secours puissants, à condition qu'il lui céderait toute l'Asie. Le général romain avait plus de vertu que d'ambition, et l'avantage momentané le son parti ne pouvait l'emporter dans son esprit sur les intérêts de son pays. Il répondit, non en banni, mais en consul de Rome, qu'il accepterait cette alliance si le roi voulait borner ses prétentions à la Bithynie et à la Cappadoce, qui n'avaient jamais dépendu des Romains; mais qu'autrement il serait son ennemi, puisqu'il ne combattait que pour relever la gloire et la liberté de la république, et non pour affaiblir sa puissance.

Cette réponse noble et fière augmenta l'estime de Mithridate pour Sertorius, et ce prince conclut le traité comme ce général le désirait.

Ce fut dans ce moment, où la gloire et la prospérité de Sertorius étaient à leur comble, que Pompée, décoré du titre de proconsul, descendit en Espagne avec une nouvelle armée. Il ne débuta pas heureusement; il voulait secourir Laurone qui était assiégée; Sertorius le battit et s'empara de la ville.

Après la victoire, une femme espagnole arracha les yeux à un soldat romain qui voulait l'outrager. Sertorius ayant appris que la cohorte à laquelle appartenait ce soldat voulait le venger, qu'elle approuvait sa violence, et même en

exerçait chaque jour de pareilles, la condamna tout entière à la mort. Cet acte rigoureux affermit la discipline dans l'armée et redoubla l'affection des Espagnols pour lui.

Métellus, plus heureux contre les lieutenants de Sertorius que contre leur chef, remporta une grande victoire en Andalousie sur Lucius Hirtuléius qui, depuis, se fit tuer en cherchant à réparer cet échec.

Bientôt les armées de Pompée et de Sertorius se trouvèrent de nouveau en présence à Sucrone, près de Tarragone. La victoire fut longtemps disputée, et le succès parut d'abord indécis. Affranius défit l'aile droite des Espagnols, et les poursuivit jusqu'à leur camp; mais Sertorius, vainqueur avec son aile gauche, força Pompée à la retraite, et tomba ensuite sur Affranius, qu'il mit en déroute.

Au milieu du tumulte de cette action, la biche favorite de Sertorius avait disparu, et sa perte était regardée par le peuple comme un présage funeste. Un soldat la lui ayant ramenée pendant la nuit, Sertorius cacha soigneusement son retour. Le lendemain, l'armée étant rassemblée, il déclara qu'un songe venait de lui annoncer que les dieux lui renverraient bientôt cette biche chérie.

A peine avait-il prononcé ces mots, que la biche se montra, courut à lui, et se coucha à ses pieds. Cette ruse dissipa la terreur des Lusitaniens, les confirma dans leur superstition et ranima leur courage.

Sertorius poursuivait ses succès : il espérait encore battre Pompée; mais, apprenant que Métellus venait de le joindre, il se retira et dit : « Si la vieille » n'était pas venue, j'aurais renvoyé à Rome ce jeune enfant après l'avoir châ- » tié. » De son côté, Métellus, en parlant de Sertorius, ne l'appelait que le » fuyard de Sylla, échappé au naufrage de Carbon. » Tel est le langage des factions : elles éternisent les haines en les aigrissant par le mépris.

Métellus et Pompée réunis forcèrent enfin Sertorius à risquer une action générale : après une longue et sanglante mêlée, le corps de Pompée plia; Sertorius mit en déroute celui de Métellus. Ce proconsul lui-même était blessé et se voyait au moment d'être pris; mais ses troupes, ranimées soudainement par le péril où se trouvait leur général, se jetèrent avec furie sur les Espagnols et les mirent en désordre. Les soldats de Pompée, encouragés par ce succès, se rallièrent et enlevèrent la victoire à Sertorius, qui se vit forcé à la retraite.

Métellus, vainqueur, ternit son dernier triomphe par un orgueil ridicule et par une lâche cruauté. Il se fit rendre les honneurs divins dans les villes qu'il parcourut, et mit à prix la tête de Sertorius, prouvant, comme le dit Plutarque, qu'il espérait plutôt vaincre un tel homme par la trahison que par la force des armes.

Tandis que ces événements se passaient en Espagne, la turbulence des tribuns répandait dans Rome une nouvelle agitation. Sicinius, l'un d'eux, voulait faire rendre au tribunat ses priviléges. Le consul Curion le fit assassiner; mais, l'année suivante, le peuple, porté à la sédition par une disette affreuse, arracha au consul Cotta un décret qui prononçait l'abolition d'une loi rendue par Cinna

pour exclure de toutes les dignités les citoyens qui avaient exercé les fonctions de tribun.

Dans ce temps la république se voyait attaquée par un ennemi nouveau et d'autant plus formidable que, s'étant rendu maître de toutes les mers, il interceptait tous les convois, et exposait continuellement Rome au fléau de la famine. Les Ciliciens, habitant sur les côtes d'Asie un pays montueux et presque impénétrable, se rendaient redoutables à tous les peuples par leurs pirateries. Ils se grossissaient par le concours des brigands de toutes les nations, qui venaient se joindre à eux. Leurs vaisseaux, nombreux et légers, se montraient dans toutes les mers, détruisaient le commerce et ravageaient les côtes. Cicéron, alors questeur en Sicile, sauva Rome de la disette, en lui envoyant un convoi considérable de grains qui échappa heureusement aux pirates.

Ce fut à son retour de cette île, où il avait rétabli l'ordre et les lois, que sa vanité, comme il le raconte naïvement lui-même, fut étrangement blessée, lorsqu'en débarquant en Italie il vit, par quelques questions que lui adressaient les citoyens les plus distingués, qu'on ignorait complétement ses travaux, ses succès, et que la plupart de ses compatriotes ne savaient pas même s'il revenait de l'Afrique, de la Sicile ou de la campagne. Ce mécompte de son orgueil le décida à suivre la carrière du barreau, et il se fixa dans Rome avec l'intention de faire briller toujours ses talents sous les yeux de ses concitoyens, afin de leur ôter la possibilité de l'oublier.

La province de Macédoine fut infestée à cette époque par les Dardaniens. Le proconsul Curius les subjugua, défit les Daces, conquit la Mœsie, et pénétra jusqu'au Danube. Ainsi, malgré les troubles que Rome voyait sans cesse se renouveler dans son sein, ses armes victorieuses repoussaient partout ses ennemis. On eût dit que la fortune rendant les Romains invulnérables pour les Barbares, ils ne pouvaient être vaincus que par eux-mêmes.

En Espagne, la guerre civile continuait toujours; mais le sort inconstant, qui avait élevé si haut Sertorius, cessa tout à coup de le favoriser. Depuis quelque temps, Perpenna, jaloux de sa gloire, las d'obéir, épuisait les soldats par de rudes travaux, leur infligeait les plus durs châtiments, et mécontentait les Espagnols en les accablant d'énormes tributs. Ce perfide, feignant d'en user ainsi d'après les ordres de Sertorius, les exécutait, disait-il, à regret, et rendait par ce moyen le général odieux au peuple et à l'armée.

Bientôt la révolte éclata de toutes parts; Sertorius, forcé de sortir de son caractère, exerça des rigueurs qui produisirent leur effet ordinaire, celui d'en nécessiter d'autres et d'aliéner de plus en plus les esprits. Peu sûr de la fidélité des légions ébranlées par les intrigues de son lieutenant, il confia la garde de sa personne aux Celtibériens, ce qui acheva d'aigrir les Romains contre lui.

Lorsque Perpenna les vit disposés comme il le souhaitait, il forma une conspiration contre la vie de Sertorius. L'indiscrétion de l'un des conjurés allait peut-être découvrir le complot, elle en hâta l'exécution. Perpenna invita Sertorius à un festin; on se permit devant lui, ainsi qu'on en était convenu, des propos obscènes, contraires, comme on le savait, à la sévérité de ses mœurs. Indi-

gné de cette licence, Sertorius se coucha sur son lit, tournant le dos avec mépris à ces lâches convives, qui se jetèrent sur lui et le poignardèrent.

Perpenna, héritier de son pouvoir et non de son génie, ne tarda pas à éprouver le châtiment de sa trahison. Pompée, qui connaissait sa téméraire incapacité, fit disperser dans la campagne les soldats de plusieurs cohortes; Perpenna, donnant dans le piége, dissémina imprudemment ses troupes en marchant à la poursuite de ces fourrageurs. Pompée alors l'attaque subitement, détruit sans peine une armée sans ordre, et fait son indigne chef prisonnier.

Perpenna ne trouvait plus de ressources dans son courage, il crut en découvrir dans une nouvelle perfidie. Les papiers de Sertorius étaient dans ses mains, et contenaient de nombreuses correspondances avec une foule de sénateurs, de chevaliers et de citoyens de toutes les classes, qui favorisaient secrètement dans Rome son parti. Le lâche les livra au vainqueur, dans l'espoir de racheter sa vie. Pompée, justifiant alors le surnom de Grand qui lui avait été donné, étouffa cette funeste semence de discordes et de vengeances, jeta publiquement les papiers au feu sans les lire, honora de nobles regrets la mémoire de Sertorius, et vengea ce grand homme par le juste supplice de son lâche assassin.

Ces deux actes de générosité et de justice ramenèrent sous ses drapeaux les soldats de tous les partis. Ayant ainsi terminé la guerre d'Espagne qui avait duré dix ans, Pompée fit ériger des trophées dont on voyait longtemps après, dans les Pyrénées, quelques vestiges. Le sénat lui décerna, pour la seconde fois, les honneurs du triompne.

CHAPITRE XVI.

(An de Rome 679. Avant Jésus-Christ 73.)

Guerre avec les pirates. — Défaite et mort de Marc-Antoine. — Guerre avec les esclaves. — Révolte de Spartacus. — Ses exploits. — Sa marche sur Rome. — Exploits du jeune Caton d'Utique. — Préture de Marcus Crassus. — Défaite et mort de Spartacus. — Portrait de Lucullus. — Bataille entre Lucullus et Mithridate. — Défaite et fuite de Mithridate. — Bataille entre Lucullus et Tigrane. — Défaite de Tigrane. — Sédition dans l'armée de Lucullus. — Défaveur de Lucullus. — Son entrevue avec Pompée. — Son retour à Rome et sa mort. — Portrait de Pompée. — Ses exploits. — Sa sévérité pour la discipline. — Sa politique habile. — Sa guerre avec les corsaires de Cilicie. — Sa victoire sur ces pirates. — Son autorité absolue. — Guerre entre Pompée et Mithridate. — Fuite de Mithridate. — Nouveaux exploits de Pompée. — Trahison et mort de Stratonice. — Réduction de la Syrie en province romaine. — Siége et prise de Jérusalem par Pompée. — Nouvelle apparition de Mithridate. — Révolte excitée par son fils Pharnace. — Mort de Mithridate. — Lâcheté de Pharnace. — Honneurs funèbres rendus à Mithridate par Pompée.

Cette même année, Publius Servilius battit sur mer les pirates, pénétra en Cilicie, et se rendit maître d'Isaure, leur ville principale, ce qui lui valut le surnom d'Isaurique. Les pirates vaincus, mais non subjugués, reparurent bientôt avec de nouvelles forces, et s'allièrent aux Crétois, qui les reçurent dans leurs ports. Marc-Antoine, fils de l'orateur et père du fameux triumvir, fut envoyé, avec une grande armée navale, pour les combattre; mais ils enfoncèrent sa ligne, prirent presque tous ses vaisseaux à l'abordage, et pendirent, à sa vue, ses matelots avec les chaînes dont il s'était présomptueusement vanté de les lier. Ce général téméraire et malheureux ne put survivre au chagrin d'une défaite qui rendit les pirates plus puissants que jamais.

Mithridate, voyant la mer presque fermée aux Romains, et Pompée avec Métellus occupés en Espagne par les forces de Sertorius, son allié, concevait l'espérance non-seulement de recouvrer l'Asie, mais encore de porter, comme Annibal, la terreur jusqu'au pied des murs de cette superbe Rome, éternelle ennemie des rois. Son espoir s'accrut encore lorsqu'il apprit que l'Italie était déchirée par les fureurs de la guerre civile; elles étaient excitées par le génie d'un Thrace qui, brisant ses fers, avait soulevé tous les esclaves, et s'en était fait une redoutable armée.

Mais, si Rome avait perdu ses mœurs, elle conservait encore son courage :

sa population guerrière faisait face à tous les dangers; et, dans ces circonstances critiques, on la vit à la fois terminer la guerre d'Espagne par les exploits de Pompée, contenir les Gaules avec fermeté, lutter avec constance en Italie contre Spartacus, maintenir la Grèce dans l'obéissance, et opposer à l'ambition de Mithridate une forte armée, dont elle confia le commandement à Lucullus.

Si le sénat traita d'abord avec mépris la révolte des esclaves, Spartacus, leur chef, ne tarda pas à le faire revenir de cette erreur. Ce Thrace, égal en talents aux plus grands capitaines romains, s'était échappé des prisons de Capoue avec deux cents de ses compagnons, destinés, ainsi que lui, à se donner en spectacle au peuple, et à périr comme gladiateurs pour satisfaire la curiosité sanguinaire d'une multitude oisive et cruelle.

Spartacus, campé avec sa petite troupe sur le mont Vésuve, et secondé par la fourberie de sa femme, qui contrefaisait l'inspirée et passait pour prédire l'avenir, proclama la liberté de tous les captifs, et vit accourir près de lui tous les esclaves de la Campanie. A leur tête, il défit Appius Claudius Pulcher, qui était venu l'attaquer avec trois mille hommes. Un autre préteur, Vatinius, mena contre lui des forces plus considérables; Spartacus le défit et le tua. Revêtu des dépouilles et des ornements du vaincu, il se montra depuis ce moment avec tout l'éclat d'un préteur, précédé de licteurs et de faisceaux. Il parut plus digne encore par sa vertu que par ses talents du rang imprévu où l'élevait la fortune; mais, s'il inspirait son courage aux Barbares qu'il commandait, il ne put leur communiquer ses sentiments généreux. Indigné des horreurs que ses troupes commettaient dans les villes et dans les campagnes d'Italie, il résolut de les licencier et de les renvoyer chacune dans leur patrie, satisfait, disait-il, d'avoir brisé les fers de tant d'infortunés.

La liberté ne suffisait point à ces féroces guerriers, passionnés pour la vengeance et pour le pillage. Ils refusèrent d'obéir. La discorde suivit bientôt la licence : les Gaulois, qui composaient la moitié de ses forces, se séparèrent de lui, et choisirent un nommé Crixus pour leur général. Spartacus ne conserva sous ses drapeaux que les esclaves thraces ses compatriotes.

Le destin de Rome était de triompher toujours par la désunion de ses ennemis.

Le consul Gellius marcha contre les Gaulois, et défit Crixus qui périt dans le combat. S'étant joint ensuite au préteur Arius, il vint attaquer les Thraces; mais Spartacus, par l'habileté de ses manœuvres et par l'intrépidité de son courage, remporta la victoire et mit en fuite l'armée consulaire. Vainqueur, il n'exerça qu'un seul acte de vengeance. Pour célébrer les funérailles de Crixus, et dans le dessein d'humilier l'orgueil de ses ennemis, il voulut leur faire éprouver une seule fois les malheurs dont ils accablaient les victimes de la guerre, et il força trois cents prisonniers romains à combattre en sa présence comme gladiateurs.

Poursuivant ensuite ses succès avec rapidité, il marcha contre Rome, et mit en fuite, presque sans les combattre, les troupes du proconsul Cassius et celles du préteur Manlius.

Au milieu de ces revers, le célèbre Caton d'Utique, âgé de dix-sept ans, fit briller une bravoure digne de l'ancienne Rome. On le voyait toujours le premier aux attaques et le dernier dans les retraites. Partisan austère des antiques règles, il refusa avec opiniâtreté les récompenses militaires que voulaient lui prodiguer ses chefs, en disant qu'elles devaient être le prix des actions et non celui de la faveur, et qu'il ne les avait pas assez méritées.

Marcus Crassus, qui se rendit plus célèbre dans la suite par son opulence, par son avarice et par sa présomption que par ses exploits, jouissait alors d'un grand crédit dans la république. Élève de Sylla et rival de Pompée, il obtint la préture, et fut chargé par le sénat de marcher contre les esclaves. Il est probable que Spartacus aurait triomphé facilement d'un tel adversaire, mais la division se mit encore dans ses troupes. Les Gaulois et les Germains révoltés le quittèrent, combattirent sans ordre en Lucanie, furent dispersés, et, dans leur déroute, perdirent trente-cinq mille hommes.

Spartacus, avec le peu de forces qui lui restaient cherchant à gagner les Alpes, se vit atteint par les Romains qui lui livrèrent bataille. Avant de combattre, il mit pied à terre, tua son coursier, et dit à ses soldats : « Si je suis » vainqueur, je ne manquerai pas de chevaux; si je suis vaincu, je n'en aurai » plus besoin. » Décidé à triompher ou à mourir, il se précipite impétueusement sur Crassus, enfonce ses rangs, et l'oblige à se retirer; mais s'étant livré trop ardemment à sa poursuite, il se vit enveloppé de toutes parts : blessé grièvement, il combattit longtemps à genoux, tenant son bouclier d'une main et de l'autre son glaive. Enfin, couvert de plaies, hérissé de dards et accablé sous une foule d'ennemis, il périt après avoir immolé un grand nombre de Romains, dont les corps entassés lui servirent à la fois de trophées et de tombeau.

Sa mort découragea ses troupes et décida leur défaite, qui termina cette guerre. Quarante mille esclaves furent tués dans cette journée; les autres se dispersèrent. Cinq mille seulement, rassemblés sous les ordres du nommé Publipor, défendirent encore quelque temps leur existence et leur liberté. Pompée, nommé trop tard pour achever cette guerre, arrivait alors d'Espagne; il marcha contre Publipor et détruisit sans peine ces faibles débris du parti de Spartacus. Trop fier d'une victoire peu glorieuse, il écrivit au sénat que, si Crassus avait vaincu les esclaves, lui seul venait de couper les racines de cette révolte.

Crassus n'obtint que le petit triomphe, appelé l'*ovation*. Le myrte y remplaçait le laurier. L'orgueil du triomphateur crut grandir sa victoire en la consacrant par une profusion jusque là sans exemple. Il fit servir dix mille tables pour le peuple romain, et donna à chaque citoyen assez de blé pour le nourrir pendant trois mois. Ce fut un vrai triomphe remporté par la vanité sur l'avarice qui souillait son caractère. Jaloux de Pompée, il voulait balancer son crédit en se rendant populaire, et son ambition rouvrit les plaies de Rome en faisant restituer aux tribuns l'autorité dont ils jouissaient avant la dictature de Sylla.

Ce fut cette même année (1) que Virgile naquit près de Mantoue, dans le temps où Cicéron parvint à l'édilité. Ainsi le sort semblait vouloir consoler Rome de sa décadence prochaine en jetant sur les derniers moments de la république le vif éclat dont la firent briller le plus grand des poètes, le plus éloquent des orateurs et les plus illustres guerriers.

Le sénat, délivré du péril dont l'avait menacé Spartacus, chargea Métellus de faire la guerre aux Crétois, et de les punir de leur alliance avec les pirates. Ses armes victorieuses détruisirent le prestige de l'ancienne réputation militaire de ces insulaires. Il s'empara de Sydonie, de Gnosse et de Lictus. Pompée, qui ne voulait laisser de gloire et d'autorité à aucun de ses rivaux, était parvenu, par ses intrigues, à faire nommer Octavius, son lieutenant, à la place de Métellus; mais ce général, irrité d'une telle injustice et encouragé à la désobéissance par tant d'exemples récents, garda le commandement, soumit entièrement l'île de Crète, rendit Octavius témoin passif de ses victoires, et le contraignit à se rembarquer. Le seul résultat des efforts de Pompée fut d'empêcher, pendant trois ans, Métellus d'obtenir le triomphe qu'il avait mérité.

Tandis que Rome combattait Sertorius en Espagne et Spartacus en Italie, le consul Lucullus attaquait dans l'Orient Mithridate, le plus habile et le plus redoutable ennemi qui eût menace la république depuis Annibal.

Lucullus, égal en talents militaires à Sylla, supérieur à lui en vertus, plus ambitieux de gloire que d'autorité, voulait illustrer sa patrie et non l'asservir; un penchant trop vif pour les plaisirs était la seule tache qui ternît ses grandes qualités. Il ne fut pas non plus exempt du vice de son temps, et, loin d'imiter l'antique désintéressement des généraux romains, il profita de son pouvoir pour acquérir d'immenses richesses. Mais, opulent comme Crassus, il ne se montra point avare comme lui, et mérita au contraire le reproche d'avoir contribué, par une prodigalité voluptueuse devenue trop célèbre, à la corruption des mœurs et à la décadence de la république.

Comme général, Lucullus parut peut-être trop sévère pour le soldat, et ne sut point s'en faire aimer; mais, hors du commandement, il se distingua toujours par la douceur de son caractère et par son urbanité. Instruit dans les lettres grecques, éloquent à la tribune, soutenant la justice dans un temps de faction, il ne prit point de part aux crimes de Sylla, dont il avait été le questeur et l'ami. Malgré la liberté de ses opinions, il conserva toujours son ascendant sur cet homme farouche.

Sylla lui dédia ses mémoires, et le nomma tuteur de son fils. Cette tutelle excita la jalousie de Pompée; et, depuis ce moment, ils furent toujours rivaux et presque ennemis.

Lucullus avait obtenu ses premiers succès en Asie, sous les ordres de Sylla, et il s'y était illustré par la défaite de la flotte de Mithridate. Parvenu au consulat, il brigua le commandement de l'armée d'Orient. Pompée l'ambitionnait comme lui : ni l'un ni l'autre ne l'obtinrent. Lucullus reçut le département

(1) An de Rome 684. Avant Jésus-Christ 68.

des Gaules, et comme Pompée menaçait de quitter l'Espagne et de revenir avec ses troupes en Italie, sous prétexte qu'il manquait d'argent, Lucullus, pour tenir éloigné ce rival dangereux, eut l'adresse de lui faire envoyer des subsides considérables et supérieurs à ses besoins. A son retour des Gaules, il demanda le commandement de la Cilicie, dans l'espoir de remplacer son collègue Cotta, qui commandait alors l'armée opposée à Mithridate. La fortune seconda ses vœux. Cotta, craignant de partager avec lui l'honneur de la victoire, ne l'attendit point, attaqua sans prudence le roi de Pont, et se fit battre complétement.

Lucullus venait alors de repousser les Ciliciens; il marcha rapidement au secours de l'armée de Cotta, et se vit enfin seul chargé d'un commandement depuis si longtemps l'objet de son ambition.

Mithridate, préparé de longue main à cette guerre, allié de Sertorius, uni par des traités aux pirates de la Cilicie, s'était emparé de la Cappadoce et même de la Bithynie, quoique son dernier roi eût légué par testament ses États aux Romains. Après tant de griefs, le roi de Pont ne pouvait se soustraire que par la victoire aux vengeances de Rome, et sa ruine, s'il était vaincu, devenait inévitable.

Ce prince venait de rassembler une armée de cent cinquante mille hommes. Réformant les mœurs de son peuple, dépouillant le luxe asiatique, il avait pris les armes et la tactique romaines; et Lucullus, qui ne pouvait lui opposer que trente mille hommes, devait combattre, non une troupe efféminée de satrapes, mais un nombre immense de légions couvertes de fer, disciplinées, instruites et aguerries par leurs succès.

L'armée royale formait le siége de Cyzique; le général romain prit le sage parti de temporiser et d'éviter toute action, dans l'espoir que l'ennemi ne pourrait faire subsister longtemps de si grandes forces réunies. Les Romains, renfermés dans leur camp, s'irritaient de la timidité de leur chef : sa sagesse sut résister à leurs clameurs; l'événement ne trompa point son attente. Bientôt la rareté des vivres réduisit l'armée de Mithridate à une disette si affreuse, que les cadavres des morts servaient de nourriture aux soldats. Le roi voulut en vain employer les châtiments les plus rigoureux pour maintenir dans l'obéissance ses troupes affamées; elles se débandèrent et se retirèrent en désordre. Lucullus, sortant alors de son camp, se mit à leur poursuite, les atteignit sur les bords du Granique et les tailla en pièces.

Cette seule victoire aurait peut-être terminé la guerre : Mithridate se voyait au moment d'être pris; mais ce prince rusé, semant ses trésors sur la route, dut son salut à l'avidité des soldats romains, qui ne songèrent qu'au pillage, et cessèrent de le poursuivre.

Lucullus, ayant obtenu la continuation de son proconsulat, conquit toute la Bithynie, détruisit deux flottes que le roi de Pont envoyait en Italie, contraignit ce prince à se renfermer dans son royaume, fit prisonnier Marcus Marius, ambassadeur et lieutenant de Sertorius, et punit de mort sa rébellion.

Mithridate, n'espérant plus vaincre Lucullus, tenta de l'assassiner. Le trans-

fuge chargé de cet ordre fut arrêté, et le roi ne retira de ce lâche dessein que la honte de l'avoir formé.

Lucullus, loin d'effrayer Mithridate par une attaque trop brusque, feignit encore d'agir avec une timide circonspection ; mais il épiait tous ses mouvements pour en profiter. Ce prince, trompé par cette conduite, attaqua imprudemment, dans une position désavantageuse, un convoi romain qui se défendit avec courage. Lucullus, se précipitant alors sur l'armée royale, la surprit et la mit dans un tel désordre, que Mithridate se vit forcé de fuir à pied et sans suite. Renversé dans ce tumulte, le roi dut encore la vie à l'ardeur des Romains pour le pillage : un mulet chargé d'or arrêta leur poursuite.

Mithridate, cruel dans la prospérité et féroce dans les revers, apprenant peu de temps après que le royaume de Pont se soumettait sans résistance à ses ennemis, fit signifier à ses femmes et à ses sœurs l'ordre de mourir. La reine Monime, célèbre par son malheur et par son courage, voulut vainement s'étrangler avec son bandeau royal, triste et brillante cause de ses infortunes ; ne pouvant terminer elle-même ses jours, elle présenta intrépidement la poitrine au fer de ses meurtriers.

Mithridate s'était réfugié chez son gendre Tigrane, roi d'Arménie : Lucullus fit sommer celui-ci de lui livrer son beau-père, et le menaça des armes romaines en cas de refus.

Maître de la plus grande partie de l'empire de Cyrus, Tigrane voyait à ses ordres presque tous les peuples de l'Asie, comptait parmi ses courtisans, et au nombre des officiers de son palais, les rois et les princes de l'Orient, qui le servaient à genoux ; il prenait orgueilleusement le titre de Roi des rois. Surpris et indigné de l'insolence romaine, il renvoya l'ambassadeur Appius avec mépris, et déclara sans crainte à Rome une guerre dont ses flatteurs ne lui laissaient pas soupçonner le danger.

Lucullus, bravant ce colosse plus imposant par sa grandeur que par sa force, passa le Tigre et marcha en Arménie au-devant de lui. Tigrane ne pouvait se persuader qu'une si faible armée osât l'attaquer. On ne parvint à l'en convaincre qu'en lui apprenant la défaite de son avant-garde. Cette nouvelle le décida à se retirer pour réunir toutes ses forces. Lucullus, poursuivant sa marche, mit le siége devant Tigranocerte, sa capitale. Le roi, comme il l'avait prévu, ne put souffrir cette humiliation, et s'avança pour secourir la ville. Le général romain, y laissant six mille légionnaires, marcha intrépidement avec vingt mille hommes contre lui.

Bientôt les deux armées se trouvèrent en présence : une rivière les séparait. Tigrane, dont les forces s'élevaient à quatre cent mille combattants et qui comptait dans ses troupes plus de cinquante mille hommes de cavalerie, sourit de pitié en voyant le petit nombre de Romains. « S'ils arrivent comme ambassadeurs, disait-il à ses courtisans, ils sont trop, et trop peu s'ils viennent comme ennemis. »

Lucullus fit un mouvement pour descendre la rivière, afin de trouver un gué praticable. Le roi, persuadé qu'il se retirait, triomphait présomptueuse-

ment de la terreur qu'il croyait lui inspirer; mais Taxile, un des rois qui se trouvaient à sa cour, lui dit alors : « Votre aspect et votre puissance auraient » fait, certes, un grand prodige, s'ils avaient décidé, contre leur usage, les » Romains à fuir sans combattre. Je vois leurs casques nus et brillants, leurs » boucliers sans couverture, les riches cottes d'armes dont ils sont revêtus; » croyez-moi, je les connais, ils ne se parent ainsi que pour livrer bataille. »

Au même instant on vit que Lucullus, après avoir passé la rivière, marchant par son flanc, s'avançait avec rapidité contre l'armée royale. Tigrane alors, saisi d'étonnement, s'écria : « Eh quoi! ils osent donc venir jusqu'à » nous! »

Cependant les chefs des légions conjuraient leur général de différer le combat, parce que, depuis la défaite de Scipion par les Cimbres, ce jour était compté dans Rome au nombre des jours funestes. « Il a pu l'être, répondit » Lucullus; mais je vais en faire un jour heureux pour les Romains. »

Tandis qu'il charge de front l'armée de Tigrane, un corps de cavalerie, envoyé par ses ordres, la tourne, l'attaque et lui coupe la retraite. Les Barbares cèdent à l'impétuosité des légions : ils veulent se retirer; mais leur grand nombre les embarrasse, leurs rangs se mêlent, ils ne peuvent ni combattre ni fuir : les routes sont obstruées d'hommes, d'armes et d'équipages; tout est en confusion; le combat se change en carnage, et les Romains ne s'arrêtent qu'après avoir tué près de cent mille hommes.

Cette destruction d'une armée immense ne fut achetée que par la mort d'un très-petit nombre de soldats. Le diadème de Tigrane tomba entre les mains de Lucullus, qui prit d'assaut Tigranocerte et fit un immense butin.

La modération de Lucullus après la victoire lui concilia l'amitié des rois et des villes d'Orient. Donnant alors un exemple trop rare de justice et de fermeté, il soulagea les peuples chargés d'impôts, et réprima les vexations odieuses des fermiers romains. Cependant le trésor de la république ne lui fournit rien pour cette guerre. Les dépouilles des rois vaincus en payèrent les frais.

Si cette conduite lui mérita l'estime du sénat et l'affection des étrangers, d'un autre côté elle lui fit perdre l'amour de ses soldats, qui comptaient sur le partage des tresors dont il enrichit le fisc.

Sur le bruit de ses succès, le roi des Parthes lui envoya une ambassade pour solliciter son alliance; mais comme il sut que ce prince perfide négociait en même temps avec Tigrane et lui promettait son appui s'il voulait lui céder la Mésopotamie, il renvoya son ambassadeur, et lui déclara la guerre.

L'armée romaine, accoutumée par les discordes civiles à l'indiscipline, refusa de marcher contre les Parthes. Lucullus, après avoir vainement tenté tous les moyens de rigueur, se vit forcé de céder aux factieux et de rester dans l'inaction. Mithridate et Tigrane, encouragés par cette révolte, réunirent de nouveau leurs forces, et se disposèrent à reprendre l'offensive. Le bruit de leur marche rétablit momentanément l'ordre dans l'armée romaine : elle rentra dans la soumission et reprit les armes. Lucullus la conduisit contre les rois, et remporta de nouveau sur eux, près d'Artaxate, une victoire complète. Il mit

leur armée en déroute, et Mithridate lui-même prit un des premiers la fuite. La rigueur de l'hiver arrêta les progrès de l'armée romaine, qui borna ses succès, dans cette campagne, à la prise de quelques villes.

Jusquelà le sort avait constamment favorisé Lucullus; mais tout à coup sa fortune déclina, et, sans être vaincu, il perdit en peu de temps le fruit de ses victoires. L'esprit de sédition se renouvela dans son armée; les officiers et les soldats lui reprochèrent à la fois ses richesses et leur pauvreté : oubliant son caractère, il exerça des rigueurs qui aigrirent de plus en plus les esprits. Son beau-frère, Publius Claudius, souillé de tant de vices qu'ils le rendirent honteusement fameux dans ces temps de corruption, suborna et souleva contre le général les anciennes légions de Fimbria. En vain Lucullus, informé des nouveaux mouvements de l'ennemi, voulut rappeler ses légions à l'honneur; elles refusèrent de marcher jusqu'au moment où elles apprirent que Tigrane était rentré dans l'Arménie, et que Mithridate, reparaissant dans le Pont, avait battu Fabius, chargé de défendre ce pays.

La crainte les décida enfin à se soumettre; mais Triarius, qui commandait un corps séparé, ne voulut pas attendre Lucullus, et perdit une bataille contre Mithridate, qui prit son camp après lui avoir tué six mille hommes.

Lucullus arriva trop tard pour le secourir, et ne put forcer le roi de Pont à combattre. Il voulait alors conduire son armée contre Tigrane, qui grossissait journellement ses forces; mais les révoltes continuelles de ses troupes ne lui permirent pas de hasarder une action avec des soldats si malintentionnes.

Les deux rois, profitant de cette anarchie militaire, s'emparèrent sans obstacles du Pont et de la Cappadoce, et menacèrent même la Bithynie. Pendant ce temps on accusait à Rome Lucullus de prolonger la guerre pour s'enrichir. Le tribun Manilius proposa une loi qui donnait à Pompee le gouvernement de l'Asie, en l'ajoutant au proconsulat des mers et au commandement des côtes d'Orient et d'Occident qu'il venait d'obtenir pour terminer la guerre des pirates : c'était presque lui accorder la royauté.

Catulus, président du sénat, et l'orateur Hortensius s'opposèrent inutilement avec opiniâtreté à l'adoption de la loi Manilia; le peuple, toujours passionné pour ses favoris, leur sacrifie souvent sa liberté. César et Cicéron soutinrent la loi : Cicéron, dans l'espoir de parvenir au consulat, et Cesar, parce qu'il convenait à ses desseins secrets d'accoutumer les Romains à la domination d'un maître.

La loi fut adoptée. Pompée, arrivant en Asie, défendit aux troupes d'obéir à Lucullus, cassa toutes ses ordonnances, et ne lui laissa que seize cents hommes pour l'accompagner au triomphe qui lui était décerné.

Les deux généraux eurent une entrevue et un entretien que leur urbanité commença par des félicitations réciproques sur leurs victoires, et qu'ils terminèrent par des reproches mutuels d'ambition et d'avidité, qui n'étaient de part et d'autre que trop fondes.

De retour à Rome, Lucullus fit porter au trésor une immense quantité d'or et d'argent, ce qui ne le justifia qu'en partie des torts qu'on lui imputait. Le

jour où il triompha fut le dernier de son ambition. Dégoûté de la gloire par l'inconstance de la fortune et par l'ingratitude des hommes, il parut rarement dans les assemblées du sénat, qui espérait opposer sa fermeté républicaine et ses talents à l'ambition de Pompée. Consacrant le reste de ses jours au repos, à l'étude et aux plaisirs, la fin de sa vie ne fut plus célèbre que par la magnificence de ses palais, par la beauté de ses jardins et par la voluptueuse profusion de ses festins. Ainsi les exploits de son jeune âge et le luxe de sa vieillesse présentaient une image vivante de Rome dans sa fleur, dans sa force et dans sa décadence.

Tous les pays du monde contribuaient aux dépenses de sa table; il perça des montagnes, afin d'approcher la mer de sa maison de plaisance, et d'y nourrir des poissons monstrueux : ce qui lui fit donner par le peuple le nom de Xercès romain.

Après l'éloignement de Cicéron et de Caton, il ne se montra plus au sénat. Quelques historiens disent que l'excès des plaisirs troubla sa raison et abrégea ses jours; d'autres prétendent qu'un de ses affranchis, nommé Callisthène, l'empoisonna, croyant ne lui donner qu'un philtre pour s'emparer exclusivement de son esprit et de sa confiance.

Tout le peuple romain assista à ses funérailles, et ordonna qu'il fût inhumé comme Sylla dans le Champ de Mars; mais son frère obtint qu'il serait porté à Tusculum, où il avait fait préparer sa sépulture.

L'esprit séditieux de l'armée romaine, donnant quelque relâche à Mithridate, avait empêché la consommation totale de sa ruine; mais il n'en est pas moins vrai que Lucullus, vengeant Rome des outrages et des cruautés de ce prince, et portant un coup mortel à sa puissance, avait défait plusieurs fois ses armées, battu Tigrane, délivré l'Asie de leur domination et conquis le Pont, l'Arménie, la Syrie; de sorte que Pompée n'eut plus qu'à recueillir les moissons semées et coupées par son rival.

Pompée, plus grand par sa fortune que par son génie, semblait alors destiné à hériter sans effort du fruit des travaux et de la gloire des plus fameux capitaines de la république. Le sort, qui le favorisait constamment, et le crédit que lui donnaient sur le peuple ses richesses, ses succès et l'aménité de son caractère, lui avaient fait obtenir sans crime cet empire presque absolu que Marius et Sylla conquirent par tant de sang et de forfaits. Strabon, son père, estimé comme général, s'était rendu odieux par son avarice. Un coup de tonnerre termina sa vie, et le peuple, le croyant frappé par les dieux, insulta son cadavre. Ce même peuple montra pour le fils, dès sa plus tendre jeunesse, autant d'affection qu'il avait fait éclater de haine contre le père.

Cnéius Pompée, doué d'une éloquence noble et persuasive, faisait admirer dans son caractère un mélange rare de gravité, de grâce et de douceur. Il ressemblait si parfaitement aux portraits d'Alexandre-le-Grand, que souvent on lui donna le nom de ce héros.

Lorsque Cinna se fut rendu pour quelques moments le maître de Rome, il pressentit les talents et la destinée du jeune Pompée, et résolut de le faire

périr. Pompée, ayant découvert ce complot, souleva quelques soldats en sa faveur, et, par leur secours, échappa aux poignards de Cinna. Appelé en justice quelque temps après, comme héritier de son père, il défendit sa cause avec tant d'éloquence, que le préteur Antistius, son juge, lui fit proposer la main de sa fille, et prononça en sa faveur. Le peuple, instruit des vues secrètes du magistrat, s'écria, en entendant le jugement : *Talassio, Talassio;* cri d'usage à Rome lorsqu'on célébrait des noces.

La tyrannie de Carbon fut l'époque du commencement de la grande fortune de Pompée, et il la dut entièrement à son audace. Dans ce temps, où la violence faisait taire les lois, tous les citoyens que leur opulence ou leurs vertus exposaient aux dangers des proscriptions fuyaient loin de Rome, l'abandonnaient aux fureurs des féroces partisans de Marius, et couraient chercher un asile dans le camp de Sylla. Pompée n'y voulut pas paraître en fugitif; et, quoiqu'il n'eût aucun des titres qui donnaient alors l'autorité, il trouva le moyen, par ses discours, par ses promesses, par ses présents, et avec le secours des proscrits, de rassembler, d'organiser et d'armer trois légions dont il nomma lui-même les officiers. A leur tête il s'empare de plusieurs villes; trois chefs du parti de Marius marchent contre lui et l'entourent. Il leur livre bataille, tue l'un d'eux de sa main, et met leur troupe en fuite. Il n'avait que vingt-trois ans quand il remporta cette victoire.

Le consul Scipion, alarmé de ses progrès, vint à sa rencontre pour le combattre; mais Pompée, ayant envoyé des émissaires adroits dans le camp ennemi, attira tous les soldats du consul à son parti. Ils vinrent se ranger sous ses drapeaux; et Scipion, abandonné par ses légions, n'eut de ressource qu'une prompte fuite.

Carbon lui-même ne put résister au jeune vainqueur : Pompée le battit complétement, et ce ne fut qu'après s'être ainsi couvert de lauriers qu'il vint, avec son armée victorieuse, se présenter à Sylla.

Ce fameux capitaine, dont l'orgueil traitait le sénat romain avec hauteur, et le peuple avec dureté, et qui jamais n'avait abaissé sa fierté devant aucune puissance, surprit étrangement la foule des courtisans qui l'entouraient lorsqu'on le vit, à l'aspect du jeune Pompée, descendre de cheval, le saluer et l'appeler *imperator*, titre qu'on n'accordait qu'aux consuls et aux généraux en chef, après les plus grandes victoires.

Cependant Pompée n'était alors revêtu d'aucune dignité; et, simple chevalier, il n'avait point encore pris place dans le sénat. Sylla, frappé de son mérite, voulait rappeler Métellus de la Gaule, et confier à son jeune lieutenant le commandement de cette province. Pompée savait que la gloire modeste désarme l'envie : il refusa de blesser l'amour-propre d'un vieux et illustre général en le remplaçant; il demanda, au contraire, à servir dans les Gaules sous les ordres de Metellus.

Quand Sylla fut dictateur, il contraignit Pompée à répudier sa femme Antistia et à épouser sa propre fille Æmilia, qu'il sépara violemment de son époux Scaurus, dont elle était enceinte. Pompée obéit. Les ambitieux ne savent pas

braver la disgrâce comme le danger. Émilia et sa mère moururent de chagrin ; Antistius périt assassine, et leurs ombres durent toujours obscurcir la brillante carrière de Pompée. Depuis ce moment il ne montra d'autres vertus que celles qui pouvaient le conduire à la souveraine puissance. Sa campagne brillante et rapide d'Afrique augmenta sa faveur, et Sylla l'honora du nom de Grand. Après la mort de ce dictateur, il chassa Lépidus et Perpenna d'Italie et de Sicile. La ville de Messine résistait à ses ordres : opposant les lois à son autorité, il lui répondit : « Comment osez-vous parler de lois a celui qui porte le glaive à son » côté ? » Tel était l'esprit de Rome dans sa décadence ; la force méprisait la justice.

Pompée se montrait encore plus adroit qu'audacieux. Tandis qu'il conservait l'amitié de Sylla en exécutant publiquement ses ordres cruels, et en envoyant au supplice Carbon et Valérius, il se conciliait l'estime et l'affection du peuple, en cachant, sans se compromettre, et en sauvant secrètement un grand nombre de proscrits.

S'il recompensait magnifiquement ses troupes, d'un autre côté il les soumettait à une discipline sévere. On raconte qu'ayant appris que ses légions avaient commis beaucoup de violences, il punit les soldats en scellant leurs épées dans leurs fourreaux avec son cachet, de sorte qu'ils ne pussent les en tirer que par son ordre.

Politique habile, il connaissait la vanité du peuple, qui souffre qu'on l'enchaîne, pourvu qu'on paraisse le respecter. Aussi Pompée, général, vainqueur et honoré du triomphe avant d'avoir pris place au sénat, excita l'admiration de Rome en se soumettant aux anciennes règles, et en paraissant inopinément comme simple chevalier au tribunal du préteur, pour demander d'être exempté de l'enrôlement, en vertu du nombre des campagnes qu'il avait faites, conformément à la loi.

L'éclat de ses succès, sa modération apparente et la douceur de ses formes l'avaient rendu l'idole des Romains. Il n'y avait point de commandements et de dignites dont ils ne voulussent le revêtir ; ils croyaient s'agrandir en l'élevant ; les cœurs volaient au-devant de son joug, et la république semblait l'inviter elle même à la tyrannie.

Au moment où les corsaires de Cilicie, couvrant la mer de mille vaisseaux, détruisaient partout le commerce, ravageaient toutes les côtes et pillaient tous les temples, menaçant Rome d'un danger nouveau, peut-être plus redoutable que les plus effrayantes invasions, le sénat et le peuple ne trouvèrent que Pompée capable de délivrer l'Italie d'un si grand péril ; et, dans cette circonstance, oubliant cette méfiance salutaire, seule égide de la liberté, la faveur populaire le revêtit d'un pouvoir sans bornes. On lui donna cinq cents vaisseaux, quinze lieutenants à son choix, cent vingt-cinq mille hommes, et une autorité absolue sur toutes les côtes d'Afrique, d'Europe et d'Asie, avec le pouvoir de lever toutes les contributions qu'il exigerait, sans être obligé d'en rendre aucun compte.

Caton, défendant opiniâtrément la liberté sur les débris de la république,

combattit sans succès cette loi, proposée par le tribun Géminius. Le peuple l'accusa d'humeur et d'envie. Catulus essaya tout aussi vainement de prendre une tournure plus adroite pour s'opposer à ce décret. « Comment, disait-il à la » multitude, comment exposez-vous à tant de guerres, à tant de périls un » homme si utile à la république et qui vous est si cher? Et si vous veniez à le » perdre, qui trouveriez-vous pour le remplacer? — Toi-même, Catulus, » s'écria le peuple; et la loi passa.

Pompée justifia la confiance publique par des succès aussi éclatants que rapides. Ayant choisi treize sénateurs pour ses lieutenants, il partagea les mers en treize régions, et dans l'espace de quarante jours, attaquant partout à la fois les pirates, il en purgea toutes les côtes. Non content d'avoir ainsi détruit leurs flottes, il courut les combattre au fond de leur repaire, au pied du mont Taurus, prit leurs forts, s'empara de leurs villes, et termina cette guerre en les subjuguant.

Pompée était en Cilicie lorsque ses amis et ses agents à Rome, profitant des revers de Lucullus, lui firent décerner le commandement de l'armée d'Orient, en lui conservant son pouvoir absolu sur les mers et sur les côtes. Quand le tribun Manilius fit adopter ce décret qu'appuyaient Cicéron et César par des motifs d'intérêt, Catulus indigné s'écria : « Cherchez donc actuellement quelque roc » plus haut et plus inabordable que le mont Aventin, sur lequel nous puis- » sions nous retirer un jour pour défendre notre liberté. » Mais au milieu d'une foule corrompue, la voix d'un homme libre parle dans le désert. Le peuple rendit le décret, le sénat l'adopta.

Pompée, apprenant en Asie l'adoption de la loi Manilia, qui comblait tous ses vœux, affecta autant d'affliction qu'il ressentait de joie réelle. « Quand cessera- » t-on, disait il, de m'accabler de fatigues et de travaux? Ne pourrai-je donc » jamais jouir d'un repos si longuement mérité, à l'ombre de mes bois et dans » les bras d'une épouse chérie? »

C'est ainsi que, cachant son désir de domination sous un voile de modestie, cet adroit ambitieux était parvenu sans violence à une autorité presque monarchique, d'autant plus redoutable qu'elle semblait légale, et non usurpée.

Pompée, joignant ses légions nombreuses à celles que lui laissait Lucullus, marcha rapidement contre Mithridate, qu'il mit en déroute à la première rencontre. Ardent à le poursuivre, il l'atteignit encore près de l'Euphrate. On rapporte que Mithridate, troublé par un songe, avait prévu sa défaite. La bataille eut lieu la nuit. Les rayons pâles et trompeurs de la lune allongeaient tellement les ombres des soldats romains, en les étendant du côté des ennemis, que les Barbares, les croyant déjà près d'eux quand ils en étaient encore éloignés, lançaient leurs javelots et leurs flèches contre ces ombres vaines. Ils avaient ainsi épuisé leurs traits lorsque les Romains les attaquèrent. Frappés de terreur, ils se débandèrent; dix mille périrent dans cette déroute.

Mithridate, après avoir distribué des poisons à ses amis pour qu'ils ne tombassent pas vivants au pouvoir des Romains, prit la fuite, et courut chercher un asile chez son gendre Tigrane. Ce prince ingrat et lâche lui refusa l'entrée

de ses États, et mit sa tête à prix. L'infortuné roi de Pont, ayant tout perdu, hors son courage, traversa rapidement la Colchide et disparut dans les déserts de la Scythie, où il cacha deux ans son nom illustre et ses vastes projets de vengeance.

Pompée, accompagné du fils de Tigrane, qui s'était révolté contre son père, entra en Arménie. Tigrane, aussi faible dans le péril que superbe dans la prospérité, prit le parti honteux de venir soumettre à Pompée sa personne et ses États. Le général romain, le traitant d'abord avec le mépris qu'il méritait, ne lui permit pas d'entrer à cheval dans son camp. Ce lâche roi, l'abordant avec respect, détacha son bandeau royal, tira son épée, et voulut les deposer à ses pieds; mais Pompée, le relevant, lui permit de s'asseoir près de lui. « Je ne » vous ai rien pris, lui dit-il; c'est Lucullus qui vous a enlevé la Syrie, la » Phénicie, la Galatie et la Sophène. Ce qu'il vous a laissé, je vous le conserve. » Je donne même à votre fils la Sophène en apanage : vous paierez seulement » six mille talents à Rome, pour l'indemniser du mal que vous avez voulu lui » faire. »

Tigrane, qui ne pensait qu'à rester sur le trône, quelque dégradé qu'il fût, se soumit humblement aux conditions dictées par le vainqueur. Les Romains le saluèrent roi; le jeune Tigrane, qui ne trouvait pas sa trahison assez récompensée par la Sophène, refusa de signer le traité, resta dans les fers, et fut mené en triomphe à Rome.

Phraate, roi des Parthes, voulant s'opposer aux progrès des armes romaines, envoya des ambassadeurs à Pompée pour le sommer de borner ses conquêtes aux rives de l'Euphrate. Le Romain répondit qu'il poserait ses limites où il le trouverait juste et convenable. Phraate n'osa l'attaquer, et se contenta de mettre ses frontières en état de défense.

Délivré de toute crainte du côté de l'Arménie, Pompée, cherchant les traces de Mithridate, franchit le Caucase, dompta les Albaniens, et défit en bataille rangée les Ibériens, qui, jusque là, avaient défendu constamment leur indépendance contre les Mèdes, les Perses et les Macédoniens : de là il entra dans la Colchide, et pénétra jusqu'au Phase. Comme il parcourait cette contrée, apprenant que les Albaniens s'étaient révoltés, il marcha de nouveau contre eux, et leur livra bataille. Elle fut sanglante et longtemps disputée : le frère du roi, appelé Cosis, combattit Pompée, qui le perça de son javelot, le tua, et détruisit son armée. Après la victoire, on trouva sur le champ de bataille des brodequins de femmes, ce qui fit renouveler la fable des Amazones, et croire qu'elles avaient combattu dans les rangs des Albaniens.

Pompée voulait pénétrer en Hircanie. Plutarque dit que le grand nombre de serpents qui infestaient ce pays arrêta sa marche; ce qui paraît plus probable, c'est qu'il craignit de s'enfoncer dans ces deserts, en laissant derrière lui tant de peuples vaincus, mais non soumis.

A son retour dans les États de Mithridate, il mérita les mêmes éloges que Scipion, et respecta la pudeur des femmes du roi, que le sort de la guerre avait fait tomber dans ses mains.

Stratonice, courtisane et favorite du roi, avait conservé, dans un rang élevé, la bassesse de son premier état. Elle livra perfidement à Pompée une ville confiée à sa garde, ainsi que les trésors de Mithridate. Sa trahison, qui avait pour objet d'assurer à son fils Xipharès la bienveillance des Romains, fut cause de sa perte : son père le fit mourir.

Les papiers du roi de Pont tombèrent aussi, par la perfidie de Stratonice, dans les mains de Pompee. On y trouva les ordres qu'il avait donnés pour assassiner le roi de Cappadoce, pour faire mourir son propre fils, et pour empoisonner quelques-unes de ses femmes. La prise de ses archives devint plus funeste pour lui que la puissance de Rome. Elles publièrent ses crimes et souillèrent sa gloire.

Comme Pompée ne pouvait plus poursuivre Mithridate, dont il ignorait la retraite et la destinée, il conduisit son armee en Syrie. Antiochus l'Asiatique voulait y régner, et réclamait les anciens titres des Séleucides. Pompée déclara que Rome, après avoir vaincu Tigrane, héritait de ses droits. Il réduisit ce royaume en province romaine, et força Antiochus à se contenter d'un faible apanage.

Traversant ensuite la Phénicie et la Palestine, pour accomplir le vaste projet qu'il avait conçu d'étendre les frontières de l'empire romain à l'Orient jusqu'à la mer d'Hircanie et jusqu'à la mer Rouge, comme il les avait reculées en Occident jusqu'à l'océan Atlantique, il marcha contre les Arabes, et combattit avec succès, mais sans pouvoir les soumettre, ce peuple plus facile à vaincre qu'à subjuguer, et que ses déserts garantirent toujours de toute domination étrangère.

La Judée était alors troublée par une contestation entre le prince Hyrcan, et le roi Aristobule : Pompée voulut soumettre leurs différends à sa médiation ; mais, Aristobule s'étant opposé à ses volontés, Pompée l'attaqua, le força de s'enfermer dans Jérusalem, fit le siége de cette ville fameuse, et la prit d'assaut. Après sa victoire, il augmenta sa renommée par sa modération. Respectant le culte des Juifs, il laissa au temple saint ses richesses, et visita avec respect son célèbre sanctuaire, abaissant, comme Alexandre, la gloire humaine aux pieds de la majesté divine. Cependant, l'entrée d'un profane dans ce lieu sacré parut aux yeux des Juifs si criminelle, qu'ils attribuèrent dans la suite ses revers et sa mort à ce sacrilége.

Tandis qu'il étendait ainsi sans obstacle ses conquêtes en Syrie et en Palestine, Mithridate vaincu, mais non terrassé, reparut tout à coup dans le Bosphore : démentant le bruit de sa mort, il conçut le hardi dessein, à la tête d'une armée de Scythes, de Dardaniens, de Bastarnes, et avec les débris de ses vieilles troupes, de traverser la Macédoine, la Pannonie, l'Illyrie, de se joindre aux Gaulois, de franchir les Alpes, et de se montrer, comme un autre Annibal, aux portes de Rome. Avant d'exécuter cette grande entreprise, dont l'audace imprévue aurait peut-être fait le succès, il écrivit à Pompée pour demander la paix, et, sur son refus, rassembla ses troupes.

La mort l'arrêta subitement dans ses projets. Pharnace, son fils, profitant du

découragement d'une armée vaincue et de cette funeste disposition des peuples à la révolte contre les rois malheureux, souleva ses sujets et le contraignit de se sauver dans une forteresse qu'il investit. Mithridate tenta vainement de le ramener à la soumission, et s'abaissa même au point de demander à ce fils dénaturé la vie et une retraite tranquille; le barbare répondit : « Qu'il meure ! » « Puissent un jour, s'écria le roi, ses enfants former le même vœu contre » lui ! »

Mithridate, n'ayant plus d'autre espoir que la mort pour échapper à la captivité, essaya sans effet, pour s'y soustraire, différents poisons contre lesquels une longue habitude l'avait trop aguerri. Son épée lui offrit enfin un secours plus sûr; il l'enfonça dans son sein, et expira.

Pompée était à Jéricho, fort inquiet de la nouvelle apparition de Mithridate, lorsqu'il apprit sa mort par un courrier que lui envoyait Pharnace. Ce lâche prince soumettait aux Romains son trône acquis par un crime. Aussi méprisable qu'atroce, il envoya en tribut le corps de son père à Pompée. Mithridate s'était montré pendant quarante ans si redoutable, que les Romains, triomphant de son ombre, firent éclater sans pudeur la joie la plus vive à la vue des restes de ce formidable ennemi.

Pompée ne partageant pas cette honteuse faiblesse, détourna ses regards avec horreur du funeste présent dont un parricide osait les souiller. « La haine » de Rome contre Mithridate, disait-il, doit finir avec sa vie. » Digne alors de sa gloire par sa générosité, Pompée rendit à la mémoire de ce roi célèbre tous les honneurs dus, malgré ses vices, à son rang et à son génie.

CHAPITRE XVII.

Conjuration de Rullus et de Catilina. — Portrait de Cicéron. — Ses ouvrages. — Son accusation contre Verrès. — Exil de Verrès. — Édilité de Cicéron. — Aveuglement de Cicéron pour Catilina. — Loi de Rullus rejetée. — Plaidoyer de Cicéron pour Othon. — Conjuration de Catilina. — Portrait de Catilina. — Ses premiers crimes. — Ses satellites. — Son exclusion du consulat. — Son complot avec Autronius et Cnéius Pison. — Mort de Pison. — Nouveau complot de Catilina. — Sa harangue aux conjurés. — Leur serment redoutable. — Complot déjoué par Fulvie. — Crimes de la courtisane Sempronia. — Complot contre Cicéron. — Révolte des esclaves à Capoue. — Hardiesse de Catilina dans le sénat. — Harangue de Cicéron à Catilina. — Défense de Catilina. — Ses préparatifs hostiles. — Son départ pour le camp de Manlius. — Sa conspiration avec les Allobroges. — Leur trahison envers Catilina. — Arrestation des chefs de la conspiration. — Leur jugement. — Discours de César dans le sénat. — Réplique de Caton. — Décret pour la condamnation à mort des conjurés. — Bataille entre Catilina et Pétréius. — Défaite et mort de Catilina. — Cicéron est nommé *Père de la patrie.* — Retour et triomphe de Pompée.

Dans les beaux jours de la liberté de Rome, nous admirions les vertus et la dignité du sénat, l'energie du peuple, l'émulation de tous les citoyens, qui ne disputaient entre eux que de dévouement à la république. Les lois, les mœurs de ce grand peuple fixaient nos regards, attiraient notre respect. Mais, depuis que la fortune et la puissance, ayant corrompu les mœurs, élevèrent les grands, abaissèrent les citoyens, ce n'est plus le sénat ni le peuple qui occupent notre attention; elle se porte tout entière sur un petit nombre de grands capitaines et d'orateurs célèbres qui se disputent l'honneur de commander aux maîtres du monde. Ce n'est déjà plus l'histoire de la république, c'est celle de quelques hommes que nous écrivons.

Au moment où Pompée étendait aux extrémités de l'Orient la gloire et la puissance de Rome, deux conjurations formées dans le sein de cette ville la menaçaient d'une subversion totale. Un tribun adroit, éloquent et factieux, Rullus, s'efforçait, en égarant le peuple, de ressusciter la tyrannie des décemvirs; et Catilina, patricien aussi célèbre par ses talents et par son audace que par ses crimes, rallumant la guerre civile, comptait, avec le secours de ses nombreux complices et d'une grande partie de l'armée d'Italie, égorger le sénat, et faire revivre dans Rome Sylla, Marius et leurs proscriptions.

Dans ce péril imminent, la république fut sauvée, non par un fameux capitaine, mais par un illustre orateur, par un magistrat prudent et ferme, par un

consul habile, enfin par Cicéron, qui mérita, dans cette grande circonstance, le titre glorieux de *Père de la patrie*.

Marcus Tullius Cicéron eut pour amis tous les hommes vertueux de son temps, et pour ennemis tous les citoyens dépraves qui cherchaient dans le crime une ressource pour rétablir leur fortune et pour augmenter leur pouvoir. Ceux-ci, forcés d'admirer ses talents, s'en dédommageaient en calomniant son caractère et surtout en affectant un profond mépris pour la bassesse de son origine. Il est cependant certain que Cicéron, quoiqu'il se qualifiât lui même avec une noble fierté d'*homme nouveau*, devait le jour à une famille de l'ordre équestre, dans la ville d'Arpinum, dont les habitants étaient citoyens romains. Sa mère Helvia, sa femme Térencia, patriciennes, jouissaient d'une haute considération, et sa belle-sœur Fabia se trouvait même au nombre des vestales. Ciceron, doué par la nature du plus vaste génie, se livra dès sa jeunesse à l'étude des lettres grecques et latines, profita des leçons que lui donnèrent les orateurs et les philosophes les plus fameux, et acheva de mûrir dans la patrie de Démosthène le talent qui devait l'égaler un jour à cet homme immortel.

Malgré sa passion pour l'étude, Ciceron remplit d'abord le premier devoir imposé à tout citoyen romain. Ses armes défendirent sa patrie; il fit avec distinction la guerre des Marses, sous les ordres de Sylla. Ses premiers succès à la tribune, le courage avec lequel il avait plaidé la cause d'un proscrit en presence du dictateur, la vivacité de son imagination, la fécondité de sa mémoire, sa declamation noble, animee, mais moins théâtrale que celle d'Hortensius, l'avaient place, dès son début, au rang des premiers orateurs de Rome.

La faveur populaire, que son éloquence lui concilia, le fit nommer questeur en Sicile : intègre dans son administration, il pourvut habilement aux besoins de la république, et trouva en même temps le moyen de soulager les Siciliens de l'énorme fardeau des tributs que ses prédecesseurs leur avaient imposés. Ce fut lui qui leur fit retrouver le tombeau d'Archimède. Il découvrit dans un lieu desert, au milieu des ronces, une petite colonne sur laquelle on voyait la figure d'une sphère et d'un cylindre. L'inscription qu'on y lut ne laissa aucun doute sur ce monument. « Ainsi, disait il lui-même, une des plus nobles villes de la » Grèce, et autrefois des plus savantes, aurait toujours ignoré le lieu de la sé» pulture du plus illustre de ses citoyens, si un habitant d'Arpinum n'était venu » le lui découvrir! »

Ses talents, sa justice, son humanité lui concilièrent l'amour des peuples de Sicile, qui lui décernèrent à son départ des honneurs jusque là sans exemple.

Il faudrait un livre entier pour suivre Cicéron dans sa brillante carrière oratoire et litteraire : le temps nous a conserve un grand nombre de ses harangues et de ses plaidoyers, qui serviront dans tous les âges de leçons et de modèles. Enrichissant sa patrie des palmes de la Grèce, il y naturalisa la philosophie, et sut tracer habilement aux hommes tous leurs devoirs avec autant de talent qu'il en avait montré pour défendre leurs droits. Ayant reconnu les defauts de l'austère système des stoïciens et les erreurs séduisantes de celui d'Épicure, il

préféra la secte académique, plus conforme par sa modération à son caractère et à la rectitude de son jugement.

Nous devons à son amitié pour Pomponius Atticus un recueil de lettres qui nous fait autant aimer dans Cicéron l'homme privé, que ses œuvres philosophiques et ses éloquents discours nous avaient fait admirer l'homme d'État. Ce monument, précieux pour l'histoire, a pour nous le mérite particulier de présenter à nos yeux le tableau fidèle et détaillé des mœurs de Rome dans ce temps d'éclat et de décadence, et de nous faire en quelque sorte assister à tous les événements, et vivre dans l'intimité des acteurs les plus célèbres de cette époque fameuse.

Un des actes de Cicéron qui lui attira la plus haute estime, et le fit regarder comme le plus propre par sa fermeté à diriger dans la tempête le gouvernail du vaisseau de la république, ce fut l'accusation qu'il intenta contre Verrès, patricien puissant, soutenu par tous les grands de Rome et par cette partie nombreuse du peuple qui vend toujours ses suffrages à l'opulence. Verrès, préteur en Sicile, s'y était conduit en tyran : jamais la vertu courageuse n'attaqua l'injustice et l'avidité avec plus de véhémence, ne peignit les vices sous de plus odieuses couleurs, et ne fit un tableau plus touchant des malheurs d'un peuple opprimé.

Attaquant son adversaire, tantôt par de vives apostrophes, tantôt avec les armes d'une ironie amère, et le pressant toujours par les arguments d'une logique irrésistible, variant sans cesse ses formes, ses mouvements, ses couleurs, et étouffant son ennemi sous le poids des preuves qu'il accumulait sur sa tête, il faisait passer dans l'âme des assistants toutes les passions des victimes du tyran qu'il accusait.

Accuser Verrès, c'était attaquer la plupart des grands de Rome, qui devaient leurs immenses fortunes à de semblables concussions; mais leur crédit, les intrigues de leurs clients, les clameurs des hommes corrompus et les prodigalités de Verrès échouèrent contre le courage et l'éloquence de l'orateur. Verrès fut condamné à l'exil, malgré les efforts opiniâtres des patriciens pour le sauver.

Cicéron, bravant leur courroux, disait audacieusement : « Je regarde ces » nobles comme les ennemis naturels de la vertu, de la fortune et des talents » des hommes nouveaux : c'est une race humaine différente de la nôtre. Tou» jours implacables pour nous, nos peines, nos démarches, nos services ne peu» vent jamais nous attirer leur bienveillance ni même leur estime; mais leur » opposition constante ne m'empêchera pas de poursuivre ma course. C'est par » mes actions seules que je veux m'élever; je ne prétends parvenir aux dignités » de l'État que par mon mérite, et je ne chercherai à m'ouvrir un chemin à la » faveur du peuple qu'en le servant avec fidélité, et sans craindre la vengeance » dont la haine menace ma fermeté. Les hommes puissants déclament, les fac» tieux s'agitent; je les brave tous; et, dans la cause importante que je me fais » un devoir de soutenir, si les juges ne répondaient point à l'opinion que j'ai

» de leur intégrité, je les accuserais eux-mêmes de corruption. Si quelqu'un » tente auprès des magistrats la menace ou la séduction pour dérober le cou» pable à la justice, je le citerai au tribunal du peuple, et je le poursuivrai aussi » vivement que je poursuis Verrès. »

Le triomphe de Cicéron dans cette grande affaire eut des conséquence qu'on n'avait pas prévues. La chaleur de ses discours ralluma les vieilles haines du peuple contre les patriciens, et le porta à demander le rétablissement des tribuns dans leur ancienne autorité.

Jules César, qui voulait relever le parti populaire, appuya fortement cette proposition : Pompée, dont le crédit était alors prédominant, eut la faiblesse d'y consentir, et fonda ainsi lui-même la fortune de son jeune rival ; car ce fut avec l'assistance des tribuns que César parvint dans la suite à renverser la république. Cicéron, par haine pour les patriciens, appuya l'avis de César, et ne tarda pas à s'en repentir.

Lorsque Pompée fut parti pour l'Asie, Cicéron, soutenu par la faveur du peuple, obtint l'édilité, qui lui ouvrait les portes du sénat. Cette charge l'obligeait à faire célébrer avec magnificence les jeux publics, les fêtes de Cérès, de Liber, de Libera et de la mère Flora. Dans ce temps, où l'or avait plus de poids que la vertu, les grands ne s'occupaient qu'à acheter l'autorité, et le peuple à vendre ses suffrages. Ce peuple permettait aux grands de le dominer pourvu qu'ils satisfissent sa passion pour l'argent et pour les plaisirs. Aussi les édiles cherchaient a se populariser par d'immenses distributions et par les plus folles dépenses.

On avait vu César les surpasser tous par ses profusions lorsqu'il donna des spectacles publics pour célébrer les funérailles de son père. Il fit faire en argent massif les planches et les decorations du théâtre; de sorte, nous dit Pline, qu'on vit les bêtes féroces fouler à leurs pieds ce métal precieux.

Cicéron, dans ses fêtes, ne fit que ce qui était convenable, et sut éviter également tout reproche d'avarice et d'ostentation. La reconnaissance des Siciliens avait voulu payer la dépense des jeux qu'il donna aux Romains; mais il n'accepta leurs presents que pour en distribuer le produit aux pauvres, et pour faire baisser le prix des vivres.

Lorsque les revers de Lucullus offrirent aux partisans de Pompée l'occasion et les moyens de faire décerner a leur chef une autorité sans bornes, Ciceron, pour la première fois, parut sacrifier l'intérêt général à son interêt privé, et la liberté publique à son ambition; et quoiqu'en appuyant la loi Manilia, qui donnait un pouvoir presque royal à Pompée, il s'efforçât de persuader au peuple qu'il n'avait en vue que le bien public, il ne dut tromper personne; il était trop evident que, voulant parvenir au consulat, il cherchait à s'appuyer des amis de Pompée.

L'ambition aveugle les meilleurs esprits : elle ferma quelque temps les yeux de Cicéron sur les vices et sur les projets de Catilina. Le désir d'être soutenu par le credit de ce patricien le rendit dupe de ses artifices; il s'engagea même à plaider pour lui devant un tribunal. « Je me flatte, écrivait-il à Atticus, que, si

» Catilina est absous par mes soins, il en aura plus d'ardeur pour me seconder » dans nos prétentions communes; s'il trompait mon attente, je supporterais » l'événement avec patience. »

Il n'avait pas besoin d'un si indigne appui pour s'élever; l'unanimité des suffrages du peuple le désigna pour le consulat. Dès qu'il fut nommé, uniquement occupé de l'intérêt public, il sacrifia sa fortune à ses devoirs; et, pour se donner la certitude de n'être point contrarié par son collègue Antoine dans le bien qu'il voulait faire, il lui céda le département de la Macédoine, et promit celui de la Gaule cisalpine à Métellus. Dans ce temps où le monde entier était traité en pays conquis par une seule ville, les gouvernements de provinces assuraient aux proconsuls une richesse immense; mais Cicéron n'avait pour but que la gloire. « Je veux, mandait-il à son ami, me conduire dans mon » consulat avec une telle justice et une telle indépendance, qu'on ne puisse » pas me soupçonner de m'être laissé influencer dans mes actes par l'espoir » d'aucun gouvernement ni d'aucune dignité. C'est cette indépendance qui » peut seule me donner le droit et les moyens de combattre avec succès la » turbulence des tribuns. »

Le corps des chevaliers était dévoué au consul : ses talents illustraient cet ordre; il était le premier des chevaliers qu'on eût vu parvenir au consulat avant d'être inscrit au rang des sénateurs. Au lieu de se laisser egarer par l'esprit de parti, Cicéron sentit la fausseté de cette vieille maxime qui conseille de *diviser pour commander;* et, certain au contraire que l'union fait la force réelle des États, il résolut de rétablir la bonne intelligence entre l'ordre équestre et le sénat, et il y parvint.

Le tribun Publius Servilius Rullus proposa au peuple une loi agraire. Son projet tendait à faire nommer des decemvirs revêtus pour cinq ans d'un pouvoir absolu; ils devaient être chargés d'établir un grand nombre de colonies nouvelles, de partager entre les citoyens les terres conquises en Europe, en Asie et en Afrique, d'examiner la légalité ou l'illégalité des propriétés acquises, et de faire rendre des comptes à tous les généraux, excepté à Pompée. La même loi excluait du décemvirat tout citoyen absent de Rome. Il était évident que l'auteur de la proposition espérait, sous le nom de chef des décemvirs, parvenir au pouvoir suprême; mais aucune passion n'aveugle autant que l'intérêt, il empêche de voir l'évidence : la loi nouvelle flattait trop l'avidité des pauvres et leur jalousie contre les riches et les grands, pour qu'ils pussent ouvrir les yeux sur le but secret du tribun et sur les dangers réels dont sa proposition menaçait la liberté.

Plus la loi semblait populaire plus elle paraissait redoutable au sénat. Son adoption devait tout bouleverser; son rejet pouvait rallumer les haines et renouveler les guerres civiles. Cicéron releva le courage des sénateurs alarmés, les invita à la résistance, et, sans crainte de se depopulariser, attaqua les tribuns dans l'assemblée même du peuple.

Sa position était difficile : homme nouveau, on pouvait l'accuser d'ingratitude en le voyant déserter la cause plébéienne; et la force d'une éloquente

raison ne suffisait pas, dans cette circonstance, pour éclairer des esprits prévenus et passionnés; ni pour démasquer une ambition d'autant plus dangereuse qu'elle marchait à la tyrannie sous les couleurs de la liberté.

Jamais Cicéron ne montra plus d'adresse que dans cette lutte hardie de la justice contre la cupidité, et de l'intérêt public contre l'intérêt privé. Loin de paraître enorgueilli par la pourpre consulaire, il remercie d'abord le peuple d'une dignité qu'il lui doit, et lui rappelle avec art que c'est un magistrat populaire qui lui parle. Avant d'attaquer de front la nouvelle loi agraire, il donne son approbation à celles que les Gracques avaient autrefois proposées, et prodigue les plus magnifiques éloges à ces citoyens illustres et malheureux, dont les ombres chéries vivaient encore dans le cœur des Romains. Après avoir donné son assentiment aux principes qui les guidaient, en ordonnant un partage équitable, il s'oppose vivement à l'adoption du décret de Rullus, qui, sous un masque populaire, cache la création d'une tyrannie odieuse et la nomination de dix rois revêtus d'un pouvoir arbitraire. Pompée était alors le favori du peuple romain; Cicéron démontre adroitement que les tribuns, en paraissant affranchir ce grand homme de la règle commune, ne l'élèvent que pour l'abaisser, ne l'épargnent que pour le détruire, ne le dispensent de rendre des comptes que dans le dessein de prolonger son absence, et de l'exclure par là du décemvirat.

Employant les armes de l'ironie, il représente Rullus arrivant en triomphateur dans le royaume de Mithridate, précédé de licteurs, suivi d'une garde nombreuse, entouré de tout l'appareil de la royauté, prenant avec orgueil dans ses lettres les titres « de tribun du peuple, de décemvir, de magistrat suprême, » et ne donnant au conquerant de l'Asie que celui de Pompée, fils de Cnéius. » Ne l'entendez-vous pas qui ordonne à ce grand homme de venir à son tribu- » nal, de lui servir d'escorte, et d'assister à la vente des terres conquises par » sa valeur? Qui donnera désormais des ordres pour établir des colonies en » Italie, en Asie, en Afrique? ce sera le roi Rullus. Qui jugera les préteurs, » les questeurs, les citoyens, les alliés? ce sera le roi Rullus. Qui décidera de » la fortune publique et privée? qui distribuera les récompenses et les châ- » timents? ce sera le roi Rullus. »

Parlant ensuite plus gravement des abus monstrueux d'un pareil pouvoir, et traçant avec les plus vives couleurs l'effrayant tableau de cette nouvelle tyrannie, il se félicite de la faveur avec laquelle on l'a écouté, et en tire un heureux présage pour la conservation de la liberté.

En vain les tribuns voulurent répondre à ses arguments par des injures, et détruire l'impression de son éloquence par des calomnies : en vain le représenterent-ils au peuple comme un partisan de l'aristocratie et de Sylla : Cicéron prouva avec évidence que Rullus lui-même était le plus imprudent défenseur des actes de ce tyran, puisque l'effet de son décret devait être de donner aux résultats de ses violences une sanction légale. La raison du consul triompha des passions du peuple ; la conjuration de Rullus échoua; la loi fut rejetée.

Peu de temps après, le sénat rendit un décret qui assignait aux chevaliers un rang distingué dans les spectacles publics. Othon, connu pour avoir proposé cette loi, entrant au théâtre, se vit sifflé par le peuple et applaudi par l'ordre équestre. La contestation s'échauffa entre les deux partis; des huées on en vint à l'altercation la plus violente, de là aux menaces. On était au moment de terminer la querelle par un combat. Cicéron, informé du tumulte, se rend au théâtre, commande au peuple de le suivre au temple de Bellone, et prononce devant lui un discours qu'on cita pendant plusieurs siècles comme un exemple admirable de l'empire de l'éloquence sur les passions. Cet orateur entraînant se rendit tellement maître en peu d'instants de l'esprit de la multitude, qu'on la vit, retournant au spectacle, combler Othon de témoignages d'estime et de respect. On a cru que Virgile avait voulu faire allusion à ce triomphe de l'orateur romain, dans ces beaux vers où il compare Neptune calmant les flots agités à un grave magistrat dont l'aspect majestueux et les paroles sévères répriment les fureurs d'une multitude irritée. Le charme de l'éloquence de Cicéron avait tant d'attraits pour les Romains, que si nous en croyons Pline, le peuple, oubliant ses besoins et ses occupations, sacrifiait ses travaux, ses repas, ses plaisirs pour le suivre et pour l'écouter.

Bientôt le consul eut à combattre un ennemi plus formidable, et à sauver la république d'un plus grand péril. Un patricien, illustre par sa naissance, doué d'une grande force d'esprit et d'une extrême audace, incapable de modération dans ses désirs, de crainte dans les dangers, habile à s'attirer l'estime des honnêtes gens par son hypocrisie, l'amitie des méchants par ses vices, la bienveillance de la multitude par ses profusions, et le dévouement des soldats par sa vaillance, Lucius Sergius Catilina, nourri dans les discordes civiles, méditait depuis longtemps le dessein de renverser la liberté publique et d'arriver à la tyrannie par les chemins sanglants que Marius, Carbon et Sylla lui avaient tracés.

Si le portrait de ce conspirateur célèbre, peint par Cicéron lui-même, est ressemblant et fidèle, Catilina offrait dans son caractère un mélange inouï des qualités les plus opposées. On y voyait les traits, et, pour ainsi dire l'esquisse des plus grandes vertus; mais chacune d'elles était défigurée dans le fond de son âme par des vices odieux. Lié secrètement avec tout ce que la république contenait d'hommes corrompus et de scélérats, il ne montrait extérieurement d'estime et d'admiration que pour les personnages les plus vertueux de la république. En entrant dans sa maison, la pudeur était offensée par la vue des peintures les plus lascives et par celle des objets qui excitent le plus vivement à la débauche; mais on y voyait en même temps tous ceux qui peuvent servir d'aiguillon au travail, à l'étude, à l'industrie. C'était à la fois un théâtre de vices et une école de philosophie et d'exercices militaires. Jamais monstre ne réunit tant de qualités contraires, et qui semblent mutuellement s'exclure; jamais aucun homme ne sut mieux séduire la vertu et plaire au crime; nul ne professa de meilleurs principes, et n'en suivit de plus détestables; nul ne fut plus outré dans la débauche. et plus patient pour

supporter la fatigue et les privations. L'excès de ses prodigalités égalait celui de son avarice. Aucun ambitieux ne posséda mieux le talent de se faire des amis. Il partageait avec eux son argent, ses équipages, son crédit et ses maîtresses. Il n'était point de crimes qu'il ne fût prêt à commettre pour les servir. Son caractère souple prenait toujours la forme et la couleur les plus convenables à ses desseins. Parlait-il à des philosophes austères, à des hommes mélancoliques, l'air triste et chagrin lui devenait naturel; environné d'une jeunesse folâtre, il la surpassait en enjouement. Sérieux avec les hommes graves, léger avec les étourdis, plus audacieux que les plus téméraires, plus voluptueux que les plus débauchés, cette mobilité dans l'esprit, cette variété incroyable dans les mœurs, avaient rangé parmi ses partisans, non-seulement tous les hommes sans conduite et sans principes de l'Italie et des provinces, mais plusieurs illustres personnages de la république, qui s'étaient laissé séduire par ses faux dehors de vertus.

Dès sa plus tendre jeunesse, Catilina s'était souillé de beaucoup d'infamies, en achetant la faveur de Sylla par des meurtres. Il avait depuis débauché une jeune patricienne, et corrompu la vestale Fabia, belle-sœur de Cicéron. Violant les lois divines et humaines, il sacrifia la nature même pour satisfaire une passion honteuse. Enflammé d'amour pour Aurélia Orestilla, dont aucun honnête homme ne loua jamais que la beauté, il poignarda son propre fils dont l'existence et les droits empêchaient Orestilla de consentir à l'épouser, et il accomplit son infâme hymen dans la maison qu'il venait de souiller par cet exécrable meurtre. Il paraît que ce crime hâta l'exécution de ses desseins ambitieux. Son âme agitée avait besoin de grands mouvements pour échapper aux remords. Craignant le courroux des dieux et la vengeance des hommes, il trouvait un ennemi implacable au fond de son cœur. Il ne pouvait goûter aucun repos ni le jour ni la nuit; sa conscience était son bourreau : aussi son teint décoloré, ses regards sombres, sa marche tantôt lente et tantôt précipitée, montraient les symptômes d'une raison égarée.

Catilina, s'entourant avec soin d'une sorte de garde choisie parmi des scélérats, des brigands, des hommes sans mœurs et sans aveu, grossissait cette troupe en y faisant entrer une foule de jeunes gens endettés, qu'il pervertissait par ses artifices, qu'il formait au crime, et qu'il accoutumait à mépriser les lois, les périls et les caprices de la fortune. Il s'en servait comme de faux témoins, leur faisait faire de fausses signatures; et, certain de leur obéissance lorsqu'il avait une fois détruit leur réputation, il en exigeait des crimes plus hardis; souvent même il leur commandait sans motifs des assassinats, aimant mieux les rendre cruels sans nécessité que de laisser leur esprit s'engourdir et leurs mains se déshabituer du crime.

Sûr de leur dévouement, et comptant sur l'appui des anciens soldats de Sylla, ruinés par leurs débauches et qui regrettaient la licence des guerres civiles, Catilina crut le moment d'autant plus favorable pour asservir la république, que les armées romaines qui auraient pu combattre se trouvaient alors conduites par Pompée aux extrémités de l'Orient. L'éloignement de ce grand

capitaine, le mécontentement des provinces, les murmures des alliés, la corruption du peuple et l'aveugle sécurité du sénat, lui donnaient l'espérance d'un succès prompt et facile. Mais, avant d'employer la force ouverte, appuyé par ses nombreux amis, il tenta de parvenir au consulat, dans l'intention de s'armer d'un titre légal pour renverser les lois.

Ce n'était pas la première fois qu'il recherchait cette dignité; ce n'était pas la première fois non plus qu'il méditait des crimes pour y parvenir. Quelque temps auparavant, Publius Autronius et P. Sylla, convaincus de brigues, se virent exclus du consulat pour lequel ils avaient été désignés. Catilina sollicita vivement les suffrages du peuple, dans l'espoir de les remplacer; mais accusé lui-même d'avoir commis beaucoup d'excès, de concussions et de rapines dans sa préture en Afrique, on refusa de l'admettre au nombre des candidats, et le peuple élut consuls Torquatus et Cotta.

Catilina, furieux de cet affront, voulut arracher par la violence l'autorité qu'il ne pouvait obtenir légalement; et, de concert avec Autronius et Cnéius Pison, il résolut, à la tête d'un nombreux parti, d'assassiner, le 1er janvier, les consuls, et de s'emparer de leur autorité. Pison devait ensuite être nommé par eux au commandement de l'Espagne. L'indiscrétion de l'un de leurs complices fit éventer le complot, et les força, non d'y renoncer, mais d'en remettre l'exécution au 5 février. Une grande partie des sénateurs devait périr sous leurs poignards.

Au jour fixé, Catilina trop impatient de satisfaire sa vengeance et son ambition, donna trop précipitamment le signal convenu. Les conjurés qui se trouvèrent à la porte du sénat n'étaient pas encore arrivés en assez grand nombre pour seconder ses desseins. Ainsi son ardeur fit échouer cette première conjuration. Pison seul parut d'abord en recueillir les fruits; il obtint le gouvernement de l'Espagne par le crédit de Crassus, qui voulait, en le nommant, satisfaire sa haine contre Pompée, dont ils étaient tous deux ennemis. Les vices mêmes de Pison le servirent en cette circonstance, et le sénat consentit avec joie à l'éloignement d'un homme si dangereux. Il partit pour son gouvernement, où il périt dans une émeute que suscitèrent contre lui quelques agents de Pompée.

Catilina, loin d'être découragé par le peu de succès de son entreprise, s'occupa constamment à chercher les moyens d'en mieux assurer la réussite. Travaillant sans relâche à ranimer ses partisans, dont le nombre grossissait chaque jour, il encourageait les uns par des promesses, les autres par des présents, flattait toutes les passions, aigrissait les ressentiments, encourageait l'ambition, enflammait la cupidité, faisait espérer aux scélérats l'impunité, aux pauvres la fortune, aux esclaves la liberté, aux soldats le pillage, aux plébéiens l'abaissement des grands. Plusieurs membres du sénat, séduits par ses artifices et par l'espoir du partage de la suprême puissance, entrèrent dans cette conspiration. On y voyait le préteur C. Cornélius Lentulus, Céthégus, Autronius, Cassius Longinus, Publius et Servius Sylla, neveux du dictateur; Varguntéius, Quintius Annius, Porcius Lecca, Lucius Bestia, Quintius Curius; et, parmi les

chevaliers, Fulvius Nobilior, Statilius, Gabinius Capito, et Caius Cornélius. On crut même dans le temps que Crassus, par haine contre Pompée, favorisait secrètement, mais en évitant de s'y compromettre, une conspiration dont il se flattait de profiter si elle eût réussi.

Lorsque Catilina crut son parti assez fort et l'occasion assez favorable pour agir, il réunit les conjurés que, jusque là, il n'avait vus qu'en particulier. « En » vain, leur dit-il, tout conspirerait pour me donner les plus grandes espé» rances; je n'irais point, aveugle en mes désirs, sacrifier le certain à l'incer» tain, si je n'avais pas déjà éprouvé votre courage et votre fidélité. Je vois en » vous des âmes fortes; nous avons les mêmes amis, les mêmes ennemis; la » conformité de nos intérêts, seule base des unions solides, et votre inébran» lable intrépidité, voilà ce qui m'inspire assez d'audace pour exécuter la plus » haute entreprise. Les malheurs que nous éprouvons, et le sort qui nous » attend si nous ne savons pas reconquérir notre liberté, m'affermissent dans » mes projets. Rome est tombée sous le joug d'un petit nombre d'hommes » avides et puissants. Les rois, les princes, les peuples sont devenus leurs tri» butaires; et nous voyons tout ce qui existe de citoyens honnêtes et coura» geux, dans l'ordre de la noblesse comme dans celui des plébéiens, confondus » avec la populace, privés de tout credit et de toute autorité, et soumis aux » caprices de ceux que nous ferions trembler si la république existait » encore.

» Le pouvoir, les honneurs, les richesses, voilà leur partage; les périls, les » affronts, les supplices, voilà le nôtre. Jusques à quand, braves amis, souffri» rez-vous une telle indignité! Ne vaut-il pas mieux risquer de mourir avec » courage que de languir longtemps victimes et jouets de leur orgueil et de » terminer sans éclat une vie aussi honteuse qu'infortunée?

» J'en atteste les dieux et les hommes, la victoire est dans nos mains : nous » sommes à la fleur de l'âge et dans la vigueur de l'esprit; nos ennemis sont » cassés par les années, énervés par les richesses. Osons seulement les atta» quer; ils tomberont presque d'eux-mêmes! Eh! qui pourrait supporter le » luxe de ces insolents! Ils comblent les mers, ils aplanissent les montagnes, » ils remplissent Rome de leurs palais; l'univers entier contribue à leurs dé» bauches, et l'excès de leurs prodigalités ne peut épuiser leur fortune, tandis » que nous sommes privés du nécessaire, et qu'ils nous laissent à peine un » modeste foyer. La misère règne dans nos maisons; une foule de créanciers » nous entoure; notre situation présente est affreuse, l'avenir est encore plus » terrible. Nous ne possédons de biens qu'une âme assez forte pour sentir vive» ment le malheur de notre existence. Quand vous réveillerez-vous donc? Ce » que vous avez désiré si souvent, la liberte, les richesses, les dignités, la » gloire, je les présente à vos regards; ce sont les récompenses que la fortune » destine aux vainqueurs. Que puis-je vous dire de plus? Le péril, la pauvreté, » l'occasion, l'intérêt public, les riches dépouilles que nous promet la guerre, » vous encourageront plus éloquemment que tous mes discours. Je m'offre à » vous servir comme général ou comme soldat; mon âme et mon bras ne

» vous abandonneront jamais; tous vos vœux seront plus facilement satisfaits » par moi, si vous parvenez à me faire nommer consul. Je compte sur vos » efforts réunis; vous ne tromperez pas mon attente, et vous ne préférerez » certainement pas l'opprobre à l'honneur et la servitude à l'indépendance. »

Après ce discours, ils se lièrent tous plus étroitement par un serment redoutable; et l'on dit que, Catilina leur ayant présenté un affreux mélange de vin et de sang humain, ils vidèrent cette horrible coupe, et dévouèrent ensuite leurs ennemis aux dieux infernaux.

L'ombre épaisse du mystère couvrait cette vaste conjuration : les consuls s'enivraient de la gloire de Pompée, le peuple se livrait à la joie d'un état prospère, le sénat s'endormait dans une aveugle sécurité; Rome, tranquille au bord d'un précipice, se trouvait au moment de périr sans être avertie du danger. L'inconstance d'une femme, l'indiscrétion d'un amant et la fermeté d'un consul la sauvèrent.

Quintius Curius, un des conspirateurs, avait follement épuisé sa fortune pour obtenir les faveurs d'une patricienne nommée Fulvie. Elle le méprisa dès qu'elle le vit ruiné; ses prières, ses larmes ne pouvaient la fléchir. Tout à coup le nouvel espoir que lui donnait la conjuration ranime sa confiance. Il ne s'abaisse plus aux supplications, il commande, il menace; il annonce un changement prochain dans sa fortune. Fulvie étonnée, soupçonnant un important secret, raconte, sans nommer son amant, ce qu'elle a vaguement découvert de la conjuration. La nouvelle se répand, circule avec rapidité : on s'effraie d'autant plus qu'on ne sait rien de positif : l'imagination va toujours plus loin que la réalité. On était au moment des comices; le danger commun fait taire la jalousie des patriciens contre Cicéron; on ne se rappelle plus que ses vertus et ses talents : toutes les intrigues de Catilina échouent; le peuple lui refuse ses suffrages, et choisit à l'unanimité pour consuls Marcus Tullius Cicéron et Caïus Antonius.

Cette élection, qui enlevait aux conjurés tout moyen légal pour arriver à leur but, ne fit qu'augmenter leur fureur. Catilina, redoublant d'activité, remplit de ses partisans les postes les plus importants de l'Italie, et leur distribua des armes. Ses complices nombreux, à force d'emprunts, de vols et de crimes, lui trouvèrent assez d'argent pour qu'il pût envoyer à Fésule Manlius, qui se chargea de lever une armée. Les soldats de Sylla et tous les hommes sans aveu de l'Italie entrèrent à l'envi dans ses légions : toutes les courtisanes, toutes les femmes corrompues de Rome fournirent aux dépenses de cet armement. Au milieu d'elles on remarquait Sempronia, aussi distinguée par la culture de son esprit et par ses talents que par sa naissance et par sa beauté. Dédaignant le bonheur domestique que lui offraient un époux vertueux et des enfants bien nés, elle s'était abandonnée aux voluptés, et n'avait pas plus ménagé sa fortune que sa réputation. Ruinée par ses excès, elle ne trouva de ressources que dans le crime, et commit beaucoup de forfaits dont l'audace étonnait les hommes les plus hardis.

Tels étaient les agents de Catilina. De concert avec eux, il forma le dessein

de soulever les esclaves, d'égorger le sénat, d'incendier Rome, et d'établir sa domination sur les ruines fumantes de la république. Cicéron, destiné à la sauver, avait pénétré les projets de Catilina, et le surveillait avec une infatigable activité. Employant adroitement l'entremise de Fulvie, il sut déterminer par elle le faible Curius à trahir ses complices; et, pour qu'aucun obstacle n'embarrassât sa marche, il s'assura de son collègue Antoine, en promettant à sa cupidité le gouvernement de la Macédoine.

Les conjurés, redoutant la vertu du consul, et cherchant les moyens de se dérober à son œil vigilant, l'entouraient incessamment de leurs piéges, le menaçaient chaque jour de leurs poignards. Catilina ne croyait pas pouvoir renverser Rome sans abattre sa tête; mais le consul, toujours environné d'amis et de clients assidus, évita par sa prudence toutes les embûches qu'il lui dressait. Bientôt il apprit que Catilina rassemblait dans Rome des magasins d'armes, et plaçait des troupes d'hommes dévoués dans différents quartiers de la ville. Enfin ce hardi conspirateur, réunissant une seconde fois les conjurés au milieu de la nuit, se plaignit de leur lenteur, leur dit que Manlius prenait les armes et qu'il devait partir lui-même pour le rejoindre; mais il leur déclara qu'avant tout il fallait se défaire de Cicéron. Cornélius Lentulus offrit de se rendre cette même nuit chez le consul, qui ne pouvait refuser la visite d'un préteur, et il jura de le poignarder. Varguntéius promit de le seconder. Curius, présent à cette délibération, fit à l'instant prévenir Cicéron par Fulvie du péril imminent qui le menaçait. Les assassins trouvèrent sa maison fermée, gardée, et ne purent consommer leur crime.

Cicéron avait enfin percé le voile qui couvrait cette horrible conjuration. Il n'ignorait aucun des projets de Catilina, et, quoiqu'il n'eût pas une connaissance très-positive de ses moyens d'exécution et des forces de Manlius, il crut cependant devoir, sans différer, communiquer au sénat toutes les lumières qu'il avait pu recueillir. Sur son rapport, les sénateurs rendirent un décret qui revêtit les consuls d'un pouvoir presque absolu, en les chargeant de veiller au salut de la république.

Peu de jours après, le sénat fut informé par eux que Manlius venait de prendre les armes à la tête d'un corps considérable, que les esclaves de Capoue s'étaient révoltés, et qu'on faisait en Italie d'immenses transports de munitions de guerre. Un nouveau décret ordonna le rassemblement des légions, sous les ordres de Marcius, de Métellus Créticus et de Pompéius Ruffus.

Cicéron fit fortifier le lieu où se rassemblait le sénat, et distribua des corps de garde dans toute la ville : il promit en même temps de grandes récompenses à tous ceux qui donneraient quelques indices sur les desseins des conjurés. La publication de ces décrets changea tout à coup la face de Rome : à l'ivresse des triomphes, au calme de la paix, à la licence des fêtes et des festins succédèrent une morne tristesse, une terreur générale, une consternation universelle. L'auteur de tous ces désordres se montrait seul sans crainte au milieu de cette ville agitée. Poursuivant intrépidement ses criminelles manœuvres, il eut même l'audace de se présenter au sénat et d'y prendre sa place accoutumée. Les

sénateurs, saisis d'horreur à son aspect, s'éloignèrent tous de lui ; et sa témérité excita l'indignation du consul Cicéron, qui improvisa, en le voyant, un discours dont l'éloquence égala justement sa renommée à celle de Démosthène.

« Jusques à quand, Catilina, dit-il avec véhémence, jusques à quand abuserez-» vous de notre patience? Serons-nous longtemps encore le jouet de votre » fureur? Où s'arrêtera votre audace effrénée? Eh quoi! cette garde qui veille » sur le mont Palatin, ces soldats qui parcourent la ville, la consternation du » peuple, les précautions prises pour défendre ce temple où s'assemble le » sénat, l'affluence des citoyens qui nous entourent, les regards des sénateurs » fixés sur vous, rien ne vous étonne, ne vous effraie, ne vous arrête! Ne » comprenez-vous pas que vos complots sont découverts! ignorez-vous en-» core que tous vos pas sont éclairés, que votre conjuration est, pour ainsi » dire, enchaînée? Croyez-vous qu'il existe ici un sénateur qui ne soit pas » informé de ce que vous avez fait la nuit dernière et la nuit qui l'a pré-» cédée, du lieu de vos assemblées, des conjurés qui s'y sont rendus, des » funestes résolutions que vous y avez prises? O temps! ô mœurs! le sénat » connaît toutes ces infamies, le consul les voit, et Catilina respire encore! Il » respire! que dis-je? il paraît au sénat, il s'assied parmi nous, il est présent à » nos délibérations; son œil farouche cherche et désigne entre nous ses victi-» mes; et nous, hommes courageux, nous croyons remplir suffisamment nos » devoirs en détournant de notre sein le poignard de ce furieux!

» Depuis longtemps, Catilina, le consul aurait dû vous envoyer au supplice. » Depuis longtemps la mort que vous faites planer sur nos têtes aurait dû frap-» per la vôtre. »

Cicéron rappelle ensuite les nombreux exemples qui auraient pu l'autoriser à faire périr Catilina. Il lui prouve qu'en l'envoyant au supplice il aurait plutôt à craindre qu'on l'accusât de lenteur que de cruauté. « Mais, ce que j'aurais dû » faire depuis longtemps, ajoute-t-il, j'ai mes raisons pour différer encore. Je » vous ferai mourir quand il n'existera plus dans Rome de citoyens assez mé-» chants, assez pervers, assez semblables à vous pour ne pas applaudir à votre » supplice. Tant qu'il restera quelqu'un qui ose vous défendre, vous vivrez, » mais vous vivrez, comme aujourd'hui, entouré d'une garde nombreuse qui » arrêtera toutes vos entreprises: partout je placerai autour de vous des yeux » vigilants pour vous observer, et des oreilles pour vous entendre. »

Le consul développe aux yeux du conspirateur tout le plan de sa conspiration, et lui démontre qu'il connaît chacun de ses projets, qu'il voit toutes ses actions, qu'il lit dans toutes ses pensées.

« Catilina, s'écrie-t-il, sortez enfin de Rome! les portes sont ouvertes, partez! » le camp de Manlius demande son général! emmenez tous vos complices, pur-» gez la ville de votre presence; je ne cesserai de prendre l'alarme que lorsque » les murailles de Rome seront entre vous et moi. Vous ne pouvez rester plus » longtemps parmi nous: non, je ne le souffrirai pas, je ne le permettrai pas, » je n'y consentirai jamais. »

Après avoir tracé vivement le tableau de sa vie infâme, et lui avoir prouvé

qu'il est l'objet de la crainte, de la haine et du mépris de tous les citoyens vertueux, il suppose que Rome elle-même se lève tout à coup, et lui adresse ces paroles :

« Depuis quelques années, Catilina, il ne s'est commis aucun crime dont tu » n'aies été l'auteur ou le complice, aucune infamie dont tu ne te sois souillé. » On t'a vu impunément piller les alliés, ravager l'Afrique, assassiner un grand » nombre de citoyens. Tu es devenu assez puissant pour mépriser les lois, pour » braver les tribunaux : j'ai longtemps gémi de ces excès sans les punir ; mais » aujourd'hui ton nom seul met tout en alarmes; le bruit le plus léger fait » craindre les coups de Catilina; au moindre mouvement on croit voir briller » ton poignard ; on ne peut former contre moi aucune entreprise qui n'entre » dans la chaîne de tes crimes. Je ne puis te supporter davantage; ma patience » est à son terme; retire-toi donc, et calme mes terreurs! Si elles sont fondées, » je ne veux pas être la victime de ta perfidie; si elles sont vaines, je veux » enfin cesser de te craindre. »

Cicéron, ayant ainsi terrassé le conspirateur par les foudres d'une éloquence dont nous ne donnons ici qu'une faible idée, prouve au sénat que la mort de Catilina ne ferait qu'éloigner l'orage sans le dissiper pour toujours, qu'on douterait peut-être de la conjuration, qu'on crierait à la tyrannie, mais qu'en forçant au contraire cet ennemi public à se bannir lui-même avec ses complices, et à faire éclater, les armes à la main, ses odieux projets, on arrachera jusqu'à la racine des maux qui menacent la patrie. Tel est le but de la péroraison de cette fameuse harangue.

« Partez, Catilina, dit le consul; hâtez vous de commencer une guerre im- » pie ; et toi, puissant Jupiter, que nous avons nommé *Stator*, parce que sous » les mêmes auspices on bâtit Rome et on institua ton culte, toi, auguste pro- » tecteur de cette ville et de cet empire, préserve-nous, je t'en conjure, de la » fureur de Catilina et de ses complices. Embrasse la défense de tes autels, de » nos temples, des maisons, des remparts de Rome, de la fortune, de l'exis- » tence de tous les citoyens; extermine ces brigands de l'Italie, ces ennemis » de toute vertu, ces bourreaux de leur patrie, tous liés étroitement par des » serments exécrables et par une association de forfaits! Que, frappés de tes » foudres pendant leur vie, et châtiés par ta justice après leur mort, ils soient » tous condamnés à d'éternels supplices! »

Catilina, contraignant sa violence, et s'abaissant, contre sa coutume, à la prière, supplia les sénateurs de ne pas croire légèrement à des calomnies dictées par une haine personnelle. Il vanta pompeusement ses services, ceux de ses ancêtres, et s'efforça de prouver qu'il était absurde de craindre un patricien intéressé par son rang et par sa naissance à la conservation de la république, tandis que l'on confiait imprudemment le salut de l'État à un homme nouveau, et qu'on armait d'un pouvoir presque despotique un étranger, un habitant d'Arpinum, qui ne possédait pas une maison dans Rome, et qui décidait insolemment de l'honneur et de l'existence des plus nobles citoyens. Enfin, ne pouvant plus contenir son courroux, il éclata en menaces et en injures

contre le consul; mais de toutes parts alors on l'interrompit, et les sénateurs, se levant, l'accablèrent tous à la fois des noms de *traître* et de *parricide*. Catilina, transporté de fureur, s'écria : « Puisqu'on me pousse à bout, et puisque mes » ennemis m'y forcent, j'éteindrai dans un incendie les feux qu'on lance sur » moi, et je vous entraînerai tous dans ma ruine. »

A ces mots, il sort du sénat, rassemble les conjurés, les charge de grossir les forces du parti, de hâter la perte du consul, et de tout préparer pour remplir Rome de flammes et de carnage, au moment où il se présentera aux portes de la ville, à la tête de son armée, ce qu'il promet de faire sous peu de jours. Après avoir ainsi enflammé leur courage et ranimé leurs espérances, il part, suivi de quelques amis, et se rend au camp de Manlius. Celui-ci répandait déjà dans toute l'Italie des proclamations pour soulever le peuple contre la tyrannie du sénat, contre l'avidité des grands, contre l'injustice des lois, et promettait aux pauvres le partage du domaine public.

Catilina, ne pouvant perdre l'habitude de tromper, au moment même où il commençait la guerre civile, écrivit à Catulus et à d'autres sénateurs pour se disculper, et les assura qu'il ne sortait de Rome que dans le dessein de se soustraire à l'injuste persécution de ses ennemis. En arrivant au camp, il prit audacieusement les faisceaux, toutes les marques de la dignité cousulaire, et fit porter devant lui l'aigle d'argent qui avait autrefois servi d'enseigne à Marius.

La crainte qu'inspiraient son nom et son armée protégeait tellement ses complices, que, malgré toutes les récompenses promises aux dénonciateurs, aucun citoyen n'osa déposer contre eux, et qu'aucun conjuré ne déserta sa cause. Le péril devenait imminent : les soldats, les esclaves, les prolétaires et presque tous les artisans se montraient favorables à la conjuration. Lentulus profitait de sa charge de préteur pour grossir journellement son parti. Désirant augmenter ses forces par le secours de quelques peuples étrangers, il chargea Umbranus de faire entrer dans la conspiration les députés des Allobroges qui se trouvaient alors à Rome. Ces ambassadeurs, mécontents d'un lourd tribut qui endettait et ruinait leur pays, se plaignaient hautement alors des rigueurs et de la dureté du sénat. Umbranus avait servi dans les Gaules, et connaissait les principaux personnages de ce pays. Profitant adroitement de la circonstance, il plaignit le sort des Allobroges, et leur fit entrevoir l'espérance de libérer leur république. Accueilli favorablement par eux, et croyant pouvoir les décider à obtenir par les armes une justice qu'on refusait à leurs réclamations, il les conduisit chez Décimus Brutus, et leur développa en présence de Gabinius tout le plan de la conjuration. Il leur montra même avec une extrême imprudence la liste qui contenait les noms de tous les conjurés.

Les députés, tentés par l'occasion et frappés de la force du parti qui s'offrait à eux pour soutenir les intérêts de leur patrie, s'engagèrent à entrer dans la conspiration; mais, après avoir quitté les conjurés, ils réfléchirent aux dangers qui les menaçaient si cette conjuration échouait. Ils flottaient ainsi entre la crainte et l'espérance, lorsque le génie de Rome, comme le dit Salluste, parais-

sant tout à coup les inspirer, leur fit prendre la résolution de tout découvrir au sénateur Quintus Fabius Sanga, protecteur de leur république; car, dans ce temps, chaque peuple avait alors dans Rome son protecteur, comme chaque client son patron.

Fabius Sanga informa promptement Cicéron de tout ce qu'on venait de lui découvrir. Le consul s'attacha les députés par des promesses, les tranquillisa sur les intérêts de leur patrie, et leur enjoignit de feindre un zèle ardent pour les conjurés, afin d'être mieux informés de leurs projets et de leurs démarches.

On sut bientôt après par eux que les agents de Catilina excitaient de grands mouvements dans l'Apulie, dans le Picenum et dans les Gaules; que l'armée rebelle s'approcherait incessamment; que Lentulus, au moment convenu, ferait convoquer le peuple par le tribun Bestia, et citerait le consul en jugement; que Statilius et Gabinius mettraient le feu à douze principaux quartiers de la ville, et qu'à la faveur du tumulte Céthégus attaquerait et tuerait Cicéron, tandis que plusieurs de ses complices poignarderaient les autres proscrits.

Conformément aux instructions du consul, les Allobroges demandèrent une entrevue aux conjurés; elle eut lieu chez Sempronia. Les ambassadeurs pressèrent Lentulus, Céthégus, Statilius et Cassius de ratifier les promesses qu'ils leur avaient faites, par un engagement écrit, revêtu de leurs signatures et de leur sceau, et qui pût inspirer une juste confiance à leur république. Les chefs des conjurés y consentirent et signèrent le traité. Lentulus chargea un de ses complices, Volturtius de Crotone, d'accompagner les députés jusqu'au camp. Il lui remit pour Catilina une lettre ainsi conçue : « Celui que je t'envoie te fera » connaître qui je suis : conduis-toi en homme de courage; songe à ce que les » circonstances exigent de nous, cherche des secours partout, ne néglige pas » même ceux de la populace. »

Volturtius fut de plus verbalement chargé de lui dire qu'il avait tort de s'opposer à l'armement des esclaves, et qu'il devait surtout accélérer la marche de ses troupes.

La nuit fixée pour le départ des députés, Valérius Flaccus et Caïus Pomptinus, placés en embuscade par Cicéron sur le pont Milvius, arrêtent les ambassadeurs, qui ne leur opposent aucune résistance, et leur abandonnent Volturtius avec les dépêches qu'il portait.

Le consul, muni de toutes les preuves du crime, arrête lui-même, à la tête de ses gardes, Lentulus avec les autres chefs des conjurés, et les conduit au temple de la Concorde, où il avait convoqué le sénat. On interrogea les accusés; Volturtius, renonçant bientôt à une dénégation inutile, sur la promesse qu'on lui fit de lui accorder sa grâce, avoua tout. Les Gaulois confirmèrent sa déposition; Lentulus cherchait vainement à se défendre; on lui opposa ses lettres, sa signature, et plusieurs témoins attestèrent qu'il avait souvent cité un oracle des sibylles qui promettait la souveraineté de Rome à trois Cornéliens, ajoutant que Cinna et Sylla y étaient déjà parvenus, et que lui-même il achèverait d'accomplir cette prédiction. Tous les conjurés complétèrent la conviction en reconnaissant leur sceau; on destitua Lentulus de la préture, et on le plaça

ainsi que ses complices sous la garde de différents sénateurs chargés d'en répondre.

L'inconstante multitude, qui, peu de jours auparavant, traitait la conjuration de chimère, plaignait le sort des conspirateurs, et accusait Cicéron de tyrannie, passa subitement de la bienveillance la plus prononcée pour Catilina à la haine la plus violente contre lui, et fit retentir la ville des éloges qu'elle prodiguait au consul.

Un citoyen, nommé Tarquinius, arrêté près du camp de Catilina, donna de nouveaux détails sur ses projets; mais, comme il prétendait avoir été envoyé à ce rebelle par Crassus, les amis de celui-ci accusèrent le dénonciateur de faux témoignage, et obtinrent par leur crédit qu'on le jetât dans une prison. Chacun, dans les moments de trouble, veut profiter de l'inquiétude publique pour perdre ses ennemis. Catulus et Pison répandirent des soupçons sur la conduite de Cesar. L'opinion générale le croyait favorable à Catilina : ils firent même des démarches pour engager les Allobroges à les appuyer dans leur accusation. Plusieurs chevaliers romains, animés par leurs discours, menacerent César de leurs glaives à la sortie du sénat; Cicéron les contint et le sauva de leur ressentiment.

Cependant les nombreux clients des accusés travaillaient activement à corrompre la populace; ils en soulevèrent une partie qui s'efforça de mettre les conspirateurs en liberté. Le consul vigilant déjoua leurs complots, multiplia les gardes, convoqua de nouveau le sénat, et le pressa vivement de déliberer sans perdre de temps sur le sort des prisonniers, qui tous étaient déjà convaincus de crime d'État par leurs propres aveux.

Le salut de la patrie exigeait leur châtiment; mais dans une république où l'aristocratie conservait tant de pouvoir, Cicéron s'exposait à de grands périls et à de longs ressentiments en provoquant la perte de tant de patriciens puissants par leurs clients, leurs familles et leurs dignités. Il ne l'ignorait pas, mais il n'écouta que son devoir, et sacrifia son intérêt à celui de Rome.

Le sénat assemblé, Silanus, consul désigné, opina le premier, et dit que, pour expier les crimes des conjurés, il fallait les condamner à la mort. Tibère Néron fut d'avis qu'on devait prendre de plus amples informations : plusieurs sénateurs se rangeaient à l'opinion de Silanus, lorsque César se leva pour la combattre : « Pères conscrits, dit-il, tous ceux qui veulent juger une cause importante et douteuse doivent se défendre avec soin de toute haine, de toute affection, de toute colère, de toute pitié. L'esprit troublé par de pareils sentiments est incapable de distinguer la vérite; on ne peut écouter à la fois l'intérêt et la justice, et l'âme qui se laisse pénétrer par une passion est bientôt dominée par elle. Je pourrais sans peine vous rappeler une foule de décisions injustes, prises par des rois ou par des peuples qui sacrifièrent l'intérêt général et le bien public à la faveur ou au ressentiment; mais j'aime mieux citer les traits de justice et de sagesse de nos ancêtres, qui ont toujours su généreusement maîtriser toutes ces faiblesses.

» Tandis que nous combattions le roi Persee, la ville de Rhodes, célèbre par

» son opulence et qui devait sa grandeur aux bienfaits du peuple romain, nous » manqua de foi, rompit les traités, et porta ses armes contre nous. La guerre » achevée, on délibéra sur le sort des Rhodiens; nos ancêtres les renvoyèrent » impunis, afin qu'on ne crût pas que Rome ne cherchait à se venger d'une » injure que pour s'enrichir.

» Dans le temps des guerres puniques, les Carthaginois, violant des trèves » conclues, commirent contre nous plusieurs crimes atroces. Rome les com- » battit sans les imiter, et se contenta de les vaincre sans user de représail- » les. »

» Nos aïeux consultaient plutôt leurs devoirs que leurs droits; vous devez » éviter de même, Pères conscrits, de vous laisser emporter, par les crimes de » Lentulus et de ses complices, au delà des bornes que vous prescrit votre di- » gnité. Écoutez moins votre colère, occupez-vous plus de votre renommée.

» S'il n'était question que de trouver une peine proportionnée à la grandeur » du délit, j'approuverais l'innovation que vous propose Silanus; mais, quoique » l'atrocité de ce forfait surpasse tout ce que l'imagination pouvait craindre et » concevoir, je pense que l'horreur qu'il nous inspire ne doit pas nous faire sortir » des règles que nous nous sommes tracées, et que nous ne pouvons lui ap- » pliquer que les peines établies par nos lois.

» Les orateurs qui m'ont précédé ont employé leur magnifique éloquence à » nous effrayer sur la situation de la république. Ils ont fait un tableau pathé- » tique des horreurs de la guerre civile et du malheur des vaincus. Ils nous » ont rappelé la cruauté des proscripteurs, les violences du soldat, les vierges » outragées, les enfants arrachés des bras de leurs parents, les mères de fa- » mille exposées à la licence des vainqueurs, les maisons démolies, les temples » profanés, Rome en deuil, inondée de sang et consumée par les flammes. » Mais, par les dieux immortels, où tendent ces discours? leur objet est-il de » nous faire détester la conjuration? Celui qui serait assez insensible pour » n'être point ému par un crime si atroce, croyez-vous que vos harangues en- » flammeraient son indignation et son courage? Rassurez-vous; personne ne » peut être indifférent à des injures personnelles et au péril qui menace son » existence. Ce que vous devez plutôt craindre, c'est que de pareils forfaits ne » nous irritent plus que la justice et la raison ne le permettent.

» Nous ne pouvons pas, Pères conscrits, nous abandonner à notre ressenti- » ment comme des particuliers : peu importe qu'un citoyen obscur se laisse » égarer par son courroux; sa renommée ne s'étend pas plus loin que sa for- » tune; mais les hommes qu'un rang élevé et qu'un grand pouvoir mettent en » lumière doivent penser que tous les mortels jugent leurs actions. Plus ils » sont puissants, plus ils sont obligés à se contenir. Comme hommes publics, » il ne leur est permis ni d'aimer ni de haïr, encore moins de s'emporter. Ce » qu'on appellerait chez les autres colère, prend pour eux le nom et les cou- » leurs de la cruauté.

» Quant à moi, Pères conscrits, je crois qu'il n'est pas de supplices qui ne » soient trop légers pour des hommes aussi coupables : mais telle est l'opinion

» publique; elle ne se souvient que de la fin des choses; elle oublie les forfaits
» des criminels, et ne condamne que leur châtiment pour peu qu'il ait été trop
» sévère.

» Je suis convaincu que Décimus Silanus, aussi vertueux qu'intrépide, n'a
» consulté que son zèle pour la république, et que, dans une si grande cir-
» constance, il ne s'est laissé aveugler ni par la faveur ni par la haine : je con-
» nais ses mœurs, ses actions, sa modestie, son courage; aussi je n'accuse
» point son opinion de cruauté : et qui pourrait en effet paraître cruel lorsqu'il
» s'agit de tels hommes? mais je combats son opinion, parce qu'elle me paraît
» contraire à nos lois et à nos usages.

» Qui peut donc porter le consul désigné à nous proposer cette grande in-
» novation? Ce n'est sûrement pas la crainte, il en est incapable, et d'ailleurs,
» l'illustre consul qui nous préside nous a mis, par sa vigilance, par ses con-
» seils et par ses armes, à l'abri de tout danger. Serait-ce pour trouver une
» peine aussi forte que le délit? Je crois qu'à cet égard il se trompe; car, dans
» les grands chagrins et dans l'extrême misère, la mort est plutôt un repos
» qu'un supplice; elle termine toutes les souffrances : au delà du tombeau il
» n'existe plus ni peines ni plaisirs.

» Mais, par les dieux immortels, pourquoi faire jouir de ce repos de tels cou-
» pables? Pourquoi, Silanus, n'avez-vous pas au moins proposé qu'avant de les
» tuer on les frappât de verges? La loi Porcia, dites-vous, défend qu'on inflige ce
» châtiment à un Romain; mais d'autres lois, aussi inviolables, défendent qu'on
» ôte la vie aux citoyens. Comment craignez-vous d'enfreindre une loi moins
» grave lorsque vous en violez une autre plus importante? Et qui osera, me
» dira-t-on, blâmer un décret rendu contre des parricides? Qui? le temps, la
» postérité. Tous les hommes sont gouvernés comme nous par les circonstan-
» ces, par les vicissitudes de l'opinion, par les caprices de la fortune. Quelle
» que soit votre décision, les accusés ne recevront sans doute que ce qu'ils ont
» mérité; mais vous, Pères conscrits, considérez les conséquences de l'arrêt
» que vous allez rendre. Les exemples les plus funestes doivent quelquefois
» leur naissance à de bons principes. Mais, lorsque l'autorité passe ensuite
» entre les mains d'hommes moins vertueux, on s'autorise de ces exemples
» pour en faire le plus indigne usage.

» Les Lacédémoniens, vainqueurs des Athéniens, chargèrent trente hommes
» de les gouverner : ces magistrats commencèrent par tuer les factieux les plus
» coupables; le peuple entier applaudit à leur supplice; mais bientôt la rigueur
» du gouvernement devint despotique, arbitraire, cruelle; il immola dans sa
» furie la vertu comme le crime, et cette grande cité, réduite en servitude,
» expia sévèrement sa joie insensée.

» De nos jours, lorsque Sylla vainqueur ordonna la mort de Damasippe et de
» quelques autres scélérats, souillés d'un grand nombre de forfaits, quel est
» celui d'entre les citoyens qui ne loua pas sa sévérité? L'approbation fut uni-
» verselle, et cependant leur mort devint le signal des plus horribles proscrip-
» tions et du plus affreux carnage. On vit bientôt les hommes ambitieux ou

cupides inscrire sur la liste fatale tous les citoyens dont ils enviaient les pa-
» lais, les jardins, la richesse. La plupart de ceux qui s'étaient réjouis de l'exé-
» cution arbitraire de Damasippe se virent traînés eux-mêmes au supplice, et
» le massacre ne cessa que lorsque Sylla eut rassasié d'or ses avides parti-
» sans.

» Je ne crains point de semblables malheurs aujourd'hui, et sous le consulat
» de M. Tullius. Mais notre grande cité renferme tant d'hommes d'esprits et de
» caractères différents! n'est-il pas possible que, dans un autre temps, un
» autre consul, revêtu du même pouvoir et maître de l'armée, ne se laisse
» égarer par de funestes passions; et lorsque ce consul, autorisé par le décret
» qu'on vous propose de rendre, aura tiré le glaive, qui se chargera d'arrêter
» son bras? qui pourra modérer ses coups?

» Nos ancêtres, Pères conscrits, montrèrent toujours autant de prudence que
» d'audace. Un fol orgueil ne les empêchait pas d'imiter ce qu'ils trouvaient
» de bon et d'utile dans les lois et dans les coutumes étrangères. C'est ainsi
» que, plus disposés à l'émulation qu'à la jalousie, ils prirent l'armement des
» Samnites, les formes et les signes de la magistrature des Toscans; ils adop-
» tèrent même l'usage des Grecs, qui punissaient les coupables par les verges
» ou par la mort : mais, lorsque la république perdit la pureté de ses mœurs
» en même temps qu'elle s'élevait à un plus haut degré de puissance et de
» fortune, lorsque l'esprit de parti et la chaleur des factions mirent souvent
» en péril l'innocence comme le crime, alors nos sages aïeux publièrent la
» loi Porcia et plusieurs autres semblables, qui, prévenant toute erreur, per-
» mettaient aux citoyens condamnés d'éviter la mort par l'exil.

» La sagesse qui éclaira nos aïeux peut nous servir encore de guide, et doit
» nous empêcher d'adopter l'innovation qu'on nous propose. Ne nous flattons
» pas d'être plus sages que nos pères; avec de faibles moyens ils ont fondé
» un grand empire; et nous, à peine savons-nous conserver l'édifice élevé
» par leur génie.

» Quelle est donc la conséquence de toutes mes observations? Serait-ce de
» mettre en liberté les conspirateurs, afin qu'ils puissent se jeter dans l'armée
» de Catilina? Je suis loin d'ouvrir un pareil avis : je pense qu'il faut confisquer
» leurs biens, et qu'on doit les retenir prisonniers dans quelques villes fortes
» d'Italie. Je demande de plus qu'aucun citoyen ne puisse jamais parler en
» leur faveur dans les assemblées du sénat et du peuple, et que celui qui
» contreviendrait à cette défense soit déclaré ennemi de la république. »

Lorsque César se fut assis, les autres sénateurs parlèrent, les uns pour appuyer son opinion, les autres pour soutenir celle de Silanus : l'assemblée était indécise; les paroles énergiques de Caton la tirèrent d'incertitude. Il prouva que, dans une affaire d'une nature différente, on pouvait délibérer avec maturité, et attendre la consommation du crime pour le punir; mais que, dans cette circonstance, pour peu que l'on retardât la décision du sort des conjurés, la fureur et peut être le triomphe de leurs complices ne permettraient plus d'avoir recours à la justice; et que, dans un moment où il s'agissait de savoir,

non si la république serait plus ou moins puissante, mais si elle existerait encore, il était bien étrange d'entendre invoquer la clémence, et proposer le sacrifice de tous les gens de bien au salut de quelques scélérats. « César, dit-» il, ne croit pas à une autre vie; c'est pour ne pas abréger leur supplice que » sa sévérité leur refuse la mort : il veut qu'on éloigne ces factieux de Rome, » dans la crainte sans doute que leurs complices ne trouvent moyen de les en-» lever. Il demande qu'on les enferme dans d'autres villes; mais n'existe-t-il » donc pas des méchants autre part que dans Rome? J'avoue, Pères conscrits, » que nous devons trembler, vous et moi, soit que César redoute tant les con-» jurés, soit qu'il se trouve seul à ne pas les craindre. Songez-y bien, séna-» teurs; ce que vous allez prononcer sur la destinée de Lentulus décidera du » sort de Catilina : tout dépend ici de votre vigueur ou de votre faiblesse. Eh » quoi! Manlius immola son propre fils parce qu'il avait enfreint les règles de » la discipline, et vous épargneriez des hommes qui n'ont rien respecté! Si le » salut de votre patrie vous touche si peu, que le vôtre au moins vous ré-» veille! Mes mains et mon cœur ont toujours été purs : je vous ai souvent re-» proché votre avarice, vos concussions; j'ai souvent tonné contre votre luxe » indécent, contre l'énormité de vos richesses : eh bien! c'est, aujourd'hui, » pour la conservation de ces mêmes richesses que je vous conjure de vous » armer; ce n'est plus la fortune publique seulement, c'est la vôtre que vous » devez dérober à l'avidité des conspirateurs. Espérez-vous sauver vos richesses » du pillage, vos palais de l'incendie, vos jours du carnage? Catilina furieux » s'avance avec son armee; son glaive nous menace, ses partisans sont dans » nos murs, ses complices au milieu de nous. Ils épient nos démarches, ils » examinent notre maintien, ils entendent nos délibérations. N'hésitons plus, » sénateurs, frappons. Mon avis est que les conjurés sont convaincus par leurs » aveux d'avoir projeté la ruine de la république, et que nous devons, suivant » l'usage de nos aïeux, faire subir à ces scélérats le dernier supplice. »

Tout le sénat applaudit à la fermeté de Caton. Cicéron, résumant les opinions, répondit avec ménagement à celle de César, et fit sentir avec force la nécessité de la rigueur. On alla aux voix, et le décret qui condamnait les coupables à la mort fut rendu conformément à l'avis de Caton.

Le consul, qui avait tranquillisé le sénat sur l'exécution de ses volontés, plaça partout des corps de garde; bravant les murmures d'une multitude égarée, que les factieux s'efforçaient de soulever, il mena lui-même Lentulus et ses complices dans une prison, les fit étrangler en sa presence, et, en sortant, dit au peuple agité : « Ils ont vécu. »

Catilina n'avait pu rassembler encore qu'une partie de ses forces; il attendait le succès des conjurés dans Rome pour compléter son armée. La nouvelle de leur supplice détruisit son espoir, et la désertion lui enleva beaucoup de soldats. Dans cette circonstance critique, il prit le parti de se retirer sur les montagnes par le territoire de Pistoie, avec l'intention de chercher un asile dans les Gaules; mais sa marche fut coupée par Métellus Céler, qui se porta rapidement au pied des Alpes. D'un autre côté, Antoine s'avançait à grandes journées

contre lui : Catilina, ne voyant plus aucun moyen de retraite, se décida à tenter le sort des armes. Haranguant ses soldats avec énergie, il leur fit sentir l'impérieuse nécessité de vaincre ou de mourir, et descendit de cheval pour combattre à pied avec eux.

Le consul Antoine se trouvant alors retenu par une maladie feinte ou réelle, Pétréius, son lieutenant, prit le commandement des troupes. Les deux armées se joignent et se chargent avec impétuosité. Catilina, au premier rang de ses guerriers, déploie l'habileté d'un général et la valeur d'un soldat. Il appuie ceux qui avancent, rallie ceux qui plient, porte devant lui la mort et l'effroi; et, malgré la supériorité du nombre, par son opiniâtre résistance, il rend long temps la fortune incertaine : mais enfin Pétréius, à la tête des prétoriens, enfonce le centre de l'ennemi, et, l'ouvrant à droite et à gauche, jette le désordre dans les rangs des rebelles. Catilina, voyant la défaite de ses troupes, prit une résolution digne du rang qu'il avait occupé; il se précipita au milieu des légions, et tomba percé de coups et entouré de victimes. Après le combat, l'aspect du champ de bataille fit admirer au vainqueur l'intrépidité des vaincus. Chacun des soldats de Catilina, blessé à la poitrine, s'était fait tuer dans le poste que le général lui avait assigné. Nul d'eux ne rendit les armes; tous moururent. Le triomphe de l'armée victorieuse fut mêlé de tristesse et de deuil; chacun retrouvait parmi les morts le corps d'un parent ou d'un ami.

Les Romains, delivrés d'un si grand péril, rendirent aux dieux de solennelles actions de grâces, et décernèrent au consul le nom glorieux de *Père de la patrie;* titre que la flatterie de Rome asservie prodigua aux empereurs, et que Rome libre ne donna qu'au seul Cicéron.

Tandis que l'activité du consul et la fermeté du sénat sauvaient la république de l'ambition d'un nouveau Sylla, Pompée étendait ses limites dans l'Orient et achevait la conquête de l'Asie. Après avoir détruit Mithridate, soumis Tigrane, conquis la Judée, réduit le Pont et la Syrie en provinces romaines, il s'embarqua pour retourner dans sa patrie.

Tous les pas de son voyage furent marqués par des actes d'une généreuse magnificence; il combla de présents les savants de Rhodes, les philosophes d'Athènes, et donna aux Athéniens cinquante talents pour relever les murs de leur port. Il affranchit Mitylène de tout tribut, et fit lever le plan du théâtre de cette ville pour servir de modèle à celui qu'il voulait faire construire à Rome.

Si le bruit de ses triomphes avait enorgueilli les Romains, la nouvelle de son retour les saisit de crainte : chacun crut qu'il arrivait avec son armée dans le dessein de s'emparer du pouvoir suprême. Crassus et un grand nombre de sénateurs s'étaient déjà éloignés de la ville; Pompée, pour dissiper cette terreur, licencia son armée dès qu'il fut débarqué en Italie, et renvoya tous ses soldats dans leurs foyers.

Sa modestie apparente ne fit qu'augmenter les jouissances de son orgueil : tous les peuples de la campagne, tous les habitants des villes, voyant avec admiration un si fameux conquérant sans armée, et le vainqueur de tant de rois, isolé comme un simple citoyen, s'empressèrent à l'envi, malgré ses instan-

ces, de l'accompagner jusqu'à Rome. Il arriva ainsi aux portes de cette ville avec un cortége dix fois plus nombreux et plus imposant qu'une armée.

Comme, suivant l'usage, il ne pouvait entrer dans la capitale qu'en triomphe, il pria le sénat de différer l'élection des consuls jusqu'au moment où cette cérémonie serait terminée. L'inflexible Caton s'opposa à cette innovation ; et, quoique Pompée, pour l'attirer dans ses intérêts, lui demandât sa fille en mariage, il ne put vaincre sa résistance ni lui faire accepter un lien qu'il regardait comme une chaîne.

Le triomphe du vainqueur de l'Asie dura deux jours. Les tableaux qu'on y portait contenaient les noms de quinze royaumes conquis, de mille châteaux emportés, de neuf cents villes prises d'assaut, de trente-neuf cités rebâties, et de huit cents vaisseaux enlevés. L'état des acquisitions du trésor prouvait que ses conquêtes avaient doublé les revenus de la république.

Le chef des corsaires de Cilicie, le fils de Tigrane, Zozime, reine d'Arménie, Aristobule, roi des Juifs, cinq fils de Mithridate, plusieurs femmes scythes, les otages livrés par les peuples d'Ibérie, d'Albanie et de Comagène, suivaient le char du vainqueur. Pompée jouissait d'un honneur que n'avait pu recueillir encore aucun général romain ; il avait triomphé des trois parties du monde, et l'on aurait peut-être comparé sa gloire et sa fortune à celles d'Alexandre-le-Grand, si ce dernier triomphe eût terminé sa vie ; mais, depuis ce moment, son bonheur et sa renommée ne firent que décroître, et les débris de sa puissance ne parurent offrir encore une masse imposante que pour servir de base à l'élévation de César.

CHAPITRE XVIII.

Rivalité de Pompée et de César. — Sacerdoce de Caïus Julius César. — Sa fuite en Bithynie. — Sa captivité dans l'île de Pharnacuse chez des pirates. — Sa victoire sur eux. — Son retour à Rome. — Sa nomination de tribun militaire. — Son éloquence. — Son pontificat. — Loi pour le rappel de Pompée rejetée. — Union de César et de Pompéia. — Témérité de Publius Claudius. — Répudiation de Pompéia. — Claudius, appelé en jugement, est absous. — Triumvirat de César, de Pompée et de Crassus. — Départ de César pour l'Espagne. — Conquête de l'Espagne par César. — Retour de César en Italie. — Son consulat. — Inquiétude de Cicéron. — Ambition de César et de Pompée. — Domination de César. — Son habile politique. — Tyrannie des triumvirs. — Discours de Cicéron contre César. — Vengeance de César. — Précautions de César avant son départ pour les Gaules. — Deuil de Cicéron, du sénat et de vingt mille chevaliers. — Exil de Cicéron. — Spoliation exercée envers lui. — Mission de Caton en Chypre. — Son désintéressement.

Tandis que Pompée remplissait l'univers de l'éclat de sa renommée, triomphait des trois parties du monde, et marchait à la puissance suprême porté par les vœux du peuple et par la confiance imprudente du sénat, le sort élevait peu à peu contre lui un rival qui, sans avoir fait encore aucune grande action et sans avoir commandé d'armée, balançait déjà son crédit sur le peuple romain, et se préparait à lui disputer l'empire du monde.

Le grand Pompée ne craignait cependant alors que l'éloquence de Cicéron, la vertu de Catulus, l'austérité des principes républicains de Caton, et surtout l'audace et l'ambition de Crassus. Moins politique que Sylla, moins clairvoyant que Cicéron, il n'avait pas deviné César, et regardait comme un instrument docile de sa puissance celui qui devait bientôt la renverser.

Caïus Julius César, gendre de Cinna et neveu de Marius, obtint à seize ans la charge de prêtre de Jupiter. Sylla voulait le forcer à répudier sa femme Cornélie; il résista au dictateur lorsque tout l'univers lui obéissait. Poursuivi par sa vengeance, il se sauva dans le pays des Sabins et corrompit les satellites qui le poursuivaient pour lui donner la mort. Sortant alors de l'Italie, il chercha un asile en Bithynie chez le roi Nicomède. César, né pour surpasser tous les autres hommes en vices et en vertus, scandalisa, par l'excès de ses débauches, la cour la plus corrompue de l'Asie.

Il s'embarqua peu de temps après sur un navire marchand, fut pris et con-

duit dans l'île de Pharnacuse par des corsaires ciliciens, qui lui demandèrent vingt talents pour sa rançon. Souriant de la modicité de cette somme, il leur promit cinquante talents, et envoya deux esclaves à Rome pour rassembler l'argent nécessaire. Resté à la merci de ces pirates grossiers et sanguinaires, loin de leur montrer quelque crainte, il leur parlait en maître, et leur ordonnait de se taire quand ils troublaient son sommeil. On l'aurait pris pour leur prince plutôt que pour leur prisonnier.

Sa captivité dura quarante jours. Il récitait devant eux des vers et des harangues; et, lorsqu'ils n'applaudissaient pas, il les appelait Barbares, et leur disait en riant qu'un jour il les ferait pendre. Cette menace, qu'ils prenaient pour une plaisanterie, ne tarda pas à être réalisée. Après avoir payé sa rançon, il partit, arma quelques vaisseaux à Milet, revint à Pharnacuse, y retrouva les corsaires, les battit, pilla leurs richesses, les fit prisonniers à son tour, et les envoya au supplice.

Ses amis, ayant obtenu de Sylla sa radiation de la liste des proscrits, il fit ses premières armes en Asie, sous le préteur Thermus, mérita la couronne civique au siége de Mitylène, et se distingua en Cilicie sous les ordres de Servilius Isauricus. De retour à Rome, il parut à la tribune, fit admirer son éloquence, et s'attira bientôt un nouvel ennemi par son audace. Il accusa devant le peuple Dolabella, personnage consulaire, honoré de plusieurs triomphes; n'ayant pu le faire condamner, et voulant éviter son ressentiment, il partit pour Rhodes, et s'y livra avec ardeur à l'étude des lettres grecques, que lui enseigna Apollonius, fils du célèbre orateur Molon.

César, apprenant dans cette île que Mithridate, après avoir battu quelques généraux et ordonné le massacre d'un grand nombre de Romains, parcourait l'Asie en vainqueur, rassembla les troupes de plusieurs princes alliés, ranima leur courage, défit les généraux du roi de Pont, et revint en Italie. Le peuple admire l'audace et suit la fortune. César, jeune, éloquent, prodigue, triomphant sans flotte des pirates, et vainqueur des lieutenants de Mithridate avant d'être revêtu d'aucun grade, se vit nommer tribun militaire par les suffrages unanimes de ses concitoyens. Nourri dans les principes de Marius et de Cinna, proscrit dès sa jeunesse par Sylla, chef du parti des patriciens, il ne tarda pas à faire éclater son animosité contre les grands et son désir de relever la faction populaire.

Ses premiers efforts eurent pour objet de rendre aux tribuns leur ancien pouvoir. L'audace, les progrès de ce jeune ambitieux dans l'esprit du peuple, auraient dû éveiller plus tôt l'inquiétude du sénat; mais son amour pour les plaisirs, son luxe, sa familiarité confiante, son apparente légèreté, la recherche presque puérile de sa parure, l'affectation de mollesse qu'il portait même au point de laisser, contre toute convenance, sa robe flottante et sa ceinture lâche, masquaient aux yeux de beaucoup de gens ses ambitieux projets. On le croyait plus enflammé du désir de séduire toutes les femmes que de celui de commander à tous les hommes.

Cicéron, qui le pénétra le premier, disait : « Je crois qu'il aspire à la tyrannie;

» cependant j'ai encore peine à me persuader qu'un jeune voluptueux qui s'oc-
» cupe avec tant d'afféterie de sa coiffure, et qui ne touche sa tête que du bout
» de ses doigts, puisse avoir conçu l'audacieux projet de renverser la répu-
» blique. »

César augmentait sans cesse par ses largesses le nombre de ses partisans. Il ranimait le courage des proscrits, réveillait l'espérance des soldats de Marius, et faisait entrevoir aux hommes endettés, aux pauvres et aux factieux, de nouveaux moyens de révolutions et de fortune. Tout en cherchant à se montrer populaire, il n'ignorait pas que le peuple se laisse toujours éblouir par l'éclat d'une haute naissance; qu'il croit aux fables plus qu'à l'histoire; qu'il a plus de superstition que de vraie croyance, et que les chaînes qui le retiennent le plus fortement sont celles qu'il croit voir descendues des cieux. Aussi, lorsque César perdit sa femme Cornélie, et Julie, sœur de son père, obligé, selon l'usage, de prononcer en public leur oraison funèbre, il s'exprima en ces termes:

« Julie, par ses aïeux maternels, descend des rois, et le sang de ses aïeux pa-
» ternels l'alliait aux dieux immortels; car sa mère tirait son origine d'Ancus
» Martius, et les ancêtres de son père, les Jules, descendaient de Vénus : ainsi
» vous voyez, Romains, que notre famille brille à la fois de la dignité des mo-
» narques, dominateurs des hommes, et de la majesté des dieux, maîtres des
» rois. »

Avant de devenir le premier général du monde, César dominait déjà le peuple par son éloquence, et passait, après Cicéron, pour le plus grand orateur de son temps. Il plaida avec un éclatant succès en Macédoine, devant le préteur Lucullus, en faveur de la Grèce, contre Publius Antonius; et celui-ci, appelant du jugement à Rome, dit, en riant, aux tribuns du peuple, pour motiver son appel, qu'il lui était impossible de se défendre en Grèce contre un Grec.

La faveur populaire avait déjà tellement enhardi César, que, le souverain pontificat étant devenu vacant; il osa le disputer, malgré sa jeunesse, aux hommes les plus puissants de la république, Isauricus et Catulus. Tout le sénat, tous les riches, tous les clients des deux candidats s'opposaient à César; mais il avait pour lui la multitude, les factieux et les citoyens les plus hardis. Les scènes tumultueuses et sanglantes des Gracques semblaient près de se renouveler; la mère de César, en larmes, voulait l'empêcher de se rendre sur la place; il y courut en lui disant : « Tu me verras bientôt souverain pontife ou » banni; » et le peuple l'élut malgré toutes les intrigues des sénateurs. Ce succès lui fit sentir sa force.

César s'étant lié plus intimement depuis cette époque avec les ennemis du sénat, on le soupçonna d'avoir pris part aux conjurations de Catilina. Curion le couvrit de sa robe pour le dérober à la fureur des chevaliers, et les vrais républicains reprochèrent toujours à Cicéron de lui avoir sauvé la vie dans cette circonstance.

La chute de Catilina n'effraya pas son ambition. Parvenu par les suffrages du peuple à l'édilité, il osa replacer dans le Capitole les statues et les trophées de Marius. Nommé préteur, il fit punir les satellites de Sylla et les exécuteurs

de ses ordres sanguinaires. Comme édile, il dépensa toute sa fortune pour embellir la ville par des édifices et par des portiques somptueux. Rien ne peut être comparé à la magnificence des jeux qu'il donna au peuple : il avait acheté tant de gladiateurs, que le sénat alarmé rendit un décret pour en diminuer le nombre.

Les vigilants défenseurs de la liberté, Caton et Catulus, ne doutèrent plus alors de ses vastes desseins contre la république. César savait qu'il ne pouvait détruire la liberté qu'en renversant le crédit des hommes vertueux et en enlevant à Cicéron l'autorité dont il jouissait alors; mais, trop impatient d'arriver à son but, il fit proposer, par le tribun Métellus Népos, une loi pour rappeler Pompée avec son armée, sous prétexte de calmer la fermentation qui existait dans Rome, et dans le dessein réel d'anéantir la puissance du sénat. Caton et ses amis s'y opposèrent avec vigueur; César et ses partisans soutinrent leur proposition par les armes : Caton courut risque de la vie; mais sa fermeté l'emporta : il fit rejeter la loi, et César, après avoir opposé une vaine résistance, se vit obligé d'abord de se cacher, et ensuite de fléchir. Le sénat craignait d'aigrir le peuple révolté en sa faveur; il lui rendit sa charge.

Peu de temps après, César, accusé formellement comme complice de Catilina par Vettius, se défendit avec adresse, prouva qu'il avait lui-même éclairé Cicéron sur les détails de la conjuration, se justifia pleinement, et fit punir ses accusateurs. Il venait d'augmenter son crédit en épousant Pompéia, fille de Pompée, nièce de Sylla; et l'appui du parti de son beau-père lui fut très-utile lorsqu'on rendit compte au sénat de l'infraction qu'il avait osé faire aux lois en relevant les statues de Marius : aussi son audace resta impunie malgré les efforts de Catulus qui s'écriait : « Il est temps de penser à nous; ce n'est » plus en secret, c'est ouvertement que César attaque la république. »

Ce premier lien qui unissait César à Pompée ne tarda pas à être rompu. On célébrait à Rome la fête de la bonne déesse Fausta : les femmes seules étaient initiées à ses mystères, et il était sévèrement défendu aux hommes d'y paraître. Cette année la fête avait lieu dans la maison de César, qui s'en absenta suivant l'usage. Publius Claudius, honteusement célèbre par ses vices, par son irréligion, par son avidité, par son mépris pour les lois, par sa haine contre les gens de bien, et par l'audace de ses entreprises, était devenu follement épris de Pompéia, femme de César. Entraîné par sa passion, il ose cette même nuit s'introduire, déguisé en femme, dans la maison où se célébraient les mystères. Une esclave le reconnaît, répand l'alarme; la fête est suspendue, les mystères sont profanés, les femmes jettent de grands cris, et cherchent, à la clarté des flambeaux, le sacrilége, qui se dérobe précipitamment à leur poursuite. Le scandale fut affreux dans Rome, et quoique Pompéia n'eût pas été convaincue d'avoir favorisé la témérité de Claudius, César la répudia, disant : « Je crois qu'elle n'est pas coupable; mais la femme de César ne doit » pas être soupçonnée. » Cet époux si fier exigeait une vertu dont il était fort loin de donner l'exemple; car Pompée, revenant peu de temps après en Italie, répudia sa femme Mucia que César avait séduite, et la corruption des mœurs

était alors telle, que ce double divorce ne rompit point l'intelligence de ces deux hommes qui s'accordaient pour renverser la liberté; ils ne devinrent rivaux et ennemis que pour dominer sur ses ruines.

Claudius, appelé en jugement pour avoir profané les mystères, acheta ouvertement ses juges, et se fit absoudre malgré tous les efforts de Cicéron pour le faire condamner. Le fer des usurpateurs ne doit pas trouver beaucoup de résistance dans un pays assez amolli pour vendre la justice au poids de l'or. L'État est perdu dès que les grandes agitations politiques ont pour objet, non les opinions, mais les hommes, et que l'intérêt public n'y sert que de masque à l'intérêt privé.

Les grands hommes planent au-dessus de leur siècle; leur premier mérite est de le bien connaître. César voyait le parti républicain plutôt décoré que soutenu par la rigidité de Caton et par la vertu de Catulus, par l'éloquence de Cicéron et par un grand nombre de patriciens et de citoyens riches, qui, n'ayant pour eux ni la multitude ni les soldats, ne jouissaient à l'ombre des lois que d'une domination apparente et fragile, fondée sur un reste de respect pour le passé : ce n'était plus que la puissance des souvenirs.

La multitude, qui se vendait au plus prodigue, se laissait entraîner par le plus factieux. Les soldats, trop longtemps éloignés de Rome, n'étaient plus citoyens, et ils servaient plutôt leurs généraux que la république. Les hommes clairvoyants sentaient que, dans un siècle aussi corrompu, le colosse de l'empire romain avait besoin d'une tête, et chacun des grands aspirait à le gouverner, Crassus par l'argent, Pompée par la faveur publique, César par les armes.

Celui-ci, supérieur en génie à tous ses rivaux, ne voulut pas continuer plus longtemps à ne lutter contre eux que d'éloquence à la tribune, d'intrigues dans les assemblées populaires et de magnificence dans les jeux publics. A la fin de sa préture il se servit adroitement du crédit de Pompée pour se faire donner le département de l'Espagne, et de l'or de Crassus pour payer ses dettes. Un esprit vulgaire aurait cru devoir profiter pour sa fortune de la rivalité de Crassus et de Pompée; César, plus profond, s'aperçut que cette division, favorable à la liberté et contraire à ses vues, n'était utile qu'à Cicéron et à Caton. Il réconcilia donc les deux hommes les plus puissants de la république, parut s'associer à leurs intérêts, et les rendit ainsi, sans qu'ils s'en doutassent, les plus utiles instruments de ses vastes desseins.

Le triumvirat, fruit de cette réconciliation, rassurait les amis de l'ordre et de la paix en éloignant la crainte d'une guerre civile. Caton ne s'y trompa point; lorsqu'il apprit cet accord, il dit : « C'en est fait, la république est » perdue; nous avons des maîtres. »

César, ayant emprunté trois mille talents à Crassus et apaisé ses créanciers, partit pour l'Espagne, où il comptait faire une ample moisson de richesses et de gloire. Son caractère, trop fort pour supporter la gêne de la dissimulation, laissait souvent éclater sa passion pour le pouvoir suprême. Plus d'une fois

il avait dit au milieu de Rome : « On ne peut violer la justice que pour régner; » en toute autre chose il faut la respecter. »

Dans sa route il traversait en Étrurie un bourg peu étendu et misérable : un de ses compagnons de voyage, remarquant la pauvreté des habitants, lui dit : « Rien n'est plus chétif que cette bourgade, et cependant je suis persuadé » qu'on y voit autant d'intrigues qu'à Rome pour occuper la première charge. » « Pourquoi pas ? répondit César ; j'aimerais mieux être le premier dans ce » village que le second à Rome. »

En arrivant à Cadix, il vit une statue d'Alexandre-le-Grand, et la contempla quelque temps en silence. Un de ses amis s'aperçut qu'il versait des larmes, et lui en demanda la cause. « Je pleure, dit César, en songeant que je n'ai rien » fait encore de grand, et qu'à mon âge Alexandre avait déjà conquis l'Asie. »

Ce fut en Espagne que César développa d'abord ce génie militaire qui le mit dans la suite au rang des premiers capitaines du monde : il y fit admirer surtout cette incroyable célérité qui lui donna l'avantage sur tous ses rivaux. En peu de mois il s'empara d'un grand nombre de villes, gagna plusieurs batailles, et subjugua tous les peuples de la Péninsule, qui, jusque là, souvent vaincus, jamais soumis, avaient constamment opposé à Rome la plus opiniâtre résistance. Maître de l'Espagne, il prit soin d'y amasser d'immenses richesses, armes indispensables pour usurper le pouvoir dans une république corrompue.

A son retour en Italie, César demanda le triomphe et le consulat, quoique l'usage le mît dans la nécessité d'opter entre ces deux récompenses; car il fallait être dans la ville pour solliciter le consulat, et celui qui demandait le triomphe devait rester hors de Rome. Il écrivit au sénat pour obtenir la dispense de ces règles qu'il regardait comme de vaines formes. Caton et les vieux amis de la liberté firent rejeter sa demande. Forcé de choisir, il préféra l'autorité du consulat à l'éclat du triomphe.

Depuis la mort de Catilina, Cicéron, libérateur de Rome, décoré du titre de *Père de la patrie*, soutenu par l'amour des chevaliers, dont il illustrait l'ordre, et appuyé par les républicains, dont il soutenait les principes, conservait une domination apparente sur les honnêtes gens par sa vertu, sur la multitude par son éloquence; mais, lorsque Pompée revint d'Asie, et qu'ayant licencié son armée il ne parut dans la capitale avec d'autre cortége que celui de sa gloire et de l'amour des peuples qui le suivaient en foule, les regards ne se fixèrent plus que sur lui. L'orateur se vit effacé par le héros, et le sauveur de la république disparut, pour ainsi dire, en présence du conquérant de l'Asie.

Pompée n'était plus général des flottes, commandant de l'armée, dominateur de l'Orient et de l'Afrique. Descendu en apparence au simple rang de sénateur, il paraissait cependant le maître de l'empire. Moins il affectait d'autorité, plus il recevait d'hommages; et, pendant quelque temps, la maison d'un citoyen eut toute l'apparence de la cour d'un roi.

Cicéron, inquiet du ressentiment que gardaient contre lui les amis des conjurés qu'il avait envoyés au supplice sans les faire juger par le peuple, s'ef-

força de déterminer Pompée à le soutenir. Il demandait qu'un décret populaire ratifiât tous les actes de son consulat; mais il n'obtint que des réponses équivoques, qui redoublèrent ses craintes. Cicéron avait déplu à Pompée en faisant obtenir à Lucullus les honneurs du triomphe. On savait d'ailleurs que Cicéron était, ainsi que Caton et Catulus, partisan zélé de la liberté; et, quelque estime que des ambitieux tels que César et Pompée affectassent de lui montrer, ils ne devaient voir en lui qu'un obstacle à leurs projets, et qu'un ennemi dont la ruine leur devenait nécessaire; car César et Pompée marchaient au même but par des moyens différents. Tous deux ne pouvaient supporter ni maître ni égal. Pompée voulait qu'on lui donnât le trône; César se disposait à le prendre : c'était la lutte d'un grand talent contre un grand génie. Pompée, fier des hommages qu'on lui rendait, et trompé par les caresses de la fortune, commit une grande faute en licenciant son armée, dans le dessein d'ôter tout ombrage aux républicains; et il tomba dans une grande erreur en croyant que, dans un Etat libre, on pouvait gouverner sans force, usurper sans violence, et arriver à la tyrannie par l'estime publique.

Il ne tarda pas à s'apercevoir de sa méprise : après les premiers transports de reconnaissance et d'admiration, les Romains, rassurés par le licenciement des troupes, n'accordèrent plus à Pompée que de vains honneurs, et lui firent promptement sentir qu'il n'était plus qu'un simple citoyen. Il voulait qu'on distribuât gratuitement des terres à ses soldats, qu'on le dispensât de rendre des comptes, et qu'on ratifiât sans examen tous ses actes, comme commandant des côtes et comme général de l'Orient. Il ne put obtenir ce qu'il souhaitait, et l'opposition de Lucullus, de Crassus et de Caton fit rejeter sa demande.

Ce fut alors que César, dont le génie perçait l'avenir, crut qu'il ne pourrait jamais arriver à la domination sans précurseur, et que son ambition serait étouffée dès sa naissance, s'il laissait les Romains revenir à la liberté et se déshabituer du joug : c'est ce qui le détermina à réconcilier Crassus et Pompée.

Unis par leur intérêt commun, ils formèrent donc le premier triumvirat, s'engageant par serment à se soutenir mutuellement et à réunir, pour assurer le succès de leur entreprise, le poids de leur crédit, l'affection de leurs clients, l'influence de leurs richesses et la force de leurs armes.

Les triumvirs, fidèles à leurs promesses, firent donner le consulat à César. Il voulait avoir pour collègue Lucius qui lui était dévoué; mais les efforts du parti républicain prévalurent, et firent élire Marcus Calpurnius Bibulus. Ainsi le consulat de César devint le premier fruit du triumvirat que son adresse avait formé, et le premier acte de ses puissants rivaux fut de poser la base de sa puissance.

César, étant consul, ne commit point la faute de se tourner du côté des grands et de changer de parti; toujours opposé au sénat, qui voulait la liberté, toujours soigneux de capter la bienveillance du peuple, ce mobile et aveugle instrument de ceux qui veulent l'opprimer, il proposa une nouvelle loi agraire.

Bibulus, sur l'appui duquel le sénat comptait, était peu capable de lutter contre un homme tel que César. Essayant cependant de balancer sa popularité, il déclara que tous les jours de son consulat seraient des jours de fêtes. Le peuple le laissa seul les célébrer, n'écouta que son collègue, et adopta la loi proposée.

Bientôt tout plia sous César : Caton seul, ferme, inaccessible comme le roc Tarpéien, voulait braver le consul, soulever les républicains, et s'exposer à l'exil pour résister au triumvirat. Cicéron parvint à modérer son ardeur, en lui représentant que, « s'il n'avait pas besoin de Rome, Rome avait besoin de » lui. »

César dominait le peuple en paraissant dévoué à ses intérêts. Il gouvernait le sénat par le crédit des triumvirs, et bientôt les triumvirs eux-mêmes furent subjugués par son adresse. Il donna en mariage à Pompée Julie, sa fille unique : Julie, adroite, spirituelle et dévouée aveuglément à son père, se rendit maîtresse absolue de l'esprit de Pompée, et Crassus, dès lors, se vit forcé de condescendre à toutes les volontés du beau-père et du gendre réunis.

César n'était jamais assez aveuglé par un succès pour négliger les moyens d'en obtenir d'autres. Jamais personne ne sut mieux employer tour à tour et plus à propos la douceur et l'autorité, l'adresse et l'audace. Les chevaliers romains, véritable armée de Cicéron, donnaient une grande force au parti républicain ; le consul se concilia leur affection en leur accordant la diminution d'un tiers des redevances qu'ils payaient au trésor pour leurs fermes en Asie. César endormit la jalousie de Pompée, et combla ses vœux en faisant ratifier par le peuple tous les actes de son généralat, et en lui assignant le département de l'Espagne. Il satisfit l'avare ambition de Crassus en lui donnant l'Asie ; mais le chef-d'œuvre de sa politique fut de se faire céder à lui-même le département de l'Illyrie et des Gaules, avec le commandement de quatre légions pour cinq ans. Il acquérait par là l'occasion de conquérir la plus brillante gloire. En subjuguant les plus anciens et les plus redoutables ennemis des Romains, il se donnait le temps d'aguerrir ses légions, de les attacher à sa fortune ; et, par le commandement que l'imprudence du sénat lui laissait dans la Gaule cisalpine, il se trouvait chef d'une armée en Italie et maître de s'emparer de Rome, lorsqu'il aurait assez illustré ses armes pour se faire pardonner son élévation par un peuple plus avide alors de gloire et de richesses que de liberté.

Comme il voulait, pour assurer l'exécution de ses grands desseins, grossir partout le nombre de ses partisans, il fit déclarer amis et alliés du peuple romain Arioviste, roi des Suèves en Germanie, et Ptolémée-Aulètes en Égypte.

Méprisant l'impuissante opposition de son collègue, il ne daignait pas même lui communiquer les décrets qu'il proposait au sénat et au peuple. Ce faible consul, aigri par ce dédain et honteux de sa nullité, borna sa vengeance à faire afficher des placards contre la tyrannie des triumvirs, et se tint renfermé huit mois dans sa maison ; ce qui fit dire en plaisantant à Cicéron, qu'on devait

mettre au bas des actes de cette année ces mots : *Fait sous le consulat de Jules et de César.*

Cependant l'abus que les triumvirs faisaient de leur puissance commençait à mécontenter le peuple. Ils absolvaient, condamnaient au gré de leurs caprices, prodiguaient les richesses de l'État à leurs serviteurs, bravaient les lois, maltraitaient les républicains, et employaient la violence pour faire passer leurs résolutions. L'animadversion publique se manifestait à tel point qu'au théâtre un acteur, dans une tragédie, ayant prononcé ce vers :

Tu n'es devenu grand que pour notre malheur,

la multitude l'applaudit avec fureur, l'appliqua ouvertement à Pompée, et le fit répéter plusieurs fois.

Comme les hommes qui gouvernent accusent plutôt leurs ennemis que leurs propres fautes du peu de succès de leur administration, les triumvirs attribuèrent leur discrédit à l'opposition et aux railleries de Cicéron. Cet orateur, dans un de ses discours, parla avec force contre César. Le consul résolut de se venger, et choisit, pour servir son ressentiment, ce même Claudius qui avait porté une si funeste atteinte à l'honneur de Pompéia. Se réconciliant ainsi avec l'homme qui avait attaqué sa femme, pour punir celui qui attaquait son autorité, il employa tout son crédit pour le faire nommer tribun du peuple, et engagea même Vettius, son ancien accusateur, à perdre Cicéron dans l'esprit de Pompée, en l'accusant d'avoir voulu le faire assassiner.

L'éloquence de Cicéron triompha de la calomnie; Vettius fut condamné à la prison, et César, redoutant son indiscrétion, l'y fit étrangler.

Avant de partir pour les Gaules (1), César trouva le moyen de s'assurer l'appui des consuls désignés pour lui succéder. Il gagna Gabinius par des promesses, se lia étroitement avec Pison en épousant sa fille Calpurnie, et prit toutes les mesures nécessaires pour éloigner de Rome les deux plus fermes soutiens de la liberté, Cicéron et Caton. Le tribun Claudius, chargé de cette odieuse commission, séduisit la multitude, en ordonnant, par une loi, de distribuer gratuitement aux pauvres le blé que jusque là on leur cédait à vil prix. Il rétablit les corporations d'artisans, supprimées précédemment par le sénat comme dangereuses. Claudius, par d'autres décrets, diminua l'autorité des censeurs, et augmenta la liberté des assemblées populaires. Après avoir ainsi disposé les esprits en sa faveur par tant d'actes agréables au peuple, il proposa la loi destinée à porter le coup décisif qu'il voulait frapper. Cette loi condamnait à l'exil quiconque serait convaincu d'avoir fait mourir un citoyen sans suivre les formes de la justice. C'était attaquer directement Cicéron, qui prit alors le deuil, ainsi que le sénat et vingt mille chevaliers. Ils voulaient prouver par ces habits lugubres la consternation où les jetait le danger auquel un tribun factieux exposait le sauveur de Rome et le père de la patrie.

(1) An de Rome 695. Avant Jésus-Christ 57.

Dans Rome antique, ce deuil aurait réveillé la vertu; dans Rome corrompue, l'indignation eût été plus utile que la douleur. La plainte est le langage du vaincu; ce n'est que par la force qu'on peut espérer de ramener les méchants.

Les consuls, qui favorisaient les projets des tribuns, ordonnent aux sénateurs de reprendre la pourpre. Claudius arme la multitude; il s'empare de la place publique. Cicéron avait encore une ressource; il devait opposer le courage à la violence, et prendre les armes contre ses ennemis. Les sénateurs, les patriciens, les chevaliers, et tout ce qui existait de citoyens vertueux dans Rome, se montraient disposés à le soutenir. Il est vrai, comme le disait Claudius, qu'un seul triomphe ne lui eût pas suffi; et, après avoir repoussé le tribun sur la place publique, il aurait fallu vaincre César, qui se trouvait encore aux portes de la ville avec ses légions. Cicéron était plus éloquent qu'intrépide : soit que sa faiblesse redoutât César, soit que sa vertu lui fît craindre de donner, pour son propre intérêt, le signal de la guerre civile, il laissa le champ libre aux séditieux et s'éloigna de Rome.

Ce départ découragea son parti, et redoubla l'ardeur et la confiance des factieux. Claudius fit rendre une loi pour confisquer ses biens; on les vendit à l'encan; on pilla ses maisons de ville et de campagne : Virgilius, son ancien ami, refusa de le recevoir en Sicile où il était préteur. Il ne trouva d'asile qu'à Thessalonique en Macédoine.

Claudius, pour récompenser les consuls d'avoir lâchement abandonné le libérateur de Rome, fit assigner la Syrie à Gabinius et la Macédoine à Pison. Il contraignit enfin Caton à sortir de l'Italie, en lui faisant donner l'ordre de réduire en province romaine l'île de Chypre, où régnait alors le frère de Ptolémée-Aulètes.

La république fondait ses prétentions à cette île sur un testament de Ptolémée-Lathyre, testament qu'elle n'avait pas voulu d'abord accepter. La vertu de Caton tira encore quelque gloire de cette odieuse expédition. Le roi de Chypre, ne pouvant défendre son trône, et ne voulant pas survivre à sa fortune, s'empoisonna. Caton recueillit ses immenses richesses, et les envoya toutes au trésor public, sans s'en approprier aucune partie. Ce désintéressement, commun autrefois, était alors sans exemple dans une ville où le peuple récompensait par les premières dignités de l'État l'opulence la plus mal acquise, pourvu qu'elle entretînt le luxe de ses plaisirs. On vit alors l'édile Scaurus faire tailler trois cent soixante colonnes de marbre, autant en cristal et autant en bois doré, pour orner un théâtre qui ne devait durer qu'un mois. Il plaça entre ces colonnes trois mille statues de bronze et plus de mille tableaux. Peu de temps après, un autre édile, Curion, fit construire en bois deux théâtres mobiles, adossés l'un à l'autre, et tournant sur des pivots, de sorte que les spectateurs, sans se déplacer, étaient portés de la scène où ils venaient d'entendre une tragédie, à l'amphithéâtre où combattaient les gladiateurs.

CHAPITRE XIX.

Départ de César pour les Gaules. — Guerre avec les Helvétiens. — Bataille de Bibracte. — Défaite et retraite des Helvétiens. — Traité de paix entre eux et César. — Guerre avec les Gaulois. — Découragement dans l'armée de César. — Harangue de César à ses officiers. — Conférence entre César et Arioviste. — Rupture de cette conférence. — Victoire de César sur les Germains. — Rappel de Cicéron à Rome. — Recouvrement de ses biens. — Guerre avec les Belges. — Bataille avec les Nerviens. — Leur défaite. — Supplications en l'honneur de César. — Guerre avec les Vénètes. — Leur défaite. — Arrivée de Marc-Antoine près de César. — Troubles à Rome. — Départ de Crassus pour l'Asie. — Guerre avec les Germains. — Portrait des Suèves. — Victoire de César sur les Germains. — Sa descente dans la Grande-Bretagne. — Succès de Crassus sur les Parthes. — Nouvelle descente de César dans la Grande-Bretagne. — Son retour dans les Gaules. — Succès d'Ambiorix sur les Romains. — Cet échec réparé par César. — Nomination de nouveaux consuls. — Nouvelle guerre entre Crassus et les Parthes. — Défaite et mort de Crassus. — Nouveaux exploits de César dans les Gaules. — Pompée est nommé seul consul. — Guerre entre César et Vercingétorix. — Siége et prise d'Alize. — Défaite de Vercingétorix. — Soumission des Gaules. — Nouvelle guerre avec les Parthes. — Victoire de Cicéron sur eux.

César, délivré de Caton et de Cicéron, maître de l'esprit de Pompée par l'influence de sa fille, et redoutant peu Crassus, dont l'ambition était tranquille dès qu'on satisfaisait son avarice, partit enfin pour les Gaules avec ses légions. Il savait que Sylla n'était devenu maître de la république qu'après avoir vaincu Mithridate. Il avait vu Pompée, à son retour de l'Orient, au moment de s'emparer du pouvoir suprême s'il l'eût osé. Moins imprudent que l'un, moins timide que l'autre, déterminé à suivre leurs traces et à les dépasser, il conçut le vaste projet de subjuguer les Gaules, d'épouvanter la Germanie, de planter ses aigles sur les bords de la Tamise, de revenir en Italie à la tête de son armée victorieuse de fonder un trône solide sur les débris de la république.

Les Gaulois, autrefois la terreur de Rome, avaient longtemps passé pour les plus braves des peuples barbares. Leur vaillante et nombreuse population, maîtresse du Nord de l'Italie, s'était répandue comme un torrent en Germanie, en Grèce et en Asie. Plus forts que les Romains par leur constitution physique et par leur nombre, ils auraient conquis plus rapidement qu'eux l'Europe et l'Asie, s'ils n'avaient formé, sous un seul chef, qu'un seul corps de nation. Mais, divisés en autant de petits royaumes ou de petites républiques qu'ils avaient de cités, ils ne purent suivre aucun plan régulier ni pour attaquer ni pour se défendre. Leurs diverses confédérations, jalouses l'une de l'autre, se

firent mutuellement la guerre. Ils perdirent d'abord leurs conquêtes. Rome, maîtresse de la Gaule cisalpine, réduisit peu de temps après la Gaule narbonnaise (la Provence) en province romaine. La fertilité du sol, l'accroissement des villes, le voisinage des Romains apportèrent un grand changement dans les mœurs. Les Gaulois s'amollirent en se civilisant, le goût des plaisirs, l'habitude du luxe et du commerce éteignirent peu à peu chez eux l'amour de la guerre, si longtemps leur seule passion. Ils conservaient encore un grand courage; mais ils montraient moins d'ardeur dans le succès, moins de constance dans les revers. Aussi les Germains et les peuples du nord, qui les avaient autrefois redoutés, se firent craindre à leur tour par eux, tentèrent de fréquentes invasions sur leur territoire, et rendirent tributaires plusieurs de leurs cités.

Si César n'eût pas connu cette grande altération dans leurs forces et dans leurs mœurs, aurait-il pu, sans témérité, se flatter de conquérir, avec quatre légions, une contrée si vaste et si belliqueuse? L'horizon des hommes de génie est plus étendu que celui de leurs contemporains : César prévit tout ce que pouvaient faire l'audace et la discipline contre des peuples vaillants, mais légers et désunis; et, au grand étonnement du monde, avec moins de trente mille hommes, il soumit à son joug, en huit années, ces fiers descendants de Brennus, dont le Capitole craignait encore le fer et la flamme.

Ce fut l'an 969 qu'il commença cette fameuse expédition. Nous savons, par ses Commentaires, que ce pays était alors divisé en trois parties principales, la Belgique, l'Aquitaine et la Celtique. Les Romains donnaient le nom de Gaulois aux habitants de la Celtique. La Marne et la Seine séparaient la Gaule ou Celtique de la Belgique, la Garonne servait de limite aux Celtes et aux habitants de l'Aquitaine.

Les plus vaillants de tous les ennemis que combattit César furent les Belges et les Helvétiens (Suisses). Ces peuples, peu adonnés au commerce, étaient aguerris par leurs combats continuels contre les Germains.

L'ambition d'un noble helvétien offrit le premier prétexte à César pour commencer la guerre.

Orgétorix savait que ses compatriotes, mécontents de se voir resserrés dans leurs limites étroites entre le Rhin et le Jura, voulaient chercher une autre patrie, un climat plus doux, une terre plus vaste et plus fertile. Il voulut profiter de ces dispositions pour s'emparer du trône, bien convaincu qu'un peuple qui émigre tout entier ne peut espérer de succès dans son invasion que sous la conduite d'un chef. Enflammant les désirs de ses compatriotes, et leur montrant beaucoup de zèle pour seconder leurs projets, il chercha l'alliance des Séquanais (Francs-Comtois) et des Éduens (peuples d'Autun). Les agents chargés de cette négociation laissent entrevoir son espoir de régner et de partager avec ses nouveaux alliés l'empire des Gaules. On découvre ses intrigues; le peuple helvétien se soulève et le cite en jugement; il refuse de comparaître, arme ses partisans, et, les trouvant trop peu nombreux pour espérer de se défendre, il se donne la mort.

Le projet d'invasion qu'il avait formé lui survécut; et les Helvétiens, brûlant leurs douze villes et leurs quatre cents villages, se décidèrent à pénétrer dans les Gaules. Le chemin qui les aurait conduits chez les Séquanais offrait entre le Rhône et le Jura un défilé trop étroit; et comme le pont de Genève leur appartenait, ils préférèrent la route qui traversait la province romaine, d'autant plus qu'ils espéraient attirer dans leur parti les Allobroges (Savoyards et Dauphinois).

César, informé de leurs desseins, en prévint l'exécution par sa célérité. Marchant à grandes journées, il arriva inopinément près de Genève, rompit le pont que les ennemis croyaient passer sans obstacles, et ordonna de grandes levées dans la province romaine.

Les Helvétiens, étonnés de son apparition imprévue, lui envoyèrent des députés chargés de lui demander la permission de passer sur le territoire romain. César ne voulait pas la leur accorder; mais, n'ayant pas encore assez de forces pour combattre sans se compromettre, il fit une réponse vague, promit une décision définitive dans un mois, et profita de ce temps pour construire un grand retranchement depuis le lac de Genève jusqu'au mont Jura. Il y plaça les troupes nouvellement levées dans la province, et déclara ensuite son refus aux Helvétiens. Ceux-ci s'adressèrent alors aux Séquanais, qui leur ouvrirent leurs frontières. Ils se mirent donc en marche dans l'intention de traverser la Gaule et de s'établir sur les côtes de l'Océan, dans la contrée qu'on nomme aujourd'hui Saintonge. César, informé de tous leurs mouvements, confia à Labiénus le soin de défendre ses retranchements, et courut en Italie. Il y prit trois légions, en leva deux nouvelles, franchit les Alpes, battit les peuples de la Maurienne et d'Embrun, qui s'opposaient à son passage, et arriva chez les Séquanais (Lyonnais), premier peuple gaulois qu'on trouvait au delà des limites de la province romaine.

Il y reçut les plaintes des Éduens, dont le territoire était déjà ravagé par l'avant-garde des Helvétiens. César marche au secours de ce peuple, ancien allié de Rome, et atteint les ennemis sur les rives de l'Arar (Saône), au moment où les trois quarts de leur armée avaient passé le fleuve; il attaque, détruit leur arrière-garde, et construit un pont sur l'Arar.

Plus surpris que découragés par ce premier revers, les Helvétiens lui proposèrent avec fierté la paix, le menaçant, s'il la refusait, du sort de Cassius, autrefois vaincu et tué par eux.

César répondit qu'il ne connaissait pas la crainte, surtout lorsqu'il avait pour lui la justice; mais qu'il accorderait la paix aux Helvétiens, s'ils voulaient lui donner des otages. Divicon, leur général, répondit que leur usage était d'en recevoir et non d'en donner.

La conférence fut rompue, les Barbares s'éloignèrent du fleuve : César voulait les suivre, mais il manquait de vivres. Étonné de ne pas voir se réaliser les promesses des Éduens, qui avaient imploré son secours et qui devaient lui fournir des subsistances, il apprit par un homme puissant de ce pays, nommé Divitiacus, sur le dévouement duquel il comptait, que deux factions divisaient ce peuple.

que l'une d'elles favorisait les Helvétiens, et que Dumnorix, frère de Diviliacus, s'était mis à la tête de ce parti, dans l'espoir d'arriver à la royauté.

César, sans perdre de temps, appelle devant lui Dumnorix, l'accable de reproches, lui pardonne en faveur de son frère, et fait cependant surveiller toutes ses démarches. Cette conjuration déjouée, les vivres arrivèrent, et l'armée romaine, marchant rapidement, se trouva bientôt en présence des ennemis campés au pied d'une hauteur, à deux journées de Bibracte (Autun). César, ayant reconnu leur position, envoya secrètement Labiénus tourner cette montagne, et s'emparer de son sommet. Ayant fait ensuite un mouvement pour se rapprocher de ses vivres, les ennemis prirent sa manœuvre pour une retraite, sortirent avec autant de confiance que d'ardeur de leur camp, et se précipitèrent sur lui. Ils étaient intrépides, très-supérieurs en nombre, enhardis par des guerres heureuses. Le succès de cette bataille pouvait décider toute la Gaule en leur faveur, détruire la renommée de César, et renverser, dès leur naissance, les vastes projets de son ambition.

César sentit que ce moment et cette première affaire décideraient de sa destinée. Communiquant à son armée le sentiment qui l'agitait, il ordonne à tous les officiers de renvoyer leurs chevaux, il descend lui-même du sien, et prouve ainsi qu'il est déterminé à faire de cette plaine le premier théâtre de sa gloire ou son tombeau.

Les légions attaquent de front les ennemis avec impétuosité, les enfoncent; mais leur corps de réserve, tombant sur les flancs des Romains, rétablit le combat et balance la fortune. Labiénus alors descend de la montagne, et attaque de son côté les Barbares. Leur opiniâtreté disputa la victoire depuis une heure après midi jusqu'au soir. Aucun d'eux, même en se retirant, ne tourna le dos aux Romains; ils combattirent jusqu'au milieu de leurs bagages; et, après avoir vu ces bagages pris et leur camp forcé, ils se retirèrent, au nombre de cent trente mille hommes, sur les terres des Lingons (habitants de Langres).

Parmi les prisonniers faits sur eux, se trouvèrent une fille et un fils d'Orgétorix. César envoya aux habitants de Langres la défense de donner asile aux vaincus. Lui-même, après avoir soigné les blessés et enterré les morts, il poursuivit l'ennemi, gagna quelques marches sur lui, coupa sa retraite, et le força d'implorer sa clémence. On fit une trêve; les Romains demandèrent des otages. Tandis qu'on négociait, six mille hommes du canton d'Urbigène (Berne) s'échappèrent pour se sauver en Germanie. César ordonna aux cités qui se trouvaient sur leur passage de les arrêter. Elles obéirent et les lui envoyèrent. Ils les réduisit en esclavage, et conclut la paix avec les Helvétiens, en exigeant d'eux qu'ils rentrassent dans leur pays, dont il craignait que les Germains ne voulussent s'emparer.

Les Helvétiens avaient quitté leurs foyers au nombre de trois cent soixante-huit mille hommes, dont quatre-vingt douze mille portaient les armes. Cent dix mille seulement retournèrent en Suisse; tout le reste périt, à la réserve de vingt mille Boïens qui, avec le consentement de César, s'incorporèrent aux Éduens et s'établirent chez eux.

Les Gaulois redoutaient plus la domination romaine que l'invasion des Helvétiens; mais, en tout temps, la victoire paraît commander à l'opinion; la crainte prend le langage de la flatterie, et la haine les apparences de l'amitié. Tous les chefs de la Gaule celtique vinrent féliciter César sur son triomphe. Les hommes vulgaires se laissent endormir par l'encens et par les hommages; les hommes de génie en profitent sans s'y fier.

César comptait plus, pour ses succès, sur les rivalités des différents peuples de la Gaule que sur leur affection. Il apprit, dans une conférence secrète qu'il eut avec Divitiacus, la véritable situation des affaires du pays. Depuis longtemps la confédération des Éduens et celle des Arvernes (Auvergnats) se disputaient l'empire. Les Arvernes, vaincus plusieurs fois se joignirent aux Séquanais, et appelèrent les Germains à leur secours. Tout parti qui commet cette faute sacrifie l'intérêt général à l'intérêt privé, et livre sa patrie au joug humiliant de l'étranger. Les Germains passèrent le Rhin, d'abord au nombre de quinze mille hommes; cent vingt mille de leurs compatriotes les suivirent bientôt. Les Éduens leur résistèrent avec courage; mais, après avoir perdu une grande bataille dans laquelle périrent leur sénat, leur noblesse, la plus grande partie de leur cavalerie et de leurs alliés, ils se virent forcés de se soumettre, de donner des otages et de descendre ainsi du premier rang dans les Gaules à celui de tributaires de l'étranger. Cependant leur malheur, non mérité, n'égalait point celui des Séquanais, et les vainqueurs portaient envie aux vaincus. Arioviste, roi des Germains, se montrait plutot l'oppresseur des Séquanais que leur appui. Appelé par eux dans la Gaule, il s'était rendu le maître de leur pays, avait pris le tiers de leurs terres, et venait encore récemment d'en faire distribuer à vingt-quatre mille Harudes (habitants de Constance).

Ces Barbares exerçaient sur eux les plus horribles cruautés, et, pour les maintenir dans l'assujettissement, ils gardaient en otage les enfants des plus nobles familles. « Moi seul, disait Divitiacus, j'ai refusé au tyran de ma patrie » le serment qu'il a exigé des Éduens et des Séquanais. J'ai couru à Rome pour » implorer des secours que je n'ai pu obtenir. Bientôt tous les peuples de la » Germanie fondront sur les Gaules : vous seul, César, vous pouvez nous sau- » ver; mais nous sommes perdus si Arioviste découvre le secret de la négo- » ciation dont mon pays me charge près de vous. Nous pourrions encore à la » vérite nous dérober à la mort en abandonnant nos foyers, les Séquanais n'ont » pas cette ressource; Arioviste tient leur existence dans ses mains, et il les » exterminerait s'il pouvait les soupçonner d'implorer votre appui. »

César, après avoir interrogé les députés des Séquanais, dont les larmes et la honte ne confirmaient que trop le récit de Divitiacus, promit de les délivrer du joug qui pesait sur eux.

Il était d'un grand intérêt pour Rome d'empêcher les Germains de s'établir dans les Gaules, d'où ces peuples féroces seraient bientôt sortis pour ravager la province romaine, pour franchir les Alpes, et pour faire renaître de nouveau en Italie la terreur que les Cimbres et les Teutons y avaient autrefois répandue. Le génie de César prévit et prévint ces malheurs dont, quatre siècles

après, l'empire romain, dans sa décadence, se vit la proie et la victime. César, déterminé à chasser les Barbares au delà du Rhin, envoya des ambassadeurs à Arioviste pour lui demander une conférence. Le roi des Germains répondit, avec une fierté sauvage, que, si César avait affaire à lui, il pouvait le venir trouver dans son camp. César lui écrivit que, s'il voulait conserver l'amitié de Rome, il devait cesser d'attirer les Germains dans les Gaules, rendre aux Séquanais leur indépendance, aux Éduens leurs otages, et ne plus commettre contre eux d'hostilités; sinon, que le sénat et le peuple ayant, sous le consulat de Messala et de Pison, ordonné aux gouverneurs de la province romaine de protéger les Éduens et leurs alliés, il se verrait forcé de venger leurs injures par les armes.

Arioviste répliqua que de tout temps le droit des vainqueurs était de dicter des lois aux vaincus, que les Romains avaient constamment et largement usé de ce droit. « Les Éduens, ajouta-t-il, ayant voulu courir les chances de la guerre, » ont été défaits et soumis à un juste tribut; s'ils veulent le payer, ils vivront » en paix; s'ils prétendent s'en affranchir, je les châtierai. Vos menaces, César, » ne m'effraient pas; tous ceux qui ont osé m'attaquer s'en sont mal trouvés, et » vous apprendrez à vos dépens ce que peut un peuple qui ne s'est jamais » laissé vaincre, et qui, depuis quatorze ans, n'a pas couché sous un toit. »

Au moment où César recevait cette lettre, il apprit que les habitants de cent cantons des Suèves se préparaient à traverser le Rhin pour se réunir à l'armée d'Arioviste. Cette nouvelle accéléra sa marche; et, craignant que les Barbares ne se rendissent maîtres de Vésontio (Besançon), poste très-avantageux, il se hâta de s'en emparer.

Il comptait que l'ardeur des légions serait égale à la sienne; son espoir fut trompé. Les marchands et les voyageurs qui arrivaient dans son camp faisaient des récits exagérés de la vaillance, de la force, de la taille gigantesque et du regard terrible des Germains. Tous ces récits, qui se grossissaient en se répandant, refroidirent d'abord les courages, les ébranlèrent peu à peu, et finirent par jeter une terreur panique dans l'armée. Les préfets, les sénateurs, les chevaliers, qui avaient peu d'usage de la guerre, et qui n'avaient suivi César que par affection, demandent des congés et s'éloignent sous différents prétextes. Les officiers se cachent dans leurs tentes; le camp retentit de plaintes et de gémissements; les soldats, croyant leur perte certaine, ne s'occupent qu'à rédiger leurs testaments. Ceux qui, par un reste de pudeur, voulaient dissimuler leur crainte, ne parlent que de la difficulté des chemins, de la profondeur des forêts; enfin on en vint jusqu'à dire universellement que, si le général ordonnait de marcher, on n'obéirait pas.

César, seul sans effroi au milieu de cette armée terrifiée, rassemble les officiers des légions et leur dit: « Sous mon consulat, Arioviste s'est empressé de » solliciter l'amitié de Rome, et je crois qu'il réfléchira mûrement avant que d'y » renoncer. S'il est assez insensé pour braver notre puissance, que craignez- » vous? cet ennemi vous est-il inconnu? Qui peut vous faire douter de votre » courage et du mien? Valez-vous moins que vos ancêtres, et moi, suis-je infé-

» rieur à Marius? les Cimbres et les Teutons ont fui devant eux. Récemment les » Helvétiens, que vous venez de vaincre, ont mis en déroute ces Germains qui » vous font trembler. Arioviste n'osait pas lui-même combattre les Éduens; il » leur a refusé longtemps la bataille ; et, s'il les a vaincus depuis, ce n'est que » par surprise et par trahison. Ceux qui craignent de manquer de vivres peu- » vent se rassurer ; j'y ai pourvu. La difficulté des chemins ne doit pas vous oc- » cuper davantage ; je les ai reconnus : ils sont plus praticables que vous ne » pensez.

» On parle de désobéissance ; on menace, dit-on, de ne pas marcher : je ne » puis croire à cette indignité ; jamais un général romain n'a éprouvé l'affront » de se voir désobéi avant de s'être attiré la haine des troupes par son avarice, » ou leur mépris par ses revers. Au reste, je comptais ne me mettre en marche » que dans quelques jours ; mais vos murmures me décident à partir demain » avant l'aurore ; je veux voir promptement si le devoir est chez vous plus fort » que la peur. Si on refuse de me suivre, je suis au moins certain que la dixiè- » me légion ne m'abandonnera jamais; j'en ferai ma cohorte prétorienne, et, » seul avec elle, j'irai sans crainte attaquer et vaincre l'ennemi. »

La fermeté de son maintien, la fierté de son regard, la hardiesse de ses paroles font une révolution soudaine dans les esprits. La tristesse des soldats se dissipe; la joie et l'espérance brillent sur leurs fronts. Ils ne voyaient que le danger et la mort ; ils ne demandent que la guerre et la victoire. Les tribuns de la dixième légion accourent aux pieds de César, le remercient de sa confiance, et lui promettent un éternel dévouement. Les autres légions lui députent leurs officiers pour lui jurer qu'elles le suivront partout et aussi loin qu'il le voudra.

César, ayant ainsi relevé leur courage, sort de son camp, et s'approche d'Arioviste qui lui propose une entrevue. Le Barbare, voulant le tromper, avait demandé qu'on n'amenât de part et d'autre qu'une escorte de cavalerie. César soupçonna le piége, et ordonna à des soldats de la dixième légion de monter sur les chevaux de cette escorte; ce qui fit dire à un des légionnaires « que Cé- » sar faisait plus pour eux qu'il n'avait promis, puisqu'ils ne devaient être que » des prétoriens, et qu'il en faisait des chevaliers. »

Les deux escortes s'arrêtèrent à deux cents pas d'un tertre où la conférence eut lieu. César rappela au roi ses traités avec Rome et l'obligation où se trouvait la république de défendre les Éduens.

Arioviste répondit qu'il n'était venu dans la Gaule qu'à la prière des Gaulois ; que, s'étant ensuite tous réunis pour fondre sur lui, il les avait vaincus ; que le tribut imposé sur eux devenait le fruit légitime de sa victoire. « Les Romains, » disait-il, n'ont point soutenu les Éduens contre les Séquanais. Pourquoi » donc seraient-ils plus obligés à les défendre contre moi? Je soupçonne, Cé- » sar, votre vrai motif; vous ne prenez les armes que dans le dessein de vous » rendre maître des Gaules. Je suis résolu à m'y opposer. Si, dans cette guerre, » je pouvais vous ôter la vie, je vous préviens que je ferais une chose agréable à » plusieurs grands personnages de Rome, qui m'ont envoyé des courriers pour

» m'y engager. Mais, loin de nous nuire, unissons nos intérêts : si vous consen-» tez à me laisser libre dans mes conquêtes, je promets de favoriser les vôtres » de tout mon pouvoir. »

César commençait à lui répliquer qu'il ne voyait pas trop de quel droit la Gaule appartiendrait plutôt aux Germains qu'aux Romains, lorsqu'on vint l'avertir que la cavalerie ennemie s'avançait, insultait la sienne, et lui lançait des pierres. César rompit la conférence, et se retira en défendant aux Romains d'user de représailles; car il voulait par là prouver sa bonne foi, et rejeter sur Arioviste seul le tort d'une si lâche infraction de la trêve. Une conduite si perfide redoubla l'ardeur des Romains contre les Barbares. César savait que les Germains étaient supérieurs aux Romains dans les combats de troupes légères. Un fantassin agile accompagnait chacun de leurs cavaliers, le secondait dans l'attaque en lançant des traits, et le défendait de son bouclier et de son glaive, s'il le voyait trop pressé. Aussi, loin de compromettre ses troupes en escarmouches, il retrancha son camp en présence de l'ennemi, et lui présenta la bataille. Arioviste la refusa et se tint renfermé dans ses tentes.

Les espions de César lui apprirent la cause de cette temporisation. Les Germains croyaient aux charmes et aux sortiléges; ils pensaient que leurs femmes lisaient dans l'avenir, et ils regardaient leurs paroles comme des oracles. Arioviste les ayant consultées, elles lui répondirent que les Germains ne pouvaient espérer de vaincre s'ils combattaient avant la nouvelle lune.

César, jugeant tout le parti qu'il pouvait tirer de cette aveugle superstition attaqua le camp ennemi, et força ainsi les Barbares à en sortir. L'aile qu'il commandait rompit d'abord leur aile gauche; mais la droite de leur armée enfonça les Romains. Le jeune Publius Crassus, qui commandait la cavalerie, fit avancer la troisième ligne et rétablit le combat. Bientôt l'ennemi rompu prit la fuite de tous côtés, et ne s'arrêta qu'aux bords du Rhin. Arioviste et peu de ses gens traversèrent le fleuve à la nage et sur de petits bateaux; le reste se noya ou fut taillé en pièces. Une des filles d'Arioviste fut prise; on tua l'autre. Deux de ses femmes périrent. César retrouva vivants deux de ses députés, jetés dans les fers par Arioviste. L'un d'eux, Procillus, avait vu tirer au sort trois fois pour savoir si on le brûlerait avant ou après d'autres prisonniers.

La défaite du roi de Germanie répandit la terreur parmi les Suèves, qui repassèrent promptement le Rhin.

César, après avoir terminé si glorieusement deux guerres dans une seule campagne, mit ses légions en quartier d'hiver chez les Séquanais, et revint dans la Gaule cisalpine pour y présider les assemblées. Aussi profond en politique qu'habile à la guerre, il s'établissait chaque hiver dans cette province, d'où il pouvait à la fois correspondre avec son armée, veiller sur la Gaule, et contenir ses ennemis dans Rome.

C'était alors loin de Rome qu'il fallait admirer les Romains. Tandis que la république plantait ses aigles sur les bords du Rhin, la tristesse et la confusion régnaient dans la capitale. Le sénat, qui croyait avec raison que l'exil de Cicéron était celui de la liberté, décida solennellement qu'il ne délibérerait

plus sur aucune affaire jusqu'à son rappel. Par ce sénatus-consulte, tout le mouvement de l'administration se trouvait arrêté, et les vœux de toute l'Italie redemandaient le libérateur de Rome.

Plus l'opinion publique se prononçait contre les factieux, et plus Claudius redoublait d'insolence. Il avait triomphé en attaquant la justice et la vertu; mais il échoua lorsqu'il osa lutter contre la force et contre l'ambition. Il commit l'imprudence d'outrager dans un discours Pompée, dont les nombreux amis grossirent le parti de Cicéron, et lui donnèrent dans les tribus une majorité évidente. Le sénat, profitant de cette circonstance favorable, fit un décret pour rappeler l'illustre banni, et le peuple confirma le décret, malgré tous les efforts de Claudius, qui tenta vainement d'opposer la violence à la justice.

Le retour de Cicéron fut un vrai triomphe; il reçut des députations de toutes les villes d'Italie, qui rendirent aux dieux de solennelles actions de grâces. On célébra des fêtes en son honneur; le sénat et le peuple sortirent des murs pour le recevoir; enfin, comme il le dit lui-même, « Rome entière sembla » s'ébranler et quitter ses fondements pour venir embrasser son libérateur. » Un tel jour suffirait à la vertu pour la dédommager d'un siècle d'adversité.

On lui rendit ses biens, et la république fit rebâtir sa maison. Cicéron, moins irrité de l'injure que reconnaissant du bienfait, et se laissant peut-être trop aller à cette gratitude excessive, faiblesse trop souvent inséparable de l'honnêteté, ne reprit pour la première fois la parole dans le sénat que pour faire donner à Pompée, pour cinq ans, la surintendance des vivres, avec un pouvoir sans limites sur tous les ports et sur toutes les côtes de l'empire.

Cet excès d'une joie trop vive et trop imprudente mécontenta les républicains, et servit de prétexte aux premières plaintes de César. Les pirates de Cilicie ne servaient plus de prétexte à cette puissance trop étendue que l'on confiait à Pompée, et la disette momentanée, produite par la négligence de l'administration, n'était pas un motif suffisant pour élever un homme au-dessus des lois.

Ce fut cette même année (696) que mourut Lucullus, dont la gloire et même la raison s'étaient depuis quelque temps éclipsées.

César n'eut pas le loisir de s'occuper longtemps des progrès trop rapides de l'autorité de son collègue. La défaite d'Arioviste et la crainte de l'ambition romaine, qui étendait déjà sa puissance dans les Gaules, de Marseille jusqu'aux rives du Rhin et jusqu'aux sources de la Saône, éveillèrent l'inquiétude de la Belgique.

Les Belges, germains d'origine, belliqueux et indépendants, résolurent de venger la Germanie, et de garantir la Gaule de la domination romaine.

César ne pouvait leur opposer que huit légions; mais il savait que la constance romaine lutterait avec succès contre la vaillance mal réglée et l'humeur mobile de ses ennemis. Nous l'avons suivi avec détail dans sa première campagne pour faire connaître son caractère, sa marche, ses moyens, et le pays dont il méditait la conquête; à présent nous allons tracer avec rapidité le

cours de ses brillants exploits. Ses Commentaires, qui en rendent un compte détaillé, sont dans les mains de tout le monde, et les jeunes gens qui se destinent à la défense de leur patrie doivent sans cesse le relire pour y puiser les leçons du génie.

César ne laissa pas à la ligue qui le menaçait le temps de se grossir; il marcha promptement sur les bords de l'Aisne, restant en masse, tandis que les Belges s'affaiblissaient en se séparant. Dès la première action il en fit un grand carnage, prit Reims, s'empara de Soissons, et se rendit maître de Beauvais et d'Amiens. Les Nerviens, peuples qui habitaient les rives de l'Escaut et de la Sambre, avec ceux de l'Artois et du Vermandois, lui livrèrent une bataille qui fut sanglante et disputée; elle mit les Romains dans un péril imminent. César, voyant ses troupes plier, se saisit du bouclier d'un soldat, et se jette au milieu des ennemis; les légions, honteuses de leur crainte, s'élancent sur ses pas et décident la victoire.

Il attaqua ensuite les peuples de Namur, qu'on nommait Aduatiques. L'effroi que leur inspirait l'aspect, nouveau pour eux, des machines de guerre de César, les détermina d'abord à capituler; mais, prompts à rompre le traité comme à le conclure, ils sortent la nuit de leurs remparts, et tombent à l'improviste sur les Romains. César remédie avec célérité au désordre produit par cette attaque, rallie ses cohortes, enfonce les ennemis, s'empare de la ville, et en fait vendre tous les habitants.

Il se confiait tellement à sa fortune, à la puissance de sa renommée, à la terreur qu'inspiraient ses victoires, à la supériorité que la tactique des Romains, leurs armes et leur science pour les campements leur donnaient sur le courage bouillant mais sans ordre des Gaulois, qu'au moment même où il portait ses aigles dans le nord contre les plus belliqueux de ses ennemis, il chargeait sans crainte ses lieutenants, avec des corps de troupes peu considérables, de parcourir et de soumettre les autres parties de la Gaule. Publius Crassus, fils du triumvir, exécuta ses ordres avec succès sur les côtes de la Celtique, de la Seine jusqu'à la Loire.

César après avoir vaincu les Belges, revint, suivant son usage, au commencement de l'hiver, dans la Gaule cisalpine. Le sénat ordonna en son honneur des supplications. C'étaient des actions de grâces solennelles. Leur durée, qui alla jusqu'à quinze jours, fut plus longue que celle de toutes les solennités semblables qui les avaient précédées.

Les triumvirs crurent nécessaire à cette époque de conférer ensemble et de resserrer les liens qui les unissaient. César alla trouver Crassus à Ravenne et Pompée à Lucques. Ils convinrent que l'on prorogerait de nouveau pour cinq ans le proconsulat de César dans les Gaules, et que leurs clients réunis à Rome porteraient Pompée et Crassus au consulat.

Cicéron aurait voulu, aurait dû peut-être s'opposer avec les républicains à la domination des triumvirs; mais son exil avait abattu son courage; et, quoique César eût été le promoteur de son bannissement, il se crut forcé à lui donner des éloges en plein sénat, et à opiner pour la prolongation de son

commandement. Il s'accuse lui-même de faiblesse dans ses lettres à Atticus, et avoue « qu'il aurait dû imiter Philoxène, qui aima mieux retourner en » prison que de louer les vers de Denys. »

Une nouvelle confédération ne tarda pas à se former dans la Celtique contre Rome. Les Venètes, habitants de Vannes, dans l'Armorique ou Bretagne, s'unirent aux peuples d'Évreux, de Coutances, de Lisieux, et envoyèrent même des députés en Belgique, avec l'espoir de soulever toutes les Gaules pour la cause sacrée de l'indépendance.

Les Venètes, défendus par la mer, par une flotte bien exercée, par des marais presque impraticables et par d'épaisses forêts, se croyaient invincibles. On avait envoyé dans leur ville des députés romains pour leur demander des vivres; ils les maltraitèrent et les outragèrent.

César rejoignit promptement son armée, et marcha contre eux. Il trouva de grandes difficultés, non-seulement à les vaincre, mais même à les approcher. Aucun obstacle ne rebutait son courage : il fit construire des vaisseaux, et, au moyen de ses machines, il aborda et détruisit tous les navires ennemis. Les Venètes, consternés par la ruine imprévue d'une flotte sur laquelle ils fondaient tout leur espoir, capitulèrent et se rendirent. César, vengeant sans mesure et sans pitié l'injure faite à ses envoyés, fit massacrer tout le sénat de Vannes, et réduisit en servitude tous les habitants. Il est difficile de concevoir, après le récit d'une telle action, que les contemporains, et même les ennemis de César, aient si fréquemment vanté sa clémence; mais tout dans le monde est relatif, et beaucoup de vertus de ces anciens temps nous sembleraient aujourd'hui barbares.

A l'époque où Décius Brutus, sous les yeux de César, avait vaincu la flotte des Venètes, un autre de ses lieutenants, Titurius Sabinus, défit complétement les peuples de Coutances, d'Évreux et de Lisieux; et le jeune Crassus, avec une seule légion, sans craindre le grand nombre de peuples armés qui l'entouraient, les attaqua, les battit et fit rapidement la conquête de toute l'Aquitaine.

Le fameux Marc-Antoine venait à cette époque de poser en Égypte le premier fondement de sa réputation et de sa fortune. Commandant les troupes romaines sous les ordres du proconsul Gabinius, il remit sur le trône Ptolémée-Aulètes que ses sujets en avaient chassé.

Ayant acquis, ainsi que son général, par un honteux pillage, d'immenses richesses, on lui attribua toute la gloire de la conquête, et Gabinius seul reçut le châtiment dû à ses concussions. Après avoir terminé cette guerre, il partit pour la Gaule, et vint s'associer à la fortune de César. Celui-ci n'ignorait pas que tous les peuples septentrionaux de la Gaule, rompant les traités, étaient entrés dans la ligue des Venètes; mais l'approche de l'hiver lui fit prendre le parti de dissimuler son ressentiment, et d'en ajourner les effets jusqu'au retour du printemps.

Le sénat romain trouvait plus de difficultés à soumettre ses ennemis intérieurs que les étrangers. Lorsque, par ses ordres, on voulut rebâtir la maison de Cicéron, Claudius, s'appuyant sur une réponse ambiguë des aruspices, s'opposa

au travail des ouvriers, arma ses partisans et marcha contre Cicéron. Milon et ses amis le défendirent avec courage, et mirent en fuite les factieux. La liberté mourante jetait encore quelques feux pâles, et les républicains réunirent leurs efforts pour disputer le consulat à Pompée et à Crassus. Les comices furent si orageux qu'on se vit obligé de différer l'élection : mais, après un court interrègne, le parti des triumvirs, employant tour à tour la séduction et la violence, l'emporta pleinement. On refusa la préture à Caton; Pompée et Crassus furent nommés consuls. Le premier obtint le département de l'Espagne, que lui avaient promis ses collègues, les triumvirs, et Crassus celui de la Syrie.

Tous deux préparèrent leur perte par des moyens opposés : Crassus fit déclarer contre les Parthes une guerre dangereuse et sans utilité. Il espérait y acquérir une haute renommée, une fortune immense, et revenir en Italie plus grand et plus redoutable que Sylla. Il ne trouva chez les Parthes que la honte et la mort.

Pompée, dans le même temps, commit deux grandes fautes : fier de gouverner l'Italie et satisfait de l'éloignement de ses rivaux, il prolongea le commandement de César dans les Gaules; et, au lieu de se mettre lui-même, suivant l'usage, à la tête de son armée en Espagne, il y envoya ses lieutenants. Enivrant son orgueil d'hommages trompeurs, il accoutuma les soldats à l'oublier, et il se contenta d'une vaine apparence d'empire à Rome, tandis qu'il en laissait à son rival la force et la réalité.

L'année du consulat des deux triumvirs ne fut signalée que par un meilleur choix de juges et par une bonne loi contre la brigue : mais cette loi n'attira aux consuls que des satires, d'autant mieux fondées qu'ils donnaient continuellement l'exemple de l'infraction de leurs décrets.

A l'expiration du consulat, lorsque Crassus partit pour l'Asie, les augures tentèrent en vain de le faire renoncer à cette guerre désastreuse, en lui présageant sa ruine; il brava leurs menaces et les imprécations que le tribun Atéius Capito fit publiquement contre lui. Dans ce siècle superstitieux, un général perdait la plus grande partie de sa force, en contraignant les soldats à se battre contre les ordres supposés des dieux.

Une nouvelle invasion des Usipiens et des Teuctères, peuples de la Germanie, que les Suèves avaient chassés de leur pays, força César à marcher contre eux (698). Les Germains, passionnés pour la guerre et pour la liberté, conservaient encore des mœurs rudes et sauvages. De tous les arts que produit la civilisation, l'art militaire était le seul dans lequel ils eussent acquis quelques lumières. César nous a fait connaître mieux qu'aucun autre historien ces peuples redoutables qui devaient un jour fonder une nouvelle Europe sur les débris de l'empire romain.

De son temps les Suèves étaient les plus puissants et les plus belliqueux des Germains. Cette nation était divisée en cent cantons de chacun desquels sortaient, tous les ans, mille hommes armés qui portaient la guerre chez les peuples voisins. Les autres habitants cultivaient la terre et fournissaient des subsistances à leurs armées. L'année suivante, les guerriers revenaient au la-

bourage, et les cultivateurs prenaient les armes à leur tour. Ainsi aucun d'eux ne pouvait perdre l'habitude des travaux champêtres ni celle des combats.

La propriété, partout ailleurs base de la civilisation, était inconnue à ces peuples. Aucun Suève ne pouvait posséder un champ en propre ; toutes les terres restaient en commun. Ils consommaient peu de blé, et tiraient leur principale nourriture du lait, de la chair de leurs troupeaux, et de celle des animaux qu'ils tuaient à la chasse. L'extrême liberté dont jouissaient leurs enfants contribuait à leur donner une taille prodigieuse et une complexion robuste. L'hiver comme l'été, ils se plongeaient dans les fleuves ; ils ne connaissaient ni étuves ni bains chauds ; malgré la rigueur du climat, ils ne portaient que des vêtements de peau, et si étroits qu'ils ne couvraient qu'une partie de leur corps.

Trop accoutumés au pillage pour avoir besoin d'acheter, ils ne recevaient les marchands étrangers que pour leur vendre le butin qu'ils avaient rapporté de leurs expéditions. Loin de rechercher, comme les Gaulois, les chevaux de race des autres pays, ils ne se servaient que de ceux qui naissaient dans leurs forêts. Ces chevaux n'étaient remarquables ni par leur grandeur ni par leur beauté; mais un exercice continuel les endurcissait à la fatigue, et les rendait capables de résister aux plus grands travaux.

Les Suèves, à la fois fantassins et cavaliers, combattaient souvent à pied, et sautaient avec agilité sur leurs coursiers, afin de poursuivre l'ennemi vaincu ou d'échapper au vainqueur par une prompte retraite. Ces animaux étaient dressés à les attendre sans changer de place pendant qu'ils combattaient. Ils les montaient à poil, et regardaient l'usage des selles comme un luxe honteux. Comptant sur leur courage et sur la vitesse de leurs chevaux, ils ne balançaient pas à attaquer la cavalerie la plus nombreuse et la mieux équipée. L'entrée du vin était sévèrement interdite chez eux. Ils croyaient que cette liqueur énervait, efféminait les hommes, et les rendait incapables de supporter les fatigues de la guerre.

Avant de pénétrer dans leur contrée, il fallait traverser des pays inhabités, des campagnes incultes de soixante milles d'étendue. Ils pensaient que cet entourage de déserts prouvait evidemment qu'aucun peuple voisin n'avait pu résister à leurs armes, et ils faisaient ainsi de ces tristes solitudes les sombres monuments de leur gloire sauvage.

Les peuples les moins éloignés des Suèves étaient les habitants de Cologne, qu'on appelait Ubii : on les considérait comme les plus riches et les plus puissants des Germains. Ils devaient ces avantages à leur situation sur les bords du Rhin, qui leur avait fait contracter l'habitude du commerce, et au voisinage des Gaulois, dont ils avaient pris peu à peu les mœurs. Les Suèves, souvent en guerre avec eux, n'avaient pu détruire leur nombreuse population, et leurs succès s'étaient bornés à les affaiblir et à les rendre tributaires.

Tels se montraient alors les Germains, bien plus formidables, si nous en croyons César, que les Gaulois. Ceux-ci, plus civilisés, aimaient le luxe et les plaisirs : ils étaient vaillants, mais légers, mobiles, avides de changement, et

si curieux de nouvelles, qu'ils arrêtaient avec empressement les voyageurs et les marchands, les forçaient de répondre à leurs questions indiscrètes, et se décidaient souvent, sur leurs rapports infidèles, à tenter les entreprises les plus hasardeuses.

Les nobles et les prêtres formaient les deux classes les plus considérées de cette nation; le reste était presque traité comme esclave. Les prêtres ou druides, à la fois pontifes, législateurs et juges, commandaient à la terre au nom du Ciel; ils sacrifiaient aux dieux des victimes humaines, choisies le plus communément parmi les hommes coupables de crimes; mais, à leur défaut, on immolait quelquefois l'innocence.

L'arme la plus redoutable des druides était l'excommunication. Le Gaulois qui s'en voyait frappé se trouvait tout à coup isolé. Ses amis, ses parents le fuyaient; on se croyait souillé par son approche.

L'ordre des druides était présidé par un chef qui résidait ordinairement dans les environs de Chartres. Ils adoraient à peu près les mêmes dieux que les Romains. Mercure était la divinité qu'ils révéraient le plus. Le culte des druides tirait son origine de la Grande-Bretagne. Aussi, dans les affaires difficiles et d'une haute importance, on envoyait quelquefois consulter les prêtres de cette île.

Les nobles administraient les villes, commandaient les guerriers, et décidaient dans leurs assemblés de toutes les affaires. Ceux qui possédaient le plus de terres, et qui se voyaient entourés du plus grand nombre de vassaux ou d'hommes dévoués, que dans quelques cités on nommait *soldurii,* jouissaient d'une grande considération, parvenaient aux premières charges, et souvent même s'emparaient de l'autorité suprême.

Toutes ces différentes cités, plus ou moins républicaines ou monarchiques, formaient des confédérations qui s'étendaient, se resserraient ou se divisaient suivant l'humeur inconstante de leurs chefs. Les Germains, au contraire, du temps de César, n'adoraient que les astres, les montagnes, les fleuves, les forêts, ne consultaient d'oracles que leurs femmes, et n'admettaient point de différence de rang. Égaux entre eux, hospitaliers pour le voyageur, exempts de lois comme de besoins, ils ne se soumettaient à un chef que pour combattre. Chez ces peuples fiers et belliqueux, on ne connaissait de règles que le niveau, et de sceptre que l'épée.

César, informé de l'invasion des Germains, assemble ses légions, marche contre les Barbares, les défait, taille en pièces les Teuctères, et rejette les autres au delà du Rhin. Ce fleuve ne l'arrête pas; en dix jours, il fait construire un pont immense, objet d'admiration pour les Romains et d'effroi pour les Barbares. Il franchit le fleuve, pénètre en Germanie, épouvante et disperse ces peuples sauvages, étonnés de voir les aigles romaines dans leurs forêts. Revenant ensuite dans la Gaule, il la traverse, réunit un grand nombre de vaisseaux, s'embarque, descend sur la côte de la Grande-Bretagne, triomphe de ses habitants jusque là inconnus aux Romains, les force à lui promettre

des otages, et revient sur le continent sans pouvoir étendre plus loin ses conquêtes, parce qu'une tempête avait dispersé les bâtiments qui portaient sa cavalerie.

César augmentait ainsi chaque année sa gloire, sa richesse et son autorité. Plus inquiet que content de ses triomphes, le parti républicain dans Rome, profitant de son éloignement, cherchait à réveiller parmi le peuple l'amour presque éteint de la liberté. Réunissant toutes ses forces, il regagna enfin la majorité, parvint à faire nommer Domitius Énobarbus consul, et Caton préteur; mais la gloire de César lui donnait à Rome de nombreux partisans. On craignait l'armée de Crassus qui pouvait promptement revenir d'Asie, et Pompée, augmentant sa popularité en entretenant l'abondance dans la capitale, voyait à sa disposition l'armée d'Espagne, et venait de rassembler autour de Rome quelques légions ; de sorte que les républicains, malgré leurs progrès dans l'esprit du peuple, se virent contraints à l'inaction, et demeurèrent opprimés par le triumvirat : l'opinion était pour eux, mais la force se trouvait dans les mains de leurs ennemis.

On apprit bientôt les premiers succès de Crassus; il venait d'enlever aux Parthes un grand nombre de villes en Mésopotamie : l'avarice le détourna de la gloire; il revint à Antioche, écrasa la Syrie d'impôts, pilla la Judée et s'empara du trésor de Jérusalem. Il espérait conquérir l'empire par la puissance de l'or; César y marchait plus sûrement par celle des armes.

Ce guerrier infatigable pacifia le nord de la Gaule, et fit une nouvelle descente dans la Grande-Bretagne : tout se soumit. Cassivellaunus, souverain d'un pays situé sur le bord de la Tamise, à vingt lieues de la mer, fut le seul qui ne lui céda la victoire qu'après une opiniâtre résistance. Les côtes étaient habitées par des peuples venus de la Belgique; lorsqu'il eut défait ces hommes belliqueux, les habitants sauvages de la Grande-Bretagne reconnurent la domination romaine, payèrent un tribut et donnèrent des otages. Cette conquête stérile augmentait plus la gloire du vainqueur que la puissance de Rome.

César, revenu dans les Gaules, trouva ce pays désolé par une famine qui le contraignit à diviser ses troupes pour les faire subsister plus facilement.

Ambiorix, chef des Éburons (peuples de Liége), profitant de la dissémination des forces romaines, marcha contre deux légions commandées par Sabinus et par Cotta. Le premier, découragé par cette attaque imprévue, et résistant aux conseils sages et vigoureux de son collègue, se laissa tromper par les Barbares, et signa une capitulation qui n'était qu'un piége. Attaqué dans sa marche, et déterminé trop tard à se défendre, il périt victime de sa faiblesse. Les Barbares forcèrent le camp et détruisirent les deux légions. Cet échec ranima dans les Gaules l'esprit d'indépendance, et disposa tous les peuples à l'insurrection.

Quintus Cicéron, frère de l'orateur, commandait séparément une légion; il se vit bientôt attaqué par une foule de Barbares qu'enhardissait leur premier succès. Plus ferme que Sabinus, il se défendit avec intrépidité ; mais, malgré

sa constance, ses soldats, épuisés de fatigues, couverts de blessures et manquant de vivres, se voyaient réduits à la dernière extrémité. Un Gaulois, dévoué aux Romains, traverse le camp ennemi, informe César du péril de Cicéron, et revient avec le même bonheur porter aux assiégés l'espoir d'un prompt secours.

César, à la tête de sept mille hommes, accourt, attaque, enfonce et taille en pièces soixante mille Gaulois. Cette action vigoureuse effraie les autres peuples prêts à se soulever.

Cependant les habitants de Trèves, sous la conduite d'Induciomare, prirent audacieusement les armes. César les battit complétement, et on lui apporta la tête du général ennemi. L'agitation sourde qui régnait dans les Gaules ne lui permit pas de revenir en Italie après cette campagne, et il resta tout l'hiver à la tête de son armée (1).

Les liens que forme l'ambition ne tardent pas à être rompus par elle : Pompée, en paraissant toujours favoriser le pouvoir et ménager l'amitié de ses collègues, cherchait à s'élever sur eux. Ses clients nombreux agitaient le peuple par leurs intrigues, et voulaient le faire nommer dictateur. Le tribun Q. Mutius Scévola s'y opposa avec fermeté. Les partisans de Pompée retardaient par leurs efforts l'élection des consuls; ce qui produisit un interrègne de plusieurs mois : enfin Cnéius Domitius Calvinus et Marcus Valérius Messala, gagnant la multitude par leurs largesses, obtinrent ou plutôt achetèrent le consulat.

A la même époque Crassus, gorgé d'or et reprenant les armes contre les Parthes, méprisa les conseils et refusa les secours d'Artabaze, roi d'Arménie. Trompé par les avis perfides d'Abgare, roi d'Édesse, il s'engagea imprudemment dans des plaines vastes et arides où son armée se vit bientôt, au milieu des sables brûlants, privée de vivres et épuisée de fatigues.

L'orgueilleux Crassus croyait que les Parthes fuyaient devant lui; tout à coup il voit cette plaine déserte peuplée de soldats et de chevaux : une nuée innombrable de Barbares fond sur lui; les Parthes lancent une foule de traits contre les Romains, qui tentent vainement de se venger par leurs glaives. L'ennemi, aussi rapide dans sa fuite que prompt dans ses attaques, lance toujours la mort et ne peut la recevoir. Il renouvelle sans cesse et de tous côtés ses combats et ses retraites. Le jeune Crassus, qui commandait la cavalerie, n'écoutant que sa bouillante ardeur, se précipite au milieu des Parthes et périt. L'armée romaine, après une longue, mais inutile résistance, prend la fuite; sa retraite est coupée; les Romains, excédés de tant de périls et de fatigues, se révoltent et veulent capituler. Suréna, général des Parthes, invite Crassus à une conférence, et, contre le droit des gens, veut le retenir prisonnier. Le proconsul résiste et meurt en combattant seul contre une foule d'ennemis. Cet homme avare, ambitieux, mais vaillant, vécut en satrape et mourut en Romain.

(1) An de Rome 700. Avant Jésus-Christ 52.

Sa présomptueuse témérité fut la cause de la destruction presque totale de la plus forte armée que Rome eût encore envoyée en Asie. Il ne s'en sauva que de faibles débris, dérobés aux fers des Parthes par l'héroïque intrépidité de Cassius.

César vengeait à l'Occident les armées romaines de leur honteux revers en Asie. Prompt à réparer la perte du corps de Sabinus, il demanda un renfort; Pompée lui envoya trois légions. Dès le printemps il se mit en marche à la tête de ses troupes, et dévasta les pays des Nerviens, qui se préparaient à la révolte. Ayant ensuite rassemblé à Lutèce (Paris) les députés des différentes villes de la Gaule, il se porta dans le pays des Sénonais, qui avaient refusé de se rendre aux États de Lutèce, les surprit par sa célérité, les défit et força leur chef Accon à lui donner des otages.

Les Carnutes (peuples de Chartres) revinrent aussi à l'obéissance. Il subjugua rapidement les Ménapiens, et l'un de ses lieutenants battit et dompta le Trévirois. Comme on avait instruit César d'un nouvel armement des Germains dont les peuples qu'il venait de soumettre imploraient les secours, il repassa encore le Rhin, et força les Barbares épouvantés à se sauver au fond de leurs forêts. Voulant les intimider par un frein redoutable, il fortifia la tête de son pont et y établit une garnison. Ayant ensuite pillé le pays de Liége, et condamné à mort Accon, chef des Sénonais, il crut par ces exemples avoir consolidé la tranquillité, et revint passer l'hiver dans la Gaule cisalpine.

Lorsque Rome était pauvre et libre, on récompensait les généraux les plus illustres par une couronne de chêne ou de laurier; quand Rome devint puissante et corrompue, on employa les dépouilles de l'ennemi à faire des couronnes d'or qu'on donnait aux vainqueurs. Jules César en reçut plus de dix-huit cents. Ce qui n'était sous la république qu'un don volontaire offert à la gloire, devint sous les empereurs un impôt exigé par l'orgueil et payé par la servitude. L'or fut la matière dont se composa la chaîne qui asservit la république.

Quand la richesse d'un peuple est le fruit de son industrie et de son commerce, elle favorise la liberté et accroît l'indépendance des citoyens; mais quand elle n'est que le produit des conquêtes, son seul résultat est de donner à quelques ambitieux la facilité d'acheter des clients, de payer des soldats pour opprimer le peuple; et comme alors la richesse devient le seul moyen de considération et d'autorité, elle corrompt les mœurs publiques et fait sacrifier à l'avarice toutes les vertus.

Les temps étaient changés (1). Le grand Pompée ne s'occupait plus d'augmenter sa gloire, seule base solide de puissance dans les pays gouvernés par l'opinion; et, tandis que César accroissait sans cesse sa renommée, au milieu des périls, par de pénibles travaux et par de nombreux succès, son rival ne songeait qu'à étendre sa puissance illusoire et à multiplier les jouissances de sa vanité.

Pompée, profitant de l'anarchie que produisaient dans Rome les intrigues des

(1) An de Rome 701. Avant Jésus-Christ 51.

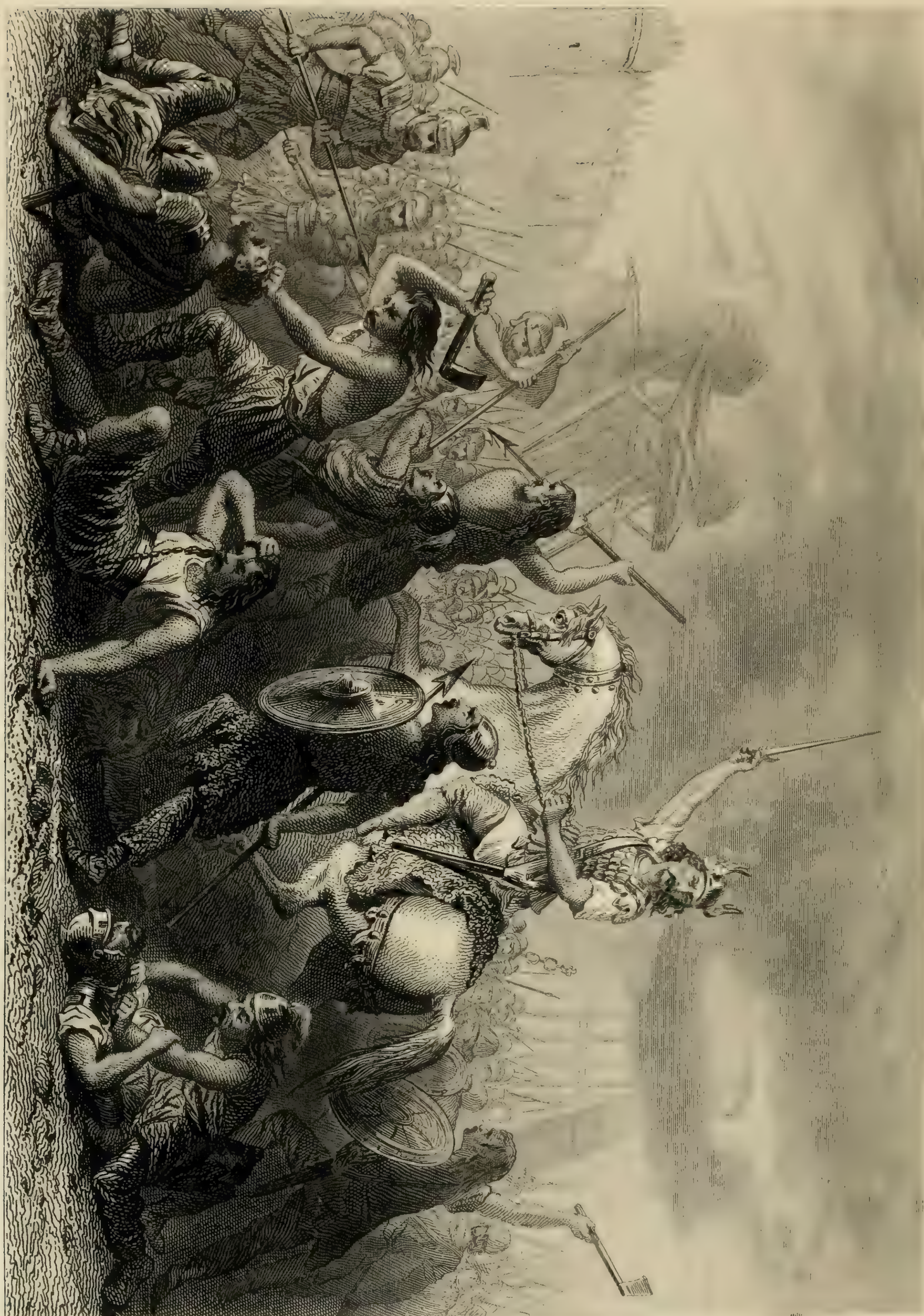
candidats qui prétendaient à la première dignité de l'État, parvint, contre l'usage, à se faire nommer seul consul ; et, ce qui est difficile à concevoir, tout le sénat et le sévère Caton lui-même favorisèrent cette violation des règles antiques. On ne peut expliquer cette déviation des principes républicains que par un seul motif: jusque là Pompée, soutenant, ainsi que César, le parti populaire, lui avait donné l'avantage sur les patriciens; Crassus, qui avait suivi le même système, était mort en Asie ; Pompée perdit alors sa femme Julie, seul lien qui l'unissait à César. Le triumvirat n'existait plus; Pompée sentait l'impossibilité de balancer dans la faction populaire le crédit du conquérant des Gaules, et surtout de l'homme hardi qui avait relevé les statues de Marius. Ainsi, n'étant plus retenu par l'empire que la fille de César exerçait sur son esprit, il se montra disposé à changer de parti et à soutenir la cause des grands et des riches contre le peuple. Le sénat et Caton lui-même regardèrent l'acquisition de Pompée comme la conquête la plus importante pour leur parti. Dès ce moment il devint le chef de l'aristocratie, et en apparence le défenseur de la liberté: car il était trop évident que César, en se montrant populaire, ne visait qu'au pouvoir absolu.

Cicéron se rangea, comme ses amis, du côté de Pompée, quoiqu'il ne fût pas la dupe de sa douceur et de son apparent amour pour la république. Il dit lui-même dans ses lettres, en parlant de ces deux célèbres rivaux qui se disputaient l'empire : « L'un ne peut souffrir de maître, l'autre ne peut supporter d'égal : » César compte s'emparer du trône ; Pompée veut qu'on le lui donne. » Et Caton, éclairé plus tard, s'écriait au moment où la guerre civile éclata : « Si Pom» pée est vainqueur, je m'exile; si César triomphe, je me tue. »

L'élévation de Pompée seul au consulat remplit la ville de troubles et de factions. Claudius cherchait à soulever le peuple, dans l'intention de renverser cette puissance d'un seul consul, qu'il regardait comme une royauté. Il espérait en même temps faire périr Cicéron, auquel il avait voué une haine implacable. Milon, ami de Cicéron, rencontre ce tribun factieux dans les environs de Rome; une querelle s'élève entre les gens de leur suite, et l'un des esclaves de Milon poignarde Claudius. Le peuple cita en jugement Milon et le condamna à l'exil, malgré tous les efforts qu'employa pour le défendre son ami, le plus grand des orateurs romains.

Pompée, plus tranquille après la mort de Claudius, resserra ses liens avec les grands, en épousant Cornélie, fille de Métellus Scipion et mère du jeune Crassus. Gouvernant seul pendant quelque temps la république, il fit de salutaires changements dans les lois, et abrégea les formes de la procédure judiciaire. Tout semblait en ce moment favoriser son ambition et réaliser ses espérances. Le seul rival qu'il pût redouter se trouvait alors exposé à un si grand péril que tout génie inférieur au sien y aurait succombé.

César n'avait plus à combattre des peuples désunis; Vercingétorix, roi des Arverniens, qui attribuait avec raison les revers des Gaulois à leur désunion, se montra digne par ses talents et par son courage de lutter contre ce grand homme. Il envoya des députés dans toutes les villes de la Gaule, pour concilier les différends et pour exciter tous les esprits à tenter un généreux et dernier effort



contre la domination romaine. Ses envoyés, rallumant l'amour de la liberté, firent cesser toutes les discordes : enfin la Gaule entière se souleva contre Rome, et toutes les cités, armant leurs guerriers, jurèrent de les réunir sous la tente au commencement du printemps.

César, informé de leurs projets, brave les rigueurs de l'hiver, rentre dans les Gaules, traverse les Cévennes, marche droit au centre de la rébellion, trouve l'Auvergne sans défense et la dévaste. Le prince gaulois, qui se trouvait dans le Berri avec son armée, revient promptement au secours de ses sujets. César, qui n'avait pas assez de forces pour l'attendre, court chercher à Langres les légions qu'il y avait laissées; les ayant réunies, il marche contre Génabum (Orléans), dont les habitants venaient de massacrer une garnison romaine. Il prend cette ville et la brûle : il conduit ensuite son armée dans le Berri, et se rend maître de la ville de Bourges, qu'on nommait alors Avaricum. Un danger plus imminent le force à s'éloigner; il apprend que les plus anciens alliés des Romains, les Éduens, viennent de se révolter. Convaincu qu'il était urgent de les punir de leur défection, il rejoint promptement Labiénus son lieutenant, qui venait de faire sans succès, à la tête de quatre légions, le siége de Paris, et il marche avec lui sur Autun.

Vercingétorix, nommé généralissime par les Gaulois, avait jusque là suivi le plan le plus habile, et qui pouvait devenir le plus funeste aux Romains. Il les harcelait sans cesse de tous côtés, en évitant avec prudence toute action générale : mais la nouvelle marche de César trompa ce jeune prince; il prit sa retraite du Berri pour une fuite, crut qu'il était temps de hasarder une bataille, la livra et la perdit. Les débris de son armée, au nombre de quatre-vingt mille hommes, se retirèrent dans la ville d'Alize en Bourgogne.

César, qui le poursuivait, vint l'assiéger. Sa prudence égalait son intrépidité; ne se bornant pas à entourer la ville de retranchements, et prévoyant qu'il pourrait être bientôt lui-même attaqué, il fit construire une ligne de contrevallation, garnie de fossés, de palissades, de chausse-trapes et de puits remplis de pieux pointus, qui défendaient le camp romain du côté de la campagne.

L'événement justifia sa prévoyance : deux cent quarante mille Gaulois vinrent pour forcer ses lignes, et ne purent en approcher. Cependant un de leurs corps, composé de cinquante mille guerriers d'élite, attaque une colline que sa trop grande étendue avait empêché de fortifier. César, réunissant ses meilleures troupes, marcha contre eux, et, malgré leur opiniâtre résistance, en tailla une partie en pièces, et mit le reste en fuite.

L'armée gauloise, découragée par cet échec, abandonna l'espoir de délivrer Alize, et se dispersa. Le grand nombre des troupes renfermées dans la ville causa leur perte. Il n'est point de courage qui résiste à la famine. Vercingétorix ne pouvait plus attendre de secours ni recevoir de vivres; il livra aux Romains la ville, l'armée et sa personne.

César réduisit en esclavage le général, ses officiers, ses soldats, tous les habitants d'Alize, et les partagea entre les légionnaires. Après cet exemple ef-

frayant de sévérité, il pardonna aux Arverniens et aux Éduens, et se servit de leur influence et de leur secours pour réduire à l'obéissance tous les autres peuples ; mais comme il croyait le feu de la rébellion plutôt couvert qu'éteint, il passa tout l'hiver dans les Gaules.

Ce qu'il avait prévu arriva. Les Gaulois se soulevèrent encore, et formèrent le projet de ne plus combattre en masse, mais en plusieurs corps d'armée séparés. César, instruit de leurs desseins, sut habilement les prévenir. Il employa le dernier mois de l'hiver à subjuguer les habitants du Berri et les Carnutes. Au printemps il marcha contre le peuple le plus vaillant des Gaulois, les Bellovaques (Beauvais). Ceux-ci soutinrent leur renommée par leur courage ; mais, forcés de céder la victoire, ils se soumirent. César, après avoir désarmé tous ses ennemis, eut l'habileté de faire succéder la douceur à la force et la clémence à la rigueur. Par ce moyen, il parvint à consolider ses conquêtes et à pacifier totalement les Gaules (1).

Rome, maîtresse de ces vastes contrées, courait alors le risque de perdre l'Asie. Les Parthes, profitant de la défaite de Crassus, méditaient la conquête de la Syrie et de la Cilicie. Cassius, à la tête de l'armée détruite, se maintint avec fermeté en Syrie, et arrêta quelque temps leur marche. Son successeur, Bibulus, plus timide ou moins habile, se laissa enlever cette province. Le proconsul Cicéron défendit mieux la Cilicie ; prouvant dans cette campagne qu'il était né pour tous les genres de gloire, il joignit un laurier militaire aux palmes de l'éloquence. Dès qu'il eut appris que les Parthes avaient passé l'Euphrate, il marcha contre eux à la tête de ses légions, les repoussa dans les défilés du mont Taurus, s'avança ensuite jusqu'au mont Amanus, les surprit, les défit complétement, et, après cinquante-sept jours de siége, s'empara de Pindenissus, leur plus forte place. Ces victoires lui firent décerner par l'armée le titre d'*Imperator*, récompense la plus ambitionnée par les généraux romains. Le sénat ordonna en son honneur des supplications ; et, sans la guerre civile qui ne tarda pas à éclater, on lui aurait probablement accordé les honneurs du triomphe qu'il sollicitait, et auxquels ses succès lui donnaient le droit de prétendre.

(1) An de Rome 70?. Avant Jésus-Christ 50.

CHAPITRE XX.

Guerre civile entre César et Pompée. — Premières hostilités de Pompée. — Sa déclaration au sénat. — Décret du sénat. — Médiation de Cicéron. — Déclaration de César aux consuls. — Décrets du sénat. — Fuite des tribuns. — Harangue de César à ses soldats. — Prise d'Ariminium. — Passage du Rubicon. Alarme dans Rome. — Siége de Corfinium. — Retraite de Pompée en Épire. — Siége et reddition de Marseille. — Retour de César à Rome. — Sa nomination à la dictature. — Son abdication au bout de dix jours. — Sa nomination au consulat. — Son départ de Rome. — Ses propositions de paix à Pompée. — Danger de César. — Bataille de Dyrrachium. — Défaite de César. — Bataille de Pharsale. — Défaite et fuite de Pompée. — Mort de Pompée. — Guerre de César en Égypte. — Trait de courage de César. — Son départ d'Alexandrie. — Sa victoire sur Pharnace. — Ses trois mots célèbres. — Son retour à Rome. — Sa guerre en Afrique. — Mort de Caton. — Retour de César à Rome. — Son triomphe. — Guerre de César en Afrique. — Bataille de Munda. — Défaite et mort de Cnéius Pompée. — Fin de la carrière militaire de César. — Son retour à Rome. — Sa nomination de dictateur perpétuel. — Affection de César pour Marcus Brutus. — Conspiration contre César. — Courage de Porcie, femme de Brutus. — Noms des conspirateurs. — Exécution de la conspiration. — Mort de César. — Effroi dans Rome. — Portrait de César.

Le moment était arrivé où Rome devait perdre sa liberté, si elle n'avait pas le courage de réprimer l'ambition de deux hommes unis autrefois pour marcher à l'empire, et divisés maintenant pour se le disputer; mais malheureusement la république, défendue par Caton et par un petit nombre d'hommes incorruptibles, se trouva isolée entre les deux grands partis qui voulaient l'asservir.

César et Pompée ne dissimulaient plus que faiblement leur jalousie; l'ambition avait détruit leur amitié : leur but était le même; mais ils y tendaient par des moyens différents. César avait accumulé d'immenses richesses dans les Gaules : libéral jusqu'à la profusion, il prêtait sans intérêt des sommes excessives à un grand nombre de sénateurs et de citoyens romains; et, dans une ville où l'usure se montrait sans pudeur, le prêt sans intérêt passait pour une rare générosité. Sa magnificence lui attira une foule d'amis. Sa maison était l'asile de tous ceux que tourmentaient leurs créanciers : ils y vivaient de la fortune de César comme de la leur. Son camp devenait le refuge de tous ceux que poursuivaient leur conscience et les lois. Partageant fréquemment les dépouilles de l'ennemi entre ses soldats, il en était adoré; et, dans la suite, on dit de lui avec raison « qu'il avait conquis les Gaules avec le fer des Romains, » et Rome avec l'or des Gaulois. »

Pompée, voilant avec plus d'art ses desseins, montrait une ambition plus circonspecte. Comme il croyait inutile de corrompre par des largesses les grands, unis à son sort par un intérêt commun et par un esprit de corps, il ne semblait s'occuper que de la chose publique. Resserrant chaque jour plus étroitement les liens qui l'attachaient au sénat, il réprimait l'esprit factieux du peuple, flattait la vanité des patriciens, et semblait se conduire en souverain légal, tandis que César agissait en conspirateur.

Pompée jouissait de l'estime de tous les gens de bien; César, de l'amour de la multitude et des soldats. Le premier avait pour lui la majesté, et l'autre, la force de l'empire.

Pompée, sans attaquer encore ouvertement César, commença cependant le premier les hostilités. Le temps du proconsulat de César dans les Gaules allait expirer; il demanda, quoiqu'absent, le consulat pour l'année suivante, certain que, s'il l'obtenait, il éclipserait, par l'appui du peuple, tout autre pouvoir, et qu'après son consulat on lui donnerait encore le gouvernement d'une province et le commandement d'une armée.

Le consul Marcus Marcellus, excité secrètement par Pompée, fit rejeter sa demande comme contraire aux lois et aux anciens usages. César tenta encore un autre moyen pour conserver son autorité sans prendre les armes; il fit offrir à Pompée la main d'Octavie, sa nièce, et demanda pour lui-même sa fille en mariage. Mais Pompée ne voulait plus de César comme égal ni comme allié; il refusa dédaigneusement ses offres; et, loin de lui montrer les égards que semblait mériter sa proposition, ce fut dans ce moment même qu'il prit Scipion pour gendre, et qu'il partagea avec lui les honneurs du consulat. Poursuivant ses offenses, il publia deux lois qui blessaient indirectement César : l'une obligeait tous les fonctionnaires publics qui avaient exercé depuis vingt ans des magistratures de rendre compte de leur conduite; l'autre défendait à ceux qui étaient absents de solliciter aucune charge.

La haine succéda au refroidissement, et pourtant n'éclata point encore. Pompée, à la fin de son consulat, se fit donner pour successeurs Émilius Paulus et Catidius Marcellus, sur lesquels il croyait pouvoir compter. Il ignorait que César avait acheté l'amitié d'Émilius quinze cent mille écus. Mais celui qui servit le plus habilement César, fut le tribun Curion, dont sept millions lui avaient assuré le dévouement. Ce magistrat très-populaire, plein de feu, d'audace et d'éloquence, remplit d'autant mieux les vues de César, qu'on le croyait depuis longtemps son ennemi déclaré.

Curion, pour ne point choquer l'opinion publique par un changement trop brusque et sans motifs apparents, sollicita la surintendance des grandes routes, certain d'avance qu'il ne l'obtiendrait pas. Pompée la lui refusa, et lui donna ainsi un prétexte plausible pour murmurer et pour se plaindre. Bientôt le consul Marcus, qui voulait consommer promptement la ruine de César, proposa au sénat de le rappeler à Rome, et de lui ôter son gouvernement et son armée.

La plus grande partie des sénateurs appuyait l'opinion du consul : Scipion,

afin de servir Pompée; Lentulus, dans le fol espoir de s'élever lui-même et d'arriver un jour au même degré de puissance que Sylla, dont il n'avait ni le courage ni le talent.

Pompée, dissimulant ses projets et ses espérances, appuya faiblement Marcus qui n'exécutait que ses ordres; il feignit même de trouver trop de rigueur dans sa proposition contre un général qui avait rendu tant de services à la république. Cependant, le décret allait passer, comme il l'espérait, lorsque Curion, plus habile qu'eux tous, prit la parole : après avoir approuvé l'avis du consul, il ajouta que, si l'on voulait défendre sincèrement la liberté et affranchir la république de tout sujet d'inquiétude, il fallait faire quitter tout à la fois et à César et à Pompée leurs commandements et les provinces qu'ils avaient gouvernées trop longtemps.

Plus ce conseil était sage, plus il irrita les amis de Pompée. Leur fureur éclata même à tel point, que le censeur Appius proposa formellement de chasser Curion du sénat; mais le consul Émilius s'y opposa. Après une longue et vive agitation, la majorité des sénateurs paraissait incliner pour l'avis de Curion, lorsque le consul Marcus Marcellus rompit brusquement l'assemblée, qui se sépara sans rien conclure. Le peuple couvrit Curion de fleurs, le combla d'éloges, et décida, dans les comices, que, si Pompée gardait son gouvernement, César devait conserver celui des Gaules, et que son absence, n'ayant d'autre motif que la gloire de la république, ne pouvait l'empêcher d'obtenir le consulat.

Pompée, offensé par ce plébiscite qui renversait ses espérances, sortit de Rome, et écrivit au sénat qu'il se démettrait de ses charges dès que César serait privé des siennes. Curion, de son côté, déclara qu'il serait caution, s'il le fallait, de César, le sachant prêt à suivre l'exemple que Pompée lui donnerait.

Le sénat, embarrassé par ces deux propositions, dont aucune n'était sincère, n'osait ni les accepter ni les rejeter entièrement : il voulait cependant favoriser Pompée, parce qu'il croyait que, si les deux rivaux se trouvaient tous deux sans armées, rien ne pourrait résister à César, que soutenait évidemment l'immense majorité du peuple. Il prit donc un parti mitoyen, et se contenta d'ordonner qu'on retirerait une légion à César et une à Pompée pour les envoyer contre les Parthes.

César obéit; il envoya une légion en Italie; mais Pompée lui redemanda aussi celle qu'il lui avait autrefois prêtée; de sorte que ce fut, dans la réalité, César seul qui perdit deux légions. Il ne lui était plus d'ailleurs possible de douter des intentions hostiles de ses adversaires, lorsqu'il sut que ces deux légions, loin de partir pour l'Asie, restaient près de Rome sous les ordres de Pompée.

Cicéron, revenu alors de Cilicie, crut pouvoir jouer un rôle conforme à ses vertus et à sa dignité, en se rendant médiateur entre deux hommes puissants, dont l'ambition menaçait également la liberté. César parut disposé à négocier; et, profitant habilement des fautes que l'orgueil faisait commettre à son rival,

il se donna sans danger l'apparence de la justice : certain d'avance que ses propositions ne seraient point acceptées, il demanda que lui et Pompée fussent également privés de leurs commandements militaires et civils pour laisser la république, comme autrefois, paisiblement gouvernée par ses magistrats. Cette démarche adroite le rendit à la fois plus populaire et plus dangereux.

Dans ce même temps, Pompée étant tombé malade à Naples, la crainte de le perdre causa une douleur générale dans toute l'Italie. Sa guérison imprévue fit succéder à la consternation une joie si excessive, que partout on rendit des actions de grâces aux dieux, et qu'on lui prodigua des honneurs que jamais aucun citoyen avant lui n'avait reçus.

A la même époque Appius, revenant de l'armée de César, répandit partout les plus fausses nouvelles, soutenant que les soldats, las de la guerre et rebutés par la sévérité de leur chef, ne soupiraient qu'après le repos, et abandonneraient César dès qu'ils auraient repassé les Alpes; Pompée, trompé par ces rapports infidèles, et enivré des hommages dont il se voyait l'objet, refusa tout accommodement; et, lorsque Cicéron lui demanda sur quelle force il comptait pour résister à César, il répondit avec fierté : « Dans quelque lieu de l'Italie » que je me trouve, dès que je frapperai la terre de mon pied, il en sortira » des légions. — Ah! lui dit alors le sage orateur, vous avez commis deux » grandes fautes dans votre vie, celle de vous être lié autrefois avec César, et » celle de rompre à présent avec lui. »

La haine et la présomption égaraient la plupart des patriciens, comme elles aveuglaient Pompée. Chaque jour il éclatait en injures et en menaces contre César; Caton même se vantait de le contraindre, avant peu, à rendre compte de sa conduite et de lui faire éprouver le même sort qu'à Milon, qui languissait toujours dans l'exil.

Plus ses ennemis montraient de passion et d'imprudence, plus César, tout en se préparant à la guerre, affectait de sagesse et de modestie. Il offrit à cette époque trois moyens de conciliation : le premier était qu'on le maintînt dans son gouvernement, comme Pompée dans le sien; le deuxième, qu'on les rappelât tous deux; et le troisième, qu'on lui permît de demander le consulat, quoiqu'absent.

Le sénat rejeta ces trois propositions. César irrité franchit les Alpes avec une légion, et s'établit à Ravenne, la dernière place de son gouvernement. De là il écrivit aux nouveaux consuls Lentulus et Marcellus, leur rappela ses services, ses exploits, sa déférence pour le sénat, protesta de nouveau que, uniquement occupé de l'honneur de Rome et du sien, il ne craignait point qu'on prît sa modération pour de la faiblesse, et déclara qu'il se dépouillerait de son autorité dès que Pompée aurait renoncé à la sienne.

Le mépris qu'on faisait alors du peu de forces qu'il avait amenées en Italie aveugla tellement le sénat, qu'après avoir hésité quelque temps à lire sa lettre, au lieu d'y répondre, il rendit un décret pour lui ordonner de licencier sur-le-champ son armée, sous peine d'être déclaré ennemi de la république. On prit en même temps une mesure qui n'était usitée que dans les plus extrêmes

périls : on adressa un autre décret aux consuls et aux préteurs pour leur ordonner de veiller au salut de la république, et de donner à Pompée le commandement général des armées.

Sans respect pour aucune forme, les consuls ne différèrent pas d'un seul moment l'exécution de ces décrets ; et avant de savoir si César obéirait ou résisterait, ils firent prendre les armes, et donnèrent le gouvernement des Gaules à Domitius Énobarbus.

Vainement Marc-Antoine, que César avait fait nommer récemment tribun, ainsi que Cassius et Curion, ses collègues, voulurent s'opposer à de si violentes résolutions; injuriés, menacés, poursuivis, et ne se trouvant plus en sûreté dans Rome, ils en sortirent déguisés en esclaves, et se rendirent précipitamment à Ravenne.

César, informé par eux des excès auxquels on se portait contre lui, profita de leur arrivée pour échauffer le zèle de ses partisans, et fit paraître les trois tribuns avec leurs habits d'esclaves, aux regards de l'armée, certain que cette vue enflammerait son ressentiment.

« Compagnons, dit-il à ses soldats, vous savez combien, par amour pour le » bien public, j'ai supporté tranquillement les injures et les injustices de mes » ennemis. Jaloux de vos exploits et de la gloire qu'ils m'ont acquise, ils sont » parvenus à m'enlever l'affection de Pompée, dont j'avais toujours admiré les » talents et favorisé l'élévation. Ils viennent récemment, aveuglés par leur hai- » ne, de commettre un attentat presque inouï dans la république; leur violence » a privé les tribuns du peuple de l'exercice de leurs droits les plus sacrés. » Sylla lui-même, en dépouillant ces magistrats de la plus grande partie de » leurs priviléges, leur avait laissé celui d'embrasser la défense du peuple et » d'intercéder le sénat en sa faveur. Rétablis dans leurs dignités par Pompée, » ils ont vu tout à l'heure ce même Pompée leur ôter tout ce qu'il leur avait » rendu; il a fait plus! vous savez que le décret solennel qui investit les pre- » miers magistrats d'un pouvoir absolu, qui les charge de veiller au salut de » la république, et qui appelle tous les citoyens aux armes, n'a jamais été » rendu qu'au moment des plus grands périls, lorsque des tribuns violents ont » proposé des lois pernicieuses, ou lorsque le peuple soulevé s'est retiré dans » les temples et sur le mont Aventin. Ce fut dans de telles circonstances que » Saturninus et les Gracques expièrent leurs fautes par leurs malheurs; mais » aujourd'hui aucun motif pareil ne justifie de semblables rigueurs; aucune » loi agraire proposée, aucune conspiration tramée, aucune sédition ne motive » la mesure sévère qu'on vient d'employer. Ce n'est point pour la république, » c'est contre nous qu'on prend les armes. J'espère, soldats, que vous ne m'a- » bandonnerez pas, et que vous défendrez l'honneur d'un général qui vous » a si souvent conduits à la victoire, qui a servi avec vous si glorieusement » la république, et qui vient de subjuguer par vos armes la Gaule et la Ger- » manie. »

A ces mots, les soldats de la troisième et de la dixième légion (car les autres

n'étaient pas encore arrivées) s'écrient tous qu'ils sont prêts à soutenir la dignité de leur général et les droits des tribuns du peuple.

Cette harangue, manifeste court mais énergique, annonçait et déclarait la terrible guerre qui devait embraser le monde et renverser la république.

Ce qui distingue les exploits de César des actions de tous les autres généraux, c'est que, peu dépendants du hasard, ils furent presque toujours les effets d'un calcul infaillible et les résultats d'un vaste plan longtemps médité. Après avoir pris les mesures les plus justes, il en assurait la réussite par son incroyable célérité; et ses ennemis, toujours prévenus, se voyaient frappés en même temps que menacés.

Ariminium (aujourd'hui Rimini) était alors une des villes les plus considérables d'Italie : César regardait comme très-important de s'en rendre maître; il y envoya promptement et en secret ses soldats les plus déterminés, avec ordre d'y entrer furtivement sans autres armes que leurs épées. Tandis qu'ils y marchaient, feignant de ne s'occuper que de jeux et de spectacles, César assistait à un combat de gladiateurs dans la ville de Ravenne. Il se mit ensuite à table avec ses amis, et, loin de paraître méditer aucune grande entreprise, il ne s'entretint que de littérature et de philosophie. Tout à coup, au milieu du repas, il sortit, sous prétexte qu'on demandait à lui parler, et pria ses convives de continuer, jusqu'à son retour, à se livrer aux plaisirs du festin; mais ils l'attendirent vainement; car, ayant fait atteler son char, il partit pour Ariminium.

César, arrivé sur les bords du Rubicon, faible rivière qui séparait la Gaule cisalpine du reste de l'Italie, s'arrête, réfléchissant aux suites du pas qu'il va franchir. Troublé sans doute par quelques remords, ébranlé par un reste de cette vénération pour les lois et pour la liberté, qui se gravait dès le berceau dans le cœur de tout citoyen romain, irrité par les offenses de ses ennemis, poussé par l'ambition qui l'enflammait, retenu par la crainte des blessures qu'il allait faire à sa patrie, il balance dans sa tête les destinées du monde, et, s'adressant à l'un de ses amis, Asinius Pollion : « Que de malheurs pour moi, di- » sait-il, si je m'arrête! que de maux pour la république si je passe ce ruis- » seau! »

On raconte que, dans le même moment, ses regards furent frappés par l'apparition d'un homme d'une taille gigantesque qui jouait de la flûte. Ce fantôme, produit par la crédulité populaire ou par l'artifice de César, saisit une trompette, sonne la charge, et traverse la rivière. César prononce enfin ces mots courts et terribles : « Le sort en est jeté! » et il franchit précipitamment le Rubicon, « semblable, » dit Plutarque, « à un homme qui s'enveloppe la tête pour déro- » ber à ses regards la vue de l'abîme dans lequel il va se jeter. »

Son arrivée imprévue, les armes de ses soldats qui l'attendaient, et la faveur du peuple qui l'appelait par ses vœux, lui livrèrent sans obstacle Ariminium.

Dès que cette nouvelle parvint à Rome, la consternation se répandit dans le sénat. La vanité, toujours imprévoyante dans le repos, présomptueuse dans la

prospérité, est toujours faible dans le péril. Ces fiers patriciens, qui avaient sans prudence injurié César, et qui, le voyant descendre des Alpes, n'avaient su prendre aucune mesure pour l'arrêter, se laissèrent frapper de terreur par la prise d'une petite ville, comme si tous les peuples de la Gaule et de la Germanie étaient venus fondre en masse sur l'Italie.

On ordonne en tumulte à tous les citoyens de prendre les armes. Les sénateurs, se croyant déjà assiégés dans Rome, en sortent avec précipitation ; les consuls, oubliant leur dignité, abandonnent le timon des affaires, et laissent au seul Pompée le commandement des troupes, et le soin de défendre la république. Pompée lui-même commence à se méfier de sa fortune ; partageant l'effroi général, il s'éloigne de Rome, lève des troupes à la hâte, hésite sur la direction qu'il leur donnera, et, dans l'espoir de gagner le temps nécessaire pour réunir ses forces et pour faire revenir son armée d'Espagne, il envoie des députés à César, et lui offre des conditions qu'il savait inacceptables.

César, aussi peu sincère, mais plus habile, consent à négocier pour couvrir ses vues ambitieuses d'un voile de modération; mais il traite sans s'arrêter, s'empare de Pezzaro, d'Ancône, de toutes les villes du Picenium, et vient mettre le siége devant Corfinium, où s'étaient renfermés le consul Lentulus, plusieurs patriciens, une forte garnison, et l'un de ses plus grands ennemis, Domitius Énobarbus, nommé par le sénat pour le remplacer dans son gouvernement.

Les légions des Gaules étaient arrivées; César pressait vivement le siége; Domitius écrivit à Pompée, que la ville manquait de vivres, qu'il devait promptement accourir, s'il voulait délivrer un corps d'élite si nombreux, ainsi que tant de personnages importants. Il ne reçut pour toute réponse qu'un refus de secours et le conseil de se tirer d'affaire comme il le pourrait. Cet abandon le détermina à tout disposer pour s'enfuir secrètement, et pour se dérober à la vengeance du vainqueur. Les soldats, pénétrant ses desseins, l'arrêtèrent, ainsi que leurs officiers. Le consul Lentulus prend alors le parti hasardeux de passer dans le camp de César : il lui rappelle son ancienne amitié, s'excuse lâchement de ses torts, et implore sa clémence. César, par l'accueil favorable qu'il lui fait, rassure tous ceux qui se trouvaient dans la ville. On convient de la lui livrer. Il y entre paisiblement, reçoit le serment des légions, renvoie libres et sans rançon Domitius, le consul Lentulus et les patriciens; il n'exige d'eux aucune promesse de ne pas servir contre lui, et rend même à Domitius sa caisse militaire. « Loin de prétendre à me venger, disait-il, je ne veux que regagner » les esprits et goûter longtemps les fruits de la victoire. La cruauté excite la » haine publique, et ne peut jouir tranquillement des triomphes dont elle ter- » nit l'éclat. »

Renforcé par la garnison de Corfinium, il ne laissa pas à ses ennemis le temps de respirer; les harcelant et les poursuivant sans cesse, il tourna Rome, s'empara de toute la Pouille, et força Pompée de s'enfermer dans Brundusium (Brindes) avec son armée.

Pompée, dont le génie semblait s'être endormi si longtemps dans les vains

honneurs du pouvoir, voyait sa force presque totalement détruite en Italie; mais sa gloire vivait encore tout entière dans l'Orient : c'était sur cet ancien théâtre de ses triomphes qu'il espérait creuser le tombeau de son rival, et son fils Cnéius parcourut la Grèce, l'Asie et l'Égypte, pour les armer en sa faveur.

César, pénétrant ses projets, voulait terminer promptement la guerre en enfermant dans Brindes son rival. Il investit rapidement cette ville, et construisit, avec une célérité étonnante, deux fortes digues pour fermer le port; mais ces travaux n'étaient pas achevés, lorsque Pompée, trompant sa vigilance, s'embarqua de nuit avec ses troupes, après avoir embarrassé les rues de Brindes par des barricades, par des fossés et par des puits recouverts de terre, qui ralentirent la marche de l'ennemi, et favorisèrent son habile retraite. Abandonnant ainsi Rome à son rival, il descendit en Épire, où il réunit promptement cinquante-cinq mille Romains et un grand nombre de troupes thraces, grecques et asiatiques.

Cicéron, étonné de la rapidité de cette invasion, avait été plus de temps à réfléchir sur le parti qu'il devait prendre, que César n'en avait employé pour conquérir l'Italie. Son éloquence et son nom étaient encore une puissance dans l'opinion publique, et l'on devait croire qu'il se servirait de son influence pour continuer à jouer le rôle honorable de médiateur.

César, qui ne négligeait aucun moyen de succès, et qui regardait peut-être comme plus important alors de gagner les esprits que de vaincre les légions, voulut conquérir Cicéron, s'appuyer de l'alliance de son génie, et se montrer dans Rome avec lui, afin de paraître y ramener la liberté plutôt que la tyrannie. Cicéron, moins facile et moins faible qu'on ne l'aurait cru, ne céda ni à ses prières ni à ses menaces. Cet acte de fermeté lui fut glorieux. Dans une circonstance pareille, un point de résistance devient souvent un point de ralliement. Ne suivant pas le vaincu, ne se laissant point entraîner par le vainqueur, il pouvait réunir autour de lui un grand nombre de citoyens qui ne voulaient point de maître, et affranchir Rome de la domination de César comme il l'avait sauvée des fureurs de Catilina : mais Cicéron avait plus de lumières que de courage; ses lettres à Atticus le prouvent : il calculait tous les pas que faisait César pour arriver à la tyrannie; il mesurait et comptait toutes les fautes de Pompée; et, flottant entre les deux partis rivaux, au lieu de défendre contre eux la liberté, il avouait lui-même sa faiblesse, et disait à son ami : « Je sais bien le parti que je voudrais éviter; mais je ne sais pas » quel est celui que je dois suivre. »

Cependant la retraite de Pompée n'avait laissé en Italie aucune troupe ni aucune ville qui pussent arrêter César. Ses lieutenants venaient de lui soumettre la Sardaigne et la Sicile, et il vint promptement à Rome, où les sénateurs qui y étaient restés le reçurent comme un maître, et le peuple comme un libérateur.

Il rassembla ce petit nombre de sénateurs, et leur parla comme s'il avait harangué le sénat. Il vanta ses services, se plaignit des injures qu'il avait reçues, déplora les malheurs d'une guerre civile, dont il était, disait-il, la

victime et non l'auteur. Enfin il rassura les esprits par de magnifiques et trompeuses protestations de son dévouement à la république.

Ce qui lui manquait alors le plus pour l'exécution de ses vastes desseins, c'était l'argent; sans ce nerf de la guerre, il ne pouvait ni grossir ses troupes ni poursuivre celles des ennemis; mais leur retraite s'était faite avec tant de précipitation, que Pompée, dans ces premiers moments de trouble, négligea d'emporter avec lui le trésor public.

Le jeune Métellus, qui en avait la garde, en refusa l'entrée au vainqueur; et, résistant seul au maître de Rome, à ses prières, à ses promesses et même à son courroux, il défendit au nom des lois le dépôt que lui avaient confié les consuls. César, irrité, lui dit, en mettant la main sur son glaive : « Je n'écoute » point les lois lorsque je porte l'épée; je vais te tuer si tu n'obéis : songe » bien, jeune présomptueux, qu'il m'est plus facile d'exécuter cette menace » que de la faire. » Métellus céda.

César, après avoir pris largement dans le trésor les sommes qui lui étaient nécessaires, plaça des cohortes et des commandants dans les différents cantons de l'Italie, afin d'en assurer la tranquillité, et partit avec ses légions pour l'Espagne, disant « qu'il allait attaquer une armée sans général, et revenir » ensuite combattre un général sans armée. »

Marseille refusa de lui ouvrir ses portes, déclarant d'abord qu'elle voulait rester neutre dans cette guerre; mais elle reçut peu de jours après dans son port Domitius Énobarbus avec des vaisseaux et des légions de Pompée. César chargea Trébonius de l'assiéger, continua sa marche, et arriva en Espagne.

Afranius et Pétréius, généraux habiles, y commandaient une armée de soixante mille hommes. Les troupes de César étaient moins nombreuses, mais plus aguerries; et une excellente cavalerie gauloise, qui l'avait suivi, lui donnait un grand avantage sur ses ennemis.

Afranius, profitant de la connaissance du pays et de la faveur des lieux, se tint d'abord avec succès sur la défensive; mais César, ayant détourné les eaux de la rivière de Sègre, la passa sans obstacle, et força par l'habileté de ses manœuvres les lieutenants de Pompée à se retirer. César, gagnant avec célérité quelques marches sur eux, s'empara rapidement des défilés qu'ils voulaient franchir pour entrer en Celtibérie, les harcela, leur coupa les vivres, les enveloppa et les contraignit enfin à capituler. Ils licencièrent leurs troupes, et promirent de ne plus servir contre lui. Pénétrant ensuite dans l'Espagne ultérieure, où commandait Varron, toute la province se souleva en sa faveur. Varron, abandonné de la plupart de ses soldats, se rendit. César, oubliant d'anciennes injures, ne le traita point en ennemi, et sa clémence acheva de soumettre ceux que ses armes avaient vaincus.

Une des maximes de ce guerrier célèbre était qu'*un général ne doit pas croire qu'il ait rien fait lorsqu'il lui reste quelque chose à faire.* Aussi, sans se reposer après sa victoire, il revint promptement presser le siége de Marseille qui, jusque là, s'était opiniâtrément défendue. L'arrivée du conquérant de l'Espagne effraya les habitants et la garnison, qui se rendirent.

La fortune suivait partout César; mais elle ne traitait pas aussi favorablement ses lieutenants. Dolabella et Caïus Antonius furent battus en Illyrie par Octavius et par Scribonius, lieutenants de Pompée. Curion, que César avait envoyé en Afrique avec deux légions, combattit d'abord heureusement le préteur Varus et Juba, roi de Mauritanie; mais ensuite, se laissant emporter par son ardeur, il fut enveloppé, et périt après avoir vu son armée détruite.

On apprit en Italie ces deux échecs avant de savoir la défaite d'Afranius en Espagne; et, dans le temps même où de fausses nouvelles faisaient croire à ses succès contre César, on écrivait d'Épire que les troupes de Pompée grossissaient chaque jour, et que tous les rois d'Orient s'armaient en sa faveur. Presque tous les sénateurs restés à Rome en sortirent et s'embarquèrent pour rejoindre Pompée. Cicéron, ne résistant point à leur exemple, et renonçant à sa sage neutralité, se laissa séduire par eux. Tous les riches, tous les grands l'imitèrent : tant est rapide la pente qui entraîne tous les hommes du côté où ils croient voir la fortune !

Après la prise de Marseille, César revint à Rome, et comme tous les premiers magistrats en étaient absents, le préteur Lépidus, au mépris des anciennes règles, tint les comices et le nomma dictateur. Ce titre, qu'on craignait de voir perpétuer, mécontentait le peuple; César s'en aperçut, et il abdiqua au bout de dix jours la dictature; mais, comme il lui fallait un titre en apparence légal pour voiler son usurpation, il se fit élire consul.

Ses premiers actes furent deux lois dont l'une favorisait les débiteurs, l'autre rappelait les exilés, et rendait aux enfants des citoyens proscrits par Sylla le droit d'aspirer aux charges publiques. Après avoir présidé les comices, et fait élire des magistrats qui lui étaient dévoués, il partit de Rome avec un faible corps de troupes, et s'embarqua témérairement à Brindes pour combattre Pompée. Maître de l'Orient, Pompée avait réuni sous ses ordres trois cents vaisseaux, neuf légions romaines, et une foule d'étrangers conduits par Ariobarzane, roi de Cappadoce, par Cotys, roi de Thrace, et par les généraux macédoniens, thébains, syriens, phéniciens et égyptiens, les plus estimés dans leur pays.

Pompée, avec toutes ces forces qui couvraient la mer et les côtes, croyait le chemin de la Grèce fermé à César; mais la sécurité jette souvent dans le péril : c'est le danger imprévu qu'on rencontre.

Bibulus, commandant la flotte, n'avait pas réuni à temps ses vaisseaux : et César, avec une faible partie de son armée, débarqua entre des roches près du mont de la Chimère. Il était arrivé avant qu'on le crût parti. Ce fut alors que Cicéron dit de lui « qu'il était un prodige de vigilance et de célérité. »

Apollonie se déclara pour lui, et il s'empara d'Orico. Après ce succès, il chargea un prisonnier, nommé Ruffus, de porter à Pompée des propositions de paix. « Je vous ai enlevé, lui disait-il, l'Italie et l'Espagne; vos lieutenants ont battu » les miens en Afrique et en Illyrie; nous avons tous deux assez remporté d'a- » vantages et assez commis de fautes pour craindre les vicissitudes de la for- » tune; épargnons de grands malheurs à notre patrie, licencions chacun sous

« trois jours nos armées, et soumettent nos différends au jugement du sénat « et du peuple romain. »

Cette proposition resta sans réponse; Pompée savait que César était trop sûr de l'appui du peuple; et lui-même, à la tête de la plus nombreuse armée, maître de la mer, entouré à Thessalonique des consuls, des préteurs, du sénat presque entier, de tous les chevaliers romains, de Caton et de Cicéron, dont les noms seuls valaient des légions, se croyait trop certain de la victoire pour traiter. Il comptait exterminer, sans combattre, un ennemi dont les forces ne montaient pas alors à vingt mille hommes, et qui ne pouvait tirer de vivres ni de la Grèce ni de l'Italie.

Dans le même temps Scipion, qui avait remporté quelques avantages en Asie, partit avec ses légions pour rejoindre Pompée, dont il était le premier lieutenant. Dès qu'il fut arrivé en Grèce, César lui envoya un officier pour l'inviter à terminer la guerre par sa médiation.

Scipion écouta d'abor favorablement son envoyé; mais, craignant ensuite de se rendre suspect à son parti, il rompit toute négociation. César tenta encore quelques voies d'accommodement; il eut une entrevue avec Libon, qui demeura sans effet, parce qu'il vit qu'au lieu de songer sincèrement à la paix, on ne tendait qu'à obtenir une trêve pour gagner du temps.

Dès que Pompée avait été instruit du débarquement de César, il s'était mis promptement en marche pour se porter sur la côte; il arriva trop tard pour sauver Apollonie et Orico, et la diligence de César l'empêcha même de gagner Dyrrachium, où étaient ses magasins d'armes et ses munitions.

Aussitôt que les avant-gardes des deux armées s'approchèrent, un grand nombre de soldats des deux partis se reconnurent, se mêlèrent et s'entretinrent familièrement ensemble. César, voulant tourner à son avantage cette circonstance, appela Labiénus, son ancien lieutenant, et qui, désertant sa cause, était devenu l'un de ses plus implacables ennemis. Il lui demanda s'il n'était pas possible, par quelque accord, de prévenir l'effusion du sang romain. Comme ils s'entretenaient ensemble, les soldats les plus ardents des deux partis se lancèrent des traits; on se sépara, et Labiénus dit, en partant, « qu'il n'y avait au- » cun autre moyen de faire la paix que d'apporter à Pompée la tête de César. »

Toutes les démarches pacifiques du conquérant de la Gaule lui conciliaient de plus en plus les vœux du peuple et de l'armée, et l'orgueil des refus de Pompée n'augmentait son crédit que dans le sénat et parmi les patriciens.

Pendant plusieurs mois ces deux grands capitaines employèrent l'un contre l'autre les ressources de leur expérience et de leur génie; César, pour forcer son ennemi à combattre; Pompée, pour éviter sans se compromettre une action décisive.

La position de César devenait de jour en jour plus critique. Il avait inutilement voulu empêcher la jonction de son rival et de Scipion; il ne recevait point de vivres, et ne voyait point arriver les légions qu'il attendait de Brindes, et auxquelles la flotte de Bibulus fermait la mer. Cédant à son impatience, il se déguise une nuit en esclave, se jette dans une barque, met à la voile pour Brindes,

et, avec une audace incroyable, confie sa grande destinée aux vents et au hasard.

Une tempête furieuse s'élève ; le patron, craignant de périr et ne pouvant plus opposer son frêle esquif à la violence des flots près de l'engloutir, veut revirer de bord et rentrer dans la rade ; le guerrier se lève, et se découvrant à lui : « Que peux-tu craindre? dit il ; tu portes César et sa fortune. » Le patron, interdit, craint plus César que la mort, et obéit en silence. Mais la fureur des éléments rend sa manœuvre inutile, et le rejette malgré lui sur la côte d'où il était parti.

Peu de jours après, César apprit qu'Antoine, échappant à la vigilance des ennemis, avait traversé la mer, et que, sans éprouver des pertes considérables, il était heureusement débarqué avec ses légions. L'ennemi ne put empêcher leur jonction.

César, avec ce renfort, vint présenter de nouveau la bataille à Pompée, près de Dyrrachium ; celui-ci, sans la refuser de manière à nuire à sa renommée, rangea ses troupes en bataille si près de ses retranchements, qu'on ne pouvait l'attaquer sans désavantage.

César alors, quoique très-inférieur en nombre, conçut le projet hardi d'assiéger cette forte armée, et de s'en rendre le maître en la privant de subsistances. S'emparant avec une incroyable célérité de toutes les hauteurs qui dominaient la plaine où Pompée campait, il y construisit des forts qu'il unit par des retranchements ; de sorte que l'ennemi se trouvait exactement bloqué dans cette enceinte.

Le succès répondit à son attente ; déjà le défaut de vivres faisait souffrir les ennemis, lorsque deux nobles Allobroges, pour un léger mécontentement, quittèrent le camp de César, et vinrent découvrir à Pompée le côté faible de la position de son rival ; c'était une partie de retranchements qu'on n'avait pas eu le temps d'achever du côté de la mer.

Tandis que César, profitant de ses avantages, attaquait et forçait l'un des camps de Pompée, celui-ci, se portant au lieu indiqué par les transfuges, combat et culbute la neuvième légion qui s'y trouvait. Sa fuite jette le désordre et répand la terreur dans l'armée de César : cavalerie, infanterie, tout se mêle, s'entasse dans les chemins, s'étouffe dans les fossés. César, arrachant une enseigne, veut en vain arrêter les fuyards ; il est emporté par la foule qui l'entraîne : les retranchements sont déserts ; officiers, soldats, tous jettent leurs armes, se dispersent, et regagnent en tumulte leur camp qu'ils ne songent pas même à défendre, et dont Pompée se serait infailliblement emparé s'il les eût poursuivis ; mais, prenant cette déroute inattendue pour un piége, il s'arrêta et donna le temps à la crainte de se dissiper et au courage de renaître.

César, qui avait mesuré tout son danger, s'écria : « Pompée sait vaincre » mais il ne sait pas profiter de la victoire. » Après avoir infligé quelques châtiments à l'indiscipline, et rassuré ses soldats en leur rappelant leurs exploits qu'un léger échec ne pouvait effacer, il changea de plan, s'éloigna de Dyrrachium, et marcha en Thessalie.

Le bruit de sa défaite, grossi par la renommée, l'y précédait; la ville de Gomphies, qui s'était montrée précédemment favorable à sa cause, lui ferma ses portes. On n'outrageait pas impunément César, il escalada promptement les remparts, livra la ville au pillage, et se porta sur Métropolis, qui se rendit à son approche.

Il devint bientôt maître de toute la Thessalie, excepté de Larisse, que Scipion était venu défendre avec une légion; celui-ci appela Pompée à son secours. Pompée, jusque là n'écoutant que la prudence, avait suivi le plan le plus sage et le plus habile. Gagner du temps, c'était perdre César, qui ne recevait ni vivres ni recrues pour son armée, tandis que la sienne, pourvue de tout, grossissait chaque jour. Mais la victoire de Dyrrachium enivrait toutes les têtes; les vieux sénateurs, les jeunes patriciens supportaient avec regret l'éloignement de Rome, la privation des plaisirs, l'ennui de la campagne. Regardant César comme un fugitif, ils accusaient hautement leur chef de retarder la consommation de sa ruine pour satisfaire son orgueil, et pour garder plus longtemps le commandement d'une armée dont le camp renfermait le sénat, les consuls et toute la majesté de l'empire.

Pompée, cédant à leur impatience, marcha en Thessalie, et campa au pied d'une hauteur, dans la plaine de Pharsale, où César accourut promptement pour livrer la bataille décisive qu'il avait depuis si longtemps souhaitée.

Quel spectacle que celui de la lutte de ces deux colosses de gloire, à laquelle assistaient, comme à un combat de gladiateurs, l'Europe, l'Asie, l'Afrique, incertaines sur le choix du maître que le sort des combats allait leur donner!

Dans le camp de César on ne s'occupait qu'à préparer ses armes, à s'exciter mutuellement au combat, à tout disposer pour le succès. Dans le camp de Pompée on ne songeait qu'aux fruits de la victoire, au retour en Italie, aux spectacles de Rome. Les chefs se partageaient d'avance l'héritage et les dépouilles des vaincus. Domitius, Scipion et Lentulus se disputèrent même vivement le souverain sacerdoce dont César était revêtu. La vengeance n'occupait pas moins que l'ambition, et les patriciens décidaient la proscription de tous ceux de leurs collègues qui, restés à Rome, s'étaient soumis à l'ennemi.

Pompée, partageant l'ivresse générale, parla avec mépris de César, le représenta comme un brigand, comme un ennemi de la justice et des lois; il atténua le mérite de ses exploits, disant qu'il n'avait vaincu que des barbares, et qu'il ne résisterait pas à des Romains. « Je vous ai promis, ajoutait-il, que l'ar-
» mée de César serait vaincue avant de combattre; si cette assertion vous paraît
» incroyable, mon plan, que vous allez connaître, vous l'expliquera. César n'a
» que mille chevaux à opposer à notre nombreuse cavalerie; cette cavalerie,
» composée de l'élite de Rome et de tous les chevaliers romains, tournera son
» armée, l'attaquera sur ses derrières et sur son flanc; elle la détruira sans
» compromettre nos légions et sans même qu'elles trouvent l'occasion de lancer
» un javelot. »

Labiénus, dont le nom inspirait aux soldats une grande confiance, parce qu'il brillait encore de quelques rayons que la gloire de son ancien chef avait répan-

dus sur lui, leur dit : « Compagnons, ne croyez pas que vous ayez aujourd'hui » devant vous ces anciens légionnaires aguerris, ces braves vainqueurs des Gau- » lois; moi, témoin de toutes leurs batailles, je puis vous attester que la plus » grande partie d'entre eux a péri dans les Gaules, une autre dans les marais » d'Italie, et que le reste vient d'être exterminé dans les combats de Dyrrachium. » Vous n'avez à combattre que des Barbares et de nouvelles levées. »

Pompée plaça à son aile droite les légions de Cilicie et les troupes d'Espagne, commandées par Afranius; au centre, Scipion avec deux légions de Syrie : il prit lui-même le commandement de l'aile gauche, où se trouvaient les deux légions qu'il avait autrefois reprises à César. Sa droite était appuyée à une rivière, sa gauche était couverte par sa cavalerie; sept cohortes d'élite gardaient son camp et en défendaient les forts. Le reste de ses troupes était répandu entre son centre et les deux ailes.

Il ordonna à toute l'armée d'attendre de pied ferme l'attaque des ennemis, espérant sans doute que, fatigués par leur course, ils arriveraient en désordre, et seraient enfoncés facilement par ses légions.

Pompée (selon César) fit par cet ordre une grande faute, en oubliant que l'ardeur de celui qui attaque s'accroît, tandis que le courage de celui qui se défend s'ébranle et s'attiédit.

Cesar avait rangé son armée sur quatre lignes; il se plaça à l'aile droite opposée à Pompée, et que Sylla commandait sous ses ordres. Il confia le centre à Cneius Domitius, la gauche à Marc-Antoine, et détacha six cohortes d'élite pour fortifier sa droite contre la cavalerie ennemie.

L'armée de Pompée s'élevait à près de cinquante mille hommes, et celle de César à vingt-deux mille. César haranguant ses troupes énergiquement, mais en peu de mots, leur rappela leurs victoires, les injures dont on avait payé leurs travaux, ses efforts sans cesse renouvelés pour éviter la guerre civile ou pour la terminer. Montrant une profonde horreur pour l'effusion du sang romain, il en rejeta tout l'odieux sur l'inflexible orgueil de ses ennemis. La valeur éprouvée de ses soldats et la justice de sa cause lui étaient, disait-il, de sûrs garants de la victoire.

Rassurant enfin ses légions contre la nombreuse cavalerie de Pompée qui couvrait la plaine, il représenta ces chevaliers romains comme de jeunes efféminés, plus soigneux de leur figure que de leur renommée. « Songez, dit-il en » les attaquant, à ne les frapper qu'au visage, et vous les verrez fuir. » Après ces mots, ses troupes reçurent le signal du combat. Pompée avait donné pour mot d'ordre *Hercule l'invincible*, et César *Vénus la victorieuse*.

Les légions de César, mûries par l'expérience, s'arrêtèrent au milieu de leur course dès qu'elles virent que les troupes de Pompée les attendaient sans faire aucun mouvement. Après avoir repris quelques moments haleine, elles s'élancèrent de nouveau et joignirent l'ennemi, qui les reçut de pied ferme et intrépidement.

La brillante et nombreuse cavalerie de Pompée, la fleur de la jeunesse romaine sur laquelle se fondait l'espoir de son général, chargea dans cet instant, sui-

vant l'ordre qu'elle en avait reçu, la faible cavalerie de César ; et, après l'avoir forcée à se retirer, elle déploya ses colonnes en escadrons, cherchant, par une conversion, à envelopper l'aile droite des ennemis.

Les six cohortes de la quatrième ligne de César, qu'il avait destinées à s'opposer à ce mouvement, se précipitèrent alors avec impétuosité sur ces chevaliers, dirigeant leurs lances contre leurs visages. Ce que César avait prévu arriva : cette jeunesse, épouvantée de ce nouveau genre d'attaque, tourne le dos et prit la fuite. Les cohortes la poursuivirent, l'empêchèrent de se rallier ; et, prenant ensuite en flanc et en queue l'aile gauche de Pompée, y jetèrent le désordre et l'enfoncèrent.

Pompée, voyant la défaite de sa cavalerie, sur laquelle il avait trop compté, semble tout à coup privé de son génie, de son courage et même de sa raison ; et tandis que son centre et son aile droite, encore intacts, disputaient le champ de bataille avec opiniâtreté, et rendaient la fortune incertaine, désertant lui-même le premier sa cause, il quitte le combat, commande aux cohortes prétoriennes de défendre, en cas de malheur, l'entrée du camp, se retire consterné dans sa tente, et attend en silence, sans vouloir y prendre part, les arrêts du sort sur sa destinée.

Les cohortes victorieuses poursuivaient leurs avantages. Après une longue résistance, qui avait duré depuis l'aurore jusqu'à midi, les légions de Pompée, se voyant à la fois attaquées de front, en flanc et sur les derrières, cèdent à la fortune; les uns se retirent sur une montagne peu éloignée, et les autres se dispersent, jettent leurs armes, fuient, meurent ou se rendent.

Quoique les vainqueurs fussent accablés par la chaleur, harassés de fatigue, César les conjure de ne pas laisser leur victoire incomplète ; il les harangue, les presse, ranime leur force et leur courage. Entraînés par sa voix et par son exemple, ils attaquent le camp ennemi, que les cohortes prétoriennes, les alliés, et surtout les Thraces défendent avec vigueur. César criait aux siens: « Exterminez les étrangers, mais épargnez les Romains! »

Après un combat sanglant, les retranchements sont forcés. Pompée alors s'écrie : « Eh quoi! ils viennent jusque sous nos tentes ! » A ces mots, déjà dépouillé de sa gloire, il quitte la pourpre, les marques de sa dignité, prend un vêtement obscur, et, monté sur un coursier rapide, il fuit jusqu'à Amphipolis.

Les vainqueurs, qui venaient de quitter un camp où l'on ne voyait que du fer, sont frappés dans le camp du vaincu par l'éclat de l'or, de l'argent et de l'ivoire ; toutes les tentes étaient ornées de myrtes et de lierre, et ils ne rencontraient partout que des tapis de pourpre et des tables couvertes d'une brillante vaisselle d'or et d'argent.

La discipline des troupes de César était si sévère, qu'à sa voix, sans s'arrêter au pillage, les soldats le suivirent, et marchèrent à la poursuite des ennemis. Ceux-ci, quittant la position qu'ils occupaient, se retirèrent sur une hauteur près de Larisse. Là, enveloppés par l'armée victorieuse, ils capitulèrent et se rendirent. César, dans cette grande journée, ne perdit que douze cents hom-

mes. La perte de Pompée s'éleva à quinze mille, et vingt-quatre mille furent prisonniers.

César, contemplant avec tristesse cette foule de Romains étendus sur le champ de bataille, dit en soupirant : « Ils l'ont voulu, et m'y ont forcé! car ils » m'auraient proscrit, si, après tant de conquêtes, j'avais licencié mon armée. » Conservant les jours de ceux que le fer avait épargnés, il écrivit à l'un de ses amis : « Le plus doux fruit de ma victoire est de sauver tous les jours la vie à » quelques-uns de ceux qui ont combattu contre moi. »

On lui apporta les papiers de Pompée ; il les brûla sans les lire, ne voulant pas, disait-il, apprendre par ses correspondances le nom des ingrats qui avaient projeté de le trahir.

Pompée, en fuyant, répéta plusieurs fois que « sa fortune était renversée par » la lâcheté de ceux sur lesquels il avait le plus compté. » Apprenant que César le poursuivait sans relâche, il s'embarqua sur un vaisseau marchand, et rejoignit sa femme Cornélie à Lesbos. Elle espérait son triomphe, et s'évanouit en apprenant son désastre. « Hélas! lui dit-elle, veuve de Crassus, je vous ai apporté » mon malheur en dot. Avant de vous unir à moi, vous dominiez les mers avec » cinq cents vaisseaux : vous fuyez aujourd'hui! Pourquoi vous associer en- » core à mon infortune? Que n'ai-je exécuté le dessein que j'avais formé de » m'ôter la vie! Mais, je le vois, les dieux m'ont destinée à augmenter sans » cesse les malheurs de Pompée! »

Cet illustre fugitif l'embrassa, la consola, affermit son courage, et descendit sur les côtes de Cilicie, où il rallia quelques bâtiments et deux mille hommes. Son dessein était de s'établir à Antioche et d'y rassembler une armée ; mais la Syrie, autrefois le théâtre de sa gloire, devint alors celui de son humiliation. Antioche lui ferma ses portes, et toutes les villes d'Asie lui interdirent l'entrée de leur territoire. Il aurait pu, il aurait dû sans doute se porter en Numidie où des légions dévouées et un allié fidèle, le roi de Juba, offraient encore quelques chances favorables à son courage ; mais son impatience préféra des ressources moins éloignées.

Le souvenir des services qu'il avait rendus aux Ptolémées le décida à chercher un asile et des secours en Égypte. La dernière chose qu'une grande âme prévoit, c'est la bassesse et l'ingratitude. Il compta sur la reconnaissance et se perdit.

Son arrivée prochaine ayant été annoncée à Ptolémée, ce jeune roi rassembla son conseil pour délibérer sur ce qu'il devait faire. Tout homme qui délibère entre le courage et la honte, finit nécessairement par prendre le parti le plus lâche.

Les infâmes ministres du roi d'Égypte, craignant le ressentiment de Pompée si on le renvoyait, et les vengeances de César si on le recevait, décidèrent leur faible maître à gagner la bienveillance du vainqueur par la mort du vaincu.

Pompée, croyant aux protestations de dévouement qu'il reçoit, et résistant aux terreurs de Cornélie que l'amour éclairait, descend sur une chaloupe, s'éloigne de ses vaisseaux, passe sur une barque où ses assassins l'attendaient, et

tombe sous les coups du traître Septimius, aux yeux de son épouse désolée et que la flotte romaine dérobe malgré elle, en fuyant, à la perfide cruauté de ses ennemis.

Le corps du grand Pompée, séparé de sa tête, reste seul étendu sur les sables brûlants de la côte africaine; et, tandis que les rois ingrats et le monde entier abandonnent et trahissent cet ancien maître de la terre, Philippe, un affranchi, secondé par un vieux soldat romain, fidèle à la gloire et au malheur, rassemble les débris d'un bâtiment échoué, en forme un bûcher, recueille ses cendres, lui élève un monument de terre et de gazon, et y place cette inscription : « Quelle modeste tombe couvre les restes de celui à qui la terre éleva des tem- » ples ! »

Le parti de Pompée lui survécut, et combattit quelque temps encore pour défendre sa cause et pour venger sa mémoire. Ses magasins étaient à Dyrrachium ; Caton commandait des troupes qui les gardaient; Cicéron, Varron et d'autres sénateurs s'y trouvaient avec lui. Labiénus, le jeune Pompée, ainsi que les commandants de diverses escadres, les rejoignirent. Consternés de leur défaite, ils étaient tous résolus à fuir, mais chacun avec des motifs différents. Caton, après avoir ramené ses soldats en Italie, formait le dessein de fuir dans un désert toute tyrannie ; Cicéron ne désirait que la retraite et le repos; Labiénus et Pompée, ainsi que Scipion, prétendaient continuer la guerre. Ils se rassemblèrent pour délibérer.

Caton, qui n'était que préteur, déféra le commandement de la flotte au proconsul Cicéron; mais celui-ci, loin d'accepter cet honneur périlleux, déclara qu'il fallait non-seulement quitter les armes, mais les jeter. Ce lâche discours irrita tellement le jeune Pompée, qu'il l'appela déserteur, traître, et l'aurait tué, si Caton ne l'eût dérobé à sa violence. Cicéron, échappé de ce péril, partit pour Brindes, honteux, consterné, craignant également le retour de l'ennemi qu'il avait combattu et le triomphe des amis qu'il abandonnait. Il attendit avec inquiétude les ordres de César, qui lui rendit sa bienveillance.

Caton, que la chute du ciel n'aurait pas ébranlé, partit avec quelques vaisseaux pour chercher Pompée dont on ignorait encore la destinée. Scipion, suivi de Labiénus, conduisit ses légions en Afrique, résolu d'implorer le secours de Juba, roi de Mauritanie. Cassius, avec dix vaisseaux, se dirigea vers les côtes d'Asie, dans le dessein d'armer pour sa cause Pharnace, roi du Bosphore. Le jeune Pompée partit avec le reste des troupes et de la flotte pour l'Espagne, où son courage et son nom réunirent bientôt une puissante armée.

César, qui comptait plus sur sa célérité que sur le nombre de ses troupes pour soumettre l'Orient, n'avait qu'un but, celui de poursuivre assez rapidement Pompée pour ne pas lui laisser le temps de se reconnaître, de rassurer les esprits, et de former une nouvelle armée. N'emmenant avec lui que trois mille hommes, et les précédant lui-même, il traverse l'Hellespont sur une barque, et tombe au milieu des vaisseaux de guerre commandés par Cassius. Tout autre, troublé par ce péril extrême, eût été perdu. César, inaccessible à la crainte,

aborde les ennemis en vainqueur, leur parle en maître, leur ordonne de se rendre; on lui obéit.

Poursuivant sa marche, il arrive en peu de jours à Alexandrie. Le rhéteur Théodote, un des meurtriers de Pompée, lui présente la tête de ce héros: César repousse avec horreur cet infâme tribut, et verse des larmes sur le sort d'un grand homme qu'il aurait dû venger.

Le jeune roi Ptolémée, et Cléopâtre, qui était à la fois sa sœur et sa femme, se disputaient alors le trône. César soumit leurs querelles à son arbitrage. La reine vint la nuit avec audace dans l'appartement de César; ses charmes gagnèrent sa cause; elle s'empara du cœur de son juge. Une autre sœur du roi, nommée Arsinoé, partit d'Alexandrie, et se mit à la tête de l'armée égyptienne, que commandait sous ses ordres Achillas. Cette armée s'empara de toute la ville d'Alexandrie, à l'exception du quartier où César, comptant plus sur son nom que sur ses forces, s'était retranché avec quatre mille hommes.

Jamais il ne courut plus de périls et ne montra plus de courage personnel que dans cette circonstance. Il incendia la flotte égyptienne, dont les flammes, se communiquant à la fameuse bibliothèque, détruisirent ce célèbre monument du génie d'Alexandre et de la sagesse des premiers Ptolémées. Repoussé dans une attaque contre l'île de Pharos, César, voyant son vaisseau submergé, se jeta dans la mer tout armé; portant ses Commentaires dans une main, et tenant dans ses dents sa cotte de mailles, il traversa la rade à la nage, échappant aux traits qu'on lui lançait de toutes parts; il ne dut son salut qu'à son courage indomptable et à son incroyable vigueur.

Bientôt des renforts arrivés de Palestine et de Syrie le mettent en état de reprendre l'offensive contre ses ennemis. Il poursuit l'armée d'Arsinoé, qui, après avoir fait mourir le général Achillas, lui avait donné l'eunuque Ganymède pour successeur. Cette reine tombe dans les fers de César; il emporte Péluse d'assaut; Memphis lui ouvre ses portes; Ptolémée, échappé du palais où on le gardait, rassemble une nouvelle armée, et livre sur les bords du Nil une bataille où César remporte la victoire. Le roi, se jetant dans une barque trop chargée, périt en voulant traverser le fleuve. César rentre en triomphe dans Alexandrie, et place sur le trône Cléopâtre, qui règne sur l'Égypte et sur lui.

La guerre ne le retenait plus dans cette contrée; les vents, trop longtemps contraires à son départ, lui étaient devenus favorables; les plus grands intérêts l'appelaient à la poursuite du parti vaincu; mais la politique cède trop souvent aux passions. L'amour vainquit cette fois l'invincible César, et enchaîna quelque temps dans le sein des plaisirs son infatigable activité.

L'Italie en trouble redemandait le chef que dans son absence elle venait de nommer dictateur. Caton et Scipion, qui, au refus du timide Cicéron, s'étaient mis à la tête des restes de l'armée de Pharsale, relevaient en Afrique leur parti, soutenu par l'alliance de Juba. Le jeune Pompée faisait revivre son père en Espagne, levait de nouvelles légions, couvrait les mers de ses vaisseaux; et César,

qui savait si bien le prix du temps, ne semblait alors connaître que celui des voluptés.

Un danger plus prochain le tira de ce sommeil. Pharnace, fils du fameux Mithridate et roi du Bosphore, après s'être emparé de la Colchide, du Pont, de la Cappadoce et de l'Arménie, venait de défaire en bataille rangée un général romain, Domitius Calvinus. A cette nouvelle, César s'arrache des bras de Cléopâtre, qu'il ne devait plus revoir; il lui laisse pour gage de son amour un fils qu'on nomma Césarion. Traversant avec le vol d'un aigle la Syrie, la Cilicie, il arrive dans le Pont lorsqu'on le croyait encore à Alexandrie. Il attaque, près de Zéla, avec vingt mille hommes, Pharnace, dont l'armée était triple de la sienne; il l'enfonce, la met en fuite, et remporte une victoire complète. Ce fut pour rendre compte de cette bataille qu'il écrivit ces trois mots célèbres : *Veni, vidi, vici* : Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.

Pharnace, après sa défaite, se retira dans le Bosphore. Le gouverneur du royaume, révolté contre lui pendant son absence, le combattit et le tua. César donna son trône à Mithridate de Pergame, dont les secours lui avaient été si utiles en Égypte.

Ayant ainsi pacifié l'Orient, il revint à Rome. Antoine souillait cette ville par ses débauches, humiliait le sénat par sa hauteur, et poussait l'insolence au point de s'y montrer en vainqueur, et de le présider, en portant, contre l'usage, un glaive à son côté. En même temps Dolabella, flattant la multitude pour arriver au pouvoir, répandait le trouble dans tous les esprits, et menaçait toutes les fortunes d'une subversion totale par un projet de loi dont le but était l'abolition des dettes. Enfin, quoiqu'on eût décerné la dictature à César pour un an, le consulat pour cinq, le tribunat pour toute sa vie et un pouvoir sans limites, tous ceux qui s'étaient déclarés et qui avaient formé des vœux pour la liberté, craignaient l'arrivée et la vengeance du vainqueur.

César paraît, dissipe toutes ces inquiétudes, réprime les excès d'Antoine, s'oppose aux propositions factieuses de Dolabella, accorde aux débiteurs une remise d'arrérages, borne ses rigueurs à la vente des biens de Pompée, rappelle les bannis, pardonne aux vaincus, ne fait, pour la distribution des emplois, aucune distinction entre ses partisans et ses anciens ennemis, et rétablit par sa clémence le calme et la paix.

Cependant l'Afrique l'appelait encore au combat. Caton, traversant les déserts de la Libye, et bravant les feux du soleil, la stérilité du sol, les animaux féroces et les énormes serpents qui infestaient ces vastes contrées, avait conduit à Utique les débris de l'armée de Pharsale. Il trouva près de cette ville l'armée de Mauritanie et les légions levées par Métellus Scipion; toutes ces troupes, dévouées à la défense de la liberté, devaient offrir le commandement général au plus ferme soutien de la république, à Caton; mais il refusa, se chargea seulement de la défense d'Utique, et voulut qu'on choisît pour général Scipion, dont le nom semblait, sur la terre de Carthage, un présage assuré de la victoire. Labiénus commanda l'armée sous ses ordres.

César, avec sa diligence accoutumée, rassemble ses légions et ses vaisseaux,

s'embarque et aborde en Afrique. Au moment où il descendait de sa chaloupe, son pied glisse, il tombe. Craignant alors l'impression que cet accident pouvait produire sur l'esprit de ses soldats, il feint d'embrasser la terre et s'écrie : « Afrique, je te tiens! »

Les grands hommes tournent à leur profit la faiblesse du vulgaire : il avait donné dans son armée un emploi élevé à un homme obscur et sans mérite, mais qui s'appelait Scipion, afin de balancer dans l'opinion publique l'avantage que ce nom donnait au général ennemi.

Cette armée vint promptement attaquer la sienne, pour ne point lui laisser le temps de prendre toutes les mesures qui devaient assurer ses succès. La réputation de Métellus Scipion, la nombreuse cavalerie de Juba, le courage des vieux soldats de Pompée, et surtout l'habileté de Labiénus, ardent comme tous les transfuges, triomphèrent, dans ce premier combat, du génie de César. Malgré tous ses efforts, la fortune resta indécise ; et, s'il ne fut pas vaincu, il lui fut au moins impossible de vaincre; ce qui, pour un tel homme, semblait presque une défaite.

César, si rapide dans ses autres expéditions, prouva dans cette circonstance que la patience ne lui était pas plus étrangère que la célérité, et qu'il savait attendre quand la prudence l'exigeait. Décidé à ne plus combattre jusqu'à ce qu'il eût reçu les renforts qu'il attendait de Sicile, il s'enferma dans son camp, supportant avec tranquillité les insultes de Métellus Scipion et les bravades de Juba.

Dès que ses nouvelles troupes furent arrivées, il sortit de ses retranchements, et marcha sur Thapsus, qu'il feignit d'assiéger, pour attirer Métellus et Juba dans une position désavantageuse : son plan réussit.

Les deux armées se livrèrent bataille. César, malade, ne put y assister; mais les habiles dispositions qu'il avait faites décidèrent de la victoire, et l'on ne s'aperçut de son absence qu'au carnage épouvantable que ses lieutenants firent des ennemis. On les massacra presque tous sans pitié, quoiqu'ils eussent jeté leurs armes et demandé la vie.

Juba, voyant son armée détruite, se donna la mort pour échapper à la fureur de ses sujets, dont il était détesté. Métellus Scipion avait pris la fuite ; mais, tombé dans les mains des vainqueurs, il se perça de son épée.

César s'empara promptement de toutes les villes qui voulaient arrêter sa marche, et s'avança vers Utique, où se trouvait alors l'ombre de la république, représentée par un grand nombre de patriciens qui avaient pris le nom de sénat, sous la présidence de Caton. Ce Romain sévère, qui n'eut peut-être d'autre défaut que l'affectation de la singularité et l'exagération de la vertu, voyant l'armée de Scipion détruite, l'univers soumis, et les défenseurs d'Utique frappés de terreur, crut que son existence devait finir avec celle de la liberté. Dissimulant le dessein qu'il méditait, il fit embarquer pour l'Espagne une partie des sénateurs, et conseilla aux autres de se soumettre à César. Il parla le soir, avec ses amis, de littérature, de philosophie et de choses indifférentes, avec une liberté d'esprit et une gaîté qui ne permettaient à personne de péné-

trer son projet. Rentrant après le festin dans son appartement, il s'entretint longtemps avec deux philosophes; et, s'étant aperçu qu'on lui avait ôté son glaive, qui était ordinairement au chevet de son lit, il appela ses esclaves, et se plaignit vivement qu'on le privât de tous moyens de défense, si les troupes de César entraient la nuit dans la ville : « Craignez-vous, dit-il, que j'attente » à mes jours? Vos soins sont superflus; car, si je le veux, j'ai mille autres » portes pour sortir de la vie. » On lui rendit son épée. En la recevant, il prononça ces mots : « Me voilà donc encore maître de ma destinée! »

Resté seul, il se jette sur son lit, et, après avoir lu pendant quelques heures le traité de Platon sur l'immortalité de l'âme, il saisit son glaive, l'enfonce dans ses entrailles, jette un grand cri, et tombe sur le plancher.

A ce bruit on accourut. Il respirait encore : on pose malgré lui un appareil sur ses blessures; mais, dès qu'il voit ses amis s'éloigner, il arrache cet appareil, déchire et rouvre sa plaie ; enfin il meurt comme il avait vécu.

Le lendemain matin, César, entrant sans obstacle dans la ville, apprit la fin de ce grand homme, et s'écria : «Caton, j'envie la gloire de votre mort! » pourquoi m'avez-vous envié celle de vous sauver la vie? »

Ce qui prouva la sincérité de ce mouvement généreux, ce fut la clémence avec laquelle il traita le fils de Caton et les autres personnages distingués qui se trouvaient encore dans Utique. Après avoir ainsi terminé en six mois la guerre d'Afrique, César revint à Rome, où il triompha tout à la fois des Gaules, de l'Égypte, de Pharnace et de Juba.

Ce triomphe dura quatre jours; on voyait devant son char un tableau représentant le Rhin, le Rhône, le Nil et l'Océan enchaînés; il était suivi par Vercingétorix, par Arsinoé et par les fils de Juba, illustres et malheureux trophées du vainqueur. Après cette solennité, Vercingétorix, dont le seul crime était d'avoir vaillamment défendu l'indépendance de sa patrie, fut envoyé à la mort. Quelles mœurs barbares que celles qui permettaient qu'une pareille action n'empêchât pas de vanter César comme le plus doux des conquérants!

Rome entière semblait oublier que ce triomphe n'était que celui de la force sur la liberté. Toute la ville retentissait des louanges de César. Le sénat surpassant en adulation les courtisans d'Asie, ordonna qu'aux jours solennels le char du vainqueur de la république serait attelé, comme celui du soleil, de quatre chevaux blancs. Sa statue fut placée dans le Capitole, en face de Jupiter. On mit sous ses pieds le globe du monde, avec cette inscription : « A César » demi-dieu. »

Le peuple lui accorda la censure pour trois ans, la dictature pour dix, et le privilége de se faire précéder par soixante-douze licteurs. Tous les citoyens, formant des vœux pour sa prospérité, solennisèrent son triomphe par un festin où vingt deux mille tables furent servies avec profusion. La république célébra sa propre ruine comme un triomphe; et, pour qu'il ne manquât rien à l'humiliation de Rome, on vit pour la première fois dans les fêtes un grand nombre de chevaliers combattre au rang des gladiateurs. Tel fut le spectacle que Caton avait voulu éviter en se donnant la mort.

César, rougissant peut-être seul de tant de bassesses, crut devoir opposer une modération politique aux honneurs excessifs qu'on lui prodiguait, et promit au sénat d'user avec une grande réserve du pouvoir immense dont il était revêtu.

On ne peut que donner des éloges à la plupart des actes de son administration; il assigna des récompenses aux citoyens qui se trouvaient pères de plusieurs enfants, accorda le droit de cité à plusieurs savants étrangers, et renouvela les anciennes lois contre le luxe des tables et des vêtements. Trop prodigue dans ses récompenses, il fit entrer dans le sénat neuf cents citoyens, dont plusieurs n'avaient d'autre mérite que celui de lui avoir montré un servile dévouement.

Depuis longtemps les erreurs du calendrier avaient amené un tel désordre, que les mois ne s'accordaient plus avec les saisons. César y remédia, et se vit obligé, pour commencer cette réforme, d'ajouter soixante-sept jours à l'année 707, de sorte qu'elle en eut en tout quatre cent quarante-cinq.

Le ciel et la terre paraissaient obéir à César. Cicéron, après la défaite de Pharsale, s'était comme un autre soumis au vainqueur; mais il ennoblit cette faiblesse en ne se mêlant des affaires publiques que pour adoucir le joug de la tyrannie. Sa voix éloquente se fit entendre avec courage en faveur des proscrits, et plus d'une fois il força le vainqueur du monde à se vaincre lui-même et à pardonner.

Caton s'était affranchi du despotisme par la mort; Cicéron s'en consola par l'étude, et ce fut dans ce temps de tyrannie qu'il composa la plupart de ses ouvrages philosophiques, éclairant ainsi pour leur bonheur privé ses concitoyens qu'il ne pouvait plus gouverner pour le bonheur public.

L'Espagne, que le Ciel semble avoir destinée de tout temps à se voir la proie des étrangers, sans se laisser totalement subjuguer par eux, relevait alors le parti de Pompée. Les deux fils de ce grand homme, joignant les troupes qu'ils avaient rassemblées aux débris de Pharsale et aux restes de l'armée de Métellus, parvinrent à en former treize légions. César, instruit de leurs progrès, s'embarqua promptement pour les combattre. Ils évitèrent quelque temps avec soin d'en venir à une action générale; et l'habile expérience de Labiénus, qui leur servit de conseil, empêchant César de les forcer au combat, on ne s'occupa d'abord, des deux côtés, qu'à s'emparer de quelques villes; mais enfin, César menaçant par ses manœuvres les points dont la conservation était la plus importante pour leurs subsistances, ils se décidèrent à lui livrer bataille près de Munda.

Si l'on en croit Suétone et Florus, il n'y en eut jamais de plus sanglante et de plus disputée. César répétait souvent qu'ailleurs il s'était armé pour la victoire, et qu'à Munda il avait combattu pour défendre sa vie.

Les légions de Pompée, irritées de tant d'échecs, fatiguées de tant de courses, désespérées de se voir privées de leurs biens et de leur patrie, combattent avec une telle fureur, qu'après une longue résistance elles ébranlent les bandes aguerries de César, et les forcent à plier. En vain il rallie ses troupes, et, pour

ranimer leur courage, se jette plusieurs fois dans la mêlée ; après l'avoir dégagé du péril, ses soldats intimidés continuaient leur retraite. « Voulez-vous, com-
» pagnons, criait César, voulez-vous livrer à des enfants votre général qui a
» vieilli avec vous dans les combats? » Sa voix faisait rougir les légionnaires de leur faiblesse; mais elle ne pouvait les décider à reprendre l'offensive, et la dixième légion seule, soutenant sa renommée, tenait intrépidement tête à l'ennemi. Dans ce moment César, qui avait ordonné à quelques escadrons numides d'insulter le camp de Pompée, s'aperçoit que Labiénus détache un corps de cavalerie pour l'envoyer à leur poursuite, il dit aussitôt d'une voix forte: « La vic-
» toire est à nous! les ennemis prennent la fuite! » Ce cri répand l'espérance dans une armée et le découragement dans l'autre; la dixième légion s'élance et se précipite sur les ennemis; les autres légions suivent son exemple, rien ne leur résiste; Labiénus périt, et l'armée de Pompée, après avoir perdu trente mille hommes, jette ses armes, se disperse et cherche son salut dans les montagnes.

Cnéius Pompée, voulant gagner la mer, et se trouvant coupé par la cavalerie ennemie, se retira dans une caverne, et y fut découvert par des soldats qui lui coupèrent la tête. Son frère Sextus échappa aux recherches de ceux qui le poursuivaient, rassembla quelques vaisseaux, et ne fit plus la guerre que comme pirate, jusqu'au moment où d'autres révolutions lui permirent de rassembler une armée.

Cette journée glorieuse termina la carrière militaire de César, pendant laquelle il avait combattu trois millions d'hommes, subjugué trois cents peuples, pris huit cents villes, et immolé à son ambition un million de guerriers.

A son retour, il mécontenta le peuple en recevant les honneurs du triomphe pour une victoire qui coûtait tant de sang romain.

Les sénateurs, soit par excès de flatterie, soit dans l'intention d'exciter la haine publique contre le dictateur, accumulèrent sur sa tête plus d'honneurs qu'aucun mortel n'en avait encore reçu. On lui décerna le nom de *Jupiter Julius*, le droit de porter la robe triomphale aux jours de fête, et en tout temps le privilége de ceindre son front d'une couronne de lauriers. Comme il était chauve, il reçut avec un plaisir presque puéril cet honneur, qui lui permettait de cacher sous des lauriers la nudité de sa tête. Le mois quintilis reçut le nom de Julius, pour rappeler l'époque de la naissance de César.

Tandis que la trahison lui préparait des poignards, l'adulation lui élevait des temples. On lui rendait partout les honneurs divins; il fut revêtu du commandement général de toutes les troupes, avec le pouvoir de faire à son gré la guerre ou la paix. On le déclara dictateur perpétuel, sous le titre d'*Imperator*, consul pour dix ans, et père de la patrie; enfin, ce qu'on aura autant de honte à dire que de peine à croire, le sénat délibéra sur un projet de loi dont l'objet était de livrer à sa disposition la pudeur de toutes les dames romaines.

De tous les honneurs offerts au dictateur, il ne refusa que le consulat dé-

cennal, parce qu'il n'ajoutait rien à son autorité, et qu'il lui enlevait les moyens de satisfaire à peu de frais la vanité de quelques grands personnages.

César, arrivé au terme de ses désirs, pouvait jouir en paix de sa puissance s'il avait pu lui-même y poser des bornes : mais quel ambitieux sut jamais s'arrêter? Le maître du monde n'avait pas besoin du vain titre de roi; aucune couronne ne brillait autant que ses lauriers. César eut la faiblesse d'ambitionner un nom odieux aux Romains : cette faute causa sa ruine.

Tous les projets de cet homme extraordinaire étaient vastes et sans bornes comme son génie; il rebâtit Carthage et Corinthe; il avait conçu le dessein de remplir Rome de monuments, d'y rassembler la plus magnifique bibliothèque du monde; il voulait rédiger un code civil, composer la statistique de l'empire, creuser à l'embouchure du Tibre un port pour les grands vaisseaux, dessécher les marais Pontins, joindre la mer Égée à celle d'Ionie en perçant l'isthme de Corinthe, venger la mort de Crassus, subjuguer les Parthes, pénétrer en Scythie, franchir le Borysthène, ouvrir une route au travers des forêts de la Germanie, dompter ses habitants, et revenir à Rome par les Gaules.

Enivré de gloire, égaré par les conseils d'Antoine, et probablement trompé par les sénateurs qui méditaient sa perte, il résolut de ceindre le diadème avant de partir pour la guerre des Parthes. Le sénat, toujours servile, fit placer sa statue parmi celles des rois de Rome; mais, par un sort étrange, on la posa près du buste de Brutus : c'était lui prédire son sort.

Tous ceux qui dans Rome aimaient encore en secret la liberté appelaient par leurs vœux un second Brutus; il parut. Ce Romain, destiné à rendre pour quelques instants, par un crime, la liberté à sa patrie, était le fils de Servilie, sœur de Caton; il se nommait Marcus Brutus; la passion de Servilie pour César faisait croire généralement que ce héros, qui devait être sa victime, lui avait donné le jour. Brutus, fidèle aux principes de Caton, suivit en Thessalie les drapeaux de Pompée. Le jour de Pharsale, César, au milieu du champ de bataille, montra une vive inquiétude sur le sort du jeune Brutus: il était pris; on le lui amena. Ne se bornant pas à lui pardonner, il le combla de faveurs.

Brutus détestait la tyrannie, mais il aimait le tyran. Son âme était partagée entre un sentiment qu'il ne pouvait vaincre et un devoir qu'il regardait comme sacré.

De toutes parts des avis secrets l'excitaient à soutenir la gloire de son nom et à délivrer sa patrie. En quelque lieu qu'il portât ses pas, et jusque sur le tribunal où il siégeait comme préteur, il trouvait des billets où l'on avait tracé ces mots : « Tu dors, Brutus ! tu n'es pas un vrai Brutus. »

Jusque là sa philosophie stoïque ne l'avait pas empêché d'acquérir à juste titre le renom du plus aimable, du plus doux, comme du plus vertueux des Romains; mais la passion de la liberté, les vœux du peuple et les conseils de ses amis, tous républicains ardents, l'entraînèrent dans la conjuration que Cassius et soixante de ses complices tramaient contre le dictateur.

On avertit César de s'en défier; il dit : « Je connais la vertu de Brutus, » il attendra ma mort pour ressusciter la liberté. » On lui avait aussi dénoncé Dolabella. « Je ne crains point, répondit-il, ces hommes gras et vermeils : » c'est plutôt ce Cassius, maigre, pâle et mélancolique, dont je me méfie. »

Cependant la superstition, qui mêle toujours ses fables aux vérités de l'histoire, raconte qu'alors plusieurs présages annoncèrent la chute du colosse qui pesait sur la terre. On vit errer des feux dans le ciel; la nuit, des fantômes parcoururent la ville : César ordonnant un sacrifice, on ne trouva point de cœur dans le corps de la victime. En démolissant le tombeau de Capys, le fondateur de Capoue, on trouva une inscription qui annonça qu'on verrait périr le chef de la famille des Jules, l'année où ce tombeau serait ouvert. Enfin un devin avertit César que le jour des ides de mars lui serait funeste.

César, peu crédule, méprisait les présages qui le menaçaient, et se servait de ceux qui lui étaient favorables. On devait, par ses ordres, publier un ancien oracle de la sibylle, qui déclarait que les Parthes ne seraient vaincus par les Romains que lorsque ceux ci combattraient sous les ordres d'un roi.

Les tentatives des amis du dictateur pour le faire couronner par le peuple, échouèrent toutes, et n'eurent d'autre résultat que de lui prouver la haine invincible des Romains contre la royauté.

. Antoine, à la fête des lupercales, ayant offert en courant un diadème à César, les murmures du peuple le contraignirent à le refuser. Ses partisans avaient placé des couronnes sur les têtes de ses statues; les tribuns du peuple, Flavius et Marulus, vinrent audacieusement les arracher; ce qui leur attira de grands applaudissements de la multitude.

Les courtisans de César, loin d'être découragés, se croyaient certains d'arriver à leur but par la servile complaisance du sénat. Cette compagnie, épouvantée et corrompue, devait, disait-on, se rassembler aux ides de mars pour décerner à César le titre de Roi d'Afrique, d'Espagne, des Gaules, de Grèce et d'Asie, en ne lui laissant cependant en Italie que le nom de Dictateur.

Les conjurés, informés de cette résolution, choisirent ce jour pour exécuter leur dessein. Porcie, fille de Caton, femme de Brutus, était digne par sa fermeté d'un tel père et d'un tel époux. Éclairée par son amour, elle avait deviné les projets de Brutus, et s'indignait de voir qu'il la crût trop faible pour lui confier le secret de son entreprise. Elle se fait elle-même une large blessure; et, après avoir résisté aux souffrances qu'elle en éprouvait, sans montrer la moindre émotion, elle entre la nuit chez son mari, et, lui découvrant sa plaie : « Regarde, dit-elle, Brutus; juge si la fille de Caton mérite ta confiance entière, » et si elle est digne de partager tes espérances et tes périls. Avant de te de» mander ton secret, j'ai voulu savoir si j'étais capable de vaincre la douleur. » Porcie fut la seule femme admise au nombre des conjurés.

Ces conspirateurs fameux étaient Cassius, qu'on pouvait regarder comme leur chef, quoiqu'il en laissât le titre à Brutus, plus considéré par son nom et par sa vertu; Servius Galba, ancien lieutenant de César; les deux Casca,

Cimber, Minutius, partisans de Pompée; Décimus Brutus, Domitius Cinna, Cassius de Parme, et Pontius Aquila. Les autres ne sont pas connus.

La majorité du sénat, sans être dans la conspiration, ne se trouvait que trop disposée à désirer une révolution. César n'était point cruel; il avait pardonné à ses ennemis; plusieurs d'entre eux jouissaient de ses bienfaits; il venait même de relever les statues de Pompée, et par là, comme le dit noblement Cicéron, il avait affermi les siennes. Mais, s'il laissait chacun tranquille sur son existence et sur ses propriétés, il blessait sans ménagement l'amour-propre de tous.

L'orgueil est si irritable, qu'il ne reçoit pas de blessures légères; toutes lui semblent mortelles, et celui qui pardonnerait sa ruine totale veut se venger de la moindre offense.

César, se jouant des formes républicaines, faisait à son gré des sénatus-consultes, sur lesquels le sénat n'avait pas délibéré. Cicéron écrivit à Atticus que, pendant son absence, il voyait, du fond de sa retraite, publier des décrets rendus sur son rapport, dont il n'avait jamais entendu parler, et qu'il recevait à ce sujet des remercîments de rois et de princes dont avant il ignorait l'existence.

César étant assis un jour sur sa chaise curule dans le forum, tout le sénat vint le féliciter sur la dictature perpétuelle et sur d'autres nouveaux honneurs qu'on venait de lui décerner. Il ne daigna pas se lever; ce qui excita une vive indignation, quoiqu'il voulût après donner pour excuse l'état de souffrance où il se trouvait.

Les esprits s'aigrissaient chaque jour, et la haine continuait à cacher son poignard sous le voile de la flatterie. Enfin, les conjurés, s'étant rassemblés la nuit chez Brutus, décidèrent qu'ils immoleraient le dictateur le jour des ides, dans le portique de Pompée, où le sénat devait s'assembler.

Plus l'instant fatal approchait, plus César semblait mépriser les conseils que lui donnaient la prudence et l'amitié. Exerçant un pouvoir usurpé sur une république jalouse de ses droits, au milieu des amis de Pompée, qu'il avait vaincus, il ne voulait point de gardes autour de lui : « Il vaut mieux, disait-il, » mourir une fois que de vivre dans de continuelles alarmes. » Et comme on cherchait encore à réveiller ses soupçons contre Brutus : « Je le connais, dit-il; » un assassinat semblerait à sa vertu une victoire trop facile. »

La veille des ides, comme il soupait chez Lépidus, l'entretien tomba sur le genre de mort qu'on devait préférer; il répondit : « La plus prompte et la » moins prévue. »

Cependant, le jour qui devait terminer sa destinée étant arrivé, sa femme Calpurnie, troublée par un songe dans lequel elle avait cru le voir assassiné entre ses bras, se jette à ses pieds, et le conjure de ne pas sortir de sa maison, dans un moment que tant de présages devaient lui faire regarder comme funeste.

La grande âme de César, touchée par les craintes de l'amour, fut un

moment ébranlée. Cédant aux larmes de Calpurnie, il se décide à contremander l'assemblée du sénat. Un des conjurés, Décimus Brutus, qui entrait alors chez lui, prévoyant que ce délai pouvait renverser tous leurs desseins, lui représenta vivement l'injure qu'il ferait au sénat en refusant d'y venir, lorsqu'il l'attendait pour le couronner, et la tache dont il couvrait sa gloire, si un songe de Calpurnie le décidait à faire une telle insulte au premier corps de l'État. César sortit, et la fortune sembla vouloir encore, sur sa route, le détourner du précipice où il allait tomber.

Ayant rencontré l'augure Spurina, qui lui avait annoncé son malheur : « Tu » vois, lui dit-il, voilà cependant les ides de mars venues. » — « Oui, répondit » le devin, mais elles ne sont pas encore passées. »

Un esclave voulait l'avertir du péril qui le menaçait; il ne put percer la foule dont il était environné.

Arthémidore, philosophe grec, lié avec les principaux conjurés, avait pénétré leur secret; se mêlant au grand nombre de ceux qui présentaient des placets à César, il lui remit un mémoire qui contenait tous les détails de la conjuration, et lui dit : « Lisez promptement; ceci est pour vous d'un intérêt » urgent. » César, obsédé, n'eut pas le temps de lire cet écrit, qu'il tenait encore lorsqu'il entra dans le sénat.

Les conspirateurs, qui l'y attendaient, cachaient sous un calme profond les mouvements divers dont ils étaient agités. L'œil le plus pénétrant n'aurait pu deviner à leur maintien le coup terrible qu'ils méditaient. Ils s'occupaient avec une étonnante liberté d'esprit de la discussion des affaires publiques, et l'un des sénateurs opposant à une opinion de Marcus Brutus la recommandation de César : « César lui-même, répondit le préteur, ne pourrait m'empêcher de faire » exécuter les lois. »

Dès qu'on vit paraître le dictateur, la plupart des conjurés, comme ils en étaient convenus, allèrent au-devant de lui, et l'accompagnèrent jusqu'à sa chaise curule, tandis que d'autres éloignaient de lui Antoine, son ami et son collègue au consulat, en prétextant la nécessité de lui parler d'une affaire importante.

Pendant que César s'avançait, un sénateur, Popilius Léna, qu'on savait instruit de la conjuration, s'approche de lui, et lui parle quelque temps à l'oreille : une consternation soudaine saisit alors tous les conjurés qui, se croyant trahis, portent déjà la main sur leurs poignards, décidés à se tuer pour éviter le supplice : Brutus seul, jugeant au maintien de Popilius qu'il était plutôt suppliant qu'accusateur, rassure d'un coup d'œil ses complices.

Dès que César est assis, Cimber se jette à ses pieds, lui demandant le rappel de son frère qu'il avait exilé. Les autres conjurés entourent César pour appuyer cette demande : le dictateur refuse; trop pressé par leurs instances, il veut se lever; Cimber le retient par sa robe. C'était le signal convenu. César s'écrie : « Ce ne sont plus des prières, c'est de la violence! » Casca, placé derrière son siége, le frappe à l'épaule, mais faiblement; car la crainte d'un coup si hardi rendait sa main tremblante et son poignard incertain. « Misérable! que

» fais-tu? » dit César en se retournant; en même temps il perce le bras de Casca avec un poinçon qu'il tenait dans la main. Casca appelle son frère à son secours ; tous les conspirateurs tirent leurs poignards; César s'élance sur eux : il écarte les uns, renverse les autres, et reçoit enfin un coup de poignard dans la poitrine. Le sang qu'il perd, les glaives qu'on présente à ses yeux n'effraient pas son courage; il se défend de tous côtés quoique sans armes, comme un lion furieux et blessé; mais, au moment où il aperçoit Brutus qui lui enfonce son poignard dans le flanc, il prononce en gémissant ces mots : « Et toi, Brutus, » aussi! » Alors il cesse toute résistance, s'enveloppe la tête, baisse sa robe pour mourir encore avec décence, reçoit, sans se plaindre tous les coups qu'on lui porte, et, par un sort étrange, tombe et meurt au pied de la statue de Pompée (1).

Tandis que les conspirateurs immolaient à leur ressentiment, à leur ambition, ou à la liberté, cette grande victime, tout le sénat, saisi d'horreur, restait immobile et en silence, n'osant ni seconder les conjurés, ni défendre le dictateur. Il leur était également impossible de parler ou de fuir; mais, lorsque César eut rendu le dernier soupir, et que Brutus, élevant son poignard ensanglanté, adressa la parole à Cicéron, et voulut haranguer le sénat, chacun des sénateurs, craignant d'approuver ou de condamner une telle action, sortit précipitamment de l'assemblée.

Antoine, Lépidus et les amis de César, glacés de crainte, se dépouillèrent des marques de leurs dignités, et cherchèrent précipitamment une retraite qui pût les dérober à la mort.

Les conjurés, suivis de quelques citoyens et d'un grand nombre de gladiateurs, se rendirent au Capitole et s'y fortifièrent. La nouvelle de ce meurtre, circulant rapidement dans la ville, y répandit la terreur. Les boutiques furent à l'instant fermées; le Forum resta vide; chaque citoyen, saisi d'effroi, s'enferma dans ses foyers, et le corps de César, isolé au milieu de la capitale du monde, qui semblait alors déserte, fut porté par trois esclaves dans la maison de l'infortunée Calpurnie.

César mourut à cinquante-six ans. Jusqu'à quarante-deux, il n'était pas sorti du rang des citoyens, et cependant son génie faisait déjà prévoir et craindre sa domination.

En quatorze ans, il fit la conquête du monde; jamais aucun homme ne le surpassa en talents, en ambition, en fortune. Nul général ne sut inspirer plus de dévouement à ses soldats : on les voyait aussi passionnés pour lui que leurs aïeux l'étaient autrefois pour la république. Il les enflammait d'un courage invincible.

Un de ses lieutenants, Acilius, abordant un vaisseau ennemi, vit sa main droite coupée; il continua de combattre, renversant avec son bouclier les ennemis qui l'entouraient; il s'élança sur leur navire et s'en empara

Près de Dyrrachium, Cassius Séva, ayant l'œil crevé, l'épaule et la cuisse

(1) An de Rome 709. Avant Jésus-Christ 43.



MORT DE CESAR

percées, et son bouclier hérissé de trente flèches, appela d'une voix forte les ennemis : ils crurent qu'il voulait se rendre, et accoururent : Cassius, un genou en terre, sabra, perça tous ceux qui l'approchaient, le reste prit la fuite, le laissant vainqueur et entouré de victimes.

Pétronius se trouvait un jour enveloppé ; il fut pris par Scipion qui lui offrit la vie. « Les soldats de César, répondit Pétronius, la donnent, mais ne la reçoi- » vent pas. » Et il se tua.

Avant la guerre civile, au moment où Pompée, Scipion et Caton excitaient le sénat à refuser au conquérant de la Gaule la prolongation de son gouvernement, l'officier chargé de ses dépêches, frappant de sa main la poignée de son épée, dit fièrement au sénat : « Si vous refusez à César le commandement qu'il » veut et qu'il mérite, ce glaive le lui donnera. »

La nature avait aussi bien traité César que la fortune. Sa taille était élevée, son teint d'une blancheur éclatante, sa tête ovale, son visage plein et coloré, ses yeux noirs et vifs, son corps élancé. Sa constitution robuste ne fut altérée que par quelques attaques d'épilepsie. Son maintien était doux et fier, sa voix sonore ; une grâce noble brillait dans tous ses mouvements : quoiqu'il fût aussi dur, aussi infatigable dans les travaux qu'intrépide dans le péril, personne ne s'occupa jamais avec plus de soin de sa figure et de ses plaisirs. Il aimait à plaire comme à commander : on lui voyait toujours des habits somptueux, des étoffes fines, des franges magnifiques. Il ajoutait à sa parure les plus belles perles et les pierres les plus précieuses. On admirait dans son palais un grand nombre de statues et de tableaux des plus grands maîtres.

Dans les forêts de la Germanie, comme au milieu des sables de l'Afrique, on remarquait dans sa tente un parquet brillant et des carreaux moëlleux. L'ordre le plus régulier et même le plus minutieux régnait dans sa maison. Il mit aux fers son pannetier pour avoir servi à ses convives un pain différent du sien.

Sa ceinture flottante, qu'il ne serra jamais, annonçait, dès sa jeunesse, l'excessif relâchement de ses mœurs. Dominé par les passions de la déesse dont il prétendait descendre, il enleva Posthumia à Sulpicius, Lollia à Gabinius, Tertullia à Crassus, Mutia à Pompée qui l'appelait l'Égysthe de sa maison.

La femme qu'il aima le plus ardemment fut Servilie, sœur de Caton et mère de Marcus Brutus ; il lui fit present d'une perle estimée six millions. Il s'enflamma aussi pour Eunoé, reine de Mauritanie, et languit quelque temps dans les chaînes de la trop fameuse Cléopâtre.

Ses soldats le raillaient librement sur ses mœurs : ils chantaient autour de son char de triomphe : « Romains cachez vos femmes ! nous vous amenons ce » chauve voluptueux qui a conquis toutes les dames gauloises avec l'or enlevé » à leurs maris. »

Sans frein dans ses amours, il ne connut point les excès de la table. Caton disait de lui qu'il était le premier homme tempérant et sobre qui eût voulu renverser une république.

César savait que l'or est aussi nécessaire que le fer pour conquérir le monde ;

aussi, loin d'imiter la retenue des Fabricius, des Paul Émile et des Scipion, qui ne combattaient que pour la liberté, il amassa d'immenses richesses par ses brigandages, surpassa en rapines tous les proconsuls de son temps, tira six mille talents de Ptolémée, pilla toutes les villes, dépouilla tous les temples, enleva trois mille livres d'or au Capitole, et vendit sans pudeur plusieurs royaumes.

Né pour primer dans tous les genres, il dominait ses rivaux par la parole, comme il les terrassait par ses armes; et Cicéron, vantant la noblesse, l'élégance et l'harmonie de son style, à la fois simple, fin, orné, fécond, écrivait à ses amis que personne ne pouvait disputer à César la palme de l'éloquence. « Ses *Commentaires*, ajoutait-il, méritent le suffrage des hommes de goût. Sa » manière d'écrire les porte à brûler leurs plumes. Ses mémoires sont simples, » pleins de sens et de grâce; ils sont à demi nus, et, pour tout ornement, sem- » blent avoir un vêtement tombé. »

César composa dans sa jeunesse un éloge d'Hercule, une tragédie d'*OEdipe* et un recueil de maximes, ouvrages dont Auguste défendit la publication, parce qu'il les trouvait trop incorrects; mais il laissa deux livres sur l'analogie et un poème intitulé *le Voyage*, qu'il avait composé pendant les vingt-quatre jours que dura la guerre d'Espagne.

Cicéron eut le courage de publier, pendant sa dictature, l'éloge de Caton : César y répondit par deux livres appelés *Anti-Caton;* et, combattant avec urbanité le premier orateur de Rome, il l'éleva dans sa réponse au-dessus de Périclès.

Il ne supportait pas la résistance, mais il souffrait la raillerie. Lorsqu'il changea le calendrier, et que son ordonnance sembla régler la marche des astres, on dit devant Cicéron : « Demain l'étoile de la lyre se lèvera. » — « Oui, répon- » dit celui-ci, elle se lèvera pour obéir à l'édit de César. »

César sollicita le consulat pour Calvus, qui avait fait contre lui des épigrammes; et il accorda dans son palais un logement au père du poëte Catulle, qui l'avait diffamé dans une satire.

Un sénateur, se moquant de ses mœurs aussi efféminées que son courage était viril, lui dit qu'il ne serait pas facile à une femme de tyranniser des hommes. « Rappelez-vous, répondit César, que Sémiramis a subjugué l'Orient, » et que les Amazones ont conquis l'Asie. » Cependant cet homme que l'on comparait à une femme, maniait les armes avec plus d'adresse que tous les soldats romains, domptait les chevaux les plus fougueux, marchait tête nue au soleil et à la gelée, faisait cinquante lieues par jour, sur un cheval ou sur un chariot, et traversait à la nage les fleuves les plus rapides.

Son esprit était prompt comme son épée, il dictait à la fois à plusieurs secrétaires et en des langues différentes; il inventa les chiffres pour garder les secrets de la politique. Il composait à cheval des poëmes, écrivait des dépêches sur son char, rédigeait ses Commentaires dans sa tente, et méditait des lois en combattant.

Cruel, pour effrayer il se montra clément pour rassurer; il accorda la vie à

Domitius, son ennemi, qui devait le remplacer dans le commandement des Gaules. Respectant la reconnaissance pour l'inspirer, il permit à plusieurs de ses officiers de rejoindre Pompée dont ils avaient reçu des bienfaits.

Au commencement de la guerre civile, Pompée avait déclaré qu'il traiterait en ennemis tous ceux qui n'embrasseraient pas sa cause; César, plus habile, proclama qu'il regarderait comme amis tous ceux qui resteraient neutres, et se donna ainsi les incertains et les timides, qui formeront éternellement la majorité du monde.

Politique profond, orateur éloquent, historien véridique, soldat intrépide, administrateur éclairé, vainqueur généreux, porté par la fortune et couronné par la gloire, César, qu'on se borne trop souvent à ne vanter que comme le premier des généraux et comme le plus célèbre des conquérants, fut un homme universel. Son génie était vaste comme le monde qu'il dominait; mais de même qu'en admirant les pyramides d'Égypte, on s'étonne de voir que ces masses, victorieuses du temps, aient coûté tant de sang et d'or sans aucune utilité pour le genre humain, de même on regrette, en contemplant César, dont le nom a traversé les siècles, que sa grandeur colossale, funeste aux hommes et fondée sur les débris de la liberté, n'ait pas eu pour base la vertu.

CHAPITRE XXI.

Consternation dans Rome après la mort de César. — Retraite des conjurés au Capitole. — Dissimulation d'Antoine. — Partage des gouvernements entre les conjurés. — Exposition du corps de César. — Lecture de son testament. — Discours d'Antoine. — Exaspération du peuple à la vue du corps de César. — Politique habile d'Antoine. — Faction d'Amatius. — Usurpation d'Antoine. — Arrivée d'Octave à Rome. — Sa brillante réception. — Entrevue d'Octave et d'Antoine. — Discours d'Octave à Antoine. — Réponse d'Antoine. — Dissension entre Octave et Antoine. — Élection de consuls. — — Politique d'Octave à l'égard de Cicéron. — Décret du sénat contre Antoine. — Philippiques de Cicéron. — Guerre civile entre Octave et Antoine. — Victoire d'Antoine. — Le consulat est refusé à Octave. — Réconciliation d'Octave, d'Antoine et de Lépidus. — Discours d'Octave à ses soldats. — Le consulat lui est refusé. — Marche d'Octave sur Rome. — Son entrée dans Rome.

On avait abattu le tyran, mais non la tyrannie. Il était plus facile, au milieu d'une nation corrompue, de tuer un usurpateur que de ressusciter la liberté.

L'assassinat commis par Brutus et par ses complices est condamné par les principes de la justice. A la vérité ce meurtre pouvait se justifier à Rome par les lois de la république; non-seulement elles permettaient, mais elles ordon-

naient même de tuer tout homme qui voudrait s'emparer du pouvoir suprême; dans d'autres temps, une telle action, quoique contraire à la morale, eût été généralement approuvée par les Romains. Mais les mœurs étaient changées; les grands, trop riches et trop puissants, ne pouvaient plus supporter la liberté, dont l'égalité politique est la base inséparable, et le peuple préférait un seul maître à tant de tyrans, rivaux de pouvoir et insatiables de richesses. Aussi l'effet que produisit la mort de César, loin d'être le réveil des sentiments républicains, fut d'abord une consternation générale.

La plupart des sénateurs, qui n'étaient pas dans le secret de la conjuration, tremblèrent pour leurs jours, ignorants s'ils ne périraient pas eux-mêmes sous les poignards qui venaient de frapper le dictateur. Les plus effrayés furent ses amis, qui ne doutaient pas que la proscription ne s'étendît sur eux. L'armée partout entend mieux l'idée de la gloire que celle de la liberté. Elle voyait avec indignation le meurtre d'un général qui l'avait conduite si souvent à la victoire, et qui lui promettait en Asie de nouveaux triomphes ainsi que de nouvelles récompenses. Une grande partie du peuple regrettait César, qui n'avait marché au pouvoir que par la popularité. Il le regardait comme son protecteur contre l'orgueil des patriciens. Les anciens partisans de Pompée, Cicéron et quelques vrais amis de la république voyaient avec un plaisir secret le succès de la conjuration. Leur joie, qu'ils dissimulaient, était seulement troublée par une vive inquiétude. Ils craignaient avec raison l'ambition d'Antoine, alors consul, le mécontentement du peuple et les vengeances de l'armée.

Cependant si les conspirateurs, profitant de l'étonnement causé par un coup si hardi, avaient, dans les premiers moments, tué Antoine qui était à leur merci, jeté le corps de César dans le Tibre, effrayé le sénat, et cassé tous les actes du dictateur, on aurait vu probablement la multitude les applaudir, suivre leurs mouvements, et se soumettre; car le vulgaire admire d'abord ce qui l'effraie, et croit voir la justice où il trouve la force.

Les conjurés, étonnés eux-mêmes de la stupeur générale, perdirent tout en perdant du temps. Leur retraite au Capitole, en prouvant leur crainte, rassura les amis de César.

Lépidus, qui commandait près de Rome une légion, la conduisit au Champ de Mars pour y attendre les ordres du consul Antoine (1). La présence de ces troupes intimida les conspirateurs. Dès ce moment, perdant leur audace, ils commencèrent à négocier, et envoyèrent des députés au consul pour lui représenter, ainsi qu'à Lépidus, que leurs bras étaient armés, non par haine personnelle contre César et contre ses amis, mais par amour pour la patrie; que Rome, trop épuisée par tant de guerres civiles serait anéantie s'il s'en rallumait une nouvelle, et qu'ils croyaient Antoine et Lépidus assez généreux pour sacrifier leurs ressentiments particuliers à la cause commune et au bien public.

(1) An de Rome 710. Avant Jésus-Christ 42.

Quoiqu'Antoine fût déterminé à venger César, et surtout à lui succéder s'il le pouvait, il réfléchissait aux forces considérables que commandait Décimus Brutus, un des conjurés, alors gouverneur des Gaules, qui pouvait fondre sur lui avec une armée.

Il redoutait encore la puissance du jeune Pompée, qui commençait à dominer sur les mers, et que soutenaient les nombreux partisans de son père. Ces craintes le décidèrent à dissimuler ses projets, sa haine, et il se montra disposé à traiter pour gagner du temps. Dans sa réponse aux députés, il les assura que, malgré ses serments qui l'engageaient à punir les meurtriers de César, et malgré son horreur pour le parjure, il immolerait son juste courroux aux intérêts de la république, et que, loin d'employer la force pour gêner la délibération du sénat, il laisserait à cet auguste corps toute son autorité.

Conformément à cette résolution, le sénat fut convoqué. Jamais question plus importante n'avait été soumise à sa décision. La délibération fut longue, vive et tumultueuse. Les uns voulaient qu'on déclarât César tyran, qu'on diffamât sa mémoire, et qu'on décernât des éloges aux libérateurs de la patrie. Les autres, regardant l'assassinat d'un dictateur et le meurtre du premier magistrat de la république comme un crime, demandaient que les conjurés, déclarés coupables, ne pussent échapper au supplice que par une amnistie.

La majorité des sénateurs se montrait disposée à soutenir la liberté et à favoriser les hommes intrépides qui venaient de les affranchir de la domination d'un maître; mais Antoine sut avec adresse opposer leurs intérêts à leurs sentiments : il prouva qu'on ne pouvait condamner la mémoire de César sans annuler tous ses actes; ce qui renverserait la fortune des personnages les plus distingués de la république, et produirait une subversion totale, en enlevant à une foule de citoyens les dignités, les gouvernements, les grades et les propriétés qu'ils devaient aux libéralités et à la bienveillance du dictateur.

Aux yeux de beaucoup de sénateurs des deux partis, cette observation changea la question de face. Au moment des périls, dans toute grande assemblée et surtout lorsque les devoirs et les intérêts se combattent, on aime à transiger; tout avis mitoyen a l'avantage, et la vertu capitule avec la cupidité.

Le sénat, sous le prétexte spécieux de la paix publique, donna un acte d'abolition aux meurtriers, et ratifia tous les actes du dictateur. C'était à la fois déclarer César tyran, puisqu'on ne poursuivait pas ses assassins, et le reconnaître comme magistrat légitime, puisque l'on confirmait ses ordonnances. Conformément aux dispositions du dictateur, dans le partage des gouvernements, les provinces les plus importantes échurent aux chefs des conjurés. Marcus Brutus eut la Macédoine et l'Illyrie; Cassius, la Syrie; Trébonius, l'Asie-Mineure; Cimber, la Bithynie; Décimus Brutus, la Gaule cisalpine.

Cette transaction, ouvrage de la faiblesse et de la fausseté, couvrait momentanément le feu sans l'éteindre. Antoine, affectant une modération opposée à son caractère, consentit à voir Brutus et Cassius, et ils soupèrent même ensem-

ble. Moins le sénat croyait à la sincérité du consul, plus il lui prodiguait, par crainte, d'éloges exagérés.

Le jour suivant Antoine annonça qu'il voulait célébrer les funérailles et prononcer l'éloge du dictateur. Pison, beau-père de César, proposa de faire l'ouverture de son testament : en vain les sénateurs les plus sages voulurent s'opposer à ces solennités, qui devaient réveiller les querelles et agiter la multitude. Antoine et Pison répondirent qu'après avoir ratifié tous les actes de César, il était impossible de lui contester la disposition de ses biens, et que la religion, qui défendait de priver des honneurs de la sépulture le citoyen le plus obscur, ne permettait pas de les refuser à un souverain pontife. Le sénat se vit obligé de céder à cet argument sans réplique.

Antoine, habile à profiter de la circonstance pour satisfaire sa haine et pour enflammer les passions du peuple, fit placer dans le Forum, au milieu de la tribune aux harangues, décorée comme un temple, et sur un lit de parade, le corps de César. Cet appareil solennel et lugubre avait attiré un immense concours de citoyens. Pison lut d'abord le testament du dictateur ; par cet acte César adoptait Caïus Octavius, petit-fils de sa sœur Julie, le déclarait héritier de la plus grande partie de ses biens, nommait pour ses tuteurs plusieurs des conjurés, leur substituait, en cas de mort, Décimus Brutus, donnait au peuple ses jardins au delà du Tibre, et faisait un legs à chaque citoyen.

La vue des restes de ce grand homme, sa popularité qui lui survivait, ses largesses pour ses concitoyens, excitaient à la fois la reconnaissance de la multitude et son indignation contre les conjurés.

Le consul Antoine, saisissant ce moment propice à ses desseins, monte à la tribune, fait un récit brillant, rapide, animé, des grandes actions de César, rappelle tous les honneurs que lui avait décernés la reconnaissance publique, les actes du sénat et du peuple qui légitimaient son pouvoir, et le décret qui rendait sa personne inviolable et sacrée ; enfin, ayant lu le sénatus-consulte : « Le voilà, s'écria-t-il, l'immortel monument élevé à sa clémence ! Ce décret ordonnait de respecter non-seulement sa personne, mais tous ceux qui venaient » chercher un asile près de lui ; et cet homme sacré, dont la protection était » aussi inviolable que celle des temples de nos dieux, c'est lui qu'on vient » d'assassiner ! on lui a fait un crime de ces honneurs qu'il méritait, qu'il ne » demandait pas, et que nous lui avons décernés. Ainsi l'on nous accuse tous » de lâcheté, de servitude, pour les lui avoir accordés ! Mais vous, Romains, » vous nous justifiez de ce reproche par les derniers honneurs dont vous comblez aujourd'hui sa mémoire ! Vous tous, ainsi que nous, vous étiez obligés » à défendre César et, par votre serment, vous avez dévoué aux dieux infernaux tous ceux qui ne voleraient pas à son secours.

» Pour moi, dit-il alors en élevant la voix, et en étendant les mains vers le » Capitole, pour moi, Jupiter ! protecteur de Rome, je renouvelle ma promesse ; » je suis prêt à venger César, à remplir mes serments, à me montrer fidèle aux » exécrations que j'ai prononcées ; mais puisqu'enfin ceux qui sont les arbi-

» tres du destin de Rome ont pensé que le bien public réclamait d'autres mesu-
» res, il ne me reste plus qu'à faire des vœux pour leur succès. »

A ces mots il s'éleva un grand tumulte parmi les sénateurs, qui se crurent attaqués par le consul. Antoine, pour les calmer, modérant ses expressions et sa voix, poursuivit ainsi :

« On a décidé, citoyens, que cet événement déplorable serait attribué non » au crime de quelques hommes, mais aux inspirations de quelque funeste » génie : fermons donc nos yeux sur le passé, ne nous occupons que de l'avenir; » et tous, réunis par l'amour de la patrie, évitons avec soin le plus grand des » périls, celui de replonger la république dans les malheurs de la guerre civile; » craignons d'exposer au feu des séditions ce qu'elle conserve de bons ci- » toyens, et accompagnons les restes de ce héros jusqu'à la tombe, en célébrant » sa mémoire par des hymnes funèbres. »

Relevant alors sa robe pour donner plus de liberté à ses gestes, il s'approche du lit de César, s'incline sur son corps, chante avec enthousiasme ses louanges comme celles d'un Dieu, redit ses paroles, ses batailles, ses victoires, les provinces qu'il a conquises, les dépouilles dont il a enrichi le trésor. « Oui, » s'écria-t-il, c'est toi, César, c'est toi seul qui as vengé la patrie de trois cents » ans d'outrages, en subjuguant les Gaulois, cette féroce nation, la seule qui ait » jamais pénétré dans les murs de Rome, la seule qui y ait porté le fer et la » flamme. »

Puis tout à coup, quittant le ton pompeux de l'apothéose, et prenant l'accent lugubre de la douleur, il éclate en sanglots, il répand des larmes sur le sort d'un ami barbarement immolé. Découvrant alors le corps de cette illustre victime, il élève, il agite en l'air sa robe sanglante, déchirée par les vingt-trois coups de poignard qu'il avait reçus. A ce spectacle le peuple, partageant les transports d'Antoine, fait retentir l'air de ses cris et de ses gémissements; on se presse autour de la tribune, on entonne les hymnes funéraires; mais, au moment où le pontife, paraissant faire parler César, chante ces paroles : « De- » vais-je sauver ceux-là même qui se préparaient à me donner la mort de leurs » propres mains? » le peuple furieux éclate en imprécations contre Brutus et contre les autres conjurés qui, vaincus et pris à Pharsale, avaient éprouvé la clémence, reçu les bienfaits de César, et qui venaient de l'assassiner.

Antoine, pour enflammer davantage les ressentiments de la multitude, présente à ses regards une effigie en cire de César, sur laquelle on voyait ses vingt-trois blessures et les coups qui avaient défiguré son visage. Le peuple, à cette vue, s'abandonne à sa fureur; les uns courent au palais où il avait reçu la mort, et livrent cet édifice aux flammes ; d'autres attaquent les maisons des conjurés que défendent avec courage leurs clients armés. Helvius Cinna, étranger à la conjuration, est déchiré en pièces par la multitude égarée, qui le prend pour le préteur Cornélius Cinna, qu'on accusait d'avoir foulé aux pieds la toge qu'il tenait de la munificence du dictateur. Beaucoup de citoyens et de soldats amassent les planches des boutiques, les poutres des maisons, les bancs des tribunaux, en forment à la hâte un bûcher, brûlent le corps du

dictateur, et jettent dans les flammes ce qu'ils ont de plus précieux : les soldats leurs javelots, les officiers leurs couronnes militaires, les magistrats les marques de leurs dignités, les dames leurs ornements; chacun voulant offrir un sacrifice à l'objet de leur culte et de leurs regrets.

Peu de temps après, une comète étant apparue dans les cieux, on persuada au peuple que ce nouvel astre était l'âme de César admise au nombre des divinités, et on lui éleva un temple dans le même lieu où la douleur publique lui avait déjà rendu sur son bûcher les honneurs divins.

La conduite d'Antoine et ses discours artificieux, qui excitaient dans le peuple une si grande fermentation, irritèrent les conjurés. Certains que le consul n'enflammait la multitude que dans le dessein de les faire périr, et que l'on ne pouvait plus compter sur les serments d'un tel homme, ils se retirèrent dans leurs gouvernements, et s'assurèrent l'appui des légions placées dans leurs provinces. Les rois et les villes d'Orient s'empressèrent de leur offrir de puissants secours. Les hommes les plus fermes se montrent toujours les plus modérés au commencement des troubles civils; Brutus et Cassius, que leur titre de préteurs empêchait de sortir d'Italie, loin d'enfreindre les lois, se bornèrent pour leur sûreté à s'éloigner de Rome; ils ne prirent point les armes, et déclarèrent même formellement qu'ils consentiraient à terminer leurs jours dans l'exil, pourvu que les partisans de César respectassent la liberté publique.

Le sénat, dont le but n'était alors que la conservation de la république, favorisait les meurtriers de César, et ne dissimulait point le mécontentement que lui causaient les démarches du consul. Antoine, redoutant sa haine, et voyant qu'il avait dévoilé trop promptement son ambition, résolut de réparer en apparence ses torts, et de calmer les esprits pour gagner du temps. Ayant convoqué le sénat dans le temple de Tellus, il apaisa tous les ressentiments par un discours adroit; attribuant la mort de César aux dieux jaloux de la république, il ne parla que de la nécessité de réunir les partis, et de prévenir les calamités d'une guerre civile. Il proposa encore, pour consolider la paix, de rappeler d'exil Sextus Pompéius, fils du grand Pompée, de l'indemniser des biens qu'il avait perdus, et de lui donner, comme à son père, le commandement des flottes de la république. Enfin, après avoir fait décider qu'on ne publierait dorénavant aucun des actes trouvés dans les archives de César, il parut presque se ranger au nombre des ennemis de ce dictateur, en provoquant un sénatus-consulte qui abolissait pour toujours la dictature.

Ce changement était trop prompt pour qu'on dût le croire sincère; et, plus ces démonstrations de zèle pour la république paraissaient exagérées, plus elles auraient dû inspirer de méfiance; mais le sort de la vertu est d'être presque toujours dupe du vice. Les amis de la liberté tombèrent dans le piége qu'Antoine leur avait tendu; et, soit qu'ils se persuadassent que le consul voulait franchement la paix, soit qu'ils crussent que la force du parti républicain l'intimidait, ils lui rendirent momentanément leur confiance, et Cicéron lui-même le combla d'éloges.

A cette même époque, un imposteur nommé Amatius, qui se disait fils de Marius et allié de César, prétendait venger la mort du dictateur, soulevait une partie de la multitude, se montrait à la tête d'une troupe de factieux armés, et voulait forcer les magistrats à faire des sacrifices aux mânes de César. Antoine dispersa les séditieux, en envoya plusieurs au supplice, et, sans forme de procès, fit poignarder leur chef.

Quoique ces exécutions fussent illégales, le sénat s'abstint de les condamner, parce qu'elles semblaient confirmer la sincérité du consul, et garantir la sûreté des meurtriers de César. Le peuple, au contraire, reprochait vivement à Antoine son inconstance et son ingratitude.

Le consul, feignant de craindre le ressentiment populaire, représenta au sénat le danger qu'il courait en le servant. Il obtint une garde pour sa sûreté. Dès qu'on la lui eut accordée, suivant la marche de tous les usurpateurs, il la grossit et la composa des officiers et des soldats qui avaient servi sous lui dans l'armée de César, et qui se montraient les plus animés pour venger la mort de leur général. Il en réunit près de six mille, s'assura par leur moyen des autres vétérans, et se mit ainsi en état de rassembler en peu de temps une armée, lorsque les circonstances l'exigeraient.

Le sénat consterné reconnut son erreur, et sentit qu'il n'avait fait que changer de maître. Antoine, publiant chaque jour des décrets supposés de César, dont il gardait les actes, laissait un libre cours à ses passions, disposait à son gré de l'argent du trésor, des propriétés publiques, trafiquait des emplois, vendait aux princes étrangers les faveurs du sénat, satisfaisait l'avidité des compagnons de ses débauches, et accumulait pour lui-même d'immenses richesses. Au mépris des décrets du sénat, que lui-même avait fait rendre, et cessant de se déguiser, il força les sénateurs à lui donner la Macédoine, à investir Dolabella du gouvernement de la Syrie, et à n'accorder en dédommagement aux deux préteurs, Brutus et Cassius, qu'il en dépouillait, que l'île de Crète et la Cyrénaïque. Enfin, sans oser prendre le titre de Dictateur ou celui de Roi, il régnait dans Rome avec un empire absolu, et se croyait arrivé au terme de ses désirs, lorsqu'un jeune ambitieux, âgé de dix-huit ans, vint changer sa fortune, ébranler son crédit et renverser sa puissance.

Octave, fils du sénateur Caïus Octavius, et d'Attia, fille de Julie, sœur de César, parut inopinément dans Rome, réclama les droits que lui donnaient le testament et l'adoption de son grand-oncle le dictateur. César l'avait nommé maître de la cavalerie, mais, trop jeune encore pour exercer cette charge, il était resté en Épire, dans la ville d'Apollonie, afin d'y achever ses études. Ce fut là qu'il apprit la mort du dictateur, victime des ingrats qui devaient leur vie et leur fortune à sa clémence et à ses bienfaits. Il ignorait encore si ce crime était l'ouvrage de quelques conspirateurs ou celui du sénat tout entier. Bientôt sa mère lui écrivit que soixante sénateurs seulement étaient à la vérité entrés dans cette conspiration, mais que les autres la favorisaient secrètement, et regardaient les assassins de César comme les restaurateurs de la liberté publique; qu'Antoine et Lépidus songeaient plus à lui succéder qu'à le

venger, et que la ville se trouvait en proie à l'animosité des partis. Le jeune héritier du dictateur, loin de soutenir ses prétentions et de faire éclater ses ressentiments, ne pouvait espérer de sûreté que dans l'éloignement et dans l'obscurité. Plusieurs de ses amis, plus timides, lui conseillèrent même de renoncer à l'héritage de César et à son adoption.

Le jeune Octave, indigné d'une lâcheté qu'on voulait en vain colorer à ses yeux du nom de prudence, prit hardiment la résolution de porter, de soutenir le nom de César, et de venger sa mémoire. Dans une circonstance si critique, il montra par sa première démarche un esprit juste, élevé, fait pour les grandes entreprises, et capable de les conduire avec habileté. Il s'embarqua donc pour l'Italie, et, peu sûr de la disposition des troupes qui se trouvaient à Brindes, il descendit à quelque distance de cette ville, dans le port de Lubie.

Dès que les officiers et les soldats eurent appris l'arrivée du fils adoptif de leur général, ils accoururent en foule autour de lui, dissipèrent ses inquiétudes, lui jurèrent de le défendre, et l'accompagnèrent à Brindes dont ils le rendirent maître. Il redoubla leur zèle par ses louanges, par ses promesses, sacrifia aux dieux, et prit solennellement le nom de César, dont par la suite il n'affaiblit pas la célébrité.

Le jeune César, enhardi par ce premier succès, partit pour Rome, suivi seulement de ses esclaves, mais précédé de son nom, qui attira sur son passage une foule d'officiers, de soldats et de citoyens, tous partisans du dictateur. Environné de la gloire de ce grand homme, lorsqu'il approcha de la capitale, un grand nombre de magistrats, de guerriers, et la plus grande partie du peuple, vinrent avec empressement au-devant de lui. Antoine seul, soit à cause de sa dignité, soit par jalousie, ne rendit point cet honneur au fils de son bienfaiteur et de son ami; il ne daigna même pas envoyer un de ses officiers ou de ses serviteurs pour le féliciter sur son arrivée.

Octave, aussi dissimulé dans ses discours que ferme dans ses projets, ne parut point offensé du procédé d'Antoine; l'attribuant aux droits de son âge et aux prérogatives du consulat, il dit à ses amis qu'étant le plus jeune et simple citoyen, il ferait les premières démarches, et rendrait ses devoirs le lendemain au consul; mais qu'avant tout il invitait tous ceux qui lui étaient attachés à l'accompagner devant le préteur, pour assister à la cérémonie de l'enregistrement de son adoption.

Sa mère et tous ceux qui s'intéressaient à son sort voulaient inutilement le détourner de ce dessein : « En vous déclarant, lui disaient-ils, l'héritier de » César, vous vous chargez de sa vengeance, vous excitez l'indignation du » sénat, qui veut qu'on ensevelisse le passé dans l'oubli; vous attirez sur vous » la fureur des conjurés, également redoutables par leur nombre, par leurs » dignités et par les légions qu'ils commandent dans les provinces; enfin vous » vous faites un ennemi d'Antoine même, en vous plaçant à la tête d'un parti » dont jusqu'à présent il s'est vu le chef. »

« — Dès le moment, répondit Octave, que j'ai pris à Brindes le nom de César, » j'ai prévu toutes les suites de cette résolution. Tout ce que je vois dans Rome

» ne fait que m'affermir dans mes projets : les assassins de mon père n'ont ob-
» tenu d'amnistie que par la lâcheté de ceux qui ne s'y sont pas opposés. J'es-
» père que, secondé par les amis, par les soldats de César, appuyé par la justice
» et soutenu par l'amour du peuple, je ferai révoquer cet acte honteux. An-
» toine même rougirait de ne pas soutenir ma cause ; et, quand les dieux ne se
» déclareraient pas pour moi, j'aimerais mieux mourir que de renoncer à une
» adoption si glorieuse ; jamais on ne me reprochera de m'être lâchement
» déclaré incapable de porter un nom dont César m'a jugé digne. »

Cette noble fermeté dans un âge si tendre relevant tout à coup le courage de sa mère, et faisant succéder dans son cœur l'admiration à la crainte, elle le serra contre son sein, et inondant son visage de larmes : « Que les dieux, lui
» dit-elle, mon fils, vous conduisent où vos grandes destinées vous appellent,
» et vous rendent bientôt victorieux de vos ennemis ! »

César la quitta, courut sur la place, suivi d'un grand nombre d'amis, déclara solennellement qu'il acceptait l'adoption du dictateur, fit enregistrer cette déclaration, et se rendit ensuite dans les jardins de Pompée, dépouille d'un grand homme, et que l'avide Antoine avait osé seul acquérir.

Ce mortel superbe, irrité de l'audace d'Octave, affecta de mépriser sa jeunesse, et le fit attendre longtemps dans un vestibule avant de le recevoir ; il ordonna enfin de l'introduire, et l'accueillit avec une froide civilité.

César, sans paraître courroucé ni déconcerté par cette réception, prit le premier la parole : « Antoine, mon père ! lui dit-il, car l'amitié de César pour
» vous me fait un devoir de vous donner ce nom, une partie de votre conduite,
» depuis la mort de notre bienfaiteur, mérite toute ma reconnaissance ; mais
» vos autres actes m'obligent à vous adresser de justes reproches. La profonde
» douleur qui m'anime justifiera ma liberté. Vous n'étiez pas près de César lors-
» qu'on l'immola ; vous auriez défendu sa vie. Les meurtriers vous avaient
» éloigné. Si vous êtes par là échappé à leurs poignards, je dois m'en féliciter.
» Vous vous opposâtes avec fermeté dans le sénat à la proposition de décerner
» des recompenses aux conjurés : je vous en loue. Cependant, en agissant
» ainsi, vous ne faisiez que soutenir votre propre cause ; car, vous le savez, ces
» hommes en voulaient à vos jours, vous redoutant, disaient-ils, non comme
» le vengeur de la mort de César, mais comme le successeur de sa tyrannie.

» Ces hommes féroces prétendent en vain avoir délivré Rome d'un tyran ;
» ils ne furent que de vils assassins : aussi cherchèrent-ils un asile dans le Ca-
» pitole, comme des rebelles dans une forteresse, comme des criminels dans
» un temple. Comment donc un tel crime a-t-il été couvert par une amnistie ?
» Ces traîtres ont-ils acheté l'impunité ? Votre devoir comme consul était de
» connaître l'opinion publique, de l'éclairer, et d'employer votre autorité pour
» nous venger d'un aussi grand attentat.

» Au lieu de punir les assassins, vous leur avez livré en otage vos propres
» enfants, comme gage de leur sécurité. Je veux que, dans ces premiers mo-
» ments, vous ayez été contraint de céder au parti des conjurés, qui étonnait,
» égarait et corrompait la multitude ; mais lorsqu'on lut le testament de César,

» lorsque, prononçant son oraison funèbre, vous donnâtes à ce grand homme » tous les éloges qu'il méritait, le peuple, enflammé par vos paroles, courut » avec des torches attaquer les maisons des conjurés ; il voulait prendre le len- » demain les armes : pourquoi, le fer et la flamme à la main, ne vous êtes-vous » pas mis à sa tête? Il est vrai que, depuis, vous avez intenté une action cri- » minelle contre ses meurtriers; mais deviez-vous, pour punir des scélérats » pris en flagrant délit, suivre les formes lentes de la justice, vous, l'ami de » César; vous, consul; vous, Antoine?

» Vous vous êtes cru assez fort pour faire poignarder Amatius, et trop faible » pour vous opposer à l'évasion des conjurés! Vous les avez laissés s'emparer » des provinces, qu'au mépris des lois on a confiées aux assassins de celui qui » les leur décerna. Je conviens que, profitant ensuite d'un moment favorable, » vous et Dolabella, vous leur avez enlevé la Syrie et la Macédoine. Je vous » en remercîrais, si en même temps vous n'en aviez pas dédommagé Brutus et » Cassius par les gouvernements de Cyrène et de Crète, qui leur laissent des » armes et des forces contre moi.

» Je vois que Décimus Brutus, qui a plongé ses mains dans le sang de mon » père, commande encore dans la Gaule. Les sénatus-consultes l'ont voulu, » répondrez-vous; mais vous, qui présidiez le sénat, mais vous qui, par inté- » rêt et par devoir, deviez vous y opposer, vous avez voté pour ces indignes » sénatus-consultes. Accorder une amnistie aux conjurés, ce n'était que les » sauver du supplice; leur décerner des honneurs et des récompenses, c'est » insulter à la mémoire de César.

» Je sens que ma douleur m'entraîne au delà des bornes que devraient me » fixer mon âge et le respect que je vous dois; mais je parle au plus intime » ami de César, à celui qu'il éleva au faîte des honneurs, et qu'il aurait sans » doute adopté pour son fils s'il avait cru que le descendant d'Hercule voulût » entrer dans la famille d'Énée.

» Au nom des dieux, Antoine, au nom de votre amitié pour César, abjurez » ce système timide, révoquez ces injustes décrets; vous en aurez le pouvoir » si vous en avez la volonté. Joignez-vous dès ce moment au peuple et aux » amis de mon père, pour me seconder et pour venger la mort de ce grand » homme; mais si quelques considérations personnelles vous arrêtent, si vous » êtes retenu par un vain respect pour les décrets du sénat, au moins laissez- » moi agir sans me blâmer et sans me nuire. Vous n'ignorez pas la situation » de ma fortune; vous savez combien il m'est urgent de réunir les moyens » nécessaires pour donner au peuple ce que mon père lui a légué. Toute len- » teur serait regardée comme ingratitude. Le mobilier de César est chez vous; » acceptez-en tout ce qui peut vous être agréable, mais donnez-moi l'or mon- » nayé que César destinait à la guerre des Parthes; il suffira pour acquitter les » legs de trois cent mille citoyens. Si d'autres fonds me sont nécessaires, per- » mettez-moi de vous les emprunter, ou servez-moi de caution; car je suis dé- » cidé à vendre tout ce que je possède pour exécuter le testament de César, » pour conserver l'amour du peuple, et pour venger la mort de mon père. »

Antoine, étonné de l'audace et de la liberté du discours d'Octave, après avoir gardé quelque temps le silence, lui répondit d'un ton sévère : « Jeune » homme, si César vous avait laissé son autorité comme son nom, vous pour- » riez me demander compte de la situation des affaires publiques ; mais le » peuple romain, qui n'a pu supporter l'hérédité du pouvoir, même chez ses » rois, a fait serment de ne jamais l'accorder à aucune autorité. Je ne vous » répondrai donc point sur ce qui concerne la république, et vous pouvez vous » dispenser de me garder à cet égard aucune reconnaissance. Tout ce que » j'ai fait dans ces grandes circonstances, je l'ai fait pour le peuple et non pour » vous. Je n'en excepte qu'un seul point aussi important pour l'honneur de » César que pour votre fortune : si, ne consultant que mon intérêt, ma con- » sidération personnelle et ma sûreté, j'avais laissé décerner des récompenses » aux conjurés, comme aux libérateurs de la patrie, comme aux meurtriers » d'un tyran, la mémoire de César serait restée couverte d'une tache ineffaça- » ble. Conformément aux lois, on aurait privé son corps des honneurs de la » sépulture ; on aurait confisqué ses biens, annulé ses actes ; son testament » n'aurait point été ouvert, et il n'aurait laissé ni fils adoptif ni succession. Au » mépris des périls qui me menaçaient, bravant les mains des conjurés encore » fumantes de sang, et les passions du sénat qui haïssait dans votre père l'excès » de son pouvoir, je pris la défense de César, et j'aimai mieux m'exposer à la » mort que de souffrir qu'on laissât sans honneurs le corps du plus grand ca- » pitaine du monde, qui m'avait comblé de bienfaits ; c'est en me livrant à tous » ces périls que je vous ai conservé le nom de César et sa fortune ; vous deviez » m'en exprimer votre reconnaissance, au lieu de vous permettre, au mépris de » la différence de nos âges, des reproches sur mes égards pour le sénat ou sur » les mesures que j'ai dû prendre dans le dessein de concilier les esprits alié- » nés, et de les disposer par la suite à m'être plus favorables dans d'autres cir- » constances.

» Je n'en dirai pas davantage sur cet objet ; je n'ai point, comme vous sem- » blez le croire, je n'ai point aspiré au pouvoir suprême, quoique je ne m'en » trouve pas indigne. Je suis fier et satisfait d'appartenir aux Héraclides ; ce- » pendant, je l'avoue, j'ai vu avec regret que César, par son testament, ne m'ait » point fait entrer dans sa famille.

» Je ne puis croire que vous me proposiez sérieusement de vous servir de » caution pour faire des emprunts au trésor public. Vous ne devez pas ignorer » que votre père a laissé ce trésor vide. Lorsqu'il gouvernait l'État, c'était » dans ses mains qu'on versait les revenus de la république : on pouvait les » réclamer de son vivant, et on les recherchera dans sa succession dès que la » revendication en sera ordonnée. Les réclamations d'un grand nombre de ci- » toyens ne vous laisseront pas jouir d'une succession sans litige. Quant à l'or » que vous croyez chez moi, il ne m'en reste rien. Tous les magistrats, à l'ex- » ception de Dolabella et de mes frères, l'ont partagé entre eux, comme la » dépouille d'un tyran. Ce fut en m'y prêtant que je leur persuadai de voter » en faveur des décrets que je proposais pour honorer la mémoire de César. Si

» vous consultez la sagesse, au lieu de donner au peuple ce qui vous restera de » la succession de votre père, vous le distribuerez à ses ennemis; eux seuls » pourront vous affranchir de l'embarras de payer aux plébéiens des legs im- » possibles à acquitter.

» Ne recherchez point l'affection de la multitude; elle est aussi mobile que » les flots de la mer, et n'élève des idoles que pour les renverser. »

Octave se retira mécontent; et la plupart des sénateurs virent avec plaisir ce différend, préférant la mésintelligence de ces deux hommes à leur union.

Octave mit en vente précipitamment tous ses biens, ceux de sa mère et ceux de ses cohéritiers, Pédius et Pinarius, afin d'acquitter les legs de son père. Le sénat, par un décret, ordonna qu'on lui rendît compte des deniers publics remis à César. La rigueur de ce décret et les sacrifices d'Octave lui concilièrent la faveur du peuple, qui ne tarda pas à lui en donner des preuves éclatantes. Au milieu des jeux publics célébrés par Caïus Antonius, préteur et frère du consul, un assez grand nombre de citoyens, excités par le sénat, demandaient à grands cris le rappel de Brutus et de Cassius. Octave s'y opposa, et les plébéiens, accourant en foule, interrompirent le spectacle, et forcèrent au silence les amis des conjurés.

Brutus et Cassius, perdant tout espoir, sortirent d'Italie, et se retirèrent dans leurs provinces pour en prendre possession, quoiqu'Antoine et Dolabella les en eussent dépouillés.

Dans le même temps on crut que les Gètes méditaient une irruption en Macédoine; Antoine, profitant de ce faux bruit qu'il avait lui-même répandu, demanda et obtint le commandement de l'armée qui se trouvait dans cette province. Son dessein était de se servir de ces troupes pour conquérir en Italie le pouvoir suprême.

Tandis que Rome se voyait ainsi le théâtre de tant d'intrigues, Brutus et Cassius, arrivés en Asie, levaient des troupes, et Trébonius fortifiait des villes pour eux. Le consul Dolabella voulut vainement s'emparer de Pergame et de Smyrne. Trébonius lui en ferma les portes; mais, quelques jours après, les soldats de Dolabella ayant fait tomber dans une embuscade ceux de Trébonius, le consul revint la nuit, à leur tête, sous les murs de Smyrne, et l'escalada. Trébonius, surpris dans son lit, fut décapité, et le consul fit clouer à son tribunal la tête de ce conjuré.

Antoine, poursuivant son projet de faire passer en Italie l'armée de Macédoine, demanda au sénat, en échange du gouvernement de cette province, celui de la Gaule cisalpine qu'occupait alors Décimus Brutus, l'un des meurtriers de César : c'était dévoiler son ambition, et marcher évidemment sur les pas du dictateur. Le sénat rejeta sa demande; on écrivit même à Décimus Brutus, pour l'engager à défendre la province qui lui avait été confiée. Antoine, furieux, fit venir à Brindes, sans autorisation, l'armée de Macédoine. A cette époque, l'édile Critonius devant faire célébrer des jeux publics, Octave plaça dans l'amphithéâtre un trône d'or et une couronne, conformément au sénatus-consulte qui avait décerné à perpétuité cet honneur à César. L'édile s'y opposa;

Octave l'appela au tribunal du consul et Antoine ayant dit qu'il rendrait compte de cette affaire au sénat, le jeune César lui répondit avec fierté : « Délibérez » avec le sénat, si vous le jugez à propos; moi, sans attendre de décision, j'exé- » cuterai le sénatus-consulte. » Parcourant ensuite la ville, il excita le peuple à ne pas laisser flétrir la mémoire de son bienfaiteur, et à venger ce grand homme de l'ingratitude d'Antoine.

La multitude, animée par ses discours, éclatait en menaces contre le consul, dont les partisans nombreux prenaient aussi de leur côté des mesures hostiles. Mais, au moment où l'on regardait comme inévitable une rupture éclatante entre les deux partis, les tribuns du peuple réconcilièrent Antoine et Octave; de sorte que, malgré l'opposition du sénat, le peuple investit le consul du gouvernement de la Gaule, qu'il sollicitait.

Il ne peut jamais exister d'amitié sincère et durable entre deux ambitieux; un intérêt commun peut les lier momentanément; mais si la concorde paraît sur leurs lèvres, la haine reste au fond de leur cœur. Octave se plaignait sans cesse des ménagements d'Antoine pour les conjurés; il semait contre lui des soupçons dans l'esprit du peuple et des soldats, toujours plus disposés à écouter les passions que la politique. Antoine se vit obligé de se disculper aux yeux de sa propre garde, et de lui prouver qu'il n'avait cédé au sénat et consenti à l'amnistie que pour gagner du temps, et pour attendre un moment plus propice à la vengeance; mais comme il ne put pas les persuader tous, il se plaignit amèrement de l'animosité du jeune César, prétendant qu'il avait gagné des soldats pour le faire assassiner. Cicéron écrivait alors à un de ses amis « que les honnêtes gens croyaient à ce dessein et l'approuvaient. » Tel est l'effet déplorable des discordes civiles, et telle est la morale du parti même de l'aristocratie, qui se dit le plus vertueux, et croit que la justice de sa cause légitime les actions les plus coupables!

Octave, offensé de cette accusation, déclamait avec violence contre Antoine, et le sommait de comparaître avec lui devant les tribunaux, assurant qu'il consentait à prendre ses propres amis pour juge. Cependant Antoine, ayant appris que les troupes qu'il avait appelées à Brindes l'accusaient elles-mêmes d'abandonner la vengeance de César, crut nécessaire d'apaiser promptement cette sédition, et y parvint momentanément par un acte de vigueur ou plutôt par un acte de cruauté. Il en fit périr trois cents, calma le reste par des largesses, et jura de venger la mort de César.

La présence d'Antoine à Brindes, à la tête de quatre légions, alarmait avec raison le sénat et les amis de la république. Octave ne les inquiétait pas moins : sorti de Rome avec une grande quantité d'argent, il venait de soulever la Campanie, et de lever, sans autorisation, dix mille soldats, avec lesquels il s'approchait de Rome.

Au moment où les esprits étaient le plus agités par la crainte presque égale que leur inspiraient ces deux rivaux, le tribun du peuple, Canutius, ennemi d'Antoine, déclara qu'Octave ne s'armait que pour défendre la liberté contre l'ambition d'un consul dont le pouvoir allait expirer, et qui voulait perpétuer

par la force l'autorité que les lois ne lui donnaient plus. « Vous n'avez pas, » citoyens, ajouta-t-il, d'armée pour vous défendre ; servez-vous donc de celle » dont la générosité d'Octave vous offre l'appui. »

Le peuple ouvrit les portes de la ville au jeune César. Dès qu'il y fut entré, il déclara, en présence du sénat et du peuple, qu'après avoir levé des troupes pour sa sûreté personnelle, il ne s'en servirait que pour obéir aux ordres que le sénat lui donnerait, et pour défendre la patrie contre l'ambition d'Antoine.

Si ce discours satisfit l'assemblée, il mécontenta les soldats : la plupart d'entre eux n'avaient pris les armes que dans l'intention de combattre, sous Octave et sous Antoine, contre les conjurés; le désir de venger César était leur seul but. Étrangers à tout sentiment républicain, dès qu'on leur parla de défendre la liberté, ils désertèrent, et le jeune César n'en put garder près de lui que trois mille.

Octave, obligé de sortir de Rome, parcourut de nouveau les contrées voisines, et ne parvint qu'à force d'argent à faire de nouvelles levées, à ramener quelques fugitifs, et à en composer une armée qu'il rassembla dans la ville d'Arétium. Cette armée voulut lui déférer le titre de propréteur; Octave refusa d'accepter ce titre qu'il ne pouvait, disait-il, recevoir que du sénat et du peuple. Cette adroite et feinte modestie dissipa toutes les inquiétudes, trompa les esprits les plus sages, et lui concilia la faveur des amis de la république.

Antoine, croyant pouvoir profiter de son absence, prit le chemin de Rome à la tête d'une cohorte, entra dans la ville avec arrogance, et convoqua le sénat pour accuser Octave; mais, au moment où il paraissait dans l'assemblée, il apprend que la légion de Mars et la quatrième légion, abandonnant ses drapeaux, venaient de se ranger sous ceux de son jeune rival. Troublé par cette nouvelle, il ne parle aux sénateurs que d'affaires peu importantes, lève promptement la séance, sort avec précipitation; tente sans succès de s'emparer de la ville d'Albe, et de ramener ses déserteurs, s'assure de la fidélité des autres légions par une gratification extraordinaire, se rend à Tibur, y fait prêter le serment aux troupes, reçoit les hommages d'un grand nombre de sénateurs et de chevaliers venus pour l'y trouver, et part de cette ville, à la tête de son armée, pour se rendre à Ariminium, sur la frontière de la Gaule, afin de commencer promptement la guerre contre Décimus Brutus, qui refusait de lui céder ce gouvernement.

Antoine espérait alors que Lépidus, commandant quatre légions en Espagne, et Asinius Pollion, ainsi que Plancus, avec les cinq qui se trouvaient dans la Gaule transalpine, embrasseraient sa cause. Pendant ce temps, Octave ayant réuni son armée dans la ville d'Albe, offrit ses services au sénat ; et les mêmes sénateurs, qui venaient de flatter bassement Antoine à Tibur, se déclarèrent à Rome avec la même servilité pour Octave. Quel espoir pouvait encore rester à la république, lorsque la crainte seule dictait l'opinion versatile d'un sénat timide! Les sentiments étaient pour la liberté, et les hommages pour la force.

On apprit bientôt à Rome qu'Antoine venait d'entrer dans la Gaule ci-

salpine (1), et que Décimus Brutus, qui ne commandait que trois légions, s'était vu obligé de revenir en Italie, et de s'enfermer dans Modène, où l'armée d'Antoine le bloquait. La guerre commençait sans ordre du sénat; Antoine disposait à sa volonté des légions de la république et des provinces données à d'autres magistrats par un sénatus-consulte. Octave, sans titre et sans autorisation, levait et commandait une armée. Une telle anarchie ne pouvait durer, et le sénat devait au moins, pour conserver une ombre de liberté, donner à l'un des partis la sanction de son autorité.

On élut donc pour consuls Hirtius et Pansa : ils convoquèrent le sénat, et l'engagèrent à délibérer sur la déplorable situation de la république. Ce fut dans ce moment difficile qu'Octave montra cette profonde politique qui lui valut l'empire, et qui le lui conserva. S'il se fût laissé entraîner par ses passions et par celle de ses soldats, il aurait secondé les efforts d'Antoine contre Décimus Brutus, meurtrier de César, et se serait trouvé nécessairement lieutenant d'un proconsul, et subalterne dans un parti dont il voulait être le chef. D'un autre côté, en combattant Antoine, en soutenant Brutus, il semblait trahir la cause de son père, et embrasser la défense de ses meurtriers. Ce fut cependant ce dernier parti que son habileté lui fit prendre. Pour renverser la république, il s'en montra d'abord le défenseur, et se fit donner par elle l'autorité légale qui devait le mettre en état de consommer sa ruine.

Cicéron, par sa dignité, par son éloquence, par ses services, par ses vertus, était regardé, depuis la mort de Pompée et de Caton, comme le chef du parti républicain. L'assassinat de César lui avait rendu le courage et l'espérance; et, à la veille de voir périr la liberté, il en rêvait la renaissance. Cet illustre orateur, appelé par son mérite à occuper le premier rang dans une république vertueuse et florissante, était incapable par son caractère de s'y maintenir dans un temps de décadence. Il savait mieux parler que combattre, et connaissait mieux les formes de l'éloquence que les détours de la politique. Sa vieille expérience se laissa tromper par les artifices d'un jeune homme. Octave sut habilement joindre à la force que lui donnait le nom de César l'éclat et le crédit de celui de Cicéron. Feignant d'avoir pour lui la plus profonde vénération et la plus entière confiance, il lui demanda ses conseils, se fit pour ainsi dire son disciple, affecta, dans le dessein de lui plaire, le plus grand zèle pour la république, et parut quelque temps ne se conduire que par ses avis. Cicéron, charmé de sa docilité, crut aveuglément qu'il pouvait se servir d'un fils de César pour détruire la tyrannie, se flatta légèrement de se rendre maître de sa conduite, et devint, sans le savoir, le premier instrument de son hypocrite ambition.

Lorsque les consuls rendirent compte au sénat de l'entrée audacieuse autant qu'illégale d'Antoine dans la Gaule, quelques sénateurs opinèrent pour le déclarer ennemi de la république; d'autres, à la tête desquels se trouvait Pison, ne pouvant justifier une violence si contraire aux lois, cherchèrent à

(1) An de Rome 711. Avant Jésus-Christ 41.

gagner du temps, et proposèrent qu'on n'employât contre lui que les formes de la justice. Le tribun du peuple, Salvius, gagné par Antoine, s'opposait à toute mesure violente. Après de vives et de longues discussions, Cicéron, entraînant par son éloquence tous les esprits, fit décréter des remercîments à Brutus pour n'avoir point évacué la Gaule Cisalpine. Conformément à son avis, on ordonna au jeune César de joindre ses troupes à celles du consul, et de maintenir Brutus dans son gouvernement. Enfin il obtint qu'on décernerait à Octave une statue d'or pour avoir garanti Rome de la tyrannie d'Antoine, qu'on lui donnerait voix délibérative au sénat avec le titre de propréteur, qu'il jouirait du droit de se mettre sur les rangs pour le consulat dix ans avant l'âge prescrit par les lois, et que le trésor public acquitterait la paie des deux légions qui avaient abandonné le parti d'Antoine pour suivre le sien.

Le lendemain, au moment où les sénateurs se rendaient à l'assemblée, tous les parents et tous les amis d'Antoine se jetèrent à leurs pieds, et les supplièrent, en gémissant, de révoquer ces injustes décrets. Leurs prières, leurs larmes, leurs cris agitaient le peuple et faisaient impression sur plusieurs membres du sénat. Cicéron, redoutant une révolution soudaine dans les esprits, prit la parole avec autant de véhémence qu'il en avait autrefois montré contre Catilina; et pour détruire l'effet produit par l'opposition de Salvius et par les efforts des amis d'Antoine, il leur rappela toutes les actions coupables de cet ambitieux, fit une peinture satirique de ses mœurs, de sa violence, de sa cupidité, lui reprocha la dilapidation du trésor public après la mort de César, l'usurpation de la Macédoine, le débarquement de son armée en Italie, l'audace criminelle de son entrée dans Rome à la tête de ses satellites, ses exécutions sanglantes contre des soldats qui n'avaient commis d'autre crime que celui d'être fidèles aux lois, enfin les calamités d'une guerre civile qu'il commençait au mépris des ordres du sénat, et contre un gouverneur de province revêtu des pouvoirs de la république. « Que peuvent donc, ajoutait-il, nous opposer » pour leur justification Antoine et ses adhérents? ils ravagent l'Italie ; ils attaquent votre préteur, ils lui ordonnent avec insolence de sortir de la province » que vous lui avez confiée; ils assiégent votre propre armée, et ils osent se » plaindre de nos décrets! Il est vrai qu'en décernant des honneurs et des » remercîments à Octave et à Brutus nous avons condamné Antoine; mais » est-ce donc nous qui le déclarons ennemi de la patrie, ou est-ce lui qui nous » a déjà déclaré la guerre? Un tribun du peuple peut-il ignorer ses projets, ses » actions, et faudra-t-il attendre que Décimus Brutus soit vaincu, qu'une pro- » vince voisine de Rome et que votre armée soient tombées au pouvoir d'An- » toine, pour l'accuser? Veut-on enfin que nous ne le déclarions ennemi de la » patrie qu'au moment où il sera devenu plus puissant que nous? »

Ce discours excita de grands applaudissements; mais Pison prit la défense d'Antoine. Il reprocha à Cicéron sa partialité pour les assassins de César, et fit craindre au sénat le ressentiment du peuple, qui, malgré son refus, avait donné à Antoine le commandement de la Gaule. On se borna donc à ordonner par un sénatus-consulte, au proconsul Antoine de lever le siége de Modène, de

laisser la Gaule à Brutus, et d'attendre les ordres du sénat sur les bords du Rubicon.

Antoine répondit aux députés qui lui portèrent ce décret : « J'obéirai tou-
» jours au sénat ; mais voici ce que je dis à Cicéron, seul rédacteur du sénatus-
» consulte dirigé contre moi : Le peuple m'a donné la Gaule ; je chasserai de
» cette province Décimus Brutus, et je lui ferai expier l'assassinat de César,
» afin de venger le sénat du crime dont Cicéron le flétrit en le déterminant à
» protéger cet assassin. »

Le sénat, après avoir entendu cette réponse, déclara Antoine ennemi de la patrie, et donna le commandement de la Macédoine et de l'Illyrie à Marcus Brutus. Un autre sénatus-consulte confia la Syrie à Cassius, et lui ordonna de traiter Dolabella en ennemi. Ainsi les conjurés se virent légalement maîtres de l'Orient, et le jeune César fut contraint de combattre avec les consuls contre Antoine, et d'employer ses armes à la défense des meurtriers de son père.

Tout le temps que dura cette querelle sanglante, Cicéron, qui croyait et paraissait alors gouverner la république, renouvela sans cesse contre Antoine ses violentes déclamations. Son éloquence, dans ces discours fameux, fut égale à celle de Démosthène, et il leur donna justement le nom de *Philippiques,* puisqu'ils étaient dictés par la même passion de la liberté contre un homme non moins ambitieux et aussi redoutable que Philippe.

L'orateur, dans cette vive attaque, emploie tour à tour contre son ennemi les armes de la raison, celles de la colère et celles de l'ironie : tantôt il montre le plus profond mépris pour les vices, pour les débauches d'Antoine ; tantôt, comparant son adversaire à Catilina, il le représente comme inférieur en talents et supérieur en scélératesse à ce célèbre conjuré. Il décrit sa vie privée comme sa vie publique, raconte ses prostitutions, ses brigandages, ses bassesses dans l'infortune, son insolence dans la prospérité ; prédit ses cruautés, dont lui-même il devint peu de temps après la victime, lui attribue tous les malheurs de la république, et déclare enfin que, si toute servitude est pénible, la plus insupportable serait celle qui ferait tomber Rome dans les fers d'un tyran si odieux et si méprisable.

Exaspéré par sa haine contre Antoine, il ne se montre pas moins exagéré dans ses préventions pour Octave : il lui prodigue les éloges les plus magnifiques ; et, trompant le sénat comme il se trompait lui-même, il lui promet, il lui garantit, il lui jure que le jeune César, soumis aux lois et fidèle à la liberté, ne combattra jamais que pour la cause sacrée de la république.

Les Philippiques de Cicéron doivent servir éternellement de modèle pour l'éloquence, et de leçons pour préserver des passions dans la conduite des affaires politiques.

Octave avait trop de pénétration pour se laisser tromper par la bienveillance apparente du sénat : on ne lui accordait que de vains honneurs en le dépouillant d'un pouvoir réel. Son armée était soumise par un décret aux consuls Hirtius et Pansa : Brutus et Cassius étaient revêtus, dans l'Orient, d'un

pouvoir illimité, et, loin de venger la mort de César, on honorait ses meurtriers comme les libérateurs de la république.

Octave dissimula des ressentiments qu'il eût été dangereux de laisser alors éclater. Avant de dévoiler ses desseins, il voulait abaisser Antoine et Lépide, et leur faire sentir la nécessité de sacrifier leur orgueil à la crainte, et de se réunir à lui pour leur intérêt commun. Il obéit donc aux ordres du sénat, et conduisit son armée près de Modène, où il rejoignit les deux consuls.

Pansa, entraîné par l'ardeur de la légion de Mars, livra le premier une bataille contre Antoine avant d'être renforcé, comme il aurait souhaité, par les troupes de son collègue. Les deux partis étant animés de cette fureur qui rend les guerres civiles si cruelles, le combat fut opiniâtre et sanglant : enfin le consul Pansa, ayant reçu une blessure grave, se fit transporter à Bologne, où il mourut. Son armée découragée plia; Antoine détruisit en grande partie la légion de Mars, et fit un affreux carnage des nouvelles levées. Son frère Lucius attaqua ensuite le camp que défendait le jeune César avec deux légions; il se vit repoussé, et ce fut la seule action de sa vie où l'on dit qu'Octave mérita des éloges pour sa bravoure : car tous les historiens assurent que l'audace qu'il montrait dans la politique l'abandonnait sur les champs de bataille; et, s'il dut sa grandeur à ses artifices et à son habileté, il ne put jamais s'attribuer l'honneur de ses victoires, qui furent toutes remportées, et souvent en son absence, par ses collègues ou par ses généraux.

Le consul Hirtius se trouvait près de Modène lorsqu'il apprit le revers de Pansa. Il accourut avec une extrême diligence, et surprit les troupes d'Antoine. Elles se livraient en désordre aux débauches qui suivent souvent la victoire. Malgré la vivacité de cette attaque imprévue, l'armée d'Antoine parvint à se rallier; mais, épuisée de fatigues, après de vains efforts elle fut contrainte à se retirer. Hirtius la poursuivit, l'attaqua de nouveau le lendemain, la défit complétement, et périt au milieu du camp d'Antoine, dont il s'était emparé.

Octave, après la bataille, arriva dans ce camp, qu'il voulait garder; mais Antoine, à la tête des débris de son armée vaincue, le contraignit de l'abandonner.

Malgré ce léger succès, Antoine, trop affaibli par ses défaites pour continuer l'attaque de Modène, et pour résister aux armées du sénat, leva le siége, franchit les Alpes, et se rapprocha de Lépidus. Il se montra aux yeux des soldats, sans faisceaux, dépouillé de la pourpre, vêtu d'une robe de deuil, pleurant la mort de César et le triomphe de ses assassins. L'armée de Lépidus, touchée de ce spectacle, n'attendit pas l'ordre de son chef, et se joignit aux soldats d'Antoine, en jurant de vaincre ou de mourir pour le venger.

Décimus Brutus, dégagé par la retraite d'Antoine, sortit de Modène avec ses légions. Meurtrier de César, il craignait de trouver dans la personne d'Octave plutôt un ennemi qu'un défenseur. Ayant coupé le pont du fleuve qui le séparait de lui, il lui envoya des députés chargés de le remercier de sa délivrance, de l'excuser sur la part qu'il avait prise à la mort de César, par l'inspiration d'un funeste génie, et lui demander une entrevue.

Octave répondit aux députés : « Brutus ne me doit aucune reconnaissance, » je ne suis pas venu pour le sauver, mais pour combattre Antoine, avec qui je » puis me réconcilier un jour. Il ne convient ni à mon nom ni à mon caractère » de voir un assassin de mon père. Qu'il pourvoie à sa sûreté comme il le vou- » dra, tant que ceux qui exercent l'autorité le lui permettront. »

Décimus Brutus, irrité de cette réponse, s'approcha des bords du fleuve, appela Octave à haute voix, lui notifia le décret du sénat qui le maintenait dans le commandement de la Gaule, et lui interdit le passage du fleuve sans l'ordre des consuls.

Avant de mourir, Pansa avait rendu compte au sénat des victoires remportées sur Antoine. Le sénat et Cicéron lui-même, entraînés par une aveugle passion, ordonnèrent des prières publiques pour rendre grâces aux dieux de ces succès, et donnèrent le commandement de l'armée consulaire à Décimus Brutus. On ne décerna aucun honneur à Octave; son nom ne fut pas même prononcé dans les décrets. Le sénat ne craignait plus Antoine, et, le regardant déjà comme détruit, cessait imprudemment de dissimuler son estime pour les meurtriers de César et son mépris pour Octave. Le but réel de ce corps était de relever le parti de Pompée sur les débris d'Antoine et d'Octave. Appien prétend qu'au moment de mourir le consul Pansa découvrit tout ce plan au jeune César : d'autres historiens disent, au contraire, que, pour rester seul maître de l'armée, le perfide Octave avait fait tuer par un de ses partisans le consul Hirtius dans le camp d'Antoine, et qu'un homme gagné par lui avait empoisonné la blessure de Pansa.

Dans le même temps, Cassius et Brutus, fortifiés par les légions romaines qui se trouvaient en Égypte, et que Cléopâtre leur livra, se rendirent maîtres de toutes les provinces d'Orient : Cassius vainquit Dolabella, l'assiégea dans Laodicée, et le fit périr. Brutus attaqua en Macédoine Caïus Antonius, frère d'Antoine, et le mit à mort après avoir contraint son armée à se rendre. Ainsi, Brutus et Cassius, gouvernant sans rivaux la Syrie, l'Asie-Mineure, la Macédoine et l'Illyrie, se trouvèrent à la tête de vingt légions.

Octave, autant irrité de leurs succès qu'effrayé de leur puissance, continua cependant encore à dissimuler son ressentiment. Il demanda les honneurs du triomphe; on les lui refusa. Cicéron sollicita pour lui le consulat auquel il prétendait lui-même, et, dévoilant, avec une naïveté étrange pour son âge, ses vues et ses espérances, il laissait entendre au sénat que le jeune Octave, décoré d'un vain titre, ne serait que son pupille, et que lui seul il gouvernerait la république. On rit de son erreur, et on rejeta sa demande.

Octave, aigri par tant d'outrages, cessa de feindre, s'assura de la fidélité de ses troupes dévouées à la mémoire de César, traita avec clémence les prisonniers de l'armée d'Antoine, les incorpora dans son armée, vint camper près de Vintidius qui commandait pour Antoine trois légions, s'abstint de toute hostilité contre lui, et, par des messages secrets, fit entendre à Antoine et à Lépidus que l'intérêt commun de leur sûreté devait les porter à se réunir,

puisque le sénat se déclarait ouvertement pour le parti de leurs ennemis et pour les meurtriers de César.

Ses avances furent bien reçues; mais on convint de cacher cette réconciliation; de sorte qu'Asinius Pollion, Lépidus et le jeune César continuèrent quelque temps à paraître soumis aux ordres du sénat.

Les partisans de Pompée, trompés par ces fausses apparences et par les dépêches de Décimus Brutus qui se vantait de consommer bientôt la ruine entière d'Antoine, se croyaient au moment d'un triomphe complet, lorsqu'ils étaient eux-mêmes à la veille de leur ruine. Les événements, qui se pressaient, ne tardèrent pas à détruire leurs illusions. On apprit tout à coup à Rome qu'Antoine, rejoint par Vintidius et fortifié par les troupes de Lépidus, se trouvait à la tête d'une forte et redoutable armée. On sut en même temps que les légions de Décimus Brutus se débandaient et se rangeaient en grande partie sous les drapeaux des ennemis.

Ces nouvelles firent dans les esprits une soudaine révolution. On vit la terreur succéder à l'aveugle confiance; le mépris qu'on témoignait pour Octave se changea en crainte, et chacun s'empressa bassement de flatter celui qu'on bravait peu de jours auparavant. Le sénat, croyant par une démarche tardive empêcher Octave d'unir ses intérêts à ceux d'Antoine, le chargea de le combattre, et l'associa pour le commandement des armées à Décimus Brutus.

La faiblesse perd le fruit de ses sacrifices par la fausseté qui les accompagne. Tandis qu'on paraissait ainsi vouloir se réconcilier avec César, on pressait vivement Marcus Brutus et Cassius d'amener leurs troupes en Italie, pour la délivrer d'Octave et d'Antoine. Octave, trop habile en artifices pour être dupe de ceux des autres, travaillait sans cesse à aigrir l'armée contre le sénat : « Ces patriciens ingrats et perfides, disait-il à ses légions, vous regardent comme leurs » ennemis; ils nous arment les uns contre les autres pour nous détruire et pour » régner sur nos débris.

» Nos travaux, nos fatigues, nos périls restent sans récompense. Tout le produit des conquêtes et des libéralités de César est distribué aux partisans de » Pompée : les conjurés dominent dans le sénat. Je souffrirai la mort sans regret; car il est beau de mourir en cherchant à venger son père! vous savez » que c'est ma seule ambition : je braverais tous les dangers, s'ils ne menaçaient que moi; toutes mes craintes portent sur vous seuls, puisque votre » attachement à la cause de César vous fait partager mes périls.

» Je ne vois qu'un moyen de salut pour vous : portez-moi au consulat : je ne » veux le devoir qu'à vous. Si je l'obtiens, j'accomplirai toutes les promesses » qui vous ont été faites. Vous recevrez les terres et les récompenses qui vous » sont dues, et, en vous vengeant, par le glaive de la loi, des assassins de César, » je vous délivrerai de tous vos ennemis. »

L'armée applaudit avec transport à ce discours, chargea plusieurs centurions de se rendre à Rome pour demander le consulat en faveur de leur général. On leur répondit qu'il n'avait pas l'âge exigé par les lois pour l'obtenir. Les centu-

rions répliquèrent qu'un décret particulier lui accordait le droit de solliciter cette dignité dix ans avant l'âge fixé par la loi commune, et que d'ailleurs, avant lui, Corvinus, les deux Scipions, Pompée et Dolabella avaient joui de la même faveur.

Le sénat, qui, semblable à tous les gouvernements faibles, montrait alternativement, et presque toujours mal à propos, une lâcheté sans pudeur ou une fermeté sans prudence, s'irrita contre l'audace et contre l'indiscipline des soldats qui tentaient d'exercer une influence séditieuse sur ses délibérations; il brava leurs menaces et rejeta leurs prières.

L'armée furieuse demandait à grands cris qu'on la menât, sans perdre de temps, à Rome. C'était combler les vœux d'Octave. A la tête de huit légions, il part, franchit, comme son père, le Rubicon, marche à grandes journées, et arrive sous les murs de la ville.

Le sénat, consterné de son approche, n'avait aucune troupe à lui opposer. Cédant à la nécessité et voulant désarmer la vengeance d'un ennemi qu'il ne pouvait combattre, il lui envoya une députation pour lui annoncer qu'on doublait la gratification promise aux soldats, et qu'on l'autorisait à se mettre sur les rangs pour le consulat

A peine la députation était partie, on apprend tout à coup que deux légions, arrivées d'Afrique, venaient de débarquer dans un port voisin. On regarde cet événement comme un signe de la protection des dieux : l'espoir renaît, la terreur se dissipe; une aveugle témérité la remplace; Cicéron, que la crainte avait éloigné du sénat, y reparaît : on révoque les décrets rendus en faveur d'Octave; on commande l'arrestation de sa mère et de sa sœur; on ordonne enfin à tous les citoyens de prendre les armes.

Octave, instruit de ce changement inattendu, rompt toutes ces mesures par sa célérité. Précédé par sa cavalerie, il marche rapidement, et vient camper au pied du mont Quirinal, sans que personne ose se présenter pour le combattre. Son audace opère une nouvelle révolution : les lâches sénateurs accourent en foule autour de lui, et lui prodiguent les hommages de la plus basse adulation.

Le lendemain, accompagné d'une garde imposante, il entra dans Rome aux acclamations du peuple, et fut reçu en triomphe dans le temple de Vesta, où sa mère et sa sœur étaient venues chercher un asile.

Cicéron, qui voulait obtenir sa grâce, lui demanda une entrevue, rappela ses services passés, et chercha péniblement à justifier sa conduite récente. Octave, toujours dissimulé, ne lui reprocha que d'être le dernier de ses amis qui fût venu au-devant de lui. Un seul homme montra dans ce jour de honte un courage romain. Le préteur Cornutus aima mieux se donner la mort que de s'abaisser aux pieds d'Octave.

Le même jour le bruit courut que deux légions venaient de quitter le parti de César. Le sénat, trompé par cette fausse nouvelle, se rassemble la nuit; on délibère sur les mesures à prendre pour profiter de cette révolte. Cicéron encourageait déjà les sénateurs à relever leur parti; mais le bruit qui faisait nat-

tre ces nouvelles espérances étant promptement démenti, l'assemblée se disperse; chacun regagne avec effroi ses foyers, et Cicéron, montant dans une litière, s'éloigne précipitamment de Rome.

Octave montra plus de pitié que de courroux pour cette conduite inconsidérée; il ne punit personne, et remit ses vengeances à un autre temps. Après s'être emparé de l'argent renfermé dans le trésor, et qu'il distribua à ses troupes, il se retira à quelque distance de Rome avec son armée, pour laisser une apparence de liberté aux comices. Ils l'élurent consul avec Pédius, que César avait nommé son cohéritier.

Le nouveau consul rentra dans Rome, et remplit son premier devoir en faisant rendre un décret pour mettre en accusation les meurtriers de César. Pédius, fidèle à ses instructions, fit révoquer les sénatus-consultes qui déclaraient Antoine et Lépide ennemis de la patrie. Octave lui-même écrivit à Antoine pour le féliciter de ce changement dans sa position, et lui offrit ses secours pour combattre Décimus Brutus.

Antoine répondit qu'après avoir vengé la mort de César par celle de Brutus, il joindrait son armée à celle d'Octave.

Décimus Brutus, informé de cette révolution, perdit tout espoir de résister à tant de forces réunies. Au lieu de tenter le sort des armes, il prit le parti de chercher un asile en Macédoine, près de Marcus Brutus : cependant, dès qu'il sut qu'Octave marchait contre lui, il changea de résolution et de route. Il espérait traverser la Gaule et gagner le Rhin; mais ses dix légions, excédées de fatigues, l'abandonnèrent. Les unes passèrent du côté d'Octave, les autres se réunirent à l'armée d'Antoine. Brutus, ne se voyant plus accompagné que de quelques cavaliers gaulois, se déguisa sous leur costume, et prit le chemin d'Aquilée. Arrêté dans le terrritoire de cette ville, il fut conduit devant Camille, gouverneur de cette partie des Gaules, qui le fit tuer et envoya sa tête à Antoine.

CHAPITRE XXII.

Conférence entre Octave, Antoine et Lépidus. — Leur triumvirat. — Leurs proscriptions. — Massacre des proscrits. — Entrée des triumvirs dans Rome. — Préambule des tables de proscription. — Nouveau massacre à Rome. — Traits de courage et de générosité. — Mort de Cicéron. — Décret pour un impôt sur quatorze cents femmes. — Discours d'Hortensia aux triumvirs. — Révocation du décret. Guerre entre Brutus, Cassius et les triumvirs. — Bataille près de Philippes en Thrace. — Succès de Brutus. — Défaite et mort de Cassius. — Défaite, fuite et mort de Brutus. — Partage de l'empire entre les triumvirs. — Leurs nouvelles proscriptions. — Mort courageuse de Porcia, femme de Brutus. — Retour d'Octave à Rome. — Départ d'Antoine pour l'Asie. — Son amour pour Cléopâtre. — Spoliation exercée contre les citoyens en faveur des soldats. — Vengeance de Fulvie, femme d'Antoine. — Défaite de Lucius, frère d'Antoine. — Réconciliation d'Antoine et d'Octave. — Guerre entre Octave et Sextus Pompée. — Paix entre eux. — Séjour d'Antoine en Grèce. — Événements à Rome. — Nouvelle guerre entre Octave et Pompée. — Défaite d'Octave. — Bataille navale. — Défaite, fuite et mort de Pompée. — Abaissement et lâcheté de Lépidus. — Gouvernement d'Octave sous le nom d'Auguste. — Désordres d'Antoine en Asie. — Départ et retour d'Octavie, femme d'Antoine. — Nouvelle guerre entre Auguste et Antoine. — Bataille d'Actium. — Défaite et fuite d'Antoine. — Sa lâcheté. — Sa victoire sur Auguste. — Soumission de son armée à Auguste. — Mort d'Antoine. — Entrée triomphale d'Auguste dans Alexandrie. — Entrevue d'Octave et de Cléopâtre. — Mort de Cléopâtre. — L'Égypte est réduite en province romaine. — Retour d'Octave à Rome. — Son élévation à l'empire. — Fin de la république romaine.

Octave, Antoine et Lépide avaient cessé d'être ennemis : forcés par un intérêt commun de se réunir pour abattre Pompée dans l'Occident, Cassius et Brutus dans l'Orient, et le parti nombreux qui favorisait les conjurés à Rome et dans toute l'Italie, ils se rendirent de concert sur les rives du Tanaro, près de Modène, suivis, chacun de cinq légions. Ils choisirent pour le lieu de leur conférence une petite île située au milieu de ce fleuve. Lépidus y entra le premier pour s'assurer qu'on n'avait point de piége à y craindre. Sur le signal qu'il fit aux deux autres généraux de s'avancer, ils laissèrent chacun trois cents hommes à la tête des ponts, et entrèrent dans l'île.

Leur conférence se tint dans un lieu nu et découvert. Octave, comme consul, les présidait; leur délibération dura deux jours. On y décida qu'Octave donnerait sa démission du consulat, et que, pour faire cesser toutes les calamités de la guerre civile, le gouvernement de la république serait confié à un triumvirat composé de Lépidus, d'Antoine et d'Octave; que les triumvirs nommeraient à toutes les magistratures pour cinq ans, et qu'ils se partageraient les gouvernements des provinces.

Antoine eut celui de toute la Gaule, excepté la Narbonnaise, qui fut donnée avec l'Espagne à Lépidus : Octave prit pour lui l'Afrique, la Sicile et la Sardaigne. On ne parla point des provinces d'Orient, parce qu'elles étaient au pouvoir des conjurés. Rome et l'Italie devaient être gouvernées en commun par les triumvirs.

On décida qu'Antoine et Octave seraient chargés de diriger la guerre contre Brutus et Cassius; que Lépidus, revêtu du consulat, resterait à Rome pour y maintenir l'ordre, et gouvernerait l'Espagne par ses lieutenants. Les triumvirs partagèrent aussi entre eux les légions : ils en eurent chacun vingt sous leurs ordres.

Comme ils voulaient exciter le zèle de l'armée, ils lui abandonnèrent tout le territoire et toutes les propriétés de dix-huit grandes villes, telles que Capoue, Reggium, Benevente, etc., dont les habitants se virent ainsi dépouillés de leurs biens. Ils convinrent enfin, sous prétexte de se délivrer de tout danger intérieur pendant qu'ils porteraient la guerre au dehors, d'exterminer leurs ennemis par une proscription.

Le premier motif qui porta les triumvirs à ordonner le massacre de tant de citoyens, fut le besoin d'argent. Cassius et Brutus levaient avec facilité dans l'Orient d'immenses contributions qui assuraient la solde et la subsistance de leurs nombreuses armées. Les triumvirs, au contraire, manquaient de tous les moyens nécessaires à l'entretien de leurs troupes. L'Italie était épuisée par la guerre civile, la Gaule par les concussions des proconsuls; Rome jouissait du droit de ne point payer d'impôts, et les flottes de Sextus Pompée interceptaient la plupart des secours qu'on pouvait tirer de l'Afrique et de l'Occident.

De plus, ces mêmes triumvirs n'avaient sous les yeux que trop d'exemples récents, propres à enflammer leurs passions. Le cruel Sylla s'était vu tranquille possesseur du pouvoir suprême, et profitant de la terreur qui survivait à sa puissance, il avait fini paisiblement ses jours en simple citoyen, au milieu des familles consternées de ses victimes.

La douceur de Pompée encourageant au contraire l'audace de ses ennemis, il s'était vu lâchement servi et cruellement immolé. Enfin, tout à l'heure, on venait de voir tomber César sous le poignard des conjurés qui devaient la vie à sa clémence. Octave, Antoine et Lépide, moins grands, plus haïs et plus ambitieux que Sylla, résolurent de l'imiter.

Dans les premiers moments, ils n'ordonnèrent la mort que de dix-sept proscrits, désignés par leur haine, et redoutables par leur influence.

La vengeance partagea entre eux leurs victimes, comme ils s'étaient partagé les légions et les provinces de l'empire. Ils se firent mutuellement l'affreux sacrifice des sentiments les plus chers et des devoirs les plus sacrés. Antoine livra au fer de ses collègues son oncle Lucius; Lépidus, son propre frère; Octave, son tuteur Torranius, et Cicéron, dont il défendit quelque temps la vie, moins sans doute par reconnaissance que par la crainte d'imprimer à sa mémoire une tache éternelle. Cet illustre orateur fut immolé à la haine implacable d'Antoine.

Les agents des triumvirs portèrent sur-le-champ à Rome l'ordre fatal qui tranchait les jours de ces premiers proscrits : les uns furent saisis et frappés dans les bras de leurs femmes et de leurs enfants; d'autres dans les temples, dans les rues et sur les places publiques; quelques-uns au milieu de la joie tranquille des festins; plusieurs, tels que le tribun du peuple Salvius, au moment où ils remplissaient les fonctions de leurs charges.

Ces exécutions sanglantes répandent dans la ville un effroi d'autant plus grand qu'on ignorait encore jusqu'où s'étendait la proscription. Chacun tremblait pour soi-même; le tumulte devient universel; les plus timides se cachent dans les lieux les plus retirés; les plus prudents s'éloignent, les plus hardis songent à se défendre : d'autres, dans leur désespoir, se disposent à incendier les édifices publics et leurs propres maisons. Dans cette ville immense, au milieu des ombres de la nuit, la mort semble planer sur toutes les têtes; chaque citoyen, en rencontrant un homme, le prend pour un bourreau.

Le consul Pédius parcourait les rues de Rome, précédé de hérauts; il parvint enfin à calmer cette agitation, en promettant qu'au lever du jour toutes les inquiétudes seraient dissipées. Il publia en effet le lendemain la liste des dix-sept victimes dévouées à la mort; et, comme les triumvirs ne l'avaient point mis dans leur fatal secret, il garantit à tous les autres citoyens une entière sécurité. Pédius était tellement excédé des efforts qu'il lui avait fallu faire pour apaiser le soulèvement du peuple, qu'il en mourut dans la journée.

Les triumvirs entrèrent peu de temps après dans Rome à la tête de leurs cohortes prétoriennes : ils y furent reçus successivement, et chacun de leurs triomphes dura trois jours. Le tribun du peuple Publius Titius proposa solennellement et fit décréter une loi qui établit pour cinq ans le triumvirat confié à Lépidus, à Antoine et à Octave. avec une autorité égale à celle des consuls.

Les jours suivants, on plaça sous les yeux du peuple, dans différents quartiers de la ville, de nouvelles tables de proscription. La première contenait cent cinquante noms. La cupidité, la peur, la haine et la vengeance, ces quatre funestes éléments des fureurs de la tyrannie, étendirent successivement ces tables sanglantes qui comprirent enfin dans leurs funèbres registres trois cents sénateurs et plus de deux mille citoyens.

Toutes les têtes dévouées à la mort étaient mises à prix. Chacun vendait sa conscience : l'homme libre pour de l'or, l'esclave pour de l'argent et pour la liberté. On ne touchait cet affreux salaire qu'en présentant la tête du proscrit. La mort punissait la vertu qui voulait dérober une victime aux tyrans; et les ordres les plus sévères ordonnaient à tout citoyen d'ouvrir ses foyers, jusque là toujours inviolables, aux recherches des bourreaux. Ainsi le crime ne rencontrait point d'obstacle, et l'innocence ne trouvait point de refuge.

Les usurpateurs puissants et sanguinaires, couronnés par la fortune, encensés par la flatterie de leurs contemporains, n'ont pour juges que la postérité, et la vertu qu'ils foulent aux pieds ne peut être vengée que par l'histoire.

C'est son burin seul qui grave sur leurs fronts les traits ineffaçables de la haine et du mépris. Il nous a conservé le préambule des tables de proscription, que nous transcrivons textuellement, et qu'on avait ainsi rédigé :

« Marcus Lépidus, Marcus Antonius, Octavius César, élus par le peuple pour » rétablir l'harmonie et ramener le bon ordre dans la république, proclament » ce qui suit : Si les méchants, par un effet de leur déloyauté naturelle, ne s'ef- » forçaient point à exciter la commisération quand elle leur est nécessaire, et » si, ne devenant point ensuite ennemis de leurs bienfaiteurs, ils ne conspi- » raient pas contre ceux qui les ont sauvés, Caïus César ne se serait point vu » assassiné par les ingrats que la guerre lui avait livrés, et qu'il avait comblés » d'amitié, de richesses et de dignités, après leur avoir sauvé la vie.

» Nous-mêmes, enfin, nous ne nous verrions pas forcés de sévir avec tant » de rigueur contre les mêmes hommes qui, non contents de nous accabler » d'outrages, nous ont déclarés ennemis de la patrie. L'expérience nous a con- » vaincus qu'on ne peut désarmer par la clémence ceux qui ont conspiré notre » perte, et dont les mains fument encore du sang de César ; et, lorsque nous » prévenons nos ennemis pour ne point nous exposer à devenir leurs victimes, » on ne peut nous accuser d'injustice, de cruauté, ni d'excès dans nos ven- » geances.

» On doit se rappeler les maux que nous avons soufferts et ceux qu'éprouva » César. Ses captifs, les hommes qu'il avait garantis de la mort, et que son » testament appelait même à sa succession, l'ont percé en plein sénat de vingt- » trois coups de poignard, en présence des dieux, quoiqu'il fût revêtu de la » principale magistrature, quoiqu'il fût investi du suprême pontificat. Ils ont » étendu à leurs pieds ce grand homme qui avait soumis au peuple romain les » nations les plus formidables, franchi les colonnes d'Hercule, traversé des mers » que n'avaient point encore bravées les navigateurs, et découvert des régions » jusqu'alors inconnues aux Romains.

» Après cet attentat, les autres citoyens qu'une juste sévérité nous force à » punir, loin de remplir leurs devoirs et de livrer ces assassins à la rigueur » des lois, leur ont confié des magistratures et des provinces, qui leur donnent » le pouvoir de s'emparer des trésors de la république, de lever des troupes » contre nous, et d'appeler aux armes des peuples barbares, implacables en- » nemis de Rome. On les a vus soulever par la terreur, contre la république, » des nations alliées, et porter le fer et la flamme dans les villes qui ont voulu » nous rester fidèles.

» Déjà notre vengeance a fait justice de quelques-uns de ces misérables : » bientôt, avec l'assistance des dieux, leurs complices subiront le même sort. » Nous venons d'exécuter ce noble dessein dans l'Espagne, dans les Gaules et » en Italie ; il ne nous reste plus qu'à combattre quelques meurtriers de César » qui se trouvent encore armés au delà des mers : mais lorsque nous nous » disposons, citoyens, à entreprendre pour vous cette guerre étrangère, il » serait également contraire aux intérêts de la république et à votre sûreté,

» comme à la nôtre, de laisser en liberté derrière nous le reste de nos com-
» muns ennemis, trop disposés à profiter de notre absence et des chances di-
» verses de la guerre.

» L'expédition dont nous nous sommes chargés est urgente : nous avons
» pensé qu'au lieu de compromettre la patrie par une funeste lenteur, nous
» devions nous hâter d'exterminer les hommes qui, les premiers, ont voulu
» nous flétrir du nom d'ennemis de la patrie, nous et les armées qui servaient
» sous nos ordres.

» De quel immense nombre de citoyens leurs barbares décrets avaient pro-
» noncé la ruine, sans craindre le courroux des dieux ni celui des hommes!
» Notre vengeance ne sera pas aussi cruelle que leur furie. Nous ne l'étendrons
» pas sur une aussi grande multitude de victimes; nous n'immolerons point
» tous ceux qui se sont déclarés nos ennemis, ou qui ont conspiré contre nous:
» on ne verra point dans nos tables de proscription tous ceux dont la fortune
» ou les hautes dignités ont pu exciter quelques haines ou quelques rivalités;
» nous n'imiterons pas la rigueur de ce magistrat suprême qui, avant nous et
» comme nous, se vit chargé de rétablir le calme dans la république, et auquel
» vous décernâtes le nom d'*heureux*, en considération de ses succès.

» Nous ne nous vengerons que des plus coupables ; sans cette mesure, que
» votre propre intérêt exige autant que le nôtre, vous nous verriez bientôt
» tous en proie aux plus affreuses calamités. Il est également nécessaire d'ac-
» corder quelque satisfaction à l'armée, exaspérée de tant d'injures et procla-
» mée ennemie de la patrie lorsqu'elle combattait pour elle.

» Nous pourrions sans doute frapper nos criminels ennemis successivement,
» et sans rendre leur liste publique ; mais il nous a semblé préférable, au lieu
» de les saisir à l'improviste, de faire inscrire leurs noms sur ces tables de
» proscription, pour éviter toute méprise funeste, et pour empêcher que nos
» soldats, dépassant les bornes qui leur sont prescrites, n'immolent ceux que
» nous voulons sauver. Par cette mesure, nous sommes certains qu'ils n'atta-
» queront que les coupables dont l'arrêt est prononcé.

» Fassent donc les dieux que personne ne donne asile aux proscrits, que
» personne ne les défende et ne se laisse corrompre par eux! Quiconque sera
» convaincu d'avoir tenté directement ou indirectement de les sauver sera
» inscrit sans pitié sur ces tables.

» Ceux qui leur auront donné la mort et qui nous présenteront leurs têtes,
» recevront de nous, pour chaque victime, l'homme libre, vingt-cinq mille
» drachmes attiques ; l'esclave, dix mille et la liberté, avec les droits de cité
» dont jouissait son maître.

» Ceux qui feront connaître la retraite d'un proscrit obtiendront la même
» récompense : au reste, les noms des dénonciateurs et de tous ceux qui au-
» ront exécuté nos ordres ne seront écrits sur aucun registre, afin qu'ils restent
» à jamais inconnus. »

Ce monument de la plus affreuse tyrannie dévoilait les secrets qu'elle

s'efforce ordinairement de dérober à tous les regards. Dans tous les temps l'esprit de parti excite les mêmes passions, porte aux mêmes cruautés; mais il se couvre au moins du voile de la justice, et peu de tyrans eurent l'impudeur de publier ainsi leurs plus honteuses pensées.

Dès que les tables de proscription furent affichées, on ferma les portes de la ville, et de nombreuses troupes de soldats se répandirent autour des remparts pour ôter toute voie de salut aux proscrits.

De ce moment, les satellites des triumvirs, se dispersant dans Rome, commencèrent leurs sanglantes exécutions. Un nouveau genre de terreur plana sur la capitale du monde; ce n'était point cette terreur qu'éprouve une ville assiégée, et qui laisse encore quelque espoir dans le secours des armes et dans la modération du vainqueur. Les victimes livrées au fer des tyrans, plus malheureuses que celles qui sont frappées d'une horrible contagion, et qui voient les objets les plus chers fuir leur approche, non-seulement ne trouvaient ni consolations, ni retraites, ni défenses, mais elles redoutaient à la fois le poignard de leurs bourreaux, la trahison de leurs esclaves, la cupidité perfide de leurs plus proches parents. Les uns se précipitaient du haut des murs dans le fleuve; les autres, la torche à la main, périssaient dans leurs maisons enflammées : ceux-là se jetaient dans les puits; ceux-ci se cachaient dans les égouts, au milieu des immondices. Les personnages les plus distingués, se prosternant en larmes aux pieds de leurs esclaves, empruntaient leur vil costume dans l'espoir d'échapper à la mort : enfin, d'autres, plus courageux, ne voulant pas mourir sans vengeance, allaient au-devant des assassins, les attaquaient, et ne tombaient sous leurs coups qu'après en avoir immolé un grand nombre.

Ces jours affreux réveillèrent tous les ressentiments, et servirent toutes les haines. Chacun dénonçait, assassinait son ennemi, pillait sa maison, et s'emparait de ses richesses. La crainte des tyrans forçait l'amitié à la fuite et la nature au silence.

L'or corrupteur des triumvirs récompensa des crimes inouïs : des fils dénaturés, des épouses infâmes, portant à la main la tête de leurs pères et de leurs époux, vinrent audacieusement recevoir le honteux salaire de leurs exécrables forfaits.

Mais, si le Ciel permet que le crime opprime souvent la vertu sur la terre, elle ne peut jamais en être totalement bannie; et, dans les temps de la corruption la plus déplorable, on voit encore briller quelques-uns de ses nobles rayons. Au milieu de tous ces actes de tyrannie, de trahison, de lâcheté, Rome eut à citer des traits nombreux de courage et de générosité.

La mère d'Antoine avait caché quelque temps chez elle son fils Lucius. Les assassins, découvrant son asile, voulaient l'arracher de ses bras; elle court au Forum, et, s'adressant à son fils aîné, assis sur son tribunal avec ses collègues : « Triumvir, lui dit-elle, je viens me dénoncer moi-même : j'ai donné asile à Lu-
» cius, votre frère, à un proscrit. Il restera chez moi jusqu'au moment où vous

» aurez donné l'ordre de m'égorger en même temps que lui, puisque votre loi
» applique la même peine aux proscrits et à ceux qui veulent les sauver de la
» mort. »

Antoine lui reprocha sa pitié pour son frère; elle ne l'avait point empêché d'approuver le décret qui le déclarait lui-même ennemi de la patrie; cependant, vaincu par la nature, cet homme barbare demanda à ses collègues la grâce de Lucius.

La femme d'Acilius, prodiguant toutes ses richesses aux satellites des triumvirs, sauva la vie de son époux, qui s'échappa escorté par les soldats chargés de le poignarder.

L'épouse d'Ancius enferma son mari dans une malle, le fit sortir sur le dos d'un portefaix, et l'accompagna dans sa fuite.

Un esclave de Panopion, couchant dans le lit de son maître, et couvert de ses habits, se laissa égorger à sa place.

Le fils de Géta, ayant fait courir le bruit de la mort de son père, feignit de brûler ses restes sur un bûcher; s'étant ensuite déguisé avec lui sous un costume rustique, il gagna les bords de la mer, porta le vieillard sur ses épaules, et mérita la même gloire que le pieux Énée.

Quelques proscrits traversèrent l'Italie travestis en satellites des tyrans, et répandant partout l'effroi qui les poursuivait. Sextus Pompée couvrait alors les côtes d'une foule de bâtiments légers; il recueillit sur ses vaisseaux un assez grand nombre de ces malheureux, échappés à la rage des proscripteurs.

Cicéron, fuyant loin de Rome, s'était embarqué dans une nacelle; l'état de souffrance où il se trouvait ne lui permit pas de supporter le mouvement des flots: il revint à terre, et s'enferma dans une de ses maisons de campagne près de Capoue.

Le croassement de plusieurs corbeaux, excités par l'approche des soldats qui le cherchaient, éveilla ses esclaves: ils prirent ce bruit pour un avertissement des dieux, placèrent leur maître dans une litière, et le portèrent au fond d'une forêt, dont l'épaisseur leur laissait l'espoir d'échapper à tous les yeux.

Déjà les soldats envoyés à la poursuite de l'illustre proscrit, trompés par le faux bruit de son embarquement, se disposaient à s'éloigner; mais un client de Claudius, animé par une vieille haine, indiqua au centurion Lénas le sentier que Cicéron avait suivi. Marchant promptement sur ses traces, il ne tarda pas à l'atteindre. Dès que Cicéron le vit approcher, sans proférer une parole, il présenta sa tête aux assassins, qui la coupèrent ainsi que sa main, et les portèrent dans Rome à son implacable ennemi.

Antoine était sur son tribunal dans le Forum, lorsque Lénas lui présenta les restes sanglants du père de la patrie. Antoine, à leur aspect, laissa éclater une cruelle et indécente joie, décerna une couronne à l'assassin, lui donna deux cent cinquante mille drachmes, et commanda d'attacher à la tribune aux harangues la tête et la main de cet orateur célèbre.

Les regrets du peuple firent longtemps accourir près de cette tribune une foule désolée, plus nombreuse que celle qu'attirait autrefois son éloquence.

La féroce Fulvie, veuve de Claudius, femme d'Antoine, et digne par ses fureurs de ses deux époux, vint jouir du plaisir barbare de la plus méprisable vengeance; armée d'un poinçon d'or, elle perça cruellement la langue de ce grand homme, dont elle croyait encore entendre tonner la voix dans ses *Philippiques*.

Fulvie, plus avide et plus éhontée que les triumvirs, payait comme eux des assassins, et désignait à la mort ses propres victimes. Elle avait longtemps convoité la riche campagne de Ruffus : le malheureux fut égorgé; et, lorsqu'on présenta ses restes à Antoine, le triumvir, se souvenant que le nom de Ruffus ne se trouvait pas inscrit sur les tables, dit froidement : « Ceci ne me concerne » pas; portez cette tête à Fulvie. »

Tous ces massacres ne remplissaient pas assez promptement le trésor des proscripteurs; et comme il leur manquait encore vingt millions de drachmes pour les besoins de la guerre, ils en rendirent compte au peuple, et firent publier un décret qui levait un énorme tribut sur quatorze cents femmes les plus distinguées et les plus riches de Rome.

Le même décret les obligeait à déclarer leur fortune, et promettait de fortes récompenses à ceux qui dénonceraient les biens qu'on aurait voulu cacher.

Les dames romaines frappées par cette loi espéraient d'abord émouvoir en leur faveur les femmes et les parentes des triumvirs. La sœur d'Octave et la mère d'Antoine les accueillirent avec douceur, mais sans pouvoir leur prêter un utile appui. Fulvie leur ferma sa porte ignominieusement.

Indignées de cet affront, elles se rendent au Forum, traversent la foule, et s'approchent de la tribune. Hortensia, fille du célèbre orateur Hortensius, s'adressant aux triumvirs, leur dit avec fermeté : « Décidées à suivre d'abord une » marche convenable à notre sexe, nous avons imploré le secours de vos fem- » mes; mais l'accueil indécent de Fulvie nous force à venir sur la place publi- » que vous demander justice.

» Déjà vos rigueurs nous ont enlevé nos pères, nos époux, nos frères, sous » prétexte qu'ils vous avaient traités en ennemis. Si vous nous privez au- » jourd'hui de nos biens et de tous moyens d'élever nos enfants, vous nous » précipiterez dans un abaissement indigne de nos mœurs et de notre rang.

» Nous accusez-vous d'avoir agi hostilement contre vous, ainsi que ceux » dont nous pleurons la mort? Alors inscrivez-nous comme eux sur vos tables » de proscription; mais si vous reconnaissez que des femmes n'ont pu rendre » aucun décret contre vous, qu'elles n'ont ravagé aucune de vos maisons, et » qu'elles n'ont point armé de légions pour vous combattre, pourquoi nous » donner part aux châtiments quand nous n'en avons pas pris aux injures?

» Nous ne vous envions ni les commandements, ni les magistratures, ni les » honneurs, que vous vous disputez au prix de tant de sang. Notre fortune, » dites-vous, vous est nécessaire pour soutenir la guerre. Et dans quel temps » la république, qui a toujours eu des ennemis à combattre, a-t-elle soumis les » dames romaines aux taxes que vous exigez? Une fois seulement, il est vrai, » nos mères, animées d'un sentiment héroïque, voyant la république exposée

» aux plus grands périls, et Rome réduite à la dernière extrémité par les Car-
» thaginois, offrirent de contribuer aux besoins publics ; mais cette contribu-
» tion volontaire ne fut point prise sur leurs terres, sur leurs dots, sur tout ce
» qui était nécessaire à la subsistance de leurs familles; elles ne sacrifièrent
» à la patrie que leur luxe, leurs bijoux, leurs ornements, et n'eurent à redou-
» ter ni contrainte, ni violence, ni délations.

» Aujourd'hui quel est donc le danger qui menace l'empire romain? Que les
» Parthes, que les Gaulois paraissent au pied de nos murs, et vous verrez que
» nous égalons nos mères en vertu ! Mais jamais nous n'offenserons les dieux
» en contribuant aux frais d'une guerre civile : vous implorez en vain nos se-
» cours lorsque vous allez vous déchirer mutuellement ; nous n'en avons of-
» fert ni à César ni à Pompée ; Marius n'en exigea pas de nous ; Cinna ne tenta
» point de nous y contraindre, et Sylla lui-même, le tyran de notre patrie, plus
» juste que vous qui prétendez rétablir l'ordre et la paix, n'osa point nous impo-
» ser de tribut. »

A ce discours, les triumvirs, frémissant de rage et de colère, et craignant ce premier exemple de courage, ordonnèrent aux licteurs d'éloigner ces femmes de la tribune, et de les chasser de la place publique ; mais une grande rumeur s'étant élevée de tous côtés parmi le peuple, les licteurs n'osèrent obéir. Les triumvirs rompirent l'assemblée. Le jour suivant ils révoquèrent en grande partie leur décret, et convertirent l'impôt en emprunt d'une valeur modique, qu'ils exigèrent de quatre cents femmes seulemeut.

Ainsi, dans ces jours de décadence, d'horreurs et de lâcheté, tandis que les maîtres du monde courbaient leurs fronts humiliés sous le joug de trois tyrans, les dames romaines seules, résistant aux triumvirs, osèrent leur faire entendre la voix expirante de la justice et de la liberté.

Ces horribles proscriptions répandirent la terreur et la consternation dans toute l'Italie ; mais elles portèrent aussi au plus haut degré la fureur et la soif de la vengeance dans le cœur de tous ceux qui purent échapper aux bourreaux et trouver le moyen de réunir leurs armes à celles des conjurés.

Les Romains qui conservaient encore quelques vertus, quelque amour pour la liberté, accoururent dans les camps de Brutus et de Cassius, dont les armées se joignirent à Smyrne.

Ces deux généraux, qui avaient abandonné l'Italie en fugitifs, sans avoir une ville pour appui, une cohorte pour défense, se trouvaient alors à la tête de quatre-vingt mille hommes, maîtres de l'Asie et de la Grèce, et en état de défendre la liberté romaine contre ses oppresseurs. Ils se préparaient à marcher en Égypte contre Cléopâtre, dont l'empire s'était armé pour venger la mort de César ; mais ils renoncèrent à cette entreprise lorsqu'ils apprirent qu'Antoine et Octave, laissant à Rome Lépidus chargé du gouvernement de l'Italie, se disposaient à s'embarquer avec quarante légions pour les combattre.

Avant de s'avancer contre eux, ils se vengèrent des Rhodiens et des Lyciens qui leur avaient refusé des contributions. Rhodes fut soumise et saccagée. Les habitants de cette ville opulente ne conservèrent d'autres biens que la vie : les

Lyciens éprouvèrent encore un sort plus cruel ; enfermés dans Xante, leur capitale, ils ne cédèrent ni aux menaces de Cassius ni aux prières de Brutus. Combattant jusqu'à l'extrémité, au moment où ils voulaient brûler les tours ennemies qui dominaient leurs remparts, l'incendie se communiqua aux maisons de la ville. Brutus s'efforça vainement d'éteindre les flammes; les Lyciens, désespérés, leur jetèrent sans cesse de nouveaux aliments, s'y précipitèrent, périrent tous, et ne laissèrent que des cendres aux vainqueurs.

Quelques historiens accusent Brutus de ce désastre : sa vie entière dément cette calomnie. Cassius en eût été plus capable : ce républicain ardent, farouche, ambitieux, combattait encore plus par haine pour les tyrans que par aversion contre la tyrannie. Les plus grands ennemis de Brutus vantèrent toujours la générosité de ses sentiments, la douceur de ses vertus. Il ne commit qu'un seul crime, dont son amour pour la liberté fut la cause et peut-être l'excuse.

Ces deux derniers soutiens de la république se rencontrèrent encore à Sardes : Brutus adressa de vifs reproches à Cassius sur ses concussions et sur d'autres excès qui pouvaient tacher la noble cause que défendaient leurs armes. La querelle s'échauffant était au moment de dégénérer en rupture; Favonius, un de leurs amis, calma leur animosité.

Après cette conférence, Brutus, retiré le soir dans sa tente, se livrait, suivant sa coutume, à l'étude, que n'interrompirent jamais ses occupations publiques : il lisait à la clarté d'une lampe près de s'éteindre : tout à coup, entendant quelque bruit, il lève la tête et voit sa porte ouverte. Un spectre d'une taille gigantesque, d'un aspect effrayant, se présente à ses regards et fixe sur lui un œil menaçant : « Es-tu, lui dit intrépidement le Romain, un mortel ou un » démon ? Quel est le motif qui t'amène à mes yeux ? » — « Brutus, répond le fan- » tôme, je suis ton mauvais génie ; tu me reverras à Philippes. » — « Eh bien ! » répliqua Brutus sans s'émouvoir, nous nous reverrons. » Le spectre disparut.

Brutus appela ses esclaves, qui assurèrent n'avoir rien vu : il continua sa lecture. Le lendemain, encore frappé de cette apparition, il en fit le récit à Cassius, qui attribua cette illusion à la chaleur de son imagination fatiguée par un trop long travail. Brutus le crut comme lui.

Sur ces entrefaites, apprenant qu'Antoine et Octave s'avançaient dans la Macédoine, ils passèrent en Thrace, et campèrent près de Philippes, où les triumvirs arrivèrent peu de jours après.

Le monde entier attendait avec effroi l'issue de cette scène sanglante qui devait décider de son sort, et faire triompher le despotisme ou la liberté.

L'espérance et la crainte agitaient alternativement les deux armées. Brutus seul, satisfait d'avoir rempli son devoir, paraissait tranquille sur l'événement. Il disait à ses amis : « Quel que soit l'arrêt du sort, je ne cours aucun danger ; » si je suis vainqueur, je rends à Rome sa liberté ; si mes ennemis l'emportent, » la mort me délivrera de l'esclavage. »

La force des deux partis était à peu près égale ; ils comptaient chacun plus de cent mille combattants. Les triumvirs campaient dans la plaine ; les conjurés occupaient deux collines près de la ville : leur forte position les rendait

maîtres de refuser ou de livrer bataille, comme ils le jugeraient convenable. Ils recevaient de l'Orient tous les vivres nécessaires à leur subsistance. L'île de Thasos était leur magasin. L'armée des triumvirs, au contraire, privée de provisions, se trouvait dans un péril d'autant plus imminent, que Pompée, maître de la mer, empêchait l'arrivée de tout secours et de tout renfort : aussi elle souhaitait vivement une action décisive.

Cassius, plus expérimenté que son collègue dans l'art de la guerre, voulait différer le combat, et remporter une victoire plus certaine par la disette que par les armes. Brutus, soit qu'il se méfiât de la constance de ses troupes, soit qu'il ne pût contenir leur ardeur, pressa son collègue de combattre. « Je suis » impatient, dit-il, de terminer les malheurs du genre humain. » Son avis l'emporta.

Lorsqu'ils eurent réglé toutes leurs dispositions, Cassius dit à Brutus : « Que » ferez-vous si nous sommes vaincus? » — « J'ai blâmé autrefois dans mes écrits, » répondit celui-ci, la mort de Caton, et je croyais qu'en tranchant soi-même » ses jours on commettait un crime contre les dieux ; mais j'ai changé d'opi- » nion : décidé à mourir pour ma patrie, je pense avoir le droit de choisir le » genre de mort qui me semblera préférable ; et, si la fortune m'est contraire, » je quitterai une vie pénible sur cette terre pour un monde meilleur. » — « Mon » ami, s'écria Cassius en se jetant dans ses bras, que rien ne nous arrête à pré- » sent, puisque, d'après cette résolution, nous n'avons plus à craindre des vain- » queurs. » A ces mots, ils donnèrent le signal du combat.

Octave, qu'on accusa toujours de manquer de bravoure, était alors retenu loin de son camp par une maladie réelle ou supposée. Antoine, qui commandait seul, attaqua les troupes de Cassius et les fit plier jusqu'à leurs retranchements. Tandis qu'il remportait cet avantage, Brutus se précipita si impétueusement sur l'armée d'Octave, qu'il rompit ses rangs, la mit en déroute, et pénétra jusque dans son camp, qu'il livra au pillage.

De son côté Antoine, poursuivant ses succès, mit en fuite la cavalerie de Cassius et força ses lignes. Cassius, montrant une valeur digne de son nom et de sa renommée, fit de vains efforts pour rallier les fuyards : arrachant une enseigne à celui qui la portait, il se précipita au milieu des ennemis, et rétablit un moment le combat. Mais que peut le courage d'un seul? Son armée, saisie de terreur, resta sourde à sa voix, et il se vit obligé de céder au torrent et de fuir avec elle. Malheureusement un épais nuage de poussière lui dérobait la vue de la défaite d'Octave ; croyant Brutus battu comme lui, et leur cause perdue, il entra dans sa tente et se tua.

Brutus, revenu à la tête de ses troupes victorieuses, rallia celles de Cassius, leur rendit l'espérance et le courage, et reprit avec elles son ancienne position.

Instruit par l'expérience, il voulait éviter une nouvelle action et affamer l'ennemi ; mais ses soldats, présomptueux depuis leur premier succès, demandaient à grands cris le combat. Il résista vingt jours à leur impatience ; enfin, ignorant que la flotte des triumvirs venait d'être dispersée par celle de Pompée, et que l'ennemi se trouvait totalement privé de subsistances, il céda aux instances de

son armée, et donna le signal qu'elle désirait. On raconte que, la veille de cette fatale journée, il crut encore revoir le spectre qui lui était apparu sur la côte d'Asie.

Ses légions rompirent d'abord l'infanterie d'Octave, et sa cavalerie en fit un grand carnage; mais Antoine, ayant pris en flanc les troupes que commandait précédemment Cassius, les enfonça. Leur terreur se communiqua au centre de l'armée; tout plia, tout se mêla; on ne conserva pas même assez d'ordre pour se retirer en combattant; la déroute fut complète. Brutus, entouré de ses plus braves officiers, opposa longtemps au vainqueur une résistance opiniâtre et une vaillance inutile. Le fils de Caton et le frère de Cassius périrent à côté de lui. Enfin, ne pouvant combattre seul une armée, il prit aussi la fuite.

Les triumvirs avaient ordonné qu'on ne le laissât pas échapper; leur cavalerie le poursuivait avec ardeur. Lucilius, son ami, voyant un corps de Thraces prêt à le prendre, se décide à le sauver aux dépens de sa propre vie; il marche au-devant des ennemis, leur crie qu'il est Brutus, et se livre à eux. A ces mots on l'arrête, et Brutus s'échappe.

Antoine, instruit par quelques cavaliers thraces de leur succès, accourt dans l'intention cruelle d'insulter au malheur de Brutus, et de lui donner la mort; mais Lucilius, s'avançant avec courage, lui dit : « Brutus n'est pas dans vos fers, » sa vertu est à l'abri d'un tel outrage; pour conserver son honneur, j'ai sacrifié ma vie; je vous ai trompé, frappez-moi. »

Vaincu par un dévouement si rare, Antoine embrassa Lucilius, et s'efforça de conquérir par ses bienfaits un ami si fidèle.

Brutus, suivi d'un petit nombre de compagnons, se réfugia la nuit dans une grotte : on l'entendit répéter ces paroles d'Euripide : « Malheureuse vertu! j'ai » cru longtemps à ton existence; mais tu n'es qu'une ombre vaine et l'esclave » de la fortune! » Étrange aveuglement du malheur! il oubliait que cette vertu brille plus dans les revers que dans la prospérité, qu'elle est immortelle comme notre âme, et qu'éternellement on préférera la mémoire de Brutus vaincu à celle d'Antoine vainqueur.

Brutus aurait mieux pensé s'il n'avait pas eu de reproches à se faire; mais le sang de César pesait sans doute sur son cœur. Aussi on l'entendit encore, levant les yeux vers le ciel, prononcer cet autre vers du même poète qui dit que « le coupable doit recevoir dans cette vie la punition de ses crimes. »

Brutus avait chargé Statilius de s'informer du sort de plusieurs de ses amis; ne le voyant pas revenir, et apprenant que les ennemis s'approchaient, il pria les officiers qui l'entouraient de trancher ses jours; et, comme ils refusaient de lui rendre ce fatal service, il ordonna à l'un de ses esclaves de le frapper : alors Stration, qui se trouvait près de lui, s'écria : « Il ne sera pas dit que Brutus, » cherchant un ami, n'a pu trouver qu'un esclave! » Détournant sa tête avec horreur, il lui présente la pointe de son épée; Brutus se précipite sur le glaive et expire. Ainsi mourut cet homme célèbre, qu'on appela le dernier des Romains.

Après leur victoire, Antoine et Octave se partagèrent l'empire et le gouver-

rèrent en maîtres souverains. Lépidus n'existait que de nom dans le triumvirat; il n'avait ni autorité sur l'armée, ni crédit sur le peuple.

Le succès n'adoucit point la férocité des vainqueurs. Ils immolèrent à leurs vengeances un grand nombre de victimes. Hortensius, Drusus, Varus périrent par leurs ordres; ils condamnèrent un père et un fils à se tuer mutuellement. Un des proscrits ayant demandé pour unique grâce à Octave d'être enterré après sa mort, le barbare lui répondit : « Les vautours te serviront de tombeau. »

On plaça la tête de Brutus aux pieds de la statue de César; les triumvirs envoyèrent cependant ses cendres à Porcia. Cette intrépide Romaine, fille de Caton, épouse de Brutus, suivit leur exemple, et se donna la mort en avalant des charbons ardents.

Octave revint à Rome, et chercha par un règne plus doux à calmer la haine qu'inspiraient ses proscriptions sanglantes. Il relégua Lépidus en Afrique avec quelques légions dont il suspectait la fidélité.

Antoine eut l'Orient en partage : après s'être rendu à Athènes, où les disputes des philosophes et les harangues des orateurs l'arrêtèrent peu, il passa en Asie, et la parcourut, entouré d'un cortége de rois et de princes qui disputaient à l'envi de bassesses pour obtenir ses faveurs. Un grand nombre de princesses venaient aussi essayer sur son cœur le pouvoir de leurs charmes.

Plus voluptueux que les satrapes les plus efféminés, aussi arrogant que les plus fiers descendants de Cyrus, il leva des contributions sans mesure, donna, ôta et rendit des couronnes au gré de son caprice. La beauté de Glaphyre valut à Sysène, son époux, le trône de Cappadoce. L'adresse d'Hérode lui fit obtenir celui de Judée.

Antoine voulait punir Cléopâtre, et lui ordonna de venir le trouver à Tarse; elle y parut, non en suppliante et en accusée, mais en reine qui commande l'obéissance, en divinité qui vient recevoir l'encens des mortels. Son esprit égalait ses charmes; nulle femme ne la surpassait en magnificence, en adresse, en beauté, en perfidie.

Une foule innombrable accourait sur les bords du Cydnus pour admirer la galère brillante d'or et de pourpre qui portait cette reine charmante, que chacun prenait pour Vénus. Antoine conçut pour elle une passion violente qui devint la cause de sa ruine.

Le triumvir, suivant comme un captif le char de triomphe de Cléopâtre, l'accompagna en Égypte, et oublia dans le sein de la volupté ses victoires, ses rivaux, Rome et l'empire.

Octave ne connaissait qu'une passion, celle du pouvoir. Il devait tout à l'armée, et il distribua aux vétérans les terres qu'on leur avait promises. Ainsi leur retour en Italie fut plus funeste à ses habitants que l'invasion des Gaulois. Partout on chassait les citoyens de leurs foyers pour en laisser la possession aux soldats. Les temples et les rues étaient remplis d'une foule d'hommes, de femmes, d'enfants éplorés, demandant à grands cris un asile et du pain. Un seul habitant de Mantoue trouva grâce aux yeux d'Octave : ce fut le fameux poëte Virgile; il récompensa César de ses bienfaits par des vers qui lui

donnèrent l'immortalité. Telle est la puissance des grands écrivains : Octave ne fit qu'adoucir le sort de Virgile; Virgile illustra le règne et la mémoire d'Octave.

Le seul et triste dédommagement que pouvaient espérer les Romains de la perte de leur liberté, c'était un honteux repos; mais le sort ne leur permit pas encore d'en jouir, et la guerre civile vint de nouveau aggraver leurs calamités.

Fulvie, femme d'Antoine, avait en vain tenté de séduire Octave; il méprisa ses charmes et ses vices. Furieuse de se voir rebutée par lui, et d'être en même temps abandonnée par son mari pour une Africaine, elle sema la dissension entre les triumvirs, dans l'espoir que cette querelle réveillerait Antoine de sa langueur et le forcerait à s'éloigner de Cléopâtre. Lucius, son beau-frère, la servit dans ce projet; réclamant pour l'armée d'Antoine une part dans les terres qu'Octave avait distribuées à la sienne, il refusa tout moyen de conciliation, forma six légions qu'il remplit de citoyens qu'on avait dépouillés de leur fortune, et déclara la guerre.

Octave le battit, le resserra dans Pérouse, l'assiégea, le contraignit à se rendre, et lui accorda la vie. Honteuse et désespérée, Fulvie abandonna l'Italie. Lorsqu'Antoine apprit la défaite de son frère, il s'embarqua pour combattre Octave, et rencontra dans Athènes Fulvie, l'infâme Fulvie, auteur de ces nouveaux troubles; il l'accabla de mépris, et la laissa mourante, non de remords, mais de rage.

Antoine, s'étant alors réconcilié avec Sextus Pompée, débarqua à Brindes : ses légions étaient nombreuses, mais composées de nouvelles troupes. Octave conduisait contre lui des vétérans accoutumés à la victoire; mais ces vieux guerriers paraissaient combattre avec répugnance contre leur ancien général.

Au moment de livrer bataille, les deux triumvirs se rapprochèrent par l'entremise de Mécène, de Pollion et de C. Nerva; et le mariage d'Antoine et d'Octavie, sœur du jeune César, fut le gage de leur réconciliation. Ils partagèrent de nouveau l'empire entre eux. Octave garda l'Occident, Antoine l'Orient, Lépidus l'Afrique.

Après cet accord, Octave marcha contre Pompée, qui était descendu en Italie. Mécène tenta vainement de prévenir cette nouvelle effusion de sang romain; il demanda la paix, et proposa le mariage de Scribonia, parente de Pompée, avec Octave. Pompée consentit à cette union; mais il refusa la paix, et, après avoir remporté quelques avantages, resserra Octave dans une position défavorable, où il courait le risque de perdre l'empire et la vie.

Antoine vint au secours d'Octave, le dégagea, et fit un grand carnage des ennemis (1).

Après ce succès, on en revint aux négociations, et les triumvirs conclurent la paix avec Pompée, qui obtint pour son partage la Sicile, la Sardaigne, la Corse et le Péloponèse, avec la promesse du consulat, et huit millions d'indemnités pour les frais de la guerre.

(1) An de Rome 714. Avant Jésus-Christ 38.

Ce traité fut signé dans une conférence qui eut lieu entre les triumvirs et Sextus, sur la flotte de Pompée. Pendant le repas qui suivit la conférence, Ménas, affranchi de Pompée, vint secrètement lui proposer de lever l'ancre, de tuer ses convives, et de se rendre ainsi maître de l'univers. « Tu » devais le faire sans me le dire, répondit Pompée; mais, puisque tu m'en » parles, je m'y oppose, et ne veux point être parjure. »

Antoine demeura quelque temps à Rome; et comme il perdait habituellement au jeu contre Octave, un astrologue égyptien, chargé probablement des instructions de Cléopâtre, lui prédit que son rival aurait sur lui un éternel ascendant, s'il ne prenait pas le parti de s'en éloigner. L'ambition est souvent aussi crédule et aussi superstitieuse que l'amour; on dirait que les hommes veulent toujours associer les dieux à leurs passions. Antoine sortit de Rome, et passa l'hiver à Athènes.

Les Athéniens, depuis longtemps, n'employaient leur éloquence qu'à décorer leurs bassesses et à rendre leurs flatteries plus pompeuses. Comparant Antoine à Bacchus, ils lui dirent dans leurs harangues qu'il méritait d'être l'époux de Minerve, leur protectrice. Antoine, moins politique ou moins crédule qu'Alexandre, les punit amèrement de ce lâche hommage; il accepta le mariage proposé, et leur fit payer mille talents pour la dot de la déesse.

Pendant son séjour dans la Grèce, il apprit que son lieutenant Ventidius avait battu trois fois les Parthes, et que, dans une dernière action, il venait de tuer Pacorus, fils d'Orode, leur roi. On lui décerna les honneurs du triomphe; ce qui parut alors d'autant plus remarquable, qu'autrefois, dans la guerre sociale, ce même Ventidius, chef de l'armée des alliés contre Rome, avait été pris, et s'était vu forcé de suivre, comme captif, le char de triomphe du père du grand Pompée.

Antoine, jaloux de la gloire de son lieutenant, sentit se réveiller dans son âme la passion des armes. Il courut à la tête de son armée en Asie, espérant surpasser les succès de Ventidius; l'événement trompa son attente. Méprisant les avis de ses alliés, et n'écoutant que son ardeur, il s'engagea aussi témérairement que Crassus dans les plaines brûlantes du pays des Parthes. Enveloppé comme lui, il se vit au moment d'éprouver le même sort; mais il répara l'imprudence de son attaque par l'habileté de sa retraite. Prouvant par sa vigueur et par son courage qu'il était digne de commander aux Romains, il donna aux soldats l'exemple d'une constance héroïque qui leur fit supporter avec fermeté la chaleur, la fatigue, les besoins et le danger; il soutint avec intrépidité quatorze combats; et, après une marche aussi longue que périlleuse, il ramena en Syrie la moitié de son armée, assiégea la capitale du roi de Comagène qui avait donné des secours aux Parthes, et le contraignit à lui payer un tribut.

Cependant Octave, qui ne respectait pas plus alors les mœurs que les lois, répudia Scribonia, sa femme, le jour même où elle était accouchée de Julie. Entraîné par un amour coupable pour Livie, il força Tibérius Néron, son mari, à la lui céder, quoiqu'elle fût alors grosse de six mois. Pour le malheur du monde, Livie avait donné le jour à Tibère.

Il régnait dans ce temps à Rome un tel désordre, que les triumvirs nommèrent jusqu'à soixante-sept préteurs, et qu'il fallut un décret du sénat pour empêcher l'un d'entre eux de paraître en public dans l'arène au rang des gladiateurs.

Le divorce de Scribonia excitait le ressentiment de Pompée; Ménas qui n'avait pu le déterminer à une trahison, le trahit lui-même, donna soixante de ses vaisseaux à Octave, et lui livra la Sardaigne ainsi que la Corse. Pompée réclama son esclave fugitif; Octave refusa de le lui abandonner, et la guerre recommença.

La mer fut le théâtre de différents combats : une action qui eut lieu près de Cumes laissa la victoire indécise. Octave, ayant livré une seconde bataille près de Scylla, fut complétement défait, et une tempête dispersa les débris de sa flotte. Pompée, enivré de ce succès, prit le nom de *fils de Neptune*, et perdit, en réjouissances et en fêtes célébrées pour ses victoires, le temps qu'il aurait dû employer à la ruine de son rival; il ne débarqua point en Italie, comme il aurait pu le faire alors sans obstacle, et laissa échapper l'occasion que lui offrait la fortune (1).

Octave réunit de nouvelles forces, et se vit bientôt en état de lui résister. A cette époque, les triumvirs, de leur propre autorité, se continuèrent dans leur charge pour cinq ans.

Dans l'Orient, Hérode, secondé par les Romains, s'empara de Jérusalem, fit périr Antigone, et détrôna la famille d'Aristobule. En Europe, un nouvel orage menaçait les Romains : les Gaulois s'étaient révoltés, et se disposaient à envahir la province romaine. Agrippa, consul, lieutenant et ami d'Octave, conduisit une armée contre eux, remporta plusieurs victoires, et les contraignit à se soumettre. On voulait lui décerner le triomphe; mais il le refusa, dans la crainte d'humilier par cette solennité le triumvir, qui venait d'éprouver une défaite. Un consul assez courtisan pour refuser le triomphe n'annonçait que trop la fin de la république.

Agrippa, illustrant le règne de son maître par ses travaux comme par ses victoires, réunit les lacs Lucrin et Averne, et en forma un port magnifique, auquel il donna le nom de Jules. Le tremblement de terre qui eut lieu en 1538 a détruit tout ce qui restait encore de ce fameux ouvrage.

Octave, résolu de se venger de ses revers, invita les autres triumvirs à joindre leurs efforts aux siens contre Pompée : Antoine lui envoya cent vingt vaisseaux; Lépidus lui amena une flotte nombreuse et douze légions.

Les vents, qui s'étaient déjà montrés si favorables à Pompée, dispersèrent encore la flotte de ses ennemis. Cet événement porta jusqu'à l'excès son puéril orgueil. Quittant la pourpre, et prenant un manteau dont la couleur verte ressemblait à celle de l'Océan, il se crut véritablement le fils du dieu des mers.

Octave avait réparé sa flotte; il en prit une partie sous ses ordres, tenta encore le sort des armes, et se vit de nouveau battu. Agrippa, qui commandait

(1) An de Rome 716. Avant Jésus-Christ 36.

le reste de ses vaisseaux fut plus heureux, et s'empara de Tyndarium en Sicile. Octave profita de ce succès, et débarqua dans cette île vingt et une légions. Pompée, dans ce moment, lui proposa de terminer leur querelle, sur la mer, par une bataille générale. Le défi fut accepté, trois cents vaisseaux combattirent de part et d'autre avec acharnement. Agrippa décida la victoire par son habileté, et détruisit totalement la flotte de Pompée qui se sauva avec dix-sept bâtiments, courut chercher des alliés en Asie, et y trouva la mort, qu'on lui donna par les ordres d'Antoine.

Lépidus, aussi présomptueux que malhabile, se voyant à la tête de la plus grande partie de l'armée de terre, crut pouvoir recueillir seul le fruit de la victoire. Octave connaissait le peu d'estime que ressentait l'armée pour un si médiocre général : dédaignant de le combattre, il arrive sans escorte dans son camp, parle aux officiers, harangue les soldats, leur rappelle la gloire et le nom de César, et les voit tous se ranger en peu d'instants sous ses ordres.

Lépidus, tremblant, honteux, abandonné, ne trouve de ressources que dans sa lâcheté : renonçant au titre de triumvir, à celui d'*Imperator*, à l'autorité d'un général, il se dépouille des marques de sa dignité et se prosterne aux pieds d'Octave, qui lui permet de vivre en exil à Circeyes, petite ville d'Italie, et de conserver le souverain sacerdoce. Lépidus n'avait dû son élévation qu'au caprice de la fortune et à l'amitié de César. Il n'eut ni les vertus ni les vices qui rendent célèbre.

Octave livra au supplice les principaux officiers de Pompée; il récompensa les exploits d'Agrippa par une couronne rostrale, et reçut lui-même à Rome tous les honneurs que purent inventer et prodiguer la crainte et la flatterie,

Après s'être montré féroce pour arriver à la domination, il voulut paraître généreux pour la conserver; et par un exemple presque unique, le burin de l'histoire eut à tracer en lui le portrait de deux hommes tout différents; celui d'Octave, tyran cruel et farouche, et celui d'Auguste, monarque sage, clément, chéri et respecté. Il mérita, par la douceur d'un long règne, l'affection d'un peuple qu'il accoutuma au joug. Le repos au dedans, la gloire au dehors, le luxe, les fêtes, les arts, les lettres, firent oublier la liberté. L'univers adora Auguste, la postérité donna son nom à son siècle.

Comme Octave ne pouvait prétendre à égaler la renommée militaire d'Antoine, il résolut de miner sa puissance en se faisant aimer par l'aménité de ses formes, par sa générosité, par l'habileté de son administration, certain qu'Antoine, livré à ses passions, accroîtrait sans cesse la haine qu'inspiraient aux Romains son orgueil, la grossièreté de ses formes et ses excessives débauches.

Il commença donc à chasser de l'Italie les brigands qui l'infestaient. Ses soins y rétablirent la paix et la sûreté : il consola Rome de ses malheurs, en rendant la sécurité aux familles des proscrits : soigneux de cacher le sceptre toujours odieux aux Romains, il voilait son autorité sous des formes républicaines, présidait le sénat comme consul, conduisait le peuple comme tribun, et, sûr de son pouvoir, laissait une liberté apparente aux comices et aux délibérations. Il récompensait avec profusion les exploits de ses généraux, flattait la vanité

des grands par de hautes dignités, satisfaisait le peuple par ses largesses, lui prodiguait les jeux et les fêtes, le détournait des affaires en l'occupant des plaisirs, encourageait les lettres, protégeait les arts, et embellissait la capitale par de nombreux et magnifiques monuments.

Pour être digne de commander aux Romains, il fallait soutenir leur gloire; Octave, surmontant la faiblesse qui le portait à craindre les combats, fit la guerre pendant trois ans avec succès contre les Dalmates et les Pannoniens, s'exposa, pour mériter l'empire, aux périls qu'il redoutait, et construisit à Rome, avec leurs dépouilles, un superbe portique où il plaça la riche bibliothèque à laquelle il donna le nom de sa sœur Octavie; mais ce qui lui concilia le plus l'affection des Romains, ce fut une action généreuse qu'on était loin d'attendre de l'impitoyable auteur de tant de proscriptions.

Lorsque Sextus Pompée fut assassiné en Phrygie, on saisit dans ses papiers les lettres d'un grand nombre de sénateurs, dont le contenu pouvait réveiller les soupçons, ressusciter les troubles et provoquer la vengeance. Elles furent envoyées à Octave; mais, au lieu de les lire, il les fit brûler sur la place publique, déclarant qu'il sacrifierait désormais sa sûreté personnelle à la tranquillité générale, que l'intérêt de la patrie l'emporterait constamment sur le sien, et qu'il était même disposé à se dépouiller de son autorité, dès qu'Antoine aurait vengé Rome des Parthes.

Cette démarche et ces paroles excitèrent les transports du peuple qui croit toujours ce qu'il désire, et ce peuple, dans son enthousiasme, abandonnant les restes d'une liberté dont on ne lui montrait que l'ombre, créa Octave tribun perpétuel. Dans plusieurs villes d'Italie, on lui éleva des temples. Malheureux temps où un trait de clémence et de générosité était regardé comme l'action d'un dieu !

Tandis qu'Octave méritait, par une conduite si nouvelle pour lui, le nom d'Auguste, qu'il reçut depuis, et que nous lui donnerons désormais, Antoine, aveuglé par l'orgueil, enivré par l'amour, énervé par la volupté, travaillait chaque jour à sa propre ruine. Revenu de la guerre des Parthes, il avait retrouvé en Asie la perfide reine qui séduisait ses sens et corrompait son cœur. Retombé dans ses chaînes, oubliant les nœuds qui l'unissaient à la vertueuse Octavie, il suivit Cléopâtre en Égypte, et ne parut plus que son premier esclave.

Il consumait les jours et les nuits en débauches et en festins, dégradait son nom, son rang et sa patrie, et décernait des prix honteux à tous ceux qui inventaient quelque nouveau genre de volupté. Les trésors de l'Orient opprimé suffisaient à peine pour payer ces scandaleux plaisirs.

Vainqueur, par trahison, d'Artabaze, roi d'Arménie, il le conduisit enchaîné aux pieds de sa maîtresse, et le fit périr parce qu'il refusa de rendre hommage à cette Africaine.

Chaque jour, sans autorisation du sénat, il sacrifiait à sa maîtresse quelques provinces de l'empire. Alexandrie devenait ainsi, par sa munificence et par les conquêtes qu'elle devait à ce honteux amour, la rivale de Rome, qui ne pouvait pas longtemps supporter cette injure.

Plus les désordres d'Antoine le rendaient odieux aux Romains, et plus ils flattaient les espérances ambitieuses d'Auguste, qui voyait avec un secret plaisir la chute du dernier obstacle que pût craindre son ambition.

Les amis d'Antoine lui écrivirent pour lui faire connaître l'indignation qu'excitaient sa conduite, sa folle passion, et les honneurs sans mesure qu'il accordait à ses enfants illégitimes. Antoine redoubla ce mécontentement par sa réponse. C'était une apologie aussi scandaleuse que ridicule de ses faiblesses. Loin de promettre la révocation de ses coupables largesses, il disait « que » la grandeur romaine éclatait moins par ses conquêtes que par la distribu- » tion des pays conquis; que les hommes véritablement grands augmentaient » leur illustration en laissant dans les diverses contrées de la terre une nom- » breuse postérité, nobles rameaux d'une tige immortelle. Hercule, disait-il, » dont je me vante de descendre, s'est conduit ainsi, et ce héros, loin de se » borner aux liens d'un seul mariage, honora de son amour les plus rares » beautés que lui offrirent les trois parties du monde, afin de laisser partout » des héritiers de son nom, de son courage et de sa gloire. »

Cet excès de démence et d'orgueil, lui enleva les partisans qui lui restaient en Italie. Ils se rangèrent tous du côté de son habile et prudent rival.

Quelqu'avantage qu'Auguste dût espérer en attaquant un ennemi qui se perdait lui-même, il crut devoir dissimuler ses vrais sentiments, et prendre en apparence tous les moyens propres à éviter une nouvelle guerre, dont il voulait rejeter tout l'odieux sur son ennemi.

La sage Octavie lui parut l'instrument le plus propre à remplir ses desseins. Rome entière admirait ses douces vertus; elle avait déjà désarmé plusieurs fois son frère et son époux; et l'empire, fatigué des guerres civiles, la regardait comme le seul lien des triumvirs, comme le gage le plus sacré de la tranquillité publique.

Auguste la fit donc partir pour rejoindre son époux, espérant que la jalousie de Cléopâtre lui attirerait une injure qui justifierait la rupture à laquelle il était décidé. Son attente ne fut pas trompée. Aussitôt qu'Antoine apprit par une lettre d'Octavie qu'elle était arrivée dans la Grèce, l'artificieuse Cléopâtre feignit une profonde mélancolie, versa un torrent de larmes, et s'abstint même de prendre aucune nourriture. Son faible amant ne put résister au spectacle de sa douleur : insensible aux charmes d'Octavie, bravant le courroux d'Octave et le mépris des Romains, renonçant même à se venger des Parthes contre lesquels il marchait alors, il ordonna à la malheureuse Octavie de retourner à Rome, et revint lui même en Égypte, déterminé à livrer aux caprices de Cléopâtre, non-seulement tous les trônes de l'Asie, mais Rome elle-même et l'empire tout entier.

Vêtu à l'égyptienne, assis sur un trône d'argent à côté de Cléopâtre qui se montrait au peuple sous les habits d'Isis, il la déclara reine d'Égypte, de Chypre, de Lydie, de Syrie, et associa le jeune Césarion à son pouvoir; enfin il investit les deux fils que lui avait donnés la reine, Alexandre et Ptolémée, des trônes d'Arménie, de Médie, de Phénicie, de Cilicie, et même de celui

des Parthes, dont sa présomption regardait la conquête comme certaine.

Dès qu'Auguste fut informé du retour d'Octavie et de l'affront qu'elle avait reçu, il en rendit compte au sénat; et, malgré les larmes de sa sœur, qui voulait encore désarmer sa colère, il éclata en plaintes contre Antoine, et manifesta l'intention d'en tirer vengeance, s'il ne donnait à la république, comme à lui, une satisfaction convenable (1).

Comme Antoine croyait alors la guerre inévitable, il résolut de se plaindre le premier de la conduite d'Octave, afin de donner à sa cause quelque apparence de justice; il reprocha vivement à son collègue l'invasion de la Sicile, la destitution de Lépide, et l'accusa d'avoir pris pour lui seul les gouvernements de ce triumvir et ceux de Pompée, tandis que lui ne conservait que l'Asie pour son partage.

Octave lui répondit, avec une maligne ironie, que la mauvaise conduite de Lépide avait seule causé sa ruine; qu'il abandonnerait à son collègue une partie de la Sicile et des gouvernements de Lépide, lorsqu'Antoine aurait partagé avec lui l'Arménie; et que, d'ailleurs, les légions de l'Orient ne devaient point désirer quelques terres médiocres en Europe, lorsqu'elles s'étaient probablement enrichies par les conquêtes de leur brave général dans les pays des Mèdes et des Parthes.

Cette réponse était une déclaration de guerre. Antoine envoya en Europe seize légions, et partit lui-même, accompagné de Cléopâtre, pour se rendre à Éphèse, où six cents de ses vaisseaux l'attendaient.

La reine lui en donna deux cents des siens, lui fit présent de huit mille talents, et fournit des vivres à toute l'armée. Domitius, lieutenant d'Antoine, tenta de vains efforts pour engager son général à se séparer de sa maîtresse : il le conjurait de renvoyer cette reine à Alexandrie, et d'oublier quelque temps son amour pour ne s'occuper que de sa gloire. Mais Cléopâtre redoutait moins les armes d'Octave que les vertus de sa sœur : elle craignait plus Octavie que Rome. Canidius, séduit par elle, persuada au triumvir qu'en se séparant de Cléopâtre il se priverait des troupes égyptiennes, qui ne voulaient combattre que sous les ordres de leur reine.

Les conseils qui flattent les passions sont presque toujours les seuls qu'on écoute : Antoine céda, et Cléopâtre le suivit à Samos.

Oubliant dans cette île, au milieu des fêtes, des jeux et des spectacles, cette activité, mère des succès, et qui lui avait autrefois valu l'estime et la confiance de Jules-César, il montrait plus d'empressement pour appeler à Samos, de toutes les parties du monde, une foule de comédiens, de bouffons et de danseurs, que pour y rassembler les troupes levées par tous les princes de l'Orient.

Environné des rois soumis à sa puissance, il ordonna un sacrifice solennel pour la prospérité de ses armes. Toutes les villes de Grèce et d'Asie envoyèrent chacune un bœuf pour cette solennité.

(1) An de Rome 721. Avant Jésus-Christ 31.

A la suite de ce sacrifice, la flatterie des esclaves couronnés qui l'environnaient prodigua les trésors de l'Asie en fêtes et en réjouissances, à peine convenables après la plus grande victoire.

Ce long séjour au milieu d'une cour brillante et voluptueuse, qui ressemblait à celle de Darius, fut la cause du salut d'Octave. L'Italie épuisée lui fournissait lentement les tributs, les hommes, les armes dont il avait besoin, et voyait avec effroi toutes les forces de l'Orient prêtes à fondre sur elle. On craignait les talents militaires d'Antoine, et, s'il se fût pressé d'attaquer son rival, les Romains effrayés se seraient peut-être soumis à son pouvoir, pour éviter une nouvelle effusion de sang, dont la liberté n'était plus le prix.

Mais la crainte qu'inspiraient Antoine et ses nombreuses armées se dissipa dès que l'on connut l'ivresse scandaleuse dans laquelle il était plongé. On cessa de le redouter dès qu'on ne vit plus en lui qu'un satrape au lieu d'un Romain. Dans le même temps le hasard ou la trahison remit entre les mains d'Octave la copie du testament d'Antoine; il le publia. On y vit avec indignation qu'il voulait, s'il mourait à Rome, qu'on portât son corps en Égypte. La haine ajouta que, si la fortune lui était favorable, il donnerait Rome à Cléopâtre, et qu'Alexandrie deviendrait la capitale de l'empire.

La fureur s'empara de tous les esprits : Octave, affectant plus de mépris que de courroux, ne déclara la guerre qu'à Cléopâtre, et parut regarder Antoine comme déjà dépouillé d'un pouvoir qu'il partageait avec une reine étrangère.

Le décret du sénat annonçait aux Romains « qu'Antoine ayant perdu sa rai-
» son par l'effet des philtres de Cléopâtre, ce n'était pas contre lui qu'on
» devait combattre, mais contre Charmion, Iras, femmes esclaves de cette
» reine, et contre l'eunuque Mardion, son favori et son conseil. »

Ce même décret, pour diviser les partisans d'Antoine, promettait de grandes récompenses à ceux qui l'abandonneraient.

L'Italie, animée par ce sénatus-consulte aussi populaire qu'humiliant pour Antoine, seconda toutes les mesures que prenait la sagesse active d'Auguste. Il s'occupa promptement de former ses magasins, de compléter son armée, d'équiper, d'approvisionner sa flotte. Le choix éclairé de ses favoris contribuait au succès de ses travaux. Le peuple estimait les vertus de Mécène, cher aux lettres, aux arts, à l'agriculture, au commerce; et le vaillant Agrippa, revêtu des premières dignités de l'empire, jouissait à juste titre de la confiance de l'armée.

Cependant, malgré leurs efforts, ils ne purent opposer aux forces d'Antoine, qui s'élevaient à cent douze mille hommes, sans compter les troupes alliées, et à cinq cents vaisseaux, que quatre-vingt mille légionnaires, douze mille cavaliers et deux cent cinquante voiles.

Octave, après avoir réuni ses forces navales à Tarente et à Brindes, écrivit à Antoine pour le presser de descendre en Italie, lui promettant que tous les ports seraient ouverts, et qu'avant de combattre il le laisserait débarquer et camper à une journée de la côte.

Antoine répondit à cette provocation en défiant Octave à un combat singulier : il l'invitait, en cas de refus, à vider leur querelle dans les champs de Pharsale, où César Pompée avaient combattu.

Octave, plus actif que son rival, traversa promptement la mer Ionienne, et s'empara d'une ville d'Épire nommée Thorine.

Antoine se réveilla enfin au bruit des armes, sortit de Samos avec sa flotte, et vint jeter l'ancre près du promontoire d'Actium.

Tous ses généraux le conjuraient de ne point confier sa destinée à l'inconstance des vents et des flots ; ils voulaient que profitant de la supériorité de ses légions, il combattît sur terre un ennemi dont les forces, inférieures aux siennes laissaient peu d'incertitude sur la victoire.

Antoine fut insensible à leurs prières : Cléopâtre voulait combattre sur mer, il lui obéit.

Domitius, prévoyant son désastre, abandonna sa cause, se jeta dans un esquif et courut se ranger dans le parti d'Octave. Antoine, loin de le faire poursuivre, lui renvoya généreusement ses esclaves et ses équipages.

La dernière fois qu'il descendit à terre pour passer en revue ses légions, un vétéran, couvert de blessures lui dit : « Pourquoi oubliez-vous notre courage, » dont ces cicatrices sont d'éternelles preuves? Depuis quand vous défiez-vous » de nos épées? Ne fondez plus vos espérances sur des planches agitées par les » flots; laissez aux Phéniciens et aux Égyptiens les batailles navales, et combat» tons sur terre; nous sommes accoutumés à y vaincre ou à mourir sans recu» ler. » Antoine ému donna des éloges à son courage, et s'embarqua pour exécuter les ordres de la reine.

Peu de jours après, les vents s'étant calmés, les flottes s'approchèrent et se livrèrent bataille.

Antoine confia son aile gauche à Cœlius, le centre à Marcus Octavius et à Marcus Intéius : lui-même il prit, avec Valérius Publicola, le commandement de l'aile droite. Canidius était à la tête de son armée de terre.

Agrippa commandait la flotte ennemie sous les ordres d'Octave.

Les deux armées restèrent quelque temps en présence, immobiles; elles semblaient hésiter à commencer cette lutte sanglante qui devait fixer les destins du monde. Antoine le premier fit avancer son aile gauche. Octave recula sa droite, dans le dessein d'attirer l'ennemi plus au large et de l'éloigner des pointes du golfe, afin que ses bâtiments légers pussent tourner les bâtiments d'Antoine qui étaient plus pesants et manœuvraient avec moins de facilité. Par ce moyen, chacun des vaisseaux d'Antoine se trouvait attaqué par plusieurs bâtiments d'Octave.

Un mouvement habile d'Agrippa força le centre d'Antoine à se dégarnir : malgré le désordre qui en résulta, l'action se soutenait avec vivacité ; la perte était égale dans les deux partis ; l'ardeur paraissait la même ; la victoire semblait indécise, lorsque l'on vit tout à coup Cléopâtre, effrayée par le bruit des armes et par le carnage, prendre la fuite avec ses soixante vaisseaux.

Ses voiles parurent alors emporter l'âme d'Antoine. On eût dit que, ne fai-

sant plus qu'un seul être avec elle, une force insurmontable l'obligeait à suivre tous ses mouvements. Oubliant l'empire, trahissant sa gloire, abandonnant les braves guerriers qui mouraient pour lui, il se jeta sur un vaisseau léger, et courut sur les traces de la beauté fatale qui avait commencé ses malheurs et qui consommait sa ruine.

Lorsqu'il eut rejoint la reine, il se plaça près d'elle, absorbé par la douleur, la tête courbée sur ses mains, et n'osant reprocher sa perte à celle qui détruisait sa puissance et sa renommée. Il ne sortit de cet abattement qu'à l'approche de quelques bâtiments d'Octave qui le poursuivaient. Reprenant une ombre de courage, non plus pour vaincre, mais pour défendre l'indigne objet de son amour, il repoussa les assaillants, et continua sa marche jusqu'au promontoire de Ténare. Là, il apprit la défaite entière de sa flotte; mais, croyant que son armée de terre était demeurée intacte, il envoya l'ordre à Canidius de traverser avec elle la Macédoine, et de la ramener promptement en Asie.

Cette armée, qui lui était dévouée, ne pouvait se persuader qu'il eût pris si lâchement la fuite : ses soldats, qu'il avait si souvent conduits à la victoire, croyaient à chaque instant le voir reparaître au milieu d'eux. Lorsqu'ils apprirent sa honte, ils résistèrent sept jours encore aux offres d'Octave; mais enfin, abandonnés par Canidius, qui s'échappa la nuit de leurs rangs, ils renoncèrent à combattre pour l'esclave d'une femme, et leur soumission compléta la victoire d'Auguste.

L'armée navale, depuis le départ de son chef, avait encore longtemps disputé cette victoire; elle ne se rendit qu'après avoir perdu cinq mille hommes et trois cents vaisseaux.

Antoine apprit sur la côte d'Afrique qu'il n'avait plus d'armée. Dans son désespoir il voulait se donner la mort; mais le désir de revoir Cléopâtre l'empêcha de se tuer, comme il l'avait empêché de vaincre. Entraîné par sa passion, il revint dans Alexandrie; là, pendant quelques jours, on le vit se livrer tour à tour au plus morne abattement, à la plus trompeuse espérance. Il passait subitement de la solitude au tourbillon des plaisirs, et du plus sombre chagrin aux excès de l'ivresse et de la volupté.

Octave ne lui laissa pas le temps de se réveiller de son délire et de chercher de nouveaux moyens de défense. Tandis que son armée marchait le long des côtes d'Afrique, il vint avec ses flottes en Syrie, où il reçut les hommages de tous ces rois qui, peu de jours auparavant, composaient la cour d'Antoine à Samos. Hérode, couronné par ce malheureux triumvir, fut le premier qui déposa son sceptre aux pieds de celui que favorisait la fortune; mais la franchise avec laquelle il parla de sa reconnaissance pour Antoine, des secours et des conseils qu'il lui avait donnés, lui attira la bienveillance d'Auguste, et il dut à sa noble hardiesse la conservation d'un rang que d'autres perdirent par leur lâcheté.

Cléopâtre se montrait moins abattue par ses revers que son amant : elle forma d'abord le projet de transporter toutes ses richesses au delà de la mer Rouge; mais les Arabes attaquèrent ses troupes, pillèrent ses bâtiments, et la

forcèrent de renoncer à ce dessein. Aussi hardie en intrigues que timide dans les combats, et peu retenue par l'amour d'Antoine, dont la puissance seule avait eu des attraits pour elle, cette artificieuse reine conçut encore l'espoir d'enchaîner pour la troisième fois à son char un maître du monde. Comptant sur son esprit autant que sur ses charmes, elle chargea plusieurs envoyés de lettres pour Octave, et commença dès ce moment à trahir le vaincu et à tenter la conquête du vainqueur.

Antoine, toujours aveuglé par sa passion, crut qu'elle voulait ménager un accord entre son rival et lui : préférant les chaînes de Cléopâtre au trône et à l'honneur, il proposa lâchement la paix à Auguste, lui offrit de renoncer à tout pouvoir, à toute dignité et ne lui demanda que la vie.

Auguste ne daigna pas lui répondre, et donna secrètement à la reine de vagues espérances. Antoine se flattait encore que la ville de Péluse opposerait une longue résistance à son ennemi; son attente fut trompée : la trahison de Cléopâtre lui en ouvrit les portes, et Octave s'avança sans obstacles près d'Alexandrie.

Antoine, informé de son approche, sentit enfin renaître son courage. Sortant de la ville, à la tête d'un petit nombre de soldats dévoués, il fondit sur la cavalerie d'Auguste avec tant d'impétuosité qu'il la mit en déroute; et, profitant de ce succès, il la poursuivit jusqu'au camp, qu'il remplit d'épouvante.

Après cette victoire, il rentra en triomphe dans Alexandrie, et vint déposer ses lauriers aux pieds de sa perfide reine. Il lui présenta en même temps l'officier qui, dans le combat, s'était le plus distingué par son courage. Cléopâtre lui fit présent d'une armure d'or; mais au milieu des discordes civiles, on voit souvent l'union déplorable de la bravoure et de la trahison : cet ingrat officier, chargé des bienfaits de son général, l'abandonna le jour même et passa dans le camp ennemi.

Antoine, pour la seconde fois, défia Octave en combat singulier : celui-ci lui répondit « qu'il lui laissait le choix de tout autre genre de mort. » Voyant alors sa perte inévitable, Antoine se décida à répandre quelque éclat sur son dernier jour, et à mourir en digne fils de Rome, les armes à la main. Rassemblant toute les troupes, et armant toutes les galères qui lui restaient, il sortit de la ville, et tenta un dernier effort; mais, dès que les armées furent en présence, les troupes qui se trouvaient sur les galères saluèrent Octave du nom d'Empereur, et se joignirent à son escadre. La cavalerie imita ce mouvement; l'infanterie, plus fidèle, mais abandonnée, ne se soumit qu'à regret. Ce dernier coup du sort ouvrit un moment les yeux du malheureux Antoine; il rentra furieux dans Alexandrie, en s'écriant : « Cléopâtre à qui j'ai tout sacrifié, Cléopâtre m'a » trahi! »

Ses cris retentirent jusqu'au palais. La reine, redoutant sa vengeance, se retira dans un tombeau qu'elle s'était fait construire, et fit répandre la nouvelle de sa mort. Antoine, alors, oubliant sa perfidie et n'écoutant que son amour, s'écrie : « Cléopâtre est morte! et toi, malheureux Antoine, qui ne voulais vivre » que pour elle, tu respires encore! Une femme a montré plus de courage que

» toi! Ah! suivons au moins l'exemple que j'aurais dû lui donner; mettons un » terme à nos souffrances : la mort va nous réunir. »

A ces mots, il appelle Érox, son affranchi, et lui ordonne de le tuer. Érox tire son glaive, se perce lui-même, et meurt aux pieds de son maître. « Mon cher » Érox, s'écrie alors Antoine, tu m'apprends mon devoir! » Aussitôt il enfonce son épée dans son sein, et tombe sur son lit.

La blessure était mortelle, mais il respirait encore. Aux portes du trépas, il apprend que Cléopâtre n'est point morte : il ordonne qu'on le porte à ses pieds, lui adresse ses derniers vœux, et reçoit ses derniers embrassements. « Vivez, » lui dit-il, oubliez moi, vivez tant que vous pourrez exister avec gloire; rappe- » lez-vous l'éclat de ma vie, et ne plaignez point ma fin tragique : après m'être » vu longtemps le premier citoyen de Rome, je puis mourir sans honte : je ne » suis vaincu que par un romain. » A ces mots il expira.

Après sa mort on porta son épée à Octave, qui, en feignant de donner des larmes à son malheur, ne trompa personne.

Délivré de ce rival, il voulait, pour que rien ne manquât à son triomphe, voir dans ses fers et traîner dans Rome, à la suite de son char, l'ambitieuse maîtresse des maîtres du monde; mais elle refusait de lui ouvrir la porte de son tombeau, et le priait de conserver ses États aux enfants qu'elle avait eus de Jules César et d'Antoine.

Proculus, officier d'Octave, escalada l'édifice qui lui servait de retraite, et la désarma au moment où elle voulait se poignarder.

Auguste fit avec pompe son entrée dans Alexandrie : les habitants de cette ville imploraient à genoux sa clémence; par respect pour la mémoire d'Alexandre, qui avait posé les fondements de leurs murs, il leur pardonna d'avoir pris les armes contre lui. Il ordonna d'ouvrir le tombeau du héros macédonien, et vit son cercueil qu'il couvrit de fleurs. On voulait ensuite lui montrer ceux des Ptolémées, il répondit : « Je suis venu ici dans le dessein de voir un roi et non » des morts. »

Plusieurs princes alliés et quelques sénateurs romains demandaient la permission de rendre à Antoine les honneurs de la sépulture; il laissa ce soin à Cléopâtre, qui lui fit des obsèques dignes de son rang et de son amour.

Octave cherchait en vain à calmer la profonde mélancolie de la reine : comme elle ne prévoyait que trop sa destinée, elle entreprit de terminer ses jours en s'abstenant de toute nourriture; mais Octave lui fit dire que la vie de ses enfants dépendait de la sienne. Après avoir accordé quelques jours aux premiers transports de sa douleur, il vint la voir.

Ses cheveux épars, la pâleur de son visage, les traces de son désespoir empreint sur ses traits, et le voile de larmes qui couvrait ses yeux, avaient altéré sa beauté; cependant ses charmes conservaient toujours quelque puissance : c'était encore Cléopâtre.

Dans cette conférence, le désir de plaire et l'espoir de séduire, qui ne pouvaient s'éteindre qu'avec sa vie, se réveillèrent dans son âme. Mêlant adroitement, dans ses discours, à ses regrets pour Antoine un éloge délicat du mérite

d'Octave, elle lui rappela l'amour que César avait eu pour elle, les bienfaits qu'elle tenait de sa générosité, et les promesses sacrées qu'il lui avait faites. Elle lui montra plusieurs lettres de ce grand homme; et, tandis qu'elle employait toutes sortes d'artifices pour persuader à son vainqueur qu'il devait plutôt voir en elle l'amie de son père que la maîtresse de son ennemi, s'animant par degrés dans cet entretien, elle rendait à ses yeux leur ancien éclat, et découvrait adroitement aux regards d'Octave des charmes qui surpassaient ce qu'il en avait entendu raconter.

Auguste, trop froid, trop ambitieux pour se laisser prendre aux piéges de l'amour, l'écouta sans être ému, et feignit seulement de lui laisser quelque espoir de grandeur et d'indépendance.

La reine, trop habile pour être trompée, pénétra ses desseins secrets, et résolut, par une mort courageuse, d'échapper au sort humiliant qui lui était préparé. A la suite d'un festin, s'étant retirée au fond de son palais, elle approcha de son sein un aspic caché dans une corbeille de fruits; et bientôt une mort douce et profonde, la délivrant des chaînes d'un vainqueur inflexible, termina sa vie et ses malheurs.

Auguste souilla son triomphe par la mort de Césarion. Le maître du monde craignit un enfant. L'ambition étouffait en lui la voix de la nature et de la vertu.

Il laissa la vie au fils d'Antoine, réduisit l'Égypte en province romaine, et retourna à Rome. Il y fut reçu avec une joie universelle par le peuple, enivré follement d'une gloire qui détruisait pour toujours sa liberté.

Son triomphe dura trois jours; il ferma le temple de Janus, dont les portes étaient restées ouvertes depuis deux cent cinq ans, et jouit en paix et sans obstacles de l'empire du monde.

Telle fut la fin de la république romaine : elle ne périt point, comme la Grèce, sous les coups d'un maître étranger; elle ne succomba pas, comme Carthage, sous la puissance d'une rivale triomphante; on ne la vit point s'éteindre, comme d'autres États, dans les langueurs d'une honteuse vieillesse : cette république, souveraine des rois, victorieuse des peuples les plus belliqueux, maîtresse des trois parties du monde, ne pouvait être vaincue que par ses propres armes. Jamais sa puissance n'avait jeté plus d'éclat qu'au moment où elle perdit sa liberté; ses richesses seules causèrent sa ruine; et, comme la la vertu ne soutenait plus sa force, elle périt par l'excès même de ses prospérités, et s'affaissa sous le poids de sa grandeur colossale.

EMPIRE ROMAIN.

CHAPITRE PREMIER.

ıeau de Rome, depuis sa fondation jusqu'au règne d'Auguste. — Esprit public. — Religion. — Mœurs. — Costumes. — Repas. — Législation. — Gouvernement civil. — Gouvernement militaire. — Arts. — Sciences. — Spectacles.

L'histoire de la plus grande partie des peuples n'est que l'histoire de quelques hommes qui les ont gouvernés. Leur grandeur passagère, leur prompte décadence ne s'expliquent que par les diverses chances du hasard qui leur ont donné plus ou mois de princes habiles ou de rois médiocres. Le récit des faits suffit pour peindre ces gouvernements sans principes, ces nations sans caractère qui leur soit propre, ces peuples sans physionomie et sans couleur.

Quelques autres méritent qu'on observe leurs lois et leurs institutions, non comme des monuments durables, mais comme des essais tentés par l'esprit humain pour organiser un corps social. L'esprit peut imaginer mille moyens de combiner les institutions et de régler la forme des gouvernements; il peut écrire une infinité de lois plus ou moins justes, plus ou moins sages, plus ou moins défectueuses, mais aussi peu solides que l'écorce ou le métal sur lesquelles elles sont empreintes. Il n'appartient qu'au génie de graver quelques maximes dans les âmes, de créer des mœurs, et de changer enfin en sentiment, et même en passion, les principes d'une législation qui traverse les siècles.

Thaut ou Hermès, en Égypte; Moïse, dans le désert; Lycurgue, au pied du mont Taygète, et les premiers législateurs de Rome, ont su mériter une gloire si rare. Leurs paroles étaient des semences qu'ils jetaient dans le fond des cœurs; et, longtemps après que la tombe avait renfermé leurs corps, leur voix et leur esprit conduisaient encore les peuples.

Ce n'est dont point une foule de lois et d'institutions souvent contradictoires, et presque toujours produites par les circonstances, qu'il faut étudier;

ce qui mérite de fixer nos regards et d'occuper notre attention, c'est un petit nombre de principes féconds, fruits de la méditation des hommes de génie, et qui ont seuls créé les grands hommes et les grands peuples. « Le fond d'un » Romain, comme le dit Bossuet, était l'amour de la liberté, de cette liberté » qui a eut qu'on obéisse aux lois et non aux hommes, qui lie tous les inté- » rêts privés à l'intérêt commun, et qui fait regarder la patrie, non comme » une idée abstraite et vaine, mais comme une mère bienfaisante, puis- » sante, chérie et respectée. »

Le gouvernement n'était point chez les Romains une affaire pour quelques hommes et une charge pour tous : c'était la chose publique; chacun y prenait un égal intérêt, une part plus ou moins active; le citoyen, soumis à des lois qui n'avaient eu de force que par son consentement, leur obéissait comme à sa pensée, et les exécutait comme des actes de sa volonté. Son nom de Romain commandait à tous ses sentiments et lui traçait tous ses devoirs. Honorer Rome, c'était le respecter; offenser Rome, c'était le blesser personnellement. La république romaine lui semblait sa première famille, la sienne propre n'était que la seconde; aussi la loi, chez ce peuple étonnant, se montra souven plus forte que la nature; et Brutus sacrifiait, sans hésiter, la vie de ses fils au salut d'une patrie qu'il regardait comme sa mère.

Animé de ces sentiments, le citoyen combattait plus pour la gloire publique que pour la sienne; il trouvait plus d'honneur à sauver un Romain qu'à tuer un ennemi, et la couronne civique fut longtemps la première des récompenses.

Tout dans Rome attirait, de la part des citoyens, non-seulement un respect humain, mais un respect religieux : c'était la ville sacrée; un fils de Mars l'avait fondée, Jupiter préférait le Capitole à tout autre séjour; les dieux promettaient aux Romains l'empire du monde : par leurs ordres, la nymphe Égérie avait dicté les lois de Numa; Hébé et le dieu Terme, ayant refusé, selon les fables du temps, de quitter le Capitole, leur garantissaient une jeunesse éternelle et des limites inviolables. Le feu de la liberté leur paraissait aussi sacré, aussi divin que le feu confié aux prêtresses de Vesta. Le double lien des institutions et du culte unissaient tous les Romains comme un peuple de frères marchant sous la garde des dieux; ils n'entreprenaient rien sans interroger leurs volontés qu'annonçaient le tonnerre, les vents, le vol des oiseaux, et que les augures interprétaient en consultant les entrailles des victimes. Mais, pour plaire à ces dieux, il fallait être vertueux, juste, tempérant, intrépide, et ne suivre d'autre passion que celle de l'amour de la patrie. Toutes ces maximes, graves et simples, à la fois politiques et religieuses, reçues par chaque Romain dans son enfance avec le lait qui le nourrissait, donnèrent à ce peuple, pendant plusieurs siècles, une inconcevable uniformité d'opinions, de sentiments, une règle de conduite invariable, une pratique constante de courage, de vertus, et des mœurs bien plus difficiles à renverser que des lois.

Jusqu'à la fin de la seconde guerre punique, ces mœurs se soutinrent dans

toute leur force et dans toute leur pureté. Pendant ce long espace de temps, si l'on examine les usages de la vie privée des Romains, on y reconnaîtra ce caractère particulier qui dévouait chaque individu à l'État, et faisait préférer le bonheur public au bonheur privé.

Entrait-on dans une maison particulière, on y voyait la simplicité, la modestie, la frugalité; la pauvreté était même en honneur : le dictateur Cincinnatus, quittant les faisceaux, reprenait le bonnet de laine et conduisait la charrue; le consul Curius Dentatus mangeait, aux yeux des Samnites, des fèves grossièrement apprêtées dans un plat de terre.

On ne respectait dans les magistrats que l'autorité de leur charge; dès qu'ils avaient cessé leurs fonctions, ils devenaient égaux aux autres citoyens : mais, si l'on parcourait les rues et les places publiques, l'œil était ébloui par la richesse des temples, par la beauté des monuments, par l'appareil imposant des cérémonies religieuses, par l'éclat des triomphes. Laboureur, pâtre et soldat, un Romain se faisait gloire de mépriser l'or et la mollesse comme la mort; il ne voulait de richesses que pour la république, et de luxe que pour Rome.

Dès le matin, quittant sans peine le lit dur sur lequel ils avaient reposé leurs membres vigoureux, les citoyens allaient dans les temples invoquer les dieux pour la prospérité publique; ils couraient chez les magistrats, se rassemblaient sur le Forum, assistaient au jugement des procès, donnaient leurs voix pour les élections, et faisaient à midi un léger repas. Ensuite, jeunes ou vieux, réunis dans le Champ de Mars, ils entretenaient leur vigueur et leur adresse par la course à pied ou à cheval, par la lutte, par le pugilat, par l'exercice des armes. Couverts de sueur et de poussière, ils se plongeaient dans le Tibre, et revenaient dans leurs foyers souper en famille, et jouir du bonheur domestique près de leurs femmes, qui ne leur étaient pas inférieures en vertus.

Sédentaires, actives, laborieuses, ces femmes égalaient leurs époux en piété, en courage, en amour pour la patrie. Leurs plaisirs se renfermaient dans le cercle de leurs devoirs; leurs ornements, leurs bijoux les plus précieux, étaient leurs enfants; et elles faisaient consister leur gloire à les rendre dignes, par une éducation sévère, de leurs pères et de leur patrie.

Les vêtements des Romains étaient simples comme leurs mœurs. Dans l'origine, semblables à tous les peuples sauvages, ils couvrirent leurs corps de la peau des animaux qu'ils élevaient, ou de ceux auxquels ils faisaient la guerre. Plus tard, ils furent vêtus d'une tunique de laine serrée par une ceinture. La tunique des hommes était sans manches; ils la couvraient, en temps de paix, d'une robe nommée *toge*, et à la guerre, d'un manteau court semblable à celui des Grecs. On l'attachait sur l'épaule gauche, et il laissait le bras droit libre et découvert.

La toge des sénateurs et des chevaliers était bordée de pourpre; on l'appelait *prétexte*. L'usage voulait qu'on prît pour les festins une robe particulière; on la nommait *synthèse*. Les dames romaines, lorsqu'elles assistaient à quelque cérémonie, ajoutaient à leurs vêtements une longue queue qui portait le

nom de *stole*. La couleur des habits était blanche pour les riches, brune pour les pauvres, noire dans les temps de deuil. Les Romains n'avaient d'autre chaussure qu'une sandale ou un brodequin attaché avec des cordons.

Les premiers progrès du luxe n'eurent pour objet que d'enrichir les armures et de couvrir les chevaux de guerre de harnais éclatants. On fut longtemps à ne se servir du lin que pour les voiles des vaisseaux, et on condamna la mollesse de ceux qui l'employèrent les premiers à fabriquer des toges plus fines.

La tempérance et la simplicité romaines résistèrent quelque temps aux richesses introduites par les conquêtes. Plusieurs illustres personnages, semblables à Fabius et à Paul Émile, se faisaient encore honneur d'être pauvres, lorsque Marcellus et Mummius remplissaient le trésor public et les temples des richesses de Syracuse et de Corinthe.

Enfin l'or, plus pénétrant que le fer, mina la république par ses bases, et corrompit ses mœurs. Dès qu'elles perdirent leur pureté, les lois perdirent leur force, et l'on vit l'ambition et la cupidité exiler la justice et détruire la liberté.

Les usages changèrent comme les principes; les particuliers devinrent plus opulents que la république. Les Romains, autrefois assis sur des escabelles à leur banquet modeste, se couchèrent sur des lits somptueux, éclatants de pourpre, d'or et d'ivoire. Leurs tables, d'un bois étranger et incrusté d'or ou d'argent et de pierres précieuses, furent couvertes par quinze ou vingt services. Un côté de ces tables restait vide pour que les esclaves nombreux pussent porter librement les plats et les coupes qui se succédaient avec rapidité. L'heure du repas n'était plus consacrée aux épanchements d'une sage amitié, d'une tendresse vertueuse, à de nobles entretiens sur les intérêts de la république, aux graves et utiles leçons données à la jeunesse; on faisait venir, pendant le festin, des bouffons, des danseurs, des musiciens, des pantomimes, et on chargeait du soin d'égayer la conversation quelques frivoles et méprisables convives qui payaient leur admission par leurs flatteries et par leurs basses complaisances. Ces parasites s'appelaient les *ombres,* et méritaient peu en effet le nom d'hommes.

Plusieurs lois s'efforcèrent en vain de réprimer le luxe des tables; elles ordonnèrent inutilement aux citoyens de se soumettre à la censure du peuple, en plaçant leurs tables dans les vestibules ouverts aux regards du public; les mœurs étaient tombées, et le luxe brava les lois.

Bientôt les tuniques furent tissues de lin enrichi d'or et d'argent et rayées de pourpre. Les places retentissaient du bruit des chars élégants qui portaient des hommes amollis et des femmes corrompues. Les rues étaient embarrassées par une foule d'esclaves qui suivaient leurs maîtres indolents couchés dans des litières magnifiques. Les maisons des particuliers surpassèrent en grandeur et en richesse les palais des rois. On y ajouta de longues galeries, nommées *milliaires,* pour se promener à l'abri du soleil. La fraîcheur des eaux du Tibre effraya la jeunesse romaine; on construisit les somptueux édifices, où

l'eau chaude, mêlée à l'eau froide, offrait au luxe des bains voluptueux. Les poëtes venaient y réciter leurs vers, et par un faible souvenir de l'antique égalité, les grands et même les empereurs daignaient quelquefois s'y mêler avec les simples citoyens.

Les goûts, les occupations, les amusements n'étaient plus les mêmes. On préférait le repos aux périls, le plaisir au travail, les jeux et les spectacles aux exercices du Champ de Mars. Le premier soin d'un citoyen romain, au lever de l'aurore, n'était plus d'adorer les dieux dans leurs temples; il courait au palais adorer les grands et le prince.

Plus la corruption faisait de progrès, plus on multipliait inutilement les lois, dont le désordre général faisait sentir la nécessité. Ces lois se réduisaient, au temps de l'expulsion des rois, à quelques ordonnances et à quelques réglements. L'esprit républicain veut le moins de gouvernement possible; il n'admet que des gênes indispensables; l'autorité des mœurs contient assez la nation; la voix de la patrie l'excite suffisamment; et, relativement aux intérêts privés, le pouvoir paternel suffit : la nature le tempère; c'est le seul pouvoir absolu qui offre peu de danger. Aussi, pendant longtemps, les pères eurent à Rome droit de vie et de mort sur leurs enfants, et l'histoire ne rapporte aucun fait qui prouve qu'on ait abusé de cette autorité.

Le véritable esprit d'une république vertueuse, c'est l'esprit de famille; il adoucit le joug et rend toutes chaînes légères. Les maîtres mêmes traitaient presque leurs esclaves comme des membres de leur famille. Aussi, quoique dans ces siècles anciens une faible partie du genre humain jouît de la liberté, tandis que le plus grand nombre languissait dans l'esclavage, Rome gouverna paisiblement la foule de serfs que la guerre avait introduite dans ses murs. Ils ne devinrent dangereux qu'après la chute des mœurs. Montesquieu remarque avec raison que « les hommes s'accoutument à tout, même à l'esclavage, » et qu'ils le supportent tant que le maître ne devient pas plus dur que la ser- » vitude. »

Chaque famille avait pour juge de ses intérêts privés le père de famille. Les intérêts locaux de chaque ville étaient confiés à ses propres magistrats. Ainsi Rome n'eut longtemps besoin de lois que pour régler les intérêts généraux de la république, qui était la grande famille. Cependant cette législation, à la fois si simple et si forte, promettait plus de grandeur à l'État que de bonheur aux citoyens, et contenait, dès les premiers temps, un germe de destruction.

Les rois s'étaient montrés presque républicains, en soumettant les décrets principaux du sénat et les grandes questions politiques à la sanction du peuple; et, en même temps, ils avaient humilié ce peuple en créant un ordre de patriciens qui seuls étaient revêtus du droit d'occuper les magistratures, de parvenir aux dignités civiles et militaires, de juger les citoyens et d'interpréter les lois. En vain voulurent-ils prévenir les désordres que devait faire naître le partage inégal des droits civils et politiques dans une république.

L'établissement du patronage ne fut qu'un palliatif : sous quelques rapports même il augmenta le mal. Les patrons enrichis par la guerre, et souvent héritiers de leurs clients, vendirent leur protection plus qu'ils ne la donnèrent, et opprimèrent souvent ceux qu'ils devaient protéger. Ils prêtèrent à usure leur argent aux pauvres, jetèrent les débiteurs en prison, et les réduisirent quelquefois en servitude.

Cette division de la nation romaine en patriciens orgueilleux, en plébéiens jaloux, en riches oppresseurs, en pauvres opprimés, fit dégénérer la rivalité des ordres en discordes, et devint la cause des troubles continuels qui agitèrent si fréquemment la république. Il est vrai que, ces dissensions hâtant les progrès de la puissance romaine, Rome fut d'autant plus belliqueuse qu'elle était moins tranquille; et le sénat se voyait dans la nécessité de faire perpétuellement la guerre afin d'occuper les factions au dehors. Mais il espérait en vain maintenir longtemps l'équilibre entre des grands qui possédaient toute l'autorité, et des plébéiens sans le suffrage desquels on ne pouvait arriver à aucune dignité; entre les sénateurs qui jouissaient seuls de la gloire des armes, et les citoyens fiers et nombreux qui faisaient la force des armées : la jalousie fit naître la haine, la haine arma les factions.

Le peuple voulut d'abord réprimer l'usure; il demanda ensuite sa part de la gloire comme des travaux; il exigea qu'on admît les plébéiens à toutes les magistratures.

Tous les citoyens, fatigués de se voir juger par des lois qu'ils ne connaissaient pas, et que les consuls expliquaient à leur gré, exigèrent des lois écrites, et nommèrent des décemvirs pour les rédiger.

Le sénat, après avoir défendu longtemps pied à pied ses priviléges, se vit enfin forcé de céder sur tous les points, et de partager avec le peuple l'autorité législative, administrative, judiciaire et militaire; mais ces sacrifices, arrachés par la crainte, affaiblirent le pouvoir sans éteindre la haine, et le désordre produit par ces dissensions se communiqua aux lois.

Le sénat, les centuries, les tribus, les dictateurs, les consuls, les tribuns, devenant alternativement législateurs, et se laissant entraîner par l'esprit de parti, firent tour à tour de nouvelles lois, interprétèrent les anciennes, les varièrent suivant les circonstances, et le code devint un chaos.

On fut alors obligé d'avoir recours à la jurisprudence pour porter un flambeau dans ce labyrinthe obscur; mais les jurisconsultes se trouvèrent toujours en petit nombre, et se virent, à l'exception de Varron, peu considérés. La science n'était pas en honneur chez ce peuple turbulent et guerrier; les ambitieux et les factieux préféraient l'intrigue, la force et l'arbitraire, à une érudition de formules qui épouvantait leur paresse et gênait leurs passions.

L'insuffisance et la difficulté de cette jurisprudence augmentèrent à mesure que la république s'étendait. Chaque cité d'Italie était régie par ses magistrats, tenait à ses coutumes et suivait ses réglements particuliers. Une politique ancienne et sage, qui fut une des causes principales de la grandeur romaine, voulait qu'on laissât aux peuples conquis, en Afrique, en Espagne, dans les Gaules,

en Grèce et en Asie, les lois auxquelles une longue habitude les attachait. Ainsi la législation de la république romaine, loin d'être uniforme, offrait autant de variétés et de bigarrures qu'elle comptait de peuples et de villes dans son étendue.

Les généraux, les préteurs, les proconsuls, mirent le comble à ce désordre, en substituant souvent leur volonté à la loi, la force à la justice, et en disposant à leur gré des domaines des particuliers pour enrichir leurs soldats. Ces soldats ne connaissaient plus de patrie que leur camp, de chef que leur général, de lois que la force, de juges que la victoire. Les mœurs étaient tombées sous le poids du luxe et des trophées; on ne respectait plus même le droit de propriété, principe créateur et conservateur de toute société. En examinant cet état de corruption dans la morale et d'incertitude dans la législation, on conçoit comment ces fiers dominateurs du monde parurent renoncer presque volontairement à une liberté si orageuse. Ce n'était plus la liberté fondée sur des lois qui garantissent les droits de chacun, c'était la licence d'une oligarchie militaire; et la chute de la république fut regardée par les peuples comme une heureuse révolution, parce qu'au lieu de plusieurs tyrans armés les uns contre les autres, elle ne leur laissait qu'un seul maître.

L'amour du repos, qui n'est ordinairement qu'un sentiment faible, était devenu le besoin et la passion du monde.

La vaillance, le génie, la fortune des généraux, la discipline admirable des armées, furent d'abord les causes de la grandeur de la république : elles entretinrent pendant plusieurs siècles cet esprit belliqueux, caractère distinctif du peuple romain. Les vertus de Rome lui faisaient pardonner sa puissance; les mœurs républicaines rassuraient les pays envahis par les Romains. Ils leur apportaient l'ordre, la paix, la justice, et ces peuples pouvaient se croire plutôt protégés que vaincus, et plutôt délivrés que conquis.

Mais, lorsque les généraux, devenus indépendants du sénat et du peuple, triomphèrent des lois comme ils avaient triomphé du monde, la liberté disparut. Ainsi la guerre renversa l'édifice qu'elle avait élevé. Cette expérience éclaira les empereurs. Craignant de donner à leurs généraux trop de gloire et trop de puissance, ils ne combattirent que pour repousser les Barbares, et évitèrent la guerre avec autant de soin que la république l'avait cherchée.

Cependant la force militaire, qui se joue de toutes les combinaisons de la sagesse et de la politique, trompa encore par la suite la prévoyance prudente de ces princes. Les armées, destinées à soutenir le trône, sentirent leurs forces et le renversèrent; elles donnèrent le sceptre comme elles avaient donné le triumvirat, divisèrent l'empire par leurs dissensions comme elles avaient déchiré la république; leurs querelles sanglantes, achevant de détruire le peu qui restait d'esprit public, ouvrirent les barrières aux Barbares; leurs flots débordés renversèrent enfin ce colosse romain, dont la force oppressive pesait depuis si longtemps sur la terre.

M. de Condillac dit avec quelque fondement que jamais les Romains ne connurent la vraie liberté, si on entend par ce mot la liberté fondée, non sur des

mœurs qui durent peu quand elles n'ont pas pour bases de fortes institutions, mais sur des lois consenties par la majorité des citoyens et exécutées par un pouvoir qui balance les passions aristocratiques et plébéiennes, en même temps qu'il est contenu par elles.

Dans les siècles antiques, ce système de représentation et d'équilibre de pouvoirs ne fut jamais connu, l'esclavage même était le sort de la plus nombreuse partie du genre humain. Une foule tumultueuse, rassemblée à Rome sur le Forum, décidait du sort de toutes les parties de la république; et, dans cette ville même, l'administration de la justice fut toujours arbitraire. Tout y dépendait, dès le commencement, du caprice d'une faction, et, dans les derniers temps, de l'épée d'un général.

Les mœurs seules et l'amour de la patrie suppléèrent, dans les beaux jours de la république, aux institutions fortes qui lui manquaient. La gloire et la fierté tinrent chez les Romains la place de plusieurs vertus. Les citoyens de Rome, jaloux de leur dignité, conservèrent plusieurs siècles le droit de n'être soumis qu'à la peine de la prison ou de l'exil. La tête d'un Romain était sacrée, le respect pour le nom de citoyen défendit longtemps l'indépendance; elle fut perdue dès le moment où Marius, Sylla, et après eux les triumvirs, s'élevant au-dessus des lois, proscrivirent tous leurs ennemis.

Un peuple qui n'honorait que la charrue, que l'épée, qui méprisait le commerce, dut faire peu de progrès dans les arts et dans les sciences. La philosophie, dont le seul but est de maintenir le calme dans les âmes et de les préserver du désordre des passions, avait peu de charmes aux yeux d'une nation qui ne vivait que pour la gloire. Les rêveries pacifiques de Platon n'étaient que de vaines puérilités aux yeux de ces hommes fiers et féroces qui ne rêvaient que la conquête du monde.

Le seul art où l'on vit briller d'abord les Romains, fut celui de l'éloquence; mais, dans les premiers temps, ce n'était point cet art que l'étude fait naître et fortifie, c'était l'éloquence des passions que la nature seule sait inspirer au génie, lorsqu'il veut gouverner à son gré les flots d'un peuple tumultueux.

Ce ne fut que vers le temps de la troisième guerre punique que la philosophie parut à Rome; elle n'y put pénétrer qu'à l'aide du luxe, son éternel ennemi. C'était recevoir à la fois le poison et l'antidote.

Lorsque les armes romaines conquirent la Grèce, les philosophes grecs entreprirent la conquête de Rome. Paul Émile, vainqueur de Persée, amena d'Athènes Métrodore et le chargea d'élever ses enfants. Plusieurs autres philosophes et rhéteurs le suivirent.

Carnéade, académicien, Diogène, stoïcien, Critolaüs, péripatéticien, furent envoyés à Rome par les Athéniens comme ambassadeurs. Les mœurs romaines résistaient encore à l'expansion des lumières; Caton le Censeur fit congédier promptement l'ambassade, et obtint, quelque temps après, le bannissement des philosophes et des savants, que sa grossière vertu regardait comme des empoisonneurs publics.

L'ignorance s'efforce en vain d'arrêter la marche de l'esprit humain, elle ne

peut que la ralentir : plus la civilisation s'avançait, plus on éprouvait le besoin de l'instruction. Enfin, malgré tous les obstacles qu'opposaient aux progrès des lumières les anciennes habitudes et les vieux préjugés, on vit les lettres, les sciences et les arts se répandre de toutes parts au milieu de cette nation guerrière.

Le second Scipion s'arrachait à la gloire pour se livrer aux doctes entretiens de Panétius et de Polybe.

Térence fit entendre sur la scène romaine des chefs-d'œuvre qui contenaient un sel aussi piquant que celui d'Aristophane, aussi délicat que celui de Ménandre. Le cruel Sylla lui-même ne put rester insensible aux charmes des muses grecques.

Avant d'être conquérant, César écrivit comme philosophe et brilla comme orateur.

Cicéron naturalisa dans Rome l'éloquence et la philosophie. Les amis austères des anciennes mœurs, ne conservant plus l'espoir de repousser les philosophes, s'attachèrent à la secte stoïcienne, plus conforme à leur caractère par la rigueur de ses principes, et plus propre à conserver dans leur force les vertus républicaines.

Les hommes voluptueux, au contraire, et les ambitieux adoptèrent la doctrine d'Épicure, favorable aux passions : elle les tranquillisait sur la crainte d'une autre vie.

César professa hautement en plein sénat son opinion contre l'immortalité de l'âme. Le système relâché des épicuriens accéléra la chute des mœurs, de la religion et des lois. La vertu est le ciment des institutions ; tout ce qui mine sa force dissout et renverse les États.

La langue grecque, qui enrichissait les esprits de tant d'idées nouvelles, de sentiments jusque là inconnus, de riantes fictions, obtint dans Rome une telle faveur qu'on la préféra bientôt à la langue nationale. Dans les écoles, on enseignait à composer en grec des discours qu'il fallait ensuite traduire en latin pour haranguer le peuple.

Nourri des écrits de Démosthène, de Platon, de Sophocle et d'Euripide, formé à la philosophie par les livres et par les entretiens des sages les plus célèbres de toutes les sectes, Cicéron fit briller dans ses discours, dans ses écrits, la force de la raison ornée par toutes les grâces de l'esprit. On y trouve autant de profondeur que d'éclat, autant de sagesse que d'élégance ; on admire l'heureux mélange de la gravité romaine, embellie par l'imagination grecque. Les sentiments républicains et les vertus de cet illustre orateur lui inspiraient du respect pour les principes de Zénon ; son amour pour le repos lui donnait du penchant pour la doctrine d'Épicure : la modération, et peut-être la faiblesse de son caractère, lui firent préférer le doute au dogme ; il adopta le système de l'académie.

La poésie, qui précède ordinairement partout la philosophie, n'entra dans Rome qu'à sa suite ; et ce qui est remarquable, c'est que les poètes, dont l'imagination peupla l'Olympe et créa partout des dieux, furent les premiers

à combattre l'idolâtrie. Ils parurent à Rome dans ce temps de décadence où les arts et les lettres ne font que décorer un édifice qui tombe. A cette époque on raisonne plus qu'on ne sent; tous les ressorts se détendent, et le culte n'est pas plus respecté que les lois.

Ennius riait des augures, et se moquait de la crédulité populaire. Lucrèce professa en beaux vers la contagieuse doctrine d'Épicure; et Virgile même ne fit descendre aux enfers le pieux Énée que pour faire raconter aux Romains, par la voix du vieil Anchise, l'origine céleste et la gloire de la famille des Jules.

Horace fut à la fois philosophe et poète : sévère, dans ses poésies satiriques, contre l'avarice et l'ambition, nul ne se montra plus indulgent pour l'amour, pour le vin, pour la mollesse. C'était l'apôtre des plaisirs. Aucun poète n'enrichit plus la langue romaine d'images, de tournures et d'expressions étrangères et nouvelles. Jamais on ne fit parler avec plus d'élégance la raison, la volupté et la flatterie.

Le peuple romain était roi : avant sa chute, il fallait le flatter et l'amuser pour obtenir sa faveur : depuis son asservissement, on se crut encore obligé d'entretenir sa passion pour les spectacles et pour les jeux, afin de le distraire de ses souvenirs.

Dans les premiers temps, ce peuple fier, belliqueux et cruel, ne connut d'autres fêtes que les triomphes, d'autres divertissements que les combats; il se plaisait à voir les prisonniers de guerre condamnés à s'égorger mutuellement. Bientôt, pour satisfaire cette soif de sang humain, beaucoup d'hommes intrépides mais vils, prirent la profession de gladiateurs. Ils bravaient tous les jours la mort pour un modique salaire, et, couverts de blessures, ne quittaient le combat qu'au moment où la pitié souvent tardive des spectateurs le leur permettait. Les dames romaines assistaient à ces spectacles sanglants, applaudissaient les vainqueurs, et ordonnaient même quelquefois aux vaincus de mourir.

La passion du peuple pour ces jeux inhumains ne diminua point lorsque les mœurs s'amollirent; et Rome conservait encore sa férocité lorsqu'elle avait perdu son courage.

Le luxe multiplia ces spectacles, en augmenta la pompe; au mépris de plusieurs lois sages, on vit des sénateurs, des chevaliers, jusqu'à des dames romaines, combattre au rang des gladiateurs.

Ce désordre honteux s'accrut sous les empereurs : le despotisme confond tous les rangs, dédaigne toutes les convenances. Caligula fit combattre dans le cirque quarante sénateurs et deux cents chevaliers.

Quelquefois les combattants étaient des lions, des éléphants, des tigres et des ours. On sacrifiait à leur fureur des victimes humaines. Sylla, étant préteur, donna au peuple romain l'horrible spectacle d'un combat de cent lions contre cent hommes.

Au milieu de cette ville, toujours agitée par des passions violentes, et toujours divisée en factions, les premiers jeux de la poésie furent aussi des com-

bats, et pour satisfaire l'animosité des partis, les premiers poëtes se servirent de la pointe de l'épigramme et du fouet de la satire.

Cet usage survécut à la république. Le peuple, moins souple que les grands, conserva longtemps quelques vestiges de son orgueil et de son indépendance; et, au moment où les sénateurs et les chevaliers, courbés sous un maître, ne faisaient entendre au pied de son trône que le langage de la flatterie, quelques plébéiens hardis, suivant leur antique usage, attachaient sur une statue du Tibre des placards satiriques, où l'on déchirait sans ménagements les plus grands personnages, et quelquefois même l'empereur.

Dès que le luxe envahit la république, les grands voulant se faire pardonner par un peuple jaloux leur immense fortune, en dépensèrent la plus grande partie en fêtes somptueuses et en jeux magnifiques. Livius Andronicus remplaça les farces grossières des premiers temps par des pièces plus régulières; mais l'art dramatique fut plus lent dans ses progrès à Rome que dans la Grèce, parce qu'il ne s'y formait pas sous les yeux de juges éclairés. Le sel comique de Plaute était plus fort que délicat, et ce ne fut que du temps de Scipion qu'on vit Térence donner au théâtre des chefs-d'œuvre qui annonçaient la perfection du goût.

Les grands talents littéraires paraissaient toujours dans Rome des arbres exotiques et transplantés; ils furent brillants, mais peu nombreux. Horace, Virgile, Ovide, Tibulle et Catulle ne laissèrent à leurs successeurs aucun espoir de les égaler. Plaute et Térence n'eurent point sur la scène comique d'héritiers célèbres, et la tragédie qu'on aurait pu croire plus conforme au caractère grave des Romains, ne s'éleva pas dans la république au-dessus de la médiocrité.

Le peuple romain, grossier appréciateur du mérite littéraire, préférait les pantomimes aux drames, les actions aux paroles, les luttes sanglantes des gladiateurs et des ours aux combats d'esprit.

La représentation de trois pièces de Sophocle avait coûté plus d'argent aux Athéniens que la guerre du Péloponèse. Rome, très-supérieure à Athènes en puissance et en richesses, mit encore plus de profusion dans ses dépenses pour des spectacles d'un genre différent. L'émulation des candidats qui désiraient capter les suffrages du peuple, les portait à se ruiner à l'envi : ils construisaient des théâtres capables de contenir quatre-vingt mille personnes, et prodiguaient toutes les richesses de l'architecture, de la sculpture et de la peinture pour orner ces édifices qui ne devaient durer que peu de jours.

Les arts restèrent longtemps aussi étrangers aux Romains que les lettres : conquérants de la Grèce, ils s'approprièrent les chefs-d'œuvre des artistes et n'en créèrent point. Marcellus enrichit le premier les temples de Rome des vases, des statues et des tableaux conquis à Syracuse; Fabius, peu de temps après, se montra plus fidèle aux anciennes mœurs : maître de Tarente, il ne voulut apporter à Rome qu'une statue colossale d'Hercule.

Mummius, destructeur de Corinthe, remplit l'Italie de tous les ouvrages précieux des plus célèbres artistes de la Grèce; mais Rome parut les regarder

plutôt comme des trophées que comme des modèles. Leur vue flatta l'orgueil, et n'excita point le génie.

Les grands, qui se disputaient l'autorité, n'employèrent les arts qu'à l'embellissement des lieux où se rassemblait un peuple dont ils ne voulaient faire qu'un docile instrument de leur fortune; ils le rassasièrent de fêtes pour en obtenir du pouvoir.

Les empereurs entretinrent avec soin cette passion des Romains pour les plaisirs, afin de maintenir dans un esclavage tranquille et dans une enfance perpétuelle le *peuple-roi*.

Enfin ces anciens maîtres du monde, perdant jusqu'au souvenir de la liberté, devinrent tellement voluptueux, asservis, efféminés et frivoles qu'on les vit, indifférents aux triomphes comme aux revers de l'empire, ne demander à leurs maîtres, pour prix de leur servitude, que des distributions de blé, des spectacles, et remplacer le cri de gloire et de liberté par celui de *panem et circenses*.

CHAPITRE II.

AUGUSTE.

(An de Rome 723. Avant Jésus-Christ 29.)

Gouvernement d'Auguste. — Réforme dans le sénat. — Abdication feinte d'Auguste. — Son obéissance au sénat pour garder le pouvoir. — Son surnom d'*Auguste* et son titre d'*imperator*. — Décret d'exception en sa faveur. — Son habile politique. — Création d'un préfet. — Bonheur public sous Auguste. — Son départ pour la Gaule. — Le Panthéon terminé par Agrippa. — Guerre d'Espagne terminée par Auguste. — Portrait de Marcellus et de Tibère. — Échec des Romains en Arabie et en Éthiopie. — Maladie d'Auguste. — Disgrâce d'Agrippa. — Mort de Marcellus. — Dictature perpétuelle refusée par Auguste. — Ses voyages dans plusieurs parties de l'empire. — Soumission de Phraate, roi de Parthie. — Retour d'Auguste à Rome. — Mort de Virgile. — Troubles à Rome. — Nouvelles institutions et nouveaux travaux d'Auguste. — Mouvements hostiles des Germains réprimés par lui. — Retour d'Auguste à Rome. — Mort d'Agrippa. — Union de Tibère et de Julie, veuve d'Agrippa. — Guerre avec les Germains. — Victoire de Drusus sur les Germains. — Mort de ce général, surnommé *Germanicus*. — Victoires de Tibère. — La paix referme le temple de Janus. — Mauvaise loi d'Auguste. — Portrait d'Octavie, sœur d'Auguste. — Exil de Julie, fille d'Auguste. — Exil et mort d'Ovide. — Pouvoir de Mécène sur l'empereur. — Orgueil de Caïus et de Lucius César, petits-fils d'Auguste. — Exil de Tibère. — Caïus César est nommé consul et *prince de la jeunesse*. — Époque de la naissance de Jésus-Christ et de la mort d'Hérode. — Partage des États d'Hérode, fait par Auguste. — Représentation d'une naumachie. — Formation de cohortes prétoriennes. — Commandement de Caïus César en Asie. — Sa victoire et sa mort. — Adoption de Tibère par Auguste. — Disgrâce d'Agrippa Posthumius. — Adoption de Germanicus par Tibère. — Conspiration de Cinna. — Conseils de Livie à Auguste. — Entrevue de Cinna et d'Auguste. — Force des armées d'Auguste. — Mort d'Asinius Pollion. — La Judée réduite en province romaine. — Guerre en Germanie. — Victoire de Tibère, nommé *imperator*. — Gouvernement de Varus en Germanie. — Trahison d'Arminius. — Mort de Varus. — Désespoir d'Auguste. — Vengeance de Tibère en Germanie. — Entrée triomphale de Tibère à Rome. — Mort d'Auguste. — Ses funérailles. — Lecture de son testament.

La fortune a souvent plus d'influence que le génie sur la destinée des princes et des peuples, et les succès des grands hommes dépendent moins de leurs talents que des circonstances dans lesquelles ils se trouvent placés. César, le plus habile des capitaines, le plus profond des politiques, le plus éloquent des orateurs, le plus doux des conquérants, tomba sous le poignard des Romains, lorsqu'ils le virent aspirer au pouvoir suprême.

Octave, timide soldat, faible orateur, général médiocre, presque toujours vaincu lorsqu'il commanda lui-même, plus cruel que Marius et Sylla dans

ses vengeances, soumit Rome à son joug, et jouit paisiblement, pendant quarante années, d'un trône fondé sur la ruine de la liberté.

Les circonstances n'étaient plus les mêmes : la corruption des grands et la lassitude des peuples avaient abattu toutes les barrières qui pouvaient l'arrêter; il ne rencontra plus cette fierté qui repousse toute dépendance, cette force qui brise toutes les chaînes; il n'eut à ménager qu'une vanité puérile, qui se contente d'apparence et ne veut que des formes; aussi Octave triompha plus par l'artifice que par le courage : où l'audace aurait échoué, la ruse réussit.

Il revêtit une monarchie militaire des formes républicaines, satisfit les grands par des dignités, le peuple par des largesses, et tout l'empire par le repos qui, après un demi-siècle de factions et de guerres civiles, était devenu le seul bonheur qu'on pût souhaiter et supporter.

Cependant, malgré cette pente naturelle du siècle vers la paix et la soumission, il fallait encore beaucoup d'adresse pour passer tranquillement de la république à la monarchie. Les souvenirs et les habitudes défendaient la liberté; la fin tragique et récente de César devait effrayer Octave.

Il se voyait assis au milieu des mêmes sénateurs qui avaient applaudi Brutus; il se trouvait en présence de ce même peuple qui avait arraché la couronne placée sur la tête du dictateur, et il comptait dans les rangs de l'armée, son seul appui, une foule de soldats qui venaient de combattre pour Pompée, pour Cassius, pour Antoine, contre César et contre lui.

Les prétextes pour conserver la puissance lui manquaient : César était vengé; la bataille d'Actium terminait la guerre civile; la mort d'Antoine et la chute de Cléopâtre avaient expié les affronts faits à la république; le temps fixé pour la durée du triumvirat était expiré; rien n'autorisait la prorogation des lois de circonstance, rien ne semblait devoir priver plus longtemps le peuple de ses droits.

Dans cette position difficile, plus l'ambition d'Octave était ardente, plus il prit soin de la dissimuler. Décidé à régner, il feignit un grand dégoût des affaires et une extrême aversion pour le rang suprême, seul but de ses pensées et de ses actions. On prétend qu'il consulta ses deux favoris, Mécène et Agrippa, sur le parti qu'il devait prendre. Agrippa, dit-on, lui conseilla d'écouter la voix de la justice, de rétablir la république, et de chercher dans la vie privée une gloire pure et une tranquillité qu'une puissance usurpée ne pouvait lui offrir. Mécène, au contraire, lui dit que l'empire romain, trop étendu, avait besoin d'un maître. Le rétablissement de la république, ajoutait-il, dans un siècle corrompu, ne serait que le signal de la renaissance des factions; d'ailleurs, après tant de proscriptions, Octave ne pouvait trouver d'asile contre ses ennemis que sur le trône.

Octave, dont la détermination était probablement prise avant de délibérer, donna de grands éloges à la franchise d'Agrippa, et adopta le conseil de Mécène.

Il résolut, non de garder le pouvoir par violence, mais de faire légitimer son

autorité par le consentement national, et d'amener le sénat et le peuple au point de le contraindre en quelque sorte à les gouverner. Avant d'exécuter ce dessein, il voulut opérer dans le sénat une grande réforme, sous le prétexte de lui rendre plus de majesté. Il crut nécessaire de s'attirer l'amour du peuple par des fêtes et par des largesses, de réparer beaucoup d'anciennes injures par des bienfaits, et de s'assurer, par l'estime publique, l'autorité qu'il avait conquise par la force.

Après l'assassinat de César, Antoine, au moyen d'actes faux, qu'il supposait signés par le dictateur, avait rempli le sénat d'un grand nombre de ses partisans, hommes sans naissance, sans mérite et sans fortune. Le peuple les nommait *caronites,* pour faire entendre qu'ils avaient été nommés par un mort. Ce désordre s'accrut pendant le triumvirat : Octave voulut retrancher de ce corps auguste tous les membres qui souillaient sa dignité : il proposa cette réforme avec tant de ménagements et d'adresse que, sur quatre cents sénateurs frappés par la loi qu'il présentait, plus de deux cents se démirent volontairement, et furent récompensés de leur lâche docilité par des titres honorifiques et par des emplois lucratifs. On supprima les autres. Pendant tout le temps que dura cette opération, Octave porta une cuirasse sous sa toge, et ne parut aux assemblées qu'environné de quelques sénateurs dont il connaissait le dévouement et la bravoure.

Il ne gouvernait alors que sous le titre de consul, et accepta celui de prince du sénat, pour conserver la présidence de ce corps. On lui avait donné le consulat pour six ans. Remplissant les fonctions de censeur, il renouvela la cérémonie de la clôture du lustre, tombée en désuétude depuis les guerres civiles. Le dénombrement produisit quatre millions cent soixante-trois mille citoyens. Octave rétablit par ses dons la fortune de plusieurs sénateurs, embellit la ville de monuments nombreux et magnifiques, et donna aux préteurs le dépôt du trésor public, jusque là confié imprudemment à de jeunes questeurs. Mais de tous ces actes, celui qui excita le plus de joie et de reconnaissance fut un grand acte de justice : il cassa toutes les ordonnances des triumvirs; c'était, en condamnant ses propres actions, effacer de la mémoire des hommes sa vie passée, et en promettre une nouvelle.

Octave s'était fait donner dans le consulat Agrippa pour collègue (1); avec le secours de cet ami éclairé, de ce ministre fidèle, ayant rétabli la tranquillité dans les provinces, la discipline dans l'armée, la majesté dans le sénat, s'étant réconcilié avec les vaincus par l'abolition des actes du triumvirat, il distribua les charges, les commandements, les grades, les dignités et les grâces pécuniaires, de sorte qu'il n'y eut plus que deux routes ouvertes aux Romains : l'une, celle de la soumission, qui menait aux honneurs et à la fortune; l'autre, celle de la résistance, qui condamnait les opiniâtres amis de la république à l'inaction et à l'obscurité.

Lorsqu'Octave crut avoir ainsi disposé les esprits au dénoûment qu'il médi-

(1) An de Rome 725. Avant Jésus-Christ 27.

tait, l'année de son consulat venant d'expirer, il parut dans le sénat, et déclara qu'il renonçait à tous les pouvoirs extraordinaires qu'il tenait de la république. Moins cette démarche était sincère, plus il employa d'art pour faire croire à la pureté de ses intentions. « On ne pouvait pas, disait-il, douter de la fran-» chise d'une abdication si volontaire; tous les rois étrangers étaient liés à ses » intérêts ; l'armée lui avait donné des preuves éclatantes de sa soumission et » de son dévouement; le peuple et les provinces le regardaient comme le ga-» rant de leur repos; tous les partis le considéraient comme leur unique lien ; il » était redouté par les factieux et par les scélérats, comme une digue qu'ils ne » pouvaient franchir. Dans une pareille situation, personne ne pouvait lui ravir » la puissance, s'il voulait la garder. Mais il trouvait juste de rendre à chacun » l'exercice de ses droits : au sénat son autorité, au peuple son indépendance, » aux lois leur vigueur. Le sacrifice du pouvoir au bien public lui paraissait plus » honorable que les plus grandes victoires; à ses yeux, la gloire principale de » César était d'avoir refusé la royauté, comme il faisait consister la sienne à se » démettre du pouvoir suprême. Je n'ai d'abord pris les armes, ajoutait-il, que » pour venger mon père; je me suis vu depuis, à regret, forcé de me charger » longtemps du fardeau des affaires, afin de délivrer la république des factions » qui la déchiraient. César est vengé, les factions sont détruites, les étrangers » sont soumis, l'ordre règne dans l'intérieur : au prix de mon sang, au péril de » ma vie, j'ai sauvé la république; j'ai fait respecter ses armes depuis la mer » d'Éthiopie jusqu'à la Tamise, depuis l'Euphrate jusqu'aux colonnes d'Hercule; » j'ai fermé le temple de Janus. Quel autre bonheur puis-je désirer que celui du » repos et de la retraite? quelle autre gloire pourrait me tenter, si ce n'est la » gloire de voir la république, libre et florissante, se gouverner par de sages » lois, et reprendre ses antiques mœurs? »

Il ajouta à ces paroles de sages conseils sur le gouvernement de l'État, recommanda au peuple de repousser l'intrigue, de craindre les factieux; aux sénateurs d'adoucir leur orgueil, de réformer leur luxe, de modérer leur ambition, source de haine et de discorde ; aux proconsuls et aux préteurs de ne plus faire haïr le nom romain par leurs concussions oppressives et scandaleuses. « Si vous » agissez ainsi, dit-il en terminant son discours, vous comblerez mes vœux, » vous assurerez votre gloire et le bonheur de ma patrie; mais si, méprisant » mes avis, n'écoutant que l'ambition et l'avarice, et entraînés par vos passions, » vous livrez encore la république au funeste fléau des guerres civiles, vous » me ferez repentir de mes sacrifices, et vous retomberez tous dans les mal-» heurs dont je vous ai sauvés. »

Les sénateurs écoutaient César avec la surprise que devait exciter une telle démarche. Ceux qu'il avait mis dans sa confidence applaudirent vivement sa générosité, mais se gardèrent bien d'appuyer sa proposition. Ceux qui croyaient à sa sincérité, mais qui, las des factions, préféraient les faveurs de la fortune aux rigueurs de la liberté, et le repos de la monarchie aux orages de la république, laissèrent éclater le chagrin que leur faisait éprouver cette abdication. La crainte empêchait les amis de la liberté d'accepter le sacrifice qu'on leur

offrait, et un reste de pudeur retint quelque temps ceux qui auraient voulu parler en faveur de la servitude. Tous se réunirent enfin pour conjurer César de renoncer à une résolution si fatale au repos public.

Après une résistance plus longue que vive, il obéit, et consentit à garder le pouvoir suprême. Cependant, sous prétexte que le fardeau du gouvernement tout entier était trop pesant pour lui, il voulut partager avec le sénat les provinces de l'empire. Dans ce partage, choisissant pour lui les gouvernements les plus exposés aux attaques de l'ennemi, et dans lesquels se trouvait placée la plus grande partie des troupes, il conserva dans sa dépendance la vraie source du pouvoir, l'armée.

Le sénat eut l'administration de l'Afrique, de la Bétique (en Espagne), de la Grèce, de l'Asie-Mineure, de la Sicile, du Pont, des îles de Crète et de Sardaigne. César se réserva le reste de l'Espagne, la Lusitanie, les Gaules, la Syrie, la Phénicie et l'Égypte.

On parut laisser l'Italie ainsi que Rome régies par les anciennes lois. Octave y commandait en monarque, sous le voile de la liberté : il savait qu'on peut tout enlever aux hommes tant qu'on leur laisse l'espérance. Il n'accepta que pour dix ans le sacrifice que Rome lui faisait de sa liberté ; et, dans tout le cours de sa vie, employant toujours le même artifice pour entretenir la même illusion, il renouvela son offre d'abdication, et fit proroger son autorité, tantôt pour cinq et tantôt pour dix années.

Messala, chargé par le sénat de lui exprimer la reconnaissance des Romains, lui donna, au nom du sénat et du peuple, le titre d'*Auguste*. Ce nom, qui avait quelque chose de sacré, lui parut préférable à celui de Romulus, qu'on voulait lui faire accepter, et qui rappelait trop la royauté, toujours odieuse dans Rome. D'ailleurs, son autorité ne fut revêtue d'aucune dénomination nouvelle ; il n'ignorait pas que la multitude se gouverne plus par les mots que par les choses, et qu'à ses yeux les noms les plus anciens sont les plus respectés. Celui de roi aurait effrayé ; celui d'*imperator*, étant usité, n'inquiéta personne. Sous ce titre, il régna comme général, et l'éclat de cette monarchie militaire rendit bientôt le titre d'empereur supérieur à celui de roi.

Déjà Pompée, revêtu de ce nom, avait joui d'une autorité presque absolue. Les généraux, devenant souverains, le glaive fut leur sceptre ; ils n'eurent d'autre appui pour leur puissance que l'armée ; et cette armée devint l'écueil du trône, comme le peuple avait été celui du sénat. Le soldat et la multitude sont toujours les instruments dont se servent les ambitieux pour renverser les monarchies comme les républiques ; cependant, sous le règne d'Auguste, les titres civils que ce prince continuait à porter semblaient tempérer le pouvoir militaire. Ce n'était que comme consul qu'il faisait exécuter les lois dans la ville, ou comme proconsul dans les provinces. La puissance tribunitienne semblait seule le rendre inviolable aux yeux du peuple : les fonctions de la censure lui donnaient le droit de surveiller les mœurs ; et, à la mort du faible Lépidus, le souverain pontificat remit dans ses mains la puissance de la religion.

Toujours soigneux de faire oublier qu'il était devenu le maître de la patrie,

il s'en fit nommer le père; et ce titre, donné à Cicéron lorsqu'il sauva la liberté, fut unanimement déféré à Auguste pour l'avoir détruite.

L'empereur profitait de tous les exemples que pouvaient lui fournir les fautes commises par le gouvernement républicain pour augmenter son pouvoir. Ainsi, comme Pompée et Scipion s'étaient vus, par un décret du sénat, affranchis des règles qui avaient fixé l'âge où l'on pouvait prétendre au consulat, Auguste, par un décret du sénat et du peuple, se fit dispenser généralement de l'observation de toutes les lois; de sorte que ce gouvernement, qui se soumettait en apparence aux formes républicaines, devint non-seulement monarchique, mais absolu; et l'empire romain offrit ainsi le plus monstrueux mélange de la république et du despotisme. Ce décret fut rendu l'an 725 de Rome, et c'est de cette époque que la plupart des historiens datent le règne d'Auguste.

On voit avec surprise un peuple qui venait si récemment de répandre tant de sang pour la liberté, la sacrifier si lâchement aux caprices d'un homme; mais le besoin du repos égarait les Romains : le souvenir du passé les trompait, l'adresse d'Auguste les rassurait. Souvent, sans cesser d'être libres, ils avaient confié à des dictateurs un pouvoir absolu. Déchirés par les guerres civiles, ils croyaient pouvoir encore sans danger employer pour dix ans ce remède nécessaire. La politique artificieuse d'Auguste leur faisait croire qu'il rendrait un jour à Rome cette autorité qu'elle lui confiait momentanément. Un caractère plus fort les aurait éclairés; l'apparente modestie et la douceur d'Auguste les aveuglaient; ils s'endormirent dans les bras de la tyrannie, en rêvant toujours la liberté.

Cette illusion peut d'autant plus se concevoir, qu'aucun droit n'était enlevé à la république, et qu'elle les conservait tous; puisqu'Auguste ne tenait son autorité que du sénat et du peuple, ils pouvaient la retirer comme la donner. D'ailleurs, ce prince habile laissa toujours aux sénateurs et aux tribuns une part dans l'exercice de la souveraineté. Les édiles présidaient aux jeux, les préteurs aux jugements; le peuple donnait sa voix pour les élections : on nommait à l'empereur des collègues dans chacune des fonctions qu'il exerçait. Les ambassadeurs des princes étrangers demandaient audience au sénat. L'empereur faisait délibérer ce corps sur toutes les grandes affaires de la république; et s'il se réservait la décision des plus urgentes, il les soumettait à la discussion d'un conseil privé, composé des consuls et de quinze sénateurs.

Plus la puissance d'Auguste augmentait en force, plus il la couvrait de formes modestes et populaires. Loin d'habiter un palais, comme Lucullus et Pompée, il se contentait d'une maison de peu d'apparence, occupée autrefois par l'orateur Hortensius. Aucun luxe ne brillait sur sa table ni sur ses vêtements; il s'asseyait au spectacle dans les rangs des sénateurs et des consuls. Remplissant scrupuleusement les devoirs de la vie privée des citoyens, il assistait aux noces, aux funérailles de ses amis, plaidait leurs causes, sollicitait pour eux les suffrages du peuple, prononçait en public leur oraison funèbre, et demandait au sénat les grâces et les dignités qu'il voulait faire accorder aux membres de sa famille. Ainsi, au moment où le corps de la république était sans vie, son

ombre étonnait encore par sa grandeur imposante et par ses formes vaines.

Dans les temps de corruption, l'intérêt privé parle plus haut que l'intérêt public. Auguste se choisissait pour collègues au consulat les plus grands personnages de la république ; il donnait les gouvernements de provinces aux consulaires, aux plus illustres sénateurs : un pouvoir civil très-borné, un titre honorable, des licteurs, des faisceaux, des hommages satisfaisaient la vanité de ces gouverneurs, tandis que l'autorité réelle dans les provinces était confiée aux lieutenants militaires de l'empereur.

Il avait aussi créé dans Rome un préfet qui recevait ses ordres et les exécutait. Ainsi, les magistrats de la république ne conservaient que le cérémonial du gouvernement.

Le peuple fut plus difficile à tromper que le sénat : on n'avait point osé lui enlever le droit de sanctionner les lois et de nommer aux charges; il ne voulait pas que ce droit fût illusoire. Tant qu'Auguste restait à Rome, sa politique adroite dirigeait à son gré les choix de la multitude, et ses recommandations étaient respectées comme des ordres; mais toutes les fois qu'il s'absenta, les élections furent orageuses, et le peuple turbulent se porta à des mouvements séditieux. Aussi, après la mort d'Auguste, Tibère priva le peuple du droit d'élection, et le transféra au sénat, qui se montrait plus servile.

Au reste, si l'ordre et le repos peuvent dédommager de la perte de la liberté, les Romains en jouirent pleinement; et Auguste exerça avec tant de justice et de douceur un pouvoir arbitraire, que les républicains durent lui reprocher d'être le plus dangereux des despotes; car il fit aimer l'autorité absolue.

Le temple de Janus fermé, la fureur des factions étouffée, les biens restitués aux proscrits, la vigueur rendue aux lois, la force aux tribunaux, la discipline aux armées, le respect à la religion, la liberté au commerce, la sécurité à l'agriculture, les encouragements accordés aux lettres et aux arts, firent goûter au monde entier un bonheur et une paix jusque là inconnus. Horace a tracé en beaux vers un tableau admirable de cette époque tranquille « où les Romains, à l'abri des attaques de l'étranger et de la fureur des guerres » civiles, voyaient l'ordre remplacer la licence, et la vertu vengée du vice. » Le fermier recueillait sans crainte de riches moissons; le bœuf traçait sans » danger son paisible sillon; les provinces n'étaient plus livrées à l'insolente » avidité des préteurs, à la violence des soldats féroces. »

Ce qui prouve encore mieux que l'encens des poètes la sagesse du règne d'Auguste, c'est qu'il est stérile pour l'histoire, et qu'il ne lui offre aucun de ces grands événements qui n'excitent l'admiration de la postérité qu'aux dépens des larmes et du sang des contemporains.

Quels hommages n'aurait pas mérités Octave, si, plus prévoyant, il eût forcé ses successeurs à ne pas sortir des bornes que son seul caractère mettait à son pouvoir; si, rendant son trône héréditaire, au lieu de conserver des formes vaines et dangereuses d'élection, il eût assis ce trône sur une base plus solide, à l'ombre de lois sages et de fortes institutions; et s'il avait garanti la liberté publique, par d'insurmontables barrières, des dangers de la tyrannie

du prince, comme il l'avait mise à l'abri des orages populaires! Mais Auguste, en se faisant chérir par sa modération, ne vit que le présent et ne travailla que pour lui. Le sort de sa patrie sous ses successeurs l'inquiéta peu; il ne sut ou ne vit pas qu'un pouvoir qui s'élève en s'isolant devient d'autant plus fragile qu'il est plus haut, qu'il se prive de solidité en se privant de base, et qu'aucune force ne peut s'appuyer que sur ce qui résiste.

Un prince qui par son titre même prouvait qu'il était parvenu au trône par les armes, et qu'il ne régnait que comme général victorieux, ne devait pas laisser perdre aux soldats l'habitude de le voir à leur tête. Auguste quitta Rome, et partit pour la Gaule, où Messala venait, par ses ordres, de réprimer une révolte. La présence de l'empereur acheva de soumettre ce pays à la police et aux lois romaines : elles rendirent les Gaulois plus tranquilles, plus éclairés, plus riches, plus heureux; mais elles amollirent leurs mœurs, et ils devinrent moins capables de résister à la bravoure féroce des sauvages habitants de la Germanie.

Dans le même temps, Gallus, préfet d'Égypte, conçut le projet de se rendre indépendant. Les circonstances n'étaient pas favorables à un semblable dessein; l'empire romain, paisible, ne voulait pas voir troubler son repos; Gallus, abandonné par les troupes, fut destitué; une punition si peu rigoureuse parut trop douce au sénat, qui se montra plus sévère que l'empereur, et bannit le coupable. Son infidélité, comme magistrat, causa son exil; son talent, comme poëte, lui fit obtenir son rappel, que Mécène, ami constant des lettres, sollicita pour lui. Auguste eut toute sa vie l'habileté de laisser au sénat les rigueurs, et de réserver pour lui les actes de bienfaisance, de générosité et de clémence.

Pendant son absence, Agrippa, chargé des embellissements de la capitale, termina le superbe édifice qu'on nommait Panthéon, et qui, dans son enceinte circulaire, rassemblait tous les dieux de l'univers, comme Rome réunissait sous ses lois tous les peuples du monde.

A cette époque le feu de la liberté ne s'agitait plus que dans la partie septentrionale de l'Espagne. Les Cantabres, les Asturiens, protégés par leurs montagnes, prirent plusieurs fois les armes pour recouvrer leur indépendance. Vaincus par Varron et Muréna, ils se révoltèrent encore. Auguste, craignant leur courage et leur exemple, jugea cette guerre assez importante pour la diriger lui-même; ils résistèrent avec opiniâtreté, et la fortune seconda d'abord leur vaillance; mais enfin, accablés par le nombre, ils se soumirent. Auguste eut l'honneur de terminer en Espagne une guerre qui durait depuis deux cents ans : il établit plusieurs colonies pour contenir ces peuples belliqueux, et bâtit la ville de Mérida, dont le territoire devint la propriété et la récompense de ses soldats.

Deux jeunes guerriers se distinguaient alors dans les armées d'Auguste : Marcellus, neveu de ce prince, par sa vaillance, par ses talents, par sa générosité, par son attachement à l'ancienne discipline et par ses douces vertus, faisait les délices et l'espoir de Rome : il épousa Julie, fille de l'empereur, également fameuse par ses charmes et par ses vices. Tibère, fils de Livie, se faisait re-

marquer par sa bravoure, par son habileté militaire; mais il était ambitieux, jaloux, débauché, fourbe et cruel. A l'âge où les hommes sont portés à la confiance et à la douceur, il se montrait sombre et méfiant, et ne comptait sur l'obéissance que lorsqu'elle était commandée par la crainte. Il conseilla de traiter avec rigueur les Cantabres vaincus; quarante mille de ces infortunés furent enlevés à leur patrie et dispersés dans des contrées lointaines. Rome ne prévoyait pas alors que Tibère dût être un jour son maître. Auguste ne l'aimait pas; et la seule marque de faveur que les instances de Livie purent lui faire obtenir, fut une dispense de cinq ans pour parvenir aux charges.

Les armes romaines, couronnées de succès sur toutes les frontières de l'empire, échouèrent en Arabie : ses sables brûlants la défendaient mieux que ses guerriers; Élius Gallus voulut y pénétrer : son armée, égarée par des guides infidèles, errante au milieu des déserts, privée de vivres, accablée par un soleil ardent, fut presque totalement détruite, quoiqu'elle n'eût perdu que sept hommes dans les combats.

Pétronius, gouverneur d'Égypte, n'eut pas plus de succès dans une guerre qu'il entreprit contre les Éthiopiens. Leur reine Candace perdit d'abord sa capitale, mais conserva son courage. Ralliant ses troupes, elle força les Romains à la retraite : son royaume, séparé du reste du monde par des déserts, connaissait à peine de nom les maîtres de la terre. Lorsqu'on lui proposa, pour terminer la guerre, d'envoyer une ambassade à l'empereur, elle demanda quel pays il habitait. Auguste lui accorda la paix, et l'affranchit du tribut que Pétronius lui avait imposé.

Peu de temps après, Auguste tomba malade; on désespérait de sa vie : se croyant lui-même sans ressource, il donna son anneau au brave et sage Agrippa; c'était le désigner pour son successeur, et préférer le bonheur de l'empire à l'élevation de sa famille. L'habileté de Musa, son médecin, le sauva. Les Romains reconnaissants élevèrent à Musa une statue près de celle d'Esculape. Les plus nobles caractères résistent difficilement à l'ambition. Marcellus supportait avec peine la préférence éclatante qu'Agrippa venait d'obtenir. Les talents et les services d'un ministre si expérimenté, d'un général tant de fois vainqueur, d'un ami si fidèle, ne le garantirent point de la disgrâce. Auguste n'eut point la force de le défendre contre sa famille; mais, voulant couvrir son exil d'un voile honorable, il le fit gouverneur de Syrie. Marcellus survécut peu à ce triomphe, qui lui donna probablement plus de repentir que de jouissance; il n'avait que vingt ans lorsqu'il mourut. Le peuple le regretta d'autant plus vivement qu'on lui supposait l'intention de rétablir la république. Moissonné dans sa fleur, et n'ayant fait briller dans le monde que des vertus, il jouit en mourant d'une gloire que peut-être une plus longue vie ne lui aurait pas conservée. Virgile l'immortalisa par ses vers. Plus tard Sénèque fit son éloge; un théâtre magnifique porta son nom par les ordres d'Auguste.

Les Romains n'aimaient pas Livie; ils l'accusaient de tous les coups du sort,

et ils la soupçonnèrent d'avoir attenté aux jours de Marcellus, dans le dessein de faire régner Tibère. Cependant l'empereur se conciliait de plus en plus l'affection du peuple. Son plus grand secret pour se faire aimer fut d'oublier le passé, de ne protéger aucun parti, et de traiter avec une égale faveur les hommes de talent, soit qu'ils l'eussent servi ou combattu. Il s'adjoignit au consulat Pison, républicain ardent, et Sextius, fidèle ami de Brutus. C'est par ce constant oubli des factions qu'on les tue.

Le fléau de la peste vint alors troubler le bonheur dont jouissaient les Romains. Ce peuple, toujours extrême dans son amour comme dans sa haine, crut que l'homme qui avait fait cesser les désordres de la terre, pouvait seul désarmer le courroux du Ciel; volant au-devant du joug avec la même passion qui lui faisait autrefois sacrifier ses jours pour la liberté, il se rassemble en tumulte, entraîne le sénat à rendre une loi qui nomme Auguste dictateur perpétuel, et porte ce décret aux pieds de l'empereur.

Auguste connaissait trop la mobilité de la multitude pour céder à ce moment d'ivresse : il refusa le titre inutile qu'on lui proposait; et, comme sa résistance augmentait l'ardeur du peuple pour le vaincre, il déchira ses vêtements, et déclara qu'il aimait mieux mourir que de se charger d'un pouvoir tyrannique qu'une loi formelle avait aboli pour toujours. Il n'accepta que la puissance tribunitienne pour sa vie, et le peuple se retira rempli d'admiration pour sa modestie, qui se bornait cependant à préférer le trône à la dictature.

L'empereur était persuadé que la surveillance continuelle du chef de l'État peut seule empêcher le relâchement dans les diverses parties de l'administration, et que, pour bien exécuter ses ordres, on doit toujours le voir ou l'entendre. Il se résolut donc à visiter plusieurs parties de son empire; il parcourut la Sicile et la Grèce, rétablit partout l'ordre et la justice, et signala sa générosité par des largesses ; il donna Cythère à Lacédémone, et, au grand regret des Athéniens, rendit à Égine son indépendance. Passant ensuite en Asie, il y fit bénir son nom par un juste mélange de douceur et de sévérité. Il priva Sidon et Tyr de leur liberté, parce qu'elle était dégénérée en licence. Cependant, trompé par l'adresse et par la flatterie d'Hérode, il augmenta ses États. Ce roi, habile à la guerre, profond en politique, mais oppresseur de ses peuples et tyran de sa famille, au mépris de sa religion, érigea un temple à l'empereur.

L'orgueil romain, rassasié de triomphes, n'avait été depuis plusieurs siècles humilié que par les Parthes : César était mort au moment où il se préparait à venger l'affront de Crassus. Auguste, voulant remplir son dernier vœu et se montrer digne de son nom, rassembla ses troupes pour marcher sur l'Euphrate. Phraate, roi de Parthie, alarmé de son approche, le désarma par sa soumission, et lui renvoya les drapeaux et les prisonniers romains, tristes débris de l'armée de Crassus.

Les Parthes étaient si redoutés que cet événement fut célébré à Rome comme une éclatante victoire : les consuls placèrent ces drapeaux dans le temple de

Mars Vengeur; le sénat fit frapper des médailles pour consacrer le souvenir de cet événement glorieux, et le peuple éleva un arc de triomphe en l'honneur d'Auguste.

Phraate donna à l'empereur quatre de ses enfants en otage, moins par crainte des armes romaines, que par la peur de voir ses peuples se révolter en faveur de ses fils. Un tyran haï et méprisé redoute plus ses sujets que ses ennemis.

Auguste permit à tous les peuples tributaires de se gouverner par leurs lois : il obligea les rois qui dépendaient de Rome à rendre leur joug plus léger pour leurs sujets. Artaxias, roi d'Arménie, comptant sur les secours des Parthes, s'était déclaré l'ennemi des Romains; dès qu'on le vit abandonné par eux, ses peuples se révoltèrent contre lui; ils le chassèrent du trône, et l'empereur leur donna pour roi Tigrane, qui avait été élevé à Rome.

Auguste, revenu à Samos, y reçut les hommages de tous les princes de l'Europe et de l'Asie. Pandion, Porus, roi des Indes, lui envoyèrent des ambassadeurs. Les Scythes et les Sarmates recherchèrent son amitié : Zarémonochégas, Indien de naissance, avait parcouru la terre pour s'instruire : initié aux mystères d'Éleusis, il crut qu'il fallait mourir au moment où il se voyait arrivé au comble du bonheur; et, suivant la coutume superstitieuse de son pays, il fit dresser un bûcher au milieu d'Athènes, et périt publiquement dans les flammes, en présence de l'empereur.

Auguste partit d'Athènes pour revenir à Rome. Virgile, qui payait par un encens immortel l'amitié dont l'empereur l'honorait, mourut dans ce voyage, et fit lui-même ainsi, dit-on, son épitaphe :

« Mantoue m'a donné le jour; la Calabre me l'a ravi; Parthénope conserve » mes cendres. J'ai chanté les bergers, les champs et les héros. »

N'ayant pu achever les corrections qu'il voulait faire à l'*Énéide,* il avait ordonné de livrer cet ouvrage aux flammes. Nous devons à Auguste la conservation de ce chef-d'œuvre; en le sauvant, il se servit lui-même; car les grands écrivains composent une noble partie de la gloire des grands règnes. La reconnaissance est une vertu qui s'unit presque toujours aux grands talents; Virgile institua pour héritiers Auguste et Mécène. Leurs trois noms réunis ont traversé ensemble les siècles.

Tandis qu'Auguste était absent, quelques souvenirs de la république se réveillèrent. Les comices furent orageux; un petit nombre d'hommes turbulents crurent pouvoir profiter de ces mouvements passagers pour conspirer. Cépion, Statilius, Egnatius Ruffus furent punis, par le sénat, de leur témérité; et l'empereur, pour réprimer la licence du peuple, nomma lui-même cette année les consuls.

Les Cantabres tentèrent encore une fois de se soulever; Agrippa les soumit, et Balbus triompha des Garamantes qui s'étaient révoltés en Afrique.

Depuis la mort de Marcellus, Agrippa, comme on peut le croire, avait repris son rang et sa faveur près d'Auguste; il le fit nommer tribun pour cinq ans. Secondé par ce sage ministre et par Mécène, il publia plusieurs lois sévères con-

tre le luxe, contre la brigue, contre la dépravation des mœurs, et fit de sages réglements pour préserver Rome des incendies. Il compléta la réforme du sénat, réduisit le nombre des sénateurs à six cents, et fixa leurs revenus à cent mille livres. Les superbes aqueducs construits par Agrippa répandirent une eau salubre dans tous les quartiers de la ville : par là les contagions dont Rome s'était vue si longtemps la proie devinrent moins fréquentes.

Auguste tenta de louables mais d'inutiles efforts pour rendre aux liens du mariage leur force et leur sainteté; il avait triomphé de la liberté, la licence lui résista. Le désordre était trop général pour être arrêté; ce n'était plus le temps des Lucrèce et des Cornélie. Horace nous représente « toutes les jeunes » Romaines livrées avec passion aux arts voluptueux de l'Ionie, ne cultivant » d'autre science que celle de plaire, et, dès leur enfance, méditant déjà de » coupables amours. » Auguste lui-même, qui voulait réformer les mœurs, cédait au torrent; il donnait la loi, mais non l'exemple, et on lui reprochait justement son amour illégitime et trop public pour Térentia, femme de Mécène. L'époux de Livie, enlevée à Néron dont elle était enceinte, devait-il espérer qu'on écouterait sa voix lorsqu'elle tonnerait contre le vice, et avait-il le droit de punir aussi sévèrement le déréglement de sa famille?

L'empereur, quelque indulgent qu'il se fût montré pour les plaisirs du peuple, crut nécessaire de modérer sa passion pour les jeux sanglants du cirque, et il ne permit que deux fois par an les combats de gladiateurs. Le peuple romain se montrait alors plus que jamais passionné pour les spectacles. Deux pantomimes célèbres, Pylade et Bathyle, se disputaient la faveur de la multitude, qui, faute de plus grands objets, se divisait en factions pour eux, avec autant d'ardeur que s'il eût été question de Marius et de Sylla. Auguste, pour réprimer l'insolence de Pylade, le bannit quelque temps, le rappela ensuite, et lui recommanda de ne plus donner lieu par sa conduite à ces agitations populaires. « César, lui répondit Pylade, je crois qu'il vous est plus utile que » nuisible de voir le peuple romain ne s'occuper que de Bathyle et de moi. »

L'empereur préférait à tout autre spectacle les jeux troyens, où les jeunes patriciens, divisés en escadrons, manœuvraient, s'exerçaient les uns contre les autres, et disputaient entre eux le prix de l'adresse et de la course. Il aimait mieux retracer, aux yeux des Romains, les jeux du roi Énée et du jeune Ascagne que les triomphes de la république.

Les guerres devenaient de plus en plus rares; Rome ne combattait que pour se défendre; on n'était plus au temps où il fallait chaque année une nouvelle gloire pour de nouveaux consuls; une politique sage voulait conserver les conquêtes et non les étendre. Le repos de l'empire ne fut sérieusement troublé, sous le règne d'Auguste, que par les Germains. Ces peuples belliqueux ne pouvaient renoncer au désir de s'emparer de la Gaule; plus cette contrée devenait riche, fertile et civilisée, plus elle excitait l'ambition des Barbares. Leurs premiers mouvements furent réprimés par l'empereur, qui s'approcha lui-même du Rhin pour les contenir.

Les poëtes et les courtisans comparèrent son absence de Rome aux voyages

des législateurs Solon et Lycurgue; et cependant Auguste, fort différent de ces sages, au mépris de ses propres lois, traînait à sa suite Térentia, et scandalisait par cet exemple le peuple dont il prétendait réformer les mœurs.

On lui porta dans les Gaules de violentes plaintes contre Licinius, chargé d'y lever les tributs. Ce concussionnaire avide, né gaulois, esclave à Rome et affranchi par César, s'était élevé à force de ramper; conservant, dans le rang où il se trouvait parvenu, les sentiments de la servitude, il se montrait aussi dur pour les hommes soumis à son autorité qu'il avait été souple et flatteur pour ses maîtres. Auguste, irrité de ses malversations, voulait le punir; Licinius le conduisit dans sa maison, lui fit voir un trésor immense : « Voilà, » dit-il, ce que j'ai amassé pour vous; mon dévouement à vos intérêts m'attire la haine publique; perdez-moi si vous le voulez, mais gardez cet or dont » je craignais que les Gaulois ne se servissent contre vous. » Cet or couvrit le crime, et Licinius fut absous.

Cependant l'empereur consola les Gaulois par ses bienfaits, et favorisa particulièrement la ville d'Autun, qui devint dans la Gaule un centre d'instruction publique. Les Rhétiens, habitants des Alpes, osèrent dans ce temps faire quelques courses en Italie; Drusus, secondé par Tibère, vainquit ces Barbares, et fonda dans leur pays la colonie d'Augusta (aujourd'hui Augsbourg). D'un autre côté Agrippa soutenait la puissance romaine en Orient; il protégea les Juifs, et vainquit en Asie un aventurier qui se disait petit-fils de Mithridate, et voulait relever son trône.

Auguste, de retour dans la capitale de l'empire, fut reçu par les Romains, non-seulement comme un maître, mais comme un dieu. L'univers retentissait de ses louanges, et l'encens fumait pour lui dans tous les temples. Les vices et les cruautés de sa jeunesse font croire difficilement aux vertus de sa vieillesse; cependant il est certain que, si ces vertus n'existaient pas dans son cœur, elles brillaient dans toutes ses actions. Il importe peu qu'on les attribue à ses sentiments ou à sa politique; elles eurent le même effet, et toute censure perd sa force contre un souverain qui dompte ses passions et qui réprime ses ressentiments.

Il suffit à l'éloge d'Auguste, pour effacer le souvenir d'Octave, de dire que son règne fut glorieux et sage, qu'il fut aimé, et que son peuple fut heureux. La reconnaissance des Romains était si sincère qu'ils l'exprimaient au moment où la tombe, ne laissant plus rien à désirer ni à craindre, fait taire la flatterie. Un grand nombre de personnages distingués léguaient en mourant leurs biens à l'empereur; Auguste, n'abusant point d'une affection si vive, rendit presque toujours aux enfants leur patrimoine, et souvent même il l'augmenta. Son plus grand mérite fut de bien choisir les hommes qui l'aidaient à soutenir le fardeau de l'empire, et de ne point se montrer jaloux des grands talents qu'il savait employer.

Tandis qu'Agrippa illustrait le règne d'Auguste par de grands succès militaires, de grands travaux et par de magnifiques monuments, Mécène travaillait courageusement et avec succès à le sauver des écueils du pouvoir; il adoucis-

sait son caractère, et l'empêchait de se livrer à son ancien penchant pour la rigueur : sa maxime constante était « qu'on doit gouverner les hommes comme » on voudrait soi-même être gouverné. »

La vérité hardie n'irritait point Auguste ; il était digne de l'entendre. Un jour assis sur son tribunal, il allait condamner plusieurs personnes à mort ; Mécène, ne pouvant s'approcher de lui, écrivit ces mots sur des tablettes qu'il lui fit passer : « Lève toi, bourreau ! » César, dans l'instant, quitta l'audience, et fit grâce aux accusés. On raconte que le philosophe Athénodore, le voyant irrité, lui dit : « Lorsque la colère veut s'emparer de vous, prononcez lente- » ment les vingt-quatre lettres de l'alphabet avant de parler ou d'agir. » — « Restez toujours près de moi, répondit l'empereur, vos conseils me sont » nécessaires. »

Auguste survécut aux nobles amis qui l'avaient aidé à vaincre ses passions. Agrippa, après avoir étouffé une révolte des Pannoniens, tomba malade. L'empereur était parti de Rome pour courir près de lui ; mais en route il apprit sa mort. Il lui fit de magnifiques funérailles, prononça publiquement son éloge, et donna l'ordre de le placer dans le tombeau que lui-même devait occuper. Comment ne pas admirer un prince qui supporte la vérité, qui dompte son caractère, qui sent le prix de l'amitié, et qui accorde la plus grande part de sa faveur, de son pouvoir et de sa confiance à celui qui a condamné son usurpation, à l'homme qui lui a conseillé d'abdiquer ? Les Romains n'étaient plus dignes de la liberté, Auguste l'était de l'empire.

Agrippa avait eu trois fils de Julie, Caïus César, Lucius César, Agrippa ; et deux filles, Julie, qui hérita des vices de sa mère, et la célèbre Agrippine, femme de Germanicus. La mort d'Agrippa fut un malheur d'autant plus grand pour l'empire, qu'elle approcha Tibère du trône. Auguste lui ordonna d'épouser la veuve de ce grand homme. Tibère aimait sa femme Vipsania et méprisait Julie ; mais l'ambition lui fit surmonter son mépris et son amour. Devenu gendre de l'empereur, il partit de Rome pour combattre les Scordisques et les Pannoniens, remporta sur eux plusieurs victoires, et reçut les ornements du triomphe (1).

Tous les pays civilisés avaient cédé aux armes romaines ; elles ne s'étaient vues arrêtées que par les déserts de l'Éthiopie, par les vastes et brûlantes plaines des Parthes, et par les profondes forêts de la Germanie. Cette dernière contrée, située entre le Rhin, le Danube, la Vistule et la mer du Nord, fut dans tous les temps une pépinière de soldats. Le nom de Germain, qui signifie *guerrier*, annonçait assez qu'ils n'existaient que pour les combats. Ils faisaient consister leur bonheur à vivre libres et à mourir sur un champ de bataille. Trop indépendants pour subir le joug des lois, ils ne connaissaient de règles que leur volonté, et ne sortaient de leur oisiveté que pour se livrer à la débauche ou pour combattre. Leur croyance religieuse enflammait encore leurs

(1) An de Rome 740. Avant Jésus-Christ 12.

passions guerrières; l'enfer punissait les lâches, le ciel n'était ouvert qu'aux braves.

Depuis l'invasion des Cimbres et des Teutons, que défit Marius, ils furent presque toujours en guerre avec les Romains. Souvent vaincus sans être soumis, ils voulaient toujours franchir le Rhin.

Les plus sanglantes défaites ne purent les faire renoncer à cette soif de conquêtes qui s'accrut à mesure que la vertu romaine s'affaiblit, et qui les rendit enfin, dans la décadence de l'empire, maîtres de la Gaule, de l'Espagne, de l'Afrique et de l'Italie.

Les peuples nombreux de la Germanie portaient différents noms; mais tous avaient les mêmes mœurs et la même passion pour les armes. Cette hydre à mille têtes résista seule à l'Hercule romain, et finit par en triompher.

La mort d'Agrippa réveilla leur ardeur et leurs espérances; les Sicambres, les Usipiens et les Teuctères surprirent les légions que commandait Lollius sur les bords du Rhin, les mirent en déroute, soulevèrent en leur faveur deux provinces gauloises, et dévastèrent celles qui voulaient leur résister. Drusus marcha contre eux, les battit, passa le Rhin, et dévasta les terres des Frisons, des Bructères, des Cauques. L'année suivante, il franchit la Lippe, s'empara du pays des Sicambres, et poussa les Chérusques jusqu'au Wéser. La rigueur de la saison le forçant à se rapprocher du Rhin, les Sicambres coupèrent sa retraite et l'enveloppèrent. Privé de vivres, il se voyait au moment d'être vaincu sans pouvoir combattre; mais les Barbares, croyant que ses troupes épuisées ne pourraient leur opposer qu'une faible résistance, l'attaquèrent témérairement; il les punit de leur audace, les enfonça, les mit en fuite, et revint dans les Gaules, laissant sur la Lippe, près de Paderborn, des forts et des garnisons destinés à les contenir. On lui décerna le triomphe : ses légions voulaient lui donner le titre d'*empereur;* Auguste ne le permit pas.

Drusus apprit bientôt que les Germains rassemblaient de nouvelles forces contre lui : il combattit encore les Cattes, les Suèves, les Sicambres, les Chérusques, et porta ses armes victorieuses jusqu'aux rives de l'Elbe. Rome croyait voir revivre en lui ses anciens héros; les Barbares redoutaient sa vaillance, ses concitoyens respectaient sa vertu. Libéral dans ses opinions, populaire dans ses mœurs, il ne dissimulait point son désir de rétablir la république, et les amis de la liberté fondaient sur lui leurs espérances. Une mort imprévue rompit le cours de ses brillantes destinées.

Le peuple ne veut presque jamais attribuer au sort la mort des grands hommes : on soupçonna Auguste et Tibère de s'être, par le poison, délivrés d'une gloire importune; mais Tacite dont l'inflexible sévérité ménageait peu les princes, et Suétone même plus satirique qu'historien, ont regardé comme calomnieux ces bruits, accrédités par la haine qu'inspirait Tibère.

Ce jeune prince, apprenant la maladie de Drusus son frère, reçut l'ordre de se rendre près de lui; il quitta son armée, à la tête de laquelle il venait de vaincre les Pannoniens, les Daces et les Dalmates. Sa diligence fut telle qu'il put assister encore aux derniers moments de son frère. Cette circonstance

réunit contre lui tous les soupçons, et le lieu où mourut Drusus conserva le nom de *champ scélérat*.

Auguste prononça l'éloge funèbre de ce jeune héros. Il écrivit, dit-on, l'histoire de ses exploits ; le sénat lui accorda, ainsi qu'à tous ses descendants, le surnom de *Germanicus*. On lui éleva un arc de triomphe en marbre, plusieurs statues dans Rome, et un cénotaphe sur la rive du Rhin. Émule des Scipion et des Paul Émile, il ne leur était point inférieur en courage, et il les égalait en amour pour sa patrie. Son fils Germanicus hérita de ses talents et de ses vertus; tous deux vécurent trop peu pour la gloire et le bonheur de Rome.

Tibère, prenant le commandement de l'armée, remporta plusieurs avantages, mérita l'ovation, força une partie des Suèves et des Sicambres à rendre les armes, transporta quarante mille de ces Barbares en deçà du Rhin, et pacifia tout le pays situé entre le Rhin et l'Elbe. Auguste lui permit de prendre le titre d'*empereur*, que sa politique avait refusé à un prince plus populaire et par là plus dangereux.

Le temple de Janus fut de nouveau fermé; l'empereur, tranquille au dehors, eut à punir quelques ennemis intérieurs; il se voyait obligé à regret de réprimer par des supplices les conspirations qui se renouvelaient sans cesse. La crainte dicte toujours de mauvaises lois; il en fit une pour ordonner que les esclaves de tout citoyen accusé de crime d'État ne pussent être achetés par la république ou par l'empereur, afin que rien ne les empêchât de dénoncer leur maître, ou de déposer contre lui.

L'empereur prenait en même temps des moyens plus justes et plus efficaces pour faire respecter son trône et sa vie. Plus son pouvoir augmentait, plus il se montra modeste et populaire. Dans le nouveau dénombrement qu'il fit on le vit se soumettre le premier à la loi, et faire la déclaration de sa fortune comme un simple citoyen. Il ordonna de fondre toutes les statues de métal qu'on lui avait élevées, et en forma des trépieds pour le temple d'Apollon : on voulait lui en décerner une nouvelle; il la refusa, et en érigea lui-même une à la Concorde et à la prospérité publique. Le feu consuma sa maison : tous les citoyens lui présentèrent en foule leur argent pour la faire rebâtir. Auguste porta sa main sur toutes ces offrandes, et ne prit de chacune qu'un denier. Ce fut à cette époque que Messala, député par le sénat près de ce prince, lui dit : « César Auguste, pour votre bonheur et pour celui de votre famille, que » nous croyons inséparable de la félicité publique, le sénat, avec le consente- » ment du peuple romain, vous salue *père de la patrie*. » L'empereur, versant des larmes, lui répondit : « Parvenu au comble de mes vœux, que puis-je » encore demander aux dieux immortels, si ce n'est que cette unanimité de » sentiments que vous m'exprimez se soutienne jusqu'au dernier instant de » ma vie! »

On lui témoignait, dans toute l'étendue de l'empire, la même reconnaissance et le même amour; partout on lui élevait des temples, et presque tous les rois étrangers fondèrent en son honneur des villes qui portèrent le nom de Césarée. Auguste, constamment favorisé par la fortune et couronné par la gloire, paya

sa prospérité politique par des malheurs privés : il avait perdu Agrippa ; la mort lui enleva Mécène ; sa fille Julie déshonora son nom ; il vit mourir la vertueuse Octavie, sa sœur ; l'impérieuse Livie seule lui resta.

Octavie unissait la vertu à la beauté : on voyait revivre en elle les mœurs de ces antiques Romaines qui avaient tant contribué à la gloire de la république ; seule, au milieu des factions et des fureurs de la guerre civile, elle fit entendre la douce voix de la paix et de l'humanité ; l'amour maternel fut sa seule passion ; elle le poussa peut-être à l'excès : inconsolable de la mort de son fils Marcellus, elle se montra trop jalouse de Livie et de toutes les mères heureuses. Le peuple romain pleura cette princesse qui, se renfermant dans les devoirs de son sexe, au faîte des grandeurs, ne fut jamais ni ambitieuse, ni vindicative, et, dans un siècle de proscriptions, ne parla que de clémence.

L'empereur, aigri par tant de pertes, et irrité des désordres de sa fille Julie, la punit par un exil perpétuel ; il enveloppa dans son châtiment tous ceux qui avaient pris part à ses égarements, et fit mourir Jules Antoine, fils du triumvir, un de ses amants, qui avait conspiré contre lui.

La muse harmonieuse du tendre Ovide s'efforça même en vain de fléchir sa rigueur. Ce poète aimable, banni de Rome, fit entendre, sur les bords glacés du Borysthène, des accords inconnus, et chanta tristement ses amours dans ces déserts, où l'empereur inexorable le laissa languir et mourir.

Cette sévérité découvrit à tout l'univers le déréglement qu'un père aurait dû cacher ; il reconnut trop tard son erreur, et dit : « Je n'aurais jamais commis » cette faute, si je n'avais pas perdu Agrippa et Mécène. » Cet éloge, dicté par sa douleur, était aussi juste que touchant : il devait sa gloire aux armes de l'un et aux conseils de l'autre.

Mécène surtout fit oublier Octave et aimer Auguste. En mourant, il légua ses biens à l'empereur et lui recommanda d'aimer Horace comme lui-même. Ce sage ministre lui avait appris que la puissance doit s'incliner devant le génie, que les grands écrivains sont les voix de la renommée, et qu'ils dictent les jugements de la postérité. Auguste, docile à ses avis, apprit de lui à se vaincre, à souffrir, sans s'irriter, le langage de la vérité hardie, et même à mépriser la calomnie. Aussi permettait-il ordinairement beaucoup de liberté dans les discours.

Un vieux soldat le priait un jour d'assister au jugement de son procès : l'empereur lui dit qu'il était trop occupé, mais qu'il y enverrait quelqu'un à sa place. « César, répondit le vétéran, quand il fallait vous servir, je payais de ma » personne, et je ne chargeais pas un autre de combattre pour moi. » Auguste, loin de s'irriter de cette hardiesse, sortit à l'instant, et plaida lui-même la cause du vieux soldat.

Tibère l'exhortait à se venger de quelques personnes qui avaient tenu contre lui des propos outrageants : « Mon cher Tibère, lui dit le prince, calmez la » fougue de votre âge : pourquoi nous emporter contre ceux qui disent du mal » de nous ? ne suffit-il pas d'empêcher qu'ils nous en fassent ? »

Tolérant pour les opinions politiques, il respectait celle des amis de la liberté, et traita toujours avec faveur le célèbre historien Tite-Live, quoique, dans ses écrits, il comblât Pompée d'éloges. Lui-même il louait souvent Caton de sa stoïque fermeté. « Quiconque, disait-il, s'oppose à un changement dans l'État, » est un honnête homme. »

Entrant un jour chez ses petits-fils Caïus et Lucius, dont il surveillait l'éducation, il s'aperçut que ces jeunes princes s'empressaient de dérober à ses regards le livre qu'ils tenaient dans leurs mains; il le saisit, et, trouvant que c'était un écrit de Cicéron : « Pourquoi, leur dit-il, croyez-vous que cette lecture me dé» plaise? Étudiez, admirez, respectez Cicéron ; c'était un bon citoyen, un habile » orateur et un grand homme. »

Presque honteux de la rapidité avec laquelle le peuple voulait se précipiter dans la servitude, il refusa toujours le titre de *seigneur*, que la bassesse romaine voulait lui donner. Ce mélange de modestie et d'ambition dans son caractère tenait aux deux phases de sa vie; parvenu dans son âge mûr au rang des rois, il conservait encore quelques principes et quelques habitudes de son enfance et du temps où il n'avait été que citoyen.

Ses petits-fils, Caïus et Lucius César, nés dans la pourpre, et entourés de jeunes courtisans qui n'avaient pas connu la république, prirent la mollesse et l'orgueil trop naturels aux princes nourris sur les degrés du trône.

Lucius, âgé de onze ans, s'enivra des applaudissements que lui prodiguaient les Romains quand il entrait au théâtre. Excité par la flatterie de ses imprudents amis, il sollicita le consulat pour son frère, qui n'avait que quatorze ans, et qui ne portait pas encore la robe virile. Auguste, toujours attentif à ménager l'opinion publique, affecta de paraître fort irrité contre lui. « Plaise aux dieux, » dit-il, que jamais la république n'éprouve assez de malheurs pour se voir » obligée de nommer des consuls avant l'âge de vingt ans, comme je l'ai moi» même été! »

On peut juger de la sincérité de ce courroux, puisque, peu de temps après, il fit accorder à Caïus un sacerdoce et le droit d'assister aux délibérations du sénat. L'ambition des jeunes princes fit bientôt naître leur jalousie. L'empereur voulait vainement tenir entre eux une balance égale; il nomma Tibère tribun pour cinq ans, et le chargea de pacifier les troubles d'Arménie. Caïus montra un vif ressentiment de l'emploi conféré à Tibère; celui-ci, avec plus de raison, envia la faveur de Caïus; il voyait bien qu'Auguste préférait son petit-fils à son gendre : regardant sa mission en Asie comme une disgrâce, il demanda sa retraite, résista opiniâtrément aux prières d'Auguste et de Livie, et s'exila lui-même à Rhodes, où il resta sept ans.

Lorsque Caïus eut pris la robe virile, l'empereur le fit nommer consul ; il reçut le titre de *prince de la jeunesse* et l'ordre des chevaliers lui fit hommage de lances d'argent. La pente des Romains les entraînait rapidement à la monarchie : l'étendue de l'empire et la lassitude des troubles avaient fait sentir à tous les esprits la nécessité d'un chef, et l'on touchait au moment où le Ciel devait

aussi, renonçant à la multitude de dieux qui divisaient l'Olympe, commencer à ne rendre de culte qu'au créateur de l'univers. Ainsi le règne d'Auguste devint la plus grande époque de l'histoire; et lorsque le monde reconnut un maître, la terre vit naître un Dieu.

Le 25 décembre de l'année 752 de Rome, Jésus-Christ naquit en Judée. Publius Sulpicius Quirinus, consulaire, faisait alors, par l'ordre d'Auguste, le dénombrement des citoyens de l'empire. Hérode mourut cette même année; les livres saints disent qu'il expira après avoir ordonné le massacre de tous les enfants nouveau-nés, dans le dessein de détruire avec eux celui que d'anciennes prophéties semblaient appeler au royaume des Juifs, et qui fonda en effet un nouvel empire, non sur les corps, mais sur les esprits. Auguste partagea les États d'Hérode entre ses trois fils, Archélaüs, Philippe et Antipas.

La paix dont jouissait alors l'empire permettait au prince de ne s'occuper qu'à consolider son pouvoir et à distraire le peuple, par des fêtes et des jeux, de ses anciens souvenirs. L'an 750, Lucius César prit la robe virile, et jouit des mêmes honneurs que son frère. Auguste fit remplir d'eau le cirque Flaminien; on y donna la représentation d'une naumachie : Rome vit des gladiateurs combattre contre trente-six crocodiles. On eût dit, en voyant sur l'arène ces lions, ces panthères, ces crocodiles, qu'au défaut des luttes sanglantes des Marius, des Sylla, des Carbon et des triumvirs, le peuple romain avait besoin qu'on l'amusât par la vue de monstres aussi cruels, mais moins dangereux.

L'empereur forma dans ce temps des cohortes prétoriennes, composées de dix mille soldats choisis pour sa garde. Ce corps d'élite, destiné à la défense du trône contre la liberté, devint par la suite un écueil contre lequel se brisa souvent la tyrannie. Tout pouvoir qui prend, au lieu de loi, la force pour appui, est à la fin renversé par elle; et, dans les temps anciens, on vit souvent les prétoriens ravir et donner le sceptre, comme on a vu, dans les temps modernes, les janissaires et les strélitz disposer de l'empire.

Les Parthes toujours jaloux de la puissance romaine, supportaient avec peine que l'Arménie fût soumise à son influence : ils appuyèrent une faction dans ce royaume, chassèrent du trône le prince qu'Auguste leur avait donné, et mirent à sa place Tigrane. L'empereur, voulant, dans cette circonstance, essayer les talents de Caïus, son petit-fils, l'envoya en Asie, et forma pour lui des vœux difficiles à remplir; car il lui souhaita « la valeur de Scipion, la popularité de Pom- » pée, et sa propre fortune. »

Dès que le roi des Parthes fut informé de l'approche de Caïus, il préféra la négociation aux armes, lui demanda une entrevue, et promit de ne plus se mêler des affaires d'Arménie. Caïus entra dans ce royaume, défit Tigrane, le détrôna, et donna son sceptre à un Mède, nommé Ariobarzane.

Ce jeune prince jouit peu de sa victoire; il avait reçu dans le combat une blessure qui, peu de temps après, termina ses jours. Son frère Lucius, chargé de gouverner l'Espagne, était mort l'année précédente. Avant ces événements, Tibère, qui s'était, comme nous l'avons vu, exilé lui-même à Rhodes, pour calmer par son absence la jalousie des jeunes princes, réussit mal à déguiser son

ambition; et en même temps, quoiqu'il affectât de professer les maximes et de porter le costume des philosophes, il dévoila, dans le lieu de sa retraite, les vices de son caractère, son penchant pour la débauche et pour la tyrannie, de sorte qu'il inspira aux Rhodiens la haine que depuis lui porta tout l'empire.

Quelques jeunes Romains, qui pénétraient ses odieux desseins et qui le croyaient également capable des crimes les plus noirs et de la plus profonde dissimulation, avaient proposé à Caïus de le délivrer d'un rival si dangereux.

Caïus refusa d'y consentir : il fit plus : trompé par les artifices de Tibère, qui s'ennuyait de son bannissement, et demandait en vain son rappel, il écrivit en sa faveur à Auguste. Ses prières et les instances de Livie fléchirent le courroux de l'empereur. Après la perte de Lucius et de Caïus, Auguste, qui voyait la mort moissonner toute sa famille, adopta Tibère, et, quoiqu'il eût montré longtemps une juste méfiance de ce caractère dissimulé, il se laissa enfin vaincre ou tromper, et crut sans doute que Tibère, doué d'un esprit pénétrant, d'une grande capacité militaire et d'une indomptable fermeté, pourrait seul, après lui, porter le fardeau de l'empire.

Tibère connaissait trop l'empereur pour ne pas prendre tous les moyens qui pouvaient lui concilier son affection; il feignit un dévouement sans bornes, une vive reconnaissance parut dompter la violence de son caractère, et affecta autant de modestie qu'il ressentait d'ambition. Il avait encore un rival à redouter; c'était Agrippa Posthumius, le dernier des petits-fils d'Auguste. La mémoire de son père, le grand Agrippa, le rendait cher aux Romains; mais son ignorance, sa grossièreté, sa conduite orgueilleuse et téméraire le perdirent. Ses défauts, exagérés sans doute encore par Livie, irritèrent Auguste, qui le priva de ses droits, le chassa de Rome, et lui donna l'île de Planasie pour prison. Ayant ainsi éloigné Agrippa du trône, il obligea Tibère, quoiqu'il eût déjà un fils, d'adopter son neveu Germanicus, fils de son frère Drusus. Les vertus et les talents de ce jeune prince le rendaient l'espoir de Rome.

Tandis que l'empereur s'occupait à consolider le trône, que son adroite politique était parvenue à élever, il découvrit une grande conjuration tramée contre sa puissance et contre sa vie. Cinna, petit-fils de Pompée, en était le chef. On avait mis sous les yeux du prince la liste des conjurés et toutes les preuves de leur crime. Cependant, on voyait avec surprise qu'il convoquait son conseil pour délibérer au lieu d'agir, et que cet ancien triumvir, qui avait dicté autrefois, sans s'émouvoir, tant de proscriptions, hésitait à frapper les conspirateurs.

Auguste semblait avoir une autre âme qu'Octave; agité par la colère, retenu par la pitié, il poussait de profonds soupirs. « Eh quoi! disait-il, une inquié» tude éternelle doit-elle être mon partage, et le repos, celui de mes ennemis? » laisserai-je vivre mes assassins? Je n'aurais donc échappé à tant de combats » que pour tomber, au pied des autels, sous le couteau de ces conspirateurs? » Non! il faut qu'ils expirent, et que leur supplice épouvante enfin tous ceux » qui seraient tentés de les imiter. » Mais tout à coup, plus irrité contre lui-même que contre Cinna, il s'écriait : « Ah! si ma mort est l'objet de tant de

» vœux, suis-je digne en effet de vivre? Quand cesserai-je de répandre du sang? » Chacun croit s'immortaliser en conspirant contre mes jours : sont-ils donc » d'un assez grand prix pour en acheter la conservation par tant de meur- » tres? »

On raconte que Livie, témoin de ses irrésolutions, lui dit : « Daignez écouter » les conseils d'une femme ; lorsque les remèdes ordinaires ne réussissent pas, » le médecin habile doit en chercher de nouveaux. A quoi vous a servi la sévé- » rité? Vous avez vu le sang des conspirateurs en faire renaître sans cesse de » nouveaux : Salvidiénus tué a été remplacé par le jeune Lépidus, Lépidus par » Muréna et par Cépion, ceux-ci par Égnatius et par Jules Antoine. Essayez » donc enfin si la clémence ne sera pas plus efficace; pardonnez à Cinna : puis- » que ses projets sont découverts, il n'est plus dangereux, et sa grâce peut » vous couvrir d'une gloire immortelle. »

On ne sait si c'est la flatterie ou la vérité qui attribua ce sage conseil à Livie ; ce qui est certain, c'est qu'Auguste le suivit. Appelant Cinna près de lui, il lui ordonne de s'asseoir, lui défend de l'interrompre, lui rappelle qu'il l'a autrefois vaincu, et lui a pardonné ; qu'après lui avoir sauvé la vie, il l'a comblé de bienfaits, et préféré même à ceux qui l'avaient servi. « Cependant, » ajouta-t-il, Cinna, pour prix de tant de générosité, tu veux m'assassiner! » A ces mots, Cinna s'écrie qu'il est incapable d'un tel forfait : « Tu tiens mal ta » parole, répond Auguste; tu ne devais pas m'interrompre. » Alors, il lui prouve qu'il est instruit de tous les détails de la conjuration, de l'heure et du lieu où elle devait s'exécuter, et des noms de tous les conspirateurs. Cinna, interdit, garde le silence. « Quels motifs, reprend l'empereur, ont pu t'inspi- » rer un pareil dessein? Serait-ce l'espoir de parvenir au trône? le peuple ro- » main serait bien à plaindre si j'étais le seul obstacle qui t'empêchât d'y mon- » ter. Tu veux gouverner un empire, et tu ne sais pas conduire ta propre » fortune! Un obscur affranchi vient récemment de l'emporter sur toi dans » les comices; tu n'as encore montré d'audace que contre ton bienfaiteur; et » quand je serais tombé sous tes coups, es-tu assez insensé pour croire que les » Fabius, les Servilius, et tant d'illustres personnages, l'orgueil et la gloire de » Rome, pussent supporter ta domination? Tu n'as rien à me répondre? » Écoute ton arrêt : je te donne la vie une seconde fois; je t'avais pardonné » comme ennemi, je te fais grâce comme à mon assassin. Soyons amis, et » voyons, dans ce nouveau combat, si je serai plus généreux que tu ne seras » reconnaissant. »

L'empereur savait que les demi-partis sont les plus dangereux, qu'une amnistie n'est qu'une offense quand elle n'est pas entière, et que les hommes de talent doivent être ou totalement perdus ou totalement gagnés.

Cinna fut nommé consul ; Cinna vécut fidèle, et, en mourant, légua tous ses biens à Auguste. Cet acte de clémence désarma les ennemis de l'empereur, lui donna l'amour des peuples pour garde ; et depuis on ne tenta aucune conspiration contre lui.

Ses armes réprimèrent les brigands qui infestaient la Sardaigne, et les Gétules révoltés contre le roi Juba.

Les armées avaient donné l'empire à Auguste; elles commençaient à sentir leur force : elles se plaignaient de la modicité de leur solde; l'empereur l'augmenta; il entretenait sur pied vingt cinq légions romaines de six mille hommes chacune, et autant de légions étrangères; sa garde était formée de dix mille prétoriens. Six mille hommes composaient celle de la ville. Il entretenait deux flottes toujours équipées, l'une à Misène, l'autre à Ravenne. Pour subvenir aux dépenses qu'exigeaient des forces si considérables, il créa un trésor militaire que remplirent les tributs des pays conquis, et un impôt levé dans tout l'empire sur les successions collatérales.

Dans ce temps mourut Asinius Pollion, aussi célèbre par son esprit et par sa sagesse que par ses exploits. Les vices de Cléopâtre l'avaient fait renoncer à l'amitié d'Antoine; partisan de la liberté, mais trop éclairé pour concevoir l'espérance de sauver une république corrompue, il ne voulut prendre aucune part aux guerres civiles, et conserva son indépendance dans la retraite. Auguste avait écrit contre lui des vers satiriques; on le pressait d'y répondre : « A quoi bon écrire, dit-il, contre celui qui peut proscrire? » L'empereur, n'ayant pu faire de cet antique Romain un courtisan, en fit son ami. Pollion brilla dans tous les genres d'éloquence; Horace l'appelait l'*oracle du sénat*.

Rome, sans faire comme autrefois de rapides conquêtes, continuait encore cependant à suivre son ancienne politique et à profiter des fautes des rois pour étendre sa domination sur les peuples. Archélaüs, successeur d'Hérode, se montrait l'héritier de ses vices et non de ses talents. Les Juifs, révoltés par ses cruautés portèrent contre lui des plaintes au sénat. L'empereur l'exila dans la Gaule, et réduisit la Judée en province romaine.

La tranquillité de l'empire fut de nouveau troublée par les Germains; Tibère, chargé de les combattre, remporta sur eux plusieurs victoires. Il battit les Attuariens et les Bructères, passa le Weser, et défit les Chérusques. L'année suivante, il dompta les Lombards qui habitaient le Brandebourg, et conclut la paix après avoir soumis tout le pays situé entre le Rhin et l'Elbe. Ces succès valurent le titre d'*imperator* pour la quinzième fois à Auguste, et pour la quatrième fois à Tibère.

Marobodus, roi des Marcomans, peuple qui habitaient les bords du Mein, joignait au courage de sa nation la culture des lettres qu'il avait étudiées à Rome. Quittant son pays natal, à la tête de ses sujets et d'une partie des Suèves, il s'établit dans la Bohême; il y fonda un empire formidable. Son armée s'élevait à soixante-dix mille hommes et à quarante mille chevaux. Ses troupes disciplinées avaient pris l'armure des légions romaines et leur tactique. Il donnait asile à tous les ennemis de Rome, et prétendait traiter d'égal à égal avec l'empereur. Auguste sentait la nécessité de renverser cette nouvelle puissance; mais plusieurs révoltes, qui éclatèrent à la fois en Dalmatie et en Pannonie, l'obligèrent de remettre l'exécution de ce dessein à un autre temps.

Les rebelles étaient au nombre de deux cent mille hommes : une partie se jeta dans la Macédoine, l'autre voulait franchir les Alpes. L'alarme se répandit en Italie; Tibère reçut l'ordre de les repousser; il conduisit cette guerre avec habileté, chercha sagement une gloire plus solide que brillante, évita les combats inutiles, et s'occupa plus du soin de détruire les ennemis par la famine que par les batailles.

Cette lente sagesse déplut à Auguste. Soupçonnant Tibère de prolonger la guerre pour garder le commandement de l'armée, il lui adjoignit Germanicus, qu'il jugeait plus ardent et moins ambitieux; après quelques échecs dus à l'imprudence téméraire de Cécinna et de Sylvanus, Tibère contraignit les Pannoniens à se soumettre, et Germanicus vainquit en bataille les Dalmates. Batton, leur chef, appelé au tribunal de Tibère, fut interrogé par lui sur les motifs de sa révolte : « Romains, dit-il, n'en accusez que vous; l'oppression nous a » réduits au désespoir; si vous voulez maintenir la paix dans les pays conquis, » cessez de confier la conduite de vos troupeaux, non à des pasteurs, mais à des » loups. »

Cette guerre, une des plus dangereuses qui eussent menacé Rome depuis celle des Cimbres, avait tellement inquiété Auguste, que, quoiqu'il fût âgé de soixante-dix ans, il crut nécessaire de s'éloigner de Rome, et de s'établir quelque temps près du théâtre de la guerre. On décerna le triomphe à Tibère; Germanicus obtint les ornements triomphaux.

Dans ce même temps, l'empereur, si habile ordinairement dans ses choix, confia imprudemment le gouvernement de la Germanie à Quintilius Varus.

Le joug de l'étranger humilie plus que toute autre tyrannie; rien n'est plus difficile que de se faire aimer de ceux qu'on a vaincus : il n'existe qu'un moyen de jouir paisiblement de ses conquêtes; c'est de laisser aux peuples conquis leurs lois et leurs coutumes, et de n'en exiger que des tributs plus légers que ceux qu'ils payaient avant la conquête,

Varus, loin de se conformer à ces principes, voulut au contraire à la fois écraser la Germanie d'impôts, et l'assujettir à la police et aux lois romaines : joignant à ces fautes celle de s'aveugler sur l'opinion publique et de s'endormir dans une folle sécurité, il prit le silence pour un assentiment et la crainte pour la soumission.

Arminius, jeune guerrier distingué parmi les Chérusques par sa force, par sa haute stature, par son illustre naissance et par son courage audacieux, flatta Varus pour le perdre, et l'endormit pour le détruire. Hardi dans ses projets, adroit dans sa conduite, fécond en ressources et en ruses, il connaissait les mœurs de Rome, qui lui avait accordé le rang de chevalier. S'insinuant dans la confiance du gouverneur, il l'affermit dans le système qui devait le ruiner, et le pressa vivement de hâter, de consommer la révolution qui devait substituer la civilisation à la barbarie.

Le Romain, trompé par ses éloges et par ses conseils, se crut entouré d'admirateurs et de partisans lorsqu'il était environné d'ennemis. Oubliant qu'il ne dominait que par la force, il se conduisit en magistrat au moment où il était le

plus nécessaire de n'agir que comme général. Enfin l'adroit Arminius, sous prétexte de répandre plus facilement le nouvel esprit qu'il voulait imprimer à la Germanie, lui persuada de séparer son armée en plusieurs corps et de la disséminer dans toute la contrée en petits pelotons. Dès que Varus fut tombé dans ce piége, les Germains courant aux armes, tombèrent sur ces différents postes, et les égorgèrent.

Le général n'avait gardé près de lui que trois légions; il se mit à leur tête, et marcha contre les rebelles, laissant derrière lui Arminius, qui avait promis de lui amener des renforts et des troupes fidèles.

Les Romains arrivent dans un défilé étroit, entre deux montagnes escarpées et couronnées d'épaisses forêts : Arminius donne alors le signal à tous ses compatriotes, les réunit, s'empare de l'entrée et de la sortie du défilé, vient ensuite audacieusement trouver le gouverneur, et l'assure que tous les guerriers soumis à ses ordres n'ont pris les armes que pour voler à son secours.

Indigné de cette trahison, un Germain, nommé Ségeste, cherche en vain à dessiller les yeux de Varus; il lui conseille d'arrêter Arminius, qui portait la hardiesse et la dissimulation au point de s'asseoir tranquillement à la table de celui qu'il allait égorger. Varus ne voulut rien croire, et se livra en victime aveugle à son ennemi.

Pendant la nuit qui suivit ce festin, Arminius, revenu dans son camp, exécute ses cruels desseins : un cri général annonce la guerre; les Romains se voient attaqués de toutes parts : assaillis par une foule d'ennemis, leur intrépide courage soutient leur renommée, ils opposent à la fureur des Barbares une opiniâtre résistance ; mais enfin, affaiblis par la fatigue et par leurs blessures, ils abandonnèrent leur camp. Cependant par un dernier effort, ils enfoncent encore tout ce qui s'oppose à leur passage, gravissent une montagne et s'y retranchent. Les ennemis, dont le nombre augmentait toujours, renouvellent sans cesse leurs attaques, ne leur laissent pas un instant de repos, et finissent par forcer leurs retranchements. Varus, désespéré, se poignarde; plusieurs de ses soldats l'imitent; d'autres se précipitent et périssent sous le fer ennemi; le reste se rend à discrétion.

Cette bataille mémorable eut lieu près de Dethmold dans le pays qu'on appelle aujourd'hui le comté de la Lippe. Arminius, aussi cruel après la victoire qu'il s'était montré perfide avant le combat, condamna tous les prisonniers à mort, et les fit expirer dans d'horribles supplices. On porta la tête de Varus au roi Marobodus, qui la rendit aux Romains.

Plus Auguste s'était vu toute sa vie comblé des faveurs de la fortune, moins il fut capable de supporter ses rigueurs. Ce désastre lui causa un chagrin auquel sa raison ne sut pas mettre de bornes; il déchira ses vêtements, frappa sa tête contre les murailles, laissa croître sa barbe et ses cheveux. Dans son désespoir on l'entendait s'écrier : « Varus! Varus! rends-moi mes légions! » Le temps adoucit peu son affliction, et, jusqu'à la fin de ses jours, l'anniversaire de cette défaite sembla rouvrir ses blessures.

Sa crainte fut aussi exagérée que sa douleur : il crut l'empire menacé d'une

prochaine invasion, chassa de Rome et de sa garde les Germains qui s'y trouvaient, ordonna partout de nouvelles levées, et ne put calmer son effroi qu'en apprenant que ses lieutenants restaient maîtres des rives du Rhin, et que la Gaule était tranquille.

Tibère, envoyé promptement contre les Barbares, réforma le luxe de l'armée, rétablit la discipline : habile dans ses plans, prompt à les exécuter, il effaça par ses triomphes la honte de Varus, vengea cruellement le massacre des Romains, ravagea la Germanie pendant deux années, força les Barbares à s'avouer vaincus, et revint dans les Gaules, conformément aux ordres d'Auguste, qui, loin d'aspirer aux conquêtes, voulait que le Rhin servît de barrière à l'empire.

L'empereur, rassuré par les victoires de Tibère, le combla d'éloges proportionnés à sa frayeur passée et à sa joie présente. « Tous ceux qui ont servi » sous vous, lui écrivait-il, vous appliquent la louange qu'Ennius donnait à » Fabius; ils disent qu'un seul homme, par sa vigilance, a sauvé la répu- » blique. Quant à moi, vous me rappelez ce que Diomède dit d'Ulysse : *Avec » un tel second, j'espérerais me tirer du milieu d'un incendie.* Ménagez vos » forces, mon cher Tibère; si vous tombiez malade, nous expirerions de dou- » leur, votre mère et moi. Les dieux immortels que j'invoque vous conserve- » ront, s'ils n'ont pas pris en haine le peuple romain. »

Malheureusement pour Rome, le Ciel exauça ce vœu. Sur la demande de l'empereur, les consuls firent rendre par le sénat un décret, qui fut sanctionné par le peuple, et qui donna sur l'armée et sur tout l'empire, à Tibère, un pouvoir égal à celui d'Auguste.

L'année suivante (1), sous le consulat de Germanicus César et de Caïus Fontéius Capito, Tibère entra en triomphe dans Rome. Il donna au peuple un repas de mille tables et une gratification de trois cent sept sesterces (37 fr. 10 sous) par tête. Après son consulat, Germanicus fut envoyé sur les bords du Rhin avec huit légions; il s'y fit aimer autant que Tibère s'y était fait craindre.

Auguste devenait vieux et infirme; et, ne pouvant plus assister régulièrement aux séances du sénat, y fit revêtir d'une autorité presque égale à celle de ce corps son conseil privé, composé des consuls et de quinze sénateurs qui changeaient tous les six mois. On y décidait les affaires urgentes; et, aux termes du décret publié à cette occasion, les ordonnances rendues par Auguste, par Tibère et par ce conseil privé, devaient avoir force de loi. Ainsi le gouvernement de la République passa du sénat et du Forum dans l'appartement de l'empereur.

La santé d'Auguste s'altérait de jour en jour; l'approche de sa fin réveillait beaucoup de partis, d'opinions, de craintes et d'intérêts différents. Les plus hardis rêvaient la renaissance de la république; les plus sages craignaient presque également la férocité d'Agrippa, la jeunesse bouillante de Germanicus

(1) An de Rome 765. De Jésus-Christ 11.

et de Drusus, l'orgueil de Livie et le caractère de Tibère, qui avait hérité de la dureté des Claude. Les plus adroits faisaient d'avance leur cour au successeur probable de l'empire.

On soupçonnait Livie d'avoir empoisonné Auguste, dans la crainte que sa tendresse pour Agrippa ne se réveillât : il lui avait déjà donné, disait-on, quelques marques d'intérêt et de pitié. L'empereur, malgré l'épuisement de ses forces, reconduisit jusqu'à Bénévent Tibère qui partait pour l'Illyrie. Il parcourut ensuite la Campanie, dans l'espoir que ce voyage dissiperait sa langueur. S'étant arrêté quelque temps à Caprée, son mal s'accrut; il reprit le chemin de Rome, et se vit forcé de rester à Nole, où il attendit paisiblement dans son lit la fin de sa brillante carrière.

Voyant la mort s'approcher, il s'informa de l'effet que produisait sa situation sur l'opinion publique. Peu de temps après, ayant demandé un miroir, il fait arranger ses cheveux avec décence, et ordonne de laisser entrer ses amis. « Ne trouvez-vous pas, leur demanda-t-il, que j'ai assez bien joué mon » rôle dans ce drame de la vie humaine! Battez donc des mains pour l'acteur, » et applaudissez la fin de la pièce. » Serrant ensuite Livie dans ses bras, il lui dit : « Vivez heureuse, et souvenez-vous de notre amour. » A ces mots il expira (1).

Il était dans sa soixante-seizième année, et avait régné quarante ans. Ses restes furent conduits à Rome. Les chevaliers vinrent au-devant de lui; les sénateurs portèrent son corps sur leurs épaules au Champ de Mars, où il fut brûlé. Un ancien préteur jura publiquement qu'il avait vu son image monter dans le ciel.

Les chevaliers, nu-pieds, sans toges et sans ceintures, recueillirent ses cendres, et les enfermèrent dans un mausolée bâti par son ordre pendant son sixième consulat, entre la voie Flaminienne et le Tibre, et qu'il avait fait entourer d'arbres et de fleurs. Tibère prononça son oraison funèbre : le peuple le mit au rang des dieux, et le sénat donna son nom à son siècle.

Son testament, apporté par les vestales, fut ouvert par les sénateurs; il instituait Tibère et Livie ses héritiers; à leur défaut, Drusus, Germanicus et ses trois fils; enfin, voulant se montrer populaire au delà du tombeau, dans le cas où ses héritiers mourraient, il appelait à sa succession un grand nombre de citoyens.

Il légua au peuple romain quarante millions de sesterces (huit millions de notre monnaie), cinq cents à chaque prétorien, et trois cents à chaque légionnaire.

Inflexible, jusqu'à la fin de sa vie, pour les deux Julie, sa fille et sa petite-fille, il ne les nomma que pour défendre qu'on réunît leur cendre avec la sienne dans le même tombeau.

Auguste avait joint à son testament le tableau de l'empire et l'histoire de

(1) An de Rome 766. De Jésus-Christ 14.

son règne : il ordonna de les graver sur des tables d'airain qui devaient être placées en face de son mausolée.

Ce prince, favorisé de la nature comme de la fortune, était remarquable par sa beauté. Suétone, qui l'a peint, assure qu'il régnait dans ses traits une douce majesté, et que son regard seul imposait à ses ennemis. Son orgueil voyait avec plaisir qu'on pouvait difficilement supporter l'éclat de ses yeux. Sa taille était moyenne, mais parfaitement proportionnée ; ses cheveux blonds et naturellement bouclés, ses dents petites et blanches, ses sourcils bien unis, son nez aquilin, son teint d'une blancheur un peu rembrunie. Il avait étudié avec ardeur l'éloquence : et, quoiqu'il eût acquis une grande facilité pour parler sur quelque sujet que ce fût sans être préparé, il écrivit toujours et lut les discours qu'il voulait prononcer devant le sénat, le peuple ou l'armée. Il composa plusieurs ouvrages : une réponse à Brutus sur la vie de Caton ; une exhortation adressée à Tibère pour embrasser la philosophie ; les Mémoires de sa vie en treize livres ; un poème intitulé : *la Sicile;* un recueil d'épigrammes, et une tragédie d'*Ajax*. Son style était simple, mais élégant ; le mérite qu'il estimait le plus était la clarté : ce qui le portait à se servir, plus fréquemment que l'usage ne le permettait, de prépositions et de conjonctions.

Superstitieux comme tous les hommes faibles, il craignait le bruit du tonnerre, et s'enfermait dans un souterrain pour l'éviter. Crédule pour les présages, il se croyait menacé d'un grand péril si l'on chaussait son pied gauche avant son pied droit. Au commencement d'un voyage, la rosée lui faisait espérer un heureux retour ; il regarda sa mort comme prochaine et inévitable, lorsqu'il apprit qu'un coup de foudre venait d'effacer de l'inscription de l'une de ses statues la première lettre du mot César : *Ézar*, en langue étrusque, signifie Dieu ; Auguste fut persuadé qu'il allait quitter la terre pour le ciel.

La vie entière d'Auguste, vue sous différents rapports, devint également l'objet des éloges et de la censure des Romains. Les uns, respectant sa piété filiale, le louaient d'avoir pris les armes pour venger son père, et attribuaient son usurpation au malheur des temps, à l'impuissance des lois, à la fureur des guerres civiles, à l'impossibilité de concilier alors la morale et la politique. Ils excusaient ses proscriptions par le désir de punir les assassins de son père, et rejetaient l'odieux de ses massacres sur les deux autres triumvirs. La lâcheté de Lépide, les débauches d'Antoine, justifiaient son mépris pour l'un, sa haine pour l'autre ; enfin ils le comblaient d'éloges pour avoir préféré le titre de prince à celui de dictateur et de roi, pour avoir rétabli l'ordre dans le monde, contenu les Barbares, et donné à l'empire l'Euphrate, la mer d'Arabie, la mer du Nord et l'Océan pour barrières.

Ils vantaient avec raison sa justice pour les citoyens, sa fidélité pour les alliés et sa magnificence pour Rome ; enfin le repos général devait lui faire pardonner quelques actes de rigueur et de violence.

D'autres ne regardaient son amour pour son père que comme un prétexte dont il avait couvert son ambition, et lui reprochaient d'avoir, dès sa jeunesse, violé les lois, levé une armée sans autorisation, séduit les vétérans, corrompu

les légions, usurpé les faisceaux, empoisonné les consuls Hirtius et Pansa, et conquis violemment le consulat, en tournant contre la république les armes qu'elle lui avait confiées.

Si on pouvait lui pardonner le sacrifice de l'intérêt public à sa vengeance, et la mort de Brutus et de Cassius, pouvait-on le justifier de sa férocité dans les proscriptions, de ses perfidies qui l'avaient servi mieux que ses armes contre Sextus, Lépide et Antoine? Comment ne pas mépriser le ravisseur de la femme enceinte de Néron, mère funeste pour la république, et marâtre fatale, même pour les Césars? Loin de se borner à détruire la liberté et à dominer la terre, il avait usurpé la place des dieux dans le ciel, et s'était fait décerner, comme à eux, des temples, des prêtres et un culte. Cette paix publique, dont on voulait attribuer le bonheur à son règne, n'était-elle pas déshonorée dans Rome par les supplices des Varron, des Égnatius, des Jules; et au dehors, par les désastres de Lollus et de Varus? Enfin, s'il s'était vanté lui-même d'avoir trouvé Rome de *briques*, et de l'avoir laissée de *marbre*, ne doit-on pas condamner celui qui trouva Rome gouvernée par l'illustre Catulus, par le vertueux Caton, par le sage Cicéron, et qui la livra en mourant aux caprices du fourbe et cruel Tibère?

Ces louanges et ces reproches, que rapporte Tacite, peuvent également se justifier; mais l'histoire impartiale doit dire que, si Auguste ne fut pas le plus vertueux, il fut au moins le plus habile des princes, puisqu'il sut d'abord vaincre ses ennemis, ensuite se vaincre lui-même, pacifier le monde, fonder un trône, régner quarante ans, et se faire aimer.

CHAPITRE III.

TIBÈRE.

(An de Rome 766. — De Jésus-Christ 14.)

Retour de Tibère à Rome. — Mort d'Agrippa Posthumius. — Élévation de Tibère à l'empire. — Révoltes dans les armées. — Conduite de Germanicus dans cette crise. — Départ d'Agrippine, épouse de Germanicus. — Discours de Germanicus aux soldats. — Le calme est rétabli par lui. — Dissimulation de Tibère. — Son gouvernement. — Victoires de Germanicus. — Bataille entre Germanicus et Arminius. — Défaite d'Arminius. — Retour et triomphe de Germanicus à Rome. — Départ de Germanicus pour l'Asie. — Mort de Germanicus, empoisonné par Pison. — Honneurs rendus à sa mémoire. — Mort de Pison. — Révolte dans les Gaules. — Danger de Tibère, sauvé par Séjan. — Mort de Drusus, fils de Tibère. — Désordres de Tibère excités par Séjan. — Mort d'Agrippine. — Mort de Livie. — Mort de Séjan. — Tyrannie de Tibère. — Mort de Tibère.

On était encore trop près de la république, et le trône impérial semblait encore trop peu solide, pour qu'une femme telle que Livie, et un prince aussi redouté que Tibère, pussent être exempts d'inquiétudes, lorsque le fondateur de la monarchie venait d'expirer. Livie, dans les premiers moments, entourant le palais de gardes, et interceptant toute communication, cacha avec soin la mort de l'empereur.

Tibère accourut avec précipitation : on ignore s'il put arriver à temps pour assister aux derniers instants de son père adoptif : les caractères tels que le sien ne connaissent d'habileté que la dissimulation, d'appui que la force, de moyens que le crime ; et, dans la position difficile où il se trouvait, il résolut de se délivrer de son concurrent par un assassinat, d'agir avec l'armée en maître, et de parler au sénat et au peuple en citoyen.

Il envoya promptement un centurion dans l'île de Planasie pour tuer le jeune Agrippa. Ce prince tomba sous le fer de ses meurtriers, après avoir employé vainement contre eux sa force prodigieuse, seule qualité dont le sort l'eût doué.

Lorsque le centurion vint retrouver l'empereur pour lui rendre compte de l'exécution de ses ordres, Tibère répondit qu'il n'en avait pas donné, et que le sénat jugerait ce meurtre. Crispe-Salluste, fils de l'historien et favori de l'em-

pereur, parvint, de concert avec Livie, à prouver le danger d'un tel procès, et le plus profond silence couvrit la tombe du petit-fils d'Auguste.

Lorsque Tibère se fut assuré de la fidélité des légions, il déclara la mort de l'empereur, fit célébrer ses funérailles, prit autant de soins et rassembla sur la place autant de troupes que si l'on eût pu craindre les mêmes troubles qu'excita autrefois la vue de César assassiné. Il convoqua ensuite le sénat, feignit une douleur profonde : « Plût aux dieux, disait-il, paraissant suffoqué par ses san- » glots, plût aux dieux que j'eusse perdu la vie comme la voix ! »

On lut le testament d'Auguste. Ce prince y montrait peu de tendresse pour son héritier ; il s'exprimait ainsi : « Puisque je suis malheureusement privé de » mes deux fils Caïus et Lucius, je déclare Tibère mon successeur. »

Le nouvel empereur donnait l'ordre aux troupes, commandait en maître, et semblait pourtant hésiter, aux yeux du sénat, à se charger du pouvoir suprême. Les consuls et les sénateurs, ainsi que le remarque Tacite, se précipitaient honteusement dans la servitude ; ils aimaient et estimaient Auguste, et n'eurent jamais pour lui que de la condescendance ; ils haïssaient, méprisaient Tibère, et lui montrèrent une basse soumission.

Le discours de Tibère fut obscur et diffus ; il parla beaucoup de la crainte que lui inspiraient le poids des affaires publiques, l'étendue de l'empire et son insuffisance. « Auguste était peut-être seul capable, ajoutait-il, de gouverner un » État si vaste : la république contenait tant de personnages illustres ! Comment, » à leur préjudice, réunir sur un seul homme toutes les dignités, et ne charger » que lui du fardeau de l'empire ! » Il s'étendait en même temps sur toutes les difficultés du gouvernement, de manière à faire sentir la nécessité d'un chef ; et tout ce qu'on pouvait démêler à travers l'obscurité de ses paroles, c'est qu'il voulait qu'on lui ordonnât de commander et qu'on le forçât de régner.

Tous les sénateurs, unanimement, le supplièrent d'assurer le repos et le bonheur public, en se chargeant du pouvoir suprême. Plus on lui montrait d'impatience d'avoir un maître, plus il feignait de modestie et de résistance : enfin, se laissant vaincre, mais, craignant, disait-il, de succomber au travail, il consentit à accepter la part de l'empire dont le sénat voudrait le charger. « Choisissez vous-même, » lui dit vivement Asinius Gallus, dont sa fausseté lassait la patience : Tibère, déconcerté par cette question, garda quelque temps le silence, et répondit ensuite « qu'il lui conviendrait mal de choisir une partie » du fardeau dont il voudrait être entièrement délivré. »

Un autre sénateur s'écria : « Que ceci finisse donc ; qu'il refuse ou qu'il ac- » cepte ! » Gallus, le voyant irrité, dit que son intention n'avait point été de diviser le pouvoir, mais de prouver au contraire que la république, ne formant qu'un seul corps, ne pouvait avoir qu'un chef ; et il termina son discours par un grand éloge des talents et des exploits de Tibère, qui fut insensible à ses flatteries, et ne se souvint que de sa hardiesse.

Enfin Tibère accepta le gouvernement de l'empire, en exigeant seulement qu'on recevrait sa démission lorsqu'il voudrait la donner.

La nouvelle de la mort d'Auguste excita une révolte dans l'armée de Panno-

nie. Blésus, qui la commandait en l'absence de Drusus, laissant le lien de la discipline se relâcher, et négligeant, dans l'intervalle des combats, d'occuper les troupes par les exercices et les travaux ordinaires, elles se livrèrent aux désordres qui, dans les camps, suivent toujours l'oisiveté.

Percennius et quelques autres factieux, rappelant aux soldats leurs fatigues, leurs blessures, la longueur de leurs services, la dureté de leurs chefs et la modicité de leur solde, les excitaient à profiter des commencements incertains d'un nouveau règne pour adoucir leur sort et pour faire augmenter leur paie. Les tribuns et les centurions, qui voulaient réprimer leurs mouvements, se virent chassés et maltraités par les séditieux.

Drusus, arrivant alors, s'efforçait vainement de les calmer, en leur promettant qu'il rendrait compte de leurs demandes à Tibère. La présence du fils de l'empereur ne put réprimer leur audace; ils insultèrent sa jeunesse, disant qu'on ne leur envoyait pour les commander que des enfants qui ne pouvaient prendre sur eux aucune décision. La nuit augmenta le tumulte; la révolte allait devenir générale, lorsque, tout à coup une éclipse dérobant à leurs yeux la clarté de la lune, cette multitude mobile et superstitieuse prit ce phénomène pour une marque évidente du courroux des dieux. Leur hardiesse se change en crainte, leurs résolutions en incertitude : Drusus, profitant habilement de cette circonstance, leur parle avec un juste mélange de douceur et de sévérité, et les fait passer rapidement de la fureur au repentir. Ils livrèrent leurs chefs qui furent punis de mort; on pardonna aux autres.

Le même esprit de révolte se répandit dans l'armée de Germanie, mais avec un caractère encore plus grave et plus dangereux. Ces légions étaient campées près des Ubiens (Cologne); Silius et Cécinna, leurs généraux, commirent la même faute que Blésus; ils les laissèrent trop inactives; elles crurent n'avoir plus de maître en apprenant qu'Auguste n'existait plus. Les soldats, s'écriaient : « C'est aux légions de Germanie à décider de l'empire; le temps est arrivé pour » les vétérans d'obtenir le repos; pour les jeunes soldats de faire augmenter » leur solde; pour tous, de soulager leur misère et de se venger de la cruauté » des centurions. »

La révolte n'était point partielle, mais générale. Les rebelles, furieux, se jetant sur leurs centurions, les massacrèrent tous. L'intrépide Chéréa qui, depuis, délivra la terre d'un monstre en tuant Caligula, se fit seul jour, l'épée à la main, au milieu des rebelles. Son audace lui sauva la vie.

Quoique l'armée fût sans chefs, on n'y voyait point de tumulte ni d'anarchie; les soldats, sans être commandés, veillaient, comme de coutume, à la garde et aux besoins du camp. Cet ordre étrange, qui régnait dans la révolte, en présageait la durée. Germanicus, neveu de Tibère, petit-fils de Livie, époux d'Agrippine, dont Auguste était l'aïeul, et plus décoré par ses vertus que par tous ses titres, accourt promptement pour faire rentrer dans le devoir cette armée factieuse; il rencontre aux portes du camp une foule de soldats qui lui montrent leurs bouches dégarnies de dents, leurs poitrines couvertes de cicatrices,

leurs corps courbés par la vieillesse : il leur ordonne de se former par compagnies, et monte au milieu d'eux sur son tribunal.

Après avoir invoqué la mémoire d'Auguste, il vante les triomphes de Tibère, attribue ses victoires en Germanie et la tranquillité qui règne dans les Gaules à la concorde des chefs, à la soumission des soldats. On l'écoute avec respect et en silence ; mais lorsque, rappelant l'antique discipline, il retrace aux légions leur devoir, et les accuse de sédition, alors un murmure général s'élève ; ce bruit s'étend, croît, se fortifie rapidement, et devient un cri général. On les voit tous déchirer avec fureur leurs tuniques pour montrer leurs blessures ; ils se plaignent de leur modique solde, de la longueur du service, de la dureté des chefs qui les forcent sans cesse à creuser des fossés, à faire des retranchements, à porter des fourrages, à couper du bois, à traîner de lourds tombereaux ; ils demandent l'accomplissement des promesses d'Auguste, une trêve à leurs maux, un terme à leur supplice, quelques jours de loisir avant la mort ; et tous enfin, protestant de leur zèle pour Germanicus, lui promettent une fidélité inviolable s'il veut accepter l'empire.

A ce mot, Germanicus, comme si cette pensée seule souillait son honneur, s'élance de son tribunal, et veut s'éloigner ; les soldats lui opposent leurs armes, et l'arrêtent : il déclare qu'il mourra plutôt que de manquer de foi, tire son épée, et la tourne sur sa poitrine : quelques-uns le retiennent ; d'autres, d'un ton féroce, crient : « Frappe ! » Un soldat, nommé Canudisius, lui présente son glaive, en lui disant : « Prends, celui-ci est mieux affilé. » Enfin, ses officiers parviennent à l'entraîner loin des mutins, et à l'enfermer dans sa tente.

On tient conseil ; la position était critique. L'ennemi, instruit de ces discordes, menaçait d'une invasion : que de dangers dans la rigueur ! que de honte dans la condescendance ! On prit le parti de supposer une lettre de Tibère, qui accordait le congé après vingt ans, la vétérance après seize, et qui doublait le legs d'Auguste.

Le soldat craignit le piége, et voulut être satisfait immédiatement. On se vit obligé de céder ; les congés furent délivrés et les gratifications payées.

Germanicus apprenant qu'un mouvement séditieux éclatait aussi dans l'armée du Haut-Rhin, y courut, la contint dans le devoir, reçut ses serments, et revint à Bonn, près de Cologne, où il donna audience aux députés que lui envoyait le sénat.

L'inquiétude suit toujours la violation des lois ; la conscience troublée est méfiante. Les légions, instruites de l'arrivée de la députation, s'alarment, et se persuadent que le sénat veut révoquer des grâces extorquées par la violence. La fureur s'empare de nouveau de l'esprit des soldats ; ils courent aux armes, entourent la maison de Germanicus, enfoncent sa porte, l'arrachent de son lit, s'emparent de l'aigle du général, insultent les sénateurs, et veulent massacrer le chef de la députation, Plancus, personnage consulaire, qui embrasse les aigles et les enseignes pour mettre sa vie sous la protection de ces signes sacrés.

Germanicus s'élance au milieu des factieux, leur ordonne de l'écouter, monte

sur son tribunal, rappelle éloquemment la dignité du sénat, les priviléges des ambassadeurs; il représente avec force aux légions l'opprobre dont elles se couvriraient en violant des droits si saints : enfin, il leur commande de se retirer dans leurs tentes, et fait partir pour Rome la députation avec une escorte de troupes auxiliaires.

Le feu de la sédition était couvert, mais non pas éteint. Agrippine persistait en vain à partager les périls de son époux; il résiste à ses prières, et ordonne son départ; elle obéit. L'épouse d'un général romain, la petite-fille d'Auguste, entourée d'un grand nombre de femmes désolées, et tenant son enfant entre ses bras, s'éloigne du camp comme d'une ville en proie aux Barbares. Au bruit de ce départ, des gémissements de ces femmes qui se séparent de leurs maris, les soldats accourent, s'attroupent, questionnent l'escorte; on leur apprend qu'Agrippine se réfugie à Trèves. Le souvenir du grand Agrippa, du divin Auguste, de Drusus, cher aux armées, de la gloire de Germanicus ; les vertus, la fécondité d'Agrippine, la vue de son enfant, nourri dans leurs tentes, et qu'eux-mêmes nommaient Caligula, parce qu'il portait le caligue (chaussure du soldat), répandent dans les cœurs la consternation, la honte et la pitié. Ils s'opposent au passage de la princesse, l'arrêtent, et courent en foule à sa suite près de Germanicus. Ce ne sont plus des menaces qu'ils profèrent, ce sont des supplications qu'ils adressent.

Germanicus, leur parlant alors d'un ton où régnaient la douleur et la colère : « Oui, leur dit-il, je dérobe à vos fureurs ma femme et mon fils : ils ne me sont » pas plus chers que la république et que mon père; mais César est défendu » par sa dignité, l'empire par d'autres légions plus fidèles. Ma femme et mon fils » sont sans défense; je pourrais les immoler à votre gloire, non à votre rage. » Assassinez-moi, mais n'ajoutez pas leur meurtre à vos crimes. De quels forfaits » n'êtes-vous pas capables! Quel nom puis-je vous donner? Êtes-vous des » soldats, vous qui assiégez votre général? des citoyens, vous qui méprisez l'autorité du sénat? Les peuples les plus barbares respectent le droit des gens, et » vous le violez. Jules César calma d'un mot une sédition, en refusant le nom » de soldats aux rebelles; Auguste, d'un seul regard, réprima les vainqueurs » d'Actium; et moi, leur fils, que respectent toutes les autres armées, vous me » traitez avec cette indignité! vous que Tibère et moi nous avons conduits tant » de fois à la victoire, vous qu'il enrichit par tant de bienfaits! Ainsi, lorsque » toutes les provinces de l'empire, lorsque toutes les légions ne lui donnent que » des sujets de joie, je vais donc lui apprendre qu'ici ses soldats méconnaissent » son pouvoir, que rien n'assouvit leur cupidité, que dans ce camp on massacre » les centurions, on chasse les tribuns, on insulte les ambassadeurs; que les » champs et les fleuves sont teints de sang, et que moi, son fils, je traîne une » vie précaire au milieu de ses légions ennemies? Ah! pourquoi m'arrachait-on » le fer dont je voulais me frapper? Celui-là m'aimait seul qui m'offrait son épée; » j'aurais péri sans être témoin de votre honte et de vos crimes. Revenus enfin » de votre délire, et ne voulant pas laisser à d'autres l'honneur de subjuguer la » Germanie, vous auriez nommé un nouveau chef qui, s'il n'eût pas puni les au-

» teurs de ma mort, aurait au moins vengé celle de Varus et de ses légions.

» Ame du grand Auguste, qui m'entendez du haut des cieux; et vous, ombre » de mon père Drusus, toujours présente à notre mémoire, descendez au mi» lieu de vos soldats, venez effacer la honte des Romains, dirigez contre l'en» nemi la fureur qui les animait contre eux-mêmes; et vous, guerriers dont les » regards m'annoncent le repentir, si vous êtes résolus à rendre au sénat ses » députés, à votre empereur ses légions, à moi ma famille, éloignez-vous de la » contagion, et séparez-vous des séditieux pour me prouver vos remords et » votre fidélité. »

A ces mots les soldats, étonnés, attendris, confondus, désarmés, tombent tous à ses pieds, le supplient de punir le crime, de pardonner à la faiblesse, de ne point livrer sa femme et son fils aux Barbares, et le conjurent de marcher promptement à leur tête contre l'ennemi.

L'impression produite par les paroles de Germanicus avait changé tous les esprits; les soldats arrêtent eux-mêmes les chefs de la sédition et les traînent au tribunal de Cétronius, lieutenant de la première légion. Les troupes, l'épée à la main, entouraient le tribunal; dès que Cétronius nommait un coupable, les soldats exécutaient l'arrêt, croyant expier leurs fautes et se justifier par la mort de leurs complices. Ainsi Germanicus mit fin à cette révolte, et personne ne put lui imputer une rigueur dont tout l'odieux tombait sur les rebelles qui avaient d'abord commis et ensuite puni le crime.

Le soulèvement des légions causait à Tibère une vive inquiétude; la joie que lui donna la soumission fut extrême, mais troublée par la jalousie que lui inspirait Germanicus. Plus il ressentait d'envie et de haine contre ses vertus, plus il fut exagéré dans ses louanges et dans les honneurs qu'il lui fit décerner. Se croyant moins obligé à se contraindre dans sa vengeance contre Julie que le peuple romain méprisait, et oubliant que c'était pourtant à son hymen qu'il devait l'empire, il supprima la pension qui la faisait subsister, et la laissa mourir de misère et de faim.

Cependant le souvenir récent du règne d'Auguste, une longue habitude de respect pour son autorité, l'admiration générale qu'avaient méritée ses lois et ses réglements, le désir de s'affermir sur le trône, et surtout la crainte d'y voir Germanicus porté par l'amour des Romains, forcèrent l'empereur à vaincre son caractère, à renfermer ses vices dans le fond de son cœur, et à les couvrir d'un voile de justice et de modération. Ainsi les premières années de son règne furent comparées avec raison aux dernières de celui d'Auguste, comme on dut lui reprocher, à la fin de sa vie, d'avoir surpassé Octave en fourberie et en cruauté.

Sa profonde dissimulation cachait le tyran et montrait même d'abord à peine le monarque. Repoussant la flatterie, il refusa les temples qu'on voulait lui dédier, et n'accepta de statues qu'après avoir défendu qu'on les plaçât parmi celles des dieux. Par modestie, et peut-être par conscience, il ne voulut pas consentir à être nommé *père de la patrie.*

Le sénat rendit un décret pour faire jurer à tous les citoyens de respecter,

de conserver et d'exécuter toujours les lois de Tibère : il s'y opposa, en disant que rien de parfait ne sortait de la main des hommes; que tout le monde devait continuellement changer et se perfectionner; et que, d'ailleurs, plus on était élevé, plus on se trouvait en danger de se tromper, de tomber et de périr. Lorsque les délateurs, cette peste des cours, qui ne fondent leur fortune que sur les vices, les terreurs et les passions des princes, essayèrent leurs poisons sur lui, et lui dénoncèrent des libelles qui le diffamaient et des propos qu'on avait tenus contre son administration : « Peut-on s'étonner, répon» dit-il, que des hommes libres parlent librement dans une ville libre ? » Le sénat, qui semblait affamé de tyrannie, proposait bassement d'informer contre ces délits et de les punir : « Vous devez, lui dit l'empereur, vous occuper » d'affaires plus importantes; quant à moi, je bornerai ma vengeance à réfuter » les calomnies par mes actions. »

Réprimant avec soin son penchant pour l'avarice et pour la débauche, on vit le plus cupide et le plus impudique des hommes promulguer les lois les plus sages et les plus sévères contre le libertinage et la cupidité. Quand les gouverneurs des provinces lui proposaient d'augmenter ses revenus, il répondait « qu'un berger doit tondre ses brebis et non les écorcher. » Il publia des édits rigoureux contre le luxe, et bannit de Rome quelques personnes des plus nobles familles, dont les mœurs étaient scandaleuses et déréglées. Ses ordonnances sur l'administration de la justice réprimèrent les vols et rendirent la sûreté aux routes. Sa vigilante fermeté inspirait le respect aux étrangers, son discernement dans les récompenses encourageait le mérite : affectant de grands égards pour les citoyens, il débarrassa Rome du séjour et du logement des cohortes prétoriennes, qu'il fit camper hors de la ville. Populaire, quoique grave dans ses manières, il remplissait avec soin dans sa vie privée tous les devoirs de citoyen. Il montrait un grand respect pour le sénat, laissait la plus grande liberté dans la discussion et dans les choix; on l'entendit même un jour dire à Quintus Attérius : « Pardonnez-moi, si, en qualité de » sénateur, je contredis un peu librement votre avis : Pères conscrits, ajouta» t-il, plus un prince sage et juste se voit revêtu d'une grande autorité, plus » il se trouve obligé à prouver sa reconnaissance au sénat et au peuple qui la » lui ont confiée. Je ne varierai jamais dans mes sentiments; je sais, que vous » êtes remplis de justice et de bonté, et je vous regarde comme mes maî» tres. » On lui rendit en adulation ce qu'il donnait en éloges.

Tous les actes de Tibère forçaient alors à l'estime, mais on ne pouvait l'aimer : le sentiment, plus sûr que l'esprit, faisait deviner à travers sa dissimulation son affreux caractère. Au reste, tout semblait alors prospérer dans l'empire. Les lois étaient en vigueur, les propriétés respectées, les armées soumises, les Barbares contenus ou punis; et la monarchie, paraissant atteindre son vrai but, semblait n'exister que pour protéger à la fois l'ordre et la liberté.

Germanicus, à la tête de ses légions, pénétra en Germanie, combattit plusieurs peuples, remporta plusieurs victoires, et soutint contre Arminius un combat dont le succès resta indécis. La rigueur de la saison l'obligeait à re-

venir dans la Gaule; sa retraite fut difficile et périlleuse: toujours attaqué par une foule de Barbares, quelquefois enveloppé dans des défilés étroits, obligé de combattre dans un terrain fangeux, sur lequel les chevaux et les hommes pouvaient à peine se soutenir, sa constance et son courage le tirèrent de tous ces dangers. Une partie de son armée fut au moment d'éprouver le sort de celle de Varus: Cécinna, son lieutenant, qui joignait au courage de la jeunesse l'expérience de quarante années, repoussa les ennemis, et préserva ses légions d'une ruine totale.

L'année suivante, Germanicus, plus heureux, dompta les Angrivariens, les Chérusques, les Cattes, et reconquit les drapeaux enlevés à Varus. Lorsqu'il arriva dans le lieu funeste où cet imprudent et malheureux général avait péri, les légions furent saisies d'horreur en voyant ces bois sombres, ces roches escarpées, ces débris de remparts, ces armes brisées, ces ossements épars, ces têtes défigurées, clouées encore sur les arbres. Là, Varus avait combattu avec une vaillance digne de Rome, mais sans espoir de salut; ici voyant ses retranchements forcés par une nuée d'ennemis furieux, il s'était enfoncé le glaive dans le cœur, préférant la mort à l'esclavage: plus loin on voyait ces pierres, autels agrestes et lugubres, où l'on avait sacrifié tant de captifs; et, d'un autre côté, des os amoncelés marquaient l'endroit où les plus vaillants s'étaient entre-tués, trompant ainsi par une mort volontaire la rage du vainqueur.

A ce spectacle horrible, les Romains consternés crurent d'abord entendre les pleurs des mourants et les cris de triomphe des Barbares: ils regardaient en silence et d'un œil morne ce triste théâtre de la honte des légions; mais le désir de la vengeance remplaça bientôt la douleur, chassa l'épouvante, et les anima d'une ardeur qui les rendait invincibles. Hâtant sa marche, Germanicus renversa tous les obstacles que le climat, la nature et les hommes lui opposaient; enfin il atteignit le redoutable Arminius et lui livra bataille. Une vieille haine, une valeur égale la rendirent longue et terrible : après une opiniâtre résistance, les Barbares furent enfoncés, Arminius prit la fuite, Germanicus ne rencontra plus d'ennemis : toutes les cités se soumirent, et le général vainqueur éleva une colonne, dont l'inscription était aussi modeste que les exploits qu'elle rappelait avaient été éclatants. On n'y lisait que ces mots : « Les » peuples situés entre le Rhin et l'Elbe étant vaincus, l'armée de Tibère César a » consacré ce monument à Mars, à Jupiter et à Auguste. »

Tibère, jaloux de la gloire de Germanicus, résolut dès lors de le séparer des légions qu'il venait de conduire à la victoire ; mais quelques événements, qui troublèrent sa tranquillité, le forcèrent de retarder l'exécution de ce dessein. Un esclave du jeune Agrippa, nommé Clément, qui était du même âge que son maître, et dont les traits ressemblaient aux siens, se fit passer pour lui. Presque partout, le peuple, qui aime le merveilleux, se montrait disposé à embrasser sa cause. L'esclave soutint mal une entreprise si audacieuse; il se laissa vaincre et arrêter. On l'amena devant Tibère. « Et comment donc, lui dit l'em» pereur, êtes-vous devenu Agrippa ? » — « Comme vous êtes devenu César, » répondit le rebelle. Tibère, craignant les dispositions favorables du peuple

et de plusieurs patriciens pour cet imposteur, le fit tuer dans sa prison.

Dans ce même temps les Parthes, ayant assassiné deux de leurs rois, refusèrent le trône à un prince, fils de Phraate, que Tibère voulait y placer, et qui était resté en otage à Rome. Ils prirent les armes, et s'emparèrent de l'Arménie : Tibère crut pouvoir profiter de cette circonstance pour enlever Germanicus à ses légions et l'envoyer en Asie. Déguisant sa haine sous les apparences d'une trompeuse amitié, il lui écrivit qu'on lui avait décerné le triomphe, et qu'il devait venir à Rome jouir du fruit de ses travaux : il lui rappelait les campagnes qu'ils avaient faites autrefois ensemble, et lui montrait, en méditant sa perte, tous les sentiments d'un père pour son fils. Germanicus répondit que, s'il avait acquis quelque gloire en Germanie, où les ordres d'Auguste l'avaient envoyé neuf fois, il attribuait la plus grande part de ses succès aux conseils et aux exemples de Tibère ; il priait l'empereur de lui laisser encore un an le commandement de l'armée, pour soumettre entièrement cette vaste et belliqueuse contrée.

Tibère, décidé à l'éloigner des légions qui l'adoraient, le fit nommer consul : il revint, et entra en triomphe à Rome. Tout le peuple courut au-devant de lui ; sa grâce, sa majesté, ses vertus, ses enfants assis sur un char, et la vue des drapeaux de Varus reconquis, remplirent Rome de joie et Tibère de courroux. On bâtit en faveur de Germanicus un temple à la Fortune. Chaque citoyen reçut une gratification de trois cents sesterces.

On ne peut jouer longtemps la vertu : Tibère se portait déjà quelquefois à des actes qui dévoilaient la perfidie et la violence de son caractère. Dans le temps où il vivait exilé à Rhodes, Archélaüs, roi de Cappadoce, lui avait montré peu d'égards : rien ne s'efface dans la mémoire des hommes vindicatifs ; Tibère, trompant ce malheureux monarque par des lettres amicales et par les plus flatteuses promesses, l'invite à venir à Rome : à peine y est-il arrivé, on l'arrête sous un faux prétexte, on l'accuse, et on le jette dans une prison où il mourut de honte, de besoin et de chagrin.

La mort d'Antiochus roi de Comagène, et celle de Philopator roi de Cilicie, excitaient des troubles dans leurs États. Les concussions des gouverneurs de Syrie et de Judée portaient les peuples de ces contrées à la révolte : le sénat s'alarmait ; Tibère profita de ces mouvements pour lui faire sentir la nécessité d'envoyer en Asie Germanicus, seul capable, disait-il, de rendre la paix à l'Orient. En même temps qu'il lui donnait en apparence une si grande marque de confiance et d'estime, il ôta le gouvernement de la Syrie à Silanus, ami de ce prince, et nomma pour le remplacer Pison, ambitieux, violent, privé de toutes vertus, jaloux de tout mérite, et toujours prêt à braver le mépris public pour gagner, par une obéissance servile, la faveur de son maître.

Plancine, sa femme, était digne de lui ; Tibère et Livie les chargèrent tous deux secrètement, dit-on, de traverser Germanicus dans ses desseins, de soulever les légions et les peuples contre lui, et même de le faire périr, s'ils en trouvaient l'occasion et les moyens.

Germanicus obéit ; il partit avec sa femme et ses enfants pour l'Asie ; les

efforts, les intrigues, les embûches et les prodigalités de Pison et de Plancine échouèrent d'abord contre la vertu, la sagesse, le courage et le génie de Germanicus. Il calma la fermentation des peuples en diminuant les impôts, conquit l'Arménie, défit les Parthes, les contraignit à poser les armes, à solliciter l'alliance de Rome, et réduisit la Comagène ainsi que la Cappadoce en provinces romaines.

Pison et Plancine envenimaient toutes ses actions; leurs rapports calomnieux irritaient sans cesse l'inquiétude et la jalousie de Tibère : Germanicus opposait à leurs noirceurs les seules armes des grands caractères, le mépris et la modération.

Dès qu'il vit l'Orient pacifié, sa curiosité le conduisit en Égypte; il parcourut ce pays, que son antiquité, ses lois et ses monuments rendaient également fameux. On lui fit un crime de ce voyage; Tibère lui écrivit pour lui reprocher d'avoir violé une loi d'Auguste, qui défendait à tout sénateur, patricien ou chevalier, d'aller en Égypte sans mission ou sans autorisation.

Pison, profitant de l'absence de ce prince, avait enfin réussi à répandre l'esprit de sédition dans les troupes. Germanicus surprit ce vil ennemi par un prompt retour, fit rentrer les légions dans le devoir; et, après avoir accablé Pison de sévères et justes reproches, il borna son ressentiment à le suspendre momentanément de ses fonctions.

Pison, trop méchant pour croire à la clémence, craignait un plus dur châtiment : dissimulant sa haine sous l'apparence d'une feinte soumission, il fit donner à Germanicus, par un esclave corrompu, un poison lent, et se retira dans une île peu éloignée pour en attendre l'effet. La plupart des historiens disent que Pison et Plancine avaient commis ce crime par l'ordre de l'empereur.

Tacite raconte ainsi ses derniers moments : Germanicus sentant sa fin approcher, et ne pouvant se tromper sur la nature du mal qui minait ses jours, appelle près de lui ses amis consternés : « Si je succombais sous les coups du » sort, leur dit-il, je pourrais reprocher aux dieux de m'enlever si jeune à mes » parents, à mes enfants; mais périssant par le crime de Pison et de Plancine, » je dépose dans vos cœurs mes derniers vœux. Apprenez à mon père et à mon » frère les persécutions dont je me suis vu l'objet, les piéges qui m'ont environné, les tourments que je souffre, et la funeste mort qui termine ma vie » infortunée.

» Si mes brillantes espérances, mes succès et l'élévation de ma famille m'ont » attiré des envieux lorsque je vivais, ils verseront eux-mêmes des larmes en » voyant les artifices d'une femme trancher les jours de celui qui avait joui » d'un sort si brillant, et qui avait survécu à tant de combats.

» Portez vos plaintes au sénat, invoquez les lois; le devoir principal des amis » n'est pas d'honorer les morts par de vains regrets, mais de se souvenir de » leurs volontés et de remplir leurs intentions. Ceux même qui ne connaissaient » pas Germanicus le pleureront; et vous, vous le vengerez si vous êtes plus » attachés à ma personne qu'à ma fortune.

» Montrez au peuple romain ma fille, nièce du divin Auguste; présentez à » ses regards mes six enfants : la pitié, qui suit ordinairement les accusés, pro- » tégera cette fois les accusateurs; et si les coupables prétendaient que ce » crime a été ordonné, on ne voudra pas le croire, ou bien on ne le pardonnera » pas. »

Tous ceux qui entouraient son lit, pressant sa main défaillante, jurèrent de le venger ou de périr : faisant approcher ensuite sa femme, il la conjura, par amour pour lui et pour ses enfants, d'abaisser sa fierté, de se résigner aux coups de la fortune, afin de ne pas exciter contre elle une jalousie puissante et redoutable. Lui ayant tenu publiquement ce discours, on assure qu'il lui parla en secret de la crainte et des soupçons que lui inspirait Tibère. Peu de moments après, il expira.

Sa mort répandit le deuil dans les provinces et chez les peuples voisins. Les nations et les rois le pleurèrent; nul ne se montra plus affable pour les alliés, plus humain pour les ennemis. Son regard et ses paroles imprimaient le respect, et attiraient l'affection. Il était populaire sans familiarité, noble et grave sans orgueil; le souvenir de ses vertus et des éloges sincères furent la seule pompe et les seules images qui décorèrent ses funérailles.

Le lieu dans lequel il périssait, sa beauté, son âge, le genre de sa mort, firent comparer son sort à celui d'Alexandre-le-Grand. L'un et l'autre, d'une race illustre, favorisés des dons de la fortune et de la nature, à l'âge de trente ans, avaient péri, dans une contrée étrangère, par la trahison de leurs concitoyens; mais Germanicus montrait plus de bonté pour ses amis et de modération dans ses plaisirs. Le lien du mariage ne s'était formé qu'une fois pour lui; aucun doute ne pouvait ternir la naissance de ses enfants : il était aussi vaillant qu'Alexandre et moins téméraire. Un pouvoir supérieur l'empêcha seul de subjuguer les Germains qu'il avait tant de fois vaincus; et, si le sort l'eût rendu le maître de l'empire et lui eût donné le titre et le pouvoir d'un roi, il aurait égalé promptement le héros macédonien en gloire militaire, comme il le surpassait en clémence, en tempérance et en vertus.

On voit dans cet éloge noble et touchant, que Tacite partageait alors l'erreur commune, et pensait qu'Alexandre était mort par le poison comme son héros.

Germanicus laissa trois fils, Néron, Drusus et Caïus, surnommé Caligula; ce prince eut aussi trois filles : il périt l'an 771 de Rome et l'an 19 de l'ère chrétienne. Ce fut dans la même année que moururent Tite-Live, le plus orné des historiens romains, et Ovide, le plus tendre des poètes.

Les jouissances de la tyrannie et de la vengeance sont des jouissances honteuses qu'on n'ose avouer. Tibère, délivré, par le poison, du grand homme qu'il redoutait, se voyait forcé, par l'opinion publique, de renfermer dans le fond de son âme son horrible joie. Dès que la nouvelle de la mort du héros se répandit dans Rome, sans décret, sans édits, les tribunaux furent abandonnés, les boutiques fermées, les rues désertes. On n'entendait que des sanglots et des gémissements : le peuple, voyant la vertu immolée au crime, ne crut plus à la justice des dieux; dans sa fureur il brisa leurs images et renversa leurs

autels : il ne se bornait pas aux imprécations contre Pison, il maudissait ouvertement l'empereur et Livie. L'arrivée d'Agrippine, portant les cendres de son époux, renouvela la douleur, aigrit les ressentiments : tous les vieux soldats qui avaient servi sous Germanicus faisaient son éloge, que tous les citoyens confirmaient par leurs larmes.

Le sénat en corps et tout le peuple reçurent aux portes de Rome la veuve de ce prince, et lui prodiguèrent les plus grands honneurs. Tibère lui-même se vit contraint de paraître affligé comme tous les Romains, et de payer un tribut éclatant de louanges et de regrets à sa victime.

On déposa les cendres de Germanicus dans le tombeau d'Auguste ; elles y furent portées la nuit à la lueur de mille flambeaux. Le profond silence qui régnait dans cette cérémonie funèbre fut tout à coup troublé par un cri universel : la voix du peuple et celle des soldats, quoique étouffées par leurs gémissements, faisaient entendre ces seules paroles : « La république est tombée avec » Germanicus. »

Tibère, dissimulant le chagrin bien différent que lui causait ce deuil général, comblait d'éloges Agrippine, qu'il appela « l'honneur des dames romaines. »

Quoique le peuple eût fait éclater aussi violemment sa haine contre Pison que son amour pour Germanicus, ce vil assassin, qui se croyait sûr de la protection de Tibère, osa venir à Rome ; il s'aperçut bientôt que rien n'est moins solide pour le crime que l'appui de la tyrannie : Agrippine l'accusa devant le sénat de concussions, de révolte et d'empoisonnement. On écouta sa défense sans l'interrompre ; mais il pouvait lire son arrêt dans les menaces du peuple et sur les traits des juges indignés : un jour il fut trouvé mort dans son lit. On lui avait vu tenir dans ses mains plusieurs lettres de Tibère ; il voulait les produire pour se justifier ; Séjan, favori de l'empereur, l'en dissuada, l'amusa de vaines espérances, le fit ensuite assassiner, et ensevelit ainsi dans sa tombe l'affreux secret de Tibère.

L'hypocrisie devenait inutile à l'empereur ; il n'avait plus de rival à craindre, plus d'hommes puissants et vertueux qui le fissent rougir ; son masque était déchiré ; la douleur des Romains avait fait éclater leur haine contre lui. N'espérant plus les tromper, il résolut de les asservir : il méprisa et haït tous les hommes, comme il se voyait méprisé et détesté par eux.

Auguste avait toujours confondu ses intérêts avec l'intérêt public ; Tibère sépara les siens de l'État : on ne jugea plus les actions par ce qu'elles pouvaient avoir de bon ou de mauvais ; elles devenaient louables ou criminelles, selon qu'elles plaisaient ou déplaisaient à l'empereur. Il priva le sénat, non-seulement de liberté, mais de dignité. Les sénateurs, conspirant à leur abaissement, semblaient disputer à qui porterait plus loin l'adulation. Tibère lui-même, fatigué de leur bassesse, s'écria un jour au milieu du sénat : « O vile na» tion, née pour la servitude ! » Sans suivre les anciennes formes, il se déclara consul, et se donna pour collègue Drusus son fils.

La mort de Germanicus avait rendu l'espoir et le courage aux Barbares : Florus, Sacrovir excitèrent une révolte dans les Gaules. Leurs premiers succès

effrayèrent Tibère; sa lâche vieillesse craignait d'être distraite des débauches par la guerre, et de se voir forcée de reprendre les armes. Caïus Silius vainquit les rebelles; on le paya en éloges, et le jeune Drusus, qui n'avait pas quitté Rome, eut la récompense due au vainqueur; il fut revêtu de la puissance tribunitienne. Tacfarinas prit les armes pour rendre à la Numidie son indépendance; Blésus le défit en bataille rangée, et l'empereur, plus juste cette fois, permit aux légions de le saluer *imperator*.

Tibère courut, peu de temps après, un grand danger : une maison dans laquelle il se trouvait s'écroula; Séjan, doué d'une force extraordinaire, couvrit le prince avec son corps; d'une main vigoureuse il écarta et soutint une colonne qui tombait sur lui. Séjan, déjà cher à son maître, devint son favori, et domina quelque temps le dominateur du monde. Cet homme, audacieux et fourbe, cachait une ambition sans bornes sous le voile du zèle le plus servile. Tibère, qui lui voyait ses propres vices, aima son image en lui, le préféra ouvertement à sa famille, l'éleva aux plus hautes dignités, lui donna le commandement de sa garde, le loua en plein sénat comme le ministre le plus habile, comme le compagnon de tous ses travaux; il permit enfin qu'on lui élevât des statues dans Rome.

Séjan aspirait à l'empire; l'existence de Drusus, fils de Tibère, lui fermait le chemin du trône; ce jeune prince, impétueux et fier, ne pouvait supporter l'insolence du favori de son père; après une vive altercation, il l'avait insulté et frappé : Séjan, enflammé de vengeance et d'ambition, corrompit Liville, sœur de Germanicus et femme de Drusus. Parvenu à lui inspirer un amour criminel, il lui proposa de trancher les jours de son mari, afin de se mettre à l'abri de son ressentiment, et de monter tous deux sur le trône destiné à leur victime. Ce vil séducteur savait à quel degré d'infamie un premier pas dans le chemin du vice peut conduire, et qu'une femme passionnée devient capable de tous les crimes lorsqu'elle a violé le premier de ses devoirs. Liville, nièce d'Auguste, épouse de l'héritier de l'empire, et qui sentait couler dans ses veines le noble sang de Germanicus, consentit à se déshonorer par le plus exécrable des forfaits; elle promit à son amant la mort de son époux. Eudémus, son médecin, remplit ses coupables vœux; il donna un poison lent au prince, qui mourut peu de temps après.

L'affliction de Tibère fut courte et légère : le peuple ne se trompa pas sur l'auteur de ce meurtre. Si la haine égare souvent, elle éclaire quelquefois. Le perfide Séjan travaillait sans cesse à aigrir le caractère de son maître, à flatter son penchant pour la débauche et pour la cruauté; chaque jour, effrayant sa vieillesse par des complots imaginaires, et offrant à ses désirs de nouvelles beautés et de nouvelles victimes, il le rendait odieux aux Romains et méprisable aux étrangers, minant ainsi la puissance qu'il voulait abattre, et à laquelle il espérait succéder.

L'empereur, livré à ses conseils, se montrait de plus en plus soupçonneux, capricieux et bizarre. L'âge, au lieu de calmer ses passions, ne faisait qu'échauffer et mûrir ses vices : jaloux de tout crédit, de toute opulence, de tout mérite,

on devenait coupable à ses yeux dès qu'on était estimé. Il éloignait de Rome ceux qu'il n'osait frapper. Bientôt les emplois, qu'on donnait autrefois comme récompense, ne furent plus que des exils; Tibère nommait des gouverneurs pour les bannir, des généraux pour les compromettre et pour les perdre.

Tacfarinas se révolta de nouveau; Dolabella le défit et le tua : Tibère lui refusa le triomphe, et, sans raison comme sans pudeur, le décerna à Séjan. Toutes les villes tributaires de l'empire lui avaient envoyé des députés pour le complimenter sur la mort de son fils : ceux d'Ilium arrivèrent un peu tard; l'empereur les reçut avec mépris, et répondit ironiquement à leurs condoléances, « qu'il partageait aussi la douleur qu'avait dû leur causer la mort d'Hector, qui » était un excellent citoyen. »

Les enfants de Germanicus opposaient encore un obstacle à l'ambition de Séjan : les droits de leur naissance, la gloire de leur père et l'amour du peuple leur promettaient le trône. Séjan résolut de les faire périr; Agrippine les défendit longtemps par sa vigilance et par sa vertu. Quelque crédit que le favori eût acquis sur l'esprit abusé de son maître, il n'osait cependant frapper les restes de sa famille sous ses yeux. L'artificieux ministre, l'accablant journellement d'inquiétude et d'ennui, le dégoûta de Rome et des affaires, et parvint à lui persuader de chercher une retraite paisible où il pût verser à loisir du sang à l'abri de toute vengeance, s'abandonner aux plus honteuses voluptés en échappant à la malignité du peuple, et, loin des importunités du sénat, se livrer aux méditations qu'exigeait la sûreté de sa vie et de son pouvoir. Ainsi les favoris isolent leurs maîtres pour les gouverner; de sorte qu'ils ne voient plus que par leurs yeux et n'agissent que par leurs volontés.

Tibère, sous prétexte de bâtir deux temples à Capoue et à Nole, parcourut la Campanie, et se fixa enfin dans l'île de Caprée, séjour délicieux, que le souvenir de ses débauches et de ses cruautés rendit infâme.

Les bons princes cherchent la vérité; les faibles et les méchants n'aiment et n'écoutent que la délation : bientôt Tibère ne fut entouré que de dénonciateurs; la conduite la plus pure ne mettait pas à l'abri de ses soupçons et de ses vengeances; on empoisonnait les discours les plus simples; on accusait même le silence : prononcer par hasard les noms de Brutus et de Cassius, c'était commettre un crime capital; on était coupable en négligeant de sacrifier à Auguste; on devenait suspect en le regrettant, comme s'il eût été à la fois ordonné de l'adorer et défendu de le louer. La tristesse passait pour un mécontentement dangereux, la joie pour une espérance criminelle.

Séjan répandait principalement son poison sur les actions des deux fils aînés de Germanicus, Néron et Drusus; le sénat servile, loin d'oser lui résister, secondait lâchement ses fureurs. Ces jeunes princes et leur mère, devenus suspects à Tibère, furent déclarés ennemis de l'État. Agrippine, éclatant en reproches, se vit bannie, outragée; elle périt dans l'exil et dans la misère. Ses fils moururent de faim dans leur prison.

Dans ce même temps Livie, âgée de quatre-vingt-six ans, termina ses jours; le mépris que son indigne fils lui témoigna la punit de son orgueil et de ses

trahisons. Jaloux de sa mère, l'empereur s'était opposé à tout ce que le sénat avait voulu faire pour elle; il l'abandonna totalement dans sa dernière maladie, défendit de lui rendre aucun honneur, cassa son testament, et persécuta tous ses amis.

Il avait donné le gouvernement de Judée à Pontius Pilatus. L'an 33, ce gouverneur livra Jésus-Christ aux Juifs, qui le crucifièrent. Tertullien, en racontant cet événement, dit que Pilate, étonné des prodiges qui suivirent la mort du Sauveur, en rendit compte à Tibère, et que ce prince ayant proposé au sénat de mettre Jésus au rang des dieux, ce corps s'y opposa. Il ajoute que l'empereur menaça de mort tous ceux qui accuseraient les chrétiens; mais Tertullien est le seul historien qui rapporte ce fait. La religion n'a pas besoin de fables pour se défendre, et Tibère était le prince le moins digne de connaître et de protéger un culte si moral.

La délation, le plus funeste des fléaux, encouragée par le caractère avare, cruel et soupçonneux de l'empereur, traînait chaque jour au supplice les plus illustres citoyens. Séjan, qui avait mis en faveur ce poison, devint enfin lui-même sa victime. Tibère découvrit qu'il menaçait son trône et sa vie; effrayé de la puissance de l'ingrat qu'il avait élevé, il tremble en se décidant à le frapper : par ses ordres, plusieurs vaisseaux sont armés, afin de dérober sa tête à Séjan, si ce sujet redoutable l'emportait sur son maître. La terreur le force à prendre le langage de la bassesse; il s'adresse au sénat en suppliant, « et implore sa protection pour un pauvre vieillard privé de sa famille et abandonné de tout le monde. »

La haine longtemps comprimée éclate avec fureur. On arrête Séjan; il est condamné, étranglé par le bourreau, traîné par le peuple dans les rues. Plus on avait rampé lâchement devant lui, plus on le foule aux pieds avec rage. Quand les opprimés se relèvent, ils croient effacer leur propre honte par l'excès de leur vengeance, et surpassent souvent l'injustice qu'ils châtient. Toute la famille de Séjan périt; ses amis furent immolés; Plancine partagea leur sort. La veille, la faveur de Séjan était ambitionnée par tous les Romains, le lendemain elle fut un crime.

Tibère ne tarda pas à prouver que la mort de son ministre n'avait rien retranché de sa tyrannie; il accabla d'impôts les provinces, s'enrichit des dépouilles de tous les princes de la Gaule, de toutes les cités de l'Asie et de la Grèce. Il confisquait les biens des riches, décimait la noblesse, et n'épargnait pas même ses plus lâches courtisans. Son conseil était composé de vingt personnes; il en fit mourir dix-sept. Sa rigueur inflexible défendait de porter le deuil des condamnés. Loin de regretter les princes de sa maison, il disait « que Priam avait joui d'un grand bonheur, celui de survivre à sa race. » Un jour on osa lui parler des périls dont la haine des Romains pouvait le menacer : « Qu'ils me haïssent, répondit-il, pourvu qu'ils me craignent. »

Son ingénieuse barbarie se plaisait à prolonger les supplices, à en inventer de nouveaux. Une mort volontaire était à ses yeux un larcin qu'on lui faisait. Apprenant que le sénateur Carnatius venait de se tuer, il s'écria : « Comment

» cet homme m'a-t-il échappé? » Quelquefois il ajoutait la raillerie à la cruauté; un condamné lui demandant pour unique grâce de hâter sa mort, il lui dit : « Je » ne suis pas assez de tes amis pour t'accorder cette faveur. »

Au milieu de ses fureurs, on voyait pourtant que les remords tourmentaient souvent son âme, et exerçaient sur lui cette vengeance secrète, profonde et terrible dont le pouvoir le plus absolu ne peut garantir. Un jour, demandant au sénat la grâce d'un accusé : il s'exprima en ces termes : « Les dieux et les » déesses m'ont mis dans un tel état de trouble et m'ont tellement affligé, » qu'en vous écrivant je ne sais ni pourquoi ni comment je fais. »

La débauche la plus excessive pouvait seule le distraire de ses cruels soucis et de ses terreurs sans cesse renaissantes. Tyran dans ses plaisirs comme dans ses supplices, il outrageait par ses violences la vertu des femmes les plus distinguées, immolait à ses caprices la pudeur des vierges, enlevait à leurs parents les jeunes gens dont on lui vantait la beauté, faisait prendre aux hommes le costume de faune, aux filles celui de nymphes, et jouissait du spectacle de leur honte dans des lieux publics de prostitution qu'il avait fait bâtir.

Quelquefois il conçut le projet de revenir à Rome, s'approcha même de la ville, mais n'osa jamais y rentrer. Usé par les vices, cassé par l'âge, il avait perdu le courage et l'habileté qui seuls, dans sa jeunesse, lui avaient tenu lieu de vertus. Les rênes de l'empire semblaient échapper à sa main défaillante et ensanglantée; sa stupeur réveilla les ennemis de Rome : les Daces s'emparèrent de la Mœsie, les Germains dévastèrent la Gaule; Artaban, roi des Parthes, méprisant sa faiblesse, lui enleva l'Arménie, lui reprocha ses crimes, sa lâche oisiveté, et lui conseilla d'expier la honte de son règne par une mort volontaire.

Tibère, tourmenté par la haine générale qu'il inspirait, détestait le genre humain; on l'entendit souhaiter « que l'univers finît avec lui. » Il avait eu le dessein de prendre pour successeur Claudius; mais il le trouva trop imbécile, et choisit pour héritier du trône Caïus Caligula, dont les vices avaient obtenu sa faveur. « J'ai, disait-il avec une affreuse joie, élevé en ce jeune prince un ser- » pent qui sera le fléau de Rome, un phaéton qui embrasera le monde. » Caligula s'était un jour permis en sa présence des plaisanteries sur l'abdication de Sylla; Tibère lui dit : « Tu auras tous les défauts de cet homme célèbre, et pas une de » ses vertus. »

La santé de l'empereur déclinait chaque jour; inaccessible aux conseils de la médecine comme à ceux de la raison, il ne voulut jamais emprunter les secours de l'art pour seconder les efforts de la nature. Sa maxime était « qu'un homme » qui ne sait pas à trente ans être son propre médecin, n'est qu'un imbecile. » Ses forces l'abandonnaient rapidement : un jour il perd connaissance; on le croit mort, la joie publique éclate; il revient à lui, l'effroi s'empare de tout le monde. Caligula et Macron, préfet du palais, redoutant son retour à la vie et à la vengeance, l'étouffent sous ses oreillers. Il mourut l'an 37, à soixante-dix huit ans; il en avait régné vingt-deux. Le peuple furieux voulait le jeter dans le Tibre; les plus modérés demandaient qu'on l'enterrât dans le lieu destiné à la sépulture des brigands. Ce prince devait le jour à une famille illustre, dont seul

il ternit la gloire. Il descendait d'Atta Claudius, originaire de Régille, dans le pays des Sabins : sa maison fut honorée de vingt-huit consulats, cinq dictatures, sept censures, sept triomphes et deux ovations; son nom, autrefois si respecté dans Rome, est devenu une injure même pour les tyrans.

CHAPITRE IV

CAIUS CALIGULA.

(An de Rome 789. De Jésus-Christ 37.)

Élévation de Caïus Caligula à l'empire. — Sa tyrannie. — Ses amours criminelles. — Ses extravagances, entre autres un pont volant sur la mer. — Ses proscriptions. — Son départ pour la Gaule. — Ses lâches triomphes. — Son retour à Rome. — Sa mort. — Mort de Cézonie.

Tous les princes de la famille de Tibère étaient morts; la plupart avaient péri victimes des soupçons de ce vieillard cruel, de la cupidité des délateurs, et de l'ambition de Séjan. Caligula, âgé de vingt ans lorsque l'empereur l'appela près de lui, sut échapper par sa dissimulation aux périls qui le menaçaient dans cette cour orageuse. Cachant avec soin les ressentiments que lui inspiraient les malheurs de sa famille, il montra dans sa jeunesse les vices d'un vieux courtisan, parut docile, soumis, dévoué, flatta les passions du prince, les caprices des favoris; et l'on dit de lui, avec raison, « qu'on n'avait jamais vu de meilleur esclave et de plus mauvais maître. » Il trouvait dans la cour de Tibère des plaisirs conformes à ses penchants, assistait avec empressement au supplice des condamnés, et se déguisait la nuit pour parcourir les lieux de prostitution.

Le jeune Tibère, fils de Drusus et petit-fils de l'empereur, semblait devoir lui fermer le chemin du trône; Caligula, pour s'en approcher, séduisit la femme de Macron, préfet du palais, et lui promit de partager son pouvoir avec elle s'il régnait.

L'empereur, dans son testament, le nomma seulement cohéritier de son petit-fils. Lorsque ce prince était mourant, Caligula voulut lui arracher son anneau. Le vieillard expirant ouvrit les yeux et se défendit; mais Caligula et Macron se

jetèrent sur lui et l'étouffèrent. Ces crimes, ensevelis dans l'enceinte presque impénétrable de la cour de Caprée, ne furent connus que dans la suite.

Le nom sacré de Germanicus protégeait son fils; le peuple espérait voir revivre en lui les vertus de ce grand homme, et les soldats le chérissaient comme leur nourrisson. Les vœux unanimes du sénat, des patriciens, des chevaliers, des plébéiens et des légions le portèrent au trône.

La mort de Tibère et l'avénement de Caïus à l'empire excitèrent une joie universelle : toutes les villes rendirent aux dieux de solennelles actions de grâce; on leur sacrifia cent soixante mille victimes, présage funeste de celles que la tyrannie devait bientôt immoler.

Tous les citoyens de Rome vinrent en foule au-devant de Caïus Caligula; il parut au sénat, prononça l'éloge de Tibère, et accrut, par une feinte modestie, l'empressement qu'on lui montrait déjà pour l'élever au pouvoir suprême. Soit qu'un faible souvenir des leçons de Germanicus et d'Agrippine émût son âme dans les premiers instants, soit que son caractère féroce fût quelque temps amolli par l'amour qu'un grand peuple lui exprimait si vivement, soit enfin qu'il eût résolu de mettre d'abord en pratique cet art profond de la dissimulation qu'il avait étudié à Caprée, il ne montra dans les premiers moments de son règne que des vertus.

Après avoir célébré les obsèques de Tibère, le nouvel empereur se rendit à l'île de Pandataire, y recueillit les cendres de ses frères et de ses sœurs, et revint les déposer à Rome dans un magnifique tombeau. Les délateurs s'étaient empressés de lui dénoncer tous ceux qui s'étaient autrefois montrés ennemis de sa famille : il fit brûler toutes leurs dépositions sans les lire. On lui transmit les détails d'une conjuration tramée contre lui; il refusa d'y croire, disant qu'il n'avait rien fait qui pût mériter la haine.

Le testament de Tibère était cassé par le sénat, et Caïus cependant en exécuta religieusement toutes les dispositions. Par son ordre, les exilés revinrent dans leur patrie et recouvrèrent leurs biens. Il rendit aux princes étrangers les États que leur avait enlevé Tibère. Antiochus, roi de Comagène, avec la restitution de son royaume, reçut quatorze millions d'indemnité. Caligula fit donner quatre-vingt mille sesterces à une affranchie; cette femme courageuse avait supporté les tourments de la question, sans vouloir révéler le secret de son maître.

Joignant la sévérité à la douceur, l'empereur punit les gouverneurs concussionnaires ou corrompus, exila dans les Gaules Ponce-Pilate, fit une réforme salutaire dans l'ordre des chevaliers, chassa de Rome les femmes les plus déréglées, et rendit leur ancienne force aux lois d'Auguste, tombées en désuétude· en même temps il promit au peuple de lui laisser élire ses magistrats; enfin, loin de paraître jaloux du jeune Tibère, son cohéritier, il le nomma prince de la jeunesse. Ainsi le commencement du règne de ce tyran farouche n'annonça que celui d'un monarque sage, doux et vertueux; et les honneurs qu'on lui décernait alors lui furent accordés, non par l'adulation, mais par la reconnaissance.

Le sénat ordonna qu'une fois par an le collége des prêtres, suivi de tous les

corps de l'État, porterait au Capitole un bouclier d'or, où serait gravée l'image de Caïus; et on donna au jour de son avénement le nom de *Pubilia,* pour faire entendre que cette époque était celle du rajeunissement de Rome.

Toutes ces espérances ne tardèrent pas à s'évanouir. Caligula ne put se contraindre longtemps à feindre des vertus étrangères à son âme. Au bout de huit mois son voile tomba; le tyran parut, et le reste de son règne ne fut plus qu'un tissu d'injustice, d'atrocités et de démence qu'il est aussi honteux qu'affligeant de rapporter, et qui forcent l'histoire à prendre le langage et les traits de la satire.

L'orgueil, le premier vice que manifesta Caïus, fut la source de tous les autres. Il s'arrogea le titre de *seigneur* que tous les Césars avaient refusé. Lorsque les souverains étrangers voulaient le prendre pour arbitre de leurs différends, il répondait par ce vers d'Homère: « Un roi suffit à l'univers. »

Peu content de prendre le nom de *maître des rois*, il osa s'attribuer ceux d'*Optimus* et de *Maximus,* qui n'appartenaient qu'à Jupiter. Prétendant qu'on ne pouvait pas plus l'assimiler au reste des hommes qu'un berger aux animaux qui lui étaient soumis, il s'asseyait dans les temples entre les images de Castor et de Pollux, se faisait adorer sous le nom de *Jupiter Latialis*, et prenait alternativement le costume de ce dieu, de Bacchus, d'Apollon, ou même celui de Diane et de Vénus. On lui éleva, dans la capitale, un temple : sur l'autel brillait sa statue en or, elle était chaque jour revêtue de l'habit que l'empereur portait. Ce qui paraît encore plus incroyable que cette démence, c'est qu'une telle idole trouva des ministres et des adorateurs : à la honte de l'humanité, on vit les plus illustres Romains briguer avec plus d'ardeur le sacerdoce de ce temple que le consulat, et sacrifier à cette bizarre divinité les paons, les faisans et les oiseaux les plus rares d'Asie. Caligula, joignant la folie au sacrilége, associa sa femme et son cheval au collége des prêtres. Ce cheval, nommé Incitatus, et qu'il estimait plus que les hommes, fut, dit-on, un jour désigné pour le consulat.

Bravant les dieux comme les mortels, il fit fabriquer une machine au moyen de laquelle il imitait le bruit du tonnerre, et lançait des pierres contre le ciel en s'écriant : « Jupiter, extermine-moi, ou je t'exterminerai. »

Il voulait qu'on le crût l'amant de Diane, et prétendait avoir des entretiens secrets avec cette déesse. Cet insensé, honteux de descendre d'Agrippa, plébéien qui ne devait sa gloire qu'à son mérite, publia que sa mère Agrippine était née de l'inceste d'Auguste avec Julie, préférant ainsi une origine criminelle à une naissance plébéienne.

Jaloux de toute renommée, il enleva aux plus nobles familles les symboles de la gloire de leurs ancêtres: le collier aux Torquatus, le flocon de cheveux aux Cincinnatus, le titre de *grand* aux descendants de Pompée, et fit même périr un des derniers rejetons de cette famille. Enfin, sans respect pour la mémoire du fondateur de l'empire, il défendit qu'on célébrât la victoire d'Actium, trop funeste, disait-il, à la république.

La gloire littéraire n'était pas plus sacrée pour lui : méprisant Homère, Virgile

et Tite-Live, il voulait qu'on les regardât comme des rêveurs sans raison et des parleurs sans esprit.

Se croyant au-dessus de toutes les lois comme au-dessus de tous les hommes il forçait les dames romaines à sacrifier leur pudeur à ses caprices. Ses propres sœurs furent les premières victimes de son impudicité. Après les avoir déshonorées, il prostitua Livie et Agrippine à ses compagnons de débauche, et il épousa la troisième, nommée Drusille, qu'il aimait passionnément. Il l'institua héritière de l'empire, et il osa la placer au rang des dieux. Lorsque la mort de Drusille mit fin à cet amour incestueux, sa fureur barbare et capricieuse fit périr également ceux qui portèrent le deuil d'une immortelle et ceux qui ne prirent pas celui d'une impératrice.

Invité aux noces de Pison, et frappé des charmes de Livia Orestilla, au milieu du festin il défendit au mari de parler à sa femme, lui déclarant qu'elle devenait dès cet instant l'épouse de César. Il enleva de même Lollia Paulina à Caïus Memmius, qui commandait une de ses armées. Cézonie lui succéda : cette femme, quoiqu'elle ne fût plus jeune, avait probablement des vices qui parurent des charmes à Caligula. Elle prit et conserva un empire absolu sur son cœur. Il la montrait aux troupes sous le costume de Minerve, et chargea, dit-on, cette divinité d'élever la fille qu'il en eut, et qu'on nommait Julie. Il prétendait n'avoir aucun doute sur la naissance de cette fille, parce qu'elle lui ressemblait, montrait dès le berceau son penchant à la cruauté, et déchirait les yeux des enfants qui jouaient avec elle.

Il croyait prouver la grandeur de son pouvoir par l'excès de ses dépenses : ses prodigalités n'avaient ni motifs ni bornes; il servait à ses convives de l'or et des perles, jetait au peuple, du haut d'une tour, des monceaux d'argent, construisait des vaisseaux de cèdre, dont les voiles et les cordages étaient de soie, la poupe dorée et enrichie de pierreries. Par ses ordres, on bâtit des tours dans la mer, on aplanit des montagnes, on éleva des coteaux dans les vallées. Ayant rassemblé une immense quantité de vaisseaux, il les attacha l'un à l'autre par des madriers, et en construisit sur la mer un pont qui allait de Baies à Putéole. On couvrit ce pont de terre, on y planta des arbres, on y éleva des maisons, et l'empereur, vêtu d'une robe d'or brodée de perles, la hache dans une main, le bouclier dans l'autre et la couronne sur la tête, traversa le pont en triomphateur, suivi de tous les grands de l'empire. Le lendemain, ayant invité le peuple à venir admirer cette merveille, il fit jeter impitoyablement dans la mer tous ceux qui étaient montés sur le pont. On prétend qu'il ne fit cette extravagante entreprise que pour se moquer de l'astrologue Thrasille, qui avait dit, pendant le règne de Tibère, « qu'il serait » aussi difficile à Caïus de parvenir à l'empire que de courir à cheval dans la » baie de Putéole. »

Caligula dissipa en peu de temps par ses folles dépenses cent trente millions que lui avait laissés Tibère. Le besoin d'argent est un des plus grands aiguillons de la tyrannie : pour remplir le vide du trésor, les mauvais princes

remplissent les prisons de prétendus coupables; quand les impôts ne peuvent suffire, les confiscations les remplacent, et l'opulence devient un crime d'État. Caligula employa d'abord, pour satisfaire sa cupidité, toutes les ressources de la fiscalité; il écrasa le peuple de tributs, vendit la justice, força les commerçants à lui céder la plus grande part de leurs bénéfices, et partagea même ceux des artisans et des portefaix. Après avoir forcé tous les citoyens à lui donner des étrennes qu'il recevait lui-même, il établit dans son propre palais des jeux et des lieux de débauche, dont il percevait le profit. Bientôt les délations, les accusations et les condamnations arbitraires menacèrent la vie et la fortune de tous les Romains.

Quelques-uns crurent se mettre à l'abri du péril en instituant Caïus leur héritier; le tyran les fit empoisonner pour jouir plus promptement de la succession. Un jour, après le festin, quittant le jeu, il fit arrêter dans la cour de son palais deux riches patriciens, donna l'ordre de les tuer, et, retrouvant ses convives, il leur dit : « Votre jeu est trop petit pour moi; je viens de jouer » ailleurs, et de gagner en un instant six cent mille sesterces. »

Dès qu'il eut commencé à verser du sang, il en devint insatiable : ses arrêts semblaient plus atroces encore par la frivolité des prétextes dont il les couvrait. Il fit mourir le jeune Tibère parce qu'il le trouvait trop efféminé et trop parfumé. Ptolémée, son parent, reçut la mort, parce qu'il descendait de Marc-Antoine. Silanus périt pour avoir refusé de l'accompagner sur mer, étant malade; il ordonna le supplice de Macron, parce qu'il lui avait trop d'obligations, et ne pouvait supporter le fardeau de la reconnaissance.

Claude, son oncle, trouva seul grâce à ses yeux; son imbécillité l'amusait. Voyant un matin les premières places prises au Cirque, il fit chasser à coups de bâton ceux qui les occupaient; vingt chevaliers et plusieurs dames distinguées périrent dans ce tumulte. Les accusés qui remplissaient les prisons servirent, par son ordre, de nourriture aux bêtes sauvages. Un chevalier romain, condamné à combattre contre ces animaux, s'écria qu'il était innocent: l'empereur l'appela près de lui, lui fit couper la langue, et le renvoya sur l'arène. Il portait son mépris pour les hommes, au point de forcer les sénateurs à courir en toge devant son char. Un jour, dînant entre les deux consuls, il se mit à rire immodérément; et, comme ils lui en demandaient la raison, il répondit : « Je pensais que d'un signe je peux vous faire couper la tête, si je » le veux. »

Son aïeule Antonia l'avertit qu'il excitait contre lui la haine générale; il lui imposa silence, en lui disant : « Souvenez-vous qu'aucune personne et au- » cune loi ne sont au-dessus de ma volonté. » Il persécuta tellement cette princesse infortunée, qu'elle fut obligée de se donner la mort. Féroce jusque dans ses amours, il dit à Cézonie qu'il avait été souvent tenté de lui faire subir la question pour savoir par quel artifice elle le captivait. On prétend qu'un philtre que cette femme croyait propre à augmenter l'amour de Caligula, avait altéré sa raison; enfin, pour mettre le comble à son délire, dans un accès de colère contre les Romains, il souhaita « que le peuple n'eût qu'une

» seule tête, pour pouvoir la trancher d'un seul coup. » Les Romains durent sentir alors qu'une nation qui cède le pouvoir absolu à un homme, lui donne le droit de tout oser, et s'impose la nécessité de tout souffrir.

On conçoit difficilement par quelle illusion Rome ainsi dégradée pouvait inspirer encore assez de respect aux nations étrangères pour les empêcher de prendre les armes, et de secouer un joug autrefois si pesant, désormais honteux : mais la corruption des mœurs n'avait pas détruit encore la discipline ; les Romains, privés de toutes leurs autres vertus, gardaient pourtant leur courage ; citoyens méprisés, mais soldats redoutables, on craignait toujours leurs armes. La tranquilité régnait dans tout l'empire ; cependant on crut qu'elle allait être troublée, lorsque, au sein de la plus profonde paix, l'empereur déclara tout à coup qu'il partait pour combattre les Germains et les Bretons.

Il rassemble à la hâte ses légions, lève de nouvelles troupes, et marche si précipitamment que les cohortes prétoriennes ont peine à le suivre. Arrivé aux extrémités de la Gaule, il borne ses exploits à recevoir avec éclat, dans son camp, Adminius, fils du roi des Bretons, qui fuyait le courroux de son père, et informe le sénat de cet événement comme d'une conquête. Se portant ensuite sur le Rhin, il ordonne à une troupe de Germains de sa garde de passer le fleuve, de se cacher dans un bois voisin, et de crier aux armes, comme s'ils voyaient l'ennemi. Ils obéissent ; l'empereur, averti par leurs cris, s'avance avec quelques escadrons, s'enfonce dans le bois, y reste assez de temps pour faire croire qu'il s'y est battu, et rentre en vainqueur dans son camp, à la tête de ses soldats qui portaient des couronnes de chêne.

Quelques jours après, ayant fait évader secrètement des otages, il courut à leur poursuite, les ramena enchaînés, et écrivit au sénat pour lui reprocher de languir dans l'oisiveté, tandis que le chef de l'empire s'exposait chaque jour à de si grands périls. Revenu snr les côtes des Bataves, il rangea ses troupes en bataille au bord de la mer, fit sonner la charge, et commanda aux soldats de remplir leurs casques de coquillages qu'il appela *les dépouilles de l'Océan conquis*. On éleva dans ce lieu une tour pour servir de monument à ses triomphes.

Avant de quitter l'armée, un nouvau délire s'empara de son esprit : il voulut faire massacrer les légions qui s'étaient autrefois révoltées contre Germanicus, son père ; et l'on obtint, avec beaucoup de peine, qu'il se contentât de les décimer. Ces victimes désignées parurent devant lui : il les fit envelopper par la cavalerie, et les harangua ; mais comme il s'aperçut que plusieurs de ces malheureux s'échappaient et couraient aux armes, la terreur le saisit, et il s'enfuit honteusement. Reprenant la route d'Italie, il écrivit des lettres menaçantes au sénat. Ce corps, autrefois la terreur des rois, et tremblant alors aux pieds d'un insensé, lui envoya des ambassadeurs pour le conjurer de remplir les vœux du peuple, et de venir promptement à Rome. Il répondit, en portant la main sur son glaive : « J'irai, et celui-ci m'accompagnera. » Bientôt il annonça par un édit que le désir de revoir les chevaliers et le peuple était le motif de son

retour, mais qu'il ne se conduirait à l'égard du sénat ni en prince ni en citoyen. Les sénateurs eurent défense de venir au-devant de lui; et comme il ne voulait pas avoir recours, suivant la forme, à leurs suffrages, il renonça au triomphe, et se contenta de l'ovation.

Le retour de ce furieux menaçait le sénat d'une destruction totale; ce corps, par une bassesse aussi atroce que lâche, apaisa momentanément le courroux du tyran : son ministre Protogène parut dans l'assemblée pour lui porter les ordres de son maître; tous les sénateurs le saluèrent avec la soumission dont une longue tyrannie avait fait contracter l'habitude. Scribonius Proculus surpassant les autres en adulation, Protogène lui dit insolemment : « Pourquoi affectez-vous de me témoigner plus de respect que vos collègues, vous qui êtes » un ennemi de l'empereur? » A ce mot, tous les membres du sénat, quittant leurs places, se jettent sur Scribonius, et le mettent en pièces. De tels hommes méritaient un maître comme Caligula.

Ce monstre devenait de jour en jour plus féroce; irrité par la haine qu'il inspirait, il détestait Rome, et voulait transférer le siége de l'empire, d'abord à Antium, et ensuite à Alexandrie. Mais avant il comptait faire périr tous ceux dont les noms seuls rappelaient la gloire et la liberté romaines. Après sa mort on en eut la preuve, et on trouva dans son palais deux écrits de sa main, dont l'un s'appelait l'*épée* et l'autre le *poignard,* contenant les noms de ceux qu'il destinait au supplice.

Tout le monde conspirait en secret sa perte; mais la crainte qu'inspiraient ses soldats, et surtout sa garde germaine, arrêtait les bras prêts à le frapper. Enfin Cassius Chéréa, tribun d'une cohorte prétorienne, résolut, avec quelques amis courageux, de braver tous les périls et de purger la terre de ce monstre.

Caligula revenait tous les jours du bain, dans son palais, par une galerie souterraine; les conjurés l'y attendirent: Chéréa s'approcha de lui, sous prétexte de lui demander le mot d'ordre, et lui donna un coup d'épée dans la gorge; tous ses complices l'imitèrent: Caligula reçut avant d'expirer trente blessures; en tombant il s'écriait: « Scélérats, je suis encore en vie! » Il mourut l'année 793 de Rome et 41 de Jésus-Christ, âgé de vingt-neuf ans, et à la fin de la quatrième année de son règne.

La vengeance la plus légitime porte malheureusement presque toujours le caractère de la passion, et ne se renferme ni dans les bornes de la nécessité ni dans celles de la justice. Un centurion massacra l'impératrice Cézonie qu'on jugeait capable de tous les crimes parce qu'elle était chère à Caligula, et on brisa contre les murs du palais la tête de sa fille unique. Le sénat, qui aurait voulu pouvoir effacer de la mémoire des hommes le règne de Caïus et sa propre honte, fit fondre toutes les monnaies marquées à l'effigie de Caligula.

On croirait profaner la majesté de l'histoire, en traçant le tableau dégoûtant de l'extravagant délire d'un tyran tel que Caligula, si l'on ne sentait pas combien il est utile de rappeler aux hommes jusqu'à quel point le premier peuple

du monde parvint à s'avilir, en renonçant à ses droits et en abdiquant sa liberté.

Ce fut pendant le règne de ce monstre que les Apôtres et les disciples de Jésus répandirent sa parole dans le monde. Saint Matthieu écrivit le premier Évangile; ceux qui embrassèrent ce nouveau culte prirent le nom de *chrétiens*. Nulle époque n'était plus favorable que celle de la tyrannie de Tibère et de Caligula pour faire sentir la nécessité d'une religion morale et consolatrice: c'est lorsque l'homme gémit sur la terre, qu'il tourne ses regards vers le Ciel.

CHAPITRE V.

CLAUDE.

An de Rome 793. De Jésus-Christ 41

État de l'empire après la mort de Caligula. — Élévation de Claude à l'empire. — Son portrait. — Son gouvernement. — Rejet de la loi Cintia. — Maladie de Claude. — Dénombrement et travaux publics. — Descente en Bretagne. — Triomphe de Claude à Rome. — Son fils est surnommé Britannicus. — Premiers exploits de Vespasien et de son fils Titus. — Crimes de Claude et de Messaline. — Mort de Valérius Asiaticus. — Mort de Poppée, femme de Scipion. — Conspirations déjouées. — Désordres de Messaline. — Retour de Claude à Rome. — Mort de Messaline. — Union de Claude et d'Agrippine. — Adoption de Néron par Claude. — Guerre en Bretagne. — Guerre en Germanie. — Dissensions dans l'Orient. — Actes de perfidie et de férocité de Rhadamiste. — Crimes d'Agrippine. — Mort de dix-neuf mille prisonniers dans une naumachie. — Mort de Claude.

Les conjurés n'avaient eu qu'un seul but, celui de délivrer Rome d'un tyran sanguinaire. Lorsque la nouvelle de sa mort se répandit, on craignit, dans les premiers instants, que ce ne fût un faux bruit, et la peur fermait encore les cœurs à la joie : mais, dès que les consuls furent certains que Caïus n'existait plus, ils convoquèrent le sénat. La honte du joug ralluma quelques étincelles de l'antique amour pour la liberté; le consul Saturnius retraça vivement les malheurs dont Rome s'était vue la victime, depuis qu'elle avait reconnu des maîtres. Au tableau de la gloire et de la grandeur de la république, il opposa celui des affronts et des supplices qui venaient d'avilir, d'ensanglanter Rome sous le

sceptre de Tibère et de Caïus. Comparant l'intrépide Chéréa à Brutus et à Cassius, il le déclara plus digne d'éloges que ces deux illustres Romains. Les uns n'avaient peut-être frappé un grand homme que par esprit de faction et de rivalité; l'autre, animé par de plus nobles sentiments, au péril de sa vie, délivrait la terre d'un monstre.

« Ne nous montrons pas indignes de lui, ajouta-t-il, imitons son généreux » exemple : Chéréa brise nos chaînes, ressaisissons nos droits; il a détruit le » tyran, détruisons la tyrannie. »

De telles paroles, qui depuis si longtemps n'avaient pas retenti dans l'enceinte du sénat, enflammaient tous les esprits; le consul proposa l'abolition des titres d'empereur et de César; le sénat adopta unanimement son avis. Il décréta le rétablissement du gouvernement républicain; et, soutenu par l'assentiment de quelques cohortes prétoriennes, il s'empara du Capitole.

Un esprit tout contraire animait les plébéiens : le peuple, trop loin du sceptre pour en craindre les coups, préférait la puissance d'un monarque à l'orgueil des grands : il jouissait, sous les empereurs, d'une licence conforme à ses mœurs; il trouvait son repos dans son obscurité; la politique des Césars le satisfaisait par des distributions fréquentes d'argent et de blé; la magnificence d'une cour lui prodiguait les fêtes et les combats de gladiateurs; enfin les supplices, qui n'épouvantaient que les patriciens, étaient encore des spectacles pour cette multitude envieuse et cruelle.

Le souvenir de la république ne lui rappelait que des guerres perpétuelles, des levées rigoureuses, des lois sévères, et la domination odieuse de la noblesse.

Les prétoriens étaient encore plus éloignés de tout sentiment républicain; ils regrettaient un trône dont ils se trouvaient les gardiens et presque les maîtres.

La garde étrangère voyait son existence inséparable de celle des tyrans, qui la payaient avec prodigalité pour dissiper leurs terreurs et pour exécuter leurs vengeances. La masse presque entière de l'empire préférait le repos, sous un chef, au renouvellement des guerres civiles, et aux tyrannies alternatives de plusieurs grands ambitieux : enfin toutes les passions basses, qui naissent de la faiblesse et de la corruption, précipitaient la majorité de la nation dans la servitude. La liberté n'avait pour elle que de nobles et faibles souvenirs, rappelés vainement par un petit nombre d'hommes courageux.

Cependant leur ardeur, la justice de leur cause et l'autorité du sénat auraient pu, dans une circonstance si favorable, lutter encore quelque temps pour la liberté; mais le hasard, qui souvent a plus d'influence que les combinaisons des hommes sur la destinée des États, décida en peu d'instants du sort de l'empire.

Quelques soldats, qui parcouraient le palais, aperçurent derrière une tapisserie Claude, frère de Germanicus et oncle de Caligula; ce faible prince, transi de frayeur, se cachait timidement pour éviter le sort de sa famille immolée; ils le saisissent, le portent tout tremblant sur leurs épaules, le montrent à leurs

compagnons, le proclament empereur; et ce prince, qui leur demandait la vie, reçoit le sceptre de ces mêmes mains dont il attendait la mort.

Le sénat, informé de cet événement, chargea un tribun du peuple d'ordonner à Claude d'attendre le résultat de ses délibérations. Le prince répondit qu'il n'était plus le maître de ses volontés, et que son ami Hérode-Agrippa, tétrarque de Judée, qui se trouvait alors à Rome, lui conseillait de ne pas se rendre aux ordres du sénat. Le peuple agité se déclarait en faveur de Claude; les soldats menaçaient; le sénat se divisa. Dès qu'on délibère entre la liberté et la servitude, on mérite d'être esclave. Le sénat céda et proclama Claude empereur.

Claude, pour s'assurer l'appui de l'armée, promit quinze mille sesterces à chaque légionnaire : achetant ainsi le trône qu'on lui donnait, il fonda le gouvernement militaire, gouvernement qui réunit en lui seul tous les vices du despotisme et tous les dangers de l'anarchie.

Lorsque Claude fut élevé à l'empire, il était âgé de cinquante ans (1); il avait vécu dans l'obscurité sur les marches du trône; il n'était pas dépourvu d'esprit, mais de caractère; il ne manquait pas de lumières, mais d'action; sa faiblesse approchait souvent de l'imbécillité. Cependant, livré dans sa jeunesse à l'étude des lettres, il écrivit, par le conseil de Tite-Live, une histoire de Carthage. Auguste avait augmenté l'alphabet de la lettre *x;* Claude y ajouta trois lettres qui ne furent en usage que sous son règne.

On citait de lui plusieurs pensées ingénieuses, plusieurs mots remarquables: il voulait le bien et fit le mal; il avait l'esprit juste; mais ses infirmités corporelles et ses excès dans tous les genres de débauches l'abrutirent. Sa figure était belle; mais ses genoux étaient tremblants et sa démarche incertaine. Sa vie privée fut honteuse; ses femmes et ses favoris immolèrent un grand nombre de victimes à leur cupidité ou à leurs jalousies. Néanmoins, comme ses ministres ne manquaient pas d'habileté, l'empire ne perdit sous son règne ni sa force ni sa grandeur; il étendit même ses limites.

Dans les premiers moments de son administration, s'efforçant de vaincre sa faiblesse, il fit des actes sages et dignes d'éloges. Les édits cruels de Caïus furent abrogés, les portes des prisons ouvertes; les bannis rentrèrent dans leurs foyers, et les ministres du prince obtinrent même difficilement de lui, pour sa propre sûreté, la condamnation de Chéréa et de ses complices.

La fin de Chéréa fut digne de sa vie; il ne montra ni faiblesse ni repentir, soutint qu'il avait défendu l'humanité, la justice, la patrie, la liberté, et demanda pour toute grâce l'honneur de mourir percé du même glaive qui avait frappé le tyran.

Claude ne voulut accepter aucun des titres fastueux donnés à ses prédécesseurs; il défendit qu'on lui rendît aucun des honneurs réservés aux dieux, ne prit aucune décision sans l'avis des consuls, et montra en toute occasion une grande déférence pour le sénat. Loin d'accueillir les délateurs, il les fit poursuivre, et condamna ceux qui étaient convaincus de calomnie à combattre con-

(1) An de Jésus-Christ 41.

tre les bêtes féroces, leurs semblables. Il assistait régulièrement aux audiences des juges; les arrêts qu'il rendait lui-même étaient dictés par l'équité. Une mère désavouait son fils; il la condamna à l'épouser, et l'obligea ainsi à le reconnaître.

Dans ce temps une grande cause occupa les esprits. Le consul Silius provoqua le renouvellement de la loi Cintia, qui défendait aux avocats de recevoir de l'argent. Il rappelait à l'appui de son opinion les antiques mœurs et les exemples glorieux de tous ces grands hommes, ornements de la république, qui donnaient et ne recevaient pas, qui consacraient leur éloquence à la défense des innocents, et qui, ambitionnant avec autant d'ardeur la gloire de la tribune que celle des armes, et l'honneur de protéger le pauvre opprimé que celui de triompher d'un ennemi redoutable, ne voulaient d'autre salaire que la reconnaissance publique.

Les avocats, s'opposant à son avis, représentèrent, à l'appui de l'usage, la pauvreté actuelle de la plupart des sénateurs, les dépenses que coûtaient de longues études, la nécessité de s'indemniser de tant de frais, et ils ne rougirent pas de citer en leur faveur les exemples honteusement fameux de Clodius et de Curion.

Quand la cupidité lutte contre la vertu, son succès est rarement douteux : les avocats gagnèrent leur procès ; mais l'empereur, mettant un frein à leur avidité, réduisit et fixa leur salaire à cent cinquante livres par cause.

La douceur et la modestie de ce prince, pendant les premiers temps, le faisaient chérir. Étant arrivé à Ostie, il tomba malade : on fit courir le bruit de sa mort, et le peuple, le croyant assassiné, se souleva, menaça les sénateurs, et ne s'apaisa qu'en apprenant que l'empereur existait. Une disette, survenue quelque temps après, donna une nouvelle preuve de l'inconstance de la multitude : elle passa de l'amour à la haine, et insulta publiquement l'empereur, qui, depuis ce moment, eut soin d'équiper toujours un grand nombre de vaisseaux chargés de l'approvisionnement de Rome.

Le dénombrement ordonné par Claude produisit six millions huit cent quarante mille citoyens. Les hommes habiles qu'il employait signalèrent leur administration par de magnifiques ouvrages; on construisit un aqueduc qui portait une eau salubre jusqu'à la plus haute des sept montagnes; on finit le port d'Ostie; enfin les canaux ouverts pour dessécher le lac Fucin grossirent les ondes du Tibre et le rendirent plus navigable.

Claude, voulant prouver sa reconnaissance au tétrarque Hérode-Agrippa, joignit Samarie à ses États. Ce prince usa mal de ses bienfaits : ce fut lui qui commença la persécution des chrétiens, et qui fit emprisonner saint Pierre, le premier des Apôtres.

Les armes romaines rétablirent Mithridate dans le royaume d'Ibérie, un autre prince du même nom dans la Cilicie, et Antiochus dans la Comagène. En ce temps la Bretagne, aujourd'hui l'Angleterre, était divisée en plusieurs principautés : un des princes qui régnaient dans ce pays espérait s'agrandir avec l'appui de Rome; il se soumit à Claude, et l'invita à faire passer des légions

dans cette île, pour y établir sa domination. Plautius, chargé par l'empereur d'exécuter cette entreprise, éprouva beaucoup de résistance de la part de ses propres soldats. Ils avaient oublié les exploits de César, et se plaignaient qu'on voulût les conduire au delà des bornes du monde; enfin ils obéirent. Plautius défit plusieurs fois les fils du roi Cynobélinus; et Claude, voulant recueillir personnellement la gloire de ces succès, partit de Rome, traversa la Gaule, et descendit en Bretagne.

L'histoire ne donne aucun détail de ses actions; on sait seulement qu'il soumit une grande partie du pays, et que les légions lui donnèrent le titre d'*imperator*. Pompée et Silanus, ses gendres, le précédèrent en Italie; il rentra dans Rome en triomphe; Messaline, sa femme, le suivait sur un char. Le sénat donna à son fils le surnom de *Britannicus*. Ce fut dans cette guerre que Vespasien, lieutenant de Plautius, fonda sa brillante renommée qui, plus tard, lui valut l'empire. Il se couvrit de gloire dans quarante combats, prit vingt villes, et s'empara de l'île de Wigth. Titus son fils se distingua par sa valeur et par sa modestie. Le sénat accorda l'ovation à Plautius, et les ornements triomphaux ainsi que le consulat à Vespasien.

Claude ne put lutter plus longtemps contre la nature : ses efforts pour vaincre son caractère avaient épuisé ses forces; il retomba dans son indolence, et livra l'empire, comme sa personne, aux caprices de l'impudique Messaline et à la cupidité de ses affranchis, Pallas et Narcisse, qui régnèrent sous son nom, et changèrent un prince naturellement juste et doux en tyran avare et sanguinaire.

Les gendres de l'empereur, Pompée et Silanus, furent leurs premières victimes; ils immolèrent à la jalousie de Messaline deux princesses, filles de Drusus et de Germanicus. Un sénateur généralement estimé, Valérius Asiaticus, possédait les jardins magnifiques de Lucullus; Messaline lui enviait cette propriété : elle le fait arrêter, l'accuse de conspiration, et lui reproche d'avoir commis un adultère avec Poppée, femme de Scipion. Valérius se défend avec courage, rappelle ses exploits, ses services, et prouve son innocence[1]. Claude, touché de sa justification, se montrait prêt à l'absoudre, lorsque Vitellius, se prétendant ami de l'accusé, mais lâchement dévoué à l'impératrice, prend la parole, et, feignant le plus tendre intérêt pour un ancien compagnon d'armes, convient, en pleurant, d'un crime qui n'existait pas, implore hypocritement la clémence de l'empereur, et demande pour grâce qu'on laisse à Valérius le choix du genre de sa mort.

Valérius indigné se tut : las des tyrans et de la vie, il rentra dans ses foyers, se fit ouvrir les veines, et ordonna froidement qu'on plaçât son bûcher assez loin pour que la flamme ne pût pas endommager les arbres de son jardin.

Poppée, recevant son arrêt, se donna la mort. L'empereur, livré aux débauches, ignorait tellement les condamnations cruelles prononcées en son nom, que, peu de jours après, voyant à sa table Scipion, il lui demanda pourquoi il

(1) An de Jésus-Christ 48.

n'avait pas amené avec lui sa femme Poppée : « Le sort en a disposé, » répondit celui-ci.

Les biens que les confiscations enlevaient aux condamnés tombaient dans les mains des affranchis : ils acquéraient d'immenses richesses en trouvant des crimes à l'innocence et en vendant l'impunité aux coupables. L'empereur, gouverné par eux, les élevait aux premières dignités de l'État; et, tandis que Rome gémissait de leurs rapines, il vantait leur désintéressement et louait en plein sénat la modération de Narcisse, qu'on savait possesseur de plus de cinquante millions de sesterces. Ces désordres et la faiblesse du monarque excitaient l'indignation publique; le peuple manifestait ouvertement son mépris pour Claude. Un jour, en rendant la justice, il se plaignait de sa pauvreté; on lui répondit qu'il pouvait facilement remplir son trésor avec les seules dépouilles de ses affranchis.

Statius Corvinus et Gallus Asinius, patriciens illustres, ne pouvant supporter la honte de voir Rome opprimée par deux esclaves et par un imbécile, formèrent une conspiration; elle fut découverte et punie par de nombreux supplices. Bientôt une conjuration plus redoutable éclata. Furius Camillus, qui commandait en Dalmatie, prit le nom d'empereur, se fit reconnaître par ses légions, et envoya l'ordre à Claude de lui céder l'empire.

Ce lâche prince voulait obéir, pourvu qu'on lui permît de vivre : ses favoris le forcèrent à régner. Les légions, inconstantes comme le peuple, ne persistèrent que cinq jours dans leur révolte, et livrèrent le chef qu'elles avaient nommé. Mais, depuis ce moment, rien ne put calmer les terreurs de Claude : on fouillait tous ceux qui l'approchaient; sa garde visitait avec soin toutes les maisons où il devait entrer, et comme il vit un jour dans le temple une épée qu'un soldat avait laissée tomber, il sortit avec précipitation, convoqua le sénat, et se plaignit amèrement des dangers auxquels il se voyait sans cesse exposé.

Dès que le prince se livre à la terreur, il ouvre à la méchanceté les moyens les plus faciles de fortune et de puissance. Sous prétexte de veiller à la sûreté de l'empereur, ses favoris faisaient mourir tous ceux dont ils convoitaient les richesses. Ce règne honteux coûta la vie à trente sénateurs et à trois cents chevaliers. Claude assistait quelquefois à ces supplices comme au spectacle; plus souvent il les ignorait. Un tribun étant venu lui annoncer qu'on venait d'exécuter sa volonté et d'égorger un consulaire, il répondit : « Je n'avais pas donné l'ordre; mais, puisque c'est fait, je l'approuve. »

Messaline, déjà déshonorée par un grand nombre de faiblesses, et encouragée par l'adulation, porta enfin l'impudicité à tel point qu'on ne pourrait écrire sans honte l'histoire de ses désordres[1]. Elle se rendait publiquement dans les lieux de débauche dont le libertinage n'approche qu'en secret; elle forçait les dames romaines à se prostituer en présence de leurs époux; elle

(1) An de Jésus-Christ 42.

jouissait de l'opprobre dont elle couvrait l'empereur, et se livrait sans rougir à des histrions, à des affranchis et même à des esclaves.

Claude seul, dans l'empire, ignorait sa honte. Catonius Justus, préfet des gardes, voulut dessiller ses yeux; Messaline le fit périr. Enfin cette femme, dont le nom est devenu un opprobre, égarée jusqu'au délire, conçut une passion tellement violente pour Caïus Silius, consul désigné, dont on admirait la rare beauté, qu'elle le força de répudier Julia Silana, sa femme, citée dans Rome comme un modèle de grâces et de vertus.

Messaline, sans frein dans ses passions, sans voile dans ses plaisirs, se montrait partout publiquement avec l'objet de son amour; et, comme le dit Tacite, ce qui paraîtrait une fable si toute la cour et toute la ville n'en avaient pas été témoins, bravant à la fois les lois, la décence, la raison, l'empereur et l'empire, elle épousa Silius, mêla son contrat avec d'autres actes, le fit signer à Claude sans qu'il s'en doutât, et, tandis que ce prince faisait un voyage à Ostie, trouvant l'adultère un crime trop commun, elle célébra solennellement son infâme mariage en présence du sénat, des soldats et du peuple.

Ces noces sacriléges, cet outrage public à la pudeur, ce mépris insolent pour l'empereur et pour Rome, excitaient l'indignation universelle; mais la crainte la forçait au silence. Chacun condamnait Messaline, personne n'osait l'accuser; et comme dans cette cour infâme il n'existait d'hommes libres que des affranchis, et que leur crédit pouvait seul balancer celui de l'impératrice, Caliste, Narcisse et Pallas osèrent seuls se concerter pour informer leur maître de son déshonneur.

Cependant trop d'exemples récents faisaient redouter la mort, que dictait un mot, un soupir, une caresse, un sourire de Messaline. Caliste et Pallas manquèrent de courage pour exécuter leur résolution : Narcisse y persista; mais, n'osant parler lui-même, il fit tout découvrir à l'empereur par deux courtisanes, Calpurnie et Cléopâtre. Lorsque, prosternées à ses pieds, elles lui annoncèrent le mariage de Messaline avec Silius, Claude, irrité, était plus disposé à les punir qu'à les croire.

Cléopâtre, effrayée, demanda qu'on fît venir Narcisse : cet affranchi confirma son rapport. « Il était trop dangereux, dit-il, de vous ouvrir les yeux;
» je ne vous aurais point parlé des faiblesses de l'impératrice pour Titius,
» pour Vectius, pour Plautius, ni même de son adultère avec Silius, des
» richesses qu'il vous a enlevées, des esclaves qu'il vous a pris, de vos
» trésors qu'il prodigue pour orner son palais; mais son dernier crime est
» trop éclatant pour le taire. Apprenez enfin que vous êtes répudié; Silius
» a osé prendre pour témoins de ses noces criminelles le peuple, le sénat
» et l'armée. Si vous balancez à frapper, Rome sera la dot de ce nouvel
» époux. »

Claude, moins indigné qu'effrayé, demande alors en tremblant s'il est encore empereur, et si l'on n'a pas proclamé Silius; il fait interroger Turan-

lius, préfet de l'annone; Géta, commandant du prétoire : leurs dépositions ne lui laissant plus de doute, il court au camp pour s'assurer des cohortes prétoriennes, plus occupé de sa sûreté que de sa vengeance. Sa harangue fut courte; la nature du crime et un reste de pudeur l'empêchaient de s'étendre sur l'énormité du forfait.

Pendant ce temps Messaline, ivre de crimes et de voluptés, célébrait à la campagne la fête des vendanges : Silius, couronné de lierre, se montrait insolemment près d'elle; une foule de femmes sans pudeur, déguisées en ménades, dansaient autour d'eux. Valens, un des acteurs de la fête, était monté sur un arbre. On lui demanda en riant ce qu'il découvrait; prophétisant alors sans le savoir, il dit qu'il voyait un orage menaçant se former du côté d'Ostie.

Peu d'instants après on apprend que Claude sait tout, que les prétoriens partagent sa colère, et qu'il revient à Rome pour se venger. Les jeux cessent, la fête finit; le vice et la honte commencent à connaître la crainte, l'effroi prend l'apparence du remords; tout fuit, tout se disperse : Messaline, comptant encore sur le prestige de ses charmes et sur la faiblesse de son époux, espère fermer ses yeux à l'évidence et rouvrir son cœur à la tendresse.

Avant de risquer une entrevue, elle charge ses enfants, Britannicus et Octavie, de se rendre auprès de son époux avec Vibidie, la plus ancienne des vestales, pour implorer sa clémence. Elle-même traverse enfin la ville pour aller au-devant de lui. Ses vices, pendant sa faveur, ne l'empêchaient pas d'être entourée de la foule des grands; au moment de sa disgrâce, sa cour se trouva réduite à trois personnes; esclaves et favoris, tous l'avaient abandonnée. Ne trouvant point de char pour la porter, elle monta dans un tombereau d'immondices, et continua sa route.

Narcisse et ses amis l'écartèrent ainsi que ses enfants, et les empêchèrent d'approcher de l'empereur; mais ils n'osèrent arrêter la vestale.

Vibidie conjura Claude de ne point condamner sa femme sans l'entendre; il ne répondit rien : Narcisse dit qu'on l'écouterait un autre jour.

Messaline retourna dans les jardins de Lucullus, qu'elle avait achetés du sang d'Asiaticus; et, connaissant son époux, elle se flattait de régner encore s'il la voyait. En effet, déjà ce lâche prince s'attendrissait; il lui échappa de dire : « Quand cette malheureuse Messaline viendra-t-elle donc me faire entendre sa justification? » Narcisse prévint audacieusement l'entrevue; il prononça lui-même l'arrêt au nom de l'empereur, et chargea un tribun, avec quelques soldats, de l'exécuter.

Ils trouvèrent Messaline, sans courage, étendue sur la terre; Lépida, sa mère, qui s'était éloignée d'elle pendant ses égarements et dans les jours de son pouvoir, était venue l'assister au moment de sa mort. Elle la pressait d'échapper aux bourreaux par un trépas volontaire; un soldat lui offrit son épée : cette femme pusillanime, et qui n'avait de hardiesse que pour le vice, approcha plusieurs fois la pointe du fer de son sein palpitant, sans oser l'effleurer; enfin

le soldat, plus par pitié peut-être que par barbarie, poussant sa main timide, enfonça le glaive dans son cœur.

L'imbécile Claude, qui, en la revoyant lui aurait probablement sacrifié l'honneur et l'empire, fut si peu ému de la nouvelle de sa mort, qu'il n'interrompit point son repas. Suétone rapporte même que, quelques jours après, il demanda, par habitude, pourquoi Messaline ne venait pas reprendre sa place près de lui.

La première fois qu'il parut au sénat, il déclara qu'il avait été trop malheureux dans ses liens pour en contracter d'autres; mais ses affranchis en décidèrent autrement. Leur intérêt voulait qu'il se remariât : les uns lui proposèrent une descendante du dictateur Camille, d'autres Lollia, déjà fameuse par l'amour de Caïus : une troisième l'emporta; ce fut Agrippine, sa nièce, fille de Germanicus, veuve de Domitius Énobarbus, et mère du jeune Domitius, qui depuis épouvanta le monde sous le nom de Néron.

Cette princesse ambitieuse employa pour séduire son oncle tous les artifices d'une femme, toutes les caresses d'une courtisane. Suivant les lois romaines, un pareil lien était interdit et réputé incestueux; mais, dès que le pouvoir montra ses désirs, le sénat approuva l'inceste; la flatterie même prétendit que le peuple forcerait l'empereur à cet hymen, s'il hésitait à satisfaire ses vœux. Cependant l'opinion publique désapprouvait tellement ce nœud, que l'empereur et l'impératrice, voulant engager plusieurs personnes à contracter de semblables mariages pour s'appuyer de leurs exemples, deux courtisans seuls obéirent.

Dès qu'Agrippine régna, tout changea de face à la cour : la mollesse fit place à l'activité, la licence à la sévérité, la volupté à l'intrigue. L'empire n'était plus gouverné par l'efféminée Messaline, par ses frivoles amants, mais par des ministres graves, par une femme impérieuse, d'un esprit élevé, capable de toutes les grandes actions et de tous les grands crimes. Audacieuse, ardente, ambitieuse et indifférente sur tous les moyens d'arriver à la domination, comme elle voulait s'assurer le pouvoir par plusieurs liens, elle maria son fils Domitius à Octavie, fille de Claude ; et, s'autorisant de l'exemple d'Auguste qui avait placé Tibère dans sa famille, quoiqu'il eût un petit-fils, elle força le faible Claude d'adopter Domitius.

Cet acte, qui commençait la ruine de Britannicus, reçut des éloges peu sincères du sénat, et fut accueilli avec transport par le peuple, qui chérissait Domitius comme le seul descendant mâle de Germanicus. Ce jeune prince, en approchant du trône, prit le nom de Claudius Néron.

A cette époque, les chrétiens qui se trouvaient à Rome, commençant leurs combats pour la vérité contre l'erreur, attaquèrent l'ancien culte avec le zèle ardent que montre toute religion nouvelle (1). Leurs tentatives excitèrent des troubles; pour en prévenir la suite, Claude bannit les juifs et les chrétiens.

Dans ce même temps, les Romains firent la conquête de la Mauritanie : le proconsul Ostorius se couvrit de gloire en Bretagne ; il subjugua les Isséniens,

(1) An de Jésus-Christ 13.

peuples qui habitaient le pays de Suffolk, Cambridge, Norfolk, et porta ses armes jusqu'à la mer d'Irlande. Il soumit, au nord de l'Angleterre, ceux de Northumberland, nommés les Brigantes : il rencontra plus d'obstacles en combattant les Silures, habitants de Colchester; le roi Caractatus les commandait. Ce prince, habile et vaillant, enflammait les esprits de son amour ardent pour l'indépendance, et transformait en héros ses sauvages sujets par son éloquence, par ses conseils et par son exemple. Sa valeur lutta quelque temps avec succès contre la tactique romaine; mais enfin, après des prodiges de courage, vaincu en bataille rangée, il fut trahi par Cartismandua, reine des Brigantes, chez laquelle il chercha un asile, et qui le livra aux Romains.

On le conduisit à Rome. Lorsqu'il parut devant le sénat, au lieu d'avilir son malheur par une basse soumission, il l'ennoblit par son intrépidité. « Romains, » dit-il, si, trop fier de ma naissance et de mes succès, j'avais su conserver plus » de modération dans la prospérité, je serais peut-être venu ici comme votre » ami et non comme votre captif; vous n'auriez point sans doute dédaigné l'al- » liance d'un monarque vainqueur, issu d'aïeux illustres, et souverain de plu- » sieurs nations belliqueuses; j'ai voulu tenter trop souvent la fortune, son in- » constance m'a trahi; aujourd'hui le sort m'abaisse autant qu'il vous élève : je » possédais d'immenses richesses, des soldats nombreux, une grande quantité » d'armes et de chevaux. Quel homme n'aurait pas voulu combattre pour con- » server ces biens? Votre ambition veut enchaîner tous les peuples; doivent-ils » être assez lâches pour venir au-devant de vos fers? Ma résistance vous honore » autant que moi; une soumission prompte n'eût illustré ni mon nom ni votre » victoire; si vous ordonnez mon supplice on m'oubliera bientôt; si vous me » laissez le jour, ma vie rappellera sans cesse votre justice. »

Son noble langage lui attira le respect de ses ennemis; il conserva la vie et la liberté.

Son vainqueur, Ostorius, connut bientôt à son tour les caprices de la fortune; il éprouva des revers, se vit remplacé par Didius Gallus, et mourut de chagrin.

Les Germains, divisés en factions, demandèrent à Rome un roi; Claude leur envoya un de leurs princes qu'on avait élevé dans la capitale, et qui prit le nom d'Italicus. Ses sujets ne purent souffrir longtemps la dépendance d'un élève de Rome qui leur apportait des mœurs étrangères; ils le détrônèrent. Pompilius entra en Germanie avec ses légions, remporta plusieurs victoires, et soumit plusieurs peuples. La guerre se prolongea; Corbulon s'y fit remarquer par son habileté, par son courage, et surtout par sa fermeté : il rétablit la discipline dans l'armée, et fut comparé par ses vertus sévères aux plus illustres généraux de la république.

L'Orient devint aussi le théâtre de grandes dissensions civiles : Cotys, Mithridate, Gotarse, Bardane, Méhardate se disputèrent, les armes à la main, les couronnes des Parthes, de l'Arménie et du Bosphore. Tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, ils se détrônèrent tour à tour. Rome prit part à leurs querelles, et profita de leurs divisions. Le plus malheureux de ces princes, fut celui dont

les prétentions avaient pour appui les plus antiques droits. Mithridate, roi du Bosphore, descendant de Cyrus, se voyant chassé de son royaume, trahi par ses alliés, vaincu par ses ennemis, céda aux conseils qu'on lui donnait, et se rendit à Rome. Le faible Claude voulait d'abord l'assujettir à l'ignominie du triomphe; le fier Mithridate ne lui répondit que ces mots: « On ne m'a point » amené, je suis venu; si tu en doutes, laisse-moi partir, et fais-moi chercher. » On respecta son malheur et on le traita en allié.

Ce fut pendant le règne de Claude que Rhadamiste, en Orient, se rendit trop célèbre par un de ces actes de férocité qui déshonoraient si souvent les princes d'Asie. Vologèse régnait sur les Parthes; Pharasmane, un de ses frères, possédait l'Ibérie; le troisième, nommé Mithridate, devait le trône d'Arménie à la protection de Rome. Rhadamiste, fils de Pharasmane, se faisait remarquer par sa taille majestueuse, par sa force singulière et par son adresse dans tous les exercices. Son ambition et l'estime que lui portaient les peuples excitèrent l'inquiétude de son père. Ce vieux monarque, craignant pour son trône, résolut de l'éloigner et de tourner vers un autre but son désir impatient de régner. Rhadamiste, suivant ses perfides conseils, feint d'être disgracié, et demande un asile en Arménie, chez Mithridate son oncle, qui l'accueille avec bonté (1). L'ingrat, abusant de sa tendresse, excite à la révolte les grands de son royaume. Lorsqu'il vit les esprits disposés selon ses vœux, il revint chez son père. Pharasmane alors, sous un prétexte frivole, déclare la guerre à son frère, et donne à Rhadamiste le commandement de l'armée. Bientôt Mithridate, mal défendu par des sujets infidèles, se vit obligé de se renfermer dans le château de Gornéas, entre l'Araxe et l'Euphrate. Les Romains auraient dû le soutenir sur un trône qu'il tenait d'eux; mais un préfet, corrompu par l'or de Pharasmane, ne leur en laissa pas le temps : soulevant par ses intrigues les soldats du roi, il leur persuada de demander la paix, et Mithridate fut contraint de capituler.

Rhadamiste, joignant la perfidie à la cruauté, le trompa pour le perdre, lui prodigua des protestations de tendresse, et s'engagea, par serment, de ne jamais attenter à ses jours par le fer ou par le poison; mais, au moment où ce malheureux monarque parut devant lui pour signer le traité, les soldats de Rhadamiste se jetèrent sur lui et l'étouffèrent. Quadratus, commandant de Syrie, instruit de cet événement, somma, pour la forme, Pharasmane de sortir d'Arménie; mais persuadé qu'il était utile aux Romains de perpétuer les troubles de cette contrée, en la laissant sous la domination d'un prince odieux, il favorisa secrètement Rhadamiste. Pélignus, son lieutenant, pressa cet ambitieux de monter sur le trône, et il assista même à son couronnement.

Cette lâcheté divulguée couvrait Rome de honte : on chargea Helvidius de la réparer; la crainte d'une guerre avec les Parthes ralentit les efforts de ce nouveau général. Vologèse entra en Arménie; effrayés de la marche des Parthes, les Ibères abandonnèrent d'abord Artaxate et Tigranocerte, mais Rhadamiste

(1) An de Jésus-Christ 49.

les en chassa bientôt, et se montra plus terrible que jamais après la victoire. Il ne gouverna que par des supplices. Ses peuples, quoique accoutumés au despotisme, ne pouvaient supporter longtemps cet excès de tyrannie. Ils se révoltent; tous courent aux armes, investissent le palais : Rhadamiste, monté sur un coursier rapide, s'échappe seul avec sa femme, l'infortunée Zénobie. Cette princesse était enceinte; son courage et l'amour lui prêtaient des forces; mais les secousses continuelles qu'elle éprouvait déchirant ses entrailles, elle conjure son époux de la sauver, par une mort honorable, des affronts de la captivité.

Rhadamiste, touché de sa vertu, jaloux de ses charmes, tourmenté par la crainte et par l'amour, cède enfin à la plus violente de ses passions, à la jalousie; il tire son glaive, frappe sa victime, la traîne au bord de l'Araxe, et la précipite dans le fleuve. Il fuit ensuite en Ibérie, seul avec le poids de son crime.

Zénobie, expirante, mais soutenue sur l'onde par ses vêtements, fut portée doucement sur la rive du fleuve. Des bergers l'aperçurent, elle respirait encore; ils pansèrent sa plaie, la guérirent, et, lorsqu'elle leur eut appris son nom et ses malheurs, ils la conduisirent à Artaxate, où le nouveau roi d'Arménie, Tiridate, frère de Vologèse, la reçut et la traita en reine.

L'ambition qui ensanglantait l'Asie produisait dans l'Occident d'autres crimes. L'implacable Agrippine fit périr toutes ses rivales : Lollia, celle qu'elle redoutait le plus, fut accusée de sortilége; et, lorsque le bourreau eut tranché ses jours, la cruelle impératrice, pour se rassasier de vengeance, voulut qu'on lui apportât sa tête. Elle ne laissait à Claude que le titre d'empereur. Exerçant sa puissance même au delà de l'Italie, elle fonda, dans le pays des Ubiens, une colonie qui porta son nom, et qui depuis fut appelée Cologne.

Le but de tous ses vœux était d'assurer l'empire à Néron; et, tandis que le désir d'obtenir sa faveur et la crainte d'exciter sa haine éloignaient du fils de Claude tous les hommes qui avaient un rang et une fortune à conserver, elle attirait autour du jeune Néron les personnages les plus distingués de l'empire. Elle rappela de l'exil le célèbre philosophe Sénèque, l'éleva à la préture, et le chargea de l'éducation de son fils.

Rien ne pouvait modérer son désir effréné de placer cet enfant sur le trône. Un augure lui ayant annoncé que ce jeune homme, s'il était empereur, serait peut-être cause de sa mort : « Eh bien, répondit-elle, que je meure, pourvu » qu'il règne! »

La surveillance active de Géta et de Crispinus, qui commandaient la garde prétorienne, et se montraient dévoués à Britannicus, la força quelque temps de dissimuler ses desseins ambitieux; mais elle trouva enfin le moyen de faire destituer ces deux chefs, et de réunir leurs charges sur la tête d'Affranius Burrhus, général habile, expérimenté. Burrhus fit briller une vertu sévère au milieu d'une cour corrompue; sa reconnaissance trop vive pour Agrippine fut sa seule faiblesse.

On était toujours obligé de distraire par des jeux le peuple romain pour lui faire oublier sa servitude. Claude lui donna le spectacle de la plus magnifique

naumachie : le lac Fucin fut le théâtre d'un combat naval, où dix-neuf mille captifs reçurent ordre de verser leur sang pour amuser l'oisiveté romaine. On y accourut de toutes les parties de l'empire. Claude, Agrippine et Néron présidaient à cette fête sanglante. Lorsqu'ils parurent sur leur trône, les combattants s'écrièrent : « Généreux empereur, ceux qui vont mourir vous saluent. » Claude leur répondit, avec sa simplicité ordinaire, par des vœux pour leur conservation. Les infortunés regardèrent comme clémence ce qui n'était qu'ineptie; ils se crurent libres et voulurent se séparer : on parvint difficilement à les faire combattre; ils obéirent enfin. Cette bataille meurtrière dura un jour tout entier, et très-peu d'entre eux survécurent à ce combat.

L'impératrice donna bientôt après un autre spectacle aux Romains : dans le dessein d'augmenter la popularité du jeune Néron, elle lui fit plaider dans le sénat la cause des Troyens. L'éloquence de Sénèque et l'orgueil national rendaient peu douteux le succès de ce plaidoyer, et Troie, antique berceau des Romains, fut affranchie de tout tribut par un décret.

Cependant la solitude où Britannicus vivait relégué, ses droits, son innocence, son isolement, l'orgueil de Néron, les hauteurs d'Agrippine, excitaient l'aversion des favoris de Claude contre l'impératrice. Ils cherchaient à réveiller l'empereur de sa honteuse léthargie, et à l'empêcher de sacrifier son fils à un étranger. Pallas seul soutenait constamment Agrippine; elle avait acheté son appui par de criminelles complaisances. L'empereur continuellement attaqué par les autres affranchis, ouvrait déjà l'oreille à leurs avis ; bientôt il se repentit d'avoir adopté Néron, et sa tendresse se réveilla pour Britannicus. Enfin, dans l'ivresse, il lui échappa de dire : « qu'il était destiné à trouver » des épouses infidèles et à les punir. »

Agrippine, informée de ses desseins, résolut sa perte; elle lui fit servir des champignons, auxquels la trop fameuse Locuste avait mêlé un poison subtil; mais son effet paraissant trop lent à son impatience, Xénophon, médecin de l'empereur, sous prétexte de faire vomir ce misérable prince, lui passa dans la gorge une plume empoisonnée. Il expira l'an 55 de notre ère, dans sa soixante-quatrième année. Il avait régné ou plutôt végété pendant l'espace de treize ans. Le nom de Claude, illustré par ses aïeux, est devenu, par l'imbécillité de ce prince, une insulte populaire.

CHAPITRE VI.

NÉRON.

(An de Rome 807. De Jésus-Christ 55.)

Élévation de Néron à l'empire. — Son gouvernement. — Crimes d'Agrippine. — Mort de Britannicus. Conspiration d'Agrippine contre Néron. — Sa disgrâce. — Débauches de Néron. — Guerre avec les Parthes. — Amour de Néron pour Poppée Sabina, femme d'Othon. — Mort d'Agrippine. — Remords de Néron pour son parricide. — Guerre en Bretagne. — Victoire des Romains. — Mort de Burrhus. — Retraite de Sénèque. — Nouveaux crimes de Néron. — Son union avec Poppée après la répudiation de sa femme Octavie. — Mort de Traséas. — Victoires de Corbulon. — Départ de Néron pour la Grèce. — Son retour à Rome. — Mort de sa femme Poppée. — Incendie à Rome ordonné par Néron. — Massacre des chrétiens. — Prodigalité de Néron. — Conspiration contre lui — Mort d'Épicharis et d'autres conjurés. — Révolte des Juifs. — Commandement et victoire de Vespasien en Orient. — Révolte dans les Gaules. — Élévation de Galba à l'empire. — Lâcheté de Néron. — Ses nouveaux crimes. — Révolte contre lui. — Sa fuite. — Sa mort.

Au moment où Claude expirait, l'artificieuse Agrippine, feignant une vive ouleur, serrait le jeune Britannicus entre ses bras, l'assurait qu'elle voyait en lui le vrai portrait de son père, et l'accablait de perfides caresses, ainsi qu'Octavie et Antonia ses sœurs. Par ses ordres, la garde empêchait toute communication au dehors; ses émissaires répandaient dans la ville de fausses nouvelles de la santé de l'empereur, et l'encens fumait dans les temples, pour remercier les dieux de la convalescence d'un monarque qui n'existait plus.

Pendant ce temps Néron, conduit par Burrhus, et environné de soldats dévoués, se rend au camp, harangue les prétoriens, leur distribue de l'argent, les anime par des promesses; ils le proclament empereur. Le but d'Agrippine étant alors atteint, elle ouvre les portes du palais, publie la mort de Claude et le choix de l'armée que le sénat confirme par crainte, et le peuple par attachement pour la famille de Germanicus.

Néron, après avoir rendu les derniers devoirs à son père adoptif, prononça dans le sénat son oraison funèbre composée par Sénèque. On l'écouta patiem-

ment lorsqu'il parla des aïeux de Claude, de leur gloire, et des victoires que les armes romaines avaient remportées sous son règne; mais, quand on l'entendit vanter les lumières et la prudence de ce prince imbécile, le sénat, perdant sa gravité, l'interrompit par un rire général; cependant, par une déplorable inconséquence, cette servile assemblée, adoptant les conclusions de l'orateur, plaça Claude au rang des dieux; et le même Sénèque, qui, dans cette apologie, divinisait cet empereur stupide, publia une satire appelée *Apocoloquinte*, dans laquelle, avec plus de raison et non moins d'inconvenance, il le comparait aux plus lourds et aux plus vils animaux.

Au reste, dans les autres parties de sa harangue, Néron donna aux Romains les plus douces espérances; il promit de laisser un libre cours à la justice, de ne jamais exposer la vie et la fortune des citoyens aux rigueurs d'un tribunal secret, de fermer l'oreille aux délateurs, de sacrifier l'intérêt privé du prince à l'intérêt public, de donner au mérite seul les emplois si longtemps prodigués à la faveur et à la fortune. Enfin il invita le sénat à reprendre ses antiques droits, se réservant seulement le commandement et l'administration de l'armée.

Tous les historiens s'accordent à dire que, pendant cinq ans, Néron tint fidèlement ses promesses : depuis même, un de ses successeurs, Trajan, dit que ces cinq premières années pouvaient être comparées aux règnes des meilleurs princes. Ce fut pourtant dans ces années, qu'on regarde comme une époque si heureuse, que ce jeune monstre empoisonna son frère Britannicus, et fit assassiner sa mère. Alors ses vices et ses forfaits ne sortaient pas de l'enceinte du palais; Néron était un tyran dans sa famille, mais il laissait Sénèque, Burrhus et le sénat gouverner l'empire.

Au commencement, Néron, né loin du trône, parut sentir qu'il devait le sceptre comme le jour à Agrippine : lorsque le commandant de la garde vint lui demander le mot d'ordre, il répondit : « La meilleure des mères. » Déférant pour ses avis, soumis à ses ordres, il l'entourait de sa garde, lui prodiguait les honneurs décernés à Livie, suivait sa litière à pied; et cette ambitieuse princesse, au comble de ses vœux, se flattait de l'espérance de régner toujours sous le nom de son fils.

Néron, éclairé par Sénèque, dirigé par Burrhus, diminua les impôts qui pesaient sur les provinces, rétablit par des pensions la fortune de plusieurs sénateurs pauvres et vertueux : encore imbu des principes de philosophie qu'on s'efforçait de graver dans son cœur, et que ses passions fougueuses effacèrent bientôt, il se montra quelque temps humain et même sensible.

Un jour on présentait à sa signature un arrêt de mort. « Je voudrais, » s'écria-t-il, ne savoir point écrire. »

Le sénat, accoutumé à la flatterie, lui prodiguait des éloges exagérés; il répondit : « Attendez pour me louer que je l'aie mérité. » Loin de se rendre inaccessible, comme ses prédécesseurs, il se montrait affable et populaire, admettait indifféremment tout le monde à ses jeux; et Rome, trompée, regardait alors ce fléau du monde comme un présent du Ciel. Elle oubliait que

Chaudet del. Imp. P. Dien r. Hautefeuille Paris Velyn sc.

AGRIPPINE ET NÉRON.

le cruel Tibère, que l'insensé Caligula et l'imbécile Claude avaient ainsi commencé. Ces premiers Césars, qu'une basse flatterie divinisa, auraient au moins dû être placés par elle parmi les sirènes, dont la voix flatte ceux qu'elles veulent dévorer; elles offrent d'abord à l'œil enchanté les formes séduisantes d'un corps, dont les extrémités se terminent en monstres effroyables.

L'orgueil d'Agrippine fut la première cause des égarements de son fils; elle aigrit son amour-propre, et lassa sa patience en voulant prolonger son enfance et son asservissement. Jalouse du crédit des ministres de Néron, elle détruisait l'effet de leurs sages conseils par ses railleries, et corrompait le cœur du jeune prince par son exemple. Livrée à ses affranchis, implacable dans ses vengeances, elle fit périr Julius Silanus, proconsul, premier époux d'Octavie. Narcisse reçut la mort par ses ordres : cet ancien favori du dernier empereur ne méritait pas de regrets; cependant, en mourant, il fit une action digne d'éloges; il brûla tous les papiers de Claude qui pouvaient compromettre et exposer au ressentiment d'Agrippine un grand nombre de personnes attachées à Britannicus.

De jour en jour l'impératrice augmentait ses prétentions; elle recevait avec Néron les ambassadeurs, et forçait le sénat à tenir ses séances dans le cabinet de l'empereur, afin que, cachée derrière un rideau léger, elle pût assister aux délibérations. Elle aspirait ouvertement à l'empire, et semblait vouloir tenir son fils en minorité perpétuelle. D'un autre côté, Sénèque et Burrhus, qui connaissaient le caractère impétueux de leur élève, favorisèrent son penchant pour les plaisirs, dans l'espoir qu'ils amolliraient son âme farouche : ils aimaient mieux voir régner le désordre dans ses mœurs que dans l'empire. Ils se trompèrent. Lorsqu'on ouvre le cœur humain à une passion, les autres y pénètrent : Sénèque et Burrhus permirent la volupté à Néron, la cruauté la suivit.

Néron devint épris d'une affranchie nommée Acté; Agrippine, jalouse de tout empire, voulait renverser cette obscure rivale : dans une âme immorale, une mère lutte sans succès contre une maîtresse. Néron, entraîné par sa passion, aigri par ses jeunes favoris Othon et Sénécion, dont les penchants étaient sans cesse contrariés par l'impératrice, secoua le joug d'Agrippine. Sa vengeance commença par la destitution de Pallas, son amant. Déjà dissimulé, quoique jeune, il continue à rendre des hommages apparents à celle dont il renverse le crédit; il lui envoie de magnifiques présents. Agrippine, furieuse, s'écrie « qu'on la pare en la dépouillant. » Imprudente dans son courroux, elle ne se borne pas à des plaintes touchantes; elle éclate en reproches, ajoute la menace aux injures, et, sans mesure dans sa douleur comme sans frein dans son ambition, elle annonce le dessein de rendre le trône à son légitime possesseur, de couronner Britannicus, et de révéler aux prétoriens ses artifices, même ses crimes.

Inspirer la crainte à Néron, c'était prononcer l'arrêt de Britannicus, c'était briser la faible barrière qui retenait le jeune tyran sur les bords du crime. Néron, décidé à faire périr son frère, commet ce premier forfait avec le sang-

froid d'un scélérat consommé. Il invite le jeune Britannicus à un festin : à peine l'infortuné prince a touché de ses lèvres la coupe fatale, le poison subtil, apprêté par Locuste, saisit et glace ses sens; il tombe renversé sur son lit, et expire. Tous les spectateurs consternés fixent leurs yeux incertains sur l'empereur, cherchant dans ses regards la règle de leur conduite ; Néron, sans changer de visage, dit : « Cet accident ne doit causer aucune inquiétude; ce n'est » qu'un accès d'épilepsie; le prince y est sujet depuis son enfance. » On emporte la victime; ses funérailles sont faites à la hâte et sans pompe; son corps exposé était couvert d'un enduit préparé pour cacher les effets du poison. Une pluie, tombée du ciel par torrents, rendit l'artifice inutile, et dévoila le crime.

Les sœurs de ce malheureux prince, Octavie et Antonia, présentes à sa mort, avaient laissé éclater une douleur qui prouva leur innocence. Burrhus et Sénèque, éclairés, mais effrayés, n'osèrent adresser à leur élève des reproches que la vertu devait leur dicter, mais dont leur expérience ne prévoyait que trop l'inutilité.

Néron donna de perfides larmes au prince qu'il avait empoisonné; il implora le secours du sénat, prétendant qu'il avait plus que jamais besoin de son appui, étant privé de celui de son frère. Mais ses passions venaient de rompre la digue qui les retenait; la mort de Britannicus lui ôtait son frein : jusque là les droits de ce prince, et l'estime qu'il inspirait, l'avaient forcé de feindre la vertu, pour combattre dans l'opinion le mérite de son rival.

Agrippine, épouvantée du crime de son fils, prévit le sort qui la menaçait; et, ne pouvant se décider à la retraite, elle voulut se faire un parti, former une ligue contre Néron, gagner par des largesses les tribuns, les centurions, et xciter l'ambition des personnages les plus puissants.

Néron lui retire sa garde, la prive des honneurs de son rang, et la renvoie de son palais. Conservant à peine quelque apparence de respect, il la visite rarement, et accompagné de soldats dévoués.

Si l'affreux caractère de ce prince fut alors entièrement dévoilé aux yeux de sa mère, elle ne tarda pas à connaître la bassesse de sa cour et la lâcheté des Romains. A peine la nouvelle de sa disgrâce se répand, les courtisans l'abandonnent, la foule s'éloigne, les hommages cessent; ses amis mêmes la fuient, l'adulation ne se fait plus entendre, la délation lui succède.

Julia Silana, veuve de Silius, et l'histrion Pâris l'accusent de conspirer contre l'empereur, et de vouloir donner son sceptre à Rubellius Plautus, descendant d'Auguste par sa mère. Agrippine répondit à l'accusation « que les soupçons » de Silana ne l'étonnaient point, puisque cette femme n'avait jamais eu de » fils. » Burrhus plaida courageusement la cause de l'accusée; la plainte fut déclarée calomnieuse; on bannit Silana et Pâris. Un froid rapprochement fut la suite de cette justification.

Burrhus et Sénèque voyaient sans peine Agrippine éloignée; et même avant sa disgrâce, comme elle voulait un jour s'asseoir sur le trône à côté de Néron, qui donnait une audience solennelle aux ambassadeurs, par leur conseil, ce

prince, sous prétexte d'aller au-devant de sa mère, descendit du trône et l'empêcha d'y monter.

Néron, à l'abri des reproches d'Agrippine, et livré aux courtisanes et aux affranchis par des ministres qui voulaient régner, ne garda plus aucune décence dans ses débauches : il passait les nuits dans les rues et les tavernes, déguisé en esclave et entouré d'une foule de jeunes libertins, avec lesquels il attaquait et dépouillait les passants. Il revint souvent de ses orgies battu et couvert de sang. Ayant une nuit rencontré et insulté la femme du sénateur Montanus, celui-ci vengea son outrage et le blessa. Néron ne se croyait pas reconnu ; mais, Montanus ayant commis l'imprudence de lui écrire pour s'excuser, Néron dit : « Quoi ! cet homme m'a frappé, et il vit encore ! » Et, en même temps, il lui envoya l'ordre de mourir.

Pour éviter de semblables accidents, Néron, dans ses courses nocturnes, se fit accompagner par des soldats. Toute la jeunesse patricienne imita un exemple si contagieux ; et dès que le jour n'éclairait plus la capitale du monde, elle se trouvait exposée à tous les désordres d'une ville prise d'assaut.

Cependant, malgré la honte de ses débauches et l'horreur qu'inspiraient aux honnêtes gens les crimes du palais, le peuple était content : Néron lui prodiguait les jeux, les fêtes, satisfaisait ses besoins par de grandes libéralités ; le sénat jouissait d'une pleine liberté dans ses délibérations ; la justice était bien rendue, l'ordre régnait dans les provinces, on confiait leur administration à des gouverneurs justes et modérés ; les étrangers respectaient les limites de l'empire : l'esprit turbulent des Parthes troublait seul alors la tranquillité générale.

Néron, docile encore à l'avis de ses sages conseillers, nomma Corbulon pour les combattre. Ce général soutint dans cette contrée l'honneur des armes romaines, reprit l'Arménie sur les Parthes, et s'empara d'Artaxate.

L'empereur s'était dégoûté d'Octavie ; ses douces vertus ne pouvait retenir longtemps un cœur corrompu qui ne trouvait d'attrait qu'au vice. Il devint éperdument amoureux de Poppée Sabina épouse d'Othon, son favori, qui, par imprudence ou immoralité, lui vantait sans cesse les charmes de sa femme. Elle joignait les agréments de l'esprit à ceux de la figure, toutes les qualité qui excitent l'amour, aucune de celles qui inspirent l'estime. Elle se montrait toujours à demi voilée, non pour écarter la curiosité, mais pour l'irriter. Elle écoutait indifféremment les vœux légitimes ou coupables, et ne cédait qu'à ceux qui pouvaient être utiles à son ambition. L'intérêt fut toujours le seul but et la seule règle de ses sentiments ; elle attira Néron par ses artifices, et l'enflamma par sa résistance.

L'empereur, pour se délivrer d'un obstacle redoutable, éloigna Othon, et lui donna le commandement de la Lusitanie. Othon, voluptueux dans une cour corrompue, parut un autre homme dans sa province ; il sut l'administrer avec justice, douceur et fermeté. Poppée, trop orgueilleuse pour se contenter d'être maîtresse de Néron, voulut partager son trône et faire répudier Octavie. Ce prince, entraîné par sa passion, craignait cependant les reproches de Burrhus et de Sénèque, le ressentiment d'Agrippine, et l'estime que les vertus de la sœur de

Britannicus inspiraient aux Romains. Les larmes et les artifices de Poppée l'emportèrent : « Pourquoi différer de m'épouser? disait-elle; me trouvez-vous » trop peu de charmes, ou craint-on que je ne vous découvre le mécontente» ment du peuple qui s'indigne de voir César tenue en tutelle par sa mère, et » traité comme un enfant par ses précepteurs? Si vous n'osez former nos » nœuds, rendez-moi à Othon; j'aurai la consolation de n'apprendre que de » loin, et par le bruit public, la servitude honteuse où vit l'empereur. »

Agrippine voulut vainement lutter contre le pouvoir de Poppée; on prétend même qu'accoutumée au crime, et connaissant les vices de Néron, elle essaya de lui inspirer un amour incestueux; ses séductions n'eurent pas plus de succès que ses reproches. Trop violente pour se contenir, elle renouvela ses menaces; et Néron, qu'aucun forfait ne pouvait effrayer, jura la mort de sa mère.

Après avoir employé inutilement trois fois le poison contre lequel elle s'était prémunie par des antidotes, il feignit de se réconcilier avec elle, trompa sa défiance par de fausses confidences, par de feintes caresses, et lui persuada de faire un voyage sur les côtes de Calabre, pour assister à une solennité qu'il voulait, disait-il, présider. Ce monstre lui avait fait préparer un vaisseau qui devait, à un signal convenu, s'ouvrir par le milieu. Agrippine revenait de Baies sur le navire que commandait Anycétus; elle était accompagnée de Crespérius Gallus et d'Ascéronia Polla; tout à coup le plancher de la chambre, chargé de plomb, s'enfonce et tombe. Crespérius est écrasé; la poutre qui portait Agrippine la soutient. Le tumulte produit par cet accident empêche les agents du complot de faire jouer les ressorts qui devaient ouvrir le bâtiment; mais bientôt, excités par leur perfide chef, ils se jettent tous du même côté, et renversent le navire. Tous ceux qu'il portait tombent dans la mer; Ascéronia, dans l'espoir d'être secourue, s'écrie : « Je suis l'impératrice : » on l'assomme à coups de rames. Agrippine, gardant le silence, ne reçoit qu'un coup d'aviron sur l'épaule, se sauve à la nage, et regagne les barques du rivage, qui la ramènent près du lieu où se trouvait Néron. Feignant de tout ignorer, elle charge un affranchi d'instruire son fils du danger qu'elle avait couru.

L'empereur ne daignait plus voiler aux yeux de ses ministres ses exécrables projets, il consulte Burrhus et Sénèque sur les moyens de consommer son crime. Consternés, ils gardent d'abord un profond silence; toutes les lois divines et humaines étaient violées; les liens de la nature étaient rompus; une lâche peur triomphe du devoir et de la vertu. Sénèque interroge par un signe Burrhus pour savoir si ses soldats obéiraient à un parricide; Burrhus répond que les prétoriens respectaient trop la fille de Germanicus pour la frapper, et qu'Anycétus était seul capable d'exécuter cet ordre barbare. Dans cet instant on annonce l'envoyé d'Agrippine; il entre. Néron fait jeter un poignard entre ses jambes, ordonne qu'on l'arrête, l'accuse d'avoir attenté à ses jours, commande son supplice, et prononce l'arrêt de sa mère.

Anycétus, avec quelques soldats de la marine, se rend chez Agrippine; elle était couchée; la seule femme qui se trouvait près d'elle prend la fuite : un

centurion frappe de son bâton la tête de l'impératrice; cette princesse découvrant alors sa poitrine, la présente au meurtrier : « Percez mon sein, dit-elle ; il le mérite, il a porte Néron. » A ces mots elle expire sous leurs coups. Néron arrive peu d'instants après, examine son corps dépouillé, et dit froidement : « Je ne croyais pas qu'elle fût si belle. » Il écrivit ensuite au sénat pour se justifier, accusa sa mère, et soutint qu'il avait été forcé à cette action pour sauver sa propre vie.

Sénèque se couvrit d'une tache ineffaçable en composant cette apologie. Le sénat se rendit complice du crime en l'approuvant. On décerna des prières solennelles pour remercier les dieux d'avoir garanti le prince des fureurs de sa mère ; et le peuple, digne par sa bassesse d'avoir Néron pour maître, vint en foule au-devant du parricide, et le reçut en triomphe.

Mais quand la lâcheté des hommes trompe le crime et rassure le coupable par de perfides hommages, le Ciel place dans l'âme du criminel un juge pour le condamner, un bourreau pour le punir. Néron, dévoré de remords, s'entoure vainement de vils esclaves qui s'efforcent de dissiper ses terreurs ; il craint l'éclat du jour, et ne peut supporter les ombres de la nuit ; les voûtes de son palais retentissent de ses gémissements ; à toute heure on l'entend s'écrier qu'il voit sa mère couverte de sang, et qu'il est poursuivi et déchiré par le fouet des Furies.

Depuis ce moment, le reste de sa vie ne fut qu'un affreux délire, et les excès d'orgueil, de fureur, de crime et de débauche auxquels il se livra, ne firent qu'abrutir son esprit sans étourdir son cœur.

Ne pouvant plus se soustraire au jugement des hommes pour ses actions, il il se flattait follement de conquérir leur admiration par ses talents. Cet insensé, oubliant la dignité de son rang, montait publiquement sur le théâtre, jouait de la lyre, chantait; et, tyran jusque dans ses plaisirs, il défendait à tout assistant de sortir. On vit de malheureuses femmes enceintes accoucher au spectacle : ses gardes épiaient le maintien et les regards des spectateurs; il fallait applaudir sous peine de mort.

Le colosse romain miné au dedans par ses vices et par sa corruption, se faisait encore craindre au dehors par sa grandeur imposante. La bravoure fut la dernière vertu que conserva Rome; et, dans les camps, on retrouvait encore les Romains : ils ne s'attiraient plus l'estime par leur justice, mais ils se faisaient craindre et respecter par leurs armes.

Suétonius Paulinus, envoyé contre les Bretons révoltés, s'empara de l'île de Mona (Anglesey), plus défendue par la superstition que par le courage : les Romains reculèrent d'abord devant les druides ; mais, triomphant enfin de la crainte que leur inspiraient les idoles, les pierres des sacrifices et les bois sacrés, ils portèrent la flamme dans ces sombres forêts, et détruisirent à la fois la liberté et la religion de ces peuples infortunés.

Quelques centurions romains, méprisant trop les Barbares pour respecter à leur égard le droit des gens, insultèrent Boadicée, reine des Isséniens, et outragèrent ses filles. La honte réveilla le courage ; les peuples bretons, qui avaient supporté d'énormes impôts, ne purent souffrir d'être humiliés; ils se lèvent, s'arment, et se révoltent tous à la fois.

Ils chassent le gouverneur Calpus ; soixante-dix mille Romains sont égorgés; Suétonius accourt avec dix mille hommes, et s'empare de Londres. Une population immense, armée, l'enveloppe et lui coupe les vivres : craignant de périr par la disette, il risque une bataille, malgré l'inégalité du nombre, et rassure ses guerriers en leur rappelant les avantages que la tactique et la discipline donnaient aux légions sur une multitude sans ordre.

Boadicée, enflammée du désir de la vengeance, harangue les Bretons : « Les » lois divines et humaines, dit-elle, m'autoriseraient, quand je ne serais qu'une » personne privée, à laver dans le sang mes affronts et ceux de mes filles; mais » je combats aujourd'hui pour venger vos injures comme les miennes; exter- » minons nos tyrans, ou sortons glorieusement de la vie : il vaut mieux mourir » que de vivre esclave et déshonoré. »

A ces mots, elle donna le signal; la bataille fut longue, meurtrière et disputée. La reine commandait en habile général, et combattait comme un soldat : la bravoure régulière des Romains triompha enfin du courage désespéré de ces peuples sauvages. Ils furent battus ; quatre-vingt mille périrent; Boadicée s'empoisonna. Suétonius, faisant succéder la modération à la victoire, rétablit la tranquillité en Bretagne.

Les malheurs de Rome s'aggravèrent bientôt. Burrhus mourut; on le crut empoisonné. Il fut remplacé dans le commandement de la garde par Fennius Rufus, homme de bien, mais sans courage, et par Sophonius Tigellinus, lâche courtisan, scélérat effronté, compagnon de débauche de Néron, et ministre de ses cruautés.

Sénèque n'avait pu, par sa honteuse faiblesse, conserver son crédit. Dans l'espoir de trouver un port pour échapper aux orages, il demanda sa retraite, et offrit à Néron de lui abandonner tous les trésors qu'il devait à ses anciennes libéralités.

Son perfide élève, employant pour le tromper les armes qu'il lui devait, s'efforça par un discours éloquent de dissiper ses craintes, et de le persuader de son affection et de sa reconnaissance. Sénèque ne pouvait plus se faire illusion sur cet affreux caractère et sur le sort qu'il lui destinait. Voulant au moins rendre la fin de ses jours digne de la philosophie qu'il professait, et que la politique avait paru lui faire oublier, il renonça aux affaires, à la cour, au luxe, vécut solitaire, se nourrit de pain et d'eau, soit par austérité, soit par crainte du poison, et se livra exclusivement à l'étude de la sagesse. Le temps nous a conservé les fruits de sa retraite : les traités de ce philosophe sur la vieillesse, sur le mépris des richesses, sur la solitude, sur les bienfaits, forment un code de morale aussi agréable à lire qu'utile à méditer; mais il paraît plus dicté par l'esprit que par le sentiment. Le style montre trop le travail et l'affectation; Sénèque brille plus par son talent que par son génie. Souvent ses ornements trop recherchés affaiblissent les nobles et simples pensées de Platon et de Cicéron, et, quoiqu'il fût cité dans son siècle comme le plus beau génie de Rome, la postérité, l'accusant d'avoir corrompu le goût et le style, ne l'a placé que dans le second ordre des grands écrivains.

Privé de ses conseils, Néron se livra plus que jamais aux délateurs. Il fit périr Plautius, descendant de Jules, qu'il soupçonnait d'aspirer à l'empire; il ordonna la mort de Pallas pour s'emparer de ses richesses. Après avoir répudié Octavie pour cause de stérilité, il la relégua dans l'île de Pandataire; et comme le peuple osait la plaindre, il l'accusa d'adultère et la fit mourir. Dégagé de tous liens légitimes, il épousa l'artificieuse Poppée.

A cette honteuse époque, un seul Romain montra une vertu inflexible : Traséas ne voulut se prêter à aucune des basses complaisances du sénat pour le tyran, et il sortit avec indignation de l'assemblée, après y avoir entendu lire l'apologie du parricide. Accusé par Néron, il dédaigna de se défendre, sachant trop que sa vertu était le seul crime qu'on lui imputait; il reçut avec calme son arrêt, fortifia le courage des amis qui l'entouraient, et dit au jeune officier chargé de l'ordre fatal : « Regardez-moi mourir; la vue du trépas d'un homme » de bien offre à la jeunesse, dans le temps où nous vivons, un exemple utile, » une leçon salutaire. »

Si la peur et la flatterie entouraient le trône du tyran d'hommages publics, l'opinion générale s'en dédommageait quelquefois par des reproches secrets : on exposa dans la rue un enfant, sur lequel on avait attaché un écrit qui contenait ces mots : « Je ne t'élève pas, de peur que tu n'assassines un jour ta » mère. »

Plus heureux que les habitants de Rome, Corbulon couvrait de lauriers les taches de l'empire. Pendant son absence momentanée, Pétus s'était laissé vaincre en Arménie, et avait conclu un traité honteux. Corbulon rentra dans cette contrée en vainqueur, et força Vologèse, roi des Parthes, à consentir que Tiridate, son frère, vînt déposer sa couronne au pied de la statue de Néron, en promettant de ne la reprendre que par ses ordres.

L'orgueilleux Néron exigea plus; il lui commanda de venir à Rome; Tiridate obéit : l'empereur, placé sur un trône magnifique qu'entouraient les prétoriens, le sénat et le peuple, reçut ce prince humilié qui se prosterna devant lui. Néron le releva, lui posa la couronne sur la tête, et crut le dédommager de sa honte par des fêtes superbes et des présents magnifiques. Usurpant la gloire de son général, il se fit saluer *imperator*, comme s'il avait combattu, porta une couronne d'or au Capitole, et ferma le temple de Janus.

Aspirant à une gloire qu'il pouvait au moins se flatter d'acquérir personnellement, il alla dans la Grèce, sous le prétexte de couper l'isthme du Péloponèse, et dans le dessein réel de disputer le prix aux jeux olympiques. Il excellait dans l'art de conduire des chevaux; cependant la fortune trompa son talent : le char se rompit au milieu de sa course; l'adulation seule des Grecs lui décerna le prix. Dans l'ivresse de sa joie, il déclara la Grèce libre; mais il dédaigna de voir Lacédémone et Athènes, qui n'auraient offert à ses regards que le souvenir des vertus qu'il détestait. La crainte des châtiments réservés aux parricides l'empêcha d'oser se faire initier aux mystères redoutables d'Éleusis, et, satisfait de s'être vu couronner dans l'Élide, il revint à Rome en triomphe, escorté d'une foule de musiciens et d'histrions.

Dégoûté d'un amour qui n'avait plus pour lui l'attrait du crime, il accabla Poppée d'outrages, de mépris, et, dans un accès d'emportement, il lui donna la mort. Enfin, ennuyé des scandales vulgaires, et poussant l'excès du vice jusqu'à la démence, il se vêtit en femme, se couvrit d'un voile jaune, comme les jeunes vierges qu'on mène à l'autel, se maria solennellement avec Pithagore et Doriphore, ses affranchis. Reprenant ensuite les habits de son sexe, il épousa l'eunuque Sporus, qu'il fit vêtir comme une impératrice.

La soif qu'il avait du sang s'irritait plus qu'elle ne se satisfaisait par les supplices. Sa cruauté fit périr des milliers de victimes. Tirant vanité de ses forfaits, il disait que « ses prédécesseurs, trop timides, n'avaient point goûté tout le » charme du pouvoir absolu. J'aime mieux, ajoutait-il, être haï qu'aimé : il me » faudrait le secours de beaucoup de personnes pour mériter l'amour; je n'ai » besoin que de moi seul pour inspirer la haine. Caligula désirait que le monde » pérît après lui; moi, je voudrais qu'il brûlât tout entier, et en être temoin. »

Plusieurs historiens rapportent qu'à la suite d'une débauche que la pudeur défend de décrire, il fit mettre le feu dans plusieurs quartiers de Rome. Montant sur une tour, habillé en joueur de lyre, il rassasia ses regards de cet affreux spectacle, et, à la lueur des flammes, récita un poème qu'il avait composé sur l'embrasement de Troie.

L'incendie dura six jours, détruisit trois quartiers de Rome, et consuma d'immenses richesses. L'empereur, revenu de son ivresse, se repentit de son crime, rebâtit à ses dépens la ville, et l'embellit de superbes portiques. Comme il voulait rejeter sur d'autres l'odieux de ce désastre, il en accusa les chrétiens, qui s'étaient déjà fort multipliés à Rome, et les condamna aux plus affreux supplices (1).

On ne peut expliquer comment dans la capitale, au centre des lumières, on pouvait alors se faire une idée aussi fausse du culte et de la morale des chrétiens, qui ne prêchaient que la vertu, la charité, l'amour de Dieu et du prochain.

« On accusa, dit Tacite, de l'incendie de Rome, une secte d'hommes détestés » pour leurs crimes, et que le vulgaire appelle *chrétiens*. L'auteur de cette secte » est *Christus*, qui, sous l'empire de Tibère, avait été condamné au dernier sup» plice par Pontius Pilatus. Cette superstition exécrable, d'abord réprimée, s'é» tait relevée de nouveau, et se répandait, non-seulement dans la Judée, berceau » du mal, mais dans la capitale même, où tout ce qui existe de plus atroce et de » plus honteux abonde et est accueilli avec faveur. On en saisit quelques-uns » qui avouérent le fait; et, sur leur dénonciation, on en arrêta une grande multi» tude. Ils furent convaincus, moins du crime de l'incendie que de celui de » haine contre le genre humain. On les outrageait au moment de leur mort; on » les couvrait de peau de bêtes pour les faire dévorer par les chiens. Attachés à » des croix et brûlés, leurs corps enflammés servaient de torches aux passants. » L'empereur, du fond de ses jardins, jouissait du spectacle de leurs supplices;

(1) An de Jésus-Christ 66.



CRISTIANOS ENTREGADOS A LAS FIERAS

» et, pendant ce temps, il donnait au peuple le divertissement des jeux du » cirque, où il se montrait lui-même sur un char, en habit de cocher. Par là il » excitait la pitié publique pour les condamnés; et, quoiqu'ils fussent coupables » et dignes de châtiment, on les croyait immolés, non à l'utilité générale, mais » à la cruauté d'un seul homme. »

Toute opinion qu'on veut comprimer en acquiert plus de force; le sang des victimes multiplia leurs prosélytes. Quelque temps après on accusa de christianisme la femme d'un sénateur, Pomponia Grécina. Suivant les anciennes mœurs, son mari fut son juge, et la déclara innocente.

La prodigalité de Néron s'accroissait chaque jour comme sa férocité : insensé dans ses faveurs comme dans ses rigueurs, il fit présent à un joueur de flûte et à un gladiateur d'immenses richesses enlevées par la confiscation à d'illustres sénateurs.

Il se fit construire au milieu de la ville un magnifique palais qui renfermait dans son enceinte les monts Palatin et Esquilin : le vestibule en était si élevé qu'on y plaça sa statue colossale, haute de cent vingt pieds. Les murs étaient revêtus de marbre et enrichis d'albâtre, de jaspe et de topazes; les parquets étaient en marqueterie d'or, d'ivoire et de nacre. On y voyait tomber des plafonds une pluie fine et abondante d'eaux de senteur. Ses immenses jardins contenaient des coteaux, des plaines, des étangs, et des bois qu'on avait remplis de bêtes fauves.

Il distribuait à pleines mains et sans mesure l'or et l'argent au peuple : l'abondance, le luxe, la profusion régnaient à Rome; et, pour subvenir à ces dépenses extravagantes, les provinces se voyaient opprimées et désertes. Il encourageait ses favoris et les proconsuls à les piller. « Enlevez-leur tout, disait» il, et ne leur laissez rien. »

Ses excès lassèrent enfin la patience des Romains; un grand nombre d'hommes courageux, indignés de leur servitude, conspirèrent contre lui. Pison fut le chef de la conjuration : le complot s'étendit quelque temps dans l'ombre du mystère; l'imprudence d'une femme le découvrit.

Épicharis, affranchie, qui jusque là ne s'était fait connaître que par le nombre de ses amants, trouvait les conjurés trop peu nombreux et trop lents dans leurs mesures; elle voulut grossir leur parti et séduire des officiers de marine. Un tribun, Volusius Proculus, feignant d'entrer dans ses vues, se rendit maître de son secret et la dénonça.

Les conjurés, alarmés par cet accident, se décident à hâter leurs coups, et conviennent entre eux de frapper le tyran au moment où il célébrerait les fêtes de Cérès. Latéranus, remarquable par sa force extraordinaire, devait, sous prétexte de demander une grâce, s'approcher du tyran et lui porter le premier coup.

Épicharis n'avait nommé personne; le succès de l'entreprise paraissait certain ; malheureusement un des conspirateurs, Scévinus, la veille du jour fixé, rentrant chez lui avec cette inquiétude qu'inspire une entreprise si périlleuse, après s'être entretenu quelque temps avec Natalis, son complice, distribue de

l'argent à ses esclaves, fait son testament, tire du fourreau son poignard, et ordonne à Milichus, un de ses affranchis, d'en aiguiser la pointe.

La femme de cet affranchi, inquiète de ces préparatifs, effraie son mari, et l'engage à dénoncer son maître à l'empereur. Milichus cède à ce lâche conseil, court au palais, et révèle tout ce qu'il a vu à Épaphrodite, secrétaire de Néron.

Scévinus, arrêté, se défend avec prudence et avec courage; il soutient que déjà plusieurs fois dans sa vie il a fait son testament, que son poignard est une arme sacrée dans sa famille, qu'il a soin de l'entretenir et de le faire réparer religieusement; il justifie ses libéralités comme une coutume digne d'éloges et non de blâme, et prétend que tous ces faux indices ne peuvent faire soupçonner une conjuration qui n'existe pas; enfin il oppose aux inculpations de son affranchi les plus violents reproches sur son ingratitude et sur sa méchanceté.

L'accusateur se voyait confondu, l'accusé triomphait; mais la femme de Milichus rappelle en ce moment à son mari la longue conférence nocturne de son maître avec Natalis. On arrête celui-ci; il se trouble, se coupe, et dénonce comme chefs du complot Pison et Sénèque.

Scévinus renonce à une défense désormais inutile; ses aveux compromettent le poète Lucain, Quintianus et Sénécion. Lucain effrayé dénonce sa propre mère Attilia. Les autres conspirateurs restaient encore inconnus; Néron fait venir en sa présence Épicharis, espérant tout arracher à sa faiblesse : elle ne se laisse point abuser par les promesses, paraît insensible aux menaces; les apprêts du supplice ne l'effraient pas; les fouets, le fer et la flamme n'en tirent point une parole. On la rapporte disloquée dans sa prison; et, comme elle voit qu'on veut faire éprouver à son courage de nouveaux tourments, elle forme un nœud coulant avec le mouchoir de son cou, l'attache au bâton de sa chaise, fait un mouvement violent, s'étrangle et meurt avec son secret. Ainsi une femme, une affranchie, illustra sa mort, lorsque tant d'hommes libres déshonoraient leur vie.

Pison s'ouvrit les veines, et, par une inexplicable faiblesse, il légua ses biens à Néron.

Sénèque dit à ses amis, en recevant l'arrêt qui prononçait sa mort et confisquait ses richesses : « On m'empêche de faire un testament et de vous prou-
» ver ma reconnaissance; je vous laisse le seul bien qui me reste, l'exem-
» ple de ma vie. » Les assistants fondaient en larmes. « Oubliez vous, reprit-il,
» les maximes de la sagesse? Quand donc vous en servirez-vous pour vous
» fortifier contre les coups du sort? La cruauté de Néron vous est-elle incon-
» nue? Après avoir tué sa mère et son frère, il devait donner la mort à celui
» qui a élevé son enfance. »

Pompéia Paulina, femme de Sénèque, voulut mourir avec son époux : loin de l'en détourner, il l'y exhorta. Elle s'ouvrit les veines; mais un officier, envoyé par Néron, banda ses plaies et la contraignit de vivre. Cette femme vertueuse languit quelques années; la pâleur de son visage conservait le souvenir de son courage et de sa tendresse.

Le poète Lucain, auteur de la *Pharsale*, écrivain spirituel, mais plus fort qu'élégant, se fit ouvrir les veines dans le bain, et mourut courageusement en récitant des vers de son poème analogues à sa situation.

Pétrone, auteur licencieux et satirique, ancien compagnon de débauche de Néron, et que les amis des fêtes et des plaisirs regardaient comme l'arbitre du goût, périt aussi, se fit servir un somptueux festin, et mourut en épicurien comme il avait vécu.

Néron, surpris de voir au nombre des conjurés un centurion de sa garde, Sulpicius Asper, lui demanda pourquoi il avait conspiré contre lui : « C'est par » pitié pour vous, lui répondit-il; il ne restait plus que ce moyen d'arrêter le » cours de vos crimes. »

Granius Sylvanius, faute de preuves, fut absous; mais, ne pouvant supporter le triomphe de la tyrannie, il se perça de son épée.

Les fureurs de Néron s'étendaient hors de l'Italie : jaloux de la gloire de Corbulon, il le trompa lâchement par des protestations d'amitié, l'invita à se rendre près de lui, et le fit assassiner dès qu'il fut loin de son armée.

L'Orient était alors troublé par la révolte des Juifs; une partie de cette nation se livrait à d'affreux brigandages; le reste, impatient du joug, s'arma contre les Romains : repoussés dans leurs premiers efforts, on exerça contre eux d'affreuses vengeances, et l'on en massacra plus de soixante-dix mille. Loin de les abattre, ces excès exaspérèrent leur courage; ils prirent de nouveau les armes, battirent Cestius Gallus, gouverneur de Syrie, et le forcèrent à évacuer la Judée.

Cette guerre prenant un caractère grave, et pouvant servir de signal à d'autres insurrections, Néron sentit la nécessité de choisir un général habile; la crainte du danger l'emporta sur sa répugnance pour le mérite; il donna le commandement de l'armée d'Orient à Vespasien, quoiqu'il eût précédemment encouru sa disgrâce pour s'être endormi pendant que le prince chantait sur le théâtre.

Vespasien et son fils Titus, ayant rassemblé pomptement une nombreuse armée en Syrie et en Egypte, pénétrèrent dans la Galilée, prirent d'assaut Gadara, et s'emparèrent, après quarante jours de siége, de Jotapa. Josèphe l'historien dit que quarante mille Juifs y périrent. Il fut lui-même au nombre des prisonniers; on voulait l'envoyer à Néron; il évita ce malheur en se déclarant doué du don de prophétie, et en annonçant à Vespasien qu'il parviendrait bientôt à l'empire.

Les Romains prirent la ville de Tibérias, dont les prières du roi Agrippa obtinrent la conservation. Tarichée fut rasée; on massacra une partie de ses habitants, et on en vendit trente mille. Vespasien s'empara ensuite de Gamala, de Giscala; il défit complétement les ennemis retranchés sur la montagne d'Isaburium. Après ces nombreux et rapides succès qui lui avaient coûté beaucoup de sang, Vespasien sortit de Galilée et revint à Césarée.

Le nombre des victimes de la tyrannie augmentait sans cesse. Non-seulement les riches et les grands étaient immolés aux fureurs de Néron, l'obs-

curité même n'offrait pas de refuge assuré contre ses caprices. Bientôt la haine et le mépris étant au comble, on ne vit plus d'espoir de salut que dans la révolte; son feu, longtemps couvert, éclata d'abord dans les Gaules.

Vindex, né Gaulois, descendant des rois d'Aquitaine, était parvenu au rang de sénateur et commandait comme propréteur en Celtique. Il aimait la gloire et détestait la servitude; affrontant le premier les périls auxquels on est exposé dans de semblables entreprises par la force et par la trahison, il lève l'étendard de la révolte, et se trouve bientôt à la tête de cent mille hommes aussi impatients que lui de délivrer la terre d'un monstre.

Néron exerçait alors son dernier consulat; il s'était donné pour collègue Silius Italicus, délateur dans sa jeunesse, poète médiocre dans son âge mûr, et qui avait composé un poème sur la première guerre punique.

L'empereur, informé du soulèvement des Gaules, met à prix la tête de Vindex pour dix millions. Vindex, après avoir lu ce décret, dit publiquement : « Quiconque m'apportera la tête de Néron, recevra, s'il le veut, la mienne en » échange. »

Rufin, Asiaticus, Flavius et tous les commandants des troupes dans les Gaules embrassèrent la cause de Vindex, et lui offrirent la couronne; mais il était ambitieux d'honneur et non de pouvoir. Il refusa le sceptre, et fit proclamer empereur Galba, gouverneur d'Espagne, personnage illustre par sa naissance, et dont l'expérience militaire et les grandes qualités méritaient l'estime générale.

Galba, en recevant ces nouvelles, apprit en même temps que Néron avait résolu sa mort. Il choisit, pour rassembler le peuple et les soldats, un jour consacré par l'usage à l'affranchissement des esclaves.

« Amis, leur dit-il, nous allons rendre à des captifs un bien que nous avait » donné la nature, et dont la tyrannie ne nous permet pas de jouir. Jamais esclave n'a plus souffert sous le joug de son maître que les Romains sous celui » de Néron. Quelle propriété échappe à son avarice? quelle tête peut se croire à » l'abri de sa cruauté? Ses mains fument encore du sang de son frère, de sa » mère, de sa femme, de son instituteur; on a vu tomber sous ses coups les » plus illustres soutiens de l'empire. Toutes ces victimes nous demandent ven» geance, non contre un prince, mais contre un incendiaire, contre un bour» reau, contre un vil histrion, contre un méprisable cocher, contre un monstre » déshonoré par d'infâmes noces qui font frémir la nature.

» Déjà Vindex l'attaque dans les Gaules, et ses légions jettent les yeux sur » moi pour consommer la ruine du tyran. J'attends votre consentement, non » pour aspirer à la dignité impériale, que je révère sans y prétendre, mais pour » consacrer la fin de mes jours et de mes forces à la délivrance de ma patrie : et » comme....... » Il voulait poursuivre; un cri général et les acclamations universelles des soldats et du peuple le saluent empereur.

Il refusa modestement ce titre, et prit seulement celui de lieutenant du sénat et du peuple romain.

Othon, gouverneur de Lusitanie, se déclara pour Galba, et lui envoya même, pour subvenir aux frais de son entreprise, son argent et sa vaisselle.

Tandis que ce redoutable orage se formait contre Néron, ce prince insensé entrait en triomphe à Naples, et s'y plongeait dans les excès de la débauche. La première nouvelle de la défection des Gaules lui donna plus de joie que d'inquiétude; il n'y vit que de nouveaux prétextes pour grossir ses trésors et satisfaire sa cruauté (1). C'était sur l'oracle de Delphes qu'il fondait sa superstitieuse confiance. Apollon l'avait, disait-on, averti de craindre le nombre 73; et comme il était à la fleur de son âge, il redoutait peu une mort qui semblait ne devoir le frapper qu'à un âge si avancé. Mais, lorsque d'autres courriers, apportant les nouvelles des progrès de la rébellion, lui apprirent que les armées des Gaules et d'Espagne avaient proclamé Galba empereur, et que ce général était alors âgé de soixante-treize ans, perdant à la fois le courage et l'espérance, il tomba dans la plus profonde consternation. Lâche autant que cruel, il ne tenta aucun effort pour se défendre, et demeura huit jours enfermé dans son palais, sans donner aucun ordre. Il dénonça seulement au sénat le manifeste de Vindex, et prétexta une grave incommodité pour excuser son éloignement de Rome dans un moment si critique.

Les lâches terreurs de cet insensé, en absorbant toutes ses facultés, n'abattaient point cependant encore la vanité puérile que lui inspirait l'opinion de ses talents comme artiste; et ce qui l'irrita le plus dans le manifeste de l'armée des Gaules, ce fut de voir que Vindex l'y traitait de méchant poëte et d'ignorant musicien. « Qu'il prouve donc ce qu'il avance! s'écriait-il indigné, et qu'il » cherche dans tout l'univers un homme plus habile dans ma profession! »

Ce qui caractérise souvent la faiblesse, c'est l'extrême mobilité avec laquelle on la voit passer successivement de la peur à l'espérance, et de l'espoir au découragement.

Le sénat déclara par un décret Vindex ennemi de l'État; dès ce moment, Néron, rassuré, ne croit plus avoir à craindre d'ennemis, et revient à Rome. Les consuls se rendent chez lui; il ne les entretient que de l'invention d'une machine hydraulique qui rendait des sons harmonieux, et qu'il voulait, disait-il, montrer au peuple sur le théâtre, si Vindex lui en laissait le temps.

De nouveaux courriers font renaître ses terreurs; le sénat les dissipe en proscrivant Galba. Néron porte alors jusqu'à la démence ses orgies et ses projets de vengeance. Il ordonne le massacre de tous les gouverneurs de province, la mort de tous les bannis, le pillage de l'Espagne et des Gaules : on dit même qu'il conçut le dessein d'empoisonner tous les sénateurs dans un festin, de livrer Rome aux flammes une seconde fois, et de lâcher dans les rues les bêtes féroces du cirque, afin d'empêcher le peuple d'éteindre le feu. En même temps il annonce qu'il va marcher contre ses ennemis, et se forme une garde de femmes prostituées qu'il habille et arme comme des amazones.

Le sénat, les patriciens, les chevaliers, le peuple, les soldats, tous se révoltent enfin, et jurent la mort de ce monstre. Il apprend à table ce soulèvement général; il brise dans sa fureur deux vases de cristal, et demande à ses esclaves

(1) An de Jésus-Christ 67.

une boîte d'or qui renfermait un poison subtil. Un moment après, il dépêche des courriers à Ostie pour ordonner à sa flotte de se tenir prête à le recevoir.

On lui annonce que les prétoriens refusent de le suivre : tremblant, incertain, il ne sait s'il doit prendre la fuite et demander asile aux Parthes ; s'il ne vaudrait pas mieux implorer la clémence de Galba ; ou si, vêtu de deuil, il n'essaiera pas de fléchir le peuple romain, en le suppliant de lui laisser le gouvernement de l'Égypte. Il se décide enfin à suivre ce dernier parti.

Au milieu de la nuit, il s'aperçoit que sa garde l'a abandonné, et que son palais est livré au pillage ; il sort précipitamment du lit, appelle ses indignes ministres, ses lâches favoris ; nul ne lui répond : il se trouve au milieu de la capitale du monde, comme un esclave fugitif dans un désert.

Il veut avoir recours au poison ; on le lui avait enlevé : il appelle vainement à grands cris le gladiateur Spicilius. « Ne trouverai-je donc pas, s'é- » criait-il, d'amis pour me défendre, ou d'ennemis pour me tuer ? » Furieux, il s'éloigne du palais, et court pour se précipiter dans le Tibre.

Phaon, un de ses affranchis, l'arrête et lui offre un asile dans sa maison de campagne, à quatre milles de Rome : il l'accepte, et fuit enveloppé dans un manteau grossier. L'infâme Sporus et trois esclaves composaient sa seule escorte.

Pendant sa route, une violente secousse de tremblement de terre, et la lueur des éclairs qui sillonnaient les sombres nuages, augmentent ses terreurs. Il se croit poursuivi par les dieux comme par les hommes, et prend chaque objet et chaque bruit pour l'ombre et pour le cri d'une de ses victimes.

En passant près du camp des prétoriens, il entend les soldats qui l'accablent d'imprécations, et il rencontre des voyageurs qui disent en le voyant : « Voilà » sûrement des hommes qui cherchent l'infâme Néron pour le tuer. » Saisi d'horreur et d'effroi, il s'éloigne précipitamment de la route, s'enfonce dans des sentiers remplis de ronces ; il arrive enfin derrière la basse-cour de Phaon, se jette, accablé de lassitude, sur des roseaux, et prenant dans ses mains l'eau d'une mare : « Voilà donc, dit-il, la liqueur réservée désormais à Né- » ron ! » Ses esclaves percent un trou sous la muraille ; et l'empereur, se traînant comme un vil serpent, entre dans la cour par cette ouverture, et parvient à une chambre retirée, où il reste vingt-quatre heures enfermé.

Pendant ce temps, le sénat rassemblé, l'ayant déclaré ennemi de la patrie, l'avait condamné à subir la rigueur des anciennes lois. Phaon lui apporta ce décret ; et, comme il en demandait l'explication, on lui apprit que, suivant les anciennes coutumes, comme ennemi de l'État, il devait être attaché à un poteau sur la place publique, frappé de verges jusqu'à la mort, et jeté dans le Tibre. « Hélas ! répondit ce monstre insensé, faut-il donc qu'un si bon musi- » cien périsse ? »

La crainte du supplice dont il était menacé parut d'abord lui donner un peu de fermeté ; tirant de sa ceinture un poignard, il en approcha la pointe de son sein ; mais, sa lâcheté l'empêchant de frapper, il fondit en larmes, et pria ceux

qui l'entouraient de lui donner l'exemple du courage. Tout à coup un grand bruit de chevaux fait retentir la cour; il entend la voix des officiers qui le cherchent; alors, fortifié par le désespoir, il fait soutenir son bras par Épaphrodite, et s'enfonce le poignard dans la gorge. Il respirait encore; le centurion chargé de l'arrêter entre dans l'appartement, veut panser sa blessure, et lui dit qu'il vient le secourir. « Tu arrives trop tard, répondit Néron : est-ce là » cette fidélité que tu m'as jurée ! » A ces mots, il expira, en menaçant encore le ciel par ses affreux regards.

Néron était âgé de trente-deux ans, et en avait régné treize. Il mourut l'an 821 de la fondation de Rome, 69 depuis la naissance de Jésus-Christ, 112 depuis le renversement de la république par Jules César, et 94 depuis l'entier rétablissement de la monarchie d'Auguste. Le peuple en fureur renversa ses statues et massacra quelques-uns de ses ministres. On voulait jeter son corps dans le Tibre; deux femmes qui avaient élevé son enfance, et Acté, sa première maîtresse, recueillirent ses restes, et les placèrent dans le tombeau de Domitius.

CHAPITRE VII.

GALBA.

(An de Rome 821. De Jésus-Christ 69.)

Joie dans Rome après la mort de Néron. — Meurtres au dehors. — Décret du sénat pour l'élévation de Galba. — Mort de Vindex. — Portrait de Galba. — Départ de Galba pour Rome. — Son arrivée dans cette ville. — Ses rigueurs. — Soulèvement en faveur de Vitellius. — Adoption de Pison par Galba. — Discours de Galba à Pison. — Jalousie d'Othon. — Conspiration contre Galba. — Othon est proclamé empereur par les soldats. — Mort de Galba.

La nouvelle de la mort de Néron répandit la plus vive joie parmi tous ceux qui avaient quelques périls à craindre, quelque réputation à soutenir, quelque fortune à conserver. On parcourait les rues comme aux jours de fêtes; on s'embrassait sans se connaître. Les amis de la vertu et de la liberté se félicitaient, ainsi que leurs clients, de voir la terre purgée d'un monstre.

Le sénat, triomphant de la chute du tyran, comme s'il l'avait seul renversé, se flattait de ressaisir ses droits; mais la vile populace, les esclaves pervers, les avides affranchis, et les hommes qui faisaient consister leur bonheur dans l'excès des vices, dans la profusion des fêtes, dans la passion des jeux, portaient le deuil de Néron.

La joie des gens de bien ne tarda pas à être troublée : l'ombre de Néron vint encore les épouvanter : un imposteur prit son nom, et se fit des partisans dans l'Orient : il ressemblait à ce prince, et jouait de la lyre comme lui. Après quelques succès momentanés, il fut arrêté et mis à mort.

D'autres motifs d'inquiétude augmentaient leurs alarmes; ils redoutaient l'esprit turbulent des armées et l'ambition des chefs. Ceux-ci aimaient encore la gloire, mais ne voulaient plus de liberté : Nymphidius, commandant de la garde prétorienne, leva le premier l'étendard de la révolte. Fier du pouvoir qu'il se croyait sur les soldats, il aspira ouvertement à l'empire; mais, ses partisans se trouvant peu nombreux, il périt dans une émeute.

Macer voulut soulever l'Afrique; le propréteur Garrucianus le poignarda. Valens et Aquinius firent éprouver le même sort à Capito, qui cherchait à se faire porter au trône par les légions de Germanie.

Tous ces meurtres, commis par des hommes non moins ambitieux que leurs victimes, affligeaient profondément les partisans du gouvernement républicain, et leur prouvaient qu'il était impossible de voir renaître la liberté dans un État où les soldats n'étaient plus citoyens.

Le sénat, éclairé par ces événements, aima mieux se donner un maître que de le recevoir; il proclama Galba, et, par ce décret, apaisa la révolte d'une partie de l'armée d'Espagne. Celle de Germanie était entrée dans les Gaules pour réprimer l'insurrection gauloise. Virginius Rufus, son chef, voulait s'entendre avec Vindex; mais leurs troupes combattirent l'une contre l'autre avec acharnement, sans écouter leurs ordres : l'armée des Gaules fut battue; Vindex, qui la commandait, se tua de désespoir. Les légions de Germanie offrirent l'empire à Virginius; il le refusa, attendit la décision du peuple et du sénat, et ne reconnut Galba que lorsque ce prince fut proclamé empereur par eux.

L'armée du Haut-Rhin se trouvait sous les ordres d'Hordéonius, général sans talent et sans caractère. Il avait suivi d'abord l'impulsion de Vindex, il se conforma ensuite à l'exemple de Virginius.

Servius Sulpicius Galba, illustre par sa naissance, comptait parmi ses aïeux le vertueux Catulus, digne émule et collègue de Cicéron et de Caton. Dans sa jeunesse il avait montré de nobles sentiments, une rare modestie, une bravoure brillante. Porté au commandement par ses services autant que par son nom, il avait fait la guerre avec succès en Afrique, en Germanie et en Espagne. Observateur rigide de la discipline, simple dans ses goûts, équitable dans ses jugements, économe dans ses dépenses, il parut digne de l'empire, tant qu'il n'y fut pas parvenu. L'âge affaiblissant son esprit, il se laissa conduire par des favoris qui abusèrent de sa confiance; la vieillesse changea sa sévérité en dureté et son économie en avarice.

L'enthousiasme que les légions d'Espagne lui avaient montré s'était refroidi ; on répandait le bruit de la fuite de Néron ; et Galba, désespéré, était près de se donner la mort, lorsqu'il apprit tout à coup la fin tragique du tyran et les décrets du sénat et du peuple en sa faveur. Prenant alors le titre de César et les vêtements impériaux, il partit pour Rome; mais l'inquiétude que lui donnaient les intrigues de Nymphidius, la révolte de Macer, les prétentions de Capito et l'irrésolution de l'armée de Germanie, lui firent croire qu'il devait frapper ses rivaux de terreur. On lui vit porter à son cou un poignard, jusqu'au moment où il apprit que ses concurrents étaient tués. Dans sa route il chassa les gouverneurs, rasa les villes et chargea de tributs les peuples qui s'étaient montrés trop lents à le reconnaître.

En arrivant à Rome, il déploya la même sévérité, et ordonna aux troupes de la marine, dont on avait formé des légions, de retourner sur la flotte; et, d'après leur refus d'obéir, les fit envelopper, charger et décimer.

La garde germaine était restée fidèle à Néron ; on la soupçonnait de vouloir porter au trône Dolabella; il la licencia. Un grand nombre de citoyens que Néron avait exilés furent rappelés par le nouvel empereur; mais ils demeurèrent mécontents, parce qu'en leur rendant leurs emplois, il ne leur restitua pas leurs biens. Il fit promener dans Rome, chargés de fers, Élius, Polyclète, Locuste, Patrobius, Pétinus, infâmes ministres des cruautés de Néron. Croyant mal à propos, dans un temps de corruption et de révolution, pouvoir rétablir la vigueur de l'antique discipline, il refusa aux troupes la gratification que les empereurs donnaient à leur avénement, et répondit à leurs réclamations « qu'il » savait choisir des soldats et non les acheter. »

L'empereur cassa plusieurs officiers prétoriens soupçonnés d'avoir voulu favoriser Nymphidius. Ce qui hâta surtout sa perte, ce fut le choix funeste de ses ministres. Il accordait une confiance sans réserve à Titus Vinius, son lieutenant en Espagne, homme adroit, hardi, mais avide; à Cornélius Laco, capitaine des prétoriens, orgueilleux, ignorant et lâche; à Marcionus Icélus, affranchi hautain et flatteur, qui prétendait aux plus hautes dignités, et voulait couvrir de pourpre les marques de ses anciennes chaînes.

De la différence qui existait entre le caractère du prince et ceux de ses favoris, il résultait la plus étrange contradiction dans les actes du gouvernement. Tout ce que Galba faisait de lui-même semblait digne d'estime; tout ce qu'il laissait faire à ses favoris le discréditait. On avait approuvé généralement ses discours modestes au sénat, la liberté qu'il laissait aux délibérations, son respect pour les droits du peuple, son mépris pour les délateurs, son affabilité pour les citoyens; mais on supportait impatiemment l'insolence et l'avarice de ses ministres : tantôt on voyait condamner de grands personnages pour de légers délits; tantôt on voyait absoudre de vrais coupables, hommes de basses mœurs et d'obscure naissance.

Avec de louables intentions, Galba ne fit rien de grand ni d'utile, parce qu'il avait peu de lumières. Néron, prodigue sans mesure, avait donné à la multitude des sommes immenses. On faisait monter à quatre-vingt-dix millions

ses libéralités extravagantes. Galba ordonna, sans prudence, la restitution de ce qui avait été donné sans motif. Une commission de cinquante chevaliers, chargée de cette recherche, remplit sa mission avec rigueur. Toutes les fortunes se virent attaquées et dérangées par cette inquisition arbitraire et fiscale : il semblait que tout dans Rome fût à l'encan ; et ce qui augmenta le mécontentement, ce fut de voir que l'empereur, au lieu d'appliquer aux besoins de l'État l'argent recouvré par cette mesure, s'en emparait avidement, et le gardait pour lui seul. La vénalité des commissaires accrut le désordre : on maltraita les provinces comme la capitale. Delphes et Olympie se virent forcées de rendre les dons qu'elles avaient reçus de Néron. Plus on se plaignait de cette sévérité déplacée, plus on blâma, d'un autre côté, des actes de faiblesse pour des hommes odieux. Le peuple appelait en jugement Halotus et Tigellinus, complices et peut-être auteurs de la plupart des crimes de Néron ; ils prodiguèrent leurs trésors aux favoris de Galba, et achetèrent ainsi leur absolution.

Ce mélange de rigueur et de corruption excitait dans Rome la colère et le mépris. Le mécontentement de la capitale se répandit dans les provinces ; les légions de Germanie, persuadées qu'elles devaient craindre la vengeance de Galba, parce qu'elles s'étaient déclarées les dernières pour lui, se révoltèrent contre le faible Hordéonius Flaccus, leur lieutenant, et offrirent l'empire à Vitellius, que l'empereur venait de leur donner pour général.

Valens et Cécinna, accablés de dettes, avides de mouvements et de nouveautés, relâchant tous les liens de la discipline pour se concilier l'affection des soldats, cherchaient à corrompre les légions qu'ils commandaient et à leur faire embrasser la cause de Vitellius, dont les mœurs promettaient aux amis du vice un nouveau Néron.

L'empereur, informé de ces troubles, crut que sa vieillesse seule les faisait naître, qu'il les dissiperait en se choisissant un jeune successeur, et enlèverait par là tout espoir aux factions.

Dès que son intention fut connue, ce choix divisa la cour. Othon, qui le premier avait soutenu Galba de son nom, de ses troupes, de son épée et de sa fortune, prétendait hautement à cette adoption : il faisait valoir en sa faveur ses services, son zèle et l'affection que lui témoignaient les cohortes prétoriennes. Vinius l'appuyait. Othon avait contre lui Lacon, jaloux de son crédit et de ses propres vices. Tous les gens de bien craignaient de voir monter sur le trône un des plus ardents compagnons de débauche de l'impudique Néron.

Galba, n'écoutant aucun de ses ministres, et ne consultant que la voix publique, déconcerta tous ses favoris, et déclara qu'il adoptait pour son successeur Lucinianus Pison, homme de mœurs austères, et dont Rome respectait autant les vertus que la naissance.

L'empereur l'appela près de lui, et lui parla en ces termes : « Si dans un » rang ordinaire Galba eût adopté Pison, il aurait encore dû se féliciter d'intro- » duire dans sa famille un descendant de Crassus et de Pompée, et Pison de- » vrait s'honorer d'unir l'illustration de ses ancêtres à celle des Sulpicius et » des Catulus. Aujourd'hui, c'est ton empereur, porté au trône par les suffrages

» des hommes et par la faveur des dieux, qui, rendant justice à tes vertus, et » ne consultant que l'amour de la patrie, t'appelle librement à un trône que » nos aïeux se disputaient les armes à la main; il veut te faire partager un » pouvoir qu'il ne doit qu'à ses travaux militaires.

» Auguste adopta Marcellus et Agrippa, ses gendres, ensuite ses enfants, en- » fin Tibère, fils de son épouse. Ce prince prit son successeur dans sa famille, » je choisis le mien parmi les citoyens : ce n'est point que je manque d'amitié » pour mes parents et pour mes compagnons d'armes; mais, n'ayant pas ac- » cepté l'empire par ambition, je ne considère que le bien de Rome, et je te » préfère, non-seulement à ma famille, mais à ton frère aîné, qui serait digne » du rang où je t'élève, si tu ne le méritais pas encore mieux que lui.

» A ton âge, on est revenu des erreurs de la jeunesse. Tu as supporté la » mauvaise fortune; la prospérité t'offre une épreuve plus difficile. Le malheur » nous fortifie, le bonheur nous amollit : je crois que ton cœur restera ver- » tueux; mais ton élévation changera celui des autres; leur amitié sera rem- » placée par l'adulation, par l'intrigue, par l'intérêt personnel, poison destruc- » teur de toute affection réelle.

» La franchise préside aujourd'hui à notre entretien; dorénavant ce ne sera » plus à toi, mais à l'empereur qu'on parlera. Les princes trouvent beaucoup » de flatteurs pour encourager leurs passions, peu d'hommes courageux pour » leur rappeler leurs devoirs.

» Si cet empire immense pouvait se passer d'un chef, je me serais senti digne » de rétablir la république; mais depuis longtemps le destin ne le permet pas : » tout ce que nous devons au peuple romain, c'est de consacrer, moi, mes der- » niers jours à faire un bon choix, et toi, toute ta vie à le justifier. Rome était » devenue, sous Tibère, sous Caïus, sous Claude, l'héritage d'une famille; elle » devient plus libre, puisque nous donnons l'exemple d'élire ses maîtres. Après » nous, les plus vertueux citoyens parviendront à l'empire par l'adoption : le » sceptre dû à la naissance est soumis au caprice du hasard; le choix d'un » prince qu'on adopte est le fruit de la réflexion et de l'opinion publique qui » le désigne.

» Contemple le sort de Néron; issu d'une longue suite de Césars, ce n'est pas » Vindex, gouverneur d'une faible province, ce n'est pas moi avec une seule » légion, qui l'avons renversé; ce sont ses débauches, ses excès, ses cruautés » qui l'ont précipité du trône. Puisque tant de droits anciens n'ont pu sauver » ce prince, le premier qui ait subi une condamnation du peuple, comment » échapperions-nous à l'envie, nous qui n'avons d'autres titres que notre épée » et l'estime due à quelques vertus?

» Ne t'alarme point cependant si, dans tout l'empire, deux légions refusent » encore de se soumettre : je ne suis point arrivé au trône sans périls; ma » vieillesse était le seul reproche qu'on pût me faire; elle disparaît par ton » adoption.

» Tu verras toujours Néron regretté par les méchants; agissons seulement de » sorte qu'il ne le soit jamais par les hommes vertueux.

» Si j'ai fait un bon choix, de plus longs avis seraient inutiles; ta règle de » conduite est facile et simple; rappelle-toi toujours ce que tu louais ou blâmais » dans la conduite des princes qui t'ont précédé. Ailleurs, chez des peuples » soumis à des rois, une famille de maîtres gouverne une nation d'esclaves; » ici, songe que tu vas régir des hommes qui ne peuvent supporter ni une li- » berté totale, ni une entière servitude. »

Pison répondit avec calme à ce discours, parla de l'empereur avec respect, de lui-même avec modestie : rien ne changea dans son maintien; il paraissait plus mériter qu'aimer le trône. Galba le mena au camp, et harangua en peu de mots et avec sécheresse les soldats, qui le reçurent froidement. Cette sévérité antique était déplacée; la plus légère gratification eût peut-être alors concilié les esprits.

Le choix de ce nouveau César enflamma Othon de jalousie et de colère. Il vit le mécontentement des troupes, et conçut l'espoir d'en profiter. Affable et familier avec les soldats, il se mêlait à leurs jeux, prenait part à leurs intérêts, s'occupait de leurs familles et de leurs affaires, encourageait leur licence, et ne dissimulait point avec eux non-seulement son désir, mais même son besoin de parvenir au trône. Accablé de dettes, « il lui fallait, disait-il, périr ou » régner, et il lui était indifférent de mourir de la main de l'empereur ou de » celle de ses créanciers. » Tel était le malheur de ce temps, qu'au mépris des décrets du sénat et du peuple, deux soldats, gagnés par un affranchi, renversèrent un empereur légalement élu, et disposèrent de l'empire romain en faveur d'un jeune débauché qui n'aspirait au rang des Césars que pour payer ses dettes.

Ces deux soldats, corrompus par Onomaste, domestique d'Othon, en séduisirent quelques autres qui formèrent audacieusement le projet de détrôner Galba et de couronner Othon. On fut promptement informé au palais de leurs intrigues et de leurs discours. Rien n'était aussi facile que d'étouffer ce complot dans sa naissance; mais Lacon, lâche officier et ministre indolent, méprisa ce bruit, et ne le crut pas digne d'exciter l'inquiétude ni même l'attention de l'empereur.

Les conjurés fixèrent au 15 janvier l'exécution de leurs desseins. Le 14 au soir, Othon vient, suivant sa coutume, saluer Galba qui l'accueille sans méfiance et l'embrasse avec cordialité. Il assiste avec l'empereur à un sacrifice, et y reste jusqu'au moment où l'affranchi Onomaste l'avertit que « son archi- » tecte l'attendait chez lui. » C'était le signal convenu : il sort sous prétexte d'examiner une maison qu'il voulait acheter. Arrivé au rendez-vous des conjurés, près de la colonne dorée d'où partaient toutes les routes d'Italie, il s'étonne de ne voir autour de lui qu'une trentaine de soldats. Cependant, trop avancé pour pouvoir reculer, et fondant son espoir sur son audace, il harangue cette faible troupe, lui rappelle l'avarice de Galba, la rigueur de ses ordres, le massacre des troupes de la marine, la dureté insupportable de sa discipline, la destitution des officiers, les rapines de ses favoris : « Vous cher- » chez, dit-il, un remède à tous ces maux? Il est dans vos mains. Vous m'avez

» déjà nommé votre prince, donnez-m'en donc le pouvoir comme le titre. Que » la crainte d'une guerre civile ne vous arrête pas; Rome n'a qu'un sentiment : » elle méprise le faible vieillard qui la gouverne. La seule cohorte qui garde » l'empereur est, suivant l'antique usage, en toges et sans armes; elle servira » moins à défendre Galba qu'à empêcher qu'il ne nous échappe. Il n'y aura » entre elle et vous qu'un combat de zèle pour me seconder. »

Les conjurés répondent à ces paroles par de vives acclamations; ils proclament Othon empereur, mettent l'épée à la main, intimident la foule qui les environne, la traversent, se grossissent en chemin de ces nouveaux partisans qu'attirent toujours la hardiesse et le changement, et conduisent le nouveau César au camp.

Julius Martialis, tribun, était alors de garde. L'étonnement où le jette une telle entreprise l'empêche d'arrêter les conspirateurs; toutes les cohortes prétoriennes et tous les soldats de la marine se joignent précipitamment à eux; Othon leur prodigue les promesses et les caresses, ne trouvant aucun moyen trop bas pour s'élever au trône. Ils lui prêtent tous serment de fidélité.

Les nouvelles de cet événement arrivent au palais, altérées par les passions, grossies par la peur ou atténuées par la flatterie. Les consuls, les sénateurs, les chevaliers accourent près de Galba, mesurant leur zèle et leurs paroles suivant les différents rapports qu'on reçoit successivement. Galba flotte incertain au milieu des opinions opposées de ses ministres. Les uns veulent qu'il marche contre les rebelles et qu'il arme le peuple; d'autres, qu'il se retire au Capitole. Cependant Pison harangue la cohorte prétorienne, lui représente la longue carrière de gloire du prince, la majesté du sénat, les droits du peuple; il leur rappelle les vices et les excès d'Othon : « Si les soldats, dit-il, » méprisent les lois et veulent disposer du trône, au moins ne doivent-ils pas » choisir pour empereurs des scélérats et des débauchés; et, si l'intérêt seul » les anime, il vaut mieux pour eux mériter des récompenses par la fidélité » que par le crime. »

Se croyant assuré de la cohorte du palais, il se rendit au camp avec Celsus; mais les révoltés leur en défendirent l'entrée, et les repoussèrent à coups de javelots. Cependant le bruit se répand dans Rome qu'Othon vient de périr dans une émeute : les flatteurs s'empressent de féliciter l'empereur; les plus circonspects déclament hautement contre les rebelles; les plus lâches affectent le plus d'ardeur. Après une longue indécision, Galba monte enfin à cheval, suivi de ses gardes; la curiosité l'accompagne plus que l'affection. Un prétorien, Julius Atticus, accourt, tenant à la main un glaive ensanglanté, et criant qu'il a tué Othon : Galba, imperturbable dans ses maximes d'ancienne discipline, lui dit froidement : « Qui t'en a donné l'ordre? » et continue sa marche.

Un peuple innombrable le reçoit sur le Forum, en silence, et attentif comme on l'est à un grand spectacle. Cependant Othon, certain que la rapidité peut seule assurer le succès d'une telle entreprise, fait marcher promptement tous ses soldats, craignant que le moindre retard ne leur montrât le péril et ne refroidît leur ardeur. Un corps de cavalerie nombreux, traversant la

ville avec célérité, paraît tout à coup sur le Forum ; mais, à la vue de l'empereur, du sénat et du peuple, cette troupe s'arrête intimidée ; au lieu de profiter de ce moment favorable qui pouvait tout changer, Galba hésite, on l'abandonne ; l'ennemi reprend courage, foule aux pieds tout ce qui se trouve sur son chemin : Galba, entouré par les rebelles, présente sa gorge aux soldats, en leur disant : « Frappez, si le salut de la république l'exige. » Ces furieux le massacrent, et sa tête coupée est portée au bout d'une lance à Othon. Son corps resta longtemps dans la rue ; tous ses courtisans avaient fui ; un seul esclave fidèle lui donna la sépulture. Ses trois favoris furent égorgés. Un centurion, Sempronius, donna, dans ce jour de crimes et de lâcheté, un rare exemple de courage et de fidélité. Armé d'un poignard, il combattit seul, arrêta l'armée ennemie, sauva momentanément Pison, et le conduisit dans un asile, où il fut, peu de temps après, livré par la trahison aux satellites du nouvel empereur qui le firent périr. Tacite, en racontant cette révolution criminelle qui renversa les lois, le trône, et soumit le sceptre aux caprices du soldat, dit avec raison de ce crime : « Peu le conçurent, quelques-uns l'exécu- » tèrent, et tous le souffrirent. »

CHAPITRE VIII.

OTHON.

(An de Rome 822. — De Jésus-Christ 70.)

Élévation d'Othon à l'empire. — Sa générosité envers Marius Celsus. — Guerre civile entre Othon et Vitellius. — Préparatifs de guerre. — Rivalité de Vespasien et de Mucien, réconciliés par Titus, fils de Vespasien. — Bataille de Bébriac. — Victoire de Vitellius. — Abdication d'Othon. — Son discours à ses soldats. — Ses derniers moments. — Sa mort.

Dès que Galba fut mort, tout changea de face dans Rome ; on aurait cru voir un autre sénat et un autre peuple. Les mêmes hommes qui tout à l'heure avaient déclamé contre les vices et contre l'audace sacrilége d'Othon, se précipitaient maintenant à ses pieds, exaltaient ses vertus, le félicitaient de son

triomphe, et le remerciaient d'avoir délivré les Romains d'une oppression insupportable. Moins le zèle était sincère, plus il était exagéré.

Othon, d'une ancienne maison, originaire d'Étrurie, éloquent, brave, spirituel, eût été digne de gouverner l'empire, s'il eût été moins gouverné lui-même par ses passions. Dans ses premières années, corrompu par les exemples du siècle, séduit par les charmes de Poppée, il avait partagé les débauches de Néron : envoyé en Lusitanie, il y développa de grandes qualités. Il était affable, généreux; mais sa prodigalité aurait été peut-être plus funeste aux Romains que l'avarice de Galba.

Lorsqu'il eut reçu les félicitations des patriciens et du peuple, il se rendit au sénat. Ce corps, impatient de montrer sa lâcheté, prévint ses excuses par des hommages, et lui décerna le nom d'Auguste avec tous les titres de ses prédécesseurs. Il remercia les sénateurs de leur empressement, leur dit qu'il ne s'était emparé du pouvoir que dans le dessein d'obéir au sénat et au peuple, et promit de ne se gouverner que par leurs avis. Comme il se trouvait le premier César nommé par les prétoriens, il paya leur zèle par une magnifique gratification. Récompensés de leur infidélité, ils se crurent dès ce moment le droit de disposer de l'empire.

Le nouvel empereur surprit le public par sa conduite ; on le vit, contre l'attente générale, renoncer à la mollesse, négliger les plaisirs et s'appliquer aux affaires.

Marius Celsus, comblé de bienfaits par Galba, lui restait fidèle, et persistait courageusement à défendre son règne et à honorer sa mémoire. Othon, irrité, ordonna de l'amener devant lui : Celsus, après avoir déclaré avec fermeté ses sentiments, ajouta ce peu de mots : « La reconnaissance est une vertu qui de- » vrait plutôt attendre d'un prince juste des récompenses que des châtiments. » L'empereur, frappé de cette vérité, l'embrassa et lui donna une grande charge auprès de sa personne.

Le supplice du lâche Tigellin et la restitution des biens des exilés concilièrent à Othon l'affection publique ; mais le sort ne l'avait pas destiné à réaliser les espérances du peuple. Quinze jours avant la mort de Galba, les légions de la Basse-Germanie, se croyant autant de droits pour donner un chef à l'empire que celles d'Espagne, avaient proclamé Vitellius empereur. Elles persistèrent dans leur choix après la nomination d'Othon, et méprisèrent les décrets du sénat, qu'elles regardaient comme dictés par la crainte et par la violence.

Cette nouvelle consterna les Romains ; ils avaient sacrifié leur liberté à leur repos, et préféré la domination d'un seul maître aux tyrannies successives et sanglantes des grands qui se disputaient le gouvernement de la république. Ce sacrifice devenait inutile, l'empire allait voir recommencer les querelles et les proscriptions du triumvirat, et ils se trouvaient près de retomber dans toutes les horreurs des guerres civiles.

Othon, pour se concilier l'opinion générale, essaya de détourner l'orage par des négociations. Connaissant le caractère avare, indolent et voluptueux de Vitellius, il lui offrit, s'il voulait renoncer à ses prétentions, une retraite tran-

quille et des trésors immenses; Vitellius, de son côté, lui fit les mêmes propositions. On lui croyait un parti dans Rome; la jalousie, la méfiance et la peur désunissaient celui d'Othon. Le sénat, intimidé par tant de révolutions successives, craignait l'événement, et se montrait indécis; chacun réglait sa conduite, son maintien, ses paroles, sur le plus ou le moins de confiance ou de crainte qu'inspiraient les nouvelles qu'on recevait. Othon seul, courageux et vigilant pour conserver le trône comme pour l'acquérir, pressait avec activité les préparatifs de guerre; il se vit bientôt à la tête d'une armée nombreuse, mais plus forte en apparence qu'en réalité. L'âge et une longue paix avaient affaibli les anciens sénateurs; les patriciens avaient perdu l'habitude des camps; les chevaliers, amollis par les voluptés, frémissaient de se voir exposés aux périls et aux fatigues de la guerre, et les prétoriens, quoique braves, étaient moins aguerris que les légions de Germanie. Cependant tous les hommes légers, qu'éblouit la présence du pouvoir, et dont les regards ne s'étendent pas dans l'avenir, ne parlaient que d'espérances et de triomphes; les hommes sages ne voyaient dans les divers résultats de ces dissensions que des malheurs pour la république, et les intrigants épiaient les événements pour en profiter.

Les armées de Germanie, du Rhin et des Gaules embrassaient toutes le parti de Vitellius. Ce prince indigne non-seulement du trône, mais même du commandement que lui avaient donné les favoris de Galba, ne trouvait d'autre avantage dans le rang suprême que celui de pouvoir satisfaire sans contrainte la brutalité de ses grossières passions; consumant à table et dans l'ivresse ses nuits et ses jours, son indolence aurait été incapable de disputer le trône à son rival; mais l'activité de ses lieutenants, Valens et Cécinna, fit sa fortune et lui valut la victoire.

Ses généraux rassemblèrent avec rapidité toutes les troupes, enrichirent le trésor par d'horribles pillages, détruisirent Divodunum (Metz) qui leur refusait des secours, dévastèrent l'Helvétie qui se déclarait contre eux, intimidèrent les Lyonnais disposés en faveur d'Othon par leur attachement pour Néron; enfin, par la promptitude de leur marche, ils déterminèrent les provinces septentrionales d'Italie à embrasser leur cause; car alors le parti qui inspirait le plus de crainte semblait le plus légitime.

Dans l'Orient on méprisait presque également Othon et Vitellius : les armées belliqueuses de ces contrées, commandées par des capitaines habiles, ne reconnaissaient que l'autorité de leurs chefs. Vespasien, guerrier infatigable, sévère dans ses mœurs, tempérant, sobre dans ses plaisirs, modeste dans ses vêtements, marchait toujours à la tête des troupes, traçait lui-même leur camp, partageait leurs travaux et leurs périls, déconcertait les mesures de l'ennemi par sa vigilance, l'effrayait par son intrépidité : soldat vaillant, capitaine expérimenté, il aurait égalé la renommée des généraux anciens s'il se fût montré moins cupide.

Son collègue Mucien, magnifique, généreux, éloquent, imposait le respect au peuple et aux soldats par son instruction dans les affaires civiles et par la di-

gnité de ses formes. Tacite remarque qu'en réunissant les qualités de ces deux hommes on en aurait fait un excellent empereur.

L'ambition les rendit d'abord rivaux et presque ennemis. Titus, fils de Vespasien, les rapprocha : ce jeune prince, destiné par le sort à faire trop peu de temps le bonheur du monde, avait reçu du Ciel un charme auquel rien ne résistait. Vespasien et Mucien, unissant leurs vues, et réglant leur conduite avec prudence, avaient reconnu Galba. Titus même était parti d'Asie dans l'intention de venir demander ses ordres ; mais il apprit en Grèce la mort de l'empereur, et revint sur ses pas. Les généraux jugèrent convenable de faire prêter serment à Othon par leurs légions, mais elles obéirent avec une froideur qui prouvait leur mécontentement.

Les armées de Dalmatie, de Pannonie et de Mœsie, se déclarèrent plus franchement; elles se disposaient à marcher au secours d'Othon, qui aurait probablement triomphé s'il eût attendu ce renfort. C'était l'avis de ses généraux, Suétone, Celsus et Gallus, hommes expérimentés, dont le courage égalait la prudence; mais Licinius, préfet du prétoire et favori d'Othon, l'empêcha de suivre leurs sages conseils. N'écoutant que son impatience, et brûlant d'arrêter la marche des vitelliens déjà entrés en Italie, Othon laissa le gouvernement de Rome au consul Titien son frère, et à Flavius Sabinus, préfet de la capitale et frère de Vespasien. Il harangua le sénat avec modération, sans se permettre aucune injure contre son rival, rejoignit son armée, et rencontra près des Alpes celle de son ennemi.

Cette armée était séparée en deux corps; Cécinna en commandait un, et Valens l'autre. Vitellius restait dans la Gaule, attendant des renforts de Germanie et de Bretagne. Valens ressemblait à Antoine par son audace, par son ambition sans bornes, par sa licence sans frein. Cécinna, son égal en bravoure, le surpassait en éloquence : il éblouissait la multitude par son faste, et se faisait haïr des grands par sa fierté.

Au moment où l'Italie, en proie au pillage de ces deux armées, attendait leur choc avec effroi, chacun se rappelait les cruelles dissensions de César et de Pompée, d'Antoine et d'Octave, et les jours funestes de Pharsale et d'Actium.

Dans les deux armées on entendait le même cri : « Rome et l'empire! » et les deux partis n'étaient animés que de la même passion, celle de s'enrichir et de commander.

Othon montrait en public beaucoup de confiance et de fermeté; mais, entré dans sa tente, il était troublé par des songes, et plus probablement par des remords; car, dans l'obscurité de la nuit, il croyait voir l'ombre de Galba l'accablant de reproches et l'arrachant de son lit.

Cécinna trop pressé de vaincre seul, fut repoussé dans deux combats. Craignant que Valens ne vînt lui enlever l'honneur de cette guerre, il se décida à tenter de nouveau le sort, et perdit, près de Crémone, une troisième bataille. Valens vint enfin se réunir à lui, et tous deux se décidèrent à risquer une affaire générale.

L'armée d'Othon était campée à Bébriac, entre Crémone et Vérone. L'empe-

reur pressait le combat. En vain Suétone et Celsus lui représentèrent qu'il devait tirer la guerre en longueur; que les troupes ennemies, dépourvues de vivres, commençaient à déserter, et qu'il fallait au moins, avant de combattre, attendre l'arrivée des légions de Pannonie, de Mœsie et de Dalmatie; les courtisans soutenaient, au contraire, qu'il était urgent de terminer les malheurs publics, de soulager les peuples, et que le parti légitime devait plus se fier à la justice de sa cause et à la faveur des dieux qu'au secours des provinces.

Othon, las de la guerre, se rangea de leur avis, et déclara qu'il préférait le danger d'une prompte ruine à la prolongation de ses inquiétudes. La bataille fut résolue; et, contre l'avis des généraux, on décida qu'Othon ne serait pas présent au combat, afin qu'en cas de revers on ne se trouvât pas sans ressources. Il se retira à Brixellum, près de Rhége. De ce moment sa cause fut perdue; son absence découragea les troupes; et les généraux, mécontents, mal obéis et gênés par les ordres qu'on leur envoyait de loin, n'eurent plus pour ainsi dire que le titre du commandement.

Quelques historiens rapportent que les deux armées, prêtes à en venir aux mains, s'arrêtèrent et furent quelques moments tentées de déposer leurs armes, et de laisser au sénat la décision du sort de l'empire. Tacite ne croit pas que les satellites d'Othon et de Vitellius eussent été capables de concevoir cette idée généreuse : « Depuis longtemps, dit-il, les soldats de tous les partis, cor- » rompus par les mêmes vices et poursuivis également par les dieux, étaient » portés à la discorde avec la même rage et avec la même soif de crimes. L'o- » piniâtreté ne leur manquait pas, et, si chacune de nos guerres civiles se ter- » mina par une seule action, la lâcheté des princes en fut la seule cause. »

D'autres croient que ce bruit d'un accommodement n'était qu'une ruse des généraux de Vitellius pour endormir leurs ennemis. Ce qui est certain, c'est qu'ils surprirent l'armée d'Othon en l'attaquant à l'improviste. Celle-ci soutint vaillamment le choc, reprit l'offensive, chargea les vitelliens, enfonça leurs premières lignes, et leur enleva même une aigle. Cécinna et Valens rallièrent leurs troupes, le combat fut opiniâtre et sanglant; mais enfin les vitelliens, ayant pris en flanc les troupes d'Othon, y jetèrent le désordre. Les prétoriens, amollis par un long séjour à Rome, abandonnèrent le champ de bataille; les autres suivirent ce contagieux exemple; leur retraite devint une déroute, et l'on fit un horrible carnage des vaincus.

Un prétorien courut porter cette désastreuse nouvelle à l'empereur : il ne voulait pas le croire, et l'accusait de lâcheté; le soldat, pour le convaincre et pour se justifier, se tua à ses pieds.

Othon, certain de son malheur, déclara qu'il ne voulait pas être plus longtemps cause de la perte d'hommes si braves et si dignes d'une meilleure destinée ; en vain toute l'armée accourant près de lui renouvela ses serments, jurant de le défendre et de le venger. Plautius Firmus, préfet du prétoire, se jetant à ses genoux, le supplia de ne point abandonner des troupes si fidèles; il lui représenta inutilement que le courage trouve de la gloire dans l'infortune, et que le désespoir ne convient qu'à la faiblesse. Rien ne put ébranler la

résolution d'Othon. « Amis, leur dit-il, je n'attache pas assez de prix à ma vie » pour tenter de la conserver en exposant votre courage et vos vertus à de » nouveaux périls. Plus vous me prouvez qu'il me reste encore d'espoir si je » veux prolonger mon existence, plus ma mort sera belle.

» Nous nous sommes mesurés, la fortune et moi ; j'apprécie ses faveurs, » et je sens qu'il n'est pas difficile de renoncer à une félicité dont on doit jouir » si peu de temps.

» Rome aura dû à Vitellius le commencement de la guerre : elle me devra le » bonheur de la voir terminée. Cet exemple fera honorer par la postérité la » mémoire d'Othon. Que Vitellius jouisse à son gré des embrassements de son » épouse, de ses enfants, de son frère, que je lui ai conservés ; je n'ai besoin » ni de vengeance ni de consolation : d'autres auront gardé l'empire plus » longtemps que moi ; aucun ne l'aura quitté plus courageusement.

» Comment pourrais-je souffrir qu'une si brillante jeunesse et tant de braves » légions soient encore écrasées et perdues pour Rome? Votre fidélité voulait » périr pour moi ; je ne lui demande que d'approuver ma fermeté. Mais ne per- » dons pas un temps précieux : je veux garantir votre sûreté et conserver mon » courage ; s'étendre en paroles dans ses derniers moments est une sorte de » lâcheté. Adieu ! souvenez-vous, quelle que soit la cause de ma destinée, que » je ne me plains de personne ; car celui qui accuse les dieux et les hommes » tient encore à la vie. »

Après ce discours, il pria ceux qui l'entouraient de se soumettre promptement à Vitellius afin d'éviter sa vengeance. Rentré chez lui, il écrivit deux lettres de consolation, l'une à sa sœur, l'autre à Messaline sa femme, autrefois promise à Néron. Il leur recommanda ses cendres. Son neveu, Salvius Coccéinus, se livrait au désespoir ; il raffermit son courage : « N'oubliez pas, lui dit-il, que » vous êtes neveu d'un empereur, mais prenez garde aussi de vous en trop » souvenir. »

Il brûla ensuite tous les papiers qui pouvaient compromettre ses amis ; il leur distribua son argent et ses bijoux. Tout à coup, entendant un grand tumulte dans la rue, il dit : « Je vois bien qu'il faut encore ajouter une nuit à ma » vie. » Il en consacra une partie à rétablir l'ordre. S'étant enfin renfermé, il choisit de deux poignards le plus aigu, le plaça près de son lit, et dormit paisiblement quelques heures. A son réveil, il enfonça le poignard dans son cœur, et expira. Un profond gémissement annonça sa mort. Les soldats vinrent en foule baiser ses mains et lui rendre les derniers honneurs. Plusieurs se tuèrent sur son bûcher ; on publia qu'il n'avait point enlevé l'empire à Galba par ambition, mais dans le dessein de rétablir la liberté. L'amour du bien public, qu'il montra sur le trône, répara la honte de sa jeunesse, et le courage de sa mort fit oublier la mollesse de sa vie. Il mourut trois mois et cinq jours après Galba.

CHAPITRE IX.

VITELLIUS.

(An de Rome 822. — De Jésus-Christ 70.)

Élévation de Vitellius à l'empire. — Ses honteux excès. — Ses crimes. — Révolte en Orient en faveur de Vespasien. — Guerre civile entre Vitellius et Vespasien. — Bataille près de Crémone. — Prise et incendie de cette ville. — Abdication de Vitellius rejetée par le peuple. — Siége, prise et incendie du Capitole. — Mort de Vitellius.

Les troupes qui avaient combattu pour Othon se dispersèrent; leurs principaux officiers se rendirent en Germanie, et prièrent Virginius ou d'accepter l'empire, ou d'employer son crédit pour les réconcilier avec Cécinna et Valens. Virginius refusa le pouvoir suprême; les soldats, irrités, voulaient forcer sa volonté ou punir son refus; ce général prit le parti de fuir leur colère et le trône; il se tint caché jusqu'au moment où leur ressentiment fut apaisé. Rubrius Gallus, personnage consulaire, se chargea de la négociation, et obtint de Vitellius une amnistie pour les sénateurs qui avaient suivi à l'armée l'empereur vaincu.

Dès qu'on sut à Rome la défaite et la mort d'Othon, le sénat, convoqué par le préfet Flavius Sabinus, déclara Vitellius empereur, le nomma Auguste, père de la patrie, et le remercia du bonheur que ses braves troupes assuraient à l'empire, tandis que ces mêmes troupes ravageaient l'Italie comme un pays ennemi. Ce corps illustre, que Cynéas prenait jadis pour une assemblée de rois, maintenant consterné, avili, ne semblait plus être que le jouet de la soldatesque et la décoration de la tyrannie.

Vitellius était encore dans les Gaules. Par un édit, il cassa les cohortes prétoriennes qui avaient fait périr Galba, et condamna à mort cent vingt des plus coupables. On approuva généralement cet acte de sévérité. Arrivé à Lyon, il donna à son fils le nom de Germanicus. Les généraux vaincus vinrent le trouver dans cette ville; il pardonna à Titien, parce qu'il avait dû combattre

pour Othon, son frère. Suétone et Proculus restèrent longtemps incertains de leur sort; mais, la crainte les ayant portés à déclarer faussement qu'ils avaient trahi Othon, et fait perdre à ce prince la bataille de Bébriac, cette bassesse, comme le dit Tacite, « les fit absoudre du crime de fidélité. »

Vitellius entra en Italie : loin de réprimer les désordres de son armée, il en jouit. On le conduisit sur le champ de bataille de Bébriac; là, Cécinna et Valens lui montraient avec orgueil les positions des deux armées, et lui expliquaient les manœuvres qui avaient décidé la victoire. Chaque officier, chaque soldat reconnaissait son poste et racontait ses prouesses. Ce triste théâtre de la fureur des partis était couvert de cadavres qui infectaient l'air. Vitellius se repaissait de leur vue; et, comme on voulait l'en éloigner, il dit : « L'odeur » d'un ennemi mort est toujours agréable, et surtout celle d'un citoyen. »

Il fit venir sur le lieu même une immense quantité de vin qu'il distribua aux soldats. Loin de respecter aucun des anciens usages, ce prince farouche, à la tête de soixante mille hommes de diverses nations, entra dans Rome, à cheval, en conquérant, précédé du peuple et du sénat dont il triomphait insolemment.

Il se rendit au Capitole, offrit un sacrifice à Jupiter, et s'établit dans le palais impérial. Le lendemain, ayant convoqué le sénat, il prononça un discours fastidieux qui semblait dicté par la sottise et inspiré par la vanité. Il fit un long et pompeux éloge de ses actions, et promit un règne qui servirait de modèle à tous ses successeurs; la peur et l'adulation l'applaudirent. Haranguant ensuite le peuple, il parut vouloir refuser le titre d'Auguste, et se fit contraindre à l'accepter. On le déclara consul perpétuel et souverain pontife; il nomma aux magistratures pour dix ans, et bannit de Rome les astrologues, parce que quelques-uns d'entre eux avaient prédit qu'il ne régnerait pas une année. Le lendemain matin, on trouva, au bas de son édit affiché, ces mots hardis : « Nous, au nom et par l'autorité des anciens Chaldéens, nous ordonnons à » Vitellius Germanicus de sortir du monde aux calendes du mois d'octobre. »

Vitellius se faisait gloire d'honorer la mémoire de Néron et d'imiter ses vices. Il offrit à ses mânes un sacrifice solennel. Se livrant exclusivement à la débauche, et surtout aux excès de la table, il abandonna le soin des affaires aux plus vils personnages de sa cour. Rien n'égalait son incroyable gourmandise; il consumait toutes ses heures à table, faisait cinq ou six repas par jour, et prenait des vomitifs pour les multiplier. Le seul moyen d'obtenir sa faveur était de se distinguer par la magnificence des festins. Plusieurs de ceux auxquels on l'invitait coûtèrent douze mille écus. On vit, à celui que lui donna son frère, deux mille plats de poisson et sept mille de volaille et de gibier. Sa gloutonnerie devint enfin une manie extravagante. Il fit fabriquer un plat d'une immense grandeur, qu'il nomma *le bouclier de Minerve*. On le remplissait de foies de lottes, de cervelles de faisans, de laitances de lamproies.

Toutes les richesses de Rome suffisaient à peine aux dépenses de sa table; elle coûta, dit-on, quatre-vingt-dix millions de sesterces en quatre mois. On ruina des villes pour satisfaire sa voracité; et Josèphe remarque que, s'il eût régné plus longtemps, il aurait dévoré l'empire.

Cruel autant qu'avide et débauché, il se plaisait à répandre le sang, condamnait à mort sur les plus légers motifs, vendait publiquement les emplois, et ne se délivrait de ses créanciers qu'en proscrivant leurs têtes et en confisquant leurs biens. Il ordonna la mort de deux citoyens, dont le seul crime était d'avoir sollicité la grâce de leur père; aux jeux du cirque, il en fit massacrer un grand nombre, qui, pendant la course des chars, s'étaient permis de huer la faction bleue qu'il favorisait.

Sa mère, Sextilie, qui connaissait son affreux caractère, prévit les malheurs de Rome, et versa des larmes lorsqu'elle apprit qu'on lui avait donné l'empire. Ce monstre, dit-on, la fit mourir de faim, parce qu'on lui avait prédit qu'il régnerait longtemps s'il lui survivait.

Il regardait comme une peine attachée à son rang la nécessité de faire quelquefois du bien et d'accorder quelques grâces, et ne considérait comme bonheur et comme puissance que ce qui pouvait dégrader son âme et troubler sa raison.

Bientôt l'excès de ses débauches l'abrutit totalement. Le mépris qu'il inspirait devint universel. Les légions d'Orient, levant les premières l'étendard de la révolte contre un prince si indigne de commander à des hommes, nommèrent Vespasien empereur.

Au premier bruit de ce mouvement, Vitellius, n'éprouvant d'autre crainte que celle d'être importuné par les affaires et distrait de ses plaisirs, défendit expressément qu'on se permît de parler dans Rome d'aucune nouvelle de la guerre.

Vespasien avait proposé d'abord aux légions de prêter serment à Vitellius, moins probablement pour être obéi que pour connaître leurs sentiments. Après avoir cédé froidement à ses ordres, les officiers et les soldats, s'étant concertés, déclarèrent formellement leur refus de reconnaître ce méprisable empereur, et conjurèrent Vespasien de régner à sa place. Les légions d'Égypte, de Syrie, de Mœsie et de Pannonie, manifestèrent les mêmes vœux.

Vespasien hésitait à se charger d'un aussi pesant fardeau; il craignait l'inconstance du soldat; sa vertu lui faisait redouter les conspirations et les guerres civiles : « Il est plus honteux, disait-il, d'y échouer, qu'il n'est glorieux d'y » réussir : chaque pas qu'on y fait élève derrière soi une barrière qui ferme » toute retraite. On ne doit pas s'y engager légèrement; et dès qu'on touche » à la couronne, il faut la porter ou perdre la tête. »

Tibère-Alexandre, gouverneur d'Égypte, et Mucien, préteur de Syrie, sans attendre sa détermination, l'avaient proclamé empereur. Ils opposèrent à ses craintes la facilité de l'entreprise, la nécessité de délivrer Rome d'une tyrannie dégoûtante et insupportable, la force de leurs légions, l'indiscipline et les brigandages des soldats de Vitellius, et la stupide ignorance de leur chef qui ne laissait aucun doute sur le succès. Enfin il n'était plus temps, disaient-ils, de délibérer; l'intérêt de sa propre sûreté exigeait qu'il régnât; et, puisqu'on l'avait proclamé empereur, il n'existait plus de dangers pour lui que dans le refus d'un titre qui lui tenait déjà lieu de crime.

Vespasien s'obstinait encore à s'opposer à leurs vœux : tous les soldats alors tirèrent leurs glaives et menacèrent de le tuer, s'il les compromettait par une plus longue résistance. Il céda, et se soumit à régner.

On convint que Titus continuerait la guerre de Judée, que Mucien, avec une partie des légions, passerait en Italie, et que Vespasien se rendrait à Alexandrie pour rassembler de nouvelles forces, si la guerre se prolongeait.

Dans le même temps une grande insurrection éclatait en sa faveur dans l'armée de Mœsie. Antonius Primus, qui la commandait, était né à Toulouse. Banni par Néron, rappelé par Galba, il s'était concilié l'affection des troupes; hardi, bouillant, séditieux, aussi prodigue de ses richesses mal acquises qu'il se montrait avide pour les grossir, séduisant avec ceux qu'il voulait gagner, satirique contre ses ennemis, personne n'était plus dangereux dans la paix et plus utile à la guerre. Les Gaulois lui avaient donné le surnom de *Bec de coq :* ce qui prouve que ces mots français existaient déjà dans la langue celtique.

Antonius excita ses légions à reconnaître Vespasien et à combattre pour lui. Il voulait prévenir par sa rapidité l'armée d'Orient qui marchait en Italie, et il partit promptement dans le dessein d'obtenir l'honneur de cette guerre et de jouir des premiers fruits du pillage.

Cécinna et Valens parvinrent difficilement à réveiller Vitellius qui s'endormait au bruit de l'orage. Ce prince, continuant à s'occuper de ses festins, leur laissa le soin de rassembler ses troupes et de s'opposer à l'ennemi. Antonius était arrivé en Italie; Cécinna marcha au-devant de lui, et le rencontra près de Crémone. Les légions de Mœsie, fières encore des victoires qu'elles venaient de remporter sur les Roxolans et les Sarmates, peuples venus des rives du Don et du Borysthène, demandaient à grands cris le combat et répondaient de la victoire. Cécinna ne commandait au contraire que des troupes amollies par la licence. Craignant le mauvais succès d'une lutte si inégale, il négocia secrètement avec Antonius, et engagea ses soldats à quitter le parti de Vitellius. Dans le premier moment, ébranlés et surpris, ils cèdent à ses instances, prêtent serment à Vespasien. Peu de temps après, cette multitude mobile se repent de son infidélité, jette Cécinna en prison, et envoie des députés à Antonius pour le sommer de reconnaître Vitellius. Ces députés sont repoussés avec mépris : furieux alors, sans ordre, sans chef, ils attaquent pendant la nuit l'armée de Mœsie. La bataille fut longue, sanglante et douteuse. Au point du jour les deux partis s'arrêtent, conviennent d'une courte suspension d'armes, se donnent réciproquement des vivres, et, après un léger repas, recommencent le combat avec le même acharnement. Mais lorsque l'aurore fit place au soleil, qui s'élança radieux sur l'horizon, les soldats d'Antonius le saluèrent d'un cri de joie. Les vitelliens, regardant ce cri comme le signal de l'arrivée de Mucien, se troublent, se découragent et prennent la fuite. Antonius les poursuit vivement, en tue trente mille, s'empare de Crémone et la brûle.

Cependant, les vitelliens vaincus ayant rendu la liberté à Cécinna, il reprit les marques de sa dignité consulaire, et conduisit ses troupes désarmées aux

pieds du vainqueur qui le reçut avec mépris, et l'envoya à Vespasien, comme un trophée de sa victoire.

Valens, apprenant en Étrurie l'issue du combat de Crémone, s'embarqua pour les Gaules. On l'informa, dans sa route, d'une révolution qui éclatait dans cette contrée en faveur de Vespasien. Poussé par les vents sur les îles d'Hières, il y fut arrêté et mis à mort par les ordres de Valérius Paulinus, gouverneur de la Gaule narbonnaise.

Vitellius continuait cependant toujours à Rome ses orgies, ne voulait pas croire à la perte de Crémone, et défendait au peuple d'y ajouter foi. Son activité se borna à faire arrêter le préfet Sabinus, et à envoyer à l'armée Julius Agrestis, qu'il chargea de s'informer de la vérité. Ce centurion fut mené devant Antonius, qui lui laissa voir ses troupes victorieuses, et lui permit de retourner à Rome. L'empereur refusa d'abord de le croire; cet officier ne parvint à lui persuader la vérité de son rapport qu'en se tuant. Vitellius, tardivement éclairé, chargea Julius Priscus et Alphénus Varus de rassembler quatorze mille prétoriens et quatorze mille légionnaires pour défendre les Apennins. Cette armée, réunie près de Pérouse, exigeait que l'empereur vînt la commander; il s'y rendit, après avoir donné le commandement de Rome à son frère Lucius, et distribué ses trésors au peuple, dans le vain espoir de regagner son affection.

Dès que les légions et les prétoriens reconnurent la stupidité de Vitellius, qui ne savait pas les premiers éléments de la guerre, leur dévouement fit place au mépris. Peu de temps après, l'empereur, apprenant le soulèvement de la Campanie et la révolte de sa flotte de Misène, qui s'était déclarée pour Vespasien, quitta Mérania et revint avec ses troupes camper près de Rome. L'armée ennemie le suivait rapidement. Céréalis, grand capitaine, sortit la nuit de la capitale, et vint chercher un asile dans le camp d'Antonius. Flavius Sabinus et Domitien, l'un frère, et l'autre fils de Vespasien, ne purent échapper à la vigilance des gardes qu'on avait placés près d'eux; mais Vitellius n'osa pas leur donner la mort, et même, en retenant Sabinus prisonnier, il lui laissa la charge de préfet.

Mucien, débarqué en Italie, s'était réuni à Antonius; tous deux écrivirent à Vitellius, et lui promirent la vie et une retraite tranquille s'il abdiquait. L'empereur, ayant reçu leurs lettres, prend le deuil, sort du palais, déclare qu'il renonce à l'empire, et remet son épée au consul Cécilius Simplex, qui ne veut pas la recevoir. Sur son refus, il annonçait qu'il allait la déposer dans le temple de la Concorde et se retirer dans la maison de son frère, lorsque quelques-uns de ces vils flatteurs, qui trompent les princes jusqu'au bord du précipice, s'écrient que l'empereur est lui-même la Concorde. La populace répète ce cri et conjure ce prince de ne pas l'abandonner. Vitellius, aussi stupide que lâche, prenant leur basse et trompeuse adulation pour l'opinion publique, retourne au palais en disant : « Puisqu'on le veut, je reprends mon épée, l'empire, et » j'accepte le nouveau surnom qu'on vient de me donner. » Encouragé par ses soldats, il rétracte formellement son abdication.

Le préfet Flavius Sabinus et le consul Quintius Atticus, qui s'étaient pressés de proclamer Vespasien, se retirèrent avec une suite peu nombreuse au Capitole. En vain ils rappelèrent à Vitellius ses promesses et sa déclaration ; il répondit qu'il n'était plus le maître, et qu'il ne pouvait contenir le zèle de ses soldats.

Cependant, sa garde germaine assiégea le Capitole, qu'on défendit avec valeur, mais sans ordre. Il fut bientôt enlevé d'assaut, saccagé et réduit en cendres.

Vitellius, à table, jouissait de la vue du combat et de l'incendie. Pendant le repas, on lui amena Sabinus, qu'il fit mettre en pièces; le fils de cet infortuné et Domitien, plus heureux, se sauvèrent de Rome à la faveur du tumulte.

Enfin, les ennemis approchent : c'était le moment de combattre pour la vie et pour l'empire : le lâche Vitellius implora la clémence de son rival, et fit intercéder pour lui les vestales. Antonius lui répondit que l'embrasement du Capitole et le meurtre de Sabinus avaient rendu toute négociation impossible. Le combat se livra sous les murs de Rome, et dura toute la journée. Le peuple, regardant froidement la bataille, applaudissait comme à un spectacle de gladiateurs. Après une vive résistance, les vitelliens, repoussés, voulurent rentrer dans la ville; ils furent poursuivis par les troupes d'Antonius, qui en firent un affreux massacre dans les rues, et surtout au Champ de Mars, où ils tentaient de se rallier. Les habitants, impitoyables, fermaient leurs portes à ces infortunés, et les forçaient de retourner au-devant de la mort. La multitude pillait les cadavres; les vainqueurs se livraient à la joie et à la licence. On voyait ainsi à la fois dans Rome les désordres d'une orgie et les horreurs d'une ville prise d'assaut.

Vitellius, que cette extrémité ne pouvait décider ni à combattre ni à mourir, après avoir goûté, pour la dernière fois de sa vie, les grossières délices d'un copieux repas, sort de son palais par une porte secrète, n'ayant d'autre suite que son pâtissier et son cuisinier. Il marchait dans le dessein de se cacher sur le mont Aventin, chez l'impératrice, femme vertueuse, et qui s'était éloignée de lui pendant le temps de son infâme prospérité. Tout à coup, une fausse nouvelle lui rend une lueur d'espérance ; il retourne au palais, le trouve désert, se couvre d'une vieille robe, prend une ceinture remplie d'or, et se réfugie derrière le lit d'un portier dont les chiens l'attaquent et le mordent : ses cris le trahissent; on le tire de sa retraite couvert de sang et de paille. Lâche jusqu'au dernier instant, il déclare aux soldats qu'il a d'importantes révélations à faire à Vespasien, et demande, pour toute grâce, d'être gardé en prison jusqu'à son arrivée. Loin d'écouter ses prières, on lui met une corde au cou, on déchire ses vêtements, on le traîne à demi nu dans le Forum, par la rue Sacrée; les soldats, tenant leurs piques sous son menton, l'empêchaient de se dérober aux regards du peuple furieux qui l'accablait d'outrages, le couvrait d'immondices, lui reprochait sa gloutonnerie, son plat de Minerve, sa taille colossale, son visage bourgeonné, son ventre monstrueux, ses cruautés, son avarice, enfin sa lâcheté et l'embrasement du Capitole. Porté aux gémonies,

on l'y assomma, et son corps, traîné avec des crocs, fut précipité dans le Tibre : ainsi Vitellius trouva une mort digne de sa vie.

Lucius, son frère, et son fils, périrent victimes de la haine qu'on lui portait. Il ne resta de ce règne court et infâme que la honte de l'avoir souffert.

CHAPITRE X.

VESPASIEN.

(An de Rome 822. — De Jésus-Christ 70.)

Désordre à Rome excité par Domitien. — Élévation de Vespasien à l'empire. — Guerre avec les Bataves commandés par Claudius Civilis. — Révolte des Romains. — Mort de Vocula. — La révolte est apaisée par Céréalis. — Victoire de Céréalis sur Civilis. — Paix entre Civilis et Vespasien. — Brillante réception de Vespasien à Rome. — Siége, prise et destruction de Jérusalem. — Association de Titus à l'empire. — Gouvernement de Vespasien. — Mort de Julien Sabinus et de sa femme Éponine. — Institutions et travaux de Vespasien. — Défaite d'Antiochus. — Dernier dénombrement à Rome. — Traits de magnanimité de Vespasien. — Sa maladie et sa mort.

La mort de Vitellius termina la guerre, mais ne rendit pas la tranquillité aux Romains. Domitien, créé César par un décret du sénat, loin d'arrêter le courroux des vainqueurs, les excitait à satisfaire leur soif de vengeance contre les vaincus qu'ils poursuivaient partout. Antonius fomentait le désordre, protégeait le pillage, et y prenait part; sur le plus léger soupçon de s'être rangé du parti des vitelliens, on était emprisonné, dépouillé, massacré; les femmes dénonçaient leurs maris, les esclaves leurs maîtres; la cupidité rendait les amis perfides et redoutables; on rencontrait partout un danger, nulle part un asile.

Ces calamités, pires que celles de la guerre, cessèrent à l'arrivée de Mucien; sa fermeté réprima le parti dominant, et rassura le parti opprimé. Cependant, on lui reprocha un acte de cruauté inutile; il ordonna la mort du fils de Vitellius, qui n'était âgé que de six ans. La politique ne pouvait justifier cette violation des lois et de l'humanité contre un enfant dont le nom était plutôt un fardeau qu'un honneur.

Le parti de Vitellius n'existait plus; l'empire, las d'être gouverné par des

monstres, voulait enfin vivre sous les lois d'un homme, et reconnaissait unanimement Vespasien. Le sénat, peu digne d'un chef aussi vertueux, était trop accoutumé à la servitude pour faire de lui-même des décrets convenables à la justice du règne qui commençait. Il se forgea volontairement des chaînes qu'on ne voulait pas lui imposer; et si Rome fut libre quelques années sous l'autorité de deux sages monarques, elle ne dut ce bonheur qu'aux vertus de ces deux princes, trop grands pour exercer la tyrannie qu'on leur offrait; car ce lâche sénat avait renouvelé en faveur de Vespasien la loi *regia;* elle lui donnait, comme à ses prédécesseurs, le droit exclusif de paix et de guerre, et celui de faire des sénatus-consultes avec un conseil privé. Sa recommandation aux comices et aux tribus devait être exécutée comme un ordre. Le même décret exemptait d'obéir à ceux du peuple et du sénat; il défendait de poursuivre aucun de ceux qui auraient violé les lois en obéissant au prince : ainsi le sénat sans pudeur autorisait, par un édit solennel, ce qu'il aurait été honteux de souffrir en silence.

Cependant les formes anciennes existaient encore; cette nation esclave conservait le nom de république. Pour sanctionner les ordres d'un maître, on les décorait du nom de *sénatus-consulte* et de *plébiscite :* tant il est vrai que sans les mœurs, les institutions ne sont rien; les plus libérales ne font, dans un temps de corruption, que légaliser la tyrannie.

L'empereur, arrêté par les vents contraires, resta plusieurs mois encore dans l'Orient. Tandis que son nom et le respect qu'on lui portait, réunissant tous les partis, terminaient si heureusement la guerre intérieure, une guerre étrangère exposait l'empire au plus imminent péril. Claudius Civilis, homme d'un grand talent et d'un grand caractère, mis aux fers par Néron, délivré par Galba, proscrit par Vitellius, s'était enfin sauvé chez les Bataves, ses compatriotes : doublement animé par le désir de la vengeance et par l'amour de la liberté, il souleva sa nation dans l'espoir de secouer le joug des Romains; les Bataves, originaires de Germanie, engagèrent facilement les Cattes, les Cauques, les Bructères, et plusieurs autres peuples de cette contrée belliqueuse, à grossir leurs forces. Leur mépris pour Néron, Galba, Othon, Vitellius, pour le sénat et pour le peuple qui leur obéissaient, et la brillante renommée de Civilis, les remplissaient d'ardeur et de confiance. En même temps les Germains, animés par une vieille haine contre Rome, se trouvaient alors vivement excités à la guerre par une prophétesse nommée Valléda, dont les paroles passaient pour des oracles. Cette femme augmentait ce respect superstitieux en restant invisible. Elle habitait une tour isolée, au pied de laquelle les Barbares venaient l'interroger. Un de ses parents portait ses réponses mystérieuses.

Civilis, se concertant avec elle, réunit bientôt sous ses ordres une armée formidable. Les Bretons lui envoyèrent des secours; il avait sous lui des généraux renommés, Classicus et Tutor, dont l'intrépidité effraya souvent les légions romaines. Ce chef des rebelles, aussi rapide dans l'exécution que hardi dans la conception de ses plans, voyant les Romains affaiblis et divisés par la guerre de Vitellius contre Othon, déguisa d'abord son ambition, fit prêter serment par ses

soldats a Vespasien, et attaqua, sans perdre de temps, Aquilius qu'il défit complétement.

Memmius Lupercus et Hérennius Gallus ayant ensuite réuni leurs forces pour s'opposer à ses progrès, il les battit et les mit en fuite. Vocula, habile officier, leur succéda, et, malgré tous ses efforts, ne put arrêter le torrent. Dans une première affaire, il se vit forcé à la retraite; dans une seconde, le succès resta douteux.

La mort de Vitellius suspendit quelque temps les hostilités qu'elle aurait dû terminer, si les Bataves eussent été sincères. Comme Civilis ne pouvait plus se servir d'aucun prétexte soutenable, il cessa de masquer ses intentions, se déclara ouvertement ennemi de l'empire, et continua de combattre avec avantage.

Une grande partie des Gaulois voyaient avec plaisir les succès des Bataves; leurs druides, et tous ceux qui tenaient encore à l'ancienne religion et aux anciennes coutumes proscrites par les derniers Césars, les excitaient à prendre les armes et à recouvrer leur indépendance : ils leur faisaient envisager l'incendie récent du Capitole comme un heureux présage qui promettait à de nouveaux Brennus de nouveaux triomphes.

Langres, Trèves et plusieurs autres cités se joignirent aux Bataves. La contagion de l'esprit de révolte s'étendit jusque dans les camps des Romains. On vit alors une défection inouïe; on vit des légions embrasser la cause et suivre les étendards des Barbares. Vocula, opposant vainement une fermeté héroïque au délire de la sédition, s'efforça sans succès de représenter aux factieux l'opprobre dont ils allaient se couvrir en traînant leurs aigles à la suite des drapeaux germains et bataves, en soumettant les vainqueurs aux vaincus, les maîtres aux esclaves, et en préférant les ordres ignominieux d'un Civilis, d'un Tutor, d'un Classicus, au noble commandement des Césars et à l'autorité du sénat et du peuple : sa résistance ne fit qu'irriter le crime; on l'égorgea.

Cependant les rebelles, se souvenant encore qu'ils étaient Romains, n'osèrent point se déclarer sujets d'un prince barbare; ils firent prêter serment à l'empire des Gaules, et proclamèrent César un de leurs officiers, Julius Sabinus. Rome se croyait perdue; l'Italie s'attendait à voir fondre à la fois sur elle les Germains, les Bataves, les Gaulois et les Bretons. Mucien et Domitien, réunissant leurs armées, se disposèrent à marcher pour défendre les Alpes, et firent partir avant eux quatre légions, commandées par Pétilius Céréalis, général actif, expérimenté et digne d'être comparé aux plus fameux généraux de la république.

En arrivant dans les Gaules ce général trouva le danger moins grand qu'on ne l'avait pensé; le nouveau César, Julius Sabinus, dont l'habileté n'égalait pas l'ambition, venait d'attaquer les Séquanais qui l'avaient battu et mis en fuite. Céréalis, sans attendre de renfort, s'empare de Langres, défait les habitants de Trèves, et ramène à leur devoir les légions révoltées. Sa sagesse lui valut autant de succès que son courage; les rebelles, craignant la vengeance, hésitaient à se soumettre : loin d'aigrir les esprits par cette rigueur qui ne passe pour force qu'aux yeux de la faiblesse, il attribua la sédition au malheur des

temps, accorda une amnistie complète, et défendit, sous des peines sévères, aux officiers et aux soldats fidèles de reprocher le passé à ceux qui rentraient dans le devoir.

Ce premier avantage empêcha le feu de l'insurrection de s'étendre; en vain Civilis et les réfugiés de Tongres et de Langres voulurent continuer à détacher les Gaulois de l'empire : les États de la Gaule se rassemblèrent; toutes les villes y envoyèrent leurs députés. Un d'eux, nommé Vindex, parvint à les convaincre que leur désunion, leurs jalousies mutuelles et même leurs richesses s'opposaient à leur indépendance; qu'ils ne pourraient jamais s'accorder pour reconnaître un chef, une capitale, et que la domination des Romains, n'exigeant d'eux que quelques tributs et des soldats, et leur accordant le droit de cité, était préférable à celle des Germains qui, sous le nom d'alliés, ne voulaient entrer dans la Gaule que pour la piller et l'asservir. De ce moment la Gaule resta tranquille, et on n'eut plus à combattre que les Bataves et les Germains.

Civilis et Céréalis se mesurèrent bientôt. Dans un premier combat, après une résistance opiniâtre, le premier fut battu par les Romains et obligé de se retirer; mais le courage actif de Civilis ne se laissait point facilement abattre; rassemblant de nouvelles forces, il surprit Céréalis, enfonça ses légions et s'empara de son camp. Ces deux rivaux étaient dignes l'un de l'autre. Le général romain, ralliant ses troupes, les ramena au combat, et, par l'habileté de ses manœuvres, contraignit Civilis de prendre la fuite.

Au bruit de cette défaite, Mucien voulut suspendre sa marche; il craignait l'ardeur et l'ambition coupable de Domitien. Ce jeune prince, indocile à ses avis, continua sa route. Arrivé à Lyon, son impatience dévoila ses projets; il écrivit à Céréalis pour l'engager à lui céder le commandement de ses légions : son dessein était de marcher à leur tête en Italie, pour détrôner son père et Titus. Céréalis rejeta sa demande avec dédain : le prince, déconcerté, parut renoncer à ses projets, et refusa même dès ce moment d'exercer aucune fonction publique.

Céréalis poursuivit ses succès, et porta la guerre chez les Bataves. Leur pays, couvert de marais, opposait à la valeur romaine de nombreux et d'insurmontables obstacles : après plusieurs combats où la fortune fut balancée, Civilis, aussi habile politique que grand capitaine, voyant de l'incertitude parmi ses alliés, et informé de leur dessein de traiter avec Rome en le sacrifiant, les prévint, et fit valoir auprès de Vespasien le zèle hardi qu'il avait montré pour lui contre Vitellius : sa soumission lui fit obtenir la paix avec des conditions honorables.

Dans le même temps les Scythes, nommés Sarmates, entrèrent en Mœsie, et la dévastèrent après avoir battu Fontéius Agrippa. L'empereur envoya contre eux quelques légions, commandées par Rubrius Gallus, qui les contraignit à repasser le Danube, et fortifia la frontière.

Vespasien, obligé de rester plusieurs mois à Alexandrie, reçut dans cette ville les hommages des princes de l'Orient. Tacite et Suétone rapportent qu'un aveugle et un boiteux vinrent lui dire que le dieu Sérapis leur était apparu,

et les avait avertis qu'ils guériraient de leurs maux si l'empereur voulait toucher avec sa salive le visage de l'un et le talon de l'autre. Le prince avait honte de paraître ajouter foi à cette fable; mais, pressé par ses amis, et croyant sans doute que dans ce siècle il fallait joindre à la force de la politique celle de la superstition, il consentit à leur demande, les toucha et les guérit. La puissance trouve toujours de nombreux témoins pour attester de pareils miracles.

Après avoir affermi ainsi son pouvoir en Égypte par la crédulité des peuples, Vespasien laissa dans l'Orient Titus chargé de combattre les Juifs, et partit pour Rome.

Le sénat et le peuple vinrent au-devant de lui; les parfums brûlant sur toutes les places, les rues ornées de guirlandes de fleurs, les hymnes chantés par les prêtres et répétés par la multitude, semblaient ne faire de toute la ville qu'un temple magnifique. Toutes les tribus signalèrent leur joie par des repas publics, et l'on n'entendait partout que des vœux formés pour la durée de son règne et pour la prospérité de sa famille.

Vespasien était alors âgé de cinquante-neuf ans; sa conduite justifia les espérances qu'on avait conçues. Après avoir donné aux fêtes et aux cérémonies le temps qu'exigeaient l'usage et la décence, il se livra entièrement aux soins du gouvernement.

L'empire entier, à l'exception des Juifs, était soumis et tranquille; Titus exécuta les ordres de son père, attaqua les Hébreux campés sous les murs de Jérusalem, les força de rentrer dans la ville, et en forma le siége. Il fut long et meurtrier. Ce n'était point une cité, c'était une nation qu'on assiégeait. La nature et le fanatisme défendaient la ville : trois montagnes, hérissées de fortifications, formaient trois enceintes séparées; elles contenaient six cent mille furieux qui croyaient combattre pour Dieu contre les hommes.

Leur malheur s'accroissait par leur désunion; divisés en plusieurs sectes qui se détestaient, la vue de l'ennemi ne les empêchait pas de se déchirer entre eux; et, après avoir repoussé les Romains de leurs murs, ils revenaient combattre pour leur parti. Ainsi cette malheureuse ville voyait à la fois dans son sein toutes les horreurs de la guerre civile et de la guerre étrangère.

Les Iduméens, qu'ils avaient appelés à leur secours, massacrèrent le vertueux pontife Ananias; la faction des zélés, commandée par Jean de Giscala, vengea ce meurtre par d'affreux massacres. Cette faction était elle-même divisée en plusieurs partis, dont les chefs, Simon et Éléazar, attaquaient avec rage celui de Jean. L'intérêt commun ne les réunissait que peu de moments, et alors ils combattaient avec intrépidité les Romains. En vain leur roi Agrippa, et un de leurs généraux, l'historien Josèphe, tentèrent, avec la permission de Titus, de préserver ce peuple égaré d'une ruine totale, et de le ramener à la concorde et à la paix; on ne répondit à leurs discours que par des injures et par des menaces.

Bientôt la famine vint ajouter ses tourments à toutes les calamités de Jérusalem : le peuple, réduit à manger du cuir et même des cadavres, assailli sans relâche par les vainqueurs du monde, épuisé par la guerre intestine, affaibli

par de continuels massacres, troublé par des prophéties annonçant sa destruction, menacé, dans l'ombre des nuits, par des voix inspirées ou perfides qui criaient : « Les dieux s'en vont, » méprisait le danger, la fatigue, la faim, les présages, ne quittait les armes qu'avec la vie, et bravait également les dominateurs de la terre et le maître de l'univers.

La résistance des Juifs semblait croître en proportion de leurs périls : Titus poursuivit ses attaques avec autant de prudence que de constance et de courage. Offrant toujours la paix, pressant toujours la guerre, il s'empara de trois enceintes qu'il prit d'assaut, et s'efforça vainement de sauver le temple qui devint la proie des flammes. Il trouvait des ennemis tant qu'il existait des hommes, et il ne put enfin triompher que d'un amas de débris et d'un peuple de cadavres.

Jérusalem fut livrée au pillage et rasée. Quatre-vingt mille prisonniers échappèrent seuls aux combats. Les Romains en crucifièrent un grand nombre. Titus, dans l'espoir de se justifier d'une si horrible effusion de sang, disait : « Je n'ai » fait qu'exécuter les ordres du Ciel contre un peuple qui semblait être l'objet » de sa colère. » Josèphe lui-même, indigné des excès de ses compatriotes, s'écriait : « Jérusalem a commis tant de crimes que, si les Romains ne l'avaient » pas détruite, elle aurait péri par un déluge, ou se serait vue consumée par » les flammes comme Sodome et Gomorrhe. »

La longue résistance des Juifs et leur fanatisme les avaient rendus redoutables, leur défaite remplit Rome de joie et d'orgueil. Titus fut comblé d'honneurs et d'éloges : le sénat lui décerna, ainsi qu'à Vespasien, le triomphe. On porta devant le char du vainqueur les vases sacrés de Salomon et les lois de Moïse.

Vespasien associa son fils Titus à l'empire, le nomma sept fois son collègue au consulat, et lui fit exercer plusieurs années les fonctions de tribun (1).

L'empereur, en revenant à Rome, y ramena la paix, la justice et la vertu que ses prédécesseurs semblaient en avoir exilées. Il rendit aux lois leur vigueur, aux magistrats leur autorité; déférant pour le sénat, doux et populaire pour les citoyens, ferme et sévère avec les troupes, il rétablit la confiance dans la ville, la sûreté sur les routes, l'ordre dans les provinces et la discipline dans l'armée. Pour affermir son autorité, il ne crut pas nécessaire de proscrire ses ennemis; il prit le parti le plus sûr et le plus doux, celui de regagner leur affection. Sa sévérité se réduisit au licenciement des vitelliens les plus opiniâtres, à la réforme des hommes vicieux dont il purgea les ordres de l'État, au bannissement des sophistes qui corrompaient les mœurs de la jeunesse.

On ne peut reprocher à sa mémoire qu'une condamnation trop rigoureuse: Julius Sabinus, qui avait pris le nom de César, poursuivi après sa défaite, prit congé de ses amis, renvoya ses esclaves, mit le feu à sa maison dans laquelle on crut qu'il avait péri, et se retira au fond d'une caverne, suivi de deux seuls affranchis dont il connaissait la fidélité. Éponine sa femme, que sa piété con-

(1) An de Jésus-Christ 71.

jugale immortalisa, se livra au plus violent désespoir, et les éclats de sa douleur firent croire encore avec plus de certitude que son mari n'existait plus : elle voulait renoncer à une vie qui n'était qu'un fardeau pour elle. Peu de jours après, Sabinus l'informa secrètement du lieu de sa retraite. Cette Gauloise courageuse, conservant encore l'apparence d'un chagrin qui pouvait écarter tout soupçon, partagea la captivité volontaire de son époux, s'éloigna peu à peu du monde, et s'enterra enfin pendant plusieurs années avec l'objet qui donnait seul du prix à sa vie.

Au fond de cette grotte obscure, et sans aucun secours, elle donna naissance à deux enfants; mais, soit par trahison, soit par imprudence, l'asile de cette famille infortunée fut enfin découvert : on l'amena devant Vespasien. A leur vue, il versa des larmes, et il était prêt à céder aux nobles et touchantes prières d'Éponine. Les mœurs du siècle, la politique du temps, les alarmes du sénat, les conseils de Mucien, lui firent sacrifier la pitié à la raison d'État : il envoya au supplice ces illustres proscrits, et ne fit grâce qu'à leurs enfants. Éponine reprit sa fierté quand elle perdit l'espérance : « Apprends, Vespasien, » dit-elle, qu'en remplissant mes devoirs et en prolongeant les jours de ta victime, j'ai goûté plusieurs années, dans l'obscurité d'une caverne, un bonheur que l'éclat du trône ne te fera jamais connaître. » La gloire l'accompagna sur l'échafaud; la honte et le remords restèrent près de l'empereur dans son palais.

Cet acte de cruauté, que la morale condamne et que la politique veut en vain excuser, fut la seule tache de ce règne glorieux.

Vespasien, né dans un siècle où l'on voyait sans émotion l'effusion du sang, se montra toujours humain, sensible et même généreux pour ses ennemis. Il ne pouvait supporter la vue d'un supplice; l'orgueil du rang suprême n'avait point altéré la simplicité de ses mœurs; ses vêtements étaient modestes, sa table frugale; affable et populaire, il se laissait aborder facilement, et se mêlait, dans les bains publics, à la multitude. Il réprima le luxe, et se montra constamment ennemi de la mollesse. Un jeune officier se présentant un jour à lui tout parfumé : « J'aimerais mieux, lui dit-il, que vous sentissiez l'ail que » l'essence. »

Rome lui dut de superbes monuments, un vaste amphithéâtre; il fit graver sur trois cents tables de cuivre les meilleures lois. Son attention vigilante s'occupait également des autres cités de l'empire; il les répara, les fortifia et les embellit.

Les peuples étrangers tentèrent rarement d'attaquer un empire uni, gouverné par un chef si actif et si ferme : cependant Antiochus, roi de Comagène, et son fils Épiphane, comptant sur l'appui des Parthes, voulurent se rendre indépendants (1). Cérennius Pétus, par les ordres de l'empereur, marcha contre eux et les mit en fuite. Antiochus, surpris dans sa retraite, fut enchaîné et envoyé

(1) An de Jésus-Christ 73.

tisanes qui, depuis Néron, affichaient un luxe insolent, il les priva du droit d'hériter, et leur défendit de se montrer en char et en litière. Il adoucit les peines portées contre les vestales qui enfreignaient leurs vœux, et ne leur fit subir la mort qu'en cas de récidive. Croyant trouver un moyen de préserver Rome des disettes fréquentes auxquelles elle était exposée, pour encourager la culture du blé, il ordonna d'arracher en Italie une grande partie des vignes; mais cet ordre, contraire aux coutumes et aux droits de propriété, éprouva une vive résistance qui le força d'y renoncer.

Un seul des actes de son administration put alors faire pressentir ce qu'on avait à craindre de lui, il bannit de Rome les philosophes et les savants ; le vice et le crime sont bien près de leur triomphe, lorsqu'ils obtiennent l'éloignement de la vertu et l'exil de la vérité.

Sous le règne de Domitien les armes d'Agricola étendirent la puissance romaine jusqu'à l'extrémité septentrionale de l'Europe. Il conquit la Calédonie (Écosse), dernier asile de la liberté. Le roi qui gouvernait ces peuples belliqueux, Galgacus, défendit son indépendance avec courage, et ne succomba pas sans gloire. Ayant rassemblé l'élite des braves de son pays, il leur parla, dit Tacite, en ces termes : « Lorsque je considère les causes de la guerre et la » nécessité qui nous y contraint, mon courage s'accroît, et l'accord de nos sen- » timents me persuade que ce jour va rendre à la Bretagne sa liberté. Seuls » nous n'avons point encore éprouvé la servitude; au delà de notre patrie il » n'existe plus de terre : la mer même, dominée par la flotte romaine, ne » nous ouvre aucun asile : ainsi le combat et les armes, qui sont l'espoir de » l'honneur, deviennent aujourd'hui la sûreté des lâches.

» Dans les autres batailles, livrées avec différents succès par les Bretons, » ils comptaient sur nos secours, et voyaient ici une retraite assurée. Nous » sommes le peuple le plus belliqueux de la Bretagne; aucune nation esclave » n'avoisine nos rivages; la vue des tyrans n'a jamais souillé nos regards.

» La situation isolée de notre pays nous a puissamment défendus jusqu'à ce » jour. L'imagination grandit ce qu'elle ne connaît pas, et l'ennemi a long- » temps respecté les dernières bornes du monde; mais enfin le sanctuaire de » la liberté britannique est ouvert : au dehors on ne voit d'un côté que des » flots et des rochers, et de l'autre les Romains, dont vous vous flatteriez en » vain de désarmer l'orgueil par une obéissance modeste. Ces ravageurs du » monde cherchent encore des proies sur les mers lorsque la terre ne suffit » plus à leur cupidité. Rien n'échappe à leurs mains avides; la richesse tente » leur avarice, la pauvreté leur ambition; les trésors de l'Orient et de l'Oc- » cident ne les ont pas rassasiés; c'est le seul peuple qui poursuive l'opulence » et la misère avec la même ardeur. Piller, massacrer, voilà leur domination; » changer un pays en désert, voilà leur paix.

» Nos enfants, nos proches, tous ceux que la nature nous fait chérir, sont » enlevés par eux, enrôlés et traînés en servitude. Si nos femmes et nos sœurs » évitent leurs violences comme ennemis, sous le nom d'amis et d'hôtes ils » les outragent; ils épuisent nos fortunes pour grossir leurs trésors, nos grains

» pour se nourrir, nos corps et nos bras pour dessécher leurs marais, pour » fortifier leurs camps; les chatiments et les injures, voilà notre salaire.

» Les hommes nés dans la servitude sont vendus une seule fois et nourris » par leurs maîtres. La Bretagne paie et alimente chaque jour les siens; et, » comme dans une maison, parmi les serviteurs, les derniers venus sont le » jouet des autres, ainsi, dans cette foule de peuples anciennement asservis, » c'est nous, comme les plus nouveaux, qu'on maltraite et qu'on insulte. Nous » ne possédons point de terres fertiles, de mines opulentes, de ports superbes, » qu'on puisse nous faire cultiver, exploiter, entretenir; nous n'avons que » de la vertu et de l'audace, qualités offensantes pour les dominateurs.

» La profondeur et le mystère même de nos retraites leur inspirent d'au- » tant plus de soupçons que nous y trouvons plus de sûreté. Ainsi, puisque » vous n'avez aucun espoir de grâce, armez-vous enfin d'un courage égale- » ment nécessaire aux hommes qui désirent la gloire et à ceux qui ne cher- » chent que leur salut.

» On a bien vu les Brigantes, sous les ordres d'une femme, parvenir à in- » cendier une colonie romaine, à forcer un camp. Ils auraient même totale- » ment secoué le joug, s'ils ne s'étaient pas endormis dans la prospérité; et » nous, guerriers jusqu'à présent indomptés, nous qui jouissons encore de » nos forces entières et de notre antique liberté, nous ne montrerions pas à » la première attaque quels hommes produit la Calédonie!

» Ne croyez pas que les Romains portent autant de courage dans la guerre » que d'intempérance dans la paix. Ce sont nos dissensions et nos discordes » qui les ont illustrés. Ils fondent leur gloire sur les fautes de leurs ennemis; » leur armée, mélange monstrueux de toutes les nations, se grossit par le » succès, mais se fondra aux premiers revers. Car vous ne croirez pas sans » doute que les Gaulois, les Germains, et, à notre honte, cette foule de Bre- » tons qui vendent leur sang, servent par affection des maîtres étrangers, » dont ils ont été plus longtemps les ennemis que les esclaves. Les périls, la » terreur forment seuls leurs faibles liens : éloignez-les : dès que la crainte » cessera, on verra la haine éclater.

» Nous avons pour nous tout ce qui excite à la victoire; les femmes des Ro- » mains ne sont pas là pour enflammer leur courage, ni leurs pères pour leur » reprocher la fuite. La plupart de ces soldats sont sans patrie, ou en ont de » différentes. Ils sont peu nombreux; frappés de terreur, ils pénètrent dans » un pays inconnu, leurs regards ne s'y portent que sur des objets nouveaux » pour eux, sur un ciel brumeux, sur une mer orageuse, sur de sombres fo- » rêts qui les épouvantent. Les dieux nous les livrent en quelque sorte en- » fermés et enchaînés.

» Ne vous laissez point effrayer par un vain appareil, par l'éclat de l'or et de » l'argent, qui ne peuvent ni les défendre ni nous blesser : nous trouverons » dans l'armée ennemie des bras à nous; les Bretons reconnaîtront leur cause » dans la nôtre; les Gaulois se souviendront de leur ancienne liberté; les Ger- » mains s'éloigneront d'eux, comme on a vu récemment les Usipiens les aban-

» donner. Après la victoire, point d'obstacles! Vous ne rencontrerez que des » forteresses sans garnisons, des colonies de vétérans infirmes, des cités faibles et divisées, des sujets irrités obéissant mal à d'injustes maîtres.

» Ici, vous voyez un général et une armée ; là, des tributs, des travaux, des » châtiments. Vous allez, sur ce champ de bataille même, vous condamner » à ces maux pour toujours, ou vous en venger. Marchez donc, et dans le » combat songez à vos aïeux et à vos descendants. »

Les Barbares l'écoutaient avec transport ; une acclamation unanime fut leur réponse. Ils coururent avec enthousiasme au combat.

Agricola, voyant briller leurs armes, contint quelque temps avec peine l'ardeur des légions, qu'il voulait exciter par ce retard. Les haranguant avec autant de dignité que d'énergie, il leur rappela leurs dangers, leurs succès, huit ans de travaux, de batailles et de victoires. « Vous avez enfin, leur dit- » il, franchi les limites où s'étaient arrêtés nos pères ; ce n'est plus par la » renommée, c'est par nos yeux que nous connaissons les limites du monde, » nous avons à la fois découvert et conquis la Bretagne.

» Dans nos marches longues et pénibles, lorsque vous franchissiez tant de » fleuves, de marais et de montagnes, je vous entendais crier dans votre im- » patience : Quand pourrons-nous joindre et combattre l'ennemi ? Le voilà » devant vous ; le champ est ouvert à votre courage : tout vous appartient si » vous êtes vainqueurs ; vous perdez tout si vous vous laissez vaincre.

» J'ai toujours pensé qu'il n'y avait de sûreté dans la fuite ni pour le chef » ni pour le soldat. Il vaut mieux mourir avec gloire que vivre avec honte. » Aujourd'hui la bravoure seule peut conserver la vie et l'honneur. Songez, » d'ailleurs, qu'il serait encore glorieux de terminer sa carrière aux bor- » nes du monde.

» Ces ennemis que vous allez combattre ne vous sont pas inconnus ; l'an- » née dernière ils vous attaquèrent ; une seule légion les mit en fuite par ses » cris ; ils n'existent encore que parce qu'ils sont les plus timides des Bretons ; » tandis qu'ils fuyaient, les braves ont péri.

» Achevez un demi-siècle de succès par une journée de gloire, et prouvez à » Rome que jamais elle n'a dû attribuer à l'armée la prolongation de la guerre » et de l'espoir des rebelles. »

L'ardeur et la joie brillaient sur le front des Romains ; ils prennent leurs armes et s'élancent hors du camp. Agricola porta en avant huit mille auxiliaires, plaça trois mille chevaux sur les ailes, et laissa les légions devant les retranchements. Il désirait que sa victoire coûtât peu de sang aux Romains, ou voulait trouver une ressource en cas de défaite.

Une foule innombrable de Bretons occupaient la plaine et les hauteurs qui la couronnaient. Supérieurs en nombre aux Romains, ils les débordaient. Agricola étendit sa ligne, et, pour animer les troupes par son exemple, il renvoya son cheval et combattit à pied.

Tant qu'on se battit de loin, les Bretons, plus habiles à lancer les traits, eurent l'avantage. Agricola les chargea avec cinq cohortes, dont les glaives

courts et les boucliers pointus déconcertèrent l'ennemi, qui ne leur opposait que de longs sabres sans pointes et des pavois étroits. La cavalerie Bretonne, mêlée aux chars armés de faux, attaqua en flanc l'armée romaine : celle-ci tint ferme; les chevaux, épouvantés par les piques, portèrent le désordre dans les rangs ennemis. Toute la masse des Barbares descendit alors des montagnes pour envelopper les Romains. Agricola, qui avait prévu ce mouvement, envoya sur eux une réserve de quatre divisions de cavalerie qui les enfonça, et qui, tournant ensuite l'armée ennemie, la prit à dos. Le champ de bataille ne fut plus alors qu'un champ de déroute et de carnage : les Barbares tentèrent de se rallier dans les bois; mais Agricola, contenant l'ardeur de ses troupes victorieuses, poursuivit avec ordre les vaincus, et leur ôta tout espoir de renouveler le combat. La nuit et la lassitude mirent fin à la poursuite et au carnage. L'ennemi perdit vingt mille hommes.

Le jour suivant, un silence profond, les collines désertes, et le feu des villages embrasés prouvèrent que la victoire était complète, et que les Barbares dispersés n'avaient plus conservé d'espérance. Ces infortunés se sauvèrent de cavernes en cavernes, brûlèrent leurs maisons, et tuèrent leurs femmes et leurs enfants. Telle fut l'issue de leur dernier effort en faveur de la liberté.

Après cette victoire, la flotte découvrit au nord de l'Écosse les Orcades et l'Islande : elle en fit la conquête, et l'on était alors si peu avancé dans la science de la géographie, que ce fut par cette expédition qu'on acquit, pour la première fois, la certitude que la Bretagne était une île. Elle fut ainsi entièrement conquise et réduite en province romaine par Agricola, cent trente-huit ans après la descente de Jules-César. On attachait tant d'importance à la possession de cette province et à sa force, que jamais les empereurs n'en laissèrent les gouverneurs à la nomination du sénat.

Domitien, dont les vices commençaient à se montrer sans retenue, venait de faire en Germanie contre les Cattes une campagne qui ne fut signalée par aucun combat décisif. Ce prince, ambitieux de tout genre de gloire, et ne possédant aucune des vertus qui la donnent, se fit décerner un vain triomphe pour des victoires imaginaires. Son char était précédé d'esclaves achetés pour représenter des prisonniers. La relation qu'Agricola lui envoya de sa conquête, quoique modeste, excita sa jalousie. S'efforçant vainement de la dissimuler, il ne put donner aucun signe d'affection à ce grand homme, et ne lui montra que de l'estime. Après lui avoir accordé à regret des statues et les ornements triomphaux, il le rappela sous prétexte de l'envoyer en Syrie. Sallustius Lucullus le remplaça dans son gouvernement, et jouit du prix de ses travaux.

Lorsque Agricola revint à Rome, il reçut l'ordre de n'y rentrer que de nuit. Le froid accueil de l'empereur le décida à finir ses jours dans la retraite. Quelques années après il mourut; on soupçonna Domitien de l'avoir empoisonné. Pendant sa maladie, ce prince l'envoyait visiter fréquemment par ses affranchis et par ses médecins; tant il était impatient d'apprendre la nouvelle de la mort d'un grand homme qu'il serait peut-être parvenu à faire oublier, si Tacite et Dion ne nous avaient conservé la mémoire de ses vertus et

de ses exploits. La gloire des grands capitaines ne doit sa durée qu'à la gloire des grands écrivains : Tacite seul nous a fait connaître le conquérant de l'Angleterre.

Agricola, pour assurer le repos de sa famille, légua en mourant une partie de ses biens à l'empereur, qui reçut ce don comme une preuve d'estime. « Sa » vanité, dit Tacite, ignorait qu'un bon père n'appelle à sa succession qu'un » mauvais prince. »

A cette époque les Sarmates et les Scythes firent une irruption dans l'empire : ils massacrèrent une légion et son général. Il fallut de longs efforts pour les chasser. Décébale, roi des Daces, déclara la guerre aux Romains, défit l'armée du consulaire Oppius Sabinus, ainsi que celle de Cornélius Faustus, commandant des gardes prétoriennes, et répandit la terreur dans toute l'Italie, qu'il menaçait d'envahir. Les légions campées sur les bords du Danube avaient été, les unes détruites, les autres enveloppées. On vit Rome, pour la première fois, abdiquant sa grandeur, employer pour se défendre l'or au lieu du fer, obtenir à prix d'argent la retraite des Barbares, et acheter honteusement la paix. Domitien ne rougit pas de se faire décerner, pour cette désastreuse capitulation, le triomphe et le surnom de *Germanique*.

Puéril dans sa vanité, comme il voulait qu'on dît qu'il avait été plus souvent consul qu'aucun autre Romain, il se fit nommer dix-sept fois à cette dignité. Il ne gardait le consulat que quatre mois, et n'en remplit jamais les fonctions.

Dès qu'il se crut affermi sur le trône, cessant de jouer la vertu, il laissa un libre cours à ses honteuses passions, à ses vices odieux, ne leur imposa plus de frein, et parut même les porter jusqu'au délire. Il défendit de lui ériger d'autres statues que des statues d'or et d'argent, et voulut qu'on l'appelât *seigneur et dieu*.

Sa cruauté égalait son orgueil; il se plaisait à voir les tourments des condamnés, à entendre leurs cris, et comptait avec volupté leurs larmes et leurs soupirs. Sa tyrannie peupla Rome d'espions et de délateurs, vermine qui pullule sous les mauvais princes, et qui crée des coupables pour gagner un vil salaire. Leurs rapports mensongers firent périr les plus illustres sénateurs : Céréalis, Orphitus, Glabrio, Ælius Lamia, dont l'empereur avait enlevé la femme. Coccéianus, neveu d'Othon, mourut victime de sa reconnaissance : on l'accusait de rendre chaque année des honneurs solennels à la mémoire de son oncle. Métius Pomposianus paya de sa tête les fausses prédictions des devins, qui lui promettaient l'empire.

Le sénat se voyait forcé par le tyran de prononcer ces injustes arrêts. La peur faisait régner un silence profond dans cette assemblée, autrefois la terreur des rois. Celui qui la présidait prenait seul la parole, parce que son rang l'y forçait ; les autres, les yeux baissés, opinaient sans parler.

Maternus avait écrit un livre contre la tyrannie; Julius Rusticus avait fait l'éloge des vertus de Traséas et d'Helvidius Priscus : tous deux périrent coupables d'avoir dit la vérité.

Domitien détestait les arts qui adoucissent les mœurs, les lettres qui éclairent les hommes. A ses yeux, le savoir et le talent furent des crimes, ainsi que la gloire et l'opulence. Rarement on vit un bon prince illettré.

Cependant, un philosophe célèbre, Apollonius de Tyane, osa braver le péril et affronter sa présence. Il était déjà venu, du temps de Néron, « pour voir, » disait-il, quelle bête c'était qu'un tyran. » Après avoir voyagé dans l'Inde et en Arabie, il fut à son tour accusé de magie, revint en Italie, parut sans crainte aux yeux de Domitien, se défendit avec courage, lui fit entendre le langage de la sagesse et de la vérité, et resta impuni; ce qui parut si extraordinaire, que ses partisans, voulant l'opposer et le comparer à Jésus-Christ, n'expliquèrent ce phénomène que par un prodige : ils racontèrent qu'il avait soudainement disparu aux regards du tyran.

Un gouvernement si lâche et si faible devait faire éclore des conspirations. Lucius Antonius, gouverneur de Germanie, se révolta, et prit le titre d'empereur. Il attendait de la Gaule de puissants renforts; le Rhin débordé l'empêcha de les recevoir. Norbanus, envoyé contre lui, l'attaqua brusquement et le tua. Cette rébellion, qui avait effrayé le lâche Domitien, lui servit de prétexte pour multiplier les accusations et les supplices.

Aussi insensé que farouche et tremblant, il passait les journées entières dans la solitude, enfermé dans son cabinet. Loin de s'occuper des affaires publiques, sa cruauté puérile s'amusait à faire éprouver à de faibles insectes, à des mouches, les tourments que sa barbarie exerçait sur les hommes. Bientôt, joignant l'hypocrisie à la férocité, son amitié devint aussi redoutable que sa haine, et chacun pouvait presque juger le degré du danger qu'il courait, par celui de l'affection que l'empereur lui témoignait. Il combla de preuves d'estime et de faveur son intendant la veille du jour où il l'envoya au supplice.

Lorsqu'il accusait quelqu'un, pour intimider les sénateurs et les forcer à la rigueur, il disait : « On verra aujourd'hui si je suis cher ou indifférent au » sénat. »

La fortune publique était livrée aux courtisanes. L'empereur, bravant toute décence, allait aux bains publics avec elles. Cupide comme tous les prodigues, il se déclarait héritier des citoyens les plus opulents. Les impôts qui écrasaient les Juifs furent doublés; les prophètes de ce peuple avaient annoncé le règne prochain d'un fils de David; l'empereur fit chercher, arrêter et périr tous les descendants de ce roi.

La dixième année du règne de Domitien, les chrétiens, dont le culte commençait à s'étendre rapidement, furent exposés à une cruelle persécution. Les écrivains ecclésiastiques racontent que saint Jean, jeté dans une chaudière d'huile bouillante, en sortit intact par un miracle, et qu'on l'exila dans l'île de Pathmos, où il composa l'Apocalypse. Timothée fut lapidé à Éphèse; Denys l'Aréopagite à Athènes.

Le sang des martyrs multipliait leurs prosélytes; déjà les racines de la foi chrétienne s'introduisaient dans le palais des grands. Flavius Clémens, cousin

germain de l'empereur, s'avoua chrétien, et paya son courage de sa vie. Domitilla, sa parente, fit le même aveu, et fut exilée à Pandataire.

Domitien connaissait la haine qu'il inspirait aux Romains, et surtout au sénat. Il projeta, dit-on, plusieurs fois le massacre de ce corps. Un jour, il l'investit de ses soldats; une autre fois, ayant invité à un repas la plus grande partie des sénateurs, il les fit conduire dans une salle tendue de noir, éclairée par des lampes sépulcrales, et ornée pour tous meubles de plusieurs cercueils qui portaient les noms des convives, et près desquels on voyait de grands nègres tenant une épée dans une main et une torche dans l'autre. Après avoir joui quelque temps de leur frayeur, il les congédia.

Détesté dans tout l'empire, l'armée seule, qu'il payait magnifiquement, lui était dévouée; mais son appui ne le rassurait pas : les présages qui le menaçaient, et sa conscience qui le tourmentait, le rendaient plus malheureux et plus tremblant que ses victimes.

Il fit périr Épaphrodite, parce que ce fidèle affranchi avait prêté son bras à Néron pour finir ses jours.

L'astrologue Asclétérion osa prédire la mort prochaine du tyran; l'empereur le fit venir devant lui. « Toi, qui annonces mon sort, lui dit-il, peux-tu » connaître le tien? » — « Oui, répondit le devin, je dois être dévoré par des » chiens. » Domitien, décidé à le faire mentir, ordonne de le tuer sur-le-champ, et de livrer son corps au feu : on exécute l'ordre; mais tout à coup un orage furieux s'élève, une pluie abondante tombe sur le bûcher, la flamme s'éteint, les assistants s'éloignent, et les chiens mangent le cadavre. La haine publique accrédita cette fable.

Les tyrans redoutent les historiens, comme les brigands craignent les juges. Domitien persécuta ceux de son temps. Josèphe, seul, conserva sa bienveillance; mais souvent les talents comprimés n'en acquièrent que plus de force; la persécution n'empêcha point les lettres de fleurir. Épictète illustra la secte stoïque; ses maximes composées dans l'exil et dans les fers, serviront en tout temps à fortifier l'âme contre le malheur.

Martial se rendit fameux par ses épigrammes, et Juvénal par ses satires, qui présentent le tableau fidèle des mœurs de ce siècle corrompu.

Silius Italicus publia un poëme défectueux dans sa composition, mais où l'on trouve quelques vers dignes de Virgile. Le sort de Stace fut bizarre comme son talent; Domitien l'aima.

L'empereur, aussi redouté de sa famille que de ses sujets, avait épousé Domitia Longina, fille de Corbulon; il la répudia, la reprit, et se décida enfin à la faire mourir. Un heureux hasard fit tomber dans les mains de cette princesse la liste fatale sur laquelle étaient écrits son nom ainsi que ceux de Parthénius, premier officier de la chambre de l'empereur, de Stéphanus, son intendant, et des généraux Norbanus et Pétronius. L'impératrice les informa du péril qui les menaçait; et tous, de concert, se déterminèrent à trancher les jours du monstre qui les poursuivait.

La superstition du temps effrayait sans cesse Domitien; on répandait cha-

que jour le bruit de nouveaux pronostics qui annonçaient sa mort. Le plus certain de tous ces présages était l'horreur qu'on avait pour lui.

Troublé par toutes ces menaces, on l'entendit, au milieu d'un orage effrayant, s'écrier : « Que Jupiter frappe donc, puisqu'il veut frapper! » La veille du jour de sa mort, on lui porta un fruit rare : « Gardez-le pour de- » main, dit-il, si la fortune me permet encore d'en goûter. »

Au milieu de la nuit qui précédait pour lui la nuit éternelle, épouvanté par des éclairs fréquents, il fait appeler un astrologue qui lui annonce une grande révolution : il ordonne sa mort. Après ce dernier crime, dans l'espoir de calmer l'agitation de ses sens, il veut aller aux bains : Parthénius l'en empêche, en l'avertissant qu'une affaire urgente exige qu'il passe dans son cabinet. Il y entre, et y trouve Stéphanus. Celui-ci lui révèle une fausse conspiration, et lui présente la liste des conjurés. Tandis qu'il la lit, ce même Stéphanus, tirant un poignard caché, lui perce le flanc. L'empereur se jette sur lui et le renverse; pendant cette lutte, Parthénius et les autres conjurés arrivent et massacrent Domitien (1).

Les disciples d'Apollonius, qui voulaient faire un dieu de leur maître, racontent qu'au moment où on égorgeait l'empereur, ce philosophe, qui se trouvait à Éphèse, s'écria : « Courage, brave Stéphanus ! frappe le tyran ; » et que, peu de moments après, il dit : « Tout va bien , le monstre est mort. »

Domitien termina ses jours en 96 , à l'âge de quarante-cinq ans, et la quinzième année de son règne. Les prétoriens le regrettaient vivement, et voulaient exiger qu'on lui rendît les honneurs divins : le sénat, montrant une fermeté depuis longtemps inconnue, s'y opposa, flétrit la mémoire du tyran, fit briser ses statues, raya son nom des registres, et le condamna à l'oubli. Tacite, plus sévère, le condamne à l'immortalité.

(1) An de Jésus-Christ 96.

CHAPITRE XIII.

NERVA.

(An de Rome 848. De Jésus-Christ 96.)

Élévation de Nerva au trône. — Son édit contre la délation. — Faiblesse de Nerva. — Ses belles qualités. — Révolte des soldats. — Association de Trajan à l'empire. — Portrait de Trajan. — Mort de Nerva.

Après un siècle de tyrannie, dans lequel Vespasien et Titus seuls firent luire quelques beaux jours, le sort ouvrit aux Romains un siècle de bonheur et de gloire; et cette longue époque, où régnèrent toutes les vertus, sous les noms de Nerva, de Trajan, d'Adrien, d'Antonin et de Marc-Aurèle, est peut-être, parmi celles que nous offrent les annales du monde, la seule où tous les peuples de la terre aient joui pleinement du bonheur que donne l'alliance trop rare de la monarchie et de la liberté. « Heureux temps, dit Tacite, où l'on pouvait » enfin penser ce qu'on disait, et parler comme on pensait! »

Les conjurés ne s'étaient point bornés à méditer la perte du tyran; ils étaient convenus d'avance du successeur qu'on devait lui donner, et leurs regards s'étaient portés sur Nerva, vieillard septuagénaire, honoré dans sa jeunesse par ses talents militaires, par son amour pour les lettres; dans sa maturité, par deux consulats et par les ornements triomphaux; dans sa vieillesse, par sa prudence, par sa douceur et par sa vertu. Son mérite modeste le déroba aux soupçons de Domitien; il entra dans la conspiration contre ce monstre, non par ambition, mais par amour pour sa patrie, et il céda moins au désir de la gouverner qu'à celui de la sauver.

Sa famille était originaire de Crète; dès que les meurtriers de Domitien l'eurent désigné au sénat, ce corps s'empressa de le proclamer empereur : tout l'empire applaudit à ce choix. Les prétoriens seuls gardaient un farouche silence; ils regrettaient un empereur qui avait augmenté leur solde, une tyrannie dont ils s'étaient vus les instruments et l'appui, et qui les comblait de ses

faveurs. Nerva apaisa leur ressentiment par une gratification; les légions le reconnurent; il se vit assiégé de ces félicitations que la flatterie prodigue à la puissance. Son ancien ami Arrius Antonius, aïeul du célèbre Antonin, lui fit seul entendre le langage de la vérité : « C'est l'empire, lui dit-il, que je félicite; » mais pour vous, je vous plains. En obtenant le pouvoir, vous perdez votre » repos; que d'orages, que de fatigues, que de dangers je prévois, non-seule- » ment pour votre personne, mais pour votre réputation jusqu'à présent in- » tacte! Vous aurez surtout à craindre l'avidité de vos amis; car vous en ferez » ou des ennemis par vos refus, ou des hommes odieux au peuple par vos » bienfaits. »

Les premiers actes de l'empereur coupèrent la racine des principaux vices de l'État. L'arme la plus dangereuse de la tyrannie est l'accusation pour crime de lèse-majesté, qu'on ne peut jamais définir avec précision, et qui, dans tous les temps, servit de prétexte pour condamner l'innocence, pour effrayer le courage, pour dépouiller l'opulence, pour opprimer la liberté : un édit de Nerva fit cesser toute poursuite relativement à ce genre de délit.

Dès qu'on respecta la morale, les chrétiens respirèrent; la persécution s'arrêta; saint Jean revint à Éphèse; un décret du prince rappela les exilés et annula les confiscations. Une belle parole était sortie de la bouche et non du cœur du dernier tyran; il avait dit que « le prince qui ne punit pas les déla- » teurs les encourage. » La vie entière de Domitien fut en contradiction avec cette maxime, que Nerva mit en pratique.

Il renouvela l'ordonnance de Titus contre cette peste publique, et punit de mort les esclaves qui avaient dénoncé leurs maîtres. On vit alors plusieurs grands personnages, honteusement célèbres par la délation, et qui, peu de temps avant, répandaient la terreur dans Rome, trembler à leur tour, livrés sans défense au mépris de leurs concitoyens. Le plus fameux de tous, Régulus, qui avait cherché autrefois à compromettre et à perdre le vertueux Pline, sollicita bassement et vainement alors son crédit pour échapper à la vindicte publique.

Publius Cestus s'était montré aussi lâche que cruel à l'époque du procès d'Helvidius Priscus; et, pour complaire à la tyrannie, on l'avait vu, dégradant sa dignité de sénateur, arrêter lui-même cet illustre personnage, son collègue, et le traîner en prison. Cependant il jouissait encore d'un scandaleux crédit par sa naissance, par sa richesse, et par cette sorte de crainte qui survit au péril : il était consul désigné. Pline, indigné de ce triomphe du vice, voulut l'accuser hautement; une longue habitude de révolutions dans le gouvernement, la crainte des réactions et des vengeances faisaient considérer le courage comme témérité et la lâcheté comme prudence. Tous les sénateurs alarmés conjuraient Pline de se désister de sa poursuite; il n'y voulut point consentir, et sa fermeté lui mérita l'estime publique; mais Nerva, affaibli par l'âge, et qui savait mieux encourager la vertu que punir le vice, ne permit point qu'on jugeât l'accusé; il se contenta de priver Cestus du consulat.

La force manquait aux vertus de l'empereur, et sa bonté trop facile ressemblait à la faiblesse : aussi un des sénateurs qu'il avait rappelés d'exil, Julius Mauricus, se permit une maligne raillerie sur l'excessive douceur du prince. Il soupait un jour chez l'empereur ; Véiento, un des lâches instruments de la tyrannie de Domitien, se trouvait au nombre des convives. La conversation tomba sur Catulus Messalinus, fameux et cruel délateur, mort depuis peu. Chacun en parlait avec horreur; Nerva dit : « Que croyez-vous qu'il lui fût » arrivé s'il eût vécu jusqu'à ce jour? » — « Il souperait avec nous, » répondit Mauricus.

Cette faiblesse autorisait trop la licence; ce qui fit dire avec raison à Fronto, personnage consulaire : « Il est certainement fâcheux d'obéir à un prince qui » ne permet rien à personne; mais c'est un grand mal aussi que tout soit per- » mis à tous. »

Cette légère tache dans le caractère de Nerva ne doit pas empêcher de rendre justice à ses grandes qualités. Loin d'augmenter les tributs pour réparer les plaies faites à l'empire, il diminua les impôts; son économie, la vente des joyaux du trône, et celle d'une partie même de son patrimoine, lui fournirent des ressources suffisantes pour acheter des terres qu'il distribua aux pauvres. Il pourvut à l'éducation de leurs enfants, et releva plusieurs villes ruinées par les guerres civiles. Déférant pour le sénat, il soumettait toutes ses décisions aux délibérations de cette compagnie. Il avait juré à son avénement de ne punir de mort aucun sénateur, et il fut si fidèle à ce serment, que, Calpurnius Crassus ayant conspiré contre lui, il se contenta de l'exiler à Tarente, laissa ses complices impunis, et ne leur ferma pas même son palais, sur la porte duquel il avait placé cette inscription qui rappelle les devoirs de tout prince : *Palais public.*

Assidu aux tribunaux, il rendait la justice avec équité, et, par une profonde connaissance des lois, se montrait digne de son aïeul, jurisconsulte célèbre. L'empereur ambitionnait l'estime et non les hommages. Il refusa constamment les statues d'or et d'argent qu'on voulait lui décerner. Ses prédécesseurs redoutaient le mérite ; Nerva se faisait un devoir de l'honorer. Il chercha dans sa retraite le brave et vertueux Virginius, âgé alors de quatre-vingt-trois ans, et qui s'était rendu plus illustre en refusant deux fois l'empire, que d'autres en l'usurpant. Ce vieillard vénérable se vit décoré sur le bord de sa tombe par un troisième consulat. Il mérita la double gloire de vivre ami de Pline, et d'être loué après sa mort par le consul Tacite.

Le feu de la sédition des prétoriens, près d'éclater à l'avénement de l'empereur, avait été plutôt couvert qu'éteint. Ils déploraient toujours la perte du tyran dont ils étaient les seuls appuis, et ne pouvaient s'accoutumer au gouvernement d'un prince qui ne régnait que par les lois. Lorsqu'on aime le monarque, sa garde devient inutile. Les soldats factieux, animés par Caspérius Ælianus, préfet du prétoire, ne pouvant faire revivre Domitien, voulurent au moins le venger. Après s'être mutuellement excités à la révolte, ils se soulèvent, prennent les armes, assiégent le palais, et demandent à grands cris la

mort des assassins de leur empereur. Nerva sort, se montre aux rebelles, les harangue, et, ne pouvant calmer leur furie, leur présente sa gorge, en disant qu'il aime mieux mourir que de sacrifier les hommes auxquels il doit l'empire.

Les révoltés, respectant son âge et méprisant sa dignité, refusent également d'attenter à ses jours et d'obéir à ses ordres. Ils l'entourent, le pressent, épuisent sa force et sa patience, et le contraignent enfin de leur livrer Pétronius et Parthénius, qu'ils immolent.

Le résultat de ce crime horrible fut heureux pour l'empire ; Nerva, convaincu que sa faiblesse avait besoin d'un appui, chercha, non dans sa famille, mais parmi les citoyens, l'homme dont le mérite était alors le plus éclatant et le plus éprouvé. Son choix tomba sur Trajan, né en Espagne, près de Séville, à Italica, ville fondée par le premier Scipion.

Trajan était issu d'une famille peu illustrée : son père, le premier qui honora son nom, s'était distingué dans la guerre des Juifs; Vespasien l'éleva au rang des patriciens, le nomma consul, et lui décerna les ornements triomphaux. Le jeune Trajan, sous les yeux de son père, fit avec éclat la guerre en Asie, en Afrique, en Germanie, et s'acquit en peu de temps une grande renommée. Dur aux fatigues, intrépide dans le danger, sage au conseil, marchant à pied, combattant comme le dernier soldat, dont il partageait la simple nourriture, ce fut en apprenant à bien obéir qu'il se rendit capable de bien commander. Estimé de ses chefs, chéri de ses égaux, respecté par ses inférieurs, sévère avec douceur, populaire avec dignité, il força la tyrannie même à rendre justice à son mérite, et devint consul sous Domitien. Mais la vertu ne pouvait pas longtemps respirer l'air de cette cour corrompue : il se retira en Espagne. Domitien l'en arracha, et croyant que lui seul pouvait servir de frein aux Barbares, lui donna le commandement des légions de la Basse Germanie. Dans ce nouveau poste, il déploya les mêmes talents et les mêmes vertus.

Trajan était arrivé à cet âge, où, sans perdre le feu de la jeunesse, on jouit de tous les fruits de l'expérience. Sa figure était belle et imposante, sa taille élevée, son regard majestueux : tout en lui annonçait la force; il n'avait que quarante ans, et le Ciel semblait n'avoir blanchi ses cheveux avant la vieillesse que pour le rendre plus respectable. Tel était l'homme dont la sagesse de Nerva fit présent aux Romains.

L'empereur venait d'apprendre la nouvelle d'une victoire remportée par ses légions en Pannonie; il reçut du sénat le nom de *Germanique*. Monté au Capitole, il offrit à Jupiter une branche de laurier, et déclara publiquement qu'il adoptait Trajan pour son fils et pour son successeur, qu'il le nommait César, qu'il l'associait à l'empire.

Une acclamation universelle et sincère confirma son choix. Cependant Trajan, occupé à Cologne de ses devoirs et non de sa fortune, y reçut avec surprise la nouvelle d'une élévation qu'il n'avait ni sollicitée ni même désirée, et la plus vive satisfaction qu'elle lui donna fut de penser qu'il pouvait guérir les maux de sa patrie. Nerva, trop offensé pour pardonner, trop faible

pour punir, voulait venger Rome et le trône de la révolte des prétoriens, et, pour faire connaître ses intentions à Trajan, il se servit de ces paroles d'Homère, adressées par Chrysès à Apollon : « Puissent les Grecs expier par vos » traits les larmes qu'ils m'ont fait répandre ! »

Le nom seul de Trajan avait porté l'épouvante dans l'esprit des rebelles. Il manda près de lui Ælianus et les principaux chefs de la sédition. La mort des uns et l'exil des autres en délivrèrent l'empire.

Nerva n'abdiqua point; mais, chargeant son successeur de tous les soins du gouvernement, il jouit trois mois d'un repos mérité, et mourut à soixante-douze ans, après un règne de seize mois, à la fin de son quatrième consulat, pendant lequel il avait pris Trajan pour collègue.

L'histoire cite de lui peu d'actions éclatantes, mais, ce qui vaut mieux, beaucoup de traits de bonté. Loin de se montrer avide comme ses prédécesseurs, il voulait que chacun jouît sans inquiétude de son héritage ou des faveurs de la fortune. Hérode Atticus, ayant découvert un trésor, en informa l'empereur, qui, suivant l'usage, pouvait en réclamer une partie. La réponse de Nerva se réduisit à ces mots : « Usez-en. » Atticus écrivit de nouveau pour lui faire observer que ce trésor était immense; l'empereur répondit : « Abusez- » en donc. »

Ses amis lui reprochaient de ne pas veiller assez à sa propre sûreté, il dit : « La bonne conscience vaut une garde. » Il protégea toujours les lettres, et avait cultivé la poésie avec succès. Quintilien brilla sous son règne. Ce célèbre écrivain composa douze livres sur la rhétorique; on ne peut lui reprocher que d'avoir loué Domitien : la reconnaissance qu'il devait à un tel monstre n'aurait pu justifier que son silence. L'illustre Pline, l'immortel Tacite furent honorés du consulat, ou plutôt l'honorèrent. Nerva mérite d'être compté au nombre des meilleurs princes; il ne manquait à ses vertus que la force, il se la donna en s'associant Trajan.

CHAPITRE XIV.

TRAJAN.

(An de Rome 850. — De Jésus-Christ 98.)

Séjour de Trajan en Germanie. — Son arrivée à Rome. — Guerre avec les Daces. — Victoire de Trajan. — Nouvelle guerre avec les Daces. — Nouvelle victoire de Trajan. — Son retour et son triomphe à Rome. — Érection de la colonne trajane. — Sage administration de Trajan. — Fléaux en Italie. — Bannissement des délateurs. — Lettre de Plutarque à Trajan. — Belles qualités de Trajan. — Ses utiles travaux. — Majesté rendue au sénat. — Bonheur des citoyens. — Voyages de Trajan. — Pline est gouverneur de province. — Sa clémence envers les chrétiens. — Guerre avec les Parthes. — Victoires de Trajan. — Ses conquêtes. — Révolte des Juifs. — Leur entière défaite. — Retour et mort de Trajan. — Adoption d'Adrien par Trajan, supposée par Plotine.

Le nouvel empereur possédait cette fermeté de caractère qui éloigne tous les dangers, parce qu'elle empêche de les craindre. La peur les attire, le mépris les écarte, et l'on inspire presque toujours la confiance qu'on éprouve. Trajan, se croyant certain d'obtenir l'estime et l'affection qu'il méritait, ne négligea point l'empire pour Rome, et ne se pressa pas d'arriver dans cette capitale.

Il resta plusieurs mois en Germanie, occupé des soins divers qu'exigeait cette frontière importante. Lorsqu'enfin il parut dans la capitale du monde, au lieu d'y faire son entrée en maître et en vainqueur, il s'y montra en citoyen, à pied, sans cortége, et d'autant plus grand qu'il paraissait plus modeste.

Ses prédécesseurs s'étaient fait dispenser de l'observance des lois : il en jura l'exécution, et, pendant cette cérémonie, se tint debout devant le consul assis. Il rendit un compte public de l'argent dépensé dans son voyage, exemple salutaire qui, s'il eût été suivi, aurait empêché les princes de faire aucune dépense honteuse à publier.

Sa haute fortune n'avait fait aucun changement en lui : ses anciens amis le trouvaient le même; il les traitait avec la même familiarité, et il n'en méconnaissait aucun.

On le voyait dans la ville sans char, sans gardes : nul obstacle n'empêchait le peuple de l'approcher; il appelait chaque citoyen par son nom; et, fidèle à la maxime de Nerva, son palais, véritablement public, était ouvert et accessible à tous.

Plotine, sa femme, aussi modeste que lui, se tourna vers le peuple lorsqu'elle entra dans le palais pour la première fois, et dit à haute voix : « Fassent » les dieux que je sorte d'ici telle que j'y suis entrée, et que la fortune ne » change rien à mes mœurs. »

Après avoir répondu à l'attente générale par les actes d'une administration à la fois ferme et douce, il voulut relever Rome de l'abaissement où le lâche Domitien l'avait réduite en la rendant tributaire des Daces. L'orgueil du roi Décébale lui donna de justes prétextes pour rompre cette paix humiliante. Ce prince traitait avec insolence les généraux romains, et autorisait la licence de ses sujets qui franchissaient souvent les limites convenues, et commettaient de grands désordres sur la frontière. Trajan, après avoir rétabli dans l'armée l'antique discipline, la conduisit contre les Daces, les défit dans plusieurs affaires, et leur livra une grande bataille. Elle fut longue, disputée, sanglante et meurtrière; mais enfin les Daces, tournés et enfoncés de toutes parts, furent mis en pleine déroute. Les Romains avaient un si grand nombre de blessés qu'on manqua de bandages. Trajan déchira ses vêtements pour y suppléer : chacun suivit cet exemple d'humanité.

Après la victoire, Trajan, habile à en profiter, poursuivit les Daces sans relâche, pénétra jusqu'au centre de leur pays, s'empara de leur capitale Zarmisegethusa. Décébale consterné demanda la paix, livra ses armes, ses machines de guerre, détruisit ses forteresses, abandonna ses conquêtes, s'engagea à n'avoir pour ennemis et pour alliés que ceux de Rome; enfin, se prosternant aux pieds de Trajan, il promit d'envoyer des ambassadeurs au sénat romain pour lui demander la ratification de ce traité.

La reconnaissance publique décerna au vainqueur le triomphe et le surnom de *Dacique*. Après avoir rétabli la gloire des armes romaines et consolidé la prospérité générale, en fortifiant toutes les institutions publiques, dont il avait le bon esprit de souhaiter la résistance comme appui, plutôt que de la craindre comme écueil, l'empereur se vit obligé de nouveau à combattre les Daces. Décébale n'avait consenti à une paix humiliante que pour se donner le temps de réparer ses forces. Cette paix n'avait duré que deux ans. On sut qu'au mépris du traité Décébale enrôlait des déserteurs romains, fabriquait des armes, réparait ses forteresses, négociait avec les étrangers et se liait avec les Parthes.

De son côté, Trajan ne désirait qu'un prétexte pour achever sa conquête; une paix honteuse n'est qu'une trompeuse trêve; elle ne satisfait jamais pleinement le vainqueur, et le vaincu ne peut la supporter. Tout peuple trop humilié doit se venger ou être détruit.

Trajan marche contre les ennemis; l'effroi précède ses armes; les Daces se divisent, une partie déserte. Décébale demande encore la paix; on ne veut point la lui accorder. On exige qu'il licencie son armée, et qu'il se livre lui-

même aux Romains. Ce prince, ne consultant alors que son désespoir, se décide à combattre malgré l'infériorité de ses forces. De vils scélérats, corrompus par lui, pénétrèrent dans le camp romain avec le dessein d'assassiner l'empereur. Découverts, arrêtés, punis, ils ne laissèrent à leur prince que la honte d'un crime inutile. D'autres agents du roi surprirent et enlevèrent Longinus, officier distingué, intime ami de Trajan; ils espéraient que, pour le sauver, l'empereur consentirait à traiter; mais Longinus écrivit à ce prince que l'intérêt d'un homme ne pouvait balancer l'intérêt de la république; et, pour affranchir sa gloire des entraves de l'amitié, il s'empoisonna. Quelques historiens disent que Décébale le fit mourir.

Trajan continua sa marche. La largeur et la rapidité du Danube semblaient plus redoutables aux Romains que toutes les forces des Barbares. A la vue des ennemis, Trajan, actif et rapide comme César, construisit sur le fleuve un pont appuyé sur vingt piles, et dont la longueur avait près de huit cents toises. Ayant franchi le Danube, il défit les Daces en bataille rangée, et s'empara de nouveau de leur capitale. Décébale, vaincu et ne voulant point survivre à sa puissance et à sa gloire, se tua. Sa tête fut envoyée à Rome; on découvrit son trésor dans le lit d'un fleuve dont il avait fait détourner momentanément les eaux pour l'y cacher. Trajan réduisit la Dacie (Hongrie et Transylvanie) en province romaine. Il y établit des colonies, et donna le nom d'Ulpia-Trajana à la capitale (1).

De retour à Rome, il fit jouir le peuple de la vue d'un triomphe aussi éclatant et aussi mérité que celui de Paul-Émile. En mémoire de cet événement, il construisit une place magnifique, sur laquelle il érigea la fameuse colonne qui porte son nom, et qui, traversant les siècles, a conservé la description figurée de ses combats, dont les historiens de son temps ne nous ont point transmis les détails.

Rome, toujours avide de sang jusque dans ses plaisirs, célébra sa joie par des jeux cruels, où l'on vit dix mille gladiateurs combattre et onze mille animaux féroces périr. Ce fut à l'occasion des victoires de Trajan sur les Daces, que Pline, alors consul, lui adressa, au milieu du sénat, le panégyrique éloquent qu'il prononça sans mériter aucun reproche, et que l'empereur put entendre sans rougir, puisqu'il était dicté par la vérité.

Trajan s'occupait aussi activement du bonheur des Romains que de leur gloire. Lorsque, suivant l'usage établi, il faisait des distributions publiques, elles étaient réglées par la justice et non par la faveur. Les absents n'avaient aucune crainte d'être oubliés; il faisait enregistrer avec soin les enfants des pauvres pour que tous eussent part à ses libéralités. Sa bienfaisance se répandait également sur toutes les villes de l'Italie; et, pour la préserver des disettes fréquentes auxquelles elle s'était vue toujours exposée, renonçant au système étroit de taxe et d'accaparement, il protégea la liberté du commerce, et, par ce moyen si simple, entretint une telle abondance, que l'Égypte, cet

(1) An de Jésus-Christ 105.

ancien grenier de l'Italie, se trouvant tout à coup frappée d'une grande stérilité, Rome l'alimenta pendant un an.

« L'administration du prince fut si sage, dit Pline, qu'on trouvait l'abon-» dance à Rome et la faim nulle part. »

L'Italie se vit encore désolée plusieurs fois par des tremblements de terre, des inondations et des incendies. Trajan trouva dans son économie des moyens suffisants pour consoler les malheureux et pour réparer leurs pertes.

Plus sévère que Nerva contre les délateurs, et ne se bornant pas à les priver d'emplois et à les condamner au silence, il les bannit. La flotte chargée de ce fléau parut attirer sur elle le courroux des dieux. Une horrible tempête, soulevant les flots qui les portaient, dispersa les vaisseaux, en brisa une partie sur les rochers, et fit subir à ces misérables, pendant quelques heures, la frayeur et les tourments auxquels ils avaient si longtemps livré leurs infortunés concitoyens.

Trajan, qui connaissait par l'exemple de ses prédécesseurs le danger d'écouter la calomnie, avait coutume de dire « qu'il est difficile à un prince dont les » oreilles sont trop tendres de n'avoir pas les mains sanglantes. » Il avait toujours devant les yeux la lettre que son instituteur, le célèbre Plutarque, lui écrivit lorsqu'il monta sur le trône. Nous la citons comme un modèle de noble franchise qui a trouvé et qui trouvera peu d'imitateurs.

« Puisque c'est votre mérite et non l'intrigue qui vous a élevé à l'empire, » permettez-moi de féliciter vos vertus et mon bonheur. Je serai heureux si » votre règne répond aux qualités que je vous ai connues; mais si l'autorité » vous rend méchant, vous aurez les dangers en partage, et moi l'ignominie » de votre conduite. Le maître sera responsable des crimes de l'élève. Ceux » de Néron sont autant de taches à la réputation de Sénèque. Socrate et Quin-» tilien ont été blâmés pour la conduite de leurs élèves. Si vous continuez » d'être ce que vous avez été, je serai le plus honoré des hommes : réglez vos » passions, et que la vertu soit le but de toutes vos actions. Si vous suivez ces » conseils, je me glorifierai de vous les avoir donnés; si vous les négligez, » cette lettre témoignera en ma faveur, et attestera que le mal que vous avez » fait ne doit point être attribué à Plutarque. »

Cette lettre de Plutarque a fait croire qu'il avait été précepteur de Trajan; mais, comme ils étaient du même âge, il est probable que ce prince avait seulement eu recours à ses conseils.

L'empereur, ennemi de toute vexation, adoucit les lois fiscales. Sous son règne on plaida sans crainte contre le trésor du prince. Il choisissait des intendants si probes, que les particuliers les prenaient souvent pour juges. Trajan avait coutume de dire que « le fisc était dans l'État comme la rate dans » le corps; lorsqu'elle se gonfle trop, les autres membres se dessèchent. »

Simple dans ses mœurs, frugal dans ses repas, assidu à ses devoirs, indulgent pour les autres, sévère pour lui-même, il pardonnait à la faiblesse, encourageait le mérite, récompensait la fermeté, et n'accordait de hauts emplois qu'aux hommes les plus vertueux. Il faisait respecter ses lois, parce

qu'il s'y soumettait lui-même le premier. Lorsqu'il nomma Suburranus préfet du prétoire, en lui remettant le glaive qui était la marque de sa dignité, il lui dit : « Employez cette épée que je vous confie, pour moi si je me conduis bien, » contre moi si je gouverne mal. »

Lorsque Pline lui adressa ces paroles : « Vous avez vécu avec nous; vous » avez ressenti nos souffrances, partagé nos périls, nos alarmes, seul apanage » alors de la vertu ; vous avez vu combien les mauvais princes étaient détestés, » même par ceux qui les pervertissaient ; vous vous souvenez des vœux et des » plaintes que nous formions : aujourd'hui vous régnez ; votre conduite comme » empereur est conforme aux sentiments que vous montriez comme particu- » lier, » cet éloge n'était que la répétition d'un mot de Trajan ; il disait souvent : « Je veux gouverner comme je désirais, étant citoyen, qu'on nous gou- » vernât. »

Trajan, quoique prince, eut des amis, parce qu'il savait aimer ; et, comme il était sincère, il entendit la vérité ; car Pline dit avec raison : « Tout prince qui » se plaint qu'on le trompe, a probablement trompé le premier. » Il montra plusieurs fois cette noble confiance qui n'appartient qu'aux grandes âmes, et que le vulgaire traite de témérité. Quelques amis trop soupçonneux voulurent lui persuader que Licinius Sura conspirait contre ses jours ; il alla chez lui, renvoya sa suite, soupa dans sa maison, pria son chirurgien de panser un mal qu'il avait à l'œil, et se fit raser par son barbier. Le lendemain il dit à ses courtisans : « Si Sura avait voulu me tuer, il l'aurait fait hier. »

Lorsque le sénat lui décerna des statues, on ne regarda point cet hommage comme un acte d'adulation : il était aussi digne de cet honneur que Brutus ; l'un avait chassé de Rome les tyrans, l'autre la tyrannie.

Les soins de l'empire et son assiduité au travail n'altéraient pas l'enjouement de son humeur. On le voyait gai et familier dans les repas qu'il donnait à ses amis, ou qu'il recevait d'eux sans cérémonie. Il se livrait quelquefois à l'amusement de la chasse ; mais, différent des autres princes qui faisaient parquer les animaux pour les tuer en foule sans risques, il voulait acheter le plaisir par la fatigue et par le danger.

La plupart des hommes, semblables à une cire molle, prennent l'empreinte et la forme que leur donnent ceux qui les gouvernent. Les mœurs de Trajan réformèrent les mœurs publiques. Il n'exerça point les fonctions de censeur ; sa vie entière et le discernement de ses choix tenaient lieu de censure. La conduite de Trajan servait d'exemple aux bons et de leçon aux méchants.

La plus scandaleuse licence s'était toujours montrée sans frein dans les spectacles des pantomimes ; Titus les avait proscrits ; le peuple corrompu avait forcé Nerva à les rappeler. Ce même peuple, revenu au sentiment de la pudeur, demanda lui-même leur bannissement.

Trajan, s'imposant la simplicité, réservait la magnificence pour l'empire ; mais il voulait l'embellir sans l'épuiser. L'ordre le plus sévère dans ses finances et la vente des domaines inutiles au trône lui fournirent les moyens d'exécuter ses vastes desseins. Il enrichit Rome de superbes monuments, re-

leva plusieurs villes ruinées, fortifia toutes les frontières, creusa le port de Centumcelles (Civita-Vecchia), construisit des ponts solides sur le Tage et sur le Danube, éleva une chaussée sur les marais Pontins, et ouvrit une grande route qui conduisait du Pont-Euxin jusque dans les Gaules; mais il savait que ce n'est point assez pour un peuple fier et libre d'être bien gouverné, s'il n'a point de part au gouvernement.

Trajan se montrait plutôt chef de la république qu'empereur : il bannit du sénat le silence, la peur, et y rappela la liberté. Ce corps, condamné par les tyrans à ne s'occuper que de formes vaines et d'affaires puériles, redevint le centre de la législation, le surveillant de l'autorité impériale, le juge des villes, l'arbitre des étrangers; et l'empereur, lui soumettant tous ces actes, encourageait les sénateurs à combattre librement ses avis.

Les citoyens, revenus à leur dignité, se rendaient avec leur ancien zèle aux élections, donnaient sans gêne et sans crainte leurs suffrages; aussi le nom de Trajan était couvert d'éloges qui partaient du cœur. Dès qu'il paraissait aux yeux du peuple, on n'entendait que ce cri, digne récompense d'un bon règne : « Heureux citoyens! heureux empereur! puisse-t-il toujours être aussi bon, » et entendre de nous les mêmes vœux! »

Beaucoup de ces hommes, si indulgents pour eux-mêmes et si sévères pour les autres, ont accusé Pline de flatterie, parce qu'il a dignement loué un grand prince. Peu d'entre eux cependant se permettraient peut-être de donner aux princes de leur temps les sages conseils que cet illustre consul, dans son panégyrique, adressait à Trajan : « N'écoutez point, lui disait-il, les rapports secrets; » jugez-nous d'après l'opinion publique. Dans un conciliabule mystérieux, un » seul peut être trompé par un seul; mais personne n'en impose à tous, et tous » ne peuvent jamais tromper personne. » Et comment un consul digne des anciens temps de Rome aurait-il cru mériter quelque blâme en louant un empereur qui ajouta lui-même au serment de fidélité que l'usage prescrivait de lui prêter, cette noble restriction : « Pourvu que l'empereur gouverne suivant les » lois et pour l'avantage de la république? »

On vit sans cesse Trajan montrer le plus scrupuleux respect pour les institutions antiques; et toutes les fois qu'il obtint le consulat, il se soumit avec exactitude à toutes les formalités imposées aux autres candidats. Enfin, renouvelant le serment des anciens consuls, il dévouait lui et sa famille à l'exécration des dieux et des hommes, dans le cas où il enfreindrait les lois.

Affable pour tout le monde, ses grâces répandaient la joie, ses refus laissaient l'espérance. Peu savant dans les lettres, il favorisa constamment ceux qui les cultivaient. Pline, Plutarque, Tacite, furent élevés par lui aux plus grands honneurs.

La fin de son règne aurait été moins éclatante, mais plus heureuse, s'il avait écouté les conseils pacifiques de Plutarque; mais il était Romain, et la passion de la gloire militaire l'emporta sur les avis de la sagesse. « Je sens, disait-il » à ce philosophe, que la nature m'a destiné, non à feuilleter des livres, mais » à manier des armes. » Cependant, avant d'entreprendre une nouvelle guerre,

il parcourut l'Afrique, il y rétablit l'ordre, en releva les villes détruites par les discordes civiles, et s'étonna de l'ancienne puissance de Carthage en voyant ses ruines. Il visita ensuite l'Espagne, son berceau, et rebâtit les colonnes d'Hercule. La flatterie voulait leur donner son nom; il la méprisa. D'Espagne il passa en Asie, sans vouloir s'arrêter en Italie, disant que jamais il ne ramènerait une armée à Rome qu'en triomphe.

Les Parthes étaient le seul peuple qui balançât alors la puissance romaine. Crassus avait péri sous leurs coups; ils avaient contraint les aigles d'Antoine à prendre la fuite; et si les noms d'Auguste et de Titus parvinrent à les intimider, personne encore n'était parvenu à les vaincre. Le désir d'acquérir le premier cette gloire appela l'empereur en Orient.

De tous les généraux qui l'accompagnèrent, celui qu'il éleva le plus haut, quoiqu'il n'aimât pas son caractère léger, envieux et jaloux, fut Adrien son compatriote, né comme lui à Italica. Il lui donna en mariage sa nièce Julia Sabina. Adrien montrait autant de passion pour la philosophie, pour l'éloquence et pour les lettres, que Trajan pour la guerre. Ces deux caractères semblaient incompatibles; mais Adrien avait su gagner l'amitié de Plotine, et le crédit de l'impératrice décida sa fortune.

La préférence de Trajan pour les guerriers ne l'empêchait pas de rendre justice aux hommes pacifiques et lettrés, et de les employer convenablement. Il donna à Pline le gouvernement du Pont et de la Bithynie (1). Lorsque ce nouveau gouverneur arriva dans sa province, il ne put se déterminer à exécuter, sans de nouveaux ordres, les décrets injustes et rigoureux rendus contre les chrétiens. Non-seulement on les livrait aux plus affreux supplices quand ils professaient publiquement leur culte, mais on les condamnait à la mort, même lorsqu'ils avaient la faiblesse de renier la vérité et de sacrifier aux idoles. On les accusait d'être conduits par un esprit de faction à renverser le trône et les autels, et, par un système d'anarchie, de vouloir établir l'égalité sur les ruines de toutes les institutions : enfin on leur reprochait de se livrer, dans leurs assemblées secrètes, aux vices les plus odieux. Pline prit courageusement leur défense contre ces calomnies. Il écrivit à l'empereur « qu'il ne pouvait se résoudre à faire périr, sur de faux rapports, tant d'in» nocents, et à condamner ceux-mêmes qui se soumettaient publiquement » aux lois. »

« Après avoir pris, écrivait-il à Trajan, toutes les informations nécessaires, » je me suis convaincu que l'erreur de ces infortunés se borne à s'assembler » un jour marqué avant le lever du soleil. Là ils adorent Christ, qui est leur » Dieu, chantent des hymnes en son honneur : leur serment, loin de les pous» ser à aucun crime, les oblige au contraire à ne commettre ni vols, ni violence, » ni adultère, à ne retenir aucun dépôt, à ne jamais manquer de foi. Ils se re» tirent après, et se réunissent ensuite de nouveau pour faire en commun » un repas innocent et frugal. »

(1) An de Jésus-Christ 112.

Telle était alors la prévention publique contre cette nouvelle religion, que Trajan lui-même céda longtemps au torrent, et ne voulut point condescendre aux vœux de Pline. Il se contenta seulement de modérer la persécution, de défendre qu'on recherchât ceux qui ne professaient la religion chrétienne qu'en secret, et de faire grâce au repentir. Ce triomphe tenté par un philosophe païen était réservé aux vertus chrétiennes. Les discours, les écrits et surtout la mort courageuse de saint Siméon et de saint Ignace éclairèrent l'empereur, qui, vaincu par leur fermeté, arrêta l'effusion du sang chrétien.

Avant d'arriver en Asie, Trajan, qui dédaignait de croire aux conspirations, acquit pourtant la preuve certaine que Crassus conjurait contre sa vie. Il le laissa juger par le sénat, qui ne le condamna qu'à l'exil.

Trajan cherchait l'occasion de combattre les Parthes, elle ne tarda pas à se présenter. Chosroës, leur roi, s'empara du royaume d'Arménie et en investit Exédare. L'empereur se plaignit d'abord de cette infraction au traité, et, n'ayant reçu qu'une réponse fière et insultante, il fit déclarer la guerre aux Parthes par le sénat. L'orgueil de Chosroës parut s'abaisser à l'approche de l'armée romaine; il envoya des ambassadeurs à Trajan, sollicita son amitié, écrivit qu'il venait de déposer Exédare, et pria l'empereur d'accorder à son propre frère l'investiture du trône d'Arménie, comme Néron l'avait donnée à Tiridate.

Trajan répondit que l'amitié se prouvait par des faits, non par des paroles, et qu'il se déciderait en Syrie sur le parti qu'il lui paraîtrait convenable de prendre. Des deux côtés on ne songea plus à négocier, mais à combattre. Les Romains entrèrent en Arménie, et la conquirent en peu de temps, malgré les efforts que Perthamasiris, frère de Chosroës, fit pour la défendre. Ce prince, après plusieurs défaites, espérant désarmer le vainqueur par sa soumission, prend le parti de venir trouver Trajan dans son camp. Il le voit assis sur son tribunal, se prosterne devant lui, et met son diadème à ses pieds. A ce spectacle, l'armée romaine jette un cri de joie, et salue Trajan *imperator*. Cette exclamation effrayait le prince, qui la prenait pour un cri de fureur; Trajan le rassura sur sa vie, mais lui refusa l'investiture qu'il désirait, et le laissa se retirer en liberté. Une nouvelle bataille eut lieu. Le prince parthe, vaincu, y périt, et laissa les Romains possesseurs de l'Arménie.

L'empereur, émule d'Alexandre, et aussi rapide que lui dans ses succès, battit les Parthes, conquit la Mésopotamie, força Chosroës à conclure la paix et à donner des otages, reçut du sénat le nom de *Parthique*, soumit l'Arabie-Pétrée, la réduisit en province romaine, et se rendit maître de l'Ibérie, de l'Albanie, de la Colchide, de tous les pays situés entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne. La fortune, qui comblait Trajan de ses faveurs, lui refusa un historien : quelques fragments de Dion et d'Aurélius Victor nous ont seuls transmis une légère esquisse de ses exploits, et la plupart des grandes actions de ce héros sont tombées dans l'oubli, parce qu'aucune plume immortelle ne nous les a conservées.

Nous savons qu'un de ses meilleurs généraux fut Lusius Quiétus. Il était né en Mauritanie; Trajan l'éleva au consulat. Le peuple romain, en se mêlant

ainsi à d'autres peuples, pouvait acquérir quelques grands talents; mais il altérait peu à peu la force de ses droits, la majesté de son nom, et préparait la ruine de sa puissance, en la partageant avec les Barbares.

Quelques historiens rapportent que Trajan revint à Rome en 865, et qu'il retourna ensuite en Syrie; mais ils ne nous apprennent aucun événement marquant, pendant ce court séjour en Italie. Lorsqu'il revint à Antioche, un épouvantable tremblement de terre désola cette contrée. Le consul Pédo et une immense quantité de personnes y périrent. Trajan se sauva par une fenêtre de son palais, et fut blessé. Décidé à porter ses armes aussi loin qu'Alexandre, il voulut, avant d'entreprendre de nouvelles conquêtes, consulter, et même éprouver l'oracle d'Héliopolis : il lui adressa d'abord un papier blanc cacheté; on le lui renvoya sans qu'il parût avoir été ouvert. Par un nouveau message, l'empereur demanda formellement quel serait le succès de sa nouvelle expédition; il reçut, pour réponse, une baguette coupée en plusieurs morceaux. Son ambition l'expliqua comme un présage du démembrement total de l'empire des Parthes. Après sa mort, on l'interpréta autrement, et on crut que l'oracle avait voulut annoncer que ses cendres seules retourneraient à Rome.

Trajan, profitant des dissensions qui affaiblissaient les Parthes, mit en fuite leurs troupes, passa le Tigre sur un pont de bateaux, et jouit avec orgueil du plaisir de camper dans la fameuse plaine d'Arbelles. La terreur de son nom aplanissait devant lui tout obstacle. Il s'empara des villes de Ctésiphon et de Suze, y trouva d'immenses trésors, fit prisonnière la fille de Chosroës, et se rendit maître du magnifique trône d'or du roi des Parthes. Chacune de ces conquêtes méritait un triomphe. Le sénat, croyant devoir récompenser par des honneurs nouveaux des actions sans exemple, décerna, par un décret, à l'empereur, des triomphes dont il le laissait le maître de fixer le nombre.

Trajan avait enfin surpassé en fortune les plus célèbres généraux de la république. Il ne lui restait plus qu'à jouir en repos de sa renommée; mais quel homme peut tenir la coupe de la gloire sans s'enivrer? Trajan savait l'art de vaincre; il n'eut point l'art, plus difficile, de s'arrêter dans la victoire, et de borner ses conquêtes pour les consolider. Oubliant que des peuples nombreux peuvent être longtemps vaincus sans être soumis, et qu'il est imprudent de laisser derrière soi tant d'ennemis qui n'attendent qu'une occasion favorable pour se venger, il traversa le golfe Persique, passa l'île d'Ormus, conquit toute la côte de l'Arabie-Heureuse, et projetait des conquêtes plus éloignées; mais l'affaiblissement de ses forces le contraignit d'y renoncer. Jaloux de la gloire du héros macédonien, il regrettait vivement de n'être plus assez jeune pour porter ainsi que lui ses armes dans les Indes.

Après avoir vu la mer orientale, il regagna l'embouchure du Tigre, le remonta, traversa l'Euphrate, et arriva enfin à Babylone. Il n'y vit que de faibles vestiges de sa gloire passée. Le Ciel semblait vouloir éclairer les Romains sur la vanité des grandeurs humaines, en conduisant leurs aigles et leur empereur sur les débris de Carthage et de Babylone.

Trajan honora les mânes d'Alexandre par un sacrifice offert à ce héros au milieu des ruines du palais qu'il avait jadis occupé. La fortune de l'empereur était à son terme. Les orages qu'il aurait dû prévoir vinrent bientôt obscurcir les derniers jours de son règne. La révolte éclata en Syrie, en Judée, en Égypte, et dans le pays des Parthes. Maximus, lieutenant de l'empereur, perdit en Syrie, contre les rebelles, une bataille et la vie. Lusius, plus heureux, reprit sur eux Nisibe, et emporta Édesse d'assaut. Roscius Clarus et Julius Alexandre soumirent Séleucie. Chosroës, semblable alors à Darius, parcourait l'Asie, errant et fugitif. Trajan donna le trône des Parthes à un prince nommé Parthamaspate, et le couronna lui-même dans Ctésiphon. Marchant ensuite en Arabie, il éprouva, pour la première fois, un revers au siége d'Atra. Son génie et son courage ne purent vaincre la résistance des habitants. Ayant réuni toutes ses forces pour donner un dernier assaut, il fut repoussé, blessé, et se vit contraint de lever le siége. La révolte des Juifs eut toute la violence des guerres entreprises par le désespoir et par le fanatisme. Soulevés à la fois à Cyrène, en Égypte, en Chypre et dans la Mésopotamie, ils égorgèrent dans ces contrées une foule de Grecs et de Romains, dont ils livrèrent aux chiens les cadavres sanglants. On raconte même que ce peuple furieux partagea avec eux cette horrible nourriture. Dion, toujours exagéré, porte à quatre cent soixante mille hommes le nombre de leurs victimes.

Lupus, préfet d'Égypte, battu dans un premier combat par les Juifs, et forcé de se retirer à Alexandrie, égorgea tous ceux qui se trouvaient dans cette ville. L'empereur envoya en Égypte contre les révoltés une forte armée commandée par Marcius Turbo. Ce général les défit, les dispersa, les poursuivit sans relâche, et ne parvint à rétablir la paix que par d'horribles massacres. Les Juifs perdirent enfin une bataille en Mésopotamie, et y furent tous exterminés.

L'ordre étant partout rétabli par la victoire, Trajan vint passer l'hiver en Syrie. Il comptait retourner au printemps à Babylone; mais une attaque d'apoplexie interrompit le cours de ses projets, et le laissa dans un état de langueur qui lui fit prendre la résolution de revenir à Rome. Il chargea son neveu Adrien du commandement de l'armée d'Orient. Dès que les Parthes surent la nouvelle du départ de l'empereur, ils déposèrent leur nouveau roi, et replacèrent sur le trône Chosroës, qui redevint en peu de temps maître de l'Arménie et de la Mésopotamie : ainsi il ne resta des conquêtes de Trajan que le souvenir et le regret du sang qu'elles avaient coûté.

Trajan dépérissait chaque jour; il fut frappé à Sélinonte, en Cilicie, d'une seconde attaque d'apoplexie qui termina sa vie. Plotine, sa femme, tint quelques jours sa mort secrète. Elle fit croire à tous ceux qui l'entouraient que l'empereur avait adopté Adrien. L'impératrice écrivit ensuite au sénat pour l'informer de cette adoption; et, sur sa foi seule, il fut reconnu et proclamé à Rome.

Adrien, compatriote, allié de Trajan, nommé par lui tribun du peuple, préteur et chef de l'armée, aspirait depuis longtemps au trône. Dans la guerre

des Daces il s'était tellement signalé, que Trajan lui donna un magnifique diamant qu'il avait reçu de Nerva. Ce don parut alors présager son adoption. Depuis il gouverna avec sagesse, combattit avec gloire en Pannonie, et vainquit les Sarmates. Il était soutenu près de l'empereur par le crédit de Plotine, par celui de Lucinius Sura, et surtout par l'utilité de ses services. Son éloquence, son esprit le rendaient nécessaire à l'empereur, qui le chargeait de rédiger ses discours et ses lettres. Cependant Servianus, son beau-frère, Palma et Cestius, ministres et favoris de l'empereur, balançaient son crédit, et cherchaient à le perdre dans l'esprit de Trajan qui l'estimait, mais ne l'aimait pas.

La plupart des historiens assurent que l'empereur, incertain dans ses projets, avait voulu transmettre sa puissance, d'abord à Servianus, ensuite à Lusius, enfin à Nerrantius Priscus, célèbre jurisconsulte. Il dit même un jour à celui-ci : « Si le destin tranche mes jours, je vous recommande le sort des » provinces. » Plusieurs fois il avait montré le dessein de laisser le choix d'un empereur à la décision du sénat. Quoi qu'il en soit, il paraît certain que, si Adrien mérita l'empire par ses talents, il ne le dut qu'à l'amitié et peut-être à l'artifice de Plotine.

Trajan avait vécu soixante-quatre ans; son règne dura dix-neuf années. Ses vertus éclatantes, mêlées de quelques taches légères, comme tout ce qui est humain, lui méritèrent la vénération et l'amour des peuples. Sa renommée inspirait tant de respect qu'après le triomphe de l'Église chrétienne, ennemie inflexible de la gloire des païens, plusieurs saints, et entre autres saint Thomas, prétendirent que le pape saint Grégoire avait obtenu de Dieu le salut de cet empereur, cinq siècles après sa mort. Il résulte de cette fable une grande vérité, c'est qu'une vertu éclatante triomphe de l'envie, de la haine et du temps.

Comme général, il égala les plus célèbres guerriers; restaurateur de la displine, modéré dans ses châtiments, magnifique dans ses récompenses, il commandait moins par son autorité que par son exemple. Le premier dans l'attaque, le dernier dans la retraite, Plutarque rapporte qu'il ne disait jamais *faites,* mais *faisons; allez,* mais *allons*; *bataillez*, mais *bataillons.* Comme prince il fit observer la justice, respecter la propriété et fleurir le commerce. Ce fut lui qui prononça le premier cette belle maxime : « Il vaut mieux que dix » coupables se sauvent que de condamner un innocent. » Jamais administration ne fut à la fois plus éclatante et plus économe, plus ferme et plus douce. Ennius Priscus lui demandait un jour comment il était parvenu à se faire plus aimer que tous ses prédécesseurs, il répondit : « En pardonnant à ceux qui » m'ont offensé, et en n'oubliant pas ceux qui m'ont servi. » Enfin l'éloge de Trajan pourrait se réduire à ce peu de mots : « Seul de tous les conquérants » du monde, il mérita de recevoir et de conserver le titre de *très-bon.* » Trajan mourut l'an 869 de Rome, de Jésus-Christ 117.

CHAPITRE XV.

ADRIEN.

(An de Rome 869. — De Jésus-Christ 117.)

Adrien est proclamé empereur par le sénat. — Son gouvernement pacifique. — Conspiration contre Adrien, déjouée. — Sagesse de son administration. — Tribut payé aux ennemis. — Prospérité sous ce règne. — Trait de présence d'esprit d'un héraut. — Voyages et travaux d'Adrien. — Ses réformes administratives. — Son édit pour la jurisprudence. — Sa vie publique et privée. — Dévouement et mort d'Antinoüs. — Administration d'Adrien au dehors. — Révolte des Juifs. — Prudence de Julius Sévérus en Orient. — Sa victoire sur les Juifs. — Abolition du culte des Juifs et leur dispersion. — Adoption de Commodus, nommé Vérus par Adrien. — Maladie et mort de Commodus. — Adoption d'Antonin par Adrien. — Adoption de Vérus et de Marc-Aurèle par Antonin. — Retraite et mort d'Adrien.

Adrien, que secondaient Plotine et Tatien, préfet du prétoire, s'était fait promptement reconnaître empereur par les légions de Syrie. Il écrivit en même temps au sénat pour lui demander la confirmation du choix que Trajan avait fait de lui. Il s'excusait d'avoir osé accepter le titre qu'on lui déférait sans attendre le décret du sénat et du peuple, s'y trouvant, disait-il, contraint par le zèle ardent des soldats.

A la nouvelle de la mort de Trajan, les opinions s'étaient partagées dans le sénat. Une partie des sénateurs, ne considérant que l'habileté d'Adrien, ses exploits et l'étendue de son esprit, le regardait comme seul capable de soutenir le poids de ce grand fardeau. L'autre craignait le gouvernement d'un prince qui avait déjà manifesté trop de penchant à la cruauté; mais, au bout de quelques jours, lorsqu'on sut que l'armée d'Orient s'était déclarée en sa faveur, on sentit qu'il garderait l'autorité par la force s'il ne l'obtenait par la loi, et le sénat unanimement le proclama empereur.

On lui décerna même le triomphe destiné à Trajan; mais Adrien refusa cet honneur, et il ordonna que l'urne du conquérant serait placée sur le char, afin que l'ombre de l'empereur jouît encore de son dernier triomphe. Son intention fut remplie; Plotine, suivie de Tatien, porta dans Rome les restes de son

époux, et la capitale du monde vit ensemble une pompe triomphale et funéraire : les larmes sincères du peuple honorèrent plus la mémoire de Trajan que ses lauriers.

Tant qu'Adrien avait servi sous un prince belliqueux, il avait déployé les plus grands talents pour la guerre : dès qu'il fut sur le trône, il manifesta son constant amour pour la paix, et ne s'occupa que du soin de conserver la tranquillité dans l'empire, dont son prédécesseur s'était trop efforcé d'étendre les limites. Le soulèvement des Parthes, celui de l'Arménie, de la Mésopotamie, de l'Arabie, la révolte des Sarmates, des Roxolans, et la rébellion des Écossais, auraient condamné les Romains à de longues guerres, s'ils avaient voulu forcer tous ces peuples à se soumettre au joug qu'ils détestaient. Les derniers événements faisaient trop reconnaître que la force s'atténue en se divisant, qu'un État s'affaiblit lorsqu'il veut trop s'agrandir. Adrien abandonna toutes les conquêtes dont trop de sang avait payé la vaine gloire, et que le génie actif de Trajan n'avait pu conserver tranquillement. Il reconnut Chosroës, conclut la paix avec lui, permit à l'Arménie de se choisir un roi; pour indemniser Parthamaspate, il le nomma préteur en Syrie, et lui donna une grande quantité de terres. Adrien voulait même renoncer à la possession de la Dacie; mais cet abandon aurait entraîné la destruction des colonies romaines établies dans cette contrée; il se résolut donc à la garder; mais il détruisit le superbe pont construit par Trajan sur le Danube, dans le dessein de rendre plus difficiles et plus rares les incursions des Barbares en Mœsie. Comme on ne pouvait accuser Adrien de lâcheté, les partisans du système des conquêtes attribuèrent la sagesse de ses mesures à une basse jalousie contre la gloire de Trajan.

Lusius Quiétus s'était longtemps opposé, sous le dernier gouvernement, à l'élévation d'Adrien; ce prince lui ôta le commandement de la Palestine, et nomma pour le remplacer Turbo, dont la fermeté pacifia momentanément la Judée. Ce même général fut ensuite envoyé en Mauritanie : ce pays était agité par des troubles; il y rétablit le calme. Adrien, quittant la Syrie, parcourut le pays des Daces, et revint en Italie par l'Illyrie.

La crainte qu'inspirait son caractère, l'amour que le peuple conservait pour les vertus de Trajan, et le regret de voir abandonner le fruit de tant de travaux et de combats, produisaient sur l'esprit public des impressions défavorables au nouvel empereur. Quatre consulaires, Domitius Nigrinus, Lusius Quiétus, Palma et Celsus, anciens favoris de Trajan, fomentaient le mécontentement : ils prétendaient que l'adoption d'Adrien était une fable inventée par Plotine; que cette princesse ayant fait placer un esclave dans le lit de l'empereur après sa mort, cet homme, contrefaisant la voix de Trajan, avait prononcé ces mots : « J'adopte » Adrien. » Ne se bornant pas à répandre ce bruit injurieux, ils conspirèrent contre la vie de l'empereur, et résolurent de le tuer dans une partie de chasse, quand il serait de retour. Un de leurs complices les dénonça au sénat, qui les fit arrêter, et les condamna à mort. Leur supplice, qu'on crut ordonné par l'empereur, répandit dans Rome la crainte et la consternation. On se rappelait que pendant le long règne de Trajan le sang d'aucun illustre personnage n'avait

coulé, et ce premier acte de sévérité faisait craindre de voir renaître les jours affreux de Néron et de Domitien. Adrien, arrivant alors à Rome, sut dissiper par sa conduite et par ses discours toutes ces alarmes. Il parla au sénat avec déférence, au peuple avec affabilité, se défendit d'avoir pris aucune part à la mort des consulaires condamnés, blâma l'excessive rigueur de l'arrêt, et déclara qu'il ne voulait point que, pendant son règne, aucun sénateur pût subir la mort.

L'ancien usage obligeait toutes les villes à payer une contribution à l'avénement de l'empereur; on la destinait à lui faire des couronnes d'or. Adrien les en affranchit, disant que « sa couronne serait toujours assez riche si le peuple » romain l'était. » Il fit distribuer à chaque citoyen trois pièces d'or, et libéra toutes les cités de l'empire des sommes qu'elles devaient au trésor. Cette remise les affranchit d'une dette de neuf cent millions de sesterces (cent douze millions cinq cent mille francs). Elles lui élevèrent un monument pour rappeler la mémoire de ce bienfait. Aux yeux des peuples amollis la libéralité tient lieu de vertu.

Adrien, habile à réprimer ses passions, se montra, dans ces premiers temps, simple, modeste, populaire et clément. Rencontrant un de ses plus anciens ennemis, il lui dit : « Je règne, vous voilà sauvé. » Assidu aux délibérations du sénat, il ne prenait aucune décision sans le consulter. Soigneux de maintenir la considération de ce corps, il déclara, en nommant Tatien sénateur, qu'il était au-dessus de sa puissance de lui accorder une faveur plus signalée.

Par un décret très-agréable au peuple, Adrien fit supporter au trésor public les frais dispendieux de voyage des proconsuls et des préteurs. Aucun prince ne se montra plus sévère dans le choix des juges et plus soigneux de réprimer les abus de leur autorité. Favorinus, un de ses amis, lui reprochait de payer trop largement les magistrats : « Je leur donne, dit-il, l'argent du tré- » sor, pour qu'ils ne soient pas tentés de prendre celui des particuliers. »

Hors les jours d'audiences solennelles, Adrien, renfermé dans son palais, n'obligeait personne à lui faire la cour. Il marchait rarement à pied dans Rome, voulant affranchir les principaux citoyens de l'obligation de l'accompagner. Paraissant oublier sa dignité dans la vie privée, il voyait familièrement ses amis, les visitait, montait dans leur voiture, célébrait leur fête, et logeait quelquefois dans leurs maisons de campagne. Les savants, les artistes les plus distingués étaient habituellement admis à sa table. Il faisait avec eux assaut d'esprit et de talent : par cette conduite, il s'attira non l'amour, mais l'estime du peuple. On savait que ses vertus apparentes prenaient leur source non dans son cœur, mais dans son esprit. Ce prince était naturellement porté au vice, à l'orgueil, à l'envie, à la cruauté; mais sa politique éclairée le forçait à réprimer ses penchants, à voiler ses défauts : c'était un grand prince, et un méchant homme.

Il savait qu'il ne suffit pas d'être pacifique pour éviter la guerre, qu'il faut toujours se montrer prêt à combattre pour être rarement attaqué, et qu'on

ne laisse jouir d'une paix durable que ceux qui savent faire respecter la force de leurs armes. Il maintint avec soin la discipline dans sa vigueur, ne laissa point les légions s'endormir dans l'oisiveté, et les assujettit, pendant l'intervalle des combats, à des marches fréquentes, à des exercices continuels, à des travaux pénibles, mais utiles. Jamais prince n'entreprit moins de guerres et ne fit plus de voyages. Il parcourait chaque année toutes les provinces de l'empire, visitait les frontières, les magasins, les camps, récompensait la vigilance, punissait la paresse, et empêchait, par son activité, aucun des ressorts de l'État de se détendre. Doué d'une mémoire prodigieuse, il n'avait pas besoin de registres pour garder les notes relatives à la conduite, au mérite, aux défauts des officiers de l'armée. Son apparition fréquente sur les frontières contenait les Romains dans le devoir, les Barbares dans la crainte.

Les Roxolans et les Sarmates menacèrent la Mœsie; Adrien vint en Dacie, marcha contre eux, passa le Danube à la nage avec les Bataves qui servaient comme auxiliaires dans son armée. Par cette intrépidité il effraya tellement les Barbares, qu'ils demandèrent la paix. Il défit aussi les Alains, qui avaient fait quelques incursions sur le territoire romain; mais son trop grand amour pour la paix lui dicta un acte de faiblesse honteux pour Rome, qui devint dans la suite bien funeste, et dont le lâche Domitien avait donné le premier l'exemple : il continua de payer un tribut aux Sarmates et aux Roxolans pour acheter leur inaction; seulement il colora ce tribut du nom de subside.

Les Parthes, toujours remuants, parurent quelque temps disposés à reprendre les armes. Adrien prévint avec adresse cette nouvelle guerre, et sut se concilier l'amitié de Chosroës sans autres sacrifices que de lui rendre sa fille, restée prisonnière à Rome.

Les autres princes s'étaient enorgueillis de leurs conquêtes; Adrien se vantait d'avoir plus fait prospérer l'empire par la paix qu'eux par les armes. Il est certain qu'un long repos après tant d'orages rendit l'opulence aux cités, l'activité au commerce, la vie à l'agriculture; et Rome, sous ce règne, ne parut occupée qu'à jouir de la puissance, de la grandeur et des richesses que lui avaient acquises huit siècles de guerres et de travaux.

Le trésor, délivré des dépenses excessives que coûtaient les expéditions lointaines, épargnait les fortunes privées, se grossissait chaque jour, et subvenait facilement à toutes les charges publiques. Adrien, simple dans sa maison, magnifique pour l'empire, en embellit toutes les parties par de superbes monuments qui flattaient l'orgueil du peuple romain. « Je gouvernerai toujours, » disait l'empereur, de sorte qu'on voie que la république appartient au peu» ple, et que j'en suis non le maître, mais l'administrateur. »

Connaissant la passion de ce peuple pour les jeux, il la satisfit par de nombreux spectacles de gladiateurs et par des combats de bêtes féroces, dans l'un desquels on vit périr cent lions et cent dix lionnes. Il amusait aussi Rome par des courses de chars, par des danses pyrrhiques, et faisait jouer, souvent à grands frais, des tragédies et des comédies composées par les auteurs les plus

fameux. Il n'épargnait rien pour la magnificence de ces représentations; on y distribuait au peuple du vin, des viandes, des aromates, des présents en loteries; les degrés du théâtre étaient inondés de parfums.

A l'un de ces spectacles, la multitude s'opiniâtrait à faire à l'empereur une demande qu'il ne voulait point accueillir. Cédant à un mouvement de colère, il ordonna au héraut, suivant un usage pratiqué par les tyrans, de dire au peuple : « Taisez-vous! » Le héraut se bornant alors à élever la main comme s'il voulait prendre la parole, le peuple fit silence. « Voilà, dit le héraut, ce » que l'empereur désirait de vous. » Adrien le récompensa de sa présence d'esprit.

Soigneux d'étendre sa popularité hors de Rome, ce prince accepta des charges municipales dans presque toutes les grandes villes de l'empire. Athènes parut surtout l'objet de sa prédilection. Après s'être fait initier aux mystères d'Éleusis, il accepta deux fois l'emploi d'archonte, en porta l'habit, en remplit les fonctions, et présida aux fêtes de Bacchus. On le vit préteur en Étrurie, premier magistrat de Naples et d'Adria, et dictateur dans plusieurs villes du Latium. Dans ses voyages il s'occupait à soulager les peuples du poids des impôts, à redresser leurs griefs, à les indemniser des pertes causées par les orages, par les incendies, par les tremblements de terre. Il relevait et décorait les villes; jamais personne ne donna autant d'activité aux travaux publics. Il éleva une colonne à Mantinée sur le tombeau d'Épaminondas, érigea en Égypte un monument aux lieux où reposaient les cendres du grand Pompée. Le temple de Jupiter Olympien, à Athènes, fut achevé par lui. Il y érigea un temple à Junon, et enrichit cette ville d'une superbe bibliothèque.

A Rome, il se bâtit un sépulcre qui ressemblait à une forteresse. Connu alors sous le nom de *môle d'Adrien,* il servit depuis de citadelle à Rome : c'est aujourd'hui le château Saint-Ange.

Le pont Élius, qui y conduit, fut un de ses ouvrages; on venait de toutes les parties du monde admirer à Tibur sa maison de plaisance. Ses voûtes souterraines existent encore, comme si elles venaient d'être construites. Il s'était plu à réunir dans ce palais la représentation fidèle des lieux les plus renommés de l'univers. On voyait le Lycée, l'Académie, le Prytanée, le célèbre portique d'Athènes, nommé Pexilé, Canope d'Égypte, et la riante Tempé de Thessalie. Il ne reste aujourd'hui de cet édifice et de ses jardins que des ruines connues sous le nom de Vieux-Tivoli.

L'activité d'Adrien suffisait à tout. Malgré sa passion pour les plaisirs, son amour pour les sciences et pour les lettres, son goût vif pour tous les arts, dans chacun desquels il avait la folle vanité de vouloir exceller, et au milieu de ses courses continuelles en Europe, en Asie et en Afrique, il s'occupa constamment à faire des réformes utiles dans la législation et dans l'administration. Jusqu'à lui l'Italie était restée directement soumise à l'autorité des consuls et du sénat, dont trop d'affaires détournaient l'attention; il fit rendre une loi pour partager cette péninsule en quatre départements confiés à quatre consulaires qui rendaient compte au sénat de leur gestion.

De tout temps l'usage avait permis aux préteurs d'interpréter à leur gré les lois; ce qui apportait une variation continuelle dans la jurisprudence. Adrien la rendit stable et uniforme par un édit perpétuel que rédigea Salvius Julianus, et qui contenait ce qu'il y avait de mieux dans les anciens édits des préteurs.

Une loi sage adoucit la servitude et abolit la disposition cruelle qui condamnait au supplice tous les esclaves dont le maître était assassiné.

Il défendit aussi de vendre les femmes pour les prostituer. Comme les rues des villes étaient alors très-étroites, il ne permit plus de s'y promener à cheval et d'y faire entrer des charrettes.

Un des principaux devoirs des empereurs était la distribution de la justice; Adrien présidait souvent les tribunaux, choisissait d'illustres et de savants assesseurs, et s'attirait de justes éloges par l'équité de ses arrêts.

Aucune magnificence dans ses vêtements ne le distinguait des autres citoyens; il se mêlait avec le peuple aux bains publics. Un jour il y trouva un vétéran qui frottait son corps pour l'essuyer contre le marbre; il lui demanda pourquoi il ne se faisait point servir : « C'est, dit-il, parce que je n'ai point de » serviteur. »

L'empereur, qui l'avait distingué à l'armée, lui fit présent de quelques esclaves et d'une somme d'argent considérable. Peu de jours après il retrouva dans le même lieu plusieurs vieux guerriers qui faisaient comme le vétéran, et qui espéraient la même récompense : « Vous êtes plusieurs, leur dit-il en » riant; servez-vous les uns les autres. »

Lorsqu'il marchait à la tête des troupes, ennemi de tout luxe, il ne se faisait remarquer que par l'exemple qu'il donnait; son épée n'était ornée que d'une poignée d'ivoire; l'or ne brillait pas sur ses vêtements; il mangeait en public du lard, du fromage, buvait de l'eau et du vinaigre, et bravait, la tête nue, la neige des Alpes et le soleil d'Égypte. Il consolait, secourait les soldats malades, et assurait à la vieillesse un repos doux et honorable; mais sa vie privée prêtait autant à la satire que sa vie publique à l'éloge.

Curieux à l'excès, il prétendait tout savoir : rempli d'orgueil, il croyait primer en tout. Orateur éloquent, poete assez agréable : il avait aussi voulu être peintre, sculpteur, architecte. Après avoir étudié l'histoire, la philosophie, les lettres grecques et romaines, la physique, les mathématiques, il s'était adonné avec passion à l'astrologie, à la magie, et, malgré l'étendue de son esprit, il montrait autant de crédulité que la multitude pour les présages. Comme il était persuadé qu'un oracle rendu par les eaux de la fontaine de Castalie, dans le faubourg de Daphné près d'Antioche, lui avait annoncé son élévation à l'empire, il fit combler de pierres cette source pour qu'aucun autre mortel n'y pût lire sa destinée.

Rempli d'admiration pour les mystères d'Éleusis, il les transporta à Rome. Les autres princes avaient recherché les honneurs du souverain pontificat, il en remplit avec zèle les fonctions. Admirateur du culte des Grecs, il le pré-

férait à tout autre : cependant sa superstition curieuse le portait à vouloir connaître les religions étrangères; et, comme il avait commencé dans l'Orient la construction de quelques temples qui y étaient encore sans dédicace, Lampride et plusieurs chrétiens crurent qu'il formait le projet de les consacrer à Jésus-Christ. On doit plutôt penser qu'il se les destinait à lui-même, et si l'adulation d'usage dans ce temps élevait les empereurs au rang des dieux, sa propre vanité suffisait pour qu'il marquât sa place dans le ciel.

Au reste, quoiqu'il fût loin d'ouvrir ses yeux aux lumières du christianisme, il paraît certain que, touché des apologies que publièrent alors saint Quadrat et saint Aristide, il se montra modéré pour les chrétiens, blâma les violences exercées contre eux, voulut qu'ils fussent protégés par les lois, et ordonna de punir leurs calomniateurs.

Son amour pour la philosophie le lia intimement avec les philosophes Euphrate et Épictète : le Gaulois Favorin eut aussi part à son amitié, et leurs lumières éclairaient son esprit sans changer son caractère. Il devenait bientôt jaloux des hommes dont il admirait les talents : son amitié était plus dangereuse que son indifférence. Il fit plus que personne sentir la vérité de cette maxime : « Que les princes sont comme le feu, et qu'il faut n'en être ni trop » près ni trop loin. »

Denys de Milet, son favori, était tombé dans sa disgrâce; Héliodore, homme sans mérite, le remplaça. Denys, blessé de ce choix, dit à son successeur : « L'empereur peut vous donner la richesse, mais non l'éloquence. » Ce mot le fit exiler. Favorin conserva longtemps son crédit par sa modération; et comme d'autres philosophes lui reprochaient sa complaisance : « Comment » pourrais-je disputer, répondit-il, contre un homme dont les arguments sont » soutenus par trente légions? » S'étant enfin permis de railler l'empereur sur sa crédulité pour l'astrologie judiciaire, l'amitié du prince se changea promptement en une haine violente, et Favorin disait souvent qu'une des singularités de sa fortune était d'être en guerre ouverte avec un empereur et de vivre encore.

Adrien s'était montré quelquefois clément pour des hommes qui avaient attaqué sa vie; mais il ne savait point pardonner à ceux qui blessaient son amour-propre. Le fameux architecte Apollodore, dont la place et la colonne Trajane, ainsi que le pont du Danube, attestaient les talents, s'était autrefois, sous le règne de Trajan, permis quelques épigrammes contre Adrien; et, faisant allusion à de médiocres paysages peints par ce prince, il l'avait brusquement interrompu dans une dispute, en lui disant d'aller peindre ses *citrouilles*. Monté sur le trône, l'empereur vengea le peintre et exila l'architecte. Quelques années après, Adrien, ayant dirigé lui-même la construction d'un temple élevé en l'honneur de Rome et de Vénus, en envoya le plan à Apollodore dans son exil, avec l'intention de l'insulter et de lui prouver que, pour enrichir Rome de monuments superbes, on n'avait pas besoin de ses talents. Apollodore critiqua les dimensions de l'édifice, dont la hauteur n'était point proportionnée aux statues qu'il devait contenir. « Si les déesses assises dans le temple,

» disait-il, voulaient se lever, elles se casseraient la tête contre la voûte. »
Le monarque ne répondit à l'artiste qu'en lui donnant la mort.

L'envie n'attaque d'ordinaire que les vivants : celle d'Adrien s'attachait même à la gloire enfermée dans le tombeau. Il préférait des poètes médiocres à Homère; Caton l'ancien à Cicéron; Antipater, inconnu de nos jours, à Salluste. Jaloux de l'amour que les Romains conservaient pour Titus, il publia un libelle contre ce bon prince, et l'accusait d'avoir empoisonné Vespasien.

En comptant le nombre des exilés, on pouvait connaître celui des hommes qui avaient eu le malheur d'être honorés de l'amitié d'Adrien. S'abandonnant sans réserve à sa passion pour le libertinage, c'étaient les femmes de ceux qu'il admettait dans son intimité dont l'honneur se voyait le plus exposé à sa séduction ou à sa violence. Sabine, son épouse, imitait ses désordres. Adrien, que sa curiosité portait à intercepter toutes les lettres, découvrit les intrigues de l'impératrice. Il l'accabla de mépris, engagea les personnes de sa cour à lui faire éprouver les plus sanglantes mortifications, et la maltraita tellement qu'elle finit par se donner la mort.

Les plus grands services ne garantissaient pas ses courtisans du sort que leur réservaient ses caprices. Il exila Tatien, son tuteur, dont le zèle lui avait valu l'empire. Les exploits de Turbo ne purent le garantir de la même disgrâce; Similis, son successeur, n'évita l'exil qu'en se condamnant lui-même à une retraite volontaire, où, loin des intrigues et de la cour, il trouva le bonheur : l'ambition le lui avait promis, la philosophie le lui donna, et il fit ainsi son épitaphe : « Ci-gît Similis; il a passé soixante-seize ans sur la terre et n'en a » vécu que sept. »

Adrien se montrait excessif dans ses goûts comme dans ses aversions. Son affection pour Antinoüs, jeune Romain doué d'une rare beauté, approchait de la folie. Cependant l'empereur, effrayé par des présages et tourmenté par ses chimères astrologiques, s'étant persuadé que son salut exigeait qu'une victime se dévouât à la mort pour sauver sa vie, Antinoüs s'offrit en holocauste. Adrien l'accepta, sacrifia son idole, et fit courir le bruit que ce jeune homme s'était noyé dans le Nil. Aussi faible dans son désespoir que barbare dans sa crédulité, sa douleur fut aussi insensée que son ingratitude; il fit un dieu de sa victime, lui éleva un temple, et n'immortalisa que son opprobre.

Plus constant pour les animaux que pour les hommes, il traitait mieux ses chiens que ses favoris, et composa une épitaphe pour consacrer la mémoire de son cheval de bataille nommé Borysthène.

Sa reconnaissance pour l'impératrice Plotine fut le seul de ses sentiments qui ne se démentit jamais. Il lui prodigua les plus grands honneurs pendant sa vie, et lui éleva des temples après sa mort.

Les hommes qui l'approchaient éprouvaient seuls ses injustices, et connaissaient seuls les puérilités de son orgueil. Les grands voyaient de près, craignaient et haïssaient l'homme vicieux, jaloux et léger. Le reste de l'empire admirait le prince actif, savant, habile et juste.

Chacun de ses pas, dans ses voyages continuels, était marqué par de grands actes de sagesse ou de libéralité; il soulagea la Gaule d'impôts, enrichit la ville de Nîmes de superbes monuments : les arènes et le pont du Gard, construits par lui, ont traversé les siècles, et résistent encore aux outrages du temps.

Arrivé en Bretagne, il consolida la tranquillité de ce pays, en le mettant à l'abri de la fureur des Écossais par la construction d'une grande muraille, garnie de tours, et assez forte pour arrêter les Barbares. Réformant par des lois sages les mœurs des Bretons, il avança leur civilisation en rendant les liens du mariage plus sacrés. Un de ses édits abolit la coutume qui permettait aux maris d'avoir plusieurs femmes, et aux femmes d'avoir plusieurs maris.

Sa fermeté maintint la paix en Germanie; sa justice familiarisa les Espagnols avec le joug romain : il releva la ville de Tarragone détruite par la guerre précédente. Sa présence calma les troubles de la Mauritanie; la Sicile se ressentit de ses bienfaits; il y adoucit les tributs, et accorda de grands priviléges à son commerce. Sa curiosité le porta au sommet de l'Etna, dont il affronta la neige et les flammes. Vainement sa générosité voulut exciter la reconnaissance des Égyptiens; il ne put fixer les inclinations mobiles de ce peuple turbulent et léger, dont il peignait fidèlement les mœurs dans une lettre adressée par lui, d'Alexandrie, à Servianus, son beau-frère, et qui est parvenue jusqu'à nous.

« Je n'ai trouvé ici, disait-il, que légèreté, caprice et disposition à changer » de formes au premier vent. Les adorateurs de Sérapis sont chrétiens, et ceux » qui se disent les évêques du Christ adorent Sérapis. Les chefs de synagogue, » les Samaritains, les prêtres chrétiens sont à la fois astrologues, aruspices et » charlatans. Le patriarche des Juifs est contraint, par une partie du peuple, » d'adorer le Christ; l'autre l'oblige à encenser Sérapis : c'est une race née sé» ditieuse. La ville d'Alexandrie est belle, commerçante, riche et puissante. Per» sonne n'y vit oisif ; les uns soufflent le verre, d'autres fabriquent du papier; » les manufactures de toiles occupent une grande partie de la population. On » donne même aux goutteux et aux aveugles un travail proportionné à leur » état. Tous ont un métier, et, soit chrétiens, soit juifs, ne connaissent qu'un » seul dieu, l'intérêt.

» Quel dommage qu'une aussi belle cité n'ait pas de meilleurs habitants! » Rien n'égale leur ingratitude; je leur ai prodigué les priviléges et les grâces; » tant qu'ils m'ont vu, ils ont exprimé vivement leur reconnaissance; mais à » peine étais-je parti, qu'ils ont attaqué mon bien-aimé Vérus et ont diffamé » Antonin. Je ne leur souhaite d'autre punition que d'être réduits pour toute » nourriture à leurs poulets qu'ils font éclore dans le fumier. »

L'empereur, en quittant l'Égypte, revint en Grèce, et revit encore Athènes, sa ville chérie. Il lui céda l'île de Céphalonie et la combla de présents. Le peuple athénien donna son nom à une tribu, et déclara que cette grande cité n'était plus la ville de Thésée, mais la ville d'Adrien.

L'empereur, dont la politique était opposée à celle de ses prédécesseurs et à l'esprit belliqueux de la république, ne faisait plus gémir les souverains

étrangers sous le poids de l'orgueil romain; fidèle observateur des traités, il n'attaqua jamais l'indépendance des autres peuples, et ne se mêla de leurs querelles que pour les concilier. Soigneux en même temps de leur inspirer du respect pour la république, au lieu de décider lui-même des affaires qui les concernaient, il introduisait leurs ambassadeurs dans le sénat, et ne leur répondait que comme organe de ce corps.

Cependant tous ses soins pour éviter la guerre ne purent maintenir la tranquillité dans la Palestine. Les Juifs, dont on avait renversé le temple, opprimé la liberté, humilié l'orgueil, ne respiraient que la vengeance. Animés par le souvenir de leur gloire passée, encouragés par les prophètes qui leur annonçaient l'apparition prochaine d'un Sauveur, d'un Messie, ils prirent partout les armes, et se décidèrent à périr ou à recouvrer leur indépendance.

Un édit de l'empereur ôtait à Jérusalem son nom, lui donnait celui d'Ælia Capitolina, et commandait d'élever un temple à Jupiter sur les ruines de celui du vrai Dieu : ce fut le signal de la révolte.

Animés de la double fureur du fanatisme et de la liberté, les uns se cantonnent dans les forts, les autres dans de profonds souterrains. Sortant de ces retraites, ils dévastent toutes les campagnes, surprennent, égorgent les garnisons romaines, et font de toute la Judée un théâtre affreux de pillages et de massacres. Leur chef était un brigand, nommé Barcochébas (fils de l'étoile). Il se faisait passer pour le Messie; au moyen des étoupes enflammées qu'il mettait dans sa bouche, il paraissait vomir le feu. Les Hébreux crédules le respectaient comme un dieu, et écoutaient ses paroles comme des oracles.

Cette rébellion, méprisée dans les premiers moments, se montra bientôt formidable. Les premiers succès grossirent les forces du faux prophète; il chassa les Romains de la Palestine, et porta ses ravages jusque dans la Syrie. Adrien, rappelant de Bretagne Julius Sévérus, grand capitaine, lui donna le commandement de l'armée d'Orient. Sévère, à son arrivée, trouva les ennemis tellement en force, qu'il crut imprudent de compromettre le sort de la guerre par une bataille : il divisa son armée en plusieurs corps, et contraignit par là les Juifs à disséminer leurs troupes. L'union faisait leur force; séparés, ils ne surent plus ni attaquer ni se défendre. Sévère les battit sur tous les points, les poursuivit sans relâche, et prit ou détruisit cinquante villes et neuf cent quatre-vingt-cinq bourgades.

Barcochébas, renfermé dans la ville de Bithère, la défendit opiniâtrément et y périt. Cette guerre dura depuis l'an 885 jusqu'à 887. Le fer trancha les jours de cinq cent quatre-vingt mille Juifs. Les incendies, les maladies, la disette, en détruisirent un bien plus grand nombre.

L'empereur bannit les Hébreux de Jérusalem. « Les perfides vignerons, di-
» sait saint Jérôme, témoin de ces désastres, après avoir tué les serviteurs, et
» même le Fils de Dieu, sont exclus de la vigne : un seul jour dans l'année ils
» achètent la liberté de venir pleurer sur leurs ruines, comme ils avaient
» acheté autrefois le sang de Jésus-Christ. Chassés de leurs foyers, privés de
» leurs champs, courbés par les années, couverts de haillons, ils portent les

» marques terribles de la colère de Dieu. Tandis que la croix brille sur le Cal-
» vaire, ce peuple aveugle ne déplore que la ruine de son temple. Un farouche
» soldat vient interrompre leurs cris, les menace, les frappe, et leur demande
» un nouveau salaire, s'ils veulent obtenir la permission de verser plus long-
» temps des larmes stériles. »

Par les ordres d'Adrien, Jupiter remplaça l'arche sainte; la statue d'Adonis occupa la grotte de Bethléem; un pourceau, sculpté en marbre sur la porte de Jérusalem, offensa constamment les regards, l'orgueil et la religion des Juifs. Ils ne se relevèrent plus de cette chute, et, quoique unis par les mêmes erreurs, par la même loi, par le même culte, ils ont toujours vécu, depuis cette époque, dispersés sur toute la terre, formant au milieu de toutes les nations un peuple à part, et qui ne peut se rallier ni se confondre avec les autres peuples.

La dispersion des Juifs fut le plus grand et le dernier événement du règne d'Adrien (1). Ce prince, dont les passions avaient altéré la santé, après de longues hémorragies qui l'affaiblirent, fut attaqué d'hydropisie. Il n'avait point d'enfants; incertain quelque temps sur le choix de son successeur, son caprice plutôt que sa raison lui fit adopter Lucius Céionius Commodus, gendre du consulaire Nigrinus, qui avait autrefois conspiré contre lui. Il lui donna le nom de Vérus. Ce jeune prince descendait d'une illustre famille d'Étrurie; son seul mérite était une rare beauté; la conformité de ses défauts avec ceux d'Adrien fut la source de son crédit. Souillé des mêmes vices que l'empereur, il ne possédait aucune de ses grandes qualités. La molle Sybaris ne produisit jamais un homme plus efféminé : son lit et sa table étaient couverts de roses et de lis; il passait sa vie au milieu d'une foule de concubines et d'eunuques; les œuvres licencieuses d'Ovide et de Martial étaient sa seule lecture. Ses coureurs portaient des ailes; il appelait l'un Borée et l'autre Zéphire.

Un choix si ridicule excita le mécontentement de Servianus, beau-frère de l'empereur, de Fustus, et d'autres illustres personnages dignes de gouverner les Romains. Les souffrances d'Adrien aigrissaient son caractère; il regarda les murmures des mécontents comme des projets de conspiration; il ordonna leur supplice. Servianus, âgé de quatre-vingt-dix ans, offrit un sacrifice aux dieux avant de mourir, et leur adressa cette prière : « Vous savez, dit-il, que
» je meurs innocent; je ne vous demande qu'une vengeance, c'est qu'Adrien
» soit réduit à désirer longtemps la mort sans pouvoir l'obtenir. » Le sort parut bientôt accomplir ce vœu.

Cependant l'empereur ayant appris que les Barbares faisaient quelques mouvements sur les frontières de Pannonie, il y envoya Vérus, qui, réveillé de sa mollesse par le désir de soutenir le nom pesant de César, se conduisit avec plus de vigueur qu'on ne l'aurait cru, et fit rentrer les rebelles dans le devoir. Mais cet effort épuisa son corps énervé par les voluptés; il revint malade à Rome; de fréquents vomissements de sang annoncèrent sa mort, qui eut lieu

(1) An de Jésus-Christ 131.

peu de temps après. Adrien, en ordonnant son apothéose, dit : « J'ai cru me » donner un fils, et c'est un nouveau dieu que j'ajoute à l'Olympe. » Les Romains méritaient-ils le nom d'hommes lorsqu'ils avaient la bassesse de reconnaître de pareils dieux?

Vérus n'avait joui que trois ans du titre de César. Il laissa un fils qui régna dans la suite avec Marc-Aurèle.

Obligé de se donner un nouveau successeur, l'empereur consulta plus cette fois sa politique que son caractère, et ses devoirs que ses penchants. Pour le bonheur du monde, il adopta Antonin. Titus Aurélius Fulvius Bojonius Antoninus était issu d'une famille gauloise, originaire de Nîmes. Ses aïeux paternels et maternels étaient parvenus au consulat. La nature avait réuni en lui la beauté de l'âme et celle du corps : sa taille était haute, son regard majestueux, son esprit orné, son éloquence douce comme ses mœurs. Exempt d'ambition, adonné comme les anciens Romains aux travaux de l'agriculture, modéré dans ses goûts, libéral, clément, il aimait la vertu pour elle-même, et sans lui désirer l'attrait de la gloire.

L'Italie avait déjà joui de sa sagesse; il était un des quatre personnages consulaires qui l'administraient. Envoyé depuis comme proconsul en Asie, il y fit chérir sa douceur et respecter sa justice. Adrien, en déclarant son adoption au sénat, fit un juste éloge de l'expérience et des talents du nouveau César : « J'espère, dit-il, qu'il ne refusera pas cette élévation imprévue, malgré sa » modestie, et qu'il se soumettra au fardeau que lui impose l'intérêt public. »

Conformément au vœu de l'empereur, qui voulait assurer pour longtemps la tranquillité générale, Antonin adopta le fils de Vérus, et Marc-Aurèle, parent d'Adrien.

Marc-Aurèle était d'une famille espagnole. Passionné pour la philosophie stoïque, il en prit le manteau à l'âge de douze ans, et se montra toute sa vie fidèle aux principes sévères de cette secte; mais il en évita la morgue, et fut toujours vertueux sans orgueil, doux sans timidité et grave sans sécheresse. Aux yeux d'un tel homme, le trône ne devait paraître qu'un écueil. Il reçut avec chagrin la nouvelle de son élévation; elle fut un vrai sacrifice de ses penchants à l'amour de sa patrie.

La maladie d'Adrien s'aggravait chaque jour; ses souffrances devenaient insoutenables; tous les remèdes étant impuissants, il n'espérait trouver de repos que dans la mort qu'il appelait à grands cris; il chercha même plusieurs fois à se la donner; mais la vigilante piété d'Antonin lui en ôtait les moyens, et le défendait malgré lui contre son désespoir. Un jour cependant l'empereur, à force d'or, avait engagé un esclave à lui percer le sein : déjà il se croyait affranchi des tourments de la vie; mais, au moment de l'exécution, le barbare effrayé renonça au crime, à la récompense, et prit la fuite.

Antonin, profitant habilement de la crédulité de l'empereur pour l'empêcher d'attenter à ses jours, fit paraître devant lui des personnes qui lui persuadèrent qu'elles avaient appris par des oracles et par des songes que la santé lui serait bientôt rendue. Il les crut et souffrit plus patiemment. Mais son âme,

affaiblie par la douleur, ne pouvait plus réprimer la violence de son caractère; s'abandonnant à ses soupçons, à sa haine, à sa colère, il ordonna la mort d'un grand nombre de sénateurs. Antonin feignit d'obéir et les sauva.

Adrien, cédant enfin au poids de ses maux, abandonna à son successeur les rênes du gouvernement, se retira à Baïes, refusa tous les remèdes, s'affranchit de tout régime, hâta sa mort, et expira en prononçant ces mots : « La » multitude des médecins a fait mourir l'empereur. »

Sa vie avait duré soixante-deux ans, et son règne vingt et un.

Il méritait tout le bien et tout le mal qu'on a dit de lui, parce qu'il existait un contraste perpétuel entre les lumières de son esprit et les vices de son cœur : aussi, tour à tour, on le vit doux et violent, juste et arbitraire, orgueilleux et modeste, clément et vindicatif, philosophe et débauché, affable et vain, avare et prodigue, protecteur des lettres, jaloux des talents, superstitieux, et cependant quelquefois impie, comme on peut en juger par ces vers que son esprit léger adressa à son âme au moment où elle allait se séparer de son corps :

O ma chère âme! ô toi, ma compagne légère!
Toi, de mon corps hôtesse passagère,
Où vas-tu maintenant? Que deviendront, dis-moi,
Ame pâle, glacée, incertaine, éphémère,
Tous les plaisirs que j'ai sentis par toi?

Adrien fit jouir l'empire d'une longue paix, rendit les peuples heureux par une administration habile et juste, n'inspira de terreur qu'aux grands, et ne se montra injuste que pour ses amis. Ses premières années le firent comparer à Auguste, ses dernières à Néron. Mais le monde entier lui dut une éternelle reconnaissance, puisque, avant de mourir, adoptant Antonin et Marc-Aurèle, il remplit le vœu formé pour le bonheur des hommes par un ancien sage de la Grèce, et plaça la philosophie sur le trône.



CHAPITRE XVI.

TITE-ANTONIN, SURNOMMÉ LE PIEUX.

(An de Rome 890. — De Jésus-Christ 138.)

Rigueur du sénat désarmée par Antonin. — Portrait d'Antonin. — Répression de révoltes au dehors. — Décret d'Antonin en faveur des chrétiens. — Fléaux dans l'empire. — Travaux d'Antonin. — Grands hommes sous ce règne. — Réformes dans la législation. — Mort d'Antonin. — Discours de Marc-Aurèle au sénat.

Antonin fit célébrer avec pompe les funérailles de son père adoptif; on brûla son corps à Pouzzoles, dans la maison de Cicéron, et ses cendres furent transportées à Rome. Les soldats et le peuple regrettaient sincèrement Adrien, qui s'était toujours montré grand capitaine, sage administrateur et prince populaire. Les sénateurs, au contraire, sur lesquels, dans les dernières années, avait pesé sa tyrannie, détestaient sa mémoire et voulaient la flétrir. Ils étaient au moment de prononcer l'annulation de tous ses édits; mais Antonin les désarma par ses prières et par ses larmes : « Si vous cassez tous les actes de mon père, » leur dit-il, vous anéantissez celui de mon adoption, et je n'ai plus de droits à » l'empire. » Le sénat, malgré l'affection que lui inspirait le nouvel empereur, persistait encore, et refusait d'accorder les honneurs divins à un prince qui récemment venait de proscrire tant d'illustres personnages. Tout à coup Antonin fait paraître aux yeux de cette compagnie les sénateurs dont elle déplorait la mort, et qu'il avait dérobés au supplice. Loin de s'attribuer le mérite de cette action généreuse, il prétendit avoir exécuté les ordres secrets d'Adrien. Les sénateurs cédèrent à ses vertus : sa reconnaissance pour son père et pour son bienfaiteur lui mérita le surnom de *Pieux*.

Rome avait tellement perdu l'habitude de la liberté, qu'il lui était impossible de la recouvrer et d'en jouir, même lorsque les princes les plus vertueux voulaient la lui rendre. On dirait que la servitude est une nécessité pour les peuples corrompus; ils ont, comme les vieillards décrépits, besoin d'un appui ou plutôt d'un maître.

Antonin, comme ses prédécesseurs, exerça une autorité absolue sous des formes républicaines; mais sa justice, sa sagesse et sa clémence tempérèrent constamment son pouvoir. Son âme, exempte de passions et de faiblesses, conservait toujours cette égalité qui est le but de la vraie philosophie : majestueux sans hauteur, populaire sans bassesse, il inspirait à la fois le respect et l'amour.

Quoiqu'il eût fait la guerre avec succès sous le règne précédent, l'histoire n'a point cité ses exploits; mais elle nous a transmis le souvenir d'une foule de traits de sa bonté. Proconsul en Asie, loin d'imiter la morgue et le faste de ses collègues, il fit, par sa modération et sa simplicité, chérir la domination romaine que les autres faisaient haïr; et, comme le dit Plutarque, « toutes les » langues le louaient et tous les cœurs l'aimaient. »

A Smyrne, on l'avait logé dans une superbe maison dont le maître était absent : cet homme, nommé Polémon, sophiste vain et grossier, se plaignit vivement qu'on se fût emparé de son domicile. Antonin le lui rendit à l'instant. Lorsque ce prince fut parvenu au trône, Polémon vint à Rome, et osa lui présenter ses hommages; l'empereur l'accueillit avec bonté, et dit en souriant : « Je veux qu'on donne une chambre dans mon palais à ce philosophe, et que » surtout personne ne l'en déloge. »

Antonin put toujours se montrer libéral, parce qu'il fut économe. Lorsque ses trésoriers lui présentaient des plans pour augmenter ses revenus : « Faites » un autre travail, disait-il; nourrissez le peuple et non le fisc; améliorez l'état » de la république et non celui du trésor; indiquez-moi les moyens, non d'ac- » croître les recettes, mais de diminuer les dépenses; l'économie est la plus » solide et la plus douce augmentation du revenu. »

Ce bon prince disait qu'avant son élévation il n'avait rien dû, et, depuis, rien pris à personne. Semblable aux anciens Romains, il aimait à labourer lui-même son champ, à cultiver sa vigne; et, comme on lui représentait que de telles occupations semblaient peu convenables à son rang : « Les princes, répondit-il, » qui ne savent pas quelquefois se mettre au niveau des autres hommes, finis- » sent par être au-dessous. »

Ce monarque avait un esprit fin et juste; son éloquence était facile et agréable; on ne l'accusa jamais d'aucun vice; son âme sans tache fit jouir l'empire d'un bonheur sans nuages. Sans cesse occupé à rendre aux lois leur vigueur, à la religion sa sainteté, il mérita d'être comparé à Numa, et son exemple eut une telle influence sur les mœurs publiques, qu'on le nomma le *père des vertus*.

Sa vigilance pour réprimer les abus maintenait l'ordre dans l'empire; sa fermeté contenait les étrangers; aussi son règne ne fut marqué par aucun grand événement. Le silence de l'histoire à son égard est une partie de son éloge. Les historiens, comme les auteurs dramatiques, se taisent quand tous les personnages de la scène sont heureux, et dans la vie d'Antonin on trouve beaucoup de vertus à louer et peu d'actions à raconter.

Cependant, lorsqu'il prit les rênes du gouvernement, la Bretagne, la Dacie et

la Germanie, comme si elles eussent voulu éprouver son caractère, tentèrent à la fois de se soulever. Urbicus fit rentrer les Bretons dans le devoir, et ajouta de nouvelles fortifications à la muraille d'Adrien; le sénat lui décerna le nom de *Britannicus*. Les Daces se virent promptement punis de leur rébellion, et l'empereur trouva le moyen, sans combattre les Germains, de les ramener à la soumission. Après ces premiers actes de vigueur, Antonin n'éprouva plus la nécessité d'employer la force pour gouverner. Son esprit sage et conciliant rendit la domination romaine si douce, que, selon le rapport d'Aurélius Victor, les peuples tributaires le regardaient moins comme un maître que comme un père, et partout on disait qu'Antonin était « un présent fait à la terre par le » Ciel. »

Les nations les plus éloignées et les plus indépendantes le prenaient pour arbitre de leurs différends. La Bactriane et l'Hyrcanie lui envoyèrent des ambassadeurs. Stangorus et Pharasmane, rois, l'un des Indes, l'autre d'Ibérie, ainsi qu'Agare, prince arabe, vinrent à Rome pour rendre hommage à ce monarque vertueux. Le roi des Parthes étant entré en Arménie à la tête d'une armée, une lettre d'Antonin suffit pour le déterminer à évacuer ce pays.

Faustine, sa femme, peu digne d'un tel époux, l'affligea par son orgueil et par son inconduite : Antonin montra la même patience que Socrate; il aima mieux souffrir ses caprices que de rendre, par un divorce, ce scandale public. Il supporta ses désordres pendant trois ans. Lorsqu'elle mourut, le sénat lui décerna sans pudeur des statues, des jeux, des temples et des prêtres : Antonin n'aurait pas dû le permettre; il était plus honteux et plus insensé de laisser usurper le ciel par les vices, que de le faire, comme les poètes, assiéger par les Titans.

Il semblait que le destin, aveuglant les hommes, les portât à diviniser tant de princes sanguinaires et de femmes adultères, pour rendre les dieux de l'Olympe méprisables, et pour accélérer la chute du polythéisme. Partout alors, malgré les lumières de ce siècle, les Romains, disposés à rendre un culte religieux au vice, se montraient injustes et cruels pour le culte le plus moral, le christianisme. Ils regardaient les partisans de cette secte comme des hommes turbulents et dangereux, dont les principes tendaient au bouleversement de l'État; et, lorsque tout le reste de l'empire bénissait la justice et la clémence de l'empereur, les chrétiens, persécutés, se voyaient, sous les plus légers prétextes, emprisonnés, torturés et livrés aux bêtes féroces. Justin, célèbre par son éloquence, et qui le devint plus encore dans la suite par son martyre, entreprit alors de dissiper ces injustes préventions : il publia une éloquente apologie de la doctrine et des mœurs des chrétiens, l'adressa à l'empereur, à ses fils adoptifs, au sénat et au peuple romain, et se plaignit avec force de la violation des lois et de la tyrannie qui infligeait à tant de citoyens des châtiments affreux, sans qu'on pût les convaincre d'aucun des crimes dont on les accusait.

Antonin était digne d'entendre la vérité; il rendit un décret favorable aux chrétiens. « La persécution, dit-il, ne fait qu'accroître leur nombre, et nous dé-

» fendons de les inquiéter. Si quelqu'un les accuse sans qu'ils aient enfreint les » lois, et seulement parce qu'ils sont chrétiens, on doit les absoudre et punir » l'accusateur. »

Tant que ce prince vécut, l'Église jouit d'une profonde tranquillité. Comme les intentions de l'empereur étaient toujours pures, il ne sentait pas le besoin de les cacher, et ses édits furent toujours motivés. Quoiqu'il fût doué d'un grand discernement, il se défiait de ses lumières; et, dans les questions épineuses, il consultait modestement les plus savants jurisconsultes, Marcellus Jabolinus, et d'autres personnages illustres, livres vivants dont il aimait à s'entourer.

Aussi constant que sévère dans ses choix, l'intrigue, qui ne se plaît qu'au changement, ne trouvait ni espoir ni aliment dans sa cour. Les courtisans ne pouvaient prendre que le masque de la franchise pour plaire à un prince aussi sincère. Il était si ennemi de tout art et de toute fausseté, que, lorsqu'on lui proposa de remplacer par des dents artificielles celles qui lui manquaient, il répondit en riant : « Rien de faux n'entrera jamais dans ma bouche, ni n'en » sortira. »

Son système pacifique devait trouver beaucoup de détracteurs au milieu d'un peuple guerrier; mais, lorsqu'on vantait en sa présence, avec l'expression du regret, les exploits de César et de Trajan, il répétait le mot de Scipion : « Je trouve plus de gloire à sauver un citoyen qu'à tuer mille » ennemis. »

Si les orages politiques ne troublèrent pas l'empire, il fut désolé par plusieurs fléaux de la nature; mais l'ordre que maintenait Antonin dans ses dépenses le mit à portée de réparer largement les pertes que firent éprouver à Narbonne, à Antioche, à Carthage, de grandes disettes, des incendies, des tremblements de terre, et à Rome une forte inondation du Tibre.

Après avoir pourvu aux besoins de la république, il ne négligea point ce qui pouvait augmenter son éclat. Les ports de Terracine et de Gaëte, les bains d'Ostie, les aqueducs d'Antium, furent d'illustres monuments de sa grandeur. L'an 900 de Rome, il célébra les jeux séculaires avec une grande pompe, et satisfit la passion du peuple pour les spectacles par de magnifiques combats de gladiateurs et de bêtes féroces.

Les princes qui règnent suivant la justice ne craignent pas la lumière; Antonin protégea les lettres et encouragea les talents. L'époque du règne d'Adrien n'avait produit d'autres écrivains que le sage Plutarque, Arrien Suétone et Florus : Phlégon, affranchi de ce prince, avait aussi composé beaucoup de livres, dans un desquels les historiens ecclésiastiques ont remarqué un passage où cet auteur parlait de l'éclipse arrivée, le jour de la Passion, dans la quatrième année de la deux cent deuxième olympiade. Le temps où vécut Antonin fut le plus fécond en savants. On y vit briller Appien d'Alexandrie, auteur de l'histoire éloquente des guerres civiles de Rome; Galien de Pergame, émule d'Hippocrate; Maxime de Tyr, platonicien; Élien, naturaliste; l'abréviateur Justin; Diogène Laërce, auquel on doit les Vies de plusieurs philoso-

phes, et l'éloquent Hérode Atticus, dont malheureusement aucun ouvrage entier n'est parvenu jusqu'à nous. Apollonius, le stoïcien, vivait encore dans ce temps : l'empereur le fit venir à Rome pour donner des leçons de philosophie à Marc-Aurèle. A son arrivée, ce philosophe orgueilleux refusa de se rendre au palais, soutenant que c'était au disciple à venir trouver le maître. Antonin, après avoir dit qu'il s'étonnait qu'Apollonius trouvât le chemin plus long de sa maison au palais que de Chalcis à Rome, lui envoya Marc-Aurèle. Ainsi, la modestie, sous la pourpre impériale, visita humblement la vanité sous le manteau de la philosophie.

Toutes les réformes ordonnées par l'empereur dans la législation parurent dictées par la justice et par l'humanité. Il défendit d'ajouter des tortures aux supplices : « La mort, disait-il, expie le crime et sert d'exemple; les tour- » ments n'inspirent que la pitié pour les criminels. »

Il ne permit pas aux maris coupables d'infidélité d'accuser leurs femmes d'adultère. Toutes les lois fiscales furent adoucies par lui. On conspira une fois contre ce bon prince : le sénat exila les conspirateurs; mais l'empereur défendit de pousser plus loin les informations. « Ne cherchez pas, dit-il, les » complices; il me serait trop pénible de savoir que plusieurs citoyens ne » m'aiment pas. » Après une longue résistance, le sénat, triomphant de sa modestie, le força d'accepter le titre de *père de la patrie*; et le prince qui le mérita le mieux fut celui qui le refusa le plus longtemps.

L'an 161 de Jésus-Christ, Antonin, attaqué soudainement, à la suite de son repas, d'une fièvre violente, prévit sa mort, confirma l'adoption de Marc-Aurèle, fit transporter dans l'appartement de ce prince l'image d'or de la Fortune qu'on gardait toujours dans la chambre de l'empereur, donna pour dernier mot d'ordre au tribun *l'égalité d'âme;* et, tranquille à la fin d'une carrière remplie de vertus et exempte de vices, il parut s'endormir plutôt qu'expirer.

Il mourut dans la soixante-quinzième année de sa vie, la vingt-troisième de son règne. Un regret universel et des larmes sincères honorèrent sa mémoire. Le plus grand éloge qu'on puisse faire de cet excellent empereur se trouve contenu dans ces paroles adressées au sénat par son illustre successeur : « Je » retrace sans cesse à mon esprit, dit Marc-Aurèle, les qualités de mon père » adoptif, que je veux, que je dois prendre pour modèle. Rien n'égalait la dou- » ceur de son caractère, la sagesse de son esprit, sa prudence avant d'a- » gir, la fermeté de ses résolutions : ennemi de la vaine gloire, indifférent » pour les honneurs et les distinctions qui ne flattent que la vanité, le désir seul » de remplir ses devoirs dirigeait ses actions : de là son amour pour le travail, » son assiduité à l'étude, sa disposition à écouter tout avis utile, sa justice » inflexible, son habileté pour distinguer les circonstances qui permettent » l'indulgence de celles qui exigent la rigueur. Il remplissait les devoirs d'ami » comme ceux d'empereur : jamais ceux qu'il aimait ne sentaient le poids de » son autorité; son amitié complaisante ne connaissait pas l'exigence; il dési- » rait le sentiment, et non l'hommage. Ceux qui s'étaient attachés à Antonin,

» homme privé, ne le trouvèrent jamais changé par sa fortune : fidèle et constant, ses affections n'étaient point impétueuses; mais si elles n'allaient jamais jusqu'à la passion, d'un autre côté elles ne laissaient à craindre ni le dégoût ni le caprice.

» Modéré dans ses désirs, il se contentait de peu : toujours content de son sort, rien n'altérait la sérénité de son âme : aucun trouble, aucun désordre secret ne l'empêchait d'exercer sa sagacité pour prévoir l'avenir. Un premier coup d'œil, un premier mouvement ne décidèrent jamais ses jugements et ses démarches; il examinait tout en détail, sans s'émouvoir, sans s'agiter, sans donner aux choses plus d'importance qu'elles n'en méritaient.

» L'ordre le plus sévère régnait dans les finances de son gouvernement; il supportait sans s'irriter les railleries de ceux qui taxaient d'avarice son économie.

» Trop grand pour être vain, la flatterie fut sans pouvoir auprès de lui; il supprima toutes ces acclamations banales prodiguées aux tyrans comme aux bons princes, et qui ressemblent plus à la licence qu'au respect.

» Il honorait les dieux sans superstition, et cherchait à se concilier l'affection des hommes sans se rendre populaire aux dépens de sa dignité. Une sagesse uniforme l'éloignait de tout excès, le maintenait toujours dans un juste milieu. L'attrait des innovations ne pouvait l'en détourner. Son affabilité n'avait rien d'affecté, parce qu'elle venait du cœur.

» Toujours simple et sans faste, il prouvait par son exemple qu'un prince, pour se faire respecter, n'a besoin ni de pourpre sur ses habits, ni d'ornements sur son trône, ni de statues dans son palais, ni de gardes près de sa personne; et qu'en se rapprochant, dans sa manière de vivre, des citoyens, il n'en conserve à leurs yeux que plus d'élévation et de vraie grandeur.

» Son esprit était orné, mais dans la juste mesure qui convient à un prince. On ne trouvait pas en lui un érudit, un rhéteur, un sophiste, mais un sage. Sa raison, perfectionnée par la lecture et par la méditation, le rendait capable de commander aux autres et de se gouverner lui-même. Comme il ne se piquait pas d'exceller dans les sciences, dans les lettres et dans les arts, il ne se montra jamais jaloux de la supériorité des hommes qui en faisaient leur unique étude. Sa munificence encourageait leurs succès; il honorait les vrais philosophes, et méprisait ceux qui abusaient de ce nom pour masquer leurs erreurs ou leurs vices.

» Il ménageait sa santé, mais sans délicatesse; sa sobriété lui fut plus utile que ses médecins, et la tempérance conserva sa force.

» La solidité de son esprit rendait sa conduite aussi régulière que ses pensées étaient justes. Ses occupations, ses amusements furent constamment les mêmes : un jour de sa vie ressemblait à tous les autres.

» Son administration était franche et sans mystère. Au comble de la grandeur, il ne s'abandonna point aux délices de la vie; il savait jouir des plai-

» sirs avec modération, et supporter les privations sans regrets. Ses largesses, » réglées par la justice, n'avaient point pour objet de capter la faveur de la » multitude, mais d'acquitter une dette demandée par le besoin ou exigée par » la coutume.

» S'il donna des jeux et des spectacles, ce ne fut point par faste, mais pour » se conformer aux usages. Tous les ouvrages qu'il construisit furent des mo- » numents, non d'orgueil, mais d'utilité.

» On n'inventa dans son palais ni de nouveaux mets, ni de nouvelles modes, » ni de nouvelles voluptés : ce qu'on trouvait de plus simple était ce qui lui » plaisait davantage. Exempt de dureté, de témérité, de cupidité, bon, sage » et modéré en tout, il méritait qu'on lui appliquât ce qu'on a dit de Socrate, » qu'il était le seul mortel capable de s'abstenir et de jouir des biens dont le » commun des hommes n'a jamais ni la sagesse de bien user, ni la force » de se priver. »

Après avoir entendu cet éloge de la sagesse prononcé par la vérité, le sénat décerna unanimement à Antonin *le Pieux* les honneurs divins. Son apothéose n'étonna ni le Ciel ni la terre.

CHAPITRE XVII.

MARC-AURÈLE.

(An de Rome 913. — De Jésus-Christ 161.)

Association de Lucius Vérus à l'empire. — Naissance de Commode. — Fléaux dans l'empire. — Persécutions exercées envers les chrétiens. — Guerres au dehors. — Départ de Vérus pour l'Orient. — Administration de Marc-Aurèle. — Opérations militaires en Orient. — Peste sortie d'un coffre d'or. — Invasion des ennemis. — Victoire de Marc-Aurèle. — Mort de Vérus. — Nouvelle guerre. — Défaite de Marc-Aurèle. — Défaite des ennemis. — Nouvelle invasion des Barbares. — Armement général à Rome. — Désintéressement de Marc-Aurèle. — Échec des Romains. — Pluie de feu. — Revers des ennemis. — Révolte en Orient. — Usurpation d'Avidius Cassius. — Complicité de l'impératrice Faustine. — Mort de Cassius. — Mort de Faustine. — Retour de Marc-Aurèle à Rome après huit ans d'absence. — Sa retraite à Lavinium. — Hommes célèbres à cette époque. — Nouvelle irruption des ennemis. — Union de Commode et de Crispine. — Philosophie de Marc-Aurèle expliquée aux Romains. — Son départ pour l'armée. — Ses victoires et sa mort.

Lucius Vérus, conformément au vœu d'Adrien, avait été adopté par Antonin; mais ce prince ne désigna pour son successeur que Marc-Aurèle. Celui-ci, loin de profiter de la faveur de cette disposition, voulut partager le trône avec son frère adoptif. Le sénat crut devoir acquiescer à cette demande; et, pour la première fois, Rome se vit gouvernée par deux empereurs de puissance égale, mais de caractères très-opposés. Marc-Aurèle était un homme juste, actif, constant, ferme, ennemi de la mollesse; il ne cherchait le bonheur que dans ses devoirs, et ne s'entourait que d'hommes vertueux. Lucius Vérus se montrait dissolu, livré aux voluptés, environné d'affranchis et de courtisanes; la cruauté et l'ingratitude manquaient seules à ses vices. Il etait spirituel, indolent, et témoignait un grand respect pour Marc-Aurèle, dont il s'efforcait d'imiter en public la gravité philosophique. L'un se chargea de toutes les peines et de tous les travaux attachés au pouvoir suprême; l'autre n'en eut que les plaisirs.

De grands orages et de grands malheurs menaçaient alors l'empire de

toutes parts, et il semblait que les dieux, attentifs à la conservation de Rome, eussent proportionné la vigueur du caractère de Marc-Aurèle aux calamités qui devaient arriver sous son règne. L'art seconda la nature pour lui donner la force d'en triompher. Dans sa jeunesse, son estomac avait été très faible; Démétrius et Galien lui firent prendre journellement un remède composé par eux, et qui rendit sa complexion très forte. Ce remède, dont on attribue la première invention à Mithridate, est toujours resté depuis cette époque en usage : c'est la thériaque.

A la fin de la première année du règne des deux Césars, pour le malheur du monde, Faustine, femme de Marc-Aurèle, mit au jour un fils, qu'on nomma Commode. D'affreux tremblements de terre, une inondation du Tibre qui submergea en partie Rome, l'embrasement de plusieurs villes, la famine en Italie, la peste dans l'Orient, tels furent les phénomènes qui accompagnèrent la naissance de ce monstre.

Dans tout l'empire, les prêtres païens attribuèrent ces calamités aux progrès du christianisme. Les empereurs se virent obligés de céder au torrent de l'opinion, et à cette haine injuste qu'inspiraient des hommes qui ne prêchaient que l'amour de Dieu et du prochain. Ils furent partout persécutés : Justin à Rome, et Polycarpe à Smyrne, dont il était l'évêque, reçurent la couronne du martyre. Si Marc-Aurèle ne put pas empêcher cette injustice, il en modéra la violence, et il écrivit aux gouverneurs de provinces pour leur défendre de poursuivre les chrétiens qui respectaient les lois et ne professaient pas publiquement leur culte.

Les peuples étrangers, voyant l'empire affaibli par la disette et par la contagion, crurent l'occasion favorable pour se venger. Ils ajoutèrent la guerre à tous ces fléaux.

Vologèse, roi des Parthes, entra en Arménie, surprit, tailla en pièces les légions qui s'y trouvaient, et chassa ensuite de Syrie le gouverneur romain, Attilius Cornélius. Dans le même temps on apprit que les Cattes avaient fait une irruption en Rhétie, et que les Bretons s'étaient révoltés. Calpurnius Agricola, digne de son nom, fit venir des renforts de la Gaule, et rétablit l'ordre dans la Bretagne. Aurélius Victorinus repoussa les Cattes; mais les Parthes étaient plus difficiles à vaincre. Ces redoutables ennemis inspiraient plus de crainte à Rome, et le sénat crut que cette guerre exigeait la présence de l'un des empereurs. Vérus sollicita l'honneur de la diriger : les plaisirs du voyage, la douceur du climat, les voluptés de l'Asie l'attiraient plus en Orient que la gloire; et, sous le nom de César, il voulait y vivre comme Antoine.

Marc-Aurèle, qui connaissait sa mollesse, l'entoura d'hommes fermes, capables de commander pour lui. Resté seul à Rome, il s'appliqua tout entier aux soins de l'administration et à la réforme des abus. Il abrégea les procédures, chargea des notaires de tenir les registres de l'état civil, créa des préteurs, nommés *tutélaires*, auxquels il confia les intérêts des mineurs, et abolit la loi qui ordonnait, après la mort de chaque citoyen, d'examiner la nature, l'origine et la légitimité de ses biens; loi tyrannique, source d'injustices et de spo-

liations. Comme il faisait le bien par équité et non par orgueil, il prenait conseil des sénateurs, et « ne concevait pas, disait-il, qu'un homme pût croire » sa propre opinion préférable à celle de plusieurs sages. » Il releva l'autorité du sénat, lui soumit la décision de toutes les affaires, même de celles dont, avant lui, le conseil privé s'était toujours réservé la connaissance.

Assidu aux séances de ce corps, il s'y rendait le premier, même lorsqu'il n'avait aucune proposition à faire, et ne sortait qu'au moment où le consul congédiait l'assemblée. Il confiait aux sénateurs les plus distingués les grandes charges et les principaux gouvernements, persuadé que les succès de l'administration dépendent plus des choix du prince que de ses décrets.

Ses lois étaient égales pour tous; la faveur ne faisait jamais pencher les balances de sa justice; il rendit les tributs plus légers, en supprimant les exemptions, en faisant peser les impôts sur tous, en réformant le luxe et en n'employant l'argent public qu'aux dépenses publiques.

Aucune intrigue n'obtenait du crédit, aucun service n'était sans récompense, aucun moment n'était perdu; fidèle à ses maximes, il ne négligeait ni ne précipitait rien, et donnait une grande attention aux plus petites affaires. Pour compléter son éloge, il suffirait peut-être d'y ajouter les reproches que lui adressaient ses ennemis : ils le trouvaient trop grave, trop économe et trop bon.

Marc-Aurèle avait lui-même tracé son portrait, en disant « qu'un bon prince » est l'image d'un Dieu, dont le monde est le temple, et dont les hommes ver- » tueux sont les prêtres. »

Il refusa tous ces titres que prodigue l'adulation, que désire la vanité; mais il mérita tous ceux que donne la reconnaissance.

L'Orient offrait aux regards des Romains un tout autre spectacle. Vérus, négligeant les soins de l'empire, oubliant la guerre, et craignant moins les Parthes que l'ennui, avait fixé son séjour dans les bosquets délicieux de Daphné, près d'Antioche. De ce lieu consacré à Vénus, il écrivait avec esprit des lettres philosophiques à Marc-Aurèle, envoyait des ordres à ses généraux, et, laissant l'un régner et les autres combattre, s'endormait mollement dans le sein des voluptés.

Heureusement Marc-Aurèle, ayant tout prévu, lui avait donné d'habiles lieutenants qui firent la guerre avec succès. Statius Priscus défit un corps d'armée, et prit Artaxate; Cassius et Marcius Vérus, après avoir vaincu Vologèse en bataille rangée, s'emparèrent de Séleucie, brûlèrent Babylone, Ctésiphon, et démolirent le superbe palais du roi des Parthes. Cette guerre sanglante dura quatre ans : l'histoire n'en a pas conservé les détails; mais ses résultats prouvent que les Romains s'y montrèrent dignes de leur ancienne renommée : ils dictèrent la paix aux Parthes et leur enlevèrent toutes leurs conquêtes (1).

La gloire des expéditions lointaines coûte toujours plus qu'elle ne rapporte. Les Romains, après avoir défait des armées de quatre cent mille hommes et porté leurs armes jusqu'à Babylone, s'étant saisis d'un coffre d'or dans les sou-

(1) An de Jésus-Christ 165.

terrains du temple d'Apollon, rapportèrent avec lui en Occident un fléau terrible contenu dans ce fatal trophée. Une peste horrible en sortit, et ses ravages furent tels, que d'abord l'armée, et bientôt tout l'empire, perdirent la plus grande partie de leurs forces.

Les Sarmates, les Quades et les Marcomans, peuples d'Autriche et de Moravie, appellent la Germanie aux armes : tous se réunissent, croyant le moment venu de rendre la liberté au monde et de renverser la domination de Rome. « Sa fortune, disaient-ils, s'était élevée sur leurs divisions; leur union devait » l'abattre. » Les frontières étaient dégarnies; ils les franchissent, portent partout le ravage et la terreur : leur avant-garde pénètre jusqu'en Italie.

A la nouvelle de leur approche, Marc-Aurèle, partant promptement de Rome avec ses lieutenants, Pompéianus et Pertinax, marcha contre eux et les repoussa ; mais bientôt, leur nombre s'étant grossi, ils reparurent plus formidables. Rome consternée, désolée par la peste, épuisée par la famine, croyait voir renaître les temps de l'invasion des Gaulois ou des Cimbres.

Tandis que Marc-Aurèle cherchait à opposer à ces calamités toutes les ressources de la prudence et du courage, le sénat ordonna des sacrifices expiatoires, des lustrations : on célébrait ces solennités d'usage dans les dangers publics; elles étaient nommées *lectisternia ;* les pontifes promenaient dans les rues les images des dieux, couchées sur des lits d'or.

Vérus était alors revenu à Rome ; les victoires de ses généraux lui firent décerner le triomphe et le surnom de *Parthique.* Marc-Aurèle lui donna sa fille en mariage. Ses mœurs ne le rendaient pas plus digne de ce lien, que ses travaux du triomphe.

Les deux empereurs, ayant réuni toutes les forces qui leur restaient, attaquèrent les Marcomans et les Quades près d'Aquilée ; le nombre lutta longtemps contre la tactique et le courage. L'élite des troupes de Marc-Aurèle périt dans ce combat. Furius Victorinus, capitaine de sa garde, y fut tué ; mais enfin, après une longue résistance, Marc-Aurèle, qui avait montré dans ses dispositions l'habileté de Scipion, et dans la bataille la valeur de Marius, mit en pleine déroute les ennemis, et s'empara de leur camp. Les Marcomans demandèrent une trêve ; Vérus voulait qu'on l'accordât : il était pressé de quitter l'appareil militaire et de retrouver dans Rome les plaisirs. Marc-Aurèle n'y consentit pas; il poursuivit les ennemis sans relâche au delà des Alpes, les battit chaque jour, et les contraignit à repasser leurs frontières.

Après cette campagne glorieuse, les deux empereurs formèrent le dessein de séjourner à Aquilée pendant l'hiver; la peste les en chassa; ils reprirent le chemin de Rome. Dans la route, Vérus, attaqué d'apoplexie, termina ses jours, la quarante-deuxième année de son âge, la neuvième de son règne. Il était temps qu'il mourût ; sa vie, qui n'avait été qu'inutile, devenait dangereuse; la trop grande douceur de Marc-Aurèle l'enhardissait; il commençait à secouer le joug de sa vertu, et à rendre par le conseil de ses affranchis, et sans consulter son collègue, des ordonnances qui faisaient craindre la tyrannie. Le sénat et le peuple ne voulaient pas diviniser Vérus; Marc-Aurèle vainquit leur

répugnance. Son respect pieux pour la mémoire et le nom d'Antonin ne rend point cette faiblesse excusable. Combien cependant les peuples seraient heureux si leurs princes ne devaient jamais faillir que par excès de reconnaissance et de bonté!

Marc-Aurèle fit donner en mariage Lucile, veuve de Vérus, à Pompéianus son lieutenant, dont Rome estimait le talent, l'expérience et la fermeté, dignes des beaux temps de la république. L'empereur ne croyait jamais pouvoir trop récompenser les généraux capables de maintenir l'ordre dans l'armée : il répétait souvent ces paroles d'Ennius : « L'antique discipline, les hommes sévères » qui la maintiennent, sont le fondement et le soutien de la république. » Plus occupé de l'Etat que de sa personne, et de l'empire que de sa maison, il corrigea les mœurs du peuple, mais ne put réformer celles de sa famille. Faustine, dont il ignorait la conduite, souilla son palais par ses désordres ; Lucile ne montra pas plus de vertus, et, malgré les sages instituteurs dont Commode était entouré, les vices de son enfance annonçaient les crimes de sa vie.

Les ennemis avaient été vaincus, mais non découragés : l'idée de se réunir, nouvelle pour les Barbares, semblait leur avoir donné un nouveau courage, de nouvelles forces et de nouvelles espérances. Depuis le Borysthène jusqu'au Rhin, depuis la mer du Nord jusqu'au Danube, tout prit les armes : une armée immense de Suèves, de Chérusques, de Cattes, de Vandales, de Sarmates, de Quades et de Marcomans, menaça l'empire. Marc-Aurèle, avec peu de forces, voulut s'opposer aux progrès de ce torrent, et les attaqua près du Danube; mais, malgré sa vaillance et son habileté, il perdit la bataille. Vingt mille hommes y périrent; le reste prit la fuite et fut poursuivi jusqu'auprès d'Aquilée. La terreur devenait générale ; on croyait tout perdu ; un seul homme, conservant l'espoir et le courage, répara tout. Ce fut Marc-Aurèle. Il rallia les braves, rassura les timides, défendit intrépidement la ville, harcela l'ennemi sans se compromettre, lui laissa consumer sans fruit ses vivres, son temps, ses forces, appela des renforts, les reçut, reprit l'offensive et défit à son tour les Barbares. Profitant vivement de la division que sa victoire fit naître entre les alliés, il contraignit tous ses ennemis à conclure la paix, et revint à Rome jouir d'un triomphe mérité.

A cette même époque, les peuples de Mauritanie avaient fait une invasion en Espagne; les pâtres d'Égypte s'étaient révoltés : les lieutenants de l'empereur chassèrent les Maures; Cassius fit rentrer les Égyptiens dans le devoir.

Marc-Aurèle jouit peu de temps d'une tranquillité qui n'était pas pour lui le repos; car il travaillait sans relâche à réparer les pertes occasionnées par les fléaux de la nature et de la guerre, à réformer les abus, à soulager les peuples, à perfectionner la législation. Son exemple était encore plus puissant que ses lois : tout peuple est porté à imiter ceux qu'il aime et qu'il respecte; mais si la philosophie de Marc-Aurèle forma de vrais sages, elle fit aussi des hypocrites, et beaucoup de courtisans prirent le manteau des stoïciens, espérant arriver sous ce déguisement à la fortune.

Marc-Aurèle, supérieur à tous les hommes par ses lumières et par les qualités de son âme, paraissait leur être égal par sa manière de vivre. Modeste comme la vertu, simple comme la vérité, son pouvoir attirait la confiance et n'inspirait point de crainte; l'empereur n'était que le gardien de la liberté.

Les Barbares ne laissèrent pas longtemps Rome jouir de sa présence, et, cette fois, voulant tenter les plus grands efforts, ce ne furent point des armées, ce furent toutes les nations en armes qui parurent vouloir se précipiter sur l'empire romain. La dernière guerre, jointe au fléau de la peste, avait presque anéanti l'armée romaine; le trésor était épuisé; le peu de forces qui restaient devaient se partager pour défendre d'immenses frontières : on ne pouvait dégarnir sans danger la Bretagne, l'Espagne, l'Afrique et l'Asie. Jamais, depuis la deuxième guerre punique, Rome ne s'était vue exposée à un plus grand péril. La même crise exigea les mêmes remèdes : on enrôla les gladiateurs, les esclaves, les bannis même, répandus en Dalmatie, en Dardanie, en Mœsie.

Pour suppléer au vide du trésor, l'empereur mit en vente son mobilier et celui de sa femme. Tel était alors l'égoïsme des Romains : chacun prétendait n'avoir pas d'argent pour contribuer aux frais de la guerre, et tout le monde en trouva en abondance pour acheter les meubles, les tableaux, les vases, la vaisselle, les statues et les diamants du prince et de Faustine. Ainsi Marc-Aurèle fit presque à lui seul les frais de l'armement qu'exigeait la défense de Rome.

Ayant réuni ses forces, il marcha d'abord rapidement contre les Marcomans et les Quades, passa le Danube sur un pont de bateaux, et ravagea leur pays. Les vaincus conservent peu d'alliés; ceux des Marcomans les abandonnèrent après leur défaite : ces peuples opiniâtres, livrés à leurs propres forces, franchirent encore la rivière, et firent plier les légions. L'empereur, qui s'exposait toujours au premier rang, se vit un moment accablé par les traits des ennemis. Ce danger lui fit connaître l'amour de ses soldats; ils l'entourèrent en foule, et leurs corps lui servirent de bouclier.

Les Barbares avaient laissé, pour couvrir leur retraite, un corps d'infanterie, soutenu de cavalerie. L'empereur, l'attaquant, le poursuivit avec trop d'ardeur. Cette fuite n'était qu'un stratagème; tandis que les Romains s'avançaient imprudemment, les Barbares les tournaient à travers les bois. Tout à coup on voit toutes les hauteurs garnies par eux, tous les passages gardés : les légions sont investies de tous côtés; en vain on cherche à se faire jour à travers cette foule d'ennemis; l'aridité du lieu, le travail, la fatigue, les blessures, l'ardeur du soleil, la réverbération des montagnes et la soif épuisent les forces des Romains. Bientôt il ne leur reste plus que le choix de la mort ou de la captivité.

Marc-Aurèle tente vainement de réveiller la bravoure, de ranimer les forces par l'espoir; on ne peut ni marcher pour le suivre, ni se lever même pour l'écouter. Mais soudain le ciel se charge de nuages, une pluie abondante tombe sur le camp, le soldat reçoit avidement dans sa bouche cette eau salutaire, la

recueille dans son casque; il y puise la force, le courage et la vie. Un orage bien différent fondait alors dans le même moment sur les Barbares : il ne tombe du ciel sur eux que des flammes et de la grêle. La terreur s'empare de leurs esprits; les Romains se raniment, les attaquent, les mettent en fuite, et en font un horrible carnage.

Ce double et invraisemblable phénomène, rapporté unanimement par tous les historiens, est expliqué différemment par eux. Dion, Suidas et Porphyre l'attribuaient aux magiciens, qui, disaient-ils, marchaient à la suite de Marc-Aurèle, quoique ce prince eût publié des écrits dans lesquels éclatait son mépris pour les charlatans et pour la magie. Thémistius, Claudius Capitolin croyaient que la piété de l'empereur avait obtenu des dieux ce prodige; on leur en rendit des actions de grâces solennelles, et la colonne des Antonins conservait en mémoire de cet événement une inscription : « A Jupiter foudroyant et pluvieux. »

Ce miracle, selon les auteurs ecclésiastiques, était dû aux prières des soldats chrétiens. Eusèbe cite une lettre d'Apollinaire, contemporain de Marc-Aurèle; cet évêque prétendait que la légion *mélytine*, levée en Cappadoce, et toute composée de chrétiens, obtint ce prodige du Ciel (1). Il ajoute qu'elle en prit le nom de *foudroyante;* mais d'anciennes inscriptions prouvent qu'elle portait déjà ce nom du temps de Trajan.

Tertullien soutient que Marc Aurèle informa le sénat du secours miraculeux que lui avaient prêté les chrétiens. Les savants regardent cette lettre comme supposée. Ce qui est certain, c'est que, depuis cette époque, Marc-Aurèle fit cesser toute persécution contre le christianisme, et que, si dans cette bataille la légion mélytine n'opéra pas de miracles, elle y fit au moins des prodiges de valeur.

Après cette victoire inespérée, Marc-Aurèle ne laissa pas à l'ennemi le temps de réparer ses pertes; mais, en poursuivant ses succès avec rapidité, il traita les vaincus si humainement que les Barbares, cédant moins à ses armes qu'à sa générosité, lui demandèrent la paix. Le roi des Sarmates, touché de sa clémence, lui rendit cent mille captifs et huit cents soldats prisonniers. L'empereur conclut un traité avec chaque peuple; l'armée lui donna le titre d'*imperator*, et à Faustine, celui de *mère des camps*.

Une révolte dangereuse dans l'Orient avait décidé l'empereur à terminer promptement la guerre du Nord. Au moment où il était investi par les Barbares, le bruit de sa mort et de la destruction de son armée se répandit dans tout l'empire : la méchanceté le propageait, la peur le crut, l'ambition en profita.

Avidius Cassius commandait l'armée d'Asie : cet homme, fils d'Héliodore, secrétaire d'Adrien, et né en Syrie, était brave, ferme, habile, actif, doué d'un esprit pénétrant; il gagnait l'estime des bons citoyens par sa vigueur dans le commandement, par ses maximes républicaines, et l'amitié des méchants par

(1) An de Jésus-Christ 174.

son indulgence pour leurs vices et par son amour désordonné pour les plaisirs. Ses opinions, ses discours le faisaient comparer à Caton, et ses mœurs à Catilina.

Vérus, malgré son indolence, démêlant son ambition, l'avait accusé d'aspirer à l'empire; et, sur un simple soupçon avait pressé son collègue de lui donner la mort. Marc-Aurèle, dans ce temps, écrivit à Vérus : « Cassius est » un général expérimenté, utile et nécessaire à l'État; il est indigne d'un » prince de condamner les citoyens sans preuves; à quoi d'ailleurs servirait » cette lâcheté? Souvenez-vous de ce mot célèbre d'Adrien : Jamais prince n'a » tué son successeur. Notre justice fait seule notre force, et il vaut mieux, » si le destin rend les talents de Cassius dignes du trône, qu'il règne un jour, » que d'assurer l'empire à nos enfants par une injustice ou par un crime. »

On prétend que l'ambitieux Cassius avait séduit Faustine, et que cette princesse, voyant son mari vieux et prévoyant sa mort prochaine, forma le projet de régner encore après lui, et de placer Cassius dans son lit et sur son trône.

Quoi qu'il en soit, à l'instant où l'on apprit la fausse nouvelle du désastre et du trépas de Marc-Aurèle, Cassius, la croyant, ou feignant d'y croire, se fit proclamer empereur par l'armée de Syrie. Toutes les provinces de l'Orient virent avec plaisir un Syrien sur le trône; elles espéraient obtenir de lui protection particulière et faveur. La Judée, l'Égypte, les Parthes, l'Arménie reconnurent l'usurpateur dont elles avaient éprouvé le talent et le courage : il eut pour partisans, en Italie, tous ceux qui, dupes de ses paroles, se flattaient de le voir rétablir la république, et la foule de ces hommes corrompus qui espéraient, avec plus de fondement, la renaissance des mœurs dissolues des Othon, des Vitellius, des Néron.

Marc-Aurèle, ayant conclu la paix avec les Germains, marcha contre le rebelle Cassius qui, déjà, s'était rendu maître de tous les pays situés entre l'Euphrate et le mont Taurus. Ce nouveau César voulut aussi attacher la Grèce à sa cause; mais elle resta ferme dans son devoir. Hérode Atticus, résistant à ses prières, à ses menaces, décida les Athéniens à demeurer fidèles. Leur exemple fut suivi par tous les Grecs. Si le succès accroît promptement les révoltes, le plus léger échec les éteint. Les soldats de Cassius l'assassinèrent, croyant réparer leur crime par une trahison. Sa grandeur précaire n'avait duré que trois mois. On porta sa tête à Marc-Aurèle qui, loin de la recevoir avec joie, se plaignit d'être privé du plaisir de pardonner : « Il est heureux, disait- » il, d'avoir à juger un ennemi; on a une grande passion à vaincre, et une » grande action à faire. »

Faustine, pour lui montrer sa tendresse, ou pour lui cacher sa complicité, demandait avec chaleur qu'on punît les enfants et les partisans du rebelle : le sénat, suivant sa coutume, se montrait disposé à la rigueur. L'empereur écrivit aux sénateurs pour les conjurer de ne point commettre d'injustice contre des enfants innocents du crime de leur père, et de ne pas les priver de l'honneur de la clémence, en punissant les restes d'un parti vaincu. En vain

on lui représenta qu'une telle douceur enhardirait à conspirer contre ses jours : « C'est la tyrannie, et non la bonté, répondit-il, qui met en danger la » vie des princes et qui l'abrége. Néron, Caligula et Domitien ont péri par leurs » vices; l'avarice de Galba a causé sa mort; Othon et Vitellius n'étaient pas » dignes de régner : on a béni et respecté les jours d'Auguste, de Trajan, de » Nerva, d'Adrien et d'Antonin. »

La réponse de cet excellent prince était aussi vraie que noble : puissent tous les rois se pénétrer de cette vérité, que tout ce qui fait aimer conserve, et que tout ce qui fait haïr expose !

Marc-Aurèle, continuant sa marche, dissipa en Syrie les restes de la révolte, rassura par une amnistie les partisans de Cassius, apaisa par sa sagesse les troubles de l'Égypte, réprima dans Péluse la licence des mœurs, combla de ses bienfaits la ville d'Alexandrie, arrêta par sa fermeté les excès des Parthes, brûla dans Antioche tous les papiers de Cassius sans les lire, et reçut dans cette ville les hommages que tous les princes de l'Orient rendirent plus encore à ses vertus qu'à sa puissance.

Peu de temps après Faustine mourut. L'empereur, ignorant ses vices, ou peut-être espérant les couvrir d'un voile pieux, lui fit rendre les honneurs que l'usage décernait aux impératrices. Elle eut, comme Vénus, un temple et des vierges pour le desservir. On voudrait en vain excuser cet aveuglement d'un grand prince; mais on dira comme le poète :

Quel homme est sans erreur, et quel roi sans faiblesse?

Marc-Aurèle, continuant ses voyages, accorda de grands priviléges au commerce de Smyrne, prodigua les dons de sa faveur à la ville d'Athènes, qui répandait dans tout l'empire les lumières de la philosophie. Il se fit initier aux mystères de Cérès, et établit les fonds pour entretenir des professeurs de chaque secte. S'embarquant ensuite, il descendit à Brindes; et, respectant l'antique usage qui voulait qu'à la paix le militaire ne se montrât qu'en citoyen, il quitta l'habit de guerre, et ordonna à tous ses soldats de reprendre la toge.

Rome le revit après huit ans d'absence; il fit distribuer à chaque citoyen huit pièces d'or, et remit à tous ce qu'ils devaient depuis quarante-deux ans au trésor public. Ce fut à cette époque que Commode, son indigne fils, prit la robe virile. L'empereur le nomma prince de la jeunesse, consul, et le désigna pour son successeur. Rome entière, qui aurait dû voir avec crainte le fils de Faustine, portait alors des regards d'amour et d'espérance sur le fils de Marc-Aurèle. Il se montra sur le char de la victoire à côté de son père; et celui qui devait faire régner le crime partagea ainsi, au bruit des acclamations publiques, le triomphe décerné à la gloire et à la vertu.

L'empereur, dont la vie entière, jusqu'à ce moment, n'avait été qu'un combat et qu'un voyage, sentant le besoin de jouir du repos qu'il donnait au monde, laissa quelque temps le soin des affaires au sénat, et se retira dans une

maison de plaisance à Lavinium, où il composa plusieurs ouvrages; car il était destiné à servir de modèle aux princes par ses écrits comme par ses actions.

Cette époque produisit des auteurs célèbres : Sextus de Chéronée, neveu de Plutarque; Fronton, orateur fameux; Apulée, connu par son conte ingénieux de *l'Ane d'or;* Lucien, dont les railleries piquantes, plus redoutables que les armes des tyrans et que les arguments des philosophes, détrônèrent les dieux de l'Olympe; le sophiste Philostrate, qui écrivit l'histoire merveilleuse et romanesque d'Apollonius de Tyane; Pausanias, auquel nous devons les *Antiquités de la Grèce;* Aulu-Gelle, grammairien aussi élégant qu'érudit; Celse, ennemi des chrétiens, et qui fut cause du martyre de Justin; enfin Athénée, dont les recherches ont été si utiles aux savants.

De nouveaux fléaux troublèrent bientôt la tranquillité du monde romain. Smyrne, Carthage, Éphèse et Nicomédie furent renversées par des tremblements de terre. L'empereur rebâtit ces villes et répara les pertes de leurs habitants. La Grèce et Rome, divinisant la nature, avaient placé dans le ciel toutes les vertus, toutes les passions et même tous les vices; Marc-Aurèle fut le premier qui dédia un temple à la Bienfaisance. Nul ne méritait mieux que lui d'en être le fondateur et le pontife.

Une nouvelle irruption des Scythes Jaziges et des Sarmates força l'empereur de reprendre les armes. Marc-Aurèle, au lieu d'imiter ses prédécesseurs qui disposaient de la fortune publique comme de leur bien propre, demanda au sénat la permission de prendre dans le trésor l'argent nécessaire aux frais de la guerre. « Pères conscrits, leur disait-il, je ne peux y toucher sans votre » aveu; non-seulement ce trésor est à vous et au peuple, mais mon palais » même et tout ce que je possède vous appartient. »

Avant de s'éloigner, il maria Commode avec Crispine, fille d'un sénateur distingué, nommé Valens. Au moment de son départ, les sénateurs, les chevaliers et un grand nombre de citoyens, pénétrés d'admiration pour ses vertus, le supplièrent de leur donner des règles de conduite privée et publique, et de leur expliquer cette philosophie stoïque, cette doctrine sublime qui le rendait capable de résister à toutes les passions, de triompher de toutes les faiblesses, et d'assurer à la fois le bonheur du monde et le sien.

L'empereur répondit à leurs vœux, et employa trois jours à leur développer les principes qui dirigeaient constamment ses pensées et ses actions. Autrefois des peuplades ignorantes et sauvages, voulant s'organiser en société, s'étaient soumises aux lumières de quelques sages législateurs, tels que Thaut, Moïse, Lycurgue, Solon, Zoroastre et Numa : de tout temps l'enfance et la jeunesse avaient cherché une utile instruction dans les écoles; mais jamais le Ciel n'offrit peut-être au monde un plus étonnant spectacle que celui d'un peuple corrompu par la richesse et par l'excès de la civilisation, d'un senat orgueilleux et dominateur du monde, courbés, non devant la puissance d'un prince, mais aux pieds de la sagesse d'un homme, lui demandant des leçons, des maximes, des préceptes, dans l'espoir d'atteindre à son bonheur en imitant ses vertus.

Marc-Aurèle, formé par des instituteurs et par des sages de différentes sectes, offrait dans sa doctrine un heureux mélange de la sévérité de Zénon, de la modération de Socrate, de la douceur de Platon. Il s'efforça de persuader au peuple qui l'écoutait l'existence d'une Providence, d'un Dieu, d'une âme céleste dont toutes les âmes humaines sont des émanations ; et il en tirait cette conséquence, que la même origine, nous rendant tous parents, fait un devoir à tous les hommes non-seulement de se supporter mutuellement, mais de se chérir et de s'entr'aider.

Selon lui, cette Providence, qui anime et conserve l'univers, ne peut avoir pour but, dans tout ce qu'elle fait, que le bien général, et ce qui paraît mal à quelqu'une des parties est nécessaire, et contribue au bien du tout.

L'homme n'est qu'un composé de matière et d'âme : le plaisir, la douleur corporelle ne doivent pas enchaîner cette âme qui est d'une nature particulière : elle a la propriété de se modifier comme elle le veut, tout devient pour elle ou plaisir ou peine, suivant l'opinion qu'elle en a : ainsi cette opinion est vraiment la reine du monde.

Les plaisirs trompeurs, les douleurs passagères d'un corps périssable ne font ni le bonheur ni le malheur de l'homme ; ce bonheur dépend uniquement de son âme. L'homme est heureux quand cette âme reste conforme à sa nature ; il est infortuné dès qu'elle s'en écarte. La nature de cette âme veut que, semblable à la Providence dont elle tire son origine, elle se maintienne dans un état égal et calme, qu'elle domine et règle la matière, et qu'elle n'ait dans ses pensées et dans ses actions d'autre but que l'ordre et le bien général. Ainsi il n'y a d'autre bien pour l'âme que d'être dans l'ordre, d'autre mal que de s'en éloigner : toutes les vertus sont des éléments de son bonheur, et tous les vices ceux de son malheur. Tout ce qui ne tient qu'au corps doit lui être presque indifférent, et pour ainsi dire étranger ; d'où il suit que, pendant le peu d'instants qu'elle vit dans cette prison fragile, elle doit, s'élevant au-dessus des passions et dédaignant ce qui disparaît si promptement, supporter les maux avec patience et jouir des plaisirs avec modération.

Les conséquences de ces principes féconds en morale, et développés avec force par l'empereur, montraient au peuple étonné l'accord intime qui règne entre le bonheur et l'amour de soi-même bien entendu, et il conduisait ainsi doucement ses nombreux disciples à la morale la plus parfaite, par l'intérêt même de leur propre félicité.

L'ignorance et le vice sont orgueilleux : le mérite et la science rendent modeste. Marc-Aurèle, en parlant des vérités qu'il avait reconnues, des qualités qu'il avait acquises, loin d'en tirer vanité, en attribuait modestement tout l'honneur aux auteurs de ses jours, et aux sages instituteurs dont la prévoyance d'Antonin avait entouré sa jeunesse. « Si j'ai montré, dit-il, quelque » douceur, quelque bonté, je le dois aux leçons de mon aïeul ; mon bisaïeul m'a » fait sentir qu'il ne fallait rien épargner pour éclairer mon esprit par l'étude.

» Mon père m'a formé à la modestie ; ma mère à la piété ; mon gouverneur,

» en m'exerçant à la patience, ne m'a permis de haïr que la délation et l'in-
» justice.

» Dionitus m'a enseigné à mépriser la magie, les évocations, et tous les » genres de charlatanisme et de superstition.

» Les leçons de Bacchus, de Tandaris, de Munianus, m'ont fait sentir les dan- » gers de la mollesse, l'avantage de fortifier mon corps par l'exercice, mon » esprit par le travail. Dès mon enfance ils m'ont fait coucher sur la dure, bra- » ver les saisons, écrire des dialogues pour me rendre compte de mes pensées.

» Rusticus m'a donné la force de combattre la volupté, de réformer mes » mœurs ; il m'a mis en garde contre l'orgueil des sophistes : je lui ai promis » de ne parler, de n'écrire que pour soutenir la vérité, de méditer le livre « d'Épictète pour me défendre de mes propres faiblesses, et d'être toujours in- » dulgent pour celles des autres.

» Apollonius m'a appris à me maintenir libre et ferme, à n'écouter que la » raison, à conserver l'égalité de mon âme dans les douleurs et dans les peines, » à réunir toujours la bonté à la sévérité ; enfin, à préférer la vertu à la » science.

» La gravité de Sextus m'a montré qu'il fallait me respecter moi-même, » vivre d'une manière conforme à la nature de mon âme, supporter comme » un mal nécessaire les défauts d'autrui, rester sensible à l'amitié, et me ren- » dre inaccessible à la colère.

» Les avis d'Alexandre, le grammairien, m'ont fait contracter l'habitude de » discuter sans aigreur, d'éviter toute expression piquante ou injurieuse, de » me défendre des illusions d'une vaine éloquence, et d'attacher plus de valeur » aux choses qu'aux mots.

» La prudence de Fronton m'a mis en défiance contre les envieux, les four- » bes et les hypocrites qui entourent les princes : il m'a convaincu que je » devais peu compter sur l'affection des grands.

» Alexandre, le platonicien, a gravé dans mon cœur cette vérité : On ne doit » jamais perdre le temps et l'occasion de faire du bien.

» Catulus, adoucissant ma sévérité, m'a fait sentir que les plaintes de nos » amis, même lorsqu'elles sont injustes, méritent des égards, et qu'on doit » adoucir les maux qu'on ne peut réparer.

» Mon frère Sévérus, me donnant mieux que des conseils, m'a fait connaître » la vérité et la justice. En me présentant pour modèles Thraséas, Caton, Hel- » vidius, Dion et Brutus, il m'a instruit à ne régner que pour rendre le peuple » libre, à faire des lois égales pour tous, à ne jamais me décider sur un » soupçon.

» Maximus, pour vaincre mes passions, pour me commander à moi-même, » me servait d'exemple ; il était si probe, qu'on ne soupçonna jamais une » fausseté dans ses paroles, un mauvais dessein dans ses actions. Rien ne l'é- » tonnait, ne le hâtait ni ne le retardait ; on ne lui vit jamais d'irrésolu- » tion, de défiance, d'abattement ni de colère. Ses vertus douces et simples

» paraissaient plutôt des présents de la nature que les fruits du travail. »

On doit croire que Marc-Aurèle parla ainsi au peuple et au sénat pour leur expliquer sa doctrine, puisque ces paroles que nous rapportons ne sont qu'un extrait de deux livres de réflexions qu'il écrivit, peu de temps après, dans son camp en Pannonie, et dont nous allons choisir ici, au hasard, quelques pensées pour donner une idée de son style et de son esprit.

« Fais chaque action comme si elle devait être la dernière de ta vie.

» On n'est point malheureux parce qu'on ne sait pas lire dans le cœur des » autres; mais on le devient si on ne lit pas dans le sien.

» Si le hasard réglait le monde, ce ne serait pas la peine de vivre; et s'il existe » des dieux, on ne peut craindre la mort.

» Les dieux doivent faire du bien aux bons, et du mal aux méchants; la pau- » vreté, la richesse et le plaisir étant donnés indifféremment par eux aux uns » et aux autres, il est évident que ce ne sont pas les véritables maux ni les » véritables biens.

» La vie de l'homme n'est qu'un point; sa matière est un changement con- » tinuel, son corps une corruption, son esprit vital un vent subtil, sa fortune » une nuit obscure, sa réputation un fantôme. Tout ce qui tient au corps a la » rapidité d'un fleuve; tout ce qui tient à l'amour-propre est une fumée et un » songe. La vie est un combat perpétuel, un voyage dans une terre étrangère : » la philosophie seule peut y diriger l'âme et la maintenir ferme contre la » douleur et contre la volupté.

» Les hommes cherchent au loin une retraite pour méditer et pour être li- » bres; tu peux la trouver dans ton âme. Arrange-la pour en faire un séjour » délicieux et tranquille.

» L'opinion est la reine du monde, l'âme gouverne l'opinion; ne dis donc » jamais : Je suis perdu; en retranchant ce mot, l'opinion change, et le mal » disparaît.

» La meilleure manière de se venger est de ne pas ressembler à celui qui » nous fait injure.

» Ne te mets point en colère contre les affaires, car elles n'en tiennent » compte.

» Quand les choses qui t'environnent te troublent, reviens à toi au plus vite, » et ne sors pas de cadence plus que la nécessité ne le veut.

» Ce serait une honte que mon esprit pût composer mon visage et ne pût » pas se composer lui-même.

» Tout homme qui fait une injustice est un impie.

» Ce qui est de la terre retourne à la terre; ce qui est du ciel retourne au » ciel.

» Sois droit ou redressé.

» Regarde avec soin au dedans de toi; il y a là une source de biens qui jail- » lira toujours si tu creuses toujours.

» Ce qui n'est pas utile à l'essaim n'est pas utile à l'abeille.

» Dieu, l'homme et le monde portent leurs fruits, chacun dans son temps.

» Souvent on n'est pas moins injuste en ne faisant rien qu'en faisant quelque » chose.

» Corrige ou redresse les méchants si tu le peux; sinon, souviens-toi que » c'est pour eux que les dieux t'ont donné la douceur et l'humanité.

» Antisthène disait avec raison : Faire du bien et entendre patiemment dire » du mal de soi, c'est la vertu d'un roi.

» Si tu avais en même temps une marâtre et une mère, tu te contenterais de » respecter l'une, et tu resterais assidûment auprès de l'autre. Ta marâtre, » c'est la cour; ta mère, c'est la philosophie. Tiens-toi donc auprès de celle- » ci, repose-toi dans son sein; elle te rendra supportable à la cour, et te fera » trouver la cour supportable. »

Après avoir éclairé ses concitoyens, l'empereur s'éloigna d'eux pour les défendre. L'âge n'affaiblissait pas sa vigueur. Dans ses deux campagnes contre les Scythes, il remplit à la fois les devoirs de général et de soldat, donna des leçons aux plus habiles capitaines par ses dispositions savantes, et d'utiles exemples à tous par sa dureté contre la fatigue, par son activité dans les travaux, et par son intrépidité dans les combats. Son fils l'accompagnait; mais, indigne d'un tel modèle, il ne semblait le suivre que comme l'ombre suit la lumière et comme l'envie s'attache à la gloire.

Marc-Aurèle gagna plusieurs batailles, repoussa les Scythes dans leurs forêts glacées, et construisit des forts sur leurs frontières. Il voulait les poursuivre plus loin et commencer contre eux une troisième campagne, lorsqu'il fut arrêté à Vienne par une fièvre maligne qui termina ses jours. Il supporta son mal avec résignation, et quitta la vie sans regrets, mais non sans inquiétude : les vices de Commode lui annonçaient les malheurs de Rome. L'ayant appelé près de son lit, il dit en sa présence à ses principaux officiers : « Voilà mon fils » et mon successeur; il a besoin d'amis sages pour combattre ses passions, de » pilotes habiles pour le garantir des écueils de la fortune; remplacez donc le » père qu'il va perdre; que vos conseils fassent son bonheur et assurent le » vôtre; qu'il apprenne de vous que toutes les richesses de l'univers ne pour- » raient rassasier les désirs d'un tyran, et que les plus nombreuses armées ne » sauraient le défendre contre la haine qu'il inspire.

» Démontrez-lui que l'on ne trouve d'appui que dans la justice, et de repos » que dans la clémence; enfin répétez-lui sans cesse que la force fait des es- » claves et non des sujets, et qu'un prince entouré de passions qu'il ne peut » vaincre est environné de dangers.

» Si vous le nourrissez de ces maximes, vous formerez un empereur tel que la république peut le désirer, et vous rendrez à ma mémoire le plus impor- » tant service, en faisant passer mon nom sans tache à la postérité. »

Ce discours fut son dernier effort; il tomba en faiblesse. Le lendemain, quand le tribun vint lui demander l'ordre, il répondit : « Allez au soleil levant; » pour moi je me couche. »

Après ces mots, il expira. Ce prince était dans la cinquante-neuvième année de son âge, et occupait le trône depuis dix-neuf ans (1). Son règne et le bonheur des Romains prouvèrent la vérité de cette maxime : « Les peuples ne » seront heureux que lorsque les philosophes seront rois, ou que les rois se» ront philosophes. »

CHAPITRE XVIII.

COMMODE.

An de Rome 932. — De Jésus-Christ 180.

Élévation de Commode au trône. — Son arrivée à Rome. — Ses désordres. — Conspiration déjouée. — Pouvoir de Pérennis. — Mort de ce favori. — Pouvoir de Cléandre, nouveau favori. — Révolte et mort de Maternus. — Peste à Rome. — Soulèvement du peuple. — Mort du favori Cléandre. — Cruautés de Commode. — Trois de ses victimes sauvées par un enfant. — Sa mort.

Quatre empereurs habiles et vertueux avaient donné à Rome près de cent ans de prospérité. D'autres siècles, comme celui des Hercule et des Thésée, portent le nom d'*héroïques;* le siècle d'Auguste, celui de *grand;* mais le siècle des Antonins méritait celui de *bon*. Ce fut pour le monde l'époque la plus heureuse; et, après avoir parcouru toutes les pages sanglantes de l'histoire, l'âme, fatiguée de tant de brigandages, d'extravagances et de crimes, se repose, en contemplant le tableau de la terre gouvernée par la sagesse et par la justice. Sous ces grands monarques, l'empire était parvenu au plus haut degré de grandeur et de puissance; mais il n'avait pu changer les mœurs publiques : la fortune et le bonheur de l'État ne tenaient qu'à leur personne : semblables à ces étais qui soutiennent un immense édifice ruiné par le temps, ils ralentissaient sa chute, sans pouvoir lui rendre sa solidité; et, lorsqu'il fut privé de ces soutiens, sa décadence devint rapide, et sa ruine inévitable.

(1) An de Jésus-Christ 180.

Caton, Cicéron, Brutus, furent les derniers défenseurs de la république; elle périt avec eux, et l'on peut dire que l'empire romain finit avec Marc-Aurèle. Depuis sa mort, l'histoire des Romains ne nous offre que le tableau d'une féroce et inconstante anarchie militaire. Quel intérêt peut inspirer un peuple sans mœurs, opprimé par des tyrans sans gloire, par des princes esclaves de leurs vices et de leurs affranchis, couronnés par des soldats dont ils payaient la licence, et assassinés par des valets dont ils ne pouvaient satisfaire la cupidité? Mais, si cette longue agonie des maîtres du monde ne donne plus de belles et de glorieuses leçons, elle offre d'utiles et d'effrayants exemples aux princes qui veulent régner sans frein, aux peuples qui consentent à vivre sans droits; ils y verront que les orages de la liberté ne sont que les maladies de la vie, que les maux produits par la tyrannie sont les convulsions de la mort, et que le prétendu calme, produit par le despotisme, n'est enfin, quand il existe, que la paix des tombeaux.

Commode avait près de dix-neuf ans lorsqu'il monta sur le trône. Le vulgaire aimait en lui sa beauté; les soldats, ses vices; les bons citoyens, son père. Marc-Aurèle l'avait entouré de ministres vertueux, et on se flattait que, jaloux d'hériter de la gloire de ses prédécesseurs comme de leur puissance, il triompherait des viles passions qui avaient déjà pris trop d'ascendant sur sa jeunesse.

Les premiers moments des nouveaux règnes sont des jours d'illusions et d'espérances, et presque tous les mauvais princes commencent à écouter leur devoir avant de suivre leurs penchants. Commode fit de grandes largesses aux troupes, prononça l'éloge de son père, promit de le prendre pour modèle, et ratifia toutes les grâces qu'il avait accordées.

Eutrope prétend qu'il remporta des avantages sur les Scythes, et les contraignit à se soumettre; mais les autres historiens assurent que, brûlant du désir de quitter les solitudes de la Pannonie pour les délices de Rome, il signa une paix honteuse avec les Barbares, leur rendit les terres qu'ils avaient perdues, et leur paya un tribut. Pompéianus s'efforça vainement de l'empêcher de se couvrir de cet opprobre, et de déshonorer ainsi les armes romaines : ses nobles efforts n'obtinrent qu'un léger retard; et les adulations du sénat, qui pressait l'empereur de revenir promptement dans la capitale, hâtèrent le triomphe des courtisans et des affranchis, malgré les ministres et les généraux indignés de cette lâche conduite.

Commode, en traversant l'Italie et en arrivant à Rome, trouva les chemins et les rues jonchés de fleurs. On le reçut partout avec amour, comme s'il l'avait mérité, et en triomphe, comme s'il avait vaincu. L'empereur célébra pompeusement les funérailles de son père, visita les temples avec piété, parla modestement au sénat, invita tous les magistrats à remplir leurs devoirs avec équité; mais il marcha peu de temps sur les traces de ses prédécesseurs. Environné d'affranchis et de courtisanes, livré à ses passions fougueuses, Rome vit renaître en lui le cruel Domitien et l'insensé Caligula. Il entretenait dans son palais trois cents concubines, parcourait le jour et la nuit les tavernes et les

lieux de prostitution, se montrait au peuple tantôt en lutteur, tantôt en cocher, et déshonorait, par séduction ou par violence, les femmes les plus distinguées. Il profanait les temples mêmes, et les souillait d'adultères et de meurtres; il invitait à ses repas des gladiateurs, des femmes publiques, des hommes infâmes, et semblait destiné, par ses penchants, aux plus vils métiers, et non à l'empire.

Les désordres de Faustine firent croire que Commode était le fruit de son amour criminel pour un gladiateur. Son corps paraissait avoir été formé aux dépens de son âme : l'une se montrait méchante, basse, criminelle, extravagante; l'autre excitait l'admiration par sa beauté, par sa force et par son adresse. Il lançait des dards plus loin et plus juste que les plus habiles archers; il terrassait les lutteurs les plus vigoureux. En un seul jour, il combattit et tua publiquement un grand nombre de tigres, d'éléphants et de lions; et pendant sa vie, il remporta successivement la victoire sur huit cents athlètes ou gladiateurs. Enivré de ces avantages corporels, il prit le nom d'Hercule, et porta, comme ce dieu, la peau de lion et la massue.

Il consumait tout son temps en fêtes, en jeux, en exercices, enregistrait avec un soin minutieux les détails de ses frivoles occupations, et même de ses plaisirs les plus honteux, négligeait toutes les affaires, qu'il abandonnait non au sénat et aux consuls, mais aux corrupteurs de sa jeunesse, aux complices de ses extravagances, aux compagnons de ses orgies.

Tout règne qui commence par la débauche finit par la cruauté. Sa conduite méprisable excita l'indignation, porta aux murmures; il connut la crainte, et chercha sa sûreté dans les exils et dans les supplices de tous ceux qu'il redoutait. Il bannit vingt-quatre consulaires. Le mécontentement disposait à la révolte; sa sœur Lucile, veuve de Vérus, et femme de Pompéianus, se voyait à regret descendre du trône et obligée de céder le pas à l'impératrice Crispina. Elle conspira contre la vie de Commode. Quadratus était le chef du complot; Quintianus, le plus jeune, le plus hardi des conjurés, se chargea de l'exécuter. On prétend qu'un lien criminel l'attachait à Lucile. Le jour pris, il trouva le moyen de pénétrer, armé, avec Quadratus, dans l'appartement de l'empereur; il tire son glaive, s'approche : « Voilà, dit-il, ce que le sénat t'envoie. » Cette menace donna le temps à Commode d'éviter le coup : sa garde arrive; Quintianus est arrêté et envoyé à la mort avec ses complices. L'empereur n'épargna pas les jours de sa sœur.

Comme Quintianus lui avait parlé au nom du sénat, Commode conçut dès ce moment une haine profonde pour ce corps, dont il tua ou bannit les membres les plus distingués. Effrayé de la haine qu'il inspirait, dégoûté des affaires dont son lâche esprit ne pouvait supporter le fardeau, il rendit maître de sa confiance et de son pouvoir un de ses favoris nommé Pérennis. Cet homme, digne de la faveur d'un tel prince, était sans mœurs, sans vertus, sans foi; mais il avait de l'audace et de l'habileté. Envoyé en Bretagne, il y apaisa une rébellion par son activité et par son courage. Ses profusions et sa bravoure le rendaient cher aux troupes. Revenu à Rome et plus fort par ses succès, il

dictait, signait les décrets, nommait aux charges, s'emparait des biens confisqués, recevait les ambassadeurs, et jouissait pleinement du pouvoir suprême, dont Commode ne se réservait que la licence et les plaisirs.

Un jour, au milieu des jeux publics où l'empereur assistait, ayant à sa droite l'impératrice, à sa gauche son premier ministre, un char s'avance, portant un homme à demi nu, couvert du manteau des cyniques. Cet homme se lève, prend audacieusement la parole, reproche à Commode ses déréglements, ses extravagances, l'oubli de ses devoirs, et ses indignes choix. Enfin il l'avertit que, tandis qu'il s'endort dans le sein de la mollesse et de la volupté, l'ambitieux Pérennis ne le flatte que pour le perdre, et qu'il conspire contre sa vie et contre son trône.

Pérennis, furieux, ordonne aux soldats de saisir ce téméraire qu'il fait mettre en pièces à ses yeux. L'accusateur était mort; mais l'accusation vivait dans le cœur timide de Commode, et y laissait d'ineffaçables impressions. Quelque temps après, des agents, envoyés par lui à l'armée d'Illyrie, l'avertirent que le fils de Pérennis disposait les légions à la révolte; ils lui présentèrent même des médailles portant le nom et l'image de son ingrat favori. Commode, décidé à le prévenir, le fit massacrer par les soldats de sa garde.

Le fils de Pérennis, avant que ce meurtre fût connu, reçut une lettre de l'empereur qui l'invitait à se rendre auprès de lui pour recevoir de nouvelles marques de sa faveur. Il obéit, quitta l'armée, et fut tué en route par les soldats qui l'accompagnaient.

Le nouveau favori que choisit l'empereur fut un esclave phrygien nommé Cléandre, qui avait été élevé avec lui. Plus insatiable et plus cruel que son prédécesseur, il se rendit insupportable aux Romains par ses violences et ses concussions. Disposant à son gré de la fortune publique, des dignités de l'empire, de la vie et de l'honneur des citoyens, il porta l'arrogance à un tel point qu'Anthistus Burrhus, beau-frère de Commode, bravant tous les périls, avertit l'empereur du danger auquel l'exposait un ministre si détesté. Cléandre, ne se bornant pas à se défendre, accusa Burrhus de conspiration. Le lâche Commode le crut, et fit périr Burrhus, ainsi que tous ceux dont son ministre lui demanda la tête. Depuis ce jour, Cléandre fit porter audacieusement devant lui l'épée impériale. Il n'existe pas de tyrans pires que ceux qui ont commencé leur vie dans la servitude; ils exercent le pouvoir comme une vengeance.

Les excès, les débauches affaiblissaient chaque jour l'esprit de Commode. Ses décrets semblaient dictés par la folie. Il créait vingt-cinq consuls à la fois. Plusieurs préfets du prétoire furent nommés pour quelques jours, d'autres pour quelques heures. Les hommes vertueux gémissaient, mais en silence.

Un brigand osa seul lever l'étendard de la révolte. Maternus (c'est ainsi qu'il se nommait), s'étant mis à la tête d'une troupe de bandits italiens et étrangers, la recruta d'hommes sans aveu, d'esclaves dont il brisa les chaînes, de condamnés qu'il déroba aux supplices. Il s'en composa une armée, forte de trente mille hommes et de dix mille chevaux; il ravagea l'Italie, les Gaules, l'Espagne, et conçut l'espoir d'arriver à l'empire. Cependant tous les gouver-

neurs des provinces, ayant rassemblé leurs légions, marchèrent contre lui avec des forces supérieures. Maternus, n'espérant plus arriver à son but par la victoire, résolut d'y parvenir par l'assassinat. Abandonnant ses troupes à la merci des légions qui les taillèrent en pièces, il se sauva en Italie, et pénétra dans Rome avec un assez grand nombre de ses compagnons, déguisés comme lui; ils formèrent le projet de poignarder l'empereur au moment où il entrerait dans le temple pour célébrer la fête de la déesse Bérécinthe. Maternus, violent et opiniâtre, voulait, étant fugitif, traiter ses compagnons aussi impérieusement que lorsqu'il était à la tête de son armée. Mécontents de sa dureté, quelques-uns découvrirent le complot à Commode. Le jour de la fête étant arrivé, les conjurés, au signal convenu, tirent leurs glaives, et se trouvent arrêtés par une troupe de prétoriens qui attendaient ce mouvement pour les reconnaître. Après une défense digne de meilleurs hommes et d'une meilleure cause, Maternus et les siens furent exterminés.

Peu de temps après cette révolte, qui avait fait éprouver au farouche Commode autant de terreur qu'il en inspirait, une peste épouvantable, suivie d'une affreuse disette, accrut les malheurs et le mécontentement du peuple, qui accuse toujours les mauvais princes d'attirer sur lui les fléaux du Ciel. Cléandre, non par cupidité, mais par ambition, et peut-être dans le dessein de s'emparer du trône, fit alors d'immenses amas de blé : il comptait se concilier l'amour du peuple par d'abondantes distributions. L'événement trompa son attente. Le peuple, attribuant ses souffrances aux spéculations et aux achats de Cléandre, se répandit d'abord en murmures, et se trouvant ensuite rassemblé au cirque, s'enhardit, s'enflamma, et courut furieux au palais Quintili, près de Rome, pour exiger de l'empereur la tête du ministre. Cléandre donna l'ordre à la cavalerie prétorienne de charger cette multitude; les soldats obéirent, firent un grand carnage, et repoussèrent le peuple jusque dans Rome. La garde de la ville vint alors au secours du peuple, et tous ceux qui se trouvaient dans les maisons accablèrent les prétoriens de tuiles, de pierres, de tout ce que la fureur convertissait en armes. Les prétoriens se virent à leur tour repoussés jusqu'au palais Quintili.

Commode, dans une retraite écartée, s'enivrant avec ses courtisanes, ignorait tout ce tumulte. Fadilla, l'aînée de ses sœurs, accourt, force la porte, et lui apprend qu'il est perdu s'il résiste aux vœux du peuple. L'empereur, consterné, appelle son favori, lui fait couper la tête, et livre son corps au peuple qui l'accable d'outrages et massacre tous ses partisans.

Depuis cet événement Commode ne jouit pas d'un instant de repos; il s'entourait de délateurs, proscrivait le lendemain ceux qu'il avait nommés ministres la veille. Crispina sa femme, Faustine sa parente, périrent victimes de ses craintes et de ses fureurs. Il vendait des arrêts de mort : les scélérats s'adressaient avec confiance à lui pour se délivrer de leurs ennemis. Surpassant en délire Néron et Caligula, il fit couper les bras aux prêtres de Bellone, parce que cette déesse était représentée mutilée. Il sacrifia des hommes à Mithra. Il faisait arracher un œil, couper un pied à ceux qui lui déplaisaient.

Rassemblant un grand nombre d'hommes contrefaits qu'il appelait ses monstres, il les assommait avec sa massue pour imiter Hercule. Il fit périr son secrétaire, parce qu'il avait lu devant lui la vie de Caligula dans Suétone. Comme le dévouement de ses troupes le rassurait seul contre la haine publique, il les comblait de présents et favorisait leur licence, sacrifiant ainsi la vraie force de l'empire à une sécurité trompeuse et passagère.

Sous ce règne infâme on voit avec surprise que les chrétiens ne furent pas persécutés ; on prétend qu'ils étaient protégés par Martia, celle de toutes les maîtresses de Commode qui avait pris le plus d'empire sur son esprit. L'empereur, devenu tout à fait insensé, s'habilla en amazone en l'honneur de Martia, et voulut que Rome, quittant son nom, s'appelât Commodiane. Cependant, malgré ce délire de l'empereur et cet avilissement de la république, les armes romaines soutinrent leur gloire. Marcellus, Pescennius Niger, et Sévère, qui parvint dans la suite au trône, continrent les Barbares et firent respecter les frontières. Malheureusement l'histoire, qui nous a conservé les détails les plus obscènes des infamies de Commode, ne nous a rien fait connaître des exploits de ses généraux, dignes encore du nom de Romains.

Commode, dont l'âge semblait accroître la violence, au lieu de la calmer, ordonna un jour, dans un spectacle, de massacrer tous les spectateurs. Le préfet du prétoire ne parvint à lui faire révoquer cet ordre qu'en l'effrayant sur son propre danger. Sa passion pour l'escrime augmentant chaque jour, il voulut enfin quitter son palais, habiter la maison d'un gladiateur, et combattre tout nu devant le peuple. Martia, la plus chérie de ses concubines, Létus, préfet du prétoire, et Ecclectus, le premier officier de son palais, s'efforcèrent vainement de le faire renoncer à ce dessein honteux et extravagant. Il les accabla d'injures, de menaces, et les chassa. Après leur départ, il inscrivit sur un livre l'arrêt de mort de ces trois personnes, en y joignant les noms de plusieurs sénateurs, dont il voulait confisquer les biens pour les distribuer à ses affranchis et à ses gladiateurs. Un enfant que l'empereur aimait était resté dans cette chambre : lorsque Commode s'endormit, cet enfant prit le registre et le porta à Martia. Plus irritée que consternée du péril qui la menaçait, elle appela Létus et Ecclectus, et résolut avec eux la mort du tyran.

Martia, déguisant sa haine, détermina l'empereur par de trompeuses caresses à souper avec elle. Il s'y rendit sans défiance, et reçut de sa main un poison qui ne tarda pas à l'assoupir; mais, comme la force de son tempérament luttait contre le venin et l'excitait violemment à vomir, on craignit qu'il n'échappât à la mort. Martia et ses complices appelèrent un jeune athlète, nommé Narcisse, qui, gagné par leurs promesses, étouffa ce monstre. Il périt à trente et un ans, après douze années de règne.

Quel intervalle immense entre deux règnes si rapprochés ! L'un représentait la vigueur, la vertu, la gloire de Rome ; l'autre sa corruption, sa décadence, sa décrépitude. La mort de Commode excita autant de transports de joie que celle de Marc-Aurèle avait fait répandre de larmes.

CHAPITRE XIX.

PERTINAX.

(An de Rome 944. — De Jésus-Christ 192.)

Élévation de Pertinax. — Sa réception à Rome. — Son gouvernement. — Conspiration de Létus. — Mort de Pertinax.

Après avoir tué un prince odieux au peuple, mais cher aux soldats, dont il partageait les vices et favorisait les désordres, Létus et Ecclectus, voulant se mettre à l'abri du ressentiment de la garde, résolurent de porter à l'empire un homme respecté par l'armée. Leur choix tomba sur Helvius Pertinax, âgé de soixante-six ans, et parvenu aux premières dignités de l'État par son seul mérite.

Pertinax avait reçu le jour dans la ville d'Albe; un marchand de charbon était son père; sa bravoure le fit remarquer, une éducation soignée le sortit de la foule. Déployant autant d'habileté que de vaillance, il monta promptement de grade en grade, et combattit avec gloire contre les Parthes, contre les Daces et contre les Bretons. Marc-Aurèle, trompé par de faux rapports, lui retira quelque temps sa bienveillance; mais le vertueux Pompéianus, qu'on nommait le Caton de son siècle, le justifia près de l'empereur, et lui fit rendre ses emplois. Il commanda les flottes avec succès, et rendit de si importants services à Marc-Aurèle, dans le temps de la révolte de Cassius, que ce prince lui donna le gouvernement de l'Asie. Sous le règne de Commode il fut destitué, et vécut dans cette obscurité qui convient seule à la vertu dans les temps de tyrannie.

Les conjurés, avant que la mort de Commode fût divulguée, se rendirent, au milieu de la nuit, dans la maison de Pertinax, et le réveillèrent. A leur approche, il se leva sans montrer d'émotion : « Vous m'apportez la mort, dit-il à » Létus; depuis longtemps je m'y attendais, et je regardais chaque jour comme » le dernier de ma vie. Frappez donc et ne différez pas. »

Les conjurés lui répondirent qu'il n'avait plus rien à craindre, que le tyran n'était plus, et qu'on lui offrait l'empire : il prit quelque temps leurs paroles pour un piége; mais enfin, convaincu, il les suivit et se laissa conduire par eux au camp des prétoriens. Létus, leur chef, n'osant dire la vérité, leur fit croire que Commode, épuisé par l'excès de ses débauches, venait de mourir d'apoplexie. Faisant ensuite l'éloge des vertus et des exploits de Pertinax : « Nous » vous proposons, dit-il, pour empereur un général expérimenté, connu et » chéri par les légions comme par vous. Sous ses ordres, vous reprendrez votre » ancien lustre, Rome son indépendance, et nous ne paierons plus de tribut » aux Barbares. »

Pertinax prononça peu de paroles, il leur promit douze mille sesterces; mais la tristesse de ses regards montrait assez combien il lui était pénible de prendre les rênes d'un gouvernement épuisé, et le commandement de soldats licencieux, dont les caprices disposaient de l'empire.

Les prétoriens proclamèrent Pertinax et lui prêtèrent serment. Ils le conduisirent ensuite au sénat. Le peuple, informé de cet événement, se livrait aux transports d'une joie sincère; les uns allaient remercier les dieux, les autres s'empressaient d'offrir leurs hommages au nouvel empereur. Un grand nombre couraient au palais pour savoir si la mort du tyran était véritable.

Pertinax défendit qu'on portât devant lui l'épée, le feu, les drapeaux de l'empire et les autres marques de la dignité impériale, ne pouvant, dit-il, être empereur que du consentement du sénat. Lorsqu'il entra dans cette assemblée, il parla modestement de son âge, de sa naissance, de son incapacité pour le gouvernement de l'État; il supplia les pères conscrits de ne pas confirmer l'élection des soldats, et de donner l'empire à Pompéianus, gendre de Marc-Aurèle, ou à Glabrio, un des plus illustres patriciens. Pompéianus, ayant refusé cette offre, Glabrio prit la parole : « Vous me croyez digne de l'empire, » dit-il, je vous le défère, et tous les sénateurs seront de mon avis. » Une acclamation unanime fut la réponse du sénat, qui, s'il eût désapprouvé ce choix, n'aurait point osé annuler l'élection de l'armée : il déclara solennellement Pertinax empereur, César, Auguste, et père de la patrie. Pertinax demanda lui-même le titre de *prince du sénat*, tombé en désuétude, et qui rappelait les institutions de la république. Il refusa les honneurs qu'on voulait rendre à sa femme Titiana; mais, comme il crut ensuite nécessaire de marquer sa reconnaissance à Létus, et de lui donner quelques éloges, il fut interrompu par un jeune consul, Quintus Sosius Falco, qui lui dit audacieusement : « Vous » nous faites juger d'avance comment vous nous gouvernerez, puisque vous » louez le ministre des crimes de Commode. » Pertinax, sans s'irriter, lui répondit : « Consul, vous êtes jeune, vous ignorez la puissance de la nécessité; Létus obéissait malgré lui à un tyran, et vous venez de voir qu'il a » saisi la première occasion de recouvrer et de vous rendre la liberté. »

Le sénat déclara Commode ennemi de la patrie, fit abattre ses statues, et livra son corps au peuple qui le jeta dans le Tibre.

L'empereur, rentré dans son palais, prouva par sa conduite qu'il voulait

imiter Antonin et Marc-Aurèle. Il renouvela l'usage d'inviter à souper les sénateurs, de vivre familièrement avec eux, de se montrer devant le peuple sans faste et sans gardes : la liberté reparut dans le sénat, les délateurs se cachèrent; la débauche rentra dans ses honteuses retraites; les anciens réglements furent remis en vigueur.

Cependant les prétoriens, instruits de l'assassinat de Commode, laissaient éclater leurs regrets. Pertinax avait, dès le premier jour, excité leurs inquiétudes, en donnant pour mot d'ordre : *Recommençons à vivre en soldats.* La licence frémissait d'indignation en voyant renaître la discipline. Pertinax, pour les apaiser, leur distribua ce qu'il leur avait promis, et, pour trouver la somme nécessaire, il vendit le mobilier de Commode, ses esclaves, ses bouffons et ses gladiateurs.

Les ambassadeurs des Scythes et des Sarmates venaient de recevoir le tribut accoutumé. Pertinax le leur reprit, disant que désormais ce serait le fer, et non l'or, qui maintiendrait la paix. Le souvenir de ses exploits contint les Barbares dans le respect et le silence.

Tout ce qui existait d'hommes vertueux dans l'empire estimait Pertinax et bénissait son règne; mais la vertu était en minorité à Rome : les débauchés, les délateurs, les affranchis, les courtisans, les hommes cupides regrettaient Commode, et les soldats ne pouvaient aimer un empereur sévère qui ne permettait ni rapine, ni licence, ni oisiveté. Létus même ne tarda pas à se repentir de son choix; et, ne pouvant supporter la vie régulière d'une cour où la faveur n'attirait pas de récompenses, où l'intrigue était sans pouvoir, il résolut de détruire son ouvrage. Les prétoriens, excités par lui, conspirèrent avec Falco pour porter ce consul à l'empire. La conjuration fut découverte; quelques soldats subirent la mort : le sénat voulait condamner Falco, mais Pertinax s'y opposa : « J'ai promis, dit-il, de ne faire mourir aucun sénateur. »

Létus, pour exécuter ses desseins, profita d'un voyage de l'empereur à Ostie. Un esclave cherchait alors audacieusement à se faire passer pour le fils d'une fille de Marc-Aurèle. Létus saisit ce prétexte pour sévir cruellement contre plusieurs prétoriens soupçonnés d'être complices de cet imposteur. Il eut soin de faire croire que ces rigueurs étaient ordonnées par Pertinax. Son odieux artifice réussit.

Les prétoriens, indignés de voir qu'on les égorge sur la déposition d'un esclave, se soulèvent. Trois cents soldats furieux traversent la ville l'épée nue, et marchent contre le palais impérial. Pertinax, informé de leur approche, envoie Létus au-devant d'eux; le perfide évite leur rencontre; ils arrivent sans obstacle au palais; tous ceux qui devaient le défendre leur en ouvrent les portes, et raniment leur fureur au lieu de la calmer.

Pertinax pouvait fuir, et le peuple l'aurait mis à l'abri de la violence des rebelles; mais, croyant trouver une ressource plus honorable et plus certaine dans son courage, il s'avance intrépidement vers eux : « Eh quoi! soldats, leur » dit-il, vous, les défenseurs de votre prince, vous voulez être ses meurtriers? » Vous commettez un crime sans courage, et qui m'afflige peu; à mon âge, on

» termine sans peine une vie glorieuse. J'ai assez vécu : mais quels sont les mo-
» tifs de vos plaintes? Voulez-vous venger Commode? Je ne suis point coupable
» de sa mort, tout ce que vous pouvez attendre avec justice d'un bon empereur,
» je ne vous l'ai jamais refusé, et je suis toujours prêt à l'accorder au mérite,
» et non à la révolte. »

Sa fermeté inspirait le respect; la plupart de ces guerriers, incertains et tremblants, les yeux baissés, remettaient déjà leurs glaives dans le fourreau. Un soldat germain, plus féroce que les autres, traite leur repentir de lâcheté, et réveille leur fureur en frappant lui-même l'empereur de sa lance. Ses compagnons imitent sa rage; Pertinax, se voyant privé d'espoir et de secours, enveloppe sa tête de sa toge, invoque Jupiter vengeur, et se laisse égorger sans résistance.

Un seul homme dans le palais se montra fidèle, ce fut Ecclectus; il combattit contre tous les assassins, en blessa plusieurs, et tomba percé de coups aux pieds du prince.

Les prétoriens coupèrent la tête de Pertinax, la mirent au bout d'une pique, et l'emportèrent dans leur camp. Il mourut après un règne de trois mois, laissant un fils qui ne prétendit jamais au trône.

Pertinax, vaillant, expérimenté, sévère, juste, économe, frugal, garda une modestie rare dans sa haute fortune. Ayant enrichi la ville d'Albe, lieu de sa naissance, de palais et d'édifices somptueux, il voulut conserver toujours, au milieu des monuments de sa grandeur, l'humble maison du charbonnier son père. Un tel prince ne pouvait régner longtemps; les antiques vertus étaient devenues comme des plantes étrangères que l'air et le sol de Rome ne pouvaient plus ni supporter ni nourrir.

CHAPITRE XX.

DIDIUS JULIANUS.

(An de Rome 944. — De Jésus-Christ 192.)

Révolte du peuple. — Le trône est mis à l'encan. — Élévation de Didius Julianus. — Mépris public pour lui. — Le peuple proclame Pescennius Niger empereur. — Prétention de Septime Sévère à l'empire. — L'armée le proclame empereur. — Adoption d'Albin par Sévère. — Vains efforts de Julianus. — Sa condamnation et sa mort.

Il n'existait plus de lois ni de gouvernement, puisque l'épée donnait et ôtait le sceptre. Dès que le bruit de ce crime se répandit dans Rome, le peuple indigné prit les armes, accourut en foule, mais arriva trop tard pour sauver et même pour venger le prince. Les meurtriers étaient déjà rentrés dans le camp que les prétoriens fortifiaient avec diligence, comme s'ils eussent été en présence de l'ennemi.

Ce fut alors qu'on put connaître à quel point les sénateurs, les patriciens, les chevaliers, étaient dégradés et amollis. Loin d'oser seconder la colère du peuple, d'attaquer les rebelles, et même de les dissoudre par un décret, les uns se retranchèrent dans leurs maisons, les autres s'enfuirent à la campagne : Mars n'était plus le dieu de Rome : l'intérêt et la peur seuls le remplaçaient.

Les cohortes prétoriennes, qu'agitaient le remords et la crainte, voyant deux jours s'écouler sans qu'on les attaquât, se rassurèrent et parvinrent à un tel degré d'insolence, que, du haut des remparts de leur camp, elles firent crier à haute voix : « Si l'on prétend à l'empire, c'est ici qu'il faut s'adresser : il » appartiendra à celui qui nous offrira le plus. »

La honte et le haut prix de cette odieuse enchère écartaient tous les concurrents. Deux hommes seuls se présentèrent sans rougir à ce méprisable encan. L'un était Sulpicien, consulaire, préfet de Rome, et beau-père de Pertinax; l'autre, Didius Julianus, consulaire, habile jurisconsulte, et que passait pour être le plus riche des citoyens de Rome.

Julianus, conseillé par d'aveugles amis qui l'engageaient à ne pas perdre une occasion qu'on ne retrouverait plus, celle d'acheter un trône, se rendit au camp, où était déjà Sulpicien. Il fit sentir facilement aux soldats le danger d'élire un chef qui pourrait venger son gendre. Cependant les offres de Sulpicien les tentaient; mais Julianus, enchérissant toujours sur lui, offrit enfin six mille deux cent cinquante drachmes pour chaque soldat, et promit de régner comme Commode. On le proclama empereur.

Il reçut le serment, et fit son entrée dans Rome, escorté par dix mille prétoriens. Au milieu de la ville, tirant l'épée, ils le proclamèrent une seconde fois en présence du peuple, qui garda un profond silence. Convoquant ensuite le sénat, Julianus ne dit que ce peu de mots : « Un empereur vous est nécessaire; » nul ne peut vous convenir mieux que moi. » Tous les sénateurs s'empressèrent de confirmer le choix des soldats; et ceux qui en étaient le plus indignés se montrèrent les plus empressés à l'approuver. L'historien Dion Cassius avoue franchement qu'il fut de ce nombre.

Le décret du sénat revêtit Julianus de tous les titres accordés à ses prédécesseurs. Sa route pour arriver à l'empire ôte presque la nécessité de dire que c'était un homme turbulent, ambitieux, sans jugement, sans conduite et sans courage. Ses seules bonnes qualités étaient la douceur et la facilité; mais elles ne purent lui attirer l'affection ni des soldats qui se plaignaient de sa lenteur à tenir ses promesses, ni du peuple qui lui reprochait d'avoir volé l'empire.

Quelque part qu'il se montrât, il n'entendait que des imprécations et des malédictions : en vain il s'efforçait de regagner les cœurs par son affabilité; comme sa bonté n'était que faiblesse, on la méprisait tellement, qu'un jour, lorsqu'il assistait aux jeux publics, le peuple proclama empereur, en sa présence, Pescennius Niger, gouverneur de Syrie. Cet homme, qui avait mérité, par de grands emplois, de grands travaux et de grands succès, la réputation dont il jouissait, crut devoir répondre aux vœux de Rome; et, trouvant des dispositions aussi favorables dans l'armée d'Asie, il prit le titre d'empereur, et fut reconnu avec joie par tous les princes d'Orient, qui lui envoyèrent des ambassadeurs.

Dans le même temps Septime Sévère, chef des légions d'Illyrie, et qui s'était illustré par plusieurs actions glorieuses sous le règne de Marc-Aurèle, pensa qu'il pouvait prétendre comme un autre au pouvoir suprême, puisque l'épée tenait lieu de sceptre. Son mépris pour Julianus ne lui faisait point craindre d'obstacles. D'abord il s'était borné à plaindre le sort de Rome, et à montrer le désir de venger Pertinax. L'ardeur des soldats, qui partageaient ses sentiments, lui fit prendre le parti d'éclater. Il rassembla les légions, leur retraça vivement les crimes des prétoriens, et leur proposa de marcher à Rome pour les punir. L'armée, par une acclamation unanime, le proclama empereur, et jura de le suivre partout où il voudrait la conduire. Il accepta le titre d'empereur, en prit les vêtements, et joignit à son nom celui de Pertinax, dans l'espoir d'inspirer plus d'affection aux Romains.

Les chefs des armées des Gaules le reconnurent. Albin seul, qui commandait en Bretagne, lui inspirait quelques inquiétudes; il l'attira dans son parti, en l'adoptant et en lui donnant le titre de César.

Sévère, après avoir pris toutes ses mesures et pourvu à la défense des frontières, se mit en marche pour soutenir ses prétentions. La révolte de Niger occupait peu Julianus : ce général, doué de beaucoup de vertus, ne se montra pas en effet digne de sa fortune; au lieu d'assurer par son activité le succès de sa rébellion, il s'endormit à Antioche au sein des plaisirs, comme ébloui de sa nouvelle grandeur et enivré par les hommages des princes qui l'entouraient.

Le sénat n'était que l'instrument servile des prétoriens : Julianus décida ce corps timide à déclarer Sévère ennemi de l'État, et à envoyer des députés à l'armée d'Illyrie, pour la faire rentrer dans le devoir. Catulinus fut nommé pour la commander; mais Sévère déjoua toutes ses mesures : il était fort de l'amour des troupes, et méprisait celui qui le traitait de rebelle. Les députés du sénat, gagnés par lui, ne haranguèrent les troupes qu'en sa faveur. On conseillait à Julianus de sortir de Rome et de défendre le passage des Alpes; mais il savait payer et non combattre; il prodigua l'argent aux prétoriens pour les engager à le défendre, et fortifia son propre palais par de ridicules barricades.

Dans l'espoir de plaire à sa garde, il fit mourir Létus et Martia pour venger Commode, et envoya des assassins chargés de tuer Sévère. Les cohortes prétoriennes, amollies par la licence, épuisées par les débauches, n'avaient plus du soldat que le nom. Incapables de soutenir la fatigue, de braver le péril, elles ne montraient de force que dans les débauches, d'audace que dans les séditions. On les vit découragées dès qu'il fut question de combattre.

Julianus, s'apercevant que tous les appuis sur lesquels il comptait s'écroulaient sous lui, offrit la moitié de l'empire à Sévère, qui rejeta sa proposition avec mépris. Julianus voulut forcer les sénateurs à envoyer les vestales en ambassade vers son rival pour lui renouveler l'offre du partage de l'empire; le sénat ne daigna pas lui répondre. Il proposa de céder le pouvoir suprême à Pompéianus: ce Romain vertueux trouva indigne de lui un trône souillé par tant de vices et de crimes.

Cependant, Sévère s'avançait toujours : les soldats d'Italie lui livrèrent tous les passages; enfin, les prétoriens même se rangèrent de son parti. Il leur promit une amnistie, à condition qu'ils lui livreraient les meurtriers de Pertinax. Silius Messala se trouvait alors consul; il convoqua le sénat, qui, par un décret, condamna Julianus à perdre l'empire et la vie, déclara Sévère empereur, et décerna les honneurs divins à Pertinax.

Les principaux sénateurs furent envoyés au camp de Sévère pour l'engager à venir promptement à Rome. Deux licteurs portèrent à Julianus son arrêt. Ce malheureux prince, isolé dans son palais, cédait sans regret l'empire, et demandait humblement la vie; mais son or ne put l'acheter comme le trône. « Quel mal ai-je fait? dit-il à ses meurtriers : je n'ai ordonné la mort de

» personne. » On n'écoute point ceux qui n'inspirent ni l'amour ni la crainte. Sa tête fut tranchée et exposée publiquement. Ainsi périt un vieillard insensé, qui, croyant payer l'empire de sa fortune, n'acheta que l'opprobre et la mort. Il avait cru régner quatre mois et quatre jours.

Sévère permit que l'on rendît quelques honneurs à ses restes : sa femme et sa fille perdirent leurs titres, et conservèrent la vie.

CHAPITRE XXI.



SEPTIME SÉVÈRE

(An de Rome 945. — De Jésus-Christ 193.)



Portrait de Septime Sévère. — Sa rigueur envers les prétoriens. — Son arrivée à Rome. — Son gouvernement. — Son départ pour l'Orient. — Sa guerre avec Niger. — Sa perfidie envers Albin. — Armement de Niger. — Siége de Byzance. — Défaite, fuite et mort de Niger. — Vengeance de Sévère. — Émigration de soldats romains chez les Parthes. — Victoires de Sévère sur les Parthes. — Témérité de Claudius. — Prise et destruction de Byzance. — Guerre civile entre Sévère et Albin. — Bataille entre eux. — Défaite et mort d'Albin. — Retour de Sévère à Rome. — Sa rigueur envers le sénat. — Son départ pour l'Orient. — Sa persécution envers les Juifs. — Son retour à Rome. — Insolence de Plautien avec les Romains. — Union de Plautille et de Caracalla, fils de Sévère. — Mort de Plautien. — Administration de Sévère. — Ses occupations. — Révolte en Calédonie (Écosse). — Départ de Sévère. — Sa victoire sur les Calédoniens. — Tentative de parricide de Caracalla. — Révolte dans les légions, excitée par Caracalla. — Mort de Sévère.

Le peu de Romains qui méritaient encore le titre de citoyens, ceux qui, constamment animés de l'amour de la patrie, s'occupaient plus de l'intérêt général que de l'intérêt privé, et bravaient les périls, les malheurs personnels, pour assurer la gloire et la liberté de l'État, se livraient à l'espérance. La mort de Julianus effaçait à leurs yeux la honte de son élévation, et, ne pouvant ressusciter la république, ils auraient reçu avec une égale joie Sévère, Albin ou Niger, généraux formés par Marc-Aurèle, respectés par les armées, redoutés par les ennemis. Il était certain que chacun de ces illustres chefs relèverait l'honneur de Rome, et la vengerait de l'insolence de ces lâches prétoriens qui

avaient assassiné un empereur vertueux, et vendu l'empire à un usurier; mais tous ceux qui avaient appelé Niger par leurs vœux, ou favorisé les meurtriers de Pertinax, ainsi que la foule de ces hommes cupides, intrigants, débauchés et corrompus par la cour de Commode, craignaient les ressentiments de Sévère, dont ils connaissaient la violence et l'inflexibilité.

Sévère était né à Leptis, en Afrique; on respectait l'ancienneté de sa famille : Géta, son père, avait été consul; sa mère, Fulvia Pia, devait le jour à une famille consulaire. Sévère, distingué par Antonin, favorisé par Marc-Aurèle, parvenu successivement aux dignités de questeur, de tribun, de consul et de proconsul, avait combattu avec gloire et administré avec fermeté en Afrique, en Asie, en Espagne et en Germanie; mais partout il s'était fait plus craindre qu'aimer. On admirait l'étendue et la vivacité de son esprit, la promptitude de son coup d'œil, son activité dans les travaux, l'audace de ses entreprises, sa fermeté dans les revers, sa munificence pour ceux qui s'attachaient à sa fortune, et sa constance en amitié; mais, d'un autre côté, jamais homme ne se montra plus fourbe, plus cupide, plus vindicatif, plus violent, plus cruel, plus implacable pour ses ennemis. Sa taille élevée, sa barbe épaisse et noire, sa figure imposante, sa voix forte, inspiraient le respect. Il réunissait dans sa personne les grandes qualités de Trajan et les vices de Tibère.

Les députés de Rome le trouvèrent à la tête de son armée : il les reçut avec pompe et défiance. Par son ordre, les prétoriens vinrent au-devant de lui dans le costume que l'usage les obligeait de porter au palais, en toges et sans armes. Il les fit envelopper par ses troupes, leur reprocha l'assassinat de l'empereur, la vente de l'empire, envoya au supplice ceux qui avaient pris part à la mort de Pertinax, et bannit tous les autres à perpétuité.

Arrivé aux portes de la capitale, il descendit de cheval, quitta l'habit militaire, fit porter devant lui les drapeaux prétoriens renversés, et entra dans la ville, à la tête de soixante mille hommes. Tous les sénateurs, tenant à la main des couronnes de laurier, précédaient sa marche, et le peuple l'entourait, revêtu de robes blanches, comme aux jours de fête.

Lorsque l'empereur eut offert un sacrifice aux dieux, il rassembla le sénat, lui rendit compte de sa conduite, l'assura qu'il n'avait pris les armes que pour le délivrer de l'ignominieuse tyrannie des cohortes prétoriennes, promit de gouverner avec modération, et proposa un décret qui le déclarait lui-même ennemi de la patrie dans le cas où il ôterait la vie à un seul sénateur. On éprouva bientôt que rien n'était plus illusoire qu'un pareil engagement sans garantie.

Sévère forma une nouvelle garde prétorienne, il la composa de soldats d'élite pris dans toutes les légions et dans tous les pays soumis à l'empire : il la porta au nombre de quarante mille hommes. Cette mesure, qui donnait une grande émulation à l'armée ainsi qu'aux provinces, acheva de détruire ce qui restait de liberté dans Rome et d'esprit militaire en Italie.

L'empereur fit célébrer avec pompe les funérailles de Pertinax, accorda de fortes gratifications aux armées, punit rigoureusement quelques gouverneurs

concussionnaires, diminua les impôts, publia de sages réglements pour entretenir l'abondance dans Rome, et maria ses filles à deux sénateurs estimés, Atius et Probus, qu'il nomma consuls. Après avoir ainsi consacré tout au plus un mois aux soins intérieurs du gouvernement, il partit pour combattre en Orient son compétiteur Niger. Réunissant de grandes forces pour vaincre un tel rival, il ne se permit aucune déclamation contre lui, sachant trop que les douces vertus de Niger lui donnaient un grand nombre de partisans dans le sénat et dans le peuple.

Comme il voulait se mettre à l'abri d'une diversion redoutable dans le Nord, avant son départ il s'efforça de tromper Albin par de perfides protestations d'amitié, le fit déclarer César par le sénat, le désigna consul, et ordonna, par un décret, de lui ériger des statues et de frapper des médailles en son honneur.

Niger n'avait pas prévu la rapidité de Sévère : appelé au trône par les vœux du peuple romain et par ceux de tout l'Orient, égal à son compétiteur en talents militaires, il lui était supérieur en vertus. On l'avait toujours vu doux, humain, désintéressé. Rome le désirait avec raison; nul n'était plus digne que lui d'occuper la place d'Antonin et de Marc-Aurèle. A la nouvelle de l'arrivée de Sévère dans Rome, Niger, sortant d'un repos trop longtemps prolongé, rassembla une forte armée, garnit les passages de la Cilicie et du mont Taurus, et demanda des secours aux princes d'Orient. Tous lui en promirent, peu lui en donnèrent. Le roi d'Arménie déclara qu'il voulait rester neutre.

Émilien, proconsul d'Asie, et qui avait embrassé le parti de Niger, s'avança pour défendre Byzance, dont l'empereur Sévère forma le siége. Ce prince envoya une partie de son armée contre Émilien, sous les ordres de Candide. Les troupes d'Asie étaient nombreuses; mais nées dans un climat qui amollit toujours les hommes, elles furent constamment inférieures en force et en courage aux légions de la Gaule et de la Germanie.

Émilien, battu, fut pris et tué près de Cyzique. Candide attaqua ensuite l'armée de Niger. Le combat fut long et sanglant; mais enfin Niger, vaincu, se vit contraint de fuir au delà du mont Taurus. Sévère lui offrit une retraite honorable et la vie, s'il voulait cesser de prétendre à l'empire. Niger hésita; il aurait accepté s'il n'eût consulté que ses penchants; mais, cédant à l'ambition de ses amis, il rompit la négociation. L'armée de Sévère fit de vains efforts pour franchir le mont Taurus; elle ne put forcer les retranchements inattaquables construits dans ces défilés par Niger. Valérien et Annullin, généraux de l'empereur, étaient près de renoncer à une attaque inutile, lorsque tout à coup un affreux orage, versant l'eau par torrents, renversa ces remparts jusque là inexpugnables. L'armée impériale, traversant alors sans obstacles le défilé, continua sa route jusqu'aux portes de Cilicie, près d'Issus, lieu fameux par la victoire d'Alexandre-le-Grand. Niger s'y trouvait avec toutes ses forces; il livra à ses ennemis une bataille décisive. Son intrépidité, son exemple et l'habileté de ses manœuvres semblaient décider pour lui la victoire, lorsque soudain un tourbillon de vent et de grêle, frappant le visage de ses soldats, les remplit d'épouvante. En vain il s'efforça de les rallier; leur retraite se changea prompte-

ment en déroute; on en fit un horrible carnage. Vingt mille hommes y périrent. Antioche, effrayée, n'opposa aucune résistance aux vainqueurs, et Niger, qui voulait se réfugier chez les Parthes, fut atteint dans sa fuite et tué. On porta sa tête à Sévère, qui la fit jeter dans Byzance pour effrayer la garnison.

Sévère abusa cruellement de sa victoire : il bannit tous les sénateurs soupçonnés d'avoir favorisé Niger, et fit tuer presque tous les officiers de l'armée de son rival. Un d'eux, Cassius Clémens, dut son salut à sa fermeté. Au moment de mourir, il dit à Sévère : « Votre but et le mien étaient le même; je voulais » délivrer Rome et faire descendre du trône l'infâme vieillard qui l'avait acheté. » Vous n'avez pas plus de droits à l'empire que Niger. En condamnant ceux » qui ont embrassé sa cause, vous condamnez ceux qui servent la vôtre. » L'empereur lui accorda sa grâce; mais il exila, tua tous les parents de Niger, confisqua leurs biens, et plaça cependant dans Rome une inscription qui rappelait les exploits de ce général. « Je veux, dit-il, conserver le nom du vaincu pour » consacrer la gloire du vainqueur. »

L'effroi qu'inspirait Sévère détermina une foule de soldats romains à passer chez les Parthes. Cette émigration fortifia, éclaira les anciens ennemis de Rome et les rendit plus redoutables. L'empereur se montra aussi libéral pour ses troupes que cruel pour ses ennemis. Après les avoir magnifiquement récompensées, il les conduisit contre les Parthes, remporta plusieurs victoires, et conclut enfin une paix honorable. Tandis qu'il soumettait ainsi le reste de l'Asie à son obéissance, un seul homme brava son pouvoir dans l'Orient. Claudius, chef de brigands, ravageait la Syrie, la Palestine et l'Égypte. Après avoir échappé à tous ceux que Sévère envoyait contre lui, cet homme audacieux, sous le costume d'un officier romain, pénètre dans le camp de l'empereur, entre dans sa tente, le salue, l'embrasse, se nomme en sortant, et se dérobe à ses poursuites comme à ses regards.

Byzance résistait toujours. Cette ville, qui devait un jour devenir la rivale de Rome, se rendit alors célèbre par le courage opiniâtre de ses habitants. Ils triomphèrent pendant trois années de tous les efforts des assiégeants. Après avoir épuisé toutes leurs munitions, ils brisaient leurs vases précieux et leurs statues, et du haut des remparts les lançaient sur la tête de leurs ennemis : enfin l'empereur, les ayant réduits à la plus affreuse disette, prit la ville d'assaut, la livra au pillage et la rasa. Priscus qui, déployant les talents d'Archimède, avait prolongé la défense de cette cité par ses ingénieuses machines, fut presque seul épargné. Sa mort aurait flétri l'empereur; sa vie pouvait lui être utile, et l'intérêt dirigeait toutes les actions de Sévère.

Tandis que cette guerre occupait ses forces, plusieurs sénateurs, craignant sa vengeance, avaient écrit à Albin pour l'engager à s'emparer de Rome et de l'empire. Ce général, peu content du titre de César, était trop ambitieux et trop semblable à Sévère pour rester soumis et fidèle. Certain du dévouement des légions de Bretagne, il travaillait à soulever les Gaules en sa faveur. L'empereur, moins sincère encore que lui, le flattait pour l'endormir; mais il était décidé à

le perdre, afin de transmettre le pouvoir suprême à ses propres fils. Continuant à masquer ses desseins, il écrivit à Albin des lettres remplies de protestations d'amitié, et les lui envoya par des émissaires qu'il avait chargés de le poignarder ou de l'empoisonner. Leur complot fut découvert : Albin ordonna leur supplice, entra à la tête de ses légions dans la Gaule, et se fit déclarer par elles empereur.

Les deux Césars s'accusèrent mutuellement, et avec raison, l'un d'assassinat, l'autre de révolte et d'ingratitude. Sévère désigna pour son successeur son fils Bassianus Caracalla, qui prit le titre de César et les noms de Marc-Aurèle Antonin. L'empereur voulait que le sénat déclarât Albin ennemi de la patrie ; mais l'incertitude du résultat de cette lutte sanglante entre deux rivaux également vindicatifs et redoutables empêcha ce corps, toujours tremblant et si souvent victime, de prendre une décision unanime. Les plus timides, que détermine toujours le danger le plus prochain, obéirent à l'empereur. Les plus imprudents résistèrent ouvertement ; le reste, dont une longue habitude de révolutions avait mûri l'expérience, demeura neutre. L'historien Dion Cassius fut de ce nombre.

Albin poussa vivement la guerre dans les Gaules et y fit de grands progrès. On vit à cette époque un homme obscur jouer un rôle étrange : Numérien, maître d'école, se faisant passer pour sénateur, leva un corps de troupes gauloises, battit en plusieurs rencontres celles d'Albin, leva des contributions, envoya des sommes considérables à Sévère, contribua par sa vaillance à ses succès ; et, lorsque la guerre fut terminée, dégoûté des grands, des combats et de l'ambition, il ne voulut ni d'aucune dignité ni d'aucune récompense, et rentra paisiblement dans son humble hameau.

Albin, ardent, impétueux, et qui citait toujours ce vers de Virgile :

Furieux, je saisis mes armes,

pour rappeler que la fureur le guidait plutôt que la raison, conquit en peu de temps la plus grande partie de la Gaule, et défit complétement Lupus, général de l'empereur.

Sévère, alarmé de ces progrès, après avoir fortifié prudemment le passage des Alpes, marcha contre son rival à la tête de toutes ses forces. Ils se livrèrent une grande bataille entre le Rhône et la Saône, près de Lyon et de Trévoux. Cent cinquante mille Romains y combattirent de part et d'autre. Des deux côtés on voyait même courage et même habileté. L'aile gauche d'Albin plia d'abord ; mais son aile droite, plus heureuse, enfonça celle que commandait l'empereur. Sévère, enveloppé, blessé, tombe de cheval ; son opiniâtre bravoure écarte ceux qui osent l'approcher ; on arrive à son secours ; il rallie les fuyards ; marchant à pied à leur tête, il les ranime et rétablit le combat. Létus accourt enfin avec une réserve, et par un choc rapide décide la victoire. Les troupes d'Albin cèdent de toutes parts. L'empereur en fait un grand carnage, les poursuit sans relâche, et livre la ville de Lyon aux flammes. Albin, perdant le trône, méprisa

la vie et se tua. Le cruel Sévère fit fouler son corps par les pieds de son cheval, et envoya sa tête à Rome, sur une pique.

La femme, les enfants et tous les partisans d'Albin qu'on put saisir, furent égorgés; tous les soldats des légions vaincues qui échappèrent à la mort se sauvèrent en Germanie, portèrent dans les forêts leur haine, leurs armes, leurs lumières, leur tactique; ils éclairèrent, ils disciplinèrent les Barbares, et préparèrent ainsi la ruine de l'empire.

Un officier gaulois, pris et condamné, voulut parler à Sévère : « Si vous aviez » été vaincu, lui dit-il, que demanderiez-vous au vainqueur, et que feriez-vous « à ma place? » — « Je garderais le silence, répondit l'empereur, et je souffri- » rais ce que tu vas souffrir. » Il le fit périr sans pitié.

Quelques lâches délateurs lui ayant remis les papiers d'Albin, il connut tous les partisans que son rival s'était ménagés parmi les sénateurs. L'officier chargé de ses lettres pour le sénat, montrant à cette compagnie consternée la lettre d'Albin, lut à haute voix ces paroles de l'empereur : « Ce présent vous » fait connaître ma colère et vous annonce ma vengeance. »

Sévère rentra en Italie et dans Rome à la tête de son armée. Ayant convoqué les sénateurs, il reprocha aux uns leur perfidie, aux autres leur lâcheté : « Vous vous plaignez, dit-il, de ma rigueur, lorsque vous êtes dignes de tous » les supplices : la douceur vous rend factieux; la bonté ne peut attendre de » vous que des trahisons. Insolents contre la faiblesse, tremblants aux pieds de » la force, on ne peut vous gouverner que par la terreur; Marius et Sylla vous » connaissaient bien : leurs proscriptions justes ont seules affermi leur pouvoir; » César a voulu se montrer clément, il est tombé sous vos poignards.

» Il vous sied bien de flétrir la mémoire de Commode, vous qui avez acheté » ses dépouilles, ses esclaves, ses courtisanes; vous qui avez tous ses vices, et » aucune de ses qualités; vous qui laissiez tout à l'heure impuni l'assassinat » d'un vaillant empereur, et qui prodiguiez lâchement vos hommages au vil » acheteur de l'empire! C'est parce que Commode vous a traités comme vous » deviez l'être, qu'il mérite à mon avis l'apothéose : j'ordonne donc qu'on lui » décerne les honneurs divins. »

Après avoir ainsi répandu l'épouvante par ses paroles, au mépris de ses serments, il mit en jugement cinquante-sept sénateurs, ordonna la mort de vingt-deux, et fit grâce à trente-cinq. Apprenant alors que les Parthes et l'Arménie s'étaient de nouveau soulevés, il partit pour l'Orient.

Barsème, roi d'Arménie, apaisa son ressentiment par sa soumission. Les Parthes, après de vains efforts, revenant à leur ancienne politique, pensèrent qu'il fallait laisser ce torrent s'écouler. Ils ne combattirent contre lui qu'en fuyant. Sévère porta ses armes, comme Trajan, au delà de Babylone et de Ctésiphon, et, comme lui, il échoua deux fois devant Atra, ville défendue par sa position et par le courage indomptable des Arabes.

L'empereur se montra aussi cruel en Asie qu'à Rome. Tous ceux qui avaient pris part à la rébellion périrent. Caracalla, dévoilant déjà son affreux caractère, voulait qu'on proscrivît aussi les enfants des condamnés; Géta, son frère, plus

humain, demanda s'ils avaient beaucoup de parents : « Un grand nombre, » répondit-on. « Vous voulez donc, répliqua-t-il, qu'une foule d'hommes détestent » notre nom et notre victoire ? »

L'empereur, après avoir pacifié la Syrie, courut en Palestine, où les Juifs avaient fait quelques mouvements. Son caractère violent le rendait naturellement ennemi d'un Dieu de paix, de charité et d'amour. Il défendit à tout sujet de l'empire de professer la religion de Moïse ou celle de Jésus, et, pour la cinquième fois, les chrétiens se virent violemment persécutés. Victor, Irénée, évêque de Lyon, Léonidas, père du fameux Origène, périrent martyrs de leur foi. Potamiène et sa mère Marcelle expirèrent dans les flammes. Un de leurs persécuteurs, Basilide, converti par leur courage, partagea leur supplice.

Sévère, voyageant ensuite en Égypte, rendit de grands honneurs aux mânes de Pompée et du héros macédonien. Il admira les merveilles de cette antique contrée, visita ses temples, et en retira tous les livres sacrés, qu'il fit enfermer dans le tombeau d'Alexandre. Il revint enfin à Rome jouir d'une gloire méritée par tant d'exploits, mais souillée par tant de crimes et de sang.

Ce prince si fier, et qui répandait l'effroi dans l'empire, se laissait lui-même dominer par un favori. Plautien, semblable à Séjan par son ambition, par sa cruauté, par son orgueil, porta l'insolence au point d'ordonner à tous les Romains de baisser les yeux lorsqu'ils se trouvaient sur son passage. Fier de la faveur de son maître, il ne ménageait personne, et traitait même avec mépris l'impératrice Julie et Géta.

Sa fille Plautille épousa Caracalla : dès ce moment l'orgueilleux ministre ne crut plus voir d'intervalle entre le trône et lui : loin de modérer les passions de l'empereur, il les rendait plus ardentes et l'encourageait à la cruauté, soit dans le dessein de lui plaire, soit dans l'espoir de le rendre odieux et de le renverser.

Par ses conseils, une foule de chrétiens, de chevaliers et de sénateurs furent envoyés au supplice (1). Ce fut à cette époque que Tertullien osa publier son éloquente apologie du christianisme : il y prouvait avec évidence que les chrétiens, soumis aux princes et aux lois, étaient obligés par leur culte même à remplir tous les devoirs de citoyen, que leurs mœurs étaient aussi douces que pures, et que d'ailleurs aucune violence ne pouvait triompher d'une religion vraie, dont la persécution ne faisait qu'accroître les progrès : « Nous remplissons » déjà, dit-il, vos camps, votre sénat, vos cités, vos champs, vos palais, vos » maisons, et nous ne vous laissons que vos temples et vos théâtres. »

Le succès répondit à son attente ; la raison l'emporta sur l'injustice, et si la persécution ne cessa pas totalement, au moins elle se ralentit.

Caracalla, éclairé par sa jalousie contre Plautien, son beau-père, et plus capable peut-être qu'un autre de pénétrer les secrets d'un caractère semblable au sien, découvrit que ce ministre ingrat conspirait contre le pouvoir et contre les jours de son maître. Saturnin, tribun des prétoriens, gagné par le prince, fei-

(1) An de Jésus-Christ 204.

gnit d'entrer dans les projets de Plautien, et, après avoir concerté avec lui tous les moyens de consommer son crime, il accourt un soir à son palais, lui apprend que ses vœux sont remplis et que toute la famille impériale vient d'être égorgée. Plautien, enivré d'orgueil et de joie, se rend précipitamment dans l'appartement impérial, impatient de monter sur le trône; mais il y trouve l'empereur et ses fils, environnés de leurs officiers. A sa vue, Sévère, encore entraîné par son ancien penchant, se montrait disposé à écouter sa justification ; mais l'impétueux Caracalla, sans lui laisser le temps de prendre la parole, se jette sur lui, le désarme, et le fait massacrer aux pieds de son père.

L'empereur rendit compte de cet événement au sénat, déplora le malheur des princes qui ne peuvent trouver d'amis, et attribua aux perfides conseils de son ministre toutes les rigueurs qu'il avait exercées. Mais la suite de sa vie démentit cette illusoire justification. Au reste, depuis le règne de Commode et de Julianus, tel était le malheur de Rome : la vertu ne pouvait y régner, et, dans ce temps où les grands prétendaient tous au trône, où les plus riches osaient l'acheter, lorsque le soldat ôtait et donnait la couronne, quand le sénat et le peuple, sans force et sans mœurs, encensaient la puissance, outrageaient le malheur, l'empire ne devait plus être gouverné que par des tyrans.

Sévère contenait les grands par la crainte des supplices, s'attachait l'armée par des largesses et par le relâchement de la discipline; il se faisait chérir du peuple en adoucissant les impôts, et en donnant aux Romains des fêtes et des spectacles magnifiques. Les dépouilles des vaincus et les confiscations des condamnés non-seulement fournirent suffisamment à ses dépenses, mais elles lui permirent même de former un trésor plus riche que n'en avait possédé aucun de ses prédécesseurs.

La vie de Sévère était active et régulière : il travaillait la plus grande partie de la nuit, donnait des audiences et assistait aux tribunaux jusqu'à midi; il montait ensuite à cheval, se baignait, dînait en famille, se promenait et s'entretenait avec les savants les plus distingués; il prenait après un second bain, et soupait avec quelques amis.

La terreur de son nom contenait l'empire dans la soumission et les étrangers dans le respect : la nouvelle d'une révolte des Calédoniens troubla seule ce repos, triste, mais universel.

Quoique la goutte eût épuisé les forces de son corps, son esprit conservait l'ardeur et l'impétuosité de la jeunesse. Il quitta Rome, malgré ses infirmités, et partit pour la Bretagne avec ses deux fils. Après avoir chargé Géta de maintenir l'ordre dans la partie méridionale de cette île, suivi de Caracalla, il conduisit son armée en Calédonie. Le caractère opiniâtre des habitants, la difficulté des lieux, la profondeur des bois, l'insalubrité des marais rendaient cette guerre périlleuse et difficile. Il fallait vaincre les hommes et la nature; cinquante mille Romains y périrent; mais la constance opiniâtre de l'empereur triompha de tous les obstacles. Les Barbares, réduits à demander la paix, livrèrent leurs armes et cédèrent une partie de leur territoire.

Sévère, pour mettre la Bretagne à l'abri de leurs incursions, construisit une

longue muraille garnie de tours et défendue par des fossés profonds. Le sénat lui décerna le titre de *Britannicus Maximus.* Une nouvelle rébellion lui fit reprendre les armes, et fut punie par un horrible massacre des Bretons. Comme il marchait contre les rebelles, il se vit au moment d'être victime d'un crime affreux : Caracalla qui ne pouvait supporter les hauteurs d'un nouveau favori de son père, nommé Castor, n'écoutant que sa fureur, tire son glaive pour en frapper l'auteur de ses jours. Un cri général d'horreur l'arrête et l'épouvante. Le soir, Sévère, rentré dans sa tente, le fait appeler : « Malheureux ! dit-il, » puisque vous en voulez à ma vie, dérobez votre forfait aux regards de l'ar- » mée, consommez votre parricide en secret, ou ordonnez à Papinien de me » donner la mort; vous êtes son empereur, et il vous obéira. »

Caracalla se jeta à ses pieds avec une feinte douleur, mais plus déconcerté que repentant.

Peu de jours après, ses émissaires excitent une révolte dans les légions, qui déclarent que Sévère, accablé de goutte et tombé dans l'imbécillité, ne pouvant plus les commander, Caracalla doit seul exercer le pouvoir suprême. On porte cette nouvelle à l'empereur; la colère semble lui rendre sa jeunesse et sa vigueur; il se fait conduire à son tribunal, convoque les légions; le feu de ses regards, la fierté de ses paroles consternent les rebelles; les armes tombent de leurs mains; il ordonne le supplice de leurs chefs; on tranche leurs têtes : portant ensuite la main à son front, il dit à Caracalla : « Apprenez que c'est la » tête qui gouverne et non les pieds. » On croit qu'il fut tenté de faire mourir son indigne fils; mais la nature l'emporta sur la justice.

Ce monstre voulait empoisonner son père; mais les médecins dont il essaya de corrompre la fidélité refusèrent avec indignation de lui obéir.

Les derniers efforts de l'empereur avaient aigri sa maladie; sentant sa mort prochaine et inévitable, il dit : « J'ai été tout, et je sens que tout n'est rien. » Comme on lui apportait, conformément à ses ordres, l'urne destinée à recevoir ses cendres, il ajouta : « Ce vase étroit va donc renfermer celui que le monde » entier pouvait à peine contenir! »

Appelant ensuite ses fils, il leur adressa ces paroles : « J'ai trouvé l'empire » sur le bord de sa ruine; je vous le laisse puissant et glorieux. Il durera si » vous vous laissez gouverner par la vertu; il périra si vos vices vous gouver- » nent. » Bientôt, ses douleurs épuisant son courage, il demanda du poison, et, comme on le lui refusait, décidé à hâter sa fin, il se fit apprêter un repas, mangea avec excès, et mourut dans la soixante-sixième année de son âge, après dix-huit ans de règne. Ses talents et ses vices prouvent qu'il restait encore, à cette époque, quelque chose de grand et de romain dans les crimes comme dans les vertus; mais bientôt nous verrons la vieillesse de cet empire colossal montrer tous les symptômes de la langueur, de la décrépitude et de la mort.

Sévère termina sa vie et son règne à York. An de Rome 963, de Jésus-Christ 211.

Il avait cultivé les lettres, et écrit une histoire de sa vie, dont Victor vantait le style et la franchise.

CHAPITRE XXII.

CARACALLA ET GÉTA.

(An de Rome 963. — De Jésus-Christ 211.)

Portrait de Bassianus Antonin, surnommé *Caracalla.* — Portrait de Géta, frère de Caracalla. — Antipathie de ces deux frères. — Apothéose de Sévère. — Mort de Géta par la perfidie de Caracalla. — Conduite de Caracalla après son fratricide. — Ses cruautés. — Gouvernement de ses ministres. — Occupations de Caracalla. — Son départ de Rome. — Sa guerre avec les Allemands. — Paix avec les Allemands. — Ses voyages. — Sa vengeance à Alexandrie. — Sa perfidie envers Artaban, roi des Parthes. — Conspiration de Macrin. — Mort de Caracalla. — Mort de son assassin Martial.

Le temps n'existait plus où les princes désignés par leurs pères, nommés par l'armée, attendaient avec respect la confirmation du peuple et du sénat. Bassianus Antonin, âgé de vingt ans, prit possession du pouvoir suprême avec Géta son frère; il fut surnommé *Caracalla,* parce qu'il portait, comme les Gaulois une *caracalle,* longue robe qui descendait jusqu'aux talons, et que les Francs nommèrent depuis *casaque.*

Ce prince, dans son enfance, élevé par Antipater, par Évod et par Proculus qui l'avaient voulu rendre chrétien, donna, par sa douceur, par sa sensibilité, des espérances que démentit le reste de sa vie. La nouvelle d'une condamnation le rendait triste; la vue d'un supplice lui arrachait des larmes : mais bientôt son élévation attirant autour de lui les flatteurs, leur poison corrompit son âme, développa son orgueil, troubla sa raison. Il devint si cruel que Montesquieu, trouvant le titre de tyran trop vulgaire pour un pareil monstre, lui donna avec raison celui de *destructeur des hommes.*

« Caligula, Néron, Domitien, Commode, dit cet illustre écrivain, n'exer-
» çaient leurs cruautés que dans Rome; Caracalla promenait ses fureurs dans
» le monde entier. »

Géta, son frère, s'était montré dans ses premières années méchant et emporté. Une sage éducation changea totalement son caractère, et en s'élevant au

rang qui corrompt les autres hommes, il se dépouilla de ses vices, et se para de toutes les vertus qui font les grands rois. La plus violente antipathie éclata entre ces deux frères. Les efforts de Sévère, les conseils de Julie, leur mère, ne purent les rapprocher, et le partage du pouvoir redoubla leur aversion. Le trône, qui eût été peut-être un écueil pour l'amitié, devint un champ de bataille pour la haine. Ayant quitté tous deux la Bretagne, ils arrivèrent à Rome ensemble, et se partagèrent le palais impérial, qui était vaste comme une ville. Chacun d'eux prit une cour et une garde séparées, et bientôt leur jalousie forma deux partis dans Rome. Les sénateurs, les chevaliers, les citoyens les plus distingués étaient attirés par les vertus de Géta; les soldats, les affranchis, les débauchés, les hommes sans aveu se rangèrent du côté de Caracalla. Les deux princes prononcèrent l'éloge de Sévère en présence du sénat, qui ordonna son apothéose.

Les déplorables progrès de la servitude, en abaissant le peuple-roi aux pieds d'un maître, lui avaient fait adopter les magnifiques et puériles pompes de l'étiquette orientale. On plaça l'image en cire de Sévère sur un lit d'ivoire orné de draps d'or. Pendant cette exposition, qui dura sept jours, ce lit était entouré d'un grand nombre de sénateurs, revêtus de robes noires, de dames romaines habillées en blanc. Les médecins venaient visiter régulièrement le prince, comme s'il était encore vivant, et annonçaient avec douleur les progrès de la maladie. Le septième jour, après avoir déclaré sa mort, on porta, en grande pompe, cette image sur son lit, par la voie Sacrée, dans le Forum. Les chevaliers la soutenaient, les sénateurs la suivaient; la jeunesse romaine célébrait la mémoire de l'empereur par des hymnes. Le cortége arriva enfin au Champ de Mars; on y avait construit une pyramide en bois à quatre étages, enrichie des chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture. Cette pyramide contenait quatre chambres de grandeur décroissante. Dans la seconde on plaça l'image, entourée de fleurs et d'aromates; les chevaliers romains, armés, firent des courses de chevaux autour de la pyramide; les empereurs, les consuls et les sénateurs mirent le feu au bûcher, et, au milieu des flammes qui s'élevaient, un aigle, placé dans l'intérieur de cet édifice, s'envolant dans les nues, fit croire au peuple crédule que l'âme de Sévère montait dans le ciel pour prendre sa place au rang des dieux.

Bientôt, Géta grossissant son parti par sa modération, par son affabilité, Caracalla voulut augmenter le sien en protégeant la licence des troupes et en lâchant le frein à tous les vices. Les sénateurs, craignant une lutte sanglante dont Rome semblait devoir être prochainement le théâtre et la proie, proposèrent le partage de l'empire, offrant l'Orient à Géta, et l'Occident à Caracalla. L'aveugle tendresse de Julie l'empêcha d'y consentir. Elle croyait qu'une séparation augmenterait leur animosité, et elle espérait toujours réconcilier ses fils. Caracalla, après avoir tenté vainement l'assassinat et le poison contre les jours de son frère que défendait l'amour du peuple, feignit d'abjurer sa haine, et demanda au malheureux Géta une conférence chez sa mère, pour terminer leurs différends. La vertu ne soupçonne pas les crimes qu'elle ne

peut concevoir. Géta se rend avec confiance au rendez-vous; il ouvre ses bras à son frère; Caracalla tire son glaive, se précipite sur lui; le jeune prince, sans armes, cherche un refuge près de Julie; le monstre l'y poursuit, lui enfonce son épée dans le sein, et blesse sa mère qui voulait détourner le coup. L'infortuné Géta mourut sans avoir prononcé une parole. Il n'avait régné qu'un an.

Après ce forfait atroce, Caracalla sort du palais, appelle sa garde, et s'écrie qu'il vient d'échapper aux plus grands périls. Les soldats alarmés le conduisent au camp; il double leur paie, leur accorde mille francs de gratification par tête, épuisant ainsi le trésor public pour acheter l'impunité.

Les prétoriens, qui ne connaissaient plus d'autre droit que la force, et d'autre vertu que la prodigalité, renouvellent leur serment au fratricide, et déclarent, sans pudeur, Géta ennemi de la patrie.

Caracalla, sûr de leur dévouement, se rendit, couvert d'une cuirasse, au milieu du sénat, qu'il fit environner de ses troupes. Là, bravant le courroux du Ciel, les regards des hommes et les lois de l'empire, il accusa publiquement son frère d'avoir voulu lui ravir la vie et le trône, avoua hautement son meurtre, se glorifia d'avoir suivi l'exemple de Romulus, et pour rassurer tous les esprits qui, dans les temps de corruption, s'occupent plus de l'intérêt privé que de l'intérêt public, il promit amnistie à tous les partisans de Géta, et la vie à tous les condamnés.

Un sénateur osa proposer l'apothéose du prince assassiné; l'empereur répondit : « J'y consens, je l'aime mieux dans le ciel que sur la terre. »

Quelque faible que soit dans de certains temps l'opinion publique, la tyrannie la redoute toujours, et elle cherche à la tromper, lors même qu'elle l'opprime. Caracalla voulut exiger de son ministre, le jurisconsulte Papinien, la même complaisance que Néron avait obtenue de Sénèque; et, comme il le pressait de le justifier de la mort de son frère par une éloquente apologie, le vertueux Romain s'y refusa : « Il n'est pas aussi facile, lui dit-il, d'excuser un » fratricide que de le commettre. » Ce mot courageux lui coûta la vie.

On obéissait, mais on murmurait; personne ne vengeait Géta, mais tous le regrettaient. Caracalla furieux, prenant les gémissements de la vertu pour un signal de révolte, remplit Rome de terreur et de sang. Tout délateur était écouté; tout soupçon tenait lieu de crime; la parole mettait en danger; le silence rendait suspect; les ordres sanguinaires de l'empereur s'exécutaient, comme les crimes, au milieu de la nuit. Ces heures de repos étaient des heures de péril pour tous les citoyens : on prétend que vingt mille personnes périrent victimes des fureurs de cet insensé. Le vertueux Pompéianus perdit la vie; on trancha les jours d'une fille de Marc-Aurèle; l'estime qu'ils inspiraient était leur seul crime.

Celui qui n'avait pas sur lui un portrait, une image de l'empereur, passait pour impie, et en même temps plusieurs furent condamnés comme sacriléges, pour avoir porté dans des lieux de débauche des bagues où sa figure était gravée.

Ses ministres furent dignes de lui; il donna le gouvernement de Rome à l'eunuque Sempronius, médecin et empoisonneur de profession, que Sévère avait exilé dans une île déserte. Théocrite, d'abord esclave, ensuite maître à danser et histrion, commandait sa garde; un autre affranchi, Épagate, gouvernait avec eux l'empereur et l'empire, et vendait sans pudeur la justice et le sang de l'innocence. Ils avilirent le titre de citoyen romain en le prodiguant aux Barbares, et en l'accordant, par une loi, à tous les sujets libres de l'empire.

Caracalla disait hautement que l'on ne pouvait gouverner les hommes que par la crainte; il n'estimait que Tibère et Sylla : sa mère Julie lui représentant un jour que le peuple épuisé ne pourrait payer les impôts qu'il exigeait : « Apprenez, dit-il, que j'aurai tout l'argent que je voudrai, tant que je por- » terai ce glaive. »

Abandonnant le soin des affaires de l'État à ses indignes favoris, il passait ses journées aux jeux publics, dans les lieux de débauche, avec des histrions et des cochers. Fier de la force corporelle dont la nature l'avait doué, il descendait souvent sur l'arène pour combattre les lions et les tigres, dont il paraissait plus l'émule que l'ennemi.

Objet de la crainte et de la haine universelles, Caracalla était lui-même poursuivi par la terreur qu'il inspirait. Un ennemi qu'aucune garde n'arrête, le remords, pénétrait la nuit dans son palais, et troublait son esprit par des rêves effrayants : souvent il croyait voir apparaître l'ombre de son père, et entendre ces mots terribles : « Je te tuerai comme tu as tué ton frère. »

Par une étrange et cependant commune contradiction, ce prince, si méprisable dans ses mœurs, si vil dans ses goûts, ambitionnait la gloire militaire. Il sortit de Rome, parcourut l'Italie et les Gaules comme un torrent dévastateur, et répandit plus de calamités sur son passage que les Barbares dans leurs invasions.

Les Allemands, peuple dont on parlait alors pour la première fois, venaient de franchir le Rhin pour faire une incursion dans les Gaules. On voit par ce nom d'*allemand,* qui voulait dire en celtique *tous les hommes,* que ce nouveau peuple n'était qu'un mélange formé de plusieurs nations différentes. L'empereur combattit dans cette guerre en brave soldat, mais il n'avait aucun des talents qu'exige le commandement des armées. On ne voyait aucune prévoyance dans ses mesures, aucune sagesse dans ses dispositions, aucune suite dans ses desseins. Accoutumé à l'obéissance servile d'une nation corrompue, il vit avec surprise l'esprit public des Barbares résister à sa tyrannie; et comme il donnait à plusieurs femmes allemandes prisonnières le choix de la mort ou de la captivité, toutes préférèrent la mort et se tuèrent à ses yeux. Les esclaves des Césars auraient pu, dès ce moment, prévoir que les habitants des forêts de la Germanie devaient prochainement triompher de l'empire romain.

Caracalla, ennuyé de la guerre et satisfait d'avoir montré sa force dans qnelques combats particuliers, paya un tribut aux Allemands, acheta d'eux

la paix, en plaça un grand nombre dans sa garde, adopta leurs vêtements, couvrit sa tête d'une perruque blonde pour imiter leur blonde chevelure, et se vanta dans ses lettres au sénat de les avoir vaincus et mis en fuite.

Encouragés par sa faiblesse, d'autres peuples le menacèrent de leurs armes pour lui arracher des tributs. Il courut ensuite en Dacie; les Goths et les Gètes vinrent l'attaquer, et furent défaits, non par lui, mais par ses généraux. Helvius, fils de l'empereur Pertinax, faisant alors allusion au meurtre de Géta et à la retraite des Gètes, se permit de dire que l'empereur méritait doublement le surnom de *Gétique*. Ce bon mot fut son arrêt de mort.

Caracalla, peu de temps après, traversa la Macédoine; là, sa vanité le rendit enthousiaste d'Alexandre-le-Grand. Ne pouvant imiter son génie, il copia sa démarche, son attitude, son maintien, pencha la tête comme lui sur son épaule gauche, se revêtit d'une armure qu'il avait portée, prit audacieusement son nom, et donna celui de phalange à un corps de son armée. Étant ensuite débarqué en Asie, il visita les ruines de Troie, s'enflamma pour la gloire d'Achille, et, croyant jouer son rôle, célébra pour son affranchi Festus des funérailles semblables à celles de Patrocle.

Suivant le cours de ses voyages, il arriva en Égypte, et se vit avec fureur l'objet du mépris et des railleries des Alexandrins. Sa vengeance fut aussi atroce que sa vanité était puérile. Ayant rassemblé pour une fête tous les habitants d'Alexandrie, il ordonna à ses troupes de fondre sur eux. Le grand nombre des victimes rendit la résistance longue et le carnage affreux.

L'empereur écrivait lui-même au sénat que, pendant ce massacre, il était paisiblement assis dans le temple de Sérapis, et consacrait à ce dieu le glaive dont il s'était servi pour immoler son frère.

Avant de partir d'Alexandrie, il en chassa tous les hommes de lettres et les savants, comme si le crime pouvait espérer d'être caché en éloignant les lumières.

Arrivé en Syrie, il voulut triompher des Parthes, non par le courage, mais par la plus vile des fourberies. Ses ambassadeurs ayant demandé à Artaban, roi des Parthes, la main de sa fille, les deux monarques fixèrent un jour pour conférer ensemble sur cette union. Le lieu indiqué était une vaste plaine : Artaban s'y rendit avec confiance, sans armes, et suivi des grands de sa cour. Caracalla s'avance, se jette avec ses soldats sur cette troupe désarmée, et en fait périr la plus grande partie sous ses coups. Artaban ne dut son salut qu'à la vitesse de son coursier. Caracalla, profitant du trouble répandu dans le pays par sa lâche trahison, dévasta la Médie, démolit les tombeaux des rois des Parthes, et prit insolemment le nom de *Parthique*, comme si l'assassinat méritait les honneurs de la victoire.

Cependant les Parthes indignés se rassemblèrent, s'armèrent à la hâte, vinrent en foule attaquer les Romains. Jamais peuple ne fut animé par un plus juste motif de vengeance.

Jusque là l'empereur, en butte à la haine du monde entier, n'avait été soutenu que par ses légions, dont il protégeait la licence; mais la faveur et les

préférences qu'il prodiguait à la garde allemande le privèrent bientôt de leur appui.

Soupçonneux comme tous les tyrans, il avait chargé, pendant son absence, Maternianus, commandant des milices de Rome, de l'informer de tout ce qui pourrait intéresser sa sûreté. Cet officier lui écrivit qu'un devin, en Afrique, venait de désigner Macrin, préfet du prétoire, comme destiné par les dieux à monter sur le trône. Caracalla, toujours plus occupé de ses débauches que de ses affaires, confie, sans les lire, ses dépêches à Macrin. Celui-ci les ouvre; il connaissait trop l'empereur pour douter du sort qu'une semblable nouvelle lui préparait, si par d'autres voies elle parvenait à ce prince. Décidé à le prévenir, et certain des dispositions de l'armée, il gagne par ses largesses deux tribuns, et Martial, exempt des gardes, et jure avec eux la mort du tyran.

Caracalla sortait alors d'Édesse pour se rendre à Carrhes; les conjurés l'épiaient; ils le voient s'écarter du chemin, suivi d'un seul esclave, et descendu de cheval. Martial, saisissant cet instant favorable, quitte son rang, s'approche de lui sous prétexte de l'aider à monter sur son coursier, et lui enfonce son poignard dans la gorge. A ses cris les soldats accourent, le trouvent expirant, et vengent sa mort en massacrant Martial. Caracalla périt l'an 969 de Rome, âgé de vingt-neuf ans, l'an de Jésus-Christ 217. Son règne, qui dura six années, dut faire croire aux Romains que les dieux, pour les punir de leurs mœurs barbares, et pour venger leurs nombreuses victimes, les condamnaient à leur tour à devenir la proie des monstres.

CHAPITRE XXIII.

MACRIN.

(An de Rome 969. — De Jésus-Christ 217.)

Adventus refuse l'empire. — Élection de Macrin confirmée par le sénat. — Guerre entre Macrin et Artaban. — Défaite des Romains. — Réformes dans la législation. — Conspiration contre Macrin. — Sa fuite et sa mort.

Caracalla, exécré dans tout l'univers, n'avait pour partisans que les prétoriens enrichis par ses largesses. Au moment de sa mort, ils se soulevèrent; Macrin, feignant de partager leur douleur, sut échapper à leurs soupçons et rejeter le crime sur le meurtrier seul qui avait péri.

Bientôt les cohortes prétoriennes, cessant de pleurer leur prince, ne s'occupèrent que du choix de son successeur. L'impératrice Julie, veuve de Sévère, avait une sœur nommée Mœsa; celle-ci donna le jour à deux filles, Sœmis et Mammée; Caracalla séduisit Sœmis; de ce commerce criminel naquit un prince d'une rare beauté, appelé depuis Héliogabale : son extrême jeunesse et l'illégitimité de sa naissance éloignaient de lui les suffrages. L'armée hésitait entre Adventus et Macrin, tous deux préfets du prétoire : enfin on se décida pour Adventus, plus vaillant et plus expérimenté que son collègue : mais comme il ne savait pas lire, et se sentait plus fait pour commander des soldats que pour gouverner un empire, il refusa modestement l'honneur ou plutôt le fardeau qu'on lui offrait.

Toutes les voix se réunirent alors sur Macrin : les prétoriens le proclamèrent empereur, et donnèrent le titre de César à son fils Diadumène. Macrin en informa le sénat, qui confirma cette élection. Les sénateurs, par haine pour la mémoire de Caracalla, firent abattre ses statues; mais la crainte des prétoriens les força de placer au rang des dieux celui dont ils auraient voulu rayer le nom de la liste des hommes. On ne respecta ni la douleur ni la vertu de

Julie : elle fut bannie, et se laissa mourir de faim, désespérée de la mort d'un fils dont elle n'aurait dû pleurer que la naissance.

Marcus Opilius Macrinus était né en Mauritanie, dans un lieu qu'on nomme à présent Alger. Protégé par Plautien, il devint intendant des postes pendant le règne de Sévère, avocat du fisc sous Caracalla, et préfet du prétoire après la mort de Papinien. Une des principales fonctions de cette charge consistait à rendre la justice au nom de l'empereur, et Macrin, comme magistrat, se fit estimer par l'équité de ses arrêts. Monté sur le trône, il parut ennemi de la délation, punit les calomniateurs, et annonça le dessein de faire renaître la justice et la liberté. Mais, dans un temps où la force tenait lieu de droit, l'épée seule pouvait donner et défendre le sceptre. Macrin savait mieux plaider et juger que vaincre; il aurait voulu négocier au lieu de combattre : Artaban, exaspéré de l'affront qu'il avait reçu, refusa tout accommodement qui ne serait pas fondé sur l'abandon de la Mésopotamie et sur le paiement de fortes indemnités. Les deux armées se livrèrent bataille près de Nisibe; elle dura trois jours, couvrit les Parthes de gloire, et prépara leur perte en épuisant leurs forces. Les Romains, obligés de céder le champ de bataille, se retirèrent dans leur camp, et se prétendirent cependant vainqueurs, parce qu'ils ne furent pas poursuivis. Macrin rendit aux Parthes leurs prisonniers, le butin fait sur eux, et acheta la paix par une indemnité de vingt millions. Le sénat, accoutumé à flatter ses maîtres, lui décerna le triomphe et le surnom de *Parthique;* il n'accepta ni l'un ni l'autre, établit sa résidence à Antioche, où il s'occupa uniquement des réformes qu'il voulait faire à la législation.

Pour simplifier la jurispudence, il révoqua les rescrits des empereurs, et réduisit le nombre des anciennes lois. Il publia des réglements sévères contre le luxe, contre la délation, contre la débauche. Il protégea les savants; ceux que Caracalla avait exilés revirent leur patrie. Dion, l'historien, obtint le gouvernement de Pergame et de Smyrne.

Tandis que l'empereur se livrait ainsi, dans une trompeuse sécurité, aux travaux de la législation, comme si son pouvoir eût été consolidé, trois femmes et un enfant se préparaient à le renverser. Prolongeant trop longtemps son séjour à Antioche, il commit la faute de ne pas séparer les légions, force toujours dangereuse quand elle n'est pas utilement occupée. Traitant les officiers avec hauteur, et voulant ramener trop brusquement ses soldats licencieux à l'antique discipline, il mécontenta l'armée.

Mœsa se trouvait alors en Phénicie avec ses deux filles, Sœmis et Mammée, et leurs enfants, Bassien et Alexandre. Ces deux jeunes princes étaient prêtres du Soleil; ce qui avait fait surnommer Bassien *Héliogabale.* L'extrême beauté de ce jeune homme excitait l'admiration des soldats, et lui attirait leur affection. L'habile Mœsa, profitant de ces dispositions favorables et des fautes de Macrin, vend ses pierreries, répand à pleines mains l'argent, soulève une légion et conduit dans son camp Héliogabale, qu'elle proclame empereur.

Macrin, peu alarmé d'un mouvement partiel qu'il comptait promptement apaiser, envoya Julien contre les rebelles avec deux légions. Les soldats d'Hé-

liogabale, trop peu nombreux pour tenir la plaine, se fortifièrent dans leur camp, qui fut investi. Pendant ce blocus, les agents de Mœsa pénétrèrent dans les lignes des assiégeants, et y répandirent l'esprit de révolte : les deux troupes se réunirent, coupèrent la tête à Julien, et l'envoyèrent à l'empereur, qui s'aperçut enfin qu'il ne devait pas mépriser ce qu'il appelait une conspiration d'enfant. A la tête des prétoriens et des corps restés fidèles, il marcha contre les factieux, et informa de ces événements le sénat, qui, sur sa demande, déclara ennemis publics Héliogabale et Alexandre, ainsi que leur mère et leur aïeule.

Macrin, après quelques succès peu décisifs, montrant dans ses mesures une irrésolution qui encouragea et grossit le parti des ennemis, se retira d'Apamée à Antioche. Bientôt les progrès des rebelles le forcèrent d'en sortir et de leur livrer bataille sur les frontières de la Phénicie. Gannys, gouverneur d'Héliogabale, n'avait jamais fait la guerre; cependant cet homme, jusque là toujours livré au plaisir, disposa son armée avec ordre, et combattit avec vaillance. Malgré ses efforts, les prétoriens, voulant soutenir leur ancienne renommée, étaient parvenus à enfoncer ses rangs. Tout à coup Mœsa et Sœmis se montrent au milieu des fuyards, les arrêtent, les accablent de reproches, les rallient et les déterminent à retourner au combat. Le jeune Héliogabale, tirant son épée, se place à leur tête; la bataille recommence avec fureur; Macrin, épouvanté, prend la fuite : malgré sa lâcheté, les prétoriens combattaient toujours; la crainte des vengeances qui suivent les guerres civiles redoublait leur courage. Héliogabale, sentant alors la nécessité de les rassurer pour les désarmer, leur promet une amnistie entière; le combat cesse à l'instant, et les deux armées réunies proclament de nouveau Héliogabale empereur.

Macrin, s'étant sauvé en Bithynie, s'embarqua pour se rendre à Byzance. Les vents contraires le forcèrent de revenir à Chalcédoine, où il se cacha quelque temps. Ayant appris que son asile était découvert, il prit de nouveau la fuite; vivement poursuivi, et près d'être atteint, il se jeta hors de son chariot, et se brisa l'épaule en tombant. Les officiers qui le cherchaient se saisirent de lui et lui tranchèrent la tête. Il avait vécu cinquante-quatre ans et régné une année. Son fils Diadumène fut pris et tué. Ainsi tomba ce pouvoir précaire, élevé et renversé par la trahison.

CHAPITRE XXIV.

HÉLIOGABALE.

(An de Rome 970. — De Jésus-Christ 218.)

Héliogabale est proclamé empereur par le sénat. — Son portrait. — Son premier crime. — Son arrivée à Rome. — Admission de son aïeule Mœsa au sénat. — Création d'un sénat de femmes. — Idolâtrie et sacriléges d'Héliogabale. — Son sacerdoce. — Sa circoncision. — Ses débauches. — Son luxe effréné. — Ses extravagances. — Adoption d'Alexandre Sévère par Héliogabale. — Révolte des prétoriens. — Mort d'Héliogabale et de sa mère.

Le nouveau César devait faire légaliser son usurpation par le sénat et par le peuple, qui venaient récemment de le déclarer ennemi de la patrie. Après avoir pris sans leur aveu les titres d'Auguste, de proconsul, de tribun, et les surnoms de Pieux et d'Heureux, il écrivit à Rome pour justifier sa conduite, accusa Macrin d'assassinat et de tyrannie, annonça qu'il marcherait sur les traces d'Auguste et de Marc-Aurèle, et promit une amnistie générale à tous ceux qui avaient agi ou parlé contre lui.

Depuis longtemps le sénat était réduit à la triste nécessité d'obéir aux armées, de revêtir d'une forme légale les arrêts dictés par la force et par la victoire. Il proclama Héliogabale empereur, et donna le titre d'Auguste à sa mère Sœmis et à son aïeule Mœsa.

Le jeune empereur était âgé de quatorze ans; il n'avait reçu du Ciel qu'un seul don, la beauté. Son caractère était sans force, son esprit sans jugement. Les vices qui infectaient son âme n'y laissaient place à aucune vertu. Surpassant tous ceux qui l'avaient précédé en mollesse, en orgueil, en perfidie, en débauche et en cruauté; plus impudique que Messaline, plus intempérant que Vitellius, et plus insensé que Caligula, il reçut et mérita le nom de Sardanapale romain.

Sœmis, sa mère, encourageait ses déréglements par sa tendresse aveugle et par son exemple. Il n'était retenu que par un seul frein; son aïeule Mœsa lui

inspirait quelque crainte : elle était habile, prudente, spirituelle et ferme. Il la respectait; et si l'empire ne s'écroula pas alors sous le sceptre sanglant de ce tyran en délire, il dut son salut à la sagesse, à la prévoyance et au courage d'une femme.

L'empereur demeura tout l'hiver à Nicomédie. Le premier acte de son autorité fit connaître son ingratitude et sa férocité. Il donna l'ordre à ses soldats de tuer Gannys qui l'avait élevé et placé sur le trône. Le seul crime de ce gouverneur était de lui avoir représenté la nécessité de réformer ses mœurs et de se commander à lui-même, s'il voulait se rendre digne de commander aux autres. Personne ne voulait obéir à cet ordre barbare; le jeune monstre l'exécuta lui-même, et plongea son poignard dans le sein de son instituteur.

Lorsque les lois sont sans vigueur, lorsque le crime heureux est couronné, tout homme audacieux croit pouvoir prétendre au trône. On vit de toutes parts éclater des conspirations : un centenier, un médecin, un ouvrier en laine, osèrent successivement aspirer à l'empire, et trouvèrent quelques partisans pour les appuyer; mais leurs complots furent promptement découverts et punis.

Héliogabale, arraché malgré lui aux délices de l'Asie, vint enfin à Rome; il y fit de grandes largesses au peuple, et lui donna de magnifiques spectacles, seuls hommages qu'on rendait encore à sa souveraineté.

Lorsque l'empereur parut devant le sénat, il y introduisit son aïeule Mœsa, lui fit prendre séance, lui accorda le droit d'opiner, et marqua sa place auprès des consuls. Ainsi, pour la première fois, Rome vit une femme au rang des sénateurs. Il fit plus : bravant les mœurs, la décence et la raison, il créa un sénat de femmes, destiné, sous la présidence de sa mère Sœmis, à régler les mœurs, les modes, à rendre des arrêts sur tout ce qui concernait les jeux, les spectacles, les amours et les plaisirs.

Ce prince, ignorant et superstitieux, avait une vénération exclusive pour le dieu Hélagabale, dont il avait desservi les autels en Phénicie. Il paraît, par le nom de cette divinité, que c'était le soleil qu'on adorait en Orient, sous la forme très-bizarre d'une pierre noire taillée en cône.

Héliogabale fit transporter à Rome cette image, lui bâtit un temple, pilla tous les autres pour l'enrichir, et y transporta les statues de Jupiter, de Cybèle, de Vesta, le bouclier sacré de Mars, le Palladium de Troie. Dans son fanatisme insensé, il s'écriait que les autres dieux n'étaient que des esclaves d'Hélagabale. Rien n'effrayait son audace sacrilége : il viola le sanctuaire de Vesta, en éteignit le feu, et fit venir d'Afrique l'image révérée de *Céleste*, ou la lune, pour la marier à son dieu. Tout l'empire se vit forcé de célébrer ces noces ridicules, et de s'épuiser en présents pour les rendre magnifiques.

Héliogabale, se nommant lui-même souverain pontife du nouveau dieu, se fit circoncire; et, poussant la superstition jusqu'au délire, il voulait se rendre eunuque. Sa mère et son aïeule s'y opposèrent; mais elles ne purent l'empêcher d'offrir à son idole des victimes humaines, et de lui sacrifier les enfants de plusieurs patriciens.

Dès qu'il eut renoncé au célibat, on le vit se livrer avec fureur à d'autres extravagances. Après avoir épousé quatre femmes et déshonoré une vestale, il déclara publiquement qu'il était lui-même femme, prit pour époux un esclave nommé Hiérade, et se laissa maltraiter et battre par lui, disant que le devoir d'une femme était de tout souffrir de son mari.

Le palais des Césars devint alors un lieu public de débauches; Héliogabale forma une académie de femmes prostituées et d'hommes sans pudeur qui ne discutaient que des questions obscènes et n'accordaient de prix qu'aux vices.

Rien n'égala le luxe de ce prince efféminé; ses vêtements de soie, ornés de pourpre et d'or, étaient couverts, jusqu'à la chaussure, de perles et de diamants. Les plus riches pierreries brillaient sur les étoffes magnifiques qui meublaient son appartement; toutes les chambres du palais étaient garnies de fleurs et embaumées par les parfums précieux de l'Arabie. Ses matelas étaient remplis d'un duvet de plumes de perdrix; le baume et l'ambre brûlaient la nuit dans les lampes qui l'éclairaient; ses tables et ses chaises étaient d'or massif. Lorsqu'il sortait de son palais pour monter à cheval ou sur son char, on couvrait le chemin qu'il devait parcourir d'un sable d'or et d'argent. Ses chars étaient traînés par des éléphants, des chameaux, des cerfs, des lions, des tigres, quelquefois par des femmes nues.

Absurde dans ses caprices, il fit rassembler un jour tous les rats, toutes le souris, toutes les araignées qu'on put trouver dans Rome, voulant, disait-il, se donner une idée de la population de cette ville. Quelquefois il invitait à sa table huit borgnes, huit chauves, huit bossus, huit boiteux; et après s'être diverti à leurs dépens, il les forçait à combattre contre des animaux féroces. Réunissant un autre jour chez lui les personnages les plus distingués, il les fasait tirer à une loterie burlesque, où l'un recevait un lot de dix chameaux, l'autre de dix mouches, l'un des chiens morts, et l'autre des bourses pleines d'or et de diamants.

Montrant un mépris peut-être juste pour les Romains, qui se courbaient sous son méprisable joug, il nomma son bouffon Eutychien préfet du prétoire, et l'éleva au rang de consul.

Tandis qu'il déshonorait ainsi le trône par cette honteuse démence, Mœsa, qui s'était emparée du pouvoir, consolait l'empire par une administration juste et sage. Comme elle prévoyait qu'on ne pourrait pas supporter longtemps l'humiliante domination de cet insensé, elle le détermina à déclarer au sénat que, n'ayant pas d'enfants, son dieu lui avait ordonné d'adopter Alexandre, son cousin, fils de Mammée. Le sénat confirma l'adoption, et donna le titre de César à ce jeune prince.

Alexandre Sévère, élevé avec soin par son aïeule et par une mère vertueuse, offrait à l'espoir des Romains la réunion de toutes les grandes qualités qui pouvaient relever leur gloire et assurer leur bonheur. L'inconstant Héliogabale, s'enthousiasmant d'abord pour le successeur qu'il venait de se donner, voulut lui apprendre lui-même à chanter, à danser, et, comme il ne lui trouvait de défauts que ses vertus, il tenta toutes sortes de moyens pour le corrompre;

mais il ne put ébranler les principes gravés dans l'âme du jeune prince par Mammée.

Le peuple montrait autant d'affection pour le nouveau César que de mépris pour l'empereur. Héliogabale, jaloux et irrité, résolut de perdre celui qu'il n'avait pu séduire. Il proposa au sénat de casser son adoption. Un profond silence, qui pouvait alors passer pour du courage, lui montra le mécontentement public; le lâche tyran eut recours au poignard et au poison; mais la tendresse de Mammée, le courage de Mœsa et la fidélité de la garde sauvèrent sa victime.

Les prétoriens, prenant ouvertement le parti d'Alexandre, se soulevèrent, investirent le palais, et n'accordèrent la vie à l'empereur qu'à condition qu'il promettrait de respecter les jours du prince, d'observer les lois et de changer de conduite. Héliogabale feignit d'obéir; mais, quelque temps après, s'étant saisi du jeune Alexandre, il l'enferma et fit courir le bruit qu'il était dangereusement malade. A cette nouvelle les cohortes prétoriennes, soupçonnant le crime, prennent les armes, éclatent en menaces, et forcent l'empereur de conduire dans leur camp Alexandre, Mammée et Sœmis; Mœsa était à leur tête. Héliogabale, contraint de céder, veut cependant encore jouer le rôle de maître et punir les chefs de la sédition. Soutenu par Sœmis, par quelques officiers et par ses favoris, il veut arrêter les rebelles; Mœsa et Mammée les encouragent à se défendre; le combat ne pouvait être ni long ni indécis; les faibles courtisans de l'empereur sont aussitôt défaits et massacrés qu'attaqués; lui-même il se sauve dans un égout avec sa mère; les soldats les y poursuivent, les trouvent étroitement embrassés, les égorgent sans pitié, tranchent leurs têtes et traînent leurs corps dans la rivière.

Eubalus, intendant du palais, Fulvius, préfet de Rome, et tous les favoris d'Héliogabale furent mis en pièces. Le sénat effaça le nom de ce lâche prince de ses registres, et défendit, par un décret, à aucune femme de siéger et d'opiner dans ses assemblées.

Héliogabale périt à dix-neuf ans : il n'en avait régné que quatre. Ce monstre, indigne du trône, n'occupa de place convenable à ses mœurs que dans l'infâme égout où il termina sa honte et sa vie.

CHAPITRE XXV.

ALEXANDRE SÉVÈRE.

(An de Rome 974. — De Jésus-Christ 222.)

Election d'Alexandre Sévère confirmée par le sénat. — Régence de Mœsa et de Mammée. — Gouvernement d'Alexandre Sévère. — Ses occupations. — Supplice de Vétronius Turinus. — Conspiration de Camille. — Son association à l'empire. — Révolution en Orient. — Invasion d'Artaxerce, roi de Perse. — Révolte dans les légions romaines. — Mort d'Ulpien. — Guerre avec les Perses. — Désordres, révolte et désarmement d'une légion. — Victoire des Romains sur les Perses. — Excursion des Germains. — Leurs défaites. — Révolte excitée par Maximin. — Mort de Mammée. — Mort d'Alexandre Sévère.

Le génie de Rome, pour retarder sa décadence, faisait sortir de temps en temps de ses ruines quelques princes vertueux qui rappelaient les anciennes mœurs, rétablissaient l'ordre et la justice, opposaient une digue au torrent de la corruption, et rendaient à l'empire quelques instants de jeunesse et de vigueur. Alexandre Sévère fut de ce nombre, et son règne fit jouir les Romains de dix années de paix et de bonheur. Les prétoriens le proclamèrent Auguste et empereur au moment où Héliogabale venait d'expirer. Le sénat confirma leur choix et lui décerna les titres de père de la patrie et de tribun. Comme il n'était alors âgé que de quinze ans, son aïeule Mœsa et sa mère Mammée gouvernèrent en son nom. Elles lui formèrent un conseil de seize sénateurs estimés, lui donnèrent pour ministres Fabius Sabinus, que ses vertus faisaient comparer à Caton, et Ulpien, préfet du prétoire, célèbre jurisconsulte, dont on révérait l'expérience et les vertus.

Mœsa, austère, habile, courageuse, imprimait dans l'âme du jeune empereur les principes mâles qui font les grands rois. Mammée, indulgente, spirituelle, bienfaisante, sensible, lui inspira les douces vertus de la religion chrétienne qu'elle professait. La nature avait disposé Alexandre à profiter d'une si heureuse éducation. Son esprit était juste, son cœur humain, son

caractère modeste; détestant le faste des cours, il voulait que son trône ne fût orné que par ses vertus, et il ne faisait consister son ambition qu'à rendre le peuple heureux.

Ce jeune prince, méprisant les titres orgueilleux que tant de vils tyrans avaient pris pour décorer leur bassesse, défendit par un décret qu'on le nommât *seigneur*. Il voulait que les prêtres l'appelassent leur frère; les sénateurs, leur fils; les guerriers, leur compagnon; les citoyens, leur ami. Vêtu d'une robe blanche, sans or ni pierreries, ennemi du luxe, il marchait sans gardes dans Rome, se mêlait familièrement avec les citoyens, s'entretenait avec tous ceux dont il estimait le caractère, et ne montrait de fierté qu'aux hommes dont les vices excitaient son mépris.

Son premier soin fut de purifier le palais souillé par les extravagantes orgies d'Héliogabale. Il en exila les histrions, les prostituées, les délateurs, les hommes cupides, et surtout les flatteurs, race perfide, si pernicieuse aux princes, qui créa partout tant de tyrans et d'esclaves, et qu'il regardait comme plus dangereuse pour lui que les ennemis de l'empire. « Les uns, disait-il, ne pour» raient me prendre que quelques terres; les autres peuvent me faire perdre » mes vertus et ma renommée. »

Pour effacer les vestiges de la dissolution du règne précédent, il punit les concussionnaires, écarta des emplois tous les hommes sans mœurs, écouta l'opinion publique pour le choix des magistrats, soumit au sénat la décision des affaires les plus importantes, et se fit assister, pour rendre la justice, par les jurisconsultes les plus éclairés.

La dépravation publique avait été portée à un tel point que, pendant la vie d'Héliogabale, les courtisanes étaient venues insolemment demander au sénat la permission de changer leurs maisons en palais magnifiques, puisque l'empereur, les autorisant par son exemple, transformait son palais en lieu de débauche. Tous les temples avaient été pillés, le trésor livré aux eunuques et aux esclaves, les fortunes des particuliers et le sang de l'innocence vendus à l'encan. Alexandre renvoya en Syrie le dieu Hélagabale avec ses prêtres, rendit aux autels leurs cultes et leurs dieux, rétablit l'ordre dans les finances, et répara les édifices publics.

Des lois douces rappelèrent les exilés et restituèrent les biens confisqués; des lois rigoureuses prononcèrent de fortes peines contre l'adultère, la prostitution, la prévarication : mais l'empereur donna l'ordre en secret de n'exécuter promptement et strictement que les premières. « Les lois rigoureuses, disait» il, doivent plus servir à effrayer qu'à punir. »

Alexandre n'était pas chrétien, mais il aimait la morale du christianisme, et avait fait écrire en lettres d'or, dans plusieurs endroits de son palais, cette maxime de l'Évangile : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on » te fît. » Elle fut toujours la règle de sa conduite; il défendit toute persécution contre les chrétiens, et les protégea ouvertement. On prétend même qu'il voulait proposer au sénat d'ériger un temple à Jésus-Christ, et de le placer au rang des dieux; mais les prêtres des idoles l'en dissuadèrent : « Ce culte,

» dirent-ils, est exclusif, incompatible avec tout autre; si vous lui accordez » un temple, les nôtres seront déserts. » En entrant dans la chapelle du palais, un mélange d'images, plus philosophique que pieux, prouvait la tolérance du prince. On y trouvait les portraits ou les statues d'Abraham, d'Orphée, d'Alexandre-le-Grand, de Jésus-Christ et d'Apollonius de Tyane : il leur offrait à tous des sacrifices, considérant comme divin tout ce qui le frappait par un caractère de grandeur et de sagesse.

La vie active de Sévère était régulière et toujours utilement employée. Il consacrait la matinée aux affaires, lisait ensuite les ouvrages des philosophes grecs, ceux de Cicéron et d'Horace, et les vers de Virgile, qu'il appelait le Platon des poëtes. Conformément aux anciennes coutumes, il fortifiait ensuite son corps par les exercices du Champ de Mars, dans lesquels il montrait beaucoup d'adresse. Rentré dans son palais, il prenait les pinceaux ou la lyre, et l'on dit qu'il cultivait avec succès les beaux-arts. Après les séances du sénat ou celles des tribunaux, qu'il suivait avec exactitude, il faisait un repas modeste, entouré de quelques amis dont les vertus et non la complaisance avaient mérité sa faveur. Il aimait à entendre d'eux et à leur dire la vérité; et, loin de faire venir, comme ses prédécesseurs, des bouffons, des danseurs et des pantomimes pour égayer le festin, il invitait à sa table des savants, des artistes, des littérateurs, dont l'entretien et les écrits l'éclairaient en l'amusant; car, même dans ses plaisirs, il cherchait toujours un but utile.

Passionné pour la justice, il se montra peut-être trop sévère pour les courtisans qui, profitant de l'apparence de la faveur et de l'intimité, abusaient les solliciteurs par de fausses promesses, et vendaient un crédit qu'ils n'avaient pas. On lui prouva que Vétronius Turinus, qu'il admettait à ses lectures, vendait à des dupes des places et des emplois, à la nomination desquels il se vantait faussement de contribuer. Il le condamna à être attaché à un poteau, autour duquel on brûla du foin et du bois vert : le malheureux fut bientôt suffoqué, et, pendant son supplice, un héraut criait : « La fumée punit le ven- » deur de fumée. » Un Romain ne pouvait être tout à fait exempt de cruauté, puisque le plus doux des empereurs punit de mort une bassesse qui ne méritait que l'exil et le mépris.

La vénalité des charges lui paraissait sans doute un crime; aussi disait-il souvent : « Celui qui permet d'acheter des emplois vend la justice. » Tout ce qui pouvait offenser l'équité ou nuire à la chose publique encourait son animadversion. Son palais, ouvert à tous les citoyens, offrait à leurs regards cette inscription sévère : « On n'entre ici qu'avec un cœur et des mains » purs. »

Arabinus, magistrat prévaricateur et destitué, osa se présenter un jour devant lui. « Cet homme me croit donc aveugle? » dit l'empereur; et il le chassa honteusement. Ce prince, si rigoureux contre les délits publics, poussait peut-être trop loin la clémence, lorsqu'on n'offensait que lui. Le sénateur Camille fier d'une illustre naissance, qui n'est qu'un fardeau quand elle n'est pas soutenue par le mérite, aspira présomptueusement au trône, et forma une conspiration

contre Alexandre. Les conjurés avaient tout avoué, les preuves étaient évidentes; le conseil pressait l'empereur de condamner le coupable : ce prince, au lieu d'y consentir, prit la résolution singulière et neuve de punir cet ambitieux par le poids même de la couronne qu'il ambitionnait. Il savait que Camille, élevé dans la mollesse, livré aux femmes, énervé par les plaisirs, était incapable de soutenir l'application et la fatigue : il le nomma César, l'associa à l'empire, l'occupa jour et nuit, le fit marcher à sa suite dans une expédition contre les Barbares, et fatigua tellement son corps et son esprit, que l'insensé, reconnaissant son erreur, demanda pour toute grâce le repos et la retraite.

La paix régnait depuis dix ans; Rome et les provinces jouissaient d'un long calme sous le règne d'un prince juste, économe, libéral, qui remplissait le trésor en soulageant le peuple, se montrait accessible à toutes les plaintes, redressait tous les torts, punissait le vice, récompensait la vertu, plaçait le mérite, et répandait partout les lumières dont il aimait à s'entourer. Mais une grande révolution dans l'Orient troubla, malgré les efforts de Sévère, cette tranquillité passagère.

Le royaume des Parthes, fondé par Arsace, dans le temps de la première guerre punique, sur les débris de l'empire d'Alexandre-le-Grand, venait de tomber, après quatre cent soixante-six ans de grandeur et de puissance. Sa gloire ne brilla jamais avec plus d'éclat qu'à l'époque qui précéda sa chute. Artaban avait vaincu Macrin, mis en fuite son armée, reconquis la Mésopotamie, et forcé Rome à lui payer un tribut: mais il est des triomphes plus dangereux que des revers. La victoire sanglante des Parthes leur avait coûté les trois quarts de leurs soldats; le reste, couvert de blessures et épuisé par la fatigue, n'était plus capable de contenir l'humeur turbulente des peuples tributaires qui supportaient impatiemment leur joug. Les Perses s'étaient toujours vus à regret soumis aux Parthes; un guerrier persan, né de l'adultère d'un soldat appelé Sasan avec la femme du cordonnier Babec, réveille dans leurs cœurs l'amour de l'indépendance, les appelle aux armes, prend audacieusement le nom antique d'Artaxerce, le justifie par ses exploits, gagne trois batailles contre les Parthes, tue Artaban leur roi, monte sur le trône qu'il a relevé, et rétablit la monarchie des Perses, cinq cent cinquante-cinq ans après la mort de Darius.

Comme tous les conquérants, Artaxerce ne savait point mettre de bornes à son ambition; à peine vainqueur des Parthes, il veut rendre à l'empire des Perses la puissance et l'éclat de celui de Cyrus : il attaque les Romains, veut les chasser de l'Asie, répand la terreur en Syrie, et ne rencontre d'obstacle que sous les murs de cette ville d'Atra, devant lesquels la gloire de Trajan et celle de Septime Sévère avaient déjà deux fois échoué.

La nouvelle de cette invasion répandit la tristesse dans Rome. Cette reine du monde, depuis longtemps déchue de sa grandeur, s'occupait plus de défendre ses limites que de les étendre; opprimée par tant de tyrans, déchirée par tant de guerres civiles, elle se voyait à regret forcée de sortir du repos, jusque là inconnu, dont Alexandre Sévère la faisait jouir; et l'empereur lui-même, plus ambitieux de couronnes civiques que de lauriers, comptant plus,

pour sa gloire, sur de sages lois que sur d'incertaines et coûteuses victoires, aurait voulu éviter cette guerre lointaine, dont l'indiscipline des troupes lui faisait craindre l'issue.

Les légions, et surtout les prétoriens, trop souvent maîtres du trône, encouragés à la licence par des princes qui leur devaient la couronne et se croyaient obligés d'acheter leur appui, résistaient aux efforts de l'empereur, qui voulait en vain les assujettir aux anciens réglements. Le vertueux Ulpien, secondant les sages intentions de son prince, devint l'objet de la haine de ces cohortes séditieuses. Les prétoriens méprisèrent ses ordres ; ennemis de toute discipline, ils éclatèrent en menaces, le chassèrent du camp, et, se révoltant enfin ouvertement, le poursuivirent jusqu'au palais. L'empereur et le peuple, embrassant sa défense, combattirent pendant trois jours contre les rebelles ; mais les soldats furieux ayant mis le feu aux maisons, la multitude, faible et mobile, cessa de leur opposer aucune résistance. Ils se précipitent en foule sur le malheureux Ulpien ; Alexandre, qui seul le défendait alors, le couvre de son manteau, et s'offre généreusement aux poignards des rebelles. Ils n'osent frapper l'empereur; mais, implacables dans leur rage, ils égorgent leur victime à ses pieds. Honteux de leur crime après l'avoir consommé, et tremblants devant la majesté du prince qu'ils venaient d'outrager, ils passent de la fureur à l'abattement, implorent leur grâce, et se retirent consternés dans leur camp. L'empereur, qui n'avait pu sauver son ami, le vengea et punit les chefs de la sédition ; mais il dut prévoir en même temps le sort que lui réservaient des soldats sans discipline, pour qui la tyrannie était un besoin, et la justice un fardeau.

Alexandre envoya des ambassadeurs à Artaxerce, et lui écrivit une lettre sage et forte, dont l'objet était de l'éclairer sur les malheurs auxquels son ambition sans frein exposait l'Asie et ses propres États. Il l'invitait à consolider par la paix un trône nouveau et mal affermi, et à ne point chercher une vaine gloire aux dépens du repos du monde et du sang de ses sujets. Enfin il le menaçait des armes de Rome, s'il ne respectait pas ses possessions. Le fier Persan trouva que cette lettre sentait plus l'école que la guerre : « Les princes » vaillants, disait-il, sont courts en paroles et forts en actions. » En congédiant les ambassadeurs, il ne leur adressa que ce peu de mots : « Les lois et les prin» cipes sont pour le vulgaire : le droit des princes consiste dans leur force et » dans leur épée; dites à votre maître que voici ma réponse à sa lettre philo» sophique : j'opposerai mon camp à son papier, ma lance à sa plume, mon » sang à son encre, et mes actions à ses discours. »

L'empereur, après avoir exposé au sénat la justice et la nécessité de cette guerre, et concerté avec les plus habiles généraux le plan de ses opérations, partit de Rome, laissant le sénat et le peuple en deuil de l'absence d'un prince que leur amour récompensait de tous ses travaux.

Ses troupes, habituées au désordre, voulaient piller les villes et les bourgs qui se trouvaient sur leur passage : il parvint, par un heureux mélange de douceur et de sévérité, à réprimer leur licence, et à les convaincre qu'elles ne de-

vaient pas se permettre contre leurs concitoyens des excès qu'eux-mêmes vengeraient cruellement, si on se les permettait sur leurs propriétés. Joignant les leçons à l'exemple, il payait tout avec exactitude, marchait à pied à la tête des légions, et se nourrissait comme le simple soldat.

Lorsqu'il fut arrivé à Antioche, Artaxerce, voulant plutôt le braver que l'honorer, lui envoya quatre cents officiers perses, magnifiquement équipés et armés. Ces ambassadeurs militaires lui ordonnèrent, au nom de leur maître, d'évacuer l'Asie. Les Romains demandaient leur mort à grands cris; Sévère, moins cruel, se contenta de les faire dépouiller de leurs vêtements, et de les envoyer labourer des terres en Phrygie. Temps déplorable, où une telle violation du droit des gens était vantée comme un acte de modération et d'humanité!

Antioche était la Sybaris de l'Asie. Dans ce doux climat tout portait à la mollesse et au plaisir; son air embaumé avait successivement énervé les fiers descendants de Cyrus, les intrépides compagnons d'Alexandre et les austères guerriers de la république romaine. Les bois délicieux de Daphné, consacrés à Vénus, étaient un théâtre où l'on voyait journellement le vice hardi immoler l'innocence et sacrifier la pudeur. Malgré tous les efforts de Sévère, une de ses légions, enfreignant ses ordres, quitta son camp, abandonna ses chefs, oublia ses devoirs, et se livra aux plus honteux excès. L'empereur irrité la rassemble, monte sur son tribunal, et lui reproche de renverser l'empire en détruisant la discipline, seule force des armées, seul gage de la victoire, seule base de la grandeur romaine. Il veut ordonner la punition des plus coupables; on l'interrompt par des murmures menaçants. « Taisez-vous, insensés, dit Alexandre; » songez à résister aux Perses, et non à votre empereur, qui pourvoit à tous » vos besoins, qui veille à votre salut, et qui ne s'occupe que de votre gloire. » L'agitation continue, le bruit des armes se mêle aux clameurs: « Vous ne m'effraierez pas, s'écrie Sévère; si vous employez contre l'Etat des armes destinées à ne frapper que ses ennemis, je trouverai d'autres soldats qui châtieront » votre audace. » Et comme le tumulte croissait toujours, il prononça ces paroles d'une voix terrible : « Citoyens, vous n'êtes plus soldats; déposez vos » armes, quittez l'habit militaire, et retirez-vous. » A ces mots les rebelles obéissent, se dépouillent de leurs boucliers, jettent leurs glaives, et se retirent consternés dans leurs tentes. L'empereur, après avoir réprimé leur insolence par sa fermeté, fit grâce à leur repentir, et marcha contre les Perses.

Les auteurs de ce temps, les écrivains de l'histoire d'*Auguste*, ne sont pas d'accord sur l'issue de cette guerre; Hérodien prétend que les Romains furent vaincus et forcés de se retirer à Antioche; d'autres assurent qu'Artaxerce, battu, perdit une partie de ses États. La version de Lampride paraît la plus vraie; il cite une lettre, dans laquelle Alexandre rend compte au sénat d'une grande victoire qu'il remporta sur les Perses : « Les ennemis, dit-il, opposaient à nos efforts trois cent mille hommes, cent trente mille chevaux, sept cents éléphants, dix-huit chariots armés de faux. Artaxerce a pris la fuite; il a perdu » dix mille cavaliers, une partie de son infanterie, tous ses chariots; deux cents

» éléphants ont été tués, on en a pris trois cents. Le butin des soldats est im- » mense ; on leur a distribué les prisonniers qu'ils ont vendus, et que le roi de » Perse a rachetés. Tous les pays conquis par Artaxerce sont rentrés sous la » domination romaine. »

Ce qui confirme encore la vérité de ce récit, c'est que Sévère, trop modeste pour jouir d'une gloire non méritée, reçut à son retour à Rome les honneurs du triomphe, et l'on y vit son char traîné par les éléphants qu'il avait conquis. Mais probablement après son départ d'Asie, ses lieutenants, moins habiles et moins fermes, se virent contraints d'abandonner le fruit de leurs victoires et de se retirer en Syrie. C'était le sort des Romains dans toutes leurs guerres contre les Parthes, et c'est ce qui peut expliquer la contradiction des historiens sur les événements de cette guerre.

Le sénat décerna à l'empereur le titre de *Persique*. Ce prince fit aux dieux de solennels sacrifices, donna au peuple de magnifiques spectacles, et fonda d'utiles établissements pour l'éducation gratuite des orphelins, que, par tendresse pour sa mère, il appela *mamméens*. L'excès de sa piété filiale fut son seul défaut : Mammée exerçait un empire absolu sur lui; cette princesse, douée de beaucoup de vertus, était trop jalouse de son crédit, et portait l'économie jusqu'à l'avarice. Sévère avait épousé la fille d'un patricien ; le beau-père conspira contre son gendre, et Mammée, abusant de son pouvoir, triompha de la clémence ordinaire d'Alexandre, fit prononcer la mort du coupable, et obtint même l'exil de l'impératrice. Employant le même ascendant, elle empêcha son fils de faire aux soldats les largesses que la corruption du siècle rendait nécessaires, et, par cette parcimonie, elle devint la cause de sa perte.

Rome ne jouit pas longtemps des douceurs de la paix : bientôt on apprit que les Germains, franchissant le Rhin et le Danube, étendaient leurs ravages dans l'Illyrie et dans les Gaules. Alexandre reprit les armes pour les combattre, et composa la plus grande partie de son armée d'Arméniens et de Parthes, croyant que leur agilité, leur force et leur adresse à lancer des traits les rendraient plus propres que les Romains à étonner et à vaincre les froids et pesants Germains.

Les larmes du peuple, lorsque l'empereur s'éloigna de Rome, semblèrent un présage du deuil que sa mort devait bientôt répandre dans l'empire. On prétend qu'arrivé près de Lyon, un vieux druide lui dit : « N'espère pas la » victoire, ne compte point sur tes soldats ; tu mourras de la main d'un Bar- » bare. — Eh bien ! répondit d'un air calme Alexandre, j'éprouverai le sort » des grands hommes ; aucun d'eux n'a terminé ses jours par une mort na- » turelle. »

Continuant à déployer les talents d'un général et la bravoure d'un soldat, il battit les ennemis en plusieurs rencontres, les chassa jusqu'au Rhin, et fit ses dispositions pour entrer en Germanie. Mais, tandis que ses exploits soutenaient la gloire de Rome, la sévérité avec laquelle il maintenait la discipline excitait le murmure des légions gauloises, plus licencieuses et moins

dociles que celles d'Orient. Maximin les commandait et fomentait leur mécontentement. Ce Barbare, goth de naissance, s'était attiré l'admiration des soldats par sa taille colossale, par sa force prodigieuse, par son courage intrépide. Enrôlé dès sa jeunesse dans les troupes romaines, sa bravoure l'avait porté rapidement aux premiers emplois : prêtant une oreille complaisante aux plaintes des factieux, il encourageait leur audace, enflammait leurs ressentiments, et les raillait de leur faiblesse qui les courbait, disait-il, sous le joug d'un prince enfant, gouverné par une femme avare. Enhardis par le chef qui aurait dû les réprimer, les séditieux se rassemblent, s'arment et s'avancent en foule, menaçant l'empereur par leurs cris. Ce prince, sans défiance, n'était défendu que par un petit nombre de prétoriens. A l'approche des rebelles, la garde épouvantée prend la fuite; Mammée sort de la tente impériale avec les préfets du prétoire, croyant qu'une rixe de soldats était seule la cause de ce tumulte. Sa vue, loin d'inspirer quelque respect aux conjurés, redouble leur colère. Ils se jettent avec fureur sur elle, et l'égorgent, ainsi que tous ceux qui l'entouraient. Ivres de crimes et de sang, les assassins pénètrent dans la tente de l'empereur. Alexandre, privé de secours, dénué de tout moyen de défense, couvre sa tête avec sa toge, et se livre sans résistance aux coups des meurtriers. « Ma mère, s'écria-t-il, ma » mère est cause de ma mort! »

Les Barbares l'accablent d'outrages, le percent de leurs glaives et le massacrent sans pitié. Il mourut âgé de vingt-neuf ans, dans la quatorzième année de son règne, emportant avec lui les regrets, le repos et la gloire de Rome. Le sénat, le peuple et les provinces le pleurèrent; le deuil fut universel et sincère : l'armée, oubliant sa rigueur, et ne se souvenant que de ses vertus, vengea sa mort par le supplice de ses assassins. Le sénat ordonna l'apothéose d'Alexandre et de Mammée : on célébrait encore leur fête dans le siècle de Constantin. Ce fut sous le règne d'Alexandre Sévère que mourut Dion Cassius qui avait écrit l'histoire de Rome, dont une grande partie est parvenue jusqu'à nous(1). Sévère avait fait renaître momentanément dans l'empire la liberté, l'ordre et les lois; sa mort y ramena toutes les fureurs et tous les désordres de l'anarchie militaire.

(1) An de Jésus-Christ 235.

CHAPITRE XXVI.

MAXIMIN, LES DEUX GORDIEN, PUPIEN, BALBIN, LE JEUNE GORDIEN.

(An de Rome 987. — De Jésus-Christ 235.)

Élection de Maximin par l'armée. — Son portrait. — Sa tyrannie. — Conspiration contre lui déjouée. — Sa vengeance. — Ses proscriptions. — Révolte dans les légions. — Gordien est reconnu empereur par l'armée. — Le sénat confirme ce choix. — Le nom de César est donné au jeune Gordien. — Mort de Gordien et de son fils. — Élection de Maximus Pupiénus et de Claudius Balbinus. — Association d'un autre Gordien à l'empire. — Tumulte à Rome. — Mort de Maximin et de son fils. — Joie dans Rome pour cet événement — Dissension entre Pupien et Balbin. — Révolte des prétoriens. — Mort des deux empereurs. — Élévation du jeune Gordien à l'empire.

Sévère ne laissait pas d'enfants. Après quelques jours de tumulte et de débats, l'armée élut pour empereur Maximin qui, sans attendre les décrets du sénat et du peuple, donna le titre de César à son fils Maxime. Le père du nouvel empereur, né parmi les Goths, s'appelait Micca; sa mère Ababa reçut le jour dans le pays des Alains; ainsi, des deux côtés, son origine était barbare.

Jules Maximin, représenté par les historiens comme un cyclope, en avait les formes gigantesques et la férocité. On prétend que sa taille était de huit pieds, que les bracelets de sa femme lui servaient de bagues, qu'il mangeait dans un jour quarante livres de viande, que d'un seul coup de poing il faisait sauter les dents d'un cheval, et qu'on le vit plusieurs fois traîner seul un chariot chargé. Les récits des écrivains de son temps ressemblent aux contes des ogres. Ce qui est certain, c'est que ce Barbare, qui se comparait à Hercule, se vantait lui-même d'égaler Milon en force, Ajax en vaillance, Phalaris en cruauté. Enrôlé dans les troupes romaines, il remporta tous les prix militaires, et obtint la main de Memmia, descendante de Catulus et fille de Sulpicius, personnage consulaire. Septime Sévère, qui avait remarqué son courage, le plaça dans sa garde.

Devenu centurion et favori de Caracalla, il demeura fidèle à sa mémoire, refusa de servir sous Macrin, et se retira en Thrace, lieu de sa naissance. Héliogabale le rappela, l'admit dans sa honteuse intimité, et le nomma tribun. Alexandre, le croyant moins déplacé dans un camp qu'à la cour, le recommanda au sénat, et lui donna le commandement de la quatrième légion.

Dès que Maximin fut parvenu à l'empire, on vit promptement qu'il ne voulait régner que par la terreur. Il tua, bannit ou destitua tous les amis d'Alexandre. La persécution contre les chrétiens recommença; et, si l'on en croit Origène, la plupart des évêques périrent victimes de ses fureurs. En détestant les vices de ce monstre, on doit rendre justice à ses talents militaires. Toujours armé, et presque toujours heureux, il délivra l'empire de ses ennemis, recula ses frontières, poursuivit les Barbares jusqu'au fond de leurs forêts, dévastant tout sur son passage comme un torrent. Il menaçait les Germains d'une ruine totale, et se flattait de porter ses conquêtes jusqu'à la mer du Nord. Dans ses lettres au sénat, il se vantait d'avoir surpassé les exploits des plus célèbres conquérants; mais la nécessité de défendre son pouvoir usurpé, qu'on attaquait de toutes parts, le força bientôt de s'arrêter dans ses triomphes.

Magnus, soutenu par quelques amis d'Alexandre, conspira contre lui, et forma le dessein de rompre un pont sur lequel ce tyran devait passer. Quelques traîtres découvrirent le complot; quatre mille victimes suffirent à peine à la vengeance de Maximin. Plusieurs légions, s'étant soulevées, proclamèrent empereur Quartianus; mais Macédonus, un des chefs de la conjuration, trahit ses complices, tua le nouveau César, et porta sa tête à Maximin.

Le tyran, d'autant plus cruel que son pouvoir était plus incertain, voyait avec indignation que le sénat, obéissant à regret à un Barbare, refusait de légaliser son usurpation. Ses agents à Rome reçurent une liste de proscription qui condamnait à mort les plus illustres personnages. Le sang coulait, la terreur régnait dans la capitale, et les ombres de Marius et de Sylla semblaient sortir de leurs tombeaux pour se repaître encore de supplices.

Maximin voulut exercer de semblables cruautés en Afrique; mais la plus grande partie des légions, loin d'obéir, levèrent l'étendard de la révolte, et donnèrent le titre d'empereur au sénateur Gordien, âgé de quatre-vingts ans. Ce vieillard, dont la couronne n'orna que le tombeau, fit parvenir à Rome une proclamation, dans laquelle il protestait qu'exempt d'ambition, il ne s'était rendu aux vœux de l'armée que pour délivrer Rome d'un monstre.

A cette nouvelle, le sénat, sortant de sa stupeur, confirma le choix de l'armée, et déclara Maximin, ainsi que son fils, traîtres à la patrie et déchus de leur grandeur usurpée.

Le peuple, encouragé par cet exemple, s'arme en tumulte, triomphe de la résistance des prétoriens, tue le préfet du prétoire, et massacre le gouverneur de Rome nommé par le tyran. Le sénat donna le titre de César au fils de Gordien, et défendit aux provinces et aux légions d'obéir aux ordres de l'usurpateur.

Lorsque Maximin fut informé de ces événements, il hurla comme une

bête féroce, se frappa la tête contre les murailles, rassembla promptement ses troupes, crut les attacher à sa cause par d'immenses largesses, leur promit la ruine et le pillage de Rome, quitta la Pannonie, et dirigea son armée contre l'Italie ; mais le grand nombre de ses soldats et le défaut de vivres rendirent sa marche difficile et lente.

Cependant Capellianus, auquel il avait confié le gouvernement de Numidie, et qui maintenait dans l'obéissance un corps de vieilles troupes, attaqua, près de Carthage, le jeune Gordien, qui ne commandait que des soldats nouvellement levés.

Gordien combattit avec vaillance ; mais, abandonné par son armée, il fut vaincu, et périt sur le champ de bataille. Son père, ne pouvant le venger et ne voulant pas lui survivre, s'étrangla avec sa ceinture. Capellianus mit à mort tous leurs partisans, pilla les temples, dévasta les villes, ravagea les champs, et surpassa les fureurs des monstres de l'Afrique et même celles de son maître.

Ce désastre consterna Rome, mais n'abattit point la fermeté que le désespoir inspirait alors au sénat. Les plus timides prennent du courage lorsque la faiblesse n'offre plus d'espérance. Les sénateurs s'assemblèrent dans le temple de Jupiter, et, après de courts débats, ils élurent pour empereurs Maximus Pupiénus et Claudius Balbinus. Le premier, fils d'un serrurier, parvenu par son mérite et par sa bravoure aux plus hautes dignités de l'État, avait été successivement gouverneur de Bithynie, de Grèce, des Gaules, préfet de Rome, et consul. Il s'attirait le respect par ses mœurs pures, par sa grave fermeté, et se conciliait l'opinion publique par sa douceur.

Balbin, issu d'une famille illustre, deux fois consul, gouverneur intègre de province, s'était fait estimer par sa justice. Éloquent orateur, poète élégant, il était plus propre à l'administration qu'aux combats.

Le peuple, dont le temps, l'esclavage et la tyrannie n'avaient pas affaibli la vieille haine contre les grands, refusa de souscrire au choix du sénat. Chaque parti soutint ses prétentions avec les armes. Après plusieurs jours de sédition et de combats, le peuple promit d'obéir aux empereurs, s'ils voulaient partager leur pouvoir avec un enfant de la famille de Gordien, âgé alors de douze ans. Les empereurs y consentirent, lui donnèrent le titre de César, et établirent la paix par cette condescendance.

Pupiénus, sans perdre de temps, rassembla toutes les troupes qui se trouvaient en Italie, et se mit à leur tête pour combattre Maximin. Celui-ci, furieux, précipitait sa marche, impatient de franchir les Alpes ; mais l'active prévoyance du sénat avait défendu les passages, approvisionné les places, et enlevé de la campagne tous les grains et tous les bestiaux.

L'armée de Maximin, épuisée de fatigue, murmure en trouvant la disette où elle espérait l'abondance. Son chef, pour l'apaiser, attaque de vive force Aquilée, défendue par les consulaires Crispinus et Ménophile. Les assiégés soutiennent intrépidement l'assaut, écrasent les assiégeants en leur lançant des traits, des pierres, des poutres embrasées, et les découragent tellement qu'ils ne veulent plus s'approcher des remparts.

Dans le même temps l'imprudence de deux sénateurs excitait dans Rome un nouveau tumulte. Les prétoriens, impatients de savoir des nouvelles de l'armée, s'étant approchés en grand nombre de la salle où le sénat était rassemblé, Gallican et Mécène, qui soupçonnaient leur fidélité, quittent la séance, injurient ces soldats, les écartent, les accusent d'espionnage. La multitude, toujours crédule pour toute accusation, se jette sur les prétoriens et les poursuit jusqu'à leur camp. Les cohortes furieuses en sortent, repoussent à leur tour le peuple et mettent le feu à la ville. Comme cette sédition était fortuite et n'avait point de chef, l'empereur Balbin parvint facilement à la calmer.

Le mécontentement de l'armée de Maximin, plus durable parce qu'il était causé par la famine, s'augmentait à la nouvelle de l'approche de Pupiénus. Maximin crut ramener l'ordre par la crainte, mais sa cruauté souleva toutes ses légions; on méprisa ses ordres, on déchira ses images; et, lorsqu'il voulut imposer aux rebelles, les soldats furieux se précipitèrent sur lui, le massacrèrent ainsi que son fils, et envoyèrent leurs têtes à Rome. Lorsque le courrier expédié par l'armée pour informer le sénat de la mort de Maximin entra dans Rome, le peuple était assemblé au théâtre; la joie était universelle; chacun, en se voyant délivré de ce tyran, se croyait échappé à la mort : on brûla dans le Champ de Mars la tête du monstre qui en avait tant fait tomber; l'encens fuma dans tous les temples, le calme rentra dans tous les cœurs, et la paix parut rétablie dans l'empire. Mais la vanité est presque toujours inséparable de la faiblesse : le sénat, depuis si longtemps dominé par l'armée, se vantait imprudemment d'avoir élu sans son consentement les deux empereurs Pupien et Balbin. Cette jactance irrita les prétoriens; ils haïssaient dans ces deux princes la tempérance, la justice et la modération qui leur avaient mérité les suffrages du sénat. Les soldats, amis de la licence, ne pouvaient supporter des chefs qui voulaient rétablir l'ancienne discipline. Les deux empereurs auraient dû rester unis pour leur résister; la jalousie du pouvoir les divisa. Ils prétendaient tous deux à la supériorité, Pupien par son mérite, et Balbin par sa naissance. Cette mésintelligence augmentait la force de leurs ennemis. Cependant, comme ils apprirent que les frontières de l'empire étaient menacées par les Perses et par les Germains, ils parurent se rapprocher, et convinrent de marcher, l'un en Orient, l'autre en Germanie.

Leurs troupes s'éloignèrent de Rome; et, avant de les rejoindre, ils voulurent célébrer les jeux capitolins. Les deux empereurs, après le départ des armées, se trouvaient presque seuls, chacun dans son palais, et n'avaient pour toute défense que leurs esclaves. La haine des prétoriens profite de cet isolement; ils se soulèvent contre les princes. Pupien, averti à temps de leur complot, conjure son collègue de rappeler l'armée du Rhin, qui était encore peu éloignée de Rome. La jalousie est défiante : Balbin hésite à suivre ce conseil; les séditieux investissent le palais, outragent les empereurs et veulent les entraîner dans leur camp; mais, avertis qu'on envoyait l'ordre aux troupes du Rhin de revenir, ils se hâtent de consommer leur crime, massacrent les deux empereurs, proclament Auguste le jeune Gordien, et apaisent le mécontente-

ment du peuple, en lui rappelant que ce jeune prince devait le trône à ses suffrages, tandis que Pupien et Balbin, rejetés d'abord par lui, ne devaient leur élévation qu'à l'orgueil et au caprice du sénat.

CHAPITRE XXVII.

GORDIEN.

An de Rome 991. — De Jésus-Christ 239.

Portrait du jeune Gordien. — Son administration. — Victoire d'Aurélien. — Guerre en Orient. — Victoires de Gordien. — Mort de Mysithée, préfet du prétoire. — Perfidie de l'Arabe Philippe. — Révolte dans l'armée, excitée par Philippe. — Mort de Gordien.

L'empire romain, triste jouet de l'inconstance des armées, à peine échappé au joug d'un Goth féroce, voyait sa destinée soumise à un faible enfant. Gordien, âgé de quatorze ans, descendait, par son père, des Gracques, et, par sa mère, de Trajan. Si sa naissance rappelait de nobles souvenirs, son caractère donnait de douces espérances. Il était bon, sensible, enjoué, aimait à s'instruire, et se composait une bibliothèque qui contint bientôt soixante-deux mille volumes. « Je voudrais tout savoir, disait-il, pour n'être trompé sur » rien. »

En peu de temps il sut se concilier l'affection générale. Les sénateurs et les soldats le nommaient leur fils, le peuple sa joie et ses délices, et il paraissait faire consister son unique gloire à mériter leur amour.

Dans les premiers moments, livré aux conseils dangereux des flatteurs et des affranchis qui s'empressaient de l'entourer, il montra quelque penchant pour ces plaisirs dangereux qui corrompent si promptement une âme jeune et tendre ; mais, si sa vie privée n'était pas alors exempte de reproches, il soumit sa conduite publique à un conseil, composé des personnages les plus distingués par leurs talents et par leur expérience. Dirigé par leurs lumières, il maintint l'ordre et fit régner la justice. Sabinus tenta de se révolter en Afrique contre lui ; mais il fut battu et conduit en prison à Carthage.

Un affreux tremblement de terre renversa plusieurs villes en Italie ; Gordien répara leurs pertes avec magnificence : les courtisans redoublaient cependant d'efforts pour l'éloigner de la vertu; un heureux lien l'arrêta sur la pente du vice. Il épousa Furia Sabina Tranquillina, fille de Mysithée, sénateur estimé, guerrier habile, philosophe courageux, orateur éloquent. Bientôt Mysithée, nommé par lui préfet du prétoire, s'empara de toute sa confiance par une voie qui réussit ordinairement mal dans les cours : il lui dit la vérité, combattit ses passions et l'éclaira sur ses erreurs. Gordien, docile à ses avis, bannit de son palais les corrupteurs de sa jeunesse, et fit à son beau-père le noble aveu de ses fautes et de sa faiblesse pour des hommes qui cachaient leur perversité sous le voile de la vertu : « Hélas! mon père, lui écrivait-il, que les princes sont » malheureux! La foule qui les environne semble n'avoir d'autre but que de » leur cacher la vérité. »

Gordien, après avoir rétabli le calme dans Rome, s'occupa de l'embellir. Il construisit autour du Champ de Mars de magnifiques galeries, soutenues par des colonnes. Son administration, aussi ferme que douce, rassurait les provinces et contenait les Barbares. Aurélien, que la fortune éleva depuis à l'empire, se trouvant alors tribun d'une légion établie à Valence, dans les Gaules, remporta une victoire éclatante sur les Francs, peuple de Germanie réservé par le sort à une si brillante destinée, et dont l'histoire prononce à cette époque le nom pour la premiere fois (1).

L'empereur, jouissant d'une gloire pure, heureux du bonheur qu'il donnait, recevait de toutes parts les hommages d'un empire qui lui devait depuis quatre ans la jouissance d'une profonde tranquillité, lorsque l'ambition de Sapor, roi de Perse, le força de sortir de ce repos et de prendre les armes.

Les Perses attaquèrent les Romains, pénétrèrent en Syrie, et s'emparèrent d'Antioche. A cette nouvelle, le sénat fit ouvrir le temple de Janus. Depuis on ne pratiqua plus cette antique cérémonie.

Gordien, à la tête de son armée, se rendit par terre en Orient; il voulait, avant de passer en Asie, chasser les Goths qui inondaient la Thrace. La fortune accompagna ses armes; il battit les Barbares, les mit en déroute et les contraignit de regagner leurs frontières. Un seul de leurs chefs, nommé Philippe, résistant à ses efforts, le repoussa et se maintint dans une contrée de la Thrace où il s'était fortifié. L'empereur, arrivé en Syrie, vengea par des succès rapides l'injure faite aux armes romaines, repoussa les ennemis en plusieurs rencontres, défit Sapor en bataille rangée, reprit Antioche, et se rendit maître de Carrhes et de Nysibe.

Mysithée, préfet du prétoire, dirigeant la valeur ardente du jeune prince, montrait autant d'habileté dans les camps que de sagesse dans le conseil. Comme il voulait rendre durables les fruits de cette guerre, il fortifia les villes, remplit les magasins, et tout faisait espérer que l'orgueil des Perses serait longtemps abattu; mais ce sage ministre savait prévoir les dangers et non la trahi-

(1) An de Jésus-Christ 241.

son. Trompé par les fausses protestations de dévouement d'un Arabe, nommé Philippe, qui avait surpris son estime par son esprit, par son intelligence et par sa bravoure, il l'avança dans l'armée, le plaça près de l'empereur et lui donna un grade important dans la garde. Le perfide, dévoré d'ambition, ne put voir de si près le trône sans désirer d'y monter. Le meurtre de son bienfaiteur fut le premier degré de son élevation : Mysithée mourut subitement, et tous les historiens accusent Philippe de l'avoir empoisonné.

La main qui commit le crime restait cachée : l'imprudent Gordien, fidèle encore aux conseils de son beau-père après sa mort, se livre aveuglément à l'ingrat qu'il lui avait recommandé ; il confie sa garde à Philippe, et lui donne le commandement de l'armée. L'adroit Arabe, après s'être concilié l'affection des troupes en relâchant les liens de la discipline, fait accaparer tous les vivres par ses agents, produit ainsi une disette factice et l'attribue perfidement à la négligence de l'empereur. L'armée se plaint, s'agite, s'émeut, et des murmures passe rapidement aux menaces. Gordien, affligé des souffrances réelles de l'armée, et incapable de soupçonner la trahison de son nouveau favori, lui accordait une telle confiance, que plusieurs historiens ont cru qu'il l'avait associé à l'empire. Promettant aux soldats de pourvoir à leurs besoins, de faire droit à leurs plaintes, il redoublait leur mécontentement en suivant les conseils du perfide qui méditait sa perte. Bientôt la fureur de l'armée ne connaît plus de bornes; elle déclare Gordien incapable de régner. Le jeune prince, qui n'avait plus d'appui que son courage, et de garde que sa vertu, se présente aux regards des rebelles, leur rappelle ses bienfaits, ses travaux, ses victoires : « Pourquoi, » dit-il, après m'avoir élevé dans mon enfance au trône, m'en jugez-vous indi- » gne aujourd'hui, lorsque depuis six ans j'en ai rétabli la gloire? Comme j'ai » partagé vos dangers, je souffre de vos privations; je suis plus affligé qu'irrité » de votre égarement : il vous fait diriger contre votre compagnon d'armes ces » glaives qui ne doivent frapper que l'ennemi. Si rien ne peut vous rappeler à » vos devoirs, si vous voulez me donner la mort, croyez que ce n'est point la » vie, mais votre affection que je regrette; je préférerais le modeste emploi » de préfet du prétoire, avec votre amour, au titre d'empereur avec votre » haine. »

Un discours si touchant amollissait ces hommes féroces, les armes tombaient déjà de leurs mains ; mais Philippe et ses agents, craignant les vengeances de Rome si le crime était découvert sans être consommé, irritent les soldats par de faux rapports, les avertissent que Gordien les trompe, qu'il fait venir des troupes pour les châtier. Leur colère se réveille ; ils étouffent tout sentiment de devoir et d'humanité ; neuf des plus furieux se jettent sur ce malheureux prince et le poignardent. Gordien mourut à l'âge de vingt ans. Il en avait régné six. Tout l'empire pleura sa perte ; l'armée même, honteuse de sa violence, consternée de son crime, et rendant justice à la vertu qu'elle avait immolée, grava sur le tombeau de l'empereur cette inscription en plusieurs langues : « Au divin Gor- » dien, vainqueur des Perses, des Goths et des Sarmates : il a pacifié l'empire » et triomphé de tous nos ennemis, excepté de Philippe. »

Ce fut sous le règne de ce prince que mourut Hérodien, historien remarquable par la clarté et l'élégance de son style; mais on y chercherait en vain l'exactitude, la vérité, la force qui caractérisaient les écrivains du grand siècle. La littérature tombait alors en décadence comme l'empire.

CHAPITRE XXVIII.

PHILIPPE.

An de Rome 997. — De Jésus-Christ 245.

Philippe est proclamé empereur par l'armée et le sénat. — Bassesse de son origine. — Sa triste réception à Rome. — Révolte dans les légions, excitée par Marinus. — Mort de ce général. — Décius est proclamé empereur par l'armée. — Mort de Philippe.

Philippe recueillit le fruit de son crime. Proclamé empereur par les légions, il en informa le sénat, et lui écrivit que Gordien était mort subitement : taire l'assassinat, c'était presque s'en avouer l'auteur.

Le sénat, qui, malgré sa faiblesse, n'avait pu supporter l'humiliation d'obéir aux lois d'un Goth, refusa d'abord de confirmer l'élection d'un Arabe. Il élut empereurs Marcinus et Valens Hostilianus ; mais, à peine nommés, ils moururent, et le sénat, vaincu par la crainte, reconnut Philippe, et lui décerna le titre d'Auguste.

Philippe, âgé de quarante ans, né en Arabie, fils d'un chef de voleurs, enrôlé dans sa jeunesse par les Romains, monta de grade en grade au commandement de l'armée par sa valeur, parvint au trône par ses crimes, et le perdit, ainsi que la vie, par ses cruautés. Il s'associa son fils qui n'avait que sept ans; et comme il craignait que la continuation de la guerre ne l'empêchât d'employer ses troupes à consolider son pouvoir, il acheta honteusement la paix des Perses, et leur céda la Mésopotamie avec une partie de la Syrie. Pressé de jouir de son élévation dans le pays qui l'avait vu naître, il resta quelque temps en Arabie, fonda la ville de Philippopolis, et partit ensuite pour l'Italie.

Rome, consternée, le reçut avec les honneurs que la servitude était contrainte de rendre à la force, et le peuple ne montra son indignation que par son silence. La terreur ne put lui arracher des applaudissements pour un brigand couronné, qui venait de conclure une paix honteuse.

Philippe fit vainement de grandes largesses, célébra les grands jeux séculaires, et donna aux Romains le spectacle d'un combat où deux mille gladiateurs s'entre-tuèrent. Il reconnut bientôt que Rome privée de vertus avait encore besoin de gloire, et qu'il ne pourrait faire oublier la bassesse de son origine et les crimes de son élévation qu'en rendant aux armes romaines leur éclat. Il rassembla ses troupes, menaça les Perses, et les contraignit, en les effrayant, à lui rendre sans combattre ce qu'il leur avait cédé. Plusieurs historiens prétendent que Philippe, tourmenté par ses remords, et converti par Origène, se fit chrétien, ainsi que sa femme Sévéra. Eusèbe et saint Jérôme assurent que Babylas, évêque d'Antioche, lui refusa l'entrée de l'église, exigeant, avant de l'y recevoir, qu'il confessât tous ses crimes. Dans ces temps corrompus, où la liberté avait perdu jusqu'au souvenir de sa force, la foi chrétienne montrait seule du courage. Philippe jouit peu de temps de son pouvoir et de la paix. Apprenant que les Goths recommençaient leurs ravages dans la Thrace, il envoya contre eux une armée commandée par Marinus. Ce général, après avoir repoussé l'ennemi, excita une révolte dans les légions, qui le nommèrent empereur. Philippe, effrayé, convoqua le sénat, et se plaignit vivement de l'ingratitude d'un homme qu'il avait élevé aux premiers emplois et revêtu de sa confiance. Les regards et le silence des sénateurs lui prouvèrent que la perfidie de Marinus ne produisait d'autre effet que de rappeler la sienne.

L'empereur, manquant de fermeté comme de vertu, offrit alors d'abdiquer; mais un des sénateurs, Décius, prenant la parole, le rassura, et lui prédit la prompte chute d'un rebelle peu redoutable par son caractère et par ses talents. On appprit bientôt, en effet, que l'armée d'Illyrie, détruisant son propre ouvrage, venait de tuer Marinus. Cet événement aurait dû inspirer à Philippe quelque défiance d'un homme qui connaissait si bien les dispositions de l'armée; mais ce prince, au contraire, aveuglé par sa joie, se livra entièrement à Décius, lui donna le commandement de l'armée, augmenta le nombre de ses troupes, et lui accorda tout l'argent qu'il désirait.

Décius s'était acquis une grande considération par son habileté militaire. Dès qu'il arriva en Mœsie, l'armée le proclama empereur. Comme il voulait gagner du temps et affermir son nouveau pouvoir, il écrivit à l'empereur que, cédant à la violence, il lui restait toujours fidèle, et qu'il viendrait bientôt le rejoindre pour abdiquer en sa présence.

Philippe ne le crut point, et partit pour le combattre; mais, comme dans sa fureur il précipitait sa marche, accablait ses troupes de fatigue, ne leur laissait pas de relâche, et punissait de mort la plus légère faute, son armée, arrivée à Vérone, se révolta, et reconnut Décius. Philippe s'efforça vainement de réprimer cette rébellion. Un soldat furieux se jeta sur lui, et lui fendit la tête en deux d'un coup de sabre. Un assassinat lui avait donné la couronne, un assassin la

lui enleva. Les neuf meurtriers qui avaient trempé leurs mains dans le sang de Gordien subirent un juste châtiment : on les contraignit de se tuer avec les mêmes épées dont ils avaient frappé ce jeune prince.

Philippe périt l'année de Rome 1001, de Jésus-Christ 249.

CHAPITRE XXIX.

DÉCIUS.

(An de Rome 1001. — De Jésus-Christ 249.)

Élévation de Décius à l'empire. — Valérien est nommé censeur. — Persécution contre les chrétiens, exercée par Décius. — État des peuples du Nord. — Victoire de Décius sur les Goths. — Trahison de Gallus. — Mort de Décius et de son fils.

Délivrés d'un tyran méprisable, dont l'origine et les actions étaient également honteuses, le sénat, les provinces et les armées reconnurent unanimement Décius, né à Budalie en Pannonie, mais issu d'une ancienne et illustre famille. Il confia le commandement des troupes à Valérien, généralement estimé comme magistrat et comme guerrier, et revint à Rome où sa modération, sa justice et son affabilité lui concilièrent l'affection publique. Le sénat, recouvrant par lui sa dignité, porta trop loin sa reconnaissance, le compara au grand Trajan, et lui décerna le titre d'*Optimus*. L'empereur, pour lui plaire, lui rendit le droit de nommer un censeur, dont le pouvoir s'étendait sur tous les Romains, à l'exception des consuls, du préfet de Rome, du roi des sacrifices et de la première vestale.

Tous les suffrages se réunirent pour nommer à cette dignité Valérien, et l'on motiva ce choix honorable en disant que la conduite de cet illustre patricien était une censure vivante des mœurs du siècle.

Décius donna le titre de César à ses trois fils, Étruscus, Trajan et Hostilien ; vains efforts pour établir une hérédité salutaire dans un pays où l'ambition des généraux, bravant toutes les lois, renversant toutes les institutions, s'op-

posant à toute stabilité, soumettait l'empire au malheur d'une anarchie militaire, le plus durable et le plus funeste fléau qui puisse peser sur les nations.

L'empereur contint les Barbares par sa fermeté, rétablit l'ordre par ses réglements, rendit momentanément la force aux lois, la liberté au peuple : tous les auteurs païens le placent au rang des plus grands empereurs; les chrétiens, au contraire, le comparaient à Néron. Le christianisme, favorable aux plébéiens, puisque ses dogmes rappelaient aux hommes leur égalité, était détesté par les prêtres des idoles dont il menaçait le pouvoir, par les grands dont il attaquait les préjugés, par tous les hommes vicieux dont il réprimait les passions, et condamnait les mœurs. Les souverains, les généraux, les magistrats, les gouverneurs de province regardaient les chrétiens comme des factieux qui voulaient opérer une révolution dans l'État, et opposer la digue de la foi et de la vertu à la force de l'autorité : à ces motifs de haine contre le nouveau culte se joignirent alors des considérations personnelles qui portèrent Décius à la rigueur. Les partisans de Philippe étaient chrétiens. L'empereur, irrité contre eux, vengea sa propre querelle en ne paraissant servir que celle de sa religion et des lois.

La persécution recommença, et fut terrible; elle réunit toutes les cruautés qu'inspirent l'esprit de parti et le fanatisme. Partout les malheureux chrétiens se virent jetés en prison, livrés aux bêtes féroces, déchirés par des tenailles, attachés à des croix, précipités dans des chaudières d'huile bouillante : les passions politiques et religieuses étouffaient la voix de l'humanité et le cri de la nature; la haine divisait toutes les familles; le fils dénonçait son père, la mère livrait son fils, le frère égorgeait son frère; la terre se couvrit de victimes, le ciel se remplit de martyrs. Fabien, évêque de Rome, Babylas d'Antioche, Alexandre de Jérusalem, scellèrent les premiers leur foi de leur sang. La terreur opéra de fausses apostasies. Un grand nombre d'hommes faibles sacrifièrent aux idoles : plaints par leurs frères, méprisés par les païens, on les appelait les *tombés;* mais ils se relevèrent de leur chute après la persécution, et l'Église, qui était alors indulgente, parce qu'elle n'était pas dominante, leur pardonna.

Les hommes courageux, qui ne voulaient point, pour racheter leur vie, abandonner lâchement un culte qu'ils croyaient vrai, quittèrent le monde, s'enfoncèrent dans les solitudes, et se firent ermites, redoutant moins les périls des déserts que les crimes des cités, et la cruauté des lions que la fureur de leurs concitoyens.

Paul fut en Égypte le premier anachorète; bientôt son exemple fit une foule de prosélytes; peu à peu les désordres de l'empire, le délire des monstres qui le déchiraient, le débordement des vices, le spectacle affreux de tous les crimes commis par la tyrannie et soufferts par la servitude, tournèrent vers le Ciel les espérances des hommes vertueux. Détachés d'un monde où l'on ne voyait plus ni justice ni liberté, tous ceux qui, autrefois, avaient combattu dans les camps, brillé à la tribune, servi la patrie en toge ou en armes, se cachèrent dans d'obscures retraites, s'éloignèrent de tout emploi public, et, pour échap-

per au service militaire, peuplèrent les églises, les couvents, les ermitages, et même les cavernes. L'empire, se trouvant ainsi privé des bras qui avaient le plus de force, des âmes qui conservaient le plus d'énergie, vit progressivement sa vigueur s'épuiser, et ne fut plus en état d'opposer aux Barbares que des citoyens sans mœurs et des soldats sans courage.

Pendant ce temps, les peuples sauvages du nord de l'Europe augmentaient rapidement leurs forces et leur population; leur audace croissait en proportion de l'affaiblissement de l'empire : ils ne se civilisaient point assez pour s'amollir; mais, appelés par une fausse politique dans les rangs des légions, ils y apprenaient l'art, qui, jusque là, avait seul manqué à leur vaillance. Tous les efforts de Rome, impuissants pour les subjuguer, se bornaient depuis longtemps à les contenir; on regardait comme un triomphe de les arrêter, et leurs invasions se renouvelaient sans cesse.

Décius, informé que les Goths, plusieurs fois battus, venaient de rentrer dans la Thrace, laissa la régence de l'empire au sénat, sortit de Rome, parcourut l'Asie pour en fortifier la frontière contre les Perses, et marcha ensuite pour attaquer ces Barbares, qui l'attendirent intrépidement, et lui livrèrent bataille. Il les enfonça, les battit complétement, et leur tua trente mille hommes. Le reste, prenant la fuite, trouva sa retraite coupée par une partie de l'armée romaine, que commandait Tribonianus Gallus : le roi des Goths, croyant sa ruine certaine, demanda la paix, se soumit aux conditions qu'on voudrait exiger, sollicitant pour toute grâce la liberté de se retirer et de rentrer dans son pays.

L'empereur, qui voulait et comptait détruire les Goths, rejeta leur proposition et continua de les poursuivre. Son triomphe paraissait certain; mais Gallus, cédant au désir d'une lâche ambition, trahit son chef pour le perdre, et sa patrie pour la gouverner. Il négocia secrètement avec le roi barbare, et lui ouvrit le passage qu'il était chargé de garder. Décius, ignorant cette trahison marche avec confiance, tombe dans une embuscade, et se voit de toutes parts environné d'ennemis. Sa fermeté, ranimant ses troupes, opposa longtemps le courage au nombre; il écarte à grands coups la foule qui le presse; son fils tombe mort à ses pieds. « Soldats, s'écrie-t-il, que ce malheur ne vous décou- » rage pas; un combattant de moins ne doit entraîner ni la perte d'une bataille » ni la ruine d'un État. » Après avoir longtemps déployé, sans espoir de secours, une valeur héroïque, se voyant près d'être saisi par les Barbares, il poussa son cheval dans un marais profond, où il disparut avec lui.

Tous ses soldats furent massacrés; on n'épargna que les légions commandées par Gallus : sa trahison lui laissait une indigne sécurité au milieu des Barbares.

Décius n'avait régné que deux ans et six mois; sa vaillance et son dévouement à la gloire romaine le rendaient digne de porter le nom de Décius.

CHAPITRE XXX.

GALLUS.

(An de Rome 1003. — De Jésus-Christ 251.)

Gallus est proclamé empereur par l'armée et le sénat. — Adoption et mort d'Hostilien, fils de Décius. — Victoires d'Émilien sur les Goths. — Son élévation au trône. — Bataille entre Gallus et Émilien. — Mort de Gallus.

Les débris des légions vaincues donnèrent l'empire à Gallus, issu d'une ancienne famille romaine que ses talents avaient d'abord illustrée, et qu'il déshonora en la décorant d'une couronne achetée par une lâche trahison. Ses rapports artificieux trompèrent le sénat : ce corps, le regardant comme le sauveur des légions qu'il avait livrées, confirma son élection : Gallus n'obtint des Goths la paix qu'en leur payant un tribut. Ce traité eut les tristes effets que produit toujours la faiblesse ; elle expose à l'insulte et fait naître le péril qu'elle veut éviter. La Macédoine, la Thessalie, la Mœsie, la Thrace furent inondées d'ennemis. Sapor rentra en Syrie, et enleva l'Arménie à Tiridate.

Gallus, revenu à Rome, se livrait au plaisir, négligeait les affaires, et apprenait avec indifférence les pertes de l'empire et les progrès des Barbares.

Le mépris du peuple commençait à se manifester par ses murmures ; l'empereur crut regagner sa confiance en adoptant Hostilien, fils de Décius ; mais bientôt, craignant que ce jeune prince, dont le nom était cher aux Romains, ne voulût venger son père, il l'empoisonna et s'efforça vainement de faire croire qu'il était mort victime de la peste. Cette contagion désolait alors l'Italie.

La persécution des chrétiens y répandait toujours la crainte et la mort. Le règne de Gallus est une époque de honte et de calamités qui n'eurent pour compensation qu'un seul événement heureux : Émilien, attaquant les Goths dans la Mœsie, les défit en bataille rangée. Cette victoire valut au vainqueur

l'honneur ou plutôt le malheur d'être porté au trône : les légions l'élurent empereur; Gallus, à la tête des troupes d'Italie, marcha contre lui avec son fils Volusien, lui livra bataille, et fut tué dans le combat, ainsi que Volusien, par ses propres soldats. Ses légions se réunirent à celles d'Émilien. La mort de Gallus arriva l'an 1005 de Rome, 253 de Jésus-Christ. Son règne de dix-huit mois avait plus affaibli l'empire qu'une longue guerre.

CHAPITRE XXXI.

ÉMILIEN.

(An de Rome 1005. — De Jésus-Christ 253.)

Conduite d'Émilien à l'égard du sénat. — Valérien est proclamé empereur par l'armée. — Mort d'Émilien.

Émilien soumit son élection à la décision du sénat, déposa entre ses mains la plus grande part de l'autorité, ne se réserva que le commandement des troupes, attribua les malheurs de l'Etat à la lâcheté de son prédécesseur, et promit de délivrer promptement l'empire des Goths et des Perses. Arrivé à Rome, sa douceur confirma l'espoir qu'il avait donné; mais le sort ne le laissa jouir que quatre mois d'un pouvoir dont il se montrait digne. Gallus en marchant contre lui avait appelé à son secours les légions de Gaule et de Germanie; Valérien, qui les commandait, était aimé par les soldats, respecté par le peuple, considéré par le sénat. L'armée le proclama empereur. Émilien voulut le combattre. mais ses propres troupes, le trahissant, lui enlevèrent l'empire et la vie.

CHAPITRE XXXII.

VALÉRIEN.

(An de Rome 1005. — De Jésus-Christ 253.)

Portrait de Valérien. — Son administration. — Persécution contre les chrétiens. — Sa guerre en Orient. — Sa défaite, sa captivité et sa mort.

Valérien arrivait à l'empire précédé par une grande renommée. Jamais le choix des légions ne fut confirmé par une approbation plus éclatante, par un consentement plus unanime : on croyait, en l'élevant au trône, voir rentrer dans Rome toutes les antiques vertus. Il avait atteint l'âge de soixante-dix ans sans qu'aucune faiblesse ternît sa réputation : fidèle aux lois dans un temps de licence, aux bonnes mœurs dans un siècle corrompu, modeste dans la victoire, intrépide dans les revers, franc et courageux au milieu d'un sénat flatteur et timide, on l'avait vu chéri par les bons princes et craint par les tyrans.

Il rendit à la justice sa force, aux patriciens leur considération, aux peuples leur repos, et on regardait son palais comme le sanctuaire de la piété, l'asile de la justice et l'école de la sagesse.

Les chrétiens seuls ne jouirent pas des bienfaits d'un règne si doux. Valérien, attaché invariablement aux principes, aux lois, aux institutions, aux mœurs des anciens temps, voulait rendre à l'antique culte son lustre et sa puissance. Ennemi des nouveaux dogmes, persuadé par les augures et par les magiciens d'Égypte qu'il ne pouvait fonder la prospérité de l'empire et la sienne que sur la ruine du christianisme, il persécuta cruellement les chrétiens. Saint Cyprien, qui écrivit l'histoire de leurs malheurs, périt lui-même à Carthage. Trois cents martyrs, jetés à Massa-Candida dans une fosse de chaux bouillante, Xistus, Quartus, saint Laurent, Priscus, Marcus et Alexandre perdirent la vie dans des tourments affreux. Leur sang cimenta l'opinion qu'on voulait comprimer : l'injustice et la violence minent le parti qui les emploie, et fortifient celui qui leur résiste.

Bientôt l'empire se vit de nouveau attaqué dans l'Orient par les Perses, au Nord par des essaims de Barbares. Valérien, malgré son âge, prit les armes, repoussa les Goths, vainquit les Sarmates, les Scythes, les Roxolans, et marcha ensuite contre les Perses. Mais la vieillesse et la fatigue avaient affaibli son corps et son esprit; ses moyens ne répondaient plus à son courage; il parut incertain dans ses plans, lent dans leur exécution. Sa voix ne savait plus commander, son bras ne pouvait plus combattre. Il livra une bataille aux Perses et la perdit. Découragé par ce revers, il voulut négocier, demanda une conférence à Sapor; et, trahi par Macrien, un des généraux qu'il estimait le plus, il se rendit sans précautions au lieu fixé pour l'entrevue, et tomba dans le piége que lui tendait son ennemi. Sapor, violant le droit des gens, le fit prisonnier; et, abusant indignement d'un avantage qu'il ne devait qu'à la perfidie, il vengea avec excès, sur ce malheureux empereur, les affronts tant de fois prodigués par Rome aux princes et aux captifs. Il se faisait suivre en tous lieux par l'infortuné Valérien, chargé de chaînes et revêtu de la pourpre impériale; et, lorsqu'il montait à cheval ou sur un char, il forçait ce vieillard vénérable à se coucher par terre et à lui servir de marchepied, se vantant de donner ainsi au monde le spectacle d'un triomphe réel, et supérieur à tous ceux où Rome n'étalait depuis longtemps que de pompeuses décorations et de vaines images.

Valérien languit dans cette servitude pendant sept années. Lorsqu'il eut atteint l'âge de quatre-vingt-trois ans, la mort finit ses misères; mais elle ne fut point le terme des outrages de Sapor. Ce prince barbare fit enlever la peau de Valérien, ordonna qu'on la remplît de paille pour qu'elle conservât une forme humaine, et suspendit dans un temple ce honteux trophée, revêtu des ornements impériaux. Il le montrait avec insolence aux Romains que le sort amenait dans ses États. Tel est l'aveuglement de la vengeance : Sapor crut couvrir Rome d'une honte éternelle, et ne flétrit que sa propre gloire.

CHAPITRE XXXIII.

GALLIEN.

(An de Rome 1012. — De Jésus-Christ 260.)

Tableau du règne honteux de Gallien. — Son élévation à l'empire. — Son portrait. — Dégradation du sénat. — Invasion des Barbares. — Insouciance de Gallien. — Anarchie militaire. — Ambition des généraux. — Règne des trente tyrans. — Révolte de Macrien. — Son élévation à l'empire. — Sa victoire sur les Perses. — Auréole est nommé empereur. — Mort de Macrien et de son fils. — Succès d'Odénat, roi de Palmyre. — Mort d'Odénat et de Méon, son assassin. — Élévation de Zénobie au trône. — Révolte à Alexandrie. — Insurrection en Mœsie. — Posthumius est proclamé empereur. — Guerre entre Gallien et Posthumius. — Mort de Posthumius. — Règne de Tétricus. — Mort de Gallien, de son fils et de Valérien.

Rome, sur le penchant de sa ruine, ne pouvait chercher un remède à ses maux et un terme à l'anarchie militaire dans l'établissement d'un trône héréditaire. L'élection, soit qu'elle vînt du sénat ou du peuple, soit qu'ils ne fissent que confirmer le choix des armées, satisfaisait l'amour-propre des Romains : c'était encore une ombre de liberté; l'adoption même leur paraissait préférable au hasard de la naissance : et, par un sort remarquable, l'expérience vint encore joindre sa force à celle des mœurs pour les empêcher de perpétuer le pouvoir dans une famille. Un grand nombre d'empereurs élus et de princes adoptés avaient relevé la gloire de l'empire, étendu ses limites et retardé sa décadence, tandis que, excepté Titus, tous ceux qui avaient succédé à leur père, tels que Domitien, Caracalla, Commode, Héliogabale, n'avaient été que de vils et lâches tyrans.

Le règne de Gallien dut, plus que tout autre, faire craindre au peuple la transmission du pouvoir par droit de naissance. Ce prince, que son père Valérien avait décoré du titre de César, flétrit son nom par son ingratitude, le souilla par ses débauches, le rendit odieux par sa férocité, et livra par sa

faiblesse, aux fureurs des factieux et aux ravages des Barbares, ce vaste empire qui, démembré pendant sa vie, aurait infailliblement péri, si quatre princes, habiles et courageux, élus successivement par le sénat, n'étaient venus rassembler ses débris, relever sa force, et lui rendre pour quelque temps une nouvelle existence.

Valérien languissant dans les fers, le sénat, le peuple et les armées reconnurent Gallien comme seul empereur. Nul ne semblait devoir être plus animé que lui contre les Perses ; il avait à la fois son père à délivrer et l'empire à venger : mais les hommes sont plus gouvernés par leurs passions que par leur devoir, et leur intérêt même cède à leur caractère. Gallien, doué d'une imagination vive, s'était montré dans sa jeunesse éloquent orateur, poète élégant; il avait cultivé la philosophie, et Plotin, célèbre alors, lui avait inspiré tant de goût pour la doctrine académique, qu'il voulut, dit-on, fonder en Campanie une république organisée comme celle de Platon. Les plus habiles généraux lui apprirent l'art de la guerre dans les Gaules et dans la Germanie. Il avait combattu avec courage et succès sous les ordres du fameux Aurélien. Rome fondait sur lui de grandes espérances; il n'en réalisa aucune. Son caractère était sans force, son esprit sans jugement, son ardeur sans constance, son âme sans vertus; il n'avait du courage que par accès, s'arrachait avec peine à la mollesse, lorsque l'intérêt de sa vie ou de son pouvoir l'exigeait impérieusement, et retombait ensuite dans son indolence, entraîné par la force de ses vices.

Voluptueux comme Héliogabale, débauché comme Néron, étranger à tout sentiment de gloire et de patriotisme, il n'aimait dans le pouvoir suprême que la funeste liberté de se livrer sans frein aux plus honteuses voluptés : régner, pour lui, c'était jouir, et il lui importait peu que le trône fût avili, que l'empire fût démembré, et que les étrangers outrageassent la majesté romaine, pourvu que son repos dans Rome ne fût point troublé, et qu'on le laissât jouir d'une table délicate et d'un palais somptueux, rempli d'histrions, de courtisanes, et qui ressemblait plus au sérail d'un monarque d'Orient qu'à la cour d'un empereur romain.

Son ingratitude pour son père dévoila promptement sa bassesse et sa lâcheté. La captivité de Valérien, loin de l'indigner et de l'exciter à la vengeance, ne parut à cette âme vile qu'un événement heureux, puisqu'il l'élevait au trône. Il en parla au sénat avec une indifférence qu'il voulait faire regarder comme stoïque. « Je n'ignorais pas, dit-il, que mon père était soumis, comme » tout autre homme, aux vicissitudes humaines. »

Le premier acte de son autorité compléta la dégradation du sénat : comme il craignait l'ambition des membres de ce corps et leur influence sur les armées, il défendit par un décret aux sénateurs d'exercer aucun emploi militaire. La vanité en gémit d'abord, la peur s'y soumit, la mollesse s'y accoutuma; et le résultat de cette loi honteuse fut de ne fermer les avenues du trône qu'aux personnages les plus illustres, les plus dignes d'y prétendre, et de les ouvrir aux

aventuriers, et même aux Barbares, que leur féroce vaillance plaçait alors dans les rangs de l'armée, et faisait souvent parvenir aux premiers grades.

L'exemple des succès de Sapor, le spectacle d'un empereur romain réduit en servitude, et l'indolence de Gallien, excitèrent tous les anciens ennemis de Rome à l'attaquer. Les Germains, franchissant les Alpes, poussèrent leurs excursions jusqu'à Ravenne; les Francs ravagèrent les Gaules; une autre partie de cette confédération belliqueuse, bravant l'Océan sur de frêles vaisseaux, débarqua en Espagne et prit Tarragone; les Goths et les Scythes exercèrent d'affreux ravages dans l'Asie-Mineure et dans la Macédoine; les Quades et les Marcomans se rendirent maîtres de la Dacie, de la Pannonie, et les Perses de la Syrie.

Les fléaux du ciel se joignirent à ceux de la terre; une peste affreuse dévastait l'Italie : au milieu de ce désordre, l'empereur, tranquillement occupé de festins, de spectacles, se montrait aux Romains en robe asiatique; ses cheveux étaient couverts d'une poudre d'or, pour imiter la couleur de ceux d'Apollon. On le voyait aux bains publics, accompagné d'une foule de courtisanes éhontées; il en sortait pour consacrer la nuit à des festins dont le luxe rappelait celui de Vitellius. Insensible aux calamités de l'empire, il recevait avec insouciance les nouvelles les plus désastreuses. Lorsqu'on lui annonça la révolte des Égyptiens : « Ne pouvons-nous pas, ré- » pondit-il en riant, vivre sans le lin d'Égypte? » Lui parlait-on de la perte de l'Asie : « Eh bien! nous nous passerons de soie; » de l'invasion des Scythes : « Nous chercherons ailleurs du salpêtre; » de la défection des Gaules : « Qu'importe! l'État peut subsister sans les casaques et sans les draps » d'Arras. »

Cette lâche apathie inspirait non-seulement un juste mépris, mais le désir général de trouver hors de Rome une force qui pût défendre et sauver l'empire, puisqu'on ne pouvait espérer aucun appui d'un sénat dégradé, d'un peuple esclave et d'un prince corrompu.

Il existait encore dans les camps des hommes habiles, vaillants et fermes, prêts à exposer leur vie, soit pour délivrer leur patrie, soit pour illustrer leur nom, soit enfin pour élever leur fortune. Valérien, éclairé par une longue expérience, avait confié, sur toutes les frontières, le commandement des légions à des chefs vieillis dans les combats; et comme le mérite et non la faveur dictait ses choix, presque tous ceux qu'il nomma répondirent à son attente par leurs succès : mais, sous le faible Gallien, tous ces généraux, indignés des affronts que recevait l'empire, et honteux d'obéir à un chef qui ne savait pas commander, augmentèrent les maux de l'État, en voulant chacun s'emparer du gouvernement pour le sauver du naufrage.

Lorsque personne n'a de droits antiques et reconnus, tout le monde a des prétentions, et chacun des généraux dont le nom était honoré par quelques victoires crut pouvoir, sans présomption, aspirer à l'empire. Ainsi, au moment où toutes les provinces étaient envahies par une multitude de peuples

barbares, on vit les armées romaines élire chacune pour empereur le général qui la commandait. Tous unis pour détrôner Gallien, ils se déchiraient entre eux pour lui succéder. Cette anarchie militaire fit porter le nom de César à trente tyrans, dont la plupart, aussitôt renversés qu'élevés, parurent et s'évanouirent comme des ombres.

Quelques-uns, plus puissants, plus habiles ou plus heureux, tels que Posthume, Victorin et Tétricus dans les Gaules, Auréole en Illyrie, Odénat et Zénobie en Orient, jouirent plusieurs années de leur puissance, et partagèrent avec le prince qui régnait à Rome un empire que leur courage avait su défendre contre les Barbares.

Macrien, dont la trahison avait causé la ruine de Valérien, leva le premier l'étendard de la révolte. Il fut élu empereur par l'armée d'Orient, sans cesse attaquée par les Perses, et qui ne recevait de Rome ni ordres, ni argent, ni renforts. On donna le titre de César à ses deux fils, Macrien et Quiétus.

Macrien, par un succès éclatant, justifia d'abord le choix des troupes; il livra bataille aux Perses et les défit. Apprenant ensuite que les légions qui se trouvaient en Grèce venaient de donner l'empire à Valens, il marcha contre lui. Pison, qui commandait son avant-garde, repoussé dans une première attaque, se retira en Thessalie, et prit aussi le titre d'empereur. Valens le poursuivit, le vainquit, le tua, et fut lui-même ensuite massacré par ses soldats, dont il voulait réprimer la licence.

Macrien, enhardi par la mort de ses deux concurrents, forma le dessein de passer en Italie. Laissant l'armée d'Orient sous les ordres de Quiétus son fils et de Baliste, il se rendit en Thrace à la tête de quarante mille hommes, et en chassa les Goths. Continuant sa route, il entra dans l'Illyrie; mais un obstacle qu'il n'avait pas prévu l'arrêta dans sa marche. Auréole, qui commandait en Illyrie et en Dalmatie, s'était vu forcé par ses légions de recevoir le titre d'empereur. Ce fardeau, plus dangereux que désirable, obligeait celui qui le portait à vaincre ou à périr. Il livra bataille à Macrien, qui fut tué dans le combat, ainsi que son fils. Ce succès rendit Auréole si puissant, que Gallien, n'osant le combattre, conclut la paix avec lui.

Dans ce même temps, l'orgueil de Sapor reçut un juste châtiment, et créa dans l'Asie une puissance nouvelle.

Odénat, prince de Palmyre en Syrie, était chef d'une faible tribu d'Arabes, nommés Sarrasins; redoutant le voisinage et la puissance du roi de Perse, il lui envoya des ambassadeurs chargés de lui offrir son hommage et de riches présents. Sapor les reçut avec mépris, joignit la menace à l'insulte, et fit jeter les présents dans la rivière, en ordonnant aux députés de dire à leur prince « qu'il devait venir lui-même se prosterner aux pieds de son maître, les mains » liées derrière le dos. »

Odénat, indigné d'un tel affront, et excité à la vengeance par sa femme Zénobie, princesse habile et fière, également célèbre par son courage, par son esprit et par sa beauté, prend les armes, se déclare roi de Palmyre, lève des troupes, les grossit par de rapides succès, étonne l'ennemi par l'audace de ses

entreprises, réunit ses forces à celles des Romains, reprend la Mésopotamie, Nysibe et Carrhes, se voit bientôt à la tête d'une puissante armée, livre bataille au roi de Perse, taille en pièces ses troupes, s'empare de ses femmes, de son trésor, et le poursuit jusqu'à Ctésiphon.

Gallien, heureux d'avoir vaincu sans combattre, nomma Odénat général des armées d'Orient. Le roi de Palmyre parcourut la Perse en conquérant, la livra au pillage, et réduisit en servitude plusieurs satrapes prisonniers qu'il envoya à Rome. L'empereur, pour le récompenser d'avoir fait ce que lui-même aurait dû faire, et trouvant plus doux de partager l'empire que de le défendre, donna au vainqueur le titre de César, et accorda celui d'Auguste à Zénobie et à ses enfants. Cette faiblesse pouvait s'excuser en l'attribuant à la reconnaissance; mais il acheva de se couvrir d'opprobre et de ridicule, en triomphant lui-même publiquement des Perses, qu'un autre avait vaincus.

Un méprisable bouffon troubla, par une sanglante raillerie, ce triomphe indécent et puéril. Voyant une foule d'esclaves, achetés dans différents pays pour jouer dans cette cérémonie le rôle de captifs, il courut dans leurs rangs, demandant à haute voix s'il ne pourrait pas trouver parmi eux l'empereur Valérien.

Odénat, poursuivant ses succès, soutenait dignement le rang où l'avait élevé son courage : il combattit, défit et tua Quiétus, fils de Macrien, ainsi que Baliste, qui tous deux venaient d'usurper le titre d'empereur. L'Orient pacifié reconnaissait les lois d'Odénat; une lâche trahison termina sa gloire et sa vie Méon, son neveu, jaloux des préférences et du pouvoir qu'il accordait à son fils Hérode sur ses autres enfants et sur toute sa famille, forma une conspiration contre lui, l'assassina, poignarda aussi Hérode, et périt lui-même sous les coups de ses complices, au moment où il venait de prendre audacieusement la couronne.

Zénobie seule fut reconnue digne de l'empire par les troupes, par les grands et par les peuples d'Asie. Dirigeant son époux par ses conseils, elle l'avait secondé dans les combats. On admirait également ses charmes, sa fierté, ses vertus, son audace. On trouvait en elle la douceur d'une femme et le courage d'un homme. Son mérite personnel suffisait pour inspirer la vénération; mais le vulgaire y joignait celle qu'attire une antique et illustre origine : on la croyait issue, par ses aïeux paternels, de Sémiramis, et, par sa mère, de Cléopâtre. Gallien, beaucoup moins digne qu'elle du trône, dédaigna de l'admettre au partage de l'empire : il envoya des troupes et des généraux contre elle; ils furent vaincus, et Zénobie jouit de sa puissance et de sa gloire jusqu'au règne d'Aurélien.

Toutes les parties de l'empire se trouvaient tellement disposées à la révolte contre un chef méprisable, que souvent la plus légère étincelle suffisait pour faire éclater le feu de la sédition. Une rixe entre un esclave et un soldat, dans la ville d'Alexandrie, excita du tumulte : les troupes et les citoyens y prirent part; l'autorité civile voulait réprimer ce désordre, les légions se mutinèrent et proclamèrent empereur Émilien, leur commandant. Mais Théodat, envoyé

par Gallien contre lui, le prit et le jeta dans une prison où il mourut.

L'Afrique avait aussi nommé un César; Celsus, général estimé, soutenait son nouveau titre avec sagesse et courage; mais Galliéna, parente de l'empereur, et qui se trouvait alors à Carthage, paya des assassins qui le poignardèrent.

Trébellianus s'était révolté et couronné dans l'Asie-Mineure. Les troupes de Gallien le défirent et le tuèrent.

Censorin, consul, tenta la même fortune, et éprouva le même sort.

Une insurrection plus effrayante éclata peu après en Mœsie : les légions qui défendaient cette province portèrent à l'empire Latius Ingénuus : ce concurrent parut assez redoutable à Gallien pour le forcer à sortir de son indolence, et à marcher en personne contre lui. Arrivé dans son camp, il parut retrouver son ancien courage, livra bataille, remporta la victoire, poursuivit Ingénuus, le prit et l'envoya à la mort. La générosité est une vertu trop élevée pour trouver place dans une âme basse et lâche : Gallien ne fit grâce à personne; habitants et soldats, tout fut exterminé. Trebellius Pollion nous a conservé l'ordre infâme que ce prince envoyait à Verrianus, son lieutenant : « Vous ne remplirez pas mes intentions, disait-il, si vous ne faites subir la mort qu'à ceux qui » portent les armes; il faudrait massacrer tous les mâles dans cette contrée rebelle, si l'on pouvait ôter la vie aux vieillards et aux enfants sans encourir » trop de blâme. Je vous ordonne d'envoyer au supplice quiconque a mal parlé » de moi; tuez, déchirez, mettez en pièces ces misérables; conformez vos sentiments aux miens que vous fait connaître cette lettre écrite de ma main. »

Cette vengeance atroce révolta la province et les troupes; elles proclamèrent empereur Régilianus, dace d'origine, et descendant du roi Décébale. Le nouveau César, après avoir forcé Gallien à la retraite, combattit les Sarmates avec succès; mais, peu de temps après, attiré dans une embuscade par les Roxolans, il y périt.

Jusqu'alors Posthumius, un des plus habiles généraux de Valérien, avait maintenu la tranquillité dans les Gaules. Gallien lui envoya son fils Salonin, sous le prétexte de lui faire apprendre l'art militaire sous un si bon chef, mais dans le dessein réel d'épier et de perdre un général dont il était jaloux. Le jeune prince, orgueilleux, cruel et débauché comme son père, blessa la fierté des Gaulois; ils l'assassinèrent. Posthumius, proclamé empereur par les suffrages unanimes de la Gaule et de la Bretagne, remporta de si nombreuses et de si brillantes victoires sur les Francs et sur les Germains, qu'il reçut et mérita le surnom d'*Hercule gaulois*. Sans lui, sans Odénat et sans Zénobie, l'empire romain aurait dès lors été détruit.

Cette époque, comme tous les temps d'orages et de calamités politiques, produisit et développa de grands caractères. Ils seraient aujourd'hui plus honorés, si ce siècle, fécond en hommes courageux et en grands capitaines, n'eût pas été stérile en historiens.

Gallien porta ses armes contre Posthumius qui venait de s'associer Victorin. Cette guerre ne fut marquée par aucune action importante. L'empereur, ennuyé des camps, fatigué de ses faibles efforts, et vain de quelques légers suc-

cès, rentra dans Rome en triomphe. L'inconstance des Gaulois vengea bientôt Gallien du rival qu'il n'avait pu vaincre. Ils assassinèrent Posthumius avec son fils, et donnèrent la pourpre impériale à Lollianus. Victorin, qui lui disputait l'empire, tomba sous le poignard d'un Gaulois dont il avait outragé la femme. Victorine, sa veuve, défendit courageusement son autorité; mais, la mort lui ayant enlevé ses petits-fils, elle fit élire Tétricus, sénateur romain, qui signala son règne par plusieurs victoires sur les Barbares. Il soumit toute la Gaule à sa puissance. On vit encore trois autres usurpateurs, Cyriade, Saturnin et un forgeron nommé Marius, se revêtir audacieusement de la pourpre impériale qu'ils ne portèrent que peu de jours.

Le méprisable Gallien devenait de plus en plus odieux aux Romains. Héraclien et Marcien conspirèrent enfin contre lui, et profitèrent, pour exécuter leur dessein, d'une invasion qu'Auréole faisait alors en Italie. Après avoir pris Milan, Auréole se disposait à marcher contre Rome; Gallien, forcé de sortir de sa stupeur, s'avança contre lui, le contraignit à la retraite, et l'enferma dans Milan qu'il investit. Pendant le siége les conjurés, après s'être concertés secrètement avec Auréole, se rendent le soir à la table de Gallien. Au milieu du repas, Cécrops, un de leurs complices, accourt et prévient l'empereur qu'Auréole veut faire pendant la nuit une sortie, dans le dessein de le surprendre et de l'enlever. Gallien, dont la colère seule enflammait le courage, sort précipitamment de sa tente, monte à cheval et fait sonner l'alarme. Cécrops, profitant du tumulte et de l'obscurité, s'approche et lui enfonce son poignard dans le flanc. Gallien son fils, et Valérien son frère, dont on estimait les vertus, payèrent de leur tête le malheur d'être liés par le sang à un monstre.

Gallien mourut à l'âge de cinquante-cinq ans; il en avait régné neuf. En terminant sa honteuse vie, il laissa l'empire démembré : l'Orient sous le joug de Zénobie, l'Illyrie gouvernée par Auréole, les Gaules et l'Occident sous la domination de Tétricus et de Victorine; la Thrace, la Macédoine, une partie de l'Asie-Mineure en proie à la fureur des Goths et des Scythes, et Rome dans l'anarchie et dans la terreur, attendant en silence le maître que devaient lui donner la volonté des soldats et les caprices de la fortune.

CHAPITRE XXXIV.

CLAUDE II.

(An de Rome 1020. — De Jésus-Christ 268.)

Tableau de l'empire sous l'anarchie militaire. — Élection de Claude II. — Guerre entre Claude et Auréole. — Défaite et mort d'Auréole. — Victoire de Claude sur les Allemands. — Son retour e son triomphe à Rome. — Abolition des confiscations. — Restitution faite par Claude. — Invasion des ennemis. — Bataille entre les Goths et les Romains. — Défaite des Goths. — Mort de Claude.

Les lois donnent seules à l'autorité une base ferme et durable; elles défendent à la fois et les droits du peuple et ceux du prince, elles satisfont la raison, qui ne veut que la justice; mais elles enchaînent et compriment les passions, qui n'aiment que l'arbitraire et qui ne souffrent point de gêne. Aussi les ambitieux, pour braver et violer les lois, appellent à leur appui la force militaire, ignorant que cette force, qui paraît leur garantir l'impunité, doit leur devenir plus funeste que la liberté et que la justice qu'ils redoutent. Celui qui ne veut trouver nulle part de résistance, finit par ne trouver nulle part d'appui.

La république romaine défendue par des soldats citoyens, attachés à l'ordre par leurs propriétés, ne leur donna d'abord qu'une modique paie. Marius et après lui César portèrent une atteinte mortelle à la liberté, en augmentant la solde, et en plaçant les armes dans les mains d'une foule de prolétaires pour qui l'argent tenait lieu de lois et de patrie. Domitien doubla leur paie; Commode et Caracalla ne mirent point de bornes à leurs prodigalités pour payer les instruments de leur tyrannie. Dès ce moment le sénat et le peuple ne furent plus que de vains fantômes. Les soldats sentant leur force devinrent les maîtres de leurs maîtres; ils donnaient le trône à ceux qui leur promettaient la licence, et arrachaient la vie aux princes qui voulaient rétablir la discipline. Le sort des empereurs devint aussi déplorable que celui de l'empire; ils faisaient tout trembler, et tremblaient eux-mêmes devant leur garde. Si, pour plaire à cette soldatesque effrénée, ils épuisaient le trésor, protégeaient les vices et proscrivaient

l'opulence et la vertu, le désespoir, réveillant le courage, les rendait victimes de conspirations toujours renaissantes : s'ils voulaient au contraire parvenir au trône par une faction, ils étaient promptement détrônés et assassinés par elle. Ainsi l'empire romain, comme le remarque Montesquieu, semblable aux républiques actuelles de Tunis et d'Alger, n'offrait aux regards du monde que le triste spectacle d'une anarchie militaire, dont les chefs étaient asservis aux caprices d'une milice qui les rendait impuissants pour faire le bien, et ne leur laissait de liberté que pour commettre des crimes.

L'excès de maux force souvent les plus insensés à implorer des remèdes salutaires : l'empire, menacé, attaqué de tous côtés par les Barbares, et déchiré par trente tyrans qui se disputaient le pouvoir suprême, sentit la nécessité de se soumettre à un chef vaillant et juste, qui se fît respecter au dehors par son courage et au dedans par sa vertu.

Les soldats avaient déjà regretté l'indolent et prodigue Gallien; une distribution d'argent, faite à propos par les conjurés, les apaisa. Leur cupidité étant satisfaite, ils s'occupèrent de leur salut, de celui de l'empire, et proclamèrent César, Marcus Aurélius Claudius, qui, dans ce temps de malheurs et de crimes, avait su mériter l'estime de tous les partis.

Le sénat et le peuple confirmèrent avec joie cette élection : Claude, tribun sous le règne de Décius, s'était distingué par son courage contre les Barbares. Il mérita l'estime et la confiance de Valérien, qui lui donna le commandement de l'Illyrie. Ce qui est digne d'être remarqué, c'est que tous les généraux nommés par Valérien parvinrent successivement à l'empire. Claudius, aussi considéré dans Rome qu'à l'armée, se montra, dans ses divers emplois, juste, ferme, laborieux, sincère, modéré, magnanime comme Auguste, belliqueux comme Trajan. Il se fit craindre et respecter par Gallien, qui, jaloux de son mérite, ne pouvait l'aimer, et n'osait le perdre.

Il était né en Dardanie; lorsqu'il fut empereur, l'adulation, lui cherchant une illustre origine, le fit descendre de Dardanus. Il avait trop de mérite pour avoir besoin d'aïeux, et ce qui est peut-être plus rare encore que la reunion de tant de grandes qualités, c'est que son élévation ne lui en fit perdre aucune.

Comme un homme de ce caractère ne pouvait approuver l'assassinat, même celui d'un tyran, il invita le sénat à rendre à Gallien des honneurs dont sa mémoire était peu digne. Auréole tenta de négocier avec lui, il lui offrit la paix, et lui rappela que Gallien l'avait reconnu comme associé à l'empire. Claude lui répondit : « Gallien ne me sert point d'exemple; il vous aimait ou vous craignait; moi je ne vous aime ni ne vous crains. »

La négociation étant ainsi rompue, ils se livrèrent bataille entre Milan et Pergame : Auréole la perdit, fut pris et massacré par les soldats, malgré les efforts de Claude qui voulait le sauver. L'empereur lui érigea un tombeau sur le champ de bataille, qui reçut le nom d'Auréole, et qu'on appelle aujourd'hui *Pontirole*.

Claude dirigea ensuite ses troupes contre les Allemands, qu'il battit et força de se retirer dans leur pays. Après ces succès, il vint à Rome; on lui décerna les honneurs du triomphe, triomphe pur, qu'il ne souilla par aucun acte de ri-

gueur ni de vengeance. A son arrivée, l'ordre et la justice, depuis longtemps bannis de Rome, y reparurent. Les délateurs et les concussionnaires connurent seuls la crainte; les tribunaux reprirent leur indépendance, et le sénat sa liberté.

Pendant tout le règne de Gallien, les différents partis qui s'étaient élevés dans l'empire avaient servi de prétexte à une foule de confiscations. Claude les abolit, chacun reprit son bien. Dès que cette loi fut promulguée, une femme se présenta devant l'empereur : « Je possédais, lui dit-elle, une terre; on m'en a » dépouillée; elle est devenue la récompense des services d'un général nommé » Claude : en vertu de la loi je la réclame. »

— « Vous avez raison, lui dit le prince; il est juste que Claude empereur » rende ce que Claude officier a reçu. » Il lui restitua sa propriété.

Claude ne pouvait rester longtemps à Rome; on délibéra pour décider si l'on attaquerait d'abord Tétricus dans la Gaule, Zénobie dans l'Orient, ou les Goths et les Scythes qui dévastaient les frontières : « Pères conscrits, dit Claude, Té- » tricus et Zénobie ne sont que les ennemis de l'empereur; les Barbares sont » ceux de l'empire : vengeons la querelle publique avant la mienne; il importe » peu par qui la république sera gouvernée; mais ce qui est nécessaire, c'est » qu'elle soit indépendante et délivrée de l'étranger. »

On applaudit à ces généreux sentiments; les citoyens, sortant de leur longue mollesse, prirent les armes, et l'Italie, comme au temps de l'irruption des Cimbres, leva une forte armée.

Le péril était imminent. Enhardis par les discordes qui déchiraient l'empire. les Barbares, longtemps refoulés dans le Nord, s'étaient réunis, attirés par l'opulence, la fertilité et les richesses du Midi. Les Goths, les Sarmates, les Roxolans, les Ostrogoths, les Gépides et les Hérules, fameux depuis sous le nom de *Lombards*, ayant construit deux mille vaisseaux, s'étaient embarqués sur le Borysthène, au nombre de trois cent vingt mille hommes. Après avoir perdu par un coup de vent, plusieurs bâtiments en traversant la mer Noire, ils insultèrent Byzance, sans pouvoir s'en emparer, commirent d'affreux excès dans les îles de l'Archipel, dévastèrent les côtes de l'Asie-Mineure, assiégèrent Thessalonique et Cassandrée, et s'emparèrent d'Athènes. On prétend que ces Barbares, ennemis des lettres et des arts, ayant rassemblé sur la place publique tous les livres qui faisaient la gloire et la richesse de cette belle cité, voulaient les livrer aux flammes, lorsqu'un de leurs guerriers les arrêta en leur disant : « Laissez aux Romains et aux Grecs leurs sciences; c'est un poison » lent qui les amollit et les rend plus faciles à vaincre. » Cet insensé oubliait que la Grèce et Rome, Alexandre et César, durent autant leurs conquêtes aux lumières du siècle qu'à leur courage.

Tandis que les Barbares se livraient dans l'Attique, à la débauche et au pillage, Cléodème, Athénien qui avait échappé à leur fureur, rassemblant quelques troupes, fondit sur eux, en tailla une partie en pièces, contraignit le reste à prendre la fuite, et délivra sa patrie.

Les Goths, qui avaient appris des Romains à fabriquer des armes et des

machines, étaient près de s'emparer de Thessalonique et de Cassandrée, lorsque Claude s'avança pour les attaquer. Ils n'osèrent l'attendre, et se retirèrent précipitamment, en traversant la Macédoine. L'empereur ne put les atteindre qu'à Nyssa, dans la Servie. Ce fut dans ce lieu qu'il leur livra bataille; elle fut longue, sanglante, opiniâtre. Après de grands efforts, les Romains, cédant au nombre, commençaient à plier, lorsqu'un corps, que Claude avait envoyé sur le flanc des ennemis par des chemins qu'on croyait impraticables, parut tout à coup, jeta le désordre dans leurs rangs, et décida la victoire.

Les Goths se retirèrent dans leur camp, laissant cinquante mille morts sur le champ de bataille. L'empereur, sans leur donner de repos, les attaqua dans les retranchements qu'ils avaient faits, selon leur coutume, en rassemblant tous leurs chariots et leurs bagages. Ils s'y défendirent avec le courage du désespoir; mais le fer et le feu ouvrant enfin le passage aux Romains, le carnage fut affreux, le butin immense. Cependant une partie de ces féroces guerriers s'étant fait jour continua sa retraite; elle fut coupée par la cavalerie de Claude, et ils se virent forcés à soutenir un dernier combat. Malgré leur détresse, les vaincus mirent encore les vainqueurs en péril. Ils se précipitèrent sur les légions avec tant d'ardeur qu'ils les enfoncèrent; mais la cavalerie romaine, les prenant alors en queue, les mit en déroute. Ils se sauvèrent, dispersés dans les gorges du mont Hémus, où la faim et les maladies contagieuses achevèrent leur destruction.

Pendant ce temps, leur flotte ignorant ce désastre arriva en Macédoine. Les troupes qu'elle portait, croyant entrer dans un pays conquis, le trouvèrent armé. Elles se dispersèrent; une partie fut prise, l'autre massacrée : on brûla tous leurs vaisseaux. Claude, informant de ses succès Brochia, gouverneur de l'illyrie, lui écrivait : « Nous avons détruit trois cent vingt mille hommes, coulé à fond deux mille navires; les fleuves sont couverts de boucliers, » les rivages de larges épées et de courtes lances; des monceaux d'ossements » cachent la verdure des plaines; les routes sont teintes de sang; le grand retranchement des Barbares, formé par une multitude de chars, a été forcé; » nous avons fait tant de femmes prisonnières que chaque soldat en a deux ou » trois pour esclaves. »

Aurélien se signala dans cette guerre. Il commandait la cavalerie, qui contribua si efficacement à la défaite des Barbares. La victoire de Claude, comparable aux plus illustres triomphes des anciens héros de Rome, lui mérita le surnom de *Gothique*. Libérateur de l'empire, il se disposait à marcher contre ses rivaux, et à reconquérir la Gaule et l'Orient sur Tétricus et sur Zénobie, lorsque la mort vint l'arrêter dans sa brillante carrière. La contagion, qui avait détruit les Goths, se répandit dans l'armée romaine; Claude en fut la victime : il mourut à Sirmium, âgé de cinquante-six ans, la troisième année de son règne (1).

Ce prince fut, suivant la coutume, mis au rang des dieux; mais cet honneur

(1) An de Jésus-Christ 270.

était devenu si vulgaire que, voulant lui prouver leur affection par un hommage moins prodigué et moins avili, le sénat lui consacra un buste d'or, placé dans le lieu de ses séances, et le peuple lui fit ériger dans le Capitole une statue du même métal. Enfin, la reconnaissance publique, pour rappeler ses exploits, lui éleva dans le Forum une statue d'argent, dont le piédestal était formé des proues de tous les vaisseaux qu'il avait enlevés aux Barbares.

Tout l'empire le pleura; égal en courage et en talents aux plus grands empereurs, on aima et on regretta surtout en lui une qualité qui manquait à la plupart d'entre eux, *la douceur*, nommée justement par Montesquieu *la première vertu des princes.*

CHAPITRE XXXV.

AURÉLIEN.

(An de Rome 1022. — De Jésus-Christ 270.)

Quintilius, frère de Claude, est nommé Auguste par le sénat. — Élection d'Aurélien par l'armée. — Abdication et mort de Quintilius. — Le sénat confirme l'élection d'Aurélien. — Origine et portrait d'Aurélien. — Ses premiers exploits. — Sa défaite et sa fuite. — Sédition à Rome. — Nouvelle victoire d'Aurélien. — Paix avec les Vandales. — Retour et triomphe d'Aurélien à Rome. — Punition des séditieux. — Travaux d'Aurélien. — Son départ de Rome pour combattre Zénobie. — Portrait de Zénobie. — Bataille entre Aurélien et Zénobie. — Défaite de Zénobie. — Siége de Palmyre. — Proposition de paix d'Aurélien à Zénobie. — Fuite et captivité de Zénobie. — Prise de Palmyre. — Abdication de Tétricus. — Victoire d'Aurélien sur les Gaulois. — Son entrée triomphale dans Rome — Départ d'Aurélien. — Perfidie de Mnestée. — Mort d'Aurélien.

Claude laissait après lui deux frères, Quintilius, qui lui succéda, et Crispus, dont Constantin se faisait honneur de descendre. Dès qu'on sut, en Italie, la mort de l'empereur, l'affection qu'on lui portait décida le sénat à décerner le titre d'Auguste à Quintilius.

Dans ce même temps l'armée, qui se trouvait à Sirmium, proclamait empereur Aurélien, général de cavalerie, et l'un des plus grands capitaines de son siècle. Quintilius, informé de ce choix, peu sûr de ses soldats qui n'aimaient pas

sa sévérité, ou déterminé par un motif plus honorable, par la crainte de favoriser les armes des Barbares en excitant une guerre civile, ou d'affaiblir l'autorité du sénat en abdiquant, se fit ouvrir les veines, et mourut après dix-sept jours de règne.

Le sénat et le peuple confirmèrent l'élection d'Aurélien. Ce prince devait le jour à une famille obscure qui habitait un bourg dans la Pannonie; sa mère était prêtresse du Soleil; et, toute sa vie, Aurélien marqua une prédilection particulière pour le culte de cette divinité. Enrôlé très-jeune dans les troupes romaines, sa bravoure commença sa fortune, son habileté lui valut l'empire. Il aimait avec tant de passion les combats et les exercices, que les compagnons de sa jeunesse pour le distinguer d'autres soldats qui portaient le même nom, l'appelaient Aurélien *glaive en main.* Élevé au rang de tribun, il se distingua par une extrême sévérité dans la discipline : apprenant qu'un de ses soldats avait outragé une femme, il le fit écarteler. On a conservé une de ses instructions, adressée à son lieutenant : « Nul, dit-il, ne doit être avancé, s'il ne montre pas » autant de retenue et d'obéissance que de courage. Punissez sans pitié celui » qui dérobe une grappe de raisin; que le plus léger vol soit châtié comme un » crime; les soldats doivent s'enrichir des dépouilles de l'ennemi, et non des » larmes de leurs concitoyens. »

Son premier exploit fut de vaincre les Francs près de Mayence; par lui la Gaule fut délivrée des Barbares. Valérien le comparait aux Scipions; et Claude, voulant rétablir la discipline dans la cavalerie, lui en confia le commandement.

Dans le cours de sa vie militaire, soldat aussi brave que général expérimenté, on prétend qu'il tua de sa main plus de neuf cents ennemis.

On le compara, pour l'activité, à César; mais il n'imita pas sa clémence; et, si l'on ne peut l'accuser d'avoir été sanguinaire comme les tyrans, on doit lui reprocher de s'être montré dur et inflexible contre ceux qui l'avaient offensé. Il semblait plus fait pour commander que pour gouverner.

Dès qu'il eut pris les rênes de l'empire, il marcha contre les Goths, les força de repasser le Danube et de lui demander la paix; mais, convaincu qu'on ne pourrait jamais défendre la Dacie de leurs incursions, il l'abandonna et prit le Danube pour frontière.

Les Allemands, les Juthonges et les Marcomans se disposaient à envahir l'Italie; l'empereur les attaqua et les défit dans la Bavière et dans la Souabe. Les Barbares, dont ce revers n'avait point abattu la fierté, lui envoyèrent des ambassadeurs, et lui promirent de se retirer, si Rome voulait leur payer un tribut. Il les reçut avec pompe, et leur parla avec hauteur : « Vous n'êtes » gouvernés, leur dit-il, que par vos passions; la raison seule dirige Rome : » elle est accoutumée à recevoir, et non à payer des tributs; elle vous accor- » dera son alliance, si vous la méritez par votre soumission et par vos servi- » ces. Avant de l'attaquer témérairement, parcourez les champs de Nyssa; » les ossements de trois cents mille Goths vous apprendront le sort que la » guerre vous réserve. »

Les Barbares, irrités de ses menaces et de ses refus, tentèrent de nouveau la fortune des armes. Aurélien, qui, peu content de les battre, voulait les détruire, les tourna et se plaça entre eux et leur pays; mais, sans s'étonner de cette manœuvre, ils continuèrent audacieusement leur marche, trouvèrent les Alpes mal gardées, les franchirent, pénétrèrent en Italie et ravagèrent tout le Milanais. L'empereur, qui les suivait avec trop d'ardeur, les ayant attaqués sans attendre la réunion de toutes ses forces, fit en vain des prodiges de valeur; il perdit la bataille et se vit contraint de fuir.

La terreur se répandit dans Rome. Comme l'autorité est rarement respectée lorsqu'elle éprouve des revers, ce désastre fit naître des mouvements séditieux auxquels plusieurs sénateurs furent accusés d'avoir pris part. Aurélien, effrayé lui-même des conséquences de sa défaite, ordonna de consulter les livres des sybilles; et toutes les cérémonies pratiquées par les anciennes superstitions furent renouvelées, soit pour apaiser les dieux, soit pour rassurer les peuples.

Cependant l'empereur, ayant rallié ses troupes, et profitant avec rapidité du désordre que l'ardeur du pillage répandait parmi les Barbares, les attaqua près de Tano, les battit complétement, les poursuivit sans relâche, et en extermina une grande partie. Les Vandales lui demandèrent la paix; et ce qui prouve à quel point l'influence des armées était alors parvenue, c'est que l'empereur se crut obligé de faire délibérer la sienne, pour savoir s'il accepterait ou non le traité qu'on lui offrait. Les soldats, las de la guerre, y consentirent; la paix fut conclue, et on fournit des vivres aux Vandales pour retourner dans leur pays.

Aurélien entra ensuite triomphant dans Rome, et punit de mort plusieurs sénateurs qui, l'abandonnant avec la fortune, s'étaient soulevés contre lui. Un d'eux, nommé Domitien, ne put se plaindre de son sort. Dans les premiers jours de l'avénement d'Aurélien, voulant lui donner un conseil qu'il croyait analogue à la sévérité de son caractère, il lui avait écrit : « Vous avez deux » moyens d'affermir votre pouvoir, l'or et le fer : employez l'un pour ceux » qui vous serviront, employez l'autre contre ceux qui vous résisteront : » Ce lâche flatteur, voyant l'empereur vaincu, avait aspiré à l'empire : il périt, première victime du conseil qu'il avait donné.

L'empereur employa son séjour dans la capitale à faire des réglements utiles et sages, mais qui tous portaient l'empreinte de sa sévérité. L'invasion des Barbares avait fait trembler Rome; il releva ses murs abattus, fortifia la ville, et agrandit son enceinte. Libre enfin d'exécuter ses grands desseins et de réunir les parties de l'empire démembré, il partit de Rome pour combattre Zénobie.

Cette reine, que ses talents, que son audace, que sa fortune, sa gloire et ses malheurs rendirent immortelle, joignait tous les charmes d'un sexe à la force de l'autre; sa taille était majestueuse, ses traits réguliers, son regard doux et plein de feu; la perle orientale n'avait pas plus d'éclat que ses dents; son teint était brun, mais animé : la magnificence de sa parure rehaussait sa

beauté. Elle aimait le faste, et voulait que sa cour égalât en splendeur celle des rois de Perse.

La singularité de son habillement répondait à celle de son caractère; elle mêlait aux ornements d'une femme le luxe d'un guerrier; sa robe était couverte d'une cotte d'armes enrichie de pierreries; son diadème entourait un casque; elle combattait avec les soldats, le bras nu et le glaive en main; souvent on la vit soutenir à cheval les plus longues fatigues, et marcher à pied pendant plusieurs milles à la tête des troupes. Didon, Sémiramis et Cléopâtre étaient ses modèles : fermeté dans le commandement, courage dans les revers, élévation dans les sentiments, assiduité au travail, dissimulation dans la politique, audace sans frein, ambition sans bornes, tels étaient les défauts et les qualités de cette femme célèbre, qui réunit en elle toutes les vertus et tous les vices des héros, sans montrer une des faiblesses de son sexe. On vantait sa chasteté comme son courage, et elle ne connut d'amour que celui de la gloire. Elle avait eu de son époux Odénat trois fils, Hérennianus, Timolaüs et Vaballath : le nom du premier était latin; le second, grec; le troisième, syrien. Fière du titre d'*Auguste*, aveuglée par ses succès et trompée par sa fortune, elle espérait que l'un de ses enfants régnerait dans Rome, l'autre en Grèce, et le dernier en Asie.

Mêlant à propos la douceur à la sévérité, prodigue d'or et d'honneurs pour ceux qui servaient ses desseins, elle égala en habileté les plus grands rois. Amie des lettres, elle honora de sa confiance et combla de faveurs le célèbre Longin, qui trouva souvent dans le génie de cette reine le modèle du sublime qu'il nous apprit à connaître et à définir.

Zénobie, instruite par ses leçons, s'exprimait avec éloquence dans les langues grecque, égyptienne et syrienne. Elle entendait le latin, mais ne le parlait pas. Appliquée particulièrement à l'étude de l'histoire, elle la regardait comme la science des princes; et on prétend qu'elle écrivit elle-même celle de l'Égypte sous les règnes des Ptolémées, dont elle prétendait descendre. Les auteurs de ce temps placent, sans raison, Zénobie au nombre des trente tyrans qui démembrèrent le colosse romain. Odénat avait été associé à l'empire par Gallien : elle-même reçut le titre d'Auguste; l'Orient l'élut librement; et, sans doute, elle pouvait prétendre, avec quelque droit, pour ses enfants, au gouvernement d'un empire que les Perses allaient renverser, et qui ne fut sauvé dans l'Orient que par son bras et par son génie.

Tandis que Claude, occupé de la guerre des Goths, s'était vu forcé de laisser l'Asie sous les lois de la reine de Palmyre, Zénobie, qui s'était formé un parti en Égypte par les intrigues d'un habitant d'Alexandrie nommé Timagène, envoya dans cette contrée une armée de soixante-dix mille hommes, sous les ordres de Zabdas, général habile. Les Égyptiens furent promptement vaincus par lui; mais Probatus, qui commandait une des flottes de Claude, informé de cet événement, débarqua des troupes qui remportèrent d'abord quelques avantages sur les Palmyréniens. Ce succès ne fut pas de longue durée : Zabdas rallia son armée, livra bataille à Probatus, le défit, le tua; et, depuis cette

victoire jusqu'au règne d'Aurélien, toute l'Égypte reconnut les lois de Zénobie, qu'on appelait la reine d'Orient, et qui faisait porter à ses fils la couronne et le titre d'empereurs romains.

Aurélien, triomphant des obstacles que les Barbares opposaient à sa marche, traversa, en les combattant, l'Esclavonie, la Thrace, s'arrêta quelques jours à Byzance, et descendit dans l'Asie-Mineure à la tête d'une forte armée. Il se rendit facilement maître de toute la Bithynie, où les efforts de Zénobie n'avaient pu réunir qu'un faible parti. En Cappadoce tout se soumit à lui. La ville de Tyane seule refusait de lui ouvrir ses portes, et il avait juré de la détruire. Un des habitants de cette ville trahit ses concitoyens, et introduisit l'empereur dans ses murs. Profitant de la trahison, mais détestant le traître, il l'envoya au supplice. La consternation régnait dans Tyane; malgré son serment, Aurélien l'épargna. La superstition du temps fit croire et écrire que l'ombre d'Apollonius lui était apparue et avait désarmé son courroux.

L'empereur rencontra près d'Antioche, sur les bords de l'Oronte, l'armée de Zénobie. Une cavalerie pesamment armée composait la principale force de la reine; elle passait pour être très-supérieure à celle des Romains. L'empereur, pour la vaincre, usa de stratagème : il ordonna aux siens de fuir devant cette cavalerie, qui, trompée par cette ruse, les poursuivit avec une ardeur imprudente. Lorsqu'il la vit fatiguée par une longue course et par le poids de ses armes, il la fit charger par des troupes fraîches; elle fut promptement enfoncée et mise en déroute.

Ce premier succès intimida les Palmyréniens, qui évacuèrent Antioche, et se retirèrent sous Émèse. Zénobie y attendait les Romains, à la tête d'une armée de soixante-dix mille hommes, commandée, sous ses ordres, par Zabdas, dont la victoire avait jusque là toujours suivi les drapeaux. Le sort de l'empire semblait dépendre du succès d'une bataille. Elle fut longue, sanglante et terrible : des deux côtés les chefs avaient une grande gloire à soutenir; ils s'en montrèrent dignes. Aurélien, indigné de voir une femme lui disputer l'empire, l'attaquait avec fureur. Zénobie, encourageant ses troupes par sa présence, étonnait ses ennemis par son courage, et leur faisait oublier son sexe. La fortune parut d'abord se prononcer pour elle : sa cavalerie mit en déroute celle d'Aurélien; mais trop ardente dans la poursuite de cet avantage, elle dégarnit les flancs de l'infanterie syrienne. Les légions romaines, profitant de cette faute, enfoncèrent les Palmyréniens; en vain Zénobie et Zabdas, combattant eux-mêmes comme des soldats, voulurent retarder leur défaite : jamais l'infanterie asiatique n'avait résisté avec succès aux légions belliqueuses d'Europe. La reine, vaincue, perdit la plus grande partie de ses troupes, et se renferma dans Palmyre.

L'empereur, attaché depuis son enfance au culte du soleil, attribua sa victoire à la protection de ce dieu; il lui offrit des sacrifices dans Émèse, et l'idole du lâche Héliogabale reçut l'encens d'Aurélien.

Les rigueurs exercées à Rome par l'empereur avaient répandu dans l'Asie l'effroi de son nom. Sa douceur surprit d'autant plus qu'elle était moins atten-

duc. Son intérêt l'emporta sur son caractère; il ne punit aucun des partisans de Zénobie dans Antioche, attribua leur défection à la nécessité, et affermit son pouvoir par la clémence.

L'empereur, qui devait la plupart de ses succès à sa rapidité, ne voulut pas laisser à la reine d'Orient le temps de se relever de sa chute, et de rassembler contre lui de nouvelles forces. Il la poursuivit sans relâche; mais sa marche fut souvent arrêtée par les Arabes-Bédouins, également prompts dans l'attaque et dans la retraite. Ils le harcelaient sans cesse, enlevaient ses corps détachés, s'emparaient de ses vivres, pillaient ses bagages, et disparaissaient avant qu'on pût se rallier pour les repousser et les punir.

Aurélien, infatigable, continua sa route en combattant chaque jour ces essaims de Barbares; et, malgré les obstacles que lui opposaient leur nombre, la chaleur du climat, l'aridité des déserts et la difficulté des subsistances, il arriva sous les murs de Palmyre, et l'assiégea.

Palmyre, appelée Tadmor dans l'Orient, avait été bâtie par Salomon sur un terrain fertile qui se trouvait isolé dans les déserts de Syrie, comme une île ombragée, verte et fleurie, au milieu d'un océan de sables. Elle avait reçu son nom du grand nombre de palmiers qui la rafraîchissaient par leur ombre et rendaient son climat tempéré. Le sol qui l'entourait, arrosé par plusieurs sources, produisait en abondance du blé et des fruits.

Palmyre, située entre l'empire romain et l'empire des Perses, séparée d'eux par des déserts, s'en rapprochait par les liens du commerce. Sa situation assurant son indépendance et bornant son ambition, elle fut longtemps libre, heureuse et riche. La neutralité que lui permirent les Parthes et les Romains augmenta sa population et son opulence; la paix et la richesse y introduisirent les arts qui la décorèrent de palais élégants, de nobles portiques, de temples magnifiques : ses ruines attirent encore les voyageurs.

Trajan, dont l'ambition ne pouvait être arrêtée que par les bornes du monde, soumit cette contrée à son pouvoir; Odénat, à la tête d'un corps de Sarrasins, s'en empara et l'illustra par ses armes; enfin le génie de Zénobie porta au plus haut degré la gloire et le malheur de sa patrie.

Palmyre, élevée par ses conquêtes au rang de capitale de l'Orient, devint la rivale de Rome; mais elle paya cher cette gloire trompeuse. Un instant de grandeur effaça plusieurs siècles de prospérité; et, en peu d'années, il ne resta de sa puissance passagère qu'un nom et des débris.

Cette ville, dernier asile d'une grande reine, résista longtemps aux efforts des maîtres du monde : tout l'or de Zénobie semblait s'être changé en fer pour la défendre. Elle inspirait aux habitants son courage opiniâtre. Dans les premières attaques, l'empereur fut blessé d'un coup de flèche; il écrivait au sénat : « Le peuple romain ne parle qu'avec mépris de la guerre que je sou-
» tiens contre une femme; il ne connaît ni le caractère ni les ressources de
» Zénobie : les moyens rassemblés par elle pour se défendre sont immenses;
» Palmyre tout entière n'est plus qu'un arsenal de glaives, de dards, de pier-
» res et d'armes de tout genre. Ses murs sont garnis de balistes et de cata-

» pultes; d'autres machines de guerre nous lancent continuellement des feux.
» Le désespoir de Zénobie augmente son courage, et je n'espère en triompher
» que par la protection des divinités tutélaires de Rome, qui jusqu'à présent
» ont favorisé nos armes. »

Il paraît même qu'Aurélien n'était pas pleinement rassuré par cette faveur des dieux. Peu certain de la victoire, il essaya la négociation, et offrit à la reine de Palmyre des conditions honorables, si elle voulait se soumettre et renoncer à toute prétention à l'empire. Il lui proposait une retraite paisible, une riche indépendance, et assurait aux habitants de Palmyre la conservation de leurs priviléges.

La fière Zénobie lui répondit en ces termes : « Zénobie, reine d'Orient, à
» Aurélien Auguste. Ce n'est point par des écrits, ce n'est que par les armes
» que l'on peut obtenir la soumission que vous exigez : vous osez me proposer
» de me rendre à vous ! N'oubliez pas qu'autrefois Cléopâtre a préféré la mort
» à la servitude. Les Sarrasins, les Perses, les Arméniens marchent à mon
» secours; que ferez-vous contre leurs forces et les miennes réunies, vous
» que des voleurs arabes ont plus d'une fois effrayé? Lorsque vous me verrez
» marcher à la tête de mes alliés pour vous combattre, vous cesserez sans
» doute de m'envoyer des ordres insolents, comme si vous étiez déjà mon
» vainqueur et mon maître. »

Cette réponse enlevant à l'empereur tout espoir d'engager la reine à capituler, il pressa vivement le siége, et ne put cependant par la force triompher du courage de la garnison. Informé de l'approche des Perses, il marcha contre eux et les défit en bataille rangée; ses trésors, prodigués à propos, séduisirent les Sarrasins, les Arméniens, et les rangèrent dans son parti. Palmyre, privée de secours, se défendit encore longtemps; mais une affreuse disette mit enfin un terme à la résistance de Zénobie. Ne pouvant plus défendre sa capitale, elle voulut au moins échapper à la captivité : chargée de ses pierreries, montée sur un chameau rapide, elle sortit de Palmyre, favorisée par les ombres de la nuit, trompa la vigilance des postes romains et gagna l'Euphrate,. espérant trouver un asile en Perse; mais Aurélien, informé de sa fuite, la fit poursuivre par un corps de cavalerie qui l'atteignit au moment où elle s'embarquait pour traverser le fleuve. Lorsque cette illustre captive parut devant son vainqueur, il lui reprocha d'avoir bravé témérairement la puissance des empereurs romains. « Je vous reconnais pour empereur, lui dit-
» elle; mais Gallien et ses pareils ne m'ont jamais paru dignes du trône qu'ils
» laissaient renverser et que j'ai soutenu. »

Aurélien, maître de Palmyre qui implorait sa clémence, accorda la vie aux habitants; mais il les dépouilla de leurs richesses. Revenu à Émèse, il soumit au jugement d'un tribunal le sort de Zénobie et de ses partisans. Les soldats romains demandaient avec fureur la mort de cette reine. Zozime prétend que, cédant alors à l'excès de ses malheurs, et démentant sa grandeur passée, elle acheta la vie par une lâcheté, rejeta sur ses ministres les fautes de son ambition, et livra même Longin à la mort, en l'accusant d'avoir dicté

la lettre dont la hauteur irritait Aurélien. Vopiscus croit, avec plus de probabilité, qu'elle dut la conservation de ses jours à la générosité de l'empereur, qui résista aux clameurs de ses soldats féroces, trouvant honteux de ternir son triomphe par la mort d'une femme vaincue. Ce qui est certain, c'est que Longin périt, et que Zénobie, perdant son courage avec le trône, ne soutint pas la fierté de ses résolutions, consentit à vivre, et orna le triomphe d'Aurélien. Son fils Vaballath partagea sa captivité; les deux autres périrent : on ignore si leur mort fut naturelle ou violente.

Lorsque l'empereur fut revenu à Antioche, il apprit que les Palmyréniens, soulevés par un parent de Zénobie, reprenaient de nouveau les armes. Obligé de les vaincre encore, il se livra contre eux à toute la violence de son caractère; et, après avoir pris d'assaut cette malheureuse ville, il en fit passer tous les habitants au fil de l'épée, sans épargner l'enfance ni la vieillesse.

Un ami de Zénobie, nommé Firmus, qui avait acquis d'immenses richesses en Égypte par le commerce, venait d'exciter les Égyptiens à la revolte, de lever des troupes, et de prendre le titre d'Auguste. Aurélien conduisit son armée contre lui, le vainquit, l'assiégea dans Alexandrie, le prit et le fit périr dans d'affreux tourments. La lettre qu'il écrivit au sénat pour l'informer du succès de cette expédition, prouve à quel point le peuple romain, amolli, déchu de sa gloire, avait perdu sa dignité : « Pères conscrits, disait Aurélien, » je me charge de délivrer Rome de toute inquiétude; occupez-vous des jeux, » des spectacles, des courses de chars et des combats du cirque. L'interêt pu- » blic est mon affaire; les vôtres, ce sont les plaisirs. »

L'empereur, maître de l'Orient, n'avait plus à combattre que Tétricus qui gouvernait depuis plusieurs années la Bretagne, la Gaule et l'Espagne. Cette guerre contre des peuples plus belliqueux que les Asiatiques le menaçait de plus grands périls, et lui offrait plus d'obstacles à vaincre; mais la fortune, qui secondait son habileté, le délivra promptement d'un concurrent redoutable. Tétricus, parvenu au pouvoir suprême, s'en était dégoûté : l'humeur inconstante des Gaulois, leur turbulence, leurs révoltes continuelles, leurs conspirations fréquentes, les invasions sans cesse renouvelées des Barbares, les fatigues de la guerre, les ennuis du trône lui faisaient regretter les douceurs de la vie privée. Regardant Aurélien plutôt comme son libérateur que comme son rival, il lui écrivit pour l'inviter à rompre les chaînes brillantes qui le retenaient malgré lui sur un trône dont il aspirait à descendre. En effet, il voulait éviter les malheurs d'une guerre civile, et rendre à l'empire, en abdiquant, l'unité, la force et la paix. Mais les grands, les peuples et les légions refusaient d'y consentir, et le forçaient, contre ses penchants, à régner et à combattre.

Après quelques succès divers et balancés, les deux armées se trouvèrent en présence dans les plaines de Châlons-sur-Marne. Tétricus, ayant fait de vains efforts pour déterminer la sienne à un accommodement, la quitta au milieu de la nuit : fuyant les grandeurs avec plus d'empressement qu'il ne les avait poursuivies, il vint se rendre à Aurélien, et lui remettre un pouvoir

qu'il avait trop glorieusement exercé pour qu'on pût l'accuser de faiblesse lorsqu'il s'en dépouillait.

Son départ n'ébranla point l'opiniâtre résolution de ses troupes; et les Gaulois, dans l'espoir de se rendre indépendants de Rome, combattirent avec acharnement : mais le génie d'Aurélien triompha de leur résistance; ils furent vaincus et forcés de se soumettre. Les Bretons et les Espagnols déposèrent leurs armes; et l'empereur, après avoir conquis l'Orient et pacifié l'Occident, rentra triomphant dans Rome.

Une foule de captifs, Bactriens, Sarrasins, Goths, Alains, Francs, Vandales et Perses, ornaient son triomphe. On y voyait les chars de Sapor, d'Odénat et du roi des Goths; celui d'Aurélien était traîné par quatre cerfs. Tétricus et son fils, revêtus des ornements impériaux, le suivaient à pied; enfin tous les regards se tournaient avec un sentiment d'admiration et de pitié sur l'illustre et infortunée Zénobie : sa tête était ornée d'un diadème; une chaîne d'or liait ses mains; un grand nombre d'esclaves soutenaient sa robe, tellement chargée de pierreries, qu'elle pouvait à peine marcher. Après avoir subi ce supplice, plus cruel pour une reine que la perte de la vie, Zénobie se retira dans une terre en Italie, que l'empereur lui donna en apanage. Dans la suite, elle vécut à Rome en dame romaine; on prétend même qu'elle épousa un sénateur. Saint Jérôme, dans le quatrième siècle, vit encore ses descendants. Son fils Vaballath obtint une principauté en Arménie; l'empereur confia à Tétricus l'administration d'une province de l'Italie : « Convenez, mon collègue, » lui dit-il un jour en riant, qu'il est plus doux de gouverner une partie de » l'Italie que de régner dans les Gaules. »

Vainqueur de tous ses rivaux, triomphant des Barbares, restaurateur de l'empire, dont il avait réuni les membres épars, Aurélien, toujours actif dans la paix comme dans la guerre, employa ses loisirs à corriger la lenteur des procédures, à punir les concussionnaires, à réprimer le scandale des débauches publiques. Les faux monnayeurs étaient alors si nombreux, que, poursuivis par les lois de l'empereur, ils réunirent en corps d'armée leurs agents et leurs complices, et, sous les ordres de Félicissime, leur chef, opposèrent une telle résistance, que leur défaite coûta la vie à plus de mille soldats.

Aurélien, attaché au culte superstitieux des idoles, persécuta les chrétiens.

Dans le commencement de son règne, on avait admiré la tempérance et la simplicité de ses mœurs : son palais n'avait pas plus de faste que son camp; mais, enivré d'orgueil, après ses conquêtes, et vaincu par les voluptés de cet Orient qui corrompit tant de grands hommes, il étala dans Rome tout le luxe asiatique; et, bravant les antiques préjugés du peuple romain, il ceignit le premier sa tête du diadème. Sa justice imprimait le respect, ses talents attiraient l'estime, sa rigueur inspirait la crainte. On l'admirait, mais on ne l'aimait pas, et la vie d'un prince est moins sûrement défendue par la force de sa garde que par l'amour de ses peuples; Aurélien ne tarda pas à l'éprouver.

Un nouvel armement des Perses le décida à marcher contre eux. Arrivé en Thrace, il apprit que son affranchi Mnesthée, abusant de sa confiance,

s'était permis des excès répréhensibles. Irrité contre lui, il le menaça d'un juste châtiment : Mnesthée, connaissant trop l'empereur pour ne pas savoir qu'avec lui l'effet suivait toujours la menace, résolut de le perdre pour se sauver. Il contrefit sa signature, et la mit au bas d'une liste de proscription où il plaça les noms des principaux officiers de l'armée. Ces officiers, auxquels le perfide la montra, conspirèrent contre l'empereur, profitèrent d'un moment où il marchait peu escorté près de Byzance, se jetèrent sur lui et l'assassinèrent (1). Il était âgé de soixante-trois ans, et en avait régné cinq. Politique habile, soldat intrépide, grand capitaine, administrateur rigide, il mérita plus d'éloges que d'affection. Les auteurs satiriques du temps disaient qu'on ne pouvait pas choisir un plus grand médecin pour les maux de l'État, mais qu'il ordonnait trop fréquemment la saignée.

Au reste, dans un temps de corruption, au milieu des calamités d'une anarchie militaire, on ne pouvait peut-être contenir que par la crainte cette foule d'hommes ambitieux et cupides que n'arrêtaient plus les lois ni la vertu.

Rigoureux pour les grands, il fut doux et clément pour les peuples, pourvut largement à leurs besoins; et, aux distributions accoutumées d'argent et de farine, il ajouta souvent des dons magnifiques en vin, en viandes et en étoffes. « Le peuple, bien nourri et bien vêtu, disait-il, est toujours gai et facile à » gouverner. »

Ses bienfaits s'étendirent dans les provinces; il répara leurs pertes, embellit leurs villes : Dijon fut bâtie par lui, et l'antique *Genabum* dont il releva les murs porta son nom; on reconnaît encore son origine dans celui d'*Orléans*. Enfin quelques taches d'orgueil ne peuvent ternir la gloire d'un homme qui sauva sa patrie. L'empire renversé était déchiré par trente tyrans; les Barbares pillaient et ravageaient ses provinces; Aurélien parut, et le colosse romain, rassemblant ses membres dispersés, se releva sur sa base antique, épouvantant encore l'univers, étonné de sa grandeur et de sa force.

(1) An de Jésus-Christ 275.

CHAPITRE XXXVI.

TACITE.

(An de Rome 1027. — De Jésus-Christ 275.)

Punition et mort de Mnesthée. — Honneurs rendus à Aurélien. — Contestation entre le sénat et l'armée pour les élections. — Interrègne de huit mois. — Élection de Tacite par le sénat. — Son gouvernement. — Son départ pour l'armée. — Sa victoire sur les Scythes et les Goths. — Révolte et mort de Maximin. — Mort de Tacite.

Lorsque le crime fut consommé, l'artifice de Mnesthée ne tarda pas à être découvert, et l'armée, furieuse contre ce traître, le livra aux bêtes féroces. La mort désarme l'envie: on oublia les rigueurs d'Aurélien, on ne se souvint que de ses grandes qualités; et les soldats, qu'il avait si longtemps conduits à la victoire, lui érigèrent un tombeau et un temple sur le lieu même où il avait péri. Le peuple gémit de sa perte; le sénat, qui le voyait avec crainte sur le trône, le plaça avec joie au rang des dieux.

Depuis la chute de la république, les armées avaient toujours disputé au sénat et au peuple le droit de disposer du trône. A cette époque, une contestation tout opposée s'éleva entre eux : la crainte des discordes civiles et de l'anarchie militaire frappait tous les esprits. Tous les chefs de l'armée résolurent unanimement de déférer au sénat la nomination d'un empereur; et le sénat, à son tour, convaincu que le sceptre ne serait qu'un honneur illusoire s'il n'était reconnu et appuyé par la force, craignit de faire un choix désapprouvé par les troupes, et chargea l'armée de donner un chef à l'empire. Ces refus mutuels se prolongèrent pendant huit mois, et ce qui est encore plus singulier que cet étrange combat, c'est que durant cet interrègne aucun désordre ne troubla la paix de l'empire. On eût dit que, du fond de son tombeau, l'ombre imposante d'Aurélien maintenait l'ordre, contenait les factions et ordonnait l'obéissance.

Enfin, le consul Cornificius Gordianus ayant représenté aux sénateurs l'im-

possibilité de laisser plus longtemps sans chef un empire si vaste, dont les Barbares menaçaient de tous côtés les frontières, les suffrages se réunirent en faveur de Tacite, personnage consulaire, vieillard vénérable. Il s'était distingué dans sa jeunesse par son courage, dans son âge mûr par sa sagesse : son caractère était doux et grave, son esprit éclairé et modeste, ses mœurs simples et pures. Il se défendit longtemps d'accepter le fardeau dont on voulait le charger : « Craignez, Pères conscrits, disait-il, en choisissant un vieillard, » d'attirer des revers à l'empire, et de m'exposer moi-même à une fin tragique » que jusqu'à présent ma fortune et ma prudence m'ont fait éviter.

» — Les suffrages du sénat, lui répondit Métius Falconius, prouvent sa sa- » gesse ; nous avons choisi un empereur dont l'âge nous assure qu'il nous » gouvernera en père ; son expérience ne nous laisse craindre aucune démar- » che violente et inconsidérée, et nous sommes certains, Tacite, que vous » réglerez toujours votre conduite sur celle que vous auriez conseillée aux » princes sous lesquels vous avez vécu. En vain nous objecterez-vous la fai- » blesse et les infirmités de votre âge : souvenez-vous du mot de Sévère : Ce » ne sont point les pieds, c'est la tête qui gouverne ; nous avons besoin de » votre âme et non de votre corps. Régnez donc, Tacite Auguste ; mais, je » vous en conjure, ne donnez point le titre de César à vos enfants ; ils sont les » héritiers de votre patrimoine, et non de l'empire. Vous ne devez pas dispo- » ser du sénat et du peuple romain comme de vos fermes et de vos esclaves : » imitez Nerva, Trajan, Adrien ; choisissez, adoptez un successeur digne de » vous et de nous ; préférez les intérêts de l'État à ceux de votre famille. »

Tacite, vaincu, se soumit et accepta l'empire. Ælius, préfet de Rome, le conduisit au Champ de Mars, où les prétoriens et le peuple s'étaient assemblés : « Citoyens et soldats, dit-il, le sénat vous propose pour empereur l'il- » lustre Tacite ; après nous avoir longtemps éclairés par ses conseils, il va » nous gouverner par ses lois. » L'empereur prouva sa reconnaissance au sénat en relevant sa dignité ; il lui rendit les attributions qu'il tenait d'Auguste, le droit de décider de la paix et de la guerre, de recevoir les ambassadeurs des princes étrangers, et de nommer les gouverneurs de la plus grande partie des provinces.

Le sénat, trop fier d'un triomphe précaire, manifesta imprudemment la joie que lui causait une révolution plus brillante que solide ; il écrivit aux sénats de Carthage, de Trèves, d'Antioche, de Milan, de Corinthe, d'Athènes : « Le » grand changement dont nous vous informons vous en annonce un aussi fa- » vorable pour vous-mêmes ; car nous ne cherchons à recouvrer nos droits » que pour vous rendre et vous garantir les vôtres. »

Mais ce retour aux anciens principes de justice et de liberté eut peu de durée. Les mœurs publiques ne le soutenaient pas, et on ne le devait qu'à la modération passagère des chefs de l'armée, dont l'ambition ne pouvait longtemps rester assoupie.

Tacite, pendant le peu de mois qu'il régna, réalisa les espérances qu'il avait données et les promesses qu'il avait faites. Déférant pour les avis du sénat, il

mit ordre à la confusion des lois, maintint la justice sans rigueur et sans faiblesse, punit les faux monnayeurs, supprima les lieux publics de débauche, réprima les excès du luxe, et, loin d'enrichir sa famille aux dépens de la fortune publique, il versa dans le trésor cinq millions de son propre bien. Il avait sollicité le consulat pour son frère Florien; on l'informa que les sénateurs lui avaient refusé leurs suffrages. « Eh bien! répondit l'empereur » sans s'émouvoir, ce refus me prouve que le sénat connaît bien le prince » qu'il a choisi. »

Les Scythes et les Goths, recommençant leurs incursions, se répandaient dans le Pont, dans la Cilicie, dans la Cappadoce. Tacite, consultant plus ses devoirs que son âge, partit de Rome et se mit à la tête de l'armée, qui confirma par ses acclamations le choix du sénat, moins peut-être pour honorer le prince que pour rappeler ses propres prétentions. L'empereur attaqua les Barbares, les battit en plusieurs rencontres, et les chassa d'Asie. Indulgent pour les faiblesses, il se montrait inflexible contre le crime : les complices du meurtre d'Aurélien furent envoyés par lui à la mort.

Ayant confié le gouvernement de Syrie à un de ses parents, nommé Maximin, cet homme ambitieux et cupide, loin de justifier son choix par sa conduite, souleva contre lui le peuple et les soldats; ils le tuèrent. Tacite voulut sévir contre les coupables; sa sévérité excita la haine de plusieurs officiers qui conspirèrent contre lui et le poignardèrent. Il perdit la vie près de Tyane, à cinquante-six ans : il n'avait occupé le trône que six mois.

Son règne fut celui des lois; il n'aurait point redouté le jugement sévère d'un historien tel que ce Tacite dont il se glorifiait de descendre, et dont il fit copier et répandre les ouvrages dans toutes les bibliothèques de l'empire. Ami des lettres, il les protégea et les cultiva. Aucun acte arbitraire ne souilla sa vertu; il respectait l'autorité du sénat et la liberté du peuple; et si Aurélien releva l'empire, on peut dire que Tacite ressuscita quelques moments la république.

CHAPITRE XXXVII.

PROBUS.

(An de Rome 1028. — De Jésus-Christ 276.)

Probus est proclamé empereur par l'armée. — Son origine. — Sa vie privée et publique. — Élection et mort de Florien, frère de Tacite. — Déférence de Probus pour le sénat. — Ses victoires dans les Gaules et en Illyrie. — Son entrevue avec les ambassadeurs de Varanne. — Paix entre Probus et Varanne. — Révoltes parmi les légions. — Travaux de Probus. — Mort de Probus.

Après la mort de l'empereur, la conduite des armées prouva que leur modération, produite par la fatigue des discordes civiles, n'était que momentanée. Les principaux officiers des troupes qui se trouvaient en Cappadoce, s'étant concertés, rassemblèrent les légions et leur représentèrent la nécessité d'élire un empereur digne de leurs suffrages par sa vaillance, par sa justice, par son expérience et par sa probité. Dès que ce mot de *probité* eut frappé les oreilles des soldats, ils s'écrièrent tous : « Nous voulons que Probus » soit empereur ! » Cette acclamation unanime fit à la fois son élévation et son éloge.

Probus, âgé alors de quarante-quatre ans, était né d'une famille obscure, en Pannonie. Son père était laboureur, et Probus employa sa première jeunesse à cultiver la terre, qu'il devait un jour gouverner. Enlevé à cette vie paisible par les lois militaires, il ne dut son avancement qu'à son courage. Forçant les retranchements ennemis, montant le premier sur les remparts des villes assiégées, abattant sous ses coups les Barbares les plus signalés par leur force et par leur audace, il arracha de leurs mains Valérius Flaccus son général, parent de Valérien, et lui sauva la vie. Ayant tué dans un combat singulier Aradion, célèbre en Afrique par son courage, il honora la valeur du vaincu en lui élevant un monument; bientôt il s'acquit le renom du plus brave des Romains.

Des couronnes civiques, des bracelets, des colliers d'or, nobles prix de ses exploits, furent longtemps ses seules richesses; il refusait sa part du butin, et

ses compagnons furent obligés d'user de violence pour lui faire accepter un superbe coursier enlevé au roi des Alains.

Valérien, dont le principal talent fut de discerner et de placer le mérite, l'éleva au rang de tribun, et lui écrivit cette lettre honorable : « Quoique je me » hâte de vous donner le prix dû à vos nombreux services et à vos brillantes » actions, vous êtes si prompt à mériter, que je parais lent à récompenser. »

Ses talents, sa fermeté, son incorruptible justice forcèrent Gallien même à conserver pour lui des égards et presque du respect. Aurélien lui accorda sa confiance, le revêtit d'emplois importants, prévit sa haute fortune, et lui écrivit un jour : « Recevez, pour prix de mon estime, le commandement de la » dixième légion que Claude autrefois m'avait confié; ce corps est heureux : il » semble que sa prérogative soit de n'avoir pour commandants que des chefs » destinés à devenir empereurs. »

Enfin, lorsque le vertueux et modeste Tacite refusait d'accepter le fardeau de l'empire, il invita le sénat à le déposer dans les mains justes et fermes de Probus. Les ambitieux sans talents ne voient que les avantages et les jouissances du pouvoir suprême; l'homme qui en est digne en connaît seul les devoirs, les peines et les périls. Probus, loin de remercier l'armée de l'honneur qu'elle lui déférait, voulut d'abord le refuser : « Soldats, dit-il, réfléchissez au choix que » vous faites. Si vous espérez un chef qui favorise vos passions, qui autorise la » licence, qui permette l'oisiveté, vous vous trompez. Pesez mûrement mes » paroles. Si vous persistez à me vouloir pour empereur, je vous préviens que » je serai inflexible contre la débauche, inexorable pour le crime; et que vos » bras seront sans cesse employés à combattre ou à travailler, et qu'enfin je » saurai rendre à l'antique discipline toute sa vigueur. »

L'austérité de ses paroles ne changea point l'opinion, et des cris unanimes le forcèrent d'accepter le rang suprême.

Dans le même temps une autre armée qui combattait les Goths, près de Byzance, élut pour empereur son commandant Florien, frère de Tacite, et sa nomination fut d'abord confirmée à Rome par le sénat et par le peuple. Florien, s'occupant plus de son intérêt que de celui de l'État, conclut une paix désavantageuse avec les Goths, acheta leur éloignement, et marcha contre Probus. Après quelques actions peu importantes, les soldats de Florien se révoltèrent et le tuèrent.

Probus, délivré de ce concurrent, écrivit au sénat, reconnut les droits et l'autorité de ce corps, l'assura qu'il n'avait pris la pourpre que par contrainte, forcé de céder à la violence que lui faisaient les troupes, et qu'il se soumettrait avec respect au choix que feraient les sénateurs. Cette déférence modeste causa d'autant plus de satisfaction au sénat, qu'il parut, par ce moyen, donner ce qu'il ne pouvait refuser, et le consul Manlius Émilius fut universellement applaudi, lorsqu'en proposant de confirmer le choix de l'armée, il exprima le vœu du sénat en ces termes : « Nous espérons tous que Probus gouvernera la » république comme il l'a servie. »

L'empereur poussa encore plus loin que Tacite son respect pour le premier

corps de l'État; il lui abandonna sans restriction toute l'administration civile de l'empire, ne se réserva que le commandement des armées, et soumit même à la révision du sénat les jugements rendus et les décisions prises par les ducs (*duces*), commandants militaires des provinces.

Le commencement de son règne fut signalé par un acte de justice et par un acte de générosité : il fit périr les meurtriers de Tacite et accorda une pleine amnistie aux partisans de Florien.

Plus occupé de remplir les devoirs du trône que de jouir à Rome de son éclat, l'empereur conduisit son armée dans la Gaule : les peuples du Nord et de la Germanie, formés en confédération sous les noms de Francs, de Vandales, de Bourguignons, ayant dévasté une partie des Gaules, cherchaient à s'établir dans cette fertile contrée. Probus, aussi rapide que César, les attaqua, les battit successivement, reprit sur eux soixante-dix villes, leur livra trois grandes batailles; et, après les avoir chassés au delà du Rhin, et leur avoir tué quatre cent mille hommes, il les poursuivit en Germanie, livra leur pays au pillage, reprit sur eux les fruits de leurs rapines, punit leurs barbares excès en mettant leurs têtes à prix, et les força enfin de déposer leurs armes et de se soumettre : « Pères conscrits, écrivit-il au sénat, nous n'avons laissé aux vaincus qu'un » sol dépouillé. Leurs richesses sont à nous; leurs bœufs labourent nos terres; » leurs troupeaux nourrissent nos soldats; leurs haras remontent notre cavalerie; nos greniers sont pleins de leurs blés. Les immortels ont daigné confirmer le jugement que vous avez porté de moi; neuf rois sont venus se prosterner à mes pieds ou plutôt aux vôtres. La Gaule est délivrée, la Germanie » subjuguée; ordonnez donc de solennelles actions de grâces aux dieux. »

La reconnaissance des villes de la Gaule délivrées lui avait offert un grand nombre de couronnes d'or. Il les envoya au sénat, et les consacra à Jupiter. Revenu à Rome, il exerça le consulat avec l'assiduité, la justice et la simplicité d'un ancien Romain. L'année suivante, il marcha dans l'Illyrie que pillaient les Sarmates : les Barbares furent vaincus et chassés. La terreur de son nom délivra, sans combat, la Thrace de la présence des Goths. La victoire suivait partout ses armes : les belliqueux habitants des montagnes de la Cilicie, qu'on nommait alors les Isaures, lui opposèrent plus de résistance : autrefois, couvrant la mer de leurs vaisseaux, ils avaient fait trembler Rome. Pompée, en les soumettant, leur dut sa gloire. Depuis, profitant des désordres de l'empire, ils reprirent leur audace, leur indépendance, ravagèrent la Pamphylie, la Lydie, parcourant la terre en brigands et les mers en pirates. Probus en triompha, tua Lydius leur chef, et les poursuivit jusque dans leurs cavernes : leur opiniâtreté céda à sa constance; ils lui livrèrent leurs forts et se soumirent.

Un peuple jusque là inconnu, les Blemmyes, sortis de l'Éthiopie, répandaient la terreur en Égypte, et s'étaient emparés, dans la Thébaïde, des villes de Coptos et de Ptolémaïde. Les lieutenants de Probus les subjuguèrent. Il manquait à la gloire de l'empereur d'abaisser l'orgueil des éternels ennemis de Rome, les Parthes et les Perses, encore maîtres de l'Arménie. Probus, à la tête de son armée, marcha contre eux. Le roi Varanne II lui envoya une magnifique am

bassade, espérant l'adoucir par ses présents, et lui imposer par l'appareil de sa puissance (1).

Les ambassadeurs trouvèrent Probus assis sur l'herbe, vêtu d'une simple casaque, portant sur la tête un bonnet de laine. Une purée de pois, quelques morceaux de viande salée étaient les seuls mets de sa table frugale. Il invita les fiers satrapes à partager ce modeste repas. Si la simplicité du chef des Romains les surprit, la hauteur menaçante de son langage les fit trembler. Ayant ôté son bonnet, et offert à leurs regards son front chauve et totalement dégarni de cheveux, il leur adressa ces paroles : « Dites à votre maître que, s'il » ne répare pas tous nos griefs, et s'il ne rend pas à l'instant tout ce qu'il nous » a enlevé, avant un mois il verra toutes les plaines de son royaume aussi ra- » ses et aussi nues que ma tête. Je refuse vos présents; cette faible partie de » vos richesses nous est inutile; elles seront toutes à nous, lorsque nous vou- » drons nous en emparer. »

Varanne, effrayé par le récit de ses ambassadeurs, vint trouver lui-même l'empereur, et conclut la paix, en se soumettant à toutes les conditions qu'il voulut lui prescrire.

L'Orient étant pacifié, l'empereur voulut repeupler la Macédoine, la Thrace et le Pont, tour à tour dévastés par les Alains, par les Sarmates, par les Goths et même par les Romains. Il y transporta, pour y former des colonies, un grand nombre de prisonniers francs, bourguignons et vandales, avec une multitude de Bastarnes. Il espérait se servir utilement de ces Barbares en les éloignant de leur patrie, et en les disséminant dans les armées et dans les provinces. « Il faut, disait-il, que leurs secours se sentent et ne s'aperçoivent pas. »

Tout lui obéit : les Francs seuls trompèrent sa prévoyance par une audace qui paraîtrait incroyable, si la suite des temps n'avait prouvé à l'univers qu'ils étaient destinés à le parcourir, à le vaincre et à se relever avec gloire des plus désastreux revers.

Cette troupe téméraire, exilée dans le Pont, se réunit, s'arme, s'empare de quelques vaisseaux, traverse le Bosphore, entre dans la mer Égée, ravage les côtes de l'Asie et de la Grèce, aborde en Sicile, pille la ville de Syracuse, éprouve un échec près de Carthage, perd la moitié de ses forces, garde son courage, franchit le détroit, conquiert partout des subsistances par ses armes, tourne l'Espagne, côtoie la Gaule, entre dans le Rhin, et, chargée de butin et de gloire, revoit enfin sa patrie. Cette Odyssée des premiers Français aurait mérité un Homère.

Probus pouvait pallier les maux de l'État, mais non les guérir ; on ne guérit pas de la décrépitude : l'empire romain, miné par la richesse, par la corruption et par les vices, s'ébranlait, s'ouvrait, s'écroulait de toutes parts, malgré les efforts de quelques grands hommes qui, semblables à de robustes étais, soutenaient avec peine le faîte de cet édifice antique et colossal.

Les légions qui se trouvaient en Égypte, lasses d'un chef qui comprimait la

(1) An de Jésus-Christ 279.

licence et commandait l'ordre, se révoltèrent : elles élurent pour empereur leur général Saturnien. En vain il refusa ce dangereux honneur, en vain il répondit à leurs acclamations par ces seules paroles : « Hélas! que voulez-vous? » en créant sans nécessité un empereur, vous ne faites que priver la républi- » que d'un général utile. » L'armée persistant à vaincre ses refus, il tenta vainement de se dérober au trône, et se réfugia en Phénicie. La rébellion l'y poursuivit et le contraignit à régner. Probus lui promit sa grâce s'il déposait les armes. Saturnien voulait se soumettre; ses troupes n'y consentirent pas, et le forcèrent de combattre. Il fut vaincu et tué près d'Apamée, emportant les regrets de l'empereur.

Une autre révolte éclata dans les Gaules et en Germanie : Bonose et Procule se revêtirent de la pourpre impériale. Le premier n'avait d'autre mérite aux yeux des soldats que de boire avec excès; l'autre, né parmi les Francs, se vantait d'égaler Hercule, et ne l'imitait que par son inconstance et par l'excès de ses débauches : tous deux furent vaincus. Bonose s'étant étranglé et suspendu aux branches d'un arbre, Probus lui fit cette épitaphe satirique : *Ici pend une outre et non un homme.*

Les Germains livrèrent eux-mêmes Procule, qui subit la mort. Les Barbares, profitant de cette diversion, s'étaient révoltés dans la Thrace; Probus les vainquit, les dispersa, et revint jouir à Rome d'un triomphe mérité.

Comme ce grand prince croyait, avec raison, que l'oisiveté était la source de la plupart des désordres qui avaient ébranlé l'empire, il occupa, pendant la paix, les soldats à de grands travaux, creusa des canaux, répara les routes, et fit planter en Pannonie, en Espagne et en Gaule, des vignes dont jusque là on avait défendu la culture dans ces contrées. Ainsi les vins fameux qui alimentent aujourd'hui le luxe de nos Apicius modernes, doivent leur origine au plus frugal des empereurs romains.

Varanne, roi de Perse, faible à l'aspect du danger, avait repris son audace en voyant le péril s'éloigner : il menaçait de nouveau l'Arménie. L'empereur partit de Rome dans l'intention de le combattre. Arrivé en Pannonie, près de Sirmich, il voulut, par affection pour son pays natal, faire dessécher par ses troupes les marais nombreux qui en rendaient l'air insalubre. Jusque là sa sévérité, imprimant le respect, avait maintenu son autorité; mais, la poussant peut-être alors jusqu'à l'excès, il fatigua et souleva ses soldats : les châtiments aigrirent les esprits, une sédition éclata, et quelques-uns de ces factieux, aveuglés par leur rage, poignardèrent ce grand homme qui avait ressuscité leur gloire. Il périt à cinquante ans, après six années de règne (1).

L'armée sentit bientôt toute l'étendue de sa perte : consternée de son crime, elle éleva un monument à sa victime, et y grava cette épitaphe : « Ci-gît l'em- » pereur Probus. Il renversa tous les usurpateurs, triompha de tous les Bar- » bares, et se montra, par sa probité, digne de son nom. »

(1) An de Jésus-Christ 282.

CHAPITRE XXXVIII.

CARUS, ET SES DEUX FILS CARIN ET NUMÉRIEN.

(An de Rome 1034. — De Jésus-Christ 282.)

Élévation de Carus. — Caractère de ses deux fils Carin et Numérien. — Victoire et mort de Carus.

Une des qualités qui caractérisent les grands princes, c'est la sagesse et l'habileté de leur choix : ils confient les postes importants, non à ceux qui leur plaisent, mais à ceux qu'ils estiment ; ils veulent, non qu'on flatte leurs passions, mais qu'on serve leurs intérêts. Probus, comme Valérien, forma et plaça à la tête des légions un grand nombre d'habiles généraux dont les plus distingués, Carus, Dioclétien, Maximien, Constance et Galère parvinrent successivement à l'empire.

L'armée d'Orient élut pour empereur Carus ; il punit les meurtriers de Probus, et informa le sénat de son élection. Sa lettre était plus fière que modeste : « Vous devez, disait-il, Pères conscrits, approuver un choix qui tombe sur un » membre de votre ordre : notre conduite prouvera qu'on doit préférer les » lois d'un habitant de Rome à celles d'un étranger. »

Carus, né à Narbonne, méritait plus d'estime par ses talents que par son caractère. Le sénat hésita quelque temps à confirmer sa nomination ; il redoutait les vices de Carin, son fils, jeune guerrier, brave, mais corrompu, débauché, cruel, et tellement vindicatif, qu'il donna la mort à plusieurs de ses anciens compagnons d'études, parce qu'ils lui avaient disputé avec succès le prix dans les écoles publiques.

Son frère Numérien, au contraire, se montrait humain, éclairé, modeste, et digne de régner. Les exercices militaires, les plaidoyers, les harangues, l'étude des anciens, la poésie, furent ses premiers jeux et ses uniques occupations. On comparait ses vers à ceux de Némésien, le plus estimé des poètes de ce temps ; et ses succès à la tribune lui avaient fait décerner par le sénat une statue portant une inscription qui lui donnait la palme de l'éloquence.

Après quelques débats, on souscrivit au choix de l'armée. Carus marcha contre les Sarmates qui étaient entrés en Pannonie, les battit, en tua seize mille et leur fit vingt mille prisonniers. Après un court séjour à Rome, ayant confié à Carin le gouvernement des Gaules et de l'Espagne, il passa en Orient pour combattre les Perses, affaiblis alors par des divisions intestines. Ses succès furent rapides; il prit Séleucie, Ctésiphon, et s'empara de la Mésopotamie. Le sénat lui décerna le nom de *Persique :* le roi de Perse lui envoya une ambassade pour obtenir la paix, et quelques historiens lui attribuent la réponse hautaine et menaçante que nous avons citée, comme faite aux ambassadeurs persans par Probus.

Carus prétendait pousser plus loin ses conquêtes, et se disposait à s'éloigner des bords du Tigre, méprisant d'anciens oracles qui avaient désigné la ville de Ctésiphon comme une barrière que les dieux défendaient aux Romains de franchir. Carus y périt d'un coup de tonnerre, et sa mort donna plus de force à la superstition.

Une lettre écrite au préfet de Rome par Calpurnius, secrétaire de l'empereur, peut faire croire que Carus périt sous d'autres coups que sous ceux de la foudre : « L'empereur, écrivait-il, était malade; tout à coup un orage » affreux éclate avec des éclairs si vifs, avec des coups de tonnerre si vio- » lents, que l'épouvante répandue dans l'armée, jetant tout en confusion, » couvre d'un voile impénétrable les causes réelles de l'événement qui nous » consterne. Après un grand éclat de foudre, on s'écrie que l'empereur est » mort, et ses esclaves, dans leur désespoir, brûlent sa tente. On le dit » frappé du tonnerre, mais il est plus vraisemblable qu'il a succombé à sa » maladie. »

Le vulgaire le crut en effet foudroyé; mais Numérien, son fils, et l'historien Vopiscus attribuèrent sa mort à l'ambition d'Aper, préfet du prétoire, qui l'assassina dans l'espoir de lui succéder.

Le règne de Carus dura sept mois, et ne fit connaître que son courage.

CHAPITRE XXXIX.

NUMÉRIEN ET CARIN.

(An de Rome 1034. — De Jésus-Christ 282.)

Partage du trône entre Carin et Numérien. — Affliction et mort de Numérien. — Élection de Dioclétien. — Mort d'Aper, assassin de Numérien. — Désordres de Carin à Rome. — Mort de Sabinus Julianus. — Bataille entre Carin et Dioclétien. — Victoire et mort de Carin.

Numérien, décoré du titre d'Auguste par son père, lui succéda, et partagea le trône avec son frère Carin. Absorbé par sa douleur filiale, il abandonna tout projet de conquête, accorda la paix aux Perses, et se mit en marche avec son armée pour retourner à Rome. Ce jeune prince, trop sensible, se livra tellement à son chagrin, que, suivant le rapport de tous les historiens, l'abondance de ses larmes produisit une si vive inflammation sur ses yeux, qu'elle le mit hors d'état de pouvoir supporter la lumière. L'armée, continuant sa route, traversa la Syrie et l'Asie Mineure : on portait Numérien, au centre des colonnes, dans une litière qu'on avait hermétiquement fermée pour que le jour ne pût blesser sa vue.

Arrius Aper, préfet du prétoire et son beau-père, commandait les troupes. Ce traître, dévoré de la soif de régner, ne pouvait parvenir au trône sans commettre un second crime : il poignarda la nuit Numérien, et tint sa mort cachée. On continuait de porter sa litière, entourée par la garde impériale. Un mystère profond couvrait le forfait; l'odeur du cadavre dévoila l'affreuse vérité. Dès que le meurtre fut connu, on ne tarda pas à nommer le meurtrier. Aper, signalé par tous les soupçons, fut arrêté et enchaîné près des drapeaux, et l'armée, qui méprisait et haïssait Carin, se rassembla pour élire un empereur.

Tous les suffrages se réunirent en faveur de Dioclétien, soldat heureux, né dans l'obscurité. Son mérite seul l'avait élevé au premier grade de l'armée et

au commandement d'un des premiers corps de la garde. Dioclétien, salué empereur par une acclamation unanime, monte sur le tribunal qui lui était préparé, tire son glaive, atteste les dieux qu'il est innocent de la mort de Numérien, et tournant ensuite ses regards sur Aper : « Voilà, dit-il, l'auteur du » crime. » A ces mots, il descend, court, se jette sur le traître, et lui enfonce son épée dans le sein, en répétant les paroles que Virgile place dans la bouche du héros troyen, lorsqu'il frappe un monstrueux sanglier : « Félicite-toi bien, Aper ; tu tombes sous la main du grand Énée. »

Dioclétien, qui se montra toujours maître de lui-même, ne commit alors cette violence que par politique, et pour donner à sa puissance l'appui de la superstition. On savait qu'autrefois une druidesse lui avait prédit dans la Gaule qu'il deviendrait empereur quand il aurait tué un sanglier. *Aper*, en latin, exprime le nom de cet animal; et le nouveau César, en immolant le meurtrier de Numérien, parut à la fois punir un crime et accomplir un oracle.

Dioclétien s'établit d'abord à Nicomédie. Carin s'était rendu maître de Rome, où il renouvelait toutes les infamies des règnes de Caligula, de Néron et d'Héliogabale. Il proscrivait les sénateurs les plus distingués, immolait les magistrats, nommait aux plus hauts emplois les vils complices de ses débauches. Son palais était rempli d'histrions et de courtisanes. En peu de semaines, il se maria neuf fois. Le courage fut la seule qualité qui le distingua des lâches tyrans dont il suivait les traces, et il ne paraissait digne du trône que dans les camps.

Sabinus Julianus, à la tête de quelques légions, s'était fait proclamer empereur. Carin le combattit près de Vérone, et le tua de sa propre main. Il soutint avec vigueur ses droits contre Dioclétien, qui traversait l'Illyrie pour lui enlever l'empire. Les deux armées se livrèrent dans la Mœsie plusieurs combats dont les succès furent balancés; une bataille générale eut lieu près de Margum et du Mont-d'Or ; le courage des deux partis rendit la fortune longtemps incertaine; enfin, elle se décida pour Carin : il resta maître du champ de bataille; et cette victoire, augmentant son orgueil, l'enhardit à de nouveaux excès. Plusieurs officiers, dont il avait outragé les femmes, soulevèrent les soldats contre lui, et l'assassinèrent. Ainsi, Carin dut sa victoire à son courage, et sa mort à ses vices. Il périt l'an 1035 de Rome, 283 de Jésus-Christ, après une année de règne.

CHAPITRE XL.

DIOCLÉTIEN, MAXIMIEN, EMPEREURS; CONSTANCE, GALÈRE, CÉSARS.

(An de Rome 1035. — De Jésus-Christ 283.)

Origine et vie militaire de Dioclétien. — Son portrait. — Sa clémence pour l'armée d'Italie. — Association de Maximien à l'empire. — Guerre avec les Bagaudes. — Victoires de Maximien. — Piraterie de Carausius. — Sa condamnation à mort. — Son soulèvement en Bretagne. — Paix entre Maximien et Carausius. — Gouvernement de Carausius en Bretagne. — Victoires de Dioclétien. — Partage de l'empire entre quatre empereurs. — Association de Galère et de Constance à l'empire. — Domination de Dioclétien. — Changement dans l'État. — Modération de Constance. — Guerre au dehors. — Victoire de Constance. — Conquête de la Bretagne par Constance. — Mort de Carausius. — Bonheur sous le règne de Constance. — Tyrannie de Maximien. — Victoires de Dioclétien. — Guerre avec les Perses. — Défaite de Galère. — Sa victoire sur les Perses. — Soumission de Narsès. — Ambition de Galère. — Persécution du christianisme. — Retour et triomphe de Dioclétien à Rome. — Sa maladie et son abdication. — Abdication de Maximien. — Constance et Galère sont nommés Augustes. — Maximin Daza et Sévère sont nommés Césars. — Retraite de Dioclétien en Dalmatie. — Tableau de l'empire sous son règne.

Depuis que Rome, renonçant aux vrais principes de sa grandeur et de sa force, eut prodigué le titre de citoyen romain aux habitants des pays conquis, mêlé son sang avec celui des étrangers, et récompensé la valeur des Barbares qui la servaient, en les honorant du consulat et du commandement des armées, on avait vu un Arabe, un Dace s'élever jusqu'au trône; enfin un esclave de Dalmatie devint le maître des Romains, et, fondant par son génie un nouvel État, une nouvelle ère, détruisit les derniers vestiges de la liberté romaine, et démembra, par une fausse politique, cet ancien empire, dont sa fortune et son courage avaient d'abord réuni toutes les diverses parties sous ses lois.

Dioclétien, né à Dioclée, village de Dalmatie, devait le jour à un esclave du sénateur Annulinus. Son maître l'affranchit; il suivit la carrière des armes, où la bravoure et la fortune effaçaient toute inégalité de naissance. Sa valeur, sa prudence, son esprit et son adresse lui méritèrent l'estime de ses chefs : il par-

courut rapidement tous les grades, et parvint enfin à l'un de ces emplois, en partie civils, en partie militaires, qui, dans les monarchies, donnent une grande influence, en ouvrant à ceux qui les exercent un libre et fréquent accès près de la personne du prince. Les empereurs, depuis quelque temps, las de l'esprit séditieux et inconstant des cohortes prétoriennes, les éloignaient d'eux, en laissaient quelques-unes à Rome, mêlaient les autres aux légions, et confiaient leur sûreté à une nouvelle garde, composée d'hommes dévoués qui faisaient seuls le service dans l'intérieur du palais : leur nom, tiré du mot *domus*, maison, était celui de *domestici*, honorable alors. On leur donnait pour commandants les personnages les plus distingués, dont les empereurs, suivant une ancienne coutume, marchaient entourés, et qui devaient leur faveur à leur dévouement : on appelait ceux-ci *comites*, compagnons du prince; ces *comites*, qu'on appela depuis *comtes*, occupaient différentes places dans le palais. A l'époque de la mort de Numérien, Dioclétien se trouvait comte des domestiques, et commandait ainsi la garde intérieure.

La flatterie des auteurs païens et la haine des chrétiens ont également exagéré les qualités et les défauts de ce prince. Il serait difficile de s'en faire une juste opinion, en ne consultant que ces écrits qui portent l'empreinte de l'apologie ou de la satire. Il faut se borner à le juger par les événements de son règne, par leur suite, par leur liaison : on y trouvera peut-être plus sûrement les vrais motifs de ses actions, que dans le récit de ces historiens, dominés par un aveugle esprit de parti.

Dioclétien dut tout à lui-même et rien à son éducation. Illettré, mais doué d'un esprit fin, d'un génie vaste, d'un caractère à la fois ferme et souple, habile à pénétrer les desseins des autres et à cacher les siens, il ne posséda qu'une science, celle du cœur humain, la plus utile aux hommes d'État; et, dès qu'il connut bien les hommes, il sut les gouverner.

Son intérêt fut toujours son unique but; il ne consolida son pouvoir qu'aux dépens de la liberté et de la puissance de sa patrie. Les grands principes font les grands hommes; l'habileté seule ne produit que des hommes fameux : le talent de Dioclétien, pour concevoir et exécuter une injuste mais grande entreprise, lui donna des droits incontestables, non à la vraie gloire, mais à la célébrité.

L'armée d'Italie craignait les vengeances de Dioclétien; il la surprit par sa clémence, accorda une amnistie entière aux partisans de Carin, laissa dans leurs emplois les magistrats nommés par ce prince, et plaça même dans son palais la plus grande partie de ses officiers. Cette douceur inattendue, dictée par une politique adroite, lui concilia tous les esprits, et le fit recevoir à Rome comme s'il eût été librement élu par le sénat et par le peuple.

Un autre acte du nouvel empereur ne causa pas moins d'étonnement. On croyait qu'un soldat parvenu au trône, jaloux du pouvoir absolu, voudrait l'exercer sans partage; Dioclétien déclara César et associa à l'empire un de ses compatriotes, Maximien, né de parents obscurs, dans la Pannonie, brave guerrier, général expérimenté, mais violent, grossier, brutal et téméraire. Son

dévouement sans bornes pour l'empereur fut son titre à l'empire; ses défauts mêmes le rendaient un instrument utile pour la politique de Dioclétien. Le premier partage qui se fit entre eux fut celui du bien et du mal, dont le mélange paraît toujours nécessaire à l'autorité. Maximien fut chargé des rigueurs et des châtiments; Dioclétien se réserva les bienfaits et la clémence; et, quoiqu'ils gouvernassent toujours en commun, le nouveau César inspecta plus particulièrement les provinces d'Occident, et l'empereur celles d'Orient. Tous deux reçurent le titre d'Auguste; Dioclétien prit le nom de *Jovius*, Maximien celui d'*Herculius*, faisant connaître ainsi par ces noms orgueilleux que l'un était la tête qui gouvernait l'empire, et l'autre le bras qui exécutait ses volontés.

Un grand nombre d'ennemis extérieurs et intérieurs menaçaient alors l'existence de l'empire, que ne fortifiait plus le ciment de la vertu, et qui ne se soutenait que par sa propre masse. Les Francs et les Germains s'emparaient de la Batavie et des rives du Rhin; une grande partie des paysans de la Gaule, soulevés contre l'orgueil des nobles et la cruauté des percepteurs romains qui les accablaient d'impôts, s'étaient associés et armés. Sous le nom de Bagaudes, ils dévastaient les villes, pillaient les caisses publiques, massacraient les magistrats, pendaient les nobles, bravaient les légions, et se recrutaient de tous les aventuriers romains ou barbares qui venaient en foule se joindre à eux. Alianus et Amandus, leurs chefs, avaient pris le titre d'Auguste. La fermentation des esprits annonçait une révolte en Bretagne; les Maures, descendant de leurs montagnes, parcouraient et pillaient l'Afrique: Achillée, gouverneur d'Égypte, soutenu par les légions qui s'y trouvaient, prenait audacieusement le titre d'empereur; les Éthiopiens ravageaient la Thébaïde; Varanne, roi de Perse, s'emparait de la Mésopotamie, et chassait d'Arménie Tiridate qui devait son sceptre aux Romains, prince aussi digne de régner par sa valeur héroïque que par sa naissance.

Les Goths et les Sarmates, franchissant le Danube, recommençaient leurs courses et leurs dévastations; enfin les généraux, chargés de défendre les frontières, augmentaient les dangers de l'empire quand ils étaient battus, et menaçaient la sûreté des empereurs, lorsque quelques succès les mettaient en état d'aspirer au pouvoir suprême: car dans ces temps d'anarchie militaire, chaque épée victorieuse croyait avoir des droits à la couronne. Rome, ayant cessé d'être le foyer des forces romaines et le centre de la liberté du monde, n'était plus qu'un faible lien pour les diverses parties de l'empire, dont elle engloutissait et dévorait sans utilité les richesses. Centre d'orgueil, théâtre de luxe, de débauche et de licence, elle conservait encore quelques souvenirs et quelques habitudes d'égalité et de liberté, qui rendaient son séjour insupportable à des despotes tels que Dioclétien et Maximien. Ils ne firent qu'y paraître, et fixèrent leur résidence, le premier à Nicomédie, pour veiller à la sûreté de l'Orient, et le second à Milan, dans le dessein d'être plus à portée de défendre les frontières du Nord.

Maximien combattit, poursuivit, dompta les Bagaudes, mit à mort Alianus et Amandus, défit complétement et détruisit de nombreuses armées allemandes

qui commettaient dans les Gaules les plus horribles excès. Le jour même qu'il prit à Trèves possession de son second consulat, averti qu'une troupe de Barbares pénétrait dans cette contrée, il fondit sur eux, les mit en fuite, franchit le Rhin, livra une partie de la Germanie au pillage, et contraignit deux rois des Francs, Génobon et Attec, à lui demander la paix (1).

Dans le même temps d'autres corps nombreux de Francs et de Saxons, s'étant embarqués sur des bâtiments légers, parcouraient les mers et dévastaient les côtes de Bretagne et des Gaules. Maximien leur opposa une flotte commandée par Carausius. Ce général, peu fidèle, s'occupait plus de s'enrichir, comme eux, par la piraterie, que de les combattre. L'empereur, informé de sa conduite, le condamna à mort. Carausius, pour sauver sa tête, résolut de la couronner: prodiguant ses richesses, il séduisit les officiers et les troupes qu'il commandait, conduisit sa flotte en Bretagne, souleva en sa faveur les légions qui la défendaient, flatta l'orgueil des peuples en leur promettant l'indépendance, et se fit proclamer empereur.

Maximien, ayant construit et armé une autre flotte, marcha contre le rebelle; mais, malgré ses efforts, après plusieurs rencontres où le succès resta indécis, voyant que les vaisseaux bretons, soutenus par ceux des peuples du Nord, étaient maîtres de la mer, et privaient de tout commerce la Gaule et l'Espagne, il se vit obligé de céder et de conclure la paix. Dioclétien la signa comme lui; et Carausius, gardant le titre impérial, demeura pendant sept ans maître paisible de la Grande-Bretagne.

Tandis que Maximien délivrait la Gaule et repoussait les Barbares du Nord, Dioclétien, rassemblant son armée en Syrie, contraignit, sans combattre et par la terreur de son nom, le roi Varanne à demander la paix et à lui céder la Mésopotamie. Il repoussa et mit en fuite quelques corps de Sarrasins, dont le nom commençait à devenir redoutable en Asie. Passant ensuite en Thrace et en Rhétie, il remporta plusieurs victoires sur les Sarmates, les Goths, les Jugonthes, et les rejeta au delà du Danube.

Après avoir justifié ainsi leur élévation, et affermi leur pouvoir par d'éclatants succès, les deux empereurs se réunirent à Milan pour délibérer sur les moyens d'assurer la tranquillité de l'empire et la stabilité du gouvernement. Les hommes, trop vivement frappés des malheurs qu'ils éprouvent, sont naturellement portés à leur opposer les remèdes les plus prompts, sans examiner si l'effet de ces remèdes ne sera pas plus funeste que celui des maux qu'ils veulent guérir. Depuis le règne de Gallien, l'empire, sans cesse attaqué par les Perses et par les Barbares du Nord et de l'Occident, déchiré en même temps par les discordes civiles et par l'ambition de tous les généraux qui se disputaient le pouvoir, était à tout moment menacé d'un démembrement total et d'une ruine complète. Les premiers empereurs, pour augmenter leur pouvoir, avaient détruit, par la force militaire, l'autorité du sénat et la liberté du peuple; mais cette force, d'abord leur appui, était devenue leur écueil. Les

(1) An de Jésus-Christ 287.

soldats élevaient et déposaient à leur gré les empereurs, qui se voyaient autant de rivaux que de généraux habiles. Ce danger seul, comme le plus imminent de tous, frappa Dioclétien; il voulut opposer des droits reconnus et limités à des prétentions sans bornes et sans nombre, et espéra réprimer l'ambition des chefs militaires, en soumettant les quatre armées principales de l'empire au commandement de quatre empereurs, intéressés tous également à se soutenir et à se venger. Ainsi, pour éviter le morcellement de l'empire, Dioclétien en rompit l'unité, en consacra le partage, et en légalisa le démembrement.

Les deux empereurs résolurent donc de se choisir deux successeurs, que dès ce moment ils associèrent à l'empire sous le titre de César. Dioclétien élut Galère, nommé Armentarius, parce que, dans son enfance, il avait gardé les troupeaux. Ses mœurs étaient dissolues, son caractère cruel, son esprit grossier; mais il compensait, aux yeux de l'empereur, ses défauts par son dévouement à sa personne, par son intrépide courage, et par son habileté dans l'art de la guerre.

L'autre César, nommé par Maximien, fut Flavius Valérius Constance, surnommé *Chlore* à cause de sa pâleur. Ce guerrier devait le jour à Claudia, nièce de l'empereur Claude II; son père Eutrope occupait un rang distingué en Dalmatie. Constance joignait à de grands talents militaires un esprit orné, et toutes les vertus d'un caractère juste et d'un cœur humain, sensible et généreux. On contraignit les nouveaux Césars à répudier leurs femmes; Constance rompit avec regret les liens qui l'unissaient à la vertueuse Hélène, mère du grand Constantin. Il épousa Théodora, belle-fille de Maximien; Galère reçut la main de Valéria, fille de Dioclétien.

L'Illyrie, la Thrace, la Macédoine, la Syrie furent confiées à Galère; les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne, plus heureuses, vécurent sous les lois de Constance : Maximien se réserva la défense de l'Italie et de l'Afrique; Dioclétien, celle de l'Asie-Mineure et de l'Égypte.

Cependant les deux empereurs gardaient conjointement l'autorité suprême, le titre d'Auguste, et les deux Césars ne gouvernaient, sous leurs ordres, que les départements qui leur étaient tombés en partage.

Il n'était pas difficile de prévoir les suites funestes qu'entraînerait un jour une telle association. L'ambition, armée du pouvoir, ne respecte ni les liens de la nature ni ceux de l'amitié; mais le cercle des intérêts présents borne l'horizon de la plupart des politiques : l'homme de génie seul étend ses regards dans l'avenir, et ce partage de puissance, qui devait un jour bouleverser l'empire, eut alors tout le succès qu'en attendaient les auteurs. Les quatre princes, contenant à la fois les étrangers par leurs armes, les peuples par leurs lois, et les généraux par leur autorité, gouvernèrent paisiblement le monde romain pendant vingt années.

Dioclétien, aussi ferme qu'adroit, sut forcer ses collègues au respect, les peuples à la soumission, le sénat et les grands au silence. Autrefois les Romains, passionnés pour la gloire et pour la dignité de leur patrie, avaient vu

avec indignation le trône partagé entre Géta et Caracalla; mais alors on n'était plus capable de s'indigner. Les antiques autorités, qu'on ne consultait pas, n'étaient plus que des ombres, les soldats de braves brigands, les sénateurs des courtisans, les citoyens des esclaves. Il n'existait plus dans l'empire qu'une cour asiatique et des camps : le reste n'était qu'un vain simulacre.

Jusque là les empereurs, ouvrant leurs palais au public, se mêlant avec le peuple comme citoyens, avec les officiers comme compagnons d'armes, jugeaient comme préteurs, commandaient comme généraux, administraient, présidaient en qualité de consuls, et ne se distinguaient des sénateurs que par un manteau de pourpre. Tout changea de forme dès que Dioclétien monta sur le trône : il se couvrit d'une robe d'étoffe d'or, parsemée en pierreries, et ceignit audacieusement son front d'un diadème. Son palais, semblable à ceux des rois d'Orient, se remplit d'eunuques et d'esclaves; une garde intérieure en défendait l'accès; hors quelques ministres et quelques favoris, l'entrée en était sévèrement interdite aux grands comme au peuple. Le prince, pour inspirer un plus profond respect, laissant un intervalle immense entre lui et les citoyens, les forçait à l'appeler *maître* et *seigneur*, et les humiliait en leur donnant le nom de *sujets;* enfin il se rendait inabordable et presque invisible, comme le dieu dont il osait prendre le nom.

Partout on cessa de délibérer, on obéit; les titres changèrent comme les institutions; et l'on vit ceux de ducs, de comtes, de référendaires, de chambellans, de patrices, et une foule d'autres, remplacer les noms qui rappelaient l'ancienne liberté. Rome même se vit méprisée : Milan et Nicomédie devirent ses rivales : le trésor public s'épuisa pour les étendre et pour les embellir.

Les collègues de Dioclétien imitèrent son orgueil, son luxe, son mépris pour les vieilles institutions; Constance seul conserva des mœurs simples, se montra toujours doux, affable, populaire, économe et généreux. Il connut le vrai secret d'affermir son autorité, en la fortifiant par l'amour qu'il inspirait.

Plusieurs motifs principaux, et indépendants du désir de prévenir tout retour d'anarchie militaire, avaient porté Dioclétien à diviser le commandement des armées, et à les faire dorénavant combattre sous les ordres de deux Augustes et de deux Césars : on voulait reconquérir la Bretagne, chasser les Francs et les Saxons de la Batavie, étouffer la révolte d'un usurpateur nommé Julien, qui avait pris le titre impérial, et s'était fortifié dans les montagnes de la Ligurie. Il fallait délivrer l'Afrique de cinq nations maures qui l'avaient envahie, recouvrer l'Égypte, où le rebelle Achillée régnait depuis cinq ans; enfin Dioclétien croyait devoir profiter des divisions intestines qui affaiblissaient alors la Perse, pour satisfaire l'orgueil de Rome offensée, et pour venger la mémoire de Valérien.

L'activité des quatre princes fut proportionnée à l'inportance des entreprises dont ils s'étaient chargés. Constance attaqua les Francs et les Bretons dans la Batavie (1). Le nombre, la valeur opiniâtre de ses ennemis, les obsta-

(1) An de Jésus-Christ 293.

cles que lui opposait un sol marécageux, ne purent arrêter ses efforts; et, comme l'affection des peuples et des soldats le suivait partout, la victoire accompagnait ses armes.

Une fois seulement, écoutant plus son courage que la prudence, à la tête d'un faible corps de troupes, il s'avança témérairement pour reconnaître l'ennemi : surpris dans un défilé par un nombre immense de Francs, de Germains, d'Hérules, de Bourguignons, de Vandales, il se vit enveloppé. Après de vains prodiges de valeur contre une foule de Barbares, dont les forces s'accroissaient sans cesse, tous les braves qui l'accompagnaient étant tombés près de lui, seul il se fit jour, et courut à toute bride chercher un refuge dans la ville de Langres. On n'osa pas lui en ouvrir les portes, dans la crainte d'y laisser entrer avec lui les Barbares qui le poursuivaient, et il ne put y pénétrer qu'à l'aide d'une corde qu'on lui jeta, et avec laquelle on le hissa par-dessus les murs. Les Barbares, après cette victoire, se crurent les maîtres de la Gaule et se répandirent dans toute la contrée, qu'ils livrèrent au plus affreux pillage. Leurs désordres devinrent la cause de leur ruine. Constance, dont l'armée s'était rassemblée, tomba sur eux à l'improviste, les battit complétement, leur tua soixante mille hommes, et les poursuivit jusqu'aux rives du Wéser.

De retour dans la Gaule avec un butin immense et un grand nombre de captifs, il suivit le système impolitique adopté depuis quelque temps par les Romains, et peupla de colonies barbares les territoires d'Amiens, de Beauvais, de Cambrai, de Troyes, de Langres, de Trèves. Ainsi ce furent les Romains eux-mêmes qui introduisirent dans leur empire les peuples belliqueux qui devaient un jour le renverser.

La conquête de la Bretagne était plus difficile, et exigea plus de temps. La mer lui servait de rempart; Constance avait peu de vaisseaux, la flotte des Bretons était formidable, et Carausius, général habile, pouvait disputer la victoire avec avantage. Une trahison l'avait élevé au trône, un traître l'en fit descendre. Son ministre Alectus conspira contre lui, l'assassina et régna deux ans. Les talents de ce nouvel usurpateur n'égalaient pas son ambition; moins actif que Carausius, il laissa le temps à Constance d'équiper une flotte capable de combattre la sienne. Un temps brumeux déroba aux Bretons la marche de la flotte romaine; elle aborda sans obstacle sur la côte orientale de l'île. Asclépiodore, préfet du prétoire, débarqua à la tête de quelques légions. Alectus, informé de cet événement, accourut en hâte avec les premières troupes qu'il put rassembler, se jeta sur les Romains avec plus d'ardeur que d'ordre, fut repoussé, et périt dans le combat.

Constance, dans le même temps, descendant sur un autre point de la côte, ne trouva plus d'ennemis à combattre, et réunit, pour la seconde fois, la Bretagne à l'empire romain.

Ce prince fit encore quelques expéditions heureuses contre les Allemands, et, après avoir ainsi délivré ses provinces de toute crainte des Barbares, il consacra les dernières années de sa vie à leur bonheur.

Jamais l'Espagne, la Bretagne et la Gaule ne furent plus heureuses que sous

son administration; il maintenait la justice sans rigueur, se montrait libéral sans prodigalité, économe sans avarice : il embellissait les villes, protégeait le commerce, encourageait les arts, et tous les peuples le regardaient plutôt comme un père que comme un maître.

La ville d'Autun, autrefois capitale des Éduens, et la plus ancienne alliée des Romains, avait été ruinée par les guerres étrangères et par les discordes civiles : il lui rendit son ancienne splendeur, releva ses écoles, et les confia aux soins de l'Athénien Eumène, célèbre alors par ses talents et par son érudition. Pendant ce temps, Maximien, forçant les retranchements de l'usurpateur Julien, le défit et le força de se poignarder. Mais, plus tyran que celui qu'il venait de renverser, il profita des prétextes que lui fournissait cette révolte pour satisfaire sa vengeance et sa cupidité. Rome et l'Italie gémirent de ses sanglantes proscriptions; portant ensuite ses armes en Afrique, il vainquit les Maures, et les contraignit de rentrer dans leurs montagnes.

Dioclétien conduisit ses troupes en Afrique; défit en plusieurs rencontres le tyran Achillée, l'enferma dans Alexandrie, le prit et l'envoya au supplice. Mais, implacable dans sa vengeance, il n'épargna en Égypte aucun des partisans d'Achillée, fit mourir les plus riches habitants de ce pays, détruisit les villes de Busiris et de Cophtos, et livra Alexandrie au pillage.

Il revint ensuite en Thrace, où Galère s'était déjà signalé par plusieurs victoires. Les deux empereurs chassèrent au loin les Sarmates, les Goths, et tournèrent enfin tous leurs efforts contre l'empire des Perses. Galère fut chargé de les combattre; Dioclétien fixa sa résidence à Nicomédie, et s'y tint avec son armée, prêt à réparer les pertes de Galère, si la fortune ne secondait pas ses armes. L'événement justifia sa prévoyance. Les troubles occasionnés par la désunion des deux frères Varanne II et Hormisdas avaient cessé : Varanne III leur avait succédé; et, au moment où les Romains marchaient contre les Perses, la mort de ce dernier roi venait de laisser le trône à Narsès. Galère, malgré son habileté, commit les mêmes fautes que Crassus et qu'Antoine; il choisit la route la moins embarrassée d'obstacles, s'engagea dans ces vastes et brûlantes plaines où tant de Romains avaient trouvé leur tombeau. Là, enveloppé par la nombreuse cavalerie des Parthes et des Perses, il fut vaincu dans trois batailles, perdit la plus grande partie de ses troupes, prit la fuite avec le reste, et vint implorer l'indulgence et le secours de Dioclétien.

Le vieil empereur le reçut avec mépris, le laissa marcher à pied plusieurs milles sans lui offrir de place sur son char, et, après l'avoir ainsi humilié, lui ordonna de périr ou de réparer, par une grande victoire l'affront des armes, romaines.

Il lui donna des légions d'Esclavonie, de Dacie, de Mœsie, et resta toujours à Nicomédie pour attendre l'événement. Galère, éclairé par l'expérience, pénétra dans le royaume de Perse par l'Arménie, tourna l'armée de Narsès, lui livra une bataille décisive, le mit en fuite, força son camp, s'empara de ses trésors, fit prisonniers ses enfants, sa femme, ses concubines et ses principaux officiers. Il livra ensuite la Perse au pillage et l'inonda de sang; mais,

imitant à l'égard de la famille royale la modération d'Alexandre, il la traita avec humanité, et les princesses avec respect.

Le luxe, qui avait amolli les citoyens de Rome et les troupes d'Italie, n'avait point encore pénétré dans les légions du Rhin et du Danube. Lorsqu'on pillait le camp des Perses, un soldat de l'armée de Galère, ayant trouvé un sac de cuir rempli de perles, les jeta comme inutiles et ne garda que le sac. De tels hommes devaient encore être vainqueurs; car, à la guerre, la fortune se range presque toujours du côté de ceux qui la méprisent

Narsès, vaincu, montra, comme presque tous les princes d'Asie, autant de faiblesse après ses revers qu'il avait affecté de hauteur dans sa prospérité. Il envoya une ambassade à Dioclétien pour lui représenter, en style oriental, que, l'empire romain et l'empire des Perses étant les deux soleils et les deux yeux de la terre, on ne devait pas en détruire un; mais qu'au reste il se soumettait à la discrétion du vainqueur, et ne lui demandait que la liberté de sa famille. L'empereur aurait pu facilement s'emparer d'un empire gouverné par un prince si faible; mais, plus politique que Trajan, il sentit que trop s'étendre serait s'affaiblir, et, se bornant à exiger la cession de cinq provinces, il assigna aux deux États le Tigre pour limites. Cette paix dura quarante ans.

Galère reçut les noms de *Persique*, d'*Arménique* et de *Médique*. Fier d'avoir vengé l'injure de Valérien, il ne mit plus de bornes à son ambition; et, depuis ce moment, peu satisfait du titre de César, il forma le projet et conçut l'espoir de réunir toutes les parties de l'empire sous ses lois. Jusque là il s'était conduit avec l'empereur en fils soumis et respectueux; mais alors, soutenu par les légions qu'il avait conduites à la victoire et enrichies, il traita son père adoptif en collègue et en égal.

De retour à Nicomédie, le premier essai de son pouvoir fut de déterminer Dioclétien à détruire le christianisme, contre lequel, depuis son enfance, il avait montré une haine implacable. Maximien détestait comme lui ce culte : ses vérités étaient au-dessus de leur intelligence; sa morale irritait leurs passions en les condamnant. Dioclétien et Constance, au contraire, avaient toujours protégé les chrétiens; leurs palais en étaient remplis; ils exerçaient librement et publiquement leur religion dans des temples nombreux et magnifiques. Hélène, première épouse de Constance, Prisca, femme de Dioclétien, et Valéria, sa fille, avaient embrassé leur croyance; mais, si nous nous en rapportons au témoignage d'Eusèbe, cette prospérité répandait dans l'Église naissante la corruption, la discorde et l'ambition. Les ennemis nombreux du christianisme en profitèrent.

Galère, à leur tête, représenta vivement à l'empereur que ces prétendus apôtres de la vérité n'étaient que ceux de l'erreur, puisqu'ils ne s'accordaient pas entre eux. « Leurs vertus, disait-il, n'étaient qu'hypocrisie, puisque leur » opulence démentait leur amour pour la pauvreté : ils ne prêchaient l'égalité » que par ambition, et pour armer en leur faveur les pauvres et les esclaves

» contre les riches et les grands; leur doctrine, sapant les bases de l'empire,
» tendait à renverser les dieux protecteurs de la fortune de Rome, les institu-
» tions qui en avaient fait la force, et l'esprit belliqueux qui en assurait la
» gloire. Soumis en apparence aux volontés du prince, ils créaient en effet
» deux puissances rivales dans l'État; et leurs prêtres, s'arrogeant l'empire des
» âmes, et ne laissant que les corps sous l'autorité temporelle, aspiraient au
» nom du Ciel à gouverner la terre. »

Les pontifes des idoles, les partisans des anciennes coutumes, les philosophes opiniâtres dans leur doctrine, les hommes adonnés aux vices et aux superstitions, et la plupart des courtisans, qui craignaient que la vérité, sous quelque forme qu'elle fût, ne se fît entendre dans le palais des princes, secondaient Galère par leurs discours et par leurs écrits.

Hiéroclès, l'un des ministres de l'empereur, composa un traité contre le christianisme. Porphyre, disciple de Plautin, séduisait alors les esprits par un nouveau platonisme, par une métaphysique subtile qui prit faveur, et parvint même à égarer un grand nombre de prêtres chrétiens, à mêler beaucoup d'erreurs à la simplicité du culte évangélique. Il accoutuma les esprits du siècle à se livrer d'éternels combats sur des questions vaines et insolubles qui donnèrent naissance à des hérésies et à des discordes sans nombre.

Les défenseurs de la foi chrétienne, tels que Lactance et Eusèbe, opposèrent en vain à leurs adversaires le langage de la raison, et, par malheur, quelquefois aussi celui de la passion. L'artificieux Galère réussit pleinement dans son projet : Dioclétien, superstitieux, aimait à consulter les oracles et y ajoutait foi; on l'irrita en lui faisant croire qu'Apollon avait déclaré que les dieux ne rendraient plus d'oracles tant qu'on laisserait subsister les temples du Christ. Les ministres de l'empereur lui persuadèrent qu'il ne pouvait autoriser plus longtemps sans danger l'exercice public d'une religion incompatible avec celle de l'État. Après une longue délibération, son conseil lui arracha un premier édit, qui ordonnait la destruction des églises chrétiennes. Ce premier acte de rigueur ne proscrivait que le culte, et épargnait les personnes : ce n'était point assez pour Galère; il voulut rendre son triomphe plus complet, et il y réussit.

Tout à coup, au milieu de la nuit, Dioclétien, réveillé par un grand tumulte, voit son palais consumé par les flammes; tous ceux dont les efforts multipliés arrêtent les progrès de cet incendie en accusent les chrétiens. Dioclétien, trompé par tout ce qui l'entourait, céda enfin aux instances de Galère, et crut n'exercer qu'une vengeance en ordonnant la destruction du christianisme et la mort de tous les rebelles qui refuseraient de sacrifier aux dieux.

Dès ce moment la haine, armée du glaive de l'autorité, ne mit plus de bornes à sa rage : les prisons furent d'abord remplies de tous les évêques et de tous les prêtres qui voulaient donner aux fidèles l'exemple de la constance et du courage. Partout on livra aux plus affreux supplices les hommes qui préféraient leur foi à leur vie. Une foule de chrétiens se sauva dans les déserts ;

d'autres se réfugièrent chez les Barbares, qu'ils commencèrent à éclairer (1).

On força l'impératrice et sa fille à sacrifier aux dieux; la terreur fit beaucoup d'apostats, et produisit tant de feintes conversions, que les empereurs, ainsi que le prouve une ancienne inscription, crurent avoir aboli le christianisme.

Maximien et Galère exécutèrent avec violence l'édit de persécution dans toutes les provinces qu'ils gouvernaient : la Bretagne, la Gaule et l'Espagne éprouvèrent moins de malheurs. Constance, ne voulant pas résister ouvertement aux deux Augustes, publia l'édit, mais ne l'exécuta qu'avec une grande modération; il n'emprisonna ni ne fit mourir personne. Le culte, interdit publiquement, fut toléré en secret; il fit même plus : ayant déclaré à tous les officiers de son palais, qu'il fallait choisir entre leur culte et leurs places, il chassa ignominieusement tous ceux qui, par ambition, renoncèrent à leur croyance, disant que ceux qui trahissaient leur Dieu pourraient bien aussi trahir leur prince : le courage des autres fut récompensé par sa faveur et par ses bienfaits.

Depuis vingt ans Dioclétien régnait; tous les usurpateurs étaient tombés; on avait délivré toutes les provinces de la présence des Barbares : la Perse était vaincue. L'empereur, après avoir cédé aux Éthiopiens un territoire de la Haute-Égypte, dont il leur confia la défense, établit une longue suite de forts sur le Tigre, sur les côtes du Bosphore, le long des rives du Danube et du Rhin : il se rendit enfin à Rome avec Maximien, pour jouir des honneurs d'un triomphe aussi éclatant que mérité.

Ce fut la dernière fois que Rome jouit de ce pompeux spectacle, qui, depuis mille ans, avait été l'objet de tant de nobles ambitions, la source de tant de gloire, la récompense de tant de héros. Une foule de captifs de toutes les parties du monde suivaient le char du vainqueur; mais ce qui le décorait surtout, c'étaient les images de la reine de Perse et des enfants de Narsès. Ces trophées glorieux effaçaient de cruels affronts, satisfaisaient de longs ressentiments, et semblaient apaiser les mânes plaintifs du malheureux Valérien.

Après cette solennité, le peuple romain s'attendait à des fêtes somptueuses, à de magnifiques combats de gladiateurs : l'empereur fit célébrer les jeux publics sans faste, sans magnificence, disant « que la modestie devait régner dans » les fêtes auxquelles présidait un censeur. » Il exerçait alors la censure. Cette austérité, cette parcimonie déplacée, l'exposèrent aux railleries d'un peuple qui avait remplacé son antique fierté par une grossière insolence. Cet esprit séditieux, cette familiarité qui paraissait insupportable à l'orgueil de Dioclétien, augmentèrent son aversion pour le séjour de Rome; il s'en éloigna précipitamment le 13 décembre 303, prit à Ravenne possession de son dernier consulat, et retourna à Nicomédie.

Dans sa route, il fut attaqué d'une maladie violente qui, dégénérant ensuite en langueur, parut affaiblir autant son esprit que son corps. Après quelques mois de souffrance, lorsqu'il se montra en public, ses traits étaient si changés qu'on eut peine à le reconnaître. Rassasié de grandeurs, excédé de travaux, las

(1) An de Jésus-Christ 303.

du pouvoir et dégoûté des hommes, il prit la résolution, peu commune, de renoncer au rang suprême, d'échapper aux tempêtes du monde, et de jouir, dans une retraite paisible, des douceurs de la vie privée.

Ses panégyristes attribuent cette grande détermination à sa sagesse; ses détracteurs en accusent sa faiblesse, et prétendent que Galère, maître de l'esprit des troupes, le força d'abdiquer. La vie entière de Dioclétien, quoique susceptible de reproches, le met à l'abri de tout soupçon de lâcheté.

Maximien suivit son exemple. Constance et Galère reçurent le nom d'*Augustes* (1). Lorsque l'empereur lut, en présence des légions et du peuple de Nicomédie, cet acte solennel, on s'attendait à voir investi du titre de Césars Maxence et Constantin, fils des deux nouveaux Augustes; mais l'ambition de Galère s'y opposa. Redoutant également les vices farouches de Maxence, les grandes qualités de Constantin, il obtint de la lassitude ou de l'indifférence de Dioclétien la nomination de deux autres Césars : il fit accorder ce titre à Maximin Daza, son neveu, paysan pannonien comme lui, et à Sévère, général dévoué à sa fortune, et si peu connu, que le peuple, l'entendant nommer, applaudit à ce choix, croyant qu'il tombait sur Constantin, et que ce jeune prince avait probablement reçu le nouveau surnom de *Sévère*.

Après cette installation, qui dévoilait assez ouvertement les hautes prétentions de Galère, Dioclétien se dépouillant de la pourpre, et se couvrant d'une gloire nouvelle, s'éloigna sans suite de Nicomédie, et courut chercher en Dalmatie, près de Salone, un bonheur qu'il n'avait pu trouver sur le trône.

Retiré dans un palais qu'il y fit bâtir, il passa le reste de ses jours à cultiver son jardin, laissant à ses successeurs la triste gloire de dominer, d'opprimer et de ravager la terre.

Quoiqu'il eût employé les vingt années de son règne à voyager et à combattre, son esprit actif n'avait pas négligé la législation : on lui dut plusieurs édits et réglements très-sages, dont on retrouve quelques dispositions dans le code de Justinien. Il défendit aux esclaves de dénoncer leurs maîtres; il ne voulut pas même qu'on pût recevoir la déposition d'un obligé contre son bienfaiteur : « Bannir la reconnaissance du monde, disait-il, c'est exiler de la terre le » bonheur et le repos. »

Il publia aussi d'utiles réglements pour abolir l'espionnage public, que tous les hommes méprisent et dont tous les gouvernements se servent. Il avait supprimé les *frumentarii*, officiers qui, sous le prétexte d'inspecter les marchés, surveillaient les actions, scrutaient les paroles, épiaient les pensées. Ils furent bientôt remplacés par d'autres employés qui, sous le nom moins trompeur de *curiosi*, firent le même métier.

Dioclétien aimait beaucoup à bâtir; il embellit Milan, Nicomédie et Carthage par de superbes monuments. On admire encore les restes des thermes et des bains publics qu'il construisit à Rome; leur enceinte égalait en grandeur celle de beaucoup de villes.

(1) An de Jésus-Christ 305.

Les rhéteurs, dans leurs amplifications, et les poëtes, avec leur exagération ordinaire, faisaient les plus magnifiques éloges de son génie, de sa vaillance, de sa justice, de sa gloire, de l'union qui existait entre les quatre Césars, et du bonheur que l'empire devait à leurs talents et à leurs vertus. Les auteurs chrétiens, au contraire, aigris par la persécution, animés par une haine trop fondée, ne trouvaient à Dioclétien que des vices, et le peignirent sous les couleurs du plus cruel des tyrans.

Son règne manqua d'historiens. Capitolin et Aurélius Victor ne sont que des abréviateurs secs et incomplets. Il ne nous est rien resté de Zozime; et lorsque, peu d'années après la mort de Dioclétien, les chrétiens triomphèrent de leurs ennemis, ils supprimèrent tous les ouvrages qui pouvaient honorer la mémoire de leur persécuteur; mais, au défaut d'écrits, les événements parlent; et ce qui paraît certain, c'est que si ce prince, par son habileté, soumit l'empire et le maintint en tranquillité pendant vingt années, il en aggrava les malheurs. Le luxe asiatique de quatre cours; l'innombrable quantité de gardes, de favoris, d'officiers, d'affranchis, d'esclaves que ces cours entraînaient à leur suite; les fêtes, les jeux, les spectacles, la construction d'une grande quantité de palais et de temples, enfin les dépenses énormes qu'occasionnaient des guerres continuelles et lointaines, écrasèrent les peuples d'impôts; l'Italie, jusque là épargnée, vit sortir de son sein les trésors que, depuis tant de siècles, toutes les nations avaient répandus chez elle; et, si l'on en croit Lactance, le nombre des receveurs, des collecteurs, des exacteurs, égalait presque celui des imposés.

Jamais époque ne fut plus désastreuse : Dioclétien, habile guerrier, mais mauvais prince, ne fut grand que dans sa retraite; son intérêt l'aveugla, ses favoris le trompèrent, et il ne connut la vérité que lorsqu'il s'éloigna des hommes. Aussi, revenu de ses erreurs, il disait souvent « qu'un prince ne peut » presque jamais savoir le vrai. Un petit nombre de ministres et de grands » l'entourent, l'obsèdent et le trompent; il ne voit que par leurs yeux, n'entend » que par leurs oreilles, distribue, d'après leurs rapports, les récompenses et les » châtiments, et devient injuste sans le savoir. »

Lorsque la discorde excita la guerre entre ses successeurs, leur ambition, qui désirait s'appuyer de son nom, le chercha dans sa solitude, et voulut le replacer sur le trône : leurs efforts furent vains; ses illusions étaient passées; il préférait la bêche au sceptre, et répondit : « Si vous aviez goûté un moment les douceurs » de la vie dans la retraite, dans l'indépendance, et le plaisir pur que j'éprouve » en plantant ces arbres, en semant ces légumes, vous ne songeriez jamais à » troubler ma tranquillité : je suis plus heureux en cultivant mon jardin, que » je ne l'étais en gouvernant la terre. »

Les derniers moments de sa vie furent empoisonnés par des chagrins domestiques : le successeur de Galère persécuta et fit périr Prisca sa femme et Valérie sa fille. Dioclétien mourut en 313, dans la soixante-huitième année de son âge. Il ne reste de lui que le bruit de son nom, quelques débris de son palais à Spalatro, et les ruines de Rome.

CHAPITRE XLI.

CONSTANCE ET GALÈRE, EMPEREURS; SÉVÈRE, MAXIMIN DAZA ET LICINIUS, CÉSARS; MAXENCE, ÉLU A ROME; MAXIMIEN, REMONTÉ SUR LE TRÔNE; ET CONSTANTIN, EMPEREUR.

(An de Rome 1057. — De Jésus-Christ 305.)

Partage de l'empire. — Portrait de Constantin. — Perfidie de Galère à l'égard de Constantin. — Arrivée de Constantin auprès de son père. — Mort de Constance. — Constantin est proclamé empereur par l'armée. — Fureur de Galère. — Exploits de Constantin. — Ambition de Maximien. — Tyrannie de Galère. — Maxence est proclamé empereur. — Marche de Sévère contre Rome. — Maximien remonte sur le trône. — Défaite, fuite et mort de Sévère. — Licinius est nommé César. — Marche de Galère contre Rome. — Fuite de son armée. — Union de Constantin et de Fausta, fille de Maximien. — L'empire est gouverné par six princes. — Désordres de Maxence. — Violence de Maximien contre son fils. — Sa fuite et sa chute du trône. — Son usurpation. — Sa déchéance et sa fuite. — Sa conspiration contre Constantin. — Dévouement conjugal de sa fille Fausta. — Mort de Maximien. — Nouveaux désordres de Maxence. — Mort de Sophronie. — Mort de Galère. — Témérité de Constantin. — Sa victoire sur les Barbares. — Lâcheté et tyrannie de Maxence. — Vénération de Constantin pour le christianisme. — Nouvel étendard nommé *labarum*. — Victoire de Constantin. — Mort de Maxence. — Entrée triomphale de Constantin dans Rome. — Son gouvernement. — Union de Licinius et de Constancie. — Invasion de Maximin. — Sa défaite, sa fuite et sa mort. — Vengeance de Licinius. — Guerre entre Constantin et Licinius. — Défaite, fuite et mort de Licinius.

L'empire, après l'abdication de Dioclétien, fut de nouveau partagé. Constance garda l'Espagne, la Gaule et la Bretagne : on parut même lui céder, comme au plus ancien, l'Italie et l'Afrique; mais ces deux pays, confiés à l'administration de Sévère, nouveau César, se trouvèrent de fait dans la dépendance de Galère, dont Sévère était la créature.

Galère gouvernait lui-même l'Asie-Mineure, la Grèce, la Thrace, la Macédoine; et Maximin, son neveu, commandait en Syrie et en Égypte : ainsi la fortune paraissait favoriser ses vues ambitieuses : tous les Césars, soumis à son autorité, n'étaient que des sujets décorés d'un titre pompeux. La santé de



Ferd Delannoy sc

VICTORIA DE CONSTANTINO

Constance, qui déclinait, annonçait une fin prochaine ; et Galère espérait, après sa mort, se voir seul maître de l'empire : le jeune Constantin était l'unique obstacle qui pût s'opposer à ses projets; mais la politique de Dioclétien avait pris toutes les mesures nécessaires pour l'écarter du trône. On croyait avoir annulé tous ses droits en forçant Constance à répudier sa mère Hélène; et, pour se délivrer de toute inquiétude à son égard, malgré les prières réitérées de Constance, on retenait son fils à la cour de Nicomédie comme un otage, ou plutôt comme un captif..

Constantin, poursuivi par les rigueurs du sort, en était dédommagé par les plus heureux dons de la nature : peu d'hommes avaient reçu du Ciel une taille plus majestueuse, un esprit plus étendu, une figure plus agréable et plus imposante. Instruit par des maîtres habiles, formé par sa mère Hélène aux principes de la morale chrétienne, adroit dans tous les exercices, intrépide dans les dangers, et doué d'une force prodigieuse qui ne lui faisait rien perdre de sa grâce, il s'était attiré l'affection du peuple et du soldat.

Combattant en Égypte et sur les bords du Danube sous les ordres de Dioclétien, il s'était également distingué par son courage comme soldat, par son habileté comme officier : vainqueur de plusieurs chefs barbares en combat singulier, il terrassa un jour le plus colossal et le plus redoutable d'entre eux, et le traîna par les cheveux aux pieds de l'empereur.

Digne des temps héroïques de Rome, il n'aurait mérité que des éloges si l'amour du pouvoir absolu n'eût pas terni souvent ses grandes qualités. Malgré les panégyriques outrés des auteurs chrétiens, et entre autres d'Eusèbe qui disait que Dieu seul aurait pu écrire dignement la vie d'un tel prince, l'histoire impartiale, en rendant justice à ses vertus, ne doit pas se montrer indulgente pour ses crimes : habituellement généreux par caractère ou par politique, il fut souvent perfide et cruel par ambition ; sa fortune et son génie doivent le faire compter au nombre des plus grands princes ; mais plusieurs de ses actions lui assignent aussi une place parmi les tyrans.

Peut-être un jugement non moins équitable, mais plus doux, pourrait attribuer ses belles actions à son cœur, et ses vices à son siècle.

Galère, comme Eurysthée, voulant perdre ce nouvel Hercule, l'exposait sans cesse aux plus rudes travaux et aux plus grands périls : tantôt il l'envoyait au delà du Danube affronter, à la tête d'une faible troupe, des essaims de Barbares; tantôt, lui ordonnant de charger l'ennemi, il le forçait à traverser des marais dans lesquels il espérait l'engloutir. Plusieurs fois enfin, enflammant son amour-propre, il l'engageait à combattre dans le cirque contre des lions et contre des tigres; mais la fortune le sauva de tous ces dangers, et, en cherchant à lui donner la mort, on ne fit qu'augmenter sa gloire.

Cependant Constance, qui sentait sa fin s'approcher, pressait si vivement Galère de lui rendre son fils, qu'il fallut ou lui céder, ou rompre avec lui. Galère feignit d'acquiescer à sa demande, et résolut de se délivrer de toute crainte par un crime secret.

Constantin, ayant pénétré ses projets, trompa le perfide, fixa un jour pour

son départ, s'enfuit la veille, tua tous les chevaux qui se trouvaient à chaque relais, se mit promptement par ce moyen hors de toute atteinte, et rejoignit son père dans la Gaule, au moment où ce prince s'embarquait à Boulogne pour combattre les Pictes. Il le suivit dans cette expédition, et peu de temps après reçut ses derniers soupirs.

Constance mourut dans la ville d'York, an de Rome 1058, de Jésus-Christ 306. Il n'avait eu d'Hélène, sa première femme, que Constantin. Théodora lui laissa trois fils et trois filles, Dalmace, Jules, Annibalien, Constancie, Anastasie et Eutropie. Plus occupé des intérêts de l'État que de ceux de sa famille, il désigna Constantin seul pour son successeur, le recommanda aux légions, et ordonna à ses autres enfants de vivre en simples citoyens.

Constance, modèle des bons princes, ne ternit ses grandes qualités par aucune faiblesse ; il plaça sa force dans ses vertus, sa grandeur dans la justice, sa sûreté dans l'affection des peuples. Il les rendit heureux et en fut constamment aimé.

Dioclétien lui ayant un jour reproché son insouciance pour se former un trésor proportionné aux grandes entreprises dont il était chargé, il écrivit aux principales cités et aux personnes les plus opulentes de ses États qu'il avait besoin d'argent. Une parole d'un prince aimé produit des prodiges : il lui arriva dans l'instant, de toutes parts, des sommes immenses. Ayant appelé alors près de lui les envoyés de Dioclétien, il offrit à leurs regards ces monceaux d'or, et leur dit : « Vous voyez mon trésor, je l'avais déposé dans les mains de tous » mes sujets : sachez que le trésor le plus inépuisable des princes est l'amour » des peuples. » Ce trait seul suffit à son éloge.

Si le sort l'eût mis à la place de Dioclétien, il aurait probablement prolongé l'existence de l'empire romain, en lui rendant le seul ciment qui assure la durée des États, la vertu.

Le dernier vœu de Constance fut une loi pour sa famille, pour les peuples, pour l'armée ; son ombre régnait encore par l'amour, et les soldats proclamèrent unanimement Constantin empereur.

Ce prince, dissimulé comme tous les ambitieux, opposa quelque résistance à leur désir, prétendit qu'il devait attendre le consentement de Galère, et feignit même de vouloir fuir pour se dérober à leur empressement. Ses refus, comme il l'avait prévu, augmentèrent leur ardeur ; il céda enfin à cette douce violence, prit le titre d'Auguste, et célébra avec pompe, en cette qualité les funérailles de son père, qu'il plaça, suivant l'usage, au rang des dieux.

Son premier soin fut ensuite d'écrire à l'empereur Galère, et de lui envoyer des ambassadeurs, pour l'inviter à le reconnaître et à confirmer le choix de l'armée. L'impétueux Galère ne put contenir sa fureur, lorsqu'il apprit un événement si contraire à ses desseins ambitieux. Il maltraita les députés de Constantin ; et, dans le premier mouvement de son courroux, il ordonna de briser l'image de ce prince, qu'il lui avait envoyée, et qui, selon la coutume, était entourée de lauriers. Après avoir refusé quelque temps de reconnaître ce nouveau collègue, vaincu par les prières de ses ministres, qui redoutaient la vail-

lance des légions de l'Occident, il reconnut Constantin, non comme Auguste, mais comme César ; et, pour remplacer Constance, il donna le rang et le titre d'empereur à Sévère.

Constantin savait déguiser ses ressentiments, commander à ses passions, et couvrir ses vues ambitieuses d'un voile de modération. Loin de s'irriter, il parut se contenter du second rang et du titre de César. Sa feinte modestie trompa Galère, qui, satisfait de cette apparente soumission, crut encore qu'il pourrait parvenir à régner seul avec des lieutenants décorés d'un nom pompeux.

Cependant Constantin, continuant à se montrer plus digne du trône que ses rivaux, augmenta sa renommée par de nouveaux exploits, défit encore les Francs qui étaient venus l'attaquer, repoussa une invasion formidable des Germains, les poursuivit au delà du Rhin, et détruisit presque entièrement la nation des Bructères ; mais il souilla sa victoire par des actes de cruauté. Croyant épouvanter les Barbares en les imitant, il n'épargna aucun de ses prisonniers et les livra désarmés aux bêtes féroces.

Terrible contre ses ennemis, il se montra doux et humain pour les peuples qu'il gouvernait, et il suivit religieusement les sages maximes de son père.

Le vieux Maximien Hercule, dans sa retraite, moins sage que Dioclétien, regrettait le trône : un homme sans vertu ne peut supporter la solitude. Lorsqu'il apprit l'élévation du fils de Constance, la jalousie vint ajouter ses tourments à ceux de l'ambition trompée. Dès ce moment il ne s'occupa que des moyens à prendre pour reparaître avec éclat sur la scène du monde et pour recouvrer sa puissance. La fortune lui en donna bientôt l'occasion.

Galère, livré sans frein à ses passions, était aussi violent que Marius, aussi cruel que Néron, aussi débauché qu'Héliogabale : son luxe dévorait toutes les richesses de l'empire, dont les trésors semblaient insuffisants à sa cupidité; les peuples gémissaient sous le poids des impôts; les plus affreux supplices punissaient la résistance et même le murmure. Galère se donnait, dit-on, le barbare plaisir de faire étouffer, en sa présence, les condamnés par des ours monstrueux. Son avarice s'accroissait chaque jour; il espéra, en faisant un nouveau dénombrement, découvrir les fortunes qu'on lui célait, et trouver de nouvelles ressources pour s'enrichir. L'Italie se vit couverte d'exacteurs, d'espions et de délateurs. Rome même ne fut pas épargnée ; on viola ses priviléges, on ordonna à tous les citoyens de rendre un compte exact de leur fortune, et, comme on craignait quelque obstacle de la part des cohortes prétoriennes, Galère les réforma.

Les peuples amollis par la corruption ne combattent plus pour leurs droits, mais défendent encore leurs intérêts. Les Romains avaient depuis longtemps sacrifié leur liberté ; ils s'armèrent pour conserver leur fortune. Maximien, instruit de leur mécontentement, envoya son fils Maxence à Rome pour aigrir leurs ressentiments, le chargeant ainsi de courir tous les dangers d'une révolution dont il comptait, en cas de succès, recueillir seul le fruit.

Les esprits étaient tellement exaspérés qu'il ne fallait qu'un signal et qu'un point d'appui pour faire éclater la révolte. Dès que Maxence parut, les vœux et les espérances des mécontents se portèrent sur lui. Ce prince, par la grossièreté de son esprit, par la brutalité de ses vices, était indigne du trône; mais il n'avait alors besoin ni de mérite, ni même d'adresse pour réussir : Rome ne voulait qu'un nom et qu'un vengeur.

Ce prince promit au sénat de lui rendre son ancienne autorité, aux patriciens leurs priviléges, au peuple l'exemption des impôts et les distributions de grains, aux prétoriens leur ancien droit d'élire les empereurs, droit que venaient encore d'exercer les légions de Gaule et de Bretagne, et dont ils auraient trouvé honteux de ne pas suivre l'exemple.

Ces promesses, qui s'adressaient à tous les intérêts, réveillèrent toutes les passions. Rome entière, sortant de sa longue et profonde léthargie, se souleva, s'arma, et Maxence fut proclamé unanimement empereur.

Sévère, qui avait pour département l'Italie, et dont l'autorité aurait pu étouffer ce mouvement dans sa naissance, était alors entraîné loin de Rome par ses plaisirs ou par ses affaires. Il n'apprit cette révolution que lorsqu'elle fut consommée. Rassemblant à la hâte quelques légions et celles que lui donna Galère, il marcha promptement contre Rome,

A la nouvelle de son approche, Maxence tremblant, inhabile dans l'art de la guerre, implora les conseils, les secours et la présence de son père. Le vieux monarque, au comble de ses vœux, reparut dans Rome, reprit la pourpre, remonta sur le trône, et, rajeuni par le diadème, donna l'exemple de l'ardeur et du courage aux soldats et aux citoyens armés.

La guerre était sa seule science; l'autorité de son nom et le souvenir d'un long règne brillant d'exploits remplissaient de confiance son armée, et intimidaient celle de Sévère. Dès qu'ils furent en présence, la plupart des légions, baissant leurs armes, abandonnèrent leur général, et se rangèrent du côté de leur ancien empereur qui les avait si souvent menées à la victoire. Sévère, promptement vaincu, s'enfuit à Ravenne : il y fut investi. Un long siége aurait donné le temps à Galère de le délivrer; Maximien, employant pour hâter son triomphe un infâme artifice, promit à Sévère d'épargner sa vie, et de lui assurer une retraite honorable. Ce prince, trop confiant, se rendit : Maximien, éludant sa parole, ne lui donna pas la mort, le reçut même avec honneur; mais peu de temps après il le livra à son fils Maxence, qui, par ses ordres, le fit périr.

Galère, furieux, remplaça Sévère par un autre César; il décora de ce titre Licinius, général expérimenté, constamment attaché à sa fortune, et qui, par une grande conformité d'orgueil, d'inhumanité et de vices, était digne d'être son ami. Après l'avoir couronné solennellement à Nicomédie, Galère, à la tête d'une armée peu nombreuse, débarqua en Italie. Il ne pouvait croire que Rome, si longtemps esclave, livrée à la mollesse et aux plaisirs, pût lui opposer une forte résistance; mais, en approchant de la capitale du monde, un spectacle imprévu frappa ses regards. L'ancienne Rome semblait être sortie de

son tombeau; la haine avait éveillé le courage; le Capitole paraissait vouloir encore commander au monde; les sept collines avaient enfanté de nouvelles légions; la plaine en était couverte; elles faisaient entendre les noms redoutables de *sénat* et de *peuple romain;* et ces noms révérés, rappelant un respect antique, frappaient de terreur les troupes de Galère, qui croyaient commettre un parricide en attaquant la ville sacrée. Avec de semblables dispositions le succès ne pouvait être douteux. Au premier choc l'armée de Galère prit la fuite; et ce prince, pour sauver sa vie, fut obligé de capituler.

Maximien, qui aurait pu le détruire, craignit qu'il ne trouvât des ressources dans son désespoir, et lui permit de retourner avec son armée en Asie.

Pendant cette lutte courte, mais sanglante, Constantin, laissant ses rivaux s'affaiblir mutuellement, consolidait son pouvoir, en faisant prospérer dans ses États le commerce et l'agriculture, en maintenant la discipline dans ses armées; l'économie remplissait son trésor, et les peuples bénissaient sa justice. Maximien, pour l'engager à soutenir sa cause, lui offrit sa fille Fausta en mariage; il l'épousa, ne promit que d'observer une stricte neutralité, et ne consentit à le reconnaître pour empereur qu'au moment où Galère lui céda Rome et l'Italie (1).

Après la retraite de Galère, l'empire se trouva gouverné par six princes: Maximin en Afrique et en Égypte; Maximien et Maxence en Italie; Licinius dans la Grèce, la Thrace et l'Illyrie; Galère en Asie, et Constantin dans les Gaules, dans la Bretagne et en Espagne. Un tel partage de pouvoirs ne pouvait durer, et cette oligarchie de princes coûta plus de sang que n'en avait fait verser l'anarchie des trente tyrans vaincus par Aurélien.

Maxence, délivré de toute inquiétude par les victoires de son père, méprisa ses ordres dès qu'il crut n'avoir plus besoin de son appui, insulta les grands, dépouilla les riches, autorisa la licence des troupes, et se livra nuit et jour publiquement aux excès de la plus scandaleuse débauche. Son père, le voyant en butte à la haine publique, crut le moment favorable pour accomplir ses projets. L'artificieux vieillard méprisait, haïssait Maxence, et ne s'était servi de lui que comme d'un instrument fait pour lui rouvrir les chemins du trône. Espérant que l'animadversion générale le seconderait, il convoque le sénat et le peuple, adresse à son fils les plus sanglants reproches sur son incapacité, sur ses vices, sur ses cruautés, le déclare indigne de régner, et lui arrache de ses propres mains le manteau impérial.

Les sénateurs, les chevaliers et la foule des citoyens, incertains du parti qu'ils devaient prendre, gardaient un profond silence, quand tout à coup les jeunes courtisans qui partageaient les débauches de Maxence, et les soldats, dont il favorisait les désordres, jettent de grands cris, l'entourent, le défendent, accablent Maximien d'injures et de menaces, lèvent sur lui leurs mains furieuses, et forcent cet ambitieux vieillard à chercher son salut dans la fuite.

Tombé du trône une seconde fois, il courut en Asie implorer bassement et vainement les secours de Galère; après avoir tenté d'inutiles efforts pour

(1) An de Jésus-Christ 307.

l'armer contre son fils, il vint dans les Gaules demander un asile à son gendre. Constantin l'accueillit généreusement, le logea dans son palais et lui accorda tous les honneurs dus à son rang(1).

L'âge et les revers ne pouvaient adoucir le cœur de ce vieillard, qui ne vivait que pour régner; tandis que son gendre le traitait en père, il ne songeait qu'aux moyens de lui enlever le trône et la vie.

Les Francs venaient encore d'envahir le pays de Trêves. Constantin, qui dut presque toujours ses succès à sa rapidité, court les combattre à la tête d'un faible corps de troupes. Dès que Maximien le sait engagé dans cette guerre, il répand le bruit que ce prince. enveloppé par les Barbares, est tombé sous leurs coups, et, convoquant à la hâte les légions qui se trouvaient du côté d'Arles, il se fait proclamer empereur par elles.

Constantin apprend cette nouvelle au moment où son audace venait de forcer les ennemis à prendre la fuite et à repasser le Rhin. Sans perdre de temps, aussi prompt que l'éclair, suivi de quelques hommes dévoués, il revient à Châlons, s'embarque, descend la Saône et le Rhône, et reparaît à l'improviste sous les murs d'Arles. Maximien n'avait point eu le temps d'organiser ses forces et de consolider son usurpation; il ne commandait que par la crainte. Constantin était aimé : dès que le nom de ce prince chéri se fait entendre, tous les cœurs volent au-devant de lui; les soldats se rangent en foule sous ses drapeaux. Maximien s'enfuit à Marseille; Constantin l'y poursuit, et les habitants lui en ouvrent les portes : clément après la victoire, il n'ôte à son beau-père que la pourpre impériale, il lui laisse la vie et le retient auprès de lui.

Loin d'être touché de cette douceur, l'implacable vieillard, résolu de se venger, jura de donner la mort à celui qui venait d'épargner ses jours. Quelques mois après, se trouvant encore à Marseille avec Constantin, dont l'âme généreuse ne pouvait soupçonner un pareil crime, il découvrit son affreux projet à sa fille Fausta, employant tour à tour les présents, les prières, les promesses, les menaces pour l'engager à laisser ouvert pendant la nuit l'appartement de son époux, et à éloigner les gardes qui veillaient à sa sûreté.

La malheureuse impératrice, forcée de donner la mort à son père si elle parle, ou à son époux si elle se tait, ne sait longtemps, dans cette affreuse position, qui elle doit trahir ou sauver : enfin l'amour conjugal l'emporte; elle promet à son père d'obéir, et révèle tout à Constantin.

Ce prince, plus consterné qu'effrayé d'un tel forfait, refusait d'y croire, et voulut en avoir la preuve évidente avant de le punir. Suivant les mœurs barbares de ce temps, les esclaves étaient à peine comptés au nombre des hommes ; Constantin sacrifie les jours d'un eunuque pour dévoiler l'affreuse vérité, le place dans son lit, éloigne les gardes, et se tient à portée de tout voir.

(1) An de Jésus-Christ 309.

Au milieu des ombres et du silence de la nuit, Maximien, armé d'un poignard, s'avance, voit avec une barbare satisfaction que sa fille a dégagé sa marche de tout obstacle : il entre dans la chambre, s'approche du lit, enfonce à plusieurs reprises son fer dans le sein de l'esclave, et s'écrie : *Mon ennemi est mort, je suis maître de l'empire!* A peine il a prononcé ces mots, Constantin paraît à sa vue, l'attère par ses regards menaçants, et change sa cruelle joie en honte et en désespoir. Constantin ne pardonna plus, et Maximien périt, juste victime d'une coupable ambition qui ne put s'éteindre qu'avec sa vie (1).

Maxence, qui avait trahi, insulté, détrôné son père, déclara témérairement qu'il voulait le venger. Depuis qu'il régnait seul, sa tyrannie ne connaissait plus de bornes : Rome, pendant le court règne de ce prince féroce et insensé, fut remplie de délateurs, inondée de sang et livrée au pillage. La pudeur des femmes et des vierges les plus distinguées était immolée à la brutalité de ses désirs. Sophronie, chrétienne, et mariée à un illustre sénateur, voyant sa maison entourée par les satellites du tyran, crut pouvoir, sans offenser son Dieu, s'affranchir du déshonneur : elle se poignarda, et le sang de cette nouvelle Lucrèce aurait peut-être encore armé les Romains contre la tyrannie; mais ils étaient contenus par une armée dévouée à Maxence. Cette armée régnait plus que lui, et disposait à son gré de la fortune et de la vie des citoyens. Maxence leur disait souvent : « Prenez, pillez, prodiguez, ce sont » vos droits; la fortune de l'empire que vous soutenez vous appartient. »

Fort de l'appui de ces soldats licencieux, il se regardait comme seul empereur, parlait avec mépris des autres Césars, et ne les traitait que comme ses lieutenants.

Le sénat et le peuple, excédés de son joug odieux, implorèrent le secours de Constantin. Les circonstances étaient favorables; Galère venait de terminer ses jours dans d'affreux tourments : les vices de son âme semblaient avoir infecté son corps. Il mourut rongé d'ulcères, dévoré de remords; et, avant d'expirer, il révoqua l'édit cruel publié par lui contre les chrétiens.

Licinius et Maximin, ses successeurs, se disputaient l'empire de l'Asie, et Constantin, sans craindre de diversion du côté de l'Orient, marcha en Italie, où l'appelaient ses destinées; mais, avant de franchir les Alpes, ce prince fit un acte de témérité dont le succès accrut sa gloire et assura pour longtemps la tranquillité de la Gaule.

Les Barbares, qui jusque là se bornaient à faire la guerre séparément, et à envahir chacun les provinces qui se trouvaient le plus à leur portée, s'étaient alors réunis en masse. Une armée formidable, composée de Francs, de Cattes, de Bructères et de la plupart des peuples de la Germanie, avait traversé le Rhin : Constantin marcha contre eux avec des troupes inférieures en nombre, mais supérieures en tactique et en courage. Lorsqu'il fut près des ennemis, s'étant déguisé, il entra audacieusement dans leur camp, causa familièrement avec eux, et reconnut avec soin leurs postes. Revenu ensuite au

(1) An de Jésus-Christ 310.

milieu de ses légions, il attaqua les Barbares par le côté le plus faible de leur position, les enfonça, jeta le désordre dans leurs rangs, les mit en fuite et en fit un affreux carnage.

Délivré, par cette victoire, de toute crainte pour ses États, il réunit toutes ses forces, qui ne s'élevaient, dit-on, qu'à cent mille hommes, passa le mont Cenis, prit Suze d'assaut, défit dans la plaine de Turin un gros corps de cavalerie qui s'opposait à sa marche, se rendit maître de Turin, de Milan, et fut reçu dans la Lombardie, non comme un ennemi, mais comme un libérateur.

Maxence, aussi lâche qu'orgueilleux, ne s'était jamais montré redoutable qu'à l'innocence, à la pudeur, à la vertu ; il se tenait enfermé dans Rome, et faisait la guerre par ses lieutenants. Leurs armes lui avaient soumis l'Afrique, enlevée à Maximin : un usurpateur, nommé Alexandre, s'y révolta et la gouverna pendant trois ans. Rufin, envoyé par Maxence, le défit et le tua. Pompéianus fut chargé de défendre l'Italie et de combattre Constantin. Son armée, composée de troupes d'Italie et d'Afrique, comptait cent quatre-vingt mille combattants, ardents à servir la cause d'un tyran qui livrait à leur cupidité toutes les richesses de Rome et de l'Italie.

Comme les impôts ne suffisaient plus pour payer cette nombreuse armée, Maxence eut recours aux confiscations, et jamais aucune tyrannie ne fit couler plus de larmes et de sang.

Constantin, précédé du bruit de ses exploits et du renom de ses vertus, était appelé par les vœux de tous les citoyens opprimés. Cependant, avant de combattre des forces supérieures aux siennes, que le nom de Rome rendait encore plus redoutables, et contre lesquelles la bravoure de Sévère et l'expérience de Galère avaient échoué, il crut devoir ranimer le courage de ses soldats en leur offrant le secours du Ciel; et, pour les rassurer contre la crainte de la fortune et des dieux du Capitole, il leur promit la victoire au nom d'un Dieu plus puissant. Hélène, sa mère, lui avait inspiré dans son enfance un grand mépris pour l'idolâtrie, et une profonde vénération pour le Dieu des chrétiens. A l'exemple de son père, il les avait toujours protégés. Le culte de Jésus-Christ, triomphant au milieu des persécutions, s'était répandu avec rapidité dans tout l'empire; la haine de l'oppression augmentait sans cesse ses prosélytes; le sang des martyrs multipliait et fortifiait les racines du christianisme ; les plus braves guerriers, les plus sages magistrats, les hommes les plus éclairés, tous les citoyens qui avaient conservé quelque sentiment de vertu se déclaraient pour ce culte moral : ils méprisaient les faux dieux de Maxence et de Maximin, ainsi que leur Panthéon rempli de tyrans, et leur Olympe peuplé de vices. Les pauvres, les esclaves invoquaient un Dieu qui rappelait aux hommes la primitive égalité, et les femmes embrassaient avec ardeur une religion qui ordonnait la clémence, commandait l'amour, et promettait un bonheur éternel aux plus douces vertus.

Le polythéisme était défendu par les satellites des tyrans, par les prêtres des idoles, par quelques philosophes opiniâtres dans leur système, par quelques esprits superstitieux qui croyaient l'ancien culte et l'ancienne gloire de Rome

inséparables, enfin par une foule d'hommes corrompus, portés par leur intérêt à conserver le culte des vices divinisés.

Maximin, aussi intolérant que Galère, favorisait le parti de Maxence, et se montrait comme lui l'implacable ennemi des chrétiens. Licinius, son rival, soutenait la cause de Constantin, et, en sa faveur, paraissait disposé à tolérer le christianisme.

Telle était la disposition des esprits, lorsque Constantin, soit qu'il fût éclairé par les lumières de la religion, soit qu'il ne se laissât diriger que par celles de la politique, eut recours à une fraude pieuse pour persuader à ses soldats que le Ciel même s'armait en sa faveur.

Appuyé par le témoignage des guerriers chrétiens qui combattaient sous ses ordres, il dit et attesta à toute l'armée « que, se trouvant un jour en marche au » moment où le soleil était sur son déclin, il avait vu dans les airs une croix » lumineuse qui portait cette inscription : *Triomphez par ce signe ;* et que la » nuit suivante Jésus-Christ, lui apparaissant en songe et lui expliquant ce » phénomène, lui avait commandé de prendre un étendard semblable à ce » signe divin (1). » L'empereur obéit ; ce nouvel étendard s'appela *labarum*, comme l'ancien étendard impérial, et toute son armée, suivant avec enthousiasme cette enseigne miraculeuse, porta dès ce moment, sur ses casques et sur ses boucliers, le signe éclatant de la croix, qui jusqu'alors avait été l'objet de l'insulte et de la persécution.

Tel est le récit qu'Eusèbe prétendait tenir de la bouche même de Constantin. Les auteurs païens de ce temps racontaient le fait autrement. Ils disaient qu'on avait vu dans les airs une armée céleste qui dirigeait et encourageait celle de Constantin.

Ce qui paraît certain, c'est que tous, païens ou chrétiens, attribuèrent la défaite des armées de Rome à un prodige.

L'empereur, continuant sa marche, rencontra près de Vérone l'armée de Pompéianus, et lui livra une bataille : dans cette action, longue et meurtrière, Constantin montra l'habileté d'un grand capitaine et s'exposa en soldat. La fortune couronna ses armes ; il détruisit une partie de l'armée ennemie et mit le reste en fuite.

Les débris des légions vaincues, se joignant aux troupes restées à Rome, formèrent encore une nombreuse armée qui campa au delà du Tibre ; les prétoriens en composaient la principale force ; Maxence, livré à ses infâmes débauches, ne sortait pas de l'enceinte de son palais ; les oracles trompeurs de la sibylle rassuraient son esprit superstitieux ; ils lui avaient dit, avec l'ambiguïté ordinaire de leur langage, « que l'ennemi de Rome serait bientôt vaincu. » Le tyran ne vit pas que c'était annoncer sa défaite et sa mort.

Cependant l'armée victorieuse se trouva bientôt en présence de la sienne ; et, malgré sa lâcheté, il se vit forcé, par les menaces et par l'indignation des prétoriens, de venir se mettre à leur tête. Lorsque le signal fut donné, le

(1) An de Jésus-Christ 312.

succès ne resta pas longtemps incertain; Maxence dirigea ses troupes sans habileté; la garde prétorienne, amollie par une longue inaction, ne put soutenir le choc des belliqueuses légions du Nord; les recrues d'Italie et d'Afrique prirent la fuite comme elles; en peu d'heures la déroute fut complète (1). La foule des fuyards fit crouler par son poids le pont du Tibre; Maxence, qui se trouvait au milieu d'eux, tomba dans le fleuve et s'y noya.

Le lendemain Rome ouvrit ses portes, et Constantin, au bruit des applaudissements publics, entra comme libérateur dans la capitale du monde : la tête de Maxence, portée sur une pique, précédait son char. On ne voyait point à ce noble triomphe, dit un orateur de ce temps, des généraux dans les fers, des princes enchaînés, ni une foule de Barbares vaincus et captifs; ce qui le décorait, c'étaient le sénat, les patriciens rendus à leur dignité; les bannis rappelés de leur exil, le peuple romain affranchi d'une odieuse captivité, enfin Rome entière délivrée de la tyrannie d'un monstre.

L'empereur ne souilla sa victoire par aucun acte de rigueur; sa sévérité ne se porta que sur les cohortes prétoriennes : il cassa cette troupe factieuse qui s'était toujours montrée l'ennemie des bons princes et l'appui des tyrans.

En peu de mois l'activité de l'empereur répara les maux produits par dix années de tyrannie; les exilés revinrent dans leurs foyers; les proscrits rentrèrent dans leurs biens; le sénat reprit sa dignité; la justice présida les tribunaux; la pudeur respira; le vice cacha dans l'ombre son front audacieux; on bannit les délateurs; les magistrats concussionnaires furent destitués et punis; enfin le cultivateur, soulagé des taxes énormes qui dévoraient ses fruits et ses moissons, se livra de nouveau au travail avec confiance et sécurité.

Constantin reçut du sénat les honneurs décernés à tous les princes qui l'avaient précédé. Se conformant ensuite aux anciens usages populaires, il célébra les jeux publics, et donna à la multitude les spectacles ordinaires du cirque; mais il ne voulut point prendre part aux sacrifices, et, par son mépris pour le culte des faux dieux, il commença, malgré ses sages lois et ses grandes actions, à s'attirer l'animadversion des habitants de Rome, dont la plus grande partie restait attachée aux antiques superstitions.

Quelque temps après Constantin se rendit à Milan; il y trouva Licinius, et resserra les liens de son alliance avec ce prince, en lui donnant pour femme sa sœur Constancie. Tous deux, de concert, publièrent dans leurs États plusieurs édits pour rendre aux chrétiens leurs biens et leurs églises, aux évêques leur autorité spirituelle, et pour autoriser partout le libre et public exercice de la religion chrétienne (2).

A la mort de Galère, l'Asie étant devenue l'objet de la rivalité de Licinius et de Maximin, celui-ci, plus prompt que son collègue, s'en était saisi, s'y était fortifié et en avait obtenu la cession définitive par un traité. Cette paix ne fut pas de longue durée; Maximin, ennemi implacable des chrétiens, ne pouvait supporter la protection que leur accordaient ses deux collegues, et les repro-

(1) An de Jésus-Christ 312. — (2) An de Jésus-Christ 313.

ches qu'ils lui adressaient sur sa cruauté. Échauffé dans sa haine par la fureur de ses pontifes et par celle des anciens partisans de Galère et de Maxence réunis près de lui, fier du nombre de ses troupes, de l'étendue de ses États, et trompé par de faux oracles, il crut pouvoir, en surprenant Licinius par une attaque imprévue, le renverser facilement du trône, vaincre ensuite Constantin, et s'emparer de leurs possessions. Rassemblant en secret ses troupes, il marcha diligemment sur le Bosphore, traversa le détroit, et se rendit maître de Byzance et d'Héraclée.

Licinius, loin d'être découragé par les premiers succès de cette invasion, partit de Milan, se mit à la tête des braves légions de Thrace et d'Illyrie, attaqua les troupes asiatiques qui se livraient au pillage, et les défit en deux batailles rangées. Maximin, ayant perdu la plus grande partie de son armée, se sauva en Cilicie : peu de temps après, lorsqu'il fut informé de l'approche du vainqueur qui le poursuivait, il s'empoisonna.

Licinius, aussi féroce que son rival, usa cruellement de la victoire; il fit périr la famille de Maximin, et n'épargna pas même les jours de Prisca et de Valéria, l'une épouse et l'autre fille de Dioclétien(1).

Il n'existait plus que deux empereurs, Constantin et Licinius; l'intérêt, qui les avait unis momentanément, les divisa bientôt : Constantin exigeait un nouveau partage, et voulait que son collègue lui cédât l'Illyrie, la Thrace, la Macédoine et la Grèce; Licinius s'y refusa, et l'on en vint aux armes.

Les deux empereurs se livrèrent bataille à Cybalis, en Pannonie, près de Sirmium(2). Les deux chefs, également braves et expérimentés, conduisaient chacun des légions belliqueuses. L'action dura vingt-quatre heures; enfin, l'aile que commandait Constantin ayant enfoncé celle qui lui était opposée, ce succès décida la victoire. Licinius, regagnant Andrinople, y rassembla d'autres forces, et donna le titre de César à un général peu connu, nommé Valens.

Constantin, poursuivant sa marche, attaqua de nouveau son rival à Mardie, près d'Andrinople. Le succès du combat ne fut point décisif, chacun des deux partis s'attribua la victoire, mais Constantin seul en recueillit les fruits. Licinius, découragé, se soumit aux conditions qu'on voulut lui prescrire, déposa Valens, le fit périr, et, abandonnant les provinces que Constantin lui demandait, ne garda sous sa domination qu'une partie de la Thrace, l'Asie et l'Égypte.

L'ambition blessée ne considère une paix désavantageuse que comme une trêve. Résolu de la rompre dès qu'il le pourrait avec quelque espoir de succès, Licinius augmenta ses troupes, et remplit son trésor en accablant le peuple d'impôts et de confiscations. Cependant les riches et les grands souffraient seuls de sa tyrannie : ce prince, né dans la classe des paysans, s'en souvint et les protégea toujours.

Dans toutes les parties de l'empire les chrétiens regardaient Constantin

(1) An de Jésus-Christ 314. — (2) Même année.

comme leur libérateur, leur protecteur et leur chef : c'en était assez pour que Licinius devînt leur ennemi. Il embrassa avec chaleur la cause de l'ancienne religion, et commença de nouveau à livrer les chrétiens à la haine et à la vengeance de leurs persécuteurs. Constantin prit leur défense : Licinius excita les mécontents de Rome à conspirer contre les jours de son collègue. Après beaucoup de reproches mutuels et de négociations aussi infructueuses que peu sincères, la guerre, qu'ils désiraient tous deux également, se ralluma.

Licinius, voyant à ses ordres les trésors de l'Orient, quatre cent cinquante vaisseaux de guerre, et une armée de terre de cent soixante-dix mille hommes, ne doutait pas de la victoire, « et consentait avec joie, disait-il, à la » prendre pour juge entre les dieux de Rome, qu'il voulait venger, et le » Dieu de Constantin. »

Campé sur une hauteur qui dominait Andrinople, et couvert par l'Hèbre, il attendit tranquillement son rival, dont l'ardeur se trouva plusieurs jours arrêtée par les obstacles d'une aussi forte position : mais une longue expérience avait appris à ce prince toutes les ruses de la guerre. Après quelques jours d'inaction, il surprit l'ennemi, traversa le fleuve dans un endroit dont on avait négligé la défense, et ne laissa pas le temps à Licinius de changer ses dispositions; il l'attaqua brusquement, le mit en fuite, et l'enferma dans Byzance.

Constantin avait donné le titre de César à Crispus, son fils aîné, qui devait le jour à Minervine, sa première femme; les autres enfants qu'il avait eus de Fausta, Constantin et Constance, furent aussi décorés du même titre. Crispus, dans ce temps, commandait sa flotte; il combattit dans le détroit celle de Licinius, la défit, et détruisit plus de cent trente vaisseaux. Constantin pressait le siége de Byzance; Licinius, craignant de tomber dans ses mains, s'échappa la nuit, et se sauva à Chalcédoine. Le vainqueur l'y poursuivit, et lui livra une dernière bataille, dont le succès fut complet, et ne laissa pas de ressource au vaincu. Dans cette action, Constantin prit ou tua cent trente mille hommes.

Licinius, presque seul, s'enfuit à Nicomédie, et implora la clémence de son ennemi : il ne lui demandait que la vie, abandonnant toute prétention à l'empire; les larmes et les prières de Constancie, sa femme, parurent toucher le cœur de Constantin; il épargna dans ces premiers moments les jours de son beau-frère; mais, quelque temps après, sous prétexte que ce prince cherchait à réveiller le zèle de ses partisans, Constantin souilla sa gloire en ordonnant la mort de son rival. La défaite et le trépas de Licinius réunirent enfin sous les lois d'un seul prince toutes les parties de l'empire romain (1).

(1) An de Jésus-Christ 32

CHAPITRE XLII.

CONSTANTIN.

(An de Rome 1075. — De Jésus-Christ 323.

Changement dans l'empire sous Constantin. — Lutte du paganisme et du christianisme. — Constantin se déclare pour le christianisme. — Naissance des sectes. — Adoption de l'arianisme par Constantin. — Mort de Crispus et de Fausta. — Le siège de l'empire est fixé à Byzance ou Constantinople. — Baptême et mort de Constantin.

Le repos de Constantin fut plus actif, et le rendit encore plus célèbre que sa vie belliqueuse; les armes à la main, il n'avait fait que des conquêtes; maître paisible de l'empire, il changea le gouvernement, les lois et la religion.

Tant qu'il avait partagé le pouvoir suprême avec des rivaux aussi puissants que lui, qui défendaient les dieux de l'Olympe et les anciennes institutions, il s'était borné sagement à protéger le christianisme, et à réparer par de justes lois les malheurs de dix ans de tyrannie. « Rome, dit un historien de ce temps, res- » semblait, sous le joug de Maxence, à une vaste prison, dont Constantin ou- » vrit les portes. » Depuis son triomphe, on y avait vu reparaître la justice, la tolérance, l'ordre et la paix. Tous les hommes de mérite qui avaient combattu contre lui s'étaient vus élevés aux plus hauts emplois; les prétoriens licenciés avaient été placés dans les différents corps de l'armée : il n'avait déployé sa sévérité que contre le vice, la débauche et la délation, qu'il appelait une *peste publique*. Si les chrétiens lui durent la fin de leurs souffrances, il les protégea sans les venger, respecta, dans les premiers temps, l'ancien culte, et prit même le titre de souverain pontife : il ne supprima que les sacrifices qui outrageaient la nature, et ne défendit que le charlatanisme des aruspices, qui, dans les époques de calamités, s'introduisaient dans toutes les maisons, et satisfaisaient leur avarice aux dépens de la crédulité. On ne put alors lui reprocher que deux actes imprudents : il exempta les clercs de tout service public, de tout

emploi onéreux, et révoqua la loi portée contre le célibat. Comme l'empire était appauvri et dépeuplé, ces deux édits, qui empêchèrent les mariages, et attirèrent dans l'Église une foule d'oisifs, produisirent en peu de temps de funestes résultats.

Cependant, après tant d'années de violences, de guerres civiles, de persécutions, on devait bénir le règne d'un empereur qui se conduisait avec tant de modération et de générosité, qui voulait, disait il, marcher sur les traces de Claude II, son oncle, et de Marc-Aurèle, et dont la maxime favorite était que, vu l'imperfection des hommes, on devait en les gouvernant, consulter plutôt la douce équité que la stricte justice.

Un de ses édits chargeait le trésor public de la subsistance de tous les enfants que leurs parents ne pourraient nourrir. Un autre invitait tous les citoyens à venir sans crainte accuser devant lui les commandants, les administrateurs, les magistrats dont ils auraient éprouvé quelque injustice, leur promettant d'examiner lui-même leurs griefs, et d'y faire droit.

Opposé dans ce temps à toute réaction, il disait à ceux qui demandaient qu'on fît périr leurs persécuteurs : « La religion veut qu'on souffre la mort pour elle, » et défend de la donner. »

Les dix premières années de son règne furent celles d'un grand prince ; les païens se plaignaient alors de lui sans fondement : l'empereur protégeait la plus précieuse liberté pour l'homme, celle de la conscience ; et, si leurs regards étaient blessés en voyant dans la place publique la statue de Constantin portant une croix à la main, ils devaient s'en consoler en regardant celles de leurs dieux, debout dans leurs temples et entourées d'offrandes et d'encens.

Mais, lorsque ce prince se vit maître du monde et sans concurrents, son zèle pour la religion, à laquelle il attribuait tous ses succès, n'eut plus de bornes ; sa passion pour l'autorité ne voulut plus reconnaître de limites.

L'empire semblait partagé entre deux peuples. L'un défendait ses institutions et ses divinités ; l'autre ne voulait qu'un maître et qu'un Dieu.

Le génie ardent de Constantin se déclara ouvertement pour le parti le plus favorable à son ambition et à sa croyance. Ces deux passions lui firent croire que la constitution d'un État si ancien, si corrompu, avait besoin d'une entière régénération. Il ignorait, comme le remarque Montesquieu, que, « si les réfor- » mes sont salutaires, les révolutions sont funestes ; que les empires sont de » grandes masses qui ne se soutiennent plus que par leur poids et par l'union » de leurs parties saines ou vicieuses. Ils s'écroulent dès qu'une main témé- » raire veut toucher au vieux ciment qui les unit. »

L'empereur, offensé de toute résistance, soutint la vérité par les armes de l'erreur, par la violence : bravant l'opinion publique, les mœurs, les antiques lois, il ne se contenta pas de proscrire ces combats de gladiateurs qui entretenaient non le courage, mais la férocité du peuple romain, de supprimer les fêtes scandaleuses où l'on se livrait à la débauche et à l'ivresse au nom des dieux ; il ordonna de cesser tout travail le dimanche ; il ferma les temples, interdit les sacrifices, et renversa les idoles. Les priviléges des vestales furent

transférés aux vierges chrétiennes; la liberté, donnée aux conciles, fut enlevée au sénat; les évêques, apôtres de la pauvreté et de l'humanité, obtinrent des palais, acquirent des richesses; le clergé jouit d'exemptions injustes qui firent de faux prosélytes; la contrainte produisit de feintes conversions; l'ambition et le luxe pénétrèrent dans l'Église.

On vit bientôt des courtisans hypocrites courir à la fortune sous le manteau de la piété, et des pontifes, ambitieux et ardents, faire de la chaire de vérité un théâtre de discorde, comme l'avait été autrefois la tribune.

Tout changea dans le monde, intérêts, mœurs, opinions et langage : la discussion des affaires ecclésiastiques remplaça celle des affaires publiques : on ne chercha plus l'autorité sur la terre, mais dans le ciel.

Dès que l'ardeur du zèle religieux devint un moyen de crédit et de puissance plus certain que l'amour de la patrie, que l'importance des services, que l'éclat des actions, chacun voulut s'en emparer; chacun disputa de ferveur.

La religion, auguste et simple, semblait offrir peu d'espérance à l'ambition qu'elle méprise, à l'intrigue qu'elle condamne, à l'orgueil qu'elle proscrit : mais les passions humaines cherchèrent à couvrir de nuages la simplicité des dogmes; ils furent exagérés par quelques rigoristes sombres, obscurcis par quelques platoniciens subtils; on éleva des questions insolubles sur des mystères que la raison chrétienne doit respecter sans les approfondir : chacun soutint les vérités avec passion, l'erreur avec acharnement, et les sectes naquirent (1).

On vit d'abord celle de Donat; elle dut son origine à la condamnation de quelques prêtres qui, dans le temps de la persécution, avaient abandonné aux profanes les livres saints; celle des *Circoncellions*, ennemie de toute propriété, et qui soutenait que la religion avait ordonné la communauté des biens; celle d'Arius, qui niait la divinité de Jésus-Christ, et le regardait comme inférieur à son Père. Toutes ces querelles, aussi violentes que l'avaient été autrefois celles des plébéiens et des patriciens, enflammèrent les esprits, répandirent la discorde dans le gouvernement, dans le peuple, dans l'Église, armèrent les évêques contre les évêques, les familles contre les familles.

Constantin, après avoir tenté sans succès de faire sentir tout le danger de ces disputes vaines, y prit lui-même part, et se mêla dans l'arène aux combattants. Il rassembla des conciles à Arles, à Nice; les sectaires résistèrent longtemps à l'autorité de ces assemblées et à la sienne; enfin, ébranlé comme les autres par l'éloquence d'Arius et d'Eusèbe, l'empereur finit par favoriser l'arianisme que l'Eglise avait condamné.

Nous n'avons fait ici qu'indiquer en peu de mots les discordes religieuses qui ne rempliront que trop l'histoire déplorable du Bas-Empire, dont nous devons bientôt tracer le triste tableau. Nous aurons à peindre un autre monde, d'autres lois, une autre religion, une nouvelle forme de gouvernement, un nouvel empire. Constantin en fut le fondateur; nous serons alors obligé de raconter sa vie avec plus de détails; mais nous avons dû faire connaître dès

(1) An de Jésus-Christ 325.

cet instant les événements principaux d'un règne qui pourrait convenablement terminer l'histoire ancienne et commencer l'histoire moderne.

Constantin, par l'immense révolution qu'il osa tenter, sépara en deux grandes époques les annales du monde, comme il divisa l'empire en deux parties. Il appartient donc également à l'antique Rome qu'il conquit, qu'il délivra, dont il anéantit ensuite la puissance, et à la nouvelle Rome qu'il fonda : ainsi nous avons été obligé de suivre sa marche jusqu'au moment où il transféra le siége de son empire en Asie, pour s'éloigner d'une ville qui était à la fois le centre de l'idolâtrie et l'ancien temple de la liberté.

Tandis que tout semblait se soumettre à ses nouvelles lois, la capitale du monde seule lui résistait : Jupiter semblait encore y tonner au Capitole ; chaque temple, chaque édifice, et presque chaque maison y portait l'empreinte d'un dieu, ou rappelait un prodige ; les ombres mêmes des empereurs divinisés semblaient la peupler d'immortels ; on n'y pouvait former aucune entreprise, prendre aucune délibération, sans invoquer, sans consulter les dieux : lois, coutumes, religion, tout s'y montrait inséparablement uni. Rome, fille de Mars, était une ville sacrée, et, pour y faire régner la croix, il fallait y tout détruire.

Elle n'opposait pas moins d'obstacles et de souvenirs au despotisme, et, malgré la tyrannie d'un grand nombre d'empereurs, la forme des antiques institutions existait encore ; le conquérant du monde se trouvait gêné dans ce sénat dont l'enceinte avait entendu la voix de Caton, sur ce Forum où semblait encore retentir l'éloquence républicaine de Cicéron, la témérité démocratique des Gracques, l'insolence factieuse de Marius.

L'orgueil des grands, la familiarité du peuple étaient incompatibles avec l'humeur altière d'un maître, qui, dédaignant de gouverner comme consul, de commander comme général, de juger comme préteur, voulait régner comme les rois de Perse ; et Constantin, décidé à créer un nouvel empire, résolut de fonder une nouvelle capitale.

Un événement funeste, et qui ternit sa mémoire, hâta l'exécution de ses projets. Depuis longtemps l'impératrice Fausta voyait avec jalousie la faveur, les exploits, l'éclat du jeune César Crispus, fils de son époux et de Minervine. Cette femme, ambitieuse et perfide, dans l'espoir d'assurer la grandeur de ses enfants, voulut les délivrer d'un frère qui les éclipsait, d'un rival qui les éloignait du trône ; elle accusa ce prince d'avoir conçu pour elle un amour incestueux, et Constantin, sans examen, ordonna le supplice de son fils.

Quelque temps après, la vertueuse Hélène, mère de l'empereur, trouva le moyen d'exciter ses tardifs remords et ses vains regrets, en lui prouvant l'innocence de Crispus. Dans le même temps, quelques amis de ce prince, si injustement condamné, accusèrent Fausta d'adultère ; Constantin, sans chercher les preuves du crime, la sacrifia aux mânes de son fils.

Ces deux meurtres excitèrent l'indignation publique ; le peuple, attaché à son ancien culte, détestait le protecteur des chrétiens ; et comme en perdant sa liberté il avait conservé sa licence, il insulta publiquement l'empereur qu'il

comparait à Néron. Cette offense rendit le séjour de Rome insupportable à Constantin.

Il avait d'abord formé le dessein de ramener les Romains à leur berceau, et de bâtir sa capitale sur les ruines de Troie; mais la position de Byzance, plus favorable à ses vues, fixa ses irrésolutions.

Cette ville, située sur le Bosphore, défendue par trois mers, était un point central entre l'Europe et l'Asie. Il crut qu'en y plaçant le siége de l'empire il serait plus à portée d'en défendre les frontières contre ses plus redoutables ennemis, les Goths et les Persans. Cette résolution, témérairement entreprise, fut promptement consommée; et, tandis que ce prince, toujours infatigable et toujours heureux dans ses expéditions, ayant repris les armes, triomphait encore des Germains, des Goths, des Sarmates et des Roxolans, Byzance, dont il avait posé les fondements (1), et qui prit le nom de *Constantinople*, se vit en peu de temps couverte de superbes palais, de basiliques, de magnifiques monuments, peuplée par une foule d'habitants de toutes les parties de l'empire, et remplie de toutes les richesses que dix siècles de victoires avaient versées dans l'Italie.

Tous les sénateurs, tous les patriciens qui préféraient la fortune à leur ancienne patrie, vinrent former la cour d'Orient; les flottes de l'Asie, de l'Égypte et de la Sicile firent bientôt de la ville nouvelle le centre du commerce du monde.

Constantin, après y avoir joui plusieurs années du pouvoir absolu et d'une paix qui ne fut troublée que par les combats de sa conscience, expia ses fautes, dit-on, par son repentir, reçut le baptême, mourut après un règne de trente ans, et fut placé par les chrétiens au nombre des saints, dans ce ciel d'où il avait banni les divinités de la Fable (2).

Constantin, vainqueur de tous ses ennemis, maître de l'Orient et de l'Occident, digne du noble titre de *fondateur du repos public*, que le sénat lui avait décerné après la chute de Maxence, pouvait relever l'empire, ainsi que l'avaient fait Vespasien, Trajan, Marc-Aurèle et plus tard Claude II, Aurélien, Tacite et Probus; mais, plus occupé de ses propres intérêts que de ceux de sa patrie, plus jaloux d'étendre sa propre grandeur que d'affermir celle de Rome, il sacrifia la vraie gloire à sa vanité.

Au lieu de se borner à d'utiles réformes, il fit une funeste révolution, détruisit un antique empire pour en fonder un nouveau; changea violemment les lois, la religion, les mœurs; anéantit l'éclat de l'ancienne capitale en en créant une nouvelle, et chargea le monde du poids de deux Romes, lorsqu'il n'y avait pas assez de Romains pour en nourrir et pour en défendre une seule.

Il dégarnit les camps, qui maintenaient la vigueur du soldat, pour peupler les garnisons qui l'amollirent; il priva les sénateurs d'autorité, et les changea en esclaves décorés; il fit, de ses favoris et de ses ministres, des vizirs; enfin, il substitua aux couronnes civiques, aux distinctions modestes des citoyens,

(1) An de Jésus-Christ 329. — (2) An de Jésus-Christ 337.

les noms orgueilleux de *duc*, de *comte*, de *patrice*, et les titres puérils de *nobilissime*, de *clarissime*, d'*éminentissime*, de *sérénissime*.

Il favorisa les erreurs que l'ambition et l'hypocrisie des hommes s'efforçaient d'introduire dans un culte dont la simplicité, l'humilité et la douceur évangéliques sont les bases, et rapetissa les esprits en les détournant des grands intérêts publics, en les égarant dans ce dédale obscur de discussions métaphysiques, de querelles théologiques, de ces vaines disputes que saint Paul avait si sagement interdites aux premiers chrétiens.

Ce prince consomma par un luxe asiatique la ruine des mœurs, de l'industrie, de la population, et plaça enfin sur les débris de la monarchie limitée le despotisme, dont les grandeurs trompeuses, les maximes avilissantes, les aveugles préjugés et les étroites conceptions formèrent, depuis, tant de funestes législations, tant de gouvernements faibles et barbares, et enfoncèrent tant de générations dans les ténèbres.

Constantin, pendant les dix premières années de son règne, acquit justement le renom de grand capitaine, d'habile politique, d'heureux conquérant, de libérateur de son pays; à la fin de sa vie il fut comparé avec justice aux tyrans. Le sage auteur de l'*Histoire ecclésiastique*, parlant avec franchise de ses apologistes et de ses détracteurs, avoue qu'on doit également croire, d'après les faits, tout le bien et tout le mal que les uns et les autres ont dit de ce prince.

Constantin avait été un héros; il ne sut pas être un grand homme : enivré par la fortune, séduit par l'amorce enchanteresse du souverain pouvoir, trop frappé des périls dont ses prédécesseurs s'étaient vus entourés, il immola le salut de l'empire à la sûreté de l'empereur, et creusa autour de son trône, pour le défendre, un précipice où Rome entière et son antique gloire disparurent.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

HISTOIRE ROMAINE.

EMPIRE ROMAIN.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

ALPHABÉTIQUE ET ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE VOLUME

DE L'HISTOIRE ROMAINE.

A

B

C

D

H

I

J

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

X

Z

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

met au jour les causes occultes et les secrets ressorts. Il présente enfin toutes les qualités requises d'un historien moderne et restera comme le tableau le plus fidèle d'une époque intéressante.

L'édition nouvelle que nous en publions offre des améliorations considérables sur les éditions antérieures. Elle est ornée de nombreuses gravures sur acier, d'après les dessins de Philippoteaux et d'après les tableaux des peintres contemporains les plus connus. Des manchettes, servant à guider le lecteur, ont été ajoutées en marge par l'auteur lui-même. Elle est conçue selon la même méthode et présente le même aspect typographique que l'*Histoire de la Révolution* et l'*Histoire du Consulat et de l'Empire,* auxquelles elle fait naturellement suite. C'est, enfin, une édition de bibliothèque, et qui est définitive.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

L'Histoire des Deux Restaurations formera dix beaux volumes in-8° imprimés chez J. Claye, en caractères entièrement neufs, et illustrés de nombreuses vignettes sur acier, gravées par les meilleurs artistes, d'après les dessins de Philippoteaux.

ELLE SERA PUBLIÉE EN

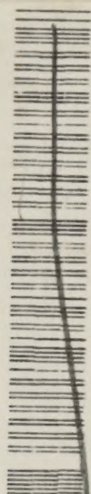
100 Livraisons à 50 centimes

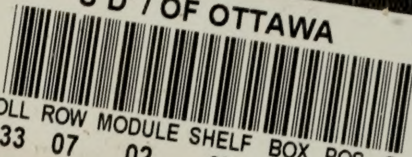
IL PARAIT UNE OU PLUSIEURS LIVRAISONS PAR SEMAINE

LES PREMIÈRES SONT EN VENTE

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [363]




U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 02 07 02 15 5